REVUE

DES

DEUX MONDES

XCII^e ANNÉE. — SEPTIÈME PÉRIODE

TOME DIXIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1922

SEPTIÈME PÉRIODE. — XCII^{e} ANNÉE

TABLE DES MATIÈRES

DU

DIXIÈME VOLUME

JUILLET — AOUT

Livraison du 1er Juillet

Pages.

Dix-sept jours en Amérique. — I, *New-York*, par M. Maurice DONNAY, de l'Académie française 5

La vie d'un savant : Gabriel Lippmann, par M. Daniel BERTHELOT, de l'Académie des Sciences 19

Les Profondeurs de la mer, dernière partie, par M. Edmond JALOUX 47

Les Maréchaux a la Légion d'Honneur. — I, *Avant Turenne*, par M. R. de LA SIZERANNE 92

Une erreur de M. Lloyd George, par M. le vicomte Georges D'AVENEL. . 123

La Muse folle de Lamartine. — *Lettres familières en vers*, par Mme la baronne A. de BRIMONT. 132

Avec le maréchal Joffre en Extrême-Orient. — III, *La Corée et la Chine*, par M. André d'ARÇAIS. 173

Les concours du Conservatoire. — *Notes et souvenirs*, par M. Jules TRUFFIER. 197

Les idées de M. F. Vanderlip, par M. Maurice LEWANDOWSKI. 210

Revue littéraire. — « *La Nef* » *de M. Élémir Bourges*, par M. André BEAUNIER. 218

Chronique de la quinzaine. — *Histoire politique*, par M. René PINON. . 230

Livraison du 15 Juillet

La fille des Pachas, première partie, par Mme Élissa RHAÏS 241

Dix-sept jours en Amérique. — II. *Philadelphie a Boston*, par M. Maurice DONNAY, de l'Académie française 276

La présidence de la République, par M. J. SARRAUTE. 292

Sur un livre de Paul Adam, par M. Louis BERTRAND. 299

La Russie des Tsars pendant la Grande Guerre. — VIII, *La Mission de M. Albert Thomas*, par M. Maurice PALÉOLOGUE. 317

Pages.

LES MARÉCHAUX A LA LÉGION D'HONNEUR. — II, *DEPUIS TURENNE*, par M. R. DE LA SIZERANNE 348

IMPRESSIONS ET FANTAISIES, par GÉRARD D'HOUVILLE 382

CHATEAUBRIAND ET SON MINISTRE DES FINANCES. — *D'APRÈS UNE CORRESPONDANCE INÉDITE*. — III, par M. MAURICE LEVAILLANT. 394

APRÈS LE PARTAGE. — LA SILÉSIE MINIÈRE ET INDUSTRIELLE, par M. LOUIS DE LAUNAY, de l'Académie des Sciences. 416

LES CENTENAIRES ROMANTIQUES. — LA MORT DE SHELLEY, par M. EDMOND PILON. 441

REVUE SCIENTIFIQUE. — *ALCHIMIE MODERNE*, par M. CHARLES NORDMANN . 456

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — *HISTOIRE POLITIQUE*, par M. RENÉ PINON . . 468

Livraison du 1er Août

LETTRES DE JEUNESSE, par M. DENYS COCHIN. 481

LA FILLE DES PACHAS, deuxième partie, par Mme ÉLISSA RHAÏS. 518

VICTOR HUGO SPIRITE, par M. PAUL BERRET 555

AU PAYS BRETON. — *NUIT TOMBANTE*, par M. ANDRÉ CHEVRILLON, de l'Académie française. 583

FRANÇOIS BULOZ ET SES AMIS. — *LES LITTÉRATEURS DE L'EMPIRE*, par Mme MARIE-LOUISE PAILLERON 601

LES MINES DE LA SARRE SOUS L'ADMINISTRATION FRANÇAISE, par M. le GÉNÉRAL HIRSCHAUER 634

CHATEAUBRIAND ET SON MINISTRE DES FINANCES. — *FIN*, par M. MAURICE LEVAILLANT 650

CHOSES VUES. — L'ÉCOLE SOUS LE RÉGIME BOLCHÉVISTE, par Mme ÉMILIE VERNEAUX. 671

SAINTE-CROIX D'ORLÉANS. — *LE GOTHIQUE DES CLASSIQUES*, par M. LOUIS GILLET. 681

UN VILLAGE ESPAGNOL D'AUTREFOIS : LA ALBERCA, par M. MAURICE LEGENDRE. 691

REVUE LITTÉRAIRE. — *L'INFLUENCE ALLEMANDE EN FRANCE*, par M. ANDRÉ BEAUNIER. 697

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — *HISTOIRE POLITIQUE*, par M. RENÉ PINON 709

Livraison du 15 Août

CARDÉNIO, première partie, par M. LOUIS BERTRAND. 721

LETTRES D'UN CHEF A SES FILS. — I (août 1914 — avril 1915), par LE GÉNÉRAL HUMBERT. 756

NOTES SUR L'ITALIE NOUVELLE. — I, *IMPRESSIONS DE TOSCANE*, par M. PAUL HAZARD. 779

UN DRAME DE CONSCIENCE SOUS LA RÉVOLUTION, par M. AUGUSTIN SICARD. . . . 807

FRANÇOIS BULOZ ET SES AMIS. — *VICTOR CHERBULIEZ*, par Mme MARIE-LOUISE PAILLERON 835

LE RÉVEIL DES ACADÉMIES DE PROVINCE, par M. C.-M. SAVARIT 872

LA FILLE DES PACHAS, dernière partie, par Mme ÉLISSA RHAÏS. 883

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES. — *LES MÉMOIRES DE LA COMTESSE TOLSTOÏ*, par M. LOUIS GILLET. 920

REVUE SCIENTIFIQUE. — *LES TÉLESCOPES EN RUMEUR*, par M. CHARLES NORDMANN 932

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — *HISTOIRE POLITIQUE*, par M. RENÉ PINON . . . 947

Paris. — Typographie PHILIPPE RENOUARD, 19, rue des Saints-Pères. — 56302.

DIX-SEPT JOURS EN AMÉRIQUE

I. — NEW-YORK

Samedi 22 avril.

Nous entrons dans la baie d'Hudson aux premières lueurs du matin; la physionomie du *Paris* a changé; les passagers ont fait leur valise, s'occupent à distribuer des pourboires; ils sont déjà parés pour descendre à terre; on voit des visages qui ne s'étaient pas montrés pendant la traversée, à cause du mal de mer. Je suis monté sur le pont supérieur; on m'a bien dit qu'il ne fallait pas manquer l'arrivée à New-York, que c'était un spectacle incomparable et l'on cite la phrase d'une femme illustre dont je ne me rappelle plus le nom : « J'ai eu deux sensations fortes et inoubliables dans ma vie : « l'audition de *Tristan et Yseult* et l'arrivée à New-York. » Mais, hélas! l'arrivée à New-York comporte quelques formalités. La jeune civilisation américaine, comme notre vieille civilisation, connaît les douanes, les octrois et toutes les précautions européennes.

Déjà, à notre arrivée à bord, nous avions dû répondre à d'étranges questions que, sur une grande feuille de papier, nous posait avec sollicitude le gouvernement des États-Unis : « Êtes-vous bigame? Anarchiste? Avez-vous l'intention de combattre le gouvernement? » Quand le bateau a franchi la passe des *Narrows*, quand il a passé devant la statue de la Liberté, j'étais enfermé dans le grand salon, attendant mon tour pour faire viser mon passeport. Quand j'en suis sorti, je croyais que j'allais enfin pouvoir jouir du spectacle incomparable, mais un petit homme carré et brun, et canadien, qui était monté à bord en même temps que le service de santé et des passeports m'abordait avec cordialité et, sur un ton affectueusement péremptoire, me priait nettement de le suivre sur le pont où m'attendaient des photographes.

Je le suivis donc sur le pont où se trouvait déjà mon confrère et compagnon de mission, André Chevrillon. Cependant un reporter d'un grand journal de New-York me demandait en anglais mes impressions sur l'Amérique. Je lui répondais, ou plutôt je lui faisais répondre par Chevrillon que c'était un peu tôt; alors, comme cet homme voulait connaître mon impression sur quelque chose, il me demandait ce que je pensais du mouvement dramatique à l'heure actuelle. Ah ! comme j'aurais mieux aimé contempler l'arrivée à New-York, ou du moins ce qui restait de l'arrivée à New-York; et il n'en restait plus grand chose : dans quelques minutes, nous allions aborder au dock. Cependant il me fallut bien dire quelques mots sur le mouvement dramatique à l'heure actuelle, question grave, question complexe qui eût demandé de la réflexion, de sérieuses études préalables, une rédaction attentive. Mais, dans son désir d'information, le journaliste américain montre la même hâte et la même insistance que le journaliste français. Remarquons toutefois que c'est au journalisme américain que le journalisme français a emprunté quelques-unes de ses méthodes et le mot *interview* vient du pays des dollars. Cependant on demandait à Chevrillon son avis sur la position de la France au point de vue des réparations !

Ces interviews terminées, trois ou quatre jeunes gentlemen spécialisés dans la photographie, braquaient sur nous leurs appareils; l'un d'eux, un long cigare serré entre les dents, comme entre les mâchoires d'un étau en or, nous enjoignait d'ôter notre chapeau, de le remettre, de l'ôter encore, de l'agiter comme si nous saluions la terre de la Liberté.

Pendant ces exercices, le *Paris* avait accosté au dock. Débarquement, douane, ouverture des colis, de tous les colis. Tandis qu'avec les plus grandes difficultés, j'ouvrais la caisse à chapeaux dont la serrure était plus que moi ingénieuse, de l'autre côté de la barrière qui contient la foule, une dame me souhaitait la bienvenue, me criait qu'elle était venue ici pour faire de la propagande, pour servir la France en faisant connaître les meilleurs poètes français et me promettait sa prochaine visite. Je ne l'ai plus revue.

Une heure après, environ onze heures, accompagnés par M. Haskell, représentant de M. Murray Butler, et par miss Jones de la dotation Carnegie, nous sommes au Ritz Carlton Hotel où

nos appartements ont été retenus par les soins de l'Académie américaine. Là M. Haskell nous remet à chacun un petit carnet où sont inscrites les réceptions qui nous ont été préparées. En feuilletant le petit carnet, j'ai l'impression que pourrait avoir un homme sobre devant le menu d'un repas de noces, chez des gens aisés dans la plus plantureuse province française. Chevrillon discute le programme avec M. Haskell. Il pose en principe qu'on ne nous demandera jamais de parler en public, du moins d'improviser. Lui et moi, nous avons la phobie de l'improvisation; nous nous en déclarons incapables. Qu'on ne nous demande pas ça. Entendu. Là-dessus, miss Jones de la dotation Carnegie et M. Haskell prennent congé en nous annonçant qu'ils viendront nous chercher tantôt à trois heures pour nous promener dans New-York en automobile.

Déjeuner au restaurant de l'hôtel. Grande salle en rotonde avec, tout autour, une galerie élevée de quelques marches. Demi-jour, demi-électricité. Comme le maître d'hôtel très brun qui vient à notre table prendre la commande parle français avec un accent que je ne définis pas très bien, je lui demande à tout hasard s'il est Italien. Il me répond, avec un air à la fois d'excuse et d'assurance, qu'il est Allemand. Nous déjeunons sans vin, à l'eau glacée, subissant ainsi les bienfaits incontestables de la prohibition. A une table, à côté de nous, un monsieur et deux dames boivent du vin; mais le maître d'hôtel nous explique que c'est du vin qui leur appartient, qu'ils ont acheté, qu'ils ont pu se procurer au dehors, mais que l'hôtel n'en fournit pas. Beaucoup de monde, beaucoup de femmes surtout, la plupart très élégantes; modes de Paris, impression de luxe avec tout ce que ce mot comporte.

En sortant de table, nous restons quelques minutes dans le vestibule de l'hôtel à regarder le va-et-vient de la clientèle. Très américaine et jolie d'ailleurs, la petite télégraphiste avec sa courte chevelure noire toute frisée. Nous admirons les garçons des ascenseurs : ils portent un costume d'un bleu foncé qu'éclaire (comme on écrivait en 1890) un gilet d'un bleu plus clair.

Jamais gilet plus bleu n'a du ciel le plus pur
Évoqué la douceur et rappelé l'azur!

Les ascenseurs sont parfumés ; il y en a trois qui montent et descendent sans cesse avec une grande rapidité. On ne monte

jamais ni ne descend un escalier. Et je comprends la petite scène qui s'est passée sur mon palier, il y a quelques années, lorsqu'une jeune actrice américaine était venue me demander une de mes pièces pour en jouer le principal rôle dans son pays. Comme je la reconduisais et comme elle réclamait l'ascenseur pour descendre les quatre étages, je fus obligé de lui avouer que l'ascenseur (un humble ascenseur à billes et si lent!) ne prenait pas de voyageurs à destination de la terre. Alors elle échangea avec le manager qui l'accompagnait un regard dont je me sentis confusément gêné, mais dont je ne comprenais pas toute la signification. Je la comprends aujourd'hui: c'était un regard de pitié et qui en disait long sur nos ascenseurs, sur nos aises, sur nos commodités et, d'une façon générale, sur notre civilisation.

Nous sommes remontés dans nos chambres. Visite de M. Brander Matthews, chancelor de l'Académie américaine des Arts et des Lettres. M. Matthews est un moliériste distingué; il a écrit sur Molière un livre excellent : c'est aussi un ami de Chevrillon ; ils échangent en anglais des souvenirs. Puis M. Haskell et miss Jones de la dotation Carnegie viennent nous chercher, comme ils l'avaient dit. Nous parcourons New-York en automobile dans tous les sens ; je prends une impression rapide de cette ville prodigieuse. Il souffle un vent assez froid. Je connais enfin la fameuse Cinquième Avenue. Autobus à caisse verte et à roues jaunes, taxis orange, blanc et marron, blanc et noir, chapeaux des femmes aux nuances vives ; le rouge domine ; il y a beaucoup de couleur et toutes les couleurs. Les femmes portent les robes et les cheveux très courts. Il paraît que les coiffeurs américains pour dames possèdent le secret d'une frisure qui *tient* admirablement ; de là cette mode des cheveux courts ; on m'a donné cette explication ; je ne la demandais pas, je la rends, je la remets dans la circulation. Le mouvement ne semble pas plus intense que sur nos boulevards, c'est sans doute qu'il est dirigé avec plus d'ordre. Il y a, de place en place, aux principaux croisements, dans une guérite élevée de quelques pieds au-dessus du sol, un policeman qui domine la rue et la foule et fait des signaux auxquels obéissent les voitures et les piétons. J'admire les sky-scrapers, les gratte-ciel ; mais comme j'étais prévenu, ils ne m'ont pas étonné autant que je l'aurais cru. Et puis, il faudrait pouvoir s'ar-

rêter, descendre de l'automobile, flâner, badauder, regarder passer les passants, les mille spectacles de la rue si amusants, si instructifs dans une pareille ville.

Nous traversons le Parc, maigre parc tout en longueur, maigres arbres, végétation pauvre et clairsemée comme les cheveux d'un homme dans les affaires, et qui de la tête travaille trop. Ville formidable, tentaculaire; impression d'une création des hommes monstrueuse, contre nature, entendez contre la nature même des villes; sensation d'activité, de vitesse, de gens qui ne tuent jamais le temps, mais que le temps ainsi employé tuerait, userait rapidement, si, dès l'enfance, ils n'étaient pas entraînés.

Nous prenons le thé dans une jolie maison de bois toute peinte en blanc, ancienne maison de campagne convertie en restaurant et d'où l'on a une belle vue sur la rivière. C'est l'heure fine et tendre, l'enchantement du crépuscule; il y a dans le ciel et sur l'eau des nuances infiniment douces. Mais, assez rêvé! nous rentrons à l'hôtel; nous nous habillons pour le dîner; nous ne nous pressons pas; mais, quand nous descendons, la salle du restaurant est vide. Sommes-nous les premiers? Non, les derniers. Pourtant, il n'est que huit heures. On dîne ici de très bonne heure, et nous dînons seuls.

Dimanche 23.

Déjeuner chez M. Murray Butler, Président de l'Université de Colombia, et grand ami de la France. Naturellement, toutes les personnes qui sont là ont la plus vive sympathie pour notre pays. Presque toutes parlent le français, les unes admirablement, les autres suffisamment, et, bien que les unes et les autres aient la courtoisie de vouloir causer avec moi, elles aiment mieux parler anglais, et cela se comprend, d'autant plus que mon confrère, André Chevrillon, parle fort bien cette langue dont je n'entends pas un mot. Dès le premier jour, j'ai senti l'infériorité, le regret, la gêne et presque le ridicule, quand on vient aux États-Unis, de ne pas parler anglais; si l'on ajoute que c'est une langue qui est parlée dans les deux tiers du monde civilisé, on s'étonne que tout Français qui se croit cultivé ne la sache pas, comme, au XVI[e] et au XVII[e] siècle, les honnêtes gens savaient l'italienne et l'espagnole. Mais il faut bien se dire que, dans une grande partie de ce qu'on

appelait, il y a quatre siècles, le Nouveau-Monde, un monde nouveau s'est créé dont nous sentirons de plus en plus l'influence. Je sais bien que, depuis la guerre, beaucoup, parmi nos jeunes gens français, ont compris la nécessité de sortir de chez soi, de voyager, et sont dans le train d'apprendre l'anglais. Mais cela n'est pas encore assez, et si j'avais voix consultative dans les choses de l'enseignement, je demanderais que l'étude de l'anglais fût obligatoire et approfondie dans nos lycées. Plus nous irons, et plus il se trouvera imbécile dans la vie, au sens étymologique (*imbécile, qui ne s'appuie pas sur un bâton*), le jeune Français commerçant, industriel et même homme de lettres qui ne saura pas l'anglais. Voilà une impression très nette que je rapporte de mon bien court séjour aux États-Unis.

Dîner chez M. Robert Underwood Johnson, secrétaire de l'Académie américaine des Arts et des Lettres. Dîner intime, familial, sympathique. M. Johnson, ancien ambassadeur des États-Unis à Rome, est un poète distingué. Mais, que connaissons-nous de la littérature américaine, et que connaissent-ils de la nôtre? Et puis, dans chaque pays, tant de livres paraissent chaque jour, qu'on n'a même pas le temps de lire tous les livres intéressants qui paraissent dans son propre pays. On n'a pas le temps, voilà la caractéristique de notre temps.

Le fils de M. Johnson, qui est aussi littérateur, me rappelle que c'est lui qui a traduit *le Retour de Jérusalem*, lorsque, deux ou trois ans avant la guerre, M[me] Simone voulut jouer cette pièce à New-York. Nous causons : il me dit qu'il y a en ce moment, aux États-Unis, une propagande active contre la France, et qu'on répand contre nous force mensonges et calomnies. Et il s'étonne : « Pourquoi ne faites-vous rien ? pourquoi demeurez-vous silencieux ? pourquoi ne protestez-vous pas? » Je lui ai répondu : « Oh! pour une raison bien simple, c'est parce que nous ne lisons pas assez les journaux américains. Et puis aussi parce que, nous autres Français, nous n'avons pas le goût de relever les erreurs et les calomnies. On chantait dans un opéra autrefois... « En mon bon droit j'ai confiance ! » Bien que cet opéra soit démodé, la France chante toujours cet air-là et, de fait, à défendre le Droit tout court, pendant cinq années, elle a perdu 1 500 000 de ses enfants, et dix de ses départements ont été envahis, saccagés, ruinés. Alors elle pense que les faits parlent d'eux-mêmes; elle ne croit pas, car elle est idéaliste et par

conséquent naïve, qu'il y a des gens qui sont passés maîtres dans l'art de dénaturer les faits et de nier l'évidence. »

« Pourquoi ne faites-vous rien? pourquoi ne protestez-vous pas? » voilà des paroles que j'ai déjà entendues plus d'une fois.

Lundi 24.

Visite le matin de M. Liébert, consul général de France. Il me parle longuement de la campagne qui est menée contre nous. Un exemple; je le donne pour ce qu'il vaut : Dernièrement, un journal de New-York a imprimé qu'on jouait, sur une scène de Paris, une pièce tellement scandaleuse qu'une Américaine, au cours de la représentation, était sortie avec éclat, et qu'à la suite de cet incident le préfet de police avait été révoqué! Une chose certaine, c'est que nous avons une très mauvaise presse. Pendant que nous déjeunons, au restaurant du Ritz Carlton, Chevrillon me traduit un article d'un journal où notre attitude à la Conférence de Gênes est violemment blâmée. Cependant, dans un autre journal, on prévoit que la prochaine guerre (la prochaine guerre!) sera chimique et aérienne; que mille, deux mille avions, s'élançant du cœur de l'Allemagne, viendront survoler Paris qui, après quelques heures, ne sera plus que ruines et cendres. Je regarde tous ces gens qui déjeunent joyeusement, tranquillement... ces hommes rasés, ces femmes élégantes, au col emperlé, qui fument, tout en mangeant, des cigarettes blanches et parfumées. Évidemment, de ce côté de l'Atlantique, ces gens ne peuvent pas réagir à de telles perspectives comme nous, comme moi qui, au même moment, revois par la pensée l'entresol où nous descendions en 1918 pendant les raids de gothas et où une jeune femme dont le mari était au front tenait entre ses bras un bébé de six mois qu'elle regardait avec une admirable expression d'angoisse et de vaillance et que je n'oublierai jamais.

Après déjeuner, M. Sloane, Président de l'Académie américaine, et M. Robert Johnson viennent nous chercher pour visiter d'abord le building en construction, où l'Académie tiendra bientôt ses séances (car on construit vite à New-York et on construit beaucoup, signe de richesse : quand le bâtiment va, tout va), et dont le maréchal Foch a posé la pierre angulaire, il y a quelques semaines. Visité aussi, dans un très proche building, la collection espagnole de M. Hunthington qui très

aimablement nous montre tableaux, étoffes, céramiques, porcelaines, les merveilles qu'il a réunies. De là nous allons à la maison que l'Académie occupe actuellement et provisoirement et qui est située dans Stat Street.

Réunion intime, pour laquelle l'Académie avait rassemblé une trentaine de ses membres; cette institution compte cinquante membres, littérateurs, philosophes, historiens, peintres, sculpteurs, architectes, musiciens, disséminés sur tout le territoire depuis l'Atlantique jusqu'au Pacifique, et qui se rencontrent rarement tous, à la même minute, à New-York. M. Murray Butler nous a souhaité la bienvenue ; il n'y a pas eu d'autres discours; par une attention délicate et connaissant nos goûts, le Président M. Sloane ne nous a pas invités à prendre la parole, mais à prendre le thé dans un salon fleuri des plus belles roses, de cette rose américaine nacrée, aux tons de chair et de perle, et qui même en bouton présente deux ou trois pétales développés, précoces, qui se déploient comme des ailes, semblent chercher une aventure, et font penser à une rose qui serait un peu flirt dans la meilleure société des roses.

Le soir, grand banquet dans le hall du Ritz Carlton. A la table d'honneur avaient pris place M. Sloane, le maréchal Joffre, de passage à New-York après son voyage aux Indes, notre ambassadeur M. Jusserand, le chancelier M. Brander Matthews, le secrétaire M. Robert Johnson, M. Owen Whister, le célèbre romancier et les deux représentants de l'Académie française. Dans une loggia, un orchestre de musiciens, peut-être allemands, me dit mon voisin entre haut et bas, joue *la Marseillaise* et l'hymne national des États-Unis. Discours de M. Sloane, discours de M. Jusserand, remise de croix d'officiers de la Légion d'honneur à M. Sloane et à M. Matthews. On se croirait en France. Puis le dîner commence. Disposés par groupes de huit, autour de quarante-trois tables, il y a environ trois cent cinquante invités, hommes et femmes, représentant ce qu'il y a de mieux *in letters and social life*. (Je comprendrai assez vite l'anglais, de façon à me débrouiller.) Et, en regardant tous ces gens qui dînent ce soir ensemble, le 24 avril 1922 et, somme toute, à cause de Molière, je songe que si Molière pouvait savoir combien et comment on s'est occupé de lui après sa mort, il serait bien étonné et qu'il serait étrangement surpris s'il pouvait voir, entre autres choses, qu'à l'occasion du tricentenaire

de sa naissance, deux membres de cette Académie française, dont il ne fut pas jugé digne de faire partie, avaient traversé l'Atlantique pour se rendre à l'invitation confraternelle d'une jeune Académie américaine, dont il n'était pas question de son temps, et pour cause, alors qu'il n'y avait qu'une poignée de Hollandais et quelques pauvres maisons de bois dans ce coin d'Amérique où s'étend et s'élève aujourd'hui New-York avec ses 8 000 000 d'habitants, ses buildings, et ses sky-scrapers.

Mais assez rêver !... Nouveaux discours qui sont écoutés avec la plus grande attention. Les garçons eux-mêmes se taisent, ou (les plus malins) disparaissent. Les invités, j'allais dire les fidèles, qui se trouvent tourner le dos à la table d'honneur, déplacent leur chaise de façon à voir l'orateur, comme les assistants à l'église, lorsque le prêtre monte en chaire. Un silence respectueux, religieux s'établit. Ce n'est pas comme dans nos banquets, où, pendant un quart d'heure, les garçons empressés ou trop pressés changent les assiettes, passent les petits fours et les friandises, de sorte que les premières paroles, si l'orateur n'a pas une voix perçante ou puissante, se perdent dans un cliquetis d'assiettes et d'argenterie, de mâchoires aussi, car il n'est pas rare qu'un convive plus sensible au froid de l'entremets qu'à la chaleur du discours, mange consciencieusement sa glace framboise-citron ou café-vanille, pendant que coulent des flots d'éloquence. Ici, rien de semblable. C'est que l'Amérique est le pays du toast, du speech, de l'allocution.

Donc, on nous écoute ; je parle le premier ; puis Chevrillon dit des choses excellentes sur la langue et la littérature anglaises et françaises, et l'on entend enfin M. Owen Whister qui est fort applaudi.

Je suis plus à l'aise que ce matin, quand, à déjeuner, Chevrillon m'a traduit cet article de journal si hostile ! Ce soir, je sens autour de nous une atmosphère sympathique, cordiale, loyalement francophile. Mais ce n'est qu'un banquet, et une hirondelle ne fait pas le printemps !

Mardi 25.

Cet après-midi, à trois heures, séance officielle de l'Académie américaine en l'honneur du troisième centenaire de la naissance de Molière. Nous retrouvons là le maréchal Joffre et M. Jusserand. Pauvre maréchal ! il sort d'un grand déjeuner qu'on lui a offert ; on lui offre le même jour une grande séance

académique. La séance a eu lieu dans le hall du Ritz Carlton où nous étions hier soir. S'il est vrai que les murs ont des oreilles, jamais les murs de ce hall n'auront autant entendu parler de Molière et il est bien probable qu'ils n'en entendront plus jamais parler. Qu'ils en profitent donc ! Tout de même, je ne suis pas certain qu'ils n'aient pas trouvé la séance un peu longue. Discours en anglais du Chancelor Mr Brander Matthews, discours du Directeur de l'Académie française; discours du Chancelier; enfin, un célèbre auteur dramatique, M. Augustus Thomas, membre de l'Académie américaine, fait en anglais une lecture de *l'Impromptu de Versailles*.

Naturellement, représentant l'Académie, nous nous sommes mis en tenue. Dans ce hall d'un grand hôtel de New-York (confort moderne, ascenseurs parfumés), devant tous ces Américains qui n'admettent l'uniforme que pour l'armée; dans ce pays démocratique, nous devons sembler bien singuliers avec notre habit vert et notre bicorne à plumes. Et puis on doit se dire : Drôles de gens ! ils nous ont affirmé, pas plus tard qu'hier soir, que la France n'était pas militariste, impérialiste, qu'elle ne voulait pas troubler la paix du monde, et voilà des écrivains, des hommes d'étude et de lettres qui viennent nous parler aujourd'hui de l'auteur du *Misanthrope* et des *Femmes savantes* avec une épée au côté !

Quoi qu'il en soit, nous avons parlé de Molière civilement; nous avons procédé par grandes lignes, par grands traits; nous ne sommes pas entrés dans les détails, nous n'avons pas pénétré dans la vie privée; nous n'avons pas essayé d'éclaircir les points obscurs. A distance, je veux dire à distance dans l'espace plus encore que dans le temps, il y a une certaine documentation sur laquelle des gens très graves ou un peu maniaques chez nous ont pâli et qui ici nous paraît indiscrète et frivole, et qui pourrait s'appeler l'exégèse chez la portière.

Le soir, dîné avec les membres de l'Académie américaine chez M. le Président Sloane, qui nous recevait dans la maison de sa fille, une vieille maison du vieux New-York. Une trentaine de convives; dîner d'hommes, ce qui veut dire que les boîtes de cigarettes circulent après le potage. Je déplore de plus en plus de ne pas comprendre l'anglais.

M. Gilbert nous reconduit à notre hôtel dans son automobile. M. Gilbert est un architecte qui a construit le plus haut sky-

scraper de New-York, le Woolwort Building, et a su donner à cet édifice de plus de quarante-cinq étages, un aspect à la fois massif et élancé. L'ensemble est surprenant, mais agréable à l'œil : c'est une formule d'architecture géante des plus intéressantes. Nous avons pris un détour pour voir dans Broadway les affiches lumineuses. Je m'étais émerveillé cet hiver à Londres devant une automobile de feu dont les roues semblaient tourner, tandis que le voile du chapeau de la dame de feu qui était dans l'automobile semblait palpiter au vent, comme une flamme. L'ami qui m'accompagnait m'avait dit : « Ce n'est rien que cela; vous verrez bien autre chose dans Broadway. » Et, en effet, le spectacle est fantastique, féerique. Il est onze heures. Des milliers d'ampoules électriques répandent sur l'avenue et sur la sombre foule qui sort des théâtres une nappe de lumière intense; on y voit comme en plein jour. Sur le toit d'une haute maison, de grandes lettres glissent de droite à gauche; puis, à un moment, brusquement, chaque lettre d'un bleu électrique s'évanouit dans la nuit sombre et ces lettres forment des mots, et les mots une longue phrase qui nous invite à faire nos achats dans tel magasin de nouveautés, le plus grand du monde naturellement. Ces affiches lumineuses représentent les sujets les plus variés. Ici un chat court après une bobine de fil; là des notes sortent d'un phonographe. Dans une autre affiche qui occupe toute la largeur d'une maison, on voit deux grandes fontaines lumineuses, deux paons gigantesques qui déploient leurs immenses queues dont les ocellations bleues et vertes vibrent et chatoient. Ce n'est pas tout : au centre de l'affiche, six bonshommes en bonnet pointu, dessinés par des lignes de lumière rouge font des mouvements de culture physique, avec leurs bras et leurs jambes schématiques. Et tout cela qui coûte à établir et à faire jouer des sommes énormes, est une réclame pour la *Spearmint*, une gomme à la menthe qui est à la portée de toutes les bouches, dont les petites dactylographes se montrent très friandes et qui est mâchée par un grand nombre de citoyens, dans tous les États-Unis du Massachusets à la Californie, et de la Floride à l'Orégon.

Par le déploiement et le flamboiement de ces affiches, ce coin de Broadway est, je pense, une chose unique au monde. Prodigalité, profusion, on surprend là une des caractéristiques de la civilisation américaine et je songe, je ne sais pourquoi, à

la pauvre et touchante illumination de mon petit village, dans le Vexin, le 14 juillet, avec quelques godets de verre bleu, blanc et rouge remplis d'une huile jaune où trempe une mèche fumeuse.

Mercredi 26.

Il fait ce matin le plus beau temps du monde : c'est le printemps, c'est l'été. Après déjeuner, M. Gilbert est venu nous chercher pour nous conduire chez lui. Là, il nous a confiés à deux dames fort aimables, sa femme et sa fille, qui nous ont fait faire une belle promenade en automobile dans les environs de New-York. Nous sommes revenus par un grand boulevard qui n'existait pas il y a deux ans et qui est maintenant bordé de maisons et de magasins. Le long du mur d'une maison en construction, une vingtaine de maçons travaillent, presque coude à coude. On comprend que le mur s'élève vite dans ces conditions. Chez nous pour le même travail, il y aurait six hommes espacés, disséminés.

Nous traversons le quartier nègre. J'aurais bien voulu m'arrêter pour voir de plus près les gentlemen de couleur, les négresses et les négrillons, mais nous devions prendre le thé à cinq heures (et il était déjà cinq heures et demie) chez M. Whitney Warren. Cinq minutes pour traverser le quartier nègre; et, tout de suite, l'Amérique est le pays des contrastes violents, nous sommes dans le quartier riche où demeurent, nous dit Mrs Gilbert, « ceux qui ont beaucoup d'argent. » Cinq minutes pour traverser le quartier riche; cinq minutes pour visiter un club de dames où il y a, en ce moment, une exposition des portraits de Washington. Enfin un ascenseur rapide nous envoie très haut chez M. Whitney Warren. Ici les étages supérieurs sont recherchés à cause de la vue. J'ai connu M. Whitney Warren à Paris dans les commencements de la guerre. Ce grand architecte américain, grand par la taille et par le talent, est une figure très parisienne. Pendant la guerre et depuis, il s'est montré notre ami fervent et fidèle. On me présente à une dame qui m'apprend que son ancêtre était Français, qu'il s'est jeté à la mer dans un tonneau, à La Rochelle après la révocation de l'Édit de Nantes, qu'après quelques heures de cette navigation de fortune, un navire l'avait recueilli et amené en Amérique. Les Américains se plaignent, à tort selon moi, de n'avoir pas de passé. Après les grandes immigrations du siècle

dernier, d'abord germaines et scandinaves, puis slaves, hongroises, israélites, italiennes, c'est déjà une sorte de noblesse pour eux de remonter aux premiers immigrants anglais, écossais ou irlandais. J'ai répondu à cette dame : « Vous avez en quelque sorte plus de passé que moi, car j'ignore complètement ce qu'a fait mon ancêtre, au moment de la révocation de l'Édit de Nantes. »

Rentré à l'hôtel pour m'habiller. A huit heures, M. Bory Osso, représentant de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques français, vient me chercher pour me conduire à la « Society of American Dramatists and Composers, » où l'on m'offre un banquet. Assistance nombreuse, auteurs, authoress, grands directeurs ; accueil chaleureux ; mais combien je me sens étranger parmi mes confrères d'outre-mer! Que connaissent-ils de notre théâtre et que connaissons-nous du leur? On joue cependant beaucoup de pièces françaises à New-York ; mais on les adapte, on les modifie et, si j'ose dire, on les « chambarde » au goût américain. Car ils sont restés très puritains ; ils sont très sévères en ce qui concerne la morale sexuelle : un enfant naturel, une demoiselle enceinte, une demi-mondaine avérée, voilà des personnages qu'on doit éviter. Comiques ou pathétiques, ils aiment les péripéties, les rebondissements, un dialogue rapide qui procède par phrases brèves et, par-dessus tout, de l'action, de l'action et encore de l'action. Ils aiment un heureux dénouement et qui ne bouscule pas l'ordre social. Ils nous reprochent volontiers notre immoralité, notre complaisance à traiter les cas nombreux et divers de l'adultère ; ils constatent que la plus grande partie de notre théâtre est fondée sur ce qu'ils appellent le « triangle, » le triangle, c'est-à-dire le mari, la femme et l'amant. C'est que dans l'adultère, avec un mélange d'esprit religieux et pratique à la fois, ils ne voient que l'acte brutal. Ils ne comprennent pas, ils n'admettent pas tout le sentiment, toute la sensibilité que nous mettons autour; ils ne voient pas tout le champ d'études psychologiques que nous y voyons. C'est ce que j'essayais de faire entendre à une dame, une Canadienne qui voyageait avec nous, en venant sur le *Paris* et que « le triangle » équilatéral, rectangle ou isocèle exaspérait. Je lui demandais : « Êtes-vous bien certaine qu'il n'y ait pas aux États-Unis des femmes mariées qui obéissent parfois aux injonc-

tions irrégulières de leur cœur? » Elle n'en voulait rien savoir. Je lui demandais encore : « Vous venez de passer quelques jours à Paris. Avez-vous vu *Aimer?* ». Elle me répondait : « Non, j'ai vu *Ta Bouche*. » — Je lui ai conseillé : « S'il y a à la bibliothèque du bord, quelques volumes de notre théâtre contemporain, lisez-les donc. » Elle a suivi mon conseil, elle les a lus et le dernier jour elle m'a dit : « Je comprends maintenant : les Français le disent et les Américains le font. »

A l'heure des discours, après que le doyen des auteurs dramatiques américains, M. J. I. C. Clarke, m'eut souhaité la bienvenue de la façon la plus aimable et la plus flatteuse du monde, j'ai répété aux assistants la réflexion de la dame Canadienne et cela a paru les charmer. Puis, M. Cosmo Hamilton a dit toute l'admiration qu'il avait pour les auteurs français, pour leur esprit de solidarité (ici, j'ai fait mes réserves... mentalement). Enfin, M. Augustus Thomas a pris la parole, et M. Félix Weill, secrétaire de la Fédération de l'Alliance française, a traduit pour moi, en français, le discours de M. Thomas qui se terminait ainsi : « Lorsque vous serez de retour en France, dites à vos amis que les Américains aiment toujours profondément la France; ils ont combattu à ses côtés, et l'attitude de quelques politiciens ne change nullement leurs sentiments envers les Français. »

Je n'y manquerai pas; je suis infiniment touché de ces affirmations; mais, d'après ce que j'entends dire depuis que je suis ici, je doute que ces sentiments soient actuellement ceux du peuple américain tout entier; ceux qu'ils étaient en septembre 1918, lorsqu'un de mes amis, chargé d'une mission aux États-Unis, m'écrivait de là-bas : « Nos alliés sont admirables; tous me disent : Nous n'avons encore rien fait pour vous... l'argent ne compte pas... nous ferons mieux encore, nous ferons tout, et nous ne ferons jamais assez pour ceux qui se sont battus pour notre cause, c'est-à-dire pour la cause de l'humanité. »

MAURICE DONNAY.

(*A suivre.*)

LA VIE D'UN SAVANT

GABRIEL LIPPMANN

C'est par un bref message de télégraphie sans fil que l'on apprit le 12 juillet dernier, — il va y avoir un an, — la mort de Gabriel Lippmann à bord du paquebot *la France*, qui le ramenait au Havre, au retour de la mission qu'il venait d'accomplir en Amérique aux côtés du maréchal Fayolle.

Une surprise attristée accueillit la nouvelle fatale, non seulement dans le monde savant, qui s'enorgueillissait de lui comme d'un de ses plus illustres représentants, mais encore dans le grand public. Les principaux organes de la presse publièrent son portrait, sa biographie, l'analyse de ses travaux. C'est qu'en effet, à côté de recherches ingénieuses ou profondes, mais accessibles aux seuls initiés, Lippmann avait eu la fortune d'attacher son nom à une de ces découvertes dont la gloire se transmet d'âge en âge : il avait su trouver la clef du problème si longtemps cherché de la photographie des couleurs.

Le sentiment de la grandeur de la perte que venait de faire la science française, se doublait de celui de sa soudaineté. Bien que Lippmann eût dépassé l'âge de soixante et quinze ans, il était resté étonnamment jeune d'allures. Au Canada comme aux États-Unis, parmi les populations de vieille souche française comme parmi celles de race anglaise, parlant les deux langues avec la même facilité, il avait émerveillé ses compagnons et ses hôtes. Le voyage avait été facile et heureux. A la veille de se rembarquer, il fut victime d'un accident banal, une intoxication alimentaire, suite des chaleurs excessives de la saison. Le rein cessa de fonctionner. L'urée passa dans le sang. Le cœur fut atteint à son tour et, malgré les soins de sa femme qui, veillant sur lui nuit et jour, lutta avec un stoïque courage jusqu'à la dernière minute, il s'éteignit doucement en mer.

Son corps ramené à Paris fut placé le 18 juillet à côté de ceux des siens au cimetière Montparnasse.

***

Gabriel Lippmann était né le 16 août 1845 à Hollerich dans le Grand-Duché de Luxembourg. Comme celui de Pasteur, son père était tanneur. Celui-ci était originaire d'Ennery en Lorraine et avait épousé une Alsacienne. Il en eut trois enfants, un garçon et deux filles. De celles-ci l'une se maria, et eut un fils, physicien distingué, aujourd'hui professeur à l'Université de Nancy; l'autre, Una Lippmann, ne quitta pas ses parents et vécut toujours dans une intimité étroite avec son frère; ce fut seulement après l'avoir perdue que celui-ci se maria.

Comme beaucoup de grands hommes, Gabriel Lippmann subit profondément l'empreinte de sa mère. Enceinte de son premier enfant, elle avait ardemment désiré qu'il fût un fils et devînt un savant. Le tenant par la main, tout petit, âgé de quatre ans, et passant sur le pont des Arts, elle lui montrait du doigt l'Institut en lui disant : « Mon enfant, un jour tu entreras là. » C'était une femme d'une rare intelligence, et douée de dons musicaux exceptionnels. Elle avait un talent de composition qu'admiraient ses proches, mais ne voulut jamais rien publier. Parfois seulement, quand on lui demandait l'auteur du morceau qu'elle venait de jouer, elle répondait par un nom de fantaisie qu'elle avait imaginé. On n'insistait pas pour ménager sa modestie. Son fils Gabriel hérita de ce sens musical. Longtemps ses préférences allèrent à Haydn et à Mozart; dans ses dernières années, Beethoven le touchait jusqu'aux larmes. Il admirait Wagner, mais sans véritablement l'aimer : il ne le sentait pas assez près de son cœur. Aucun plaisir ne valut jamais pour lui un beau concert de musique classique. Président de l'Académie des Sciences, il prononça l'éloge d'Henri Poincaré et rappela la page curieuse où celui-ci a dit que les savants trouvent dans les mathématiques pures des harmonies et des jouissances analogues à celles des arts, bien que les sens n'y prennent aucune part. « Il est vrai, accordait Lippmann, et je ne crains pas de dire que ce plaisir esthétique a une signification bien directe. C'est l'ordre, donné par la nature, de continuer. Car c'est ainsi que la nature nous donne ses ordres, non par une voix extérieure qui arrive aux oreilles, mais par un commandement intérieur qui se

fait sentir et que nous prenons pour notre propre penchant. »

Quand le jeune Gabriel atteignit sa treizième année, sa mère se résigna à le mettre au collège. Il entra au lycée Napoléon (actuellement lycée Henri IV). Il s'y montra un élève distrait et inégal; il remporta pourtant les prix de discours français et de langue allemande : il avait d'ailleurs au plus haut degré le don des langues qu'on rencontre si souvent chez les israélites.

Ce fut seulement à dix-sept ans, dans la classe de philosophie, que se déclara sa vocation. Il y rencontra un homme d'une rare originalité, qui fut un des plus intimes amis de mon père et dont je retrouve, aussi loin que je remonte dans mes souvenirs, la fine et mélancolique figure penchée sur moi presque dès mon berceau. Hélas ! la discordance entre ses rêves et la réalité devait mener plus tard Charles d'Almeida à une fin tragique. Fils naturel du duc d'Almeida, jeté dans le monde seul et sans appui, il avait réussi, après les indicibles amertumes de ses premières années, à se faire une place à force d'énergie. Lassé de la monotonie de la vie journalière, il partit un jour pour les États-Unis, alors en proie aux déchirements de la guerre civile, et y passa d'un camp à l'autre. Arrêté, emprisonné, menacé d'être pendu comme espion par les belligérants qui n'arrivaient pas à comprendre que la seule curiosité l'eût amené dans le Nouveau-Monde, la paix le sauva. Très lié avec le romancier Jules Verne, celui-ci lui dut cette sûreté de documentation, et cette puissance de vision quasi prophétique qu'on a souvent admirées, et qui de ce grand imaginatif eussent fait presque un génie, n'eût été sa totale absence de talent littéraire. Après la guerre, d'Almeida fonda la *Société française de Physique*, et le *Journal de Physique*. Il sut faire aimer cette science à Gabriel Lippmann, si bien que celui-ci, résistant aux sollicitations de son professeur de philosophie Nourrisson, qui eût voulu l'orienter vers les lettres, continua ses classes par les mathématiques élémentaires et les mathématiques spéciales, et se présenta avec succès à l'École normale supérieure.

Ses parents avaient tenu à lui laisser poursuivre ses études tranquillement, sans forcer sa nature. Aussi quand il entra à l'École normale, avait-il vingt-trois ans ; il était plus âgé de quelques années que ses camarades, mais déjà il n'était plus un élève. Il n'y brilla d'ailleurs pas plus qu'au lycée. Son esprit indépendant ne put jamais se plier à ces préparations hâtives des

vastes programmes où la mémoire remplace trop souvent l'intelligence. Nos examens, avec leur caractère encyclopédique, avec la multiplicité de leurs épreuves écrites, orales ou pratiques, avec le temps strictement limité réservé à chacune d'elles, risquent de laisser sur le carreau quelques-uns des meilleurs. Pierre Curie, travailleur lent et profond, me disait un jour qu'il n'avait jamais pu terminer une composition dans le délai réglementaire, et qu'au collège il était presque toujours classé dans les derniers.

A l'École normale, Lippmann s'attacha particulièrement au sous-directeur, Bertin, savant probe et consciencieux, qui dirigeait, dans les *Annales de Chimie et de Physique*, la revue des travaux faits à l'étranger. Celui-ci chargea le jeune physicien, qui parlait si bien les langues vivantes, de lire et d'analyser les mémoires allemands et anglais. Ainsi, en dehors des cours réglementaires, qui ne peuvent enseigner que la science déjà faite, Lippmann s'initiait aux côtés plus vivants et plus hardis de la science qui se fait. L'électricité n'occupait encore dans les programmes qu'une place insignifiante; tout autre était celle qu'elle avait dans l'esprit des chercheurs. Les phénomènes de la décharge oscillante, d'où devait sortir plus tard la théorie des ondulations électriques et de la télégraphie sans fil, frappèrent particulièrement Lippmann. Avec la belle audace de la jeunesse, il alla trouver le fameux constructeur Ruhmkorff, pour lui conseiller de construire une bobine d'induction à circuit magnétique fermé et d'établir une résonance entre le circuit inducteur et le circuit induit. L'idée était intéressante et témoignait de vues très en avance sur leur époque; mais la réalisation en était difficile, la mise au point délicate. Ce n'est que bien des années plus tard, et après de longues études, qu'elle a pu être faite dans les transformateurs industriels : le constructeur hésita à se lancer dans une voie nouvelle sur les suggestions d'un débutant. Ces travaux, ces recherches personnelles étaient déjà ceux d'un maître; ils firent un peu perdre de vue à Lippmann la préparation terre à terre des examens d'agrégation ; aussi ne réussit-il pas à ce concours.

* * *

Cependant l'attention du ministre de l'Instruction publique, qui était Jules Simon, avait été attirée sur l'originalité du jeune chercheur. De 1872 à 1875, on confia à Lippmann trois missions

successives en Allemagne, à la fois pour y poursuivre ses travaux sur l'électricité et pour faire des rapports sur les laboratoires allemands. Il se rendit d'abord à l'Université de Heidelberg. La situation ne laissait pas d'être délicate pour un jeune Français. Avant de quitter Paris, Gabriel Lippmann crut bon de s'initier à une science que l'on n'enseignait pas à l'École normale : il prit des leçons d'escrime à la rapière. Sa réserve, son tact parfait les rendirent heureusement inutiles. Les professeurs allemands de cette époque, formés avant 1870, n'étaient d'ailleurs pas encore imbus de cet esprit de pangermanisme agressif qui devint plus tard la règle dans trop d'Universités d'outre-Rhin.

J'ai vu moi-même, à Paris, à l'occasion des Congrès électriques de 1881, et j'ai eu occasion d'apprécier plus d'une fois dans les années suivantes les grands savants allemands d'alors; citerai-je Helmholtz, physiologiste, mathématicien et physicien de génie, dont la femme garda toujours la nostalgie de la société française, ayant vécu toute sa jeunesse à Paris, dans le salon de sa parente M[me] Mohl, un des lieux de réunion préférés des érudits et des lettrés durant le Second Empire; Gustave Wiedemann, l'éditeur des célèbres *Annalen der Physik*, vieillard courtois et élégant, dont les manières reflétaient encore la politesse du XVIII[e] siècle; Clausius enfin, qui maintenait à Bonn l'indépendance des Universités régionales contre la suprématie envahissante de Berlin. Lippmann trouva à Heidelberg cette complète liberté d'étudier qui lui était si chère. Il y rencontra également, auprès de maîtres renommés, la bonhomie bienveillante de la vieille Allemagne. C'est ainsi qu'ayant demandé à Kirchhoff, au moment où celui-ci partait en vacances, la permission de rester au laboratoire pour y achever des expériences en cours, le vieux savant lui dit : « Les bibliothèques universitaires vont fermer; vous ne pourriez plus vous procurer les livres nécessaires à vos recherches. Voici la clef de mon appartement et de ma bibliothèque. » Il passa, le semestre suivant, de 1874 à 1875, à l'Université de Berlin, auprès de Helmholtz, mais fut rappelé à Paris avant d'avoir achevé l'étude sur l'endosmose électrique qu'il y avait entreprise.

Comme un autre savant, Le Verrier, qui devait trouver la gloire dans un domaine bien différent, Lippmann débuta par un travail de chimie. Son premier mémoire, fait au laboratoire de Kühn, a trait aux phosphates d'albumine. Aussitôt après, il

vint à la physique. Il ne devait plus la quitter. Son coup d'essai fut un coup de maître. Le point de départ en fut une expérience déjà ancienne, mais restée inexpliquée sur les phénomènes présentés par une goutte de mercure plongée dans l'eau acidulée. Vient-on à toucher une telle goutte avec un fil de fer, elle subit une série de contractions spasmodiques qui rappellent les secousses du tétanos. Dès l'École normale, Lippmann avait su trouver la cause de ces apparences qui avait échappé à ses prédécesseurs : elles s'expliquent par les modifications de la tension superficielle sous l'influence des forces électriques.

D'un coup d'œil, il avait reconnu l'existence d'un chapitre nouveau de la physique, auquel il donna le nom d'électrocapillarité. Il sut l'explorer avec une maîtrise surprenante. Il l'envisagea sous son double aspect théorique et expérimental, avec une telle sûreté, que les progrès de la science depuis cinquante ans n'y ont rien ajouté d'essentiel. Il résuma l'ensemble de ses recherches dans une thèse de doctorat qu'il soutint en Sorbonne, le 24 juillet 1875, et qui fit sensation. Lippmann s'y révélait de la race des maîtres.

Le jeune savant avait créé un instrument, qui, dans le domaine si profondément exploré depuis de l'électricité, est resté inégalable par sa prodigieuse sensibilité, et sert encore fournellement aux physiologistes, aux chimistes, aux médecins : l'électromètre capillaire.

D'une application pratique moins étendue, mais d'une conception non moins profonde, est le moteur capillaire inventé par lui en même temps. Il présente ce caractère singulier, en face de tant de machines mécaniques, thermiques, électriques, enfantées par l'imagination des hommes, de former le représentant, unique jusqu'ici, d'une classe nouvelle de moteurs, dont la puissance ne dépend pas directement des volumes ou des masses des pièces qui les composent, mais de leurs surfaces. Par ce caractère, il se rapproche de quelques-uns des mécanismes les plus parfaits que la nature vivante, cette suprême maîtresse, propose à notre imitation, soit dans les animaux, soit dans les végétaux. Seul à ce jour, Lippmann a su entrer dans cette voie. C'est ma conviction que si cette découverte, trop en avance sur son temps, n'a pas trouvé l'appréciation qu'elle méritait, elle est appelée à grandir encore le nom de son auteur. N'est-ce

pas le privilège des intelligences d'élite d'entr'ouvrir devant nous les portes de l'avenir ?

* * *

Un si brillant début n'allait pas tarder à recevoir sa sanction. Lors de la création des maîtrises de Conférences en 1878, Lippmann se vit attaché à la chaire de Jamin, dans le laboratoire duquel il travaillait ; cinq ans plus tard, il remplaçait Briot comme professeur de calcul des probabilités et de physique mathématique. Dépourvue de laboratoire et de moyens de travail, cette chaire ne pouvait représenter pour lui qu'un poste d'attente, et dès 1886, il la changeait contre celle de physique générale où il succédait à Jamin.

Il prit en même temps la direction du laboratoire de recherches physiques, le premier en date des laboratoires de ce genre, créé à Paris dans l'ancienne Sorbonne, sur l'initiative du grand ministre Victor Duruy. La partie principale en était formée d'un vaste hangar vitré, que les visiteurs de cette époque ont souvent vu illuminé le soir par les nouveaux modèles de lampes à arc imaginés par Jamin. A ce hangar étaient jointes une ancienne boutique de marchand de vins, et trois chambres situées au premier étage de la maison. A côté du laboratoire de Jamin se trouvait celui de son collègue Édouard Desains, dont les principaux collaborateurs étaient alors Gouy et Pierre Curiet J'y débutai moi-même en 1884. Il était installé dans deux anciens. hôtels meublés de la rue Saint-Jacques, sans communication directe de l'un avec l'autre, en sorte que, pour passer du grenier du premier à celui du second, on devait commencer par gagner la cour en descendant les spirales d'un sordide escalier en colimaçon. Les pièces étaient petites et à peine éclairées par des puits d'air lépreux. Quels souvenirs avaient bien pu garder ces murs de leurs hôtes d'antan ? C'est dans ces salles carrelées au milieu de ces plâtras noircis, que j'ai vécu bien des heures inoubliables de ma jeunesse.

Les cours publics de Lippmann étaient attachants. Quand je l'entendis pour la première fois, j'en reçus une impression profonde. Ses qualités dominantes étaient la simplicité et la clarté. Aujourd'hui encore, il m'arrive de relire son cours de cette époque sur les phénomènes capillaires qui n'a jamais été publié. Vingt-cinq ans plus tard, il me fut donné d'assister

une fois encore à une de ses leçons inaugurales. Le sujet en était classique entre tous : il s'agissait de la gravitation universelle. J'y retrouvai ce je ne sais quoi, qui n'appartenait qu'à lui, et où brillait la flamme du génie de mon vieux maître. Au milieu d'un exposé tout uni jaillissait un mot imprévu, bref éclair qui illuminait les parties obscures du sujet. Frappé de la nouveauté de quelques-uns de ses aperçus qui, pour « quelqu'un de la partie, » révélaient des réflexions intenses et prolongées, je lui demandai pourquoi il ne les développait pas davantage. « Vous ouvrez une porte, puis vous la fermez, » lui dis-je. Et je vis que sa réserve tenait à un scrupule délicat. Chargé de préparer des étudiants à un examen, Lippmann, à l'inverse de bien des professeurs qui n'ont nulle hésitation à s'arrêter au beau milieu du programme, ne se reconnaissait le droit de rien négliger. Parfois il regrettait de n'avoir pas la même liberté qu'au Collège de France dont les professeurs choisissent le sujet de leur enseignement. Pourtant, l'an passé, à la veille de prendre sa retraite, il avait consenti à faire son dernier cours en suivant le développement de ses idées propres. Quel n'eût pas été le puissant intérêt de cette sorte de testament scientifique d'une si lumineuse intelligence ! « Eh bien, soit ! ce sera pour demain, » dit-il en souriant. Mais quel homme a jamais pu se flatter de prononcer avec assurance le mot « Demain ? » Demain, roi du pays des morts...

Au laboratoire rudimentaire dans lequel il débuta, Lippmann en substitua plus tard un autre plus digne de lui. La Sorbonne fut reconstruite sur les plans d'un architecte jeune encore, mais d'un rare mérite, M. Nénot, qui se concerta avec les professeurs, pour les doter d'installations modernes, conçues selon leurs idées propres. C'est ainsi que furent aménagés les locaux actuels du laboratoire de recherches physiques ; le grand hall du rez-de-chaussée, les ateliers, la salle des machines, les galeries et les pièces du premier étage, constituent un ensemble magnifique. Cependant, dans son nouveau laboratoire, Lippmann ne songeait pas sans quelque obscur regret au modeste appentis où il avait travaillé vingt ans.

Dans l'aménagement de ces laboratoires on trouve le reflet de certaines préoccupations particulières à l'époque où ils furent construits. Les physiciens étaient encore sous l'impression des mémorables recherches par lesquelles le plus brillant des élèves de Helmholtz, Henri Hertz, — mort à quarante ans

des fatigues d'une période de service militaire pour laquelle, gravement malade, il s'était vu refuser tout sursis, — venait de démontrer la vérité de la théorie électro-magnétique de Clerk Maxwell, et de réaliser ces ondulations électriques, image amplifiée des hypothétiques ondulations lumineuses, devinées par le génie de Malebranche et d'Huygens. Pourtant un doute subsistait. La théorie exigeait que la vitesse de propagation des deux phénomènes fût la même : trois cent mille kilomètres par seconde. Or Hertz avait trouvé que la vitesse des ondes électriques n'était que les deux tiers de la vitesse de la lumière. Les recherches postérieures ont montré qu'il s'était trompé et que les vitesses sont bien égales. Cette erreur que Hertz lui-même qualifia de « fatale » ne fut jamais bien expliquée. Il l'attribua à l'exiguïté des locaux où il avait opéré ; et, de fait, l'expérience, répétée dans une longue galerie, réussit toujours. Sous cette impression, on construisit les laboratoires de la nouvelle Sorbonne, en disposant les pièces successives en enfilade. Nous étions bien loin des chambres meublées de la rue Saint-Jacques ! On fit mieux : à ces longues lignes horizontales, on jugea bon d'adjoindre une grande ligne verticale, qui fut baptisée du nom d'axe des Z. Le visiteur qui remonte à partir de Notre-Dame les pentes historiques de la montagne Sainte-Geneviève, le long de la rue Saint-Jacques, aperçoit sur sa droite, après avoir dépassé le Collège de France et la rue du cimetière Saint-Benoît, une grande tour, non prévue dans le programme primitif. Elle se prolonge par un puits creusé jusqu'à la nappe d'eau souterraine : on y dispose d'une hauteur de chute de 50 mètres. O vanité des prévisions humaines ! Je ne sache pas que ces longues lignes droites aient été jamais utilisées depuis. C'est que, comme Lippmann aimait à le dire, un physicien qui entreprend une recherche nouvelle doit créer lui-même ses outils de travail. Pas plus dans la science que dans la politique ou dans les affaires, il ne faut prévoir de trop loin. Au lieu de faire bâtir à grands frais de massifs hôpitaux par des architectes fameux, imbus des leçons de l'antiquité, qui gardent comme un flottant mirage le regret nostalgique du temple de Pæstum, peut-être serait-il plus sage de placer nos malades dans des baraques en bois, munies de doubles cloisons, qu'on brûlerait tous les dix ans pour les reconstruire en tenant compte des progrès de l'hygiène.

***

Une fois en possession de moyens de recherche suffisants, Lippmann multiplia ses découvertes.

Dans l'ordre théorique, il formula deux principes nouveaux : celui de la conservation de l'électricité et celui de l'inertie de l'électricité.

Le principe de la conservation de l'électricité était implicitement admis par les physiciens; nul d'entre eux cependant n'en avait tiré jusque-là de conséquences mathématiques. En le fécondant par les principes de la thermodynamique, Lippmann en fit sortir toute une moisson de formules que l'expérience vérifia rigoureusement; il les appliqua successivement à la contraction électrique des gaz, à la dilatation électrique des solides, à l'électrisation des cristaux hémièdres par compression ou par réchauffement. Le grand mathématicien Hermite fut très frappé de la sûreté de ces prévisions. Rappelant en 1885 que Lippmann avait pu prévoir et calculer l'allongement de certains cristaux, il disait avec admiration : « Or ces résultats ont été vérifiés plus tard par MM. Pierre et Jacques Curie. C'est peut-être la première fois qu'en électricité le calcul ait devancé l'expérience. »

Plus inattendu est le principe de l'inertie de l'électricité que Lippmann sut déduire de la célèbre expérience par laquelle Rowland avait montré qu'un corps électrisé en mouvement agit sur une aiguille aimantée à la manière d'un courant électrique. Dans une note présentée à l'Académie le 21 juillet 1879, Lippmann démontra que ce phénomène est réversible, et il en tira cette conséquence que l'électricité statique possède une inertie propre qui s'ajoute à celle du corps électrisé. C'est cette idée capitale qui, développée et approfondie par plusieurs générations de chercheurs, est devenue une des bases essentielles des nouvelles théories de la matière. La priorité en revient sans conteste à Lippmann : on l'a trop souvent oublié.

Un autre problème scientifique de première importance auquel Lippmann revint avec prédilection, fut celui des unités électriques absolues. On sait quel progrès avait réalisé vers la fin du XVIIIe siècle le système métrique, en mettant fin à l'inextricable confusion des poids et mesures du vieux continent. Peu à peu il a conquis l'Europe, puis le monde entier. Seuls les

pays de langue anglaise, impuissants à sortir des ornières d'une routine bien des fois séculaire, ne s'y sont pas encore ralliés. Plus heureux que les mécaniciens, les électriciens du monde entier sont parvenus à se mettre d'accord sur un système unique de mesures conforme à la nature des choses. Des méthodes ingénieuses permettent de déterminer directement les grandeurs fondamentales en quelque point du globe qu'on se trouve. A l'invention et au perfectionnement de quelques-unes de ces méthodes Lippmann apporta sa contribution. Son travail sur la détermination de l'unité de résistance électrique, dont les expériences ont été exécutées sous sa direction par M. Vuilleumier, est un chef-d'œuvre d'élégance. Une autre méthode non moins originale imaginée par lui est celle qui permet, au moyen des phénomènes de l'induction, de déterminer la constante d'un électrodynamomètre absolu. Un de ses meilleurs élèves, M. Guillet, a su la réaliser avec une extrême habileté.

Deux autres instruments de Lippmann sont classiques dans les laboratoires : l'électromètre absolu sphérique, véritable bijou de précision, et le galvanomètre à mercure, appareil merveilleusement simple, qui, sans fil ni aiguille, mesure l'intensité d'un courant.

***

Cette succession ininterrompue de découvertes attirait peu à peu sur Lippmann l'attention des physiciens du monde entier. Dès 1886, à peine âgé de quarante ans, il était nommé membre de l'Académie des Sciences; en 1912, il en devenait le président. La Société Royale de Londres, l'Académie des Lincei à Rome, les principaux corps scientifiques étrangers, l'appelaient successivement à eux.

Particulièrement fructueuse fut sa collaboration à l'œuvre astronomique du Bureau des Longitudes. L'entrée de Lippmann dans ce domaine, en apparence si étranger à ses préoccupations antérieures, mérite d'être contée. Le physicien Cornu, professeur élégant, expérimentateur impeccable, venait de mourir. Il laissait une place vacante au Bureau des Longitudes. Le maître de l'astronomie physique en France, Henri Deslandres, vint proposer sa succession à Lippmann. « Mais, je n'ai jamais fait d'astronomie, se récria celui-ci. — Qu'à cela ne tienne, vous en ferez. » Il se laissa convaincre. Heureuse condescendance! Il

devait dans cette branche nouvelle réaliser quelques-unes de ses plus remarquables inventions.

Le problème de la mesure exacte du temps l'avait toujours préoccupé. En dehors de considérations théoriques profondes, il apporta aux anciennes méthodes de mesure des perfectionnements remarquables. Les procédés mécaniques d'entretien du mouvement de pendule introduisaient d'inévitables perturbations. Il y substitua un procédé électrique beaucoup plus parfait, fondé sur la décharge d'un condensateur : la force n'agit que pendant un temps infiniment court et au moment même du passage de l'instrument par la verticale : elle laisse le mouvement inaltéré.

Mais sa contribution la plus importante à l'astronomie est le cœlostat. C'est une invention moins connue du public, mais qui mérite d'être placée au même rang que l'électromètre capillaire ou la photographie des couleurs : telle est la trinité qui portera à la postérité le nom de Lippmann.

On sait que l'aspect du ciel étoilé change incessamment au cours des heures de la nuit, la voûte céleste paraissant tourner autour d'un axe idéal, l'axe du monde. D'où la nécessité, pour suivre les astres, de donner aux télescopes un mouvement approprié. Une autre solution consiste à observer les objets célestes dans un miroir mobile, animé d'un déplacement convenable. Un des dispositifs les plus employés est le sidérostat dans lequel l'image d'un seul astre est fixe, les autres points du ciel semblant tourner autour de lui. Bien plus parfaite est la solution imaginée par Lippmann dans le cœlostat; c'est le ciel tout entier qui paraît immobile. Josué arrêtait le soleil dans sa course. Il semble qu'ici un photographe surnaturel ait arrêté le ciel même, en prononçant les mots fatidiques : « Ne bougeons plus! »

Lippmann augmenta encore la portée de cet admirable instrument en imaginant sa méthode des éclairs pour déterminer les heures des passages des étoiles au méridien. L'image photographique de l'étoile est accompagnée du trait fourni par une fente lumineuse et un collimateur : la plaque est donc rigoureusement repérée par rapport à une source terrestre sans aucune intervention d'un opérateur toujours plus ou moins faillible. La pose peut être prolongée à volonté. Le cliché porte la trace non seulement des étoiles visibles à l'œil nu, mais d'une multitude d'autres : « Aucun observateur en chair et en os, re-

marque Lippmann, ne pourrait obtenir par la méthode visuelle ce que donne la méthode photographique. Il faudrait pouvoir installer à la lunette un observateur idéal, doué d'une rétine tellement sensible qu'il verrait des étoiles d'un ordre de grandeur élevé, et capable en outre de noter en quelques minutes plusieurs centaines de passages, sans erreur et sans confusion. »

Malheureusement, les dimensions et les prix des grands appareils astronomiques sont tels que bien peu de nos observatoires français peuvent les acquérir. Ni le Parlement, ni les particuliers ne s'y intéressent vraiment. La sensibilité latine ne s'émeut guère que devant les grands fléaux : la rage, la diphtérie, le cancer. Bien rares sont ceux de nos concitoyens qu'on trouve disposés à mettre la main à la poche devant Uranie et son compas. Plus rudes, les habitants du Nouveau Monde sont aussi d'un idéalisme plus abstrait : on n'y compte plus les observatoires richement dotés par l'État ou par les individus. Au cours de son dernier voyage, Lippmann eut l'heureuse surprise d'y retrouver ces magnifiques instruments, fils de son cerveau. Il est vrai qu'il constata que les astronomes américains en ignoraient l'auteur. Mais, détaché de toute vanité personnelle, il tenait qu'il n'est pas de plus belle récompense pour le savant que d'avoir enrichi le patrimoine commun de l'humanité.



De tels travaux, s'ils assuraient sur d'inébranlables fondements la réputation de Lippmann dans le monde savant, n'eussent pas suffi à rendre son nom presque populaire. Pour le faire sortir du cercle des Académies, il fallut sa sensationnelle découverte de la photographie des couleurs.

Un savant assez caustique du siècle dernier avait proposé de distinguer les « découvertes » et les « trouvailles. » Il est d'heureux physiciens qui furent trouvés par les phénomènes auxquels leur nom est resté attaché plutôt qu'ils ne les trouvèrent. Il serait injuste d'ailleurs de leur dénier tout mérite : le hasard ne parle qu'à ceux qui savent l'entendre. La photographie des couleurs est au contraire le modèle d'une vraie découverte. La théorie permit à Lippmann de prévoir le succès et de fixer toutes les conditions de la réussite. Mais il lui fallut des années d'efforts pour arriver à une réalisation expérimentale pleinement satisfaisante.

L'idée initiale vint à son esprit en 1886, tandis qu'il préparait son cours d'optique à la Sorbonne. Je lui ai entendu dire que rien n'est plus utile au savant que l'enseignement. La nécessité d'exposer la science à d'autres oblige le professeur à revoir et à repenser par lui-même tout l'ensemble d'un vaste sujet, à constater les lacunes qui y subsistent, à reviser, et parfois à rectifier, les idées et les théories.

Les débuts de la photographie avaient soulevé chez les contemporains de Niepce et de Daguerre un vif enthousiasme. On chercha ensuite à reproduire non plus la forme seule, mais les couleurs des objets. Un instant, on crut toucher au but. Edmond Becquerel obtint, sur des plaques d'argent, recouvertes d'une couche mince de sous-chlorure, des images colorées. Malheureusement, à peine entrevu, ce monde merveilleux s'évanouissait. Becquerel essaya de le fixer. Vains efforts! A moins d'être conservée dans une obscurité complète, l'image pâlissait et s'effaçait. Le procédé resta une simple curiosité de laboratoire.

A ces essais empiriques, Lippmann allait substituer la rigueur de la méthode scientifique. En notre siècle d'automobilisme, il n'est personne qui n'ait remarqué les nuances irisées des minces pellicules d'huile qui tombent sur la chaussée du carter des voitures. Ces couleurs changeantes n'appartiennent pas à l'huile; elles sont une simple apparence due aux interférences de la lumière réfléchie sur les deux faces de la couche liquide. Telles furent les couleurs que réalisa Lippmann. Les théories modernes assimilent les vibrations lumineuses aux ondes qu'on voit se former dans un étang où l'on jette une pierre. La distance qui sépare deux rides consécutives porte le nom de longueur d'onde. Chaque couleur a la sienne : celle du violet est de quatre dix-millièmes de millimètre; celle du vert, de cinq dix-millièmes; celle de l'orangé, de six dix-millièmes. Si l'on éclaire par la lumière du jour une lame mince dont l'épaisseur soit égale à la longueur d'onde du rayon vert, le vert prédomine légerement dans l'image réfléchie. Qu'au lieu d'une lamelle on en empile plusieurs centaines, le vert seul sera réfléchi, les autres couleurs auront disparu. Si l'épaisseur des lames était de quatre dix-millièmes de millimètre, le violet seul serait renvoyé à notre œil.

Le trait de génie de Lippmann fut de confier à la lumière elle-même le soin d'engendrer, dans l'épaisseur de l'émulsion

photographique, ces multiples lamelles d'argent métallique. Il suffit d'adosser cette émulsion à un miroir. Les ondes incidentes et les ondes réfléchies engendrent des ondes stationnaires dont l'écart correspond précisément à leur couleur. Si l'on développe la plaque, il se forme au sein même de la courbe sensible des milliers de couches équidistantes d'argent métallique, écartées les unes des autres de quelques dix-millièmes de millimètre. Le phénomène est réversible. Éclairée par la lumière ordinaire, la plaque renvoie à l'œil les rayons mêmes qui l'ont impressionnée. La plaque photographique joue vis-à-vis des vibrations lumineuses le rôle de la membrane du phonographe vis-à-vis des vibrations sonores. L'origine des couleurs est donc une illusion physique. Elles ont l'éclat métallique et changeant des bulles de savon ou des lamelles de la nacre. Leur teinte varie avec l'incidence sous laquelle on les regarde, mais on obtient des images magnifiques en les projetant sur un écran.

Telle est l'idée mère. A un physicien, elle paraît fort simple. Lippmann pourtant n'arriva au but qu'après cinq années de tâtonnements. Sûr de lui, il recommençait ses expériences sans jamais se décourager. Grande leçon de patience !

En vue d'obtenir la surface réfléchissante, il appliqua d'abord l'émulsion sur une plaque d'argent poli, puis sur une plaque de platine, revenant ainsi, bien que dans un dessein différent, aux anciens procédés de Niepce et de Daguerre. Enfin il pensa à adosser l'émulsion à une couche mince de mercure. C'était la solution à la fois la meilleure et la plus simple ; comme il arrive souvent, ce fut la dernière trouvée.

Mais ces difficultés ne furent rien à côté de celles auxquelles il se heurta quand il chercha à former, à l'intérieur de la couche sensible, à raison de plusieurs milliers par millimètre, les minces pellicules réfléchissantes d'argent réduit, exigées par la théorie. La première condition pour y arriver était d'obtenir une émulsion transparente, homogène et sans grains. Des grains d'un millième de millimètre d'épaisseur seulement eussent rendu la recherche sans espoir. Aucune des émulsions qui existaient dans le commerce ne satisfaisait à ces conditions. Lippmann se remit à l'école ; il fit venir le Nestor des photographes, le président de la Société française de Photographie, Davanne, le vieux compagnon de la vingtième année de mon père, d'Aimé Girard et de Louis Ménard. Il apprit patiemment

sous sa direction à fabriquer les émulsions des vieux praticiens de 1830 : émulsions au collodion, émulsions à l'albumine ; ces préparations étaient loin d'avoir la sensibilité du gélatino-bromure : les premiers spectres qu'il obtint nécessitaient des poses de quatre heures. Enfin, il parvint à fabriquer des couches à l'albumine réunissant les conditions voulues. Après cinq années d'efforts, sa patience fut récompensée. Le 2 février 1891, — jour fameux dans les fastes de la science ! — il put présenter à l'Académie d'admirables photographies du spectre solaire. L'année suivante, il montrait les clichés de divers objets colorés : un vitrail, un groupe de drapeaux, un plat d'oranges, un perroquet empaillé que ses visiteurs se rappellent avoir vu bien souvent poser dans son laboratoire.

Restait à perfectionner l'orthochromatisme des plaques et à diminuer le temps de pose. Ces résultats furent obtenus grâce aux efforts de techniciens d'une rare habileté, les frères Lumière de Lyon : remplaçant l'albumine par le gélatino-bromure, ils obtinrent en moins de quatre minutes des portraits au soleil. Ils améliorèrent également la projection des images sur l'écran en plaçant sur la plaque un petit prisme d'angle très faible, qui élimine la lumière parasite. Grâce à ces progrès, on obtient couramment aujourd'hui, en moins d'une minute, des paysages, des reproductions de tableaux, des portraits et jusqu'à des photographies d'animaux.

Le grand savant réunit peu à peu une superbe collection de vues prises dans la forêt de Fontainebleau, les Alpes, les Pyrénées, sur les bords de la mer, à Venise, dans le Nord de l'Italie. Quand ces clichés sont projetés sur l'écran, l'illusion est saisissante : on y retrouve la qualité de la lumière et jusqu'à la transparence de l'air à la mer ou à la montagne.

La découverte de la photographie des couleurs excita dans le monde entier une sensation profonde. En 1896, la Société Royale de Londres invitait Lippmann à venir lui exposer ses recherches. En 1908, l'Académie des Sciences de Suède lui décernait la célèbre récompense internationale : le prix Nobel de physique.

Une autre conception de Lippmann, qui montre d'une manière frappante son aptitude à sortir des sentiers battus, est celle de la photographie intégrale. Une épreuve photographique ordinaire ressemble à un dessin : elle ne donne de la réalité qu'une image unique et sans relief. Au contraire, quand nous

regardons le monde extérieur, l'aspect des choses se modifie, si nous déplaçons la tête à droite ou à gauche. Lippmann indiqua comment, au moyen d'une série de petites boules transparentes, on pourrait former une surface sensible donnant une image en relief dont l'aspect changerait avec la position des yeux de l'observateur, s'encadrant entre les bords de la plaque comme l'image du monde réel entre les bords d'une fenêtre. Toutefois, si ingénieuse que soit l'idée, elle s'est heurtée à une difficulté pratique qui n'a pu être surmontée. Aucun des corps transparents que nous connaissons aujourd'hui ne possède d'indice de réfraction assez élevé pour permettre une réalisation satisfaisante. Mais le principe de la méthode existe : peut-être les progrès futurs de la chimie mèneront-ils au but.



Cependant, l'autorité grandissante de Lippmann attirait autour de lui de nombreux élèves, dont beaucoup sont devenus des maîtres à leur tour. Tous l'entouraient d'une respectueuse affection, que l'on put mesurer à leur douleur profonde, le jour de sa mort. La plupart ont fait dans son laboratoire et sous sa direction des thèses remarquées. Je nommerai d'abord Alphonse Berget, son collaborateur fidèle durant de longues années, expérimentateur habile qui illustra le laboratoire par une série de travaux personnels marqués d'un rare cachet d'élégance; causeur étincelant, qui, après avoir aidé jour par jour le maître dans ses recherches sur la photographie des couleurs, popularisa la découverte par des opuscules et des conférences très applaudies; Amédée Guillet, maître de conférences, attaché à la chaire de Physique, lui-même technicien remarquable, à la fois sûr et hardi, qui, dans le domaine des phénomènes électriques et de la mesure du temps, s'est signalé par des recherches de premier ordre; de Watteville, sagace investigateur du monde des raies spectrales, et l'un des auxiliaires préférés du maître en ces dernières années; L. Benoist qui, dès 1901, découvrait la relation fondamentale qui relie les poids atomiques des corps aux spectres d'absorption des rayons X et dont le nom est ainsi attaché à une découverte, qui, étendue récemment aux spectres d'émission, représente une des conquêtes capitales de la physico-chimie; puis, toute une pléiade de savants de haute valeur, français ou étrangers, — parmi lesquels il convient de citer particulière-

ment les Roumains Hurmuzescu, Miculescu et Vasilesco Karpen, — qui, grâce à la richesse des moyens de travail dont dispose le laboratoire, ont mesuré avec précision les plus importantes constantes de la physique.

Durant la guerre, Lippmann mit sa science et son infaillible jugement au service de la patrie menacée; il s'attacha particulièrement aux problèmes relatifs aux sous-marins, et, là comme partout, sut faire œuvre utile.

***

Lippmann subordonna toujours tout aux exigences de la recherche scientifique. Il y trouvait la satisfaction des besoins les plus profonds de sa nature. A un de ses collaborateurs qui lui posait l'éternelle question qui se dresse devant les hommes au soir de leur vie : « Si vous aviez à recommencer votre existence, quelle carrière choisiriez-vous? — La même, » répondit-il sans hésiter.

Sauf pendant les courtes périodes de ses vacances qu'il passait le plus souvent en Suisse et dans les Alpes, il allait, matin et soir, à son laboratoire. Quand sonnait l'heure, il partait paisiblement, puis revenait le lendemain, et reprenait sa tâche au point où il l'avait laissée. Cette continuité et cette régularité rappellent, dans un autre ordre, celles de notre grande et admirable George Sand, qui posait sa plume à heure fixe, dût-elle s'interrompre au milieu d'une phrase. Gabriel Lippmann poursuivait son travail scientifique avec une ténacité tranquille et glacée; il ne manifesta jamais ni lassitude devant les échecs, ni enthousiasme devant les victoires. Le jour où, après des années d'insuccès, il vit sur la plaque photographique qui séchait, apparaître enfin les couleurs irisées du spectre, il dit simplement à son préparateur : « Cette fois, je crois que cela y est. »

Son aspect extérieur était celui du savant absorbé par l'idée fixe. Que de fois je l'ai croisé dans cet étroit espace où s'écoula presque toute sa vie de savant, en un incessant va-et-vient entre son laboratoire de la rue Victor Cousin et sa maison toute proche, de la rue de l'Éperon, absorbé dans son songe intérieur, avec cet air distrait des grands inspirés qui passent au milieu des hommes sans les apercevoir! Sa femme était hantée par la crainte qu'il se fît écraser. Cette préoccupation tourna à l'obsession après l'accident qui nous enleva Pierre

Curie. Était-il de cinq minutes en retard, elle ne vivait plus.

La carrière scientifique de Gabriel Lippmann fut celle d'un solitaire. Il suivait son idée propre sans tenir compte de ces caprices de la mode dont l'empire n'est pas moindre parfois dans les laboratoires des savants que dans les ateliers des couturiers. Lippmann se tint toujours en dehors de ces courants momentanés. Aucune nouveauté, si retentissante fût-elle, ne le détournait de son sillon. « La vie est trop courte pour tout ce que l'on a à faire, » disait-il parfois.

Le secret de son constant succès dans tant de questions différentes, est qu'il savait se mettre au centre même des choses. A la base de ses découvertes on trouve toujours une idée très simple. Aussi devait-il fatalement aboutir : que l'expérience réussît ou qu'elle échouât, il ne changeait pas sa manière de voir. S'il n'avait pas abouti, c'est qu'il s'y était mal pris. Et il recommençait indéfiniment. Seule l'exécution matérielle pouvait être difficile : c'est ainsi que le cœlostat comportait une condition fort délicate à réaliser; c'est ainsi encore que la photographie des couleurs supposait l'existence d'une couche transparente sans grains dont la préparation demanda des années.

L'élégante simplicité de ses conceptions explique qu'il ait pu, pour les ébaucher, se contenter d'abord des moyens les plus rudimentaires. Avec une épingle à cheveux, quelques allumettes, un bâton de cire, il établissait les modèles des appareils les plus délicats. J'ai vu le détecteur magnétique original de Marconi fabriqué par l'inventeur italien avec une boîte à cigares. Lippmann construisit son premier cœlostat avec un réveille-matin acheté au bazar de l'Hôtel de Ville, et sur lequel il adapta un miroir.



Lippmann avait sur l'enseignement des idées très personnelles. Ses années d'études lui avaient laissé de mauvais souvenirs et il jugeait avec sévérité notre système universitaire français. Dans un discours qu'il prononça en 1905 à Lyon comme président de l'Association française pour l'avancement des Sciences, il a exposé ses vues à cet égard. L'âpreté de l'accent et la rigueur des critiques surprennent au premier abord, tant elles s'écartent de la forme mesurée et ménagée de ses autres écrits. On y sent comme l'explosion de sentiments longtemps

contenus. Il y montre notre instruction publique enlizée dans la pédagogie venue de Chine : « c'est la culture naine, c'est-à-dire la science et la doctrine des adultes infligées à des écoliers, et en revanche les adultes examinés, surveillés et corrigés à la façon des jeunes élèves. La culture naine est la caricature de l'enseignement supérieur. Ce système fonctionnait il y a trois cents ans, et aujourd'hui on ne trouve son analogue en aucun point du globe, sauf en France, en Espagne et en Chine. »

Comment ne pas lui donner raison quand on pense au succès scandaleux de ces institutions spéciales au quartier latin où les familles éplorées placent les jeunes cancres qui ont échoué à un premier examen, « fours à bachot, » qui se chargent à forfait, en trois ou six mois, de gaver leurs pensionnaires comme des oies à l'engrais d'un ensemble de formules toutes faites leur permettant d'obtenir, — il n'est que trop vrai, hélas! — le précieux diplôme sur peau d'âne?

Il montre ensuite que « le fléau grotesque du mandarinisme » a produit en Chine et en Espagne un total arrêt de développement, « parce que l'idéal de la cuistrerie y a été réalisé purement et simplement. Chez nous le même effet ne s'est produit que partiellement. Fort heureusement nous avons un enseignement supérieur. La Convention a créé des écoles savantes; puis les Universités sont nées, et la République a favorisé leur développement. C'est là qu'est le remède. Le rôle de l'Université est surtout d'enseigner l'art de la recherche, ce qui veut dire la science, car la science, c'est l'art de la recherche et pas autre chose. Et nous savons que la recherche est indispensable à l'industrie. En même temps, l'Université est faite pour mettre les hommes qui veulent acquérir une culture générale digne de ce nom en contact avec la science de première main, la seule qui soit attrayante et féconde. »

Il appliqua ces idées autour de lui : l'enseignement du laboratoire doit s'affranchir des formules apprises ; seule la recherche personnelle a une valeur. Il pensait que le rôle du professeur n'est pas de prendre un élève par la main, de le guider pas à pas, de lui faire faire une thèse chapitre par chapitre. Le chercheur doit faire lui-même ses appareils, car jamais il n'en trouve de parfaitement adaptés au problème qu'il se pose. On ne s'instruit vraiment que par les difficultés qu'on surmonte soi-même. Sinon on fait les gestes de la recherche; on en ignore l'esprit

et l'essence profonde. Il répugnait aussi à surveiller chaque jour le travail de ses élèves. « Souvent, disait-il, on cherche des choses qui paraissent absurdes, qu'on aurait presque honte à dire. Eh bien! par cela même qu'elles sont spontanées, ce sont parfois les plus fécondes. Un professeur doit laisser faire. » Tandis qu'il parlait, je me rappelais le récit que me fit Edmond Becquerel la première fois que je le vis dans son vénérable laboratoire du Muséum. Il avait été rendre visite à Londres à son ami Faraday. Celui-ci vint le chercher un dimanche matin à son hôtel pour lui montrer le gros électro-aimant qu'il venait de construire. Faraday emportait dans un journal un paquet qui intriguait un peu son collègue. Il le déballa avec une joie d'enfant, et Becquerel le vit avec stupéfaction placer entre les armatures de l'appareil, un bifteck bien saignant. « Je vous ai emmené avec moi aujourd'hui, lui dit Faraday, parce qu'il n'y a personne au laboratoire; c'est une expérience que je n'aurais jamais osé faire devant mes préparateurs, car on se serait trop moqué de moi. »

Bien que Lippmann eût débuté par être professeur de physique mathématique, il estimait, comme son ancien maître Jamin, que l'abus des formules obscurcit les phénomènes plutôt qu'il ne les éclaire. La préface de son livre sur les *Unités électriques absolues* contient sur ce sujet quelques lignes singulièrement pénétrantes. Il répugnait à l'automatisme des méthodes purement algébriques où seuls le point de départ et le point d'arrivée sont visibles. Pour être maître d'un sujet, le physicien doit pouvoir suivre tous les chaînons du raisonnement, chaque formule étant pour lui la traduction d'un fait concret. De là la préférence qu'il accordait à la géométrie, science plus intuitive et qui parle davantage à l'imagination. Il pensait aussi que, pour être utile, le langage scientifique doit être simple; sinon, c'est un outil dont il devient trop malaisé de tirer parti. On sait qu'une des plus récentes théories de la science physique, celle de la relativité, fait appel à des méthodes de calcul si abstraites que, seuls, quelques rares spécialistes les ont pratiquées. Einstein lui-même est assisté d'un préparateur en mathématiques rompu aux difficiles procédés du calcul différentiel absolu et chargé de résoudre les problèmes dont il lui fournit les données. Le résultat obtenu, c'est au physicien qu'il appartient d'en trouver l'interprétation. Lippmann était scep-

tique sur l'utilité de ces méthodes trop compliquées et d'une manipulation presque impossible.

Bien que son style scientifique soit d'une grande pureté, il n'aimait pas à écrire. En dehors de sa thèse, il n'a pas rédigé un seul mémoire de longue étendue. Ses cours seraient perdus, si ses élèves n'avaient pas pris soin de les recueillir. La plupart de ses travaux consistent en brèves notes à l'Académie des Sciences : l'exposé original de sa mémorable découverte de la photographie des couleurs occupe à peine deux pages des Comptes-Rendus. Cependant cette recherche lui avait coûté des années d'efforts. Il ne reste dans sa rédaction aucune trace des difficultés qu'il avait dû surmonter. On a regretté maintes fois qu'il n'ait jamais trouvé le loisir d'écrire un mémoire détaillé, où les expérimentateurs eussent puisé de précieuses leçons. Comme les grands architectes, il avait la coquetterie de faire disparaître les échafaudages. Mais la limpide clarté de sa rédaction est trompeuse; elle donne l'illusion que tout ce qu'il a trouvé était facile et simple.

***

En Lippmann, l'homme n'était pas moins remarquable que le savant. Ce qui frappait d'abord en lui, c'était son extrême distinction. Il était ménager de son temps et n'aimait pas les importuns, mais il accueillait ses visiteurs avec une parfaite courtoisie. Il s'attachait à mesurer la portée de ses paroles, et ne se laissait jamais entraîner à des approbations qui eussent dépassé sa pensée. Son laboratoire était pour lui une grande famille. Si, par principe, il laissait à ses élèves une large initiative, cependant jamais un conseil ne lui fut demandé en vain; ses réponses, fruits d'une longue maîtrise, renfermaient presque toujours des idées nouvelles, des aperçus imprévus. Dans la conversation journalière il avait beaucoup d'humour; il savait donner un relief aux moindres détails. Certains de ses jugements revêtaient parfois un tour un peu paradoxal, car dans son désir de concision il lui arrivait de résumer son opinion en une phrase brève que l'on ne comprenait bien qu'à la réflexion. Il apportait dans sa vie la sobriété et la réserve qui sont caractéristiques de son œuvre scientifique. Il se livrait très peu, et bien rares furent, même parmi ses camarades et ses collaborateurs, ceux qui purent se flatter de l'avoir vrai-

ment connu. Nul ne fut plus éloigné que lui de cette candeur, de cette crédulité un peu naïve qu'on a si souvent signalées dans Ampère. Dans toute la force du terme, c'était un intellectuel, et qui présentait, chose rare! un admirable équilibre de l'esprit inventif et de l'esprit critique.

Dans les conseils universitaires, à l'Académie, ses interventions, rares et mesurées, avaient un poids singulier, qui tenait moins encore à son autorité scientifique qu'à l'indépendance de son caractère. Fort méfiant, il était peu accessible à la flatterie. Il ne faisait partie d'aucune coterie. « Depuis que la Sorbonne a annexé l'École Normale, » disait un jour quelqu'un devant lui. « Vous voulez dire : depuis que l'École Normale a annexé la Sorbonne, » interrompit-il. Comme Darboux, il pensait que si la Révolution a renversé la féodalité, on l'a avantageusement rétablie dans les Universités. Parvenu aux plus hauts sommets de la science, il planait au-dessus des hommes et des écoles. Pour lui, les considérations scientifiques comptaient seules. Il fut un des rares universitaires qui soutinrent les infructueuses candidatures de Pierre Curie à la Sorbonne et qui, sous sa modestie farouche et ses allures d'ours mal léché, surent distinguer son noble caractère et sa valeur exceptionnelle.

***

Cette élégance et cette distinction étaient innées en Gabriel Lippmann. Dès sa jeunesse, elles lui valurent de précieux suffrages. J'ai dit plus haut comment il fut apprécié de Jules Simon, de Kirchhoff, de Helmholtz, de Hermite.

Je l'ai vu pour la première fois dans ce milieu éblouissant de haute culture dont ceux qui ont eu le privilège d'y pénétrer ont conservé l'impérissable souvenir; la philosophie, les lettres, les arts, les sciences s'y mêlaient par leurs représentants les plus fameux : Ernest Renan, Hippolyte Taine, Paul Dubois, Gaston Paris, mon père... Aux réunions qui se tenaient tour à tour chez l'un ou l'autre de ces maîtres, un des plus assidus était Victor Cherbuliez. Romancier, critique, historien, merveilleusement informé des hommes et des choses de France et de l'étranger, nulle part Cherbuliez n'a laissé un souvenir plus vivant que dans cette vieille maison de la *Revue*. Il ne brillait pas moins dans la conversation que la plume à la main. Sa fille, qui l'entourait d'un culte touchant, avait hérité de la

finesse et de la distinction de ses manières. Les lettres et les arts n'avaient pas de secrets pour elle. Son cœur était à la hauteur de son esprit. Gabriel Lippmann rencontra en elle une nature d'élite capable de comprendre et de pénétrer la sienne. Il lui demanda de partager sa vie. Dès lors, elle ne vécut plus que pour lui, effaçant sa personnalité devant la sienne, habile à créer autour de lui cette atmosphère de tranquillité et de sérénité si nécessaire au chercheur. Dans l'intimité de chaque jour, elle s'associa non seulement à ses réflexions morales et philosophiques, mais encore à son travail scientifique. Ses intimes savent avec quelle habileté consommée, elle s'était peu à peu rendue maîtresse de la délicate technique de la photographie en couleurs : c'est à elle que sont dus la plupart des splendides paysages que Lippmann projetait dans ses conférences et à la vue desquels s'élevait toujours dans le public un long murmure d'admiration.

Ce fut sans doute dans ses conversations journalières avec le célèbre auteur du *Cheval de Phidias* que Gabriel Lippmann, familiarisé dès son enfance avec les arcanes de la musique, s'initia à l'appréciation des nuances les plus délicates de la peinture et des arts plastiques. On appréciera la qualité de son jugement par une lettre curieuse qu'il adressait à son beau-père au moment de l'Exposition universelle de 1900.

Je vous signale une pièce rare que madame d'Abbadie m'a montrée hier et qui m'a vivement intéressé. C'est un tableau grec, représentant Cléopâtre et son aspic, fait à l'encaustique par un artiste contemporain; d'aucuns disent que c'est le tableau qu'Auguste traînait derrière lui en triomphe, faute d'avoir eu la reine vivante. Ce n'est pas que je m'intéresse outre mesure au nez de Cléopâtre. Mais ce qui m'a frappé, c'est la sobriété et la dignité tout antiques de la composition. Au premier abord, c'est un portrait vu de face, coupé à la ceinture. En réalité, c'est la mort de Cléopâtre. On montre l'aspic. Le reste du drame est dans l'attitude : la bouche contractée et entr'ouverte comme pour le râle, les yeux déjà renversés. Mais l'artiste a dédaigné de faire les joues pâles ou ravagées. La santé est parfaite, sauf la mort qui est là. Un peintre d'aujourd'hui eût-il ainsi concentré? Voyez-vous le même sujet mis au concours à l'École des Beaux-Arts? Que de lits magnifiques, de draperies, de chapiteaux, de ciels bleus et d'esclaves éplorées! Que d'ibis, que d'éventails, que de chevelures noires éparses, que de marbres verts, que de voiles en désordre!

Souffrez que je m'en donne un peu aux dépens de la peinture moderne; elle m'agace souvent comme le théâtre.

Cette page caractéristique montre qu'en art comme en science, Lippmann était avant tout un classique, et que, dans les domaines les plus différents, il portait les mêmes goûts de logique et de simplicité.

Affranchi de tout dogmatisme, Lippmann dont les parents étaient de confession israélite ne se réclamait d'aucune école, ni d'aucune religion. Selon ses dernières volontés, ses obsèques furent purement civiles. Mais ses recherches l'avaient conduit depuis longtemps à une foi spiritualiste, voisine à certains égards de la théorie philosophique de l'harmonie préétablie. Ses amis l'ont vu souvent s'arrêter et méditer longuement devant les spectacles de la nature, grandioses ou infimes; un scarabée dans la corolle d'une fleur ne le captivait pas moins qu'un paysage dans la montagne. Maintes fois, on l'entendit, après avoir observé le manège d'un oiseau ou les manifestations instinctives d'un insecte, résumer sa pensée en ces mots : « Tout a été prévu. » A un de ses amis qui l'interrogeait sur la conception générale de l'univers à laquelle un homme tel que lui était parvenu après tant de coups de sonde profonds dans les abîmes de l'inconnu, il répondait par ce mot digne de Pascal : « Comment l'absence de pensée pourrait-elle créer la pensée? »

Son caractère était égal et serein. Une fois sorti du laboratoire, il laissait de côté les préoccupations de sa journée laborieuse. Un autre savant illustre, Helmholtz, me racontait que pour se détendre l'esprit, il allait presque chaque soir dans les petits théâtres et que rien ne le reposait mieux des abstraites préoccupations des mathématiques que les calembours ou les quiproquos des vaudevilles. Plus fin, Lippmann n'éprouvait pas le besoin de tels délassements, mais, pour se reposer, il lisait volontiers des revues anglaises, notamment le *Punch*, et de l'autre côté de la table, sa femme l'entendait rire silencieusement, mais parfois jusqu'aux larmes, de l'humour anglais. Il ne goûtait qu'à demi le théâtre contemporain : le jeu artificiel des acteurs l'agaçait. Comme beaucoup de lettrés, il préférait la lecture des chefs-d'œuvre de la scène à leur représentation. Il savait par cœur des actes entiers de Shakspeare, de Molière, de

Racine et de Corneille. Il citait de longs passages des romans de Walter Scott, comme s'il les eût lus la veille. Par ce trait, il s'apparente à des prédécesseurs illustres, fameux par leur prodigieuse mémoire, tels que Ampère et Marcelin Berthelot.

Un autre trait frappant du caractère de Lippmann, c'était la prudence. C'est une humble vertu. L'humanité admire surtout les audacieux, et sans doute c'est à ceux-là que sont dus, dans l'ordre de l'esprit comme dans l'ordre des faits, les plus grandes conquêtes de l'histoire. Mais ils passent comme des météores, et la fin d'un Alexandre, la chute d'un Napoléon ne furent pas moins soudaines que leurs succès. Pour durer, dans nos modernes sociétés démocratiques, héritières de l'antique Athènes, et règnes de l'envie, il n'est pas bon de dépasser les autres de la tête : tout au moins faut-il se le faire pardonner. Par nature et par principe, Lippmann était prudent. On ne trouve dans ses écrits ni les effusions mystiques d'un Képler, ni les anticipations prophétiques d'un Faraday, dépassant l'expérience d'un grand coup d'aile et pressentant confusément, au delà de l'océan mouvant des faits, de nouvelles Amériques. On n'y trouve pas en revanche les erreurs ou les utopies de ces grands téméraires. Pareils à des marbres pentéliques, ses mémoires défient le temps par leur cachet de perfection.

Cette même prudence, Lippmann la portait dans sa vie pratique. Pas plus qu'un Descartes, il ne se fût soucié de braver inutilement le pouvoir ou l'Église. Il se fût rangé volontiers aux côtés d'un Chevreul, qui, témoin tour à tour des dernières convulsions révolutionnaires et des excès de la Terreur blanche, servit avec la même indifférence la Royauté, la République et l'Empire, détournant seulement avec effroi la conversation quand elle venait à toucher aux choses religieuses : « N'en parlons pas ! ce sont de ces questions qui mettent aux hommes le couteau à la main. »

A toutes les époques de leur histoire, les Français se sont plu à s'entre-déchirer. Aux fureurs religieuses ont succédé les fureurs politiques. Sans doute aujourd'hui on ne se brûle plus et on ne se guillotine plus ; c'est un progrès. Mais trop souvent, depuis un siècle, nous avons vu, sous le regard ironique et malveillant de l'étranger, les meilleurs serviteurs du pays poignardés dans le dos au cours de ces discordes atroces, où la haine envieuse se pare du masque hypocrite de la justice.

Le bouillonnement de ces étranges passions n'est pas moindre parfois dans les petites chaudières closes, microcosmes ignorés du public. Qui dira les jalousies féroces des érudits, des médecins, des théologiens ? Il est des spécialistes qui seraient prêts à s'égorger pour un point sur un i, pour une virgule, pour un insecte, pour un lichen. Dans les dernières années de sa vie, Lippmann était troublé du tour mystique et forcené donné par ses partisans à la récente doctrine de la relativité. Prônée par les uns comme le début d'une ère nouvelle de l'esprit humain, traitée dédaigneusement par les autres de « joyeuse plaisanterie, » cette théorie a le don de passionner à la folie quelques-uns de ses adeptes. Lippmann s'effrayait de leur âpreté : « C'est un fanatisme nouveau ; ils feraient emprisonner ceux qui ne sont pas de leur avis. »

Le trait le plus inattendu de ces théories, — scandale pour les uns, miracle pour les autres, — est la suppression de l'ancienne notion de temps. Pour deux personnes un moment réunies, séparées, puis réunies de nouveau, le temps écoulé entre le départ et le retour n'est pas le même ; il est d'autant plus court qu'on se meut plus rapidement ; il serait nul, si l'on voyageait avec la vitesse de la lumière ; si l'on se déplaçait plus vite que celle-ci, on serait revenu avant d'être parti. Depuis longtemps, les théologiens ont dit que le temps n'existe pas pour la Divinité. Mais l'infirmité de notre esprit a peine à se hausser à ces abstractions, et à rompre avec des habitudes, fruit d'une expérience millénaire. Quoi qu'il en soit, si l'on se rallie à ces vues, elles présentent sous un jour nouveau des problèmes aussi vieux que l'humanité et sur lesquels on pouvait croire que tout avait été dit : la vie et la mort, la jeunesse éternelle, l'immortalité.

Lippmann ne croyait guère à la légitimité de cette métaphysique aventureuse que l'on a prétendu tirer de certaines formules mathématiques. Son dernier travail, publié après sa mort, est un mémoire, où, avec sa brièveté accoutumée, il donne à entendre que ces conséquences paradoxales proviennent de confusions verbales, et qu'on réunit sous un même symbole algébrique, censé représenter le temps, des grandeurs physiques, différentes suivant les cas, et qui tantôt offrent le caractère de variables indépendantes, tantôt au contraire ne l'offrent pas. C'est ce qu'il exprimait familièrement quand il disait de

l'initiateur de ces théories : « Il joue admirablement aux cartes, mais il change sans cesse de jeu. »

***

L'idée de quitter à l'heure de la retraite le laboratoire où s'était écoulé le meilleur de sa vie, avait longtemps attristé Lippmann. Mais, avec cette sagesse qu'il portait en toutes choses, il avait fini par en prendre son parti et presque par s'en féliciter. « Je serai heureux, disait-il, de me reposer de l'enseignement. Je me donnerai alors tout entier à des travaux d'astronomie auxquels je pense depuis longtemps. » Resté jeune de corps et d'esprit, il envisageait l'avenir avec confiance. Son père et sa mère avaient l'un et l'autre dépassé l'âge de quatre-vingt-dix ans, et, tout en connaissant l'incertitude de la destinée, il ne s'interdisait pas les longs espoirs et les vastes pensées. Il était convaincu que les grands problèmes scientifiques peuvent attendre. Il se traçait des programmes lointains et disait : « Dans dix ans, je commencerai à m'occuper de cette question. »

Il y a quelques années, le hasard d'une course à bicyclette m'avait amené dans un des sites les plus déserts de la région de Fontainebleau, à mi-pente du monticule sablonneux où s'étagent les tombes du cimetière d'Arbonne. La bêche à la main, un vieux fossoyeur poursuivait son travail. « Je prépare la tombe de Martin, qui est mort hier, » me dit-il. Puis, me montrant une croix voisine : « C'est là, qu'il y a trente ans, j'ai enterré son père. » Et, désignant du doigt une place en contre-bas, il conclut tranquillement : « Et voilà où j'enterrerai son fils. » Je le regardai, un peu effaré.

Peut-être, après tout, cet humble avait-il raison. Peut-être le dernier mot de la sagesse, pour l'ouvrier terrestre, est-il de continuer sa tâche jusqu'au bout, l'outil à la main. Lippmann se savait mortel; un jour, l'ayant revu à la suite d'une grave maladie, émacié, un peu pâle, mais toujours calme, je fus frappé de l'accent avec lequel il me dit qu'il avait regardé la mort en face et qu'elle n'avait rien de si terrible. Il se savait mortel, mais il jugeait qu'il est d'un homme d'agir comme s'il avait l'éternité devant lui.

DANIEL BERTHELOT.

LES
PROFONDEURS DE LA MER

DERNIÈRE PARTIE (1)

Je partis, emportant avec moi dans un wagon scellé cette double boîte; l'une d'elles, me semblait-il, enfermait toute ma vie. Je m'en allai vers le pays où reposeraient, selon leur désir, la femme que j'aimais et son mari. Dieu, en me la ravissant, la réunissait pour toujours à lui. J'étais exclu à jamais de son intimité ; la même terre pèserait sur eux deux.

Je traversai l'Italie ; partout, des fleuves débordés inondaient les terres; des étangs inattendus remplaçaient les plaines habituelles. Les vignes-vierges étaient crucifiées le long des murs. De loin en loin, j'apercevais le profil d'un cyprès, d'une forteresse entée sur un coteau : images qui, par leur évocation naturelle d'heureux souvenirs, me renfonçaient dans ma douleur; elle collait à moi et me submergeait comme le sable ou la boue, l'homme qui s'enlize: pas une chance d'évasion ; un sentiment de solitude à en hurler de détresse. Je me tournais et me retournais dans ce lit de tourments : et l'éternel refrain à mon oreille repris, répété cent fois de suite comme pour en épuiser l'horreur : « Je ne la verrai plus. Plus jamais ! »

Je traversai la France ; elle souriait doucement sous la pluie. Les petites maisons, au bord de la route, avaient l'air de coffrets où quelqu'un aurait disposé son bonheur pour venir le reprendre, quand il en aurait envie. Les forêts se taisaient

(1) Voyez la *Revue* des 15 mai, 1er et 15 juin.

comme des refuges sauvages. J'avais oublié mon pays; tout m'y semblait étrange et inattendu. Je ne songeais pas avec rancune à ma gloire abîmée. Je souriais de pitié à ce souvenir. Qu'était cette perte à côté de celle d'un être vivant? Mais ma douleur était moins furieuse quand je roulais sous le ciel français, comme le chagrin d'un enfant est moins fort, s'il repose sur le sein maternel.

Elle se réveilla plus amère au bord de la Manche. Je dus surveiller l'embarquement du double cercueil comme on s'occupe de colis quelconques. Chaque vague qui soulevait et laissait retomber le navire me faisait souffrir dans toute ma chair du choc qu'il infligeait aux pauvres corps sans repos que je traînais derrière moi.

A Londres, quelques parents des Grove m'attendaient, un pasteur, cousin germain de David, l'oncle de Gwendolyn, d'autres encore.

Ils exprimèrent à la fois leur chagrin et leur gratitude en paroles sèches et dignes. Nous partîmes ensemble pour Faversham, qui est dans le comté de Kent.

Nous y arrivâmes par un beau jour d'automne; du train, descendaient de pauvres gens qui essaimaient dans le pays pour la récolte du houblon, dont l'odeur amère se répandait partout, mêlée à celle de l'herbe grasse et drue. Au ciel pâle, couraient de grands nuages blancs. Le soleil insistait à peine en se posant sur les vieux hêtres et sur les pierres des maisons.

La petite ville de briques était tranquille dans cette douce lumière sans éclat, comme une personne qui se tient à l'écart de la vie et qui ne veut pas attirer l'attention des passants. Je songeais que l'enfance et la jeunesse de Gwendolyn s'étaient écoulées entre ces maisons basses et propres et ces houblons, qu'elle y avait rencontré un jour un homme aux yeux étranges, qui arrivait de l'Inde sur un grand navire, pareil à ceux qu'elle voyait au bout des avenues et qu'elle avait accepté de l'épouser pour le meilleur et pour le pire.

C'était le pire qui était venu.

Le cimetière s'inclinait tout à côté de la gare. Dans un coin, montait l'église sous son lierre : petite église d'Angleterre qui ne fait qu'un avec ses morts, comme si les racines de ses murs, jointes à celles de ses arbres, allaient frôler leurs pauvres os blanchis pour leur dire : « Rien n'est changé, je suis là;

vous aussi. O mes morts, je vous garde : soyez sans inquiétude. Les vivants vous ont oubliés : pères, femmes, enfants s'abandonnent sans remords à la vie. Ne vous impatientez pas : nous les attendrons ensemble. Ma cloche sonne toujours pour vous, comme si vos cœurs unis ne faisaient qu'un avec son battant, qui mesure une à une les heures de l'éternité. »

On plaça les cercueils sur un tréteau ; toutes les fleurs de Faversham les recouvraient ; de minces cierges clignotaient, éblouis par le jour qui entrait du dehors.

L'office se déroula avec une grande lenteur. Enfin, nous nous dirigeâmes vers la tombe ouverte. L'herbe poussait haut entre les pierres ; des moutons broutaient. Ils s'écartèrent à notre passage...

Pour la première fois, depuis tant de jours, ma douleur éprouva une sorte d'apaisement, elle se détendit en moi et le nœud qui me bâillonnait depuis la mort de Gwendolyn se détacha : je pus enfin pleurer.

***

Je dus m'arrêter quarante-huit heures à Paris; je voulais n'y voir personne et m'enfermer à l'hôtel. Au bout de quelques heures, un tel ennui m'en chassait que je rôdais dans les rues, sous une petite pluie fine et cinglante. Plus que jamais, je m'y sentais un étranger; chez tous ceux que je rencontrais, je voyais malgré moi quelqu'un qui m'avait sali. Tous les visages me paraissaient soucieux, nerveux, inquiets; j'avais perdu le souvenir de cette usure qui, à Paris, affine et ronge les physionomies; cette agitation de tous me paraissait ridiculement vaine, et cependant, je la partageais sans avoir de but. J'allais, je venais, d'un trottoir à l'autre, affairé comme une fourmi et n'ayant rien à faire. Sans le concerter, je remontai vers le centre, — j'étais descendu quai Voltaire, où j'avais habité autrefois, — attiré par les boulevards, comme si j'exécutais un programme prévu d'avance, comme l'assassin va revoir l'appartement de sa victime.

La foule augmentait; j'entendais ces cris de camelots, ces trompes des voitures, qui forment un fond de bruit spécial à Paris et sur lequel on vit. Tout cela augmentait mon épuisement. Ces gens me semblaient mener une vie de damnés, mais quand, songeant à celle que j'allais trouver à Abbazia, j'en

entrevis la solitude, une sueur froide perla à mes tempes.

Je m'arrêtai, au coin d'une rue, devant un kiosque, pour parcourir les journaux; soudain, une manchette en grosses lettres frappa mon regard : *Suicide de Mme Jeanne Issaura*. J'arrachai la feuille en tremblant...

Une demi-heure après, je sonnais avenue de Messine chez Antoine de La Breuze. Il allait sortir, il me fit entrer et m'accueillit avec des transports d'amitié.

— Toi à Paris! C'est inconcevable! Pourquoi ne m'as-tu pas prévenu de ton arrivée ?

Je ne le lui dis pas. Il ne se doutait guère que je ne comptais nullement le voir. Je prétextai la rapidité de mon déplacement, et voulant lui cacher la vraie raison de mon voyage, parlai d'une indispensable conversation avec mon agent de change.

— Quel plaisir de te revoir! Et à Paris! Cela me rajeunit, ma parole! Lucienne sera désolée de te manquer. Mais tu nous restes à dîner, j'espère? Non? Un rendez-vous? Renvoie-le... Lucienne sera trop désolée de ton refus.

Il me questionna avec ardeur sur ma vie, mon travail, mes projets. Je répondais évasivement. Oui, je passerais encore tout l'hiver à Abbazia. Peut-être reviendrais-je au printemps.

— Définitivement, cette fois ?

Je ne prononçai aucune parole qui pût engager l'avenir, si peu que ce fût; je craignais trop une longue conversation d'ordre général, alors que ma visite n'avait qu'un but, — mais je ne voulais pas le laisser paraître. Comme toujours, nous échangeâmes de vieux souvenirs. Cela m'amena tout doucement à parler d'Issaura, avec qui je savais que La Breuze était resté extrêmement lié.

— Tu as déjà appris... Ah! oui, c'est sans doute dans les journaux du soir...

— Je suis désolé de cette fin inattendue. Mais les journaux ne donnent aucun détail. Que s'est-il passé?

— On ne sait pas au juste. Elle s'est asphyxiée avec du gaz carbonique, comme une ouvrière. Un suicide très simple pour une actrice. Pas une lettre, pas de robe de bal, ni de fleurs nulle part. Non, la sortie la plus décente du monde.

Je me rappelais avec remords le mot qui m'avait échappé à la lecture de sa dernière lettre : jamais elle n'aura le courage de se tuer!

Depuis lors, il y avait eu dans ma vie de tels événements que j'avais oublié cette lettre qui m'avait fait si peur.

— Mais quelle est la cause de sa mort ?

— Je l'ignore. Elle avait quarante-cinq ans. Mauvais âge pour une femme, même pour une actrice. Il faut se renoncer ou recommencer. Recommencer, c'est dur.

— Oui, le masque devient un bâillon.

— Ses amies parlent de passion malheureuse. C'était une sentimentale.

— Mais toi, qui l'as bien connue, qui as continué à la fréquenter, que supposes-tu ?

— Que sait-on d'une femme, et surtout d'une actrice? Elle disait ces choses exaltées et romanesques qu'elles disent toutes. C'est l'alphabet de leur langage. Cela ne permet pas de préjuger du reste. On en a tant vu qui parlaient de mourir d'amour, qui se disaient seules et incomprises, et qui ont accepté de vivre pour un collier de perles, pour moins encore, pour une robe ! Dès que j'ai appris sa mort, j'ai couru chez sa meilleure amie, qui, d'ailleurs, a joué, je crois, un petit bout de rôle dans une de tes pièces : Alice Rosier, tu t'en souviens? Je l'ai interrogée ; elle m'a dit : « Ce n'est pas exactement d'amour que meurt Issaura, et cependant... Elle est morte, au fond, de ne trouver nulle part une atmosphère d'esprit, d'exaltation et de sentiment qu'un certain homme lui avait appris à connaître. »

— Et cet homme, demandai-je avec impatience, sait-on qui il est?

— Comme tu es nerveux ! dit Antoine en riant. Serais-tu jaloux de lui?

— Excuse-moi, mais cette nouvelle si inattendue m'a bouleversé.

— Mais voyons, je plaisantais. Penses-tu que je ne comprenne pas ton trouble? Issaura a été une telle interprète pour toi ! Non, Alice Rosier ne soupçonne même pas le nom de cet homme. Issaura a toujours été extrêmement mystérieuse, et même cachottière, pour ne pas employer de grands mots. Alice sait seulement que cet inconnu lui avait donné le goût d'une certaine existence et qu'elle n'a pas pu se résigner à végéter platement, bêtement, après l'avoir perdu.

— Ah ! elle l'avait perdu ?

— Sans doute. Enfin, que veux-tu? C'est une belle mort.

— Il n'y a pas de belle mort, dis-je avec colère, il n'y a que de belles vies.

— Je pense à cet homme depuis hier, Claude. Connaît-il sa responsabilité? La juge-t-il aussi grande que nous ? Regrette-t-il Jeanne? Souffre-t-il ? Qu'en dis-tu toi-même ?

Je n'aurais su lui répôndre. Admettais-je cette responsabilité? Regrettais-je Issaura? Dans la tempête de douleur qui venait de me secouer, une souffrance nouvelle s'ajouterait-elle aux autres? Il était trop tôt pour le dire.

Je ne pensais qu'à me défendre contre autrui et contre moi. A mon propre tribunal, je plaidais innocent. Ma maudite coquetterie, une fois de plus, m'avait mené trop loin; je me voyais en ce moment à nu et je découvrais la tare de ma vie: j'avais voulu séduire la foule et j'avais trahi mon inspiration pour lui plaire, séduire des êtres, et les ruines s'étaient accumulées autour de moi ; je n'avais pas cherché à me concentrer, à me réaliser une fois pour toutes, dans une œuvre ou dans un amour, ou plutôt, si, je l'avais fait, mais trop tard : *Prométhée* était tombé, Gwendolyn, morte.

J'étais resté silencieux.

— Eh bien! à quoi penses-tu?Tu n'as pas répondu à mes questions?

— A quoi bon? dis-je enfin. Si tu savais, Antoine, comme je suis las de bâtir des hypothèses dans le vide!

— Il est certain que tu as bien mauvaise mine. Te sens-tu malade?

Je me contentai de répondre que les voyages me fatiguaient horriblement, puis je pris congé de La Breuze. A la porte, il garda ma main dans les siennes, une pitié profonde déjà envahissait le regard qu'il portait sur moi. Je me dégageai brusquement.

J'eus à l'hôtel une soirée d'affreuse lassitude. Écroulé sur mon lit, il me sembla que jamais je n'aurais le courage de rentrer seul à Abbazia et que j'allais télégraphier à Huguette de venir me chercher et de m'entraîner avec elle. A tous les points de mon horizon, je ne voyais pas une lumière vers laquelle me diriger, tout était fini pour moi; il n'y avait plus que le vide, l'ennui, un désert sans limites.

*
* *

Je rentrai enfin à Abbazia et la vie recommença. Quelle vie? Peut-on appeler ainsi une aussi morne et lamentable végétation? Il me semblait que je travaillais obscurément à faire le silence en moi, à aveugler l'une après l'autre les cellules de ma vie consciente. Je cessai de travailler, je cessai presque de lire; je refusai d'entretenir toute illusion sur moi-même. J'allais et je venais dans une sorte de brouillard, qui m'isolait et me protégeait: je souffrais très peu, du moins positivement, mais une souffrance sourde n'en germait pas moins au fond de moi, qui me privait de toute ressource vitale. J'étais comme un coureur dont on aurait énervé les jarrets; je languissais, mais sans regret de ma course. Dans cet état, je me rapprochai de Huguette et de Jack, par sentiment de mon épouvantable solitude, et aussi par une résurrection toute conventionnelle de mes idées de devoir; (poussant alors et tout artificiellement sur le vide environnant et grâce à lui), je leur donnais plus de mon temps, de ma présence, de mon affection; mais par ce triple don, je leur livrais moins qu'au temps où, économe de mon temps, de ma présence et de mes sentiments, je les enveloppais cependant de ma vie profonde et les animais de ma perpétuelle passion. Dans une heure de ce que je nommais aujourd'hui « ma coquetterie maudite, » ils recevaient plus qu'ils ne faisaient aujourd'hui dans un après-midi d'attentions solennelles et de conseils surannés et sentencieux. Ils avaient tant besoin de moi qu'ils se serraient contre cette tendresse sincère, mais sans chaleur réelle; je lisais cependant que, bien qu'ils m'en fussent reconnaissants, elle ne leur apportait rien que de superficiel. Ils dépérissaient moralement auprès de moi, comme je le faisais auprès d'eux; et pourtant, c'était la bonne voie et, sans le chercher, je trouvais peu à peu le moyen de rétablir entre nous cette paix profonde qui est venue longtemps après et sans laquelle il n'y a pas d'affection véritable. Nos sentiments de famille ne sont pas tout d'une pièce comme on les juge d'habitude, ils sont soumis aux mêmes lois d'évolution, de métamorphose, de progrès ou de décadence que les autres.

L'hiver fut glacial et maussade sur cette côte devenue entièrement solitaire. Je m'enfonçais et me roulais dans mon spleen,

et ma misanthropie avec d'âcres délices. J'avais comme un besoin d'aller jusqu'au fond de ma détresse, de l'épuiser enfin, mais elle se renouvelait sans cesse. Toute ma vie, j'avais tendu les bras vers l'avenir, et je n'avais plus d'avenir. Quand on n'a jamais vécu que par cette effervescence de l'imagination qui vous pousse à lui en l'idéalisant, il n'y a pas de plus grande calamité. Par moments, je me cherchais une raison de vivre ; je n'en possédais plus. Oui, ma femme, mon fils... Mais s'ils n'étaient pas sans action sur mon cœur, ils l'étaient sur mon imagination. Et cette imagination constructive m'était nécessaire; ma coquetterie même avait été causée par elle. J'avais toujours voulu plaire, parce que je me représentais aussitôt les sentiments que l'on pourrait avoir pour moi.

Parfois, Huguette essayait de revenir sur le passé, de me parler de Gwendolyn ; mais je demeurais sourd à ses invites. Gwendolyn... J'avais gardé une telle pudeur à son égard que je ne pouvais supporter qu'on m'en parlât, ni même prononcer son nom. J'avais l'impression que l'on touchait à la partie la plus sensible, la plus douloureuse de moi-même, qu'elle n'appartenait qu'à moi seul comme un trésor caché, comme un enfant perdu que l'on a trouvé, le soir, sur une route et dont nul n'avait voulu, et que je devais la défendre contre tous les regards, contre toutes les atteintes. Et je m'enfonçais dans un silence farouche. Je refusais de même de faire allusion à un travail possible, — passé ou futur ; tout cela était fini. Nous ne nous entretenions, Huguette et moi, que des menus tracas de la maison, de la santé de Jack ou de son incertain avenir. Huguette faisait mille rêves à son sujet que j'approuvais sans trop y croire. Je ne demandais qu'une chose : qu'il ne demeurât pas trop boiteux.

Ainsi l'année tout entière passa, le printemps naquit sans que j'en fusse averti autrement que par le vague soulagement de voir finir l'hiver; l'été ramena sur la côte son peuple habituel de baigneurs ; de nouveau, vinrent les premières pluies et les tempêtes d'équinoxe.

Les mêmes passages d'ombres, de lumières, les éclairages identiques de la saison, des odeurs oubliées qui renaissaient curieusement avec telle date du calendrier, me rendaient par moments et plus fidèlement que ma mémoire sans force des impressions si vives de la présence de Gwendolyn, que les

mille souvenirs physiques et moraux qui y étaient attachés renaissaient soudain en foule, m'assaillaient d'un foisonnement de réalités inexistantes. Alors brusquement, dans un éclair, à travers une multitude de résurrections sensorielles, Gwendolyn reprenait vie : je la voyais dans tout son air royal de jeune lady pure et un peu gauche, à la fois enfant presque sauvage et Diane chasseresse; ses larges yeux pleins d'un azur épais et tranquille, où scintillait une lumière peu terrestre, m'inondaient de nouveau, et de nouveau, je la perdais sans raison.

Mais elle ne m'apparaissait point où je la cherchais. Jamais je ne l'ai retrouvée sur cette plage tapissée d'algues où elle s'était donnée à mon amour et où je passais ensuite heure sur heure à m'efforcer de la faire revivre, ni dans aucun des endroits où j'avais quelque important souvenir d'elle, — important pour ma pensée ou mon cœur, nullement pour mes sens. Mais quand rien n'avait été mis en éveil de ma tendresse, ni de mon émotion, il suffisait du parfum des premières pluies détrempant le sol, d'une certaine ombre qui s'allongeait à cinq heures, en septembre, d'un cyprès de notre jardin, de la découverte d'une odeur miellée qui me ramenait à une ruche, du goût de certaines sorbes pourries, pour me rendre ce miracle auquel ma volonté était impuissante. Ce que mon amour, mon regret, mon désir, ma douleur, ne pouvaient faire, un parfum, un aspect, un son l'obtenaient à l'improviste et me rendaient, par surcroît, avec indifférence, ce que je possédais, quand ils m'avaient frappé pour la première fois, c'est-à-dire cette précieuse émotion que dégageait la présence de Gwendolyn.

Un soir d'automne, nous étions, Huguette et moi, assis sur les rochers, au bord de cette crique où j'avais tant causé avec Gwendolyn. Elle essaya prudemment d'effleurer cette place de mon cœur qui ne souffrait aucun contact.

— Claude, me dit-elle, il me semble que tu vas mieux depuis quelques jours.

— Qu'entends-tu par mieux?

— Mais... moins triste, moins découragé.

— Ai-je l'air à ce point lugubre?

— Dame!

— Je te demande pardon, Huguette, de t'offrir un spectacle aussi démoralisant.

— Oh! Claude, je te prie, pas de banalités! Sais-tu que tu

me contrains à un supplice affreux? Je sens si cruellement que je ne peux rien pour toi, que je ne suis pas l'appui que je devrais être, que je ne suis qu'un témoin inutile de ton isolement! Pourquoi refuses-tu mon aide? N'en as-tu pas besoin?

Je ne pouvais pas répondre à Huguette que j'avais perdu l'habitude de compter sur elle depuis que la chute de *Prométhée* ne l'avait pas rapprochée de moi.

Je me contentai de dire :

— Hélas! Huguette, comment serais-tu un secours pour moi, alors que tu es un de mes remords? Qu'ai-je fait de ta vie?

— Te l'ai-je jamais reproché?

— Je me le reproche assez. Je n'ai qu'à te voir pour deviner à quoi tu penses.

— Tu te trompes, répondit-elle vivement. Tu souffres et je voudrais que tu souffres moins.

— Tu crois donc que je ne pense qu'à Gwendolyn?

— Je ne le crois pas, j'en suis sûre.

— Eh bien, non! tu te trompes, il y a quelque chose à quoi je pense plus encore.

Le doux regard interrogatif de Huguette se leva sur moi.

— Je pense que j'ai échoué successivement dans toutes mes entreprises.

Huguette ne me répondit pas tout de suite, mais quelques secondes après, elle me dit :

— Peut-être, plus tard, quand nous serons vieux, retrouverons-nous à nouveau notre intimité d'autrefois : Claude, j'attends cette heure-là.

Le soleil se couchait, nous assistions à son abaissement qui était magnifique et aux transformations de la mer.

— Vois, dit-elle, comme ce soleil couchant est admirable!

Mais je me levai avec colère :

— Non, dis-je, je n'aime pas, je ne peux plus aimer ce qui décline. J'ai horreur de tout crépuscule.

Et je remontai vers la villa.

Quelques jours après, vint le premier anniversaire de la mort de Gwendolyn. Mes souvenirs, que je reconstituai, un à un, avec une cruelle passion de souffrir, me replongèrent dans le désespoir. Puis, épuisé par ce nouvel effort de supplice et comme plus éloigné encore de mon amie par ce violent

essai de résurrection, je me laissai porter par les jours plus mollement que jusque-là.

***

La seconde année commença ; l'automne fut long, particulièrement doux et doré ; je m'abandonnai à son mortel enchantement avec une mélancolie où j'ai compris plus tard qu'il entrait du plaisir. Je faisais parfois, tout seul, de longues promenades sur les pentes du Monte Maggiore; je prenais l'habitude de donner à ma pensée la forme de la rêverie, c'est-à-dire de ne la plus conduire, obéissante et dressée, par un chemin logique, mais de la laisser vagabonder à sa guise sans plus de consistance qu'une fumée de cigarette, et comme elle le fait dans l'adolescence. Fatigué de moi-même, de mon esclavage spirituel, je me plaisais à donner une telle attention à ce que je voyais que j'avais l'illusion de le devenir un moment : nuages qui couraient au ciel, avec leur hâte de l'extrême automne et dont on a peur qu'ils se rompent, tant ils sont bas, aux branchages hargneux des forêts, feuille qui tombait comme une pièce d'or démonétisée, marquée à l'effigie du roi déchu de l'Été, étang qui miroitait, pie qui sautait de branche en branche.

Cet état, dans lequel le faisceau de notre être semble se dénouer, où nous sommes moins prisonniers de nous-mêmes, où le relâchement de notre esprit et de notre volonté nous procure une sensibilité à la fois amollie et aiguisée, qui nous porte à suivre toutes les métamorphoses involontaires ; nous le retrouvons chaque fois que nous passons d'un état à l'autre, dans l'adolescence et dans la convalescence. Il s'y mêle un apitoiement facile, — et qui peut aller jusqu'aux larmes, — une tendance à tout aimer, à tout embrasser, une aspiration vague et multiple à quelque chose d'inaccessible, que beaucoup d'êtres ont pris pour un désir poétique ou un sentiment religieux, enfin un panthéisme irraisonné et moins païen que sentimental, qui nous met dans l'esprit une sorte de délire naturel.

Contrairement au précédent, l'hiver n'eut point de rigueur; le soleil pâle, mais beau, traversait les courtes journées froides et pures; la neige elle-même me parut une promesse de printemps ; le sommeil des choses était à peine un engourdissement. Moi-même, il me semblait somnoler ; les souvenirs de ma vie de

Paris m'affectaient comme s'ils étaient arrivés à un étranger. Cet être avide, turbulent, passionné, épris de toute chose, toujours impatient, toujours à l'état de désir, l'avais-je été vraiment? Je pouvais à peine le croire. Ma nouvelle existence était régulière, soumise à des habitudes étroitement fixes. Plusieurs heures par jour, je travaillais avec Jack, je lui apprenais le latin et le français; le reste du temps, je lisais les chefs-d'œuvre du passé ou je me promenais, le plus souvent seul, quelquefois avec Huguette. Nous avions cette conversation faite de minuties qu'échangent ceux qui n'ont rien à se dire. Ma douleur s'était transformée en une sorte de mélancolie persistante, au fond de laquelle je vivais comme un bernard-l'ermite dans sa coquille.

Et le second printemps parut. Je le sentis pour ainsi dire à l'avance et quand rien ne le décelait encore. Mais mille messagers célestes parcouraient l'air, qui le portaient déjà sur leurs ailes. Bientôt, ce fut un murmure général, une rumeur; cela montait peut-être de la terre, cela descendait peut-être du ciel. On va, on vient, on ne sait rien, l'air est froid, des attaques de grand vent vous déconcertent, on pense encore au passé. Et puis, soudain, on s'aperçoit qu'il y a des insectes partout, que les chantiers sont ouverts, que tout le monde travaille. Les bourdons, au passage, vous reprochent votre paresse, les fourmis, inexplicablement, se battent ou transportent des cadavres, les papillons font sécher au soleil leurs couleurs encore toutes fraîches. On voit alors que les feuilles se déplient, raides et guindées comme des objets de toile gommée, que l'herbe rampe avec le vent, que les arbres tissent leurs dentelles blanches. Une fois de plus, la grande métamorphose s'accomplit; méfiant, hostile, j'assistais à ses préparatifs. Ce printemps nouveau, qu'avait-il à m'apporter?

Un soir, je m'assis encore au bord de la mer. Mais je ne regardais pas sa large ouverture sur l'horizon, ni le ciel qui renversait sur elle sa coupe. Je m'étais amusé à suivre de l'œil deux ou trois crabes, dont l'humble et conquérante vie semblait se dérouler dans l'atelier d'un modeleur japonais; lourds et barbares, ils cahotaient leur démarche furieuse. Quelques rubans violacés, au fond de l'eau, indiquaient la cadence du flux et du reflux. Au-dessus de ma tête, une chauve-souris volait à toute vitesse, usant de ses ailes légères comme d'un éventail

en crêpe de Chine; elle s'aventurait au-dessus de l'eau, passait si près de moi que je distinguais son corps menu et fourré, puis achevait entre les arbres son cercle mécanique et régulier.

Pourquoi tout cela me semblait-il avoir tout à coup un intérêt extraordinaire? Il me semblait n'avoir jamais regardé jusque-là les algues, les crabes, la chauve-souris, une étoile. Oui, dans une rêverie distraite et vaine, j'avais suivi de l'œil la fumée, les nuages, la poussière qui tourne, mais sans y appliquer ma pensée, sans chercher leurs liens avec l'ensemble des phénomènes. Aujourd'hui, la vue de ces simples choses me donnait une joie incroyable. J'entrevoyais de grandes lignes, une sorte de loi générale, je percevais les timbres divers d'une harmonie universelle. Mais qu'y avait-il là de nouveau? Ce soir n'était-il pas semblable à mille soirs semblables que j'avais contemplés avec Claire, Huguette, Issaura, Paulette Houdelmont, Gwendolyn ? Sans doute, mais alors je songeais à Claire, à Huguette, à Issaura, à Gwendolyn, ou, si j'étais seul, je pensais à mon propre avenir, à ma gloire, à mes projets. Jamais je n'avais regardé sans arrière-pensée personnelle, comme un savant et non comme un poète qui n'est préoccupé que de soi, un crabe, une méduse, une actinie, une constellation ! Toujours, une pensée absorbante et vaniteuse, faisant ventouse en moi, avait pour ainsi dire vidé le spectacle de tout son intérêt extérieur. Je ne m'étais jamais trouvé devant quoi que ce fût comme un barbare, comme un primitif. Des amours, des ambitions, des préoccupations galantes ou pratiques, des combinaisons mondaines, des soucis de travail ou de carrière, des rêves, toute ma vie enfin, s'était dressée entre la vie et moi pour m'empêcher de la voir !

Je me couchai contre le sol et suffoquant d'émotion sans cause, je goûtai alors une félicité si pure et si simple qu'il me sembla n'en avoir pas connu jusqu'ici de pareille.

Quelques jours après, me promenant sur les flancs du Monte Maggiore, je parvins à ce petit étang bleuâtre, au bord duquel j'étais venu avec Gwendolyn, un jour où elle avait, hélas! souhaité de mourir. Je n'avais qu'à jeter les yeux, rétrospectivement, sur l'homme qui l'accompagnait pour me rendre compte à quel point j'avais changé. Ce n'était pas le même Claude Lothaire qui l'accompagnait, ce jour-là, frémissant de désirs et de rêves de

conquête et qui, seul, aujourd'hui, se tournait avec stupeur vers le fantôme de deux disparus. Je m'assis au pied d'un chêne encore tout chargé de ses feuilles d'automne; je regardais loin derrière moi, je voyais Gwendolyn, ses gestes ressuscitaient sous mes yeux. L'air était parcouru d'effluves tièdes et d'abeilles. M'abandonnant à la lâcheté et aux souvenirs, je me laissai aller à pleurer.

Mais bientôt mes larmes se tarirent d'elles-mêmes, Gwendolyn disparut, je cessai de penser à elle.

C'est que je regardais jouer un écureuil.

***

J'avisai Huguette que j'allais retourner à Faversham et revoir la tombe de Mme Grove.

— Tu penses donc toujours autant à elle? me dit-elle douloureusement.

Nous nous tenions devant la fenêtre ouverte; Huguette brodait avec application.

— Peut-être, ajouta-t-elle, l'aimeras-tu toujours, en effet, elle! Tu n'as pas de raison de ne plus l'aimer. Elle n'a plus rien qui te froisse, rien qui te déçoive, qui te fasse sentir à quel point elle diffère de ton idéal. Il faut être une morte pour être toujours aimée par toi.

— Huguette, je t'en supplie, laisse ta jalousie en repos. Elle n'est pas de mise en face d'un être qui n'est plus.

— Elle vit toujours en toi.

Je soupirai. Vivait-elle à ce point dans mon cœur? Hélas! j'en doutais chaque jour davantage, et je m'efforçais de serrer davantage contre moi cette douleur qui m'échappait et qui me donnait l'illusion de vivre.

— D'ailleurs, ajouta Huguette, ne crois pas, Claude, que je dise cela avec amertume. Non, il n'y a pas de jalousie en moi. Je te connais si bien! Voici longtemps que tu n'as pas eu d'émotions, tu as besoin d'aller là-bas en raviver ton éternel besoin.

Jeanne Issaura m'avait, il me semblait bien, reproché un jour quelque chose d'analogue. Avaient-elles raison toutes deux? Non, si je voulais m'agenouiller sur la tombe de Gwendolyn, ce n'était pas pour ressusciter en moi une émotion stérile. Autrefois, peut-être, en effet, poursuivais-je partout ce trouble désir,

mais de cela encore, je me sentais à jamais guéri. Je demandais maintenant à la vie autre chose que cet égoïste frisson, cette attente d'un frémissement douloureux. Mais que demandais-je donc? Et puisque je me croyais détaché de tout, en plein renoncement, enfin, qu'avais-je encore à demander?

Jack se mit à pleurer quand il apprit que je partais. Puis il voulut à toute force me confier ce que contenait sa tire-lire.

— Écoute, papa, il faut prendre toutes mes économies, je désires que tu achètes des fleurs avec et que tu les déposes sur la tombe de Gwendolyn.

J'aurais voulu le blâmer de cette sentimentalité ridicule, mais l'air que respirait ce malheureux enfant, dans notre maison, entre deux êtres si uniquement préoccupés des phénomènes du cœur, le pouvait-il porter à plus de sagesse?

— Vois-tu, me dit-il, je suis sûr qu'elle le saura et que ces fleurs lui parleront de moi!

Je haussai les épaules sans répondre et je quittai la chambre. Je soupçonnais tellement Jack de jouer d'un sentiment sincère et de se dire en me parlant ainsi : « Comme j'ai du cœur pour aimer à ce point Gwendolyn! Comme je suis tendre! Comme Gwendolyn m'aimerait si elle me voyait en ce moment! » Mais moi-même, combien de fois n'avais-je pas été tel. Et je me sentis accablé de honte.

Je retraversai l'Italie du Nord et la France, je traversai aussi les saisons; je quittai l'été, puis le printemps; je remontai vers l'hiver. L'Angleterre, grasse et pluvieuse, somnolait sous son ciel nébuleux. J'arrivai à Faversham et retrouvai sans peine le chemin du cimetière : les moutons y paissaient encore, le lierre sauvage y déroulait, comme un anaconda, ses anneaux, il dardait déjà une tête pointue sur la tombe des Grove; le nom de David disparaissait sous ses replis, il menaçait celui de Gwendolyn. Les pluies avaient noirci la dalle. J'écoutais chanter un oiseau : une seule note claire, qui, de minute en minute, tombait comme une goutte d'eau.

J'essayais de me représenter ce que la terre me dissimulait : plus de chair, je pense, ni de forme, mais un long scintillement, traversé de nuit. Je ne ressentais plus cette douleur qui m'avait traversé, voici plusieurs mois, sur ce coin de sol; mais une douceur extrême, une paix, qui me semblaient encore monter de Gwendolyn jusqu'à moi. (Les réflexions de Jack, quand

j'y songeais, n'étaient pas plus absurdes que les miennes.)

Lentement, je me laissai envahir par un état nouveau : l'acceptation de ces lois du monde qui sont faites pour la matière, non pour l'esprit. Qu'avons-nous besoin, me disais-je, de surajouter tant de raisonnements inutiles à ce déroulement magnifique et monotone de transformations chimiques ? Cependant, il y avait dans ma chair et dans ma pensée un appel déchirant à quelque chose qui dépassait cet échafaudage de cellules.

Mais cet appel ne monta pas jusqu'à mes lèvres. J'étais venu expérimenter une fois de plus ma conscience. Ma sensibilité ne se révolta pas. J'acceptai l'inévitable. J'étais lourd de tristesse et de regret : je ne souffrais plus.

Cette fois, pourtant, je dis vraiment adieu à Gwendolyn. Et jamais, je ne la sentis aussi proche de moi que sur le bateau qui me ramenait en France ; mais elle s'appelait maintenant rêve, sentiment, idée pure, subconscience : elle ne s'appelait plus douleur.

VII

Paris n'est point le Quarnero ; le printemps n'y naissait qu'à peine. Voici la pluie, l'humidité, le ciel gris. Le soir de mon arrivée, je sortis après le dîner. Je rôdai sur les boulevards. Ces cafés-concerts, ces filles, ces hôtes errants, ces paroles chuchotées dans l'ombre, sous un parapluie qui dégoulinait, était-ce cela que l'on appelait le plaisir ? Cette foule qui circulait silencieusement, avide et sombre, les pieds dans la boue, hantée de désirs abjects, voilà donc à quoi j'avais vendu mon âme !

Je ne fis pas, cette fois, de pèlerinage, je n'allai pas m'attendrir sous les fenêtres du quai Voltaire. Je me jugeai même bien ridicule de l'avoir fait une fois. Je me sentais de plus en plus un étranger, mais ne l'étais-je pas devenu partout ? Seule, Gwendolyn m'avait donné la rayonnante impression de m'enraciner de nouveau : je l'avais perdue.

J'entrai dans un café, je lus les journaux. J'y découvris que le soir même, il y avait à la Comédie-Française la répétition générale de la nouvelle pièce de Bernard Gaube, *les Ombres du Cœur*.

Je le connaissais bien, ce Bernard Gaube; je l'avais protégé à ses débuts dans la vie littéraire. Maintenant, il me succédait dans la faveur du public. Il n'avait pas été un des moindres à me jeter par-dessus bord et à proclamer ma déchéance. En ce moment, je le revoyais : visage gras et bilieux d'homme d'affaires, démarche lourde et balancée de boxeur. Son art était fort inférieur au mien : une manière de Berquin sentimental et pervers, mêlant l'équivoque à la déclamation faussement lyrique et aux visées moralisatrices. Du moins, avais-je joué au grand poète ; lui, à rien. Ses comédies étaient honnêtes, certes ; mais de trop vieux messieurs y étaient amoureux de trop jeunes filles qui montraient trop leurs jambes ; on y sentait passer, étroitement unies, les ombres de Fragonard, de Béranger et de Franklin.

Vers onze heures et demie, je ne pus me retenir d'aller rôder autour du théâtre ; quelque chose de plus fort que moi m'y poussait. A travers les perles de la pluie, les voitures glacées et miroitantes échangeaient leurs reflets vains ; une société correcte et guindée de cochers, de valets de pied, échangeait des propos mondains ; quelques vagabonds commençaient de circuler sous la mousse de leurs vêtements spongieux. Je fis les cent pas en fumant mon cigare. Un agent de police me surveillait d'un œil soupçonneux : ni larbin, ni loqueteux, qu'étais-je donc ? Un perturbateur de l'ordre, un malfaiteur ?

Je venais à peine de consulter ma montre lorsqu'un homme en habit s'élança au dehors, endossant en hâte son pardessus. Immédiatement après, un premier flot de spectateurs. Je me cachai derrière un pilier. Les voitures se rapprochaient. Malgré l'humidité de l'ombre, des femmes, debout, leurs somptueux manteaux du soir tout ouverts, laissaient voir leurs gorges nues, leurs colliers de perles. Je ne bougeais pas, personne ne me regardait, je vis passer tous mes anciens amis, tous ceux chez qui j'étais invité, tous ceux que je recevais autrefois à ma table : Paulette Houdelmont, que j'avais failli aimer à Saint-Pétersbourg et qui était, paraît-il, remariée à un homme que j'ignorais, Mme de Sigronyer à peine plus peinte, Denis Boissel, à peine vieilli ; je reconnus Gouzeaucourt et son tic invariable, Mme de Guéroulde, belle et inaltérable comme une momie de Pharaon, Guy et Gertrude de Turquant d'Azay, toujours puérils, les Sourdun, qui se disputaient, les Xertigny, qui ne voyaient

qu'eux, tous les comparses enfin de ma vie, à peu près inamovibles.

On discutait de la pièce; j'avais trop l'habitude des atmosphères parisiennes pour ne pas démêler que c'était un grand succès. Les critiques parlaient avec animation et semblaient enchantés; j'appris le lendemain par les journaux que jamais comédie de Bernard Gaube n'avait été à ce point équivoque et morale. Il y avait là de quoi réjouir tous ceux que j'avais offensés en essayant d'animer sous leurs yeux non plus des fantoches, mais des idées, mais les sentiments éternels de l'âme humaine. — « Quel art! Quelle habileté! Que cet homme a donc d'esprit! » répétait-on autour de moi.

On en avait dit autant de moi-même. Les hommes n'ont pas un vocabulaire très varié, ni des opinions bien différentes.

Malgré tout et si blasé là-dessus que je le fusse, ces paroles nerveuses, ces visages aigus et usés, l'électricité spéciale qui sortait de ces groupes, de ces conversations, tout cela me donnait un certain malaise. Regret? Envie? Je ne savais encore.

Je me dissimulais de mon mieux dans un coin d'ombre, mais personne ne me reconnnaissait. Qui donc, d'ailleurs, eût pensé à moi? J'étais déjà, me semblait-il, aussi mort que Pradon : chose plus abominable encore que l'oubli qui recouvre le souvenir de l'homme, qui n'a jamais pensé à sortir de son obscurité.

A ce moment, deux critiques très connus s'arrêtèrent tout près de moi, me tournant le dos : Viossat et Pierre Frégaux, l'un avec son air de nègre blanc et sa lavallière de soie blanche, l'autre, avec son masque de clergyman tombé dans la clownerie et son chapeau haut-de-forme à bords plats, aussi pareils à ce qu'ils étaient, autrefois, quand je les traitais en amis, que s'ils eussent exercé un sacerdoce ou une fonction publique.

— Eh bien! dit Viossat, on n'a pas vu un succès pareil depuis la générale de *Jean des Entommeures*, tu t'en souviens?

— Durera-t-il même autant que Lothaire, ce Gaube?

— A tout prendre, il a réussi à faire quelque chose de plus mauvais encore que Lothaire.

— Oh! tu sais, il est bien difficile de prendre une telle mesure du néant.

Ceux-là ne m'avaient pas complètement oublié! Je me sentais le cœur aussi glacé que je l'aurai à mon dernier soupir.

Viossat et Frégaux, ayant allumé leurs cigares, s'éloignèrent de moi.

— Sont-ils justes? me demandais-je avec anxiété. Sont-ils justes? Suis-je donc si peu que cela?

Et la pensée d'avoir à ce point manqué ma vie m'étranglait de colère et de tristesse.

Les derniers spectateurs sortaient, je les connaissais presque tous. Ils riaient, ils couraient à leurs voitures, ils menaient toujours la même vie oisive, brillante, inutile, ils allaient de flamme en flamme, de lanterne en lanterne, si sévèrement voués à l'esclavage du plaisir que leur vie en devenait austère.

— Demain, demain, me disais-je, en ricanant, dans le sursaut haineux de ma sensibilité blessée, tous ces gens qui auront passé leur vie sans penser, quelle mine feront-ils devant la mort?

Mais cela ne signifiait rien. Eux, avec leur médiocre satisfaction, moi, avec mon trouble constant, ne montrerions-nous pas la même grimace?

Soudain, je vis un dernier groupe : c'était Bernard Gaube, entouré de ses amis, de ses disciples, de ses courtisans. Toute sa lourde figure était tendue et contractée ; sous ses traits bouffis de gladiateur triomphant et trop gras, je voyais courir la bile qui lui cuivrait le teint et lui collait au masque le signe même de l'envie. Il était heureux et il avait peur. Ses yeux aigus couraient de droite et de gauche avec inquiétude, comme ceux du joueur de baccara. J'entendais les louanges, les flatteries, les hyperboles, dont on le grisait, après m'avoir grisé. Les mêmes hommes, à lui, comme à moi, répétaient les mêmes formules. Hyènes avides, ils suivaient le lion du jour, guettant leur provende, le repas du fauve fini. Moi aussi, je leur avais abandonné les ossements de ma table servie. — Pas un qui ne m'eût insulté !

Par hasard, Bernard Gaube tourna la tête; je fis un pas en avant. Il me vit et me reconnut. Il rougit, il détourna son regard de moi. La haine et la crainte crispaient ses robustes mâchoires. Au milieu du banquet de fête, je lui apparaissais soudain comme la statue du Commandeur. Par mon exemple, il apprenait ce que valait l'hommage d'un soir.

Il se dirigea presque en courant vers sa voiture et s'y

engouffra. Il n'attendit pas le valet de pied. Je vis sur le rebord de la portière se poser sa main, — sa main salie par tous les contacts d'un soir de répétition générale — et la tirer violemment à lui. Elle se referma avec fracas. Je le regardais toujours. Il s'enfonça dans un coin pour ne plus me voir.

Sans doute croyait-il qu'à cette heure, remâchant mon amertume, j'étais tel qu'il eût été à ma place. Quelle erreur! Maintenant, j'y voyais clair; ces couronnes de papier peint ne me tentaient plus. Avais-je si follement désiré leurs attributs? Je m'en souvenais à peine. Aucune jalousie n'empoisonnait mon cœur. J'étais satisfait, tranquille. J'éprouvais une joyeuse impression de délivrance : j'étais exorcisé de ces fantômes recouverts de paillons. Quel repos d'esprit cela me donnait! Jamais cette pauvre comédie de vanités ne m'avait paru aussi piteuse. Je me souvenais du soir où *Jean des Entommeures* avait triomphé devant ces mêmes gens; je venais de recevoir une première déclaration de Jeanne Issaura et j'étais passionnément épris de Huguette; comblé de flatteries, d'hommages, je m'avançais dans un nuage d'encens. Ceux qui tantôt acclamaient Gaube m'applaudissaient, et avec eux, Viossat, Frégaux, eux-mêmes. Et fou, éperdu de bonheur, je riais, j'embrassais tout le monde, je pleurais de joie.

Je rougis de honte à ce souvenir. J'avais été cet Ilote que l'on montre à la foule pour qu'elle déchire à travers lui le palimpseste d'une humaine passion, — le hideux de la vanité satisfaite!

Le boulevard se vidait peu à peu. Je descendis vers la Seine que je gagnai enfin, et de rue en rue, je me trouvai devant le pont Saint-Michel. Je pris un escalier qui dégringolait à sa droite et qui devenait tout de suite très sombre. Je descendis avec précaution, craignant de trouver l'eau au pied des marches, mais ce fut un promenoir étroit sur lequel flottaient des arbres maigres. Entre les arches énormes, la Seine limoneuse précipitait ses eaux opaques. Des barques, des chalands, des péniches rêvaient au bord de la rive. C'était un monde nouveau, un monde inférieur, paisible, étrange, un peu funèbre. Paris grondait au-dessus, très loin. On voyait d'en bas, curieusement juchées au sommet d'un énorme mur, toutes petites, les maisons éclairées par la nappe de clarté sous laquelle dormait cet ensemble de ténèbres et d'eaux.

J'allai m'asseoir sous l'arche du pont. Au bout d'un moment, j'entendis un murmure auprès de moi; c'était un vagabond qui ronflait en dormant. Je me penchai sur lui, je finis par distinguer ses traits; sa beauté me frappa, il était sans âge, usé, mais non flétri; son chapeau crasseux avait roulé sur le sol humide; il avait un front large, plein, élevé, de grands traits puissants. Tout en lui révélait ce je ne sais quoi d'acéré, de lumineux que respire l'intellectuel supérieur. Pourquoi était-il à ce point déchu? Peut-être avait-il du talent, du génie même? Villon avait été tel; Marlowe aussi : mon imagination s'enflammait. Ce misérable, dormant sous un pont, c'était peut-être l'homme qui laisserait dans son époque l'œuvre immortelle que Bernard Gaube ne ferait jamais, que j'avais manquée aussi.

L'homme sourit dans son rêve. Ses lèvres murmurèrent. J'étais si troublé que je crus qu'il récitait des vers, — ses vers. Sans doute était-ce pure illusion de mon esprit exalté. Mais quoi, ce visage détendu et pur du malheureux n'exprimait-il pas plus de paix et de sécurité que le masque avide et tragique du triomphateur de tantôt?

Je sortis mon portefeuille, j'y pris deux billets, et délicatement, prudemment, comme l'on vole, je les glissai dans la poche du vagabond. Il remua, je crus qu'il allait se réveiller, mais après un mouvement rapide, il reprit son rêve.

Je rentrai à l'hôtel; je devais, cette nuit-là, dormir d'un sommeil calme et profond que je ne connaissais plus depuis des années.

***

Je ne pouvais m'arrêter à Paris sans revoir Antoine de La Breuze. Cette fois non plus, il n'était pas averti de mon voyage; il en parut plus surpris encore que la précédente; il se demandait la raison impérieuse qui me ramenait si souvent dans une ville où je ne voulais plus habiter. J'arrivai chez lui à sept heures pour ne pas le manquer; c'était l'heure où il rentrait du cercle. Ce soir-là, il ne dînait pas dans le monde ; je le trouvai en train de lire au coin de la cheminée, devant un grand feu de bois. Lucienne, en robe décolletée, jouait du piano, près de lui. Ils donnaient tous deux une image de bonheur et de sécurité, si pleine et si grave que je les enviais sourdement du fond de ma détresse et de ma solitude morale et qu'une sorte de ful-

guration d'angoisse me crispa, me traversa de la tête aux pieds.

Ils m'invitèrent à dîner. Nous échangions des paroles faciles et banales, tandis que le maître d'hôtel glissait implacablement derrière nous.

— Je ne t'ai pas vu, dis-je, à la générale des *Ombres du Cœur*.

— Tu y étais?

— Oui, c'est-à-dire que j'ai assisté à la sortie. J'ai vu passer Viossat, Frégaux, Mme Turquant d'Azay, les Traveron, enfin tout le monde.

— J'y étais aussi.

— Ç'a été un grand succès.

— Très grand.

J'entre partout comme un condamné, comme un assassin. Je gêne et j'interdis chacun. On se tait devant moi, on n'ose pas me regarder en face, quand je parle de certains sujets. Trouverai-je donc partout ce fantôme qui me harcèle et qui me contraint de penser à lui? Il y a des moments où je me dis qu'il vaut mieux mourir que de se survivre ainsi.

Le dîner fini, Lucienne de La Breuze se retira pour nous permettre de causer plus intimement, Antoine et moi. Nous nous installâmes dans le fumoir, intimidés comme on l'est au seuil d'une amitié nouvelle.

— Ta femme va bien? me dit-il, après un long silence.

— Elle soigne Jack.

— Et lui ?

— Il ne va pas mieux. Je voulais venir consulter Mazuyer.

— Que t'a-t-il dit ?

— Je ne l'ai pas encore vu, balbutiai-je, confus.

— Et cette jeune femme qui était avec vous à Abbazia ? Une Anglaise, je crois...

Je secouai en ce moment la cendre de mon cigare.

— Elle est morte.

Le regard d'Antoine soudain se posa sur moi, fixement.

— Oui, un accident affreux. Elle s'est noyée avec son mari.

Antoine chercha quelques secondes une phrase émue ; il ne trouva rien; mon attitude n'autorisait aucun épanchement. Il ne savait rien de ce qui avait pu se passer entre nous; de vagues soupçons ne l'autorisaient pas à s'engager dans une conversa-

tion plus intime : il gardait l'air indifférent; il crut qu'il s'était trompé. Mais moi, de quoi parlerais-je bientôt? Tous les sujets de conversation me seront-ils bientôt défendus? Et soudain, sans plus se refréner, impliquant dans sa phrase ce qu'il soupçonne et ce qu'il voit, ses suppositions et ses doutes, Antoine de La Breuze s'écrie :

— Toi, au moins, tu as vécu !

Je fus si surpris par une telle apostrophe que je ne pus me retenir de sursauter.

— Oui, répète-t-il, tu as vraiment vécu. Je t'envie.

— Tu n'es pas difficile, répondis-je. Mais je suis une loque, mon pauvre ami !

— Tu es une loque, c'est possible, mais à force de t'être usé. Moi, que suis-je?

— Je ne sais pas. Tu n'es pas un raté comme moi.

— C'est vrai. Je ne suis même pas un raté. Je ne suis rien. Écoute, Claude, j'ai souvent pensé à la conversation que nous avons eue ensemble, il y a plus de deux ans, à Abbazia. Depuis lors, j'essaie de te juger. Ne te plains pas, ta part est encore belle. Tu n'as pas fait l'œuvre que tu rêvais, c'est vrai, mais tu es un germe semé un peu au hasard. Un avenir peut naître de toi. Tu as tenté quelque chose de grand. Tu seras peut-être le Rotrou d'un futur Corneille, le John Lily d'un futur Shakspeare. Ne serais-tu que cela que ça vaudrait encore la peine d'avoir vécu. Moi, je te le répète, je ne sais pas ce que c'est. Examine ma vie : un amateur riche et désœuvré, qui a cherché bêtement à être heureux : une âme de midinette dans un cerveau de bibliophile. Je me suis marié jeune avec une femme que j'aimais : c'est effrayant ! Je n'ai pas de souvenirs : le bonheur n'en laisse pas; il n'y a que l'aventure qui en donne. Le bonheur que j'ai eu, mon cher, c'est une indigestion de rahat-loukoums. Je suis affadi et poisseux. Je donnerais dix ans de ma vie pour une journée de la tienne !

— Et moi, je te céderais, avec joie, mon présent et mon passé pour obtenir ce que tu possèdes : le repos d'esprit, la paix du cœur, la sécurité.

— Grand merci ! Tu me fais penser à quelqu'un qui aurait des bottes de sept lieues et qui voudrait les troquer contre les pantoufles de son concierge.

— J'en suis là.

Nous nous regardions avec tristesse. J'ajoutai :

— Nous en sommes tous là. Chacun voudrait la part d'autrui, parce qu'elle a un mystère à ses yeux et que la sienne n'en a plus. Mais toi, au moins, Antoine, tu aimes ta femme.

— Oui. Je l'ai surtout beaucoup aimée. Maintenant, je m'ennuie avec elle. Je voudrais avoir une passion nouvelle, une aventure, je ne sais quoi, pour changer un peu. J'ai failli avoir l'une et l'autre, il y a six mois. Mais la jeune femme que je désirais était infiniment plus médiocre que Lucienne, et de plus, je ne l'aimais pas. C'est ainsi : ce que j'ai me paraît négligeable, mais tout le reste pis encore.

Il était tard, je voulus prendre congé d'Antoine.

— Je t'accompagne, me dit-il. Je ne veux pas perdre une seconde de ta présence ici. Tu me manques tellement! Pourquoi ne reviens-tu pas? Comme tu es vaniteux, au fond! Seules, des questions d'amour-propre te retiennent à Abbazia. Tu te condamnes toi-même à une vie insupportable. Pourquoi?

— Je ne saurais plus en mener une autre. Comprends-moi, Antoine : je suis devenu différent.

— Peut-être, en effet. Il me semble toujours que si tu revenais ici, ma vie serait moins lugubre. Mais toujours voir les Xertigny, les Turquant d'Azay, les Traveron, les Sourdun, c'est lassant, à la longue.

— Toutes les vies sont pauvres, et peut-être cependant, ont-elles une grande beauté, qui demeure invisible à ceux qui les mènent. Baudelaire, Flaubert, ont-ils assez gémi de leur destin! Et si nous pensons à eux, comme il nous paraît supérieurement pathétique, d'une grande et tragique beauté! Les tisseurs ne voient pas non plus les dessins qu'ils exécutent dans l'envers des tapisseries.

Nous arrivions au seuil de l'hôtel :

— Quand partiras-tu? me demanda Antoine de La Breuze.

— Demain soir.

— Quand reviendras-tu?

— Je l'ignore.

— Que vas-tu faire là-bas, tout le reste du temps?

— Chercher une raison à ma vie! dis-je, en riant.

— Tu la trouveras peut-être, fit La Breuze, soucieux.

— Mais toi, Antoine, à quoi occupes-tu ton temps?

— Je vais au cercle, chez des antiquaires, je bricole, je

potine, je vois mon agent de change, je suis les cours de la Bourse, je fais de petites opérations.

— A quoi bon? Tu es riche, tu n'as pas d'enfants.

— Il faut bien faire fructifier son capital, mon cher, c'est un travail aussi que d'être riche.

Je le regardai, et je vis qu'il avait raison : mon malheur valait mieux que son bonheur, mon inquiétude que sa sécurité.

Il s'éloigna de moi, la tête basse.

***

Avant de regagner Abbazia, je voulais passer quelques heures dans ma ville natale. Je ne m'y étais pas arrêté depuis mon divorce avec Claire. A mesure que les années s'écoulent, notre attention diminue, mais notre mémoire augmente. Notre esprit, de plus en plus indifférent à chaque journée que nous vivons et dont nous savons bien qu'elle n'a plus rien de nouveau à nous apporter, se laisse naturellement envahir par un retour des impressions qui l'ébranlaient, alors justement que tout était neuf pour lui. De plus, la mort de Gwendolyn, en m'arrachant toute possibilité de bonheur, en m'interdisant l'espérance d'un miracle futur, me rejetait à ces images des premières amours, à qui chaque matinée ajoute sa rosée et qui s'irisent dans notre souvenir, comme si nous les voyions à travers cet arc-en-ciel, qui a été le gage de notre réconciliation initiale avec la vie.

Le soir même de mon arrivée, j'allai rôder dans les rues. Les villes de province changent moins que Paris. Je reconnaissais des centaines de visages ; mais il me semblait revenir au lendemain d'un effondrement général des maisons, tant les cheveux de tous ceux que je rencontrais me paraissaient saupoudrés de plâtre ou de poussière. Je lisais sur les magasins le nom des mêmes commerçants, et j'en éprouvais une satisfaction inexplicable et profonde. Les appellations seules des rues n'étaient plus les mêmes : celles qui portaient jadis des vocables charmants, vieillots et poétiques, cachaient à demi, de honte, un nom qui rappelait la gloire d'un député ou d'un conseiller municipal.

Je remontai ainsi en flânant jusqu'aux hauteurs de la ville, à ces quartiers lumineux et secoués par le vent où j'avais habité pendant tant d'années.

Et soudain, je tressaillis. La lourde cloche de bronze d'une église, qui avait un son particulièrement lourd, sonore et comme creux, se mit à sonner l'*Angelus* et à me rendre, d'un seul coup, toutes les émotions de mon enfance. Je me revoyais, à cinq ans, cheminant près d'une robuste domestique qui m'accompagnait à l'école. Cette cloche, à la même heure, sonnait pour moi. Et son timbre plein, ample et caverneux, circulant et se répercutant dans l'air doré du soir limpide, m'accablait déjà d'une irrésistible tristesse. Elle semblait convoquer gravement quelqu'un à un rendez-vous où personne ne se rendait, elle présageait je ne sais quel inconnu redoutable, développait en moi un germe mystérieux de solitude. Ou bien, était-ce seulement le bruit qu'elle faisait qui, en affectant péniblement mes nerfs, me causait cette dépression, me donnait cette mélancolie?

Trente ans après, j'éprouvais encore l'une et l'autre. Aucune des souffrances, aucun des désappointements de ma vie ne les rendait aujourd'hui plus cruelles. Nous portons en nous une somme de tristesses toujours disponible qui ne peut être guère augmentée, et l'angoisse que donne une cloche trop sonore à une sensibilité d'enfant les résume aussi bien que l'accumulation des chagrins dans le cœur d'un homme.

Je descendis dans un hôtel du port; je dormis mal. Des charrettes, qui débarquaient des épices et du coprah, me réveillèrent de grand matin. J'ouvris la fenêtre. Les esprits insouciants de la mer vinrent se jouer autour de moi. Le ciel se dégageait des brumes de l'aube qui se dissipaient peu à peu, ne laissant ici et là que de quoi former une voile à quelque vergue pendante.

Je voulais revoir la maison de campagne où j'avais passé tous mes étés jusqu'à la mort de mes parents, — et où je les passais avec Claire.

Elle était située dans un village assez éloigné et proche de la mer. Une voiture me cahota par une route poussiéreuse qui longea longtemps des hangars, des montagnes de charbon, des architectures de fer et de fonte, de petites gares maritimes.

Je m'arrêtai devant la boulangerie du village, je demandai l'adresse exacte de la *Roseraie*, que je ne savais plus retrouver dans le flot des villas nouvelles et des jardins improvisés. Mais à la fin d'un torrent de bavardages, la boulangère finit par conclure qu'elle ne connaissait aucune propriété de ce nom. Le

boucher n'en savait pas davantage, mais, du moins, me dit-il que l'épicière était âgée et n'avait jamais quitté le pays.

Dans une boutique fraîche, savoureuse, d'une odeur extrêmement aromatique, je trouvai une petite vieille, au visage de biscuit effrité. On eût dit qu'un berger, du bout de son couteau, avait sculpté et creusé son visage, tant il était maladroit et coupé de rides contradictoires qui se croisaient dans tous les sens!

Je lui exposai le but de ma visite. Alors, elle sortit de sa poche une paire de vieilles lunettes cassées, rafistolées avec du laiton, une sorte de prodigieux assemblage de verres inutiles et de morceaux d'acier, et elle les appuya en tremblant sur le bout de son nez.

— Comment vous appelez-vous? me dit-elle enfin.

— Claude Lothaire.

La vieille femme soupira.

J'ai beau être un homme déchu, presque oublié déjà; n'importe, ce nom-là a été célèbre; partout il exciterait une certaine curiosité; mais dans ce village où je suis né et où j'ai grandi, la vieille épicière m'a dit avec émotion :

— Oui, c'est vrai, je vous *remets* maintenant. Je vous ai connu tout enfant. Vous aviez de jolies boucles blondes et un petit costume bleu... Monsieur Claude, ça me fait du bien de vous revoir, ça me rappelle le bon vieux temps. J'avais encore mon fils et ma fille. Ils sont morts tous les deux... Je vis avec ma nièce... Oui, je vous reconnais de plus en plus, à mesure que je vous parle... Et votre pauvre mère! Elle était si douce et si bonne avec le pauvre monde! Vous lui ressemblez, mais vous ressemblez aussi à votre père... Ah! il n'était pas bavard, par exemple, mais c'était un si brave homme sous son air bourru... La campagne s'appelle maintenant *villa Saint-Marc*... Je ne sais pas pourquoi, par exemple. Après vous, elle a appartenu à un monsieur de Paris qui s'y est installé avec ses trois filles. Elles y sont mortes, toutes les trois, l'une après l'autre, de *tisie*, à ce qu'il paraît. Elles étaient si belles, toutes les trois, avec des cheveux comme en ont les anges, et pas une n'a atteint sa vingt-cinquième année. La campagne, après, a eu une mauvaise réputation dans le pays et personne n'a voulu l'habiter pendant longtemps. Aujourd'hui, elle appartient à un négociant de la ville qui y passe l'été avec sa *dame*, mais on dit qu'il n'est pas

marié avec elle et que c'est une mauvaise femme. Vous pouvez la visiter; dites au concierge que vous êtes le fils de l'ancien propriétaire et que vous venez de ma part; Mme Bonorgueil, qu'on m'appelle.

J'aurais bien voulu reconnaître l'obligeance de Mme Bonorgueil; mais les vieilles gens de ces pays sont fiers; elle n'aurait rien voulu recevoir de moi. Je me promis avant de m'en aller, de faire déposer des fleurs sur la tombe de ses enfants, dans le cimetière d'à côté.

Ma voiture roula de nouveau dans la poussière; soudain, j'arrêtai le cocher. Comme si elle surgissait du gouffre de trente années, la grande grille rouge développait devant moi ses fers de lance et ses interstices, entre lesquels je voyais monter entre des arbres noirs l'allée irrégulière qui menait vers la maison.

Déjà, je sautais à terre, mon cœur battait, pourquoi, Seigneur? Par quel mystère douons-nous des murs, des arbres, un ensemble de lignes et de couleurs, de cette source d'émotions que nous avons l'habitude d'enfermer dans les êtres humains?

Le concierge vint à mon coup de sonnette, et s'il parut insensible à mes raisonnements, il ne le fut pas à la pièce que je lui glissai.

A mesure que j'avançais, je reconnaissais chaque détail du jardin : mais comme il me semblait petit! Était-il possible qu'il eût des dimensions à ce point réduites, et si différentes de celles dont mon enfance l'avait gratifié, et que ma mémoire avait exagérées encore?

La maison, close ce jour-là, montrait toujours cette couleur d'abricot mûr que je lui connaissais. Les fenêtres vertes y faisaient des taches de mousse. Je me représentais derrière les murs les grands salons pleins d'ombre fraîche, avec leurs boiseries claires et les paysages coloniaux qui recouvraient leurs murailles.

Le jardin se composait de plusieurs terrasses étagées, ornées de bassins qui s'alimentaient mutuellement par des cascades. Mais je ne voyais, comme plantations, que cèdres, pins, ifs, genévriers, cyprès. Jamais la tristesse de ce lieu ne m'avait frappé à ce point. Quel singulier tremplin pour s'élancer vers la vie!

Je comprenais mieux maintenant avec quelle audace désespérée mon père s'était débattu au milieu des mille difficultés

de sa vie, et le regard douloureux de ma mère, morte si jeune, dont je ne me rappelais que la tristesse et qui n'avait dit à personne son secret. Était-il possible qu'ici même j'eusse formé le rêve d'obtenir la gloire, l'amour, le bonheur, tout ce qui exalte, ici même où l'odeur des choses avait quelque chose de si funèbre? Mais n'avais-je pas couru de la sorte pour fuir si pénétrante odeur?

Je trouvai la seconde terrasse ; et sous un groupe de tamaris, un banc à peine vermoulu. J'y avais fait à Claire le serment de l'aimer toujours, de ne la jamais quitter, — ce serment fait depuis à Huguette, et que j'aurais répété à Gwendolyn aussi sincèrement, si la mort m'en avait laissé le loisir.

Mon père était mort, ma mère, morte, Claire perdue pour moi ; mais comme jadis dans le calme rayonnement d'un après-midi, les innombrables fleurs du printemps montraient ces formes géométriques, qu'elles doivent à la nature universelle, mais que les caprices de leur règne ont amollies, rompues, variées à l'infini.

En les regardant, j'essayais de me représenter Claire, telle qu'elle m'apparaissait entre sa seizième et sa vingtième année. Insensiblement, ces fleurs, ces treilles chargées, ces arbres à la verdure vivace, me composaient un milieu qui me la rendait peu à peu. Des expressions morales qui la représentaient à mes yeux se substituaient aux visions physiques par lesquelles je m'efforçais de l'évoquer. Cette limpidité audacieuse de l'âme, cette confiance inaltérable dans la vie et dans moi-même, hélas! cette douce espérance, plus douce qu'aucune de celles que j'ai approchées depuis lors, formaient un ensemble moral, d'où se dégageaient peu à peu des yeux marrons, plus foncés autour de la pupille, une peau d'une blancheur égale et nourrie, une nuque extrêmement fragile, une bouche aux coins tombants. Un vers de Tennyson me dansait dans l'esprit :

Airy, fairy Lilian.

Aérienne, féerique Claire !... Sur ma vie d'alors, quelles étoiles, quels rayons ne faisait-elle pas danser ! Quelles paroles charmantes n'avait-elle pas [prononcées ici même, sous ces cyprès hardis !

Aérienne, féerique Claire... Et l'abandon aujourd'hui, la trahison, la solitude; le papillon redevenu chrysalide, redevenu larve, comme le font les papillons humains. Rendu à un certain moi-même par la présence du paysage qui l'avait aidé à se former, c'était mon amour pour Huguette qui me semblait absurde et artificiel; tandis que, dans l'éclat de mes premiers jours de succès, Claire m'avait paru terne et quelconque, sous cette artificielle lumière de Paris qui avait prêté sa complicité à la facile élégance de Huguette.

Je suis revenu à pas lents vers la maison, songeant aux pas qui, mêlés aux miens, avaient contribué à user ces marches. On n'entendait que le bruit retentissant des eaux. La lumière de l'après-midi se faisait plus ambrée et plus opulente; moins fluide que tantôt, elle se matérialisait en s'amalgamant aux brouillards qui montaient de la mer. Quelle douceur venait de ces choses retrouvées!

Mon Dieu, le songe de ma vie va finir bientôt, ce songe qui a commencé sous ce ciel profond. J'aimerais le terminer sur ces terrasses, devant ces cyprès. Tout aurait été doux et facile si j'étais demeuré ici avec Claire, au lieu de courir aux aventures où m'entraînaient les mirages de mon imagination, si j'avais compris plus tôt qu'il faut à l'homme moins qu'il ne croit pour être heureux : un peu d'amour, un peu de foi, un peu de nature, beaucoup de renoncement

Quand je fus en ville, j'eus envie de savoir où habitait Claire, et j'entrai chez un libraire pour acheter un annuaire mondain.

***

Je descendis vers le port à la fin du jour. Les numéros des maisons se voyaient si mal que je ne distinguai pas d'abord celle que Claire habitait, et que je dus revenir sur mes pas. La porte était vieille et poussiéreuse, sous une imposte dont des toiles d'araignée séculaires devaient souiller les arabesques. Je regardai la haute façade rébarbative, jadis ocreuse, maintenant noircie. Je cherchai à reconnaître les fenêtres de Claire.

Et soudain, quelque chose de plus fort que ma volonté m'emporta; je me trouvai dans un escalier obscur, raide comme une échelle. Je frappai à un battant de bois, à mi-étage. Un ouvrier en blouse blanche, à lunettes d'acier, ouvrit prudemment.

— Mme Claire Hélie ?

— Tout au bout de l'escalier ; la porte en face.

Je grimpai quelques marches encore, je frappai de nouveau.

Au bout d'un instant, la porte s'ouvrit. J'étais dans l'ombre, Claire ne pouvait pas me reconnaître, mais le grand jour du couchant éclairait son atelier et bien qu'elle tournât le dos à la lumière, je la reconnus tout de suite, malgré son visage vieilli et la blancheur de ses cheveux.

— Qui demandez-vous? me dit-elle.

— Claire !

Elle tressaillit et recula ; elle se retournait instinctivement vers le jour. Je vis à quel point elle était pâle.

Elle baissa la tête, elle marcha devant moi. Je la suivis. Nous entrâmes dans le vaste atelier, tout baigné de l'or occidental. Deux choses frappèrent mes yeux : un grand crucifix janséniste, accroché entre les deux fenêtres, et un certain nombre de tableaux posés de droite et de gauche.

— Asseyez-vous, me dit-elle.

Je me laissai tomber sur un coin du divan ; j'étais si ému que ma voix tremblait et que j'entendais les battements de mon cœur. Claire prit place à quelques pas de moi, sur une chaise de paille.

— Êtes-vous malheureux? me demanda-t-elle.

— Non... Ou plutôt si, je l'ai été, mais c'est fini maintenant. Pourquoi me demandez-vous cela?

— Je ne pensais pas que vous reviendriez jamais, si vous étiez heureux.

— Je suis allé hier à la *Roseraie*. Je me suis promené autour des bassins, j'ai revu notre passé, Claire, notre jeunesse... Je ne pouvais pas ne pas venir ici aujourd'hui.

Son visage usé se contracta.

— Taisez-vous, Claude ! Ne parlons plus de cela ! A quoi bon ! C'est affreux de penser que vous êtes devant moi et que vous parlez de ces choses-là... Huguette va bien ?

— Oui, merci !

— Et votre fils?

— Il est coxalgique, vous savez. Il vit dans un lit. Nous ne savons pas si nous pourrons le guérir, si nous pourrons même le sauver.

— C'est désolant!

— Oui.

— Claude, pourquoi êtes-vous revenu ? Qu'aviez-vous à faire ici? J'étais si tranquille loin de vous! Vous ne m'aimez plus cependant?

— Je ne sais plus ce que c'est que l'amour. Pensez-vous qu'on puisse donner toute sa jeunesse à un être et l'oublier ensuite pour toujours? Quand un homme est amputé, il souffre encore du bras qui lui manque. Je souffre encore parfois de vous. Et peut-être, en effet, ne vous aimé-je plus.

Claire laissa tomber sa tête dans ses mains; elle sanglotait.

— Il ne fallait pas revenir, dit-elle, enfin, à travers ses larmes. Croyez-vous que j'aie pu vous oublier, moi? Mes cheveux sont tout blancs, je suis une vieille femme et je continue à vivre avec vous. De loin, j'ai assisté à votre gloire, puis à votre...

Elle se troubla et se tut.

— Parlez librement, Claire, n'ayez pas peur de me froisser.

— J'aurais voulu être alors près de vous. Huguette s'est-elle montrée au moins la compagne qu'elle devait être?

Je répondis évasivement, ne pouvant pas dire la vérité.

— Je n'avais besoin de personne. J'étais assez grand pour porter, tout seul, mes chagrins. D'ailleurs, une femme peut panser les blessures d'amour, faites par une autre femme, mais non les plaies causées par l'amour-propre.

— Avec moi, déjà, Claude, vous vous sentiez seul. Me l'avez-vous assez reproché! Huguette, au moins, est-elle heureuse?

Je haussai les épaules.

— L'avez-vous été?

— Et qui avez-vous aimé, depuis votre second mariage, après elle et après moi?

La question était si vive, si précise qu'elle me décontenança. Dieu m'est témoin que je n'étais pas venu chez Claire pour lui parler de Gwendolyn, mais devant une telle parole, je ne pus garder un silence dont j'aurais juré cependant, cinq minutes plus tôt, que je ne me départirais sous aucun prétexte.

— J'ai perdu, il y a deux ans, dans un naufrage, une femme que j'aimais plus que tout.

Claire se pencha vers moi, me prit la main; mais je la retirai avec orgueil, déjà honteux de ma faiblesse.

— Ne parlons plus de moi. Mais vous, Claire, qu'êtes-vous devenue?

Derrière elle, à travers les hautes vitres de l'atelier, tout s'enflammait. C'était un de ces soirs embrasés qui, sur les bords de la Méditerranée, annoncent un lendemain de grand vent. Les nuages avaient la forme et la couleur de la flamme; déjà emportés par un invisible courant impétueux, ils s'envolaient comme des brandons dispersés par une tempête. De grandes balafres roses rayaient le ciel dans la direction de la ville; je voyais aux rives d'en face les fenêtres éclater en foyers d'or si intenses que l'on fermait les yeux devant eux. J'entendais des sirènes, des coups de sifflets, des cris confus.

— Je n'avais rien au monde que vous, me dit enfin Claire. Vous m'avez répudiée.

— Oh! Claire!

— Répudiée. Il n'y a pas d'autre mot. Vous m'avez chassée de mon foyer pour y installer une autre femme, qui était une de mes amies. Vous n'aviez pas le droit de faire cette infamie. Vos caprices n'étaient que des caprices, vous avez voulu en faire des lois. Je vous ai haï depuis, je vous ai méprisé; je n'ai jamais cessé de vous aimer.

— Ah! j'en ai été bien indigne!

— Ce ne sont pas les hommes qui sont dignes d'un tel attachement que l'on aime le mieux, — ni les femmes! Enfin, passons... Je me suis trouvée seule, immensément seule, perdue dans un monde féroce. J'avais certains dons, je me suis mise au travail, j'ai peint des aquarelles, des éventails. Triste chose! Le travail, c'est une invention de l'homme. Une femme ne peut pas comprendre véritablement une action dans laquelle le cœur n'a pas à intervenir. Le travail vous appartient; au fond, nous ne savons qu'en faire. J'ai donc vécu seule, j'ai pleuré et j'ai travaillé. Et j'ai peint des fleurs, toujours des fleurs. N'est-ce pas que c'est drôle?

— C'est tout, Claire? N'y a-t-il eu que cela dans votre vie?

— Non. Autre chose encore. J'ai longtemps voyagé. Je me suis trouvée, un dimanche, en Normandie, dans une petite ville glaciale. Il pleuvait. Je me sentais transie jusqu'à l'âme. Je ne connaissais personne, j'errais lamentablement dans les rues sinistres, plus abandonnée de tout, plus désolée, plus misérable qu'un chien que l'on conduit à la fourrière. Et soudain,

dans cette désolation sans nom, dont le souvenir seul me donne encore le frisson, j'ai entendu alors sonner une cloche, une petite cloche au son campagnard. Et il m'a semblé que dans cette ville pour moi si déserte, je connaissais quelqu'un, que quelqu'un m'attendait. Oui, j'avais là un ancien ami, un ami négligé, un ami que vous, Claude, avec votre infernale éloquence destructrice, m'aviez appris à oublier. Je suis entrée dans l'église et j'ai cessé d'être seule. Mon ami était là, mon ami de toujours. Je n'avais pas perdu au change, Claude, en vous perdant. Maintenant, j'ai la paix. Je vis dans une grande béatitude, les mots humains n'ont plus de sens pour moi. Autrefois, j'étais jeune, seule, Claude, et je vous aimais; je ne savais que le sens des mots : jalousie, trahison, soupçon, insomnie, désir, abandon. Aujourd'hui, je n'entends plus que ces mots-ci : grâce, repos, absolution, communion, vie éternelle.

Le grand embrasement occidental s'éteignait peu à peu; les nuages de pourpre qui avaient couru de l'Est à l'Ouest, empruntant les mouvements d'une foule en pleine panique, s'immobilisaient peu à peu; ils devenaient couleur de bronze, de chaudron; il y avait encore des reliefs, des accidents de pourpre, dans leurs puissants modelés bruns et gris, mais ce feu s'atténua peu à peu ; quelques charbons ardents encore, puis tout devint cendre, et l'on ne vit plus à l'horizon, à travers le gréement d'un pont aérien, qu'une veilleuse qui couvait encore.

— Eh bien ! Claire, dis-je enfin, vous êtes heureuse?

— Je ne me demande plus ce que c'est que le bonheur. Je possède mieux que cela : la sérénité !

Je tressaillis; quelque chose se déchira devant moi; Claire venait de prononcer le mot que je cherchais depuis tant de jours et dont je sentais bien qu'il m'illuminerait.

A mesure que ma conversation avec Claire prenait un caractère de plus en plus intime, il me semblait que les ténèbres encore accumulées dans mon esprit s'éclaircissaient peu à peu. La présence de ma première femme agissait sur moi comme un élément de douceur et de paix ; en éprouvant un tel allègement, je comprenais à quel point j'avais été torturé par d'obscurs remords de ma conduite à son égard, je comprenais aussi qu'elle seule aurait dû m'accompagner toute la vie et par quel aveuglement sensuel que j'avais pris pour l'amour, j'avais

été égaré. Malgré moi, je comparais Claire, pure et blanche comme son nom, si grave et si mûrie, dans son renoncement apaisé, à Huguette, inquiète, étourdie et frivole, à Huguette, qui demeurait si loin de moi, qui ne m'avait pas pardonné ma défaite et avec qui je n'avais, depuis tant d'années, aucun échange sentimental, aucun échange intellectuel. Mais Claire, si elle était demeurée auprès de moi, serait-elle la Claire lucide et noble que je voyais ? Ne ressemblerait-elle pas davantage à Huguette? N'était-ce pas moi, qui, par mon manque d'armature morale, ma vie vouée au caprice, mes incertitudes et mes paradoxes, dissociais les êtres qui partageaient ma vie ? En ce moment de regret et de confession, j'aurais sangloté de détresse.

En vain, les derniers nuages mettaient pour me plaire leurs derniers rayons d'or, en vain, les derniers rubans de soie du soir me faisaient-ils joyeusement signe ; je songeais à *Prométhée*, à René, à Jack, à Huguette, à Gwendolyn, mornes ruines qui jonchaient ma vie. Et cependant, si j'avais toujours vécu auprès de Claire, me disais-je, je m'endormirais peut-être dans la paix de la journée accomplie, dans le courage de l'œuvre faite, la satisfaction du salaire accordé, malgré leurs erreurs, aux ouvriers de bonne volonté.

Il me parut alors que je n'avais pas tout dit, que je devais la vérité à Claire, — et à elle seule, — et que ma confession n'était pas complète.

— Quand la femme dont je vous ai parlé est morte, j'ai eu un désespoir tel que j'aurais voulu mourir aussi. Ma jeunesse s'achevait avec elle, ma dernière chance de bonheur, — du moins, de cette forme de bonheur ; mais je ne savais pas alors qu'il pût s'en rencontrer une autre. J'avais pu me consoler de mes autres défaites, mais non de perdre ce qui me paraissait plus précieux que la vie. (Excusez-moi d'employer un vocabulaire alors en harmonie avec mes sentiments.) Mais il est certain qu'en ce temps-là, il ne semblait pas qu'aucun plaisir me pût venir en dehors de l'amour, ni, par conséquent, de Gwendolyn. Et cette femme que j'avais vue belle, noble, rayonnante, je l'ai retrouvée sous une sorte de bâche, après une tempête, noire, boursouflée, la peau arrachée. Vous ne pouvez vous imaginer, Claire, ce que peut être un tel spectacle ! Pas plus que la joie, la douleur ne s'exprime. Chacun de nous a un bœuf sur la

langue; il est muré dans un caveau; et si nous finissons par nous consoler, sinon par oublier, c'est que le destin nous refuse de mourir de chagrin et qu'au fond, les grandes choses nous sont interdites, et les grands sentiments, peut-être, comme les grandes souffrances !

— Allons donc! Croyez-vous que je n'ai pas éprouvé, moi, cette grande souffrance dont vous parlez?

— Mais je l'ai connue aussi, Claire, vous me comprenez mal... Il est vrai que je me comprends si mal moi-même! Je cherche péniblement à m'expliquer. Eh bien! oui, malgré mon désespoir, j'aurais voulu souffrir davantage. Si des bourreaux chinois m'avaient arraché les ongles un à un et dépecé vivant, ma souffrance aurait été plus affreuse encore, et c'est cela qui m'a toujours paru injuste. J'ai donc survécu à Gwendolyn, et le temps a passé. Et peu à peu, voici ce que j'ai compris, et cela achèvera de vous éclairer mon caractère. De douze à vingt ans, l'homme, à travers les désirs confus de l'adolescence, fixe son propre destin; il imagine ce qu'il sera; à cet âge, je ne pouvais pas comprendre qu'il y eût autre chose dans la vie que l'amour, la gloire et l'ambition. Et, jusqu'à hier, je n'ai vécu que pour réaliser, comme la plupart des êtres, ces rêves d'un adolescent; ils m'ont poursuivi toute ma vie. Je n'ai pas encore été un homme, j'ai été la projection d'un cerveau à demi enfantin. Et maintenant, je touche à la maturité, et je vois qu'il y a autre chose à trouver.

— Quoi?

— Si ces désirs d'amour, de gloire, d'ambition, du moins, avaient été l'expression absolue de moi-même! Mais je crois que s'ils étaient sincères, ils n'étaient même pas profonds! Je les devais à mes lectures, à ces rêves, en quelque sorte, impersonnels, qui sont ceux de tous les hommes pendant la jeunesse, si bien que ces désirs qui représentaient ma vanité la plus égoïste, me venaient peut-être d'une conscience qui n'était pas absolument la mienne! Aujourd'hui, je commence à voir que l'on peut vivre sans amour, — du moins sans cette forme d'émotion dramatique que j'ai toujours prise pour l'amour et qui l'est pour la majorité des êtres, — que l'on peut vivre sans gloire, sans ambition, sans vanité, en un mot, et que tout est plus simple que cela. Oui, ajoutai-je plus bas, il me suffit d'exister aujourd'hui pour avoir le cœur plein de gratitude, il

me suffit d'aimer, de comprendre cet ensemble de lois sacrées et de phénomènes mystérieux qui s'appelle la vie. Dans cela seul, Claire, il y a déjà un immense bonheur, le bonheur de la découverte et de l'harmonie avec les choses. Et puis, j'ai un autre but, qui est de me connaître. Se connaître, tout est là! Je voudrais savoir à quel être j'aurai affaire maintenant que je me suis dépouillé de cet horrible fardeau d'orgueil, que j'ai pris pour mon âme depuis tant d'années. Mais il me suffirait déjà de n'éprouver jusqu'à la mort que cet immense amour de la terre, qui me donne déjà tant de joie!

— Un jour viendra cependant, Claude, où cette terre que vous aimez manquera à vos pieds. Que ferez-vous alors? Il faut jeter un pont entre ce monde et l'autre. Le jetterez-vous?

— Je vous le répète : je n'aime que la terre.

— Cela ne suffit pas.

— Chacun a la mort qu'il attend : à vous, la vie éternelle; à moi, l'éternel repos!

— Je retrouve encore votre détestable esprit de paradoxe. Vous n'avez pas aussi changé que vous le dites. Plaisanterez-vous jusqu'au tombeau?

— Je ne plaisante pas, Claire, je vous le jure. Peut-être, un jour, plus tard, saurai-je jeter un pont. Aujourd'hui, je suis tout à la fête de ma découverte : plus de retour sur moi-même, plus de rêves absurdes, plus de travail personnel; mais la vie, la nature, la résignation au quotidien. Claire, dans les plus fortes tempêtes, les vagues ne sont agitées qu'à la surface; ces montagnes mouvantes, qui engloutissent tout ce que nous aimons, n'ont pas de bien profondes racines; à quelques mètres du typhon, la mer, dans ses profondeurs, est étale et sereine. Pour nous, c'est la région du bonheur, et le désespoir même nous y mène. Mais le malheur ne descend pas si bas. Au fond de notre âme, il y a une sérénité invulnérable. Je l'ai trouvée comme vous.

— Il a fallu, en effet, pour la découvrir que vous perdiez presque tout. Mais, si vous n'avez pas été satisfait par la gloire, ni par l'amour, c'est que vous n'étiez digne ni de l'un, ni de l'autre. Vous ne vous en êtes pas fait une assez grande idée.

— M'eût-elle permis d'en être comblé?

— Peut-être. En tout cas, vous n'auriez pas si fort souffert de constater le peu qu'ils sont.

— Je n'ai donc aimé vraiment ni la gloire, ni l'amour, mais la pauvre image que je m'en faisais.

— J'en ai peur!

— Vous me dépouillez encore du peu d'illusions que j'avais sur moi.

— Il le faut, si vous devez aller plus loin dans la voie nouvelle que vous vous êtes tracée.

— A quoi donc a servi ma vie?

— C'est une expérience comme tant d'autres. Nous saurons, sans doute, un jour, à quoi auront servi toutes ces expériences.

— Claire, vous n'étiez pas intelligente à ce point autrefois.

— C'est que je vous laissais penser pour moi, — et bien mal penser. Il a fallu aussi que j'apprenne à le faire par moi-même. Mais ne regrettez rien, Claude. En effet, du point de vue humain, la gloire et l'amour n'ont pas des différences extraordinaires; Pradon a dû penser de la renommée presque ce qu'en pensait Beethoven; un charbonnier ne conçoit pas le désir d'une façon très différente que le conçoivent André Chénier ou Keats. Ce n'est que du point de vue divin que ces choses s'étendent à l'infini. Ici-bas, la quantité des choses est variable, mais non pas exactement leur qualité. Vous avez eu l'ombre de ce que vous cherchiez, c'en est, au fond, la réalité.

Nous nous tûmes un moment; j'allai machinalement à la fenêtre; je regardai le port. Je voyais à mes pieds une longue cuvette d'ombre, toute trouée et faufilée de points d'or, comme un métier qui va servir à la création d'une tapisserie féerique; déjà, des cordonnets de pourpre, des cordonnets de feu, couraient d'un œillet à l'autre, déjà, ces dessins changeants s'animaient et se croisaient, et je vis bientôt la première forme qu'ils prenaient: celle d'un grand vaisseau nocturne qui entrait au port; ses voiles lui faisaient, avec leurs molles retombées, un accompagnement radieux de neiges et d'ailes; il glissait silencieusement, uniquement limité par ses étoiles, et l'on ne voyait pas sa carène, comprise dans cette géométrie de lumière. L'arrivée fantastique de ce bateau étincelant me frappait comme un heureux présage, comme le gage d'une vie nouvelle. J'avais donc encore un avenir! Mais pourquoi maintenant me fallait-il quitter Claire, si heureusement retrouvée?

Et je me souvins de Huguette, isolée dans la petite maison

d'Abbazia, et de Jack qui devait m'attendre avec tant d'impatience, et je vis alors, comme je ne l'avais pas encore vu jusque-là, à quelle absurdité m'avait conduit le démon que je portais en moi, et que je n'avais cru si impérieux que parce que je n'avais jamais osé lui résister.

La voix de Claire me tira de ma songerie.

— Où allez-vous maintenant ?

— Je retourne à Abbazia.

— Huguette sait le but de votre voyage en Angleterre?

— Oui.

— Pauvre Huguette !

J'entrevis, à travers cette pitié de commande, un éclair de rancune satisfaite sur le visage grave de Claire : devant la souffrance de sa rivale, la sainte redevenait femme.

— Où irez-vous ensuite?

— Que m'importe ! Ici ou là, cela m'est devenu si indifférent ! Les lois de la nature sont partout les mêmes, et je n'aime plus que les lois.

— Pourquoi ne les appelez-vous pas Dieu?

— Parce que Dieu fait des miracles, et que je ne veux plus aimer que la Nécessité. Ce qui est beau, c'est l'harmonie, et non le hasard. Les miracles sont des hasards.

— Toujours vos paradoxes ! Vous comprendrez plus tard que ces forces dont vous parlez ont aussi un nom véritable. Pourquoi aller de gaieté de cœur à une vie sans espoir?

— Chaque journée est un monde sans espoir. Je ne veux vivre que dans la journée, et non dans l'avenir. Je n'ai pas besoin d'un secours divin. Je me suis cramponné à la terre.

— Et si vous êtes de nouveau victime du désespoir?

Je ne répondis pas.

— Promettez-moi alors de penser à moi.

La nuit était venue ; Claire alluma les lampes.

— Il faut que je vous quitte, Claire, je pars à minuit pour l'Italie.

Je me dirigeai vers la porte.

— Malgré tout, Claude, merci d'être venu. J'ai tellement senti que tout n'était pas brisé entre nous, et j'ai tant et tant souffert, — et plus encore que de jalousie, — de me dire que tout était fini à jamais !

Je saisis la main de Claire pour la baiser, mais elle me prit

dans ses bras, et m'embrassa sur le front avec une passion désespérée, dont je la sentis trembler soudain.

— Adieu, Claude. Je prierai pour vous. Et si jamais vous êtes malheureux encore, souvenez-vous de moi. Aux yeux de Dieu, comme aux miens, je n'ai jamais cessé d'être votre femme.

Je gagnai le trottoir obscur. Un matelot chantait.

***

La journée avait été tiède et presque trop chaude, mais la soirée fut fraîche. Le long du quai, de hautes maisons se dressaient, opaques, mais transparentes par endroits et laissant voir soudain le rayonnement rouge ou doré d'une lampe, d'un bec de gaz. Je marchais au hasard, sans but, si troublé que j'en ressentais une sorte d'ivresse. A droite, au delà, je voyais onduler lentement une grande surface d'ébonite, huilée par endroits. Elle accueillait chaque lumière, laquelle, s'enfonçant dans sa profondeur, la forait d'une spirale d'or. Au delà, des étages de constructions grimpaient les uns au-dessus des autres. Je regardais, tout près de moi, les navires à l'ancre, pareils à de grandes volières où des constellations étaient en cage, collant aux agrès, aux cordages, leurs yeux clignotants.

Sur des sacs, des hommes dormaient. D'autres buvaient dans de petits bars mal éclairés ou erraient, d'un air morne, sur les pavés larges et gras.

Je les contemplais, je contemplais les vaisseaux à l'ancre. Mille rêves obscurs se formaient en moi. J'aurais voulu partir au loin, voyager, connaître des pays nouveaux, des villes inconnues, des races étrangères. Je croyais avoir brisé les liens qui me retenaient à ma vie ; une existence ardente s'ouvrait devant moi. Ces nuages, qui m'avaient isolé du monde, fondaient de plus en plus. Je ne voyais partout qu'aventures, rencontres émouvantes, dangereuses amitiés. Hélas ! et demain, je rentrerais à Abbazia, je reprendrais ma vie morose entre Huguette et Jack et je retrouverais le souvenir douloureux, mais déjà bien pâle, de Gwendolyn. Ah ! du moins, si je fusse demeuré avec Claire, quelle compagne intelligente, clairvoyante, dévouée, n'aurais-je pas aujourd'hui ! Mon existence ne serait pas, comme elle l'était, limitée de toutes parts, refermée, étroite ; plus de jalouse tyrannie, de méticuleuse surveillance. d'inquiète et

maussade tendresse, mais un grand espace devant moi, l'air pur, et l'espérance des jours nouveaux !

Ma gorge était sèche, ma bouche amère. J'avais soif. J'entrai dans un petit café, qui sentait la bière surie, le coquillage pas frais, le zinc et la sciure humide. Quatre ou cinq hommes s'y tenaient, qui appartenaient à cette race vague qui hante les ports de mer : ni mariniers, ni ouvriers, ni fainéants, ni travailleurs, ni apaches, ni honnêtes gens; non, bons à tout et à rien; toujours prêts à donner un coup de main, un conseil, à boire un verre; contents de peu, mais grands bavards, et surtout, comme les guèbres, grands adorateurs du soleil.

Ils ne parlaient que de pêche et se racontaient indéfiniment des récits miraculeux; ils énuméraient les poissons qu'ils avaient pris le dimanche précédent, qu'ils avaient pris un mois avant, qu'ils avaient pris voici dix ans. Leur visage respirait la plus douce insouciance. Ils étaient heureux et misérables, riants et incultes, sales et radieux. Et j'aurais voulu les mêler à ma vie, les serrer sur mon cœur, leur demander ce qu'il fallait faire pour avoir un cœur ingénu et riant et une âme pure.

Ils ne savaient rien de mes expériences, de mes douleurs, ni de mes chagrins. Ils eussent admiré ma vie si le spectacle leur en eût été connu, mais à quels sacrifices, à quelles détresses ne devais-je pas cette sénérité que je venais d'avouer à Claire! Il leur suffisait à eux, pour cela, d'un rayon sur une vague, d'un filet bien chargé, de moins encore, du pajot ou de la murène qui danse et se tord au bout de la ligne tendue!

Et je les regardais et je les écoutais, et j'aurais voulu les appeler : « Mes amis ! »

Mais j'appartenais à une autre race qu'eux, à celle qui ne dit à l'homme : « Mon frère, » que dans les livres et qui est en réalité plus vouée qu'aucune autre à la solitude morale. Je les admirais en silence. Et je pensais à Claire qui songeait à moi et pleurait peut-être derrière les grandes vitres de son atelier, tandis que moi, déjà absent, je buvais une pauvre boisson dans un bar misérable, en rêvant d'aventures, de voyages et de communions humaines, comme si j'avais vingt ans et tout l'avenir.

Onze heures sonnèrent. Il était temps de remonter à la gare.

Les grandes cages tenaient encore les étoiles captives. La mer remuait sans bruit comme un serpent qui se déplace. Les

maisons s'étaient éteintes. La silhouette d'un douanier allait et venait sur le quai. Je repassai devant la maison de Claire; aucune fenêtre n'y brillait.

Le matelot chantait toujours.

ÉPILOGUE

J'avais pris pour rentrer à Abbazia un train qui arrivait à la fin du jour. Jusqu'au dernier moment, j'avais hésité à quitter Venise aussi vite; j'étais venu y chercher les souvenirs du séjour que j'y avais fait avec Huguette, dans les premiers temps où j'avais été amoureux d'elle. A l'instant de la revoir, craignant que ce fût avec trop d'indifférence, je désirais en quelque sorte fouetter mon cœur pour lui rendre quelque chose de sa sensibilité.

Mais autant, en me promenant au bord des bassins de la *Roseraie*, j'avais revu Claire vivante et souffert de l'avoir perdue; autant, à Venise, je ne retrouvais rien de Huguette et me désolais de cette déception.

Nous agissons avec nous comme si nous avions affaire à un être stable et continu, toujours présent sur notre ordre aux rendez-vous que nous lui avons fixés. Mais il y a dans notre être intime un élément de continuelle évasion et de continuelle surprise. Dans certaines périodes nous sommes bouleversés par des circonstances, qui, à d'autres, nous laisseraient plongés dans une apathie profonde. Je me disais cela pour essayer de m'expliquer cette dualité qui m'avait torturé à la *Roseraie* et qui me laissait indifférent à Venise. Il m'était impossible d'y fixer ma pensée sur Huguette; tout m'y intéressait davantage, une fille qui passait, le tableau d'un musée, le moindre reflet dans l'eau!

Peut-être aussi avais-je vieilli dans ces derniers mois et commençais-je à éprouver ce phénomène si fréquent, quand on avance en âge, et qui fait que l'on revit des souvenirs de plus en plus anciens, alors que la mémoire se détourne des plus récents. Peut-être, aussi, obéissais-je à une loi plus profonde de ma destinée et avais-je découvert en Claire cette vraie compagne que j'avais toujours devinée en elle et dont Huguette m'avait éloignée, sans réussir à la remplacer. Claire, perdue pour moi, à cette heure solennelle de mon retour auprès de Huguette, me

paraissait, hélas! ma vraie femme, celle à qui j'étais attaché par un lien inébranlable. Et dans le train qui me ramenait, la pitié que j'éprouvais pour Huguette et pour moi se faisait plus indiciblement douloureuse.

J'avais quitté Venise si rapidement que je n'avais pas eu le temps de télégraphier l'annonce de mon retour. Je faisais d'ailleurs pour rentrer à Abbazia un tel effort moral que toute action supplémentaire m'effrayait.

Isolé dans un coin de wagon, je laissais ma pensée s'égarer sur des choses vaines, comme elle le fait aux heures où nous n'exigeons rien d'elle. Au bout d'un moment, je m'étonnai de m'apercevoir combien je pensais peu aux choses qui m'avaient si fortement ému et troublé dans ces deux dernières années. Au contraire, je songeais avec application à une jeune fille étrange, au regard vert, que j'avais suivie un moment la veille, à Venise, et vue s'engouffrer dans un petit magasin d'un étroit *sottoportico*, où un charpentier fabriquait des formes de bois, si bizarres qu'il était impossible de leur découvrir une utilisation possible. J'avais ébauché aussi, sans conviction, une scène de *Persée*, je m'étais répété une anecdote de La Breuze qui m'avait particulièrement amusé, puis essayé de me représenter olfactivement une odeur très particulière, l'odeur d'un certain cattleya jaune que j'avais respiré une fois chez Jeanne Issaura et que je n'avais revu nulle part. Enfin, je me récitais, avec une parfaite tranquillité d'esprit, et sans aucun retour mélancolique, le sonnet de Ronsard :

Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle...

quand la locomotive pénétra dans la gare d'Abbazia.

Je laissai mon bagage à un voiturier et m'en allai à pied pour jouir de la nuit commençante, pour retarder aussi le moment de me retrouver en face de Huguette, pour savoir dans quelles dispositions d'esprit j'allais l'aborder. Mais justement mon esprit me refusait cette connaissance, il s'échappait, il courait la campagne, il cueillait les fleurs, il cueillait les étoiles! et quand il revenait essoufflé de sa course folle et que je l'interrogeais, il me répondait : « Patience! Nous saurons cela plus tard! »

Le sol gras nourrissait des arbres étirés et puissants, à la profonde écorce. L'odeur de la terre et des feuilles venait à

moi, rude et saine. Je me laissais délicieusement envahir par la présence de la nature, je la cherchais de plus près encore, j'aurais voulu pénétrer ses secrets, savoir comment on s'insinue en elle, comment elle vous adopte, comment elle vous donne un peu de son inconscience radieuse.

Bientôt, dans la nuit pas encore formée, parurent les fenêtres de la villa. Et soudain, j'eus un désir véhément de voir au plus vite Huguette et Jack et de les embrasser. Jamais je n'avais eu d'eux un tel besoin fiévreux de les trouver tout de suite. Déjà, je me réjouissais de leur joie.

J'ouvris doucement la porte du jardin, je me glissai le long du mur. Huguette, assise dans le hall, causait avec Jack, que j'entrevoyais couché dans son lit. Ils ne m'avaient pas entendu venir, ils parlaient tranquillement, et comme je m'approchais de la fenêtre, j'entendis que c'était de moi. Je m'arrêtai au coin de la maison, j'écoutai :

— Crois-tu que papa revienne bientôt ? demandait Jack, d'une voix qui me sembla changée déjà depuis mon départ et qui était plus rauque et plus virile.

— Je ne sais pas ; dans sa dernière lettre, il ne m'indique aucune date. Je ne crois pas qu'il tarde trop. Je voudrais bien que son passage à Paris lui rendît le désir d'y rentrer, quand tu seras tout à fait guéri.

— Tu aimes Paris ?

— J'y ai toujours vécu ! Tous mes bons souvenirs y sont attachés. Ton père ne me comprend pas et je ne le comprends guère : il peut vivre sans souvenirs. Il est nouveau à chaque moment de sa vie. Je l'envie !

— Pourquoi nous laisse-t-il ainsi sans lettres ? Au fond, papa ne sait pas combien nous l'aimons.

— Si, il le sait. Mais ce n'est pas cela qu'il préfère dans la vie.

— Que préfère-t-il ?

— Je ne l'ai jamais su.

J'écoutais avec émotion, avec un tremblement secret, j'écoutais ces paroles légères, qui se mêlaient aux glissements soyeux du vent dans les lauriers, aux appels sournois de la mer tranquille. Moi non plus, je ne savais pas ce que je préférais à tout.

— J'ai tellement peur qu'il ne s'ennuie avec nous !

— Oui, il s'ennuie, et tout l'ennuie, et de même, il peut

s'amuser de rien. Il n'y a pas un homme en lui, il y en a dix : on ne sait jamais auquel on a affaire.

— Pourquoi ne veut-il pas rentrer à Paris? Pourquoi a-t-on été si injuste pour lui ?

— Écoute, Jack, s'écria Huguette, d'une voix exaltée, je vais te raconter son histoire. Tu te souviens de ce conte d'Andersen que je t'ai lu, un soir, devant Gwendolyn, de ce conte où un vilain petit canard qui vit à l'écart dans un coin de marais voit venir à lui des oiseaux éblouissants qui l'emmènent avec eux et comprend ainsi qu'il est un cygne? Eh bien! c'est aussi l'histoire de ton père, on ne l'a pas compris, on l'a pris pour un vilain petit canard, mais plus tard, dit-elle avec un redoublement d'ardeur, de jeunes hommes viendront, — et tu seras un des premiers, Jack, — et reconnaîtront sa grandeur. Alors il sera pareil à ce cygne que les autres cygnes accueillent et ce sera son jour de triomphe. Sans doute, ne serai-je plus là; peut-être ne le verra-t-il pas non plus, mais, toi, Jack, tu assisteras à ce revirement, et tu seras fier à ton tour.

La nuit était tout à fait venue; là-haut, roulait au-dessus des arbres glacés la roue d'or d'un char invisible. J'écoutais, j'écoutais avec reconnaissance; il y avait donc encore quelque chose qui m'accompagnerait dans la vie, quelque chose qui me donnerait à la fois de la joie et de la confiance! Et je voyais naître sous mes yeux et déjà grandir ma légende.

EDMOND JALOUX.

LES MARÉCHAUX

A LA LÉGION D'HONNEUR

I

AVANT TURENNE

Dans ses *Mémoires*, qui ont déjà diverti plusieurs générations et fourni des traits à tant de conteurs, Mme d'Abrantès dépeint ceci. Un soir de 15 août, Napoléon a voulu voir de près la foule ; il est sorti des Tuileries en redingote bourgeoise et chapeau rond, méconnaissable, comme Haroun al Raschid, circulant parmi son peuple pour avoir l'oreille plus près de son cœur ; accompagné de son fidèle Duroc, il est monté sur la « Terrasse de l'Eau, » et, après avoir jeté un coup d'œil aux illuminations du palais, il s'est accoudé au parapet, et regarde la Seine. Quelque chose brille de l'autre côté du fleuve : c'est l'étoile de la Légion d'honneur, figurée au sommet de l'hôtel de Salm. L'Empereur la voit, la fait remarquer à Duroc et alors, fouillant du regard l'ombre des massifs que formaient les bosquets entourant alors les quelques hôtels égrenés sur la rue de Lille, ancienne rue de Bourbon, le voilà qui nomme ceux de ses braves qui sont allés habiter de ce côté de Paris, non loin du palais : « Ney qui vient d'acheter l'hôtel de Besenval, mon fils Eugène, et puis Mortier, Bessières... et Berthier qui était là, aussi lui, il n'y a pas deux ans... » Et il reste un moment, raconta le témoin, « absorbé dans une sorte de contemplation. » Peut-être était-ce bien ces héros, alors dans tout l'éclat de leur jeunesse et la fraîcheur de leur enthousiasme, qui défilaient

devant sa pensée. Enfin, il se réveille et dit : C'est bien la place qu'ils doivent occuper : près de l'Honneur.

Je ne sais si les organisateurs de l'exposition actuelle des portraits et souvenirs des maréchaux de France ont pensé à cet épisode en allant les suspendre, rue de Lille, aux murs du palais de la Légion d'honneur. Mais ce lieu s'imposait : on ne pouvait la concevoir ailleurs. Le cadre, d'abord, est charmant, de ce style sobre, aimable, digne et mesuré qu'on ne trouve qu'en France. Mais ce ne sont pas ses mérites esthétiques seulement qui le désignaient. Un autre palais, tout aussi beau, n'eût été qu'un cadre : celui-ci est un lien, le seul assez fort pour unir en un solide faisceau toutes les gloires anciennes entre elles et toutes ensemble à la France actuelle : l'amour-propre national. A la vérité, pour présenter des choses d'art, ce n'est pas le lieu idéal. Les salles sont petites pour tant d'objets et on a dû les entasser, plusieurs sont obscures et on a dû les éclairer. Elles ne se succèdent pas dans un ordre préétabli pour cela, et les époques chevauchent un peu les unes sur les autres. Qu'importe ! Ces choses vivent, parce qu'elles ont retrouvé, un instant, l'humus historique et sentimental qui convient à des plantes de cette sorte, aux racines profondes, tandis qu'elles nous feraient l'effet de mornes spécimens de produits exotiques, si elles étaient rangées dans quelque hall d'exposition universelle, bâti pour leur présentation, sous une lumière crue, avec le dénuement d'un laboratoire à disséquer le passé. Laissons aux pédants d'outre-Rhin la vanité des musées ou des « salons rationnels, » conçus comme des salles d'opérations, et aux peuples nouveau-nés l'orgueil des halls gigantesques recouvrant un joyau, et gardons pour nos œuvres d'art ces chambres de palais incommodes, sombres, trop chargées d'alluvions historiques, trop pleines d'ombres séculaires, qu'ils méprisent, — et nous envient.

L'idée même de cette apothéose des maréchaux est, avouons-le, un signe de notre amour-propre national. Qui aurait songé à la faire au lendemain de la guerre de 1870-1871 ? On l'aurait pu : les reliques ici rassemblées étaient déjà dans les familles ou les musées. On l'aurait dû, peut-être. « Tenez ! parlez-nous de l'Empereur, cela nous fera du bien ! » ce cri du romantique parmi « les affaissements et les abandons » qu'on reprochait, d'ailleurs sans grande justice, au règne de Louis-Philippe, il nous semble qu'il eût été naturel de le redire aux jours sombres

de la défaite. Et l'on avait aussi bien qu'aujourd'hui le goût des rétrospectives et la science des évocations. Trois ans après le traité de Francfort, au printemps de 1874, les amateurs d'Art qui longeaient les quais de la Seine, entre les verdures nouvelles des jardins et les ruines calcinées des Tuileries et de la Cour des comptes, trouvaient autant de rétrospectives à visiter qu'aujourd'hui, — trois ans après le traité de Versailles, — et c'étaient presque les mêmes. Il y avait alors une exposition Prud'hon, à l'École des Beaux-Arts, comme aujourd'hui au Petit Palais et l'on y voyait à peu près les mêmes choses. Il y avait une exposition Baudry, comme aujourd'hui. Il y avait enfin, comme aujourd'hui, sur ce même quai, à quelques pas de la Légion d'honneur, dans les salons du Palais-Bourbon, alors vide de députés, une exposition d'œuvres fameuses d'artistes anciens et dans un dessein patriotique aussi : au profit des Alsaciens-Lorrains, demeurés Français, organisée par le comte d'Haussonville. Elle devait durer six mois. A sa clôture, Fromentin écrivait : « Les *Alsaciens* sont fermés. J'en suis fâché et cela m'a rendu triste. C'était joli : pas de foule, du silence, des arbres à côté des salons, un ensemble d'œuvres choisies, faciles à voir, c'était charmant... » Sauf la foule qui ne manque pas à la Légion d'honneur, il semble bien que Fromentin nous décrive, là, quarante-huit ans à l'avance, l'exposition des maréchaux organisée par M. le duc de Trévise au profit de l'œuvre qu'il a entreprise : *la Sauvegarde de l'Art français*. Le présent ressemble ainsi, à s'y méprendre, au passé : on croit respirer le même air.

Pourtant, nul alors n'aurait songé à une apothéose de maréchaux. Et si quelqu'un y avait songé, nul ne l'aurait suivi. Heureux s'il n'eût pas soulevé des protestations, bien que les *Alsaciens-Lorrains* eussent été inaugurés précisément par un maréchal unanimement respecté. Aujourd'hui, on trouve cette apothéose toute naturelle et comme nécessaire pour fêter le retour en France de la dignité longtemps abolie. Que manquait-il donc à nos prédécesseurs pour faire cette manifestation ? Il manquait la victoire. C'est elle qui, en éveillant notre gratitude pour les nouveaux chefs, a ramené notre attention et notre sympathie sur les anciens. Ne soyons pas surpris de cette idée extrême-orientale de faire remonter aux ancêtres les honneurs qu'on décerne à ceux qui ont bien mérité de la patrie. Nous ne faisons pas autre chose. Il l'avait déjà fait, le premier

Empire, quand il était allé ressusciter, par delà l'Ancien Régime, le moyen-âge guerrier : Duguesclin, Bayard, « le beau Dunois... » C'est la victoire d'hier qui réveille les vieilles victoires endormies. Les ombres glorieuses des Villars et des Catinat, des Turenne et des Vauban ne revivent, un instant, que parce que les Joffre et les Foch les ont rappelées.

Profitons-en pour les interroger. Peut-être un peu de vérité, — cette vérité si difficile à atteindre dans les mouvants et incertains témoignages des hommes, — aura échappé au pinceau mal surveillé d'un artiste. Celui qui se fait peindre et le fait pour la postérité, dicte au peintre son attitude et son costume et, par là, nous révèle ingénument comme il veut paraître. En même temps, il oublie de voiler, parce qu'il l'ignore, le trait signalétique de son tempérament : partant, il laisse l'artiste nous dire un peu ce qu'il est. Le masque du maréchal nous révèle donc quelque chose de son tempérament personnel, le costume quelque chose des nécessités ou des fantaisies de son époque, le geste et le fond du tableau, sa prise de possession de la bataille, dont il semble régler les mouvements du bout de son bâton, comme le chef d'un orchestre héroïque et tonitruant. Et l'absence de tout costume, de tout geste, de toute bataille, est aussi, à sa manière, révélatrice... C'est à quoi servent les rétrospectives. Un portrait conservé dans une famille peut être une exception due au génie de l'artiste, le modèle peut être un « aberrant, » et ne dit pas nécessairement toute l'époque. Une époque vue seule est comme une phase d'un geste arrêté par l'instantané : elle ne dit pas le mouvement. Il faut voir avant et après. Il y a des signes qui ne prennent un sens que par leur réunion, et le sens de l'histoire comme celui de la vie humaine elle-même ne se découvre que par le rapprochement continu des différentes phases, — chacune immobilise un instant de raison, — dont elle est composée.

I. — LES ARMETS

Un saisissant exemple nous en est donné par les armures, dont quelques beaux spécimens sont exposés ici, comme, dans des vitrines de muséums, les vestiges d'une humanité disparue. A n'en voir qu'une seule, on augure des périls auxquels cette humanité était exposée et des moyens qu'elle avait inventés

pour y parer En en confrontant plusieurs, réelles ou figurées, et, à mesure qu'on s'avance dans les salles, et qu'elles semblent diminuer, se simplifier, les écailles en tomber une à une, puis disparaître, on devine que ces périls ont cessé, ou que l'homme a trouvé quelqu'autre moyen d'y échapper, ou que cette protection est devenue inefficace... Mais lorsqu'il en reparaît subitement quelque partie, longtemps après que les conditions premières de la vie ont changé, quelle peut en être la cause ? Un retour de l'ancien péril conjuré? Un affaiblissement de l'organisme? Ou un de ces phénomènes bizarres de l'hérédité qui ramène au jour un caractère acquis autrefois dont la raison d'être avait cessé? On songe alors que les naturalistes ont dû renoncer à tout expliquer des formes et des couleurs, et des parures de la plante, de l'insecte et de l'oiseau par la seule notion de l'utilité. Il doit y avoir autre chose... des réviviscences de besoins anciens rappelant à l'activité des énergies fossilisées, ou peut-être des aspirations nouvelles se servant, à défaut d'autres, d'organes anciens, dont le rôle change et s'adapte si bien aux exigences récentes, qu'on finit par oublier leur usage primitif et ne les reconnaître plus...

Sans doute quelques morceaux de « plates, » ciselés et gravés, et les images peintes d'une rétrospective ne suffisent pas à résoudre ces problèmes, mais elles les posent avec beaucoup plus d'évidence et de clarté que les textes écrits. Il n'y a pas un visiteur de cette exposition, en entrant dans la Rotonde, où sont rassemblés les maréchaux de Louis XV poudrés et pomponnés, qui ne s'étonne de les trouver revêtus de lourdes cuirasses et ne se demande à quoi elles pouvaient leur servir. C'est la surprise du naturaliste en face d'organes d'abord utiles à l'animal, comme les pédoncules de certains crustacés, mais qui se sont tellement développés qu'ils deviennent un embarras et une charge. En regardant avec plus d'attention, ce visiteur s'apercevrait qu'une foule d'autres formes du costume et de la coiffure, et des engins de ces personnages, ne s'expliquent pas mieux, logiquement, que leurs cuirasses, mais qu'ils sont comme elles des survivances de formes imposées jadis par la nécessité. Et dans les salles de toutes les époques, jusqu'à celle du « Poilu, » consacrée aux maréchaux de la dernière promotion, il retrouvera quelque chose des armures que portaient, au XVIe siècle, les Biron, les Brissac ou les Montmorency.

Regardez-les : tout y est utile. Sauf les gravures des plates plus ornées, plus luxueuses, tout est semblable à l'armure d'un simple homme d'armes bien équipé. Le faucre projeté sur le sein droit sert à appuyer la lance ; sauf dans l'armure du connétable Anne de Montmorency, l'épaulière gauche tombe toujours plus bas que celle de droite, parce qu'en chargeant, c'est elle qui a le plus à protéger, l'épaule droite étant ramenée très en arrière par le maniement de la lance arc-boutée, les carapaces qui enveloppent les bras : les canons, et les jambes : les cuissards, sont articulés à éclisses pour leur permettre de plier à leur aise, et aussi le jupon qui protège les hanches : braconnière et flancards. Au-dessus des épaules se dressent des remparts de fer, les passe-garde, pour faire dévier les coups qui viseraient le côu et au-dessus de l'armet, une haute crête s'arrondit pour amortir ceux qui pleuvraient sur le chef. Les armures du connétable Anne et du maréchal François de Montmorency, exposés dans des vitrines, celles des deux maréchaux de Biron et du seigneur de Damville, c'est-à-dire du connétable Henri de Montmorency, figurées dans de grands portraits en pied, tout autour, nous offrent les mêmes caractères.

Regardez, après cela, dans la Rotonde, l'armure de cérémonie de Turenne, exposée avec la dossière qu'il portait réellement en bataille, et le boulet qui le tua. Un siècle a passé : l'armure n'est plus active, mais seulement passive. Elle ne sert plus qu'à protéger; encore protège-t-elle mal, comme on voit. Le faucre, qui était un organe actif, a disparu. Partout ailleurs l'organe a survécu, mais il s'est atrophié, faute de servir. Les articulations des cuissards, en queue d'écrevisses, qui étaient réelles chez les Biron et les Montmorency, ne sont plus que figurées sur la braconnière de Turenne, par une gravure, au même titre ornemental que les figures allégoriques de la Renommée ou de la Force dessinées sur le plastron pour l'enjoliver. Les deux épaulières sont devenues symétriques : il n'y a plus aucune raison pour donner une ampleur particulière à celle de gauche, l'abordage à la lance ayant disparu depuis longtemps. Le casque ou armet n'est plus cet appareil compliqué d'une ventaille et d'un mézail, avec une fente pour la vue ou une visière mobile, une rosace à la joue droite pour donner de l'air et un porte-plumail pour le panache immense qui l'ombrageait. C'est le *cabasset*, simple bonnet ovoïde de métal, avec des jugu-

laires, semblable à celui qui coiffe le soldat de Rembrandt, dans le portrait célèbre de *l'Homme au casque d'or*, mais que nul ne portait plus au temps de Turenne, en dehors des simples piquiers, — engin anachronique et bizarre, adopté par le rude maréchal, sans doute parce qu'il le jugeait pratique, de préférence aux feutres à la mode, mais qui devait paraître sur la tête d'un grand chef, en 1647, aussi extraordinaire que, plus tard, aux combattants d'Isly, la mirifique casquette dont se coiffait le maréchal Bugeaud victorieux. Quant à l'armure complète, gravée d'or qui l'accompagne, sans doute il ne la portait guère en campagne : c'était un habit d'honneur.

Nous voyons donc les armures qui ont reçu des coups, qui ont protégé leur homme, présenter des organes très compliqués, puis se simplifier et s'atrophier jusqu'à celle de Turenne, qui ne peut plus être qu'un costume de cérémonie. Nous devinons, dès lors, aisément à quoi peuvent servir celles qui luisent sur les maréchaux de Versailles parmi le déploiement ostentatoire des satins, des velours et des dentelles. Elles servent évidemment à désigner les grands chefs, puisqu'on s'en pare d'autant plus dans l'image idéale qu'on veut laisser de soi qu'on les porte moins dans la réalité. Et, en effet, c'est à ce moment que la cuirasse devient le signe du commandement supérieur. Qu'est-ce à dire, sinon que le propre d'une chose honorifique est de ne servir à rien, d'être un signe au lieu de remplir une fonction? Ou, plus précisément, que l'esprit humain ne peut pas associer l'idée de grandeur à l'idée d'utilité, et qu'il faut, pour signifier la première, qu'un objet soit devenu superflu. Tel, le bâton même de maréchal, qui est le fouet d'Osiris, le cep des Centurions, l'engin qui ne tue pas, — il est au-dessous d'un grand chef de tuer lui-même, ce qui est une besogne, — mais qui frappe et châtie, c'est-à-dire, dès les temps primitifs, le signe d'autorité par excellence. Telles, les vastes « épaulières » de fer, qui se réduisent peu à peu et remontent, tandis que la passe-garde s'abaisse, jusqu'à se rejoindre les unes et l'autre dans les « épaulettes, » réservées dès lors aux officiers : flots de fil d'or chez le maréchal de Saxe, encore épaisses et abondantes chenilles chez Suchet, qui s'éliment et se ratatinent jusqu'à ne plus être, chez le maréchal Foch, que de minces pattes, où nul ne reconnaît la hautaine passe-garde d'autrefois. Quant à l'armure elle-même,

qui enveloppait et sur certains points moulait entièrement l'homme d'armes du XVI[e] siècle, nous la voyons perdre, successivement, ou laisser tomber d'abord son faucre et ses passegardes, puis ses jambières remplacées par des bottes, puis ses épaulières et sa braconnière, jusqu'à ne plus offrir, chez les simples combattants, que la « demi-armure » ou le corselet, qui se rétrécit encore et devient le gorgerin, lequel se réduit peu à peu et s'amenuise jusqu'aux dimensions du croissant de cuivre : le hausse-col des officiers de 1830, signe de commandement, qui n'a entièrement disparu que vers 1880. Seul, le centre de l'armure, l'ancien bréchet, en cosse de pois, a résisté, — réduit au « gilet de fer » chez nos cuirassiers, — jusqu'à la dernière guerre. Ainsi, de tout le reste. Le cimier, l'immense plumail d'un mètre de haut qui épouvantait et guidait, s'est abaissé peu à peu, et après avoir tournoyé autour des feutres de Louis XIV, et enfin ourlé, d'une écume frisante, le bord des grands chapeaux noirs de l'Empire,

A laissé sa dernière plume
Au casoar des Saint-Cyriens...

Dans les plus infimes détails de la tenue, on retrouve ainsi des traces de quelques vieilles nécessités oubliées. Le renflement qui s'ajuste sur le casque du poilu ou celui du maréchal Fayolle, n'est autre chose que la crête qui s'arrondit sur la bourguignote du connétable de Montmorency, très réduite et diminuée. Les boutons inutiles, répandus çà et là sur les uniformes du XIX[e] siècle, sont la graine des anciens boulons de fer qui retenaient les pièces assemblées et où se bouclaient les pattes de cuir rouge, ou garnis de toile rouge, que nous voyons encore aux armures retenant la braconnière ou les brassards. Une doublure, qui n'était primitivement qu'un rapetassage économique pour dissimuler l'usure des manches là où elles sont le plus effilochées par le frottement, est devenue un ornement et même un insigne, sous le nom de « passe-poil. » Ainsi, les marques du commandement sont presque toujours d'anciens engins dont on a perdu l'usage et la nécessité. Si l'épée a tant de prestige et désigne assez bien le grand chef, c'est que, depuis des siècles, elle ne lui sert guère plus qu'à un académicien. M. Dagnan montre le maréchal Foch appuyé sur sa canne. La canne a donc remplacé l'épée, dans l'usage, au cours d'une campagne. De

même, les poches multiples de la vareuse ont remplacé les « plates » de fer, mais ni la canne, ni les poches ne sont devenues des signes honorifiques, ni ne le deviendront tant qu'on s'en servira, — non plus, d'ailleurs, que le stylographe, la jumelle ou le périscope. C'est donc une épée d'honneur qu'on offrira au vainqueur de la Marne, ou encore un casque, pourvu qu'il ne ressemble pas à celui qu'il emploie.

Mais, à côté des déchets de l'organisme, il y a des reviviscences inattendues. Ainsi le *casquet* du temps de Charles VII, forme bizarre ornée d'une plaque saillante sur le front, au-dessus des yeux, espèce de garde-vue que nous appelons maintenant « visière, » au contraire de la visière ou « vue » de l'armet, mot qui voulait dire la fente par où l'on voit. Ce *casquet*, avec son double abat-jour, pour protéger du soleil le front et la nuque, a ressuscité dans l'extraordinaire « casquette du Père Bugeaud. » Mais, quand un ancien engin délaissé revient ainsi, rappelé par des besoins inattendus, il revient, tout fruste, grossier, dépouillé des ornements dont on l'avait peu à peu enjolivé. Tel, le casque du poilu comparé à l'ancienne bourguignote, tel, aussi, le casque colonial du maréchal Franchet d'Esperey, en Orient. Il y a enfin des tentatives de réadaptation qui échouent : il ne faudrait pas prendre pour un organisme vivant ce casque et cette cuirasse de Berthier, tirés du reliquaire napoléonien de Gros-Bois. Le maréchal ne les a jamais portés qu'une fois pour les essayer, non plus que Napoléon qui s'en était commandé de tout pareils, car ils se trouvèrent si ridicules, dit l'histoire, que l'Empereur ne parla plus d'en doter ses généraux, comme il en avait eu le projet, pour les protéger. De même, le casque imaginé par Dunand, et offert par les Américains, pour honorer le maréchal Foch, et qui est d'un très beau travail, n'est plus le casque utile des poilus : avec sa tête de coq et son laurier, il reproduit l'idée des casques à chimères rampantes de la Renaissance. Il ne peut plus servir en campagne : il fait seulement honneur.

L'homme a si peu d'imagination qu'il n'a guère inventé de parures, ni de signes de suprématie ou de gloire qui n'aient été d'abord des objets usuels, souvent fort humbles, pour ne pas parler de l'instrument de torture, qui est devenu, chez tous les peuples occidentaux, le signe de l'honneur par excellence. L'honneur, comme la parure elle-même, commence donc où

finit l'utilité. C'est un organe qui survit à sa fonction.

Or, ces divers caractères que les nécessités du temps ou l'humeur des hommes ont imprimés à leurs carapaces de fer, à leurs masques et à leurs armes, il y a bien des chances pour qu'on les retrouve aussi sur les visages. Ils ont dû être contraints; comme leurs armes mêmes, à certaines expressions de défense ou d'attaque, et parfois, ils ont pu les garder, par habitude, ou mode, ou orgueil, plus longtemps que la nécessité ne les y obligeait. Soulevons maintenant les visières. Regardons-les.

II. — LES TOQUES

Les physionomies, dans les portraits, peuvent toutes se répartir en trois groupes : celles qui se gardent; celles qui se livrent et celles qui s'échangent, je veux dire qui communiquent avec vous, semblent vouloir vous parler ou vous montrer quelque chose, ou vous inciter à prendre part à ce qu'elles font. Les premières décelant les silencieux, les secondes, les bavards, et les dernières, les causeurs. La sociabilité étant le trait dominant de celles-ci, la vanité de celles-là, et l'ambition des autres. Celles qui se livrent s'épanouissent dans un bonheur naïf d'être ce qu'elles sont ou décèlent une émotion, un appétit de la vie ou des choses, une rancune ou un regret sans considération de qui peut les regarder ou les surprendre. Celles qui se gardent, au contraire, semblent vous écouter, surveiller le moindre de vos gestes; mais ne livrent d'elles-mêmes que ce qu'il est impossible d'en retenir : les traits signalétiques du tempérament au repos, encore illisibles à bien des gens, indéchiffrables même sans le réactif des événements qui, comme les rhéophores du docteur Duchenne, de Boulogne, font jouer les muscles et décèlent l'émotion.

Or, quand on entre au Palais de la Légion d'honneur, dans les premières salles de l'exposition des maréchaux, consacrées aux portraits du XVIᵉ siècle, chez les gens coiffés d'une toque, on sent tout de suite qu'on est parmi ceux qui se gardent. Les lèvres sont cousues, l'œil méfiant et attentif, l'âme en retrait : pas de geste ou un geste de défense et de repliement. Là même où le visage est bienveillant, l'œil en coin veille. Sortis de leurs carapaces de fer qui sont, là, dans les vitrines pendantes et vides, ces hommes du XVIᵉ siècle semblent se faire une nou-

velle cuirasse de leur silence et de leur vigilance. « On l'a veu, dit Brantôme du maréchal de Brissac, le premier du nom, jouer aux eschecs avec M. de Bonnivet, despuis le disner jusques au soupper sans profferer une vingtaine de parolles; » et Boyvin du Villars ajoute ce trait : « grand remarqueur des passages et paysages, » on peut dire des âmes aussi, railleur à froid, quand, par hasard, il parlait. Montluc achève le portrait en disant : « toujours en action, jamais oysif et croi qu'en dormant son esprit travailloit toujours. » Tel est l'homme de guerre de ce temps, tandis qu'on n'imagine guère celui du XVIIIe siècle taciturne ou celui de l'Empire précautionneux. Certes, la nature fournit à chaque génération le même contingent de silencieux, de bavards et de causeurs, mais par l'ascendant de quelques-uns et l'imitation des autres, un type se forme qui l'emporte à l'estime du monde et qui différencie nettement les époques. Ensuite, les nécessités pèsent d'un poids différent sur les épaules. Étant donné le même homme avec les mêmes facultés, c'est tantôt l'une, tantôt l'autre qui est requise le plus souvent et ainsi se développe. Ce qui fut requis surtout du général, c'est, sous Napoléon, la discipline, au XVIe siècle, la vigilance. Le chef du XVIe siècle, petit souverain de son armée et et des villes qu'il occupe, obligé de tout décider loin de la Cour, et de se garder de tous côtés, presque autant de ses compagnons d'armes, les chefs rivaux, que de l'ennemi, engagé dans des guerres civiles où cet ennemi est méconnaissable et change à tout instant, constamment menacé d'assassinat, ne peut avoir la même grâce que le courtisan de Versailles ou l'insouciance du maréchal de l'Empire, confiant dans la pensée géniale qui le guide et assuré qu'il n'y a de danger qu'en face de lui. Ce n'est point, d'ailleurs, parce qu'il est maréchal ou même soldat que l'homme du XVIe siècle est ainsi : le type est le même dans la vie civile. C'est qu'il a été formé par les mêmes nécessités. Et il s'avoue tel, par la complicité inconsciente du modèle et de l'artiste : attentif, secret et dur.

Voici, par exemple, en un petit cadre, une tête grisonnante, épaisse, paterne, coiffée ridiculement d'une toque de damoiseau, l'œil torve, le nez gros, la bouche finaude, rien de bienveillant, rien d'agressif, une physiologie très forte, une très solide santé, — quelque chose de sinistre, malgré la bonhomie apparente, comme d'un grand fauve au repos, cli-

gnotant des paupières et se pourléchant, en attendant partie.

C'est le connétable Anne de Montmorency, terrible vieillard et grand rabroueur « qui a manyé sous cinq roys consécutivement les plus grandes affaires de France, donné huict batailles, six contre les estrangiers et deux en guerres intestines de ce royaulme, » dit la chronique du temps, car il fut chef, après le duc de Guise, des armées catholiques, commandant aux maréchaux de Montmorency, de Saint-André, de Brissac, de Thermes, qui l'entourent ici, père d'un connétable et de deux maréchaux dont voici les portraits pendus aux murs, de plusieurs autres vaillants capitaines, bisaïeul à la fois de Turenne et de Condé, sorte d'Abraham militaire, en même temps que chancelier de fer, à la manière de Bismarck, le premier des maréchaux hommes d'État, mais inébranlable tuteur de la monarchie, à la différence de beaucoup qui l'ont suivi, infatigable chevaucheur, travailleur acharné et copieux discoureur, « en tout universel, dit Brantôme, fust en choses sérieuses que joyeuses » admirable organisateur des services de l'arrière, si rompu aux choses de guerre en un mot, que l'ambassadeur de Venise, Barbaro, disait qu'il « en connaissait l'art, non seulement aussi bien que quelque Français, *mais encore que quelque Italien que ce fût !* » Terreur des ministres protestants, qu'il pendait la tête en bas quand il ne les faisait pas « gecter en un sec à l'eaue » comme obligeamment il en donnait la recette à son gendre, M. de la Tremoïlle, exécutant pêle-mêle, bourgeois, femmes, enfants, assommant d'un seul coup de poing le bouffon de la Cour, Tonin, qui a cru pouvoir le railler comme s'il n'était qu'un simple roi de France, — bonhomme au demeurant, ayant le mot pour rire quand il est assis dans sa haute chaire en face de la Reine, à la regarder dîner, et parent affectueux qui terminait ses avis de pendaison à son gendre par cette formule : « Vostre byen bon père Montmorency. » Avec cela, champion intrépide, qui se dédommage de ne pouvoir plus courir la lance dans les tournois, dont il est souverain juge, en fondant sur l'ennemi.

Cet appareil d'armures et d'épées qui l'entoure n'est point honorifique. C'est en se battant comme un simple homme d'armes, dans sa campagne pour Catherine de Médicis et Charles IX, et contre son propre neveu M. le Prince, qu'il reçut cette arquebusade dont nous voyons ici son armet, en forme de bourguignote, troué. Il s'était campé près de Dreux, pensant

empêcher son neveu Condé et Coligny d'aller avec leurs huguenots en Normandie se joindre à leurs alliés les renforts anglais. Il croyait bien avoir bataille gagnée, car son armée était formidable pour l'époque, dix-huit mille hommes, dont un tiers de Suisses, et vingt-deux canons.

A la vérité, il était, ce jour-là, « pressé de coliques, » mais au duc de Guise, qui lui demandait comment il allait : « Bien, Monseigneur, répondit-il, voyla la vraie médecine qui m'a guéry, qu'est la bataille qui se prépare pour l'honneur de Dieu et de nostre Roy. » Belle parole d'un vieil homme de soixante-dix ans, fatigué par les guerres. De fait, il se battait comme un lion pour tâcher de rétablir sa ligne de combat brisée par les escadrons de Condé et, après avoir eu un cheval tué sous lui, il retournait dans la mêlée sur la monture d'un de ses lieutenants, lorsqu'un coup de pistolet ou d'arquebuse tiré de bas en haut, par un homme de pied, troua la ventaille de son casque et lui brisa la mâchoire, l'étouffant de sang. Il tomba et fut fait prisonnier par les protestants. Il est vrai que, de l'autre côté, son neveu et adversaire Condé l'était par les catholiques. Mais cela n'arrangeait pas sa mâchoire, qu'il fallut démantibuler pour en tirer la balle sournoisement logée entre le menton et les dents. C'est miracle si, durant un mois, on parvint à le nourrir. Mais le vieil homme était solide, plus que son armet exposé dans la vitrine, et il fallut encore sept coups, dont un de masse sur la tête et un autre d'arquebuse à l'épine dorsale, au cours de la bataille de Saint-Denis, livrée derechef contre les huguenots et Condé, cinq ans plus tard, pour qu'Atropos, comme on disait alors, parvînt à couper le fil dont cette âme obstinée était cousue !

Cœur de vertu qui mille cœurs avait...

dit son épitaphe et elle ne ment pas.

Eussions-nous cru cela de la figure paterne et matoise que voici? Non pas tout, mais tout ne tient pas à lui. La dureté, la férocité sont du temps, l'humeur bougonne et grondeuse, la solidité, la matoiserie, sont de l'homme même. On l'imagine très bien, avec cette figure, le jour où un Président de parlement le venant voir se découvre et refuse de mettre son bonnet, malgré qu'il l'en prie, lui disant : « Je ne me couvriray point que vous ne soyez couvert le premier. » — « Vous êtes un sot,

monsieur le président, répond le connétable; pensez-vous que je me tienne descouvert pour l'amour de vous? C'est pour mon aise, mon amy, et que je meure de chaud. » Et comme cette entrée en matière, — je veux dire cette sortie, — n'est pas pour donner de l'éloquence au récipiendaire et qu'il s'embrouille un peu dans son discours : « Vous dis-je pas, monsieur le président, vous êtes un sot? Allez songer vostre leçon et venez me trouver demain. » On ne l'imagine que trop aussi, donnant des ordres de hache et de billot, tout en récitant ses prières auxquelles il était fort exact, paraît-il, — ce qui fit naître ce proverbe qu' « il fallait se garder des patenostres de M. le Connétable. »

Était-ce bien elles pourtant qui entretenaient sa férocité? Point n'était besoin d'être pieux pour assassiner les huguenots. Il y a, ici, un de ses compères, qui passait pour athée et qui n'en était pas moins, dit Théodore de Bèze « désespéré ennemi de ceux de la Religion », c'est-à-dire ardemment catholique. C'est le maréchal de Saint-André, Jacques d'Albon. Son portrait est le type de ceux qui se gardent. Que peut bien cacher ce masque sous une toque noire flanquée d'une touffe de plumes blanches, haut colleté dans un pourpoint blanc et or, et un anneau de dentelles, tout en retrait, lèvres minces, qui dose son coup d'œil, et l'expression de sa bouche, et ne livre au peintre de sa physionomie que ce qu'il ne peut en retenir? Assurément, une nature sèche, imperméable à tout ce qui n'est pas de nature à la fortifier et à l'enrichir, absorbant les sympathies sans les rendre, comme certains corps absorbent la lumière et ne la renvoient pas. Sans doute, dans cette apparence il y a quelque chose du peintre et de la mode. Nous sommes sous Henri II, ou peu après : il s'agit d'avoir l'air austère à l'instar des huguenots que l'on combat, mais qu'on imite. Puis il fera bon avoir l'air pâle : si on ne l'est pas assez de teint, on mettra du fard, c'est-à-dire du blanc, pour le paraître. Mais la part faite à ce qui est du peintre et du temps, il reste beaucoup de réserve sinistre qui est bien du modèle. Oh! discrètement : « Son visage ne portoit en soy aucune façon cruelle, car il estoit fort beau et de bonne grâce, la parolle belle et l'esprit gentil, et bon jugement et bonne cervelle », dit de lui Brantôme, et Laubespine précise qu' « il avoit l'entendement vif, son entregeant fort agréable, beaucoup de valeur, adroict aux armes, fin et ruzé en affaires. »

On a dit la même chose de César Borgia, dont il a beaucoup de traits : la décision, la rapidité exécutrice, le secret, et surtout l'art de persuader et de retourner les volontés, sans qu'on puisse bien s'expliquer comment il y parvient, parce que c'est un don physiologique, incommunicable, le don de « crédibilité, » sans lequel il n'est pas de grands aventuriers. Malgré cela ou plutôt avec cela, car il n'y a ni antinomie, ni causalité, tous les vices, toutes les ambitions, toutes les somptuosités même les plus raffinées d'art, toutes les bassesses. *Homo effrenati luxus perditaeque libidinis*, a-t-on dit de lui.

Voilà ce que son portrait devrait nous dire, si nous savions lire l'hiéroglyphe des traits. Mais c'est son histoire seule qui peut nous apprendre qu'il fut grand capitaine et vraiment beau à la guerre. Défenseur de Verdun pour tenir en respect les armées de Charles-Quint assiégeant Metz, il avait fort à faire. « Mes gens, qui sont à Verdun, tous les jours sont au carnage, » écrivait le Roi. Combattant à Doullens, à Marienbourg, à Saint-Quentin, on l'estimait à un fort haut prix. Il valait 60 000 écus d'or : c'est du moins la rançon qu'on demanda pour lui quand il fut fait prisonnier, à la bataille de Saint-Quentin, avec son chef, Anne de Montmorency. Et son esprit d'intrigue n'était pas sans résultats politiques, car c'est lui qui, après avoir été le favori de Henri II, fut l'initiateur du fameux triumvirat catholique, — les autres étant le duc de Guise et le connétable de Montmorency, — pour tenir la reine et le jeune roi en charte privée. Tous les trois devaient mourir de mort violente : le connétable à la bataille de Saint-Denis, Guise assassiné par Poltrot de Méré, et lui, avant les autres, à la bataille de Dreux. Ce qui lui arriva, ce jour-là, est un curieux exemple de cette vérité que chacun est l'artisan de sa destinée. La Fortune, qui lui avait prodigué les heureuses chances, a su, au dernier moment, rétablir l'équilibre par un hasard comme il ne s'en produit pas pendant plusieurs siècles. C'était à la fin de la bataille. Saint-André commandait une dernière charge contre la cavalerie huguenote menée par La Noue. Son cheval fourbu tomba au milieu des ennemis : il dut se rendre à un fort gaillard qui le regardait attentivement et sans aménité. Cinq ans auparavant, le maréchal, « infiniment altéré de confiscations, » selon le mot de Théodore de Bèze, avait trouvé expédient, pour s'approprier le bien d'un

protestant hobereau, de lui susciter un insulteur, de l'obliger à un duel sanglant et de le faire condamner à mort par contumace. C'était un certain Jean Perdriel de Bobigny, seigneur de Mézières, qui naturellement lui avait voué une haine mortelle... Voilà le dernier homme à rencontrer, désarmé : ce fut lui qu'il trouvait en face de lui, dans cette bataille où 35000 hommes pour le moins s'affrontaient. Encore à ce dernier moment, sa fausseté, qui l'avait tant servi, le perdit. Il allait peut-être s'en tirer sauf, grâce à une rançon, lorsqu'il eut l'idée de reprendre sa parole donnée à son vainqueur et de se rendre une seconde fois à un autre seigneur qui passait et qu'il estimait sans doute de meilleure composition. Bobigny, qui s'était résigné à perdre sa vengeance, ne se résigna point à perdre sa rançon, la guerre étant, à cette époque, une affaire qui payait. Voyant son débiteur lui échapper, il le tua d'un coup de pistolet dans la tête, sans barguigner.

Un frappant caractère de cette figure, comme de toutes celles qui nous entourent, au XVI[e] siècle, du maréchal de Retz, du maréchal Strozzi, des Montmorency, des Brissac, de Montluc, seigneur de Balagny, et jusqu'au milieu du XVII[e] siècle, de La Force et de Guébriant, c'est leur contemporanéité. Ils ressemblent tous à des gens qu'on a rencontrés dans la rue, à ce point que, leur costume tranchant bizarrement sur les nôtres, on dirait qu'ils viennent d'endosser un travesti, qui ne leur va pas trop bien, par manque d'habitude, et qu'ils sont prêts à partir pour un bal paré. Tel, le maréchal de Brissac dans ce petit portrait encadré de colonnes et mis sous verre, attribué à Corneille de Lyon, qu'il ne faut pas prendre pour un primitif français, car il était de La Haye et s'appelait Cornelis van der Cappelle ; mais, par une curieuse contradiction, tandis que les huguenots français quittaient la France, lui, huguenot étranger, s'y cramponnait fortement et, quoique habitant Lyon, devenait peintre en titre des Rois et des Reines de France. Il faut dire aussi qu'au XVI[e] siècle, Lyon était bien moins loin de Paris qu'il ne le fut, au XVII[e], de Versailles. Cette figure plate, dissymétrique, aux yeux écartés vers les pommettes, au nez rentrant, à la barbe en fer à cheval, la taille prise dans un gilet étriqué, la toque en arrière à la Jean-Jean, est-ce bien Charles II de Cossé, troisième maréchal de France de ce nom, gouverneur de Paris et fait duc et pair par Louis XIII ? Peut-être, mais

alors le portrait en armure sombre, daté de 1598, donné comme le sien, ne l'est pas. Il faut choisir entre les deux : il n'est pas possible de réduire ces deux figures à un type connu que deux artistes auraient interprété différemment. S'il arrive tous les jours qu'un artiste brouille la physionomie et manque la ressemblance de son modèle, il n'arrive jamais qu'il en modifie la construction foncière, comme il faudrait qu'un des deux l'eût fait ici. A la vérité, le petit portrait par Corneille de Lyon, très supérieur comme art à l'autre, d'auteur inconnu, ne nous montre pas un homme très supérieur. Mais qu'à cela ne tienne : le modèle ne l'était peut-être pas. Il n'est pas très beau non plus, mais qu'importe ! C'est son père qui l'était et qu'on appelait « le beau Brissac, » quoique de petite taille et d'apparence extrêmement délicate.

Quant au modèle de Corneille de Lyon, fils puîné de ce grand Brissac, neveu du maréchal Artus de Brissac, dit le seigneur de Gonnord, dont le portrait n'est pas loin, neveu aussi du grand aumônier de France, ne nous étonnons pas de ne point lui trouver les traits d'un puissant caractère. C'est tout bonnement un dynaste. La gloire de son père et de son oncle le porte : il n'a qu'à se laisser faire. « Il eut son estat de couronnel, encore qu'il ne fust qu'un enfant, » dit Brantôme. Plus tard, « il fut choisi par la reyne mère pour aller avec M. d'Estrozze en Portugal, et tenir le premier rang après lui, car outre qu'elle s'assurait qu'il ferait, comme elle le dist, quelque chose pareille à ses prédécesseurs, il avait du fonds et de quoy à enfoncer à l'appoinctement et despanse, et pour ce elle le choisit. » La Fortune ainsi séduite par les siens ne l'abandonna jamais, quels que fussent les impasses où il se fourvoyait. Entré dans la Ligue juste au moment où elle allait sombrer, il défend Poitiers contre l'armée royale. C'est lui que, l'année suivante, le duc de Mayenne fait gouverneur de Paris, — ce qui lui permet de rendre la ville à Henri IV et d'en tirer le bâton de maréchal. « Le Roi le lui donna, dit ingénument Moreri, pour reconnaître ce bon service. » C'était, d'ailleurs, un grand service rendu au pays, en même temps, ce qui est de la chance. Il eut encore celle de voir érigée en duché sa terre de Brissac par Louis XIII, juste une année avant sa mort.

L'homme à la petite toque et à la grande barbe avantageuse est donc une manière de grand homme. Mais auprès de ses

ascendants, il paraît petit. Il leur ressemblait bien, dit Brantôme, « en sa face et façons, sinon à la perfection, au moins à l'approche, » — mais pour la bravoure seulement. C'est le cerveau et la conscience qui ont fait de son père, Charles Ier de Cossé-Brissac, une des plus grandes figures du temps. Cette conscience est justement rappelée ici par une gravure fort médiocre et sans valeur documentaire, mais illustrant un trait véritable et qui frappa fort les contemporains : *Le Maréchal distribue la dot de sa fille aux fournisseurs de l'Armée*. Qu'est-ce à dire, et que voilà des mercantis insolents ! Ce n'était point des fournisseurs, mais des marchands auxquels le maréchal était aller demander de l'argent pour payer ses troupes et les empêcher de se débander, durant son gouvernement du Piémont. Ces ultramontains avaient eu confiance en la parole de la France et avaient prêté cent mille livres. Le jour du remboursement, ils ne virent rien venir, le Trésor étant vide et les besoins des expéditions lointaines toujours moins pressants que ceux des courtisans. Brissac, à bout d'objurgations et de ressources, prit un parti désespéré : il amena ses créanciers à la Cour, alors à Dampierre, afin de forcer le Roi dans ses derniers retranchements. Sa gloire acquise en Piémont le fit recevoir avec force honneurs, — mais d'argent, point. Tout ce qu'il put obtenir pour ses protégés, ce fut quelques espérances sur le produit de coupes de bois encore sur pied et verdoyant à l'horizon. C'est alors qu'il fit venir sa femme et ses deux filles avec les 20 000 écus qu'elle avait amassés pour la dot de l'aînée. Quand elle fut arrivée : « Madame, lui dit-il, la plus belle dot est un nom sans tache. » — On ne sait pas ce qu'en pensa le futur gendre. Mais les marchands furent ravis d'être remboursés sur l'heure, selon le « roole » qu'ils avaient apporté, la cour plongée dans le plus grand étonnement, les ministres et les hommes de guerre déplorant peut-être un si dangereux exemple, mais « cest acte pie et généreux tout ensemble, dit Boyvin du Villars, fut en bonne odeur devant Dieu, devant le Roy et devant toute la France. »

On regrette de ne voir pas ici son portrait attribué à Clouet, du Louvre. Mais on voit tout auprès celui de son frère, Artus de Cossé, seigneur de Gonnord, qui l'aidait fort, aux camps et à la Cour, et faisait la navette entre Turin et Paris, lorsqu'il s'agissait de faire entendre la vérité au Roi et à ses Conseils sur les

misères de la guerre lointaine, et le danger de ne point payer les soldats, à demi nus et « si pleins de misère qu'ils font pitié aux pierres mesmes. » C'est encore, là, une tête qui se garde, sévère, solide et déjà d'un grison, vieilli sous le harnais. « Il l'avait aussi bonne que le bras, dit Brantôme, encore qu'aucuns lui donnèrent le nom de maréchal de bouteilles, parce qu'il aimait quelquefois à faire bonne chère, rire et gaudir avec les compagnons, mais pour cela sa cervelle demeurait fort bonne et saine. » Il y eut pourtant une circonstance où il ne rit pas du tout, étant même le seul, de toute la Cour, à ne point rire et où il dut prendre la mine renfrognée que nous lui voyons ici : ce fut lorsque ayant été nommé surintendant des finances, place enviée et d'un bon rapport, sa femme fut présentée à la Reine, pour la première fois. Cette maréchale bon bec, toute ronde et sans vergogne, mit dans son remercîment un tel appetit de la prébende acquise et une telle précision des profits qu'on en retirait, que tout le monde partit d'un des plus grands éclats de gaieté qui sillonnèrent ces tristes jours. « Ha! pardieu, madame la folle, vous vuiderez d'ici, vous n'y viendrez jamais, gronda le maréchal; qu'au diable soit-elle, me voilà bien accoutré! » Il n'en eut pas grand mal, pourtant, non plus que Lefebvre des incartades de Mme Sans-Gêne, et s'il alla plus tard à la Bastille, c'est qu'en ces temps troublés, c'était le moins qui pût arriver à un grand de la terre. Il y a bien peu de maréchaux dans cette salle sombre, éclairée aux lampes, qui n'aient connu la prison, la plupart ont été accusés de crimes, beaucoup décapités. Le seigneur de Gonnord, maréchal de France après la mort de son frère, rude soldat, comme lui, combattant à Saint-Denis, à Moncontour, Arnai-le-Duc, au siège de la Rochelle, ne pouvait languir longtemps dans un cachot, après tant de services. Il en fut tiré par le duc d'Anjou, plus tard Henri III, et mourut paisiblement chez lui, à Gonnord, la même année où son neveu commençait, dans un combat naval contre les Espagnols, la brillante carrière que rappelle, ici, le petit cadre de Corneille de Lyon.

Les deux premiers maréchaux de Biron, le père et le fils, qui incarnent, comme les Brissac, la seconde moitié du XVIe siècle guerrier, se voient affrontés sur la même toile, dans leurs armures de cérémonie, aux reflets d'argent chez le premier et d'or chez le second. On se sent, ne fût-ce que par cette recherche plus grande de luxe, devant deux générations différentes. Ce sont

aussi deux très différents personnages, quoique égaux en bravoure et en science militaire. Mais celle du premier était acquise et plus complète et celle du second innée et moins sûre. Le père « le plus vieux et le plus grand capitaine de la France, » selon M. de la Noue, « qui s'entend très bien à cette graine, » ajoute Brantôme, Biron dit le Boiteux pour « une grande harquebuzade en la jambe » reçue dès sa jeunesse, en Piémont, et blessé d'une autre arquebusade au siège de la Rochelle, avait une science assez compliquée de la guerre de son temps, où, pas plus que de nos jours, on ne s'improvisait capitaine. « Pour estre tel, dit Brantôme, il faut faire avant de grands rebus et des fautes et grands pas de clercs, car les sciences ny les arts ne naissent pas avec nous et l'estude nous les donne et avant que de les avoir nous faisons bien des incongruitez. » Biron en avait donc fait et s'en était corrigé. Son fils, au contraire, « était si né à la guerre, dit Tallemant des Réaux, qu'au siège de Rouen où il était encore tout jeune, il dit à son père que si on voulait lui donner un assez petit nombre de gens qu'il demandait, il promettait de se défaire de la plus grande partie des ennemis. » La conversation ayant lieu devant le Roi, son père le rabroua fort, lui disant que son projet n'avait pas le sens commun, puis, quand ils furent seuls, il lui parla autrement. Il nous plaît de les imaginer dialoguant ce jour-là, comme nous les voyons dans ce tableau. Le père dit alors au fils qu'en effet son projet terminerait la guerre, « mais qu'il ne fallait jamais tout à coup voir la ruyne d'un tel ennemy... car si tels sont une fois du tout vaincuz et ruinez, les rois ne font plus jamais cas de leurs capitaines et gens de guerre et ne s'en soucyent plus quand ilz en ont faicts et qu'il faut tousjours labourer et cultiver la guerre comme on faict un beau champ de terre, autrement ceux qui l'ont labourée et puis la laissent en friche, ilz meurent de faim... » — « Voyla, ajoute Brantôme, ce que c'est que d'un cœur généreux qui a une fois bien sucé du lait de la dame Bellone; jamais il ne s'en saoulle. » Ne nous étonnons pas du calcul. On l'attribue, vrai ou faux, à bien d'autres fameux capitaines. On l'a prêté à Maurice de Saxe après Lawfeld et à Luxembourg, au lendemain de Nervinde, lequel n'accablait pas les ennemis, disait-on à Versailles, parce que c'est dans la guerre qu'il se sentait « grand et nécessaire » et qu'il n'attendait de la paix « ni faveur ni justice. » Car ce ne

sont pas les seules démocraties qui se sont méfiées des généraux victorieux, ni desquelles ils se sont plaints : les mémoires du XVIe siècle sont remplis de leurs griefs contre l'« ingratitude » des princes.

C'est elle, précisément, qui devait être invoquée par Biron, le fils, pour l'acte qui devait lui coûter la tête. « Sans moi, le Roi n'aurait qu'une couronne d'épines, » avait-il coutume de dire, ne se croyant pas assez récompensé. Car il n'avait pas le solide bon sens du père. Il n'avait pas non plus sa culture, ni sa soif intellectuelle, ce goût de noter constamment ce qui en était digne, si notoire que le mot « les tablettes de Biron » était passé en proverbe. A peine savait-il lire. L'antithèse entre leurs deux destinées devait se poursuivre jusque dans leur mort. Brantôme peint ainsi celle du père : « En reconnaissant la ville d'Epernay, il vint à avoir la teste emportée d'une canonnade, mort très heureuse, certes, si l'on veut croire Caezar, que la moins opinée est la meilleure. » Celle du fils, devenu maréchal après lui, fut de tout point la pire. Peu importe ce que lui dit la bohémienne dans ce grand tableau de Juan de Pereda, où nous le voyons la consulter sur son avenir. Il n'avait pas besoin d'aller si loin. Son père avait pris soin de le lui dévoiler. « Biron, lui avait-il dit, je te conseille, quand la paix sera faite, que tu ailles planter des choux en ta maison, autrement, il te faudra perdre la tête en Grève, » — ce qui ne manqua pas d'arriver.

III. — LES GRANDS CHEVEUX

On assure que la fin toute semblable du maréchal Henri II de Montmorency, dont nous voyons le curieux petit portrait par Porbus, en face de Biron et de sa sorcière, fut semblablement prédite par une centurie de Nostradamus. Elle dit :

Neuve obturée au grand Montmorency,
Hors lieux prouvés délivre à clere peine.

Pour nous, ce n'est pas très clair. Mais, quand on savait que *neuve* voulait dire Castelnaudary, et *obturée* fermée, que *prouvés* signifiait *publics*, et *clere peine* la peine capitale, selon le langage du Parlement de Toulouse, on voyait, ici, la prédiction que ce maréchal, battu et pris, parce que Castelnaudary n'avait pas

voulu lui ouvrir ses portes, devait être exécuté, à huis clos, à la suite d'un arrêt de ce parlement. Rien de réservé, tout en dehors, en ronds de bras et d'écharpe, en préciosité jusqu'au bout des doigts et des orteils, qu'il pose à peine sur l'étrier ou le bâton, ce charmant Henri II de Montmorency que Porbus ou Stella, dit-on, nous montre léger, aérien et prêt à s'envoler comme un papillon qu'il est, posé sur un mastodonte équestre plein d'éparvins, qu'il couvre d'affiquets et d'ostentatoires fanfreluches. Il louche un peu, mais on n'en reçoit pas moins son regard avec sympathie. Le sévère et méfiant condottiere du XVIe siècle s'effile et se bistourne. La chevelure abondamment poussée, commence à s'épancher en perruque, sur la fraise qui mousse en plat à barbe, serrant le menton. Les écailles de la cuirasse commencent à tomber aux extrémités pour laisser voir, qu'on les a fines et « le geste le plus agréable du monde. » Aussi, parlait-il plus des bras que de la langue, note Tallemant des Réaux. « On dit, à propos de cela, que M. de Montmorency étant entré dans une compagnie où était feu M. de Candale, tout le monde lui fit fête, quoiqu'il n'eût fait proprement que remuer les bras. » « Jésus, dit M. de Candale, que cet homme est heureux d'avoir des bras! » Il ne l'était pas moins de ses jambes, dont il se servait si bien au bal, que Bassompierre, qui dansait fort mal, le lui avoue : « Vous avez plus d'esprit que moi aux pieds. » Et s'il ne danse pas, précisément, sur sa monture éléphantesque, on sent qu'il s'en faut de peu, et déjà son écharpe tournoie derrière lui en anse de panier, comme emportée par le mouvement giratoire d'une valse. La figure, longue et avenante, a quitté le masque de dureté des vieux âges, et l'on y reconnaît la justesse de ce propos de Tallemant des Réaux : « Quoiqu'il eût les yeux de travers, M. de Montmorency était pourtant de fort bonne mine. » Mais de cervelle, point. Le bâton qu'il croche à peine du bout du pouce et de l'index, comme s'il était de verre, n'est qu'un accessoire de cotillon, sa grande épée, « celle du grand âne, » ricanait Bassompierre, n'est qu'un outil de bataille, comme aux mains du plus simple Suisse, et son cheval, doté d'un œil humain par le peintre, a l'air plus pensif que lui. Mais les papillons n'ont pas besoin de cervelle pour charmer, et celui-ci fut le papillon par excellence. « Il avait une telle vogue, qu'il n'y avait pas une femme, de celles qui avaient un peu la galanterie en tête, qui ne voulût, à

toute force, en être cajolée, et il en est venu des provinces exprès pour tâcher à lui donner dans la vue. » Jusqu'à la sienne, qui le pleura tant,dit-on, que, de voûtée qu'elle était, elle devint droite, « la fluxion qui l'avait courbée et nouée jadis s'étant écoulée par les yeux... » cure bien remarquable, que nombre de maris, meilleurs que celui-ci, n'ont guère le pouvoir de faire, et presque digne d'être retenue dans un procès en canonisation. Il est vrai que son dernier soin, en mourant, avait été d'écrire à sa femme, et de lui envoyer sa moustache et sa cadenette coupées en souvenir de lui. Que la hache et l'échafaud sont de grosses machines, pour détruire un insecte de cette sorte! A distance, du moins, cela nous paraît tel. Mais Richelieu n'en jugeait pas ainsi. Ce type de grand seigneur, aimable, généreux et fol, était inadapté au régime nouveau de la France : il fallait qu'il disparût.

C'est tout un monde qui disparaît avec lui. Le type des maréchaux politiques de ces deux premières salles ne se reverra plus dans notre histoire. Jusque-là, on ne sait jamais bien quelles guerres a mené leur bâton, nationales ou civiles, lesquelles « sont guerres de haine et non guerres d'honneur, » à l'estime de Montluc. Ce sont des chefs de partis autant que des soldats, presque des prétendants, sinon au trône du moins à la tutelle du trône, en tout cas au pouvoir et à une sorte de royauté dans les provinces. Le connétable de Montmorency est une manière de chancelier, et, à sa mort, on lui fait des « obsèques de Roy. » Le maréchal de Saint-André est roi dans Lyon et, chez lui en Gironde, les vaisseaux qui suivent le fleuve doivent, lorsqu'ils passent devant son château de Fronsac, tirer le canon, honneur réservé aux souverains. Quand le triumvirat catholique, composé de ces deux hommes et de Guise, s'effrite à la bataille de Dreux par la mort de l'un et la captivité de l'autre, on assiste à la royauté du seul Guise. Et bien plus tard, Louis XIII dit encore, à demi sérieusement : « Le roi Luynes. » A cette époque de rois enfants ou faibles et de régentes, souvent en fuite, sur les grands chemins, dans l'incertitude de l'avenir, parmi les factions, les émeutes, ils sont à la fois nécessaires et redoutables. A cet instant, l'histoire de la monarchie est une lutte tantôt obscure, tantôt ouverte contre ceux qui ont charge de la défendre, — les maréchaux au premier rang, — et s'il n'y avait pas irrévérence historique et surtout sacrilège esthétique à profiler,

auprès de leur grande lance épique, la devise qui ornait le sabre de M. Joseph Prudhomme, il serait rigoureusement juste de la leur appliquer.

Aussi, que de tragédies dans leur histoire! Combien de ces têtes minutieusement parées de toques et de bicoquets, cerclés de fraises, saupoudrées de fards, minutieusement dessinées par Porbus ou Stella, Clouet ou Dumonstier, ont roulé sur l'échafaud, après une bataille perdue ou une intrigue défaite, de Biron à Louis de Marcillac et à Montmorency, tant et si bien, que le maréchal de Saint-Géran de la Guiche, se sentant mourir, à la fin de l'année 1632, disait : « On ne me reconnaîtra pas dans l'autre monde, car il y a longtemps qu'il n'y est allé de maréchal de France avec la tête sur ses épaules. »

Les étrangers eux-mêmes, devenus maréchaux au service de la France, que font-ils autre chose qu'une guerre civile? Trivulce se bat contre Milan en haine de Ludovic le More, Strozzi contre Florence en haine de Cosme de Médicis, qui a fait étrangler son père dans le cachot du fort Saint-Jean-Baptiste, après le désastre de Montemurlo. C'est un *fuoruscito*. Une belle tête que ce Pierre Strozzi, à la ressemblance de son compatriote et contemporain Benvenuto Cellini. C'est le petit-fils de Filippo Strozzi, le bâtisseur du palais célèbre, dont nous avons l'admirable buste par Benedetto da Majano, dans la salle Michel-Ange, au Louvre. Ce nom de Strozzi qui évoque invinciblement l'image d'un cube géant de pierres ciselées comme des joyaux, merveilleux îlot d'ombres bleuâtres dans les matins lumineux de Florence, doit évoquer aussi pour nous de fiers soldats. Celui-ci, chef de Montluc en Toscane, se donna tout à la France, et son fils aussi devait combattre pour elle.

Cette confusion des rôles politiques et militaires se voit surtout chez un connétable, beaucoup plus homme d'État que de guerre : le connétable de Luynes, dont voici la fine tête émergeant d'une fraise blanche, d'un cordon bleu et d'une arlequinade de losanges zinzolins. Priuli envoyé de Venise, dînant à Fontainebleau, entre lui et le cardinal de Retz, nous le montre : « Pendant que je discourais avec M. le Cardinal, M. le Connétable avait derrière son siège une multitude de grands seigneurs et d'autres personnes auxquelles il prêtait l'oreille et, en mangeant, il expédiait toutes leurs requêtes et il faisait attention à ce qu'ils lui disaient tous avec tant d'application et une si

grande célérité, que c'était chose merveilleuse et incroyable à voir; en sorte que, à la fin du repas, beaucoup d'affaires se trouvèrent ainsi expédiées. » Il était d'ailleurs aussi brave qu'un autre : c'est son titre de connétable qui l'écrasait. On lui prêtait ce mot, quand il partit pour faire la guerre aux huguenots, qu'au retour il apprendrait l'art militaire de la guerre. En fait, il mourut sans le savoir.

Plusieurs autres, pourtant, bien meilleurs soldats que lui, ont laissé surtout le souvenir de brillants causeurs. Tel, le fameux Bassompierre, dont on voit ici deux portraits, l'un officiel et gourmé attribué à Philippe de Champagne, l'autre, une sanguine, toute ronde et bonne enfant, plus révélatrice. « Il était beau et bien fait, dit la chronique, quoique assez gros et gras, dansant mal, ne montant pas très bien, et n'étant pas trop « dénoué. » Mais fort satisfait de lui-même et avec une si grande santé qu'à soixante-quatre ans il disait qu'il « ne savait pas encore où était son estomac. » C'est sans doute ce qui lui permit de faire une prouesse guerrière aux Sables-d'Olonne; il se mit dans l'eau, jusqu'au cou, pour montrer le chemin aux autres. Mais sa gloire était dans son extrême galanterie ; il devançait son temps : c'était presque un homme du XVIIIe siècle. On l'avait surnommé *Bel-Accueil*, et quant à son nom lui-même il servit de surnom à tous ceux qui excellèrent en bonne mine et en propreté. On disait : un Bassompierre, comme on eût dit un Pétrone. Ses valets même se piquaient d'extrême politesse et se précipitaient au secours des dames sans page pour porter leur robe, disant : « Encore ne sera-il pas dit qu'un laquais de M. de le maréchal de Bassompierre laisse une dame comme cela! » Son grand prestige était son esprit toujours en éveil et ses bons mots innombrables. On l'a même accusé d'aimer mieux perdre un ami qu'un bon mot. Vint un jour, avec les ans, où il perdit ses amis et ne trouva plus ses bons mots. Il avait encore de l'esprit, mais il en faisait plus souvent qu'il n'en avait, ce qui est le sort et le châtiment des gens qui passent pour en avoir. C'est sans doute ce qui l'avait fait mettre à la Bastille et ce qui l'en fit sortir, ce qui n'alla pas sans grande cérémonie. Il est impossible de voir ce gros joufflu, satisfait, l'œil en coin, la lippe gourmande, dans la petite sanguine ici exposée, sans se rappeler le mot d'une femme qui connaissait bien la vie qu'on menait dans son vide-bouteilles de Chaillot : « Vous êtes le plus goguenard des amants. »

Tout autre, on le sent, a dû être ce vieillard, magnifiant la ressemblance d'Henri IV dans sa tête toute hérissée, toute blanche et qu'on imagine inamovible : le maréchal de la Force par Dumonstier. Auprès, est une copie du tableau de Delaroche, où l'on voit cet épisode célèbre de la Saint-Barthélemy : sous un monceau de cadavres, au milieu de ses parents massacrés, un enfant qui respire encore est découvert par un « paumier, » qui le sauve. C'était le futur maréchal de la Force. La mort ayant passé ainsi près de lui si tôt, l'oublia, bien qu'il fût la bravoure même et qu'il la provoquât souvent dans sa longue carrière, presque centenaire, disant après Rocroy, qu'il souhaitait mourir comme le comte de Fontaine. A quatre-vingt-six ans, il courait encore le cerf. Même en pleine paix, il était toujours là où il pouvait y avoir du danger : il était dans le carrosse d'Henri IV le jour de Ravaillac et, plus tard, dans celui de Richelieu, le jour où le peuple accusait le cardinal de tous ses maux. Car cette belle tête héroïque était fort populaire. « Oui, monsieur le maréchal, je veux aller à la guerre avec vous, » disaient les crocheteurs en lui « touchant la main. » Le poignard de Ravaillac est exposé là auprès. On dit qu'il n'est pas authentique. Le tableau de Delaroche, comme ce poignard, est un bon exemple de ces couleurs locales ou historiques, trop parfaites et pittoresques pour être vraies. Ce ne sont que des signes, comme les documents écrits eux-mêmes : l'héroïque valeur du vieux maréchal est une réalité. Et, aussi le témoignage de ce portrait, qui reflète la fidélité, l'imperméabilité, l'absurdité même, si l'on veut, de l'homme qui ne change jamais.

Les cheveux ont commencé à croître, dès la fin des guerres de religions. Chez le maréchal de Guébriant, par Dumonstier, une perruque naturelle foisonne et retombe en toison moutonnière sur une tête fine, svelte, allongée, comme un marbre du XV[e] siècle, un peu dissymétrique, un œil plus haut que l'autre, le nez mince, les moustaches fines s'évasant en pinceau écrasé aux coins de la bouche, et filant sous le menton en pointe à la royale, autour des lèvres fermées et scellées dans le circonflexe très pur de leur arc. Elles ne l'étaient pas toujours. Heureusement pour lui, il était en train de parler, ou même de crier, le jour où, assiégeant Vogan, en Piémont, une balle vint lui trouer la joue droite pour ressortir par la bouche grande ouverte. Il n'en subit point d'autre dommage, qu'une plaie jamais entièrement cica-

trisée. C'est pourquoi à partir de ce jour, — il avait vingt-huit ans, — il porta cette rondelle noire que nous lui voyons appliquée sous la pommette, et qui n'est point une parure, comme l'est, en pendant, le nœud serrant la cadenette qu'on portait alors au côté gauche de la chevelure Posé de la même façon et encadré par la même chevelure et la même barbe que le connétable Henri de Montmorency, dont nous voyons ici près un crayon tout semblable, ce n'est cependant point du tout le même homme et les traits signalétiques diffèrent totalement. Pour le connétable Henri « on l'accusait d'être fort brutal : à peine savait-il lire. Sa plus belle qualité était d'être à cheval aussi bien qu'homme du monde ; il tenait un teston sur l'étrier sous son pied et travaillait un cheval, tant il était ferme d'assiette, sans que le teston tombât ; et en ce temps-là, le dessous de l'étrier n'était qu'une petite barre large d'un travers de doigt. » Dans le portrait de Guébriant, on rencontre un autre homme. On y lit la réserve, l'observation, la tranquillité d'âme, rien d'avantageux, malgré la coquetterie de la cadenette, peut-être même quelque chose de modeste... En fait, c'est l'énergie même, la sagesse et l'honneur personnifiés, l'intelligence de la guerre la plus compréhensive et la prudence la mieux éveillée, avec le plus entier mépris de la mort, — tout ce qu'évoque, en face de ce gentilhomme discret et un peu précieux, ce double trait : qu'en naissant il descendait de la famille de Du Guesclin, et qu'à sa mort, il fallut appeler Turenne pour le remplacer. Nous sommes en présence d'une des plus pures figures de héros qui se soient présentées devant l'Histoire.

Comment l'Histoire l'a-t-elle oublié, au point que, devant la maquette de son monument, en voyant ce guerrier antique à demi couché, la main sur son bâton, comme un voyageur qui se repose, on se demande de quel siècle et de quel pays il sort. C'est qu'il n'a figuré dans aucune bataille ordonnée à la façon d'une tragédie classique, et par là, gravée dans nos mémoires, comme celles de Napoléon. La guerre qu'il a faite était amorphe, éparse et d'une longueur telle qu'elle a pris de cette longueur même son nom, de *Trente Ans*. Et ce n'a pas été en présence d'un Roi-Soleil, prolongeant les moindres coups d'épée en rayons de gloire. Quand les courtisans de Louis XIV ont célébré le passage du Rhin comme un miracle, ils ne se sont

point avisés que trente-deux ans plus tôt, un homme du nom de Guébriant l'avait conçu et réalisé, avec toute son armée, en huit jours et huit nuits d'hiver, devant l'ennemi tout proche, sans perdre ses hommes, ni ses chevaux qu'il avait jetés dans le fleuve, à la nage, lorsqu'il n'avait pas de place sur ses pontons pour les faire traverser. Arrivé sur l'autre rive, qui manquait-il à l'appel pour que cette action passât à la postérité? Boileau et Lebrun, tout seulement, et c'est pourquoi le Passage du Rhin par Guébriant n'est pas venu jusqu'à nous. Non plus la prise de Brisach, qui pourtant nous donna l'Alsace, ni la victoire de Kempen qui lui donna ce bâton de maréchal, que nous le voyons tenir sur son tombeau avec la nonchalance d'un philosophe désabusé. Admirable mensonge de l'art de la Renaissance, qui revêt le mort d'un travesti suprême, pour faire entendre qu'il est entré dans l'immortalité! Le costume vrai que figurait le Moyen-âge sur les tombes a disparu. Les mains qu'il élevait vers Dieu ne se joignent plus pour la prière. Le front se penche sous la pensée. C'est la sérénité du repos antique, bien due à ce Marc-Aurèle, égaré parmi nos discordes civiles, toujours brave, toujours calme, toujours actif, toujours fidèle et qui prenait, mourant, le même soin de son armée que s'il devait s'en servir encore toute une vie.

La maquette exposée ici est celle de la statue maintenant détruite qui figurait avant la Révolution sur son mausolée à Notre-Dame, où il était inhumé. C'est un honneur que nul maréchal n'avait obtenu depuis Brissac, et il est rare que le mérite atteigne les honneurs sans qu'une ambition le pousse. Quand, par hasard, la chose arrive, il faut regarder autour de lui, si quelqu'un n'a pas eu l'intrigue dont il manqua. Ici, il n'y a pas à aller loin : la maréchale de Guébriant en avait pour deux. Dévouée à la fortune de son mari, durant sa vie, elle fit jouer pour elle-même, veuve, ses rares facultés de femme d'État. Elle fut ambassadrice en Pologne, et de telle sorte que le roi Wladislas disait qu'il fallait, en effet, l'avoir vue pour imaginer ce dont une femme était capable. On regrette de n'avoir pas de portrait d'elle ici : il serait bien étonnant qu'on y trouvât le trait de la modestie qui souligne celui de son mari...

Le portrait équestre du maréchal d'Hocquincourt, par Caminade, est le premier qui ne se garde plus du tout, mais se

livre et s'échange, s'occupant de vous, des yeux « qu'il avait noirs et brillants, » au dire de Bussy-Rabutin, et du geste de son bâton manié comme une baguette magique, pour vous montrer quelque merveille avec satisfaction. Nous sentons que nous passons dans une autre époque et nous ne nous trompons pas. Ce vers quoi son lourdaud de cheval s'avance, sur une litière de trophées, c'est le règne de Louis XIV, qui sera aussi celui de la sociabilité, du luxe et de la grandeur. Le rideau rouge tombe derrière lui sur un chaos de guerres civiles, duquel enfin la France va sortir. Combien il diffère du Montmorency, à cheval posé et composé de même ! La fraise qui moussait autour du cou est retombée sur la cuirasse, s'est aplatie et étalée en dentelle, l'écharpe réduite à des proportions plus mesurées, est nouée en brassard, et flotte en banderole, la chevelure plate sur le front tombe en chute droite, disciplinée, « en comète, » et l'armure est un véritable habit de guerre au lieu de sembler une parure de ballet. La fantaisie individuelle cède : la majesté du grand siècle naît.

Quant au personnage qui paraît ici, « le nez bien fait, le front un peu serré, le visage long, les cheveux noirs et crépus, la taille belle, » si c'était un profond génie, nous serions bien étonnés. Mais plus encore, s'il n'était pas brave, magnifique et amoureux... Et en effet, il est tout cela avec profusion. Sa bravoure est prouvée à la Marfée, à Rethel, à Angers, à Arras où il prend sa part de la victoire avec Turenne et La Ferté. Il exagère même et comme « il a fort peu d'esprit, » on forge un cartel qu'on envoie de sa part à Piccolomini, le général ennemi, pour se moquer de ce « franc picoüard qui étoit toujours sur les éclaircissements et qui n'avoit pas le sens commun. »

Mais son air magnifique ne nous trompe pas non plus. Gouverneur de Péronne, il reçoit avec un faste princier, successivement Mme de Chevreuse, l'archevêque de Reims, le duc d'Enghien, le comte de Pigneranda, plénipotentiaire du roi d'Espagne, le maréchal de Rantzau, la reine de Pologne, Marie de Gonzague et les ambassadeurs polonais, le gouverneur des Pays-Bas, le prince de Condé, le duc d'York, futur Jacques II, puis Mazarin réfugié, puis après la Fronde, à l'occasion du siège d'Arras, Louis XIV et sa Cour... Avec cela, dit Bussy-Rabutin, toujours amoureux. « Sa valeur auprès des dames lui tenait lieu de gentillesse. » D'ailleurs facile à dégoûter. En un mot,

ondoyant comme son écharpe, rude comme son armure, fastueux comme sa dentelle.

Le tout ensemble apparaît bien dans une scène que raconte Saint-Évremond, lors d'un dîner qu'il prétend avoir fait chez le maréchal avec le R. P. Canaye, jésuite, lequel fit tomber le discours insensiblement sur la méfiance qu'il faut avoir des nouvelles doctrines et des esprits forts. — « Le père a raison, dit le maréchal, j'ai ouï dire que le diable ne dort jamais. Il faut faire de même : bonne garde, bon pied, bon œil. Mais quittons le diable et parlons de mes amitiés. J'ai aimé la guerre devant toutes choses, Mme de Montbazon après la guerre, et tel que vous me voyez, la philosophie après Mme de Montbazon. » — « Vous avez raison, reprit le père, d'aimer la guerre, Monseigneur; la guerre vous aime bien aussi; elle vous a comblé d'honneurs... Mais pour ce qui regarde Mme de Montbazon, si vous l'avez convoitée, vous me permettrez de vous dire que vos désirs étaient criminels. Vous ne la convoitiez pas, Monseigneur, vous l'aimiez d'une amitié innocente. » — « Quoi, mon père, vous voudriez que j'aimasse comme un sot? Le maréchal d'Hocquincourt n'a pas appris dans les ruelles à ne faire que soupirer. Je voulois, mon père, je voulois! Vous m'entendez bien? » — « Je voulois! Quels je voulois! En vérité, Monseigneur, vous raillez de bonne grâce... Passons, passons, Monseigneur, vous dites cela, Monseigneur, pour vous divertir. » — « Il n'y a point là de divertissement, mon père; savez-vous à quel point je l'aimois? » — « *Usque ad aras*, Monseigneur. » — « Point d'*aras*, mon père. Voyez-vous, » dit le maréchal en prenant un couteau dont il serrait le manche; « voyez-vous, si elle m'avait commandé de vous tuer, je vous aurais enfoncé un couteau dans le cœur. » Le père, surpris du discours et plus effrayé du transport, eut recours à l'oraison mentale et pria Dieu secrètement qu'il le délivrât du danger où il se trouvait; mais, ne se fiant pas tout à fait à la prière, il s'éloignait insensiblement du maréchal par un mouvement de fesse imperceptible. Le maréchal le suivait par un autre tout semblable et à lui voir le couteau tout levé, on eût dit qu'il allait mettre son ordre à exécution... »

Hélas! les ordres de l'amour devaient lui faire commettre une faute de beaucoup plus de conséquence au point de vue national, que n'eût été le meurtre du pauvre père Canaye, si cette scène, imaginée ou travestie par Saint-Évremond, avait fini de

façon tragique. Mme de Montbazon était morte au moment de ce dîner théologique, mais non point Mme de Châtillon. Et c'est bien à cause de sa passion pour elle, comme par haine de Mazarin, qu'il voulut remettre à Condé cette forteresse de Péronne dont il était gouverneur, et l'ôter au roi. Amour d'une femme qui se mêle de politique, haine d'un ministre : source de bien des sottises politiques, en ce temps-là comme en d'autres. « Il se jetoit dans les affaires sans en considérer les suites, » dit Bussy-Rabutin. Cela se passait le 24 août 1655. Pendant que le maréchal cherchait à débaucher de leur devoir les notables de la ville, qui résistaient, « Mme la maréchale vint sur ces entrefaites et supplia son mari de se désister de ses prétentions; sa démarche fut payée d'un soufflet de la part du maréchal, » dit l'Histoire. La maréchale était loyaliste, peut-être par loyauté, peut-être parce que la duchesse de Châtillon ne l'était pas. Au reste, elle eût sauvé son mari. D'Hocquincourt, toujours léger et ce jour-là brutal, n'eut même pas la bravoure civique : il se déroba par une porte d'eau, et fila sur la rivière, à l'indignation des Picards qui tenaient pour le roi. Une fois derechef en campagne, il retrouva sa bravoure militaire. La veille de la bataille des Dunes, il était au siège de Dunkerque, dont Condé voulait empêcher la prise. « Avec cette valeur peu considérée qu'il a eue toute sa vie, le maréchal d'Hocquincourt s'avança, le 12 juin, fort proche des lignes pour les reconnaître, où il fut salué d'une décharge de mousquets d'un corps de garde suisse, dont il fut tué, » dit la chronique. Il perdit ainsi la vie, « qu'il quitta, ajoute Mme de Motteville, avec un sensible regret de mourir hors du service du Roi. » — C'est le dernier des maréchaux rebelles.

ROBERT DE LA SIZERANNE.

(A suivre.)

UNE ERREUR DE M. LLOYD GEORGE

PETITE PROPRIÉTÉ FRANÇAISE ET CONFISCATION RUSSE

M. Lloyd George, dans son discours à la Chambre des communes, le jeudi 25 mai dernier, s'est exprimé en ces termes :

Les révolutions qui s'effectuent sur une grande échelle, entraînent dans leur sillage la confiscation des biens et j'ai le regret de dire confiscation sans compensation. *La Révolution française a été accompagnée de la confiscation de toutes les terres et peut-être l'esprit conservateur de la France d'aujourd'hui a-t-il ses racines dans la confiscation.*

La révolution russe entraîne aussi comme conséquence la répudiation des obligations contractées par la Russie ; mais il y a cette différence avec la France que si celle-ci *a créé un système de petites propriétés pour le paysan sans offrir de compensation* pour les terres confisquées, elle n'a pas cherché à emprunter de l'argent aux autres nations.

Comme la bonne foi de M. Lloyd George ne saurait être mise en doute et qu'il croit sincèrement ce qui précède, nous sera-t-il permis de dire que le premier ministre d'Angleterre abuse un peu du droit que possède un homme politique étranger d'ignorer l'histoire économique de la France, tant ancienne que moderne, et qu'il use aussi très largement du même droit en ce qui concerne la Russie agricole d'aujourd'hui.

***

Bien que la mode, dans le camp bolchéviste ou bolchévisant, soit de chercher à déshonorer la Révolution française en la comparant à l'anarchie soviétique, ce n'est que par une méconnaissance complète des faits du passé que l'on prétendrait établir, avant ou après 1789, un parallèle quelconque entre la propriété en France et la confiscation en Russie.

Ce n'est pas à la Révolution, c'est au Moyen âge, que remonte, chez nous autres Français, la création de la propriété paysanne. Elle fut intimement liée à l'abolition du servage, phénomène purement économique, nullement politique ni religieux, mais résultant du libre jeu d'intérêts en présence. La prospérité agricole du XIIIe siècle engendra la hausse des terres, — en cent ans l'hectare monta de 360 francs à 1 050 en monnaie de 1913; — d'où le besoin de bras, puisque c'est uniquement aux époques de prospérité que l'agriculture se plaint de « manquer de bras, » plainte qui prouve, ou la hausse des salaires agricoles, parce qu'on recule à payer ces bras un prix excessif, ou la mise en valeur d'une surface plus grande que précédemment.

L'homme parut alors le bien le plus précieux, source de toute richesse par le profit que l'on tirait du sol défriché; on se mit les laboureurs aux enchères, et le prix dont on les paya fut la liberté et la propriété foncière. Le mouvement, une fois commencé, continua par sa seule force, par le « droit d'attrait, » une manière, entre seigneurs, voisins, de se soutirer les hommes les uns aux autres. Non seulement le Roi, mais la plupart des princes usaient, tant qu'ils pouvaient, de cette escroquerie chevaleresque, vis-à-vis des fieffés, clercs ou laïques, de moindre envergure. De sorte que les seigneurs, de peur d'être abandonnés de leurs serfs qui eussent déguerpi, quand ils y trouvaient avantage, chez un maître plus puissant, furent tous amenés peu à peu à en faire autant.

Le sol fut ainsi morcelé et transféré, du seigneur à ses serfs affranchis, par un acte qui porte improprement le nom de « bail à cens, » mais qui est effectivement une *donation*, moyennant une rente minime, invariable, et des profits indirects connus sous le nom de « droits féodaux. » Le bailleur, selon la formule du temps, a « livré, versé, quitté, transporté et octroyé, à toujours et à perpétuité, au preneur et à ses successeurs, »

la terre qui fait l'objet du contrat. Il « s'en est démis, dévêtu et dessaisi, et a vêtu et saisi le preneur. » Il l'a « mis en bonne possession, et fait vrai seigneur, comme en sa propre chose et domaine. » Tels furent les termes solennels que l'on employa, et il semble que l'on ait recherché les expressions les plus fortes que la langue juridique ait pu fournir, pour marquer la transmission expresse du fonds, du bailleur qui vend au preneur qui acquiert.

Une seule restriction fut apportée à l'indépendance du nouveau possesseur. Il ne pouvait céder son domaine à des gentilshommes ou à des clercs, « mais pourra les aliéner à tous autres suivant leur plénière volonté à vie et à mort, » à charge par les acquéreurs de payer au seigneur les *droits de mutation* que perçoit aujourd'hui, pour le compte de l'État, l'administration de l'Enregistrement, et que percevaient, avant 1789, les héritiers des possesseurs primitifs. Et c'est parce qu'ils craignaient de voir compromettre ces droits, et tous autres sur le revenu desquels ils comptaient, qu'ils interdisaient à ceux qui recevaient la terre de la céder à « personne ecclésiastique ou gens privilégiés. »

Telle est l'origine, très ancienne en France, du morcellement et de la propriété paysanne; elle n'a rien de commun avec la confiscation, puisqu'elle fut établie par contrats spontanés et non par violence; et il est curieux de remarquer qu'à cette époque barbare, et qui ne se piquait point d'humanitairerie, le libre effet des conditions naturelles ait réalisé chez nous le rêve que les utopistes croient être le but final des sociétés politiques, — toute la terre aux laboureurs, — tandis qu'au contraire il accompagne seulement l'aurore des sociétés en formation.

De tous ces colons égaux devant la nature, avec leurs bras et quelques instruments rudimentaires pour tout capital, qui reçurent du XIIIe au XVe siècle des lambeaux de terrains d'une importance variant entre 10 et 150 hectares par famille, selon les provinces, les uns eurent des descendants qui, par une marche constamment ascensionnelle, entrèrent dans la bourgeoisie, puis dans la noblesse; d'autres se ruinèrent et retombèrent dans le prolétariat; un certain nombre mourut sans postérité ou émigra sans laisser de traces. C'est là ce que nous révèle l'étude patiente des familles que l'on parvient à suivre pendant plusieurs siècles.

En certaines provinces, les inconvénients d'un morcellement excessif et d'une sorte de pulvérisation du sol n'avaient pas tardé à se faire sentir. A quelques mètres du donjon commençait, au temps féodal, la propriété roturière dont la division et la subdivision atteignait un degré incroyable : telle prairie de quatre hectares était répartie en quarts et demi-quarts d'arpents entre une cinquantaine de possesseurs. Mais quoiqu'il y ait eu, depuis le milieu du XVI[e] siècle, un mouvement de concentration, que de grands domaines se fussent alors constitués, par exemple les grandes fermes de Beauce et de Brie qui toutes datent du XVII[e] siècle, le sol français demeura jusqu'à la fin de la monarchie aux mains de plusieurs millions de propriétaires.

On ne saurait ouvrir un inventaire d'archives de l'ancien régime sans y rencontrer des myriades d'achats de terres faits à ou par des laboureurs; pour créer un parc de 30 hectares, tel seigneur doit acheter, l'une après l'autre, deux cents parcelles. Louis XIII et Louis XIV n'agirent pas autrement pour constituer, miette à miette, Versailles et Trianon, — Trianon, village de 32 habitants, dont 26 étaient propriétaires du parc actuel.



Dans la France de 1789, les évaluations les plus modérées portent à 4 millions le nombre des détenteurs du sol; ce qui, pour 25 millions d'âmes, — soit 8 millions de familles ou feux, — représenterait près de moitié de la population. Quoique la qualité de « propriétaire » s'applique ici à des individus qui possèdent seulement, au village, une maison avec un jardin et qu'en l'absence de statistique générale il soit difficile de fixer un chiffre, il est certain que la propriété paysanne absorbait alors une part qui ne devait pas être très inférieure au tiers de la *superficie cultivée*.

Cette propriété ne fut donc pas créée par la Révolution française, laquelle n'a pas été d'ailleurs, — et c'est aussi une erreur de M. Lloyd George, — « accompagnée de la confiscation de toutes les terres. » Seules, les terres du clergé furent mises « sous la main de la nation, » mais non point celles de la « noblesse, » en tant que classe ou ordre privilégié. Les seuls nobles dont les biens aient été confisqués furent les « émigrés. » Or, non seulement tous les gentilshommes n'émigrèrent pas,

nombre d'entre eux parvinrent à traverser sans encombre la période aiguë de la Révolution, mais ceux qui furent emprisonnés, déportés ou massacrés, et les héritiers mêmes de ceux qui montèrent sur l'échafaud, ne furent pas dépouillés de leurs biens, ou ces biens furent restitués, sitôt après la Terreur, aux familles qui prouvaient que leur chef n'avait pas émigré.

Quant à ceux, nobles ou roturiers, qui étaient « portés sur la liste d'émigration, » leurs terres confisquées ne furent pas toutes vendues, faute d'acquéreurs. L'Empire et la Restauration restituèrent en nature *plus de la moitié* des immeubles ; dans le district de Toulouse, par exemple, sur 370 domaines séquestrés, 111 furent aliénés et 259 rendus à leurs propriétaires.

Ceci n'est pas pour excuser ou atténuer les excès lamentables de notre Révolution, mais pour en préciser la nature, en mesurer la portée et se garder des généralisations erronées. Il est clair que toutes les demeures seigneuriales n'ont été chez nous, ni détruites pendant la tourmente révolutionnaire, ni arrachées à leur légitime possesseur ; puisque le plus grand nombre de ces demeures sont encore debout et habitées par les mêmes familles que sous l'ancien régime. Chacun en connaît de telles dans son voisinage et, pour n'en citer que de très illustres, à voir les châteaux d'Harcourt, de La Rochefoucauld, de Brissac, d'Uzès, de Broglie, de Josselin aux Rohan, de Maintenon aux Noailles, de Brienne aux Bauffremont, de Dampierre aux Luynes, etc., etc., on peut se demander s'il y a présentement, malgré la nuit du 4 août, beaucoup plus en Angleterre qu'en France de membres de la haute aristocratie logés dans les maisons de leurs aïeux.

En fait, d'après mes recherches personnelles, et d'accord avec les plus récents dépouillements d'archives sur ce sujet, l'on peut estimer au dixième environ des terres françaises la superficie confisquée et aliénée par la Révolution. *Aliénée, mais non dispersée ;* si l'on examine *la qualité* des acheteurs de biens nationaux, on voit que les deux tiers environ furent des bourgeois, des hommes de lois, des commerçants ou des propriétaires du bourg ou de la ville voisine ; un tiers seulement furent des cultivateurs ou des artisans. Et, si l'on entre dans le détail des achats réalisés, on constate qu'il a été adjugé *aux bourgeois une surface incomparablement plus grande* qu'aux paysans, parce

que les lots étaient le plus souvent d'un prix inaccessible à la bourse des prolétaires ruraux.

Plus tard, sous le premier Empire, il y eut des reventes spéculatives, avec morcellement, qui augmentèrent le nombre des propriétaires. Mais, *pour la surface cultivée sous Louis XVI*, le morcellement n'a pas augmenté sensiblement par le fait de la Révolution. Ce qui, depuis 1789, a contribué à la division de la propriété, c'est *l'augmentation de la surface cultivée* depuis cent trente ans, l'immensité des landes, pâtures et forêts *indivises* qui ont été happées par la propriété individuelle et principalement par la petite propriété. En citerai-je un exemple topique aux environs immédiats de Paris? Au Vésinet, où le cadastre initial date de 1824, on ne trouvait alors qu'un seul propriétaire, le territoire actuel de cette commune étant occupé par une forêt de l'État, non imposable; en 1885, les propriétaires y étaient au nombre de 759. A Nanterre, au contraire, on comptait 1775 cotes foncières en 1813 et 1424 seulement en 1860.

***

En France, l'évolution économique a précédé l'évolution politique; les habitants et l'État ont grandi ensemble, se sont formés et développés en même temps. Quand notre paysan était serf, l'individu qui portait le titre de « Roi des Français, » — *Francorum rex*, — était un seigneur un peu plus « arrivé » que les autres, mais guère plus possessionné que bien d'autres et, pour longtemps encore, en lutte avec eux. Avant que ce seigneur fût devenu « l'État, » les paysans étaient devenus des *vassaux-propriétaires* et, bien avant que ce seigneur disparût, par la Révolution de 1789, les Français, sans cesser d'être *politiquement* des sujets, étaient devenus *économiquement* des citoyens. Parmi ces innombrables petits « États » qu'avaient été les serfs du Moyen âge, les serfs étaient passés à travers ce réseau de jalousies et de concurrences pour atteindre du même coup la propriété et la liberté.

En Russie, au contraire, l'armature de l'État s'est constituée avant le développement du progrès social. On a coulé dans un moule rigide une pâte brute dont la fermentation s'est arrêtée. Lorsque le « Grand-Prince » de Moscou, au milieu du XVIe siècle, eût enfin secoué le joug tartare et se décora de ce titre d' « au-

tocrate, » destiné à affirmer son indépendance vis à vis des successeurs de Gengiskhan ou de Timour, le type de souveraineté qu'il inaugura fut le type asiatique, ou, si l'on veut, le type byzantin : l'absolutisme, et non la vassalité à la manière féodale.

Boyards ou moujiks à l'état social mal défini, pour que tous lui fussent uniformément soumis, les paysans durent servir les nobles, afin que ceux-ci pussent servir le tsar à l'armée. Par une loi nouvelle, au début du XVIIe siècle, tous les laboureurs sans distinction de classe, ceux des nobles comme ceux du tsar, furent désormais incorporés au domaine. Toute migration, tout changement de domicile fut interdit et devint impossible. La chaîne fut solidement rivée par une administration centraliste et par des mesures sévères, prises aussi bien contre les fugitifs que contre les seigneurs qui les recueilleraient. Ainsi accablée, inculte, maintenue par ses maîtres et par l'État dans une enfance éternelle, la classe la plus nombreuse, la plus pauvre de la nation stoppa dans la barbarie jusqu'à l'émancipation de 1861.

Celle-ci, œuvre de théoriciens, communistes à leur manière, ou de financiers frappés uniquement du recouvrement facile de l'impôt, conféra la propriété collective et obligatoire d'une certaine étendue de terre aux habitants de chaque commune, constitués en un syndicat, — le *Mir*. Au *Mir* incomba le paiement de la redevance destinée à amortir le prix du sol. Cette conception eut pour effet de retarder le progrès rural d'un demi-siècle.

La surface agraire de la Russie d'Europe, dans ses frontières de 1914, mesurait 430 millions d'hectares, dont l'État, les villes, les apanages et autres institutions possédaient 165 millions, chiffre que l'on faisait miroiter comme susceptible de doter les cultivateurs mal partagés. En réalité, le domaine de l'État était cantonné, pour 132 millions d'hectares, dans les cinq gouvernements du Nord et du Nord-Est, — celui d'Arkhangel en contenait seul 82 millions, — et consistait en terrains marécageux, impropres à la culture, en *toundras* où croissait à peine le bouleau nain et le lichen d'Islande. Dans les autres parties de l'Empire, l'État ne possédait que des forêts, dont l'exploitation rationnelle constituait un devoir public.

Sur les 265 millions d'hectares de biens privés qui restaient, les paysans, avant la guerre, en détenaient 179 millions, c'est-à-dire *les deux tiers*, proportion plus forte que chez aucune

nation d'Europe, proportion double de la nôtre, où la petite propriété, — moins de 9 hectares, — ne représente qu'*un tiers* du territoire, et la moyenne propriété (9 à 50 hectares), un autre tiers. Les paysans français, qui vivaient bien, avaient ensemble, en pleine propriété, beaucoup moins de bonne terre que les paysans russes, qui vivaient mal, parce qu'ils étaient incapables de la bien faire valoir. En effet, parmi ces 179 millions d'hectares qui leur appartenaient, il n'y avait guère de propriétés individuelles : 14 à 15 millions d'hectares seulement. Tout le reste était propriété collective. Chaque famille avait droit, selon les localités, à 1, 2, voire 4 hectares par « âme » masculine; mais il fallait, pour ne léser aucun intérêt, que chacun, dans la distribution périodique, eût son lot des meilleurs terrains et des plus mauvais, des plus proches et des plus éloignés du village, le tout réparti dans les trois sortes de champs que comporte l'assolement triennal. De là, pour chacun, vingt, trente ou cinquante parcelles à cultiver, quelquefois de deux ou trois mètres de large seulement et plusieurs distantes de 15 à 20 kilomètres du village.

C'était exactement ce qui se pratiquait au sixième siècle de l'ère chrétienne, et dont on trouve la trace chez nous, à l'Est dans les modèles d'établissements des Burgondes, comme à l'Ouest dans l'histoire des Bretons : la propriété collective du clan dont les membres faisaient passer et repasser le niveau sur leurs têtes et se livraient à des lotissements compliqués de la masse agraire, qu'ils reformaient à la mort du père, du fils, du petit-fils, pour uniformiser des parts que la nature, le nombre des enfants, dérangeaient sans cesse. Le moyen de faire de la bonne culture, quand on dépend en tout de la volonté de ses voisins, que l'on doit labourer, ensemencer, moissonner en même temps qu'eux, que l'on ne peut ni transformer son champ, ni l'enclore et que l'on n'a aucun intérêt à le fumer! C'était la conception de l'égalitarisme dans toute sa niaiserie. En France, nous ne l'appliquons qu'à la vie publique, de petite importance par rapport à la vie privée. Encore est-ce seulement en façade. L'égalité dans la gêne, c'était le résultat du communisme foncier auquel était, jusqu'à la guerre, asservi le paysan russe.

Le libérer de ces entraves, allotir peu à peu en pleine et définitive propriété ces 155 millions d'hectares, dont les paysans jouissaient en commun avait été, il y a une douzaine

d'années, la pensée maîtresse d'un grand homme d'État, le ministre Stolypine, qu'un assassinat politique ravit à son pays. Eût-il réussi et combien d'années eût exigé, avec une armée d'arpenteurs, ce travail gigantesque de remaniement, groupement et répartition d'exploitations judicieuses?

Survint la confiscation bolchéviste; les paysans crurent que les 72 millions d'hectares des nobles et des bourgeois leur étaient dévolus, puisqu'on leur disait de les prendre; tandis qu'au contraire ils perdaient leur ancienne propriété *communale, nationalisée* comme l'autre. Ils ont droit à toute la terre..., mais seulement pour la cultiver au profit de la « Nation, » seule maîtresse du fonds, autorisée comme telle à disposer des produits et à les réquisitionner dans la mesure où elle le juge convenable. On connaît le système et avec quel succès rapide il est parvenu à faire régner la famine et à dépeupler le pays. Dans cette universelle confiscation verrons-nous sombrer le mir, remplacé avec le retour de l'ordre par la propriété individuelle dont le paysan russe aura soudain pris le goût? Il n'avait pour elle, jusqu'à ces dernières années, que la méfiance et même l'antipathie des hommes primitifs, qui si longtemps ont lutté contre elle et l'ont repoussée.

L'utilité générale l'a pourtant créée et imposée à tous les peuples civilisés; il n'y avait pas de civilisation possible sans elle. C'est sur cette utilité qu'elle repose et non point sur quelque tradition sacro-sainte, sur je ne sais quel fondement antique et mystérieux. L'histoire nous apprend que la propriété foncière individuelle, sous sa forme contemporaine, loin d'être, comme les Soviets sont portés à le croire, un vestige du passé qu'on a omis de faire disparaître, est, au contraire, une conquête du présent que l'on vient de consolider.

GEORGES D'AVENEL.

LA
MUSE FOLLE DE LAMARTINE

L'ALBUM DE SAINT-POINT — LETTRES INÉDITES EN VERS

Quidquid tentabam scribere versus erat.
(OVIDE.)

Alors qu'une jeunesse nouvelle, révélée dans la violence, marche, âpre et hâtive, vers de nouveaux destins, les choses de naguère ont revêtu, semble-t-il, un prestige plus rare ; elles nous attirent et nous émeuvent davantage, par leur grâce aujourd'hui désuète. Et sans doute faudrait-il quelquefois reculer d'un peu, soulever un coin de voile, respirer une cendre parfumée, pour bien mesurer ce qui nous sépare comme ce qui nous rapproche des hommes disparus, de ceux qui ont enchanté leur siècle ou participé à son histoire.

Saint-Point, en Bourgogne, au fond de sa fertile vallée, conserve si parfaitement la mémoire du maître que de telles impressions m'assaillaient durant les beaux jours de septembre vécus sous le toit familial.

Disparate, le manoir auquel Lamartine, à son retour d'Angleterre, ajouta une aile et une tourelle de style « oxfordien, » mais charmant dans son arlequinade. Un jet d'eau retombe à bruit perlé au milieu de la pelouse, devant le péristyle égayé de fleurs grimpantes ; de nobles arbres ombragent la négligente courbe des allées ; ici rêve un petit étang dont l'eau disparaît çà et là sous des bouquets de nénuphars ; plus loin paissent des vaches, points mouvants blancs et roux sur l'uniforme prairie verte ; à

l'autre bout du parc le clocher de la vieille église qui rehausse le village s'effile entre deux sapins rivaux, et la tombe du poète est face au cimetière, contre le chemin caillouteux. Des mortes reposent à côté du grand mort : sa mère, sa femme, sa fille enfant, sa nièce Valentine, la touchante vestale de son culte, celle qui réchauffa de tendresse les années cruelles et qui ferma des yeux où tant d'éclairs avaient passé. Un buste orne l'étroite chapelle ; sur le marbre l'artiste a tracé ces mots : « La gloire des grands hommes appartient à tous, leurs douleurs sont à ceux qui les aiment. »

Mais on évoque les ombres aux lieux mêmes de leur vie et, chez lui, dans l'appartement ensoleillé plein de choses fidèles, j'imaginais bien la haute silhouette élégante de Lamartine. Lit à baldaquin, bahuts, fauteuils, menus objets personnels se souviennent, immuables. Au pinceau de sa femme sont dûs les médaillons, figures de poètes célèbres, qui décorent la cheminée ; aux murs tapissés de perse rayée du cabinet de travail sont accrochés des portraits, des vues familières. Le bureau porte son encrier, ses plumes d'oie, les tablettes de bois verni, pupitres légers qu'il posait, pour écrire, sur ses genoux.

Une chambre démeublée sépare des salons ces pièces réservées. L'actuelle châtelaine de Saint-Point, ma cousine, y a classé les manuscrits et les correspondances qu'elle possède encore ; c'est là qu'un soir de furetage j'entr'ouvris certain cahier vêtu de carton brun, pieusement gardé dans notre famille. J'ai dénoué le ruban qui en retenait les pages et j'ai lu :

Un jour viendra qu'ouvrant mon secrétaire,
Des papiers du défunt préparant l'inventaire,
Un vieux tabellion, besicles sur le né,
Entr'ouvre votre lettre et recule étonné :
« Mes yeux, me trompez-vous?... Je connais l'écriture !
C'est lui-même !... c'est lui !... »

Car le feuillet jauni sur lequel courent ces vers, signés Montherot, est précédé d'un feuillet plus mince, couvert d'arabesques plus délicates : l'écriture de Lamartine. Et il suffit de feuilleter plus avant pour s'apercevoir qu'on tient une correspondance qu'échangèrent le poète et l'un de ses beaux-frères, que cette correspondance est en vers et qu'elle décèle à toutes pages une intimité gaie, libre, délicieuse.

L'album de Saint-Point n'a jamais été, comme le recommande une note de la première page, « confié à personne » ou « communiqué à d'autres qu'à des amis. » Depuis la mort de M. de Montherot, qui en avait réuni les documents, il dormait... depuis un demi-siècle.

Ce ne fut donc pas un vieux tabellion qui rouvrit, en cette soirée d'automne, dans la chambre pensive, le reliquaire où subsiste un peu du cœur de Lamartine et d'où soudain il me sembla qu'un rire juvénile, qu'un rire insoupçonné s'exhalait... Rire de jeune homme, rire dont nul n'avait capté l'écho, rire humain d'un dieu, rire enfin dont on réalise qu'il nous manquait, puisqu'à l'entendre, on éprouve plus d'émotion peut-être qu'à lire une *Harmonie* échappée aux éditeurs.

Dans un tel sentiment, j'ai cru pouvoir invoquer le droit de prescription contre les scrupules du bon et charmant esprit que fut François de Montherot, mon arrière-grand-père, et recopier feuille à feuille ce recueil privé qui suggère, imprévue, fantasque, substituée pour quelques heures furtives à celle du prestigieux poète, l'image d'un malicieux étudiant.

***

François de Montherot a épousé, en secondes noces, l'an 1821, Marie-Suzanne-Clémentine de Lamartine.

Le mari de Suzanne paraît être celui des beaux-frères du poète avec lequel ce dernier a le plus d'affinités. Ce n'est vraisemblablement pas de lui que parle Lamartine, ce jour de spleen à Saint-Point où il se voit avec découragement « poursuivi jusque dans sa chambre par des beaux-frères et des enfants criards. »

Mme de Lamartine, la mère, note dans ses cahiers inédits « la figure assez agréable » et « la bonne santé » de son gendre. Tout concorde à faire apparaître Montherot comme le type accompli du gentilhomme provincial au début du XIXe siècle, dont Lamartine fut lui-même un exemplaire éblouissant. L'un est à l'autre une sorte d'ombre portée. Issu comme Lamartine d'une famille où se rencontrent la robe du prêtre et celle du magistrat, l'épée du soldat, la plume du lettré, les corbeilles du vigneron, comme lui Montherot est élevé chez des religieux qui perfectionnent dans son cœur la discipline morale, la fidélité légitimiste de leurs parents, en dépit de la Révolution. Comme lui, il respire, adolescent, les souffles nouveaux, dévore les auteurs

prohibés, les rimeurs légers, les apôtres de la liberté de pensée. Il sera comme lui maire de son village, et charitable, désintéressé ; comme lui membre de plusieurs académies de province ; comme lui pèlerin passionné des pays latins et des rives orientales. Il a des attaches dans la diplomatie où Lamartine n'aura qu'à se montrer pour séduire. Comme tout esprit cultivé du temps, il fait des vers. Tout ce qui, chez le grand homme, se marque d'un trait éternel, est répété chez Montherot par un pointillé en grisaille.

Il n'en reste pas moins, par définition, l'aimable homme, évoquant ce personnage obligeant et raisonnable des comédies de Molière et de Marivaux, de bonne compagnie, de bon conseil qui, à l'heure opportune, apporte le contrepoids d'une autorité bien équilibrée. Grand amateur de peinture, ami des livres, François de Montherot laissera une belle galerie de tableaux et une importante bibliothèque dont il relie lui-même quelques ouvrages préférés. Ce sont parfois les siens (1).

En 1826, Lamartine a trente-six ans. Il a publié ses premiers poèmes avec un retentissement considérable.

Derrière lui, sa jeunesse tiraillée, incertaine, où les influences se heurtent, où le génie cherche sa voie, où il s'ignore encore comme ceux qui le chérissent le plus !

Libéré des êtres et des lieux qu'il n'a pu chanter avec tant de sincère amour qu'une fois hors de leur étreinte, il est de nouveau dans cette radieuse Italie qu'il n'a visitée d'abord, jadis, qu'en manière de diversion à une passionnette. On le séparait de Mlle Henriette P..., fille d'un fonctionnaire de Mâcon, la belle « walseuse » qu'il célèbre dans ses *Mémoires* en disant que « tout son corps était une danse, » et on l'envoyait bien loin, sous un ciel indulgent... s'éprendre de Graziella. Il a gardé de ce voyage initial un souvenir exalté, malgré les contraintes, la tutelle d'un ami, les difficultés pécuniaires. C'est que l'Italie est le lieu du monde qui convient le plus exactement à sa nature morale et physique, à laquelle la stimulation des paysages spirituels et d'une ardente lumière est à peu près indispensable pour s'épanouir. Il est retourné à Naples dès son mariage, dont on peut dire qu'il fut un mariage de raison beaucoup plus

(1) C'est ainsi qu'il relie en « veau corinthe doré sur tranches » ses *Mémoires poétiques* pour les offrir à Aimé Martin.

qu'un mariage d'amour, mais qui lui assure un bonheur sérieux et calme.

Il a reçu le poste d'attaché d'ambassade, et cette nomination a mis un terme à l'incertitude de ses vœux, car il hésitait entre plusieurs carrières.

Au pays même des Muses, sous le soleil qui semble dorer et mûrir la pensée mieux que partout ailleurs, Lamartine aborde une période qui restera unique dans sa vie. Sûr de soi, non pas comme Gœthe à qui son jeune triomphe apollonien semblerait parfois l'apparenter, mais avec une sorte d'ingénuité, de nonchalant détachement, il jouit d'une renommée « européenne universelle, » selon l'expression de M. de la Maisonfort (1). Il a transformé en verbe lyrique l'âpre et stérile tristesse dans laquelle il se rongeait muettement, il l'a transformée aussi en or, cet or qui glissera de ses doigts plus aisément encore que de sa plume les mots ailés :

Chacun de ses « hélas ! » lui vaut une pistole !

constate Montherot, fraternellement satisfait. Aussi est-il presque heureux, presque insouciant... Les années qu'il passera en Toscane vont miraculeusement enrichir et prolonger cet état d'esprit. Il en parlera bien souvent plus tard, et toujours comme de la « délectation de sa jeunesse ! »

***

Et voilà qui nous ramène à l'album de Saint-Point, puisque la correspondance y débute par une lettre datée de Florence.

Mais tout d'abord, il nous faut supposer, — et nous le pouvons assez sûrement, — un entretien antérieur où Lamartine et Montherot se seraient égayés aux dépens des romantiques et de leur goût descriptif, comparant leur manie de faire rimer des chiffres ou des noms propres au procédé de Boileau, particulièrement dans les *Épîtres*. « Le salon de Mme X, » poème romantico-descriptif, signé des deux beaux-frères, n'est qu'une parodie inspirée, — nous apprend une note au bas de la feuille manuscrite, — par la lecture de *la Muse française*.

Sur ses gonds bien huilés le double battant s'ouvre,
Le noble intérieur du salon se découvre

(1) Lettre écrite à Lamartine aussitôt sa nomination officielle.

Aux yeux de l'étranger muet d'étonnement
Qui grave en son esprit ce bel appartement...

Suivent des descriptions du mobilier : fauteuils, chaises, etc.

Tel est le jeu. Tous deux y ont pris tant d'agrément qu'ils ont juré, en se séparant, de ne s'écrire qu'en vers et en vers de cette sorte. L'auteur du *Crucifix* et de *la Mort de Socrate*, certain de retrouver, quand il le voudra, sa Muse élégiaque et purement drapée, l'attife en soubrette :

Je veux qu'elle s'amuse!

s'écrie-t-il (1). Elle garde néanmoins du style :

En vain au ton commun il veut plier sa Muse,
La Muse, l'isolant des rimeurs d'aujourd'hui,
Révèle le poète et chante malgré lui,

riposte son correspondant. Mais elle est dépourvue d'austérité et ne recule pas toujours devant les mots. C'est presque Mimi-Pinson ; cependant son cœur n'est pas républicain. Pas encore !...

Au moment d'écrire sa première lettre, Lamartine s'est ressouvenu de la IV[e] épître de Boileau, adressée au Roi pendant la campagne de Hollande :

ÉPÎTRE II

Florence, 27 septembre 1826.

Si je vous répondais, où diable vous écrire ?
Vous qui, des bords fangeux où l'Océan expire
Remontez en huit jours aux sommets où le Rhin
Dans un lit de granit a creusé son chemin,
Et, brisant le rempart de sa rive jalouse
Du fracas de ses eaux vient étourdir Schaffhouse !
Si mon vers paresseux vous cherche à Rotterdam,
Vous avez déjà fui les canaux d'Amsterdam,
Si je cours après vous jusques à Bâle en Suisse...
Mais il me cuit encore de mes rimes en *cuisse*
Depuis que dans Paris nos rimeurs délicats
Ont proscrit de nos vers notre moitié d'en bas !
Changeons donc de sujet et parlons d'Italie !
De ce nom plus brillant notre langue embellie
En sons plus caressants coulera dans mes vers
Où vos noms allemands s'encadraient de travers.

(1) Boileau dit aussi dans son *Discours au Roi*, en parlant de sa Muse : « Sur de moindres sujets, je l'exerce et l'amuse. »

Je viens de visiter les montagnes de Lucques ;
Ah ! le mot est écrit ! Il faut rimer en *ucques ?*
N'importe ! Dût ce mot des rimeurs redouté
De mon style si doux déparer la beauté,
Dût le pédant Auger (1) en faire la grimace,
C'est le nom du pays, que veut-il que j'y fasse ?
A Vallombreuse, un jour, n'avez-vous pas été ?
Huit jours passés déjà, j'y suis aussi monté ;
Quinze Bénédictins m'en ont ouvert la porte.
Je comprends qu'on y vienne et non pas qu'on en sorte,
Car, quand un pauvre diable ennuyé des humains
A, pendant soixante ans, battu les grands chemins,
Quand il n'attend plus rien qu'une heure après une heure,
Il ne saurait, ma foi, mieux choisir sa demeure.
D'admirables sapins, que Dieu même a plantés,
A cent pas du couvent montent de tous côtés ;
Quelques rochers abrupts en pyramide obscure
S'élèvent au milieu de leur sombre verdure ;
Un temple décoré des chefs-d'œuvre de l'art
Par sa forme gothique enchante le regard ;
On entend jour et nuit (ces mots sont pour la rime),
Des harpes de David rouler l'écho sublime,
Et l'âme, s'arrachant aux choses d'ici-bas,
Monte au ciel avec eux et n'en redescend pas !
Pour moi qui, fatigué d'une route effroyable
Arrivais avec soif et d'une faim du diable,
J'attendais, je l'avoue, avec anxiété
Qu'on sonnât après Vêpre un Benedicite.
Le frère cuisinier ne se fit pas attendre :
On me servit le pain, le vin, le poulet tendre,
D'excellents champignons, dont le chapeau pourpré
Au chapeau cardinal peut être comparé
Et dont une limpide et suave friture
Assaisonnait ce goût que leur fit la nature.
Vous savez qu'en ces lieux où le pâle olivier
Répand à flots dorés l'huile au sein de l'huilier,
Des cent mille ragoûts qu'inventa la cuisine
L'huile est le plus divin, mais... quand l'huile est divine !
Après avoir bien bu, mon cher, et bien dîné,
Et m'être quelque temps dans les bois promené,
Je rentrai solitaire en cette solitude
Et je voulus un peu m'amuser à l'étude.

(1) Auger, journaliste et critique littéraire.

Mais hélas ! le Prieur, bon vieux Bénédictin,
S'occupait peu, je crois, de grec ou de latin,
Et la bibliothèque, avec ordre rangée,
Par les rats du couvent était un peu rongée!
J'en recueillis pourtant quelques rares débris;
C'était des saints du lieu les mystiques écrits,
Qui, reliés jadis en parchemins solides,
Tout brillants en dehors, dedans étaient tout vides !
Mais, parmi ces monceaux de papiers griffonnés,
De légendes sans noms, de missels blasonnés,
Je tombai par hasard sur un petit volume
Que le ver des greniers depuis longtemps consume
Et qui, digne d'un sort et d'un jour plus brillant,
Malgré ses trois cents ans me parut excellent.
C'était... Vous allez rire ! Eh bien ! riez à l'aise :
Les *Méditations*... mais de sainte Thérèse !
J'en fus vraiment charmé ; les femmes de ce temps
Valaient bien, j'en conviens, celles de dix-huit cents !
Quelle verve ! Quelle âme ! Et quel divin génie !
Platon n'est pas plus haut dans la sphère infinie
Quand, nous parlant du diable en enfer enfermé :
« Le malheureux, dit-elle, il n'a jamais aimé ! »

Mais c'est assez parler de ces sujets sublimes.
Prenons un vol plus bas et tempérons nos rimes.
J'allais monter trop haut ; prenons un ton plus doux.
Disons en quatre mots : Comment vous portez-vous ?
Tant de chemin de fait, tant de bouteilles bues,
Tant de monts mesurés et tant de villes vues
Ont-ils diminué ce royal embonpoint
Dont vous vous plaignez tant ! dont je ne me plains point?

. . . .

Adieu donc une fois, deux fois, trois fois, c'est fait !
Je signe et je paraphe et l'ouvrage est parfait,
Si je ne laisse pas, jusque sur mon adresse,
Couler en vers nombreux les ondes de Permesse !
Le temps n'est pas bien loin où, pour un pareil coup,
Messieurs de l'Institut m'auraient vanté beaucoup,
Alors qu'aux yeux d'Auger c'était chose divine
Que de chanter en vers *virus, bubon, vaccine !*
Si mon épître alors avait frappé leurs yeux,
Ce chef-d'œuvre nouveau m'eût ouvert les sept cieux !

C'est à Lucques, comprise ainsi que Parme et Modène dans

le ressort de la Légation de France, que le jeune secrétaire d'ambassade a rejoint son ministre, le marquis de la Maisonfort. Lamartine dit lui-même sans détour que, « dans ce séjour enchanteur, la politique, tout à fait nulle, n'est que prétexte aux fonctions et aux appointements de la diplomatie. » « A Florence, dit-il encore, la vie est un peu moins oisive. » Et il s'occupe de poésie, « comme respiration de l'âme (1). » La poésie n'émane-t-elle pas de lui presque naturellement? Il semble que ce soit en vers qu'il songe tout d'abord à s'exprimer. C'est en vers qu'il correspondait avec M[lle] Pascal, et l'on découvre dans ses lettres à Virieu et à Laurent de Jussieu plusieurs passages rimés à la manière plaisante. Peut-être donc, s'il ne s'agissait avec Montherot d'une convention formelle, adopterait-il quand même ce mode d'entretien épistolaire, faute d'avoir le temps d'écrire en prose! Du moins pouvons-nous ainsi conclure de ses lamentations, quand il lui faut suppléer le Ministre et expédier des rapports à Paris.

Il donne au cours de sa *Correspondance* maintes descriptions de promenades dans la campagne, suivi de ses chiens, montant un des chevaux qu'il a fait venir de Paris, ou l'un des étalons offerts par le bey de Tunis et qu'il dresse aux Cascines. Après avoir expédié quelques dépêches « très insignifiantes et très spirituelles » de M. de la Maisonfort, il s'en va écrire « à l'ombre d'un caroubier, dans son jardin, ses *Harmonies Poétiques* »; enfin, il se délasse de « ces notes pieuses adressées à Dieu dans la langue des Psaumes » en composant, sans ratures, sans mise au net, quelqu'une des épîtres à son beau-frère que nous devions trouver revêtues du cachet de la poste, dans l'album brun.

M. de la Maisonfort, — Lamartine en parle avec sympathie intellectuelle, reconnaissance et insécurité, — lui fait la vie très douce. Cet homme qui écrit des vers, lui aussi, l'a reçu, « non en secrétaire, mais en poète, comme les hommes d'État d'Italie auraient reçu Torquato ou l'Arioste à la cour de leur Prince, avec cette cordialité sans morgue qui nivelle, dans la confraternité des lettres, les supériorités de rang et de grade (2). »

Lamartine est tantôt à Lucques, tantôt à Florence où il aime à rêver, au fond de son jardin, sur la terrasse d'où il aperçoit le monument funèbre de la villa Torregiani, sorte de cénotaphe

(1) Lettres à M. de la Grange.
(2) Lamartine par lui-même.

élevé à la mémoire d'une morte. Tantôt il habite Parme, où il rencontre Marie-Louise, « jeune captive, ravie par l'Achille moderne, » Chryséis allemande dont, bien entendu, il excuse la tiédeur à l'égard de Napoléon et dont il surprend, ce qui ravit son goût de l'idylle, les amours avec M. de Neipperg.

Il est aussi à Modène, qui serait pour lui sans grand charme, s'il n'y avait la duchesse, « digne mirage d'Éléonore, idole du Tasse (1). »

Heureux introducteur d'une gloire naissante, M. de la Maisonfort présente Lamartine à la cour de Florence. On sait quelle amitié eurent pour lui le grand-duc Léopold et sa femme et quel accueil il reçut d'eux. Le poète, qui aime les grands comme il aime les petits, d'un cœur largement ouvert, est assez tiède pourtant quand il parle du grand-duc : à travers ses réticences courtoises, il le juge avare et solennel. Mais il s'enthousiasme pour la grande-duchesse qui, de son côté, le considère « non pas comme un diplomate, mais comme un homme qui mettrait... de l'idéal partout. »

Lamartine retrouve la coterie grand-ducale à Livourne où les princesses (la grande-duchesse et sa sœur) profitent de la familiarité des bains de mer pour entrer quotidiennement dans sa maison; les enfants princiers jouent avec sa fille « dans le jardin, sous les orangers, à la fraîcheur du jet d'eau. »

Leur intimité n'est interrompue qu'officiellement par l'épisode assez fâcheux du *Dernier chant de Childe Harold*. Un duel entre le poète et le colonel Pepe régla l'incident le plus courtoisement du monde; Lamartine se montre, en cette seule fois, meilleur diplomate que durant toute sa carrière.

Il s'accommode de ses charges, bien que, la première année, ses illusions sur leur utilité ne paraissent pas grandes. Mais en octobre 1826, une circonstance survient qui transforme la situation. Le marquis de la Maisonfort est obligé de se rendre en France. Pour parer à son absence, qu'on croit devoir être brève, Lamartine est nommé, par M. de Damas, chargé d'affaires et investi des responsabilités de la Légation. Or, le retour du ministre est différé de semaine en semaine, de mois en mois; puis on apprend sa mort, et, jusqu'à ce qu'un nouveau chef soit désigné, Lamartine garde son poste : cet intérim aura duré près de deux années.

(1) Lamartine par lui-même.

Ce qui est évident, ce qui se dégage de toute la correspondance de Lamartine à cette époque et des épîtres mêmes dont nous nous occupons ici, c'est que le départ de M. de la Maisonfort lui procure, — et seulement alors, — l'indépendance et l'activité qui pouvaient lui faire prendre son rôle au sérieux. Il quitte une allure négligente et légèrement sceptique; il s'anime, il travaille; ses forces vives affleurent. Être « oublié à son poste » n'est heureusement pas, dans son esprit, y rester inaperçu.

Il ne faut donc nullement se méprendre au ton désinvolte sur lequel il discourt, dans l'épître suivante, des vanités du monde, et persifle sa propre personne s'apprêtant pour aller remplir une fonction officielle. Sa lucidité lui laisse toujours voir le fond des choses, mais les choses ont une saveur qui lui plaît.

ÉPÎTRE II

Firenze, 23 marzo.

. . . .
Que faites-vous là-bas, le pilon à la main,
Battant et rebattant votre vieux parchemin?
Quoi! n'entendez-vous pas, du haut de votre rue
Le zéphir du printemps qui dissipe la nue,
L'avalanche qui tombe au pied du Mont Cenis
Et qui rend les chemins de Rome tout unis?
Voilà le champ qui germe et le ciel qui s'essuie.
Prenez souliers à clous, bâton et parapluie,
Et par un beau matin venez vous promener,
Jusqu'aux bords où l'Arno que je vois décliner,
Passant sous mon palais sans que rien le détourne,
De détours en détours, tourne jusqu'à Livourne!
Quel plaisir vous aurez de Gêne à Chiavari!
Santa Margarita! Le golfe de Sestri!
Carare et Lucque enfin dont les Alpes riantes
Recouvertes partout de forêts verdoyantes
Sont le plus doux séjour qu'au milieu de l'été
Au poète trop gras la nature ait prêté!
. . . .
Venez donc : vous aurez, en attendant, ici,
Bon feu, bon lit, bon hôte, et bonne chère aussi;
Nous irons le matin errer sous les Cascines;
Ou bien philosopher sur de vertes collines,
Ou, le lapis en mains, couché sous l'olivier,
Observer la nature et la versifier!

Quel plaisir, quand on est détrompé de ce monde,
Quand la jeunesse a fui comme une eau peu profonde,
Quand on se moque au fond des mille vanités,
Qu'en vers (rimés, dit-on), Salomon a chantés,
Quel plaisir de s'asseoir au flanc d'une colline
Avec de vieux amis, Virieu, Lamartine,
Ou tel autre animal qui, des hommes lassé,
Hors de la sphère active à la fin s'est placé,
Et, bornant tous ses sens au sens philosophique,
Unit à vos ennuis son ennui sympathique !
Quel plaisir (mais il faut le répéter trois fois,
Sans quoi, du lecteur coi l'haleine est aux abois),
De parler à loisir pendant que le jour baisse,
De passé, d'avenir, de vertu, de sagesse,
De sottises, de vers, de musique, de tout,
Et de dire à la fin dans un même dégoût :
« Voilà donc ce que c'est que l'homme et que la vie !
Voilà donc ces sujets de regrets ou d'envie !
Voilà donc !... » Mais, messieurs, allons-nous en dîner,
Car le jour sur Prato commence à décliner,
Et *Ave Maria*, cette heure du silence,
Sonne de tous côtés dans les tours de Florence !
Adieu donc ! Je m'en vais endosser le harnois,
Et, pour représenter le plus puissant des rois,
Sur un maigre mollet qu'un faux mollet décore
Mettre un long caleçon qui le grossit encore,
Puis tirer sur le tout une paire de bas
Trop étroits pour le haut, trop larges pour le bas ;
Puis chausser de travers deux pantoufles pareilles
Dont la boucle d'or faux unit les deux oreilles,
Puis coiffer un chapeau dont, par plus d'un affront,
La corne officielle a fléchi sur mon front ;
Puis, revêtant l'habit dont la trame un peu plate
De ma promotion atteste encor la date,
Faire dire aux badauds charmés de mes succès (1) :
« Pour porter l'uniforme il n'est tel qu'un Français ! (2) »

M. de Montherot, qu'enhardit l'enjouement de son beau-frère, réplique par une épigramme :

(1) Rime obligée.

(2) On met trois accents circonflexes sur français (orthographe des calicots, 1re leçon).

Air de Beaumarchais : *Mes bons amis.*

Sur sa maigreur
L'harmonieux auteur
Se plait à badiner lui-même.
Pour l'imiter
Osons le plaisanter :
Trois instruments sont son emblème.
— Je crois vous voir ainsi :
De corps très aminci,
Moins bien jambé que jamais ne le fûtes...
Qui vous verra
S'étonnera,
Et qui vous entendra
Dira :
C'est une harpe sur deux flûtes !

Libre de mener les jours à son gré, Lamartine les mène superbement. Sa prodigalité, son goût de l'hospitalité n'ont jamais été à pareille fête. Si la société la mieux choisie reçoit les honneurs de la Légation de France, si les ducs d'Istrie, de Dalmatie, les Borghèse, les Boutourline, les Bombelles, les Montebello, les Saint-Aulaire, les Castellane s'y rencontrent, ses amis intimes s'attardent chez lui en des séjours prolongés et sont les témoins de son existence enchantée. Il accueille aussi des confrères poètes : Manzoni, Casimir Delavigne (1).

M[lle] Delphine Gay, qui deviendra M[me] de Girardin et se liera avec Lamartine d'une véritable amitié, séjourne à plusieurs reprises en Italie. Il lui adresse, à Rome, l'*Harmonie* de *la Perte de l'Anio,* dont on fait une lecture enthousiaste chez l'ambassadeur.

Dans le cahier brun, cette *Harmonie* est classée sous le n° 17. Montherot, installé à Mâcon, dans la chambre même de Lamartine, lui mande à ce sujet :

Mâcon, le 28 mars 1827.

Me voici de nouveau dans la chambre pourprée,
Où ma Muse badine, un jour bien inspirée,

(1) L'épître de M. de Montherot du 25 avril 1827, dont nous n'aurons à citer qu'un extrait, débute par des vers qui témoignent que Lamartine échange des épîtres plaisantes avec C. Delavigne; ce dernier semble s'y être essoufflé.

Vous offrit un présent par vous bien accueilli
Et bien payé surtout. Il me valut *Milly!*
Milly! Sublime chant! Ravissante Harmonie!
Sur un ton plus touchant jamais votre génie...
Etc. Mon cher, supposez, s'il vous plaît,
Un passage brillant et fameusement fait.

. . . .

Je viens d'aller, guidé par l'amour filial,
Offrir à mon grand-père un bonjour matinal;
Il lisait dans son lit, appuyé sur son coude,
Le *Journal de l'Étoile*, où l'indiscret Genoude
De vos vers sur Tibur orne son feuilleton.
... Une dame d'ici (je vous tairai son nom),
Écoutait lire hier dans notre compagnie
Les vers intitulés : *Dix-septième Harmonie.*

. . . .

La dame écoutait bien, attentive, attendrie.
Elle dit à la fin : « Oui, l'idylle est jolie :
Mais j'ai prêté l'oreille et n'ai rien entendu
Qui peut se rapporter à cet agneau perdu! »

L'hermite de Fontaine (1), en son humeur sévère,
A trouvé cet agneau peu digne de son père;
Il vous l'a dit, d'un ton plus brusque que poli.
C'est hier seulement que j'ai lu *Tivoli.*
Faut-il que je le blâme ou bien que je le loue?
Je suis embarrassé, mon ami, je l'avoue.
Moins cruel que Virieu, je dis d'un ton plus doux :
J'avais espéré mieux du sujet et de vous.

***

Le meilleur ami de Lamartine n'a pas trop le préjugé de la gloire; il ne s'en fait pas le courtisan; il n'aime pas *la Perte de l'Anio*, et il le dit; il n'aime pas davantage *Tivoli*, pièce de vers composée à propos de la catastrophe subie par cette ville, et sur laquelle le poète a compté pour pallier le mauvais effet du *Dernier Chant de Childe Harold.* Montherot est, à cet égard, de l'avis de Virieu. A celui-ci, Lamartine a répondu : « Je suis confondu de ce que tu ne trouves pas mes vers sur *Tivoli* à ton plein gré. Je trouve que c'est le seul morceau par lequel je voudrais lutter avec Lord Byron : « Italie, Italie! »

(1) Aymon de Virieu.

mais on se trompe sur soi-même. Alors, demande à Montherot trois cents à quatre cents vers que je viens de lui adresser sur le séjour de notre enfance. Ils me plaisent moins; peut-être vous plairont-ils plus. »

Ces trois à quatre cents vers ne sont autres que *Milly*, et l'on voit avec quelle modestie il s'exprime à leur égard.

Lamartine, en effet, ne parvient pas à considérer que sa mission en ce monde soit uniquement de le chanter. Un pressentiment l'avertit qu'une vocation moins facile l'appelle à des cimes dont il ne sait pas encore le nom, mais où ne figure plus le Parnasse. Sans cesse et inexplicablement, — si on ne l'explique ainsi, — il lutte contre la consécration définitive par où ses admirateurs couronnent en lui le divin musicien, l'ineffable joueur de flûte...

Bref, autour de lui, la collaboration critique est permise. Il fait songer à un lion qui laisserait peigner sa crinière par des enfants!

On a remarqué, au début de l'épître du 28 mars, une allusion qui se rapporte à *Milly*. Le précieux album contient la première mise au net qu'en fit Lamartine pour M. de Montherot, qui, n'eût-il point d'autres titres à notre sympathique intérêt, est bien assuré désormais de le mériter grandement. Il ressort des épîtres suivantes qu'il fut l'incitateur de la célèbre *Harmonie* par une lettre écrite de Mâcon, le 15 décembre, lettre non contenue dans l'album, mais où très certainement il rappelait la demeure ancienne; et tout porte à supposer que les vers sur *Milly*, dans la pensée de Lamartine, du moins lorsqu'il commença de les écrire, ne prétendaient qu'à l'effusion intime et privée par laquelle il répondait à son parent :

Pourquoi le prononcer, ce nom de la patrie?
Dans son brillant exil, mon cœur en a frémi!

Une brusque émotion le saisit; l'inspiration descend; les images magnifiques palpitent autour de lui, s'abattent sur le feuillet blanc qu'elles transfigurent, font enfin, d'une simple lettre, un chant qui ne cessera plus de résonner...

Mais Lamartine, en 1827, ni son beau-frère, n'en augurent point ainsi.

Le poète a transcrit son dernier vers :

L'adieu, le seul adieu qui n'aura point de larmes...

Non sans maugréer un peu, car il y en a trois cent trente, et il doit écrire beaucoup, dans le même temps, pour son service de chargé d'affaires. Il a mis huit jours à venir à bout de sa copie; celle-ci terminée, il rime une épître bouffonne pour annoncer l'envoi à Montherot, puis, au dernier moment, recule devant la dépense qu'il lui ferait faire (c'était alors le destinataire qui payait les frais de son courrier); il attend donc paisiblement le passage de quelque commis-voyageur pour Lyon.

Épître III

Florence, 26 janvier 1827.

Voici, mon cher ami, quelques vers en réponse
A ces vers inspirés par « la chambre d'Alphonse, »
Vers fameusement faits et que jamais Berchoux (1),
Qui prend l'accent des dieux pour célébrer les choux,
N'aurait pu retrouver sur sa lyre enfumée
Qu'ennyvrait du rôti l'odorante fumée !
On dirait, oui, ma foi, que, du fond des enfers,
La Muse qui flétrit la Pucelle en ses vers
Dans un jour de gaîté, remontant sur la terre,
Vous souffla l'abandon et l'esprit de Voltaire
Quand, de l'alexandrin ce grand rimeur lassé
Chez son libraire Caille était lundi passé!
. . . .
Mais voici d'autres vers écrits d'un autre style;
Puissiez-vous en trouver quelques-uns de Virgile!
Je les fis l'autre jour à votre intention;
Acceptez-en, mon cher, la dédication.
Qu'une fois votre nom consacre mon génie.
C'est une ode, une épître ou bien une harmonie,
Peu m'importe le nom, pourvu que ces vers-ci
Soient marqués au vieux sceau de l'*utile dulci!*
J'aurais dû, bien plus tôt, vous en faire l'hommage,
Mais trois cent trente vers à copier ! L'ouvrage
A fait pendant huit jours, du jour au lendemain,
Tomber et retomber la plume de ma main !
Ah ! vous ne savez pas, durant mon ministère,
Que d'encre à consommer, que de lettres à faire
Pour dire noblement à monsieur de Damas
Qu'il gèle dans Florence ou qu'il ne gèle pas,

(1) Berchoux, poète et journaliste. Il a laissé un vers célèbre : « Qui me délivrera des Grecs et des Romains ? »

Qu'au dernier bal de cour déshonorant la France,
Je fis par un faux pas manquer la contredanse,
Ou qu'on a remarqué qu'au cercle accoutumé
Le ministre d'Autriche était fort enrhumé !
Mais enfin, m'y voilà ! Dans ma large écritoire
Je vois l'encre fumer sous son écume noire
Et ce vil instrument qui supplée à la voix,
La plume du dindon, frémit entre mes doigts !
Mon prologue est fini. J'écris ; vous allez lire.
Farces de Carnaval, fuyez loin de ma lyre
Et ne profanez pas plus longtemps à nos yeux
Cet organe divin que nous devons aux dieux !
Mais on peut un moment permettre la folie.
. . . .
Tel pendant que le dieu qui commande au tonnerre
Boit aux pieds de Junon le nectar à plein verre
Et laisse reposer, pendant qu'il fait l'amour,
Tous ces pauvres humains si contents d'un beau jour,
On voit son fier oiseau, cet Aigle aux serres saintes,
Se coucher un moment sur ses foudres éteintes
Et, retenant l'orage encor flottant dans l'air,
Avant de le lancer jouer avec l'éclair !

P.-S. — Mais je ne pensais pas que le paquet trop gros
Pèserait à la poste au moins cinq à six gros !
Je vous épargne donc un surcroît de dépense.
J'attendrai pour mes vers une autre circonstance,
Un paquet, un courrier, ou bien l'occasion
D'un voyageur en soie en route pour Lyon ;
Et s'il met, cher cousin, les vers dans sa valise,
Au moins, je n'aurai pas la crainte qu'il les lise !

M. de Montherot répond :

(Sans date).

Est-il vrai qu'à Berchoux Alphonse me préfère ?
Il m'assigne une place à côté de Voltaire !
De Voltaire ? C'est fort ! Mais l'éloge est joli :
Peut-on n'être pas vrai lorsqu'on est si poli ?
Vers fameusement faits !... Oh, l'aimable hémistiche !
De mon propre mérite il faut que je m'entiche :
Des vers ! des vers ! Je sens ma fièvre redoubler...
« Je t'en avais comblé, je veux t'en accabler ! »
Puissé-je être inspiré comme au quinze décembre !
C'est très douteux. J'écris aujourd'hui dans ma chambre...

Et quand Lamartine, la semaine suivante, n'ayant vu poindre aucun voyageur en soierie, se résigne à expédier *Milly* par la poste, il s'en excuse :

Le 1er février, Florence.

« Je suis bien fâché de vous coûter trois ou quatre francs de port, mais j'ai pensé que vous payeriez volontiers cinq francs un volume où il n'y aurait que quatre cents bons vers ; si ceux-ci sont passables, ils valent le port ; sinon, rendez-les moi en même monnoie.

Aussitôt lus et copiés, envoyez l'original ou la copie à ma mère à qui je les annonce ; lisez-les à Virieu et n'en donnez à personne : ceux-ci doivent rester pour nous seuls.

Faites-moi l'amitié aussi de m'y faire rigoureusement de votre propre main les corrections qui vous sembleront nécessaires pour votre goût propre, et non pour le goût du prochain, et communiquez-moi ces critiques ; j'en ferai usage dans ce cas-ci et successivement pour toutes les *Harmonies*. J'en ai au moins deux volumes en portefeuille.

Adieu, mon cher, à revoir. Votre frère et ami,

LAMARTINE. »

M. de Montherot a reçu *Milly* et les recommandations qui l'accompagnaient. Il admire l'un et tient compte des autres. Il en tient compte avec une conscience et une application extrêmes. L'autographe de Lamartine, contenu dans le recueil, en peut témoigner ; son écriture est, en maints endroits, surchargée par celle du censeur et de multiples renvois proposent les modifications qui semblent les plus judicieuses au futur lauréat de l'Académie de Mâcon.

Je pensais donner à cette place une transcription intégrale du curieux document, texte et annotations. Les dimensions d'un article ne s'y prêtent malheureusement pas et il me faut encore priver le lecteur, ici du moins (1), de l'amusante épître qu'adressera Montherot au poète pour justifier une à une les critiques et les corrections qu'il a cru bon de proposer. L'épître débute ainsi :

Occupons-nous de vous, *Dix-neuvième Harmonie !*
Trois grands jours à Nogent, invoquant mon génie,

(1) On les trouvera dans une plaquette illustrée, qui sera prochainement publiée.

J'ai voulu corriger, changer, mais vainement.
Classique professeur, critiquons gravement...

La comparaison des textes de l'album avec l'édition définitive des *Harmonies* permet de constater qu'à diverses reprises l'auteur s'est rangé aux critiques de son beau-frère (1). Il a tenu bon, pourtant, contre l'addition d'une vingtaine de lignes par lesquelles celui-ci souhaitait que fût étendu l'hommage filial rendu au chevalier. « Ma variante, note Montherot au bas de la page ajoutée par lui à *Milly*, ne fut pas admise par l'auteur. Ces vers, surtout les derniers, n'étaient pas dignes de lui. Cependant, il m'en fit compliment. Aux quatre vers trop froids sur son père, il en ajouta quatre beaux rappelant le 10 août, où son père avait risqué bravement sa vie. »

« Cependant, il m'en fit compliment... » C'est exact. Quand Lamartine reçoit de Montherot un petit cours de prosodie, il le remercie avec un élan tel qu'on pense d'abord à de l'ironie. Il n'en est rien ; le poète, quelle que soit du reste la mesure dans laquelle il observera les critiques, leur fera place et, loin de trouver hardi le critiqueur, se loue de ses bons offices et le félicite de son éloquence :

ÉPÎTRE IV

Florence, 28 février 1827.

Ma foi, j'ai trouvé mon Sosie !
Et quand je lis ces vers aux miens entrelacés,
Je reconnais ma poésie,
Je pense les avoir tracés.
A mes vers incomplets ajoutez-les sans crainte;
Je les signerais volontiers.
Je vous croyais très fort en romance, en complainte,
Mais vous avez grandi, sur ma foi, des deux tiers !
A Florence, à Paris, à Pékin comme à Rome,
A sa toise, mon cher, on mesure chacun ;
Et l'on dit gravement, en parlant de quelqu'un :
« Il est à mon niveau, donc il est un grand homme. »

(1) Un grand ami des beaux autographes, M. Louis Barthou, rapporte dans un recueil de mélanges littéraires intitulé : *Impressions et Essais* (Fasquelle, 1914), comment il eut la joie de se rendre acquéreur d'un carnet contenant les brouillons de trois *Harmonies*, dont l'une est *Milly*, datée de Florence, 29 janvier 1827, et numérotée 19e. M. Barthou collationne directement ce brouillon de *Milly* avec le texte des éditions. Nous aurons donc à interposer entre ce premier jet et la version définitive un « état » intermédiaire, qui est la copie envoyée à Montherot, surchargée des suggestions de ce dernier.

Quand vous aurez fini de battre une peau d'âne
Pour habiller les vers de quelque pauvre oison (1)
Sans crainte que je vous condamne
Critiquez-moi, mon cher, sur Rime et sur Raison
Et je ferai raison sur Raison et sur Rime,
Si vous avez raison dans cette neuve escrime.

. . . .

Ma femme veut qu'ici je vous dise à son tour
Ce qu'on appelle en France une phrase, un bonjour;
Elle vous répondra par la prochaine poste;
Pourtant, elle n'est pas bien leste à la riposte
Et, quoiqu'en bon français elle écrive, entre nous,
Tout aussi bien que moi, tout aussi bien que vous,
Elle tremble toujours, quand elle se paraphe,
D'avoir fait une, deux, trois fautes d'ortographe.
Sa santé n'est pas mal; madame Birch est bien,
Et dans cinq ou six jours son mal ne sera rien.
Votre petite nièce est toujours plus gentille;
Elle fait en ces lieux l'honneur de la famille
Et chacun la voyant dit : Ah! quel bel enfant,
Voyez donc, qu'il est gros, qu'il est gras, qu'il est blanc!

Mais, adieu tout de bon! Car monsieur d'Hauterive
Et monsieur de Damas attendent ma missive.
Que diraient-ils, hélas! s'ils savaient... Mais voici
Mon papier qui finit et ma faconde aussi.

***

Après l'échange d'épîtres autour de *Milly*, il s'établit un silence entre les deux poètes. Ce n'est point que Montherot se soit rendu à la joyeuse invite de son beau-frère (voir plus haut la lettre du 23 mars). Quelques pages, sans grand intérêt, datées d'avril et signées de lui, témoignent que les amis ne se sont pas rejoints « sur les vertes collines, » philosophant et se recueillant pour écouter tinter l'*Ave Maria* dans les tours de Florence.

Nous ne retrouvons Lamartine, dans l'album, que le 17 juillet. Mais la *Correspondance*, durant ce temps, nous renseigne sur son compte. Il paraît avoir épuisé les joies de l'indépendance; il n'a même plus le stimulant de la difficulté à

(1) On se souvient que M. de Montherot s'occupait de reliures.

vaincre : il a brillamment réussi, si brillamment que, fatigué de tout un hiver de réceptions et de fêtes, perpétuellement sous le coup du retour de M. de la Maisonfort, dont on ne soupçonne pas alors que la fin soit aussi proche, « il s'ennuie profondément. » Et, lorsqu'il s'ennuie, il n'écrit plus.

Un instant, il se réveille : c'est qu'il se réveille héritier. Un oncle vient de mourir en lui laissant de grands biens. Or, Lamartine, en matière de biens, appartient à cette catégorie spéciale de personnes chez qui l'extrême prodigalité provoque, en réflexe et pour les raisons exactement inverses, l'obsession d'acquérir, la hantise de spéculer, qui semblent le propre des cupides. Il n'est guère de lettre de lui où la question pécuniaire n'intervienne, et il convoite la fortune pour la lancer aux quatre vents du ciel !

Sans être encore entièrement fixé sur ce que lui laisse son oncle, Lamartine secoue un peu sa langueur et écrit à Montherot :

ÉPITRE V

Livourne, 17 juillet 1827.

Ma foi, mon cher ami, je ne sais que vous dire.
Je pourrais bien parler, mais je ne puis écrire.
La plume entre mes doigts glisse comme un roseau,
Mon encre est de la gomme ou bien de la claire eau.
Au diable l'inventeur des papiers et des lettres !
Je maudis chaque jour et le rythme et les mètres !
J'aimerais mieux dormir du matin jusqu'au soir ;
Mes yeux sont fatigués de crayonner du noir ;
Mon sot métier m'assomme et je vous porte envie,
O vous, vous, Montherot, qui passez votre vie
A battre du papier ou de la peau de veau,
A parcourir la France et par monts et par vaux,
Sans que jamais la voix d'un commis de la Poste
Vous rappelle qu'il est l'heure d'être à son poste !
Plaisanterie à part, je suis fort ennuyé
Et si je n'avais peur d'être plus ennuyé,
J'irais assurément m'ennuyer au plus vite
Dans quelque bon château que le repos habite.
Mais il faut jusqu'au bout boire le vin versé.
Ah ! quand verrai-je enfin l'encrier renversé
Ou, couvert de deux doigts d'une blanchâtre écume,
Attester que d'un an je n'y trempai de plume ?

Cet heureux temps approche : on dit et je le crois
Que mon Ambassadeur revient après deux mois.
Il apporte, dit-on, mon congé dans sa veste.
Dès que je le tiendrai, du diable si je reste!
J'irai, dans ma calèche étendu mollement,
Vers Mâcon et Dijon me distraire un moment,
Puis, jusque vers Paris poussant encor ma course,
Y bien remplir ma tâche en épuisant ma bourse.
Puis, je m'en reviendrai bien vite, avant le froid,
Vers les bords de l'Arno m'abriter sous mon toit.
J'y passerai l'hiver; mais, dès que Philomèle
Reprendra dans vos bois sa romance éternelle,
J'irai, accompagné de toute ma maison,
M'étendre à Montculot dessus un vert gazon.
Alors, venez alors, ô vous, ami des Muses,
Ranimer l'astre éteint que ce lieu me refuse
Et me lire en riant vos chants gais et plaisants;
Je ne sais plus chanter, mais j'aime encor les chants!
De qui? Je n'en sais rien. Mais des anges, peut-être.
L'industrie a tué nos poètes à naître.
On admire en ces lieux le grand Monsieur Dupin (1) ;
Le siècle n'a qu'un cri : des chiffres et du pain!
. . . .
Vous parliez de Monceaux ; oui, ceci change fort
Les projets incertains que nous avions d'abord.
Cependant je ne sais, — jusqu'à ce que je sache, —
Ce qu'avec très grand soin une tante me cache,
Si je pourrai jamais le vendre ou le garder.
S'il me coûtait trop cher, je le pourrais céder,
Mais si, libre de legs, de frais et de partage,
Je recevais un jour ce bon vieux héritage,
Je vous le dis, mon cher, avec sincérité,
Pour passer mes vieux jours dans ce site enchanté,
Je le conserverais peut-être à ma famille
Et donnerais alors Montculot à ma fille.
A propos, j'irai donc, en octobre au plus tard,
Comme en juillet passé, prendre un bain à Montbard;
Et je vous porterai douze ou treize cents livres.
Avec tous les deniers que comportent mes livres,
Je suis fort en argent. Je m'en vais arranger
Montculot et Saint-Point pour y très peu loger,
Mais je crois, comme vous, qu'un bon propriétaire

(1) Baron Dupin, économiste et mathématicien.

S'il veut en être aimé, doit engraisser sa terre.
J'y bâtis une église et fonde un hôpital
Pour qu'on y vive bien et n'y meure pas mal!
Je le sens, chaque jour, hélas ! dans ce bas monde,
La gloire et le plaisir sont du vent et de l'onde :
Il n'est rien de certain que le bien fait pour Dieu.
Prions donc et donnons. Sur ce, mon cher, adieu!

Cette lettre restant isolée, c'est encore à la *Correspondance* qu'il nous faut recourir pour savoir ce qui se passe chez le poète. Il en est toujours à attendre M. de la Maisonfort (qui dans cette affaire, ressemble un peu, le pauvre homme, à M. de Marlborough). Il est impatient et las. Il voudrait bien rester, s'il était sûr que ce fût à son gré; sinon, il voudrait bien s'en aller et, en ce cas, le plus vite possible, car les lieux où l'on n'est point se parent de délices illimitées et il ne songe qu'aux sites qui virent errer sa jeunesse excédée d'eux.

Enfin, en octobre, on apprend la mort du ministre; Lamartine doit songer tout de bon à ce que vaudra bientôt pour lui la diplomatie. Ses parents souhaiteraient qu'il restât dans la carrière; lui, qui rêve d'une action plus personnelle et plus vaste, considère comme inacceptable tout ce qu'on lui offre et fait à sa mère la déclaration inattendue que « ni sa belle-mère, ni lui, ne sont plus d'âge à courir l'Europe de résidence en résidence. » Ceci, pour expliquer son refus du poste de Bruxelles. Il refuse également Berne. D'autre part, il n'obtient rien de ce qu'il accepterait : le poste de Lucques ou de Naples, ou encore celui de Constantinople qu'il a fait demander par son ami Sercey. Londres, qu'il prendrait à défaut de ces régions ensoleillées, lui échappera aussi. Avec les arrière-pensées politiques qu'on lui devine, il abandonnera la carrière plutôt que d'y végéter. En attendant, il reste en Toscane comme l'oiseau sur la branche, mais voudrait bien ne la quitter, cette branche,qu'une autre ne lui fût assurée, et il se garde de rien brusquer.

Entre temps, il achète une demeure dans la ville même, regardant Fiesole, et de crainte d'inquiéter les siens, ne leur parle que d'une maisonnette, acquise parce qu'il faut être raisonnable et se délivrer des soucis du loyer.

Toujours point d'épîtres. En décembre, il fait dire à son beau-frère qu'il a « trop d'affaires ennuyeuses pour griffonner des vers, même épistolaires. »

Cependant, ses résolutions se précisent : « Représenter son pays à la Chambre, influer sur sa destinée, à la bonne heure, écrit-il à sa mère dans sa lettre de bonne année; cela, je ne le refuserai jamais! Mais faire le serviteur pendant quinze ans pour obtenir de le faire le reste de sa vie en habit un peu plus brodé me semble vraie folie, quand surtout, comme moi, on a mieux à faire. »

Au début de l'année 1828, Lamartine apprend la nomination, en remplacement du marquis de La Maisonfort, de M. de Vitrolles; cela au moins lui apporte une certitude : il ne pourra rester sous les ordres de ce diplomate. Mais l'arrivée du nouveau ministre, annoncée pour le printemps, est reculée de mois en mois jusqu'à l'automne; son retour est d'autant différé, sans qu'il sache à quoi s'en tenir avant les toutes dernières semaines.

Il se débat dans les embarras d'argent que lui a valus l'achat du *casino* et, au moment où il presse Virieu de lui envoyer l'avance demandée, il reçoit une lettre où Montherot lui apprend qu'il vient de l'associer de compte à demi dans un acte de charité. Il s'agissait de payer les dettes de l'abbé Dumont, ami de la famille, menacé de saisie. Du coup, Lamartine sort de son silence et, négligeant ses propres difficultés, rime une longue épître pour remercier son beau-frère de cette initiative.

L'abbé Dumont est, comme on sait, un personnage bien original, dont la romanesque allure exerça, sur l'enfance du poète, une influence indiscutable. Chaque matin le petit Alphonse, portant son déjeuner dans un sac sur son dos et, à la main, un fagot pour le feu de la cure, suivait avec d'autres enfants le chemin qui mène du hameau de Milly au village de Bussières, afin de recevoir du jeune prêtre les premières notions de latin. Plus tard, revenu à Milly après quelques années de pension, il s'est lié d'amitié avec son éducateur. Quelle émotion pour l'élève admis à pénétrer dans l'intimité de cette âme altière, de ce cœur malheureux, de cet esprit tourmenté et si peu orthodoxe!... Le goût de Lamartine pour Jean-Jacques, Voltaire et les Encyclopédistes, s'est développé à loisir dans l'atmosphère de vertige moral qui favorisa également les doutes, les anxiétés, les nostalgies, les grandes ferveurs retombantes dont est faite son adolescence... Il est advenu de cette amitié ce qu'il advient chaque fois qu'une figure, prestigieuse par la puissance ou l'étrangeté,

s'est inclinée sur un être neuf. Le poète devait, toute sa vie, garder à son premier maître, dans son cœur, une place rigoureusement isolée. Afin de continuer à le voir tel que son imagination juvénile le couronna, il n'hésite guère à modifier le personnage, — déjà remarquable dans sa vérité, — pour le peindre au cours des *Confidences* et surtout pour composer la figure de Jocelyn.

D'ailleurs n'y a-t-il pas, dans un « arrangement » de Lamartine, quelque chose de candide et d'ostensible qui désarme? Chez lui, on le sent bien, c'est encore prodigalité. Loin de nous frustrer, il nous comble! Est-ce mentir, que mentir comme la lumière qui transfigure? Peut-on reprocher aux poètes de mettre sur les choses ce que d'autres n'y mettraient point? Ne les rendent-ils pas à leur destin véritable, à leur sens caché, et s'il nous convient, ces créateurs d'illusion, à écouter un divin silence, comment nous plaindre quand ce qu'ils y ajoutent, ce sont les rossignols? — Poésie, poésie, état de grâce entre la réalité et la chimère!...

Mais revenons aux huissiers du curé de Bussières. Du pieux souvenir d'un ami au règlement des dettes de cet ami, peut-il y avoir plus d'un pas pour Lamartine? Lisons l'épître par laquelle il remercie Montherot d'avoir payé en son nom, sans même le consulter.

ÉPÎTRE VI

Florence, 12 février 1828.

Oh! bravo, Montherot, je vous reconnais là!
Bon esprit et bon cœur! Oui, mon cher, vous voilà!
J'accepte avec plaisir la part que l'on m'impose!
Quinze ou dix-huit cents francs, ma foi, c'est peu de chose
Pour tirer d'embarras ce cher et vieux curé.

. . . .

Je vous rembourserai vers le mois de novembre,
Quoiqu'à dire le vrai, de janvier à décembre,
Mes revenus rognés me fourniront bien peu;
Mais c'est une œuvre pie et je compte sur Dieu.
C'est lui qui m'a tiré des griffes hébraïques,
C'est par lui que j'ai vu mes vers mélancoliques
Se changer, sous les doigts des libraires surpris,
En bons et beaux ducats, dont j'avais un sur dix!
C'est lui qui fait pousser mes tilleuls et mes chênes,
C'est lui qui fait jaunir mes épis dans mes plaines,

C'est lui qui fait payer chez le bon monsieur Roy
Ce milliard national dont l'obole est pour moi!
Je m'en rapporte à lui du soin de ma fortune.
Puisque je n'entretiens blonde, rousse ni brune,
Que je ne risque pas ou sur rouge ou sur noir
L'écu sur qui le pauvre a fondé son espoir,
J'espère qu'en dépit de mon « peu de conduite »
(Beau terme que Lyon reconnaîtra bien vite),
Je verrai jusqu'au bout de mes paisibles jours
Mon Pactole inégal s'accroître dans son cours,
Et, qu'en partant d'ici le cœur pur, les mains nettes,
Je laisserai, mon cher, plus de vers que de dettes.

Mais avec quel plaisir, mon cher ami, j'ai vu
L'article du budget que de vous j'ai reçu!
Quinze ou dix-huit cents francs pour aller à Florence!
Eh quoi? Vous venez donc? Je suis fou quand j'y pense!

Je vais vous préparer un petit logement
Dans mon propre palais, dans ce *casin* charmant
Que je viens d'acheter par ennui des auberges,
Où je fais arracher les pois et les asperges
Pour semer du gazon que l'on appelle anglais
Et planter du laurier, des ifs et des cyprès!
C'est un endroit charmant que le soleil inonde;
On s'y croit, si l'on veut, seul comme au bout du monde
Et l'on est, cependant, à quatre pas de là,
Ou au *Cocomero* ou à la *Pergola*.
Vous connaissez assez la Toscane, je pense,
Pour connaître ces noms célèbres dans Florence,
Deux théâtres obscurs, où l'on entend brailler
Des voix qui font frémir, ou pour le moins, bâiller!
Aussi, je n'y vais plus; c'est un fort sot usage
Que d'aller s'ennuyer on ne peut davantage
Pour avoir l'agrément de souffler dans ses doigts,
Jusqu'à minuit sonné, dans des coffres étroits,
Tandis qu'au coin du feu l'on peut, avec son livre,
Les pieds sur deux chenêts, se consoler de vivre!

Ah! qu'il sera plus doux, à l'heure où le soleil
Darde à travers les bois un jour tendre et vermeil
Et, dorant les sommets des beaux pins d'Italie,
Invite l'œil pensif à la mélancolie,
D'aller nonchalamment errer sous les rameaux
Où l'Arno murmurant laisse ombrager ses eaux.

Je veux par ces beaux vers vous peindre les Cascines;
Mais quels vers sont égaux à ces forêts divines
Où je vais tous les jours me promener au pas,
Au pas de mon cheval que je ne guide pas,
Mais qui, dans ces beaux lieux qu'il connaît et qu'il aime,
S'enfonce avec plaisir et se perd de lui-même!
Là s'élèvent au ciel les dômes découpés
De ces « pinus larix » qui, du soleil frappés,
Semblent, comme un portique ou comme une coupole,
Des beaux rayons du soir réfléchir l'auréole.
L'âme s'épanouit dans ces lieux enchanteurs,
De fouler les gazons, de respirer les fleurs
Et de voir, à travers ces mobiles ombrages,
Étinceler l'azur d'un couchant sans nuages!
Il ne m'y manque rien que le cœur d'un ami!
Mais ce pays, mon cher, n'en produit qu'à demi:
On y voit du soleil, des fleuves, des campagnes,
Des astres, des chanteurs, des Anglais, des montagnes,
D'éclatantes beautés dont le cœur est de feu;
Mais de bons vrais amis, le sol en produit peu.
En France, j'en conviens, on en voit davantage;
C'est pourquoi ma patrie a toujours mon hommage!
Je vous compte à jamais au nombre des élus;
Vous êtes de ces cœurs comme l'on n'en voit plus
Et de ces bons esprits dont la race est éteinte.
Venez donc, venez donc, vers la Semaine Sainte,
Passer auprès de nous, un, deux, trois, quatre mois!
Vallombreuse, pour nous, épaissira ses bois!
Pour nous, les flots d'argent de la mer de Toscane
Étendront sur leurs bords leur frange diaphane;
Pour nous, les bains de Lucque épancheront leurs eaux,
Ou Pise étalera son luxe de tombeaux!
Mais, avant de finir ma lente période,
De mon papier trop court j'ai touché l'antipode.
Adieu donc. Je m'en vais avoir à déjeuner
Un auteur avec qui je vais me promener:
C'est l'auteur du *Lépreux* et du joli *Voyage* (1),
Pour qui son seul fauteuil fut le seul équipage.
C'est un fort bon enfant, enfant à cheveux gris,
Qui n'a rien oublié, mais qui n'a rien appris;
Son esprit est toujours à la première page,
Il a, ma foi, raison. Mais j'entends le tapage

(1) Xavier de Maistre.

Des tasses qu'on prépare et du beurre qu'on bat.
Ma pendule a sonné dix heures ; mais, ah ! bah !
J'oubliais de vous faire une lettre de change :
Ecco là ! Mettez-y date qui vous arrange
Et, si vous me pouvez prêter dix mille francs,
Très sérieusement encore, je les prends.

Lamartine s'est empressé, dès le lendemain, d'en écrire à l'abbé lui-même :

Florence, 13 février.

« Tranquillisez-vous, mon cher et vieux pasteur... Comptez sur mon amitié à toute épreuve ! J'approuve tout ce que ma mère a fait et je sais très bon gré à Montherot de ce qu'il a avancé. C'est un bon cœur et un bon esprit. Si on vous chasse de votre jardin, établissez-vous dans ma maison ou dans mon jardin de Saint-Point ou de Montculot ; je vous y offre asile, bon feu, bon dîner et bon plaisir d'hôte, etc. »

*
* *

A Florence, Montherot fait connaissance avec le *casino*-maisonnette. Il accompagne ensuite Lamartine à Casciano, où tous deux prennent des bains minéraux. Puis, renouvelant l'équipée de Chapelle et de Bachaumont, jadis, en pays languedocien, les poètes vont ensemble jusqu'à Pise où ils se quittent et, dès le 23 mai, une épître de Montherot part de Gênes :

Ce vingt-trois mai, dans Gêne, hôtel de l'Aigle d'Or,
De ma chambre je vois, bien mieux, j'entends le port.
Dans ce port turbulent, quel horrible tapage !
Vous pourrai-je, mon cher, griffonner une page
Parmi tout ce fracas où je suis exposé ?
Si j'étais sourd, bien sourd, ce serait plus aisé !
. . . .

Le 12 juin, il se plaint beaucoup :

. . . .
Savez-vous ce que c'est qu'au foie empâtement ?
Je ne le comprends pas ; mais puisqu'hélas ! j'en tâte,
La Faculté me traite afin qu'il se dépâte ;
Que ne puis-je oublier mes maux en les rimant !
Pauvre piéton, quel fruit de tes courses superbes !
Tu crus en rapporter la santé, la fraîcheur ;
Et te voilà réduit au reptile suceur
Accompagné de bains, pilules et jus d'herbes ! (1)

(1) Il se confirme ici que Lamartine entraînait son beau-frère à la marche. On

Toujours soucieux par ailleurs, le destinataire n'attache comme de coutume aucune importance à ces jérémiades comiques et rassure sa mère, qui se tourmente pour le plus serviable des gendres : « L'état de Montherot, qui me le mande en vers burlesques, ne m'inquiète pas. »

Il est, à cette époque, « dans les fêtes jusqu'au cou, courses de chars, chevaux, théâtres. Toute la journée en uniforme et en galas par la ville, toute la nuit en bals, par 26° de chaleur et avec la goutte au pied (1). » Auprès de Virieu, il s'excuse ainsi de la rareté de ses lettres : « il n'y a pas d'amitié, pas de verve, pas de zèle, qui résiste à 28°, l'amour seul est à cette température, et véritablement, c'est son règne à Florence ; les nuits sont divines ; je les passe à errer en calèche dans les rues ou sous les pins harmonieux des Cascines, environné de beautés séduisantes qui disent : « Ohimé ! » et à qui je ne dis rien... »

On attend toujours M. de Vitrolles, et Lamartine s'occupe déjà de louer son *casino* à la princesse Galitzine. Il peut finalement songer au départ et, tandis qu'il annonce son intention formelle de se reposer un an dans la solitude de ses terres, ses amis, très au fait des projets qu'il entend mûrir durant cette période de recueillement, ne lui ménagent pas leurs plaisanteries. Ses ambitions politiques leur causent même une secrète anxiété. Nous trouvons dans l'album, à cet égard, sous une forme enjouée, de quoi en avoir la certitude. « Lamartine, nous dit Montherot, avait écrit à son ami Virieu une élégie bouffonne pour le plaisanter sur ce qu'il était très occupé d'une entreprise de forges et voulait devenir industriel. »

Illustre fabricant de métal de marmite,
Au fond de tes fourneaux ton cœur s'est-il fondu?
Depuis que ton esprit s'est mis en commandite
Tu ne m'as plus, mon cher, écrit ni répondu.
Celui dont la pensée était fille d'Horace,
Celui que je nommais l'émule de Byron,

imagine fort bien leurs silhouettes côte à côte : l'un, svelte, élancé, escaladant les collines à grandes enjambées, afin de dominer vite et aisément les vastes espaces où flottent des nuées ; l'autre, gêné par sa corpulence et même un peu geignant, mais pressant le pas de son mieux pour se maintenir au niveau de son illustre guide, en même temps qu'à la riposte.

Que si cette image suggère à mes lecteurs celle d'un autre couple d'amis, célébré par Cervantès, mon devoir est de leur laisser toute la responsabilité d'une comparaison aussi irrespectueuse.

(1) Lettre à sa mère, 26 juin.

Que fait-il ? Il occupe une première place...
Où ? Dans un comité de marchands de Lyon !
Auri sacra fames !... Mais non, c'est qu'il s'ennuie !

« Virieu, continue Montherot, me pria de lui répondre sur le même ton, en le grondant de ce qu'il ne rêvait qu'à se faire nommer député. » La réponse est fort longue ; je n'en citerai que quelques vers :

Illustre producteur de vers mélancoliques,
Vos fourneaux dès longtemps pour nous n'ont rien fondu;
Votre Muse à nos vers si beaux, si poétiques,
A fait la sourde oreille et n'a rien répondu.
Celui dont la pensée était fille d'Horace,
Celui que je nommais l'émule de Byron,
Que fait-il? A la Chambre il postule une place...
. . . .
A la gloire des vers tu deviens insensible
Et ton âme descend jusqu'à l'ambition?
Le rival de Byron n'est plus qu'un éligible?
Il ne rêve qu'un mot : représentation!
. . . .

Tout le morceau, bien qu'amical, est écrit sur un ton de satire aiguë, parfois cinglante, et se termine par une exhortation à « *saisir le seul laurier que le ciel lui destine.* »

Les intimes de Lamartine manquent-ils de confiance en ses capacités d'homme d'État ? Une intuition ne leur montre-t-elle pas plutôt leur ami à jamais séparé d'eux, s'éloignant seul sur une route ascendante et lumineuse, d'où l'on ne redescend guère qu'en tombant ?..

Voici les dernières épîtres échangées avant le départ de Florence. Lamartine s'est peut-être un peu reproché d'avoir si distraitement écouté les doléances de Montherot. Il s'avise de son silence et réclame affectueusement :

ÉPÎTRE VII

Livourne, 23 juillet 1828.

Que devenez-vous donc, mon très cher camarade ?
Êtes-vous mal portant ou seriez-vous malade ?
Votre Muse jamais ne se fit tant prier
Pour noircir de ses vers un carré de papier.

Eh quoi! Les bords charmants de ce lac poétique
Dont me berça jadis le flot mélancolique,
Les vieux murs d'Hautecombe ou le Mont dit du Chat
N'auraient-ils donc plus rien qui frappât ou touchât?
Que j'étais différent dans ma verte jeunesse!
Que ces lieux m'inspiraient de joie ou de tristesse!
Mais la corde se brise à force de vibrer :
Je ne puis maintenant ni rire ni pleurer!
(Vers sublime, il me semble, et que, dans son poème,
Byron, blasé sur tout, eût trouvé de lui-même.)
Ma foi, si je faisais un poème aujourd'hui,
Je prendrais un sujet burlesque, ainsi que lui.
La nature, mon cher, est double comme nous :
Quand on la vit dessus, il faut la voir dessous!
(Mais, ô ciel! qu'ai-je fait? Après la masculine,
J'ai, par omission, omis la féminine!
Ce n'est pas tout encore : en griffonnant ces vers,
J'ai commencé la page, hélas, par le revers!)
Reprenons! Je disais que si jamais ma Muse
Revient me visiter, je veux qu'elle s'amuse!
Et puisse-t-elle aussi divertir mes lecteurs.
Le Permesse français ne roule que des pleurs.
Il est doux de pleurer quand on a de la peine,
Mais pleurer sans chagrin est une rude peine.
Ainsi font mes amis pleins de componction,
Qui pleurent d'impuissance et d'imitation.
Je suis, depuis dix jours, dans les murs de Livourne.
Et, de quelque côté que mon regard se tourne,
Je vois de toute part la ville de Livourne!
J'attends, incessamment, l'ambassadeur du Roi,
A qui je laisserai très gaîment mon emploi
Pour aller lentement, vers la fin de septembre,
Retrouver mes amis, ma patrie et ma chambre!
Il est doux d'occuper un poste officiel
Auprès d'un très bon prince et sous un très beau ciel;
Il est doux de toucher, pour prix de tant de peine,
Chez le banquier du Roi, cinq cents francs par semaine;
Il est doux d'en manger trois ou quatre fois plus
A traiter ses amis ou les premiers venus;
Il est doux d'endosser un superbe uniforme
Et le fourreau sans lame et le chapeau sans forme;
Il est beau de tenir, avec des potentats,
Un dialogue à deux où l'on ne parle pas!

Mais il est doux aussi de vivre à sa manière,
Soit dedans son château, soit dedans sa chaumière,
De fouler sous ses pieds l'uniforme poudreux
Dont le galon cuivré peut faire dix heureux,
De laisser à jamais dans l'ombre d'une armoire
Et l'escarpin à boucle et la culotte noire
Et, vêtu de futaine ou bien de molleton,
De passer sa journée à battre du carton,
A tailler son jardin, à ramer des pois chiches,
A chercher dans ses bois d'amoureux hémistiches,
A rêver, à dormir et même à s'ennuyer...
Il faut un peu d'ennui pour se désennuyer !
J'en suis là : j'ai besoin d'un an de solitude
Et de ce doux ennui dont j'ai tant l'habitude;
Je puis reprendre après quelque poste d'honneur;
Mais, pour ce moment-ci, votre humble serviteur !
. . . .

D'Aix, Montherot ne manque pas à la réplique. Il confie que le lac du Bourget l'incite aux plus émouvantes rêveries, et conte l'histoire d'une sienne Elvire qui fait assez humble mine à côté de l'inspiratrice du *Lac*. Mais ceci n'est qu'une vérification, après tant d'autres, des proportions respectives du confident et du héros.

Lamartine, avant de quitter l'Italie, a risqué une tentative encore, inutile comme les autres, dans le sens de la carrière. Il a prié son ami Sercey de le mettre sur les rangs pour le poste de Rome, où il serait en peu de temps chargé d'affaires, si Chateaubriand, avec lequel il est en froid, ne s'interposait.

Le sort en est donc jeté ! Il abandonne « avec regret ce pays ravissant et cette Cour, surtout, la plus vertueuse, la plus aimable, la plus amicale, etc... Nous serions de grands ingrats si nous ne laissions pas ici une partie de nos cœurs (1). »

Il a attendu l'arrivée de M. de Vitrolles pour fréter la voiture de louage dans laquelle il partira dès que, l'ambassadeur ayant été présenté partout, le chargé d'affaires pourra se démettre de ses fonctions. Il appert qu'il a fallu trois semaines à cet équipage pour mener de Florence à Mâcon Lamartine et sa famille. Montherot l'apprend avec effroi :

(1) Lettre à la marquise de Raigecourt.

Septembre 1828.

Est-il vrai que, bercé dans un lourd voiturin,
De Florence à Sestri, de Gênes à Turin,
De Turin à Mâcon traversant la Savoie,
Vous avez à pas lents suivi la grande voie?
Si vous avez ainsi fait tout ce long trajet,
De résignation je vous donne un brevet.
De l'art dans son enfance invention maudite,
Vous qu'avec peine on prend, qu'avec plaisir on quitte,
Voiturins indolents qu'avec plaisir j'évite,
Je plains l'infortuné qui vingt jours vous habite!
N'en êtes-vous pas morts? Je vous en félicite!

Si les objets ont des âmes, peut-être le lourd voiturin n'arrachait-il le poète à une terre élyséenne et ne le portait-il vers son destin tourmenté, qu'avec de miséricordieuses lenteurs?

En septembre, il arrive à Mâcon. Qu'est devenu son cher *casino* toscan? Il a, mon Dieu, fort prudemment arrangé les choses en revendant une partie des domaines, ce qui, assure-t-il, le fait rentrer dans tous ses débours. « Et je garde pour rien un joli hôtel parfaitement meublé que je loue vingt-cinq louis par mois, un beau jardin anglais et des champs utiles. Cette opération financière me donne envie de faire des spéculations. Hors des spéculations et de la haute politique, je ne suis plus propre à rien. L'ennui me possède beaucoup, comme dans ma première jeunesse. On change, dit-on, tous les sept ans. Je le crois de l'esprit, sinon du cœur, car je n'ai jamais changé d'amitiés, mais bien souvent de goûts (1). » Pour l'instant, il a de l'argent. Il le distribue. Il comble sa mère, plus heureuse encore des sollicitudes filiales que de soutenir son pauvre budget défaillant. « Je vais te revoir, écrit-il à Virieu, dès que j'aurai été à Saint-Point recevoir une réception à pied et à cheval avec tambour et canon, qu'on m'y ménage à mon insu. » Dans son domaine dijonnais il médite. En vain a-t-il tenté d'y achever son volume des *Harmonies*. Il n'a su, tout en pensant à autre chose et en jouant avec ses chiens, que dessiner distraitement un lancier à cheval que sa petite fille prendra sans peine pour une barque. Montherot, dans une amusante épitre, le raille de ces flâneries.

(1) Lettre à la marquise de Raigecourt.

* * *

Ce ne sont pas les spéculations seulement qui rendent Lamartine pensif. Il y a aussi la « haute politique. » Aussi, ne sommes-nous pas surpris de le retrouver tout à coup à Paris, où, disons-le, il commence par acheter mille choses pour sa femme : « une superbe fourrure en petit gris avec un manteau de velours de je ne sais quoi bleu de la Chine, une robe de popeline ravissante, une capote, deux bérets à jours, des gants, des souliers et une jolie voiture à sa guise. Je suis ruiné, j'aurai à peine pour m'en retourner. Mais nous aurons de l'argent dans deux ans quand je voudrai publier mes vers. Cependant, cet argent est destiné à des œuvres pieuses (1)... »

Mais là n'est pas le vrai but de son voyage. Il va voir le Roi, qui « le traite en toute bonté. » Il s'aperçoit qu'il a « germé et grandi pendant son absence et son silence. » Tous les jours, « il a trente ou quarante personnes chez lui, il est écrasé, étouffé d'amitiés, de prévenances, de cajoleries, de dévouements universels, ce serait à en perdre la tête ! (2) » Il ajoute qu'il ne la perd pas. Tout cela est écrit à Virieu, le confident, véritable et sévère, de qui l'opinion lui importe le plus.

Car si le poète accueille avec une modestie supérieure les désapprobations littéraires, il est bien plus sensible aux discussions sur ses tendances politiques. Il sent son ami mécontent, réticent : « Je m'afflige du délai et de l'incertitude, lui écrit-il; qu'est-ce que des affaires? On a toujours le temps; mais des amitiés, non. Mais tu ne comprends pas ma pensée centralisatrice et décentralisatrice, quand tu m'accuses de contradiction, etc... » Il faudrait citer toute la lettre, véritable réquisitoire contre l'individualisme en matière de gouvernement.

Voilà presque uniquement ce qui préoccupe l'esprit de Lamartine : « Je ne suis plus philosophe, c'est pourquoi j'irai loin dans le monde actif. Qui a ce qu'il rêve? Je ne rêve plus. » Il ne rêve plus; il est décidé à agir; il va désormais guetter son heure.

Montherot, qui l'attend à Lyon, continue de s'escrimer fidèlement sous l'égide de sa Muse en cotillon court et souliers plats.

(1) Lettre à sa mère.

(2) C'est à cette époque que Villemain donne lecture, à la Sorbonne, de l'*Hymne au Matin* et de *la Perte de l'Anio*.

De son côté, Lamartine figé par le froid, perd cette vitalité allègre que lui a donnée la satisfaction de sa manie la plus chère, les travaux des terres et les bâtiments. Il dit à Montherot de ne pas l'attendre; il n'ira à Lyon qu'en mars. Et il mande, probablement de Saint-Point :

ÉPITRE VIII

(Sur l'air : *Gentil Hussard*)

Lundi passé, je devais vous écrire,
Mais des beaux vers la saison a passé.
Mes doigts transis grelottent sur la lyre;
Il fait trop froid : l'Hippocrène est glacé.

Vous m'écrivez en vers dignes d'Horace.
Moi, mon ami, je ne sais que nombrer
— Non plus, hélas, les mètres du Parnasse —
Les pieds de roi qu'il me faut mesurer.

J'ai des piocheurs, des planteurs, qui me plantent
De bons poiriers de toutes les saisons;
J'ai des maçons, qui jurent et qui chantent;
J'ai des voisins qui grillent leurs cochons.

A ce train-là, que voulez-vous qu'on chante?
Hugo lui-même aurait peine à chanter.
Lorsque j'étais chez mon oncle ou ma tante,
Que je n'avais rien du tout à compter,

Je rimais mieux... Mais au diable la rime!
De bons moments valent bien de bons vers;
J'en ai beaucoup et le repos ranime
Les feux cachés sous mes trente ans couverts.

Oui, je pourrais retrouver dans mon âme
L'illusion qui rit en nous quittant;
Sécher encore aux genoux d'une femme,
Je le pourrais!... Mais mon coursier m'attend.

Oui, je pourrais tirer encor des larmes
De cette harpe, écho de mes douleurs,
Et dans ses sons trouver de nouveaux charmes;
Je le pourrais... Mais on m'appelle ailleurs!

Oui, je pourrais, plein de son froid délire,
Tenter la gloire en rimeur couronné
Et m'élancer sur les ailes de cire;
Je le pourrais... Mais je donne un dîné!...

Oui, je pourrais, lorsque le temps me dure,
Et retrouvant en moi quelques moyens,
Solliciter une sous-préfecture.
Je le pourrais... Oui, mais j'entends mes chiens!

Mais tout ceci, mon cher, n'est qu'une farce,
Et, pour parler avec goût et raison,
La rime nue est l'éternelle garce
Dont les appas sont de toute saison!

Tous les matins, avant que l'ombre meure
Au jour mourant d'une lampe aux abois,
Près d'un bon feu je lui donne un quart d'heure,
Puis je me rase et me lave les doigts.

Ce moment-là suffit pour que ma vie
S'écoule ensuite avec grâce et parfum.
D'un pur nectar la goutte purifie
Un gros tonneau de vin plat et commun!

(Quoi? Le feuillet... Ma fôi, c'est assez d'un ...)

Puis il convie Montherot à le venir voir :

(Sans date).

Ainsi donc, j'attendrai que vous veniez me prendre!
Dites à Virieu qu'il ne faut plus m'attendre :
Je suis redevenu malade comme un chien.
Je ne puis plus bouger, boire ni manger rien.
Oh! du froid et du Nord désastreuse influence!
L'oranger et les vers ne poussent qu'à Florence.
J'attends dans la langueur la fin de ces grands froids.
Non, je ne suis pas né pour souffler dans mes doigts!
Mais adieu. Tout crispé, tout nerveux, tout morose,
Enveloppé des plis d'un vieux paravent rose,
Au ronflement du poêle allumé le matin,
Les pieds sur un chenet, un bouquin dans la main.
Je n'ai pas même, hélas! la force de le lire.
Je ne puis digérer; comment pourrais-je écrire?
Je n'écris donc plus rien; j'ai brisé mes pinceaux;
Je m'ennuye et m'attriste et m'étends comme un veau.
Mon encre est desséchée (*sic*), ma plume est vide et roide,
Et j'irais me noyer si l'eau n'était pas froide!

A cette époque, il sait qu'il lui faudra vraisemblablement renoncer à Londres. « Londres me sera enlevé par quelque brave

garçon qui inspectera le service de la table ou du lit chez M. de Chateaubriand; or, je me sens trop vieux pour aller ailleurs, et trop fier pour ce métier (1). » Et c'en est fait. Il ne pense plus qu'à la députation, dont on lui parle de tous côtés. Mais il n'a pas atteint les quarante ans réglementaires et il se contente d'esquisser, pour soi-même, une proclamation.

Sa popularité s'étend. « Vous serez aussi puissant à la tribune que dans vos vers, » lui prédit Victor Hugo. Il va à Paris, où l'on refuse la démission qu'il offrait. « J'y suis toujours fêté, aimé, prôné, caressé, enivré d'encens et de faveurs. » Il suit très attentivement le mouvement politique, prend soin de rester dans le vent et prévoit la révolution de 1830.

Montherot, lui, bien aise d'être sans autre ambition, poursuit celle de parfaire les alexandrins à l'égal des reliures, et rêve d'enflammer son inspiration à celle de son correspondant.

Janvier 1829.

Eaux d'Hippocrène, heureux le rimeur qui vous lampe!
Dis-je tous les matins en allumant ma lampe;
A l'ouvrage ! Invoquons le rythme alexandrin.
Las! Pour l'alexandrin, je me sens mal en train.
Après quelques instants je rejette ma plume
Et vais à l'atelier relier un volume :
Dans cet art-là, je suis un habile ouvrier,
Mais quand je veux des vers essayer le métier,
Je suis pour tout sujet également stérile,
Hors pour un seul : à vous quand j'adresse mon style,
Je me trouve en haleine et parfois inspiré;
L'encre ne coule pas assez vite à mon gré...

En avril, il va retrouver Lamartine à Mâcon. Rentré à Lyon, il lui envoie des vers de son fils, le petit Charles, qui n'a que sept ans, — et qui rime !

A l'automne de la même année, après une nouvelle visite, — à Montculot, cette fois, — Montherot reçoit à son tour une lettre qui est unique de sa sorte dans l'album. Il faut croire que le pacte est toujours bien rigoureux, puisque Lamartine, ayant prié sa femme de le remplacer, la pauvre Anglaise est contrainte de diviser ses lignes en parties égales, mariées entre elles :

(1) Lettre à sa mère.

Montculot, jeudi.

Vous m'imposez, mon frère, une tâche bien rude.
De rimer en français j'ai bien peu l'habitude.
Mais il nous faut parler à chacun son argot.
Alphonse me prend donc pour son *alter ego*.
Je tiens sa plume ici; que ne tiens-je sa verve?
Mais pour sa matinée on sait qu'il la réserve.
. . . .
Montculot est tel quel que vous l'avez laissé,
Seulement, depuis vous, un talent a poussé :
Du talent paternel notre fille héritière
A mis, hier matin, son génie en lumière.
Son poème impromptu, sur un air de chanson,
A cinq ou six couplets. Voici l'échantillon :

Le *Printemps, romance sur un air de valse, qu'on chante sur un pied en tournant autour d'une table ou en montant le sentier de la Motte.*

La saison s'avance,
Les feuilles recommencent,
Déjà l'herbe danse
Au joli chant
Du vent.

Et l'eau qui murmure
Dessus la verdure
Rend à la nature
La voix du printemps.

Et je vais, seulette,
Avec l'alouette,
Au milieu des champs,
De ma chansonnette
Répéter les chants.

Voilà ses propres vers. Eh bien! qu'en dites-vous?
Les couplets de Charlot n'en sont-il pas jaloux?
Alphonse s'en désole et dit avec tristesse :
« Que faire à la maison de cette poétesse?
C'est assez d'un rimeur... »

Il était impossible que l'ambiance, jointe aux dons héréditaires, n'influençât point cette ravissante Julia auréolée de boucles blondes, qui ressemble tant à la mère du poète, et dont celui-ci parle sans cesse avec un exultant orgueil. On sait com-

ment elle succombera, vers sa dixième année, aux fatigues du voyage en Orient.

Un sens poétique, qui n'est encore que touchant, ne se révèle-t-il pas dans les vers qu'on vient de lire et Julia n'a-t-elle pas, avec bien de la grâce, saisi le rythme qui semble perpétuellement errer autour d'elle? En lisant sa chansonnette, on ne cesse de s'attendrir que pour songer : peut-être un véritable poète féminin, — il eût bien su fléchir la si douce ironie paternelle, — repose-t-il à Saint-Point, sous les espèces d'un petit corps d'enfant...

* * *

L'été s'est passé en incertitudes, en mutismes attentifs, en adroits coups de barre pour éviter de rentrer dans la vie active avec un poste inférieur et, cependant, ne pas lasser, ne pas mécontenter, ne pas se laisser perdre de vue. Entre temps, Lamartine prépare la publication des *Harmonies*, dont il déclare que quinze seulement sont lisibles sur cinquante. Il refuse de recommencer des visites en vue de l'Académie française, où pourtant, il sera reçu. Il s'ennuie; il imagine, dans un engourdissement mélancolique, le voyage qu'il voudrait réaliser. Et il écrit à Montherot, qui vient d'être admis à la Société des Lettres de Mâcon (toujours l'ombre portée...) :

ÉPITRE IX

. . . .

Venez donc débiter ce sublime discours (1);
Mais avant, parmi nous arrêtez-vous trois jours.
Je donnerai le ton à votre muse gaie
Qui de notre importance avec raison s'effraie.
Car nous serons bientôt, m'écrit-on de Paris,
Tout à côté de Droz (2) et de Maret (3) assis.
Mon père attend ce jour avec impatience.
Je ne le flatte pas d'une fausse espérance,
Car tout annonce encore un terrible combat
Contre les vieux amis du ministre d'État.
Entre nous, tout dépend d'une boule flottante.
Nous aurons quinze voix chacun, s'il en est trente.

(1) Celui que Montherot préparait pour sa réception.
(2) Droz (Joseph), auteur de l'*Essai sur l'Art d'être heureux*.
(3) Maret, duc de Bassano, membre de l'Académie française.

Je m'en moque ou je m'en... ou m'en... vous m'entendez!
Je demeure en ces lieux jusqu'au quinze novembre,
A courir dans mes bois ou rimer dans ma chambre.
Je m'y amuse peu; à peine d'un rayon
Le soleil dans huit jours dore-t-il l'horizon.
De la pluie ou de l'eau, toujours! Mais en revanche,
De la neige, souvent; et, du moins, elle est blanche!
Voilà tous nos plaisirs. Point de livre ou d'amis.
A huit heures du soir, nous sommes endormis.
Le journal nous arrive une fois par semaine;
Mais je coupe du bois, j'arrondis mon domaine,
Et je dis en suant pour grimper un coteau :
Mes jours sont sans nuage au fond de mon château!

Ah! l'ennuyeux pays! Je le dis, j'en accouche!
Ce mot depuis longtemps était là sur ma bouche!
Pourquoi s'en faire faute? Eh bien! je vous le dis :
A mon gré, la Bourgogne est un fichu pays!
Cependant, quelquefois, lorsque le vent nocturne
Hurle comme un vieux chien sous mon toit taciturne,
Quand, dans un ciel chargé de nuages flottants,
Une étoile des nuits brille de temps en temps,
Je me dis, je me dis et puis je me répète :
« Quelle nuit!... Quel beau ciel!... Voilà pour un poète!
Souviens-toi que tu l'es, du moins que tu le fus...
Eh quoi? Ton luth glacé ne s'éveille-t-il plus? »
Il s'éveille, il gémit... Mais hélas! il m'ennuie
Autant que le brouillard, et la bise et la pluie!
Cependant, vous lirez, lorsque vous reviendrez,
Ce que du vieux Montbard vous nous apporterez.
Je ne fais rien du tout, et j'attends pour écrire
Qu'un souffle d'Orient vienne effleurer ma lyre,
Que le cèdre embaumé d'Oreb ou du Liban
Ait ombragé mon front au moins pendant un an,
Et que le flot d'azur de ces mers de l'aurore,
Berçant mon paquet-boat du Pirée au Bosphore,
M'ait cent fois endormi, m'ait réveillé cent fois,
Du murmure qu'Homère entendit autrefois!
Homère! A ce saint nom mon courroux se rallume,
Je vois ce que j'écris... et j'écrase ma plume!!!

Et j'écrase ma plume!... Lamartine, en écrivant une facétie, ignore qu'elle contient une image véritable. Hélas! plus jamais il n'enverra d'épîtres rieuses à son cher Montherot!

Dans quelques jours, le 18 novembre, sa femme, qu'il aura laissée en famille à Mâcon pour se rendre lui-même à Paris avec Virieu, adressera à ce dernier une lettre éperdue en le priant d'apprendre « à Alphonse, dont toute la douleur va lui tomber sur le cœur, » la mort tragique de sa mère. Peu après, Montherot ira chercher son douloureux ami.

On lit, aux dernières pages du *Manuscrit de ma Mère*, comment le poète arriva trop tard à Mâcon pour revoir Mme de Lamartine et, se souvenant du vœu qu'elle avait marqué de dormir à Saint-Point le grand sommeil de la terre, enleva nuitamment le cercueil et le transporta à Milly, puis à Saint-Point, avec l'aide des paysans.

Il semble que ces romantiques funérailles aient été doubles et que la jeunesse de Lamartine fût, elle aussi, restée ensevelie sous le suaire des neiges hivernales. Ni la *Correspondance*, ni les œuvres du grand homme ne rendront plus désormais la sonorité juvénile, n'offriront plus la vivacité tendre que, même à travers les accents les plus désabusés, nous avons perçues jusqu'ici. Il désertera les lacs paisibles pour l'aventureuse tourmente des houles.

Le voyage en Orient, au cours duquel, par la mort de la petite Julia, la « sainte blessure » s'élargira au cœur du poète, ce voyage va transformer son esprit en l'accoutumant à de larges horizons qu'il souhaite avec une impatiente ardeur.

C'est un homme différent que sa patrie verra revenir. La douleur, la science, l'expérience, trois sentinelles redoutables aux médiocres dont elles fauchent l'élan, vont lui donner, avec les talismans suprêmes, l'impulsion qu'il attendait pour monter à l'assaut de son rêve, — je veux dire de sa destinée.

RENÉE DE BRIMONT.

AVEC LE MARÉCHAL JOFFRE

EN EXTRÊME-ORIENT

III (1)

LA CORÉE ET LA CHINE

LA CORÉE

20 février.

Il faut treize heures pour traverser le détroit qui sépare Nippon de la Corée. La nuit où le Maréchal quittait Shimonoseki était si recueillie, si peuplée d'étoiles, qu'elle semblait être quelque voile funèbre étendu sur ce champ de bataille naval d'il y a dix-sept ans, devenu le cimetière dominé, comme d'un mausolée, par le double rocher de Tsou Shima ; et, comme pour prolonger ce souvenir qui accompagnait les voyageurs de cette calme nuit, lorsque le paquebot entra dans la baie de Fusan, l'air était si pur, les montagnes qui la fermaient si dorées, si désertes et si grandioses, qu'on pouvait croire, en abordant l'ancien « Empire du Matin Calme, » pénétrer dans quelque royaume des morts.

Cependant, sur les quais de la gare maritime, une foule nombreuse attendait la Mission : une foule surtout japonaise, semblable à toutes celles déjà rencontrées ; des enfants, encore et toujours, agitant leurs drapeaux et criant : « Banzaï, banzaï !... » des hommes, des femmes en kimonos; et seulement, épars parmi ceux-ci, noyés dans la masse, quelques Coréens en longues blouses de toile blanche, coiffés de minuscules chapeaux hauts

(1) Voyez la *Revue* des 1er avril et 15 mai.

de forme, à bords plats, en sparterie, fumant de longues pipes minces, l'air absent.

De Fusan à Séoul, dix heures de chemin de fer. La voie court à travers de larges vallées toutes tapissées d'une herbe rase d'un jaune si chaud, qu'elles rappellent, avec l'éloignement des montagnes, le chevauchement de leurs lignes, les paysages des vieilles laques d'or de Kyoto. Ici cependant moins de grâce et de pittoresque, mais plus de grandeur austère et de simplicité : pas d'arbres, des lits de torrents desséchés, un sol nu et souvent écorché de rochers; nulle trace du travail de l'homme, sauf le damier des rizières dans le fond des vallées, et de loin en loin, les villages coréens, semblables à ceux du Sénégal, écrasés sous leurs lourds toits de chaume sans cheminées qui les font ressembler à des carapaces de tortues serrées les unes contre les autres. Pour animer parfois ces solitudes, passent de blancs Coréens traînant sur leur dos, à l'aide de crochets primitifs, des charges d'un volume quadruple du leur; et aussi des femmes pareilles à d'énormes tas de linge sale, portant sur leur tête d'invraisemblables fardeaux.

Et sur ces larges paysages monochromes de vieil or, la pureté sèche du ciel et de l'air : tandis qu'au Japon, toute chose baigne dans une brume transparente qui lui donne un aspect aérien, ici les plus lointains horizons gardent une précision qui les rapproche.

Séoul, 21 février.

Aux amateurs de pittoresque Séoul apporte tout d'abord une désillusion : de larges boulevards rectilignes, perpendiculaires les uns aux autres, bordés de boutiques basses et parcourus de tramways électriques; çà et là, dans une sorte de désordre, d'orgueilleux bâtiments modernes : la poste, des écoles, des banques, des hôtels; dans le ciel, l'inextricable réseau des câbles aériens de toutes les villes japonaises; par endroits, les vestiges de quelque massive porte chinoise ou de pans de murs en gros blocs de granit, abattus pour permettre la percée d'un boulevard : en somme, toute l'ossature de la ville moderne que les Japonais rêvent de construire ici. Il faut s'élever sur l'une des hauteurs de la ville pour contempler l'aspect encore farouche des faubourgs étalés jusqu'aux collines pierreuses qu'escaladent les fameuses murailles.

C'est ainsi, du monticule où se dresse la fine cathédrale catholique, que le Maréchal a pu ce matin contempler la cité. Il avait déjà salué le Lieutenant Gouverneur, le docteur Mizuno, — le gouverneur, l'amiral Baron Saito, étant actuellement à Tokyo, — et le Général Commandant en chef les troupes de Corée ; il venait visiter l'École française groupée autour de l'église.

Un joli petit jardin naïf, tout en pente, qui regarde l'immense ville : à l'entrée, Monseigneur Mutel, l'évêque de Séoul, très grand, avec une admirable tête de beau missionnaire, entouré d'une douzaine de ses prêtres, attend le Maréchal; et lorsque celui-ci pénètre dans le jardin, il ne peut s'empêcher de sourire : tout le long des allées montantes, de petites Coréennes alignées sous la surveillance de leurs maîtresses, des religieuses de Saint-Paul de Chartres, composent un spectacle étonnant et joyeux : elles portent des jupes un peu empesées et formant crinoline, de couleurs franches, vert d'eau, rose, jaune, bleu clair et des sortes de simples camisoles ; elles ont un front lisse et dégagé, les cheveux tirés en arrière et séparés par une raie médiane ; — et ainsi, elles ont l'air que nous avons vu, sur des daguerréotypes, à nos grand'mères au temps où elles étaient jeunes, où les jeunes filles s'appelaient Almaïde d'Outremont ou Clara d'Ellébeuse, jouaient au volant et chérissaient les oiseaux des Iles... L'illusion est étrange; elle évoque un recul dans le temps bien plutôt qu'un spectacle exotique.

Le Maréchal s'avance au milieu de cette avenue enfantine, s'arrêtant parfois pour caresser une tête de fillette apeurée ou pour s'amuser des tableaux qu'on lui a ménagés : le jeu national coréen, une sorte de tremplin à bascule qui fait sauter aux enfants le double de leur hauteur; une ronde accompagnée de cris gutturaux ; une séance de repassage coréen, fait à l'aide de bâtons ronds avec lesquels on frappe le linge pendant des heures entières. Il sourit, et cependant les fillettes le regardent un peu effrayées comme un bon géant venu elles ne savent d'où.

En quittant ce lieu naïf, visite au Consulat de France, où tous nos compatriotes sont réunis pour inaugurer une salle de cours de français que le zélé consul, M. Gallois, est tout heureux de pouvoir faire ouvrir par un académicien.

Après le déjeuner, offert par la municipalité, le Maréchal est allé au palais de l'ancien Empereur : dans les rues, une

foule immense attendait son passage, telle, paraît-il, qu'il faut remonter au voyage du prince impérial du Japon pour retrouver le souvenir d'attroupements pareils. Très pittoresque cette foule : les Coréens en blanc avec leurs impayables cages à mouches sur la tête, dont les brides font, sous le menton, l'effet d'une longue barbiche : ils ont l'air d'étudiants de médecine en blouse d'hôpital déguisés pour quelque farce ; leurs femmes portent de coquets bonnets de police à oreillettes, avec un gland sur le devant ; d'autres ont sur la tête une sorte de manteau à manches ; quelques Japonais ici et là ; et tout ce monde regarde d'un air étonné le cortège qui passe ; à un coin de rue, un groupe de plus de mille enfants chante *la Marseillaise*.

Le vieux palais a l'aspect d'un groupe de pagodes toutes bariolées de dessins fantastiques qui annoncent déjà la Chine ; aussi la surprise est-elle grande, lorsqu'on pénètre dans le bâtiment central, qui est la demeure de l'ancien roi, d'entrer dans une simple maison meublée comme l'étaient nos salons de province sous le second Empire : les mêmes fauteuils sans style, mais prétentieux, les mêmes rideaux, le même truquage, les mêmes falbalas, les mêmes franges, les mêmes capitons.

Le Maréchal est conduit dans un grand salon où, derrière une table, debout, deux êtres immobiles, l'attendent. Lui, petit, cinquante ans peut-être, vieilli trop vite, ni blanc, ni blond, livide, une barbiche rare, un clin d'œil perpétuel de myope, vêtu, — ô dérision ! — d'un uniforme de général japonais, trop large pour lui si maigre : c'est le Prince Ri, l'ancien roi de Corée. Elle, une sorte de poupée fardée, vêtue comme une ancienne pensionnaire de chez nous, une couronne trop petite sur la tête : la Princesse. C'est la première fois que le couple auguste est autorisé à recevoir un étranger : le Prince sort d'une longue maladie et ne s'est levé que pour accueillir le Maréchal ; il lui exprime son plaisir de le voir, le félicite de son illustre renom qui est parvenu jusqu'à lui dans sa retraite ; il forme des vœux de santé, l'espoir d'une longue paix pour le monde et dit son regret d'être malade un tel jour et de ne pouvoir lui-même faire les honneurs de son palais : tout cela, avec effort, d'un ton morne, comme une leçon apprise. L'entretien dure depuis dix minutes à peine, lorsque les Japonais donnent le signal du départ : le Prince tend une main maigre et morte au Maréchal ; il reste à celui-ci de cette vision si brève l'im-

pression d'avoir, quelques minutes, conversé avec un fantôme...

Au retour, dans le parc, l'on passe près d'une fontaine de Jouvence, célèbre depuis plus de mille ans : c'est l'eau que boit chaque jour le Prince Ri...

22 février.

Il y a trente-cinq ans, lorsqu'il rentrait d'Indo-Chine pour un congé en France, le Maréchal avait fait déjà le tour du monde : il n'était que simple capitaine et n'utilisait pas encore les grandes lignes de paquebots : plus modestement, — et plus économiquement, — il avait recours aux lignes de cabotage.

Ainsi, un jour, il visita Tchémulpo. C'était alors un tout petit port resserré entre une colline parallèle à la mer et de longs bancs de sable ; le commerce ne portait que sur un peu de riz et de poisson, et le village comptait à peine une cinquantaine de huttes de pêcheurs.

Or, Séoul est proche de Tchémulpo, et le Maréchal a tenté d'y retrouver ses souvenirs ; il y est allé ce matin, malgré la pluie, et l'a parcouru en automobile. Mais il n'a rien reconnu : c'est maintenant un grand port moderne, tout entier conquis sur la mer, magnifiquement outillé, avec des bassins de radoub, de larges quais, des écluses, des magasins ; il est devenu le second port de Corée ; en 1920, il exportait déjà pour 24 millions de yens et en importait ponr 51 millions ; la ville elle-même a gravi la colline ; elle compte maintenant près de 50 000 habitants.

C'est avec un légitime orgueil que les Japonais font au Maréchal les honneurs de leur ville et du port ; et avec un étrange sourire, d'une hauteur, ils lui montrent, à l'horizon, la passe où, le 22 février 1904, il y a aujourd'hui juste dix-huit ans, le capitaine Roudnief qui commandait le *Varyag*, et le capitaine Biélaïef qui commandait le *Korëïets*, coulèrent leurs bâtiments devant toute l'escadre japonaise de l'amiral Uriu composée de quatorze navires.

Le soir, dîner offert par les colonies étrangères, suivi de danses : il y a ensemble des geishas japonaises et des keesangs coréennes ; celles-ci jolies selon le concept européen : grandes, fines, bien faites, le front pur, la taille courte, de longues jupes sombres jusqu'à terre, des corsages simples de taffetas blanc ou rose, elles ont toujours l'aimable apparence d'être nos jeunes grand'mères ressuscitées ; mais écrasées par le luxe des geishas,

elles ont l'air de douces créatures craintives; elles se tassent, accroupies dans un coin de la scène, la main dans la main, chantant seulement une chanson gutturale et triste : le contraste est vif entre leur simplicité timide et la complication artificielle de leurs sœurs japonaises.

LA CHINE

I. — EN MANDCHOURIE

23 février.

A neuf heures, départ de Séoul au milieu de la même curiosité de la foule. Long voyage vers le Nord, dans un paysage d'hiver : des arbres rares, encore de la neige au penchant des montagnes et, toujours répandue sur toutes choses, la merveilleuse couleur d'or vieux. A toutes les stations, les autorités locales, des officiers, des missionnaires, des enfants, des curieux où l'élément japonais diminue à mesure qu'on approche de la frontière, des *Marseillaises :* tout cela, très bien réglé et très discipliné; jusqu'aux extrêmes limites de l'Empire du Soleil Levant, on sent une seule volonté qui ordonne et qui est obéie.

A dix heures du soir, en pleine nuit, sur un grand pont métallique et bruyant, le train franchit le Yalou, qui forme la frontière Nord : sur la rive septentrionale, le Maréchal est en Mandchourie. Alors, comme pour lui donner une première image du pays, une scène étourdissante se produit : à peine le train stoppé, son wagon est envahi soudain par une bande de grands hommes jaunes se bousculant pour l'approcher : ils sont dans les tenues les plus diverses, en chapeau haut de forme, en casquette de fourrure, en pelisse, en habit, en smoking, en veston; quelques uniformes. Ce sont les Chinois envoyés par le Maître actuel de Moukden pour saluer le Maréchal; certains le prennent par le bras, voulant l'emmener on ne sait où; d'autres vont jusqu'à manifester le désir de l'embrasser; cependant que le quai est couvert d'une foule turbulente, de soldats entraperçus dans l'ombre, de musiques et d'invraisemblables drapeaux : la confusion est à son comble, quand, par bénédiction, le train repart, sans avertissement, coupant court à cette sorte d'alerte; il emmène malgré eux une partie de ces enthousiastes; animés certes des meilleures intentions, on découvre vite qu'ils sont surtout désireux d'accaparer leur nouvel hôte, sous le nez des

Japonais, impuissants à le soustraire à cette avalanche de sympathies un peu bien démonstratives.

Moukden, 24 février.

Six heures du matin. Le train stoppe dans l'immense gare déserte de Moukden ; il fait très froid.

A huit heures, le Maréchal descend de son wagon, accompagné par le sympathique consul de France à Harbin, M. Lépicié, venu à sa rencontre : très en ordre, des enfants japonais le saluent des derniers « Banzaï ! » qu'il devait entendre : il avance sur le quai interminable, et soudain une cacophonie épouvantable éclate à son approche : d'invraisemblables musiciens chinois en tunique amarante, à brandebourgs et à épaulettes, en pantalons noirs trop courts, en képis galonnés surmontés d'un plumet blanc, soufflent à cœur perdu dans de monstrueux ophicléides, serpents ou saxophones; un chef de musique géant, plus empanaché encore, bat l'air de sa baguette sans regarder ses musiciens : par moments, on croit reconnaître *la Marseillaise*, ponctuée à chaque mesure de terribles coups de grosse caisse et de cymbales ; le crépitement des pétards chinois éclate de toutes parts ; on a l'impression de pénétrer dans une fête foraine. En bousculade, on entre au Yamato Hotel qui fait partie de la gare et est envahi aussitôt par une foule hétérogène en robe ou en vêtements européens.

A dix heures, le Maréchal monte en automobile au milieu d'un désordre égal à celui de tout à l'heure, suivi d'une lamentable escorte de vieilles voitures battant la ferraille ; le cortège s'engage dans l'immense partie japonaise de la ville, aux larges avenues droites ; arrêt au joli bâtiment de la Banque Industrielle de Chine : les colonies étrangères alliées, les anciens combattants alliés s'y sont réunis aux quelques Français de Moukden pour saluer l'envoyé de la France.

Mais voici que l'assemblée s'écarte pour laisser passer un petit homme maigre et chafouin, habillé en général chinois : c'est le célèbre maréchal Tchang-Tso-Ling. Joffre va à sa rencontre et le fait asseoir à côté de lui sur un canapé recouvert d'une peau de tigre, insigne du commandement; deux soldats chinois, le revolver en bandoulière, entrés derrière le maréchal chinois, viennent se placer debout derrière lui. Et pendant que les deux maréchaux s'entretiennent par l'intermédiaire d'un

interprète, il est loisible de contempler cet homme singulier : une petite tête ronde et fine, tondue ras, des yeux verts, inquiets, souvent baissés ; une moustache noire, rare et tombante ; l'air sournois et rusé ; des mains délicates, aux ongles longs ; il semble mal à l'aise dans cet uniforme neuf sur lequel s'étalent trois gigantesques plaques : il forme une violente opposition avec Joffre, puissant, massif, au clair regard bleu dont émane un mélange de force et de douceur.

Parmi les spectateurs de l'entretien, on se conte l'aventure de ce singulier héros.

Il a cinquante-cinq ans environ ; il débuta comme vétérinaire de foire, ce qui est synonyme en Chine de baladin. La guerre sino-japonaise le trouve simple soldat ; il déserte ; on le recherche, et, sur le point d'être pris, il se réfugie chez des religieuses françaises auxquelles il déclare désirer se convertir au christianisme ; pendant six mois, le nouveau catéchumène édifie ses saintes protectrices ; puis un beau jour, sans crier gare, comptant bien que les autorités chinoises ont perdu sa trace, il se sauve et bat la campagne : il se fait chef de bande, tout petit chef de bande pour commencer, avec sept ou huit misérables ; mais dans cet étonnant pays, ce métier est plein d'avenir, lorsqu'on y apporte de l'audace ; bientôt la troupe s'augmente, et lorsqu'éclate la guerre russo-japonaise, le nouveau condottiere se trouve à la tête de trois cents soldats. Or, dans le moment, de telles bandes trouvaient facilement à s'employer contre les communications russes ; c'était là une occasion d'activité rémunératrice ; il accourt. A la fin de la guerre, il éprouve le besoin de rentrer dans une vie moins aventureuse ; comme il a fait preuve de qualités militaires, il devient capitaine dans l'armée régulière chinoise. Dès lors, sa fortune est rapide ; mettant à profit les changements de régime, son incontestable intelligence, son influence croissante, il parvient en peu d'années au sommet de la hiérarchie. Il est aujourd'hui maréchal, règne en maître indiscuté sur les trois provinces orientales qui forment la Mandchourie ; on l'appelle le Bouddha de la Guerre ; il possède une armée de 200 000 hommes à peu près nourris, équipés et armés. Il fait régner l'ordre sur tout son domaine par le moyen le plus efficace : la terreur ; on ne compte plus les têtes qu'il a fait couper, en commençant par ses plus intimes amis dont il se méfie d'abord.

Il y a trois semaines, il se rendit à Pékin et ordonna au Président du Conseil de quitter sur le champ ses fonctions ; après quoi, il en investit un de ses amis et regagna Moukden. Mais huit jours plus tard, Ou-Peï-Fou, son adversaire, somma à son tour le nouveau Président de déguerpir et Tchang-Tso-Ling de retirer de Pékin les 20 000 hommes qu'il y entretenait. On lui prête le dessein de proclamer bientôt l'indépendance de la Mandchourie et de la Mongolie (1). Il va sans dire que, parmi tant d'avatars, le redoutable Maréchal n'a guère eu le temps de cultiver les belles-lettres ; il est resté illettré et sait tout juste signer son nom d'un pinceau malhabile.

L'entrevue est courte : le Chinois se lève bientôt ; deux soldats se précipitent sur lui pour l'enrouler dans une ample capote doublée d'une somptueuse soie écarlate : il emmène le Maréchal et le fait monter avec lui dans son célèbre automobile jaune blindé, garni sur l'avant d'une mitrailleuse braquée : un soldat veille sur le marchepied, le revolver au poing.

Alors commence à travers la ville une course à toute vitesse qui soulève derrière elle un nuage de noire poussière : les rues sont désertes, car chaque fois que le Maître sort, craignant d'être assassiné, il ne veut voir personne sur son chemin ! On aperçoit donc des visages craintifs collés aux fenêtres des boutiques fermées, et, dans les rues adjacentes, la foule maintenue par des barrages à cent mètres au moins ; formant la haie, de vingt mètres en vingt mètres, des soldats rendent les honneurs, transis sous la bise aigre. Sous ce ciel gris, dans ce dédale de rues chinoises, le long des murailles barbares trouées parfois de portes obscures, cette course sinistre ressemble à un enlèvement.

On fait halte en un lieu équivoque : des corridors sombres, interminables, d'étroits escaliers ; où est-on ? on arrive enfin en un vaste salon meublé à l'européenne ; les deux maréchaux s'asseyent et s'entretiennent à nouveau ; par les portes vitrées, on voit le va-et-vient de deux soldats armés ; Tchang-Tso-Ling fume tranquillement une fine cigarette ; il énumère les richesses

(1) On sait que, depuis le voyage du maréchal Joffre en Chine, la situation s'est aggravée : Ou-Peï-Fou et Tchang-Tso-Ling en sont venus aux mains ; dans une bataille livrée aux environs de Pékin, ce dernier a été défait et a dû se retirer à Moukden. Après de sanglantes exécutions, il a déclaré l'indépendance des riches provinces sur lesquelles il règne et s'est proclamé roi de Mandchourie.

de son pays, ses productions variées; il expose son dessein de consolider l'ordre et de maintenir l'indépendance de la Mandchourie vis à vis de l'étranger. Il parle d'une voix douce et lente; mais s'il donne un ordre à quelqu'un de sa suite, brusquement le ton change et devient dur.

Tchang-Tso-Ling a invité le Maréchal à déjeuner chez lui. Il habite une sorte de repaire qu'il s'est fait construire et qu'il ne quitte que rarement : les portes épaisses s'ouvrent discrètement pour laisser passer les voitures de ses hôtes; une série de cours, garnies de soldats en faction; tout au fond, une maison chinoise, sa demeure personnelle : elle est meublée de meubles chinois confondus avec toute une pacotille européenne. Il présente successivement sa femme, — il en a en réalité quatre ou cinq, — une petite femme sans beauté, vieille déjà, en jolie robe chinoise, à petits pieds qui ressemblent à des sabots de mule, une coiffure noire, stricte et lisse, un chignon serré, enroulé autour d'une guirlande de petites fleurs; l'une de ses filles et son fils aîné, un général de vingt-deux ans auquel il a confié le commandement de sa garde; le gouverneur de la province de Kirin et celui de la province de Hei Lou Kiang, un ancien lieutenant du temps passé qui a suivi la fortune de son maître, en généraux tous les deux, le dernier énorme avec une tête de poussah. On chuchote que ces deux puissants seigneurs sont sans doute venus saluer le Maréchal, mais aussi s'entendre avec Tchang-Tso-Ling sur la conduite à tenir en face des menaces d'Ou-Peï-Fou.

Dans la salle à manger à l'européenne, on se serre autour de la table; et voici une nouvelle surprise : un vrai repas chinois dont voilà la composition telle qu'elle est annoncée sur les menus :

Pigeon et hirondelles. — Nageoires. — Crevettes. — Poisson d'argent. — Asperges et poisson awabi. — Œufs conservés. — Canard à pièce (?). — Poule. — Jambon et fleur de légumes. — Riz au sucre. — Thé d'abricot.

Tout cela fade et gélatineux. Pendant tout le repas, une musique terrible sévit sans répit. Tchang-Tso-Ling préside avec dignité, assis sur une peau de tigre : derrière lui, l'homme au revolver ne le quitte pas des yeux.

Après ce pittoresque repas, le Maréchal prend congé de son

hôte pour se rendre à la mission catholique française et y visiter Mgr Blois et ses Pères : on parle du célèbre touchoun, qui a toujours témoigné aux religieux et religieuses françaises une grande reconnaissance depuis qu'il a trouvé chez eux asile aux jours sombres de son aventureuse carrière : à l'heure qu'il est, il fait encore tout son possible pour leur rendre service.

Le dîner devait encore dépasser le déjeuner en fantaisie ; il était théoriquement offert par le Gouverneur civil, mais présidé en fait par Tchang-Tso-Ling. Dans une grande salle banale, autour d'une gigantesque table où la moitié des places restent vides, toute une collection étrange de Chinois en uniforme ou en habit, tous fort gênés d'avoir à se servir de fourchettes plutôt que de leurs habituelles baguettes : aucun ordre de préséance ; chacun s'asseoit où il veut, au petit bonheur ; le menu ressemble à celui du déjeuner ; des gens se lèvent à tout moment de table, sortent, reviennent ; d'autres disparaissent pour ne plus reparaître ; les mets arrivent pêle-mêle ; au milieu de ce désordre, deux ou trois discours ; et puis brusquement, sans avis, au plein milieu du repas, tout le monde part !

L'heure du départ du train approche en effet et l'on se précipite à toute vitesse vers la gare ; Tchang-Tso-Ling a dû prendre au dernier moment la décision d'accompagner son hôte jusqu'à son wagon, car les rues sont pleines de monde : cependant, par précaution, son automobile blindé avec sa mitrailleuse et ses soldats armés sur les marchepieds est encadré par deux autres voitures chargées d'autres soldats ; le cortège fend la foule à toute allure ; d'ailleurs Tchang-Tso-Ling ne s'attarde pas et s'évanouit dans la nuit sans qu'on sache comment.

Enfin le train s'ébranle ; c'est un train spécial que le gouvernement de Pékin a envoyé jusqu'à Moukden ; le wagon du Maréchal est celui même de l'ancien Empereur, et celui des officiers de sa suite, l'ancien wagon des Eunuques de la Cour !

II. — PÉKIN

26 février.

Un grand soleil joyeux pour cette première journée. Du vaste hôtel moderne où est logée la mission française, on aperçoit le mur des Légations, ses meurtrières et ses bastions, au delà du glacis. Il est midi ; le Maréchal, accompagné de M. de Fleuriau, notre ministre en Chine, va rendre visite au Prési-

dent de la République chinoise. On longe les hautes murailles, peintes en rouge pompéien de la Ville Interdite, couronnées de tuiles jaunes, des portes massives, des ponts de marbre, un lac immense avec une île surmontée d'un pavillon ; et voici l'ancien palais de l'Impératrice, devenu la Présidence de la République.

Dans un salon chinois, le président, M. Shu Che Chang, accueille le Maréchal ; il est de taille égale à celle de Joffre, il est en habit barré par le grand cordon de la Légion d'honneur : une figure calme, intelligente et bienveillante de vieux lettré. Il exprime sa reconnaissance à la France de lui avoir envoyé un tel représentant, et forme des vœux de prospérité pour notre pays; il présente ses ministres et en particulier celui des Affaires étrangères, le docteur Yen, qui assure depuis les derniers événements la Présidence du Conseil. Puis on passe à table : encore des ailerons de requin, des nids d'hirondelles et des pousses de bambous ; mais une tendre musique ancienne berce les convives. A la fin, des toasts où l'on célèbre la longue amitié franco-chinoise et la décision du Gouvernement chinois de se ranger du côté des Alliés contre l'Allemagne...

27 février.

Avant d'aller déjeuner à la légation du Japon, le Maréchal a parcouru Pékin. Rien ne peut donner une idée du pittoresque de cette cité balayée par le vent mongol, de cet étonnant mélange de lèpre, de vermine, d'ordures, de délabrement, de ruines, de richesses et de splendeurs incroyables : on croit entrer dans un monde nouveau et paradoxal. Au milieu de cette ville immense comme Paris, l'automobile du Maréchal circule sans que quiconque y fasse attention. Alors le spectacle prodigieux de la rue se déroule devant lui. Des rues poudreuses, pleines de fondrières, semées de terrains vagues ; de profondes ornières dans les trottoirs; un aspect général de campement, et soudain la silhouette aperçue d'un palais ou d'un temple; des rues qui grouillent d'une humanité vieillotte et enfantine : des coolies ruisselants de sueur, traînant dans leurs pousse-pousses de gros Chinois à lunettes, des élégantes au visage comme nacré sous les fards, des mandchoues à la coiffure compliquée surmontée d'une sorte de large éventail déployé ; — d'autres coolies nu-jambes portant sur l'épaule, comme le long

fléau d'une balance, une perche à laquelle pendent des corbeilles ou des seaux. Un Chinois passe qui traine un cheval boiteux et promène dans une cage son oiseau favori. Voici un magasin où s'empilent d'énormes cercueils. Un vagabond, malgré le froid, rapièce une loque bleue, — tout son vêtement; un carrosse de mariage européen en panne sur un trottoir; de gros hommes à califourchon sur de petits ânes au trot; la boutique d'un marchand de friture sur les marches d'une admirable pagode dorée; des femmes aux jambes boudinées dans des pantalons ouatés; un arc de triomphe destiné au Maréchal et qui n'est pas terminé. Plus loin, un portique de bois supportant un beau fronton sculpté et peint de fines couleurs, sans autre raison d'être là que d'encombrer la circulation; une porte étroite comme un trou noir dans une haute muraille, et, au sortir, un campement de chameaux portant entre leurs bosses de minuscules sacs de charbon, à côté d'un humble petit cheval aux yeux bridés écrasé sous une charge si grande qu'il disparaît et que cette masse semble marcher toute seule. Sur les toits, des touffes d'herbes poussées au hasard des vents; aux carrefours, des arrêts brusques, des discussions : on repart, on s'arrête, on recule, on passe sur un trottoir, on se dépasse à droite ou à gauche. Un catafalque géant, rouge, bariolé de grands caractères jaunes, encadré par toute une procession d'hommes et d'enfants en vert portant des parasols ou des monstres découpés. Partout des loques qui pendent, mêlées aux innombrables annonces écrites sur des banderoles verticales; partout la confusion, une gueuserie, une pouillerie sans nom; et sur tout cela, une couleur grise, uniforme, qui est celle du sol, des briques, de la misère, des ruines...

Et puis, c'est la campagne de Pékin, si plate et nue qu'elle semble sous ce soleil d'hiver un steppe morne.

Ainsi on arrive au Palais d'Été, adossé au Wan Cheou Chan, la montagne des 10 000 ans de longévité; et le Maréchal contemple le lac des Lotus tout gelé, les balustrades de marbre, les ponts qui enjambent comme des arcs-en-ciel les bras d'une rivière, les pagodes fameuses, le massif central avec ses toits jaunes, verts, rouges en tuiles vernissées, le long duquel grimpe le double escalier en losange; et il parcourt les pavillons de l'Empereur et de l'Impératrice, vides de leurs richesses et comme abandonnés dans le désarroi d'une fuite précipitée.

Le même soir, dîner aux Affaires étrangères, suivi de bal ; à peine une demi-douzaine de jeunes Chinoises modernisées : filles ou femmes de diplomates, elles ont abandonné les fards et les coiffures traditionnels; elles ont seulement gardé leurs strictes robes de soie à col montant; et ainsi elles ont simplement l'air de vouloir donner une leçon de modestie à nos belles décolletées européennes.

28 février.

Revue militaire au Si Yuan, au pied du Palais d'Été. Belle tenue des troupes; elles défilent correctement à un pas mécanique et lent, au son de Sambre-et-Meuse : les drapeaux énormes sont la seule note pittoresque; des ombres passent sur le terrain : ce sont celles des avions chinois et d'un Caudron monté par deux Français, apportant le salut de l'aviation française au vainqueur de la Marne.

L'après-midi, à la Présidence, thé offert en l'honneur du Maréchal avec représentation de théâtre chinois. Le plus grand acteur actuel de la Chine, le célèbre Mei Lang Fang, joue un rôle de déesse. Il a vingt-cinq ans : or, nulle femme ne saurait avoir plus de grâce, d'esprit, de subtilité d'expression, ni de poésie que cet homme; l'illusion est charmante. Mince, gainé dans une robe merveilleuse de jeune Chinoise de potiche, il danse en chantant dans des nuages symboliques, en s'accompagnant de longues écharpes; et il répand des fleurs sur un groupe de sages assis à ses pieds et comme plongés dans le renoncement et l'oubli.

2 mars.

Après-midi consacré aux œuvres françaises de Pékin. D'abord, visite de l'hôpital Saint-Michel, sorte de coquette maison de santé admirablement organisée et très achalandée. Le directeur, le docteur Bussière, est, grâce à sa science et à son dévouement, l'un des meilleurs agents de l'influence française à Pékin; il est d'ailleurs aidé dans sa tâche par des sœurs de Saint-Vincent de Paul françaises et indigènes. L'hôpital peut recevoir des pensionnaires à des prix modiques, grâce à une combinaison de subventions de l'État et du Gouvernement général de l'Indo-Chine.

Au sortir de l'hôpital, le Maréchal se rend au Pétang pour y faire visite à Mgr Jarlin, le vicaire apostolique de Pékin. Le Pétang est la célèbre concession française catholique où

les missionnaires, les religieuses et les chrétiens chinois, défendus par Paul Henry et une poignée de marins français et italiens, subirent le mémorable siège qui dura du 15 juin au 16 août 1900.

Mgr Jarlin, la rosette de la Légion d'honneur sur sa soutane, reçoit le Maréchal au milieu de ses missionnaires lazaristes. Il lui adresse un très simple compliment de bienvenue; il évoque la grande mémoire de Mgr Favier, les journées tragiques de 1900, celles de septembre 1914, le sacrifice de tous ceux qui sont morts pour la France : et tout cela, d'une voix chaude, avec tant d'âme et un accent de sincérité si profond que le Maréchal ému essuie une larme. Puis, l'évêque conduit son hôte jusqu'au monument de l'enseigne Henry, élevé au lieu même où l'héroïque officier tomba mortellement blessé dans les bras de la sœur Louise. La sœur Louise est là; c'est une sœur toute petite, déjà vieille, et si humble qu'il faut la pousser pour la présenter au Maréchal. Ensuite, Mgr Jarlin présente ses 1800 orphelins chinois que ses sœurs de Saint-Vincent de Paul trouvent le moyen d'élever sans aucune subvention dans leur maison de Jentzetang; on passe près du terrible trou de mine boxer qui fit explosion le 12 août 1900 à sept heures du matin, faisant 136 victimes : il a 7 mètres de profondeur et 40 de diamètre! Puis on arrive au cimetière où le Maréchal inaugure devant quelques marins du Peïho et un détachement de la garde de la Légation de France, une plaque à la mémoire des officiers, officiers, mariniers et marins morts à Pékin en 1900.

Lorsque le Maréchal quitte le Pétang, il est déjà tard. Et c'est à la course, pour ainsi dire, qu'il parcourt l'hôpital général chinois dirigé par les admirables Filles de la Charité, et le Collège français du Nantang dirigé par les Frères Maristes : il y a là 1200 jeunes Chinois que les Frères conduisent jusqu'au baccalauréat; à peine un dixième de ces élèves sont catholiques, mais tous sont élevés dans l'amour de la France; et la plupart des anciens élèves occupent des situations en vue dans l'État, dans les banques, l'industrie, les chemins de fer.

Malheureusement, il faut abréger ces réconfortantes visites, car le soir même, le Maréchal est l'hôte du Ministre de France à la Légation où un grand dîner officiel, suivi d'une réception, est donné en son honneur.

3 mars.

C'est avant-hier qu'a dû commencer en France la discussion devant le Sénat du projet du Gouvernement concernant le renflouement de la Banque Industrielle de Chine. On imaginera difficilement en France avec quelle passion cette discussion est suivie ici par tous les milieux : il n'y a pas de jour où l'on n'en parle au Maréchal; déjà, en Indo-Chine, au Japon, il avait pu constater l'importance de la question; mais c'est ici qu'elle apparaît le mieux dégagée de toutes les préoccupations politiques et de toutes les querelles de personnes dont son étude a été trop souvent obscurcie.

Que ce soit à bord des paquebots où il a pris passage, dans les grands centres, aux escales de la côte d'Extrême-Orient, aux réceptions officielles, partout où il s'est trouvé en contact avec les groupes financiers, commerciaux ou industriels français, chinois, étrangers, le Maréchal a pu constater le même accord unanime sur la nécessité de relever la Banque.

C'est qu'en effet, la création de cet établissement répondait bien à un besoin réel, tant parmi nos compatriotes que dans les milieux indigènes. La Banque avait été la première à trouver et à mettre en œuvre une formule souple et pratique de coopération financière entre Chinois et Européens. Fondée avec la participation du Gouvernement chinois qui possède un tiers de ses actions, elle se proposait de faciliter la création d'entreprises industrielles et commerciales sino-françaises, où la France fournirait des capitaux, une direction technique, du matériel, et où la Chine apporterait les ressources de son épargne, de sa main-d'œuvre, et de ses richesses naturelles pour le plus grand bien de son développement économique (1).

(1) Il peut être intéressant de rappeler quelques-unes des principales concessions de travaux publics que la banque avait obtenues.

Dès 1913, elle signait un contrat d'emprunt de 150 millions, dont une partie devait être affectée à l'amélioration du port de Pukow, sur le Yang-Tzé, et dont l'autre moitié devait être utilisée pour l'installation des tramways électriques de Pékin, la réfection du système d'égouts et d'éclairage de la capitale, c'est-à-dire, en somme, le monopole des travaux d'édilité de la ville; cet emprunt lui reconnaissait, d'ailleurs, un gage de premier ordre sur les revenus de l'alcool et du tabac, gage ardemment convoité par les Américains et les Japonais.

Au début de 1914, non seulement elle réussissait à évincer la maison allemande Arnhold Kharberg, pour la concession du chemin de fer de Yunnanfou à la mer, mais encore elle obtenait la concession des lignes Yunnanfou-Suifou; Suifou-Chungking; Chungking-Chentou, ainsi que celle de Nanning-Longtchou, qui, assu-

Les liens ainsi noués devaient être particulièrement étroit, avec les banques chinoises, institution millénaire, aujourd'hui en pleine évolution, qui s'initie avec une sûreté et une rapidité surprenantes aux méthodes modernes.

En même temps qu'elle s'associait aux éléments indigènes, la Banque Industrielle introduisait sur les marchés d'Extrême-Orient des méthodes nouvelles, et s'ingéniait à rendre à sa clientèle des services qu'on ne pouvait attendre des institutions déjà établies, à qui leurs statuts, leurs traditions ou leur situation acquise, rendaient difficile de prendre de telles initiatives. Elle a été la première à ouvrir à ses clients des comptes, non seulement en monnaies locales, mais dans toutes les monnaies dans lesquelles s'opèrent toutes les transactions de change d'Extrême-Orient : livres sterling, dollars-or, francs, roubles, lires italiennes, marks allemands, etc. ; elle a créé des services de livrets d'épargne en monnaies locales et étrangères, qui lui ont amené une clientèle considérable de petits déposants, tandis que, par d'autres facilités, elle recevait des dépôts d'administrations publiques, telles que les douanes maritimes chinoises, les postes chinoises, les municipalités des concessions françaises, etc. ; les missions catholiques étaient au nombre de ses meilleurs clients. On a souvent représenté la Banque comme destinée à faire échec aux autres banques, et en particulier à la Banque de l'Indo-Chine : il ne faut pas connaître la situation réelle de l'Extrême-Orient pour parler de concurrence dans le domaine des affaires de change, d'avances, de dépôts, qui sont communes à toutes les banques. L'Indo-Chine française, le Siam, les Possessions britanniques et néerlandaises, la Chine, les Philippines, le Japon se développent avec une rapidité inouie ; ces réservoirs de la population asiatique deviennent de jour en jour des centres de production et de consommation plus importants ; le volume des affaires y augmente dans des proportions telles que chacun peut y prospérer sans nuire au voisin. C'est ce qui a été répété bien des fois au Maréchal lorsqu'il était en Indo-Chine, et par les personnalités les plus diverses : « Il y a place pour tout

rant le raccordement avec nos lignes d'Indo-Chine, était énergiquement refusée depuis plusieurs années par le Gouvernement chinois.

En outre, elle avait participé à la création du plus bel et du plus utile de tous les Hôtels d'Extrême-Orient, l'hôtel de Pékin, qui, d'ailleurs, continue d'être une excellente affaire.

le monde; il y a place en Cochinchine et au Tonkin pour la Banque de l'Indo-Chine et pour la Banque Industrielle de Chine. Il y aurait même place pour d'autres banques! »

Si la Banque Industrielle a traversé la crise que l'on sait, c'est que sa direction, à Paris, a perdu de vue les principes qui avaient présidé à sa fondation : au lieu de suivre la route toute tracée où levait la moisson semée à l'origine, elle a voulu s'engager dans des affaires tout à fait étrangères à son but. Les dépôts et les bénéfices récoltés de Singapore à Yokohama ont été ainsi immobilisés dans des affaires purement métropolitaines, où ils ont été partie engloutis, partie compromis. Mais l'organisme créé en Chine et en Indo-Chine est demeuré sain ; il conserve ses moyens d'action, la sympathie de son ancienne clientèle, l'appui des administrations françaises et chinoises.

Aussi, la conviction du Maréchal est-elle formelle : la France, en accordant à la Banque l'appui qui lui est nécessaire, ne fera que défendre ses intérêts bien compris, tandis qu'en la laissant tomber, elle compromettrait gravement son renom et sa gloire, car, qu'on le veuille ou non, la Banque industrielle de Chine est aux yeux de tous les Orientaux, devenue : « The French Bank, » la Banque française.

Souhaitons que ce soit compris, ces jours-ci, à Paris!

4 mars.

La venue de Joffre était attendue avec impatience à Tien-Tsin où de grands préparatifs avaient été faits pour le recevoir.

Ayant quitté Pékin ce matin par train spécial, le Maréchal arrivait vers dix heures. Par les rues des concessions, bordées de jolies maisons, il est conduit au *Recreation Ground*, où doit avoir lieu la revue des troupes alliées. Accompagné du colonel Pasquier, commandant le Corps Français d'occupation, il passe devant elles, et remet quelques décorations; puis le défilé commence. Les Américains d'abord, stricts et rigides, dans des uniformes tout neufs; la compagnie anglaise de siks, l'arme à la main, farouches, suivant un gigantesque joueur de grosse caisse à demi couvert d'une peau de tigre et jonglant avec ses tampons; les quatre compagnies franco-annamites encadrant le fier drapeau du 16e colonial, souples, élastiques; les Japonais frappant le sol à chaque pas, piaffant; la police chinoise, correcte, gantée de blanc; enfin, notre glorieux 75. Et toujours

l'ombre errante du Caudron français, volant bas, plane sur tout ce spectacle militaire.

Après la revue, le cortège se rend par le Cours Joffre au Jardin Français, où, au milieu d'une foule incroyable, a lieu la pose de la première pierre du monument de la Victoire.

Ensuite le Maréchal se dirige, sous des arcs de triomphe, vers la réception organisée au magnifique Cercle Français, à l'entrée de la rue de France. Alors défilent devant lui plus d'un millier de personnes : le Conseil municipal de la Concession française, la Chambre de commerce française, une délégation d'officiers chinois envoyés par le supertouchoun Ou-Peï-Fou, la Chambre de commerce chinoise, les anciens combattants alliés, une jeune Alsacienne en costume, les élèves de l'École municipale française, la colonie française, les colonies alliées... Parfois un discours; ainsi le consul d'Angleterre, d'une voix chaude, s'écrie : « M. le maréchal Joffre est un grand Français; mais il est encore autre chose; il est une grande figure dans l'histoire du monde, et j'exprime le sentiment de tous ceux qui sont ici, quand je dis que nous regardons le Maréchal avec le même respect que si nous étions Français nous-mêmes. Ce jour demeurera pour jamais dans notre souvenir et nous serons tous fiers de pouvoir dire à nos enfants et aux enfants de nos enfants : à Tien Tsin, le 4 mars 1922, j'ai vu le maréchal Joffre, je lui ai parlé, je lui ai serré la main! »

Et le défilé continue jusqu'au moment où, dans l'enthousiasme général, la musique attaque *la Marseillaise*, reprise, en chœur ardent, par les mille bouches de l'assemblée.

Puis le Maréchal se rend, au fond d'un jardin chinois, tout gris et mort, désolé par le rude hiver, à la résidence du Gouverneur civil Tsa Joui, dont il est l'hôte pour le déjeuner. On le conduit dans la salle de théâtre où les tables sont dressées; et, pendant le repas, une représentation a lieu; la représentation d'une pièce acrobatique d'une incroyable fantaisie : il s'agit de deux personnages qui se cherchent dans la nuit pour se battre : masques, costumes, couleurs, gestes, jeu, inventions, attitudes, tout donne l'impression du cauchemar et de l'impossible réalisé; mais surtout, durant toute la pièce, un obsédant tintamarre de castagnettes, de tambours, de cymbales, de flûtes aigres, sorte de musique d'exorcisme, produit sur les

spectateurs un ébranlement nerveux qui augmente encore l'effet hallucinant de ce spectacle étrange.

A 4 heures, le Maréchal prend congé du Gouverneur, et par la concession italienne, regagne le train qui le ramène à Pékin. Au jour déclinant, Tien Tsin s'illumine splendidement; et de longues réjouissances prolongent très tard l'allégresse que la visite de Joffre a suscitée dans la cité lointaine.

6 mars.

Une réunion d'une extrême simplicité groupait ce matin la colonie française de Pékin autour du Maréchal et de notre ministre plénipotentiaire dans la cour de la Légation de France.

M. de Fleuriau prend la parole.

Nous vous prions, monsieur le Maréchal, de poser la première pierre du monument qui va être élevé ici à la mémoire des Français de Chine morts pour la Patrie. Mgr Jarlin vous a dit, l'autre jour, comment en 1914, à l'appel de la mobilisation, tous ces Français, missionnaires, commerçants, ingénieurs, employés, étaient accourus à Pékin de tous les coins de la Chine. De ceux-là, beaucoup ne sont pas revenus, et c'est à leur souvenir que nous consacrons un monument dans cette Légation, qui est le centre des Français de Chine.

Sous sa forme très simple, il sera le témoignage de l'union de tous les Français de Chine, dans le respect que nous gardons à nos glorieux morts et dans le dévouement que nous vouons tous à notre patrie. Nous sommes heureux de pouvoir associer votre nom à ce double témoignage parce que beaucoup de nos morts ont servi sous vos ordres et aussi parce que vous personnifiez à nos yeux le dévouement à la Patrie. Nous respectons et aimons en vous le patriote, dans toute l'acception de ce mot qui fut jadis inventé en l'honneur d'un de vos illustres prédécesseurs, le maréchal Vauban. Et votre présence trop brève au milieu de nous est pour chacun de nous dans sa modeste sphère une leçon vivante et un encouragement à imiter votre exemple et à nous consacrer comme vous à bien aimer et à bien servir la Patrie.

Voilà pourquoi, monsieur le Maréchal, nous, Français de Chine, tenons tant à associer votre nom à ce petit monument dont je vous demande maintenant de poser la première pierre.

Alors, accompagné du Ministre et des anciens combattants, le Maréchal scelle le bloc d'un peu de ciment, tandis que, comme soulevé par le souffle de *la Marseillaise*, le drapeau du 16ᵉ colonial s'enfle et flotte sur l'humble monument.

L'après-midi, Joffre a fait au Président de la République et aux Ministres ses visites d'adieu : il a pu juger de l'heureux effet produit par le vote du Sénat, favorable au renflouement de la Banque Industrielle de Chine, que l'on vient d'apprendre.

III. — SHANGHAÏ

9 mars.

Hier soir, dans la nuit, la mission française a débarqué à Shanghaï. Une foule française ardente l'attendait, et lorsque le Maréchal parut, une sorte de délire la secoua. C'est qu'ici la France est étrangement vivante : toutes les émotions, toutes les passions de la métropole agitent l'industrieuse colonie ; à côté de la Concession Internationale, elle a pu, grâce à sa clairvoyance et à l'habileté de ses consuls, conserver son autonomie et accroître son domaine ; si bien, qu'en 1914, M. Kahn, alors consul général, malgré des difficultés de tous ordres, négociait un agrandissement considérable de notre Concession qui s'étend aujourd'hui sur plus de 1 000 hectares de superficie. Tandis qu'en 1900, le nombre des maisons chinoises de la Concession n'était que de 4 000, il atteint aujourd'hui 15 000 ; celui des maisons françaises a cru de 700 en 20 ans ; la population est passée de 92 000 en 1900 à 170 000 en 1921, et le Conseil municipal gère actuellement avec succès un budget de recettes annuelles de plus d'un million et demi de taëls ! Alors, il était naturel que la venue d'un Français illustre, qui porte avec lui une partie de la gloire de la Patrie, émût si profondément cette poignée vibrante de 500 Français, fiers de lui montrer de quelle façon, loin du pays natal, ils ont su travailler à sa grandeur.

Aujourd'hui, c'est donc une visite triomphale de la Concession et des principales œuvres françaises que M. Wilden, notre Consul général, propose au Maréchal. Des boulevards merveilleux, de coquettes ou somptueuses villas, une voirie impeccable, une police de rue parfaite assurée par des Annamites en salacco : tout ici respire l'aisance et la joie.

Et voici maintenant l'Université française de « l'Aurore. » Ce sont les Jésuites qui la dirigent et le directeur est le R. P. Henry, le frère de l'héroïque enseigne tombé au Pétang en 1900 ; elle est en pleine prospérité et dispense le savoir français à plus d'un millier de jeunes Chinois. Voici l'École franco-chinoise de Commerce et d'Industrie : celle-ci a déjà son his-

toire : fondée et organisée par les Allemands, elle a été réouverte après la guerre et marche actuellement sous une direction franco-chinoise ; la salle des machines dont le fonds est allemand commence à recevoir de nouvelles machines offertes par des maisons françaises : c'est là d'excellente propagande ! Voici l'École Municipale franco-chinoise dirigée par les Frères Maristes : ici encore, pleine prospérité ; les locaux sont devenus trop petits, et l'Hôte de Shanghaï doit poser la première pierre d'une nouvelle annexe.

Et le soir, c'est, au ravissant Cercle Sportif Français, rendez-vous de tout le Shanghaï élégant, que la riche colonie française recevait le Maréchal. Au champagne, le président de la Chambre de commerce, dans un toast, fait un rapprochement heureux : « Il y a vingt-deux ans, dit-il, un autre Maréchal passait ici une revue ; il était arrogant et dur ; il n'avait gagné aucune victoire ; c'était un Allemand, le maréchal de Waldersee. Aujourd'hui, voici que notre bonne fortune nous amène un autre maréchal, celui-là un vrai vainqueur, simple et bon ; et cette fois, c'est un Français ! c'est vous, monsieur le Maréchal ! »

10 mars.

Après un déjeuner offert par les Gouverneurs civil et militaire chinois de Shanghaï, le Maréchal a été reçu par la Municipalité française de la Concession. Tout le Conseil est assemblé en séance. Le Président, M. le consul-adjoint de Laprade, prononce un beau discours émouvant. Il raconte de quelle manière dramatique Shanghaï apprit la bataille de la Marne par un télégramme de notre ambassadeur en Russie, M. Paléologue, la reconnaissance des Français et des Alliés, la manifestation populaire qui le soir même donnait le nom de Joffre à une rue baptisée depuis longtemps du nom d'un médecin allemand. Il termine en priant le Maréchal d'accepter un don de 100 000 francs pour les régions dévastées françaises.

A peine rentré chez lui, le Maréchal recevait une lettre du Consul général du Portugal : « Profondément ému des larmes que j'ai vues couler tout à l'heure de vos yeux, je vous demande de vouloir bien accepter ce chèque de 10 000 francs pour aider à soulager vos pauvres et chers Français. Au Sauveur de l'Humanité, au plus grand soldat du monde, je serre affectueusement la main. »

11 mars.

Aujourd'hui, le Maréchal a visité, à la limite de la Concession, le grand établissement de jésuites français de Zikawei : il tenait à donner cette marque de sympathie à ceux qui ont tant contribué au développement de notre influence en Chine.

Il a parcouru le collège Saint-Ignace où les 400 jeunes élèves chinois lui ont rendu les honneurs militaires; il a visité les 500 orphelins qu'entretiennent les Pères; surtout, il s'est intéressé au célèbre observatoire météorologique que dirige depuis 1895 le R. P. Froc, celui qu'on a surnommé le « père des typhons. » Il faut avoir navigué dans les mers de Chine pour savoir la place que cet établissement tient dans les préoccupations des marins et la confiance qu'ils ont en lui. « Pendant la mauvaise saison, disait M. Brieux en 1913, nul navire de guerre ou de commerce, à quelque nation qu'il appartienne, ne quitte un port d'Extrême-Orient avant d'avoir demandé télégraphiquement à l'observatoire de Zikawei s'il peut partir sans danger. » Actuellement le réseau d'information s'étend jusqu'aux Philippines et aux Mariannes; 16 stations ou sémaphores transmettent aux marins les avis journaliers émis par le Père Froc. Celui-ci, du haut de son observatoire, veille sans cesse sur ses amis du large. Sous sa robe de jésuite, le Père Froc est un marin français qui a bien mérité de la marine de tous les pays.

Le soir, toute la Concession flamboie; l'Hôtel de Ville, le Consulat, les écoles, les maisons particulières, des pylones, des arcs de triomphe, tout est illuminé : une foule énorme de Chinois curieux, encombre les rues macadamisées. Lentement, l'automobile du Maréchal parvient au Cercle Sportif où 400 anciens combattants alliés ont tenu à le recevoir. C'est un joyeux repas, égayé par la *Madelon* et *Tipperary*.

Et voici qu'à la fin, un officier français se lève : « Merci, monsieur le Maréchal, pour nos deux provinces que vous avez contribué à nous rendre et pour la gloire que vous nous avez donnée. » Puis un colonel anglais : « Je vous vois pour la deuxième fois; la première fois, j'étais encore plus ému qu'aujourd'hui; c'était à Neuve-Chapelle, et vous m'avez remis la Légion d'honneur. Merci pour cette fois où je n'ai pas osé ouvrir la bouche et merci pour aujourd'hui où votre gloire vient nous visiter. » — Un Américain : « Merci, parce que vous nous avez montré en 1917 ce que nous devions faire, et le faisant, nous

avons suivi la juste route. » — Un Belge : « Nous sommes peu nombreux et les indigènes nous confondent avec les Français : nous en sommes fiers : merci pour tout ce que vous avez fait pour nos deux patries. » — Un Tchèque : « C'est du jour où vous avez arrêté l'Allemand sur la Marne que mon pays a vu naître l'aurore de la liberté. Merci ! » — Un Italien : « Merci pour avoir défendu ce qui est plus précieux encore que la liberté : la Justice ! » — Un Polonais : « Merci pour ma patrie reconstituée ! » — Un Danois : « J'ai servi pendant toute la guerre dans l'armée anglaise ; merci pour vos victoires qui nous ont rendu le Schleswig ! » Enfin un jeune colonel russe aux yeux ardents : « Nous sommes ici trois officiers russes. Si cette réunion avait un autre caractère, nous n'aurions que le droit de baisser la tête ; mais ce ne sont que des camarades de bataille ; alors, songeant à la dernière poignée de Russes fidèles qui se sont battus jusqu'au bout en France, je vous crie, à vous le grand patriote : Merci pour eux, de leur avoir montré leur devoir ! »

Comme une longue litanie, comme un psaume où des peuples chanteraient les versets, l'hommage montait vers le grand soldat impassible : alors, dans une sorte d'explosion immense, éclatent une formidable *Marseillaise* et les cris innombrables de : « Vive la France éternelle ! Vive la France pour toujours ! »

12 mars.

Et voici arrivé le jour du départ. A midi, le Maréchal aura quitté la Chine pour rentrer en France ; il a préféré, sur la sollicitation de ses amis américains, traverser les États-Unis plutôt que de refaire encore le long voyage par Suez : ainsi, pour la deuxième fois, il aura accompli le tour du monde.

Sa mission officielle est terminée ; certes, il est trop tôt pour en juger l'effet : mais dès maintenant on sait que, partout où il est passé, son renom, sa gloire ont profité à la Patrie ; surtout sa simplicité, son attachement profond à la paix, ses vertus de grand citoyen ont fait tomber tout le long de sa route bien des légendes, bien des préjugés qui s'établissaient contre nous...

Qu'il soit donc remercié pour avoir, cette fois encore, si bien servi la France !

André d'Arçais.

LES CONCOURS DU CONSERVATOIRE

NOTES ET SOUVENIRS

> Ce qui s'élève dans le ciel n'est-il pas aussi clair que ce qui rampe?
>
> LAMARTINE.

Les concours publics du Conservatoire vont, une fois de plus, faire beaucoup parler de notre grande école de déclamation. Le Conservatoire est toujours d'actualité : régulièrement, dès que se produit le moindre incident, nous sommes assaillis par les réformateurs et fabricateurs de panacée dramatique scolaire. Le sujet n'a rien perdu de son intérêt, en dépit du désarroi qui règne dans le monde théâtral. Chose curieuse : tandis que le Conservatoire est chez nous en butte aux critiques souvent les plus âpres, les étrangers s'efforcent de copier notre mode d'instruction et avouent qu'ils ne parviennent pas à l'égaler. Irving déplorait publiquement de n'avoir pu, durant sa carrière, fonder à Londres, non seulement une « Comédie anglaise » sur le patron de notre Comédie-Française, mais encore un « Conservatoire britannique » fonctionnant à l'instar du Conservatoire de Paris. Novelli, que je rencontrai en Grèce, lorsqu'en 1903 je fus officiellement délégué pour installer une École Dramatique à l'Odéon d'Athènes, Novelli m'avait renouvelé, pour le compte des Italiens, les doléances d'Irving ; tant il est vrai que, partout, on sent l'impérieux besoin d'une « méthode. »

Elles ne sont pas nouvelles les critiques adressées au Conser-

vatoire ! Alexandre Dumas père, au sein d'une Commission formée pour « l'examen de la question théâtrale, » ne clamait-il point, dès 1840 : « Le Conservatoire fait des comédiens impossibles. Qu'on me donne n'importe quoi, un garde municipal licencié en février, un boutiquier retiré, j'en ferai un acteur; mais je n'en ai jamais pu former un avec les élèves du Conservatoire. Ils sont à jamais gâtés par la routine; ils n'ont point étudié la nature; ils se sont toujours bornés à copier plus ou moins mal leurs maîtres... *Les grands comédiens modernes ne sortent pas du Conservatoire.* » Combien, qui ne sont pas le grand Dumas, disent-ils encore, aujourd'hui, sous une autre forme, — moins ronde, — exactement la même chose !

C'est à ces dénigrements faciles qu'il peut être amusant de répondre, pièces en mains.

Et d'abord, Dumas père se trompait, car les « comédiens modernes, » ses contemporains, dont il parlait, sortaient *tous* du Conservatoire : depuis Talma jusqu'à Bocage, le créateur de *la Tour de Nesle;* jusqu'à Frédérick Lemaître, Lockroy, le créateur de *Mlle de Belle-Isle*, sans compter, depuis plus d'un demi-siècle, Got, Delaunay, Thiron, Coquelin, Mounet-Sully, Silvain, de Féraudy, le Bargy, Guitry, Georges Berr, de Max... jusqu'à mon élève Jean Sarment, le plus « moderne » des jeunes auteurs et des comédiens. Quant aux femmes, *toutes*, à part Mlle Mars, élève de Monvel, son père, — et si nous exceptons Desclée et Rose-Chéri, plus près de nous Mmes Jeanne Granier, Sorel et Simone, — toutes les étoiles, de Dorval et de Rachel à Sarah-Bernhardt, des Brohan à Réjane, à Mmes Reichenberg, Bartet, Segond-Weber, Piérat, etc... toutes sortirent de l'École. Mais le refrain reste le même. Il est convenu que nous desséchons le talent dans sa fleur ! On affirme qu'il suffit de regarder la nature !... Et c'est bien sous prétexte de se rapprocher de « la nature, » que les acteurs se sont habitués à confondre la simplicité avec la pauvreté d'expression, à ne plus rien donner qui passe la rampe, à ne plus même se faire entendre et à vouer au ridicule l'exercice des longs, des ennuyeux, mais indispensables préliminaires de notre art.

Lorsqu'en 1905, je fus appelé à professer au Conservatoire, le mépris des exercices classiques battait son plein. On songeait même à démolir les vieux bâtiments des anciens « Menus-Plaisirs, » faubourg Poissonnière, où vivait notre

Conservatoire depuis sa fondation. On en voulait détruire non seulement les murs, mais encore l'esprit, l'âme même, et c'est pourquoi nous avons tant regretté ces vieilles pierres. Ce sont nos sentiments intimes qui donnent leur grandeur et leur couleur aux objets; c'est nous qui prêtons aux choses leur qualité, nous qui sommes leur seule mesure ; et, dans l'occurrence, la foi totale de certains d'entre nous ne se sentit plus « à la page » dans l'atmosphère sèche et sans passé de l'immeuble de la rue de Madrid.

Ces paradoxes répétés ne sont, d'ailleurs, pas toujours inoffensifs; ils peuvent avoir des conséquences tragiques. Il y a deux ans, ma classe même fut le théâtre d'une de ces tragédies vécues. Un de mes élèves, dont je respecte l'anonymat, obtint un prix exceptionnel, dit « d'excellence, » prix « de surprise » en réalité.

Sous l'influence de ces théories malfaisantes, cet élève demandait à sa fantaisie, à son caprice, même à l'usage des stupéfiants, tout ce qu'il ne demandait pas au travail discipliné. Le jour du concours, ne sachant même pas le texte des scènes dans lesquelles il devait concourir, il eut recours à deux rôles travaillés précédemment (les deux seuls vaguement établis pendant ses deux années de classe). Il arriva, tel un somnambule inquiétant. Il avait retroussé ses manches pour mimer le cinquième acte de *Ruy Blas!...* Bref, son accès de délire fut salué d'acclamations. Il fut donc engagé d'enthousiasme à l'Odéon, où le directeur lui distribua le rôle principal de *la Conjuration d'Amboise*. On le convoqua pour répéter : il ne vint pas. Que s'était-il passé? Tous les journaux ont raconté le fait-divers dont voici la cause secrète. Le malheureux, livré à lui-même, incapable d'apprendre sans aide vingt vers de suite, eut la vision du désastre qui l'attendait ; il sentit qu'il ne retrouverait plus sur une vaste scène la minute de folie qui avait pu masquer ses insuffisances techniques : saisi de vertige, il prit un revolver et se tua.

Exemple douloureux, qui devrait être rappelé avant chaque examen.

* * *

Le Conservatoire est une école. Or, du jour où l'on y a reçu (grâce à des réformes improvisées), non plus des élèves,

mais des acteurs jouant partout la comédie, et liés par des « engagements » formels (non avoués, mais dont le secret est celui de Polichinelle), le Conservatoire, — malgré la volonté de ses fondateurs, de ministres éclairés, voire de son éminent directeur d'aujourd'hui, — le Conservatoire tend à n'être plus qu'un « foyer de petit théâtre » que l'on traverse, la cigarette aux lèvres, en préconisant les bienfaits du « moindre effort, » au nom de « la nature » et de la « vérité! » — Je m'empresse de constater que nous n'en sommes point encore arrivés à ce point. La tendance n'est pas générale; nous avons encore d'ardents travailleurs conscients de leur devoir. Mais c'est trop que la tendance existe.

Nos concours annuels sont des épreuves scolaires, dont il ne faut pas s'exagérer l'importance. Ils sont toujours à peu près semblables les uns aux autres. Il n'y aura jamais dans les classes que douze à quinze types d'élèves, auxquels tous les ans concurrents et concurrentes se rapportent invariablement. Est-ce une raison pour en contester l'utilité?

L'accusation, sans cesse ressassée, est celle-ci : « Ouvrez les palmarès du Conservatoire et vous constaterez que rarement les jurés ont su deviner le talent, dans cette maison rétrograde! Sarah Bernhardt n'obtint qu'un second prix de tragédie, un accessit de comédie en 1861, qu'un « rappel » de second prix de comédie en 1862; Bartet, un second accessit de comédie en 1872; Réjane, un premier accessit de comédie en 1873 et un second prix en 1874 ; Coquelin aîné, un second prix en 1860; Mounet-Sully, un premier accessit de tragédie et un second prix de comédie en 1868; Guitry, un premier accessit de tragédie en 1877 ; un second prix de tragédie et un second prix de comédie en 1878... tandis que les plus hautes récompenses allèrent à des inconnus dont les noms ne diraient quoi que ce fût à personne! »

Or il est facile d'expliquer « pourquoi » ces modestes nominations furent attribuées à ces jeunes gens devenus par la suite des artistes célèbres. Rappelons d'abord que les concours sont beaucoup affaire de choix plus ou moins heureux des scènes, de place dans le programme, de dispositions physiques... et que sais-je?... Notre admirable Sarah Bernhardt conte allègrement l'aventure tragi-comique de ses deux concours (1). Je me borne

(1) *Mémoires de Sarah Bernhardt*. Eugène Fasquelle, éditeur, 1907.

au récit du concours de 1862. Sarah nous donne, d'abord, de curieuses appréciations sur les maîtres dont elle suivait les cours (*dévotieusement*, dit-elle). Régnier était le plus accueillant. Provost indiquait large. Samson indiquait juste, et se préoccupait surtout des finales. Il n'admettait pas qu'on laissât tomber les phrases. — Et comme il avait raison! — « J'eus, deux mois avant mon second concours, le chagrin de changer de professeur : Provost tomba très malade, et Samson me prit dans sa classe. Il comptait beaucoup sur moi ; mais il était autoritaire et tenace. Il m'imposa deux très mauvaises scènes dans deux très mauvaises pièces : Hortense de *l'École des vieillards* de Casimir Delavigne, pour la comédie, et *la Fille du Cid*, également de Casimir Delavigne, pour la tragédie... Le jour du concours arriva. J'étais laide. Maman avait exigé que je me fisse coiffer par son coiffeur. Et j'avais pleuré, sangloté, en voyant ce Figaro me faire des raies sur la tête, dans tous les sens, pour séparer ma crinière rebelle... » Son tour venu, la jeune martyre est appelée : « J'entrai en scène. Je fus surprise par le son de ma voix que je ne reconnaissais plus. J'avais tant pleuré que mon cerveau s'était pris; et je parlais du nez... » Le concours de tragédie fut un désastre. Sarah se rattrape en comédie; elle est fort applaudie... mais elle n'a que le second prix : le premier est donné à Marie Lloyd.

Elle juge alors sa partenaire et le jury également; elle nous explique les raisons du succès de sa compétitrice, de son échec à elle : « Le jury avait été de bonne foi, dit-elle; Lloyd était entrée rieuse et radieuse en *Célimène;* et, malgré la monotonie de son débit, la mollesse de sa diction, l'impersonnalité de son jeu, elle avait remporté les suffrages : *parce qu'elle était la personnification de Célimène*, cette coquette de vingt ans si inconsciemment cruelle. Elle avait réalisé, pour chacun, l'idéal rêvé par Molière. Cette première leçon si douloureuse me servit beaucoup dans ma carrière. Je n'ai jamais oublié le prix de Marie Lloyd. Et chaque fois que je crée un rôle, le personnage se présente devant moi costumé, coiffé, marchant, saluant, s'asseyant, se levant! » Cet échec de Sarah-Bernhardt au Conservatoire n'a donc rien de mystérieux; et il n'a pas empêché la prodigieuse artiste de réaliser une carrière, la plus extraordinaire qui soit dans les annales du théâtre.

Plus tard, quelques années après la guerre de 1870, La

Rounat étant directeur de l'Odéon et Fernand Bourgeat secrétaire général, Sarah Bernhardt vint un jour, à l'Odéon, accompagnée de sa sœur Jeanne qu'elle désirait faire engager; et la belle comédienne, dont Tout-Paris s'occupait alors, dit textuellement ceci : « Je vous amène ma sœur; elle n'est pas meilleure que je n'étais lorsque j'ai raté mon premier prix; mais elle fera comme moi : elle travaillera et se bonifiera. » Cette exquise Jeanne Bernhardt que nous aimions tous, devait, hélas! quelques mois après, prendre froid au sortir d'un bal, telle l'héroïne de Victor Hugo, et disparaître prématurément.

Parlerai-je du professorat de Sarah Bernhardt au Conservatoire? Il fut de brève durée. Les prémices en avaient été saluées bruyamment. On annonça que Sarah devait réformer l'enseignement; que nous allions assister à maintes innovations... Au bout de quelques semaines, elle se fit remplacer par l'un des plus modestes pensionnaires de la Comédie-Française, et l'on n'entendit plus parler, — au Conservatoire, — de la fougueuse et charmante réformatrice. Il resta pour tout souvenir de son passage, — au palmarès, le brillant premier prix de Georges Le Roy, son élève; — dans la salle où elle professait, un vase à fleurs, un tapis et un fauteuil, — car les fauteuils sont inconnus dans nos classes meublées de banquettes, d'escabeaux et de chaises de paille!

* * *

Le second accessit dont fut gratifiée l'admirable comédienne que l'on appelle si justement *la divine* s'explique autrement.

Mlle Julie-Jeanne Regnault, qui devait devenir la grande Julia Bartet, et dont j'eus l'honneur d'être le camarade d'école, fut, dès son entrée dans la classe de Régnier, « au-dessus » de toutes les autres! Elle concourut, n'ayant que quelques mois d'études, et sortit du Conservatoire sans « attendre son prix, » selon l'expression courante. Elle fut engagée, sur le champ, par Carvalho, directeur du Vaudeville, qui la fit débuter dans un acte en vers d'Albert Millaud : *le Péché véniel*, et dans *Plutus*, autre acte en vers de Gaston Jollivet. Elle parut délicieuse et fut immédiatement choisie par Alphonse Daudet pour le rôle de Vivette de *l'Arlésienne*. Sa physionomie, à cette époque, n'était point du tout celle dont tout Paris garde la vision idéale. Ses yeux, un peu bridés, luisaient comme des

escarboucles sous un petit front têtu; son visage ovale, tout émacié, d'un blanc mat, prodigieusement tourmenté, mystérieux, n'avait pas cette coupe altière, cette expression de hautaine sérénité qu'il prit par la suite. Elle était petite, mince, légèrement inclinée, telle une Tanagra des vitrines du Musée de l'Acropole; la métamorphose physique de toute sa personne est une des plus surprenantes qu'il m'ait été donné de voir au cours de ma carrière.

Le concours de Julia Bartet passa presque inaperçu; je n'en ai pas trouvé trace dans les journaux... Et pourtant, quel talent discret et profond fut dépensé dans cette courte scène de *l'École des maris!* Qui n'a pas entendu Julia Bartet dans cet admirable second acte, ne connaît pas l'Isabelle de Molière. Et quel trait de probité artistique dans le choix même de ce rôle tout intérieur, où la sincérité, la simplicité sont de rigueur! C'était jouer la difficulté. Seule une comédienne de race supérieure pouvait se risquer dans les mille nuances délicates de ce personnage, tout en grisaille poétique, et si complexe dans son excusable fourberie. On ne transformait pas alors cette jolie création en midinette perverse. Isabelle doit montrer un exemple délicieux de la candeur libre et du noble enjouement dont Henriette laisse épanouir les charmes naturels. La thèse de Molière est celle des deux écoles sur l'éducation des jeunes filles : la manière forte dont abuse l'odieux Sganarelle et l'indulgence affectueuse que préconise le tendre Ariste, de quinze ans plus âgé que son frère. Si l' « honnête Isabelle » n'est qu'une gourgandine jouant de bons tours à son tuteur, il n'y a plus de pièce; l'œuvre de Molière n'est plus qu'un scenario d'opérette.

Je n'ajouterai qu'un mot : je n'ai jamais fait une classe sans que le nom de Julia Bartet n'y fût cité comme un exemple!

* * *

Réjane n'obtint qu'un second prix. Je la revois, — car elle fut aussi ma petite camarade de classe, — je la revois, presque enfant, la veille de cette joyeuse joute scolaire de 1874. Elle portait, d'habitude, un complet à carreaux écossais, cambré à la taille et serré par une étroite ceinture noire en cuir verni. Le jour du concours, une simple robe de mousseline blanche et bleue. Son succès fut immense. Le public et la critique furent

émerveillés par son jeu léger, par son accent « parisien » dans *les Trois Sultanes* de Favart ; et Sarcey, au rez-de-chaussée du *Temps*, lui décernait le premier prix. Elle l'avait, certes, mérité, mais le jury se décide souvent pour des motifs inconnus du public. Elle n'eut donc qu'un second prix. Régnier, son maître, était furieux. Je ne le vis jamais en pareille agitation. La foule trépignait : le spectacle était encore plus amusant dans la salle qu'il n'avait été sur la scène. Régnier, son chapeau haut de forme, tout à rebrousse-poil, enfoncé sur la tête jusqu'aux oreilles, traitait les jurés de « malfaiteurs !... » Il avait tort, car, en y réfléchissant, ces jurés, recrutés parmi ce que le monde des lettres et du théâtre comptait de plus distingué, étaient dans le vrai, à cette époque où les genres n'étaient point confondus, où l'on ne jugeait les concurrents que par rapport au « style. » Or, Réjane convenait qu'elle n'était pas née pour le *style*, — nous avons assisté à ses inutiles tentatives dans le répertoire, — qu'elle n'aurait peut-être pas fourni, rue de Richelieu, la carrière qu'elle remplit si brillamment au boulevard. Cela ne diminue en rien son talent ni sa gloire de très grande comédienne.

Au reste, les nombreuses lettres adressées par Réjane à son professeur Régnier nous prouvent son affection pour cette vieille école qu'elle voulut, elle aussi, « réformer » plus tard. Elle célébra, dans la *National Review*, les bienfaits de l'enseignement de la *seule* nature : « savoir regarder, voir, comprendre, enregistrer, classer et traduire enfin, avec nos moyens propres, tout ce que la vie quotidienne nous montre avec une inlassable générosité... Les élèves seraient moins longtemps encombrés d'inutiles habitudes acquises pendant des années d'une instruction dramatique incomplète, puisqu'elle ne s'occupe que trop du métier et pas assez de *ce qui mène à l'art.* »

Qu'est-ce que l'exquise Réjane entendait par « ce qui mène à l'art, » si ce n'est le « moyen » que nous donnons, d'« apprendre à regarder, » si ce n'est l'étude âpre et journalière du rudiment de cette « nature mise en principes, » qu'est l'art du théâtre? O nature ! que d'erreurs on commet en ton nom !

***

Je n'ai pas trouvé trace du concours de 1860 où Coquelin aîné n'obtint, tout ainsi que Worms, son aîné de trois ans au Conser-

vatoire, qu'un second prix de comédie partagé avec La Roche. Il n'y eut, d'ailleurs, pas de première récompense cette année-là.

Je demandais à notre maître Régnier, dont les deux frères Coquelin furent les élèves, les raisons de cette nomination disproportionnée avec la personnalité puissante de l'étincelant Mascarille, et je ne m'attendais guère à la réponse : « Il avait les cheveux en brosse plantés trop bas; cela lui retirait du comique (!) On remarqua sa voix claironnante; mais le *trac* ayant attristé sa figure, il parut inférieur à son camarade Malard à qui l'on n'octroya pourtant que le 1er accessit. En ce temps-là, je l'avoue, — ajoutait Régnier, en tourmentant ses favoris taillés en côtelettes, — oui, je préférais Malard à Coquelin ! » Or, je ne vis, moi, qu'une fois ce Malard, au cours d'une matinée Ballande, dans le Crispin du *Chevalier à la mode*, et rien ne peut donner une idée de la faiblesse de ce comique lugubre, à l'œil terne, aux molles bajoues, aux lèvres minces, aux jambes massives, et qui ne put se faire une place même dans les théâtres provinciaux de troisième ordre. Les maîtres se trompent quelquefois sur leurs élèves ! Régnier ne se doutait pas, en 1868, que Coquelin demeurerait, à nos yeux, le plus grand comédien « lyrique » de notre temps.

*
* *

Jean Mounet, dit Mounet-Sully, n'obtenait, en 1868, qu'un premier accessit de tragédie et un second prix de comédie dans le rôle de Clitandre, qu'il ne put jamais jouer, quelque désir qu'il en eût !

Celui qui fut un Rodrigue magnifiquement précieux, un Oreste aux bras sculptés comme ceux d'un éphèbe, un Polyeucte plus martyr de l'amour qu'ébloui de la grâce, qui fut l'indéchiffrable Hamlet, le sublime Œdipe, rêva, jusqu'à la fin, d'endosser l'habit de cour et de traduire l'élégant mépris, le dégoût souriant que tout « honnête homme » a le droit de montrer vis-à-vis des Lysidas, des Trissotin et des Vadius. Delaunay, qui fit beaucoup pour l'entrée de Mounet-Sully chez Molière, et qui tenait le rôle « en chef, » Delaunay discutait souvent sur le rôle de Clitandre avec le tragédien ; et c'est le tragédien qui, dans sa fougue excessive, infléchissait le rôle vers la comédie brillante ! Delaunay se préoccupait sans cesse d'adoucir la fameuse apostrophe :

Il semble à trois gredins dans leur petit cerveau
Que, pour être imprimés et reliés en veau,
Les voilà dans l'État d'importantes personnes...

Il la scandait de petits rires sarcastiques ; tandis que Mounet, lui, répondait en lançant, avec une furia digne d'Alceste, tout le morceau dont la forte éloquence provoque la réplique de Philaminte :

Votre chaleur est grande, et cet emportement
De la nature en vous marque le mouvement...

Et Mounet-Sully ne manquait jamais d'ajouter : « Dieu ! que j'étais mauvais lorsque j'ai concouru là-dedans ! Dire que l'on m'a donné quand même un second prix ! »

Voilà donc, une fois encore, la légende des erreurs du jury controuvée, et par un témoin intéressé ! Au reste, Mounet eut des débuts presque... décourageants. J'étais collégien lorsqu'il jouait, avec Marie Colombier, à l'Odéon, quelques mois avant la guerre de 1870, le rôle d'un chef gaulois romantique dans un acte en vers intitulé *Flava*. Il marchait en danseur, tel feu Ballande, son premier professeur ; il restait un pied en l'air, en exhalant ses périodes amoureuses ; et, plein de maladresse, il se cognait à ses entrées, à ses sorties, dans le décor dont il entraînait quasiment la chute. Cette tragédie se termina au milieu d'un fou rire. Et cependant, je n'avais pas oublié la belle figure du chef gaulois, lorsque André Gill nous fit, la veille du début de Mounet, rue de Richelieu, dîner ensemble chez un vague restaurateur, proche l'Odéon, d'où nous lisions sur une devanture voisine : « Ici, tous les jours, bouillon et bœuf de cheval, » et, sur l'enseigne d'un pâtissier, en face : « Aux petits-fours de l'Odéon. » En échangeant les premières politesses, je ne pus m'empêcher d'exalter ma vision de *Flava*, et Mounet s'écria, avec la naïveté charmante qui le caractérisait : « N'est-ce pas que c'était splendide ! Notre scène avec Marie Colombier était superbe. Et quel effet ! » D'où je conclus qu'il n'avait rien vu, rien entendu des manifestations joyeuses de la salle. Il était tout à son rêve. Quel exemple à citer aux « jeunes ! » J'admirai profondément Mounet dès ce jour-là ; j'eus la vision immédiate de la destinée de ce protagoniste tragique, de ce miracle humain d'harmonie dont la

taille devait à jamais dépasser les plus hautes parmi les plus hautes.

Le frère de Mounet-Sully, Paul Mounet, n'avait point passé par le Conservatoire. Il le regrettait sincèrement. Il y devint professeur et sa méthode devait rester un peu sommaire dans la pratique de son enseignement. « De la sensibilité! » Ce mot disait tout, à son point de vue; et ses indications se terminant toujours par cet unique impératif: « Évolue! évolue! évolue donc! » n'étaient pas toujours comprises par une jeunesse à qui nous devons montrer *comment* « on évolue. » Mais que de qualités enviables il possédait! Entre autres, cette faculté de savoir encourager les plus médiocres élèves, de les enthousiasmer, heureux de vivre, par les sonorités de ses tempêtes vocales. Il y avait quelque chose de supra-terrestre dans ce corps splendide et dans cette voix tumultueuse. Paul Mounet et son aîné, tels les gémeaux de Sparte, nés de Jupiter, nous auront donné l'inoubliable vision de demi-dieux sur les planches.

***

Je ne voudrais pas avoir l'air de procéder par contraste, par antithèse « scénique, » en opposant à ces dioscures disparus la physionomie puissante du grand acteur « moderne » et bien vivant qu'est mon ami Lucien Guitry.

Guitry sortit, à dix-huit ans, du Conservatoire, en 1878, avec un second prix de tragédie et un second prix de comédie. J'ai gardé le souvenir de son beau concours auquel j'assistais. L'aspect farouche, le verbe plein d'un feu concentré de son Achille racinien, l'accent profond dont il renforça la scène d'amour assez triste du *Fils naturel*, révélèrent *de plano* la haute autorité du « jeune-premier rôle » que Guitry devait être bientôt. La salle entière lui avait décerné le premier prix, mais le jury pensa qu'il était de l'intérêt du lauréat précoce de pousser ses études de diction pendant une année encore. Plusieurs critiques, Émile Perrin lui-même, furent de cet avis que ne partagea point le bouillant Achille. Il refusa d'aller plus outre dans la voie scolaire et voulut débuter en public sans plus attendre. Avec son large cou, ses cheveux noirs tombant sur le front, il avait l'aspect d'un jeune gladiateur, impatient de s'imposer dans l'arène.

La caractéristique de ce concours de 1878 fut, en général,

l'accentuation des tendances « naturalistes » par les élèves de tragédie et de comédie. Or, Guitry, — je dois dire que cette remarque m'est personnelle,— Guitry qui devait devenir l'un des chefs les plus combatifs de l'école « vériste, » me parut, au contraire, le seul possédant, parmi cette petite colonie bredouillante, qui précédait l'éclosion du Théâtre Libre, le seul possédant le *pectus* classique qu'il devait lui-même réprouver plus tard. Je croyais assister à l'apparition d'une force nouvelle, admirable, mise au service de la grande poésie, d'un Guitry cornélien, shakspearien, hugolien. Quel Horace ! Quel Caliban ! Quel Cromwell ! Quel Torquemada ! pensais-je !... Erreur ! Peu après son retour de Russie, je vis l'ombre de ces formidables figures se muer en ironie mystérieuse, en éclats rarescents mis au service de héros, souvent inférieurs à son puissant talent. Ce fut alors, — transformation très curieuse ! — que ce magicien protéiforme créa, pour les besoins de la cause sans doute, et pour ménager ses forces, qu'il « inventa » ce que j'appellerai « ce comble de l'artifice théâtral » que les non initiés qualifient de « naturel moderne : » cette prodigieuse « manière, » consistant à tout dire en serrant les dents, sur une note uniforme, et d'atteindre à « l'effet » par l'accumulation des phrases se superposant, s'écroulant, puis se regroupant, toujours sur le même ton.

Cet artifice des artifices donne la plus complète illusion de vérité qui soit ; et si je signale cet étonnant procédé, — qui ne peut s'adapter aux œuvres vraiment lyriques, — ce n'est pas pour le critiquer, c'est pour l'utiliser, au profit de ma thèse, et pour affirmer que, seuls, un travail de tous les instants, un métier volontaire, imperturbable, permettent à un grand acteur de rendre plus naturelles, plus vraies sur la scène que dans la vie, la nature et la vérité !

Mais il ne faut pas plus abuser du mot *vérité* que du mot *nature* dans notre art où il y a nature et vérité tout artificielles. J'ai entendu, un soir, avenue d'Eylau, Victor Hugo faire justice d'un « certain réalisme » mis au service de la poésie, dans la personne d'un grotesque apôtre de la « pure nature » qui nous avait offert un sabotage en règle des vers de *la Conscience*, traduits en langue bourgeoise, — « comme l'on parle, » — cette vague formule de notre bien-aimé Molière à qui l'on reprochait justement de « forcer » son jeu ! (Il y aura toujours une étrange

différence entre la théorie et la pratique.) Eh bien ! ce « réalisme » — d'un faux à crier ! — fut rendu plein d'horreur, par comparaison, lorsque Victor Hugo, après avoir souri du « patagon » sous lequel avaient disparu couleur, rythme, métrique, phonétique, etc., nous récita les vers que l'on sait, avec la *vraie* vérité, la *vraie* simplicité du génie. Ce fut une inoubliable leçon.

On ne le saurait trop répéter : il n'y a pas deux sortes d'art au théâtre ; il y a l'art dramatique, lequel, comme tous les arts, a sa grammaire qu'il faut apprendre ; et les imprudents qui croient pouvoir s'en dispenser, par crainte de gâter leur précieuse « originalité », s'interdisent, pour l'avenir, l'accès des hauts sommets. Ils seront condamnés à raser le sol, à rabaisser tous les sentiments, à rapetisser toutes les pensées, à ravaler tous les textes. N'abandonnons jamais complètement nos classiques, cette base des études. Luttons en faveur du « style, » pour la « métrique » de notre vers français, pour le « nombre » de notre prose française. Méfions-nous des critiques étrangers, et n'oublions jamais que le fameux Schlegel préférait Scribe à Molière.

Le Conservatoire, pas plus que n'importe quelle autre Institution, ne donnera jamais ni génie, ni même de talent, à ceux qui n'en ont pas ; mais on y a, quoi qu'on dise, gardé, plus fidèlement que partout ailleurs, les principes de *la diction*, de cet art auprès de quoi le reste n'est qu'accessoire ; de cet art que possédaient nos maîtres et que les nouveaux venus doivent garder pieusement, — car c'est désormais un devoir patriotique de défendre notre langue et de la faire triompher.

Certes, en art dramatique, ainsi que dans toute manifestation sociale, il faut tendre dans le sens des aspirations futures, mais à la condition de ne pas altérer les principes fondamentaux, sous peine de s'exposer à rétrograder, au lieu d'avancer. « Changer » n'est pas toujours « améliorer ; » et Lamartine, que je citais en commençant, me prêtera sa grande voix pour conclure : « Il n'y a de durable que le vrai, bien choisi ; il n'y a d'éternel que la nature épurée par le goût. Et puis... Ne faisons pas de théorie sur le beau, laissons le temps porter et reporter ses arrêts, lui seul est juge. »

JULES TRUFFIER.

LES IDÉES DE
M. FRANK VANDERLIP

Nous n'avons pas à présenter au public français la personnalité américaine de M. Frank Vanderlip, qui s'est déjà fait connaître, depuis la guerre, par des missions, des discours, des interviews, où s'est affirmé son désir de jouer un rôle, en apportant des solutions aux problèmes européens. Son nom vient de retentir dans la Presse, en raison des fonctions, assez mal définies du reste, qu'il a remplies à la Conférence de Gênes où, sans avoir reçu aucun mandat, il figura comme observateur et comme journaliste aux côtés de l'ambassadeur des États-Unis en Italie.

Son histoire est celle d'un « self made man, » qui, par sa vaste intelligence et sa puissance de travail, s'est élevé au rang de ces hommes d'affaires dont s'honorent les États-Unis, parce qu'ils sont représentatifs des qualités de la race et de son esprit d'entreprise. Après une carrière, modeste en ses débuts, de rédacteur, puis de propriétaire d'un journal à Chicago, il fit en 1901 une importante évolution, en acceptant le poste de vice-président de la National City Bank de New-York, la plus puissante Banque Nationale américaine. Il en prit la Présidence, de 1909 à 1920, en même temps qu'il apportait sa collaboration, également comme Président, dans une grande Société industrielle : l'American International Corporation.

Lorsque les États-Unis entrèrent dans la guerre, M. Vanderlip eut le beau geste de résigner ses fonctions à la National City Bank, qu'il avait conduite à un haut point de développement par la création de nombreuses agences à l'étranger, pour mettre ses services à la disposition de son Gouvernement. Il accepta un poste important au Secrétariat d'État des Finances, et comme le journaliste qui sommeille en lui ne perd jamais ses droits, il ne laissa pas

ignorer que, sur sa demande, son salaire avait été fixé à un dollar.

Son rôle politique étant officiellement terminé avec la fin de la guerre, Frank Vanderlip ne désirait pas revenir sur le terrain des affaires; il préféra chercher l'emploi de son activité dans des travaux d'enquête sur la situation européenne, en étudiant, avec une parfaite bonne volonté, sous quelle forme pouvait s'exercer le concours américain. C'est le résultat de ses observations que nous apporte son nouveau livre : *What next in Europe?* (1) où se trouvent également ses plans de restauration économique et financière qui ont fait, tant en Europe qu'en Amérique, l'objet de nombreuses discussions.

Que va-t-il advenir en Europe? Quelles que soient les erreurs d'appréciation possibles dans un aussi vaste sujet, M. Vanderlip a, du moins, le mérite de définir nettement la position des États-Unis à l'égard des problèmes européens. La théorie du splendide isolement n'est pas la sienne; il estime, au contraire, que l'intérêt de son pays est de jouer les grands rôles dans l'œuvre de la reconstruction économique, sous peine de compromettre sa propre prospérité. C'est donc un travail de mutuelle compréhension, qu'à travers son livre poursuit M. Vanderlip, lorsqu'il s'efforce de faire connaître à l'Amérique les conditions réelles de l'Europe, pour nous exposer ensuite comment doit s'entendre l'aide américaine.

L'ouvrage comprend, dans sa première partie, une série de jugements sur l'Europe, présentés par un Américain qui a recueilli, dans un minimum de temps, un maximum d'idées, dont il voudrait tirer de salutaires enseignements. Dans cette étude consacrée à ce qu'il appelle « le chaos économique, » M. Vanderlip nous expose le point de vue américain bien connu, suivant lequel les États européens désorganisés et désunis se débattent au milieu d'inextricables difficultés, dont la faillite allemande serait la pire. C'est ainsi qu'il considère comme un dogme que le Traité de Versailles porte la responsabilité de tous les conflits présents ou futurs, alors que la face du monde eût été changée si l'on avait appliqué une formule qui lui est chère : la création des États-Unis d'Europe.

« Le Poison du Traité de Versailles, » tel est le titre d'un chapitre dans lequel cet instrument de paix est condamné comme une œuvre de haine, qui ne peut plus servir de charte pour la reconstruction de l'Europe nouvelle. Les Américains le renient, estimant qu'il n'est pas

(1) *What Next in Europe ?* par Frank A. Vanderlip. New-York, 1922.

conforme à l'esprit qui a inspiré les quatorze points du Président Wilson, et ils nous accordent à peine, comme circonstance atténuante, que l'abstention des États-Unis en a peut-être faussé le mécanisme. Pas de confiance dans l'Allemagne, pas d'union entre les Alliés, tel est le grand grief. Qu'après une guerre de plus de quatre années, qui a mobilisé vingt millions d'hommes, on puisse constater que le monde ne s'est pas encore remis en place, c'est la faute qu'on serait même tenté de nous reprocher.

Ce serait mal juger M. Vanderlip que de croire qu'après ce sombre tableau de la situation européenne, son livre se termine par des conclusions pessimistes. Au contraire, il se refuse à penser que cette magnifique structure de l'Europe, qui est le travail des siècles, puisse sombrer dans le chaos, alors que tant de bonnes volontés se mettent au travail pour établir le nouvel ordre de choses sur lequel doit être fondée la paix du monde.

Le salut doit nous venir des États-Unis, qui sont, à l'heure actuelle, le plus grand réservoir d'initiatives et de capitaux. Exposons donc maintenant les projets de M. Vanderlip sur ce concours américain, et quel qu'en soit le destin, reconnaissons-leur, au moins, le mérite de représenter un réel effort vers des possibilités.

L'examen du plan de M. Vanderlip débute pour nous par un étonnement. On y trouve, en une sorte de préface, l'approbation du principe et de l'œuvre de la Société des Nations. Sans doute, l'Institution est loin d'être parfaite, puisque les États-Unis n'en font pas partie, mais elle n'en marque pas moins d'après lui un jalon sur la route du progrès européen. Son fondement, c'est l'esprit de justice dans les relations internationales, l'affirmation de la solidarité des peuples et de la communauté de leurs intérêts, en un mot, c'est un contre-poison apporté aux excès du militarisme, aux haines de races, à tout ce qui précipite l'Europe vers le désastre.

Sans doute la Société des Nations n'a pu exécuter tous ses projets, mais faut-il la rendre responsable, alors que les États-Unis la renient et que l'Angleterre voudrait l'ignorer? Aussi M. Vanderlip ne s'associe point aux critiques trop faciles que dirigent contre cette Institution les pays mêmes où elle avait été le plus chaleureusement accueillie à sa naissance. Si elle n'existait pas, il faudrait l'inventer, car où trouver une Cour suprême aussi hautement qualifiée, non seulement pour régler les conflits internationaux, mais encore promouvoir les grandes initiatives ou les réformes importantes auxquelles tous les peuples sont intéressés?

En résumé, M. Vanderlip reste attaché à la pensée américaine qui a inspiré la création de la Société des Nations, et il la fait entrer dans son plan comme un organisme utile à sa réalisation. En l'état actuel de l'Europe, dit-il, état qui est presque celui d'une anarchie internationale, toute influence tendant à rétablir l'ordre est de la plus grande importance. Or, aujourd'hui, la Société des Nations est la seule assemblée qui s'efforce de travailler dans ce sens.

Jusqu'à présent, nous avons vu, en M. Vanderlip, plutôt le journaliste ou l'économiste que l'homme d'affaires. Voici maintenant qu'apparaît le financier, dans un projet d'organisation bancaire et monétaire, qui est aussi pratique aux yeux d'un Américain qu'il est utopique pour un Européen.

Considérant la crise redoutable de l'inflation, dont on connaît les effets sur la situation d'un certain nombre de pays d'Europe, ce financier nous apporte des États-Unis le projet d'un nouveau billet en dollars-or, devant remplacer graduellement les monnaies dépréciées, notamment dans les paiements internationaux. En somme, ce que l'on nous propose pour atténuer la crise inflationniste et combattre les abus du pouvoir d'émission des Gouvernements, c'est l'adoption du système des Banques de réserve fédérales américaines, dont le fonctionnement serait adapté aux besoins et aux usages européens.

M. Vanderlip a soumis à la Conférence de Porto-Rose le plan d'une grande banque européenne d'émission, sous le titre de « Gold Reserve Bank for the United States of Europe, » conçue suivant les principes de la législation de 1913, dont on connaît, pour l'Amérique, les excellents résultats. D'après son projet, cette Institution bancaire centrale, que constituerait, par exemple, la Société des Nations, grouperait autour d'elle un certain nombre de banques nationales, sous le titre de « Gold Reserve national Banks, » qui seraient formées, dans chaque pays adhérent, pour mettre en mouvement la nouvelle circulation de billets.

Dans l'hypothèse où ce plan recevrait une application générale, le capital prévu pour la création de la Banque centrale, qui souscrirait, à son tour, celui des Banques nationales, pourrait atteindre un milliard en dollars-or. Les actions de $ 100 seraient divisées en deux séries, la première réservée aux souscripteurs américains et remboursable à tout moment à $ 120, la seconde destinée aux souscripteurs européens, et ne comportant pas la faculté de remboursement. En d'autres termes, les États-Unis fourniraient avec leur or

une partie du capital d'origine, mais celui-ci pourrait être racheté, dans la suite, par le capital national.

Cette organisation de banques superposées, qu'il est difficile de comprendre lorsqu'on n'est pas familiarisé avec le régime bancaire américain, aurait essentiellement pour objet de fonctionner comme un Institut d'émission, en mettant en circulation, pour l'Europe, de nouveaux billets de dollars-or, dont le montant pourrait être porté jusqu'à 5 milliards. Ces billets seraient créés par la Banque centrale qui les remettrait ensuite aux Banques nationales, contre des dépôts d'or ou l'endossement de papier commercial faisant partie de leur portefeuille de banque. La garantie de ces billets devrait être assurée d'abord par une réserve d'or d'au moins 20 pour 100, prélevée sur le capital de la Banque centrale, pour établir le principe de leur remboursement en or, lequel serait, bien entendu, subordonné aux circonstances générales. D'autre part, les billets en question auraient également comme garantie l'ensemble des opérations que feraient les Banques nationales avec les autres banques indigènes, notamment sous forme de réescompte d'effets de commerce à l'échéance maxima de soixante jours, ayant comme contre-partie des transactions commerciales se liquidant à court terme.

Telle est la physionomie de ce projet, dont nous ne donnons que les grandes lignes, en laissant de côté tout ce qui est relatif à son fonctionnement intérieur et à la constitution de ses bénéfices. Il nous suffit de montrer son but, qui est de créer, par des concours extérieurs, dans les pays à change avarié, ce nouvel instrument monétaire à base d'or, utile sans doute pour faciliter les règlements internationaux, mais nuisible en même temps pour la monnaie de ces pays qu'il contribuerait encore à dévaloriser, en accaparant tout l'or disponible et la meilleure qualité de papier escomptable.

Retenons de ce plan qu'à sa base il y a un apport de capitaux américains, — participation que M. Vanderlip estime à 200 millions de dollars, — et que cette aide, sous quelque forme qu'elle se présente, ne doit pas être systématiquement écartée pour les pays en mal de Banque d'émission. D'ailleurs sur ce projet, il y a déjà une surenchère : c'est le projet de loi de Robert L. Owen, sénateur républicain de l'Oklahoma, déposé au Sénat au commencement de 1922, en vue également de la création d'une Federal Reserve Foreign Bank, c'est-à-dire d'une Banque de Réserve Fédérale pour l'étranger.

Dans ce projet de même ordre, le geste américain est encore plus large, car l'honorable sénateur propose de former cette Banque euro-

péenne avec un capital de 500 millions de dollars en or que fourniraient les douze Federal Reserve Banks américaines. Sur ce stock d'or, il pourrait être fait une émission de billets à concurrence de 2 milliards et demi de dollars, dont le produit servirait de moyen de change et de monnaie stable dans les transactions internationales, et spécialement celles de l'Europe avec les États-Unis.

Ce que nous apprécions surtout dans ces combinaisons, c'en est le principe. Les États-Unis détiennent aujourd'hui le plus grand stock d'or dans le monde, soit environ 3 milliards et demi de dollars-or, dont plus de 600 millions sont improductifs et sans objet, en excès de la garantie nécessaire pour couvrir la circulation des billets. Sur ce montant, on nous offre de mettre au jeu de 200 à 500 millions de dollars pour constituer la nouvelle banque européenne. L'Amérique doterait ainsi l'Europe de son système de Banques Fédérales, mais en lui fournissant, en même temps, le capital pour l'établir à ses frais : donc elle mérite d'être prise en sérieuse considération.

Nous venons d'exposer le programme de M. Vanderlip pour résoudre le problème monétaire européen, stabiliser les changes, faciliter les paiements internationaux. Son œuvre serait imparfaite, si elle n'était pas complétée par un autre projet pour le règlement de la grave question du paiement des dettes interalliées. Là encore apparaît l'originalité des vues de cet homme d'affaires, toujours en fermentation d'idées. Il a le sens des conciliations nécessaires entre l'opinion américaine qui exige le remboursement et l'opinion européenne qui le juge inopportun. La solution qu'il propose n'est pas sans mérite, mais comme les conceptions trop idéalistes, elle risque de ne satisfaire personne, en se maintenant loin des réalités.

M. Vanderlip estime qu'en droit, il est difficile de soutenir que ces dettes devraient être annulées comme étant la part contributive des États-Unis dans les dépenses de la guerre. La question n'a jamais été posée ainsi à l'origine, lorsque le peuple américain a souscrit les Liberty Bonds pour faire des prêts aux États européens. Cependant, il admet avec non moins de force que la reconnaissance des dettes n'implique pas que les pays débiteurs puissent les payer et que les États-Unis aient un intérêt à ce remboursement trop précipité. Où l'Europe peut-elle trouver, même à long terme, 10 milliards de dollars pour ce règlement, alors surtout que l'Amérique, s'emmurant dans un régime protectionniste, ferme la porte à des paiements en

marchandises importées? Si l'Europe ne peut pas régler en dollars-or, si les États-Unis ne veulent pas accepter des articles européens, qui viendraient forcément concurrencer leur production, sommes-nous cependant en face d'un problème insoluble? Non pas pour M. Vanderlip, et voici la combinaison qu'il vient de soumettre à l'ancien et au nouveau Continent.

Sous réserve que l'Europe donnerait aux États-Unis des garanties de bonne conduite, qu'elle n'exagérerait pas ses armements, qu'elle ne demanderait pas à l'Allemagne plus que celle-ci ne peut payer, qu'elle accomplirait un effort persévérant pour son relèvement économique, l'Amérique ferait le grand acte de renoncer provisoirement au paiement de sa créance en dollars. Fidèle à l'idéal wilsonien de fraternité et de paix que le Traité de Versailles a été impuissant à réaliser, M. Vanderlip suggère que les sommes à verser par les États débiteurs pour le règlement de leur dette américaine soient affectées à la restauration de l'Europe.

Dans l'exécution de ce vaste plan, c'est l'Europe orientale qui sera le principal champ d'expérimentation. Nous voudrions pouvoir préciser la nature du concours que donnerait à ces pays orientaux le capital européen, ainsi constitué par les pays débiteurs des États-Unis, et dont ces derniers se réserveraient l'emploi et le contrôle, mais sur ce point, les indications sont très générales et se réfèrent au perfectionnement de l'organisation économique, à l'application des meilleures méthodes de production, au développement de l'instruction à la technique, fusion des antagonismes de races, bref, une vraie charte de colonisation qui est bien dans la note philanthropique américaine. M. Vanderlip a découvert que l'Europe avait besoin de moyens de transport modernisés, d'une plus vaste utilisation de ses forces hydro-électriques, que beaucoup de villes manquaient de système sanitaire, que les pays d'Orient n'avaient pas d'élévateurs à grains, que l'agriculture n'était pas dotée des derniers progrès. C'est cet ensemble de travaux qui pourraient être entrepris, avec la coopération américaine, pour le plus grand bien de tous.

Quand nous sortons du domaine des idées pures pour déterminer le mécanisme de ces opérations, nous apercevons encore plus nettement combien il serait difficile de transposer dans la réalité ce rêve, en convertissant la dette due à l'Amérique en une dette envers l'humanité. Sans doute, la créance des États-Unis ne serait plus exigible en dollars, et c'est un incontestable avantage dans l'état actuel du change, mais en supposant même qu'elle soit transformée

en francs, en livres ou en lire, c'est une charge nouvelle qui tomberait sur des budgets déjà très obérés.

M. Vanderlip expose que ce capital, prêté aux États inscrits pour la réalisation de son programme, serait affecté à des travaux productifs, et qu'ainsi il se reconstituerait graduellement pour servir ensuite à d'autres objets ou dans d'autres pays. Après avoir parcouru un cycle plus ou moins long, et grossi de ses intérêts, il reviendrait finalement en Amérique, à laquelle il aurait rapporté gloire et profit.

Enfin, cette politique, pour être féconde, devrait avoir comme point de départ une collaboration avec les nations les plus directement qualifiées pour coopérer à cette œuvre de relèvement, et c'est dans ce sens que nous aimerions voir ces idées s'élargir en faisant reconnaître que la France, qui a un grand rayonnement dans toute l'Europe orientale, profondément pénétrée par sa haute culture, pourrait être, pour l'Amérique, une excellente associée.

Pour comprendre et résumer les plans de M. Vanderlip, soit dans la création d'une « Gold Reserve Bank, » soit dans le règlement des dettes interalliées, il faut se rappeler sa pensée directrice, celle qui relie tous ses projets pour les tendre vers un même but : la formation des États-Unis d'Europe. Il nous propose l'exemple de son propre pays, dont toute l'histoire est précisément constituée par cet incessant effort pour soumettre les intérêts particuliers de chaque État au bien supérieur de tous. Quelque audace qu'il y ait, au sortir de la guerre, à venir nous prêcher cet évangile des temps nouveaux, nous ne pouvons pas cependant reprocher à un citoyen des États-Unis, qui considère son pays comme le plus grand dans le monde, de croire que son système politique et économique peut également faire le bonheur des nations de l'Ancien Continent.

Aussi, quel que soit le jugement que l'on porte sur les idées de M. Vanderlip, faut-il reconnaître qu'elles procèdent d'un sentiment élevé de la fraternité entre peuples. Il est de ceux qui estiment que les États-Unis ont des responsabilités vis-à-vis de l'Europe, et qu'ils doivent les assumer délibérément, par une juste compréhension de leur propre intérêt. C'est donc avec sympathie que, dans les circonstances actuelles, nous devons accueillir ces nouvelles manifestations de l'idéalisme américain.

MAURICE LEWANDOWSKI.

REVUE LITTÉRAIRE

« LA NEF, » DE M. ÉLÉMIR BOURGES (1)

Il y aura bientôt quarante ans que M. Élémir Bourges a publié son premier ouvrage ; et, depuis lors, il n'a donné que trois volumes. C'est l'une des singularités de cet écrivain, cette rareté qui ne vient pas du tout de paresse et vient d'un sentiment mêlé, je crois, de bel orgueil et de modestie. Paresse? non : chacun de ses romans, puis *la Nef* récente, suppose de longues recherches, l'étude exacte d'une époque et de plusieurs pays, une patiente méditation. La modestie est de ne pas attribuer aux lecteurs la curiosité des moindres idées que l'on improvise ; et, l'orgueil, de compter qu'on saura se faire entendre vite et en peu de mots : cet orgueil, ou le dédain qui en résulte ou le compense.

M. Élémir Bourges ne paraît pas avoir eu aucun souci de célébrité. Il a obtenu, sans la désirer peut-être, une sorte de gloire, et qui n'est pas très étendue. Ses admirateurs, qui ne sont pas très nombreux et ne sont pas ce qu'on appelle le grand public, le mettent à une place où ils n'accueillent pas et d'où ils chassent nos romanciers les plus fameux ; ils l'y mettent tout seul.

La solitude sied à l'auteur de *la Nef*, l'un des écrivains contemporains le plus séparés de la foule, des coteries et de la mode, le plus retirés dans leur travail et leur pensée. Vous lirez, de lui, quatre volumes, s'il vous plaît. Voilà les quatre témoignages qu'il y ait de sa présence, de sa besogne, de ses opinions, de sa rêverie.

N'attendez pas de confidences. Mais vous en demandez? *Le cré-*

(1) A la librairie Stock. La première partie de *la Nef* avait paru, chez le même éditeur, en 1904. Du même auteur, *Sous la hache* (Fayard); *Le crépuscule des dieux* (Work); *Les oiseaux s'envolent et les fleurs tombent* (Plon).

puscule des dieux est dédié « à Henri Signoret; » *Sous la hache*, « à Paul Bourget; » *Les Oiseaux s'envolent et les fleurs tombent*, « à mon cher maître Théodore de Banville; » le premier essai de *la Nef*, « à Paul et Victor Margueritte; » et l'édition définitive de *la Nef*, « à la mémoire de ma chère fille Sita. » Ce n'est que l'indication furtive de quelques amitiés et d'une tendresse.

D'autres aveux? En tête du *Crépuscule des dieux*, l'auteur inscrit quatorze vers d'Agrippa d'Aubigné, lequel répond à qui voudrait lui reprocher de combler son poème de meurtre et de sang, de rage, trahison, carnage et horreur abondante : ces mots « sont les vocables d'art de ce que j'entreprends; » à de plus gais, les délices de l'amour, les ris, les jeux et toutes gentillesses...

> Ce siècle, autre en ses mœurs, demande un autre style;
> Cueillons des fruits amers desquels il est fertile.

Le roman des Oiseaux et des Fleurs emprunte son épigraphe au *Misopogon* de l'empereur Julien, qui est un livre qu'on ne lit plus beaucoup. « Bien moins habile que le célèbre Isménias, mais comme lui, indépendant de la faveur des hommes, je me promets qu'à son exemple je chanterai toujours, selon le dicton, ἐμοὶ καὶ ταῖς Μούσαις — pour moi et pour les Muses. » Il me semble que cette épigraphe d'un roman conviendrait à l'œuvre entière de M. Élémir Bourges; et, pareillement, l'épigraphe de *la Nef*, tirée d'Aristote : φιλόμυθος, ὁ φιλόσοφος πως ἐστιν, où l'on voit que le conteur et le philosophe ont des analogies, comme en ont le mythe et la vérité.

Je ne crois pas que M. Élémir Bourges ait écrit *je* ou *moi* une autre fois que pour annoncer *les Oiseaux s'envolent et les fleurs tombent;* il avertit de son projet son lecteur : « Je me suis fait, en ce roman, l'écolier des grands poètes anglais du temps d'Élisabeth et de Jacques, et du plus grand d'entre eux, Shakspeare; quelque présomption qu'il y ait à se dire l'écolier d'un tel maître. Nos récents chefs-d'œuvre, en effet, avec leur scrupule de naturel, leur minutieuse copie des réalités journalières, nous ont si bien rapetissé et déformé l'homme, que j'ai été contraint de recourir à ce miroir magique des poètes, pour le revoir dans son héroïsme, sa grandeur, sa vérité. Que le lecteur attribue donc ce qu'il y a de bon dans ce livre à la souveraine influence de ces maîtres des pleurs et du rire : Webster, Ben Jonson, Ford, Beaumont et Fletcher, Shakspeare; les fautes seules sont de moi. » Ces quelques lignes sont tout ce que M. Élémir Bourges daigne révéler de lui-même et de son esthétique.

Or, il a principalement raison. L'auteur donne son œuvre; et son œuvre est le signe de ses idées ou l'image de la beauté qu'il préfère. A vous d'évaluer ses idées et de les adopter ou de les refuser; à vous d'aimer, ou non, la beauté qu'il vous offre. Il rougirait de vous la recommander, voire de vous la rendre plus intelligible. Et, si vous n'y comprenez rien, c'est dommage. Pour lui? Pour vous.

Le jour que M. Élémir Bourges s'avisa de rédiger l'avertissement que j'ai cité, je me figure volontiers qu'il accordait à son lecteur plus d'amitié que jamais. La tentation lui était venue de ne pas chanter, comme le célèbre Isménias, pour lui seul et pour les muses. Il prenait son lecteur par le bras et lui disait : je vais te dire... Mais, bientôt, orgueil et modestie, son commencement d'exubérance l'effarouchait; de sorte qu'il tournait court et n'avait dit que tout juste l'essentiel, promptement, et en moins de mots que n'en réclame un commentaire familier, persuasif et indulgent.

M. Élémir Bourges, dans cet avertissement, si preste, écarte les écrivains de son temps, ou bien se détache de leur groupe. Une plaisante politesse, et un peu ironique, fait qu'il appelle leurs ouvrages des chefs-d'œuvre : autant de chefs-d'œuvre qu'il n'approuve pas. Que leur reproche-t-il? Le naturel, le méticuleux réalisme, une manière enfin qui rapetisse l'homme et qui le déforme.

Qui le rapetisse : ou, du moins, si nos romanciers, au bout du siècle dernier, avaient le soin du naturel et de l'exacte réalité, mettons qu'ils choisissaient pour modèle un homme assez petit, l'homme moyen, dans son trantran.

Qui le déforme : c'est qu'à l'avis de M. Élémir Bourges, l'homme ne se dévoile pas dans le trantran, mais dans les occasions plus singulières où les événements le secouent, les passions l'excitent, le dérangent de l'habitude, l'obligent à se montrer tel qu'il est.

Tel qu'il est? Oui : « dans son héroïsme, sa grandeur, sa vérité. » Sans doute, ne sait-on plus ou ne sait-on pas, chez nous, peindre l'homme tel que le voilà : M. Élémir Bourges a dû entrer à l'école des poètes anglais du temps d'Élisabeth et de Jacques. Si vous n'avez guère lu Webster, Ben Jonson, Ford, Beaumont et Fletcher, repentez-vous; en attendant que vous ayez réparé votre faute, le nom de Shakspeare vous est une indication précieuse.

L'homme de Shakspeare et de ses contemporains a-t-il plus d'héroïsme, de grandeur et de vérité que l'homme de Racine? M. Élémir Bourges, s'il ne le dit pas tout net, le donne à entendre. Il n'aurait pas fait le voyage d'Angleterre, s'il avait trouvé dans notre

littérature ses maîtres accomplis. On le chicanerait là-dessus. On l'engagerait à ne trouver nulle part plus de « vérité » qu'il n'y en a dans Racine et dans Molière, dans La Rochefoucauld, dans La Bruyère, etc. Au surplus, ce que vous lui diriez, il le sait. Il allait vous le dire et vous l'aurait dit, n'en doutez pas, si la timide fierté qui est son caractère ne l'avait contraint d'écourter son avertissement, de le rendre si furtif ou évasif.

Ou je l'entends mal, ou il proteste contre la méthode que suivent nos meilleurs écrivains, l'analyse. Méthode excellente et, peut-être, insuffisante. L'analyse nous fait découvrir le passage d'un sentiment à un autre. Elle suppose donc que nos sentiments dérivent les uns des autres : c'est infliger à nos âmes une logique, au moins une règle, au moins une coutume ; et n'est-ce point en ôter la spontanéité ?

Les analystes à la française ne partent-ils pas d'un principe dangereux, qu'ils n'ont point formulé, qu'ils ne formuleraient pas sans le démentir aussitôt, qui serait que nos âmes sont assez bien raisonnables. Elles ne le sont pas ! répond M. Élémir Bourges, avec les poètes anglais du temps d'Élisabeth et de Jacques. Blaise Pascal note que « le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas. » Ses déraisonnables raisons, pour ainsi dire ; sa dialectique, cependant. Nos analystes, même quand ils remarquent les caprices du cœur, les rangent sous une espèce de discipline relâchée. M. Élémir Bourges, avec ses poètes anglais, remarque surtout la spontanéité de l'âme et, souvent, son absurdité.

Aussi reproche-t-il à nos écrivains de « rapetisser » l'homme : c'est le soumettre à la raison plus ou moins rigoureuse ; et de le « déformer : » c'est le peindre soumis à la raison, tandis que l'homme est absurde. La spontanéité, allât-elle jusqu'à l'absurdité souveraine, voilà, si je ne me trompe, la « vérité » de l'homme, tel que M. Élémir Bourges l'a vu dans Webster, Ben Jonson, Ford, Beaumont, Fletcher et Shakspeare, sa « grandeur » aussi et son « héroïsme, » car il faudrait avoir vécu sous l'ancien régime à Versailles pour ne point dénigrer les jardins de Le Nôtre en faveur de la forêt sauvage et l'âme raisonnable en faveur d'une libre folie.

Je n'approuve pas tout à fait M. Élémir Bourges. Néanmoins, j'avoue que nos psychologues sont quelquefois trop fidèles à un aphorisme de Descartes, selon lequel nous n'avons d'idées que claires et distinctes. Cette opinion, depuis Descartes, a gouverné la psychologie française et n'est pas exactement juste. Il convient d'observer,

dans l'âme, une abondance de vie et qui n'est pas claire et distincte en ses divers éléments ; il y a, dans l'âme, une spontanéité confuse.

Il y a, dans l'âme, plus de choses que n'en découvre l'analyste le plus méticuleux. Pour les découvrir, M. Élémir Bourges a dû recourir au « miroir magique des poètes. » Approuvons-le : la découverte ou, comme on disait, l'invention de l'âme est une œuvre de poésie.

La psychologie de la spontanéité ou de l'absurdité, — que j'oppose à la psychologie de la raison, — risquerait d'aller trop loin toute seule : M. Élémir Bourges ne l'a point tant émancipée. Son goût très vif pour les poètes anglais du temps d'Élisabeth et de Jacques ne le détourne pas de notre usage au point qu'il ne tempère une psychologie par l'autre.

En outre, il a bien vu que la psychologie de la spontanéité ou de l'absurdité ne s'applique pas à tous les hommes également ni à tous les moments de leur destinée. On raconte qu'à l'époque de la Renaissance il y eut, en France même, une fougue et un déchaînement de passions très violent. Je crois que Shakspeare eut sous les yeux un grand nombre de gaillards tels que je suis content de n'en avoir pas rencontré beaucoup. C'est possible. Et ces gaillards, primesautiers, auraient vite fait de dérouter nos analystes les plus délicats. M. Élémir Bourges, conséquemment, choisit, pour les peindre, les rudes époques d'énergie ou de fureur. *Le Crépuscule des dieux* commence au moment où la guerre vient d'éclater entre la Prusse et les États confédérés ; *Sous la hache* est un épisode des guerres de Vendée ; *les Oiseaux s'envolent et les fleurs tombent*, nous mène d'abord au cimetière du Père Lachaise, pendant la Commune; et *la Nef* nous mêle à une querelle de Prométhée avec les dieux de l'Olympe. En de telles circonstances, le cœur a des raisons formidables et un extraordinaire entrain.

Les personnages de M. Élémir Bourges sont de terribles héros, que ne retardent ni le souci de la morale courante, ni la crainte de la gendarmerie. Mais ils commettent tous les crimes ou délits attrayants, qui favorisent leurs desseins, contentent leur colère ou divertissent leur ennui. Le meurtre, l'inceste, le vol, etc. Une superbe audace, une barbarie incroyable, une habileté merveilleuse, et toute la chance possible, ou des calamités dignes de leur vertu. Auprès d'eux, et la plupart du temps leurs victimes, de belles femmes et charmantes : quelques-unes, inquiétantes comme la Belcredi, courtisane que l'on n'a point regardée sans péril ; et d'autres, les sœurs adorables de Desdémone, de Cordélia ou d'Ophélie. Les intrigues se nouent, ne se dé-

nouent pas, font nœuds sur nœuds, jusqu'à une catastrophe qui prouve qu'à de telles aventures et à de telles gens seule avait le droit de toucher Sa Majesté suprême le Hasard.

Les romans de M. Élémir Bourges sont, comme on dit à présent, des romans romanesques et, par là même, fort amusants. L'auteur a beaucoup d'imagination, très vive, magnifique et, cependant, surveillée. Il invente conformément à une vérité qu'il s'est assurée par les plus diligents travaux. Il obtient, par un labeur qui ne l'a point accablé, une sorte de fantaisie très savante, d'un goût parfait.

Puis, ses ouvrages contiennent une philosophie. Selon l'aphorisme d'Aristote, ce conteur est un philosophe : ses contes signifient sa pensée. Non que les anecdotes de ses romans soient présentées comme des symboles ou allégories. Mais le choix des anecdotes, l'activité des personnages et, par endroits, leurs propos, généralement leurs crimes et leurs malheurs, indiquent l'opinion de l'auteur touchant la vie, la nature et la destinée de l'homme. Une opinion qui n'est point hésitante ni douce, une rude opinion de pessimiste résolu. M. Élémir Bourges ne voit l'humanité ni intelligente, ni bonne; il ne lui prête seulement pas une indolence qui, de temps en temps, la repose, ni un scepticisme provisoire qui l'empêche de trop méfaire. Il la montre comme endiablée de fureur néfaste.

C'est qu'il a pris, pour ses héros, des personnages d'une extrême violence et les a jetés dans le drame? Oui! Mais il veut qu'on aperçoive l'analogie de ses héros, même singuliers, et de l'humanité ordinaire, l'analogie des catastrophes qu'il invente, même singulières, et du train ordinaire de la vie. Ses catastrophes et ses héros sont des échantillons démonstratifs et dans lesquels, par un excès de visibilité, apparaissent mieux, d'une manière plus frappante, les calamités et les vices de la vie et de l'homme, la violence universelle.

Les romans de M. Élémir Bourges, on les définirait de grands poèmes désespérés : le talent de l'auteur est le seul divertissement de son désespoir; les belles phrases donnent le change à sa douleur.

Les oiseaux s'envolent et les fleurs tombent nous mènent à ce dénouement. Tout le monde est mort, ou à peu près. Il reste un vieil homme de science, Vassili Manès; un jeune homme, plein de génie, perdu de crimes, le grand-duc Floris; et le frère de ce grand-duc, l'archevêque José-Maria : enfin, la pensée, l'action, la croyance. Et Vassili Manès, la pensée, dit à Floris : « Le proverbe espagnol a raison, monseigneur, *Todo es nada*, tout n'est rien... Toujours inquiets, en proie à la peur, aux préjugés, à l'ignorance, au men-

songe, les fils d'Adam se succéderont, jusqu'au moment où le globe épuisé, en se tarissant sous leurs pieds, mettra fin à leurs efforts. Déjà la chaleur diminue... » Or, Vassili Manès et Floris sont, vers Médine, dans un enclos où la tradition place le sépulcre d'Ève. Après le départ de Manès, Floris, au moment de mourir, évoque le souvenir de la première femme : « Mère, ô mère auguste des hommes, toi qui reposes, loin des vivants, sous ce tertre solitaire, me voici devant toi, le plus triste de tes fils... Puisque la joie n'est qu'un nom, puisque l'amour n'est qu'une ombre, puisque tout plaisir s'évanouit, puisqu'il n'est rien que misère, anxiété, illusion, vide, néant, j'ai assez respiré la vie... Mère, ô grande mère, reçois-moi ! » Il chancelle et il s'abat sur le vain tumulus d'Ève. Ainsi tombe l'action, que la pensée n'a pu réconforter dans son chagrin. José-Maria, le prélat mystique, adresse la plus dolente prière à l'Infini, à l'Essence, à l'Être : « Nous l'appelons la Vérité ; l'antithèse de la vérité et de l'erreur n'existe pas pour l'Être infini. Nous l'appelons la Lumière, la Vie ; mais il n'y a pour lui ni vie ni mort, ni obscurité ni lumière. L'Éternel ; mais, en lui, le temps ne se distingue pas de l'éternité. L'Être ; mais l'être n'est conçu que comme opposé au non-être. Adoration à l'Ineffable, à l'Indicible, à l'Incompréhensible ! Adoration à l'absolu Néant ! Adoration à l'éternel Mystère ! » José-Maria regarde la mer où ne luit que la flamme d'un écueil. Passent des vols de corneilles marines. Elles tournent sans se lasser. « Et l'archevêque les voit, — mélancolique image de la vie et des générations des hommes, — surgir soudain et passer vite, noires sur ce fond de feu, puis s'engloutir dans les ténèbres. » C'est la fin de ce roman, qui nous a trompés longtemps par de vives gaîtés stendhaliennes.

Ces méditations relatives à la destinée de l'humanité en ce monde, qui sont la secrète substance des romans de M. Élémir Bourges, et qui s'épanouissent à la fin de son dernier roman, ces grandes méditations emplissent tout le livre bizarre et beau de *la Nef*.

Bizarre, ce livre, et d'un genre qui n'a pas de nom : c'est un poème en prose, un dialogue philosophique, un drame, une histoire. Et c'est un ouvrage d'une lecture extrêmement difficile ; je n'ose pas dire, ennuyeuse, mais longue et incommode.

Voilà son principal défaut. Quatre cent cinquante-sept pages in-octavo, d'une éloquence continue, et toute pleine de beautés, les beautés mêmes continues : l'auteur ne tient compte aucunement de notre faiblesse, ni d'une frivolité, sans doute méprisable, et qui est pourtant l'un des caractères de l'esprit humain.

Mais il s'agit de problèmes formidables et de la lutte que soutient Prométhée contre les dieux ? Si Prométhée avait vaincu les dieux, le sort de l'humanité serait splendide! ou, si les dieux avaient réduit Prométhée à l'obéissance, l'humanité se calmerait dans une meilleure sagesse!... Je l'avoue. Et j'avoue même, si l'on veut, qu'une telle aventure, en quatre cent cinquante-sept pages, est strictement résumée.

Il était facile pourtant d'alléger cet énorme récit. Prométhée, Atlas, les titans et les dieux, les argonautes et les centaures, multiplient les mots de colère, d'injure et d'imprécation... « O cœur de fer, hélas, hélas ! O dieu né pour la ruine du monde ! Rien ne pourra-t-il t'émouvoir ? Ne dépouilleras-tu jamais cet orgueil amer et implacable ? Ombrageux, le sourcil froncé, le regard furtif et méfiant, tu souffles vers moi ta colère, pareil au taureau qui mugit, en frappant la terre de son pied!... O Tartare! ô gouffre, ô nuit sans bornes! Précipice où vont crouler les dieux!... Ha, ha, ha! jactance stupide!... Iô, iô!... Ho! ho! ho! Titan! Prométhée! Ho! ho! ho! ho! Prométhée! Hô! ho!... Haho! haho!... » Etc., etc. C'est drôle, quelque temps, comme une imitation d'Homère ou d'Eschyle, comme une parodie héroïque, infiniment respectueuse d'ailleurs, crédule même. Et puis, il y en a trop; il y en a, de ce bavardage grandiose, éparpillé dans le volume, des pages et des pages.

Une autre cause de quelque fatigue est toute la mythologie de *la Nef*, la quantité de ses dieux, et de ses titans, et de ses puissances ouraniennes ou infernales, parmi lesquels s'embrouille notre petite érudition. A chaque instant, nous avons à nous rappeler les anecdotes de Bellérophon, de Chiron, des géants Arimaspes, les généalogies d'Ouranos, de Kronos et de Gaïa. Or, la mythologie contient l'immense rêverie d'autrefois ; elle est bien digne de notre attention. Seulement, nous l'avons reçue par l'intermédiaire de nations diverses, d'époques différentes, qui l'ont modifiée ; nous l'avons reçue de poètes qui, les derniers, la prenaient pour un joli ornement de leurs poèmes, voire pour un sujet de plaisanterie. Nous ne retournons pas sans peine à la vivante mythologie, à ses véritables symboles de pensée, à ses combats de sanglante dialectique.

Enfin, je crois qu'il fallait, — Zeus, Ouranos, les Titans et Gaïa me pardonneront! — égayer ce volumineux poème. Est-ce qu'il n'y a, dans la mythologie, aucune facétie? Tant et si bien qu'à l'usage de la jeunesse on l'expurge! M. Élémir Bourges est d'une sévérité impérieuse. Il ne sourit jamais. Tout au plus commence-t-il de sou-

rire un instant, à l'arrivée du vaillant Hèraklès et quand ce vigoureux garçon traite Héphaïstos rudement : « Quoi! penses-tu me faire peur? Sache-le, roi branlant des deux pieds, forgeron toujours couvert de suie, je ne crains pas plus ton assaut que je ne craindrais une rencontre avec celle dont tu te dis l'époux, la déesse au beau ceste d'or, la suave Aphrodite marine! » Cela est bon. Mais Aphrodite elle-même ne paraît pas : je la regrette! On nous parle d'elle, un peu. Quand Prométhée fabrique l'enfant qui sera l'homme des nouveaux jours, le bon Hèraklès lui conseille de ne pas oublier, parmi les dieux qu'il faut rendre amis de cet enfant, la suave Cypris. Mais l'enfant, dès que Prométhée lui a donné la vie et la précocité, s'il mentionne, en ses tristes discours, la déesse « qui a pour nom Cypris, la grande nymphe, la tentatrice nue et qui aime les sourires, » c'est pour la confondre avec Perséphone, la reine qui gouverne les Mânes. Hélas! hélas! Iô, io!...

Il y a, d'un bout à l'autre de *la Nef*, une gravité chagrine. Je ne crois pas que ce ton perpétuellement morose fût nécessaire, dans un poème où est en jeu la destinée humaine, drame qui admet d'heureux intermèdes.

La tristesse n'est pas à la conclusion de l'ouvrage : elle y est partout répandue. Et, d'ailleurs, si je dis la conclusion, l'ouvrage ne se déroule pas d'un épisode au suivant comme d'un argument à ses conséquences logiques. L'auteur développe une histoire fertile en péripéties désordonnées qui sont les efforts de Prométhée au service de l'humanité malheureuse : autant d'efforts et autant d'échecs. Prométhée, s'il a vaincu les dieux, rencontre la Fatalité; il rencontre même la bêtise, la méfiance et la malveillance de l'humanité qu'il s'est promis de sauver, qui le méconnaît. Le nombre des péripéties, que l'auteur n'a pas voulu ranger en logicien, — car l'histoire de l'humanité ne se réduit pas à un théorème, — augmente la difficulté d'une lecture dont j'ai indiqué les ennuis et dont voici les beautés.

Et dont voici quelques beautés. Un chapitre, intitulé : « Le bûcher divin, » me semble admirable. Prométhée a lancé l'épée contre l'Olympe; et l'Olympe s'écroule. C'est la victoire de Prométhée; c'est la délivrance de l'humanité que tourmentait le despotisme des dieux. Alors, débouchant des vallées, des ravins et des gorges de la montagne, la foule des hommes arrive. Prométhée s'attend qu'elle chante la liberté : elle est épouvantée. Il lui crie : « Les dieux sont morts! les dieux sont morts! » Il essaye de rassurer cette foule : « Les dieux sont morts. N'entendez-vous pas la grande voix, celle de la Terre, sans doute, qui l'annonce à travers les airs? Le char de la foudre est

brisé; la Justice, avec son pied tardif, est venue, elle est venue enfin!... » La foule des hommes hésite, ne sait pas si elle est contente : elle est effarée. Les Kabires dressent en silence le bûcher; les funérailles des tyrans divins commencent. La foule plaint la mort de ses maîtres mauvais : « Eux, qui trônaient sur l'univers, plus lointains que le ciel éclatant, plus fixes que l'étoile immobile qui brille au pôle glacé, quelle épée, quel trait les a tués? Entends-tu! l'on a tué les dieux! Certes, depuis l'antique jour où le rayon de la lumière, jaillissant du ténébreux chaos, construisit le dôme d'or des astres, il ne s'est jamais accompli d'action plus grande, plus terrible! » Prométhée, que fâchent ces propos d'esclaves malaisément émancipés, a beau s'écrier : « A quoi bon gémir? » a beau rappeler les crimes des dieux, les victimes des dieux continuent de gémir. Et lui aussi est pris d'un sentiment de déférence et de pitié superbe. Il écarte les Argonautes, qui n'ont pas une jolie tenue : « Respectez, leur dit-il, la majesté de ceux que l'on porte au bûcher de Gaïa! » Et les Kabires défilent, portant les corps des dieux défunts, que Prométhée nomme et invoque au passage : « O Arès... Pallas..! Aphrodite! Comme le jour rit sous la nue, votre splendeur, votre éclat rayonnant, frémissent encore à travers vos membres. Et toi, fière épouse de Zeus... Les astres n'ont pas cessé de luire dans le voile de sombre azur, semé d'étoiles, qui enveloppe ton sein!... » La foule des hommes pleure ses dieux qui l'ont persécutée. Elle reconnaît, parmi eux, l'archer divin, Phoibos que l'on appelle aussi Apollon : « Vois; ainsi que d'une hyacinthe coule une rosée de miel, sa lèvre entr'ouverte sourit. Le myrte frissonne dans les boucles de sa chevelure d'or. » Et Prométhée : « Je vous salue, dieux détrônés. Que de fois, tandis qu'en ce lieu même je pendais au rocher du Destin, j'ai répété dans mon esprit ce que j'aurais voulu vous dire en face, si Adrastée m'eût délivré. Et, maintenant, je balbutie... Je te revois, ô Bakkhos; et toi, chasseresse Artémis, pure haleine parfumée!... O Léto... Hermès... Un flot de larmes noie mes yeux... » Il faut, pour que Prométhée se console d'avoir tué les dieux, qu'il songe à la délivrance de l'humanité, son œuvre durement accomplie. Mais la foule des hommes ne se résigne même pas à voir anéantir les cadavres divins : « Arrête! Encore un moment... Au travers de la flamme qui gronde, les vois-tu, les vois-tu couchés sur le faîte du bûcher?... O formes revêtues d'amour! Beaux membres pâles, ardents, saignants, tout consumés de blessures! Les larmes coulent de mes yeux. O déesses, ô grandes fleurs du monde!... A chaque palpitation du feu, leur sein, plus

lumineux, plus splendide que le sein de marbre des statues, semble encore se soulever... O splendeur d'Athéné, ô Bakkhos, et toi Cypris-Aphrodité ! Jamais jusqu'à ce jour je n'avais connu la beauté. Je la vois et, au même instant, je la perds, le destin me l'arrache. » La déploration s'apaise par moments : Prométhée se souvient de sa tâche et refuse de se laisser attendrir. La déploration reprend; et Prométhée lui-même est gagné par le chagrin qui l'environne.

La foule des hommes demeure éperdue autour des cadavres des dieux, autour de leurs fantômes et de leur souvenir. Elle se demande qui désormais implorer. Prométhée la secoue : il n'y aura personne à implorer; il y aura des dieux pourtant. Quels dieux? Les hommes! C'est la promesse de tous les divers tentateurs et meneurs décevants. Non, la foule des hommes se récrie : « Nous, des dieux? Hélas! comment deviendrions-nous des dieux? Dérision! Va, Titan, si Zeus ne le soutient, l'homme est le rêve d'une ombre. Tu as beau vouloir nous le grandir : faible, timide, misérable, je connais mon âme dans mon sein. » Prométhée, le sauveur des hommes, est par les hommes accusé de ruse et de mensonge : il expie son audacieuse bonté.

En dépit de tout, méconnu, injurié, il s'établit roi de la terre, sous le ciel vide, et bâtit le vaste palais des hommes. Il commet, parmi tant d'imprudences, l'erreur des positivistes et croit séparer la terre et le ciel. Il croit aussi, par une installation meilleure, changer le sort de l'humanité, qui reste la même et garde ses instincts, le cœur de son cœur, son immuable nature. Il a brûlé les corps des dieux et ne s'aperçoit pas que l'esprit des dieux dure en ce monde après l'anéantissement des corps. Il proclame « le règne de l'homme. » — Jactance ! réplique le centaure Chiron : « les hommes ne reverront point ni Arès, ni Cypris, ni Hermès, ni Bakkhos au beau thyrse de feuilles; mais quelle épée ou quel dard tuera la divinité? » Si Prométhée ne consent pas que l'esprit des dieux survive à leur apparence corporelle, eh! qu'il regarde : légères comme un essaim d'abeilles, les femmes viennent au bûcher sur lequel les dieux ont été consumés, y attachent des rameaux de lierre et des bandelettes de laine, y déposent des boucles de leurs chevelures; elles embrassent l'autel « et jamais leur bouche n'avait mis dans un baiser terrestre tant de ferveur et d'amour ». On n'aime pas le néant : les dieux vers qui tant d'amour monte ne sont pas anéantis.

Et, au surplus, voici Zeus. Il explique à Prométhée la différence des dieux et de leur image humaine : Prométhée n'a précipité dans

le néant que la fausse image des dieux. Prométhée alors s'écrie : « Ah! si je pouvais croire en toi, Ouranien, comme je t'aimerais! » Zeus a vaincu Prométhée, qui pourtant le repousse, fidèle à son vœu d'une incessante révolte.

Il a pétri l'argile et créé l'enfant des nouveaux jours. Gaïa, la terre ancienne, essaye de le décourager : « Si la vie se transformait, si les siècles, suivant leurs cours, accomplissaient les destins, le bonheur que tu promets à l'homme serait atteint depuis longtemps... » Il s'entête à son espérance. Il a de rudes démêlés avec Gaïa et avec le Démon de la mort ou démon de la vie mortelle : la vie et la mort se confondent, pour les hommes, que l'on appelle aussi les Éphémères. Enfin, l'argile que Prométhée a modelée, s'anime : et l'enfant naît. Hélas! l'enfant de Prométhée est aveugle.

La tristesse de Prométhée s'adoucit d'une tendresse infinie : « O fils, je te tiens dans mes bras. Maintenant, jusqu'à l'heure lointaine où en écartant devant toi le voile qui cache le mystère, j'unirai l'éphémère au divin, ton père ne te quittera plus. Dors, enfant! Combien ta confiance me touche le cœur et m'attendrit! Tu ne sens pas encore ton deuil, mais Hypnos, le roi qui nous apaise, t'enveloppe et fait pleuvoir sur toi sa douce rosée de miel!... » Prométhée emmène l'enfant vers l'aurore, l'enfant aveugle vers la lumière.

Que de mélancolie, au terme de cette longue rêverie, tumultueuse, agitée de rébellions, éperdue et, par moments, furieuse : elle ne se calme et ne trouve la sérénité que dans la mélancolie de l'illusion dénoncée!

Le grand poème de *la Nef* déroule avec lenteur les idées, qui ne composent pas, — car il faut qu'elles soient désordonnées : c'est leur caractère, et pathétique, — mais qui, au cours des âges, motivent l'incertitude humaine. Idées justes ou non; justes, c'est-à-dire conformes à l'intelligence modique et aux petites conditions de l'humanité : plus ambitieuses, celles qui ont séduit les révoltés et enivré les multitudes. Les unes et les autres font ici-bas leur chemin parmi la violence; les plus sages y perdent leur sagesse. Une immense folie, et splendide, mène la foule malheureuse des hommes. Voilà, autant que je les discerne, les ténèbres et les clartés de ce conte philosophique, magistralement agrandi aux dimensions d'une épopée.

André Beaunier.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Le maréchal sir Henry Wilson vient de tomber victime des fatalités historiques ; il a été assassiné à Londres, le 22 juin, par deux sinn-feiners. La mort de ce grand soldat de la Grande Guerre, de cet ami éclairé de la France, provoque chez nous d'unanimes regrets, une indignation générale. Le deuil du peuple anglais est aussi celui du peuple français. Une véritable « entente cordiale » unissait le maréchal Wilson au maréchal Foch, et cette bonne harmonie a été un facteur important de la victoire. Le roi George, répondant aux condoléances émues du Président de la République, parle des « sentiments d'affection passionnée pour votre pays, votre nation et votre armée, » qui marquaient le caractère de sir Henry Wilson. Rien n'est plus vrai. Non seulement il aimait la France, mais, ce qui est plus rare, il la comprenait. Nous écrivions ici, il y a quinze jours : « Le sang coule en Irlande ; le canon anglais tonne : c'est le terrible héritage des siècles d'oppression. » Les trop longues souffrances, les haines longtemps comprimées secrètent un venin spécial qui trouble les esprits et obnubile les consciences faibles : les terroristes irlandais, les nihilistes russes, les révolutionnaires arméniens, en sont de déplorables exemples. Loin de servir la cause qui leur est chère, leurs excès la rendent odieuse. Le crime de deux Irlandais éloigne de l'Irlande des sympathies que les malheurs et la constance de son peuple lui attiraient. Puissent du moins, sur la tombe du glorieux chef, les haines s'apaiser et la paix fleurir ! Les élections d'Irlande sont une défaite significative pour les extrémistes de M. de Valera; ils n'obtiennent une trentaine de mandats, sur 128, que grâce au système de représentation proportionnelle dont ils ont exigé l'adoption; le peuple irlandais, dans sa grande majorité, se prononce pour la ratification du traité anglo-irlandais; il veut la paix. Mais les vieilles plaies sont lentes à cicatriser...

C'est aussi du conflit des forces historiques que meurt Walter Rathenau, assassiné à Berlin le 24. Avant lui, depuis l'armistice, plus de quatre cents personnes sont tombées sous les coups de cette Sainte-Vehme nationaliste et pangermaniste à laquelle appartiennent certainement les meurtriers encore inconnus du ministre des Affaires étrangères allemand. La personnalité de la victime révèle la grandeur du drame. La vieille Allemagne, façonnée par la Prusse et la dynastie prussienne, féodale, militariste, pangermaniste, monarchiste, qui a conduit l'Empire au désastre, à la révolution et à la ruine, n'accepte ni sa défaite, ni sa déchéance ; elle unit dans une même haine la France victorieuse et la nouvelle Allemagne, maîtresse du pouvoir. Rathenau, industriel, juif, démocrate, comme Erzberger, catholique et socialisant, symbolisait, aux yeux des hobereaux, cette nouvelle Allemagne. Il soutenait timidement que le Reich devait s'efforcer de tenir ses engagements ; comment le lui auraient-ils pardonné ? Le discours d'Hellferich, d'une violence calculée, sonne comme une condamnation à mort : « c'est vous l'assassin, » lui cria le lendemain Bernstein. L'assassinat de Rathenau ouvre, dans l'histoire intérieure de l'Allemagne, une crise qui sera peut-être décisive ; il pose, devant la politique française, le problème allemand dans toute son ampleur et sa vérité.

Les techniciens sont, par définition, des hommes compétents dans un domaine déterminé et strictement limité ; il n'est point bon qu'ils aspirent à en sortir. Ainsi advint-il des banquiers réunis à Paris, sur l'initiative de la Commission des réparations ; ils devaient donner leur avis sur les conditions dans lesquelles l'Allemagne pourrait conclure un emprunt extérieur, ou une série d'emprunts, pour commencer à s'acquitter des milliards qu'elle doit, non comme vaincue, mais comme responsable de l'agression et des destructions accomplies par ses armées. Il s'agissait d'établir une méthode et de donner à l'Allemagne le moyen de prouver sa volonté de payer. Les banquiers demandèrent et obtinrent de la Commission des réparations, malgré l'opposition du délégué français, un élargissement de leur compétence dont ils profitèrent pour émettre un avis général sur le problème des réparations et déclarer qu'aucun emprunt ne leur paraissait possible pour l'Allemagne, tant que pèserait sur son crédit le fardeau d'une dette de réparations de 132 milliards. Les banquiers se sont défendus de méconnaître les droits des créanciers de l'Allemagne ou les conditions sans lesquelles aucune réduction ne pourrait être envisagée, M. Pierpont Morgan, avec des paroles très amicales, a déclaré à la

presse qu'il ne s'était placé qu'à un point de vue purement technique. L'erreur des financiers a été de ne pas voir qu'ils encourageaient les résistances de l'Allemagne; de fait, depuis lors, la politique, dite d'exécution, du cabinet Wirth est de plus en plus attaquée, vilipendée; on reproche au chancelier d'asservir l'Allemagne aux volontés de l'Entente, de céder aux exigences de M. Poincaré, qui ne rêve que de l'anéantir. Les concessions faites le 28 mai par le Gouvernement du Reich sont remises en question; les partis nationalistes somment le chancelier de refuser tout contrôle, de sauver l'indépendance de l'Allemagne. La politique de fraude l'emporte. Non seulement on ne paiera pas, mais on multiplie les publications, les plaidoyers, pour démontrer que l'Allemagne n'est pas coupable de la guerre, qu'elle n'a commis aucune violation du droit des gens : l'Allemagne se pose en victime innocente des persécutions de la France militariste. Jamais, depuis l'armistice, l'orchestre des haines antifrançaises n'a été conduit avec plus d'ensemble. Si le comité des banquiers avait voulu renforcer cette symphonie de mensonges, il n'aurait pu donner une note plus opportune. Il n'a pas compris que la question des réparations, avant d'être financière et politique, est d'ordre psychologique et moral. L'Allemagne en plein travail trouverait du crédit le jour où il serait prouvé qu'elle a le désir honnête, le ferme propos consciencieux de s'acquitter de ses dettes. Un emprunt d'essai deviendrait alors possible ; d'autres suivraient, s'il réussissait. La politique française tendait à éloigner autant que possible et à éliminer l'échéance redoutable pour tous d'une contrainte par la force ; les banquiers l'ont rendue plus probable, peut-être plus proche. Est-ce ce qu'ils cherchaient? N'ont-ils pas vu que si l'Allemagne ne paie pas, la France sera ruinée? Le plus inattendu, c'est encore de trouver, au bas de la consultation des banquiers, la signature du délégué belge, M. Delacroix, qui, après avoir voté, comme membre de la Commission des réparations, pour l'extension de la compétence du Comité à l'encontre du délégué français, a encore, comme président du Comité des banquiers, laissé M. Sergent faire cavalier seul dans son refus de signer la consultation. Le Président du Conseil, M. Theunis, sans désavouer M. Delacroix, a affirmé que la Belgique, pas plus que la France, n'admettrait aucune réduction de la dette allemande et que le délégué belge n'avait jamais eu l'intention de s'associer à une manifestation qui aurait pu recevoir une telle interprétation. C'est tout ce qu'il convient de retenir de cet incident.

Il reste que l'idée d'un emprunt allemand, qui avait fait naître de

légitimes espérances, est, pour le moment, écartée; le Comité des banquiers s'est ajourné. S'il reprend ses séances dans quelques mois, quand l'opinion, aux États-Unis et en Angleterre, sera mieux préparée aux solutions nécessaires, ce n'est plus un emprunt allemand à l'extérieur qu'il faudra envisager, mais un emprunt international gagé sur les ressources et le travail allemands et garanti par toutes les Puissances petites ou grandes, belligérantes ou neutres, adhérentes à la Société des Nations. La réparation des dommages faits par l'Allemagne doit être payée par le travail allemand; mais c'est une question de haute moralité politique, en même temps que d'intérêt général, qui engage tous les États. Il serait très important, pour la France et les autres nations victimes de la guerre, de se voir substituer, comme créanciers de l'Allemagne, l'ensemble des pays civilisés et de se trouver déchargées du rôle nécessaire, mais pénible et finalement dangereux, de créancier exigeant. La justice veut que, dans cette affaire, on cherche à sauvegarder les intérêts et l'avenir des peuples qui ont été les victimes de la guerre avant de penser à l'avantage de ceux qui en ont été les fauteurs. Et finalement tout le monde s'en trouvera mieux.

La ligue britannique de secours aux régions dévastées avait, antérieurement à son arrivée au pouvoir, invité M. Poincaré à des fêtes commémoratives en l'honneur de Verdun; fidèle à ses engagements, il s'est rendu à Londres, avec Mme Poincaré, du 16 au 19 juin. Sa présence et celle du maréchal Pétain ont été l'heureuse occasion de touchantes manifestations d'amitié et de confiance; les vrais sentiments du peuple anglais, dans sa grande masse, se sont fait jour avec éclat. Chez nos voisins comme chez nous, les morts parlent haut, et les vivants ont su, avec éloquence, traduire leurs voix. Ainsi tomberont peu à peu les préjugés et les incompréhensions. Il devient de plus en plus difficile de peindre aux Anglais M. Poincaré comme un homme d'État belliqueux et l'Allemagne comme une victime.

A l'issue d'un déjeuner, M. Lloyd George et M. Poincaré se sont ménagé un entretien politique; ils ont eu la satisfaction de constater que, sur les grands problèmes actuels, leurs points de vue sont moins éloignés qu'on n'aurait pu le craindre. M. Lloyd George n'admet pas que l'Allemagne se dérobe indéfiniment à l'exécution de ses engagements. M. Poincaré a pu annoncer à son éminent collègue que la France acceptait de prendre part à la conférence qui s'ouvre à La Haye. Les experts français, sous la présidence de M. Charles Benoist, notre très distingué ministre en Hollande, ont participé à la

préparation du programme. Sous la présidence d'honneur de M. van Karnebeck, ministre des Affaires étrangères des Pays-Bas, la Conférence de La Haye est, à certains égards, un modèle : point de mise en scène, peu de journalistes, beaucoup de compétences et de travail; il y a des chances pour que, ne faisant pas de bruit, elle fasse quelque bien. Le Gouvernement britannique, instruit par l'expérience de Gênes, admet maintenant les précautions et les garanties que le cabinet de Paris avait depuis longtemps recommandées comme nécessaires dans toute négociation avec les bolchévistes; tous les États participant à la Conférence sont d'accord sur une méthode de travail que, naguère, on reprochait à la seule France comme de nature à rendre impossible le succès des négociations. On ne posera aux représentants des Soviets que des questions précises sur lesquelles l'unanimité se sera établie dans les commissions; La Haye ne sera pas, comme Gênes, une tribune d'où les hommes qui achèvent de tuer le peuple russe pourront vanter les bienfaits de leurs doctrines. Les délégués assemblés à La Haye feront œuvre utile s'ils réunissent une documentation précise sur l'état de la Russie, mais les pourparlers avec les bolchévistes sont condamnés, par leur faute, à n'aboutir à aucun résultat important ; ce sera un résultat que de le démontrer par une expérience loyale.

L'échec de toute entente avec les Gouvernements « bourgeois » est dans la logique de l'évolution actuelle de la révolution russe. Lénine avait, sous la pression de la faim, laissé fléchir la rigidité des principes et fait prévoir une entente avec le capitalisme européen. Ces perspectives nouvelles s'évanouirent à Gênes. Les extrémistes reprirent le dessus ; leur influence est actuellement prépondérante et ils ont obtenu le rejet du traité de commerce négocié à Gênes entre M. Schanzer et M. Tchitchérine. Du coup, celui-ci est resté en panne à Berlin et ne paraît pas pressé de rentrer à Moscou. Les extrémistes au pouvoir entendent jeter, comme un défi à la face du socialisme européen, la tête des « socialistes révolutionnaires » qu'ils jugent actuellement à Moscou; et l'on peut craindre que les appels des défenseurs belges ou allemands à l'indignation du prolétariat universel ne sauvent pas les victimes. Les maîtres actuels de la Russie ne croient qu'à la violence. Trotzky n'écrivait-il pas à *l'Humanité* (22 mai) une lettre que l'on peut résumer ainsi : Il faut se servir de l'antimilitarisme pour gagner les paysans français qui répugnent à toutes nos autres idées. Pour nous, il serait criminel. Cultivons la violence. Le pacifisme n'est qu'une « idéologie démocratique bour-

geoise. » Là est l'inquiétude de l'Europe ; du rapprochement de telles doctrines avec les faits que citait à la tribune, dans son discours du 22 juin, M. André Lefèvre (1), il naît une triple certitude : les extrémistes russes, s'ils sentent leur pouvoir menacé, peuvent chercher dans la guerre un suprême moyen de révolution et de destruction universelle ; il existe en Allemagne une organisation militaire assez solidement préparée pour leur prêter main forte ; et enfin la conclusion : la solidarité des vainqueurs de la Grande Guerre n'a jamais été plus nécessaire.

Lénine est très malade, paralysé d'un côté par le projectile que logea, dans sa colonne vertébrale, le revolver d'une révolutionnaire russe. Son rôle politique est terminé. De cet homme qui fut, pour la Russie, un maître plus autocrate qu'Ivan le Terrible ou Nicolas Ier, il émanait une autorité capable d'arrêter les querelles et de prévenir les rivalités. Lui disparu, la Russie révolutionnaire ne va-t-elle pas entrer dans une période pire encore de confusion et de batailles ? L'heure des Barras et des Tallien est-elle proche, ou celle des Bonaparte ? Il s'est formé, par l'assassinat, le pillage et la concussion, une bourgeoisie révolutionnaire qui estime que « le temps des troubles » a assez duré, puisqu'elle s'y est enrichie, et que le moment est venu de consolider les résultats acquis. Les sévices que le Gouvernement des Soviets exerce contre l'Église orthodoxe, en alarmant les consciences, apportent un nouvel élément de désordre et de haine. Dans leur détresse financière, les commissaires du peuple ont prétendu s'emparer des richesses des églises ; le patriarche de Moscou a consenti à les mettre à leur disposition pour secourir les affamés, à la seule exception des vases et objets sacrés servant au culte proprement dit ; tant de bon gré que de force, les bolchévistes ont ainsi recueilli des métaux et pierres précieuses pour une valeur d'environ un milliard de francs. Ils ont profité de certaines résistances à leurs exigences pour continuer plus ouvertement la lutte qu'ils ont toujours menée contre les églises et les religions : les emprisonnements d'évêques et de prêtres, les procès, les exécutions se multiplient. L'Église russe souffre persécution pour la justice. Pour frapper à la tête, les bolchévistes ont voulu atteindre Mgr Tikhon, le prélat aimé et respecté du peuple pour ses vertus et son courage, que le Synode de Moscou a élu patriarche en octobre 1917 ; son abdication jetterait le trouble dans l'Église russe et l'on cherche à la lui arracher ; prévenu de crime

(1) Dans la discussion sur la durée du service militaire. Les dix-huit mois demandés par le Gouvernement ont été votés par 327 voix contre 236.

politique, il est séquestré au fond de quelque couvent ou prison, sans communication avec ses ouailles ; il a désigné un suppléant pour remplir ses fonctions en son absence, mais les tortures morales qu'il endure n'ont pas réussi à le contraindre à une abdication qui serait une désertion. Contre lui, les bolchévistes ont tenté de constituer une Église rivale; deux évêques et quelques popes auraient prêté leur concours à cet essai de schisme et dressé autel contre autel. Ne serait-ce pas dans la même intention que les maîtres de la Russie se sont prêtés à certains pourparlers, d'ailleurs sans résultats, menés en Italie entre Tchitchérine et Mgr Pizzardo? En cherchant à attirer en Russie les prêtres ou les religieux catholiques, les bolchévistes n'ont-ils pas eu l'arrière-pensée d'accentuer encore les divisions confessionnelles en laissant croire que le Pape se proposait de profiter des malheurs de la Russie et des souffrances de l'Église russe pour la ramener à l'unité catholique? Le geste, spontané et d'ailleurs imprudent, de l'archevêque de Gênes a été adroitement commenté pour persuader au peuple et à l'Église russe qu'un accord s'était établi entre le Saint-Siège et le Gouvernement des Soviets, mais on s'est gardé de faire savoir que la diplomatie du Saint-Siège a d'abord cherché à faire servir les bonnes dispositions apparentes de M. Tchitchérine à la libération du patriarche et des ecclésiastiques emprisonnés et au rachat des objets du culte. L'*Osservatore romano* vient d'en publier les preuves. Le bolchévisme est, par essence, l'ennemi de la chrétienté sous toutes ses formes; la diplomatie de Pie XI, dans la générosité de ses intentions, a été, comme d'autres, la dupe des attitudes conciliantes de M. Tchitchérine. L'Église russe saura se défendre et souffrir; ce qui la touchera, c'est moins un secours diplomatique, qui s'est révélé illusoire, que la certitude que, dans ses épreuves, l'Église romaine souffre et prie avec elle.

A Londres, M. Poincaré et M. Lloyd George se sont trouvés d'accord pour hâter les solutions nécessaires dans la question d'Orient et celle de Tanger. La diplomatie française est prête à discuter, quand le *Foreign Office* y sera lui-même disposé, le statut de Tanger : elle a fait admettre que l'Espagne devait participer en tiers aux négociations. Le Gouvernement français est surtout préoccupé de sauvegarder, à Tanger, les droits du Sultan et le principe de l'unité du Maroc; la municipalité internationale ne devrait avoir que des attributions proprement municipales, la souveraineté restant au Sultan avec le droit d'avoir une gendarmerie, une garnison, des fonctionnaires. Et si l'on nous objecte que, derrière le Sultan, il y a la France,

nous répondons que, l'Angleterre possédant Gibraltar et l'Espagne Ceuta, il n'est que juste que la France, qui a d'immenses étendues de côtes méditerranéennes, exerce, elle aussi, une influence prépondérante sur l'un des ports du détroit que d'ailleurs les conventions internationales interdisent de fortifier. La diplomatie britannique se plaint que la construction du port de Tanger ait été concédée à une société en majorité française; mais l'adjudication a été faite régulièrement, conformément à l'acte d'Algésiras qui reste en vigueur, et le Sultan a le droit incontestable d'accorder des concessions. La solution de ces difficultés, une note récente du quai d'Orsay indique qu'il serait logique de la chercher, conformément à l'esprit des accords de 1904, dans une négociation qui associerait le règlement de la question de Tanger à celui de la question du canal de Suez. La guerre a permis aux Anglais d'acquérir sur le canal, par l'occupation militaire, une situation de fait qui n'est pas réglée en droit; l'Angleterre ayant renoncé au protectorat de l'Égypte et le Traité de Sèvres n'étant pas ratifié, la convention de Constantinople du 28 octobre 1888 reste en vigueur; elle intéresse d'ailleurs toutes les nations, puisqu'elle garantit et réglemente la liberté de la navigation dans le canal (1). Il y a là matière à négociations, à transactions, qui seront conduites dans l'esprit le plus amical, mais qu'il est nécessaire d'aborder.

En Autriche, un nouveau chancelier et un nouveau ministère viennent d'assumer courageusement la lourde tâche du Gouvernement. Cette suprême tentative pour rétablir l'ordre dans les finances de la nouvelle République mérite d'être énergiquement soutenue par tous les moyens dont disposent l'Entente et la Petite Entente. L'avenir de l'Autriche indépendante n'est pas désespéré; les métiers travaillent, la terre produit, le chômage est restreint; c'est la situation financière et monétaire qui est désastreuse et offre aux pangermanistes l'occasion d'une propagande acharnée. La circulation fiduciaire atteignait, le 23 mai, 366 milliards de couronnes et augmentait régulièrement de quinze milliards par semaine; à la fin de mai, la couronne, qui s'était tenue assez longtemps à 0 centime 08 tombait à 0,04, dépassée seulement dans cette course à l'abîme par le papier bolchéviste. Le chancelier Schober conduisit à Gênes des négociations utiles et put constater qu'il avait conquis l'estime et la confiance de l'Europe; MM. Nintchitch, Bratiano et Benès lui pro-

(1) Voyez, dans la *Revue* du 1er février 1921, page 592, l'exposé que nous avons donné de cette question.

mirent en principe, au nom des trois pays de la Petite Entente, de consentir à la suspension du privilège général que l'article 197 du Traité de Saint-Germain établit au profit des réparations; l'Autriche pourrait ainsi disposer de gages de valeur et contracter des emprunts. L'un des premiers actes de M. Poincaré, en arrivant au pouvoir, fut, après des pourparlers avec nos alliés, de demander aux Chambres l'autorisation d'avancer 55 millions de francs à l'Autriche pour l'aider à stabiliser son change, car ce qui paralyse les affaires, c'est moins le niveau des changes, si bas soit-il, que son instabilité. Aussitôt l'Angleterre accorda 2 millions et quart de livres, le Gouvernement de Prague 500 millions de couronnes tchécoslovaques et l'Italie 70 millions de lire. Le crédit français fut voté à la Chambre le 7 avril, sur un rapport où M. Noblemaire démontrait avec force que la consolidation de l'Autriche est un intérêt français de capitale importance; les vacances de Pâques survinrent et c'est seulement le 12 juin que le Sénat put, sur un excellent rapport de M. Dausset, confirmer le vote de la Chambre. Il était déjà trop tard : un nouvel effondrement de la couronne provoquait une crise économique et politique. Au Parlement de Vienne, ni le parti chrétien-social, qui est le plus fort, ni le parti social-démocrate, ne peuvent avoir une majorité sans l'appoint des voix du parti pangermaniste. Son rôle dans la vie politique de l'Autriche devient ainsi beaucoup plus important qu'il ne l'est dans le pays où il ne compte que 123 000 adhérents. La signature, avec la République tchécoslovaque, du traité de Lana (16 décembre 1921), qui constitue une heureuse étape vers une reconstruction économique de l'Europe danubienne, et les négociations de Gênes, valurent à M. Schober l'hostilité du groupe pangermaniste; les voix socialistes et pangermanistes s'unirent, au Conseil national, pour rejeter un crédit de 120 milliards de couronnes que le Gouvernement déclarait nécessaire; à son retour d'Italie, le chancelier donna sa démission. Les industriels et les banquiers allemands qui détiennent de gros paquets de billets autrichiens, les jetèrent sur le marché : la couronne s'effondra.

Un ministère pangermaniste et socialiste allait-il se constituer avec, pour programme, le rattachement à l'Allemagne et la socialisation? Le Dr Otto Bauer, dans un discours aux syndicats ouvriers, exposa son programme : toutes les tentatives « bourgeoises » ont échoué; il ne reste qu'une ressource, réaliser la fusion du mark et de la couronne ; avec huit milliards de marks l'Allemagne rachètera toutes les couronnes et avec huit autres milliards assurera le fonc-

tionnement des services publics; ce sera le prélude du rattachement. Le président du Reichstag, M. Lœbe, invitait M. Bauer à venir conférer avec lui à Berlin. A Vienne, on crut que le rattachement allait s'opérer et ce peuple qui a trop souffert en acceptait sans joie, mais sans résistance, la perspective. Mais on n'ignore pas, en Allemagne, que la réunion de l'Autriche est interdite, que d'ailleurs elle serait un désastre économique et financier, et que la Commission des réparations n'est pas disposée à admettre que l'Allemagne dispose de seize milliards de marks pour violer un article formel du Traité de Versailles. Les Allemands se contentent, pour le moment, de multiplier les manifestations de fraternité, d'acclamer les chanteurs viennois en tournée, et d'acheter, chaque fois qu'ils en trouvent l'occasion, les grandes firmes autrichiennes, comme la Société générale d'électricité (M. Rathenau) l'a fait récemment pour les usines de Wellersdorf et M. Stinnes pour l'Alpine; mais ils se gardent de soulever la question du rattachement. Cette prudence et les appréhensions que leur inspire la politique de socialisation ont décidé les pangermanistes d'Autriche à prêter leur concours à un nouveau Cabinet bourgeois où les chrétiens-sociaux auraient la majorité. Le président du parti chrétien-social, le Dr Seipel, comprit que l'heure était venue pour lui des initiatives et des responsabilités.

Mgr Seipel, prélat romain, né à Vienne en 1876, est un théologien, un sociologue, un juriste; ses ouvrages (par exemple : *Nation und Staat*, 1916) font autorité; il était professeur à l'Université de Vienne quand, en octobre 1918, il devint ministre de la prévoyance sociale dans le dernier cabinet impérial, présidé par M. Lammasch; ceux qui, comme nous, ont eu l'occasion de l'approcher, ont conservé de lui l'impression d'un homme de ferme bon sens, de haute droiture, de caractère élevé. Si quelqu'un peut sauver l'Autriche, c'est lui. Le 30 mai, il a constitué son cabinet et l'a fait élire par le Conseil national (101 voix contre 58); il est composé de 7 chrétiens-sociaux, 3 pangermanistes, un fonctionnaire, M. Grünberger, aux Affaires étrangères. C'est, dit la *Reichspost*, « une tentative pour sauver l'État à la dernière minute. » Mgr Seipel a exposé son programme : économiser, augmenter les impôts, émettre un emprunt intérieur, réduire le nombre des fonctionnaires, ranimer la production, surtout créer une nouvelle banque d'émission, indépendante de l'État, qui aurait le privilège de l'émission du nouveau papier; le capital, 100 millions de francs suisses; serait formé par les souscriptions des banques et une partie des avances votées par les Parlements de l'Entente. Ce

programme paraît réalisable. Mais les pangermanistes, dont l'appoint est nécessaire à la majorité, laisseront-ils au Dr Seipel la liberté de ses mouvements? Il doit du moins pouvoir compter sur l'énergique appui de la diplomatie et de la finance de l'Entente. Le maintien d'une Autriche indépendante, inscrit dans les traités, est un axiome de la politique française. C'en est un autre que la reconstruction économique de l'Europe danubienne. Qui veut la fin veut les moyens. C'est toute la question de l'équilibre en Europe, de la sécurité et de la paix qui est en jeu dans cette belle ville de Vienne, qui ne sera plus la capitale d'un grand empire, mais qui ne tombera pas au rang de vassale de Berlin, et qui restera, à la tête de la petite république, un centre économique et un foyer rayonnant d'art et de haute culture.

La mort de M. Take Jonesco prive la Roumanie d'un de ses grands citoyens, la France d'un ami éprouvé, l'Europe d'un homme d'État éminent, qui avait prévu les grands bouleversements de 1914, qui y avait préparé son pays et qui, depuis l'armistice, était devenu l'un des bons ouvriers de la reconstruction. La France partage les deuils et les joies du peuple roumain. Nous ne pouvions, ici, laisser disparaître Take Jonesco sans saluer avec une douloureuse émotion sa mémoire.

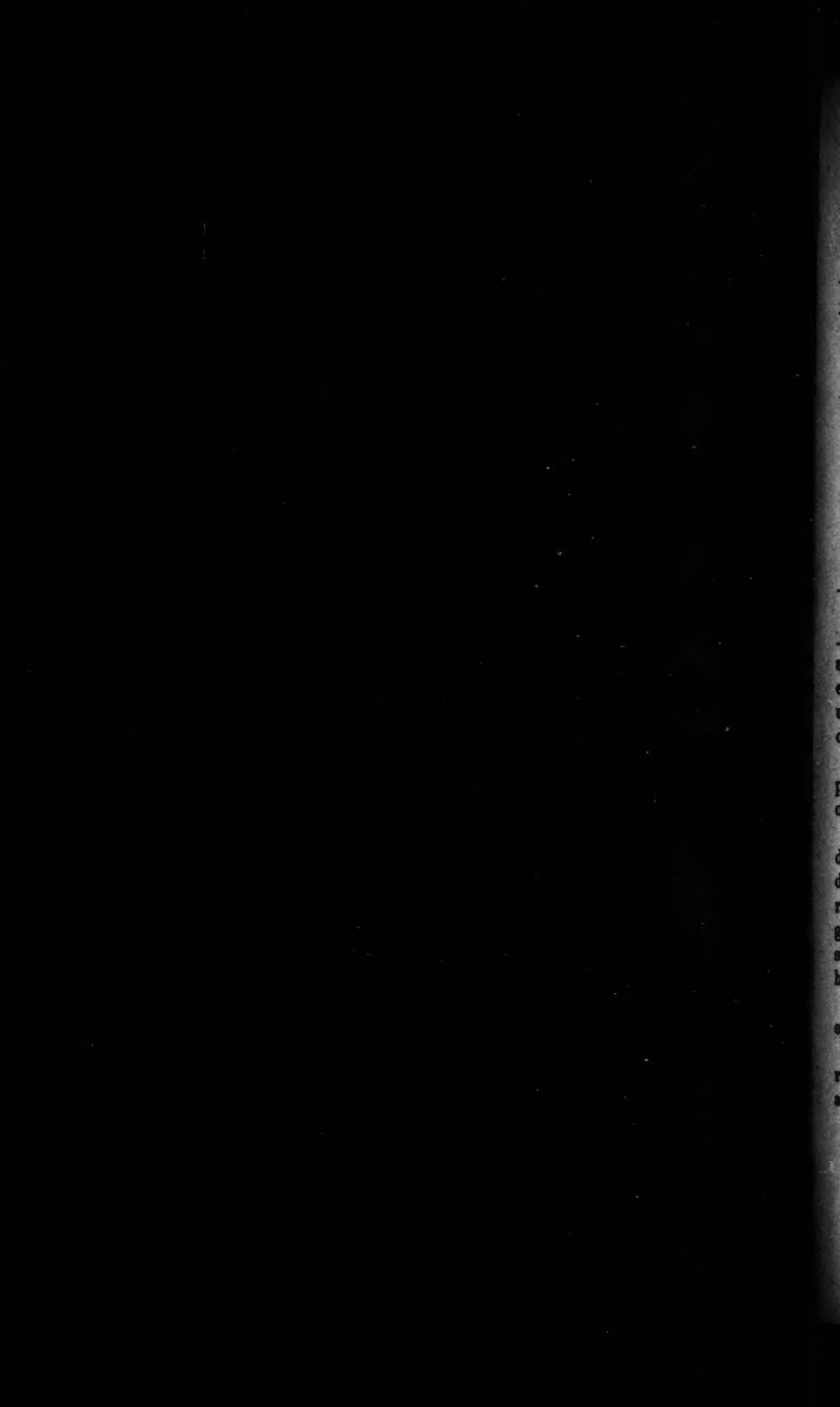
Le Congrès argentin vient d'élire Président de la République, M. Marcelo de Alvear, ministre plénipotentiaire à Paris. En élevant à la première magistrature de leur pays l'un des membres d'une des plus vieilles familles aristocratiques de Buenos Aires, les « radicaux » argentins ont concilié les aspirations ardentes de leur démocratie et les qualités de sagesse, de prudence diplomatique et de haute distinction indispensables à un chef d'État qui détient un pouvoir quasi dictatorial. La France se réjouit sans réserve de cette élection. Elle se rappelle que, durant la guerre, le nouveau Président ne négligea aucune occasion de témoigner au pays envahi une sympathie qui, élargissant la politique en laquelle se confinait son Gouvernement, traduisait les sentiments intimes de la nation argentine; qu'à la Société des Nations, il ne dissimula pas son opinion sur les déclarations, plus démesurées qu'hostiles d'ailleurs, de M. Pueyrredon; qu'enfin, par sa haute culture, son exquise urbanité et sa large compréhension de la politique, il a conquis la société parisienne.

RENÉ PINON.

Le Directeur-Gérant : RENÉ DOUMIC.

int
de
que
ien
me
ion
ns.
de
era
ang
ue,
ute

nds
État
i y
des
et
tre
re.
ue,
t à
des
x »
tie
lis-
asi
se
ges
hie
er-
u'à
cla-
on ;
om-



LA FILLE DES PACHAS

PREMIÈRE PARTIE

I

Par une grandiose matinée de printemps, Lalla Zoulikha, la fille des Pachas, rentrait d'un pèlerinage au marabout, ses escarpins vernis tout chargés de la poussière des sentiers. Elle laissa retomber son voile de soie le long des épaules et se pencha sur sa vieille grand mère, qui, agenouillée contre une marche de la cour, était occupée à garnir une outre de pains de semoule, de figues sèches et de dattes pilées.

— Nous voilà, mère pupille. Ouf! soupira-t-elle, que les prières senties sont brûlantes au cœur du pécheur! Elles nous ont meurtries, épuisées...

Et la belle Zoulikha, fille des Pachas, s'assit sur les mosaïques d'or et d'argent de la cour. Les eaux vives coulaient sans fin, dans des coins d'ombre. Au milieu brillait un grand lustre, rattaché au dôme par une chaine d'argent; et de guirlande à guirlande, de lampion à lampion, des canaris d'un or rouge sautillaient en sifflotant. Là-bas, parmi les eucalyptus, Alger la blanche, Alger la somptueuse dévalait vers la mer.

La vieille Lalla Fathoum releva les yeux sur sa petite-fille, et d'une voix qu'étouffait un sanglot sans larmes, lui dit:

— Que le marabout d'auprès de qui tu reviens, ma fille, réponde à tes souhaits! Que ta pureté de vierge et le sang de tes ancêtres contribuent à les faire exaucer!

— *Amen! Amen!*

— Y avait-il beaucoup de prieurs autour du catafalque, ma fille?

— Oh! oui, mère pupille, beaucoup: Mouny notre cousine, sa mère, leurs amies... Nous les avons rencontrées là-bas. Elles nous avaient devancées dans l'aurore de Dieu.

— Et où est Lalla Miriem?

— Mère est restée là-haut, invitée par Mouny et sa mère. Elles ont voulu mêler leur douleur à la sienne, l'entretenir ce dernier jour de mon cher père... Et elles prolongeront la nuit dans la musique, les prières et les pleurs...

— Et tu es revenue seule? demanda la grand mère avec inquiétude.

— Oh! que Dieu nous protège, mère pupille, et nous laisse la raison jusqu'à la fin de nos jours! Je n'ai pas voulu que tu restes avec ton âme dans la maison, et Baba Ambarek m'a raccompagnée, le fidèle entre les fidèles.

Alors, la vieille inclina de nouveau le front sur le *mezoued*, et silencieuse, recommença à compter les pains de semoule pour le voyageur.

C'était son troisième enfant qu'elle allait abandonner à la fortune des batailles. Les deux autres, à bien des reprises, étaient rentrés sains et saufs, et puis, un soir, étaient devenus un conte. Et Zoulikha l'entendit qui murmurait:

— Mon Dieu, tu m'as donné des fils pour les envoyer périr à la cause des hommes!

II

Sid Mustapha Pacha était le descendant dernier d'une famille des plus anciennes de l'Algérie. Son père, ses deux oncles lui restaient encore, vestiges d'une lignée qui avait fourni à l'Afrique du Nord les meilleurs de ses magistrats et de ses capitaines et qui gardait ce titre de Pacha, encore qu'elle servît aujourd'hui la France avec dévouement et loyauté. Le prestige du nom était sans limites dans la société musulmane. Devant Sid Mustapha Pacha, tout pliait, la force et l'envie, le riche et le pauvre, le seigneur et l'esclave. Et dans cette maison même, où, au seuil d'une cour carrelée d'argent et d'or, des eucalyptus, gardiens jaloux, entretenaient le mystère règnant sur les gens

et les choses, le malheur venait de s'abattre, brutal et ténébreux.

Sid Mustapha Pacha était, comme la plupart des hommes de sa race, très attaché à sa famille. Il avait une seule femme et une seule fille. Il ne manquait jamais à ses devoirs de maître austère, de mari aimant, ni de père tendre, ni de fils respectueux. Et cependant, un coin de sa vie restait fermé, impénétrable, sur lequel nul n'aurait pu le questionner sans risquer d'essuyer son courroux. « J'ai fait tout ce qu'Allah m'a commandé de faire, disait-il parfois pour répondre à sa conscience. J'ai continué la famille, j'ai gardé la maison avec ses traditions, j'ai veillé sur ma mère et mes frères... Et maintenant, si je donne la part du cœur, il n'en est point qui doivent le soupçonner. » Il se drapait dans ses burnous, certain soir du mois, et sans souffler mot, passait le seuil de sa demeure. Cette absence de trois jours consécutifs, chaque mois, se répétait depuis des années, et personne n'en connaissait la cause.

Où allait-il ainsi, le chérif, à travers les rues nocturnes, ni esclave à sa suite, ni gourde à son côté? Satan seul le savait, Sid Mustapha Pacha, depuis des années, avait au cœur un autre amour, un amour défendu, par sa religion même, formellement : Sid Mustapha Pacha aimait une Juive. Il en rougissait en lui, il avait essayé, bien souvent, de s'arracher à cet amour, mais cet amour était implacable, sans relâche, lui grillait les nerfs et l'âme. Il eût plus facilement renoncé à toutes ses obligations sacrées. Il eût plutôt, — qu'Allah le pardonnât ! — brûlé toutes les mosquées. Et voilà pourquoi, comme le lion garde l'entrée de sa caverne, Sid Mustapha gardait le secret de son cœur.

Il aimait l'artiste en renom de l'époque, la grande Sultana-Guitare. Il l'avait rencontrée pour la première fois par une terrible nuit de tremblement de terre, à Blidah, alors que toute la population campait à la Remonte, que grands et petits pleuraient, à demi nus, transis, parqués comme du bétail autour des bassins ou dans les stalles des chevaux, parmi les bottes de fourrage. Sultana était arrivée calmement belle, les épaules enveloppées d'un crêpe jaune, une guitare sous le bras. On avait obligé qui que ce fût à abandonner les maisons... Après des nuits et des jours d'angoisse, où tous les cœurs étaient unis pour prier, la terre s'était apaisée, les monts étaient redevenus silencieux, et alors, en adieu à ces instants inoubliables, Sultana avait chanté, les épaules découvertes, ses bras enlaçant la gui-

tare. Son chant, qui disait l'ivresse de vivre, était à la fois si clair, si délicat et si passionné, que soudain, dans le silence de la réunion, on avait vu un couple de rossignols descendre d'un oranger, venir se poser sur le bord du verre de Sultana et boire de son alcool.

Depuis lors, Sid Mustapha ne put vivre sans Sultana. Il allait la retrouver dans sa petite maison, au bord de l'Oued-el-Kebir, parmi les éboulis de roc, enlizée sous les jasmins blancs. Là, les nuits étaient sans fin et les chants sans pareils. Sultana savait entretenir l'amour, enivrer l'homme de sa voix jusqu'à la pamoison. Elle était veuve, n'ayant qu'un garçonnet de dix ans, qui n'avait à son tour que sa vieille grand mère pour prendre soin de lui. Mais lorsque l'austère Louna s'était aperçue de la liaison infâme de sa fille, elle avait éloigné aussitôt le petit Mardochée, afin de le laisser ignorer la conduite de sa mère. Elle était allée s'enfouir en une maisonnette des quartiers sombres d'Alger, ayant prétexté pour l'enfant le grand lycée, les maîtres savants nécessaires au développement de sa précoce intelligence. La mort dans l'âme, en vérité, la pauvre vieille avait abandonné sa fille à son triste destin, et la petite ville des roses où elle eût désiré mourir.

Des années avaient passé. La liaison de Sultana avec Sid Mustapha Pacha avait été longue, violente, sincère, mais sans estime. Sultana souffrait de cet amour illicite qui la privait de l'amour d'une mère et de son enfant adoré. Elle blêmissait chaque fois qu'elle demeurait seule et qu'elle descendait en elle-même. Un dégoût secouait ses entrailles. Aussi bien refusait-elle d'obéir à Sid Mustapha, qui voulait parfois l'arracher à sa retraite, la loger dans la grande ville où elle serait plus près de lui. Avec énergie, elle résistait. « Non, lui disait-elle, non. Laisse, Pacha, sur notre amour sans bénédiction laisse au moins tomber le voile de l'isolement! »

Une nuit de printemps, Sultana, un peu fatiguée, avait retenu tard, sous les orangers, ses amis fidèles, pour leur chanter la nature entière en son renouveau. L'artiste brusquement, sur la fin du dernier couplet, sentit son cœur défaillir. Elle fit signe à Sid Mustapha d'approcher. Elle le retint longtemps serré contre sa poitrine, et laissa couler ses larmes : « Mes amis, dit-elle, après moi, vous voilerez la guitare d'un tulle blanc... » Et plus bas, dans un élan de tendresse : « Pacha, je

remercie Dieu d'avoir fait retomber sur ma tête seulement sa malédiction. Je te quitte, et cependant veille sur mon enfant. Il est déjà un homme, aujourd'hui. Mais une amitié comme la tienne lui serait secourable... » Sultana abandonna la guitare. La plume blanche qui lui servait de médiator roula à ses pieds, comme une colombe morte...

L'enterrement de Sultana s'était effectué ainsi que pour une renégate. A la célèbre artiste le Consistoire refusa d'accorder les rites. La vieille mère et le fils, seuls, avaient suivi le convoi. Puis, dans le petit cimetière juif, l'endroit de sa fosse fut désigné par un mendiant à qui on avait bandé les yeux et qui lança une pioche à tout hasard, vers la montagne. Un enterrement de bandit ou de la dernière des courtisanes.

Cette mort inattendue laissa le Pacha d'abord étourdi. Ensuite, peu à peu, la douleur le brûla. Il ne revint même point à sa demeure pour calmer l'inquiétude que les vieillards et tous les siens devaient ressentir à son sujet. Oh! qui lui rendrait les escapades d'amour, la poétique retraite, les étreintes passionnées, ces chants de la nature dont Sultana seule savait soulever les âmes? On voyait cet homme, dans l'ampleur d'un unique burnous, errer le soir autour des remparts, parmi le lit à sec du grand oued désolé... Et lorsqu'il apercevait une lumière qui brillait là-haut sous un chêne, ou qu'il rencontrait une silhouette de femme gravissant les éboulis de roc, une terreur le prenait, il se détournait, tombait sur ses genoux, crâne contre terre, comme dans l'attitude de l''imploration fanatique.

Des bruits de guerre couraient cependant. Une horde de rebelles, croulant des montagnes du Zaccar, attaquait à main armée les colons de Margueritte. C'était une diversion offerte au Pacha, qui possédait un goum et dont les ascendants avaient été avant tout des hommes de guerre. Il était rentré enfin chez lui, avait annoncé la nouvelle de son départ. Et c'est pour ce départ, que toute la noble famille s'était rendue, priante, au marabout, et que « mère pupille, » dans l'accablement, comptait, recomptait les pains de semoule nécessaires au voyageur.

III

La nuit était descendue sur les monts de Margueritte. Le camp reposait dans la paix des vignobles. Les goumiers, les

tirailleurs, les chevaux et les mulets entravés parmi les tentes, les chiens kabyles, tout sommeillait, après la journée trépidante et victorieuse. Par les jointures d'une unique portière, des rais de lumière brillaient toutefois, disant que, sous la grande tente de Sid Mustapha Pacha, on ne dormait pas encore. Étendu sur un tapis, livide, le front serré d'un bandeau rougeâtre, Pacha semblait agoniser. A son chevet, une élégante silhouette d'officier français, assise, jambes croisées, veillait sur ses moindres mouvements.

— Allons, Sid Pacha, bois. Le mélange est un peu fort, mais il est efficace...

Sid Pacha sourit dédaigneusement, refusa la drogue inutile et ne répondit plus.

Un profond silence planait. De larges senteurs montaient d'un bois de pins.

Tout à coup, un galop de cheval retentit sur la route. Les chiens aboyèrent, puis détalèrent dans la direction du ravin. On crut à une alerte. Des hommes, faisant sonner leurs fusils, rampèrent à même le talus... Et bientôt, un cri s'éleva : *Hollann!* Sid Mustapha reconnut que c'était un envoyé de la maison.

En effet, la portière de la tente se souleva. Flanqué de deux sentinelles, un goumier parut. Il demeura inerte sur le seuil, lâcha la bride de sa monture qu'il tenait d'une main ramollie.

— Quoi, mon maître! Tu es blessé?... Et moi qui t'apportais la plus heureuse des nouvelles...

Le chef, nerveusement, soupira :

— Donne, donne quand même! souffla-t-il.

D'un geste, il ordonna au goumier, ainsi qu'aux gardes, de se retirer.

Et il pria son jeune compagnon de décacheter l'enveloppe et de lui lire la missive.

— Sidi..., murmura l'officier après y avoir jeté un premier regard. Et il s'arrêta, pâlissant, gêné.

— Allons, lis! pressa le chef avec un accent d'autorité brutale qui blessa d'abord le jeune homme. Mais l'état de son capitaine et ami lui inspirait trop de compassion pour qu'il essayât de tenir tête; au surplus, il savait le caractère arabe et ses tendances contradictoires, les effusions de sympathie succédant aux colères sans frein. Il s'inclina donc et lut :

A notre Sid Mustapha Pacha.

« Lorsque cette lettre te parviendra, tu sauras que Lalla Zoulikha, ta fille et fille de tes ancêtres, la descendante et l'héritière des Pachas, sera fiancée au noble et fier Hakem, fils de Sid Ali Chérif et petit-fils des Mahieddine, descendants directs de la lignée maraboutique. Les nœuds ont été conclus en notre maison de Mustapha. Présents étaient ton père Sid Ali Pacha, Sid Mohammed ben Djilali et Sid Ali ben Amar tes oncles, de l'un; et de l'autre étaient Sidna Ahmed ben Mohammed Mahieddine, et le père de Sid Zerouk, Sid Ali Chérif. Le croissant de lune s'était penché sur nous et les étoiles dansaient pour fêter la dernière nuit du printemps. L'encens montait dans l'air, brûlé par les mains vierges de nos jeunes filles alliées. Et au milieu de notre aurore, ton absence à nos yeux faisait tache, mais tu étais présent dans nos cœurs. Puissent notre félicité et nos prières faire répandre sur ta personne la paix et la croyance! Allah est Allah et Mohammed est l'envoyé d'Allah!

« De Sid Ali Pacha. — Alger et sa grande Mosquée. »

Sid Mustapha Pacha rougit de plaisir. Il se releva avec effort sur son coude, ferma ses paupières blêmes. Et aussitôt, l'ombre de la mélancolie passa sur son visage, détendu dans un répit de la douleur physique. Point par le remords, le Pacha vit le soir des fiançailles, l'air de fête dans sa grande demeure, la réunion des vieillards en bournous d'apparat, la raïta sous les arcades de mosaïques et la beauté sereine de sa fille Zoulikha, parée du voile du mariage, au milieu des draperies d'or, des fleurs et des jeunes filles...

— Que m'a valu l'amour illicite pour cette juive? murmura-t-il. La mort à petits pas, sous une tente, loin des êtres chers de ma maison!

Heureusement, — Dieu n'abandonne jamais ses croyants! — il aurait été entouré de soins doux, et soutenu par une affection à toute épreuve. Pacha rouvrit les yeux. En un regard d'ardente reconnaissance, il contempla son aide de camp. C'était le fils de sa pauvre amie. Après la mort de Sultana, Sid Mustapha avait voulu se rapprocher du jeune homme, puis l'attacher à sa suite. Il l'avait sollicité auprès du général, comme un auxiliaire précieux. Et depuis quelque trois mois qu'il partageait avec lui

les rigueurs de l'alerte, le feu du bivouac, le pain et le sel, la tente et le tapis de fortune, Sid Mustapha avait eu en son compagnon le plus dévoué des serviteurs et le plus courageux des soldats. Il aimait chez ce garçon, outre la bravoure, une sensibilité tout orientale, une âme que soulevaient l'enthousiasme et la générosité, et avec cela un esprit ouvert et une inaltérable franchise. Très souvent, Sid Mustapha en arrivait à lui dire, ému : « Hubert, c'est un fils qui te ressemblerait que je serais fier d'avoir ! » Le jeune homme, discret, lui serrait la main. « Merci, répondait-il à peine. » Et aussi, en vivant auprès du fils de la grande artiste, Sid Mustapha, qui accomplissait le vœu de sa maîtresse, pouvait croire que Sultana n'était pas tout à fait morte pour lui. Ce fils avait le même tour d'esprit, parfois les mêmes gestes... Et ce qui enchantait l'Arabe au-dessus de tout, c'est que fréquemment, par les nuits d'étoiles, lorsqu'on était en repos devant la tente, Hubert, — le petit Mardochée de jadis, — se délestait de son uniforme, revêtait avec simplicité une gandourah blanche, et, la tête appuyée à un arbre, il fredonnait des chants de la défunte bien-aimée, avec les mêmes intonations de voix !... Oh ! de quels frissons tout son corps ne se secouait-il pas, que de visions délicieuses ou passionnées ces romances ou ces complaintes ne rallumaient-elles pas en sa mémoire ! Il allait la surprendre, là-bas, tout heureux, dans le silence de la chère vallée, à l'heure où les jasmins s'enlacent, et où le chant monte plus pur, plus affolant... Et un nom grelottait aux lèvres de l'amant, qu'il eût voulu exhaler, crier aux montagnes... Mais il se maîtrisait, il contournait tous ses nerfs. « Sur Allah ! jurait-il, sur Sid El Kebir, Sultana, dans ta tombe, tu peux reposer tranquille ! Non, ton fils ne saura jamais !... »

A la lecture de la lettre, Hubert était demeuré songeur. Une curiosité où il y avait du rêve pénétra sa jeune âme. La splendeur du Pacha lui imposait, le mystère de sa vie intime l'intriguait bien souvent. Il imagina de son côté, avec les données qu'il possédait sur le monde arabe, ce que pouvaient être des fiançailles dans un intérieur de famille noble : une foule habillée de brocart et d'or, dans un palais à la manière des Mille et une Nuits... Des mosaïques, des vitraux laissant apercevoir Alger dans le bas, de l'encens, de la musique d'amour... et la fille des Pachas, pareille à une princesse de légende. Qu'il eût

été satisfait de l'entrevoir, — de l'entrevoir seulement !... Et ses regards se posèrent sur Sid Mustapha Pacha qui, maintenant, était étendu de nouveau, ses blanches paupières closes.

— Comme elle doit être belle ! pensa le jeune homme. Une fille de race doit avoir certaine démarche, certains mouvements, un cachet particulier...

Et puis, la conscience d'Hubert le rappela à son devoir, qui était de s'efforcer de sauver son chef et d'oublier, puisqu'il n'était pas de la même race que lui, qu'il avait une fille.

IV

Il faisait sur la grande capitale blanche, au bord des flots, un après-midi d'assoupissement dans la chaleur et la lumière. C'était à peine si, le long des routes, on entendait des craquements de troncs d'arbres, des froissements de feuillages brûlés, tandis qu'une poussière s'élevait aux nues, ternissant les palais arabes et la verdure des jardins.

Hubert suivait seul la montée de Mustapha. Il était pâle, il avait l'air abattu et préoccupé. L'uniforme de grande tenue moulait sa taille svelte. Lorsqu'il eut gravi les lacis, bordés de ficus et de caroubiers, d'où la vue se découvre à mesure sur la splendeur du golfe et de la ville, il fit halte un instant, s'épongea le front, s'orienta avant de s'engager en une manière de couloir. Des escarpements de rochers jaunes montaient de part et d'autre recouverts d'aloès, de broussailles que des aubépines étoilaient. Il régnait dans ce coin un peu de fraîcheur délassante. Au fond une petite porte découpée en ogive, avec une plaque qui flamboyait d'une inscription en lettres d'or : *Dar Erraha*, Maison de la Béatitude.

— C'est là, murmura-t-il.

Du regard, encore une fois, il interrogea les alentours. Nul passant sur la route poudreuse... Pas une âme de qui obtenir une indication précise... Il s'avança donc, légèrement angoissé par le silence, toussota, et souleva enfin le marteau de cuivre minuscule. Il attendit. Le silence... toujours... Rien ne lui répondait. Aucun pas ne se fit entendre. Non sans inquiétude, il se courba, risqua un œil au trou d'une large serrure, dépourvue de clef. Sans doute n'avait-il heurté qu'insuffisamment pour la distance qui séparait l'entrée du domaine de

la maison : à sa vue émerveillée s'offrit un tableau de féerie et de grâce. Un jardin qui n'en finissait plus, profond, mystérieux, où mille et mille roses écrasaient des tonnelles, où des palmiers à chanvre s'élançaient avec force vers l'azur, où des vasques, dans une demi-ombre, laissaient retomber des pluies d'eau sur une profusion de neseris et de jasmins, tandis que sur les branches les plus hautes des figuiers des Banians, des paons s'immobilisaient, étalaient leurs plumes rouges et bleues, pailletées d'or, à la gloire du soleil. Une jeune fille passa. Son visage était découvert. Elle avait un teint luisant comme celui de la grenade, un corps lentement souple, épanoui ; des cheveux blonds, roulés dans de la soie, retombaient en avant sur ses épaules. Sa mise n'était que satin et or, ses chevilles ornées de bracelets de nacre. Et elle jouait de sa main avec une gazelle...

— C'est elle, se dit-il en reculant un peu, c'est Zoulikha, la fille des Pachas.

Il se redressa, tenta d'apaiser son émotion.

— De quelle façon vais-je leur apprendre cette nouvelle?... Pourvu que l'assurance me demeure! Quelle douleur je vais verser sur ce beau visage!

Et le jeune officier portait une main à sa poitrine, à cette lettre, sous sa veste bleue, dont il ignorait les termes, mais qui contenait les dernières volontés d'un mourant.

Il ne pouvait se décider à soulever une seconde fois le marteau de la porte, à jeter le bouleversement et le désastre dans un tel cadre empli d'une si magnifique béatitude. La vision surtout, la vision luxueuse et superbe, malgré la gravité du moment, l'enchantait. Il voulut, en dépit de sa conscience, en dépit de tout, l'admirer un instant encore, dans son aisance de gestes, dans sa pleine liberté.

Il se baissa de nouveau vers la serrure. Il aperçut alors Lalla Zoulikha, au milieu des jasmins, penchée sur une vasque et qui plongeait dans l'eau, l'une après l'autre, les petites pattes de sa gazelle. Celle-ci, en des bonds malicieux, s'échappait tout à coup de ses mains et puis revenait, tête basse, se constituer prisonnière. Et la jeune fille l'accueillait d'un sourire, sa bouche découvrait un ruissellement de perles fines...

Il serait demeuré là longtemps, à s'enivrer d'harmonie et de fraîcheur, si la nouvelle précisément dont il se trouvait porteur n'eût été de toute urgence. Avec regret, il laissa retomber

le marteau de cuivre. La jeune fille tendit l'oreille, avança la main sur un figuier pour atteindre une écharpe de soie rose, dont elle s'enveloppa. Ainsi protégée, elle se dirigea vers la porte, sans empressement.

— *Meunnhou*? demanda-t-elle d'une voix pâle, qu'on devinait contrefaite.

— Qui est là? se répéta le jeune homme à lui-même. Si je lui disais mon nom... Mon nom ne lui apprendrait rien...

Devant cette hésitation à répondre, la jeune fille crut à une taquinerie de passant.

— Va, va, dit-elle en étouffant toujours ses paroles. Continue ta route : le ciel est bleu, le soleil est chaud, mon maître est absent, moi, j'ai le fils du sultan sur mes genoux...

Hubert, dans son ébahissement, comprenait pour le moins que la jeune fille allait s'éloigner sans lui ouvrir la porte. Il heurta de nouveau en s'accompagnant d'un timide :

— *Anaya hœllou...* C'est moi, ouvrez...

Alors, la voix s'éleva, cette fois claire et douce, et un peu moqueuse :

— Si tu es un ami de la maison, mets le pied sur le maçon, saisis le forgeron et pousse le menuisier : la porte s'ouvrira.

Stupéfait autant que charmé, Hubert, ne crut pas devoir suivre cette recommandation pleine de malice. La porte était bel et bien fermée et nulle secousse au monde ne l'eût même ébranlée, sans la volonté de la jeune fille... Enfin, il déclara :

— C'est moi, officier d'ordonnance de Sid Pacha!

Entendant ce nom de Pacha, Lalla Loulikha perdit aussitôt sa gaieté. Elle frissonna derrière la porte.

— Un messager de la part de mon père, se dit-elle, et elle rapprocha ses longues mains. Allah! fais qu'il soit porteur d'une bonne nouvelle : le voyageur nous réserve toujours des surprises... Quelquefois, il revient lui-même... Mais quand un messager frappe de cette manière à notre porte... Mon Dieu! que cela me fait peur!...

Un tremblement la secouait. Elle revit certain misérable spahi, venant annoncer la mort au combat d'un de ses oncles, et dont, d'un coup de moukahla, Baba Ambarek avait fait rouler la tête dans un des bassins... « Mais il vaut mieux que je la sache, moi, cette nouvelle, que ce soit un bonheur ou une catastrophe. Car pour les autres, pour ma pauvre grand

mère surtout, on ne prendra jamais assez de précautions! » La jeune fille faiblissait néanmoins. Elle tenait une main appuyée sur le verrou, hésitante. Cependant que le jeune homme, devant le seuil, était plus pâle, à mesure qu'il sentait que l'heure du désastre approchait.

Bientôt, de vieilles ferrures grincèrent... La porte s'entrebâilla... Et une voix blanche, lointaine, murmurait :

— Entre, entre, étranger... envoyé de Dieu...

La jeune fille qui parlait ainsi était toute voilée. L'écharpe rose qui lui servait de haïk se gonflait sous sa respiration haletante. Elle se dirigea vers la vasque de tout à l'heure, sa gazelle l'accompagnant toujours, blottissant la finesse de son museau dans les pantalons de satin et d'or, et attachant sur l'inconnu ses regards verts, parcourus d'une intelligence inquiète. Lalla Zoulikha invita le messager à s'asseoir sur un banc de pierre. Mais soit à sa pâleur, soit à son attitude embarrassée dont elle se rendit compte par un œil à demi risqué hors du voile, Lalla Zoulikha comprit que la nouvelle était noire.

— Dis-moi, prononça-t-elle d'un accent bizarre, dis-moi que je me trompe, que mon père n'est pas mort, qu'il reviendra, enveloppé dans ses grands burnous blancs, pour me dire : Je reviens te chérir encore !

Cela était chanté, modulé comme une complainte... Des larmes, que le jeune homme devina abondantes, mouillèrent son voile. Son cœur se serra, il essaya de rappeler un peu d'énergie et, les yeux baissés :

— Non, Lalla Zoulikha, Sid...

Et voici que la jeune fille recule de quelques pas et l'interrompt avec autorité :

— Mon nom ? Qui te l'a dit ? Et qui t'a parlé de moi ?

— Sid Pacha lui-même... Qu'Allah lui accorde le pardon!

En même temps, Hubert tira la large enveloppe qui contenait, écrites de la propre main du chef, ses dernières volontés.

La Mauresque rugit, elle lâcha son voile pour saisir en tremblant la lettre que lui tendait l'inconnu. Et Hubert, frappé d'une admiration nouvelle, vit cette fois, devant lui, ce visage d'une pureté et d'une séduction merveilleuses, l'ambre poli du teint, la rectitude des traits fiers, et l'éclat des yeux, couleur du béryl. Elle, de même, l'examina un instant, tout

droit, sans la moindre appréhension. Brusquement, plus un pli de sa face ne bougeait. Elle dit enfin :

— C'est dommage qu'un pareil fils des hommes aille mourir par la main des hommes !

Hubert balbutia :

— Mourir ? Et comment?

— Je n'ai plus le temps de te l'expliquer, répondit-elle vivement. Mais si tu es chanceux et si c'est possible encore, sauve-toi ! Je vois déjà des têtes curieuses aux moucharabiehs...

Et Lalla Zoulikha s'éloigna vers la grande demeure, qu'on distinguait un peu par delà les kiosques de verdure. Et, malgré son angoisse, la fille des Pachas conserva toute sa dignité.

Le jeune officier, abasourdi véritablement par ce qu'il venait de voir et d'entendre, demeura quelque temps à songer. Qu'allait-il faire? Il quitta toutefois le banc et gagna la sortie, mais sans se hâter, ne parvenant point à accorder leur réelle valeur aux paroles de cette jeune fille... Car, qu'avait-il fait de répréhensible pour mériter la mort « par la main des hommes? » Ce tête-à-tête de quelques secondes, sans doute?... Ces furtifs regards échangés?... La fille des Pachas aurait été souillée par la présence d'un étranger?... Il n'en savait pas assez sur l'austérité des mœurs arabes, sur les règles de conduite des grandes familles surtout, pour qu'il lui fût permis d'aller plus avant dans ses suppositions. Lalla Zoulikha avait-elle gardé toute sa raison à la sombre nouvelle qu'il venait de lui apprendre?

Il se demandait cela, quand il entendit des froissements rapides parmi les lianes. Vers lui arrivait, à fond de train, un géant noir, la bave aux dents, l'œil ensanglanté.

— Arrête ! criait-il. Fils de chien ! Comme un lâche tu te sauves !

Il saisit le Roumi par un bras et l'entraîna sous une tonnelle. Il le força à s'asseoir.

— Attends là !

Et il alla se poster au seuil, frémissant, furieux, les poings crispés.

Hubert commençait à croire que l'affaire devenait sérieuse. Elle tournait peut-être au tragique. Il s'était laissé cependant, sans la moindre résistance, agripper et clouer là par ce monstre humain. Il lui eût été facile de s'en débarrasser.

— A la pointe de mon épée, pensait-il.

Mais non, il n'en ferait rien. C'etait à regret qu'il allait s'éloigner déjà de cette demeure, pleine de mystère et de charme. Il eût désiré connaître mieux la vie de ces pachas, entrer plus avant dans leur âme intime. Et cette jeune fille rare, image de splendeur et de perfection, l'avait trop captivé pour qu'il n'acceptât point de demeurer dans son ambiance, dans le cadre de son existence familière. Il revoyait son regard, il entendait encore ses paroles : « C'est dommage qu'un pareil fils des hommes..., » et l'accent d'émotion qu'elle avait mis à les prononcer. Elle avait donc éprouvé pour lui de l'admiration et de la pitié, tout ensemble... Que ne risquerait-il pas pour la revoir ? Il l'entretiendrait de son malheureux père qui avait été pour lui, quatre mois durant, le compagnon le plus affectueux et le plus noble. Si Hubert se montrait timide à l'occasion, respectueux des principes d'autrui et sensible extrêmement à la douleur humaine, il était brave, il avait le goût de l'aventure. On lui fournissait l'occasion de rester, de respirer le même air que la fille des Pachas : il resterait, ravi, heureux. D'ailleurs sa conscience était tranquille, il ne craignait rien ni personne, il attendrait.

Bientôt, des ululements, des sanglots étouffés, des murmures de prière bourdonnaient tour à tour dans la grande maison. Des veilleuses luirent derrière les carreaux multicolores des fenêtres. Et des ombres passaient et repassaient là-bas, comme des feux follets...

Le jeune officier, qui s'était retiré discrètement contre une paroi de la tonnelle, vit apparaître, sous une voûte de roses, un vieillard superbe. Il tenait une lettre ouverte à la main. Son visage était contracté et pâle. Il traînait le pas. On sentait que pesaient à ses épaules ses lourds burnous immaculés.

— Sois l'homme que la bénédiction d'un mourant accompagne !...

Il parla d'une voix ferme, mais en haletant. Après une pause, il vint au jeune homme, lui mit une main sur la poitrine. Il le regarda dans les yeux.

— Tu m'as apporté, lui dit-il, la plus affreuse des nouvelles. Le dernier de ma lignée vient de mourir. Ce qu'il laisse ?... Une fille... Une fille, répéta-t-il et il passa le revers de sa main sous le menton, tu le sais : ça ne compte pas !

Il s'interrompit, pour rappeler sa respiration.

— Mais sais-tu ce que l'on fait chez nous lorsqu'un esclave vient annoncer la mort de son seigneur?

Le vieillard écarta ses burnous. La lame d'un poignard étincela. Il la dirigea froidement sur la gorge du jeune homme. Hubert pâlit, et ne broncha point. Alors, avec lenteur, le vieillard rabaissa son arme. Ses paupières étaient mouillées.

— En effet, c'eût été dommage... Tu es un fort. Mon fils en toi a bien placé son amitié.

— Et maintenant, acheva-t-il en attirant Hubert d'une main, viens. L'honneur est sauf. Viens nous brûler un peu l'âme. Viens nous conter, de ta voix que mon fils nous dit si douce, comment est mort le dernier des Mustapha Pacha...

V

La nuit était venue. Dans une chambre longue, d'aspect dépouillé, s'était installée la réunion. Cent bougies brûlaient sur des candélabres de cuivre; contre une table basse, un Coran était ouvert. Le vieillard, Sid Ali Pacha, avait pris place devant cette table, entre deux autres vieillards, et l'on n'aurait pu dire de ces trois Arabes, le père du défunt et ses deux oncles, lequel était le plus beau, ou le plus auguste, ou le plus magnifiquement vêtu. Ambarek, le grand nègre, ayant touché l'étranger à l'épaule, lui avait fait signe de s'asseoir. Lui-même était allé s'agenouiller en un coin; la tête entre les mains, déjà il sanglotait. Hubert maniait avec souplesse la langue arabe, dans toute sa poésie et sa force. Les vieillards l'écoutaient, en une attitude bien patricienne : les jambes croisées à la turque, le bras droit replié sur le genou gauche, et comme le récit tournait au lugubre, ils s'enroulaient le visage dans la laine de leurs burnous, pour y étouffer la violence de leur émotion.

Il y avait, tendu au milieu de la pièce, un rideau de cretonne bleue. Derrière, peu à peu, s'était formée l'assemblée des femmes. Elles étaient toutes voilées. On les devinait nombreuses. Et pendant la narration du fin diseur, du Roumi qui parlait si purement la langue de Mahomet, elles se déchiraient les joues, elles se frappaient la poitrine, mais sans une plainte.

Bientôt, un jeune homme entra, de haute taille, pâle et blond. Il portait un costume aux couleurs éteintes et le turban finissant en un voile autour de la nuque. Un fils de la plus belle

race. Il vint se joindre à la réunion des hommes. Il écouta « l'esclave de Sid Mustapha Pacha » qui, à la demande des vieillards, contait pour la seconde fois l'assaut, la bravoure du chef, entraînant ses hommes, la balle au front, les souffrances de l'agonie et la mort en sainteté. Il écouta dire cela une troisième fois et plusieurs fois encore, jusqu'à l'aube, sans faire un geste, sans prononcer une parole...

Sept jours durant, — les sept jours du grand deuil, — les veillées devaient se reproduire. Les *fatihates* commencèrent, la prière se mêla au récit. Hubert, selon la coutume qu'il savait, étala, dans les moindres détails, ses relations avec Sid Mustapha Pacha. Il rappela la vie sous la tente, combien d'affection le sidi lui avait témoigné, le méchoui qu'ils savouraient ensemble, la pipe de tombak et la tasse de café, et le repas côte à côte, sur le talus, dans la douceur des nuits, et jusqu'à certaines mélopées que Sid Pacha aimait si voluptueusement à entendre fredonner. Les vieillards répondaient, appelant le regard de Dieu sur la bonté du disparu, sur sa charité, sur l'austérité de ses principes d'honneur et la droiture de ses mœurs. Hubert, malgré son abondance, ne parvenait point à satisfaire son auditoire. Sid Ali Pacha, plus que les autres, le harcelait de questions. Son fils était-il bien mort suivant le rite, avait-il bien dressé sa main droite en s'écriant : Allah est Allah et Mohamed est l'envoyé d'Allah ? Le jeune homme n'avait-il rien remarqué dans ses actes de tant soit peu mystérieux ? N'avait-il pas reçu de lui l'aveu d'une pensée secrète, une confidence quelle qu'elle fût ?... C'est qu'il était nécessaire de savoir entière la vie du Pacha, pour lui faire gagner la Djenna. Ses péchés, ses fautes demandaient des prières, des aumônes appropriées. Et précisément, un coin de cette vie, à cette heure, demeurait encore fermé, impénétrable : les trois jours d'absence de Sid Mustapha tous les mois, sur lesquels nul n'avait osé le questionner... Où allait-il ainsi, seul ?... La lumière pointait à un soupirail. Tous les matins, la veillée cessait sur cette énigme et l'énigme demeurait sans explication.

Les journées cependant s'écoulaient, un peu moins hantées du passé du défunt. Les trois vieillards et le Hakem, sous une tonnelle de roses, récitaient lentement des prières, tandis qu'ils égrenaient leur chapelet. Hubert, les mains derrière le dos, parcourait les allées du domaine, croyant bien qu'il vivait un

rêve, un rêve de magnificence, et aussi peut-être d'amour idéal et chevaleresque...

Les femmes, avant midi, revenaient de la visite au tombeau, après avoir donné toutes leurs larmes et leurs complaintes amères. Elles rentraient lasses, les paupières rougies, les joues sanguinolentes sous le voile.

— *Triq'* (1) tonnait Ambarek.

Les vieillards et Sid Zerouk tournaient le dos à l'orifice de la tonnelle, Hubert s'enfonçait parmi les eucalyptus, et la blanche théorie glissait vers la maison. Lalla Zoulikha avait ralenti le pas dès le seuil ; elle avançait modérément, suivie par sa cousine Mouny qui, depuis toujours, lui avait été dévouée et chère. Celle-ci était venue, avec sa mère, passer les sept jours auprès de la fille des Pachas, pour partager sa douleur, s'efforcer de la distraire un peu. Lalla Zoulikha scrutait d'abord la tonnelle de son regard luisant... Puis, comme elle apercevait Hubert là-bas, entre les feuillages, ses yeux s'attachaient un instant à la silhouette élégante... Et puis, furtive, elle disparaissait derrière le portail à clous d'argent de la maison.

Délestée de son haïk de soie, elle venait poser sa tête contre l'épaule de sa petite cousine qui s'accoudait déjà, rêveuse, devant une lucarne du premier étage... Et elles demeuraient là, les deux jeunes filles, très longtemps, à se faire leurs confidences. La vitre bleue et rose était poussée légèrement. Lalla Zoulikha admirait le bel hôte et ne cessait d'entretenir sa cousine de lui. Elle parlait avec mille images de sa carrure bien dessinée, de sa parole douce, claire, et parfois frémissante, de son intelligence ouverte à tous les langages, à toutes les choses du monde... Mouny répondait vaguement. Le côté de la tonnelle l'attirait bien mieux. Au Roumi elle préférait le Hakem, sous ses burnous blancs, le Hakem, descendant de l'illustre famille chérifienne. Il était d'ailleurs leur parent proche. Souvent, il venait les surprendre là-haut, dans leur petite ferme de Bouzaréah, pour passer une heure de rêve sous le figuier, après quoi il se retirait d'un pas empreint de majesté, ayant bu un café aromatique. Elle aimait, elle, cet adolescent imposant, à la parole mesurée, au geste sobre, riche en même temps que noble. Elle l'aimait en silence, sans espoir, comme une petite fille pauvre

(1) Passage !

qu'elle était, qui regarde, désire et demeure impuissante. Et le jour qu'elle avait appris ses fiançailles avec sa cousine, la fille des Pachas, elle n'avait pu étouffer son cri de douleur ; elle s'était enfuie à travers champs, jetée au pied d'un arbre, et avait laissé crever ses sanglots. « Qui, qui, hoquetait-elle, éteindra le feu de mon cœur? »

Lorsque les prières étaient terminées, Hubert, à l'invitation de ses hôtes, venait s'asseoir sous la tonnelle, en face du futur époux de Zoulikha. La conversation s'engageait entre les cinq hommes sur des sujets très graves. Ils étudiaient l'état des esprits dans la colonie et les conséquences de l'affaire de Margueritte. Le Hakem aux yeux de velours causait peu, ne laissant rien paraître de son âme ni de ses sentiments, sinon le plus fier dédain pour les coutumes et les pratiques d'autrui. Hubert en arrivait à être mortifié dans sa sympathie pour la France. La discussion s'aventurait-elle, quelque peu profonde ou épineuse, Sid Zerouk la tranchait avec calme :

— Que chacun meure dans sa religion : voilà notre devise!

VI

Et les sept jours allaient finir. Le dernier après-midi de la semaine de deuil touchait à son déclin ; avec ces courts instants, Hubert sentait son rêve s'envoler. Ç'avait été une journée ardente, fièvreuse d'un excès de lumière et de miasmes tourbillonnant parmi les bambous. Les fruits pendaient lourds, mielleux, aux figuiers immobiles. Les abeilles s'endormaient au cœur des roses...

On prenait le bain de la séparation. Devant la chambre chaude, sur des bancs de mosaïques qui se découvraient du jardin, le linge que les parents du défunt allaient revêtir, le linge nouveau « des sept jours, » s'étalait blanc comme le cœur d'une amande. Les trois vieillards et le Hakem, des *kabkab* aux pieds, le corps ceint d'une fouta bleue, avaient pénétré un à un, par le vestibule noyé d'ombre... Hubert les attendait au dehors, errant toujours par les allées. Il regrettait en lui la fuite du temps, les jours si vite écoulés sous ce toit de grande famille. De cette famille, de ces pachas, il n'avait connu que peu de chose. L'union était dans les âmes, la noblesse et la grâce dans leurs moindres gestes ; ils gardaient pour leurs tra-

ditions un culte farouche, et la brutalité chez eux avait de la grandeur.

Et néanmoins, il se croyait aimé de la fille des Pachas. Il l'avait surprise quelquefois, au cours de ses flâneries solitaires, surprise derrière le judas d'une porte, ses beaux yeux ombrés de douceur attachés sur lui. Souvent aussi, attiré par un furtif bruit, il levait le regard discrètement vers un moucharabieh du premier étage. Il voyait une main qui le saluait, et puis qui lui faisait signe de passer vers l'autre aile de la maison, la moins habitée. Il s'y dirigeait, le cœur battant. Que lui voulait-elle? Qu'allait-elle bien lui confier? Mais aucun son, pas le plus faible murmure ne s'échappait des lèvres de Lalla Zoulikha. Debout sur un balcon qu'ornaient des fleurs de grenade, voilée à demi, elle attachait sur lui ses yeux superbes. Hubert y distinguait des éclairs de passion, des élans qu'elle contenait à peine, et brusquement, des lueurs sombres de tristesse. Alors, un frisson le saisissait, un frisson de pudeur et de remords. Il baissait la tête et s'éloignait, le front brûlant, le cœur éperdu...

Maintenant, dans la journée finissante, il disait adieu à ces allées qu'avait parcourues son rêve, à cette demeure dont il n'avait pas franchi le seuil principal, dont il n'avait que soupçonné la magnificence. Qui lui rouvrirait jamais les portes de ce domaine? Qui lui ferait rencontrer encore ce regard plein de force, d'amour et de lumière?

Il faisait nuit. Depuis longtemps déjà, la réunion était dissoute. Le Hakem s'en était allé, en remerciant Dieu de ce que nous devons tous disparaître et qu'il ne doit rester de nous sur la terre que nos bienfaits. Hubert, passant ici cette dernière nuit, conversait encore avec ses hôtes du cher disparu. Les quatre hommes s'étaient allongés sur des nattes, dans le jardin. Le café venait de leur être servi par Ambarek, le fidèle Ambarek, qui regardait Hubert aujourd'hui en lui souriant de toutes ses larges dents blanches. Dans la paix de l'air, l'entretien languissait un peu. Les cœurs étaient serrés. Le Hakem, bien qu'avare de paroles, avait laissé un creux à sa place...

Tandis que là-haut, sur la terrasse de la maison, dominant le golfe et la ville, Lalla Zoulikha était assise. Elle s'appuyait d'un coude au parapet blanc, caressait la robe de sa gazelle. Elle songeait au bel hôte qu'elle ne reverrait plus et aussi à ce père aimant et généreux qu'elle avait perdu. Une horloge au

loin sonna onze coups. Une petite porte s'ouvrit à l'extrémité de la terrasse; Lalla Miriem, majestueuse, se montra. Elle vint se pencher sur sa fille.

— Mon âme, lui dit-elle avec douceur, ma pupille, rentre. L'humidité peut nuire à ton cerveau...

— Oh! non, mère, n'aie crainte; la nuit est chaude, les djinns sont grisés par l'encens et moi je respire un peu de cet air du soir qui mêle, comme l'on dit, l'âme des absents à celle des fleurs et des amis. Et puis, je n'ai pas sommeil encore. La petite cousine me laisse un vide!... Mon cœur est pressé comme un citron dans le silence de tous ces départs!

Lalla Miriem disparut pour revenir au bout d'un instant et recouvrir les épaules de Zoulikha d'un long voile bleu pailleté d'argent.

— Ne réfléchis pas trop aux volontés d'Allah. Il est le maître, ma vie...

Elle déposa sur le front de la jeune fille le baiser le plus tendre.

— Que Dieu te protège, souffla-t-elle en se retirant.

Hubert, en bras de chemise déjà et en pantoufles, arpentait la grande salle nue d'hospitalité. Là, il avait dormi, ces quelques nuits, sur de petits matelas, pris ses repas devant cette niche, sur cette table basse incrustée d'argent, le plus souvent seul, parfois en compagnie de quelque taleb ou d'une troupe de voyageurs. Mais tout à l'heure, au lever de la lune, il avait fait ses adieux à Sidi Ali Pacha et aux oncles du défunt. Et demain il devrait partir, partir avec l'aurore, quitter ce palais pour toujours.

L'unique fenêtre était largement ouverte, Le jardin obscur exhalait des senteurs de menthe et de fleurs d'oranger. Hubert alluma une cigarette, s'assit sur une escabelle de bois rose, et contempla la nuit. Il éprouvait un déchirement réel à devoir s'éloigner tantôt de cette maison à laquelle, malgré sa naissance, son cœur s'était attaché si ardemment. « Comment, se disait-il, moi le petit-fils de la vieille et austère Louna, la croyante entre les croyantes, qui ne porte une miette de pain à sa bouche sans bénir Jéhovah, qui hait l'Arabe plus encore que le Roumi, j'oserais?... Que penserait-elle si elle savait ce qui se passe ce soir dans l'âme de son Mardochée? » Et lui-même, se coucherait-il sans réciter son *Chemaâ Israël*? Il le récitait depuis qu'il était

enfant, et alors que l'habitude s'en perd si couramment, il l'avait gardée au milieu de sa vie européenne et de ses préoccupations d'officier français. C'était sá pauvre mère qui le lui avait enseigné : « Je suis fils d'Israël... Dieu est unique... » et elle l'accompagnait tous les soirs en chantant, dans leur petite maison de Blidah la jolie. Sa mère! Comme il se souvenait bien d'elle, de sa voix puissante et de ses romances! Un chagrin le poignait. Chaque fois que lui reparaissait son image, il se rappelait, plus vivaces, les dernières nuits passées auprès d'elle, nuits grandioses, terribles, avant la séparation...

Il était couché un soir, dans son petit lit de fer, moelleusement bordé... Il prêtait l'oreille avec angoisse à ce qui se passait là-haut, au-dessus de la vallée de l'Oued-el-Kebir. Les vents semblaient s'être tous réunis sur le djebel pour anéantir la petite ville des roses. Sous une violente secousse, une étagère se descella dans sa chambrette. Les amphores pleines des confitures des saisons étaient précipitées sur la mosaïque avec un fracas d'enfer. Dans la ville proche, la cohue bourdonnait, les crieurs battaient du tambour à tour de bras. « Abandonnez les maisons! » était un ordre formel.

Mamma Louna habillait son petit-fils en hâte, dans une fièvre de tendresse. Sultana poussa un : ouf! quitta avec regret le divan qui recevait seul les confidences de ses rêveries. Elle décrocha du mur une guitare, la mit soigneusement sous le bras, s'enveloppa d'un crêpe jaune, et lorsqu'ils furent dehors, elle dit : « Maisonnette, tu peux tomber! » Oh! ensuite, ces huit jours passés à la Remonte, cette vie de camp, pêle-mêle et sinistre, ces nouvelles secousses accompagnées de grondements des montagnes et d'ouvertures du sol, affolant les femmes qui couraient sous leur châle, tuant de peur des enfants à demi nus, cependant que des caïds en burnous rouges allaient et venaient, impassibles, et que tel vieillard juif haranguait les familles, incitant au pardon et à la prière. Et le soir, ne se couchait-on pas dans les box des chevaux! Les soldats, des gars de Vendée ou de Provence, des fourches à la main, remontaient la paille sur les enfants et les femmes, le couvre-feu sonnait parmi les bambous et un vieux fou qui s'appelait Hazako se prenait à danser sur un pied, à branler sa tête chauve et à glapir éperdument : « Nous nous levons avec la trompette, ô gens, et nous nous couchons avec la trompette! »

Hubert se souvenait surtout de la nuit d'adieu, de l'hymne émouvant que sa mère avait composé au milieu des Juifs et des Arabes réunis, dans l'apaisement de la nature. Plusieurs fragments de cet hymne étaient restés gravés en lui. Il aimait fréquemment à les redire. Et le spectacle, ce soir, du magnifique jardin oriental sous la lune, et l'angoisse de son cœur les lui ramenaient aux lèvres :

O toi mon Dieu, par qui renaît la terre,
Cette terre que tu avais laissée périr,
Puis habillée d'un blanc linceul,
Et puis couchée six mois dans sa froide tombe,
La voici qui se lève ce matin, comme une mariée,
Vêtue de rose et de vert...

Quelle ovation n'avait-on pas faite à sa mère! La foule transportée avait proclamé Sultana-Guitare la grande reine de l'Islam. Certaine figure exquise de caïd venait se pencher sur elle, sans cesse, et lui murmurer des paroles que l'enfant, à ses pieds, ne comprenait pas. Sa mère se plaisait dans la compagnie des Arabes, qui l'adoraient. Elle louait toujours leur philosophie, leur sens aigu et leur passion des choses du cœur. « Eux seuls, disait-elle, savent sentir et comprendre. » Ils la pressaient de venir chanter dans leurs noces et elle s'y rendait de bonne grâce, de meilleure grâce que chez les Juifs, tapageurs et matérialistes.

Et cependant, par ailleurs, elle professait pour cette race arabe la même aversion que la grand mère Louna. Elle disait aussi bien qu'elle : « traître comme un Arabe, » « cruel comme un Arabe; » elle leur fermait sa porte, ne mangeait jamais de leur cuisine; lorsqu'on venait à prononcer le nom d'un fléau quelconque, elle souhaitait aussitôt avec sa mère que ce fléau retombât sur les Arabes, et elle avait conté à son fils que le jour du Messie, le peuple des goÿm serait transformé en un immense troupeau de bêtes qui serviraient de montures à Israël dans le triomphe...

— Comment, se disait Hubert, par quelle fatalité me suis-je, moi, pris d'une sympathie si profonde pour une famille musulmane et irais-je jusqu'à désirer leur fille? Et ma pauvre grand mère que je dois revoir demain, qui n'a que moi, et la promesse que je lui avais faite de me marier dès mon retour! Depuis dix jours, je ne l'ai tranquillisée que par une lettre, quelques mots

écrits très vite, après la mort du Pacha... Pauvre mamma habiba !...

Comme il songeait ainsi, le regard incliné, un froufrou lui fit relever la tête. Il vit se détacher, dans le cadre de la fenêtre, sur la pâleur du ciel constellé, la splendide figure de la fille des Pachas. Il fut saisi de stupeur. L'apparition était voilée d'une longe écharpe pailletée d'argent, son visage rayonnait d'une grâce somptueuse. Et elle le regardait fixement, comme toujours, sans dire un mot.

Il se dressa pour s'approcher d'elle. Elle l'arrêta du geste.

— Continue, lui dit-elle, continue ton chant de tout à l'heure...

Il hésitait, haletant...

— Ne crains rien. Nous sommes seuls. Chacun dort. Il n'y a que ton cœur et le mien qui vivent...

Elle s'agenouilla devant la fenêtre; le front dans les mains, on eût dit qu'elle implorait.

Alors, Hubert oublia tout. Il laissa éclater son amour. Il parla par la voix du poète, la voix de sa mère...

. . . .

Il avait chanté, les paupières closes. C'était si doux, si harmonieux de nuances, si brûlant à la fois et si profondément senti que, peu à peu, Lalla Zoulikha s'était glissée jusqu'à lui. Lorsqu'il eut terminé, elle se pencha et lui dit :

— Fils des Roumis, tu avais déjà pris mon cœur. Mais ta voix et ta parole m'ensorcellent. Laissons passer cette année de deuil, et je veux te suivre ou mourir !

Elle se jetait déjà contre sa poitrine.

— J'ai peur..., prononça tout à coup Hubert.

— Peur? répéta-t-elle.

— J'ai peur... que tu me trahisses...

— La trahison ne viendrait que de toi, fils des Roumis. N'oublie pas qu'en moi coule le sang des guerriers et que l'amour des Pachas m'a élevée !

Elle lui tendit ses mains. Hubert les prit en tremblant. Et puis, dans ses bras nerveux, il attira la fille des Pachas, et en un baiser de fièvre :

— Lalla Zoulikha, murmura-t-il encore, j'ai peur... de la trahison !

— La trahison ne viendrait que de toi, fils des Roumis!

VII

Sid Zerouk, le Hakem, s'était éloigné de la maison des Pachas, fier dans ses burnous gorge de pigeon, l'âme pleine de celle qui allait être sa femme. Il ne la connaissait pas encore, mais on lui avait dit sa beauté unique, et il l'avait bien soupçonnée, brillante à travers le voile... Il s'était retiré dans sa chambre après que sa famille l'eut accueilli de ces mots : « Que ce deuil soit le dernier qui retarde le bonheur dans ta destinée, mon Sidi, et remercions Dieu de ce qu'il ne doit rester personne de nous sur la terre ! » Sa chambre était longue, peinte en bleu, fraîche et reposante. Et dans le calme de la nuit, allongé sur des matelas de laine douce, les pieds nus, un café fumant auprès de lui, Sid Zerouk se délassait du deuil cuisant, des veillées fiévreuses, des récits qui retournaient le feu dans le pauvre cœur des vivants et qu'il jugeait bien inutiles. Les pleurs après la mort sont dommage, dit-on.

« Voilà mon mariage retardé d'une année, » pensa-t-il.

Alors que, le vendredi passé, on parlait déjà des préparatifs de la noce! Khadidja, la vieille entremetteuse, se présentait à lui chaque jour pour lui peindre la beauté de Lalla Zoulikha. Sid Zerouk la revoyait assise là, et le chant de ces phrases voluptueuses, qui tachent le cœur comme l'encre du linge blanc, flattait encore son oreille. « La beauté de la fille des Pachas, qui va être ton bien permis, est celle d'une fille de roi, grandie dans un jardin de musc, d'acacia et de jasmin... »

— Oui, soupira Sid Zerouk, — et de ses beaux yeux bleus s'échappèrent des éclairs de désir, — Dieu nourrira ma patience, il guidera mes pas vers les mosquées parfumées d'encens et les champs d'orge, afin que j'apporte à la fille des Pachas, le soir de mes noces, une âme pure dans un corps sain...

Il irait plus souvent vers la petite ferme lointaine de la mère de Mouny, où l'on respirait un air tellement candide, l'air du travail, l'air du pré où paissent l'agneau et la brebis.

VIII

Le soleil se levait à peine quand Hubert, tel qu'un corps sans âme, refermait après lui la petite porte du domaine des Pachas. Il s'en alla vers la ville, par les routes silencieuses, les

mains derrière le dos, le front bas, comme un coupable. Et bientôt, un tumulte de pensées s'agitait en lui. Il avait été lâche d'abord. Il avait laissé croire à Lalla Zoulikha qu'il était pour le moins chrétien. Il avait blêmi en recevant le mot : Roumi, de sa bouche. Il avait hésité; il n'avait pas voulu être méprisé par la femme qui lui offrait son amour. Il avait eu peur de la voir reculer de dégoût, sachant bien toute la haine que l'Arabe nourrit pour le Juif. Il s'étonnait encore aujourd'hui de cette affection que le Pacha lui vouait, de cette amitié qui paraissait sincère... Mais cela n'était rien encore. A mesure qu'il descendait, dans la douceur du matin d'Afrique, mauve et or sur les coupoles blanches, les figuiers, les pins maritimes, qu'il se sentait éloigné de cette atmosphère ensorceleuse et autoritaire, seul en face de sa conscience, il vit la faute grave, très grave qu'il avait commise. Avoir encouragé à se détourner de son honneur une fille des Pachas, la fille de son capitaine qui le valait pour le moins par le courage, — la splendeur dernière de cette famille chérifienne aux mœurs pures, aux traditions intactes! Et cette fille des Pachas n'était qu'une enfant!... Ne savait-il pas un peu l'âme mauresque, comprimée par une vie tout intérieure et que la moindre étincelle pouvait incendier, que le chant le plus simple, l'harmonie la plus puérile pouvait transporter jusqu'au déchaînement des sens? Et enfin, qu'espérait-il de cette aventure? A quoi pouvait-il prétendre? Faire de Lalla Zoulikha, fille des Pachas, la femme d'un Juif? Il se rappela les paroles du Hakem : « Que chacun meure dans sa religion ! » Ou bien, — que Dieu le gardât de cette pure témérité! — prendrait-il l'audace d'enlever la fille des Pachas? Un soulèvement flamberait sur le pays, plus sanglant et plus terrible que celui de Margueritte! Il voyait déjà tous ces montagnards, les Sidi Fodhil, les Beni-Salah, les Matmata, dégringoler de leurs rochers arides, armés de matraques à clous et hurlant de leurs voix de bronze : *Atiouna saâ maâ Lihoud!* Donnez-nous une heure avec les Juifs! Il frémit des conséquences que ce fol amour pourrait entraîner. Il regrettait la griserie de la veille. D'autant que lui-même s'était souillé à l'étreinte d'une Mauresque. Comment désormais pourrait-il s'asseoir à la table du sabbat, faire le Kidouch, bénir le pain? Comment lèverait-il le regard vers sa grand mère respectée, qui se dévouait pour laver les morts, qui allait, tous les vendredis, emplir les veilleuses de la grande syna-

gogue, et, devant les *Lickhann* ouverts, priait Jéhovah pour son petit-fils bien-aimé?

Il erra longtemps, dans la ville européenne et luxueuse qui s'éveillait. La tension de ses nerfs, la fièvre de son cœur ne s'apaisaient point. Il ne voyait aucune issue à son aventure bizarre. Désirant se composer un visage, éviter pour l'instant les mille et mille questions dont sa pauvre grand mère, dans le débordement de sa sollicitude, ne manquerait point de le recevoir, il s'écarta de la petite rue Annibal et n'y revint qu'à la nuit.

C'était une maisonnette arabe, composée d'une cour de terre battue et de deux chambres. Dans l'une, qu'un auvent de tuiles courbes rendait très ombreuse, il y avait une table qui brillait, basse, ancienne, fouillée d'une sculpture à la marocaine. Elle était garnie d'une nappe à damiers rouges et de deux couverts, — bien que le fils fût absent, — par crainte d'éveiller le mauvais sort. Lorsque le beau lieutenant, ayant heurté la rosace de fonte contre la porte, apparut sous le figuier du seuil, une femme sortit de la salle à manger, encore alerte, malgré son embonpoint, l'œil vif dans un visage basané et moucheté. Elle se débarrassa de ses sabots pour venir plus vite à « son bey. »

— Mardochée ! s'écria-t-elle en lui ouvrant ses bras, oh ! mon fils, que je suis heureuse de te revoir !

Pour elle, il avait gardé son nom de baptême.

— Comment, comment vas-tu, pupille de mes yeux ?

Elle lui palpait les bras, la poitrine.

— Je rends grâce à Dieu qu'il t'ait ramené bien portant !

Et comme Hubert répondait de façon un peu molle à son empressement, qu'il était hésitant à s'avancer :

— Rentre, rentre vite, mon fils. Ne reste pas ainsi près du seuil. Il y a des courants d'air...

Dans la petite chambre flottait un parfum de lessive et d'anis. Hubert se délesta du képi, du ceinturon qu'il déposa soigneusement le long du vieux canapé bourré de feuilles de maïs, prit une escabelle et s'assit devant la table dressée. Il était tard. La première étoile avait paru au ciel. Le pain pétri à la maison, et recouvert d'un linge blanc, rappela au jeune homme qu'on était vendredi. La grand mère ouvrit une antique armoire de noyer, où elle enfermait son linge, ses galettes, le café, les fruits. Elle tira une serviette d'un compotier surmonté de raisins rouges,

ôta la plus belle grappe, et lestement revint à Hubert, qui se détendait un peu en cette chère atmosphère intime. Elle lui étala la serviette sur les genoux, comme elle l'eût fait à un enfant. Mille questions nouvelles la tourmentaient, se pressaient à sa bouche, sur la santé de son petit-fils, sur son retour tellement imprévu. Pourtant, elle se taisait. Elle ne voulait pas interrompre la méditation du mâle qu'elle savait se porter, ce soir, devant la table, sur l'exactitude des rites et sur Jéhovah. Elle avait attiré à elle un grand verre à pied ; elle y pressa, de ses doigts ridés, la grappe de raisin. Elle dit enfin :

— Tu sais, mon fils, je ne pensais pas que tu reviendrais ce soir. Je n'ai pas acheté de vin : ce jus le remplacera.

Elle y mêla quelques gouttes d'eau d'un pot de grès, et présenta le verre à son petit-fils.

— Tiens, mon chéri. Bénis notre repas, pour que ton retour soit béni...

Hubert prononça le Kidouch, but le jus de raisin, puis, malgré son manque d'appétit, savoura un plat de couscous garni de petites courgettes et de boulettes de viande. Mamma Louna avait apporté, sur une assiette bleue, une tranche de bonbon turc, quelques figues et des arachides encore fumantes. Qu'il y avait longtemps qu'Hubert n'avait goûté à tout cela ! Toujours silencieuse, laissant se poursuivre le repas sacré, elle apporta le café tiède parfumé au citron. Elle-même mangea peu. Lorsque le souper toucha à sa fin, et qu'elle eut déposé la tasse de café devant Hubert, elle dit :

— Maintenant, mon âme, parle-moi un peu de ce soulèvement : combien de fleurs superbes ont été coupées de leurs tiges, de combien de jeunes beautés la terre va être sevrée ? Que Dieu maudisse ceux qui en ont été cause ! Et toi-même, mon chéri, tu n'as rien eu dans ces combats ?

Hubert répondait : non, en hochant la tête.

— Dieu, mon fils, Dieu a eu pitié de moi, de mes jeûnes et a écouté mes prières ! Je le loue qu'à cette heure tu sois sous mes yeux !

— Oh ! moi..., murmura Hubert évasivement, je ne craignais rien...

— Comment, mon fils, tu ne craignais rien ? Cependant, tu as été exposé, tu as risqué ta vie, — que Dieu garde ! — tout comme les autres ?...

Hubert hésitait à parler. Il savait l'aversion de sa grand'mère pour les Arabes et que ce soulèvement avait dû accroître encore.

— Oui, dit-il enfin devant son insistance, moi j'ai été aide de camp d'un grand chef... J'ai vécu avec lui plutôt sous la tente... C'est pour cela...

— Tant mieux, mon fils, tant mieux!... Qui était-il, ton chef? C'est celui dont tu m'avais parlé dans ta lettre et qui est mort d'une blessure? Que Dieu lui accorde le pardon! C'était lui?

Hubert mit longtemps à répondre. Peu disposé à imaginer des détours, il aima mieux déclarer que son chef était un bon et noble Musulman et qu'il s'appelait Sid Mustapha Pacha.

La grand mère crispa les poings, se dressa et tout à coup :

— Oh! *Ya Rbanim! Ya Sdiqim! Ya Lhassidim!...* Tu étais sous les ordres de ce Pacha... de la famille chérifienne... qui habite Mustapha?...

— Lui-même, dit Hubert, pâlissant à son tour. Qu'y a-t-il, grand mère? Et pourquoi?...

Louna regretta aussitôt ses exclamations de terreur. Elle s'efforça de se maîtriser un peu.

— Que Dieu, mon fils, prononça-t-elle d'une voix calmée en apparence, que Dieu coupe cette race dans sa racine!...

Elle chercha une raison plausible à son épouvante, pour éviter de donner à Hubert d'autres explications.

— Parce que si tu savais, mon fils, poursuivit-elle en se rasseyant doucement, comme cette race déteste les Juifs, tu la repousserais toi-même... Au Bain du Sultan, lorsque ces lallates doivent venir, on refuse la place à nos pauvres femmes, même lorsqu'il s'agit d'une baignade obligatoire...

— Eh bien! elles peuvent aller ailleurs..., objecta étourdiment Hubert.

— ... Ou quand on les accepte et que, par hasard, sous la galerie du repos, quelque femme juive vient à frôler une Mauresque, celle-ci glapit : O Juive, tu m'as souillée! Passe, passe à ma gauche!...

Hubert se mordit les lèvres. Et s'il avait avoué à sa grand mère qu'il revenait directement non pas de Margueritte, mais de la demeure même de Sid Mustapha Pacha, où il avait vécu sept jours, essayé de consoler les vieillards, dormi sous leur

toit, mangé de leur cuisine? La loi hébraïque, certes, permettait qu'on l'enfreignît au cours d'une guerre : on pouvait alors ne pas jeûner pour le Kippour, charger un fusil le samedi, mais elle ne permettait en aucune façon d'avoir accepté l'hospitalité de goÿm. Hubert avait commis en cela seul le plus grave des péchés. Il demeurait songeur. Il parut à la grand mère que ses réflexions étaient moroses. Elle prit un air dégagé :

— Voyons, mon fils, que cela ne soit pas une cause pour nous rendre tristes, cette veille du sabbat. Parlons un peu de ton avenir, oublions le *galott* où nous vivons, veux-tu, mon chéri?

Hubert porta la petite tasse de café à ses lèvres, pour se donner une contenance. Son avenir! Voilà bien le sujet qu'il redoutait. Son cœur battait plus fort : il perdait le souffle. Il eut la sensation que cet avenir était plus profondément engagé qu'il n'avait pu le croire lui-même, et que nul désormais ne le délivrerait de quelque fatal destin.

— Tu sais, grand mère, dit-il en rougissant, ce soir je suis très fatigué. Demain, il fera clair et nous pourrons causer à notre aise. Heureusement, tu es encore en parfaite santé, et je prie Dieu que cela dure, qu'il me garde longtemps, longtemps, ma bonne mamma habiba!

Il lui baisa une main, pour lui dire son affection et son respect.

— Bien, mon fils, bien. J'ai voulu seulement te rappeler ta promesse...

Elle se leva.

— Va te coucher, va te reposer, mon chéri. Ta chambre est prête.

Le jeune homme sortit, traversa la cour baignée de lune, et pénétra, en face, dans sa chambrette qu'une veilleuse éclairait depuis la tombée du jour. La grand mère recueillit le képi, le ceinturon, religieusement, et les serra dans la vieille armoire : le canapé de feuilles de maïs était son lit.

Il ne dormirent ni l'un ni l'autre avec calme. En son petit lit de fer garni de rosaces dorées, Hubert se retournait, soupirait, d'une angoisse plus que jamais obsédante. Le remords l'étreignait. Il avait juré, sur les cendres de sa mère, qu'il se marierait dès le retour de ce combat. Pourrait-il tenir ce serment? Il eût été si heureux de donner à sa grand mère toutes les satisfactions, de la gâter... Elle l'avait tant aimé,

couvé si précieusement depuis l'enfance! Elle était sa vraie mère, — plus que l'autre, amoureuse surtout de son art... Et il savait bien que la joie la plus grande qu'il pourrait lui procurer, la seule désormais, celle à laquelle elle se raccrocherait jusqu'à son dernier souffle, ce serait qu'elle pût « se réjouir de lui, » qu'elle le vît « dans sa chambre, et cette chambre, pleine de cinq petits garçons! » Comme elle avait bondi à ce nom de Pacha! Comme elle avait invoqué tous les saints! Qu'avait-elle eu donc? Quel pressentiment? Avait-elle deviné la détresse de son être intime à force de tendresse et d'amour pour lui? Mon Dieu, il y avait un tel abîme entre une Mauresque et un Juif! Et pourtant, quelle jeune fille, parmi celles qu'on allait lui proposer, ne lui paraîtrait point terne et banale? Quelle était-elle, la beauté entre les beautés, l'âme ardente entre les âmes ardentes, qui lui ferait oublier la fille des Pachas? Un léger sourire fleurit sur ses lèvres... Lalla Zoulikha, lumineuse, nimbée d'un voile bleu aux paillettes d'argent, se penchait de nouveau sur lui... Il avait encore aux lèvres le goût de son brûlant baiser...

Après qu'elle se fut lavé minutieusement les doigts et qu'elle eut récité : « Une Juive, fille d'Israël..., » Louna s'était mise sous le haïk de vieille laine rapiécée, et ne fermant point les yeux, elle songeait à cette terrible coïncidence qui avait fait que Mardochée, son cher petit-fils, se fût rencontré face à face avec l'amant de sa mère. Le dicton des ancêtres revint à l'esprit de l'aïeule : *La terre et le ciel ont juré qu'ils ne dissimuleraient ni le vol, ni le meurtre, ni l'amour impur!* Il avait été à deux doigts de connaître la vérité, le pauvre enfant!

« Mon Dieu, préserve-le de cette honte! Fais en sorte qu'il ignore toujours ce que fut la vie de sa mère, afin qu'elle ne soit pas souillée dans sa mémoire! Tant que j'ai pu, je l'ai gardé de l'affreux soupçon. Je l'ai arraché aussitôt, pour qu'il ne vît pas, sous ses yeux, pénétrer le goÿ chez nous!... »

Elle entendait encore, la nuit, dans la diligence, les pleurs et les cris de l'enfant réclamant sa mère, tandis qu'elle la voyait, elle, cette mère, blottie sous le burnous qui exhalait une odeur de bouc.

« Oh! mon Dieu, pardonne et éloigne nos filles de ce malheur! »

Certes, il avait demandé qu'ils allassent la revoir, mais

elle avait su le convaincre, peu à peu, que sa mère était préoccupée de gagner sa vie et la leur, et qu'il valait mieux attendre ses rares visites. Les études plus avancées, le départ pour les grandes écoles fournirent bientôt la plus efficace des diversions. Et lorsque sa malheureuse fille eut achevé sa destinée sur la terre, mamma Louna avait béni la coutume qui interdisait à l'enfant, petit ou grand, d'assister à la descente au tombeau d'une mère ou d'un père. Il n'avait pas vu ainsi « le lancement de la pioche ! »

« Mais aujourd'hui, je ne puis plus le suivre ni le surveiller de près... Je le mets sous ta garde, ô mon Dieu ! Toi, tu mesureras ses pas et tu régleras ses actions... »

Elle pensait toutefois que, maintenant, après sa fille coupable, le Pacha aussi n'était plus. Dieu commençait à montrer ses miracles. Elle était délivrée, délivrée de ces seaux d'eau chaude qu'elle sentait couler sur ses épaules chaque fois qu'elle entendait parler de cette race, prononcer ce nom maudit. Que Dieu le brûlât dans sa tombe, ce Pacha, comme il lui avait brûlé le foie aux entrailles ! Que Dieu le privât de sa miséricorde, comme il l'avait privée, elle, de sa chère fille quinze années avant la mort !

La pauvre vieille faisait mille efforts pour ne pas laisser éclater ses sanglots, dans cette nuit du sabbat.

IX

Hubert se leva un peu tard. Il tourna longtemps dans sa petite chambre avant de se décider à paraître. Lorsqu'il mit le pied sur la marche du seuil, sa toilette terminée, rasé de frais, le soleil déjà haut envahissait la courette presque entière.

Sous le figuier au reluisant feuillage, le café venait d'être servi, au milieu de quelques losanges de miel et de lampions aux amandes. Sa grand mère accourut, nu-pieds, robe retroussée, les cheveux serrés en un foulard noir.

— Bonjour, mon bey de Tunis ! Tu as bien dormi ?

— Très bien, grand mère... Et toi ?

Il lui embrassa la main.

— Il commence à faire chaud, murmura-t-il, pour dire quelque chose...

— Laisse, laisse, mon fils... Le soleil réchauffe les malheu-

reux. Ils auront assez à souffrir durant l'hiver. Ne te plains jamais, ni du beau ni du mauvais temps : ce sont les affaires de Dieu. Viens prendre ton café.

Hubert reçut la petite tasse des mains de sa grand mère. Elle s'était assise, devant l'étroite table, à même le sol. Elle le contemplait de son regard tendre et perspicace. Lui, gêné, levait les yeux vers le figuier où quelques branches restaient nues.

— Est-ce qu'il a donné un peu plus que l'an dernier?

— Oh! non. Si aucun vent ne l'avait ébranlé, il aurait peut-être gardé ses maigres enfants... Mais il est bien vieux, il commence à se rendre. Il a tant produit.

Hubert mordit aux feuilletés. Il dit, en hochant la tête :

— Qu'ils sont bons, grand mère! La pâte est fine...

— Eh oui! se hâta de répondre mamma Louna, voilà ce que je voudrais trouver pour toi... Une femme accomplie, qui ne penserait qu'à toi, à t'entourer de soins, saurait préparer ses mets elle-même et veiller sur toi comme sur un enfant, afin que, lorsque je ne serai plus là, ma main ne te manque pas... Crois-moi, mon fils : le mariage est une bénédiction de Dieu. Tu as vingt-cinq ans. Veux-tu attendre que tes cheveux soient gris pour bercer ton premier-né sur tes genoux? L'arbre ne produit que tant qu'il est vert. Jeune, tu auras la patience pour bien élever tes petits, tu jouiras de leur grâce, tu goûteras mieux ton bonheur. Dans les temps heureux, après la communion, on fiançait les enfants. On faisait venir la fiancée comme un petit bouton de rose chez les parents du promis. Ils vivaient côte à côte, sous le même toit, ils jouaient ensemble, se chamaillaient, se boudaient, finissaient par se connaître et s'aimer. La jeune fille ouvrait ses yeux sur un seul homme, ne voyait que lui, et lorsqu'ils atteignaient l'âge du mariage, on les unissait sans tarder. Moi, on me conduisit à neuf ans chez mes beaux-parents. J'emportai avec moi ma poupée et son trousseau qui était plus volumineux que le mien... Et Dieu sait si ton grand-père fut adoré par moi! Jamais, pendant quarante années d'union, je ne l'entendis me dire : Ha!...

Hubert avait écouté sans l'interrompre. Il fixait les beaux losanges, piqués d'une amande, qui baignaient dans leur plat de miel. Il pensait en même temps à certaine légende que, jadis, sa grand mère lui avait contée : Salomon vit un jour venir

à lui un jeune époux qui demandait le divorce. « J'ai connu, dit cet étranger, ce qu'il y a de vulgaire, de hideux dans le ménage, dans la femme, et je ne puis plus souffrir celle-ci! » Salomon se fit servir une assiette de miel. Il dit au plaignant : « Trace avec ton doigt une raie dans cette assiette. » Le plaignant obéit. Mais à mesure que son doigt se retirait, le miel se mêlait de nouveau, et la raie qu'il avait tracée n'était plus. « Vois, dit le sage roi des Juifs. La femme légitime est comme ce miel. La plaie se referme, et on ne s'en rassasie jamais. »

Affectueuses et délicates, les paroles de la grand mère captivaient toujours le jeune homme. Hubert voyait bien là s'offrir à lui une vie exquise, une vie de repos et de charme, tandis que l'autre était le scandale, les tourments les plus cruels, le remords sans fin...

— Oui, dit-il. Je te l'ai juré, je tiendrai ma promesse. Mais à une condition, grand mère...

— Laquelle, mon fils?

— C'est que je puisse avoir ma tranquillité pour quelque temps encore. J'ai tant besoin de me reposer! Va, choisis la jeune fille qui te semblera devoir nous rendre heureux. Renseigne-toi sur la famille. D'ici là, j'espère être assez détendu de ces combats, assez calme pour recevoir avec des yeux clairs la femme que tu auras aimée pour moi...

Puis Hubert se leva; il agrafa son ceinturon, mit son képi et sortit. A ces dix heures de matin d'été, la ville était splendide et tapageuse. Le flot européen chatoyait le long des avenues montantes, bordées de ficus. Peu à peu, il gagna les hauteurs, il domina la magnificence d'Alger en montée de la mer... Une demi-heure plus tard, ses pas l'avaient conduit aux abords de la maison des Pachas. Doucement, il s'approcha de la petite porte, évitant de faire craquer le gravier sous ses pas. Il examina les talus, à droite, à gauche, ôta son képi et, de même que huit jours auparavant, risqua un regard vers l'intérieur. Un éblouissement le saisit. Le long d'un banc de marbre, Lalla Zoulikha, en une gandourah de soie blanche, était étendue, un coude appuyé sur les genoux de son grand-père. Le vieillard lui murmurait de douces choses, s'efforçait de la consoler... La gazelle sommeillait auprès d'eux, les pattes repliées.

— Ma fille, disait le vieillard, ma petite mère... Calme-toi.

Allah n'éprouve que ceux qu'il aime. On va marier notre reine, on va donner pour elle les plus belles fêtes...

Et il passait et repassait la main dans les cheveux de Lalla Zoulikha. Dénouée, la chevelure blonde de la fille des Pachas luisait ainsi qu'une fouta d'or. Hubert avait posé un genou à terre, par crainte de heurter la petite porte...

A leur tour arrivaient les vieux oncles, leurs bras soutenant des colliers de jasmin qu'ils laissèrent se dérouler un à un sur le corps de leur petite-fille. Lalla Zoulikha se laissait gâter, sans un geste... L'orgueil d'Hubert se haussa tout à coup délicieusement, quand il la vit se détacher de ces étreintes affectueuses, faire quelques pas autour de la vasque proche, puis se diriger vers un tertre, parmi la broussaille, non loin de la limite du domaine, — où elle lui avait déclaré qu'elle reviendrait l'attendre! Elle s'appuya au tronc d'un olivier, son regard interrogea l'espace, avec une lassitude si triste qu'il fut tenté d'aller lui souffler : « Lalla Zoulikha, je suis ici, à tes pieds, plus épris et plus brûlé que j'aie jamais pu l'être! » Mais les vieillards secouaient lentement leurs burnous et se détournaient de leur petite-fille avec des attitudes découragées. L'un d'eux leva la face au ciel. Ils s'éloignèrent en soupirant. Bientôt, Lalla Zoulikha suivit leur exemple. Après avoir fouillé en vain la longue route, elle rentra, l'air désolé, et l'on entendit derrière les buissons se refermer la lourde porte à clous d'argent. Le jardin demeura désert.

Hubert se releva. Et voici que de nouveau, le cuisant, l'insurmontable remords le poignait à la gorge. Qu'était-il venu faire, à cette porte? Que désirait-il enfin? La fille des Pachas... sa maîtresse? Il rougit de lui-même et repoussa cette image avec terreur. Quoi donc? Sa femme? Ne s'était-il pas convaincu déjà de l'inanité d'un pareil dessein?

Les buissons de clôture grinçaient, se déchiraient. Entre les aloès se mouvait une face énorme; deux yeux rougis, tirés de l'orbite à éclater, fixaient Hubert. C'était Ambarek. Ambarek, qui avait découvert la lettre de Sid Mustapha Pacha sur un matelas du salon et en domestique participant à la vie de ses maîtres, de même qu'il avait été instruit par les tolba de la famille, l'ayant lue jusqu'au bout, sans la moindre gêne, avait appris que leur hôte des sept jours, le jeune et bel officier, le causeur, le charmeur, était un Juif!

En apercevant Hubert, le nègre avait bondi. Quoi, se demanda-t-il avec rage, que fait-il encore là, cet homme? Et il franchit la haie vive et, se jetant sur lui, il lui emprisonna les poignets. Ses yeux fulminaient, s'ensanglantaient.

— Juif, souffla-t-il à la face de l'officier, que faisais-tu là? Que veux-tu colporter de nous encore aux chrétiens? Toujours donc, nous serons trahis par vous, comme notre dey fut trahi? Tu oublies l'hospitalité que tu as reçue dans la maison de mes maîtres et la grâce de la vie que te fit la bénédiction d'un héros?

Hubert était figé. La surprise, le dépit glaçaient son cœur. Tout à coup, il bouscula le nègre et lui fit lâcher prise. Tremblant de tous ses membres, livide, il lui cracha au front.

— C'est dommage que tu sois vieux, ô nègre de la jungle, ou je t'aurais fait ravaler tes paroles dans ta bouche en deuil... Si mes ancêtres ont trahi tes sidis, c'est qu'ils en avaient trouvé d'autres, de plus généreux et de plus nobles.. Nous en avions assez, d'endurer votre joug...

Hubert s'arrêta, frémissant, tandis qu'Ambarek regrettait déjà d'être allé si loin et d'avoir porté la main sur un homme que son vénéré maître avait béni en mourant. Il cherchait une phrase ou un simple mot pour réparer l'insulte grave qu'il venait de faire à cet officier français.

— Calme, calme ton sang, ô fils d'Allah... Nous sommes tous des hommes et nous pouvons nous tromper... Mais dis-moi : que faisais-tu là, tantôt? Je veux le savoir...

— Non, dit Hubert, tu ne le sauras pas !

— Même si je te menaçais?

— Même si tu me mettais le poignard sur la gorge comme vous me l'avez avancé une première fois.

Le nègre étouffait.

— Tu vivras et je vivrai ! bougonna-t-il.

Hubert avait brusquement écarté le bras puissant qui se tendait vers lui ; et tournant le dos, il s'éloigna. Qui avait pu révéler à cet « oussif, » à ces Pachas qu'il était juif?... Assurément, cette lettre du moribond qu'il avait apportée lui-même... Cependant que le nègre, confus, mais non apaisé, songeait en refermant la porte : « Que faisait-il là, ce Juif? Que faisait-il là? »

Elissa Rhaïs.

(La deuxième partie au prochain numéro.)

DIX-SEPT JOURS EN AMÉRIQUE[1]

II. — DE PHILADELPHIE A BOSTON

Jeudi, 27 avril.

Il semble bien que notre mission soit terminée. Nous avons, Chevrillon et moi, parlé de Molière à la séance officielle de l'Académie américaine en l'honneur du troisième centenaire de la naissance de notre grand poète comique ; mais M. Nicholas Murray Butler a désiré que nous visitions Philadelphie, Washington, Boston.

Nous avons donc quitté New-York ce matin pour nous rendre à Philadelphie avec arrêt à Princeton où nous devons visiter l'Université. Nous prenons le Pensylvania Railroad. Gare immense, plus haute qu'une cathédrale et dont toutes les dimensions dépassent les mesures auxquelles nous sommes accoutumés. Au sortir de New-York, après l'agglomération des sky-scrapers et des buildings, on est étonné et charmé de voir, disséminées dans la campagne, de petites maisons en bois simples et primitives ; par les vitres du wagon surchauffé, nous regardons la fraîche campagne. Vers onze heures, nous arrivons à Princeton-Junction. Le président, Mr Hibben, et M. le professeur Gauss nous attendent à la gare et nous conduisent en automobile à l'Université. De jolis bâtiments de bonnes proportions et de style agréable ; prairies, jeunes verdures, arbres en fleurs blancs, roses et jaunes; une grande pièce d'eau, un vaste bassin creusé artificiellement et sur lequel les étudiants s'exercent en vue des régates inter-universitaires; à son entrée à Princeton, l'étudiant doit se spécialiser dans l'aviron ou le foot-

(1) Voyez la *Revue* du 1er juillet.

ball, de même qu'il se spécialise dans les mathématiques ou dans les lettres. Dans quel cadre sympathique se développent l'esprit et le corps de ces heureux jeunes gens ! Il fait, ce matin, le temps le plus charmant du monde et rien n'est plus riant, plus attrayant que l'aspect de cette Université.

O Jeunesse, printemps de la vie,
O Printemps, jeunesse de l'année.

Ici tout est disposé pour le sport et l'étude, pour les jeux et le travail : c'est l'harmonieuse application du célèbre : *Mens sana in corpore sano* avec peut-être un avantage pour *corpus sanum*. Le premier bâtiment que nous visitons, c'est le bâtiment de la gymnastique ; dans une première salle sont exposés les coupes et vases d'argent, palmes, drapeaux, prix remportés par Princeton dans les grandes épreuves inter-universitaires et dont l'Université s'enorgueillit ; nous entrons ensuite dans une vaste salle où sont disposés divers agrès ; un jeune homme aux jambes nues s'applique à lancer un gros ballon dans une sorte d'anneau (*basket*) suspendu à la galerie qui règne tout autour de la salle, à la hauteur d'un premier étage. Cela doit être assez difficile, car voilà une douzaine de fois que le jeune homme aux jambes nues lance le ballon sans parvenir à le faire passer dans le *basket*. Je pense alors au vieux lycée Louis-le-Grand où j'ai fait mes études, aux salles tristes qui, par des fenêtres grillagées, prenaient jour, si l'on peut dire, sur des cours sans arbres autour desquelles nous tournions pendant les récréations, toujours dans le même sens ! Je songe à la discipline sévère, mesquine, taquine.

O Jeunesse, printemps de la vie !

Il faut regretter qu'il n'y ait pas en France pour les jeunes hommes et les jeunes filles des Universités et des Collèges sur le modèle de Princeton, Yale, Harvard, Wellesley. De l'air, de la liberté, de la lumière ! Pas de contraintes stupides, pas de mesures vexatoires, un appel constant à la dignité, au self-contrôle, l'entraînement pour chacun à devenir le capitaine de son âme.

Dans une cour, sur une verte pelouse, un écriteau avec ce simple mot : *Please*. C'est bref, mais cela suffit. Ne marchez pas sur le gazon, cela se sous-entend. Quelle admirable langue que

la langue anglaise! Ah! s'il suffisait de dire *please*, pour qu'on ne vous invite pas à parler en public, sans préparation!

Chevrillon et moi continuons d'avoir une véritable terreur du discours improvisé, terreur si caractérisée que, pour la signifier, elle vaut la peine qu'on crée un mot nouveau : la logophobie. On cite plusieurs exemples d'écrivains qui, devant des gens assemblés, éprouvent, quant à la parole, une véritable inhibition. Taine n'a jamais pu la surmonter; il ne manquait pourtant pas d'idées générales, ni d'érudition ; mais le sentiment qu'il n'aurait pas, s'il en était besoin, le temps nécessaire pour choisir la phrase qui traduirait exactement sa pensée, le paralysait. Un de mes amis me racontait que, dernièrement, devant aller aux États-Unis et, sachant que dans ce pays on vous donne à chaque instant la parole sans s'inquiéter si vous avez le don de la parole, (et lui ne l'avait pas,) il s'était exercé plusieurs semaines avant son départ à improviser. Alors, à chaque repas, au dessert, sa femme lui proposait un sujet : « Parlez-nous d'Emerson, du change, d'Edgar Poë, du coton, des sky-scrapers, des Philippines, de la guerre de Sécession, des mandarines, etc. » Il avait fini par parler très convenablement sur n'importe quelle question; mais arrivé aux États-Unis, dans les réunions où on l'avait prié de prendre la parole, le vertige l'avait repris. Affaire d'habitude, d'entraînement et, très jeune, on devrait apprendre à parler en public, comme on apprend à nager. Plus tard, il est trop tard. D'ailleurs, c'est à peine à regretter, car dans un toast, une allocution, il est bien rare qu'on dise des choses définitives et même approximatives; au surplus, les auditeurs ne s'attendent pas à des choses définitives. Et je me rappelle encore qu'un soir, à Paris, à la fin d'un banquet, on voulait forcer un homme à parler; il était visible qu'on le mettait dans le plus cruel embarras. Alors quelqu'un croyant venir à son secours lui cria du bout de la salle : « Dites quelque chose! n'importe quoi! » Oui, aux oreilles de bien des gens, il vaut mieux dire n'importe quoi que demeurer coi.

Tout en marchant, je développe ce thème pour M. le président Hibben et M. le professeur Gauss. J'ai comme un pressentiment, je prends mes précautions, je paraphrase le mot *please!* Tous deux sourient, acquiescent; mais en passant devant la porte d'un bâtiment, M. le président Hibben nous dit : « C'est le Nassau Hall où se tiennent nos grandes réunions,

nous n'avons pas le temps de visiter avant déjeuner, » et il ajoute : « C'est ici que vous parlerez tantôt ! » Allons ! le sort en est jeté.

Après un excellent déjeuner à la maison du président avec les professeurs de Princeton, nous avons donc parlé à Nassau-Hall. Une grande salle rectangulaire, éclairée par de hautes fenêtres; au fond de la salle, une estrade sur laquelle ont pris place Mr Hibben, Mr Sloane, Chevrillon et moi. Sur les côtés de la salle, des gradins sur lesquels se sont assis les professeurs en robe et bonnet carré. Le président a fait un discours en anglais; j'ai attrapé quelques mots au passage, entre autres mon nom, celui de Molière, French Academy, etc. Comme j'avais tout lieu de penser que Mr Hibben ne m'avait pas dit de choses désagréables, je l'ai remercié; puis j'ai parlé à bâtons rompus de Molière, de l'Académie française, de l'art dramatique, de l'amitié entre la France et l'Amérique. Chevrillon a parlé en anglais, Mr Sloane a parlé en anglais. Puis la séance a été levée. Dans le vestibule, à côté de la porte, nous lisons des noms sur une grande plaque de marbre; ce sont les noms des élèves de Princeton qui ont été tués pendant la guerre. Cette plaque commémorative, on nous l'avait bien signalée en entrant, en passant, mais ni Chevrillon ni moi n'y avons fait allusion. Des orateurs plus entraînés en auraient profité, en auraient tiré un parti émouvant, une péroraison reconnaissante. Et nous regrettons de n'y avoir point pensé; mais il est trop tard.

Un automobile nous attend et accompagnés par deux jeunes professeurs qui parlent très bien français et dont l'un d'ailleurs est un compatriote, nous roulons vers Philadelphie. En traversant une ville où il y a beaucoup d'Israélites, d'Italiens, et de nègres, nous apercevons un Indien sur un trottoir, un véritable Indien. Il n'y en a plus beaucoup, et pour un que nous rencontrons, nous ne nous arrêtons pas pour le regarder ! Quel dommage ! Tout le long de la route nous voyons les petites maisons de style colonial si plaisantes avec leur véranda. A un moment nous empruntons la grande route dure, noire et luisante, route d'automobiles qui va de New-York à San-Francisco et vers six heures, par une avenue qui a trois fois la largeur de nos Champs-Élysées, nous arrivons à Philadelphie.

Nous descendons d'abord chez Mr Owen Whister, le célèbre

auteur de *Pentecost of Calamity*. Mr Owen Whister est de ceux qui pensent que la guerre a fini trop tôt. Dans la préface qu'il a écrite pour le livre de Chevrillon, *les Américains à Brest*, il termine par ces mots : « L'armistice vint et pour la grande majorité de nos boys ce fut une immense déception. On les arrêtait dans leur entreprise, ils se sentaient dupés. Au fond de leur cœur, ils savaient bien que leur tâche n'était pas accomplie. Travail, femmes, enfants, ils avaient tout quitté pour une terre étrangère à 3 000 milles de chez eux (et souvent c'était presque le double), ils allaient mener l'entreprise jusqu'au bout et, sur le seuil de l'accomplissement, la besogne leur était tout à coup retirée. Plus que tout c'est cette déception, c'est cette sensation du brusque arrêt en plein élan de dévouement qui se traduit sous leur grondante réponse, quand on leur demande s'ils accepteraient de retourner en France pour une guerre : « Plus jamais ! »

Mais l'auteur ajoute : « Mais nous savons bien qu'ils repartiraient ! »

Cette note-là, nous l'avons entendue plus d'une fois depuis notre arrivée aux États-Unis. Qu'il y ait eu dans ce pays la déception de n'avoir pu donner toute sa mesure, c'est vraisemblable. Quand on est décidé à faire un sacrifice, on en veut aux circonstances qui n'ont pas permis de faire ce sacrifice entier. L'élan pour une juste cause est un mouvement si beau qu'on garde au fond du cœur un sourd regret, une rancune obscure d'avoir été arrêté dans cet élan. Cela pourrait expliquer chez le peuple américain un certain désintéressement, pour ne pas dire plus, de la politique française et du problème des réparations. Qu'une presse malveillante profite de ce désintéressement pour poursuivre une campagne tendancieusee, cela n'a rien de surprenant. De tels sentiments, nous ne les avons pas constatés dans les milieux où nous avons été reçus. A Philadelphie comme à New-York, nous n'avons vu que des amis de la France. Le soir de notre arrivée ici, nous avons dîné chez Mme Marcoë qui est venue à Paris pendant la guerre et a fait preuve d'un dévouement et d'une générosité admirables. Pour nous fêter, cette aimable femme avait fait sortir de sa cave les vieilles bouteilles, es dernières ! Car, depuis la prohibition, dans les maisons loyalement américaines, on n'achète plus de vins. Déjà à New-York, chez l'excellent Mr Sloane, on nous avait servi les dernières

bouteilles d'un bourgogne vénérable. Ainsi, tout le long de notre voyage, dans diverses maisons, nous bûmes les dernières bouteilles, ou plutôt les avant-dernières, pour ne pas décourager les Français qui viendront après nous.

Vendredi, 28 avril.

Je suis l'hôte de Mr Mac Faden, qui me reçoit dans sa maison de campagne à vingt kilomètres de Philadelphie. Mr Mac Faden est un des rois du coton. Depuis trois mois, il travaille tellement que son médecin lui a ordonné... une journée de repos ! Ce matin, Mme Mac Faden m'a fait faire le tour du propriétaire; elle a fait construire dans son parc un élégant bâtiment et désire savoir s'il est bien dans le style d'une ferme française. Elle me demande, si elle fait des fautes de français, de les lui signaler; elle me le demande avec une insistance qui prouve qu'elle sait bien qu'elle n'en fait pas. Elle a trois enfants, deux filles et un garçon, sous la garde d'une institutrice française. Elle me dit : « J'ai pris un arrangement avec mon petit garçon ; je dois l'embrasser cinquante fois par jour et si, un jour, je ne l'ai embrassé que vingt-cinq fois parce que j'étais occupée, alors, le lendemain, je dois l'embrasser soixante-quinze fois. »

L'après-midi, nous avons visité le collège de Bryn Mawr. Rien ne peut donner une idée de la fraîcheur, de la grâce, de l'élégance, du confort de ce collège de jeunes filles. Là encore tout est disposé pour l'étude et les jeux. De grands bâtiments, des salles claires. Chaque étudiante a sa chambre qu'elle arrange à sa guise; des fleurs partout. Dans la bibliothèque, une jeune fille studieuse plongée dans la lecture ne lève même pas les yeux quand nous passons près d'elle avec ses compagnes. Elle a attaché à sa chaise un écriteau avec une indication de ce genre : « Laissez-moi tranquille, ne me dérangez pas. » Elle aurait pu écrire plus simplement : « Please ». Et on la laisse tranquille ; on ne la dérange pas. Nous rencontrons là quelques Françaises ; entre autres une ancienne élève de Sèvres, qui me fait une scène à cause d'un personnage des *Éclaireuses* que les Sévriennes n'ont pas aimé. Les jeunes filles de Bryn Mawr vont jouer dans quelques jours *les Précieuses ridicules*. Je cause avec une miss blonde, charmante, qui doit remplir le rôle de Gorgibus. Toutes sont gaies, bien portantes, heureuses. On a l'impression qu'elles vivent là un temps, dont le souvenir parfumera leur existence.

Dîné à Philadelphie, dans un des plus anciens cercles de la ville. Dîner d'hommes. On raconte des histoires; en anglais, malheureusement. Pourtant Mr Owen Whister a raconté celle-ci en français. « Un soir, à la fin d'un banquet littéraire, Marc Twain, le célèbre humoriste, fut invité à prononcer quelques paroles sur la littérature en général. Marc Twain se leva, prit un air sombre et dit : Ce n'est pas un sujet très gai que vous me demandez de traiter là... car je pense qu'Homère est mort!... Virgile aussi est mort!.. et Dante et Shakespeare et Gœthe!.. et moi-même, ce soir, je ne me sens pas très bien. » Et il se rassit.

Samedi, 29 avril.

Ce matin, Mme Mac Faden a demandé à l'aînée de ses filles de me réciter une fable de La Fontaine : *Le Loup et l'Agneau.* La petite (déjà grande) récite avec beaucoup d'intelligence, des nuances justes, des intonations amusantes et juste ce qu'il faut d'accent pour donner un accent nouveau à une fable si connue. Elle prend tour à tour la voix du loup et de l'agneau, c'est-à-dire la voix qu'on imagine que l'agneau et le loup prendraient s'ils récitaient une fable de La Fontaine qui serait précisément *Le Loup et l'Agneau.* Elle met admirablement en scène cette petite scène; le loup est à gauche, cela ne fait pas de doute; l'agneau est à droite; l'onde pure au milieu. — « Tu la troubles! reprit cette bête cruelle. » — Querelle de loup, querelle d'Allemand! Cette jeune Américaine, dans cette fable de chez nous, fait entendre une vérité éternelle; à 3000 milles de Château-Thierry, et plus de deux cents ans après la mort du Bonhomme, tout cela est charmant et très émouvant, et j'ai remercié de tout mon cœur la gentille diseuse.

Puis nous sommes allés visiter les fameuses collections de Mr Joseph Widener. Mais, pour bien les voir, il faudrait plus d'une journée et nous restons une heure! Il nous faut rentrer en ville où nous déjeunons chez des amis d'Owen Whister, et à trois heures nous prenons le train pour Washington.

On respire, c'est une façon de parler, car il fait horriblement chaud dans le Pullmann, et pour faire ouvrir une fenêtre, c'est toute une histoire. L'infortuné voyageur, même s'il étouffe, n'est pas le maître de régler lui-même la ventilation. Il faut appeler l'homme préposé à la surveillance du wagon et qui ne vous dispense que la quantité d'air qu'il juge nécessaire. Je ne sais

pas comment les libres citoyens des États-Unis peuvent supporter cette sujétion et cette température. D'ailleurs je vois autour de moi beaucoup de visages congestionnés. Donc on respire mal; mais, après des journées si remplies, c'est un repos de voir se dérouler des paysages. On peut penser à ce qu'on veut; parfois on côtoie la mer et on peut rêver.

Arrivée à Washington à six heures. Le secrétaire de l'ambassade nous attend à la gare et nous conduit à Shoreham-Hôtel où nos appartements sont retenus. Chambres surchauffées; dehors, il fait un temps d'été et, depuis les derniers occupants, les fenêtres n'ont pas été ouvertes. Alors les radiateurs semblaient déchaînés! C'est étonnant la quantité et la qualité de chaleur que les Américains peuvent supporter. A huit heures, nos malles ne sont pas encore arrivées, et nous devons dîner ce soir chez l'ambassadeur de France! Comment faire? Chevrillon téléphone à l'ambassade. M. Jusserand fait répondre : « Ça ne fait rien, venez comme vous êtes. » Et nous arrivons en veston, au milieu de messieurs en habit et de dames en robe décolletée.

Ainsi, Franklin autrefois venait à Versailles et surprenait les dames et les seigneurs de la cour par la simplicité de ses vêtements. Mais, ce soir, personne à l'ambassade n'est étonné.

Dimanche, 30 avril.

J'ai écrit quelques lettres ce matin. Jusqu'ici je n'avais guère eu le temps; et cette occupation m'a rappelé un conseil que j'avais lu, il y a quelques années, dans je ne sais quel guide pour l'Italie et qui avait fait ma joie. C'était dans un chapitre intitulé : « Quatre jours à Venise. » L'auteur du guide proposait un emploi du temps très strict et on pouvait lire cette phrase : « Le troisième jour, faire sa correspondance ! » J'ai fait ma correspondance. Après déjeuner, la voiture de M. Jusserand vient nous chercher et nous promène à travers la ville. Il fait un temps splendide. Villas entourées de jardins, larges avenues plantées de beaux arbres, squares nombreux où se dressent des statues d'hommes illustres, noble capitole de style corinthien, maisons de proportions européennes, Washington est une très jolie ville. On sait que le plan de la capitale des États-Unis a été dessiné par notre compatriote Charles Lenfant, volontaire de la guerre de l'Indépendance. Le musée indien nous a enchantés;

dans de grandes cages de verre on voit des personnages en cire qui représentent des scènes de la vie indienne. Rien n'est plus instructif et Chevrillon et moi nous sommes tout à fait heureux Enfin! nous voyons quelque chose.

Mais nous ne pouvons pas, hélas! nous attarder; nous voulons encore visiter le jardin zoologique et nous devons prendre le thé à cinq heures chez le ministre de Suisse. On nous avait promis qu'au jardin zoologique nous verrions les buffles, les derniers buffles! Mais nous ne les avons pas vus. Au fond du vaste enclos qui leur est réservé et dont ils ont labouré de leurs durs sabots la terre où l'herbe ne pousse plus, nous apercevons vaguement sous un hangar des masses informes. Pas de chance: les buffles sont couchés, comme les coccinelles de la romance; nous nous consolons en allant visiter les tigres et les ours. Ah! la charmante chose qu'un jardin zoologique. Et puis nous sommes si contents d'avoir quelques moments de liberté, de plein air, de flânerie! Tout nous intéresse : les animaux et les promeneurs; population endimanchée mais qui donne l'impression de gens qui gagnent bien leur vie.

Nous avons pris le thé chez le ministre de Suisse; nous avons dîné chez Mr David Jayne Hill, qui fut ambassadeur des États-Unis à Berlin pendant la guerre et dont on connaît les sentiments francophiles. On était à table depuis un quart d'heure à peine, lorsque Mr David Jayne Hill s'est levé, a prononcé quelques paroles très émouvantes et a demandé aux convives de donner une pensée aux soldats américains qui étaient morts pour la France. M. Jusserand lui a répondu, et le dîner a repris son cours. J'imagine que cette simple cérémonie correspondait bien aux vœux du poète américain Alan Seeger, engagé dans la Légion, tombé le 4 juillet, à Belloye, et qui sous ce titre : *Champagne 1914-1915*, écrivait ces vers que le poète André Rivoire a traduits :

Plutôt que les honneurs d'une foule empressée,
Ce qu'ils réclament c'est, aux soirs insoucieux,
Dans le bruit des repas de fête, une pensée
Et l'hommage attendri d'un toast silencieux...
Buvez!.. Dans le vin d'or où passe un reflet rose,
Laissez plus longuement vos lèvres se poser
En pensant qu'ils sont morts où la grappe est éclose,
Et ce sera pour eux comme un pieux baiser.

Lundi, 1er mai.

Ce matin à dix heures, M. Jusserand vient nous prendre à l'hôtel pour nous conduire à la Maison-Blanche où nous sommes reçus par le Président Harding. Cela s'est passé de la façon la moins cérémonieuse du monde. Sans traverser une longue enfilade de pièces, on arrive pour ainsi dire de plain-pied dans le cabinet du Président, une salle en rotonde, dont les fenêtres donnent sur un jardin, sans tableaux aux murs et sans vaine décoration. Mr Harding et M. Jusserand ont parlé en anglais; Chevrillon a écouté et compris; j'ai écouté et je n'ai pas compris. Mr Harding est un homme grand, bâti en force; la tête est puissante, anglo-romaine si l'on peut dire, et les traits sont beaux, énergiques avec un grand air de bonté, d'humanité. D'ailleurs il est en train de raconter à notre ambassadeur (je l'ai su depuis) qu'il n'aime pas la chasse et que cela lui est désagréable de tuer des bêtes. Nous sommes restés un quart d'heure à écouter parler Mr Harding et M. Jusserand. Puis le Président s'est levé; et nous avons pris congé.

Déjeuner chez l'ambassadeur de Belgique. Une dame me demande de lui nommer les auteurs nouveaux. Notre jeune littérature l'intéresse vivement. Beaucoup de femmes ici ont lu *Batouala*. Après déjeuner, nous étions invités à visiter la Bibliothèque Nationale, mais j'ai laissé mon ami Chevrillon y aller tout seul. J'ai un désir irrésistible de me promener, d'errer dans les rues, de lire les noms des hommes de bronze qui se dressent au milieu des squares, anciens présidents, héros des guerres d'Indépendance et de Sécession, Jackson, La Fayette, Rochambeau, Farragut, etc... Je m'assieds à l'extrémité d'un square d'où je peux surveiller trois ou quatre rues. Un petit nègre tout de rouge habillé et coiffé d'un chapeau de haute forme rouge, conduit un tout petit automobile rouge également, et dans lequel il est assis à un pied du sol. Ce jouet vivant est une réclame pour un fleuriste. Les trottoirs, la chaussée sont si roulants que les petits vendeurs de journaux parcourent la ville sur des patins à roulettes. Des jeunes femmes passent à cheval; elles montent à califourchon; elles sont tête nue; mais pour déjeuner chez elles, je suis sûr qu'elles doivent mettre un chapeau. Beaucoup d'automobiles; beaucoup de femmes au volant; parfois, c'est une dame d'un certain âge et d'un certain embonpoint; parfois c'est une vieille demoiselle à

lunettes et cela surprend l'Européen. Les dernières statistiques établissent qu'il y a aux États-Unis un automobile pour sept habitants; cela fait pour l'Union environ quinze millions de voitures. Il n'est donc pas étonnant que les femmes se soient mises à conduire. Un grand nombre d'ouvriers vont à l'usine dans leur automobile, comme les nôtres y vont à bicyclette. Je vois aussi beaucoup de nègres : je sais qu'il y a aux États-Unis une question nègre assez préoccupante; je n'ai pas qualité pour la résoudre; mais au point de vue du pittoresque, il est incontestable que ces hommes de couleur donnent de la couleur à la ville. Il y a aussi beaucoup de soldats, et je revois avec plaisir les uniformes kaki, les figures roses et rasées sous la casquette plate. Ces soldats, ces officiers, il me semble que je les connais, que je les reconnais. Ces deux grands garçons qui passent là, ce sont peut-être les mêmes que j'ai vus jouer à la balle au milieu des Champs-Élysées, quand un gardien de la paix (quel dommage !) est venu interrompre, gentiment d'ailleurs, leur partie. Et cet autre, c'est peut-être celui que j'ai vu le jour de l'armistice, avenue de l'Opéra, embrasser sur les deux joues une jeune femme qui était au bras de son mari: et celui-ci prenait le parti de sourire. Ah ! le sourire indulgent de l'allié ! Mais que vouliez-vous qu'il fît contre dix mille? Qu'il sourît ! Chers boys, c'est grâce à vous que tant de petites femmes de chez nous ont appris un peu d'anglais, juste ce qui est nécessaire à des transactions sommairement sentimentales. Mais c'était la guerre et le lendemain vous partiez pour l'Argonne.

Nous avons dîné chez M. Bliss, secrétaire d'État. M[me] Bliss, très américaine, mais aussi très parisienne, me dit que les Français ne voyagent pas assez ; je suis absolument de son avis.

Mardi, 2 mai.

Déjeuner dans l'intimité à l'Ambassade française. Notre ambassadeur, M. Jusserand, est un homme très aimable ; il a organisé notre séjour à Washington de façon que nous ayons quelques heures de liberté et il a écarté de nous, avec la plus gentille sollicitude, les discours et les toasts; je lui en ai une grande reconnaissance. M. Jusserand est très aimé ici et il aime beaucoup les Américains; il les connaît, il les comprend. Il sait tout ce qu'ils ont fait pendant la guerre; il m'a cité des

traits de générosité, de sacrifice, de dévouement admirables; et quand il en parle, on le sent très ému. Après déjeuner, M. et Mme Jusserand nous ont emmenés à Mount Vernon visiter la maison de Washington, en Virginie, aux bords du Potomac. Ce fut une charmante journée : printemps virginien, prairies en fleurs, bois où le dog-wood met ses étoiles blanches, petites maisons à véranda aux couleurs vives, et dans la campagne des nègres travaillant à la terre, tout cela me rappelait les romans qui ont enivré mon enfance. Mount Vernon est un lieu de pèlerinage pour les Américains. Les bateaux qui montent ou descendent le Potomac ne manquent jamais à saluer la maison de Washington et il existe une *Mount Vernon Ladies Association* qui veille sur cette maison historique. Les Américains regrettent parfois de n'avoir pas de passé, j'entends un passé relatif, ou, plutôt, de n'avoir pas d'ancienneté; car on a toujours un passé absolu et, d'ancêtre en ancêtre, tout homme descend du premier homme. Mais, dans le domaine du relatif, ce n'est déjà pas rien que de savoir, comme la dame de New-York, que son aïeul s'est jeté à la mer dans un tonneau, après la Révocation de l'Édit de Nantes. Il est vrai qu'au regard des vieilles nations d'Europe, les États-Unis sont une jeune nation; mais de la guerre de l'Indépendance à la dernière guerre, n'ont-ils pas une belle histoire? Peu importe que leur passé ne s'étende encore que sur quelque cent cinquante ans : l'essentiel c'est qu'il se soit passé quelque chose dans ce passé et qu'on le sache. A ce point de vue, les Américains ne demandent pas le secret. A Washington, dans chaque square un grand homme vous parle de leur passé.

Grand dîner ce soir, à l'Ambassade française.

Mercredi, 3 mai.

A huit heures quinze du matin, départ de Washington. Journée de repos dans le Pullmann surchauffé! Nous remontons vers le Nord; en passant par Baltimore, Philadelphie, New-York, New-Haven, Providence.

Le soir, à neuf heures, nous arrivons à Boston. Mr Grant, juge et romancier, membre de l'Académie américaine, nous attend à la gare, accompagné par le consul de France. Ces messieurs nous font un accueil empressé et nous conduisent au Copley-Plaza, où un appartement surchauffé (mais ce n'est pas

leur faute!) nous est réservé. Nous montons dans nos chambres et nous causons avec Mr Grant qui nous remet à chacun le programme suivant que je copie textuellement.

ENGAGEMENTS

Thursday, May 4th.

Forenoon.	Sight-seeing, Boston and Cambridge.
1,30	Luncheon with President Lowel, Quincy St., Cambridge.
4,30-6	Tea at Mrs Bayard Thayer's, 83, Beacon St.
7	Dinner with American Academy of Arts and Letters, at Somerset Club, 42, Beacon St.
9-11	Reception by Trustees of Museum of Fine Arts, Huntington Avenue.

Friday, May 5th.

Forenoon.	Sight-seeing.
1,30	Luncheon with Mr et Mrs R. S. Codman, 59, Malborough St.
4	Réunion conjointe, Alliance Française, Salon Français de Boston, at Hotel Somerset, Commonwealth Avenue.
7,30	Dinner with officers of Alliance Française and Salon Français at Union Club, Park St.

Saturday, May 6th.

Forenoon.	Visit to « Palace » of Mr John L. Gardner.
1	Luncheon with Mr William K. Richardson, 306, Beacon St.
5	Tea with Miss Rose L. Dexter, 400, Beacon St.
8	Dinner with Judge and Mrs Robert Grant, 211, Bay State Road.

Je ne sais pas un mot d'anglais et j'ai tout compris : je n'ai pas très bien vu New-York, je n'ai pas vu du tout Philadelphie, je verrai très mal Boston! En outre, il pleut... sur la ville comme dans mon cœur. Ce programme nous l'avons rempli, mais il nous a vidés. Il fallait aller très vite : une heure pour visiter la Bibliothèque et admirer les belles décorations de Puvis de Chavannes et de John Sargent; une heure pour visiter les artistiques collections de Mrs Gardner, la merveilleuse cour à l'intérieur du building qui renferme ces collections, cour vénitienne aux murs recouverts de marbre rose, sur une hauteur de cinq étages; deux heures à peine pour visiter la library

de Harvard, la plus ancienne Université américaine. Le reste du temps a été pris par les réceptions, déjeuners, thés, et, partout, chez le Président Lowel comme chez Mrs Thayer's, chez Mr et Mrs Codman comme chez M. Richardson, l'accueil fut charmant, cordial. Et Mr Robert Grant nous accompagnait partout avec une abnégation parfaite et rien ne peut égaler l'amabilité et la bonté de Mrs Wendell qui avait mis sa voiture à notre disposition. Elle est la veuve de M. Wendell, qui a écrit un très beau livre sur la France. Nous avons rempli le programme, sauf, pour être exact, le sight-seeing du vendredi 5 mai. Comme nous devions parler l'après-midi à la Réunion conjointe et que nous déjeunions en ville, nous avons demandé qu'on voulût bien nous laisser notre matinée, car nous voulions penser un peu à ce que nous allions dire. C'était assez embarrassant : à Washington, M. Jusserand nous avait conseillé, si on nous demandait de parler à Boston, de ne pas toucher à la politique et de leur parler de ce que nous connaissions : Chevrillon de la littérature anglaise et moi de Molière. Mais ici on nous dit à peu près : « Molière et la littérature anglaise, ça nous est égal; parlez-nous de la France, de la Conférence de Gênes. » Mais avons-nous qualité pour cela? Et puis que se passe-t-il à la Conférence de Gênes? Nous n'en savons rien. Elle commençait quand nous avons quitté Paris; pendant la traversée, nous n'avons connu que quelques radios donnés par le journal du bord et, depuis que nous sommes ici, nous n'avons guère eu le temps de lire les journaux.

Alors nous ne pouvons que répéter ce que tout Français sait et comprend : que la France n'est pas impérialiste, ni militariste; qu'elle n'avait pas voulu la guerre; qu'après 1871, pendant quarante ans, elle avait été l'objet de menaces et de vexations continuelles et dans la situation d'un homme à qui un lourd voisin constamment montrerait le poing ou marcherait sur les pieds; qu'elle avait fait preuve d'une patience incroyable; qu'à l'automne de 1918, obéissant à des suggestions d'humanité, après la défaite de l'ennemi, elle n'avait pas porté chez lui les représailles pour tous les maux qu'elle avait soufferts, meurtres, incendies, vols, viols, pillages, populations emmenées en captivité, enfants séparés de leurs mères; mais qu'elle avait arrêté le combat parce, que toujours idéaliste, elle croyait à la Société des Nations, à l'extinction des guerres; qu'elle s'était

battue pour que cette guerre fût la dernière; qu'elle avait vu dix de ses départements envahis; et que, cependant, depuis le Traité de Versailles, quand il s'est agi des réparations, elle était allée de conférence en conférence et de concession en concession; et qu'on frémit à la pensée de ce qu'auraient été les exigences des Allemands s'ils avaient été vainqueurs; que, d'ailleurs, on connaissait leurs desseins; et qu'enfin, pour que le symbole fût complet, il aurait fallu prendre au Louvre, pour la transporter sous l'Arc de Triomphe, à côté de la tombe du Soldat Inconnu, la victoire de Samothrace, victoire aux ailes éployées mais acéphale, victoire mutilée. Mais ces choses il faudrait les dire en anglais, non pas dans deux ou trois villes, mais dans toutes les villes; et non pas devant des « Alliances françaises, » devant des auditoires sympathiques avertis et d'avance acquis, mais devant des auditoires qu'il s'agirait de renseigner et de convaincre.

Mercredi, 10 mai.

Nous avons quitté Boston depuis dimanche matin; nous sommes à New-York depuis dimanche soir. Courses, visites, déjeuners, dîners, réception de l'Alliance française. Aujourd'hui c'est le départ. Le consul de France, M. Liébert, vient me chercher à l'hôtel pour m'accompagner au dock de la Compagnie Transatlantique. Chevrillon reste ici encore quelques jours pour voir New-York. Le bateau qui m'emmène est *la France*. — Venu sur le *Paris*, je repars sur *la France*. — C'est un beau vers ! Six heures, nous sommes en route. Lentement, l'énorme bateau descend l'Hudson. C'est la fin d'un beau jour. Il y a dans le ciel et sur l'eau des teintes d'une délicatesse infinie. Je retrouve à bord M. le professeur de Lapersonne, qui est venu avec moi sur le *Paris* pour le Congrès d'ophtalmologie. Il est enchanté des réceptions qui lui ont été faites à Montréal et à Washington.

Nous regardons New-York, cette effrayante agglomération de maisons de toutes les hauteurs, cette architecture anarchique, les masses cubiques avec leurs fenêtres carrées sans ornements. Ville fantastique, monstrueuse, et qui, ne pouvant plus s'étendre en longuenr, s'étend en hauteur, envahit le ciel ! Heureusement qu'il y a dans les campagnes les petites maisons en bois, les petites maisons à veranda, aux couleurs claires. Nous passons devant la statue de la Liberté... la ville s'efface dans une brume rose et mauve... Le fleuve devient plus large. Les cloches des

bouées qui jalonnent le chenal sonnent dans le crépuscule, comme un glas. Nous voilà dans la pleine mer. Quelqu'un dit derrière moi : « Quelles sont vos impressions sur l'Amérique? » Je ne suis pas resté assez longtemps... Dix-sept jours! Mes impressions, c'est une suite de visions qui ont passé avec une grande rapidité. Taine a dit que pour l'observateur qui visite un pays étranger, les trois premières semaines sont les plus fructueuses. Cela doit être vrai, puisque Taine l'a dit, mais pour l'observateur libre, indépendant, maître de son temps. Et puis, si l'on va aux États-Unis, et même si on n'y va pas, il faut savoir l'anglais. Il faut s'entraîner à parler en public, à improviser, c'est ici le pays du speech, du toast, de l'allocution et du discours. Voilà deux impressions très nettes. Une troisième impression c'est que les deux peuples ne se connaissent pas, ne se pénètrent pas, ne se comprennent pas. Qu'il s'agisse de littérature, de théâtre, de politique, la vérité est que l'on ne se connaît pas. Il n'est plus question de découvrir l'Amérique, mais les Américains. Eux aussi devraient chercher à nous découvrir, bien que nous soyons un très vieux peuple, et quels beaux échanges nous pourrions faire de peuple à peuple! Je ne parle pas du coton, du pétrole, contre des tableaux anciens et des objets d'art; mais nous pourrions prendre chez eux des leçons d'activité, d'énergie, de volonté, de vitesse, de hardiesse; chez nous ils pourraient prendre des leçons de proportions, de mesure, de réflexion : ce qu'on gagne en industrie on le perd en art, et ce qu'on gagne en activité, on le perd en pensée. Mais quelle vie celle dont une part serait consacrée à l'action, l'autre à la méditation! Oui, quels beaux échanges on pourrait faire!

Mercredi, 17 mai.

Quatrième impression : nous sommes un peuple pauvre. Ce soir, en arrivant par le train transatlantique à la gare Saint-Lazare, j'ai appelé un porteur pour prendre ma valise. Mais un camarade lui a crié : « Laisse donc ça... c'est un Français! » Et le porteur a couru vers les Américains!

MAURICE DONNAY.

LA PRÉSIDENCE DE LA RÉPUBLIQUE

En publiant les pages émouvantes qui expriment la dernière pensée du président Deschanel, la *Revue* a restitué l'attrait de l'actualité au vieux problème, pour un temps écarté de la scène par des questions d'une urgence plus pressante, de la Présidence de la République.

On n'a pu approcher M. Paul Deschanel durant la brève période où il occupa la première magistrature, sans être douloureusement frappé de la noble et constante angoisse dont l'assaillait le sentiment qu'il s'était formé de la disproportion entre son devoir et son pouvoir. La maladie, sans doute, n'était pas pour diminuer son anxiété. Son discours posthume révèle sur le sujet une opinion ancienne, fortement assise, partagée d'ailleurs par des politiques illustres.

Le duc de Broglie était sorti de la retraite où l'avaient confiné les événements pour donner à la *Revue* en avril 1894 un brillant morceau de polémique sur les pouvoirs du Président. Il n'y mâche point son opinion. « Étant à la fois par la Constitution de 1875 privé de toute action matérielle par l'irresponsabilité et de toute action morale par la nature de son origine, le Président est en réalité complètement annulé. » Vue qui explique et motive le conseil que l'auteur adresse bénévolement à la majorité républicaine du Parlement : « La fonction étant de celles où il n'y a rien de significatif ni à faire ni à dire, le mieux est de la conférer à celui qui, pour s'en acquitter de bonne grâce, n'aura pas à contraindre sa nature. » La condamnation est formelle. Elle n'est pas sans appel. Quelques mois

après la publication de cet article, le respecté M. Wallon, le « Père de la Constitution », écrivait dans *le Figaro* : « L'impuissance du Président n'est pas la vérité constitutionnelle. »

Aussi bien quelle preuve décisive M. de Broglie administre-t-il de l'impuissance du Président? Son irresponsabilité.

Il faut s'entendre. Le Président de la République n'est pas responsable devant les Chambres qui ne peuvent donc, comme elles font des ministres, abréger par un vote la durée de son existence présidentielle. Tout de même, d'ailleurs, qu'il est impossible au corps électoral de révoquer le mandat dont il a pour quatre ou pour neuf ans investi députés et sénateurs. En déduit-on qu'étant irresponsables, ils sont impuissants?

Entre les deux idées il n'existe point de lien logique.

Peut-être pour vérifier si le Président est ou non affligé d'impuissance congénitale, le mieux est-il de s'assurer si la Constitution lui confère des pouvoirs et lesquels.

Feuilletons les deux lois où elle s'inscrit, du 25 février et du 16 juillet 1875. A les lire, article par article, voici les découvertes que nous y ferons.

Le Président a l'initiative des lois. Il les promulgue. Il en surveille et en assure l'exécution. Il a le droit de grâce. Il dispose de la force armée. Il nomme à tous les emplois civils et militaires. Il préside aux solennités nationales. Les représentants des Puissances étrangères sont accrédités près de lui. Il peut, sur l'avis conforme du Sénat, dissoudre la Chambre.

Il clôt les sessions des Chambres. Il a le droit de les convoquer extraordinairement, comme, sous certaines conditions, de les ajourner. Il communique avec elles par des messages lus à la tribune par des ministres. Il peut, dans le délai fixé pour la promulgation d'une loi, leur demander, par un message motivé, une nouvelle délibération.

Le Président négocie et ratifie les traités. Il en donne connaissance aux Chambres aussitôt que l'intérêt et la sûreté de l'État le permettent.

Tels sont, sous la forme et dans l'ordre mêmes où les présentent nos deux lois constitutionnelles, les pouvoirs du Président de la République.

Au cours de leur énumération, nous avons laissé tomber une ligne : « Chacun des actes du Président de la République doit

être contresigné par un ministre. » Il convient de la reprendre et de l'éclairer, car elle renferme la limitation essentielle, la condition capitale de l'exercice des pouvoirs présidentiels.

Cette disposition a une conséquence qui saute d'abord aux yeux. Elle fait du Président et des Ministres des collaborateurs nés. Aucun acte d'importance, nul décret ne peut voir le jour que du consentement présidentiel.

Se trompera-t-on en déduisant de là que le rôle essentiel du Président, son devoir primordial est de se tenir en contact constant avec les ministres, dont il aura chaque jour à consacrer les initiatives, de provoquer leurs explications, de leur soumettre ses remarques sur les mesures proposées ou en cours, — en un mot comme en cent, de collaborer avec eux.

Ici intervient une autre disposition du statut constitutionnel qui, pour grave qu'elle soit, ne saurait pourtant l'être au point de masquer et d'effacer tout ce qu'il contient par ailleurs et que nous venons d'en extraire. Les ministres, à la différence du Président de la République, sont responsables devant les Chambres, solidairement de la politique générale du Gouvernement et individuellement de leurs actes personnels. Autrement dit, lorsqu'au bas d'un document officiel, soumis donc par définition au contrôle parlementaire, Président et Ministre apposent leur signature, ils engagent tous deux leur responsabilité morale et le ministre, par surcroît, son portefeuille.

C'est assez indiquer que les considérations parlementaires ne seront, et rien n'est plus légitime, étrangères à aucune résolution. L'opinion du Parlement est, en régime parlementaire, un élément nécessaire de décision. Un élément, pas plus.

Il est sans doute une doctrine qui place la souveraineté totale et exclusive dans un pouvoir : celui des Chambres. Elle veut, selon un vieux et pittoresque dicton, que le Parlement puisse tout, hors changer un homme en femme. Son application mène directement à subordonner l'exécutif au pouvoir législatif, devenu le pouvoir tout court ; et, par une conséquence inéluctable, à alléger l'exécutif du poids encombrant et inutile de la Présidence de la République.

Ainsi en jugeait avec une logique inexorable M. Jules Grévy, lorsqu'il demandait en 1848 sa suppression. A l'appui de l'amendement célèbre qui porte son nom, il émettait cette affirmation dont on ne saurait contester la netteté ni l'éclat :

« Le pouvoir sera dans une assemblée. Dans une démocratie, il ne peut, il ne doit pas être ailleurs. »

C'est une doctrine. Elle n'a pas prévalu en 1875. Il est permis de se féliciter qu'elle ne l'ait pas emporté, si l'on estime que la séparation des pouvoirs est la garantie indispensable de la souveraineté du peuple et de la liberté. La thèse du pouvoir unique : assemblée ou individu, a, il est vrai, l'avantage de la simplicité. On l'a remarqué, voilà longtemps, pour la première fois : il n'y a rien de si simple que le despotisme. Les institutions libres sont plus compliquées.

Les nôtres, dans la vue de fortifier le pouvoir exécutif, de corriger en quelque manière l'instabilité ministérielle qui est le grand mal du régime, ont placé au-dessus des ministres la Présidence de la République : élément de permanence et de continuité.

Quel argument valable empêcherait le Président de remplir son rôle suivant la lettre et l'esprit de la Constitution, de collaborer avec les ministres, soit dans des entretiens particuliers, soit dans les réunions périodiques du Conseil ? On en chercherait vainement une raison dans les dispositions que nous venons d'analyser.

Les textes, observera-t-on, sont incomplets : le Président du Conseil n'y est même pas mentionné.

Il n'exista point de Président du Conseil dans les premières années de la République. Membre de l'Assemblée nationale, M. Thiers, même lorsqu'il reçut de la loi du 31 août 1871, le titre de Président de la République française, n'en continua pas moins à remplir les fonctions de Président du Conseil des ministres dont l'avait investi la résolution de l'Assemblée nationale du 17 février 1871, qui le nommait chef du pouvoir exécutif.

Même après la chute de M. Thiers et l'élection à la présidence du maréchal de Mac-Mahon qui ne faisait pourtant point partie de l'Assemblée nationale, on ne connut pas de président du Conseil. Encore en mars 1875, lors de la constitution du ministère Buffet, le décret qui nomme M. Buffet ministre de l'Intérieur dispose, en son article 2, qu'il remplira les fonctions de *vice*-président du Conseil des ministres. Il faut attendre un an pour qu'apparaisse le titre de président du Conseil conféré à

M. Dufaure par le décret qui désigne le chef du premier ministère appelé au pouvoir sous le régime de la Constitution nouvelle.

En rentrant dans la tradition parlementaire, on ne faisait que se conformer aux exigences mêmes de la loi constitutionnelle. Elle prévoit expressément, nous l'avons vu, que les ministres ont à répondre, devant les Chambres, non seulement de leurs actes personnels, mais, en outre, de la politique générale du Gouvernement.

Tant que le Président de la République pouvait, comme ce fut le cas de M. Thiers, cumuler en sa personne les fonctions présidentielles et la qualité de parlementaire, c'était naturellement à lui qu'il revenait de défendre à la tribune la politique générale du Gouvernement. M. Thiers usa de ce droit. Un jour vint où la majorité de l'Assemblée nationale trouva qu'il en abusait. La loi du 13 mars 1873, signe avant-coureur de la journée du 24 mai, institua un système chinois destiné à réglementer l'apparition à la tribune de l'Assemblée nationale du Président de la République. Il ne pouvait librement communiquer avec l'Assemblée que sous la forme de messages qui seraient lus à la tribune par un ministre. La Constitution de 1875, qui prohibe le cumul du mandat parlementaire avec les fonctions présidentielles, n'a retenu que cette dernière disposition et tout naturellement le président du Conseil des ministres s'est trouvé chargé de défendre à la tribune du Parlement auquel il appartient la politique générale du Gouvernement, délibérée entre le Président de la République, ses collègues et lui.

Car il va de soi que la collaboration du Président avec les membres du Cabinet, base de l'organisation de notre pouvoir exécutif, n'exclut pas des matières sur lesquelles elle s'exerce la politique générale. Celle-ci en constitue forcément le premier objet.

Il n'est pas seulement banal, il est juste d'affirmer que le Président de la République trahirait son devoir en se faisant l'homme d'un parti. Chargé de discerner et de défendre, dans la politique intérieure comme extérieure, les intérêts supérieurs et permanents de la nation, il ne lui est pas permis de se laisser incliner à des préférences personnelles pour un homme ou pour un groupe. Son impartialité est la condition même de son action. Pour qu'elle soit en mesure de s'exercer efficacement,

elle doit être dégagée de toute préoccupation étrangère au bien public. Jugez de son influence à cette norme.

Associé à l'action, et par suite aux responsabilités, autres que parlementaires, du Cabinet, le Président dispose, pour accomplir sa mission, de tous les moyens habituels à un régime d'opinion.

Précisément parce qu'il approuve et qu'il seconde la politique générale dont il a arrêté les grandes lignes avec le président du Conseil et ses collègues, il lui sera aisé d'accorder ses manifestations personnelles, écrits ou discours, avec les leurs.

Ainsi, pendant sept années, les directions politiques à l'extérieur et à l'intérieur sont assurées de demeurer les mêmes. A moins, bien entendu, qu'au cours de cette période le suffrage universel ne vienne sous la forme que la loi ouvre à l'expression de sa volonté souveraine, c'est-à-dire dans des élections générales, à se dresser contre la politique qu'il avait jusqu'alors approuvée.

A coup sûr, ni le renouvellement de la Chambre des députés, ni le changement de Président ne sont souhaitables avant l'expiration régulière de leur mandat. Tout heurt dans le fonctionnement normal de l'organisme constitutionnel risque de troubler la vie nationale. La dissolution de la Chambre ou la démission du Président ne se justifie qu'autant qu'elle apparaît inévitable pour assurer la libre expression de la souveraineté du peuple.

Sous cette réserve, la durée de sept ans assignée aux pouvoirs présidentiels paraît acceptable : ni trop longue ni trop courte. Que penser de leur origine ?

Sans aller jusqu'à estimer avec le duc de Broglie que le Président soit privé de toute action morale par la nature de son origine, on peut être tenté de la trouver un peu étroite.

La nécessité de séparer nettement le pouvoir exécutif et le pouvoir législatif, le besoin de donner au Président de la République le plus d'indépendance et de prestige dans le cercle de ses attributions, amènent à croire qu'il serait sage de remanier la composition du collège qui l'élit.

Pourquoi réserver aux seuls membres du Parlement le privilège d'en faire partie?

Le projet de loi sur l'organisation des pouvoirs publics que

M. Thiers déposait sous le contre-seing de M. Dufaure, garde des Sceaux, le 19 mai 1873, trois jours avant sa chute, affirmait, en son exposé des motifs, que « le président ne peut être le délégué d'une seule assemblée, ni même des deux assemblées réunies. Il descendrait ainsi au rang d'une autorité subordonnée. » Et, après avoir écarté l'élection directe au suffrage universel et le mode employé aux États-Unis des deux degrés d'élection, le projet se ralliait à l'élection par les deux Chambres réunies auxquelles la désignation de chacun des Conseils généraux ajouterait trois membres élus.

C'était s'engager dans une bonne voie avec, semble-t-il, trop de timidité. Le choix du Président de la République ne revêtirait-il pas une gravité et une autorité bien capables de rehausser son prestige, si aux membres du Parlement et aux délégués des Conseils généraux venaient se joindre les représentants des grandes associations professionnelles ouvrières, patronales, agricoles, commerciales, intellectuelles, de l'Institut, des Universités. Un tel mode d'élection ne pourrait qu'accroître encore dans l'intérêt public l'autorité du Président de la République.

Quant à ses pouvoirs, nous ne croyons pas qu'une étude réfléchie et objective des textes permette de conclure à leur insuffisance. On conçoit facilement qu'on y puisse apporter des modifications de détail. On en a déjà suggéré. Envisagés d'ensemble, ils fournissent à l'élu de l'Assemblée nationale les instruments d'une action aisée et féconde.

N'en doutons pas, la Constitution de 1875 n'a entendu faire de l'Élysée, ni une prison ni une maison de retraite.

J. Sarraute.

SUR

UN LIVRE NOUVEAU DE PAUL ADAM

L'autre jour, à l'Exposition coloniale de Marseille, — qui est une merveille d'art et de curiosité dans un paysage admirable, un des plus beaux, sinon le plus beau (je ne me lasserai pas de le répéter) des rivages méditerranéens, — je m'enthousiasmais devant ce superbe et multiforme témoignage du génie national. Je me disais à chaque pas : « c'est ici qu'il faut venir, si l'on veut avoir une idée de l'étendue et de l'importance de notre domaine colonial, — de la splendeur de l'Empire français ! » La France elle-même, cantonnée dans son Landerneau continental, s'en doute à peine. Et quand on a le cœur triste et humilié à la pensée des capitulations et des faillites de notre politique européenne, c'est un réconfort de promener sa vue sur les réalisations de plus en plus brillantes de nos conquêtes africaines et asiatiques. Et, d'autre part, quand on est consterné de l'inertie et de l'impuissance administratives, quand on se sent menacé au plus intime de son être par le progrès du nivellement démocratique, c'est une joie de pouvoir contempler de si beaux exemples de l'activité nationale et individuelle. L'action française, débarrassée des entraves métropolitaines, c'est ici surtout qu'elle s'exerce. L'individu français, c'est ici qu'il donne la mesure de son énergie, de son intelligence, de tous ses talents, et aussi de son obstination que rien ne décourage. Toutes les colonies qui sont là représentées par leurs édi-

(1) *Notre Carthage*, préface de M. le général Mangin. Fasquelle, éditeur.

fices et leurs architectures propres, dans ce cercle aride et lumineux des montagnes provençales, en face de la mer latine, — elles pourraient porter chacune le nom d'un homme, le nom du Français, grand chef militaire, ou grand administrateur civil, qui en a fait cadeau à la mère patrie, la plupart du temps inconsciente ou ingrate.

Ce qui étonne surtout, dans cette Exposition marseillaise, c'est le faste vraiment asiatique de la Cochinchine et du Tonkin, et peut-être plus encore, — parce que c'est un pays moins connu et que cela tient une place énorme, — notre Afrique occidentale et équatoriale. Le palais consacré à celui-ci est réellement le centre de l'immense parc tout peuplé de pavillons exotiques. La haute tour pyramidale, qui commande l'entrée des salles africaines, domine tout l'horizon marseillais, des îles de Maïre à Notre-Dame de la Garde. On est surpris à la vue de ces architectures sénégaliennes, nigériennes et soudanaises. Par l'emploi des pylônes, des formes trapues et massives, des obélisques, d'une certaine ornementation géométrique, elles rappellent l'ancienne Égypte pharaonique. Elles rappellent aussi les bâtisses sahariennes de notre Sud algérien. Mais pourtant elles ont un caractère bien local, qui saisit tout de suite et d'autant plus que notre œil y est moins accoutumé.

On pénètre dans ces bâtisses étranges et qui semblent faites d'une argile dorée, — et les étonnements redoublent devant l'abondance et la variété des richesses, des choses bonnes et utiles, des objets curieux et suggestifs qu'elles renferment, devant la grandeur et l'exubérance tropicale des paysages évoqués. On a là, ramassée dans le raccourci d'une vingtaine de salles, une image symbolique d'un splendide effort français pendant trois quarts de siècle. On devine la peine, le sang, l'argent que tout cela a coûté. On voudrait connaître par le menu l'histoire héroïque et quelquefois lamentable de ce long enfantement de notre grandeur africaine. On se dit qu'il y a là une injustice à réparer, un magnifique exemple à publier aux quatre coins de l'horizon...

Je songeais ainsi, non sans mélancolie, devant les grêles statuettes d'or de l'art nigérien, ces statuettes si semblables à celles de l'art grec primitif, — et voici qu'en rentrant à Paris je trouve mon vœu exaucé par le vigoureux et enthousiaste génie que fut Paul Adam. *Notre Carthage*, ce livre posthume

qu'on vient de publier, avec une préface de M. le général Mangin, n'est pas seulement une révélation pour la grande majorité des lecteurs, — la révélation d'un empire à peu près inconnu, — mais c'est aussi, à mon avis, le meilleur livre, le plus sain, le plus exaltant, le plus générateur d'énergie, — le plus rempli de confiance dans l'avenir de notre race, — que l'auteur de *La Force* ait écrit.

***

Par ses qualités, comme par les défauts inhérents à ces qualités mêmes, Paul Adam, parmi les écrivains contemporains, semblait peut-être le mieux qualifié pour dépeindre des pays comme l'Afrique équatoriale. C'est dire tout de suite combien son livre est touffu, semblable à la forêt nigérienne, pleine de lianes, de reptiles et de babouins, coupée par des bras de fleuves immenses, des marigots et des marécages. Il y a aussi de grands espaces de brousse, de mornes étendues écrasées de soleil. Mais ce fut une idée chère à Paul Adam que les choses ne sont pas simples. Nul ne sait comme lui, par l'accumulation un peu chaotique des détails, imposer l'obsession de cette complexité infinie et irréductible du réel.

Enfin c'est une chose belle à voir que la vaillance de ce puissant esprit aux prises avec un sujet, dont tout autre eût été écrasé, remuant avec aisance des masses énormes d'érudition, de géographie, d'ethnographie, d'histoire, soulevant des brassées de faits et de dates... Et puis, peu à peu, tout se débrouille, des perspectives immenses se creusent, et c'est la splendeur étale, le mouvement large et doux d'un grand fleuve en marche vers la haute mer...

L'auteur ne s'est pas astreint à suivre un plan logique. Il se laisse faire, si l'on peut dire, par les pays et les paysages. Il va de Dakar à Tombouctou, tantôt en chemin de fer, tantôt en bateau à vapeur. Sur la passerelle du paquebot, devant la portière du wagon, il vous livre ses impressions, mais des impressions filtrées par un cerveau muni de science et d'idées, épris comme pas un des vastes synthèses. En essayant de le suivre à travers ses découvertes, ce n'est pas précisément la démarche de sa pensée que nous suivrons. Après avoir fermé son livre, encore tout éblouis par les souvenirs fulgurants et vertigineux du voyageur, nous nous interrogeons, nous cherchons à déter-

miner quelles visions surtout en demeurent, quel enseignement s'en dégage...

***

La première impression est d'émerveillement devant l'ampleur de notre empire africain : c'est presque le quart d'un continent. Une demi-douzaine de Frances pourraient s'y mouvoir à l'aise. Dans toute la ferveur de la première découverte, Paul Adam s'émerveille lui aussi devant ces contrées neuves soumises à l'hégémonie française, devant leurs richesses naturelles, leurs ressources de toutes sortes, leur fertilité en hommes et en fruits utilisables, la beauté ou l'étrangeté de leur flore et de leur faune, la spendeur de leurs paysages.

Évidemment, son parti pris est de tout voir en beau. Il laisse à d'autres une critique trop facile. Il néglige le bilan des tares inévitables, pour ne retenir que les résultats heureux, la signification glorieuse et encourageante de l'œuvre entreprise. Pour lui, nos officiers, nos administrateurs sont tous, — ou presque tous, — des héros, des intellectuels de haut vol, ou tout au moins des organisateurs doués d'un rare génie pratique. Les indigènes soumis à leur autorité sont braves, intelligents, très capables en tout cas d'une certaine culture, au moins égaux à la moyenne de nos paysans français. Leurs mœurs sont innocentes et patriarcales. Paul Adam retrouve, en ces pays nègres, le mirage encyclopédiste d'une humanité très voisine de la nature et, à cause de cela, foncièrement bonne. Le rêve de Rousseau, de Diderot, de Bernardin de Saint-Pierre semble réalisé ici. Ce ne sont que danses et chants au clair de Tanit, bacchanales se déroulant le long des cases d'argile, comme sur les panses des vases grecs... Comprenons bien tout de suite que l'auteur n'est pas dupe de ce mirage. Mais il croit devoir le noter, parce qu'il est symbolique d'une grande part de vérité, ou parce qu'il traduit à merveille l'impression du nouveau débarqué.

Rien n'eût été plus facile pour Paul Adam que de brosser en noir sombre la contre-partie de ce tableau enchanteur d'une Nigritie idyllique. Le lecteur, qui voudra s'en donner la peine, n'a qu'à rapprocher de ce dernier livre certaines pages du *Trust* : il verra que l'auteur n'a aucune illusion ni sur les noirs, ni sur les négriers qui les exploitent ou qui les admi-

nistrent. Si l'on veut corriger ce qui peut paraître trop lyrique dans *Notre Carthage*, qu'on lise toute la série noire, si j'ose dire, des romans de Robert Randau, et notamment le dernier paru, *Le chef des porte-plumes* (1), succession d'eaux-fortes d'une intensité et d'une cruauté féroces, notations aiguës et fougueuses, ou compositions éclatantes d'un grand coloriste : on se rendra compte que l'auteur réaliste, — après tous ses paradoxes dénigrants, ses peintures impitoyables, et que l'on sent très largement sinon complètement vraies, — ce Huysmans de la brousse, comme on l'a appelé, rejoint en somme les conclusions du chantre lyrique et idéaliste de *Notre Carthage*.

Mais, parmi ces premières impressions de l'arrivée, notées en toute sincérité par le voyageur, il en est de si profondes et de si justes que l'on ne voit pas ce que l'on pourrait ajouter ou retrancher à l'expression qu'en a donnée Paul Adam. Voici, par exemple, une description fluviale dont l'exactitude semble au moins égale à la beauté : « Dans l'espoir mystique d'atteindre ce Tombouctou, dont les écrivains arabes parlaient depuis si longtemps, et que la légende maure situait au hasard, nos marins, nos officiers allaient vers la ville inconnue par ces beaux jours radieux du Niger, par ces nuits splendides où l'on plane entre deux ciels identiquement lumineux : un firmament d'astres suspendus dans les bleus de l'espace et un reflet de ce scintillement dans le fleuve; reflet de profondeur égale à celle du zénith; reflets d'étoiles distantes parmi les étendues incommensurables; en telle sorte que la surface de l'eau semble n'exister plus et que la nef devient l'illusion d'un aérostat qui vole loin de la terre effacée, à travers les régions sidérales infinies vers tous les horizons... »

Je ne connais point le Niger. Mais, par les nuits chaudes de mai, j'ai éprouvé, sur le Nil, des impressions et j'ai eu des visions toutes pareilles : d'où je conclus que le Niger est le Nil de notre Occident africain.

Voici, maintenant, une autre impression nigérienne, qui ajoute à la première une singulière poésie : « Le silence devient sublime dans cet univers de marécages doucement éventés. Soudain, une grande douleur s'exhale. Elle s'exprime là-bas, dans quel fond? Hurlée rauque, haletante. Elle cesse. On

(1) *Le chef des porte-plumes*, roman de la vie coloniale, par Robert Randau. Éditions du « Monde nouveau », 42, boulevard Raspail, Paris.

l'attend. Elle se répète. Elle s'apaise en un gémissement anxieux. Elle finit en un grognement de monstre blessé... La faim du lion a rugi là-bas, quelque part, où un promontoire invisible se profile derrière des herbes et des eaux : tout s'est tu. On croirait que la vie arrête les battements de ses cœurs innombrables. Elle se terre. Elle se blottit. Les crocodiles cessent de remuer sournoisement dans la vase proche. Seul un petit oiselet se réveille. Il pépie. Plus près, la faim du lion tonne. Ses mâchoires évidemment souffrent de ne pas saisir, de ne pas broyer. Ses entrailles souffrent de ne pas engloutir, de ne pas absorber. Une torture sans nom est proclamée, immense comme la peine de l'animalité tout entière et de ses élites humaines. Le touriste lui-même, à l'abri sur le pont du yacht, et qui encastre le chargeur à trois balles dans son mousqueton, — le touriste lui-même retient son haleine trop bruyante, révélatrice de son émoi religieux, et il s'étonne qu'il n'y ait pas un signe dans le ciel pour compâtir à cette formidable plainte, symbole évident de la force planétaire en souffrance... »

Je ne crois pas que Paul Adam, dans aucun de ses livres, ait jamais écrit une plus belle page.

***

Il était un esprit trop réfléchi pour s'en tenir à des impressions superficielles, d'un caractère surtout esthétique. L'auteur du *Mystère des foules* a voulu voir clair dans les foules noires de notre Afrique occidentale. Il a essayé, d'après les géographes et les ethnographes, surtout d'après les écrits de Maurice Delafosse, il a essayé de distinguer dans cette masse confuse, les races, les nationalités très diverses dont elle se compose. Maures, Touaregs, Targhis, Ouolofs, Peuhls, il s'est efforcé de caractériser chacune de ces branches ethniques, montrant l'imprudence administrative qu'il y aurait à les confondre. Mais il est allé encore plus loin. Ce métaphysicien a toujours été épris d'histoire. Les problèmes d'origine sont ceux qui le passionnent le plus. Il aime établir des relations de causalité ou d'analogie, il se lance volontiers dans des synthèses quelquefois un peu aventureuses, il triomphe à reconnaître des filiations, des parentés, entre des ordres de choses apparemment fort distinctes, il use et il abuse du principe hégélien qui proclame l'identité finale des contraires. Et, d'autre part, le romancier épique qui a écrit *L'Enfant*

d'Austerlitz est un patriote, un Latin fervent qui pousse au suprême degré l'orgueil de sa race et qui veut planter partout le gonfalon de la Latinité.

Et c'est ainsi que Paul Adam a été conduit à rechercher les liens plus ou moins évidents qui rattachent la Nigritie à la civilisation méditerranéenne, à rapprocher la France de son empire noir. Il a tenté pour l'Afrique occidentale ce que j'ai tenté moi-même pour l'Afrique du Nord : montrer que nos civilisations ont des origines communes, que, si nous ne sommes pas les fils naturels des mêmes pères, nous sommes du moins les fils spirituels des mêmes maîtres. Je crois l'avoir prouvé pour l'Afrique du Nord et avoir rétabli sa vraie tradition, en la rendant à la Latinité.

Pour les régions sahariennes et soudanaises, il était un peu plus difficile de trouver entre leur civilisation, — si l'on ose dire, — et la nôtre, des origines communes. Néanmoins, Paul Adam croit pouvoir reconnaître, en Nigritie, au moins quatre grands courants civilisateurs, tous partis des bords de la Médirannée méridionale : un courant égypto-libyque, un autre phénicien parti de Carthage, un troisième judéo-syrien parti de la Cyrénaïque et enfin un quatrième berbéro-latin venu des confins de la Maurétanie, de la Numidie et de la Byzacène. Sans doute il est difficile d'établir historiquement de tels faits. Mais il est certain que l'influence de l'Égypte s'est fait sentir de bonne heure dans les pays soumis à l'hégémonie de Carthage, et que, refoulée peu à peu par l'influence gréco-latine, elle s'est toujours maintenue dans les régions sahariennes. D'autre part, les relations commerciales de Carthage avec le Fezzan, le Soudan et même la côte occidentale de l'Afrique sont non moins certaines. A des dates connues et précisées par les historiens, — en 146, après la chute de la Carthage punique, entre 80 et 117, après diverses répressions des troubles juifs en Cyrénaïque, entre 303 et 311, lors des persécutions de Dioclétien et de Maxence, enfin au ve et au viie siècle, après les invasions vandales et arabes, des émigrations de Liby-Phéniciens, de Juifs, de Berbères chrétiens, c'est-à-dire plus ou moins latinisés, s'acheminèrent vers les régions désertiques, et, de là, gagnèrent le centre de l'Afrique.

L'influence civilisatrice de Carthage et de la vieille Égypte paraît manifeste dans les Pays noirs. Celle de la Latinité paraît

extrêmement superficielle et à peu près insaisissable. Je renonce à suivre Paul Adam, je l'avoue, lorsqu'il évoque le souvenir de Virgile et de Théocrite à propos des mœurs pastorales et idylliques de ses nègres, ou lorsque, à propos des nudités soudanaises, il rappelle les bronzes d'Herculanum et de Pompéi. Il se peut que les anatomies des ballerines du Tekrour ou des guerriers peuhls soient parfaites en leur genre et revêtent un instant l'apparence d'un doryphore ou d'une canéphore de la statuaire hellénique. Mais il suffit de lever les yeux et de voir le groin bestial, pour que l'illusion soit tuée tout de suite.

Il n'en est pas moins vrai que la théorie historique de Paul Adam est non seulement plausible, mais qu'elle peut donner, dans la pratique, les plus beaux résultats. L'Afrique occidentale et équatoriale a été civilisée surtout par Carthage : telle est la donnée la plus probable de l'histoire. Eh bien ! la France est, en Afrique, l'héritière de Carthage, comme elle y est l'héritière de Rome. Aussi loin que s'étendit l'empire punique, aussi loin doit s'étendre l'hégémonie française. Cette Afrique noire, c'est la Carthage neuve, rouverte par nous, après des millénaires, à la pensée comme aux arts de la Méditerranée et sauvée des hordes esclavagistes qui la dévastaient et l'enfonçaient de plus en plus dans la barbarie : c'est *notre Carthage* enfin, pour reprendre le titre que Paul Adam a si heureusement choisi pour son livre.

Une telle idée va très loin. Elle illumine tout un passé, une profonde nuit de siècles. Elle affaiblit des haines, dissipe des préjugés. Elle unit et elle rapproche ce que nous avons le plus grand intérêt à unir et à rapprocher de nous. Elle prépare tout un avenir de prospérité et de gloire françaises, fondées sur l'union des races dans une commune pensée civilisatrice !

***

Voilà donc les Pays noirs non seulement décrits dans leurs aspects, leurs richesses naturelles, leurs humanités diverses, mais aussi replacés dans les cadres méditerranéens.

Ce magnifique empire, — si proche de nous, — comment sûmes-nous le mettre en valeur ? Sur ce sujet, l'admiration de Paul Adam est intarissable, et il sait nous la faire partager. Il vante le confort des chemins de fer et des paquebots nigériens

et sénégalais. Il se récrie devant le luxe et l'agrément des bâtisses européennes. Des voitures élégamment attelées, des automobiles resplendissantes, dans toute la fraicheur de leurs vernis, attendent les fonctionnaires ou leurs visiteurs... « Des villas transparaissent au centre des jardins féeriques. Des gazelles y broutent les pelouses arrosées. Des lionceaux s'y ébattent aux pieds de gracieuses Parisiennes qui reçoivent brillamment, avec leurs maris, les collègues de passage... Il se forme là toute une élite prestigieuse. On y converse de manière éblouissante... »

Ailleurs, il nous montre « les bâtiments administratifs, leurs larges porches ouverts, leurs balcons abrités, leurs commis, leurs soldats, actifs dans les bureaux, visibles sous les jalousies et derrière les arbres superbes des avenues et des boulevards. Une nature de poème encadre ce spectacle d'existences courageuses : exemples que vénère un peuple aux grands fronts luisants, bosselés, rasés. En toges flottantes, bleues, blanches, à pied, à cheval, à baudet, il s'agite délibérément, à moins que, étendu sous les voûtes de feuillage, il ne jouisse de la paix française... »

Il y a bien quelques ombres à ce brillant tableau. M. Robert Randau se charge de nous édifier sur les mœurs et déportements des mercantis, des usuriers qui sucent le sang du pauvre nègre. Quant à celui-ci, il peut être susceptible d'une certaine culture, mais cette culture ne dépasse guère le stade primaire. Les autres, les mieux doués, avec leurs facultés presque simiesques d'imitation, font illusion à l'Européen naïf ou mal averti. C'est une stupeur d'entendre sortir de ces bouches noires les formules de politesse en usage, chez nous, dans le meilleur monde, ou les lieux communs idéologiques dont les munit l'éducation du lycée. Tout cela est sans racines profondes. Élèves de nos écoles, de nos collèges ou de nos facultés, ces noirs pupilles de la France ne voient dans l'instruction qu'elle leur donne qu'un moyen de se pousser à une sinécure, un droit officiel à la paresse. « Bientôt, dit Paul Adam, ils sauront lire les morceaux choisis de nos encyclopédistes, de nos classiques. Molière leur enseignera l'individualisme. Rien ne leur manquera pour devenir les électeurs de parlementaires factieux. *Pour l'heure, nous pouvons compter sur cinquante ans de fidélité docile* et prête à tout comprendre de

nos besoins communs. La mosquée de terre rouge, sa pyramide hérissée de poutres dépassantes et qu'ornent, à la pointe, trois œufs d'autruche, couvriront encore longtemps des prières naïves et des salams sans commentaires intérieurs... »

Cinquante ans de fidélité !... On peut estimer un tel optimisme bien modeste. J'avoue mon étonnement de voir Paul Adam admettre, en somme, plus ou moins tacitement, ce préjugé spécieux imposé par une presse inconsciente et accepté, les yeux fermés, par des lecteurs sans expérience ni jugement, — à savoir que les colonies sont faites pour se détacher, un jour ou l'autre, de la Métropole. N'avons-nous pas l'exemple des colonies anglaises?... Ce sont là de ces comparaisons superficielles qui ne prouvent rien. Ceux qui les font oublient plusieurs choses, c'est d'abord que la seule colonie *réellement* détachée de l'Angleterre est l'Amérique du Nord, colonie très lointaine à l'époque où se fit la séparation, beaucoup plus lointaine qu'aujourd'hui, en un temps où il ne faut pas beaucoup plus de quatre jours pour aller à New-York. Nous autres nous sommes à vingt-quatre heures de l'Algérie, de la Tunisie, du Maroc. L'hostilité de ces régions, proches voisines, sinon limitrophes de la France, aurait pour nous les plus fâcheuses conséquences. L'hostilité de l'Égypte actuelle, qui pourrait fermer la route principale du commerce anglais, n'est pas envisagée sans crainte par les dirigeants de l'Angleterre, et c'est la raison qui fait que la prétendue indépendance de l'Égypte, soi-disant consentie par le Gouvernement britannique, ne doit être qu'une fiction.

Ajoutons que l'Amérique du Nord et les *dominions* sont peuplés par des colons de même sang, ou tout au moins de même race, de même civilisation que les hommes de la Métropole : il est juste que les mêmes droits soient accordés aux uns et aux autres. Il en va tout autrement dans les colonies françaises, où les Français et les Européens constituent une infime minorité en face d'indigènes, qui appartiennent à des races ou à des civilisations fort différentes, ou qui sont encore au dernier stade de la barbarie.

— Mais, dira-t-on, ces indigènes, même les plus arriérés, sont susceptibles d'éducation : ils le prouvent, en fréquentant nos écoles et en conquérant nos diplômes. Supposons même qu'ils veulent rester à l'état de nature. Sont-ils plus incultes

que certains de nos paysans, ou de nos ouvriers dégénérés à qui pourtant nous confions des bulletins de vote?

A quoi il est facile de répondre que ces « blancs » inférieurs ont, au moins sur les noirs ou les Bédouins de même catégorie, cet avantage d'avoir fait leurs preuves de Français, non pas seulement en se battant pour la France, mais en agissant, depuis des siècles, comme Français. D'autre part, la prétendue assimilation par l'école, ou par le matériel et l'extérieur de la civilisation européenne, est un trompe-l'œil qui ne résiste pas à un examen sérieux. Paul Adam qui croyait aux élites, à la domination nécessaire et bienfaisante des élites, n'aurait jamais admis une égalité possible entre les races humaines, pas plus qu'entre les individus. Le nombre n'est rien en face des élites. Qu'on ne vienne pas nous parler, avec un accent de résignation mystique, des millions de noirs, d'Arabes, de Berbères, ou de Maures qui s'opposent à la poignée misérable d'Européens que nous sommes. Sans nous, sans notre faiblesse, ces millions ne peuvent rien. Nous sommes l'argent, la force matérielle, l'intelligence, la justice. Nous avons toutes les armes entre nos mains. Si nous perdons la partie, c'est que nous l'aurons bien voulu, c'est que nous nous serons trahis nous-mêmes par sottise ou par ramollissement de civilisés.

Le malheur, pour la France démocratique, est d'être obligée de démentir dans la pratique des principes absurdes, anti-réels, anti-humains, si elle veut sauver sa puissance à l'extérieur ou même seulement sauver sa propre existence comme nation. La chimère de l'égalité nous oblige à faire des Français de tous nos sujets. Nous n'avons qu'un seul module de civisme, au rebours des Romains, nos prédécesseurs et nos maîtres, qui n'admettaient l'accession à la dignité civique qu'après trois ou quatre étapes préparatoires. Le jour où tout homme libre fut déclaré citoyen romain, tout fut perdu. Ouvrons la Cité française à quiconque en est digne, fût-ce en laissant à ces nouveaux citoyens leurs statuts religieux antérieurs, — mais à la condition que ce soit vraiment une élite qui s'agrégera à l'élite française, et non une cohue de barbares déguisés en Français, une tourbe livrée d'avance aux agitateurs, aux marabouts et aux chefs de corps. Cette tourbe elle-même, il est extrêmement important de nous occuper d'elle, d'essayer de l'enrôler dans nos cadres, en lui conférant peu à peu les degrés inférieurs du

civisme, — et surtout en attachant à chacun de ces grades des avantages matériels, certains et palpables : c'est là le point capital.

***

Parmi ces groupements ethniques ou religieux de l'Afrique occidentale, il en est un qui ne laisse pas d'inspirer à Paul Adam une certaine inquiétude, qu'il a toutes les peines du monde à calmer : je veux dire les Musulmans.

L'incertitude de l'auteur de *Notre Carthage* tient à ce qu'il était neuf dans la question, et surtout à ce qu'il n'avait jamais pris contact avec les milieux islamiques. Je ne réponds pas qu'il n'eût point approuvé la formule aujourd'hui à la mode : « La France nation musulmane. » Il y a aussi des nigauds ou des mauvais plaisants qui disent sans sourciller : « La France empire nègre. » Mais non, bonnes gens, mais non ! Tout cela n'a pas le sens commun. C'est aux Musulmans et aux nègres à devenir Français, s'ils y trouvent de l'agrément, et non point à nous à prendre le fez ou le boubou. Car c'est à cela que nous aboutissons avec notre snobisme islamisant.

Les mots d'« Islam, » de Moghreb », de « Hedjaz » employés à tort et à travers par des gens qui n'ont aucune idée de ce que c'est, ont fini par prendre chez nous un sens quasiment mystique. On ne les prononce qu'avec un air béat et content de soi. On s'en gargarise littérairement. On me contait à Constantinople que l'ambassadeur Constans, Toulousain plein de malice, répondait à un touriste naïf : « Vous croyez que la Mosquée Y... vous intéressera ? Allons donc ! C'est parce que Z... a écrit un papier dessus ! Oui, si Z... n'avait pas écrit son papier, personne n'irait voir la Mosquée Y... » Ce vieux journaliste avait raison : toute notre islamophilie n'est que littérature, quand ce n'est pas un moyen de parvenir, ou de se faire entretenir. Il est vrai qu'il y a « le mystère » de l'Islam, et que ce « mystère » fascine et fait délirer une foule de gens, mais, n'en doutez point, ce mystère-là, c'est celui de la déesse Tanit, telle que Flaubert nous la représenta dans *Salammbô*. Après avoir promené son héros plein d'émoi religieux, à travers les couloirs du temple et tout un labyrinthe de galeries souterraines, il finit par lui montrer, au fond d'un trou obscur, une pierre noire à peine dégrossie...

J'ai donc peur que des formules courantes, qu'il n'a pas eu le temps de vérifier, n'aient, à son insu, influencé Paul Adam, lorsqu'il a dû nous parler de l'Islam nigérien et soudanais. Pourtant, c'était un esprit assez rompu aux bonnes méthodes et assez observateur, pour deviner d'instinct et tout de suite de quel côté est la vérité.

Arrivé à Tombouctou « la mystérieuse, » véritable centre de l'Islam saharien, il se sent pris de cette inquiétude dont je parlais tout à l'heure. Il devine que ces Musulmans ne nous aiment pas et que, derrière ces murs aveugles des maisons en pisé, si l'on pense ou trame quelque chose, ce ne peut être que contre nous. Le nègre fétichiste est bien plus sympathique et affectueux pour le Français que le Musulman... Mais le voyageur se rassure en songeant que ces Musulmans de l'Afrique occidentale et équatoriale sont en somme en petit nombre comparés au reste de la population indigène. « Sur cinq millions de sujets que dirige le gouverneur de notre Soudan, un million et demi au plus adhère à l'Islam, et sans même se plier aux règles quelque peu gênantes... » Maintes fois, au cours de son voyage, il a l'occasion de constater combien la formation islamique des noirs est superficielle. Peut-être, au surplus, que, dans son for intérieur il pensait comme Renan : « *L'Islam est un progrès pour le nègre.* »

En tout cas, il a confiance dans l'action administrative, dans la diplomatie de nos gouverneurs pour ôter toute nocivité à l'Islam africain et pour le conduire vers des fins toutes françaises et tout humaines. Il estime habile que nous préférions encadrer et conduire le mouvement plutôt que de nous laisser déborder et menacer par lui. Et c'est ainsi qu'il applaudit à la fondation par le Gouvernement français d'une médersa, à Tombouctou, — de ce qu'il appelle drôlement « une Sorbonne d'argile blonde. » Ce qui lui paraît le fin du fin, c'est d'avoir mis à la tête de cette médersa « un professeur musulman d'Alger, qui apprend à ses élèves notre vœu de concilier les mœurs religieuses de l'Islam avec nos procédés libertaires de civilisation, » — c'est-à-dire l'eau avec le feu.

A cela je réponds : De quoi nous mêlons-nous? Ne pouvons-nous laisser les Musulmans tranquilles? Qu'ils bâtissent à leur guise des mosquées et des médersas : cela ne nous regarde pas, sauf le jour où ces mosquées et ces médersas deviendront des

centres d'agitation anti-française. Ce jour-là, un décret suffira pour les fermer. Mais quelle est cette rage d'aller cueillir nous-même les verges destinées à nous fouetter? Pourquoi nous évertuer à organiser l'Islam, qui ne l'est pas, à islamiser des gens qui n'ont pas envie de l'être, à rapprocher des fanatismes ou des ambitions politiques qui ne peuvent que se liguer contre nous? Comme si les Musulmans n'avaient pas déjà trop de tendance à s'aboucher en conciliabules séditieux, il faut que nous-mêmes leur fournissions les moyens de se voir et de comploter ensemble en toute sécurité, à notre barbe, avec l'estampille administrative! Il faut que nous allions chercher à Alger un professeur musulman pour réchauffer le zèle de ses coreligionnaires de Tombouctou. Il faut qu'en plein Paris nous fondions ce qu'on appelle ridiculement une Université musulmane pour permettre aux gens de Boukhara et de Delhi de venir prendre langue, chez nous, avec ceux de Rabat ou de Marrakech! Au lieu de les européaniser à Paris, nous les convions à s'y musulmaniser davantage! Sommes-nous fous ou imbéciles?

Sans doute on croit les tenir et les surveiller plus facilement en leur ouvrant les portes d'une bâtisse administrative et, encore une fois, en les encadrant de chefs, que l'on se flatte d'avoir conquis à l'influence française. Mais tout le monde sait bien que cette surveillance est illusoire. Récemment, en Tunisie, des gens coiffés de super-tarbouches et venus on ne sait d'où, ont parcouru toute la contrée, aux frais de la République, sous prétexte de quêter pour la mosquée de Paris. Qu'ont-ils dit à leurs coreligionnaires? Personne ne s'en est soucié. Couverts par le pavillon de la métropole, ils ont pu agir et parler impunément sous le nez des autorités locales impuissantes. J'admets la fidélité, le loyalisme de ces intermédiaires. Mais alors, — et pour cela même, — ils sont suspects à leurs coreligionnaires, et ainsi leur intervention n'est qu'une vaine parade.

On alléguera peut-être encore « la science musulmane » à maintenir ou à revivifier : à quoi serviraient nos « Sorbonnes » africaines ou nos médersas et zaouïas parisiennes. C'est un pur badinage. Il n'y a pas de science musulmane, pas plus qu'il n'exista de « science arabe » au Moyen-âge. Ils n'ont eu, à leur plus belle époque, que des compilateurs, la plupart du temps

juifs, — qui traduisaient, commentaient ou abrégeaient les auteurs grecs, latins, égyptiens et syriaques. Tout le reste n'est que billevesées et logomachie. Nos politiciens, qui refuseraient certainement des crédits pour l'érection d'une université thomiste ou d'une basilique du Sacré-Cœur destinée à rallier sous notre drapeau des populations entières, — ces mêmes politiciens gâchent des millions pour affermir les musulmans dans cette conviction que la science islamique est incomparable et irréductible à toute autre, puisqu'il lui faut des temples et des prêtres spéciaux, et qu'enfin l'Islam est appelé à la domination mondiale, puisque les chrétiens eux-mêmes se pâment d'admiration devant « le mystère de l'Islam, » collectionnent pieusement jusqu'aux babouches des croyants et ne sont jamais si fiers que lorsqu'ils courent chez le photographe se faire portraiturer en turban et en burnous. Qu'on dise que l'Islam est le paradis de la sensation et du rêve imprécis : je l'accorde avec empressement; mais il est la mort de la pensée, comme il est la mort de l'action, parce qu'il surexcite jusqu'à l'abrutissement, la sexualité. Cela ne l'empêche point d'avoir des sursauts et des réveils terribles. Nous faisons tout pour hâter ce réveil, sans vouloir comprendre que nous en serons les premières victimes.

Encore une fois, Paul Adam était trop un voyant pour ne pas se rendre compte du danger. Il le croit lointain, ou il préfère, afin d'exalter les énergies françaises par des conclusions optimistes, détourner la vue de ses lecteurs vers la considération de notre empire africain, de ses forces, de ses ressources, de ses richesses et de son avenir. C'est peut-être le plus sage. Arrêtons-nous donc avec lui sur cette vision fascinante par où se termine son livre : « Demain, la locomotive rendra voisines les eaux de la Méditerranée et celles du Niger, et celles du Congo. Demain, Tunis et Abécher, Alger et Brazzaville, Oran et Dakar seront les préfectures d'un seul empire cohésif, à vingt millions d'habitants. Vingt millions de consommateurs pour les industries de nos ouvriers. Vingt millions d'amis loyaux pour le renforcement de nos armées. Vingt millions de cultivateurs et de pasteurs pour l'enrichissement et l'aise du monde... »

* * *

Cet enthousiasme, — je ne me le dissimule pas, — est combattu par un certain nombre de préjugés tenaces et d'objections spécieuses qui conservent toujours une grande force derrière la muraille de Chine dont s'enclôt la petite France continentale.

Des gens graves vous disent : « Laissez-nous tranquilles avec vos noirs et vos bédouins ! L'Afrique n'a pour nous qu'une importance tout à fait secondaire. Notre intérêt est sur le Rhin. C'est vers le Rhin que doivent converger toutes les décisions françaises !... »

Admettons que nous ayons, de ce côté-là, les mêmes possibilités d'action, le même avenir qu'en Afrique, — il n'en reste pas moins vrai que nos colonies et plus spécialement nos colonies africaines, sont devenues d'un poids capital pour les décisions françaises sur le Rhin ! Qu'on aille à l'exposition de Marseille : on y verra tout ce que ces colonies, pendant la dernière guerre, ont fourni d'hommes et de denrées à la Métropole. Quinze cent mille soldats, et des millions de tonnes pour le ravitaillement métropolitain, — voilà le bilan. La France ne peut plus se passer de l'Afrique. Cela est vrai dès maintenant. Et il faut encore envisager l'avenir. Par ce temps de folie bolchéviste, il semble assez opportun de songer à se ménager un suprême refuge contre la barbarie. Qui sait si l'Afrique n'offrira pas une retraite à la civilisation occidentale en déroute, ou aux chrétientés fugitives, comme cela se passe aux premiers siècles du christianisme ?...

Mais écartons ces anticipations lugubres ! Ne considérons que le présent. Paul Adam a raison de célébrer l'Afrique. Après tout ce qu'on peut dire à sa louange, il y voit, comme moi-même, une merveilleuse école d'énergie. C'est une joie et un honneur pour moi de constater qu'en ceci sa pensée se confond fraternellement avec la mienne. Si l'Afrique, à la longue, défait et corrompt beaucoup de ceux qui se sont donnés à elle, — pour les corps jeunes et vigoureux, les âmes ardentes, elle est un révulsif de premier ordre. Elle rend la santé morale au civilisé malade de trop de civilisation, — ou plutôt malade des mœurs et des idées vénéneuses élaborées par une fausse civilisation, sans idéal, sans règle et sans âme. Elle développe non seulement

chez le chef, mais chez le moindre soldat, le moindre pionnier européen, des facultés d'initiative et d'organisation, tenues en bride ou annihilées dans la Métropole. Qu'on veuille bien réfléchir à ce simple fait : la plupart des grands chefs, qui se sont signalés au cours de la dernière guerre mondiale, — les Galliéni, les Joffre, les Lyautey, les Mangin, les Gouraud, — sont des Africains, c'est-à-dire des ouvriers de guerre qui ont pris l'habitude de vivre en état de défense et d'alerte perpétuelles, des maîtres qui n'ont pas peur des décisions rapides ni des responsabilités, qui enfin sont des manieurs de peuples, des hommes qui savent comme on parle à des hommes et comme on s'en fait écouter...

Et puis, il y a autre chose encore qui attire invinciblement vers l'Afrique les hommes libres et courageux, tous ceux qui se sentent à l'étroit dans le vieux logis familial : c'est la fascination du mystère et de l'inconnu, cet amour des terres sans maîtres, qui suscite les actions héroïques, enfin l'illusion qui fait les inventeurs d'Eldorados, l'éternel voile de Tanit. Tant qu'il y aura des pays vierges, ou retombés à la barbarie, il y aura des conquérants. C'est une erreur de croire que l'ère des *conquistadors* est close. Au mépris d'un progrès chimérique, le monde recommence perpétuellement son histoire. Et voilà pourquoi la lignée des Africains n'est pas près de finir, qu'ils s'appellent Marchand, Baratier (1), ou Charles de Foucault. En dépit de tous les déboires et de tous les désastres, ils ne s'arrêteront pas, ils iront toujours en avant, poussés par un instinct qui est plus fort que leur volonté, par quelque chose d'inexplicable et de sublime.

Paul Adam a exprimé cela dans des pages qui sont peut-être les plus belles de son livre. Après avoir constaté l'incurie gouvernementale, la stupide ignorance parlementaire qui se désintéresse de notre empire africain, il reprend d'un ton superbe : « Qu'importe ! on restaurera Carthage tout entière !... Dans le Sahara, le dromadaire ne marche-t-il pas droit devant lui jusqu'à l'instant de sa mort ? Quand la fatigue l'a épuisé, il tend de plus en plus le cou, comme si la tête voulait entraîner le reste du corps encore plus loin. Mais le corps pèse et s'affaisse. Il

(1) Quelle excellente occasion de relire, après *Notre Carthage*, les *Souvenirs de la Mission Marchand* et toute la série africaine du colonel Baratier ! (Fayard, éditeur.)

ne se relèvera plus. Lorsque la caravane a défilé tout entière, lorsque le bruit familier s'amoindrit à distance, l'animal prend peur de la solitude. Une dernière fois, il tend le cou vers la vie qui s'éloigne. L'effort est vain. Alors le méhari résigné pose sa tête lasse sur le flanc, et, doucement, il expire. Le fidèle serviteur disparaît, sans murmure, *puisque son œuvre continue...* »

N'avais-je pas raison de dire, en commençant, que ce livre de Paul Adam est, sinon le plus beau, du moins le meilleur, le plus sain, le plus vivifiant qu'il ait écrit? D'un bout à l'autre, il y circule un souffle de lyrisme et d'épopée. C'est un coup de clairon entraînant. Et cet appel guerrier n'est pas une vaine fanfaronnade. Il convie les cœurs intrépides, les hommes aux corps rudes et à la volonté inflexible à des tâches viriles dont le bénéfice est évident et la gloire assurée. La véritable action française, ce sont des voyants comme lui qui la prêchent, en désignant à l'énergie nationale des buts certains, au lieu de consumer son effort en critiques et en disputes la plupart du temps inféecondes, — et enfin en invitant la race à se retremper dans un milieu jeune, où elle reprendra les vertus qui font des peuples vigoureux d'abord, — c'est là chose essentielle, car on ne bâtit rien sur la décrépitude, — des peuples assez forts pour se lancer joyeusement vers l'avenir et s'imposer par raison les disciplines nécessaires à toute grande entreprise.

Louis Bertrand.

LA RUSSIE DES TSARS

PENDANT LA GRANDE GUERRE

X [1]

LA MISSION DE M. ALBERT THOMAS

Dimanche, 22 avril 1917.

Ce soir, à onze heures, Albert Thomas débarque à la gare de Finlande avec une longue suite d'officiers et de secrétaires.

Du même train descend une vingtaine d'exilés notoires, qui viennent de France, d'Angleterre, de Suisse. Aussi, la gare est pavoisée de drapeaux rouges. Une foule compacte se masse à tous les abords. De nombreuses délégations, portant des bannières écarlates, sont groupées à l'entrée du *hall* et la « garde rouge, » qui remplace la police urbaine, aligne sur le quai les plus beaux spécimens d'apaches, cravatés de rouge, banderolés de rouge, dont s'honore la municipalité de Pétrograd.

Dès que le train paraît, un orage d'acclamations éclate. Mais la gare est à peine éclairée, un brouillard glacial épaissit l'air, un chaos de bagages et de caisses est accumulé çà et là jusque sur les voies, de sorte que ce retour des proscrits est à la fois triomphal et sinistre.

Milioukow, Téretchenko et Konovalow sont venus avec moi au-devant de la mission française. Après les salamalecs officiels,

(1) Voyez la *Revue* du 15 décembre 1921, des 1er et 15 janvier, 15 février, 1er et 15 mars, 1er mai, 1er et 15 juin 1922.

j'emmène Albert Thomas vers ma voiture, au milieu de l'ovation générale.

Ce spectacle, si différent de celui qu'il a vu en mai 1916, l'émeut dans sa fibre révolutionnaire. Il promène autour de lui des regards étincelants. Plusieurs fois, il me dit :

— Mais c'est la Révolution dans toute sa grandeur, dans toute sa beauté!...

A l'hôtel de l'Europe, où un appartement lui est réservé, nous causons. Je le mets au courant de ce qui s'est passé depuis qu'il a quitté la France; je lui expose combien la situation s'est aggravée en ces deux dernières semaines; je lui raconte le conflit qui s'est élevé entre Milioukow et Kérensky; je fais valoir enfin les considérations qui nous commandent, selon moi, de soutenir le ministre des Affaires étrangères, puisqu'il représente la politique de l'Alliance.

Albert Thomas m'écoute avec soin et m'objecte :

— Nous devons faire grande attention de ne pas froisser la démocratie russe... Je suis venu précisément ici pour me rendre compte de tout cela... Nous reprendrons la conversation demain.

***

Lundi, 23 avril.

Je réunis à déjeuner, autour d'Albert Thomas, Milioukow, Téretchenko, Konovalow, Nératow et mon personnel.

Les trois ministres russes affectent l'optimisme. On parle du dualisme qui se manifeste dans le Gouvernement. Milioukow s'explique avec sa bonne humeur habituelle et une grande largeur d'idées, sur le conflit qui s'est élevé entre lui et Kérensky. Albert Thomas écoute, interroge, se prononce peu, sauf pour accorder à la Révolution russe un immense crédit de confiance et un éloquent tribut d'admiration.

Quand mes invités sont partis, Albert Thomas demande à m'entretenir en tête-à-tête dans mon cabinet. Là, sur un ton d'amicale gravité, il me dit :

— M. Ribot m'a confié une lettre à votre adresse, en me laissant juge du moment où je devrai vous la remettre. Votre caractère m'inspire trop d'estime pour que je ne vous la remette pas immédiatement.

Elle porte la date du 13 avril. Je la lis, sans la moindre surprise, sans la moindre émotion. La voici.

Paris, le 13 avril 1917.

Monsieur l'Ambassadeur,

Le Gouvernement a pensé qu'il serait utile d'envoyer en mission extraordinaire à Pétrograd le ministre de l'Armement et des Fabrications de guerre. Vous m'avez fait savoir que M. Albert Thomas, à raison des souvenirs qu'il a laissés en Russie et de l'influence qu'il peut exercer dans certains milieux, serait bien accueilli par le Gouvernement provisoire et en particulier par M. Milioukow.

Pour qu'il puisse exercer son action en toute liberté, je vous prie de vouloir bien revenir en congé en France après vous être entendu avec lui sur le moment de votre départ. Vous remettrez les affaires de l'ambassade à M. Doulcet qui les gèrera en qualité de chargé d'affaires, jusqu'à la désignation de votre successeur.

Il a paru au Gouvernement que la situation que vous avez occupée auprès de l'Empereur vous rendrait plus difficile de remplir vos fonctions auprès du Gouvernement actuel. Vous vous rendez compte qu'à un état de chose nouveau, il faut un homme nouveau, et vous m'avez déclaré, dans un sentiment dont j'apprécie toute la délicatesse, que vous étiez prêt à vous effacer dans l'intérêt public, en faisant abstraction de toute considération personnelle. Je tiens à vous remercier de cette preuve de désintéressement qui ne me surprend pas de votre part, et à vous dire en même temps que nous n'oublierons pas les grands services que vous avez rendus à notre pays.

Quand vous serez de retour en France, nous examinerons ensemble quelle situation nous pourrons vous faire, en tenant compte dans la plus large mesure possible de vos intérêts et de vos convenances personnels.

Veuillez recevoir, mon cher Ambassadeur, les assurances de ma haute considération et de mes sentiments les meilleurs.

A. Ribot.

Ma lecture terminée, je dis à Albert Thomas :

— Cette lettre ne contient rien à quoi je n'acquiesce ou dont je ne sois très touché. Jusqu'à mon départ, qu'il me paraît difficile de fixer plus tôt que le 10 mai, je vous aiderai de mon mieux.

Il me serre chaleureusement les mains et reprend ;

— Je n'oublierai jamais la dignité de votre attitude et je serai heureux d'y rendre hommage dans le télégramme que je vais adresser aujourd'hui même au Gouvernement de la République.

Puis, après avoir concerté avec moi un programme de visites et de travail, il se retire.

***

Mardi, 24 avril.

J'ai convié mes collègues d'Angleterre et d'Italie à déjeuner avec Albert Thomas.

Carlotti se déclare entièrement de mon avis, quand j'affirme que nous devons soutenir Milioukow contre Kérensky et que ce serait une faute grave de ne pas opposer au *Soviet* l'autorité politique et morale des Gouvernements alliés. Je conclus :

— Avec Milioukow et les modérés du Gouvernement provisoire, nous avons une chance encore d'enrayer les progrès de l'anarchie et de maintenir la Russie dans la guerre. Avec Kérensky, c'est le triomphe assuré du *Soviet*, ce qui veut dire le déchaînement des passions populaires, la destruction de l'armée, la rupture des liens nationaux, la fin de l'État russe. Et, si l'écroulement de la Russie est désormais inévitable, au moins n'y mettons pas la main!

Appuyé par Buchanan, Albert Thomas se déclare catégoriquement pour Kérensky :

— Toute la force de la démocratie russe est dans son élan révolutionnaire. Kérensky seul est capable de fonder, avec le *Soviet*, un gouvernement digne de notre confiance.

***

Mercredi 25 avril.

Nous dînons ce soir, Albert Thomas et moi, à l'ambassade d'Angleterre. Mais, dès sept heures et demie, je le vois entrer dans mon cabinet : il vient me raconter une longue conversation qu'il a eue, cet après-midi, avec Kérensky et dont le thème principal a été la revision des « buts de guerre. »

Kérensky a insisté avec énergie sur la nécessité de procéder à cette revision, conformément à la résolution du *Soviet;* il estime que les Gouvernements alliés perdront tout crédit devant

la démocratie russe, s'ils ne renoncent pas ouvertement à leur programme d'annexions et d'indemnités.

— J'avoue, me dit Albert Thomas, que je suis très impressionné par la force de ses arguments et par l'ardeur qu'il a mise à les soutenir...

Puis, reprenant la métaphore dont Cachin se servait naguère, il conclut :

— Nous serons obligés de jeter du lest.

Je lui objecte que la démocratie russe est bien novice, bien ignorante, bien inculte, pour prétendre dicter la loi à la démocratie française, à la démocratie anglaise, à la démocratie italienne, à la démocratie américaine, et que c'est toute la politique de l'Alliance qui est en jeu. Il répète :

— N'importe ! Nous devons jeter du lest !

Mais il est déjà près de huit heures. Nous partons pour l'ambassade d'Angleterre.

Les autres invités sont le prince et la princesse Serge Bélosselky, la princesse Marie Troubetzkoï, M. et Mme Polovtsow, etc...

Albert Thomas se met en frais d'amabilités et il plaît par son animation, par son esprit, par son langage vif et coloré, par son défaut total de pose.

Deux ou trois fois pourtant, j'observe que sa franchise gagnerait à être plus discrète, moins expansive, plus voilée. C'est ainsi qu'il appuie avec trop de complaisance sur son passé révolutionnaire, sur son rôle dans la grève des cheminots en 1911, sur la satisfaction voluptueuse qu'il ressent, à se sentir ici dans une atmosphère d'ouragan populaire. Peut-être ne parle-t-il de la sorte que pour n'avoir pas l'air de renier ses antécédents politiques.

***

Jeudi, 26 avril.

Milioukow me dit ce matin avec mélancolie :

— Ah ! vos socialistes ne facilitent pas ma tâche !

Puis il me raconte que, devant le *Soviet*, Kérensky se flatte de les avoir tous convertis à ses idées, même Albert Thomas, et qu'il se croit déjà seul maître de la politique extérieure.

— Ainsi, ajoute-t-il, savez-vous le tour qu'il vient de me jouer ? Il a fait annoncer par la presse, dans la forme d'un « communiqué » officieux, que le Gouvernement provisoire prépare une note aux Puissances alliées pour exposer, d'une

façon précise, ses vues sur les buts de guerre. Et c'est par les journaux que moi, le ministre des Affaires étrangères, j'apprends cette soi-disant résolution du Gouvernement provisoire... Voilà comme on me traite ! On cherche évidemment à me forcer la main... Je porterai la question ce soir devant le Conseil des ministres.

Je justifie de mon mieux la conduite des députés socialistes, en ne leur attribuant que des pensées de conciliation.

Une heure plus tard, je retrouve Albert Thomas à l'ambassade, où Kokovtsow vient nous rejoindre pour déjeuner. De même qu'hier soir, il se complaît à raconter des anecdotes sur la période turbulente de son passé politique. Mais les souvenirs qu'il évoque sont plus précis, plus affirmatifs encore. Il ne cherche plus seulement à éviter l'apparence de renier ses actes d'autrefois ; il tient à montrer que, s'il est ministre du Gouvernement de la République, c'est comme représentant du parti socialiste. Kokovtsow, toujours correct, goûte peu ces histoires, qui le choquent dans ses instincts d'ordre et de discipline, dans son culte de la tradition et de la hiérarchie.

Après leur départ, je réfléchis à l'orientation qu'Albert Thomas imprime, de plus en plus, à sa mission et je me décide à envoyer à Ribot le télégramme suivant :

Si, comme je le crains, le Gouvernement russe nous sollicite à reviser nos accords antérieurs sur les bases de la paix, nous ne devrons pas hésiter, selon moi, à lui déclarer que nous maintenons énergiquement ces accords, en affirmant une fois de plus notre résolution de poursuivre la guerre jusqu'à la victoire définitive.

Si nous n'écartons pas la négociation, à laquelle les dirigeants du parti social-démocrate, et même M. Kérensky, espèrent nous amener, les conséquences peuvent en être irréparables.

Le premier effet sera d'enlever tout crédit aux hommes du Gouvernement provisoire, tels que le prince Lvow, M. Goutchkow, M. Milioukow, M. Chingarew, etc., qui luttent si courageusement pour réveiller le patriotisme russe et sauver l'Alliance. Du même coup, nous paralyserons les forces qui, dans le reste du pays et dans l'armée, n'ont pas encore été atteintes par la propagande pacifiste. Ces forces sont trop lentes à réagir contre la prépondérance despotique de Pétrograd, parce qu'elles sont mal organisées et dispersées ; elles n'en constituent pas moins une

réserve d'énergie nationale, qui peut exercer sur la suite de la guerre une influence énorme.

L'attitude décisive que je me permets de vous recommander risque assurément d'entraîner, comme conséquence extrême, la rupture de l'Alliance. Mais, si grave que soit cette éventualité, je la préfère encore aux suites de la négociation équivoque que le parti socialiste se prépare, me dit-on, à nous proposer. En effet, dans le cas où nous devrions continuer la guerre sans le concours de la Russie, nous pourrions retirer de la victoire, aux dépens de notre alliée défaillante, un ensemble de profits hautement appréciables. Et cette perspective émeut déjà, de la façon la plus forte, un grand nombre de patriotes russes. Dans le cas contraire, je crains que le Soviet *de Pétrograd ne devienne promptement le maître de la situation et que, par la complicité des pacifistes de tous les pays, il n'impose la paix générale.*

Avant d'expédier ce télégramme, je crois devoir en donner lecture à Albert Thomas et je vais le voir, à l'hôtel de l'Europe, avant le dîner.

Il m'écoute sans surprise, puisqu'il connaît mes idées ; mais, dès les premiers mots, il prend l'air dur et revêche. Quand j'ai terminé, il me déclare d'un ton sec :

— Mon opinion est radicalement contraire... Vous tenez beaucoup à envoyer ce télégramme ?

— Oui ; car j'y ai beaucoup réfléchi.

— Alors, envoyez-le ; mais que ce soit le dernier !

Je lui expose que, jusqu'au jour où je serai régulièrement relevé de mes fonctions, j'ai le devoir de continuer à renseigner le Gouvernement. Tout ce que je peux faire pour ne pas contrecarrer sa mission, c'est de m'interdire l'action. J'ajoute :

— Je suis convaincu que vous faites fausse route. Aussi, quand nous sommes en tête-à-tête, je m'efforce de vous éclairer et je ne vous cache rien de ce que je pense. Mais, vis-à-vis des tiers, je vous affirme que je m'applique toujours à présenter vos idées sous le meilleur aspect.

— Je le sais et je vous en remercie.

Au moment où je le quitte, il me montre sur sa table quelques livres, dont les poésies d'Alfred de Vigny :

— Ces volumes-là, me dit-il, sont mes compagnons habituels de voyage. Vous voyez que je les choisis bien.

Nous nous quittons sur une amicale poignée de mains.

***

Vendredi, 27 avril

Désireux de préciser son attitude, Albert Thomas adresse à Ribot un long télégramme :

— *J'ai admis que M. Paléologue envoyât encore le télégramme d'hier où il reprend son hypothèse d'une défaillance prochaine de la Russie et recommande au Gouvernement une attitude décisive. Ce télégramme sera le dernier. J'entends désormais, sous ma responsabilité, renseigner seul le Gouvernement et fixer avec lui la politique à suivre.*

Quelles que soient les difficultés, difficultés terribles, dans lesquelles se débat le Gouvernement provisoire, si forte que soit la poussée des socialistes anti-annexionnistes, ni le sort de la guerre ni celui de l'Alliance ne me semblent menacés.

Voici quelle est, à mon sens, exactement la situation :

Les socialistes somment le Gouvernement et particulièrement M. Kérensky de rédiger une note diplomatique par laquelle les Alliés seraient invités à reviser ensemble leurs buts de guerre. M. Milioukow estime ne pouvoir céder. Entre les deux tendances le Gouvernement est hésitant. Je crois pouvoir m'employer à chercher une solution provisoire qui permette d'abord ce que je considère comme capital, que le Gouvernement actuel ne soit ni ébranlé ni disloqué.

Même si M. Milioukow ne devait pas l'emporter et si le Gouvernement provisoire devait nous faire une proposition de revision des accords, je supplie qu'on ne s'émeuve pas. Nous verrons sans doute encore des incidents, peut-être des troubles. Mais tous ceux qui sont en contact avec l'armée révolutionnaire me confirment qu'une amélioration réelle de la situation se produit progressivement.

Aidé par nos encouragements et notre activité, le patriotisme révolutionnaire peut et doit *se dégager. Il ne faut pas qu'une politique imprudente le détourne de nous.*

Albert Thomas, que je revois dans la journée, me dit :

— J'ai tenu à bien marquer l'opposition de nos deux thèses. Somme toute, ce qui nous sépare, c'est que vous n'avez pas foi dans la vertu des forces révolutionnaires, tandis que moi, j'y crois absolument.

— Je suis prêt à admettre que, chez les peuples latins et

anglo-saxons, les forces révolutionnaires ont parfois une vertu étonnante d'organisation et de rénovation. Mais, chez les peuples slaves, elles ne peuvent être que dissolvantes et destructives : elles aboutissent fatalement à l'anarchie.

Ce soir, je dîne à Tsarskoïé-Sélo, chez le grand-duc Paul et la princesse Paley. Il n'y a que la famille : la jeune grande-duchesse Marie-Pavlowna seconde, Wladimir Paley et les deux fillettes, Irène et Nathalie.

Depuis la Révolution, c'est la première fois que je reviens dans la maison.

Le grand-duc porte la tenue de général, avec la croix de Saint-Georges, mais sans le chiffre impérial, sans les aiguillettes d'aide de camp général. Il a conservé sa dignité calme et simple; toutefois, sa figure amaigrie est comme gravée de tristesse. La princesse est toute vibrante de douleur et d'exaspération.

Jour par jour, heure par heure, nous reconstituons en commun les tragiques semaines que nous venons de vivre.

En traversant les salons pour passer à table, la même pensée nous arrête, un instant. Nous contemplons ce décor somptueux, ces tableaux, ces tapisseries, cette profusion de meubles et d'objets précieux... A quoi bon tout cela désormais? Que deviendront toutes ces merveilles et ces richesses?... Avec des larmes dans les yeux, la pauvre princesse me dit :

— Bientôt peut-être, cette maison, où j'ai mis tant de moi-même, nous sera confisquée!...

Tout le reste de la soirée est fort mélancolique; car le grand-duc et sa femme sont aussi pessimistes que moi.

La princesse me raconte que, avant-hier, en longeant la grille du parc Alexandre, elle a vu, de loin, l'Empereur et ses filles. Il s'amusait à briser la glace d'un bassin avec un bâton ferré. Cet amusement durait depuis plus d'une heure! Des soldats, qui regardaient aussi par la grille, lui criaient : « Dans quelques jours, quand la glace sera fondue, qu'est-ce que tu f..eras? » Mais l'Empereur était trop loin pour l'entendre.

Le grand-duc me raconte à son tour :

— L'emprisonnement des malheureux souverains est devenu si sévère que nous ne savons presque rien de ce qu'ils pensent et de ce qu'ils font... Cependant, la semaine dernière, j'ai pu m'en-

tretenir d'eux avec le P. Wassiliew qui venait de célébrer les offices de Pâques dans la chapelle du palais. Il m'a dit qu'on l'avait laissé plusieurs fois seul avec l'Empereur pour lui faire accomplir ses devoirs religieux et qu'il l'avait d'abord trouvé très morne, très abattu, la voix sourde et cherchant ses mots. Mais, après la communion du jeudi saint, le cher Empereur s'est ranimé subitement. Et ça lui a même inspiré deux jours plus tard, un geste bien touchant! Vous savez que, dans la nuit de Pâques, après la messe de la Résurrection, tous les fidèles s'embrassent les uns les autres en répétant : « Christ est ressuscité!... » Or, cette nuit-là, l'officier de service et quelques hommes de garde s'étaient glissés à la suite de la famille impériale dans la chapelle du palais. Quand la messe a été finie, l'Empereur s'est approché de leur groupe qui se tenait à l'écart et, ne voulant plus voir en eux que des frères chrétiens, il les a tous embrassés pieusement sur la bouche.

A dix heures, je reprends le chemin de Pétrograd.

***

Samedi, 28 avril.

Ainsi que Milioukow me le disait avant-hier, les socialistes français, Albert Thomas en tête, font ici une belle besogne!

Déconcertés par la froideur injurieuse dans laquelle le *Soviet* s'obstine à leur égard, ils croient l'amadouer, le séduire par des complaisances, des courbettes, des flatteries. Leur dernière invention est de subordonner à un plébiscite la restitution de l'Alsace-Lorraine à la France. Ils oublient que l'Allemagne n'a pas accepté le plébiscite en 1871; ils affectent de ne pas voir qu'une consultation populaire, organisée par l'autorité allemande, serait nécessairement falsifiée, que la première condition d'un scrutin libre serait l'expulsion des Allemands au delà du Rhin, qu'il faut donc vaincre d'abord et à tout prix. Enfin, ils semblent ignorer que la France, en revendiquant l'Alsace-Lorraine, poursuit uniquement la réparation du droit.

La société russe, je parle de la plus haute, est curieuse à observer actuellement.

J'y remarque trois courants d'opinion ou plutôt trois attitudes morales à l'égard de la Révolution.

En principe, toute l'ancienne clientèle du tsarisme, toutes

les familles qui, par la naissance ou par la fonction, contribuaient à l'éclat du régime impérial, sont restées fidèles aux souverains déchus. Je constate néanmoins que je n'entends presque jamais affirmer cette fidélité, sans qu'on y joigne des propos sévères, acrimonieux, pleins d'irritation et de rancune, sur la faiblesse de Nicolas II, sur les aberrations de l'Impératrice, sur les intrigues néfastes de leur camarilla. Comme il advient toujours dans les partis évincés du pouvoir, on s'attarde indéfiniment à la réminiscence des événements accomplis, à la recherche des responsabilités encourues, au jeu stérile des hypothèses rétrospectives et des incriminations personnelles. Politiquement, ce groupe, si nombreux qu'il soit, ne comptera bientôt plus, parce qu'il s'enferme chaque jour davantage dans ses souvenirs ou ne s'occupe du présent que pour l'accabler de sarcasmes et d'injures.

Toutefois, dans ces mêmes parages sociaux, je recueille de temps à autre une impression différente. C'est le plus souvent à la fin des soirées, quand les importuns et les frivoles sont partis, quand la conversation se fait plus intime. Alors, en termes discrets, retenus et graves, on examine la possibilité d'un ralliement au régime nouveau. N'est-ce pas une lourde faute de ne pas soutenir le Gouvernement provisoire? N'est-ce pas faire le jeu des anarchistes de refuser aux dirigeants actuels l'appui des forces conservatrices?... Ce langage n'éveille généralement qu'un faible écho : il n'en est pas moins honorable et courageux; car il s'inspire d'un patriotisme élevé; il n'est déterminé que par le sentiment des nécessités publiques, par la conscience des périls mortels qui menacent la Russie. Mais, autant que je sache, aucune des personnes que j'ai entendues s'exprimer de la sorte, n'a encore osé franchir le Rubicon.

Je discerne enfin, dans les rangs supérieurs de la société, une troisième attitude à l'égard de l'ordre nouveau. Pour la bien décrire, il ne faudrait pas moins que la verve amusante et la plume acérée de Rivarol. Je fais allusion au travail secret de certains salons, au manège de certains *pridvorny*, officiers ou fonctionnaires, habiles et ambitieux, qu'on voit se faufiler dans les antichambres du Gouvernement provisoire, offrant leur concours, sollicitant une mission, un emploi, faisant valoir sans vergogne l'influence exemplaire qu'aurait leur conversion politique, spéculant avec une tranquille impudeur sur le pres-

tige de leur nom, sur la valeur indéniable de leurs talents administratifs ou militaires. Quelques-uns me semblent avoir exécuté avec une remarquable prestesse leur retournement d'habit. Comme disait Norvins en 1814, « je ne savais pas que les serpents fussent aussi prompts à changer de peau... » Il n'est rien de tel qu'une révolution pour nous faire apercevoir le fond de la nature humaine, pour nous découvrir les dessous de la mascarade politique et l'envers du décor social.

***

Dimanche, 29 avril.

Depuis le début du drame révolutionnaire, il n'est pas de jour qui n'ait été marqué par des cérémonies, des processions, des représentations, des cortèges. C'est une suite ininterrompue de manifestations, triomphales, protestataires, commémoratives, inaugurales, expiatoires, funèbres, etc. L'âme slave s'y complaît et s'y délecte, avec sa sensibilité ardente et vague, avec son instinct profond de la communauté humaine, avec son goût si vif de l'émotion esthétique et pittoresque. Toutes les sociétés et corporations, tous les groupements, politiques, professionnels, religieux, ethniques, sont venus exposer au *Soviet* leurs doléances et leurs aspirations.

Lundi de Pâques, 16 avril, j'ai croisé, non loin du monastère de Saint-Alexandre Newsky, une longue file de pèlerins qui se rendaient au Palais de Tauride, en psalmodiant. Ils portaient de grands drapeaux rouges sur lesquels on lisait : *Christ est ressuscité! Vive l'Église libre!* ou : *Au peuple libre, l'Église libre et démocratique!*

Le jardin de Tauride a vu se dérouler aussi des cortèges de Juifs, de musulmans, de bouddhistes, d'ouvriers et d'ouvrières, de paysans et de paysannes, d'instituteurs et d'institutrices, de jeunes apprentis, d'orphelins, de sourds-muets, de sages-femmes! Il y a même eu un défilé de filles publiques!... O Tolstoï! Quelle suite à *Résurrection!*

Aujourd'hui, ce sont les mutilés de la guerre qui, au nombre de plusieurs milliers, vont protester contre les théories pacifistes du *Soviet*. Une musique militaire les précède. Des bannières écarlates flottent, au premier rang, avec ces inscriptions: *Guerre pour la liberté jusqu'à notre dernier souffle!* ou : *Gloire à nos morts! Qu'ils ne soient pas tombés en vain!* ou encore :

Regardez nos blessures! Elles exigent la victoire! ou enfin : *Les pacifistes déshonorent la Russie. A bas Lénine!*

Spectacle héroïque et pitoyable! Les blessés les plus valides se traînent lentement, alignés tant bien que mal; la plupart sont amputés. Les plus infirmes, enveloppés de bandages, sont installés sur des camions. Des sœurs de la Croix-Rouge guident les aveugles.

Cette troupe douloureuse semble résumer toute l'horreur de la guerre, tout ce que la chair humaine peut endurer de mutilations et de tortures. Un recueillement religieux l'accueille; sur son passage les têtes se découvrent, les yeux se trempent de larmes; une femme en deuil s'agenouille en sanglotant.

Au coin de la Liteiny, où la foule est plus dense et l'élément ouvrier plus nombreux, des applaudissements éclatent.

Hélas! je crains fort que, parmi ces spectateurs qui viennent d'applaudir, plus d'un n'aille, ce soir, faire ovation à Lénine. Le peuple russe applaudit à tous les spectacles, quel qu'en soit le sens, pourvu qu'ils émeuvent sa sensibilité et son imagination.

***

Lundi, 30 avril.

L'anarchie monte et s'étale, avec la force incoercible d'une marée d'équinoxe.

Dans l'armée, toute discipline a disparu. Les officiers sont partout insultés, bafoués, et, s'ils résistent, massacrés. On estime à plus de 1 200 000 le nombre des déserteurs qui parcourent la Russie, obstruant les gares, enlevant d'assaut les wagons, arrêtant les trains, paralysant ainsi tous les transports militaires et civils. C'est surtout dans les gares de jonction qu'ils sévissent. Un train arrive : ils obligent les voyageurs à descendre, s'installent à leurs places et contraignent le chef de gare à aiguiller le train dans la direction où il leur plaît d'aller. D'autres fois, c'est un train chargé de troupes, destinées au front. A une station, les soldats descendent, organisent un meeting, un contre-meeting, délibèrent pendant une heure, deux heures, puis, en fin de compte, exigent qu'on les ramène à leur point de départ.

Dans l'administration, le désordre n'est pas moindre. Les chefs ont perdu toute autorité sur leurs employés, qui, d'ail-

leurs, passent la majeure partie de leur temps à palabrer dans des *soviets* ou à manifester dans la rue.

Naturellement, la crise alimentaire ne s'atténue pas, si même elle ne s'aggrave. Et pourtant, il y a dans les gares de Pétrograd 4 000 wagons chargés de farine. Mais les camionneurs refusent de travailler. Alors le *Soviet* publie un appel éloquent :

Camarades camionneurs!

N'imitez pas l'ignominie de l'ancien régime! Ne laissez pas vos frères mourir de faim! Déchargez les wagons!

Les camarades camionneurs répondent unanimement : « Nous ne déchargerons pas les wagons, parce qu'il ne nous plaît pas de les décharger. Nous sommes libres! »

Lorsque, un jour enfin, il plaît aux camarades camionneurs de décharger les wagons de farine, ce sont les boulangers qui refusent de travailler. Alors, le *Soviet* publie un appel éloquent :

Camarades boulangers!

N'imitez pas l'ignominie de l'ancien régime! Ne laissez pas vos frères mourir de faim! Faites du pain!

Les camarades boulangers répondent unanimement : « Nous ne ferons pas de pain, parce qu'il ne nous plaît pas d'en faire! Nous sommes libres! »

Dans les rues, beaucoup d'*izvochtchiks* refusent de tenir la droite, parce qu'ils sont libres. Mais, comme l'unanimité ne s'est pas réalisée entre eux, il en résulte de continuelles collisions.

La police, qui était la principale, sinon la seule armature de cet immense pays, n'existe plus nulle part; car la « garde rouge, » sorte de milice municipale, instituée dans quelques grandes villes, n'est qu'un ramassis de déclassés et d'apaches. Et, comme toutes les prisons ont été ouvertes, c'est miracle qu'on ne signale pas plus de violences contre les personnes et les propriétés.

Cependant, les troubles agraires se multiplient, surtout dans les régions de Koursk, de Voronèje, de Tambow et de Saratow.

Un des signes les plus curieux du détraquement général est l'attitude des *Soviets*, et de leur clientèle, à l'égard des prisonniers de guerre. A Schlusselbourg, les prisonniers allemands sont laissés en liberté dans la ville. A cinq verstes en arrière du

front, un de mes officiers a vu des groupes de prisonniers autrichiens qui se promenaient en toute indépendance. Enfin, ce qui est mieux encore, à Kiew, un meeting régional des prisonniers allemands, austro-hongrois et turcs, a exigé et obtenu qu'on leur fît application de « la journée de huit heures! »

***

Mardi, 1er mai.

D'après le calendrier orthodoxe, c'est aujourd'hui le 18 avril; mais le *Soviet* a décidé qu'on se référerait fictivement au style occidental pour se trouver en harmonie avec les prolétariats de tous les pays et affirmer la force internationale des classes ouvrières, en dépit de la guerre et des illusions de la bourgeoisie.

Une manifestation colossale est préparée, depuis quelques jours, sur le Champ de Mars. Le temps ne la favorise pas. Ciel blafard; vent âpre et hargneux. La Néwa, qui avait commencé à dégeler, a ressoudé ses glaçons.

Dès le matin, par tous les ponts, par toutes les avenues, les cortèges affluent vers le centre, cortèges d'ouvriers, de soldats, de moujiks, de femmes, d'enfants, chacun précédé par de hautes bannières rouges qui luttent à grand peine contre le vent.

L'ordre est parfait. Les longues files sinueuses s'avancent, s'arrêtent, reculent, manœuvrent, aussi docilement qu'une foule de figurants sur un théâtre. Le peuple russe possède, à un degré rare, le sens de la mise en scène.

Vers onze heures, je me rends au Champ de Mars, avec mes secrétaires, Chambrun et Dulong.

L'immense place ressemble à un océan humain, où les mouvements de la multitude imitent les ondulations de la houle. Des milliers de drapeaux rouges s'agitent au-dessus de ces flots vivants.

Une douzaine d'orchestres militaires, répartis çà et là, jettent dans l'air les accents de *la Marseillaise*, qui alternent avec des motifs d'opéra et de ballet; il n'y a pas de fête pour les Russes, sans musique.

Il n'y pas de fête non plus, sans discours; aussi, le *Soviet* a-t-il fait disposer, de distance en distance, des camions automobiles, ornés de draperies rouges et qui servent de tribunes. Les orateurs se succèdent indéfiniment, tous hommes du peuple,

tous portant le veston de l'ouvrier, la capote du soldat, la touloupe du paysan, la soutane du pope, la lévite du Juif. Ils parlent intarissablement, avec de grands gestes. Autour d'eux, une attention extrême; nulle interruption; chacun écoute, les yeux fixes, l'oreille tendue, cette parole naïve, grave, confuse, ardente, pleine d'illusions et de rêves, qui, depuis des siècles, germait dans l'âme silencieuse du peuple russe. La plupart des discours ont pour thème les réformes sociales et le partage des terres. On ne traite de la guerre qu'incidemment et comme d'un fléau qui va bientôt finir dans une réconciliation fraternelle de tous les peuples. Depuis une heure que je me promène à travers le Champ de Mars, j'ai compté environ trente-deux bannières portant les inscriptions : *A bas la guerre !... Vive l'Internationale !... Nous voulons la liberté, la terre et la paix !...*

En revenant à l'ambassade, je croise Albert Thomas, escorté de « camarades russes ; » sa figure rayonne d'enthousiasme révolutionnaire. Il me jette cette exclamation au passage :

— Que c'est beau !... Que c'est beau !...

C'est un beau spectacle, en effet ; mais j'en goûterais mieux la beauté, s'il n'y avait pas la guerre, si la France n'était pas envahie, si, depuis trente-deux mois, les Allemands n'étaient pas à Lille et à Saint-Quentin.

Jusqu'au soir, les cortèges continuent à se dérouler sur la place du Champ-de-Mars et les orateurs se suivent, sans trêve, aux tribunes drapées de rouge.

Cette journée me laisse une impression profonde ; elle marque la fin d'un ordre social et l'écroulement d'un monde. La Révolution russe est formée d'éléments trop disparates, trop illogiques, trop inconscients, trop incultes, pour qu'on puisse déterminer, dès maintenant, sa signification historique et sa vertu de rayonnement général. Mais, si l'on considère le drame universel, où elle s'encadre, on est peut-être fondé à lui appliquer le mot que Joseph de Maistre prononçait, ici-même, sur la Révolution française : « Ce n'est pas une révolution, c'est une époque. »

* * *

Mercredi, 2 mai.

Un « concert-meeting » est organisé, ce soir, au Théâtre Michel ; le produit de la location est destiné à secourir les anciens prisonniers politiques. Plusieurs des ministres y assistent ;

Milioukow et Kérensky doivent parler. J'accompagne Albert Thomas dans la grande loge de face, qui fut la loge impériale.

Après un prélude symphonique de Tchaïkowsky, Milioukow prononce un discours, tout vibrant de patriotisme et d'énergie. Du cintre au parterre, on l'applaudit sympathiquement.

Il est remplacé, sur la scène, par la Kouznetzowa. Enveloppée dans sa beauté tragique, elle entonne, de sa voix voluptueuse et prenante, le grand air de la *Tosca*. On l'applaudit chaleureusement.

Avant même que le public ne se soit calmé, une figure hirsute, sinistre, farouche, se dresse hors d'une baignoire et s'écrie d'un ton furieux :

— Je veux parler contre la guerre, pour la paix !

Tumulte. De toutes parts, on clame :

— Qui es-tu ?... D'où viens-tu ?... Avant la révolution, que faisais-tu ?

L'homme hésite à répondre. Puis, tout d'un coup, croisant les bras sur la poitrine et, comme s'il défiait la salle, il profère :

— Je viens de Sibérie ; j'étais au bagne !

— Ah ?... Tu étais un condamné politique ?

— Non, j'étais un forçat de droit commun ; mais j'avais ma conscience pour moi !

Cette réplique, digne de Dostoïewsky, provoque un délire d'enthousiasme :

— Hourra ! Hourra !... Parle ! Parle !...

Il saute hors de la baignoire. On le saisit, on l'enlève et, par-dessus les fauteuils d'orchestre, on le porte sur la scène.

Auprès de moi, Albert Thomas exulte. Le visage rayonnant, il me prend la main et me glisse à l'oreille :

— C'est d'une grandeur sans pareille !... C'est d'une beauté magnifique !

Le forçat commence par lire des lettres, qu'il a reçues du front et qui assurent que les Allemands ne demandent qu'à fraterniser avec les camarades russes. Il développe son idée ; mais il s'exprime gauchement, il ne trouve pas ses mots. La salle, qui s'ennuie, devient houleuse.

A ce moment, arrive Kérensky. On l'acclame, on le supplie de parler tout de suite.

Le forçat, qu'on n'écoute plus, proteste. Quelques coups de

sifflet lui font comprendre qu'il occupe abusivement la scène. Il lance un geste injurieux et disparaît dans les coulisses.

Mais, avant que Kérensky ne parle, un ténor vient chanter quelques mélodies populaires de Glazounow. Comme il a une voix charmante et une diction très fine, le public, devenu sentimental, réclame trois romances de plus.

Voici maintenant Kérensky sur la scène; il est plus pâle encore que d'habitude, il semble épuisé de fatigue. Il rétorque, en peu de mots, l'argumentation du forçat. Mais, comme si d'autres pensées lui traversaient la tête, il formule soudain cette étrange conclusion :

— Si l'on ne veut pas me croire et me suivre, je quitterai le pouvoir. Jamais je n'emploierai la force pour faire prévaloir mes opinions... Quand un pays veut se jeter dans l'abîme, aucune puissance humaine ne peut l'en empêcher et ceux qui détiennent le Gouvernement n'ont alors qu'une chose à faire : se retirer...

Tandis qu'il descend de la scène avec un air découragé, je réfléchis à sa singulière théorie et j'ai envie de lui répondre : « Quand un pays veut se jeter dans l'abîme, le devoir de ses gouvernants est, non pas de se retirer, mais de se mettre en travers, au risque même de leur vie. »

Encore un morceau d'orchestre et c'est enfin Albert Thomas qui prend la parole. Dans une allocution courte et vigoureuse, il salue le prolétariat russe et vante le patriotisme des socialistes français; il affirme la nécessité de la victoire, dans l'intérêt même de la société future, etc.

Les neuf dixièmes, au moins, du public, ne le comprennent pas. Mais sa voix est si sonore, son regard si enflammé, son geste si grandiloquent, qu'on l'applaudit de confiance et fougueusement.

Nous sortons, aux accents de *la Marseillaise*.

***

Jeudi, 3 mai.

Sous la pression du *Soviet*, de Kérensky et malheureusement aussi d'Albert Thomas, Milioukow s'est résigné à notifier aux Gouvernements alliés le manifeste publié le 9 avril pour exposer au peuple russe « les vues du Gouvernement de la Russie libre sur les buts de la guerre, » et qui se résume dans la

formule fameuse : « Ni annexions ni indemnités. » Mais il y a joint une note explicative, qui, dans un style intentionnellement vague et diffus, corrige, autant que possible, les conclusions du manifeste.

Le *Soviet* a tenu séance toute la nuit, affirmant sa résolution de faire retirer cette note et « de rendre désormais Milioukow inoffensif. » C'est le conflit aigu avec le Gouvernement.

Dès le matin, les rues s'animent. Partout, des groupes se forment, des tribunes s'improvisent. Vers deux heures, les manifestations s'aggravent. Devant Notre-Dame de Kazan, une collision se produit entre partisans et adversaires de Milioukow; ceux-ci l'emportent.

Bientôt, les régiments sortent des casernes; ils parcourent la ville en vociférant : « A bas Milioukow !... A bas la guerre !... »

Le Gouvernement siège en permanence au Palais Marie, fermement décidé, cette fois, à ne plus s'incliner devant la tyrannie des extrémistes. Seul, Kérensky s'est abstenu d'assister à la délibération, s'estimant astreint à cette réserve par son titre de vice-président du *Soviet*.

Le soir, l'agitation redouble. Autour du Palais Marie, il y a plus de 25000 hommes en armes et une foule énorme d'ouvriers.

La situation du Gouvernement est critique; mais sa fermeté ne faiblit pas. Du haut du perron, d'où l'on découvre la Place Marie et la Place Saint-Isaac, Milioukow, le général Kornilow, Rodzianko haranguent courageusement la foule.

Soudain, le bruit se répand que les régiments de Tsarskoïé-Sélo, fidèles au Gouvernement, marchent sur Pétrograd. Le *Soviet* semble y croire; car il fait répandre en hâte l'ordre de cesser les manifestations. Que se passera-t-il demain?

J'ai réfléchi, tout le jour, à l'erreur déplorable que commet Albert Thomas en soutenant Kérensky contre Milioukow. Son obstination dans ce qu'on pourrait appeler appeler « l'illusion révolutionnaire, » me détermine, ce soir, à expédier à Ribot le télégramme suivant :

La gravité des événements qui s'accomplissent et le sentiment de ma responsabilité m'obligent à vous demander de me confirmer, par un ordre direct et exprès, que, selon les instructions de M. Albert Thomas, je dois m'abstenir de vous renseigner.

*
* *

Vendredi, 4 mai.

Ce matin, vers dix heures, Albert Thomas arrive, comme d'habitude, à l'ambassade; je lui communique aussitôt mon télégramme d'hier soir.

Il éclate de colère. Marchant de long en large, il m'accable d'apostrophes et d'invectives...

Mais l'orage est trop violent pour durer.

Après un silence, il traverse deux fois le salon, les bras croisés, les sourcils contractés, remuant les lèvres comme s'il se parlait intérieurement. Puis, d'un ton plus calme, le visage détendu, il me demande :

— Somme toute, que reprochez-vous à ma politique ?

— Je n'éprouve, dis-je, aucune gêne à vous répondre. Vous êtes un esprit de formation socialiste et révolutionnaire; vous avez, de plus, une sensibilité très vive et l'imagination oratoire. Or, vous arrivez ici dans un milieu tout enflammé, très émouvant, très capiteux. Et vous êtes pris par l'ambiance.

— Vous ne voyez donc pas que je me tiens en bride continuellement.

— Oui; mais il y a des minutes où vous vous échappez à vous-même. Ainsi, l'autre soir, au Théâtre Michel...

Notre conversation se poursuit ainsi, confiante et libre, nous laissant d'ailleurs l'un et l'autre sur les mêmes positions.

Dans la journée tumultueuse d'hier, le Gouvernement l'a indubitablement emporté sur le *Soviet*. On me confirme que la garnison de Tsarskoïé-Sélo avait menacé de marcher sur Pétrograd.

Au cours de l'après-midi, les manifestations recommencent.

Tandis que, vers cinq heures, je prends le thé chez Mme P..., sur la Moïka, nous entendons un grand tapage, venant de la Perspective Newsky, puis un crépitement de fusillade. On se bat devant Notre-Dame de Kazan.

Pour rentrer à l'ambassade, je croise des bandes léninistes en armes et qui hurlent : « Vive l'Internationale ! A bas Milioukow ! A bas la guerre ! »

Les collisions sanglantes continuent dans la soirée.

Mais, comme hier, le *Soviet* prend peur. Il craint de se voir

dépassé et supplanté par Lénine. Il redoute également que les troupes de Tsarskoïé-Sélo ne se mettent en marche ; il fait donc afficher, d'urgence, un appel au calme et à l'ordre « pour sauver la Révolution du bouleversement qui la menace. »

A minuit, la tranquillité est rétablie.

* * *

Samedi, 5 mai.

La ville a repris sa physionomie habituelle.

Mais, à en juger par le ton arrogant des journaux extrémistes, la victoire du Gouvernement est précaire ; les jours de Milioukow, de Goutchkow, du prince Lvow, sont comptés.

* * *

Dimanche, 6 mai.

Conversation avec le grand métallurgiste et financier Poutilow ; nous échangeons des pronostics sombres sur les conséquences inévitables des événements actuels.

— Une révolution russe, dis-je, ne peut être que dissolutive et dévastatrice, puisque le premier effet d'une révolution est de libérer les instincts populaires ; or, les instincts du peuple russe sont essentiellement anarchiques... Jamais je n'ai si bien compris le vœu qu'inspirait à Pouchkine l'aventure de Pougatchew : *Que Dieu nous préserve de revoir la révolution russe, sauvage et absurde !*

— Vous connaissez mes idées là-dessus. Je crois que la Russie vient d'entrer dans une période extrêmement longue de désordre, de misère et de ruine.

— Vous ne doutez pas cependant que la Russie ne finisse par se ressaisir et se relever ?

Après un silence grave, il reprend, avec une étrange acuité du regard :

— Monsieur l'ambassadeur, je répondrai à votre question par un apologue persan... Il y avait une fois, dans les plaines du Khorassan, une grande sécheresse dont le bétail souffrait cruellement. Un berger, voyant dépérir ses brebis, va trouver un sorcier fameux et lui dit : « Toi qui es si habile et si puissant, ne pourrais-tu faire repousser l'herbe de mes prairies ? — Oh ! rien de plus simple, répond l'autre. Cela ne te coûtera que deux tomans. » Aussitôt, marché conclu. Et le magicien

procéde immédiatement à ses incantations. Mais, ni le lendemain, ni les jours suivants, on ne voit paraître le moindre nuage au ciel; la terre se dessèche de plus en plus; les brebis continuent de maigrir et de mourir. Effrayé, le berger retourne bientôt chez le sorcier, qui lui prodigue les paroles rassurantes et les conseils de patience. Néanmoins, la sécheresse persiste encore; la terre devient tout à fait aride. Alors le berger désespéré accourt de nouveau chez le sorcier et lui demande avec angoisse : « Tu es bien sûr de faire repousser l'herbe de mes prairies ? — Absolument sûr; j'ai même fait cent fois des choses beaucoup plus difficiles ! Je te garantis donc que tes prairies reverdiront... Mais je ne peux pas te garantir que, d'ici-là, toutes tes brebis ne seront pas mortes. »

***

Lundi, 7 mai.

A mon télégramme du 3 mai, Ribot répond en nous priant, Albert Thomas et moi, de lui exposer nos deux opinions.

— Rédigez votre thèse, me dit Albert Thomas ; je rédigerai ensuite la mienne et nous les enverrons telles quelles au Gouvernement.

Voici ma thèse :

« 1° L'anarchie se propage dans toute la Russie et la paralyse pour longtemps. La querelle entre le Gouvernement provisoire et le *Soviet* démontre, par sa durée même, leur impuissance réciproque. Le dégoût de la guerre, l'abdication de tous les rêves nationaux, le souci exclusif des problèmes intérieurs se manifestent de plus en plus dans l'esprit public. Des villes comme Moscou, qui, hier encore, étaient des foyers de patriotisme, sont contaminées. La démocratie révolutionnaire paraît incapable de rétablir l'ordre dans le pays et de l'organiser pour la lutte.

« 2° Devons-nous ouvrir à la Russie un nouveau crédit de confiance et lui accorder de nouveaux délais ? — Non ; car, dans les hypothèses les plus favorables, elle ne sera pas en état de remplir pleinement ses obligations d'alliée avant plusieurs mois.

« 3° Tôt ou tard, la paralysie plus ou moins complète de l'effort russe nous contraindra de modifier les solutions que nous avons concertées pour les questions orientales. Le plus tôt sera le mieux : car toute prolongation de la guerre se traduit, à l'égard

de la France, par des sacrifices effroyables, dont la Russie, depuis longtemps, n'assume plus la contre-partie.

« 4° Nous devons donc, sans différer davantage, chercher très secrètement le moyen d'amener la Turquie à nous proposer la paix. Cette idée exclut nécessairement toute réponse à la dernière note du Gouvernement provisoire, puisque cette réponse rénoverait, en quelque sorte, des accords qui, par la faute de la Russie, sont devenus irréalisables. »

Voici maintenant la thèse d'Albert Thomas :

« 1° Je reconnais que la situation est difficile et trouble, mais non désespérée, comme semble le croire M. Paléologue.

« 2° Je crois que la meilleure politique est de faire encore à la Russie nouvelle un crédit de confiance que nous n'avons pas ménagé à l'ancienne.

« 3° Le Gouvernement aura à décider sur la politique orientale que lui propose M. Paléologue. Je me contente de noter que le moment n'est peut-être pas bien choisi pour de grandes combinaisons diplomatiques nouvelles en Orient. Mais il me plaît, en revanche, de constater qu'en conseillant de ne pas répondre à la dernière note du Gouvernement provisoire, M. Paléologue tend, lui aussi, à la revision des accords. Je ne suis pas opposé, pour ma part, à l'idée de chercher très secrètement le moyen d'amener la Turquie à nous proposer la paix. La seule différence entre M. Paléologue et moi, c'est que je crois encore à la possibilité de ramener la Russie à la guerre par la proclamation d'une politique démocratique, M. Paléologue croit qu'il n'existe plus aucun moyen d'y parvenir.

« 4° Notre discussion courtoise mettra le Gouvernement en état de juger plus complètement la situation. Je persiste à penser que la politique que je propose est à la fois la plus prudente et la plus conforme à la réalité des faits ; elle n'exclut pas d'ailleurs le projet turc ; mais elle tend à le réaliser d'accord avec la Russie nouvelle et non contre elle. »

* * *

Mardi, 8 mai.

Visite d'adieu au grand-duc Nicolas-Michaïlowitch.

Le bel optimisme qu'il affectait à l'aube du régime nouveau, est loin ! Il ne me cache pas son angoisse et sa tristesse. Cependant, il garde encore l'espoir d'une amélioration prochaine, qui

serait alors suivie d'un ressaisissement général, d'un relèvement définitif.

Mais, tandis qu'il me reconduit à travers les salons jusqu'au vestibule, sa voix s'émeut :

— Quand nous nous reverrons, me dit-il, où en sera la Russie ?... Nous reverrons-nous jamais ?

— Vous êtes bien sombre, Monseigneur.

— Je ne peux pourtant pas oublier tout à fait que je suis du gibier de potence.

***

Mercredi, 9 mai.

J'ai déjà noté que les quatre délégués du socialisme français, Albert Thomas, Lafont, Cachin et Moutet sont de formation universitaire et classique, ce qui les rend particulièrement sensibles à l'action oratoire, aux prestiges de la rhétorique et de la diction. De là vient l'étrange ascendant que Kérensky exerce sur eux.

Je reconnais d'ailleurs que le jeune tribun du *Soviet* est extraordinairement éloquent. Ses discours, même les plus improvisés, sont remarquables pour la richesse du verbe, le mouvement des idées, le rythme des phrases, l'ampleur des périodes, le lyrisme des métaphores, le cliquetis éblouissant des mots. Et quelle variété de ton ! Quelle souplesse d'attitude et d'expression ! Il est tour à tour hautain et familier, enjôleur et impétueux, autoritaire et caressant, cordial et sarcastique, persifleur et inspiré, lucide et ténébreux, trivial et dithyrambique. Il joue de toutes les cordes ; sa virtuosité dispose de toutes les forces et de tous les artifices.

La simple lecture de ses harangues ne donne aucune idée de son éloquence ; car sa personne physique est peut-être l'élément le plus efficace de l'emprise fascinante qu'il a sur les foules. Il faut donc aller l'entendre dans un de ces meetings populaires où il pérore chaque nuit, comme jadis Robespierre aux Jacobins. Rien de plus frappant que de le voir surgir à la tribune, avec son masque blême, fiévreux, hystérique, ravagé. Le regard est tantôt voilé, fuyant, presque insaisissable entre les paupières mi-closes, tantôt acéré, provocateur et fulgurant. Mêmes contrastes dans la voix qui est généralement caverneuse et rauque, avec des éclats subits d'une stridence et d'une sonorité

superbes. Enfin, par instants, un souffle mystérieux, un souffle de prophétisme ou d'Apocalypse, transfigure l'orateur et rayonne autour de lui en effluves magnétiques. La contention ardente de son visage, l'hésitation ou l'emportement de sa parole, les soubresauts de sa pensée, la lenteur somnambulique de ses gestes, la fixité de ses prunelles, la crispation de sa bouche, le hérissement de ses cheveux lui donnent l'air d'un monomane ou d'un halluciné. De grands frissons parcourent alors l'auditoire. Toutes les interruptions cessent; toutes les résistances tombent; toutes les volontés individuelles se dissolvent : l'assemblée tout entière communie dans une sorte d'hypnose.

Mais, derrière cette grandiloquence théâtrale, derrière ces prouesses de tribune et d'estrade, qu'y a-t-il? — Rien, sinon de l'utopie, du cabotinage et de l'infatuation...

***

Jeudi, 10 mai.

La comtesse Adam Zamoyska, arrivée hier de Kiew, me raconte qu'elle n'ose plus retourner au château de sa famille, à Petchara, en Podolie, où elle s'est réfugiée depuis l'invasion de la Pologne; car une effervescence dangereuse règne parmi les paysans.

— Jusqu'à ce jour, me dit-elle, ils étaient tous fidèlement attachés à ma mère, qui d'ailleurs les comblait de bienfaits. Depuis la Révolution, tout est changé. Nous les voyons stationner devant le château ou dans le parc, en esquissant, avec de grands gestes, les projets de partage. L'un veut prendre le bois qui rejoint la rivière; l'autre se réserve les jardins pour en faire des pâturages. Ils discutent ainsi, pendant des heures, sans même s'interrompre quand ma mère, une de mes sœurs ou moi, nous nous approchons d'eux.

Le même état d'esprit se révèle dans toutes les provinces; l'active propagande que Lénine poursuit parmi les paysans commence donc à porter ses fruits.

Aux yeux des *moujiks*, la grande réforme de 1861, l'émancipation des serfs, est toujours apparue comme le préliminaire de l'expropriation générale qu'ils attendent obstinément depuis des siècles; ils estiment en effet que le partage de toutes les terres, le *partage noir*, ainsi qu'ils l'appellent, leur est dû en vertu d'un droit naturel, imprescriptible et primordial. Les

apôtres de Lénine ont beau jeu à leur annoncer que l'heure de la suprême justice va enfin sonner.

***

Vendredi, 11 mai.

Je déjeune à l'ambassade d'Italie avec Milioukow, Buchanan, le président du Conseil de Roumanie, Bratiano, qui vient d'arriver à Pétrograd pour conférer avec le Gouvernement provisoire, le prince Scipion Borghèse, le comte Mocénigo, etc.

Pour la première fois, Milioukow me semble atteint dans son courageux optimisme, dans sa volonté de confiance et de lutte. En parole, il affecte à peu près la même assurance que naguère; mais le timbre sourd de sa voix et le ravage de sa figure ne révèlent que trop sa détresse intérieure. Nous en sommes tous frappés.

Après le déjeuner, Bratiano me dit avec angoisse :

— Avant peu, nous perdrons Milioukow... Puis ce sera le tour de Goutchkow, du prince Lvow, de Chingarew... Alors, la Révolution russe sombrera dans l'anarchie... Et nous, les Roumains, nous serons perdus!

Une larme lui vient aux yeux ; mais, tout de suite, il relève la tête et reprend contenance.

Carlotti et le prince Borghèse ne se cachent pas non plus d'être inquiets. La paralysie de l'armée russe va nécessairement libérer un grand nombre de divisions autrichiennes et allemandes. Ces divisions ne seront-elles pas transportées au Trentin ou sur l'Isonzo, pour recommencer, avec plus de puissance encore, la terrible offensive de mai dernier?

***

Samedi, 12 mai.

Mon groupe d'amis russes est déjà bien dispersé. Les uns ont été s'installer à Moscou, avec l'espoir d'y trouver une atmosphère plus calme. Les autres sont partis pour leurs terres, dans la pensée que leur présence produira un bon effet moral sur les paysans. Quelques-uns enfin ont émigré à Stockholm.

J'ai pu néanmoins en réunir, ce soir, une douzaine encore pour un dernier dîner.

Les visages sont absorbés; les conversations traînent; il y a de la mélancolie dans l'air.

Avant de se retirer, tous mes convives m'expriment la même idée : « Votre départ marque pour nous la fin d'un ordre de choses. Aussi, nous garderons à votre ambassade un long souvenir. »

Les nouvelles de l'armée russe sont mauvaises. La fraternisation avec les soldats allemands se propage sur tout le front.

***

Dimanche, 13 mai.

Après quelques visites d'adieu échelonnées au long du Quai Anglais, je passe devant le monument de Pierre le Grand, par Falconet. C'est la dernière fois sans doute que j'ai sous les yeux cette magnifique évocation du Tsar conquérant et législateur, ce chef-d'œuvre de la statuaire équestre; aussi, je fais arrêter ma voiture.

Depuis trois ans et demi que je réside sur les bords de la Néwa, je ne me suis jamais lassé d'admirer l'impérieuse effigie du glorieux autocrate, l'assurance altière de son visage, la despotique autorité de son geste, l'élan superbe de son cheval cabré, la vie merveilleuse qui anime à la fois l'homme et l'animal, la beauté plastique de l'ensemble, la grandeur du décor architectural qui sert de fond.

Mais aujourd'hui, une pensée me domine. Si Pierre-Alexéïéwitch ressuscitait un instant, de quelle atroce douleur ne serait-il pas déchiré, en voyant s'accomplir ou se préparer la ruine de son œuvre, la répudiation de son héritage, le reniement de ses rêves, la dissolution de son empire, la fin de la puissance russe !

***

Lundi, 14 mai.

Le ministre de la Guerre, Goutchkow, donne sa démission, se déclarant impuissant à changer les conditions dans lesquelles s'exerce le pouvoir, « conditions qui menacent de conséquences fatales la liberté, la sûreté, l'existence même de la Russie. »

Le général Gourko et le général Broussilow demandent à être relevés de leurs commandements.

Le retraite de Goutchkow ne signifie pas moins que la faillite du Gouvernement provisoire et du libéralisme russe. Avant peu, Kérensky sera le maître absolu de la Russie,... en attendant Lénine.

***

Mardi, 15 mai.

Milioukow m'offre un déjeuner d'adieu, auquel il a invité le marquis Carlotti, Albert Thomas, Sazonow, Nératow, Tatistchew, etc.

La démission de Goutchkow et son cri d'alarme assombrissent tous les visages.

Le ton sur lequel Milioukow me remercie du concours que je lui ai prêté me prouve qu'il se sent, lui aussi, condamné.

Depuis plusieurs semaines, le Gouvernement provisoire pressait Sazonow d'aller prendre possession de son ambassade à Londres. Il se dérobait, n'étant que trop justement inquiet de ce qu'il laisserait derrière soi, de la politique qu'on lui dicterait de Pétrograd. Sur les instances de Milioukow, il s'est résigné enfin à se mettre en route.

Nous partirons ensemble demain matin.

L'amirauté britannique doit envoyer à Bergen un aviso rapide et deux contre-torpilleurs pour nous transporter en Écosse.

***

Biélo-Ostrow, mercredi, 16 mai.

En arrivant ce matin à la gare de Finlande, je trouve Sazonow devant le wagon qui nous a été réservé. D'un ton grave, il m'annonce :

— Tout est changé; je ne vous accompagne plus... Tenez, lisez!

Et il me tend une lettre qu'on vient de lui apporter, lettre datée de cette nuit même, et par laquelle le prince Lvow le prie de surseoir à son départ, Milioukow ayant donné sa démission.

— Je pars et vous restez, lui dis-je. N'est-ce pas symbolique?

— Oui, c'est la fin de toute une politique!... La présence de Milioukow était une dernière garantie de fidélité à notre tradition diplomatique. Maintenant, qu'irais-je faire à Londres?... Je crains que l'avenir ne prouve bientôt à M. Albert Thomas quelle faute il a commise en prenant si ouvertement parti pour le *Soviet*, contre Milioukow!

L'affluence des amis qui sont venus me dire adieu met fin à notre dialogue.

Les deux députés socialistes français, Cachin et Moutet, et les deux délégués du socialisme anglais, O'Grady et Thorne, montent dans le train; ils arrivent directement du Palais de Tauride où ils ont passé toute la nuit à délibérer avec le *Soviet.*

Le train part à 7 heures 40.

***

Haparanda, jeudi 17 mai.

Toute la journée d'hier, le train a parcouru la Finlande « aux mille lacs. »

Aussitôt la frontière franchie, comme on se sentait loin de la Russie ! Partout, dans chaque ville et dans le moindre village, l'aspect des maisons aux vitres nettes, aux persiennes claires, aux carrelages luisants, aux clôtures correctes, trahissait la propreté, le soin, l'ordre, l'économie domestique, le sens du confort et du *home*. Sous le ciel grisâtre, la campagne était d'une fraîcheur et d'une variété charmantes, surtout vers le soir, entre Tavastehus et Tammerfors. Verdure jeune des bois, des cultures et des prés; rivières vives et murmurantes; lacs limpides, moirés de reflets sombres.

Ce matin, près d'Uleaborg, la nature est devenue sévère. Des plaques de neige marbrent çà et là une lande stérile, où des bouleaux maigres luttent avec peine contre le climat hostile. Les rivières, au cours torrentiel, charrient des glaçons énormes.

Cachin et Moutet viennent causer dans mon wagon.

Moutet qui, depuis notre départ de Pétrograd, s'était montré taciturne et soucieux, me dit brusquement :

— Au fond, la Révolution russe a raison. Ce n'est pas tant une révolution politique qu'une révolution *internationale*. Les classes bourgeoises, capitalistes, impérialistes, ont déchaîné sur le monde une crise effroyable, qu'elles sont incapables de résoudre. La paix ne peut plus être réalisée que d'après les principes de l'Internationale. Ma conclusion est très nette : j'y ai encore réfléchi toute cette nuit : les socialistes français doivent se rendre à la conférence de Stockholm pour y provoquer une réunion plénière de l'Internationale et préparer les bases générales de la paix.

Cachin objecte :

— Mais si la social-démocratie allemande refuse l'invitation du *Soviet*, ce sera un désastre pour la Révolution russe. Et la France sera entraînée dans ce désastre !

Moutet reprend :

— Nous avons fait au tsarisme un assez long crédit ; nous ne devons pas marchander notre confiance au nouveau régime. Or, le *Soviet* nous a affirmé que, si l'Entente revise loyalement ses buts de guerre, si l'armée russe a conscience de se battre désormais pour une paix sincèrement démocratique, il en résultera, dans toute la Russie, un magnifique sursaut national, qui nous garantit la victoire.

Je m'efforce de lui démontrer que cette affirmation du *Soviet* est sans valeur, parce que le *Soviet* n'est déjà plus maître des passions populaires qu'il a déchaînées :

— Voyez ce qui se passe à Cronstadt et à Schlusselbourg, c'est-à-dire à trente-cinq verstes de Pétrograd. A Cronstadt, la Commune est maîtresse de la ville et des forts ; les deux tiers des officiers ont été massacrés ; cent vingt officiers sont encore sous les verrous et cent cinquante sont contraints, chaque matin, à balayer les rues. A Schlusselbourg, c'est aussi la Commune qui règne, mais avec le concours des prisonniers de guerre allemands qui se sont organisés en syndicat et qui dictent la loi aux usines. Devant cette situation intolérable, le *Soviet* reste impuissant ! J'admets, à la rigueur, que Kérensky réussisse à rétablir un peu de discipline dans les troupes et même à les galvaniser. Mais comment, par quels moyens, pourra-t-il réagir contre la désorganisation administrative, contre le mouvement agraire, contre la crise financière, contre la débâcle économique, contre la généralisation des grèves, contre les progrès du séparatisme ?... En vérité, un Pierre le Grand n'y suffirait pas !

Moutet me demande :

— Considérez-vous donc que l'armée russe est dorénavant incapable d'aucun effort ?

— Je crois que l'armée russe peut encore être reprise en mains et qu'elle pourra même engager bientôt quelques opérations secondaires. Mais toute action intense et persistante, toute offensive puissante et soutenue lui est désormais interdite par l'anarchie de l'intérieur. C'est pourquoi je n'attache aucune importance au sursaut national que vous a promis le

Soviet; ce ne serait qu'un geste vain. Le pèlerinage à Stockholm n'aurait donc d'autre effet que de démoraliser les Alliés et de les diviser.

Vers midi et demi, le train s'arrête devant quelques baraques délabrées, dans un paysage désert et morne, sous une lumière fauve : c'est Tornéo.

Tandis qu'on procède aux formalités de police et de douane, Cachin nous dit, en montrant le drapeau rouge qui flotte sur la gare, — un drapeau décoloré, fané, déchiqueté :

— Nos amis de la Révolution devraient bien s'offrir un drapeau moins défraîchi pour le hisser à la frontière.

Moutet réplique en riant :

— Ne parle pas du drapeau rouge; tu vas faire de la peine à l'ambassadeur.

— De la peine, à moi ? Pas du tout. Que la Révolution russe adopte n'importe quel drapeau, même le drapeau noir, pourvu que ce soit un emblème de force et d'ordre. Mais regardez ce haillon, jadis pourpre. C'est bien le symbole de la Russie nouvelle : un sale chiffon qui s'en va en loques !

La Tornéa, qui marque la frontière, est encore glacée. Je la franchis à pied, en suivant les traîneaux qui emportent mes bagages vers Haparanda.

Un lugubre cortège vient en sens inverse : c'est un convoi de grands blessés russes qui arrivent d'Allemagne, par la voie de Suède. Les moyens de transport, préparés pour les recevoir, sont insuffisants. Aussi, une centaine de civières sont-elles déposées à même sur la glace, où ces misérables débris humains grelottent sous une mince couverture. Quel retour dans la patrie !... Mais vont-ils même retrouver une patrie ?

Et, jetant un dernier regard en arrière, je me répète la complainte prophétique par laquelle un pauvre *moujik* « innocent, » un *yourodiwi*, termine une scène d'émeute dans *Boris Godounow* : « Pleure, ma sainte Russie, pleure ! car tu vas entrer dans les ténèbres. Pleure, ma chère Russie, pleure ! car tu vas mourir. ».

MAURICE PALÉOLOGUE.

LES MARÉCHAUX

A LA LÉGION D'HONNEUR

II[1]

DEPUIS TURENNE

I. — LES PERRUQUES

En entrant dans la Rotonde du Palais de la Légion d'honneur, toute pleine et débordante de maréchaux de l'ancien régime, Louis XIV et le xviiie siècle jusqu'à 1789, éclairée par les hautes fenêtres qui donnent sur la Seine, on éprouve, — d'autant qu'on vient de quitter le xvie siècle, — une impression d'épanouissement et de lumière. Les figures se sont détendues. Les fraises se sont dénouées, les lèvres se sont ouvertes, les yeux rieurs vous parlent, les mains nous montrent quelque chose. Après les portraits qui se gardent, voici ceux qui s'échangent, posent et font des frais. On ne les conçoit pas ainsi gesticulant et souriant seuls, au fond d'une galerie déserte : pour s'expliquer, ils ont besoin d'un public à qui s'adresser. L'époque de l'individualisme farouche est passée : nous sommes entrés dans le règne de la grâce et de la sociabilité.

En même temps, nous assistons à une transfiguration. Ces chefs d'armée nous apparaissent dans une gloire quasi mythologique. Sur un ciel noir d'orage, parmi les cumulus des satins et des velours, suivis par la nuée flottante des écharpes, la tête prise dans l'auréole des perruques blondes, un éclair luisant sur

(1) Voyez la *Revue* du 1er juillet.

leurs cuirasses, ils ont le geste souverain d'un Jupiter tonnant et toutefois amène, dont la foudre serait un bâton parcouru, en guise d'étincelles, par des fleurs de lys d'or. Tous, ils font le même geste, pris au même moment d'une « figure réglée par un maître de ballet, » comme le leur reprochait Reynolds. Mais ce geste, si auguste soit-il, n'est point destiné à éblouir, ni à épouvanter personne : l'expression souriante de leurs yeux et de leurs bouches le dit assez. C'est de nous qu'ils s'occupent. Chacun d'eux nous fait les honneurs de sa bataille comme d'une fête, avec la tranquille aisance d'un maître de maison qui veut épargner à ses invités jusqu'au soupçon que les préparatifs lui ont coûté quelque peine. On ne lui imagine pas plus de liberté ni de grâce lorsque, d'Harcourt, il montre au jeune Philippe V les feux de joie qu'on vient d'allumer, pour sa venue, dans le parc du *Retiro*, ou, Villars, il désigne à Pierre le Grand les péripéties d'un assaut de nuit figuré par ses gens dans le parc de Vaux, éclairé aux fusées, ou, Luxembourg, lorsqu'il déploie les splendeurs de son Ligny devant Louis XIV, son hôte d'un jour, ou Maurice de Saxe, lorsqu'il fait à Mme de Pompadour les honneurs de son théâtre privé, ou des évolutions de ses *houlans*, en son château de Chambord.

Voilà les soins dignes d'occuper ces grands seigneurs, soins de politesse et d'hospitalité. Les marches, les fourrages, le pain qui manque, les routes qui s'effondrent, les chariots qui versent, l'argent du roi qui s'égare dans la poche des intermédiaires, les hommes qui tombent d'inanition dans la tranchée, les chevaux réduits aux feuilles d'arbres, les déserteurs, les mutineries : — bagatelles ! Qu'il y ait des morts, des malades, des plaies, de la pluie qui tombe et inonde les tranchées, éboule les fascines, des désordres, des misères, tout cela c'est possible, mais c'est pour l'intimité, la coulisse, comme sont les tracas domestiques d'une maison. Les angoisses, les mauvaises nuits de Villars sont pour les lettres à Mme de Maintenon et à Chamillart. « *Aux autres je me fais tout blanc de mon épée et de mes farines,* » dit-il, à la veille de Malplaquet. S'il le faut, il annonce l'arrivée de convois imaginaires et l'envoi de millions supposés. La peine que vous avez prise de venir assister au spectacle vaut seule qu'on s'y arrête. Ce qui importe, c'est que les dames venues à la suite du roi puissent faire collation sur des tables dressées entre les portières des carrosses et trouvent la musique

à leur goût : aussi a-t-on glissé trente-cinq hautbois parmi les tambours et les trompettes. Des chœurs d'hommes et de femmes chantent les airs des ballets de *Psyché*... Cela, il est vrai, n'est arrivé qu'une fois, au beau temps de Luxembourg, mais il y a des choses faites une seule fois qui marquent de leur empreinte toute une époque : les imaginations étaient en fusion au moment où le fait est tombé sur elles, l'es a frappées et en voilà pour toujours. Pour tout l'Ancien Régime, la politesse et le raffinement de Versailles restent l'idéal aux armées. Encore sous le maréchal de Saxe, la guerre se résume dans un becquet aux couplets d'opéra-comique que Mme Favart chante devant MM. les officiers du roi :

Demain, bataille ! jour de gloire !
Que dans les fastes de l'histoire
Triomphe encor le nom français !

suivis de cette explication du régisseur : « Demain, messieurs, relâche à cause de la bataille. — Après-demain, nous aurons l'honneur de vous donner *le Coq de village*. » Entre les deux, une tuerie, une victoire : Raucoux. Quoi, Raucoux? Une représentation supplémentaire donnée par une autre troupe, celle des « Troupiers. »

Ainsi, d'un bout à l'autre de cette Rotonde, les maréchaux semblent s'efforcer de mériter l'éloge que Racine écrivant à Boileau fait du maréchal de Luxembourg : « Il est encore plus à ses amis et plus aimable à la tête de sa formidable armée qu'il n'est à Paris et à Versailles. » Quand la fête est finie et les lampions éteints, on feint de n'avoir pris que la peine d'y songer. « Pour moi, Sire, écrit-il à Louis XIV, au soir de Nervinde, je n'ai d'autre mérite que d'avoir exécuté vos ordres. Vous m'avez dit d'attaquer une ville et de donner une bataille. J'ai pris l'une et j'ai gagné l'autre. » Jamais n'a été poussée si loin la coquetterie de l'amateur, la crainte d'être pris pour un professionnel. D'ailleurs, tout se passe entre gens de bonne compagnie, entre parents et amis quelquefois. A ce même Nervinde, Berwick, le futur maréchal, se trouve emporté en plein dans les lignes ennemies. Il ôte sa cocarde blanche et va s'échapper en se faisant passer pour un Anglais grâce à son accent, lorsqu'il tombe sur son oncle, le futur duc de Marlborough, qui le reconnaît et qui, tout en l'embrassant, le fait pri-

sonnier... Ne dirait-on pas d'une lutte d'élégance ou de politesse, où l'on ne risque rien qu'un bon mot?

En fait, à aucune époque, le chef ne paie plus de sa personne, non pas même Montmorency quand il mène la charge à Dreux, ni Ney, quand il prend un fusil pour protéger la retraite de Russie. D'Harcourt a la jambe cassée au siège de Philippsbourg, Villars est blessé d'une balle à Malplaquet, Luxembourg a son habit brûlé par des éclats de grenade devant Valenciennes, Maurice de Saxe « mourant à Fontenoy, » malade à Raucoux ne se jette pas moins au milieu de la bataille. Gramont est tué à Fontenoy. Ce sont les dignes élèves et émules de Guébriant tué à Rotweil, de Turenne tué à Salzbach, de Fabert tombant la cuisse traversée de deux balles à l'attaque de Turin, de Rantzau, qui, lorsqu'il succombe au siège d'Arras, a déjà perdu un œil dans une affaire, une jambe dans l'autre, une main dans une troisième, monte à cheval, une jambe de bois à l'étrier, un emplâtre sur la figure, la bride passée au poignet, et découvre soixante blessures au chirurgien en expirant. C'est sur les corps de ses maréchaux emperruqués, poudrés et pomponnés que passe la France pour joindre la victoire. Leur nonchalance n'est qu'une coquetterie dont se pare leur bravoure et chez eux la dure volonté de tenir et de vaincre perce au travers des préciosités et des politesses, comme l'acier de la cuirasse, sous la dentelle de Venise ou le « point Colbert. »

Le portrait qui exprime le mieux tout cela ici est celui du maréchal d'Harcourt par Rigaud. Ressemble-t-il à son modèle? Nous ne savons. Mais il ressemble à sa vie, toute en gestes aimables, en déploiements majestueux, en succès retentissants. Sa seule disgrâce se place au début de sa carrière, au siège de Philippsbourg; comme il vient d'emporter un ouvrage, l'épée à la main, et va commander l'assaut de la place, il est renversé dans la tranchée par une poussée d'hommes, en a la cuisse démise et reste toute sa vie, comme l'a été Biron, boiteux. Moyennant ce tribut, il apaise la jalousie du destin, qui lui octroiera, dès lors, cette curieuse faveur d'être toujours là, au dernier moment des heureuses entreprises, qui est le bon. C'est lui qui, à Turckheim, amène un corps de réserve, prévenant le désir de Turenne, qui l'allait demander. C'est lui qui, le 29 juillet 1693, à trois heures de l'après-midi, marchant au canon, débouche sur le champ de bataille de Nervinde, dis-

puté par cent trente mille hommes, et à la tête de ses vingt-deux escadrons, mène la dernière attaque, brise l'armée du prince d'Orange et récolte quinze étendards, renouvelant ainsi avec Luxembourg ce qu'il passe pour avoir fait avec Turenne. Le « Boiteux » arrivant au secours du « Bossu » et, à eux deux, battant le « squelette asthmatique » selon le mot de Macaulay, — à le dire, quelle caricature! Mais, à le voir, quelle splendeur! Et c'est la peinture avec son beau mensonge, qui dit vrai, parce que, comme la victoire, elle transfigure. C'est lui, enfin, qui se trouve être ambassadeur à Madrid, lorsque les Pyrénées s'écroulent, et il introduit Philippe V de plain-pied dans ses États. Et tout cela, comme dans son portrait, semble se faire tout seul, naître de soi-même, à un signe de la magique baguette qu'est son bâton. « Jamais incommodé par l'inquiétude, ni à la guerre, ni dans le cabinet, jamais impatient, jamais important, jamais affairé, toujours occupé et toujours ne paraissant rien faire, » dit Saint-Simon. Avec cela, un geste large. Pendant que les autres diplomates se confinent dans des intrigues de cour, il fait de la politique de plein air : il nourrit des multitudes affamées et lorsqu'il sort par les rues de Madrid, le peuple crie : *viva el Cojo !* vive le Boiteux!

Enfin, il a la chance d'être là quand un grand artiste tient le pinceau. C'est une chance surtout pour nous. « Il était gros, point grand et d'une laideur particulière et qui surprenait, dit Saint-Simon, mais avec des yeux si vifs et un regard si perçant, si haut et pourtant doux, et toute une physionomie qui pétillait tellement d'esprit et de grâce qu'à peine le trouvait-on laid. » Nous le trouvons même beau dans le portrait de Rigaud et, en tout cas, bien typique, rassemblant en lui tous les traits épars chez les seigneurs de cette Rotonde, en les magnifiant. Son fils, le maréchal François d'Harcourt, devait être presque aussi heureux avec son portraitiste. C'est un fort beau morceau de sculpture que son buste par Michel Slodtz, adroit scrutateur de physionomies humaines, lorsque les Menus Plaisirs voulaient bien lui en donner licence, au lieu de l'employer à quelque feu d'artifice ou à quelque catafalque, artiste tout à fait digne de mémoire, sinon du surnom dont l'écrasaient ses camarades : Michel Ange.

Il y a pourtant ici, çà et là, quelques graves figures. Des masques soucieux émergent de leurs cravates compliquées ou se

mettent à la fenêtre de leurs propres perruques pour nous regarder. Le plus ignorant des visiteurs ne s'y trompe pas. Demandez-lui de vous désigner les penseurs qui sont dans cette Rotonde ou à côté, c'est-à-dire ceux dont la carrière n'a fini qu'en plein règne de Louis XIV : — sans la moindre hésitation, il ira vers un portrait à l'huile, vers une préparation à l'huile de Le Brun, un dessin aux trois crayons du même Le Brun, un buste de Lemoyne. Approchez-vous, lisez les noms : c'est Fabert, Turenne, Catinat, Vauban, Maurice de Saxe, c'est-à-dire, les philosophes et les prophètes, ceux qui ont vu l'homme dans le soldat, la nation dans l'armée et confusément l'avenir changeant dans le présent en apparence immobile. Les autres semblent d'aimables improvisateurs : ceux-ci, réfléchis, attentifs, le front parfois souligné d'un pli dur, sans avoir rien de secret, ni qui se garde, comme leurs aînés de la Renaissance, tout en nous envisageant et même en nous dévisageant franchement, méritent le surnom que les soldats avaient donné à l'un d'eux, Catinat : « le Père la pensée. »

Regardez le portrait de Fabert, vous y reconnaissez l'homme que son biographe le plus sûr nous dépeint ainsi : « plus maigre que gras, le teint brun, un peu couperosé, le front grand, élevé, les yeux vifs et perçants, le nez aquilin ; il marchait la tête haute, conservant un air grave et sévère ; sa parole était ferme et hardie ; il s'expliquait en peu de mots, ne sortant jamais de son sujet. » Et le trait suivant désigne plutôt un esprit formé par les disciplines du xvie siècle qu'un contemporain de Louis XIV : « Il négligeait cette politesse superficielle dont le monde se contente et qui recouvre souvent une grande barbarie ; mais sa probité, sa grandeur d'âme, sa religion lui composaient une autre politesse plus rare qui était toute dans le cœur. » Et cet homme grave, qui rappelle les humanistes de la Renaissance, est fort en avance sur le xviie siècle, quand il s'inquiète des moyens de faire vivre les troupes sans ruiner l'État et l'État sans ruiner les peuples, dont la misère entraîne celle de tout le reste. C'est déjà presque un homme de 89, qui parle lorsqu'il réclame, en plein règne de Mazarin, la taille *réelle* et le cadastre et fait des plans pour supprimer les intermédiaires, grugeurs des deniers publics. Il y a sous cette perruque à calotte, une tête d'homme d'État et d'un État nouveau, — et sous ce col garni de point Colbert bat un cœur sensible aux

misères publiques. C'est, cinquante ans plus tôt, un avant-goût de la *Dixme royale*, — cet autre projet de révolution fiscale, né sous la perruque in-folio d'un autre maréchal, — celui-là même à qui l'on doit tout le système de fortifications qui ferma la route de Paris aux Teutons, *clausa Germanis Gallia*, selon l'exergue de sa médaille : Vauban. Il faut interroger, ici, le dessin en crayons de couleur qui nous restitue la physionomie soucieuse de ce grand architecte de guerre et d'économie politique. Même expression, ou peu s'en faut, dans le masque de Turenne par Le Brun. On y saisit, au vif, le système de préparation usité alors par Poussin et quelques autres maîtres, afin de réchauffer leur coloris : la toile est peinte en rouge tragique, par là-dessus on fait des frottis gris parfois verts, et cela donne un ton de chair assez conventionnel, mais solide et qui paraissait « historique. » L'essentiel est qu'on y démêle bien les caractéristiques de l'homme, et ici, elles sont fortement marquées. C'est la tête solide et pleine, « bien faicte » au sens de Montaigne, qu'il fallait au plus grand tacticien du siècle, un des plus grands de tous les siècles, celui qui alla tout droit aux réalités de la guerre, sans s'inquiéter de ses conventions tacites, qui commença par apprendre à très bien la faire comme on la faisait de son temps et puis qui la fit tout autrement : — naturel processus chez le grand chef comme chez le grand artiste, — discipliné d'abord pour innover ensuite, l'homme qui eut toutes les sagesses, jusqu'à celle de désobéir, et d'écrire à Louvois : « Je prends tout sur moi... Je connais la force des troupes impériales, les généraux qui les commandent, le pays où je suis... » qui, en un mot, ne se trompa guère qu'une fois, le jour où il dit, c'était le 27 juillet 1675, à Salzbach, en parlant des ennemis : « Je les tiens... ils ne pourront plus m'échapper ! » Le petit boulet qu'on voit sous cette vitrine pouvait seul donner un démenti au grand génie militaire, étant l'*ultima ratio*, comme on lisait alors sur les canons historiés qui ne se contentaient pas de tuer les gens, mais leur offraient, par surcroît, des leçons de philosophie.

A l'autre bout de cette salle, deux portraits identiques, dont l'un au pastel, par Liotard, un crayon de La Tour, et trois bustes de marbre, l'un par Mouchy, l'autre par Pigalle, dit-on, le troisième par Lemoyne, nous mettent en présence du maréchal de Saxe, « le Turenne du siècle de Louis XV, » disait le

grand Frédéric, et l'un des plus extravagants, comme aussi des plus lucides esprits de son temps. Toutes ces images nous disent vraisemblablement de lui quelque chose qu'on peut croire, mais on ne se douterait pas de l'essentiel, sans le crayon de La Tour. Les portraits de Liotard sont un document qui divertit et qui révèle tout ce qui n'est pas l'homme même : on y voit son habit vert et rouge où est brodé, selon la coutume du temps, la croix de Saint-Louis, son immense baudrier doré, ses gants crispins troués au bout des doigts, sa petite perruque poudrée où pend, comme une cravache courte et dure, l'interminable queue noire à la Frédéric le Grand. On voit même, à l'arrière-plan, en guise d'armes parlantes, — comme on verrait des zouaves derrière La Moricière, — deux ou trois de ces *houlans* habillés à la Tartare, dont il avait fait une compagnie d'élite, et qu'on appelait pour cela « les volontaires du maréchal de Saxe, » nobles Valaques ou Polonais galopant sur leurs petits chevaux tartares ou de Bessarabie, pointant leur lance ou agitant leur large sabre, avec leur casque en similor garni de peau de chien de mer, croquemitaines féroces et ingénus, dont il aimait à s'entourer pour épouvanter l'ennemi en campagne, ou tout bonnement, à Chambord, pour jeter les fâcheux par la fenêtre. Et cela, déjà, le peint un peu. Mais, quoique pas tout à fait rassurant par son regard de côté et ses lèvres serrées aux commissures, tout son visage est enduit par le peintre de cette couche d'aménité, obligatoire au XVIIIe siècle, qui amortit les angles et assourdit les accents.

C'est le buste de Lemoyne et surtout le dessin de La Tour qu'il faut consulter : le front large et droit, avec ses renflements, est la voûte qu'il faut au tourbillonnement des pensées nombreuses ; le nez et le facies épatés, les narines ouvertes se prêtent aux sensualités d'un demi-sauvage, le menton volontaire fait à ses velléités d'idéalisme un lourd contrepoids. Et au travers de tout, l'intelligence rayonne ; elle anime ce qu'il y a d'irrégulier dans ses traits ou de fantaisiste dans son tempérament, — et la laideur en devient spirituelle. C'est bien l'homme de ces boutades fameuses : « Les personnes d'esprit, et surtout les personnes éloquentes, sont très dangereuses dans une armée, parce que leurs opinions font des prosélytes, et, si le général n'est un personnage opiniâtre et entêté de son opinion, ce qui est un défaut, elles lui donnent les incertitudes capables de lui

faire commettre de grandes fautes... » Ou encore : « Si la guerre tient de l'inspiration, il ne faut pas troubler le devin ! » — aphorismes que ne désavouerait aucun chef d'armée, sous une forme qui ferait honneur à n'importe quel humoriste. Le vainqueur de Fontenoy peut parler d'inspiration. Son œuvre militaire en est pleine, et sa victoire semble composée, selon toutes les règles, pour entretenir et accroître l'émotion, jusqu'à la péripétie finale qui doit amener l'heureux dénouement. S'il est vrai, selon le mot de Napoléon, que « les Français soient toujours au spectacle, » et qu'il leur faille ainsi une victoire clairement dessinée, Maurice de Saxe a eu la chance de leur donner la plus parfaite tragédie guerrière qu'on ait jouée depuis longtemps, et qu'on dût jouer jusqu'à Napoléon.

Après cela, si sa vie privée est moins glorieuse et répond à ce que nous annoncent les traits inférieurs de son masque, c'est peut-être Grimm qui en donne la vraie raison lorsqu'il dit : « Le comte de Saxe aimait la mauvaise compagnie, en femmes et même en hommes *par choix et par hauteur*. Il ne se serait pas trouvé déplacé sur un trône, et avec une âme de cette trempe, on ne se trouve bien ni dans les antichambres de Versailles, ni dans les soupers de Paris où l'égalité préside. » « Pas trouvé déplacé sur un trône... » Qu'est-ce à dire ? Retournons voir les portraits de Liotard : le bâton que tient le maréchal est long comme un sceptre, en effet, et il s'y appuie comme s'il voulait prendre possession de la terre où il va l'enfoncer. Mais cette terre, quelle est-elle ? Est-ce la Pologne où son père était roi ? Est-ce la Courlande dont il est élu duc ? Est-ce l'île de Tabago ? Est-ce la Corse ? Est-ce le royaume juif qu'il veut reconstituer en Amérique ? Est-ce Madagascar ? Car toutes ces ambitions et toutes ces chimères passent sous ce front que Liotard nous montre si uni, et Lemoyne si tourmenté... Indépendance des États-Unis, Sionisme, avènement de la grande île africaine à la civilisation, tout cela qui est du passé ou du possible aujourd'hui, si Maurice de Saxe revenait et le voyait réalisé par ses successeurs, les Rochambeau, les Gallieni, les Lyautey, il le trouverait fort naturel, et peut-être encore bien en deçà de ses visions des jours de fièvre, consignées en ses *Rêveries*...

Toutefois, il ne faut pas que son exemple nous trompe. Dès longtemps, les maréchaux ne sont plus des prétendants au pouvoir, des hommes d'État cherchant à régenter la France ou au

moins une province en dehors ou à côté du Roi et de son ministre. Mais ce sont encore des diplomates. Dans la partie qu'ils livrent, pour le compte du Roi, ils jouent pique ou cœur, la guerre ou la paix, alternativement, selon l'occurrence et selon les ordres de Versailles. Un singulier exemple nous en est donné ici par un tableau de Gaspard Netscher, à première vue inintelligible. Que fait, là, cet homme déshabillé, affaissé contre une table et dont un docteur en robe noire et bonnet carré tâte le pouls? Est-ce un malade? Vient-on de l'ausculter? Et cet avorton en habit rouge, debout appuyé sur la table qui lui fait la leçon, le doigt en l'air? Est-ce un médecin? Et tout ce monde, pourquoi est-il rassemblé? Pour une consultation?

C'est bien quelque chose de ce genre, mais pris au sens allégorique. Vers 1672, en effet, l'année où fut peint ce tableau, la Hollande jouait en Europe le rôle de « l'homme malade » et les médecins étaient les rois d'Angleterre, d'Espagne, de France et de Suède. Ici, c'est le maréchal de Luxembourg qui les représente, parle, dicte les conditions de la France à la Hollande représentée par le grand pensionnaire Jean de Witt. Le pauvre diable est dépouillé de son armure et même de ses habits, — ce qui n'est pas une exagération quand on se rappelle ce mot de Luxembourg à Louvois, en parlant d'un notable d'Utrecht : « Quand on le soulagera de ce qui le charge jusqu'à sa chemise, je comprends que vous n'y trouverez nullement à redire. » Il est entouré d'autres médecins tout aussi malveillants; celui qui lui tâte le pouls est Galen, l'évêque de Munster, impitoyable condottiere mitré, sorte de Jules II déchaîné dans le grand siècle, allié de la France pour l'instant, fort satisfait de trouver le Grand Pensionnaire en état si débile. Cet autre est l'électeur de Cologne, allié aussi des Français, qui le regarde périr avec complaisance. Celui qui tient un sablier pour mesurer ce qui lui reste de minutes à vivre est de Groot, l'ambassadeur des États généraux de Hollande, qui est venu offrir presque toute la Hollande au Roi de France et qui se voit refuser la paix. Au second plan, deux femmes, allégories de l'Église catholique et de la protestante, nous rappellent ces mots de la *Gazette de France :* « Partout où l'on plante des fleurs de lys, on replante en même temps l'étendard de la Religion, en rebénissant les églises des villes conquises. » La catholique cherche à toucher de son crucifix, Jean de Witt, pour le convertir;

la protestante se cache sous un masque. Cependant qu'un homme debout, la main sur l'épaule du Grand Pensionnaire, n'attend que le moment où Jean de Witt sera tout à fait mort pour endosser la cuirasse tombée et chasser tous ces intrus de l'hôtel de ville d'Utrecht, où ils sont venus comploter la ruine de la patrie : c'est le prince d'Orange, capitaine général et futur sauveur des Pays-Bas.

Cette satire est à peine outrée. Il faut ouïr La Fontaine, qui écrivait un virelai sur ce sujet en même temps que Gaspard Netscher peignait ce tableau. Le farouche avorton en habit rouge semble ne faire autre chose que de scander la mercuriale du Bonhomme devenu subitement enragé :

C'est vous, pêcheurs de haran,
C'est vous, vendeurs de safran,
Qui prétendez d'un fromage
Faire au soleil un écran?
Peuple hérétique et maran,
Ennemi du Vatican
Sur qui va fondre l'orage...
La foudre part du nuage
Et va sécher marécage
Rompre digue et ouatergan...
Mandez lettres et message
Chez le Goth et l'Alleman,
Et dans tout le voisinage;
Criez au meurtre, à l'outrage.
« On me pille, on me saccage; »
Proposez un arbitrage,
Offrez des places d'otage,
Eussiez-vous pour partisan
Belzébut, Léviathan,
Et les pages de Satan,
Malgré votre tripotage
Et votre patelinage,
Notre roi vaillant et sage
Notre invincible sultan
Ruinera ville et pacage,
Mettra votre or au pillage,
Vos personnes au carcan
Et vos meubles à l'encan...

Pour une fois que La Fontaine essaye d'écrire l'histoire,

c'est encore une Fable qu'il compose, et dont la réalité va se charger de fournir la morale, une morale sévère et imprévue. L'ennemi, devant les exigences du vainqueur, va être secouru « par ce beau désespoir » que recommande le vieil Horace, Jean de Witt massacré pour avoir trop offert à Louis XIV, et Louis XIV, pour avoir méprisé ce qu'il lui offrait, n'avoir plus rien. Seul, Luxembourg va se tirer de cette histoire à son honneur, remporter victoire sur victoire, puis vaincu par l'inondation, retraiter en bon ordre à travers la Hollande naufragée. Tel est le sens de cette allégorie qui déchaîna une telle indignation en Hollande que son auteur dut fuir rapidement pour éviter d'être pendu.

Nous avons vu la caricature de Luxembourg; souhaitez-vous sa transfiguration idéale? La voici sous les espèces d'un petit plâtre, — la maquette de la statue par Mouchy autrefois à l'École militaire et détruite en 1830. Malgré l'allure aisée, souple et digne, à la grecque, de ce personnage affublé d'une armure moyen-âgeuse et d'une perruque à la Fontange, en équilibre contrasté entre le bâton planté sur la hanche droite comme la hampe d'un drapeau et une lourde épée de connétable, pendue à sa hanche gauche, on reconnaît l'homme « sec comme une allumette, » et chétif, que nous dépeignent ses biographes. On devine même sa bosse à la fois suggérée et ensevelie par le renflement du manteau et le bouillonnement de la perruque, périphrase statuaire retorse et subtile à l'égal d'une oraison funèbre.

Ainsi entre dans l'immortalité, d'un pas léger et semblable à un Dioscure, le Maréchal François-Henri de Montmorency duc de Luxembourg, vainqueur de Fleurus, de Nervinde et de Steinkerque, parrain de la cravate dénouée et « tapissier de Notre-Dame, » la plus brillante médaille de « la monnaie de M. de Turenne, » selon le mot qui courut alors, — bossu magnifique et avorton à bonnes fortunes, encore amoureux à soixante-sept ans, s'empiffrant de victuailles, sans qu'on puisse imaginer où il loge tout ce qu'il engloutit, souvent « dans les remèdes, » quand il faut se battre, et ressuscité par le péril, génial par nécessité, féroce brûleur de villes par dilettantisme, malin singe et ténébreux ami des empoisonneuses, très suspect de pactes diaboliques, dégageant une odeur de soufre qui n'est tolérable qu'au feu, bref un personnage shakspearien mal à son aise dans le siècle des trois unités et à Versailles, élément bizarre et tortu

que le génie ordonnateur du grand Roi trouve pourtant à utiliser, au mieux, dans la façade auguste et rectiligne de son règne.

Voulons-nous voir, enfin, entre la caricature et la transfiguration idéale, son image réelle : penchons-nous sur la vitrine où est ouvert un album relatant ses campagnes dans les Flandres, à la page où on le voit à cheval, avec ses officiers généraux, donnant ses ordres, devant une ville à conquérir, ou conquise... Nu-tête, accroché à sa bête, comme un singe, il gesticule comme le jour après Fleurus où il disait pour expliquer sa victoire, en frappant sa bosse : « C'est que j'avais, là, un corps de quarante mille hommes de réserve que l'ennemi ne connaissait pas. » Cette gouache minuscule est peut-être l'image la plus proche de la vérité.

Ce qui étonne le plus, dans cette Rotonde, c'est de voir de solides têtes de penseur, de savant, l'œil incisif, subissant docilement le supplice de la haute perruque in-folio, la plus formidable incommodité dont se soient avisés les hommes, — depuis Gigalmès ou Assourbanipal, — pour se distinguer du commun. Puisque nous sommes entourés de tant de perruques, profitons-en pour les interroger. Nous verrons qu'elles marquent le triomphe le plus éclatant de la discipline et de la sociabilité. Comme toutes les monstruosités de la mode, celle-là n'est pas née d'un coup, ni n'a disparu d'un coup. Elle a suivi le processus ordinaire de tout artifice de toilette : on l'imagine un jour, par fantaisie ou pour une occasionnelle utilité, et on l'adopte pour se distinguer de ses pères, puis pour se distinguer des premiers inventeurs, on exagère ce qui a paru beau, séduisant, chaque génération cherchant à mettre sa marque aux choses qu'elle hérite de la précédente et voulant se signaler sans revenir en arrière; on va ainsi peu à peu aux dernières limites de l'incommodité, et une fois qu'on y est, on y reste, parce que, à ce moment, une longue éducation étant requise pour s'en accommoder, on se met à juger un homme de qualité par l'aisance et la grâce avec lesquelles il endure la torture établie. Dès lors, elle est presque indéracinable, parce qu'il s'y attache une idée de supériorité sociale. Aussi ne cède-t-elle pas d'un seul coup à l'assaut du bon sens, mais après une suite de secousses, et la dernière est la plus douloureuse.

Ainsi de la perruque. Elle commence par être naturelle,

faite des cheveux qu'on laisse croître et qu'on ondule ou qu'on tresse, ou qu'on noue çà et là : telle la cadenette gauche chez le maréchal de Guébriant, et chez Henri II de Montmorency, d'ailleurs agrémentée de cheveux artificiels et ondoyants, floue, comme la queue d'une comète, d'où le nom de « coiffure à comète, » qui coïncide avec la Fronde et les dernières fantaisies individuelles. Puis elle s'aplatit sur le front et tombe en chute droite en demi-cercle sur les épaules, déjà plus disciplinée « coiffure à la calotte, » même sans calotte, jaillissement d'une pomme d'arrosoir, comme chez d'Hocquincourt et Fabert. Cela coïncide avec l'établissement de la discipline de Versailles. Puis, grâce aux postiches, peu à peu elle enfle, bout, croît, s'accroît, se roule en boucles, monte à gros bouillons au-dessus de la tête, à la Fontange, enfin s'écroule et se tord en boudins, déborde la tête et s'épanche de toutes parts en cascades rebondissantes, vêtant les épaules, le dos, le torse tout entier d'une toison soyeuse et poudrée, comme chez le *Puységur*, de Largillière, jusqu'à ce que, soulevée comme une écume et dispersée au souffle du vent, elle suive la tête et la façon d'une crinière. Nous sommes alors au comble de la discipline et de l'artifice. Rien de plus incommode que ces perruques à la guerre : elles repoussent le chapeau à trois gouttières, elles prennent facilement feu. Luxembourg a la sienne grillée par des éclats de grenade à la prise de Valenciennes. A ce moment, bien qu'on parvienne à les faire sur un bâti léger, avec des cheveux très fins, elles atteignent le poids d'un kilo et on ne peut plus les porter : alors on les divise et on les noue. Le premier maréchal d'Harcourt chez Rigaud, a encore la perruque in-folio flottante, le second, dans le buste de Slodtz, a déjà la perruque nouée. Puis on l'emprisonne en bourse, elle s'affaisse ensuite chez le maréchal de Richelieu par Valade, où les rouleaux de cheveux changent de direction et, au lieu de tomber dans le sens vertical, s'étagent dans le sens horizontal, puis elle se roule et s'effile en « bout de rat » chez le maréchal de Saxe de Liotard, et c'est une mince queue de Chinois que tranchera l'aide du bourreau, avant la guillotine.

Ce sera décisif. De longs cheveux flotteront encore avant de disparaître, autour des têtes de quelques maréchaux de l'Empire, comme un dernier halo de la « comète » de Louis XIII. Même certains comme Augereau, Lannes, Bessières, Moncey,

chercheront à prolonger le règne de la poudre. Les collets bleus de velours blanchissent encore çà et là sous un givre parfumé. Mais ce sont les derniers éclats d'un fantastique paradoxe. Peu à peu, les têtes reprennent l'aspect qu'elles avaient sous Henri II, Charles IX et Henri III, jusqu'à nos jours où la tonte « hygiénique » à l'allemande fait ressembler les crânes à ce qu'ils étaient sous Louis XIV, leur perruque ôtée, dans leur cabinet, quand nul ne pouvait les voir. Ainsi, l'on peut augurer très exactement de l'ampleur de l'autorité royale d'après le volume des faux cheveux. La perruque in-folio n'abrite plus aucune pensée d'indépendance chez les grands chefs commandant aux armées.

Sans doute, il y a encore des condottieri : Rantzau, Berwick, Saxe, Lowendal. Car Rantzau est Allemand et chef de reitres, Berwick est Anglais et a servi le roi d'Angleterre et l'empereur d'Autriche avant Louis XIV, Maurice de Saxe est le fils d'Aurore de Kœnigsmark et il a fait ses premières armes contre la France à Malplaquet et à Denain, Lowendal est Danois et c'est seulement à quarante-trois-ans, après s'être dépensé au service de bien des pays, qu'il se met à celui de la France. Mais l'assimilation est complète. Il y a même encore au XVIIIe siècle un fantôme de prétendant agité par des rêves de royaume : Maurice de Saxe. Mais il n'y a plus de rebelles, et les trônes que rêve le vainqueur de Fontenoy sont si chimériques et si lointains que le plus jaloux des Richelieu ne pourrait en prendre ombrage. Ce sont des Icaries ou des Baratarias. La royauté française est, à ce moment, de taille et de force à assimiler tous les métèques. Quant aux descendants des grands rebelles d'autrefois, ils mirent leur grandeur dans celle de Versailles. Montmorency-Luxembourg ne se tient pas de joie d'être nommé, en récompense de son succès de Wœrden, « maître de la garde-robe du Roi, » c'est-à-dire son domestique. Versailles est le seul empyrée où tous ils veuillent siéger. Au milieu des soucis de la terrible campagne de 1709, Villars sollicite ardemment « pour lui porter bonheur » la charge de « premier gentilhomme de la chambre, » devenue vacante par la mort de M. de la Trémoille. Et lorsque Maurice de Saxe vient de remporter l'éclatante victoire de Fontenoy, il accepte comme un honneur, s'il ne le sollicite pas, le droit de séance sur un tabouret devant Leurs Majestés et les enfants de France... » Ah! les maréchaux de la Ligue et de la Fronde ne

reconnaîtraient guère leurs successeurs! Les Biron, les Montmorency, les Marillac sont bien morts. Les fraises étaient une auréole, selon le mot du poète et ce sont les perruques qui sont des carcans.

Ne disons pas pour cela qu'il n'y a plus d'aussi fortes individualités. Elles sont tout aussi fortes, mais la communauté est moins faible. La France est plus grande : on sent mieux l'orgueil collectif d'appartenir à une grande nation, ou plutôt, comme on disait alors, à un grand Roi. Le loyalisme ne fait plus question. C'est une sorte de culte qui aura même ses superstitions le jour où, la France et le Roi se séparant, le devoir aura deux faces et qu'il faudra choisir. Si un maréchal de France porte encore sa tête sur l'échafaud, ce jour-là ce ne sera plus pour crime de trahison, mais de fidélité. C'est pour le Roi que Philippe de Noailles, duc de Mouchy, sera guillotiné en 1794, avec sa femme surnommée par Marie-Antoinette *Mme l'Étiquette*. On pourra croire alors que l'Étiquette elle-même comme le Maréchalat est abolie à jamais. Il le croyait bien, le dernier des maréchaux restés en France, le vieux Philippe de Ségur, le jour où il fut mandé aux Tuileries, par un jeune homme, premier magistrat de la République niveleuse qui avait supprimé cette supériorité comme les autres. Aussi quelle ne fut pas sa surprise, au sortir de l'audience, lorsqu'il vit la garde consulaire assemblée en hâte, lui rendre les honneurs réservés aux seuls maréchaux de France! Les tambours battaient aux champs, les troupes présentaient les armes. Il eut comme un éblouissement, un vertige, n'en croyant pas ses yeux, ni ses oreilles. Sa surprise eût été bien plus grande, s'il avait pu prévoir ce que nous voyons en faisant un pas, en franchissant une porte : les nouveaux porteurs de bâtons, plus nombreux encore et environnés de plus de prestige qu'aux beaux jours de sa jeunesse et de la monarchie...

II. — LES GRANDS CHAPEAUX

Il est vrai qu'ils sont bien changés. Dès l'entrée dans la salle de l'Empire, on voit aux portraits quelque chose de serré, de discipliné, de guindé presque, dans leurs hautes cravates noires et leurs tuniques boutonnées, des Gérard et des Robert Lefèvre, après la libre allure et la majestueuse aisance des Largillière et des Rigaud. Comparez le *Grouchy* de Dubufe ou le *Suchet*

d'Horace Vernet avec le *Gramont duc de Lesparre* de Rigaud. Plus de fantaisie, ni dans les gestes, ni dans les mots, ni dans les cravates. Tous à peu près le même chapeau, — le chapeau que Napoléon, homme tourné vers l'avenir, a pris au grand Frédéric, mais a rebâti à sa guise, comme il a rebâti et transformé sa tactique. Les maréchaux ont trouvé leur maître. Celui qui les nomme et qui juge de leurs coups est celui qui le mieux pourrait les porter. Plus d'intrigues, plus de cabales, pas de puissantes familles, de favorites protectrices, pas de ressorts secrets et compliqués, plus d'antichambres. Tous les bâtons brodés d'abeilles ou d'aigles qui s'agitent pour le serment dans *la Distribution des Aigles* de David, semblent avoir poussé au bout des bras, sur un signe du Démiurge tout-puissant. Regardez ce Murat, de Gérard, doré sur toutes les coutures, la bouche épanouie, offerte, la tignasse noire bouclée en copeaux, irradiant par l'éclair des yeux, le teint et la protrusion des lèvres, la confiance et la vie. Ce Bernadotte, aigle tout en bec et en rostres, prêt à fondre sur un royaume, il ne sait pas encore dans quel climat, où, quand, ni comment ; mais il le cherche d'un œil aigu. Le profil aigu aussi et l'œil en vrille, de Masséna. Regardez surtout, dans les bustes, le défi de ces nez en l'air de Ney, de Macdonald, les mentons volontaires, les pommettes saillantes : voilà bien les portraits qui se livrent, tout à fait incapables ou dédaigneux de rien cacher ! Chez tous vous trouvez le même masque d'énergie, d'audace même provocatrice, de vigueur impatiente de se dépenser.

Le sabreur est devenu tellement l'idéal du soldat que Berthier, le porte-plume de Napoléon, par force et par goût le plus grand paperassier de l'armée, comment se fait-il peindre ? C'est en tranche-montagne, fauchant l'air d'un coutelas plus grand que lui, dont son geste annonce qu'il va hâcher menu un pont en flammes... Assurément, il y était à ce pont de Lodi, il y était avec Masséna, général comme lui et Lannes, alors chef de brigade, et il y faisait chaud quand l'artillerie de Sabottendorff en balayait les planches et la surface de l'Adda, — mais l'ensemble de sa glorieuse carrière le montre en tout autre posture, et c'est celle-là qu'on a retenue, parce que seule, elle répond à l'idée qu'on se fait alors du chef. Et cet homme si correct, si réservé, qui ne se présenta jamais à l'Empereur, quels que fussent l'heure, le lieu, la tragédie, qu'en grande tenue, tiré à

quatre épingles, il faut qu'il soit peint cheveux au vent pour plaire aux imaginations. Suchet, dont un contemporain nous dit : « Il était d'une figure noble et douce, ses yeux étaient pleins de bonté et sa physionomie exprimait les sentiments bienveillants dont son âme était pleine, » nous est montré par Robert Lefebvre, hautain et dur, nous intimant du bout de son gant crispin, on ne sait quel ordre péremptoire. Le bâton promené par les maréchaux de Louis XV au-dessus de la bataille, comme une baguette évocatrice, est devenu un sabre dont Murat enlève ses escadrons en hurlant des gauloiseries énormes, dont Lefebvre cogne au beau milieu de la cohue du pont de Montereau en 1814. « L'écume sortait de la bouche du maréchal, tellement il frappait! » dit le capitaine Coignet. La victoire est une chose qu'on enlève au galop de charge et veut être violentée.

Que nous sommes loin du jour où Maurice de Saxe, en ses *Rêveries*, disait : « *Je ne suis point pour les batailles, surtout au commencement de la guerre et je suis persuadé qu'un habile général pourrait la faire toute sa vie sans s'y voir obligé*. Rien ne réduit tant l'ennemi que cette méthode et n'avance plus les affaires. Il faut donner de fréquents combats et fondre pour ainsi dire l'ennemi petit à petit. » — Petit à petit!... Allez donc dire cela aux Murat, aux Ney, aux Lannes, aux Lefebvre... Les grands chapeaux à plumes n'abritent pas de telles pensées. D'ailleurs, on peut douter qu'ils abritent beaucoup de pensées. Il n'y a pas, ici, de fronts comparables à ceux de Fabert, de Turenne, de Vauban, de Maurice de Saxe. Pas de têtes pensives, ni de têtes raisonneuses, ni de têtes calculatrices : rien que des bras. La tête n'est pas loin, mais elle est unique et elle suffit à animer tous ces prompts et terribles agents d'exécution. Heureux ou malheureux, applaudis ou sifflés, les maréchaux de l'Ancien Régime étaient les auteurs du scénario qu'ils jouaient. Ceux de l'Empire sont les figurants ou les virtuoses d'une action que, pour la plupart, ils ne comprennent guère, ou dont ils ne voient que le détail tactique, enveloppés qu'ils sont dans le mystère d'une stratégie souveraine, — lorsque d'autres, à l'est du Rhin, d'un œil plus scrutateur, allumé par la haine, regardent et méritent qu'un jour, à la fin de ses campagnes, Napoléon dise d'eux : « Ces animaux ont appris quelque chose!... » Tout le temps que dure l'entraînante épopée, on ne fait attention qu'à la symphonie jouée par ces hommes sans prendre

garde à l'art déployé par le compositeur, — ce que le commandant Rousset appelait jadis d'un mot juste et profond : « l'Esthétique de Napoléon, » ni qu'ils sont les touches d'un clavier dont il joue avec une incomparable maestria, — ne parlant pas à Murat comme il parle à Soult ou à Suchet, ne demandant pas à Berthier ce qu'il exige de Davoust.

Ce ne sont donc pas tous des hommes supérieurs, mais le maître qui est là, caché dans la tapisserie, n'a pas besoin d'hommes supérieurs. Il en a moins besoin, en toute hypothèse, qu'un roi de Versailles. Il ne compte nullement sur leurs conceptions pour sauver le pays. — « Vous avez manœuvré comme une huître! » dit-il un soir de bataille à un de ses généraux stupéfait et consterné, — et une heure après, il lui remet le bâton de maréchal. C'est du moins ce que chuchote, alors, la chronique et, si elle exagère ou s'amuse, elle peint pourtant bien l'esprit du régime. Le chef ainsi récompensé n'avait assurément pas manœuvré comme une huître, mais il avait peut-être mal compris ce qu'il faisait et peu importait à l'Empereur : il pouvait servir, pourvu qu'il fût docile et actif. Ce ne sont donc que des instruments, mais ce sont d'admirables instruments, des ressorts d'acier, souples et toujours prêts à jouer, — à « taper tous ensemble, » selon la formule qui eut tant de crédit depuis dans notre jeune armée. « Tous ensemble comme un seul homme, au bon endroit et au bon moment. »

Et, par là même, ce sont des « professionnels » et fiers de l'être, au contraire des maréchaux de la Rotonde, souvent illustres en dehors de leur métier. C'est aussi une autre alluvion sociale, ceux qui ont dit : « Nous sommes des ancêtres! » Malgré quelques exceptions illustres, comme Pérignon, Grouchy, ou Soult, qui auraient pu atteindre un grade élevé sous l'Ancien Régime, de même que sans doute Fabert, fils de l'imprimeur juré de Metz, ou Vauban « né le plus pauvre gentilhomme de France » eussent été tolérés dans les armées de la Révolution, si l'on considère l'ensemble des maréchaux de l'Empire, ils apparaissent bien comme les « fils de leurs œuvres » et les pères de leurs noms. Ce n'est pas que leurs œuvres soient supérieures à celles des voisins, ni leurs figures plus individualisées. On trouverait malaisément en eux l'étoffe de Fabert, de Turenne, de Catinat, de Vauban, de Maurice de Saxe, ou, s'ils en avaient l'étoffe, on n'en a pas vu la façon. Mais c'est qu'avant leurs

œuvres, on ne peut rien citer qui les mît en lumière. Tandis qu'à côté c'est à peine si quelques-uns pouvaient ajouter quelque gloire à leur nom. Là-bas, plus d'un membre d'une famille autrefois souveraine n'est plus qu'un simple maréchal : ici plus d'un simple maréchal deviendra le chef d'une famille souveraine. Pourtant le mot : « Nous sommes des ancêtres, » est la plus imprudente des prétentions humaines. On peut jusqu'à un certain point être sûr d'être un « descendant, » on ne l'est jamais d'être un « ancêtre, » et, en fait, de cette magnifique cohorte d'hommes jeunes, vigoureux, téméraires, coiffés de grands chapeaux à plumes, qui ont tenu le bâton aux abeilles ou aux aigles d'or, bien peu ont laissé, au bout d'un siècle, une postérité. « Nous sommes des météores, » voilà le mot qu'il leur fallait dire, encore moins modeste, mais combien plus vrai ! Car depuis les chevaliers du roi Arthur, égaux autour de la Table Ronde, où a-t-on vu un tel faisceau de héros si splendides, coulés ou plutôt refondus dans le même moule, vêtus du même harnais de guerre, l'épée bien en main, toujours prêts à partir dans toutes les directions poursuivre des « feux errants ? » On retrouve en eux tous les types de guerriers légendaires : Lancelot, Gauvain, Ivain, Keu, Perceval, Galahad, Modred, avec leurs traits bien différenciés, car rien n'est plus dissemblable d'un Murat qu'un Marmont, d'un Ney qu'un Masséna ou un Soult, et c'est encore un autre type que Lannes et un autre que Davoust, sans parler du grand oublié ici, — le sage de la Grande Armée, — Drouot. Mais il y a un trait commun qui les unit et qui les sépare de leurs prédécesseurs : ce sont uniquement des hommes de guerre, pas des diplomates, pas des courtisans, pas des grands seigneurs sur leurs terres. Leurs duchés et leurs principautés sont des grades, et si, par hasard, ils donnent une chasse, comme Berthier à Gros-Bois, c'est une charge entre deux autres, ou une réception, c'est en « service commandé. » Sous Louis XV, une bataille avait les allures d'un bal; ici, un bal a l'allure disciplinée et brusque d'une bataille. On est chez des professionnels et qui se vantent de l'être, les sabres toujours prêts à jaillir du fourreau. L'héroïsme y est tendu et dur ; la gloire austère, lourde, en bronze qui monte et tournoie vers le ciel, écrase tout. Et si une belle dame se plaint que la cour soit triste, le maître répond satisfait : « Oui, comme la grandeur. »

Une chose au contraire triste d'ordinaire, n'est pas triste alors : la guerre, terrible, parfois à la manière d'un ouragan dévastateur, mais féconde, faisant surgir derrière elle des nationalités, des constitutions, des libertés, ces mille chimères qui enchantent les hommes, remuant le sol européen, en quinze ans, comme les guerres lentes, prudentes, économiques et calculées, avec leurs quartiers d'hiver, de l'Ancien Régime, ne l'avaient pas fait en un siècle et demi, ouvrant, au moindre signe de ces bâtons, les portes des capitales, montrant les plumes frisées de ces grands chapeaux à des foules lointaines, si bien que le seul nom qui eût pénétré au XIXe siècle dans les déserts de sables ou de glaces, au dire des explorateurs, était celui de Napoléon. La plupart des reliques exposées ici dans les vitrines, ces portefeuilles, ces nécessaires, ont fait le tour du monde civilisé à cette époque et cela leur confère un singulier prestige. On dit que le Français ne voyage pas : le Français désarmé, c'est vrai, mais nul peuple en armes n'a tant couru le monde. Il n'apprend la géographie que le drapeau à la main. Et s'il n'en a rien rapporté, s'il n'y a même pas observé grand chose, il y a laissé une trace qui, aujourd'hui encore, éblouit l'Étranger, et bien à tort cette fois, l'inquiète et l'émeut.

Un des souvenirs les plus cuisants laissés ainsi dans les pays conquis par ces gens aux grands chapeaux, est la rafle qu'ils firent de milliers d'œuvres d'art et la dévastation de quelques autres. L'idée n'était point d'eux pourtant : c'était une idée de civils et de professeurs, et elle n'est même point de l'Empire : la Convention en avait ainsi ordonné, afin, disait-on alors, que les chefs-d'œuvre ne fussent plus « souillés par l'aspect de la servitude. » Les maréchaux n'étaient, dans ces actes réprouvés par notre conscience contemporaine, que des agents d'exécution. Toutefois, si on leur avait dit qu'un jour viendrait où la raison invoquée pour les mobiliser et les réunir dans ce palais de la Légion d'honneur serait d'aider à la « Sauvegarde de l'Art français, » on les aurait bien étonnés! Voilà certes la dernière chose dont ils se préoccupaient durant leurs campagnes! Les lamentations de Paul-Louis Courier et du général Lejeune sur le vandalisme de leurs troupes ont retenti jusqu'à nous. Pourtant on en pourrait citer, çà et là, qui s'arrêtaient à considérer une statue ou un tableau entre deux batailles. Il pouvait même

leur arriver d'en tirer parti, parce qu'un bon chef tire parti de tout, — pour relever le moral de leurs troupes. Ce même général Lejeune, artiste et combattant, sensible aux aspects esthétiques, jusqu'au plus fort de l'action, presque à l'égal de Gœthe, nous raconte précisément un trait de ce genre, dont l'honneur revient au maréchal Lannes. Il est bon de le relire devant son buste pour évoquer les vertus de ce Roland de la grande armée.

C'était au siège de Saragosse, l'hiver 1809. Il faisait froid. Pour se garantir, les soldats avaient apporté au camp des tableaux de Murillo, de Vélasquez, de Francisco Salas et autres enlevés aux églises et aux couvents, et de ces toiles peintes et vernissées ils s'étaient fait des auvents qui les protégeaient fort bien contre le soleil, la pluie, le froid et l'humidité, de même que les parchemins des vieux manuscrits remplaçaient, comme litières, la paille manquant. Car le soldat français, en campagne, est industrieux et excite par la fécondité de ses stratagèmes l'admiration universelle. Or voici qu'un jour, « en passant près d'un groupe de soldats occupés à regarder un de ces tableaux, M. le maréchal (Lannes) fut surpris d'entendre ces paroles : « Le bon Dieu laissera boire un coup au Vieux, comme le Maréchal nous fera passer ici le goût du pain. » Il s'approcha d'eux et vit qu'ils admiraient une très belle composition de Murillo, rappelant la parabole de Jésus qui invite l'apôtre saint Pierre à marcher sur les eaux. « Hé bien ! mes amis, leur dit le Maréchal d'un ton assuré, Dieu parle ici à saint Pierre précisément comme j'ai à vous parler à vous-mêmes. Dieu lui dit : Pierre, si tu as foi à mes paroles, tu marcheras sur les eaux; ce qui signifie : si tu as confiance en moi, l'espérance soutiendra ton courage, et ta persévérance triomphera de tous les obstacles. Saint Pierre a marché sur les eaux, et vous, mes amis, dans peu de jours vous prendrez Saragosse !... » Ces braves soldats, si pleins de candeur et d'obéissance, avaient écouté avec une respectueuse attention ces paroles prononcées avec l'accent de la plus intime persuasion. Aussitôt leurs visages, sur lesquels on n'avait pas pu surprendre un sourire depuis plusieurs jours, se déridèrent spontanément, et ils reconduisirent le Maréchal au bruit des joyeux vivats qui exprimaient combien ils comptaient sur ses promesses... »

Ce jour-là, grâce à un sujet qui frappait les imaginations

les plus paresseuses, l'Art a aidé le Maréchal : il le lui rend aujourd'hui.

III. — LES COIFFES

Pour que l'aide soit plus complète et le succès mieux assuré, toques, perruques et grands chapeaux sont, çà et là, entremêlés de quelques coiffes. Des figures de femmes égaient cette hautaine assemblée, — bien qu'à vrai dire ce ne fût pas tout à fait nécessaire. A ne consulter que les apparences, la Rotonde semblait, déjà, recéler plusieurs dames déguisées en guerriers et les atours de plusieurs sont infiniment plus coquets ou riches que le costume sévère, par exemple, de la connétable de Montmorency ou de Luynes. Toutefois, on a cru qu'il fallait parer l'héroïsme de grâce et qu'une collection de portraits ne pouvait plaire à Paris, s'il n'en contenait pas de féminins. Il est vrai que plusieurs de ces dames font partie de notre histoire militaire. La carrière de beaucoup de chefs eût été autre sans elles. Non qu'elles se soient embarrassées de conceptions stratégiques de la guerre. Mais elles ont manœuvré ailleurs que sur les champs de bataille, non sans profit pour leurs maris, et parfois non sans danger.

Il est curieux, aussi, de noter la continuité de leur maintien à travers les siècles. L'homme, au fond, change peu, mais la femme change moins encore. Si nous regardons celles qui sont ici, depuis la connétable de Luynes jusqu'à la comtesse Lobau, nous ne leur trouverons aucun trait qui les distingue époque par époque. Elles diffèrent, mais individuellement, non en bloc. Les nécessités diverses de la politique et de la guerre, les inventions nouvelles, les idées nationales, qui si profondément modifièrent la stratégie et la technique militaires, n'ont rien changé à la tactique féminine, innée, parfaite et dès lors non perfectible. Elle reste sensiblement la même dans les appartements de Versailles ou la salle des maréchaux aux Tuileries, qu'au Louvre des Valois. A toutes les époques, on distingue, chez ces femmes de grands chefs, trois types : celles qui les servent, celles qui les desservent et celles qui les remplacent, — ce qui est une façon encore de les desservir, du moins devant la postérité. Le type de celles qui les servent est représenté ici par la connétable de Montmorency, celles qui

les remplacent par la maréchale de Balagny. Quant à celles qui les desservent, nous n'en voyons pas de portraits, car malgré tout ce qu'on a pu dire de Mme Sans-Gêne, il est douteux qu'elle ait été nuisible à Lefebvre, auquel plus d'une fois, au contraire, elle a été de bon conseil.

Une tête étroite, laide, aux lèvres minces, serrées, aux joues plissées et d'un visage tourné et tiré, les cheveux relevés en raquette surmontés de la coiffe noire en escargot, avec voile, le menton pris dans la lingerie blanche d'une fraise empesée, les manches bouffantes en mahoitres pointues par le haut, en un mot, une vieille dame dénuée de charme et fidèle au costume inventé par Catherine de Médicis, qu'elle traduit dans le mode austère : telle est la connétable de Montmorency, Madeleine de Savoie, cousine de François Ier, dont Brantôme a dit : « La connestable estoit de son temps l'une des sages et vertueuses dames qu'on eust sceu voir, » laquelle donna douze enfants à son mari, tous robustes comme lui, qui devaient être l'un connétable aussi, l'autre maréchal et plusieurs vaillants capitaines tués au service du Roi, tous élevés par cette pieuse et prudente personne, dans la méfiance de la lecture qui avait perdu leurs cousins de Coligny, en un mot digne compagne du grand vieux chevalier, à qui elle survécut dix-neuf ans, austère et imposante princesse, sans petite vanité, qui, bien qu'attachée à la cour en qualité de dame d'honneur de la Reine, se soucia peu de suivre la mode, mais, dit Brantôme, « gardoit la vieille françoise qui estoit avec sa robe à longues manches qui monstroit sa grâce fort magistrale. » Voilà bien la femme effacée, mais attentive, qui aide puissamment son mari.

Le type de la femme qui le remplace, est, dans la salle suivante, la maréchale de Balagny célèbre pour l'héroïsme que le maréchal aurait dû avoir. Cette dame, qui nous paraît si vaine de son grand chapeau et de son marabout, l'était encore plus de l'honneur militaire, auquel son mari s'étant résolu à ne sacrifier rien, elle sacrifia tout, peut-être par esprit de contradiction et assurément avec un fort dépit de s'être attachée à la fortune d'un fantoche. Elle avait pu s'y tromper : il s'appelait Jean de Montluc et était un peu neveu du célèbre homme de guerre, étant fils naturel de l'évêque de Valence et de Die, du même nom, homme « fin, délié, trinquant, rompu et corrompu », s'il faut en croire Brantôme, d'ailleurs sentant forte-

ment le fagot. Légitimé, puis pourvu de quelque bien, notamment de Balagny, le jeune Jean de Montluc avait eu la chance de se voir pousser aux plus hauts emplois par sa famille, puis par sa femme, fille de Clermont d'Amboise, seigneur de Bussy et sœur du brave Bussy d'Amboise, personne déterminée à monter haut. Mais plus il montait, plus il apparaissait mince et vide. Gouverneur de Cambrai, puis ligueur, il s'était fait battre à Senlis et à Arques, misérablement. Mais elle avait cru épouser un héros : elle n'en voulait pas avoir le démenti. Elle alla trouver Henri IV à Dieppe en 1593, et lui arracha le bâton de maréchal pour son mari rallié, et qu'il resterait gouverneur de Cambrai.

Malheureusement, ce que toutes ses intrigues ne pouvaient faire, c'est de donner à ce mari l'âme d'un chef. Il s'y prit si mal qu'il se fit détester de tous, à commencer par l'évêque et par ses propres Suisses. Voici que les Espagnols menés par Fuentès assiégeant Cambrai avec les Flamands, quelques Suisses de Balagny se mutinèrent avec les habitants, firent des barricades et sur la grand place allèrent parlementer avec les assiégeants. Le maréchal restait coi; c'est alors que la maréchale mit son grand chapeau, — nous aimons du moins à nous le figurer, — prit une pique et descendit parmi les capitulards, « employant toutes choses, disent les chroniqueurs, pour arrêter leur résolution. » Mais ces gens étaient bien trop heureux du prétexte que leur offrait la carence de leur gouverneur pour aller s'exposer sans lui. Ils ouvrirent les portes de la ville aux Espagnols et la citadelle investie capitula peu de jours après. Ce que voyant, disent les chroniqueurs, « la dame de Balagny s'enferma dans son cabinet et mourut de déplaisir. » Pensant que « c'était là quelque chose de moins fâcheux que de rentrer dans le néant, » elle « perdit la vie avant que d'avoir perdu le titre de princesse. » Ah! Corneille peut venir : les modèles ne manqueront pas. Quant au mari, dont nous voyons tout auprès la piteuse figure, au crayon, de toute cette tragédie cornélienne, il ne retint qu'une chose, c'est qu'il était veuf : il se remaria.

De ces temps sombres et lointains, il faut venir jusqu'à l'aube du XIXe siècle, pour trouver, ici, de beaux portraits de maréchales. Ce n'est pas que les femmes aient cessé de remplir un rôle dans notre histoire militaire et, depuis Diane de Poitiers jusqu'à Mme de Pompadour, on aurait fort à faire si on voulait évoquer toutes celles qui ont joué à la guerre, ou au moins à la

fortune des gens de guerre, tantôt pour le bien du pays, — lorsque celle-ci soutint Maurice de Saxe et celle-là Brissac, — tantôt pour le mal public, toujours un peu au hasard, et pour des raisons fort étrangères au mérite professionnel de leurs protégés. Mais ce n'était pas nécessairement des maréchales. Et c'est celles-ci seules qui ont accès dans ce lieu. En fait, après le XVIe siècle, elles disparaissent : on ne les retrouve plus en nombre que dans la salle de l'Empire.

Ce n'est pas uniquement dû au hasard. Même, si l'on pouvait fouiller et choisir à son gré dans l'histoire, rien au monde, ni dans aucun temps, n'égalerait cet essaim d'abeilles d'or : les femmes des maréchaux de Napoléon. De même qu'ils avaient tous été choisis pour leur bravoure, elles avaient été toutes, ou presque toutes, épousées pour leur beauté ou pour leur grâce. Ç'avait été des mariages d'amour avant la gloire, avant les duchés, avant qu'on pût même soupçonner qu'une pluie de couronnes fermées allait tomber sur ces jolies têtes et jamais sorcières ne furent moins croyables que les diseuses de bonne aventure promettant des trônes aux jeunes filles qui, durant la Terreur, leur donnaient à lire dans leurs petites mains. Et puis, elles étaient jeunes. Il est juste et profond, ce mot du vieil homme d'État, loué d'être toujours jeune et répondant avec mélancolie : « Oui, mais ce sont mes voisines de table qui ne le sont plus ! » Il y eut un règne où les places d'honneur étaient occupées par la jeunesse et la beauté : il fut court comme l'une, mais éclatant comme l'autre et légendaire comme toutes les deux. Les seuls mots de français que sût dire l'ambassadeur du Chah de Perse, venu à Paris avec Napoléon après la campagne de Pologne, était, s'il faut en croire la chronique : « Maréchale Ney !... maréchale Ney !... » Tellement l'avaient frappé les grands yeux noirs de la jeune femme, celle dont Mme d'Abrantès devait dire : « Elle possède une qualité fort appréciable et plus rare qu'on ne croit : elle aime le monde et pour elle et pour lui, c'est-à-dire qu'elle se met en frais, afin que les personnes qui l'entourent jouissent de son esprit et de ses charmants talents... Elle joue parfaitement la comédie et chante d'une manière remarquable ; sa voix n'a pas une grande étendue, mais les cordes en sont justes, pures et d'un timbre charmant ; elle prononce bien et je me rappelle toujours avec plaisir le temps où, s'accompagnant de ses petites

mains si jolies et si blanches, elle me chantait, en courant, à la Malmaison, tandis que nous passions par la galerie pour nous rendre au théâtre, une des ravissantes *canzone* de Crescentini... » Légendaire aussi la grâce de la maréchale Murat, et si on l'évoque auprès de l'éblouissant portrait de son mari par Gérard ou du buste par Canova, on peut croire qu'on est en pleine mythologie et qu'il fut un temps où un royaume était donné à un jeune couple comme un prix de beauté.

Beaucoup de ces figures manquent ici. Du moins sont-elles fort bien représentées par l'une d'elles : le grand portrait en pied de la maréchale Lannes et de ses enfants, dû à Gérard, où l'on retrouve tous les caractères signalés par Mme du Cayla : « La maréchale Lannes, depuis duchesse de Montebello, joignait à une beauté peu commune, à une taille majestueuse, une dignité de cœur qui se répandait sur sa noble figure. Froide et peu communicative, elle acquit l'estime et la confiance de l'Empereur... » confirmée par la duchesse d'Abrantès, lorsqu'elle la cite parmi les trois femmes, pour qui Napoléon eut une admiration et une estime respectueuse qui ne se sont jamais démenties. Auprès d'elle, nous voyons son fils aîné Napoléon : « C'était, ajoute la même observatrice, un enfant beau et bon, sensible à un degré bien rare dans un âge aussi tendre : sa mère l'adorait. Elle remplissait tous ses devoirs maternels, non seulement avec exactitude, ce qui n'était que le commandement de la nature; mais elle s'y donnait tout entière avec une abnégation d'elle-même fort méritoire dans une jeune femme aussi belle, aussi remarquablement belle qu'était Mme Lannes... »

Ce dernier trait nous édifie sur l'idéal féminin du premier Empire : la mode était, d'être « sensible, » ce qui nous rappelle que nous sommes bien entrés dans les temps modernes. La vie de famille pour la femme est, comme celle des camps pour le mari, l'idéal souhaité à la fois par l'opinion et par le maître, — ce qui nous éloigne fort de la Cour de Louis XV. Un petit tableau : *le maréchal Mortier, gouverneur de la Silésie, reçoit sa famille à Breslau, le 29 mars 1808*, rend à merveille le sentiment de l'époque : la berline de voyage s'est arrêtée dans le parc, la maréchale et ses enfants se précipitent vers le père, les bras se tendent, tout n'est qu'effusion et sensibilité. Devant cette scène attendrissante, telle qu'on aimait à se la figurer chez un héros, on éprouve combien doit être juste le tableau que nous

trace de cette famille, vue plusieurs années auparavant, Mme d'Abrantès, quand elle dit : « Le général Édouard Mortier logeait dans un grand hôtel rue des Capucines avec sa femme, sa belle-sœur et toute une famille intéressante. Il y avait dans la même maison, Mme César Berthier, dont le mari était sous les ordres du général Mortier. Celui-ci était marié avec une jeune et charmante femme, qui m'inspira de la bienveillance et de l'amitié le premier jour où je la vis. Sans être extrêmement jolie et remarquable dans aucune partie de sa tournure, Mme Mortier plaisait, et plaisait par une expression de douceur, un ensemble de grâce, qui prévenait à l'instant où l'on était présenté à elle. Bonne mère, aimant son intérieur dont il était très difficile de la faire sortir, elle s'occupait avant tout du bonheur domestique de son mari et de sa famille. Elle avait une sœur agréable aussi, peut-être même plus jolie qu'elle... Enfin, dans cette maison, aussitôt que l'on y entrait, on respirait un air de paix et de bonheur... »

Avec les couples légendaires pour leur beauté comme les Murat, légendaires pour la chevalerie militaire et la dignité de la vie, comme les Lannes et les Mortier, il y en avait un autre légendaire pour ses mots de comédie. C'est ce qui fait de la chanson de geste napoléonienne un cycle complet où nul rôle ne manque, pas même, hélas! celui de Modred ou de Ganelon. Le rôle héroï-comique était tenu par les Lefebvre. Nous avons, ici, par bonne fortune, plusieurs excellentes images qui nous les restituent entièrement. Ce n'est pas que ce ne fût là un couple irréprochable, tant par la valeur que par la bonté, l'humanité et la fidélité au malheur. Mais les manières de la maréchale détonnaient, même dans une cour nouvelle, et l'excellente Mme Sans-Gêne était légendaire bien avant Sardou, dont la pièce n'est qu'une sorte de centon des anecdotes qui couraient sur elle dans les salons de l'Empire et comme un type de famille formé par l'accumulation de tous les portraits d'elle que les *Mémoires* du temps nous ont laissés. Encore n'a-t-il pas tout utilisé, ni chargé son pinceau de toutes les couleurs fournies par les contemporains. Par exemple, il n'a pas fait état de cette particularité la plus extraordinaire de toutes, peut-être, quand on sait le soin de l'Empereur à se former une cour irréprochable : c'est que Catherine Hubscher ou Mme Sans-Gêne fut la première en date des duchesses.

« Je vous apporte une singulière nouvelle, » dit un soir Cambacérès en venant s'asseoir près de Mme Junot, « l'Empereur rétablit non seulement l'ancienne noblesse, mais les titres. Et quel est le premier homme de l'armée qui en soit décoré? C'est : devinez : — Le maréchal Lannes? — Ce serait tout simple. — Le maréchal Masséna? — L'archi-chancelier secoua la tête en souriant. — Ma foi, je ne puis deviner... Bernadotte? — Eh bien, c'est Lefebvre ! Je viens de voir sa femme. — Mais, écoutez donc, il me semble que ce n'est pas encore si mal. Je sais bien que la maréchale n'est pas une duchesse ou une princesse parfaitement en harmonie avec sa nouvelle dignité; mais elle est bonne femme et puis vous savez que l'Empereur nous compte pour rien dans ces sortes de calculs... »

Elle est bonne femme ! C'est le mot qui clôt, corrige, rature toutes les ironies de tous les contemporains ou contemporaines à son égard. Regardons maintenant le portrait exposé ici, qui la montre en pied, en grande toilette de cour, coiffée d'un diadème de brillants, avec cette collerette dressée derrière le cou que l'impératrice Joséphine a prise à Marie de Médicis, et une robe à palmettes selon la mode du temps : il ne dément aucun des traits de sa biographie et fussent-ils ignorés, il les suggère. Qu'après avoir lu la *Mme Sans-Gêne* de Sardou, sans images, sans indication de costume, quelqu'un vienne ici et en cherche le modèle : il n'hésitera pas. Il ne s'arrêtera ni devant la duchesse de Montebello, ni devant la princesse de Wagram, ni devant la comtesse Lobau, ni devant la maréchale de Castellane, ni devant la maréchale Sébastiani.

Il ira droit à cette forte femme, épaisse, toute ronde, bon enfant, soucieuse de relever sa belle traîne à palmettes au moment où elle quitte son fauteuil quasi royal, bien établie dans sa nouvelle dignité et toutefois l'œil en coin, surveillant ce qui se passe, l'œil qu'elle devait avoir chez le sénateur Pléville, le jour où elle aperçut dans une glace un jeune homme qui se permettait de la contrefaire derrière son dos et à qui elle dépêcha un soufflet avec ces mots : « Tes grâces sont parlantes, mais les miennes sont frappantes ! » La malice pétille dans ces yeux, comme au coin de cette bouche aussi prompte à la riposte que la main. On l'imagine fort bien disant à son mari, ou lui écrivant plutôt, le jour où les membres du Directoire voulurent se l'adjoindre comme collègue : « Il faut leur répondre *non*. Que

veux-tu aller faire au milieu de tout cela? Reste ici. Il faut qu'ils soient bien malades, là-bas, puisqu'ils veulent faire un Roi d'un imbécile comme toi !... »

Voyons l' « imbécile. » Il se tient tout auprès, son bâton à la main, en grand habit de Cour, cet habit qui lui inspira une de ses plus belles réparties, modestes et fières, qui en revendiquant ce qui lui était dû, et rien que ce qui lui était dû, le mettait à l'ordre du jour et des siècles. La première fois où il le revêtit, raconte le général Lamarque, un Conseiller d'État s'approche pour le féliciter et lui dit : « Vous avez là un bien bel habit! » — « Je crois bien qu'il est beau, répondit Lefebvre, il n'est fini que d'hier et il y a trente-cinq ans que je n'ai cessé d'y travailler! » Ce mot nous rappelle autre chose : c'est que voici le doyen des maréchaux actifs de l'Empire. Il est l'aîné de la première promotion, hors Sérurier, Kellermann et Pérignon, qui ne devaient plus jouer de rôle. A lui seul, — premier sergent aux gardes-françaises (compagnie de Vaugirard) en 1788, maréchal et duc combattant l'invasion à Montereau, — il suffirait à résumer l'épopée. Son faciès dissymétrique dans le buste, aux yeux très écartés, au menton solide, accuse plus qu'aucun autre peut-être le type plébéien, dans sa force, sa franchise et sa fidélité. L'épopée impériale finie, ces hommes qui l'avaient faite et qu'elle avait faits à son tour, se reverront-ils jamais? Faisons encore un pas, franchissons une autre porte, entrons chez les maréchaux de l'Algérie, les porteurs de képis, et voyons si les soldats de la nouvelle armée, l'armée coloniale, sont bien différents des anciens...

IV. — LES KÉPIS

Ce sont les mêmes! L'Empire tombé, Brune assassiné, Berthier tué mystérieusement, d'autres dispersés ou rois dans quelque presqu'île, un régime nouveau, qui est l'Ancien, donnant le bâton à de vieux ducs dont les mérites militaires sont fort obscurs et qui parfois portent des noms bien surprenants pour des maréchaux de France, tels que Hohenlohe-Waldenburg-Bertenstein, il semble que les grognards, forgés aux feux d'Égypte, trempés aux glaces de la Bérésina, sont entrés dans le passé, disparus... Point du tout : regardez ces maréchaux d'Afrique, peints par le peintre de *la Smala*, ce qu'on pourrait

appeler la promotion Horace Vernet. Ce sont des soldats de l'Empire, glorieux revenants, après quinze années de sommeil, secouant le suaire blanc qui les enveloppait, se parant à nouveau des trois couleurs éclatantes de leur jeunesse et retrouvant dans le coq qui les surmonte quelque chose de l'oiseau vorace et rapide qui les a guidés jadis... C'est Vaillant, Clauzel, Valée, Bugeaud, Baraguay d'Hilliers, entourés de vieux officiers, souvent d'anciens *Égyptiens* de Bonaparte, revenus sur le continent africain où ils avaient vu luire leur jeunesse, tout étonnés de commander à des Douair ou à des Coulouglis, au lieu de lanciers et de grenadiers, mais retrouvant devant eux les turcs d'Égypte et les guérillas d'Espagne, et sachant comment s'y prendre pour en triompher.

Voyez le portrait du maréchal Clauzel, un de ces revenants; « quinze ans de retraite ne lui avaient rien enlevé de son activité ni de sa vigueur. » — « Beau profil, dit un témoin ; il n'a rien de vieux, ni de cassé ; les cheveux seulement gris, les yeux vifs, le mouvement prompt. » En lui, se fait la soudure entre l'armée de l'Empire et celle des princes d'Orléans. Après une affaire heureuse, il dicte cet ordre du jour : « Soldats ! les feux de vos bivouacs qui, des cimes de l'Atlas, semblent en ce moment se confondre avec la lumière des étoiles annoncent à l'Afrique la victoire que vous venez de remporter sur ses fanatiques et barbares défenseurs, et le sort qui les attend. Vous avez combattu comme des géants... Vous êtes les véritables émules des armées de la Révolution et de l'Empire... » A côté de lui, un masque sévère par Horace Vernet, c'est un autre grognard, Valée, maréchal presque malgré lui à la mort de Damrémont, devant Constantine, recevant le bâton comme on reçoit une consigne. « Intègre, a dit de lui Changarnier, peu disposé à vanter ses propres services, détesté des intrigants et des hableurs qu'il méprisait, doué d'un esprit très fin, très cultivé, il préférait les lettres à la société des hommes. C'est un des caractères les plus purs que j'aie connus... » Plus loin, Bugeaud, reprenant contre les Kabyles de 1836, sa tactique contre les guérillas de 1812, vigoureux, impérieux, sachant dire ses vérités au pouvoir, écrivant d'Afrique aux ministres : « Ce sont les demi-moyens qui ruinent ; il faut être fort, ou s'en aller. »

La plupart des autres maréchaux coiffés du képi sont formés à cette rude école coloniale. C'est une pépinière de maréchaux

que la moraine de décombres qui marque la brèche de Constantine : de là sont sortis Saint-Arnaud, Mac Mahon, Canrobert, Niel, Lebœuf, c'est-à-dire les maréchaux de Napoléon III aussi bien que ceux de Louis-Philippe. Seulement, les uns ont trouvé en Afrique leur bâton de maréchal, les autres l'y ont seulement promené dans leur giberne, les premiers ayant été formés par les guerres du premier Empire, les autres devant conduire celles du second, sans cependant que la tradition exacte des aînés ait pu passer aux jeunes, le terrain où s'opérait la jonction étant trop différent de celui qui avait inspiré la stratégie napoléonienne. La seule tradition transmise était, avec la bravoure, le maniement des hommes. Cela ne change guère, parce que l'homme ne change pas, et le soldat français, sous le képi, comme sous la « ruche à miel, » « ou le bonnet d'ourson, » était le même. Quand en tête des *Mémoires* de Suchet, dès 1829, on écrivait ce signalement sincère et naïf : « Le soldat français se distingue des soldats du reste de l'Europe par une qualité brillante, que nul autre ne possède, au moins au même degré : il a de l'âme. Sa bravoure n'est point celle d'un automate : elle n'attend point l'impulsion des coups de bâton ou d'un verre d'eau-de-vie ; elle reçoit vivement l'influence morale de ses sentiments ; et si cette manière d'être a ses inconvénients dans les revers, elle est pour les chefs qui savent le conduire le plus sûr moyen de vaincre... » — on décrivait, là, sans qu'il n'y ait rien à changer, le soldat resté tel, près d'un siècle plus tard, « le Poilu. »

C'est lui, c'est une statuette du Poilu par M. Landowsky qu'on voit tout d'abord dans la dernière salle, celle consacrée aux maréchaux de la dernière guerre et des dernières victoires. C'est la seule où figure le simple soldat à une place d'honneur. Et c'est justice : l'instinct des organisateurs de cette manifestation ne les a pas trompés. Non pas que le rôle des chefs, dans cette guerre, fût moindre qu'autrefois : il a été beaucoup plus grand. Jamais la bataille n'a été, autant que dans les dernières campagnes, la projection d'un cerveau sur une mappemonde ou au moins une planisphère, et comme aucun soldat, aucun chef et non pas même un aviateur n'a pu la voir de ses yeux, dans sa complexité et sa totalité, c'est seulement dans un cerveau qu'elle s'est représentée et, pour ainsi dire, « réalisée. » Il y a des légendes dorées pour les héros anciens comme

pour les saints : il est bon d'y croire : il ne faut pourtant pas qu'elles nous rendent injustes pour les hommes du nôtre. Vraisemblablement, les maréchaux de cette salle ont la taille des plus grands. Les problèmes qu'ils ont eu à résoudre, les effectifs à remuer, les incidences des événements économiques ou politiques à prévoir, dépassent infiniment à la fois en nombre et en grandeur ce que les maréchaux de l'Empire ont fait.

Or leurs portraits et leurs bustes ici rassemblés nous offrent tous le même trait : la gravité réfléchie plus marquée dans ceux du maréchal Fayolle et du maréchal Pétain, mais visibles chez tous les autres. Hors la tenue militaire, on pourrait presque tous les prendre pour des hommes de science. Et ils le sont en effet, beaucoup plus que leurs prédécesseurs. L'esprit méthodique et même mathématique reconnu aujourd'hui pour être un élément de l'esprit militaire, est chose relativement nouvelle dans l'armée. Deux choses ont dicté sa formation : la rareté des expériences et qu'elles coûtent trop cher. Il a donc fallu y substituer la déduction et la méthode. C'était là la conséquence non d'un *a priori*, mais de la nécessité et aussi bien les Moltke et les Roon avant 1866, que nos grands chefs avant 1914, avaient dû remplacer l'expérience de la guerre par sa prévision, ou, comme on l'a dit, l'école de la guerre par l' « école de guerre, » — besogne éminemment scientifique. De là et pour cela, une capacité et une activité cérébrales assurément plus vastes qu'autrefois et une rigueur mathématique fort ignorée jadis. Sans doute, à cela devait s'ajouter ce qui ne s'acquiert pas : l'autorité et le coup d'œil, le diagnostic, d'abord, l'inspiration après, la sûreté opératoire, enfin, et toujours le don du commandement et la connaissance des hommes, à quoi les guerres coloniales préparèrent admirablement plusieurs de nos grands chefs. Mais leur trait de dissemblance d'avec leurs aînés reste bien celui que leurs portraits révèlent à première vue au sortir de la salle des Lebœuf et des Canrobert : l'esprit méthodique et la prédominance de la pensée.

Jamais non plus, il n'y a eu, dans un tel ensemble de chefs d'armée, un tel désintéressement et une telle abnégation. Ce qui était l'exception, dans les salles à côté, ce qu'on citait chez un Canrobert est devenu, dans la dernière guerre, la règle, si commune et si établie qu'on ne songe même pas à la définir. On a dit : les prix de vertu ne sont gagnés que par ceux qui

ignorent qu'ils existent. Combien il est plus vrai de dire des nouveaux maréchaux, que pas un d'entre eux ne songeait à gagner un bâton, alors qu'il se donnait tout entier à sa tâche, durant les sombres jours de 1914 à 1918, — puisque ce bâton n'existait plus!... Le sentiment seul du devoir les soutenait.

Pourtant, c'est le « Poilu » qu'on a honoré ici, tout d'abord, lorsqu'on n'avait pas songé à réserver une place d'honneur au garde-française ou au « grognard » dans les autres salles. C'est qu'il a joué lui aussi un rôle très supérieur à celui de ses pères. Des grands chefs qui se donnaient tout entiers à leur devoir, la France en a toujours eus. Tandis que des soldats qui aient sacrifié repos, famille, santé, risqué leur vie pendant plus de quatre années, s'il y en a eu en d'autres temps, jamais pareille levée en masse ne s'était vue, ni semblable ténacité réalisée. Et, quels que fussent la science et le génie des chefs, aucune victoire n'eût été possible sans l'endurance de ce soldat. Aussi a-t-il grandi, non vis-à-vis de ses chefs, mais vis-à-vis de lui-même ; et, quoique la distance soit grande entre un Maurice de Saxe et un maréchal de nos jours, elle est infiniment plus grande encore entre un de ses *houlans* à demi barbares et mercenaires et notre « Poilu. » Il ne faut pas que les tableaux supérieurs tracés par les artistes quand ils nous montrent les gloires du passé nous empêchent de voir la beauté du temps présent. L'histoire est une grande génératrice de mirages. Elle nous incline à juger des hommes d'autrefois par deux ou trois traits de chevalerie, qui nous sont parvenus parce qu'ils ont été remarqués et qui ont été remarqués parce qu'ils étaient rares, — les historiens ne faisant pas état de ce qu'ils voient tous les jours autour d'eux. L'héroïsme et l'abnégation, les plus hautes vertus militaires, sont semblables à ces fontaines monumentales du XVII[e] et du XVIII[e] siècle, qu'on ornait précieusement de figures magnifiques, quand il y en avait peu et que leur bienfait ne se répandait que sur peu de monde. Du jour où il y en a eu partout, on a cessé de les orner. Admirons en passant l'art du statuaire, mais reconnaissons la présence et le bienfait des vertus vivifiantes, même là où il ne les a pas figurées.

ROBERT DE LA SIZERANNE.

IMPRESSIONS ET FANTAISIES

SAINT-SÉBASTIEN

Admirable, en son armure d'or, Ida Rubinstein appuyée sur son grand arc, rêve, immobile. Elle a le génie de l'immobilité, de l'attitude définitive qui la fixe à jamais dans notre mémoire. La muette pureté de la ligne éveille chez le spectateur le plus indifférent le sentiment de la perfection, le désir de l'inaltérable; c'est à ce sentiment, c'est à ce désir, que l'artiste a dû de subir parfois une plus grande sévérité critique, laquelle était en somme un hommage acéré, une flèche retournant à cet arc qu'elle avait elle-même tendu, en suscitant, par exemple, sous l'apparence de Sébastien, une ferveur d'art plus brûlante. Bel éphèbe habité déjà par la folie sacrée du martyre, harmonieux et flexible, long, tendu, la tête petite sous le casque et la chevelure bouclée, la hanche, la jambe et le pied dessinés par Mantegna dans ses compositions les plus vivantes, l'épaule étroite, le bras souple, le corps tout entier pressé, épousé par l'or doux et lumineux qui le vêt, l'illumine et le protège, il entre, inoubliable, dans le trésor de nos visions, de nos souvenirs, et de nos rêves.

Et le texte du grand d'Annunzio, texte aux beautés architecturales, élève ses colonnes enlacées d'un printemps de roses, redresse les ruines des temples pour en bâtir des églises, fait sourire ou se crisper les mots séculaires, comme les figures aux seuils des cathédrales; texte savant et mystérieux, lourd de sens, d'allégories, de poésie et de symboles, en même temps païen et sacré, humain et divin, tout brûlant de cette flamme animatrice et dangereuse qui donne la vie et la dévore, il est tout tendu, sûre-

ment, puissamment, inexorablement, vers cette foi dans l'art et dans la beauté qui rejoint les dieux... et Dieu.

Et la musique de Claude Debussy passe comme la brise et le souffle et le vent autour de l'architecture des mots, effeuille les fleurs mariées aux pierres, s'enroule, invisible, aux fûts élancés, bâtit des ogives aériennes, des arches de sons, des tours de nuées, des porches de rêve, et fait frémir les ailes angéliques des paradis chrétiens, au-dessus des lamentations païennes qui pleurent le bel Adonis.

Et cela est très beau.

O mort de Sébastien cloué au laurier noir! Ainsi ne meurent-ils pas, tous ceux qu'une ferveur trop violente brûle? Qu'on les nomme saints, martyrs, héros, amants, poètes, tous ceux-là qui meurent par amour de l'amour, extase de leur foi, pour que ce qui est beau soit encore plus beau?

Ils meurent ainsi les insatiables! Mais auparavant ils ont vécu tout hérissés de flèches, les flèches de l'incompréhension universelle. Plus heureux, Sébastien n'en est percé qu'à l'heure du suprême sacrifice. Heureux, trois fois heureux! Il meurt le cœur plein de ciel, aimé par ceux qui le tuent, sous la bénédiction des arbres.

***

Ces noirs lauriers du martyr m'ont fait songer aux humbles troncs blessés des pinèdes gasconnes. J'ai revu soudain le golfe d'argent, la forêt pleurant sa résine, et la dune pâle, si pâle, comme le tombeau toujours mouvant des choses qui n'ont pas été, son sable de cendre que le vent tourmente, enlève; et la plage du pays banal et malade si exactement décrit dans la *Léda*, la plage qui devenait belle avec ses méduses et ses coquilles, longeant la forêt jusqu'au Pilat, à partir de la maison du poète, la maison de Gabriele d'Annunzio.

J'ai revu les grands lévriers incurvés comme l'arc de Sébastien et rapides comme ses flèches; et la maison paisible où le poète travaillait dans une pièce ressemblant au salon d'un bateau, et qu'ornaient alors toutes les photographies des saints Sébastien, peints ou sculptés par le génie des artistes divers.

J'ai revu la statue de saint Dominique, si sage au seuil, et qui ne le gardait plus quand le maître du logis n'était pas là.

J'ai humé le parfum de la demeure; j'ai revu les coussins

gris ainsi que la mer, les livres aux reliures brunes et fauves, comme le tronc des pins ou beiges comme la grève, les partitions feuilletées, ouvertes; le piano; les statues, les dessins, les étoffes; l'hospitalière petite salle à manger jaune, les vins colorés dans les beaux flacons, les fruits bien groupés dans des plats ou des coupes de jade; et les bouquets d'œillets blancs, et les tridents pour pêcher le thon et, sur la petite plage, jardin maritime, l'*Astrolabe*, barque échouée rêvant aux voyages. J'ai évoqué l'Homme pisan, ainsi que l'on nommait le messager, toujours porteur de présents et de belles lettres scellées...

Ah! toutes ces choses ne sont-elles pas aujourd'hui un souvenir pieux? Car c'est là, dans ce pays aromatique et argenté, aux nacres pâles, souvent brumeux comme les limbes, que le poète, en son exil, attendait l'heure la plus émouvante de sa glorieuse destinée.

Que l'auteur des sublimes *Nocturnes*, trouve ici, à propos de ce « Mystère composé en rythme français » avec le salut de l'admiration, le souvenir ému de l'amitié fidèle.

ROSERAIE

C'est le crépuscule; il a plu; les roses s'effeuillent; il fallait venir plus tôt pour les voir dans leur gloire. Ainsi j'ai manqué le temps rapide de la glycine de Versailles quand, dans sa splendeur, elle fait songer aux courtines du lit de la Belle au bois dormant et j'ai manqué les aubépines du Luxembourg à l'instant bref de leur floraison. Ne pourrait-on, dans les journaux, nous annoncer ces nouvelles importantes, nous prévenir? Nous dire : « Courez à tel jardin; en telle province, les pommiers sont en fleur... telle forêt est bleue de jacinthes? » Mais on ne nous entretient que des crimes...

Donc, ici, les roses s'effeuillent; une odeur essentielle se dégage de tout ce déclin et si quelque héros de roman se promenait en ces lieux, les yeux fermés sous un bandeau, il ne pourrait pas ignorer qu'il marche sous des arceaux de roses.

Du blanc au safrané, du rose au framboise, au carmin, à la pourpre, elles s'effeuillent; elles ont été trop alourdies par les ondées; leurs rameaux tourmentés par le vent et l'orage ne les ont pas défendues et elles vont toutes mourir en pleine jeunesse,

en pleine beauté, les roses de juin, et l'on murmure malgré soi : « Madame se meurt ! Madame est morte !.. »

Tout près, les grands iris, japonais ou chinois, heureux de l'air humide, secouent avec confiance leurs grandes oreilles, leurs larges pétales blancs, violets ou mauves, dépliés, étalés, à la fois charnus et légers, et se mirent dans leurs parterres d'eau; les lis, prêts à s'ouvrir, dressent entre les buis sombres leurs boutons longs et blancs : quelques-uns ont des tiges penchées par l'averse; et ils semblent retarder leur éclosion afin que la pluie n'altère pas la puissante odeur renfermée en leurs boutons clos et gonflés comme des flacons opaques.

Au mur, le chèvrefeuille grimpe, écru et rosé ainsi qu'une nuque féminine. Les troènes embaument, encore mouillés; et malgré soi l'on évoque des voyages où on respire ce parfum-là, par les soirs pluvieux, dans les petites gares campagnardes. Et puis on retourne auprès des roses humer une dernière fois le vin de leurs coupes renversées et, dans une langueur brusque et crépusculaire, regretter de ne pas pouvoir ainsi qu'elles, s'effeuiller, en une fois, indolemment et tout à fait, pour en finir...

ARBRES NAINS

A l'exposition des fleurs il y a, dans un recoin vitré, une collection de ces merveilleux nabots.

Puissants et minuscules, certains semblent très grands, chenus et vénérables, car, en les regardant, on oublie sa propre taille, tant la justesse de leurs proportions est absolue.

Le cèdre est biblique; étagé, tortueux, il évoque le Liban et les descriptions de l'Atlas et le nom de Lamartine et le vers de Victor Hugo :

Un cèdre ne sent pas une rose à sa base...

Et cependant, ce petit cèdre nain, il irait juste à la cheville de certains rosiers et un moustique posé sur sa cime y figurerait un aigle. Par contraste ce mélèze nous parait inexplicablement trop petit. Il tremble au souffle du visiteur et on le juge autant impubère que le léger duvet de la lèvre d'un trop jeune garçon.

Mais ce pin... ce pin majestueux et svelte, à la cime en forme d'éponge, au tronc écailleux, ce pin n'évoque-t-il pas à

lui seul, si petit, la forêt, la mer et la fable? N'y voyez-vous pas lié un Marsyas minuscule, n'entendez-vous pas soupirer dans ses aiguilles entrecroisées l'écho de ses plaintes éternelles?

Quant à cet érable, il est si beau avec ses vieilles branches, contournées et noueuses, son feuillage frais trop large pour ses rameaux, qu'on lui a composé, pour qu'il l'abrite, un vrai paysage, prêt à l'églogue.

Il étend son ombre sur une prairie pas plus large qu'un ventre de chatte; on y a semé des fleurs toutes petites, des herbes naines, des mousses rases. Certes, à l'heure des féeries, Trésor des fèves et Fleur des pois doivent venir s'étendre sur ce gazon et se dire des douceurs sous ce bel arbre; bêtes et gens, une quantité de personnages que l'on ne voit pas ont peut-être toute une vie liée à sa vie. Et je comprends l'air bridé, soucieux, énigmatique, de l'inquiet Japonais qui garde ces arbres nains, et que doit tourmenter nuit et jour la surveillance impossible de ce peuple microscopique.

CONVERSATIONS

— Je ne sais pas pourquoi je vous suis ainsi d'exposition en exposition... Tous ces tableaux célèbres appartenant à X et à Z ne sont donc jamais chez leurs malheureux possesseurs? Ils me font songer à ces trop jolies femmes toujours autre part que chez elles, là où on les fête et les admire... Et puis, d'ailleurs, je n'aime pas la peinture.

— Eh quoi! n'aimez-vous pas ce Moreau qui n'est pas le jeune?

— Pour le louer, je me souviens malgré moi, des épithètes qu'un aimable vieux diplomate adressait aux jeunes dames en leur caressant les bras; il disait : « Fin, fin; délicat. » Je trouve votre Moreau fin, fin, délicat.

— Vous êtes sévère, c'est un très charmant peintre.

— Ses paysages sont tous de la même couleur; ainsi habille-t-on de même toutes les petites sœurs dans certaines familles. Sa nature est gris bleu une fois pour toutes, comme quelques fonds de tapisserie.

— Bien. Passons aux Hubert Robert; il y en a ici d'assez plaisants.

— Oui. J'adore ces dessous de ponts; cela donne envie d'y

habiter; c'est vaste, frais, ensoleillé... La lumière s'y engouffre comme le bonheur dans une destinée. Lorsque, à propos de la crise des appartements, mon mari me dira : « Nous logerons sous les ponts... » je penserai à ceux-ci et mon cœur restera joyeux.

— Cette vasque, dans ce vestibule dallé, ces portes de verre, cela n'est-il pas assez mystérieux? Imaginez-vous qui va entrer?

— Une déception. Voici des fêtes. Cette fête de nuit est bien mélancolique.

— Mais celle « de jour » l'est bien davantage encore.

— J'aime ces cyprès, ce jet d'eau, cette statue, le parti-pris vertical de ce jardin... Ils sont admirables, ces cyprès... Tenez, c'est ce que je préfère ici, avec ce panneau que nous avons vu tout à l'heure et qui est le portrait d'un pin.

— Le portrait d'un pin?

— Mais oui. Pourquoi pas? Et pourquoi n'organiserait-on pas un jour une exposition de portraits d'arbres? Il y a bien eu les Cent portraits...

— Très intéressants... les Ricard... le Besnard... le Banville de Renoir, les seins de Mme Z... par Manet...

— ...Alors, pourquoi pas des portraits d'arbres? Pourquoi toujours des humains, ou des animaux?...

— Étonnants, les animaux dans l'art chinois au Musée Cernuschi!

— Vous m'interrompez tout le temps!

— Ne prenez pas l'air piqué. Je trouve votre idée excellente et je vois d'ici le catalogue : « Cent des plus beaux portraits d'arbres de Corot, Daubigny, Sisley, Rousseau, Ruysdaël, Diaz, Fragonard, Watteau, Hubert Robert... etc... etc... sous la présidence bien parisienne du marronnier du 20 mars... » Cela varierait un peu les expositions.

— Elles sont pourtant assez variées... Il y en a pour tous les goûts et de toutes les couleurs : depuis les Salons, les Maréchaux...

— Prud'hon aux grâces pompéiennes...

— Berthe Morizot qui avait, j'en suis sûr, un papillon comme palette... jusqu'à l'Exposition du Second empire...

— Oh! celle-là, délicieuse, amusante, et même pour une profane comme moi. Et savez-vous qu'on revoit sans déplaisir les fauteuils crapauds et tous ces canapés capitonnés aux nombrils,

innombrables... Il y a un salon noir et nacré ravissant... Et des bibelots qui ont bien de la cocasserie familière... N'avez-vous pas été ému en voyant dans une vitrine les harnachements des chevaux et voitures de Napoléon III, cette cravache dont il caressait peut-être un cheval favori ? Je ne sais pourquoi, cela évoque très directement un faste quotidien, vivant... Et puis l'exil, le désastre, la mort...

— Voilà; c'est la vie.

— Ne nous attendrissons pas.

— Que d'amusants et jolis tableaux : les Alfred de Dreux, si pimpants et romanesques, ses amazones si « Julia de Trécœur; » les Lami si documentés, la voiture à Longchamp de Degas, les courses de Manet où tout est d'un gris tellement « climat de Paris, » les chevaux, le ciel, les gens et les équipages; et ce Stevens, ce merveilleux Stevens : la femme au cachemire rouge étrusque avec le chapeau noir...

— Et cette amusante aquarelle : le cabinet de toilette de Mme de Castiglione, la coiffeuse de la belle des belles, avec, de chaque côté, des pots de fleurs en terre, tout simples, tout nature ! Cela m'a donné une idée nouvelle de son esprit : il y avait donc en elle, comme en d'autres plus humbles femmes, un petit cœur de Mimi Pinson...

— Avez-vous remarqué le tableau représentant tous ces élégants au balcon du Cercle de la rue Royale?

— Oh oui ! j'ai compris là le plaisir des hommes au cercle : être débarrassés des femmes... Et vous savez, il y a « Swan » près de la porte...

— Mais oui; et cette exposition n'est-elle pas tout entière *La Recherche du temps perdu*? Avez-vous eu le loisir de regarder les bijoux, les éventails, les pendules, les ombrelles, les robes?

— Je crois bien ! J'en ai rêvé. J'ai vu un de ces messieurs des Arts décoratifs assis dans le salon bleu vif, près du guéridon; il était vêtu d'une crinoline; décolleté en baignoire; coiffé en bandeaux et boucles; orné de bijoux ; cela lui seyait très bien, et il agitait un éventail de Morin et faisait faire son portrait par Winterhalter... Lequel ? ah non ! « Si vous croyez que je vais dire... »

— Vous êtes folle !

— C'est bien vrai ! Et voilà ce qui se passe dans nos cervelles quand nous avons regardé un peu trop « d'expositions. »

AVANT LE BAL DE L'OPÉRA

Il y a des femmes paresseuses qui n'ont pas vingt-cinq mille francs à dépenser pour le costume d'un soir comme la marquise C., ou qui n'ont pas songé d'avance à s'en commander un plus modeste et d'ailleurs bien joli, et qui, au dernier moment, vont tenter d'en louer un, comptant sur la chance, le hasard, l'occasion.

Suivons l'une d'elles, au théâtre de P..., par exemple, où, avec une recommandation, on la recevra aimablement et la fera monter dans les magasins de costumes.

Elle traverse d'un pas hésitant, dans l'ombre, les solitudes grises des vastes salles solitaires, sombres, endormies; par endroits, éveillés d'un rayon furtif, les miroirs semblent, au bruit des pas, ouvrir un instant les yeux; c'est triste sans écho, et mystérieux sans attrait.

Des escaliers, des portes ouvrant sur l'obscurité... et toujours du silence. Enfin des voix, un battant poussé, de la lumière, et, dans un tohu-bohu de couleurs, de soies, de satins, d'argent, de broderies, des femmes qui cousent, allongeant, rétrécissant, ajoutant un galon, un volant, une dentelle, une rose à des formes qui se balancent à des porte-manteaux... Et ces femmes vite vite se dépêchent, pinçant des plis ou décousant des ourlets; c'est pour demain, c'est pour ce soir...

On la chasse, la visiteuse, de cet atelier en travail ; on l'emmène plus loin, dans une sorte de grenier où s'entassent les falbalas comme si les robes des femmes de cent mille Barbe-Bleue étaient suspendues, rangées, dérangées, exhibées en ce lieu bizarre; les unes chiffonnées, accroupies ou étalées, les autres oscillant à des morceaux de bois, comme à des squelettes.

Tulles, blancheurs, immenses toiles d'araignée, est-ce l'ennui du plaisir qui vous a tissés là en volants ronds, sous les poutres? Et vous, velours gris, argents éteints, peluches aux tons de poussière, êtes-vous des chauves-souris hivernant en l'absence des fêtes, avec leurs regrets sous vos ailes, vos manches et vos replis?

Plumes immenses, aux couleurs caraïbes, couronnes sauvages de ceux qui sont à présent sans diadèmes, tricornes sans pensées, jupes sans hanches, corsages vides, affaissements des

verts, des roses, des bistres, des bleus, des citrons, des oranges, des zinzolins, des ocres, des incarnats et des grenats et des carmins auprès des grandes taches sourdes des noirs luisants ou veloutés, éclairs de paillettes, éclat trop vif ou terni des ors, tout cela s'éteint dans les coins d'ombre ou s'anime au passage d'un rayon, traversant, malgré le temps nuageux, quelque carré de vitre plafonnante; et c'est d'une si triste somptuosité en plein jour ce purgatoire d'oripeaux, ces limbes bizarres où les vêtements attendent leurs corps, où les formes attendent leurs vies, les coiffures leurs rêves, où tout a l'air en pénitence, un peu puni du méfait d'avoir été joyeux, est enfin presque mort, que l'on n'ose croire que tout cela peut renaître pour une nuit ou pour un soir.

Mais, au milieu de tant d'apparences encore vides, la jeune visiteuse hésite et frémit. L'âme du vieux plaisir, à la fois avide et désillusionnée, semble rôder ici, invisible, sournoisement. Ah! dans tous ces plis, dans ces miroitements, ces cassures, ces jupes dégonflées, ces manteaux dont l'essor est brisé, ces dominos cachant des spectres, ces dentelles meurtries, ces chapeaux qui ont perdu la tête, ne voit-elle pas les rides des vieilles fêtes, des réjouissances caduques, des espoirs déçus, des joliesses vieillies?

Elle s'en va; elle s'en va très vite, comme on s'en va après avoir regardé, au Campo Santo de Pise, les fresques du *Triomphe de la mort*...

Elle s'en va. Elle court vers un plaisir neuf, une joie qui ne vivra qu'un soir et pour elle seule. Mais, comme elle a compris brusquement le néant des fastes, des plaisirs et des fêtes, elle sent qu'elle va s'habiller tout en noir, afin de porter déjà le deuil de cette joie qu'elle espère et dont, tout en la vivant, elle se séparera pour toujours...

APRÈS

Les beaux masques quittent la cohue, la salle brillante et très splendide, somptueuse, toute parée à la vénitienne, de tapis et d'étoffes suspendus aux rebords dorés, où les gondoliers orange et blanc tenant leur rame en l'air sont censés mettre de l'ordre, où, dans la demi-ombre des loges rouges, les masques blancs à la Longhi, aux profils de fouines de neige se parlent

sous le tricorne et la baüta. Une foule de petits nègres y abritent sous de hauts parasols, le doge de Max et moult belles dames endiamantées. On avait annoncé un éléphant blanc et un lion fauve, mais on n'a exhibé qu'un chameau se promenant majestueusement parmi mille plaisanteries que l'on devine. On a admiré toutes les « entrées, » Venise aux pieds de laquelle se roule de marche en marche un danseur nu et doré représentant sans doute l'admiration universelle ; l'Adriatique étincelante à la traîne interminable et sinueuse, comme le Grand Canal (j'allais dire en personne) et la fastueuse et ravissante ambassade persane et les Bouddhas d'or et les Bouddhas bleus, et la troupe charmante et funambulesque de toute la Comédie italienne, Pierrots, Arlequins, Colombines, Cassandres joyeux, pittoresques et dansants... et une sirène déguisée en bacchante avec des grappes dans les cheveux et une queue de tritonne. Et tous ces défilés, il faut bien le dire, se détachant sur un grand rideau noir, vaste fond de ténèbres, qu'avait fourni la maison de Borniol... O Bossuet, n'êtes-vous pas dans la salle, avec Casanova?... Tous ces figurants et tous les autres costumes de toutes les couleurs, d'un luxe extrême et souvent d'une grâce et d'un goût charmant ou baroque, évoluent et tournoient dans une ondoyante et mouvante fantasmagorie. Mais les beaux masques quittent la cohue chatoyante et qui danse toujours aux sons de deux orchestres, — assez maigres pour l'immense Opéra, — et qui mêle les teintes et les formes les plus diverses, les dominos aux robes orientales, les costumes Louis XV et casanoviens aux crinolines et même aux toilettes les plus modernes.

Le groupe de beaux masques s'en va dans la nuit fraîche... Ce sont peut-être des Grieux et Manon, la belle M. M. et le chevalier de Seingalt ; l'une est toute en argent sous la dentelle noire ; l'autre porte un tricorne mauve et une robe à bouquets allant du mauve au bleu pendant que, le loup ôté, on voit s'alanguir la paupière également mauve ; un jeune homme porte un domino de dentelle d'or et l'autre un manteau rouge... Ils s'en vont ainsi au *Garon*, restaurant espagnol de la rue Fontaine, où l'on aime se réunir aux sons d'un orchestre américain pour y résumer ses impressions. Ainsi, dans la nuit, leurs silhouettes se situent ; ils redeviennent des êtres humains sous des vêtements bizarres, alors que dans l'immensité du bal ils n'étaient tous que des costumes animés, des guignols dont le

désir de divertissement tirait les fils. Et leurs ombres les étonnent...

— Au fond, dit l'une, ces fêtes, c'est un peu triste ; c'est l'immense chatoiement de la déception; déception que, quotidienne, nous n'apercevons que par petits morceaux...

— Oui, dit l'autre; pour moi le bal de l'Opéra, cela ressemble au Jugement dernier.

— Avec beaucoup d'élus...

— Ils étaient dorés sur tranche, les élus! Jamais de la vie on n'a vu à la fois tant de messieurs presque nus et entièrement peints en or...

— Et on dit que l'or est rare...

— Tout en or aussi était le personnage Louis quatorzien, frémissant au bout d'une ficelle et tombant sur un pauvre homme figurant un rosier grimpant...

— Mais non! Voyons! c'était un cerf...

— Vous avez mal compris; c'était un rosier.

— Et la belle dame jaune?

— Le soleil.

— Tiens! je l'ai prise pour la mer; elle émergeait d'une coquille...

— Le soleil, vous dis-je...

— Mais non, le soleil tombait sur le rosier...

— Le rosier ne recevait sur ses roses qu'une étoile...

— Ah! tant pis, je renonce à comprendre.

— C'est plus sage et plus sûr...

— La salle ressemblait à la place Clichy, jour d'exposition de tapis.

— Ne soyez pas toujours injuste et « débineur ; » c'était ravissant, absolument ravissant.

— Et le drap mortuaire? Ça vous réjouit vous, ces choses-là? S'il y avait eu mon initiale, cela ne m'aurait pas fait passer une bonne soirée; je suis superstitieuse.

— Pas moi...

Au *Garon*, entre les colonnes de velours rouge, assis sur les banquettes de même couleur, les beaux masques rêvent. C'est en vain qu'ils ont mis des loups de velours noir ou de peau blanche et qu'ils sont allés au devant de l'inconnu; ils ont retrouvé « les mêmes » et ne sont à jamais qu'eux-mêmes. Une fois de plus, ils ont espéré rencontrer le bonheur, l'amour ou

tout simplement le plaisir et la fantaisie... Ont-ils rapporté de leur nuit de fête une miette au moins de tout cela? Non; ils ont faim, et voici l'aube. Iront-ils aux Halles? C'est l'heure et la saison où, aux pieds de la ville encore ennuagée, roulent des tonnelets de lis et se déversent des paniers de roses. Non. Ils montent dans l'automobile blanche, et filant dans le matin opalin, ils vont, sous leur déguisement nocturne, boire du café au lait et manger des œufs au lard, sur la route de Saint-Germain, au *Coq hardi*...

— Et où iras-tu demain? — demande l'un d'eux à l'une d'elles, — au grand Prix? Kefalin gagnera... ou Ramus... Et l'empereur d'Annam sera là sûrement et aura l'air d'être venu tout droit du bal de l'Opéra, comme nous ici...

Elle réfléchit une seconde sous son grand tricorne : son manteau d'argent luit dans l'air gris du matin mouillé, auprès de la cape cramoisie.

— Où j'irai? dit-elle avec un air de délectation sournoise. Je suis soûle de bals, de spectacles et de réjouissances; éreintée de « galas, » plus que lasse. J'irai voir mon amie Thaïs, aux beaux cheveux incorruptibles; Thaïs mieux déguisée que moi; Thaïs charmante momie, qui ne parle, ni ne remue; Thaïs qui ne va plus dans les fêtes et qui se repose enfin, bien tranquille, au musée Guimet...

GÉRARD D'HOUVILLE.

CHATEAUBRIAND
ET SON MINISTRE DES FINANCES

D'APRÈS UNE CORRESPONDANCE INÉDITE

III[1]

X. — LE CONGRÈS DE VÉRONE

Le 13 octobre 1822, après s'être reposé tout un mois à Paris des fatigues que lui avait imposées, pendant son ambassade à Londres, une activité véritablement merveilleuse, Chateaubriand arrive à Vérone où il aura enfin « son » Congrès !

Le soir même de son arrivée, à peine installé dans « la maison toute montée » où l'attendaient ses deux secrétaires de légation, il griffonne un billet à M. Le Moine ; c'est que « l'excellent ami » doit continuer d'assurer la remise de ses lettres à Mme Récamier, et que l'ambassadeur a quitté celle-ci sur un léger dissentiment. Une fois de plus, il l'a mise en demeure « d'arranger » un peu mieux leur vie, de lui donner un peu plus de son temps ; il semble qu'elle ait parlé d'aller faire une retraite de plusieurs mois en Italie ; il lui a juré qu'il l'y suivrait, dès la clôture du Congrès : il l'a laissée indécise : elle doit lui écrire là-bas sa résolution. Il insère donc une lettre pour elle (2) dans ce billet pour M. Le Moine :

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 juin 1922.

(2) C'est la lettre publiée sous le n° 841 dans la *Correspondance générale* (III, p. 266), et à laquelle M. Louis Thomas suppose la date du 12 octobre : c'est le 13 qu'il faut lire. Chateaubriand est parti le 13 au matin de Milan, et arrivé à Vérone dans la soirée. Il est vrai qu'il écrit à Mme de Duras « ce mardi 15 octobre : « je suis arrivé hier... » Mais, comme il fait sa correspondance tard dans la nuit, il lui arrive parfois de se tromper d'un jour en plus ou en moins pour les dates.

Vérone, ce 13 octobre 1822.

« Me voilà arrivé, me portant très bien, et comptant vous revoir bientôt. Tout fait croire que le Congrès sera court. Je vous embrasse, et vous prie de porter la lettre à l'Abbaye et de mettre l'autre à la petite poste. Tout à vous (1). »

L'autre lettre? On aimerait à connaître le destinataire, — la destinataire peut-être, — de cette « autre lettre » que, régulièrement, pendant son séjour à Vérone, Chateaubriand va enfermer dans le paquet de M. Le Moine, avec la lettre destinée à l'Abbaye. A Mme Récamier, — si jalouse, et avec raisons, — il jure qu'il ne rêve que d'attacher plus étroitement sa vie à la sienne : quels autres serments fait-il voisiner avec celui-là? Au reste, comme chaque fois qu'il vient de quitter Paris, l'éloignement, d'abord, lui est pénible :

Vérone, 18 octobre.

« J'ai grande envie de recevoir une lettre de vous. Depuis le jour de mon départ, je n'ai pas entendu parler de Paris !... Vous me verrez à la fin du mois prochain. Je voudrais bien finir mes corvées, et vivre désormais avec et pour mes amis.

« Voilà une lettre pour l'Abbaye, et une autre pour la petite poste. »

Vérone, ce 29 octobre.

«... Je me porte bien et m'ennuie fort. Je voudrais être auprès de ma femme et de vous !... »

Il s'ennuie; et pourtant il tient un rôle sur la première scène diplomatique du monde, où il a tant rêvé de monter ; il fraie avec Metternich, avec le roi de Prusse, avec l'Empereur ; et il a entrepris la conquête du Tsar !... Il s'ennuie parce qu'il s'est heurté, les premiers jours, à quelques obstacles qu'il n'avait pas prévus dans les négociations, parce que Mme Récamier ne lui écrit pas, ni d'autres sans doute, non plus, et parce que c'est son destin de mépriser tout ce qu'il vient de conquérir. Mais l'ivresse succède vite à la dépression : «... J'ai vu tous les souverains; j'ai été enchanté des deux empereurs, qui m'ont reçu *à merveilles*. J'espère bien vous embrasser à la fin de novembre... »

Il vit trois semaines de négociations vertigineuses; et puis, tout de suite, il parle de départ :

(1) Rappelons, une fois pour toutes, que toutes les lettres à M. Le Moine sont inédites.

Vérone, ce 19 novembre.

«... M. de Montmorency nous quitte après-demain 21, et moi j'espère partir dans les premiers jours de décembre. Je suis très content ici, et quant aux rumeurs de Paris, vous savez le cas que j'en fais. Amis et ennemis sont souvent très peu raisonnables... Voilà les deux lettres : ne vous trompez pas : portez l'une à l'Abbaye, l'autre à la petite poste... »

Diable! il faut que « l'autre lettre » soit bien redoutable, — pour Mme Récamier s'entend ; — car la même recommandation est renouvelée plus explicitement encore dès le lendemain : «... Voilà les deux petites lettres. Prenez bien garde aux adresses et ne faites pas de confusion... »

Ce 20 novembre, d'ailleurs, bien qu'il écrive dolemment à Mme Récamier : «... J'attends un mot de vous avec la plus vive impatience pour régler ma marche et ma destinée, » il est plein de satisfaction sur lui-même : « ... Je n'ai rien à vous dire de nouveau, sinon que je suis de plus en plus content, et que je m'applaudis fort d'être venu ici. Je crois que je pourrai partir vers le 10 du mois prochain (1)... »

Même et meilleure note encore quelques jours plus tard, lorsque, par suite du départ de Mathieu de Montmorency, Chateaubriand est resté le seul plénipotentiaire français : « J'ai reçu votre lettre. ... (2) dont vous me parlez, est ici à mes pieds, et je n'ai point à me plaindre de lui. On vous fait mille fagots et ragots. — Attendez-moi. Je suis fort gai et bien portant. Je ne sais trop quel jour j'arriverai, mais je ne puis être longtemps ici. — Voilà les deux petites lettres (3). »

Le Congrès cependant se traîne encore quelque quinze jours. C'est seulement le « jeudi soir 12 décembre » que Chateaubriand peut griffonner son dernier « communiqué. »

«... Je pars demain, et serai le 20 à Paris. Je suis ici à *merveilles*, et on m'emploie pour grande affaire. »

A « merveilles » en effet, car le tsar Alexandre a convenu de prolonger leurs bonnes relations; il va entretenir avec lui une correspondance personnelle. Le plénipotentiaire, en par-

(1) Inédit.

(2) Ici, un nom propre qui n'a pu être déchiffré: *Metternich* peut-être... Jamais l'écriture si mauvaise de Chateaubriand n'est apparue aussi peu lisible que dans ces billets datés de Vérone, où les lettres sont à peine esquissées.

(3) Vérone, ce 28 novembre.

tant, emporte ainsi une consécration inespérée de son prestige et de ses qualités politiques!

XI. — UNE FUGUE DE Mme DE CHATEAUBRIAND

Brusquement, devant les pas de Chateaubriand, la scène s'élargit encore. Il est ministre des Affaires étrangères. Après « son » Congrès, il a « sa » guerre, — la guerre d'Espagne. Il a gravi la cime : comme jadis dans les bois de Combourg, il y livre son front aux caresses et aux menaces de tous les orages... C'est presque avec indifférence, — à cause de vous, ô piquante Mme de Castellane, ô exigeante Mme Hamelin! — c'est peut-être même avec soulagement qu'il voit Mme Récamier partir pour l'Italie le 2 novembre 1823, — pour l'Italie, où elle devait s'enfermer plus de dix-huit mois...

Pendant ce temps, dans le somptueux logis du ministère, ou dans le petit appartement de la rue de l'Université, le fidèle Le Moine, plus « gentilhomme de la chambre » que jamais, venait chaque soir verser à Mme de Chateaubriand ses consolations et ses encouragements « somnifères... »

Soudain, le soir du 6 juin 1824, le ministre, précipité du faîte d'où il n'aspirait guère à descendre, vient choir tout étourdi encore, auprès d'eux. Il avait, pour ce soir-là, au ministère, « un immense dîner prié; » il amène avec lui marmitons et casseroles, — « trois grands services préparés pour quarante personnes »; et en place des ambassadeurs et des hommes d'État, il régale sa femme et son « vieil ami (1). » A eux trois, ils firent sans doute un beau concert d'imprécations et d'anathèmes contre l'ingratitude du prince, et la trahison de Villèle.

Mais enfin, les premiers éclats jetés, il fallut arrêter quelques résolutions. Et les difficultés commencèrent.

Il semble que Mme de Chateaubriand, jusqu'alors aussi ambitieuse que son mari, lui ait conseillé de répondre à l'ingratitude par le dédain, de secouer sur la tête des royalistes la poussière de ses sandales, de se faire, ainsi, désirer et rappeler, au moyen d'une abstention systématique et, pour mieux souligner son mépris, de vivre quelques mois à l'étranger.

Elle est malade, d'ailleurs... Faut-il s'en étonner? Des maladies incessantes qui agitèrent sa femme, sans l'empêcher

(1) *Mémoires d'Outre-Tombe*, IV, p. 287-288.

cependant de vivre jusqu'à soixante-treize ans, Chateaubriand, dans ses *Mémoires*, a fait entrevoir le secret, qu'il a livré tout au long dans une lettre intime : elle n'était malade que de lui. « Timide et tremblante pour *lui* seul, ses inquiétudes renaissantes lui ôtaient le sommeil et l'envie de guérir ses maux; *il* était sa permanente infirmité et la cause de ses rechutes... (1) » Ne se vante-t-il point, avec une fatuité cruelle, d'avoir le pouvoir terrible « de lui faire cracher le sang à volonté pendant deux jours de suite? » Après quoi, comme tous les égoïstes, il était épouvanté des conséquences de ses légèretés ou de ses obstinations; il cédait; il promettait un nouveau sacrifice pour l'Infirmerie Marie-Thérèse; ou bien il achetait, sans trop savoir s'il réussirait à la payer, la petite maison, contiguë à la chère infirmerie, où un spéculateur menaçait d'installer un café et des « montagnes russes... »

La maison achetée, explique-t-il avec bonhomie dans ses *Mémoires*, le mieux était de l'habiter! Certes; et Mme de Chateaubriand le lui conseillait vivement. Quelques mois d'exil en Suisse, pendant lesquels on mettrait la petite maison en état de recevoir ses futurs propriétaires; et puis une installation paisible, à la porte même de l'Infirmerie, en plein faubourg verdoyant et fleuri. C'était le mieux vraiment, — surtout pour les finances du grand homme. Il sortait du ministère les poches à peu près vides; et voilà qu'on s'arrangeait pour ne point lui rendre son titre ni son traitement de ministre d'État!... M. Le Moine, consulté, ne pouvait qu'approuver.

Mais le grand homme, lui, n'était point du tout d'humeur à recevoir ces trop sages avis. D'abord, il brûlait de reprendre aussitôt sa place à la tête de l'opposition politique, de tendre de nouveau l'arc de son éloquence au *Journal des Débats*, et d'enfoncer quelques dards aigus en pleine chair du triomphant Villèle; et puis quitter Paris, pour la Suisse ou même pour le faubourg... : il y avait mille raisons pour que cette perspective lui fît horreur, — mille raisons dont il ne pouvait exposer une seule à sa femme.

Excédée, celle-ci fit un coup d'État; elle partit dans les derniers jours de juin, et loua « une cabane » au bord du Lac de Neuchâtel.

(1) *Mémoires d'Outre-Tombe*. II, p. 8.

Ce départ ouvre une ère de difficultés conjugales qui ne se clora que deux ans plus tard par la capitulation de Chateaubriand. Sa femme, pendant ces deux ans, nourrit à l'égard de « Paris-Babylone » une sorte de phobie ; elle en fuit chaque fois que sa bronchite lui en fournit le prétexte...

En 1824, à peine est-elle partie que Chateaubriand court après elle ; il regagne seul Paris, précédé par cette lettre de Mme de Chateaubriand à M. Le Moine ; l'intransigeante fugitive y donne bien la mesure, — en même temps que les raisons, — de son obstination :

« Il faut convenir, mon cher monsieur, que M. de Chateaubriand a de bons conseillers autour de lui. Venir me voir pour trois jours ! encore ne voulait-il pas me les donner ! Il s'en retourne à Paris, Dieu sait pourquoi ! Mais ni vous ni lui n'en savez rien, si ce n'est que ni lui ni vous ne voulez me laisser aucun repos. Il part donc sans que rien puisse l'arrêter ; pour moi, je n'ai pu me résoudre à le suivre.

« Je sais à combien de tourments et d'inquiétudes je me livre ; mais je ne dois attendre la paix que lorsqu'on voudra bien me permettre d'arranger ma vie comme bon me semblera ; et la sienne aussi, car je m'y entends mieux que lui !... Rien ne m'amuse autant que d'entendre chacun de ses amis dire : « Il faudrait que M. de Chateaubriand n'écoutât pas ainsi tout ce qu'on vient lui dire. » Mais en même temps chacun veut lui dicter la conduite qu'il doit tenir. Tout cela nous jette dans la rivière, et avant me cause une véritable agonie.

« Je ne vous en veux pas à vous plus qu'aux autres ; mais j'en veux bien assez à tout le monde pour tenir mon pauvre esprit dans une agitation et irritation qui ne me rend pas ma solitude fort agréable. Il n'est plus question de repos : ma vie n'est plus assez irrévocablement fixée.

« Adieu, sans rancune ; vous me devez au contraire de la reconnaissance, puisque vous me mandez que ce qui vous fait tant plaisir, c'est que je trouve le moyen de vous gronder ici comme à Paris.

« Mille tendresses au milieu de mes fureurs. »

Ne pouvant d'abord triompher de tant de fureurs, Chateaubriand se résigna donc à s'aller ennuyer tout l'été à Neuchâtel ; mais dès les premiers jours de septembre, la nouvelle de la maladie de Louis XVIII lui fournit une fort opportune raison

de repartir pour Paris. A peine a-t-il pris le temps d'inaugurer le nouveau règne par une brochure retentissante, que le voilà, de nouveau, en quête de sa femme; il a loué pour l'hiver un nouvel appartement rue du Regard; il faut absolument que la « patronne » vienne l'organiser. Le voilà cheminant vers elle: la ramènera-t-il? Un billet qu'il dépêche, en route, à M. Le Moine, ne le montre point trop rassuré :

Pontarlier, ce mercredi, 7 heures du soir, 6 octobre.

« Me voilà, mon cher monsieur Le Moine, à Pontarlier. Mais la nuit est si noire et si pluvieuse, malgré la lune, que j'arriverai trop tard auprès de notre pauvre pèlerine. Je ne passerai donc la montagne que demain à 4 heures du matin. Vous pouvez me regarder comme arrivé. Dites-le à mes cousines. Je voudrais bien vous ramener la voyageuse, mais je ne sais si je réussirai mieux cette fois que la première. Attendez-moi au plus tôt le 19 ou le 20, au plus tard le 22. Je voudrais bien que tout fût prêt dans notre nouvel appartement pour cette époque. Je vous embrasse, et vais me coucher. »

Deux jours après, c'est un bulletin de triomphe.

Neuchâtel, le 8 octobre 1824.

« Allons, mon cher M. Le Moine, *nous avons vaincu!* Ma femme revient. Je serai à Paris du 18 au 21, et M[me] de Chateaubriand le 25 ou le 26. Pressez le tapissier et que tout soit fini pour mon arrivée. S'il y a quelque chose à redresser, je le ferai dans les quatre ou cinq jours qui s'écouleront entre mon arrivée et celle de ma femme... »

En signe de concorde, M[me] de Chateaubriand a voulu tracer elle-même l'adresse de ce billet... car elle avait beaucoup d'esprit, au témoignage même de son mari...

XII. — LA PUBLICATION DES « ŒUVRES COMPLÈTES » (1826)

C'est l'année 1826 qui, pendant ses premiers mois, vit surgir entre les deux époux le dissentiment le plus prolongé. Depuis le début de l'hiver, et jusqu'en février, M[me] de Chateaubriand fut « violemment » malade. Est-ce parce qu'au mois de mai précédent, M[me] Récamier, vaincue de loin par les prestiges de

René, était revenue à Paris ? Dès qu'elle fut sortie du lit où elle avait été tenue des semaines, Mme de Chateaubriand, en tout cas, n'eut qu'une idée : fuir.

Elle s'enfuit d'abord, sur le conseil des médecins, vers les régions du soleil et passa les mois de mars et d'avril à la Seyne, près de Toulon. Là, elle s'enfonça dans une tristesse plus sombre que jamais; elle abandonna même le projet, accepté cependant par son mari, d'une installation dans la petite maison proche de l'Infirmerie ; elle légua l'Infirmerie à Mme Récamier : « Il paraît, lui écrivait-elle, que le bon Dieu ne veut pas que cette œuvre tombe, puisqu'elle est remise entre vos charitables mains... » Bref, elle parut se détacher non seulement du monde, mais des raisons mêmes de vivre qu'elle s'était jusqu'alors laborieusement créées. Et, sans discuter davantage, Chateaubriand accepta d'aller séjourner auprès d'elle, en Suisse, où les médecins la voulaient voir apaiser ses nerfs et fortifier sa poitrine. Leurs perspectives n'étaient point rassurantes : ils parlaient d'un séjour de deux ans !

Deux ans ! Chateaubriand sans doute avait renoncé à l'espoir de revenir prochainement aux affaires; mais il tenait à jouer son rôle à la Chambre des Pairs, à ne point briser sa plume des *Débats!* Et surtout, désabusé des grandeurs politiques, il venait de se retourner avec une avidité juvénile vers la gloire littéraire.

Il avait conclu avec le libraire à la mode, Ladvocat, l'éditeur des jeunes romantiques, un traité, d'ailleurs avantageux, pour l'édition de ses *Œuvres complètes ;* celles-ci devaient paraître, enrichies de préfaces diverses, à partir de l'été de 1826, en livraisons, échelonnées sur plusieurs années, et calculées pour former une trentaine de volumes. Revoir les œuvres anciennes, les classer, choisir parmi les œuvres récentes, et particulièrement parmi les articles et les discours, les morceaux dignes de passer à l'avenir, mettre au point les œuvres nouvelles comme l'*Abencerage* et les *Natchez*, c'était une besogne sérieuse, absorbante ; et, pour la mener à bien, l'écrivain avait besoin d'avoir autour de lui du recueillement, de la sérénité, ses dossiers, ses livres, et Paris, ou la proximité de Paris. On ne pouvait choisir plus mal le temps d'une retraite en Suisse.

C'était bien l'avis secret de Chateaubriand; c'était aussi l'avis de tous ceux qui l'aimaient. Il parut assez embarrassé de

leur expliquer sa décision ; il la motiva par ses difficultés financières, par les économies qu'il é tait contraint de faire, — qu'il ferait certainement en Suisse ; et cette raison-là avait bien quelque valeur ; elle semblait, cependant, discutable et spécieuse. Pour réduire son train, fallait-il que Chateaubriand quittât la France, et même Paris ? Le traité Ladvocat, au surplus, allait assurer son avenir : ne pouvait-il hypothéquer cet avenir ? emprunter, — ce ne serait pas la première fois, — sur les droits d'auteur qu'il devait prochainement recevoir ?...

Le comte Louis de Chateaubriand fit toutes ces réflexions, et quelques autres, lorsque son oncle, vers la mi-février, l'eut informé du projet qu'il venait d'arrêter. Il était l'aîné des neveux du grand homme, le représentant de la branche aînée des Chateaubriand, le chef d'armes de la famille ; de son oncle il venait de recevoir la survivance de la pairie (1) ; de son frère Christian, entré dans les ordres, la donation de biens patrimoniaux importants. Il ne pouvait oublier que ce même Christian, en 1817, avait généreusement conjuré la « tempête d'automne » qui, déjà, avait failli jeter l'écrivain à l'exil. Il avait l'âme haute ; il admirait et vénérait son oncle. Le devoir, tous les devoirs, ne lui conseillaient-ils pas d'intervenir ?

A peine rentré à Amiens, où il tenait garnison comme colonel du 4e régiment de chasseurs, il intervint en effet. Mais il connaissait la susceptibilité ombrageuse de celui qu'il voulait obliger ; après plusieurs hésitations, il prit comme truchement le vieillard honnête et scrupuleux qui, en 1817, avait déjà fait aboutir les obligeants desseins de Christian ; et, dans cette lettre, noblement délicate, il le laissa juge de transmettre ou non ses offres à l'exilé par persuasion.

Amiens, le 24 février 1826.

« Monsieur, j'ai été vivement affecté de la dernière résolution de mon oncle et de ma tante de quitter leur pays pour un temps indéterminé. Je l'ai été d'autant plus que je crains que ce parti extrême n'ait pas été nécessaire autant qu'ils l'ont cru.

« Si mon oncle a eu l'intention d'être absolument seul pendant quelques mois pour terminer ses ouvrages, ou bien si les

(1) Chateaubriand, pendant son passage au ministère, le 23 décembre 1823, fit rendre par Louis XVIII une ordonnance qui instituait son neveu héritier présomptif de son titre.

dégoûts qu'il éprouve tous les jours lui ont donné le désir de quitter momentanément son pays, je n'ai rien à lui objecter pour l'en détourner. Mais si cette résolution vient d'une gêne dans ses affaires, ainsi qu'il nous l'a fait entendre, je suis, je vous le dirai franchement, bien peiné qu'il n'en ait rien dit à son neveu. J'ai été abasourdi de sa résolution le jour qu'il me l'a confiée; nous n'étions pas seuls; je n'ai pas pu m'ouvrir à lui. Mais je me suis promis aussitôt à mon retour ici de le faire. Depuis deux jours, j'ai pris plusieurs fois la plume pour lui écrire. Je n'ai pas osé. Vous, monsieur, qui connaissez sa position, et le motif qui a principalement décidé sa résolution, veuillez vous charger de lui exprimer combien je suis tout à lui, et combien j'aurais de bonheur si je pouvais lui rendre quelques légers services.

« Si mon oncle veut s'absenter par les motifs dont je vous ai parlé d'abord, ne lui parlez de rien. Mais si sa position de fortune en est la cause, veuillez lui observer combien cela était facile à arranger. Il lui faut cinq ou six mois, dit-il, pour achever la collection de ses ouvrages, après lequel temps il vendra cette collection un bon prix, paiera les dettes qu'il a été obligé de contracter, et fixera son avenir. Eh bien! mon oncle m'aurait demandé ce qui lui était nécessaire pour gagner ces cinq ou six mois, et tout se serait arrangé comme il le dit, facilement, et sans qu'il fût obligé de quitter son pays, sa famille et ses amis. Mais, au reste, il en est temps aujourd'hui, comme il y a huit jours. Que mon oncle veuille bien écouter un avis d'aussi facile exécution, qu'il écrive à ma tante de revenir, et qu'il reste avec nous.

« Si mon oncle hésitait à accepter cette proposition, veuillez, monsieur, lui rappeler que je lui dois assez pour qu'il puisse accepter de moi un peu de reconnaissance ; qu'il m'a transmis sa pairie et, il paraît (d'après ce que ma tante a dit dernièrement à ma femme, ce que nous avions ignoré), la pension attachée à cette pairie; et que m'ayant donné ainsi honneur et fortune, il peut bien me permettre de l'aider momentanément. Soyez donc donc assez bon, monsieur, pour lire attentivement cette lettre, en bien peser le contenu. Si par la connaissance que vous avez des affaires de mon oncle et de ses vues, vous croyez inutile de lui en parler, veuillez la brûler. Si, au contraire, vous pensez que je puisse être assez heureux pour lui

rendre quelques services, veuillez lui faire part de mes dispositions, qui sont telles qu'elles ont toujours été, absolument à lui. Que mon oncle ait la bonté de les recevoir avec cette amitié franche et confiante qu'un neveu aussi dévoué que je le suis a droit d'attendre de son oncle.

« Je m'en rapporte entièrement à votre discrétion, à votre prudence et à votre attachement sincère à mon oncle pour traiter cette petite négociation comme elle devra l'être... (1) »

Certes, le 26 ou le 27 février, M. Le Moine montra aussitôt à son perplexe « patron » cette lettre si digne et si affectueuse... Si Chateaubriand n'accepta pas tout de suite la proposition de son neveu, — au fond si naturelle et si simple, — sans doute en admit-il le principe; elle lui fournissait un argument d'importance pour combattre les dégoûts de sa femme et démontrer à l'assoiffée d'exil que les embarras pécuniaires ne feraient point obstacle à son retour à Paris...

Mais quoi ! Les « dégoûts » de Mme de Chateaubriand étaient d'un autre ordre. Le comte Louis s'en doutait peut-être; ni M. Le Moine, ni son oncle ne pouvaient lui en faire l'aveu. C'est loin des « madames » de son mari, — quelques mois plus tôt n'avait-elle point écrit nettement : loin de ses « amantes? » — qu'elle prétendait fuir; elle était forte des faiblesses mêmes de ses nerfs et de sa poitrine, puisque la Faculté ratifiait son arrêt.

Chateaubriand soupira donc, mais il se résigna; il prépara dans deux grandes caisses des papiers et des livres pour un ou deux ans; et puis il partit pour Lyon où il devait rencontrer « sa pauvre malade; » de là il la mènerait à Lausanne, où elle ferait lentement sa cure.

Que se passa-t-il à Lyon? Sans doute le sortilège de Chateaubriand opéra-t-il une fois de plus sur le cœur qui lui était enchaîné : c'était le meilleur de tous les remèdes. Aussitôt, narguant le verdict du médecin lyonnais Prunelle qui venait, positivement, de la condamner à une mort prochaine, Mme de Chateaubriand se sentit un peu réconfortée, et elle accepta l'idée de revenir à Paris vers la fin de l'été... Chateaubriand ne se tient pas de joie; il avise sur le champ le vieil ami :

(1) Inédit.

Lyon, jeudi 4 mai 1826.

« Mon cher M. Le Moine, Mme de Chateaubriand a eu une maladie différente de ses maux ordinaires : elle est maintenant sans fièvre. Mais nous ne pouvons partir pour Lausanne avant une huitaine de jours. J'espère vous ramener notre pauvre voyageuse au mois de septembre : elle en a un grand *désir* qu'elle ne montre pourtant qu'à demi. »

Au reste, les Lyonnais, gens de foi et de loyauté royaliste, font mille caresses à l'auteur du *Génie* et au ministre déchu :

Lyon, le 6 mai.

« Mon cher M. Le Moine, vous seriez bien heureux si vous étiez ici, et si vous voyiez la manière dont j'ai été reçu par la seconde ville du royaume : les journaux sans doute vous en parleront. Je vous apprendrai de plus que Mme de Chateaubriand est déterminée à revenir au mois de septembre, et qu'elle ne rêve que l'Infirmerie. Pour preuve de ceci, je vous prie de vous transporter dans notre vieille maison, rue du Regard. Vous trouverez sous la remise une balle de livres que j'avais préparée pour deux ans. Je n'en ai plus besoin. Veuillez la faire porter à la petite maison de l'Infirmerie et déposer auprès des autres caisses dans le salon.

« Quant aux lettres, je vous ai prié de les décacheter toutes, excepté les lettres d'Italie (1). Vous ne m'enverrez pas celles qui vous paraitront inutiles. Les autres, vous aurez la bonté de les adresser poste restante à Lausanne. Nous partirons lundi prochain, 8, pour la Suisse. Nous irons à petites journées à cause de la pauvre malade qui va pourtant de mieux en mieux, et nous arriverons à Lausanne mercredi, 10 de ce mois. — Mille amitiés et mille hommages à votre belle-fille (2).

« Mme de Chateaubriand me charge de toutes ses tendresses pour vous. Écrivez-lui et dites-lui merveilles de sa petite maison. »

Cette fois, Chateaubriand n'habite point une « cabane » comme deux ans plus tôt à Neuchâtel; il a ses aises dans de confortables appartements meublés; locataire tour à tour de

(1) C'étaient les lettres de Mme Récamier, qui voyageait en Italie.

(2) M. Le Moine avait marié son fils aîné, le 3 avril précédent; et Chateaubriand avait été, par procuration, témoin de ce mariage.

Mme de Sivry et de Mme de Cottens, il travaille avec l'aide du fidèle Hyacinthe Pilorge qui l'a suivi dans sa retraite, comme il l'accompagna dans ses prospérités. Tandis qu'il rédige les notes à son *Essai sur les Révolutions*, et qu'il relit les pages où débordait jadis son admiration pour Rousseau, il a sous les yeux le lac, les montagnes, et, au loin, les rochers de Meillerie qu'immortalisa *la Nouvelle Héloïse*. Paysage merveilleux, et dont la première impression enchante les voyageurs ; Mme de Chateaubriand, au reste, a « supporté très bien la route : »

Lausanne, 11 mai.

« Je vous ai annoncé hier notre arrivée par un petit mot, mon ancien ami. Mme de Chateaubriand est mieux ; elle (est) gaie et ne parle que de son retour... Il y a quinze jours que je n'ai lu un journal, ni entendu parler de politique. Je m'en trouve à merveille. J'ai été reçu partout de la manière la plus populaire. Cela flatterait ma vanité, si je pouvais me séparer de celle de notre beau et malheureux pays.

« Mille amitiés, et venez nous voir. Nous avons appris qu'on fait le voyage pour 47 francs. Cela ne vaut pas la peine de rester chez soi ! »

Ainsi, Mme de Chateaubriand dont la maladie dépend des nerfs bien plus que de la poitrine, se rétablit de jour en jour; c'est qu'elle a près d'elle son grand homme, que Mme Récamier et Mme de Duras sont loin ; il la reconquiert ; il l'endort de promesses ; mi-souriante, mi-grondeuse, elle se laisse persuader : la petite maison de la rue d'Enfer sera le havre du repos et de la mutuelle sérénité ; elle l'avoue, non sans un soupir encore, à M. Le Moine, heureux complice de la stratégie conjugale :

Lausanne, 13 juin.

« ... Chaque fois que M. de Chateaubriand reçoit des lettres de Paris (y compris les vôtres) il rapproche tout doucement le terme de son retour dans cette détestable ville. Le prétexte? son travail qu'il aura fini plus tôt qu'il ne le croyait ; la difficulté de faire passer les livraisons achevées sûrement à son libraire, et celle de faire voyager ses épreuves... J'ai bien réponse à toutes ces raisons; mais le voici pris d'un rhumatisme qu'il attribue à l'air de Lausanne, qui est en effet très humide : tout le monde se plaint, excepté moi, qui ne me plains de rien que de la triste nécessité de reprendre encore un joug que je

croyais avoir secoué pour toujours, et qui me semble plus pesant que jamais, ce qui prouve bien que ce n'est pas le joug du Seigneur... »

Peu de jours après l'arrivée à Lausanne, elle a pris son parti; elle regagnera Paris avant son mari, afin qu'il trouve en débarquant, « la maison toute meublée. » Mais, pour qu'on la meuble, encore faut-il qu'elle soit habitable. M. Le Moine est chargé de presser les ouvriers, — et aussi l'excellente cousine d'Acosta, si dévouée depuis longtemps à M[me] de Chateaubriand; celle-ci l'a constituée sa mandataire auprès de la supérieure de l'Infirmerie, la sœur Reine. Les instructions de Chateaubriand sont nettes et détaillées; du milieu de ses travaux littéraires, il pense à tout : à la pompe qu'il faut installer dans le jardin, après avoir bouché le puits; à la cuisine dont il faut repeindre les planches, — et repeindre à l'huile surtout... Certain mur le préoccupe particulièrement : c'est celui qui sépare le jardin de la petite maison du grand jardin de l'Infirmerie; Chateaubriand tient à le supprimer pour agrandir son horizon d'arbres; avant de partir il a donné des ordres :

15 mai.

« ... Le père Niel est chargé de faire une petite barrière peinte en blanc, qui doit remplacer le mur qui ferme notre jardin du côté de l'Infirmerie. Il faudra, aussitôt que cette barrière sera faite et prête à être posée, qu'on jette bas le mur, et que les pierres en soient transportées au bas du potager de l'Infirmerie. Cette besogne, pour bien faire, devrait être achevée vers la fin du mois prochain... »

Mais la cousine, au nom de l'Infirmerie, montre un grand amour pour le mur condamné : Chateaubriand s'étonne :

26 mai.

« ... Il n'y a point à dire, il faut que le mur tombe : pourquoi ma cousine voudrait-elle le conserver? Pour deux ou trois espaliers de l'Infirmerie? ou pour m'enclore? L'Infirmerie peut bien me sacrifier deux ou trois mauvais arbres, et je ne veux pas être enfermé. Faites donc abattre le mur; c'est à quoi je tiens le plus. La petite barrière marquera seulement la propriété, et sera un vrai bijou... »

Mais la supérieure de l'Infirmerie, la sœur Reine, élève mille objections; Chateaubriand envoie un ordre de sursis :

5 juin.

« ... Qu'on n'abatte pas le mur du jardin, et qu'on attende, puisqu'on ne nous comprend pas ! Nous ferons faire cela, nous présents; mais qu'on transporte toujours les pierres entassées au bout de la chapelle au bas du potager de l'Infirmerie, pour relever le mur tombé en cet endroit... »

Seulement, la terrible sœur Reine déploie toute une diplomatie de temporisation où M. Le Moine se laisse prendre; le grand patron, à distance, sourit non sans un peu d'agacement :

14 juin.

« Vous écoutez trop la sœur Reine, mon vieil ami. Elle est plus fine que vous et que moi. Vous ne voyez pas qu'elle veut que les pierres restent là pour que je lui bâtisse la sacristie? Il est pourtant plus que temps que je borne mes générosités pour l'Infirmerie, si je ne veux manger mon édition. Mais ne parlons plus de cela. Attendez-moi pour tout ce qui est extérieur de la maison ! »

« ... Achevons seulement la maison : le reste après !... »

Chateaubriand ne devait avoir gain de cause que présent : il fit abattre le mur sous ses yeux; le père Niel se remit à fignoler sa barrière; grâce à elle, des fenêtres de son pavillon, l'auteur des *Mémoires* put jouir de la perspective reposante dont il a tracé le tableau : « ... La démolition d'un mur m'a mis en communication avec l'Infirmerie de Marie-Thérèse : je me trouve à la fois dans un monastère, dans une ferme, un verger et un parc... (1) ». « De son lit ou de son fauteuil, » sa vue glissait, au delà de sa pelouse à l'anglaise, « par-dessus un mur d'appui que surmonte une barrière blanche losangée » sur un champ d'herbes fourragères; puis, franchissant « un autre mur d'appui à claire-voie verte, entrelacé de viornes et de rosiers du Bengale, » elle se reposait sur les paisibles et religieux spectacles offerts par le parc de l'Infirmerie; les jours ordinaires, « des sœurs de charité en robe d'étamine noire, et en cornette de basin blanc, des femmes convalescentes, de vieux ecclésiastiques » erraient par les allées, rajeunissant leurs souvenirs au contact du soleil et des fleurs; aux jours de fêtes, des processions promenaient leurs chants et leurs bannières à travers les

(1) *Mémoires d'Outre-Tombe*, tome V, p. 2 et suiv.

arbres, et, muette pour une heure, Mme de Chateaubriand les suivait, le chapelet à la main... Quel cadre aux dernières rêveries de René ! Et comme on comprend qu'après avoir accepté l'idée de vieillir en ce havre religieux, il était pressé d'éprouver s'il y rencontrerait l'apaisement, et si les visions intérieures qui, depuis sa jeunesse, faisaient à la fois son ravissement et sa torture, s'y réduiraient enfin à l'inoffensive « insubstance des fantômes ! »

Cette vie paradisiaque, il fallait d'abord l'assurer laborieusement; l'édition des *Œuvres complètes* en devait payer les frais; et sans doute la perspective d'élever de ses mains ce monument à sa gloire flattait l'orgueil du grand homme; mais il était surtout reconnaissant à l'entreprise d'établir son indépendance sur un fondement qu'il avait toutes raisons alors de croire solide. Depuis dix ans, il avait demandé à la politique, outre des satisfactions pour lui plus essentielles, une apparence de sécurité financière; et la politique, en le promenant de cimes en précipices, lui avait refusé cette sécurité-là. Pour la première fois, grâce à un éditeur intelligent, à l'heure propice où une génération nouvelle parvient à la vie littéraire et tourne une curiosité sympathique vers ses jeunes disciples romantiques, il va monnayer abondamment sa renommée; il peut espérer que celle-ci, enfin capitalisée, assurera « la paix du reste de sa vie; » il ne devra plus rien à d'autres puissances qu'à la sienne; il en sourit d'aise, un instant, dans sa fierté épanouie; et il n'a point manqué, dans ses *Mémoires*, de citer un billet du comte Molé, qui l'en félicite, et qui résume tant d'autres billets reçus alors de ses amis : « ... Ce qui vaut mieux que tout cela (la politique), c'est l'arrangement que vous avez fait avec vos libraires. Il est beau de retrouver par son talent tout ce que l'injustice et l'ingratitude des hommes vous avaient ôté (1)... » A Lausanne donc, séquestré du monde et réconcilié avec sa femme, Chateaubriand n'a plus qu'un souci : travailler. Le « prospectus » lancé par Ladvocat a annoncé que ses œuvres paraîtront par « livraisons » comportant la matière tantôt d'un volume, tantôt de deux, et se suivant à des intervalles aussi rapprochés que possible; avant de quitter Paris, Chateaubriand a remis à l'imprimeur la « copie » de deux livraisons. On doit

(1) *Mémoires d'Outre-Tombe*, t. IV, p. 323.

lancer, d'abord, le 30 mai, la première qui contient la *Préface générale*, dont l'auteur attend un grand effet, *Atala, René*, ses deux romans les plus populaires, et le fameux *Abencerage*, si souvent promis au public, si souvent repris, trop célèbre avant que d'être connu, et connu d'ailleurs, depuis 1811, par un trop grand nombre de « madames » et d'initiés; le second fascicule renferme, sous le titre *Mélanges littéraires*, « un choix des articles de critique » éparpillés, depuis 1800, dans le *Mercure*, le *Conservateur*, le *Journal des Débats*... Les livraisons suivantes, de la troisième à la septième incluse, seront plus compactes; elles offriront au public, dans un texte définitivement arrêté, et orné de préfaces inédites, de notes nouvelles, d'appendices, toutes les grandes œuvres de l'auteur : l'*Itinéraire*, le *Génie*, les *Martyrs*, et cette épopée hybride et magnifique, les *Natchez* qu'il a tirée, l'an passé, du manuscrit de son ouvrage de jeunesse retrouvé, par un miracle, à Londres...

Il a hâte de voir tous ces ouvrages paraître avant la fin de l'année; il est impatient de constater si la puissance de leur sortilège reste intacte sur la génération nouvelle : va-t-il moissonner le regain abondant de sa gloire, lire encore, dans les journaux, quelques-uns de ces articles si doux à son orgueil? Mais une menace plane sur la liberté de la presse; depuis le mois de février on sait que le ministère a conçu, en ses méditations orageuses, le projet d'une loi qui bâillonnerait à peu près les journalistes ; loi « de justice et d'amour! » comme le garde des sceaux allait bientôt le déclarer en une phrase téméraire; aux *Débats*, au *Constitutionnel*, dans toutes les feuilles suspectes, que pourra-t-on dire des ouvrages d'un homme devenu aussi suspect au pouvoir que Chateaubriand? Pourra-t-on même les annoncer? Le temps presse... Il n'y a pas quinze jours que Chateaubriand est à Lausanne; il a terminé à peu près son travail de mise au point; il voudrait voir la même activité à l'éditeur Ladvocat; il lance contre lui le dévoué M. Le Moine :

Lausanne, 22 mai 1826.

« ... Cherchez Ladvocat. Je n'entends plus parler de lui. Demandez-lui quand paraîtra la première livraison annoncée pour le 30 de ce mois. Dites-lui qu'il ferait bien, si l'on doit rétablir la censure, de donner immédiatement la seconde livraison, avant que cette censure soit établie, et je suppose qu'elle

le sera à la clôture de la session, vers le 25 du mois prochain. Alors, les annonces dans les journaux indépendants deviendront impossibles, et on lâchera contre l'ouvrage la meute des journaux ministériels. Il faut que Ladvocat, dans son intérêt, songe sérieusement à cela. Dites-lui de m'écrire, et de me tenir au courant de son travail... Dites-lui encore que la troisième, la quatrième, la cinquième, la sixième, et la septième livraisons sont prêtes; ainsi, que les retards ne viendront pas de moi...

« Nous sommes toujours décidés à vous revenir bientôt, et, si la censure est rétablie, je reviendrai encore plus tôt pour me battre. Mais vous, ne pourriez-vous venir, en attendant, passer quelques jours avec nous, par exemple après la publication de la première livraison? Vous m'apporteriez les lettres et les paquets de tous nos amis, et vous me diriez où nous en sommes. »

Même impatience et mêmes appréhensions le surlendemain; des lettres ont manqué au courrier; et quelles lettres! celles de Mme Récamier! Il n'en faut pas davantage pour que Chateaubriand se sente repris par la fiévreuse nostalgie de Paris :

Lausanne, ce mercredi 24 mai.

« J'écris tous les jours à Mme Récamier; elle ne répond pas un mot. Je suppose qu'elle a oublié d'affranchir ses lettres... Aurons-nous la *censure?* Je reviens pour me battre, armé jusqu'aux *dents!* »

En attendant, il complète les « remarques » dont il veut enrichir l'*Essai sur les Révolutions*, « le premier ouvrage de sa vie, » qu'en 1812 la perfidie de la censure impériale avait déterré de l'oubli pour le convaincre publiquement d'incrédulité. Les notes apologiques de 1826 s'allaient-elles heurter aux barrières d'une autre tyrannie?

Lausanne, ce 2 juin.

... « Je travaille toujours à force. Dieu veuille nous garder de la censure! Je dis *nous* mal à propos; car quant à moi, la censure ne me fait rien et renverserait le ministère. Mais le Roi! et la monarchie! Quel mal cela ne leur ferait-il pas!...

« Tout à vous *à jamais.* »

Un contre-temps vient ralentir cette belle ardeur. Voilà le grand homme atteint d'un de ses maux ordinaires, « d'un rhumatisme dans la jambe qui le fait crier. » Le 7 juin, la

souffrance s'est aggravée au point que Chateaubriand est forcé de recourir à l'écriture appliquée d'Hyacinthe Pilorge; mais le matin même, par la lettre de M. Le Moine, il a appris que l'édition sera mise en vente le 10 juin; il en est moralement tout ragaillardi; et il expédie ses dernières recommandations:

Lausanne, 7 juin.

« ... Je reçois votre lettre, mon bon et vieil ami; mais hélas! je ne puis répondre. Un rhumatisme aigu, qui m'est tombé sur une jambe et sur une cuisse, me fait presque pousser des cris, et me donne, surtout la nuit, une fièvre violente. On dit que tout le monde est perclus ici; c'est une raison pour quitter encore plus tôt le pays, pour aller mourir dans son trou. Ma pauvre femme, de son côté, est retombée dans tous ses maux, et nous nous servons mutuellement de garde-malade; c'est bien triste...

« Je vais vous envoyer trois livraisons, c'est-à-dire la 3e, la 4e et la 5e. C'est le 20 de ce mois que vous aurez à livrer la 3e à Ladvocat afin qu'elle paraisse dans le courant de juillet, si toutefois le retard de la première livraison n'a pas retardé les livraisons subséquentes.

« Cette troisième livraison, comme vous le verrez dans le contrat, n'entraîne pas encore de paiement : mais la quatrième livraison, et toutes les livraisons subséquentes à la quatrième ne doivent être données à l'éditeur que sur le paiement pour chacune d'elles d'une somme de 15000 francs. Vous aurez la bonté de m'acheter du 5 pour 100 pour chacune de ces sommes à mesure que vous les toucherez; mais j'espère être auprès de vous, peut-être avant la première opération.

« C'est donc samedi prochain 10 que la première livraison doit paraître. Dieu veuille qu'elle ne soit pas encore retardée! Ladvocat a le plus grand intérêt à publier avant le rétablissement de la censure, si la censure doit avoir lieu. Mes lâches ennemis me feront outrager et interdiront aux journaux indépendants tout article sur mes ouvrages. Il ne faut pas se faire illusion sur ce point. Pour mon compte, cela m'est fort égal; mais pour Ladvocat la vente pourrait en souffrir, non pas dans les derniers résultats, car l'édition se vendra toujours, quoi qu'on fasse, mais dans les premières conséquences... »

Et puis, les jours suivants, et surtout à partir du 10 juin, Chateaubriand accompagne par la pensée la mise en vente de

son édition ; il bout sur place, comme un débutant. Il écrit le 12 :

« Vous êtes maintenant au milieu de l'orage de la première livraison. Je n'en entends encore rien d'ici... Je souffre toujours comme un damné ; Mme de Chateaubriand souffre aussi. Il nous faut quitter ce pays. Je voudrais déjà que ma femme fût en route... »

Pourtant, il se tourmente à tort ; l'édition, au dernier moment, a dû subir un nouveau retard ; la première livraison ne paraît décidément que le 15 juin ; il l'apprend la veille et réitère aussitôt ses recommandations.

Lausanne, le 14 juin.

... « Peu m'importe que Ladvocat publie le 15 au lieu du 10, s'il n'y a pas de censure. Son affaire pour lui est que sa livraison paraisse avant la censure ; autrement il ne pourrait faire annoncer comme il voudrait, tandis qu'on lâcherait contre lui tous les journaux ministériels, ou qu'on ne permettrait pas même d'annoncer l'édition. Voilà ce que Ladvocat ne voit pas ; qu'il y prenne bien garde. Avec mes lâches ennemis, il ne faut attendre ni impartialité, ni générosité, ni justice. Ils ne peuvent rien désormais contre ma personne, mais ils peuvent beaucoup contre la vente, c'est-à-dire contre Ladvocat. Ne lui dites pas cela de peur de l'effrayer ; mais pressez-le. Dites-lui que cela a mauvaise grâce de retarder, ce qui est la vérité. Je vous quitte, je souffre trop pour écrire plus longtemps... »

Une semaine passe, cependant, et puis encore une autre presque entière ; par les journaux Chateaubriand sait que l'édition a bien vu les vitrines le 15 juin ; il lit dans *la Quotidienne* un assez long extrait de son *Abencerage* ; il connaît, de loin, mille émotions ; mais l'exemplaire de la première livraison qu'on devait lui expédier la veille de la mise en vente, il l'attend encore en vain ; et il exprime son dépit à M. Le Moine, en une lettre bien amusante ; il y montre au surplus, sous ses grands airs à la *René*, un assez habile souci de ce que l'on a coutume, présentement, d'appeler le « lancement, » ou la « publicité » :

Lausanne, ce 26 juin.

« ... Il sera assez curieux que je n'aie pas un exemplaire de mes œuvres. Ladvocat me connaît, ou m'a deviné : il sait que je ne suis pas assez bête pour me relire ; c'est bien assez d'être forcé de lire les mots à mesure que je les écris pour la première fois !...

« Voyez M. Michaud, et remerciez. Je crois seulement que la citation de l'*Abencerage* est un peu longue, et fait trop connaître la petite nouvelle. Cela pourrait nuire à la curiosité, et par conséquent à Ladvocat, auquel je pense toujours. Moi qui n'ai plus rien à faire dans ce monde, je suis fort indifférent à tout cela.

« Mme de Chateaubriand partira dans les premiers jours du mois prochain ; je la suivrai de près. Ainsi nous allons nous revoir, et nous embrasser de tout notre cœur dans notre Hermitage. Si la censure était mise, je précipiterais mon retour pour combattre et défendre encore une fois, tout vétéran que je suis, nos pauvres libertés. J'ai des amis qui m'aiment beaucoup à Paris, mais qui ne me donnent pas signe de vie : aussi je ne sais rien, pas même de mon édition et de son effet, que par les journaux.

« Je souffre toujours horriblement. Je marche avec une béquille, et il y a des semaines que je n'ai pas dormi un quart d'heure. Je passe des nuits debout, tant je souffre quand je veux me coucher.

« Est-ce que Ladvocat n'a pas envoyé un exemplaire à l'*Aristarque*, au *Globe* et aux autres petits journaux ? Ils n'annoncent pas ! »

Il est beau de mépriser la gloire ; mais ne la méprise pleinement que celui qui, d'abord, l'a pleinement savourée. D'évidence, Chateaubriand, en Suisse, est empêché de la mépriser à fond, faute d'en pouvoir goûter préliminairement l'ivresse. Quoi ! on le publie à Paris ; et il resterait enterré à Lausanne ! Il en a la fièvre ; il presse aussitôt le retour de sa femme, qui ne doit précéder le sien que de quelques jours :

Lausanne, ce 3 juillet.

« Vous êtes tombé tout à coup dans le plus profond silence : cela nous inquièterait si nous ne pensions qu'en cas de maladie vous n'auriez pas manqué de nous faire écrire par votre fils. Nous n'en voulons donc qu'à votre paresse.

« Je vous apprends que Mme de Chateaubriand part le 12, et sera le 15 à Paris. Préparez donc son palais. Je ne tarderai pas à la suivre. La pompe va-t-elle bien ? Je crains toujours qu'elle ne soit bien rude et bien lourde (1).

« Je viens de lire l'excellent article de M. Feletz sur l'édition

(1) Il s'agit de la pompe qu'on avait installée au-dessus du puits, dont on avait obstrué l'orifice, dans le jardin de la « petite maison » de la rue d'Enfer.

dans le *Journal des Débats*. J'ai remercié par ce courrier M. Feletz ; mais passez, je vous prie, chez lui, pour vous informer s'il a reçu ma lettre. Il demeure au palais de l'Institut, dont il est bibliothécaire.

« Vous figurez-vous que Ladvocat ne m'a pas encore envoyé un exemplaire ? Demandez-lui donc ce qu'il fait, s'il a remis des exemplaires aux journaux littéraires, particulièrement au *Globe*, au *Mercure*, et aux *Annales Littéraires ?* Dites-lui aussi qu'Hyacinthe lui a mandé de ma part que la troisième livraison — (Essai Historique) (1) — était prête, et que je ne savais comment la lui faire passer. Mme de Chateaubriand pourrait à présent s'en charger, et Ladvocat pourrait l'avoir le 16 de ce mois. Ce serait, je pense, tout juste ce qu'il faut aux termes du contrat, puisque cette livraison ne doit paraître qu'à la fin d'août. Je serai à Paris pour corriger les épreuves. Les choses, alors, iront beaucoup mieux. Quand paraît la deuxième livraison ?

« Enfin, j'espère que Ladvocat doit être content, du moins si j'en juge du succès en France par le succès de l'étranger.

« Répondez sur tout cela avant le départ de Mme de Chateaubriand. »

Ce départ a lieu, à un jour près, dans les délais fixés :

Lausanne, ce 12 juillet.

« ... Mme de Chateaubriand part demain jeudi 13, elle sera à Paris pour dîner dimanche 16 : elle compte bien vous trouver pour sa réception. Veuillez aussi avertir Clausel, Agier, et *tutti quanti*. Mme de Chateaubriand vous remettra dimanche soir la troisième livraison, et des lettres pour Ladvocat. Vous voudrez bien les lui remettre lundi matin de bonne heure. Elle vous donnera aussi un petit paquet pour Bertin ; vous me ferez aussi grand plaisir de le remettre chez lui. Voilà donc toutes mes affaires en règle. Moi je serai à Paris à la fin du mois pour corriger mes épreuves. J'aurai grand plaisir à vous embrasser... »

En attendant, il reste seul, quelques jours, à soigner à la la fois son rhumatisme et sa gloire...

(1) C'est-à-dire l'*Essai sur les Révolutions*.

MAURICE LEVAILLANT.

(A suivre.)

APRÈS LE PARTAGE

LA SILÉSIE
MINIÈRE ET INDUSTRIELLE

Le traité de Versailles, conçu dans l'idéal des théories et des rêves, interprété dans la réalité, entraîne de nombreux paradoxes économiques et sociaux qui contribuent à l'universelle misère, aux haines généralisées du temps présent. Avant que la logique ait repris tous ses droits, on verra bien d'autres dissentiments, bien d'autres souffrances, bien d'autres guerres. Parmi ces paradoxes, il en est qui n'apparaissent qu'à la réflexion et pour ainsi dire à l'usage ; ceux-là ne sont pas encore mis en pleine lumière. Mais d'autres sautent immédiatement aux yeux et, notamment, ceux qui résultent d'impossibles frontières insouciantes de la topographie, des besoins industriels, du passé. A voir une carte géographique de l'Europe actuelle, il semblerait qu'un mauvais génie se soit volontairement appliqué à multiplier les causes de conflit et d'incendie. Après une telle crise, on a fait tout le contraire de ces remembrements préconisés dans notre zone rouge du front. On a laissé courir sur le papier des tracés de frontières qui ressemblent à un peloton de fil embrouillé par un chat. La cause latente en est toujours dans des appétits contradictoires que l'on a essayé d'équilibrer; mais ces appétits ont trouvé comme prétexte le droit légitime et incontestable des peuples à disposer d'eux-mêmes : droit qui

peut toutefois conduire très loin si on le pousse à l'extrême et si, par exemple, on voulait un jour l'admettre pour tous les groupements allemands, irlandais, slaves, italiens et même français que comporte le Nouveau Monde. L'idéalisme a ses excès et le respect des minorités ne peut aller sans anarchisme jusqu'à libérer les minorités individuelles.

La Haute-Silésie est un de ces cas litigieux qui ont le plus attiré l'attention, le dissentiment entre l'Angleterre et la France ayant été, à ce propos, manifeste en un temps où nous n'y étions pas encore aussi accoutumés. Les juges ont rendu leur arrêt et, dans l'ensemble, cet arrêt peut être considéré, en droit, comme une interprétation relativement équitable d'un traité que nous avons le droit et le devoir de faire respecter. Maintenant il y a chose jugée et, malgré quelques incidents, les Allemands, comme les Polonais, paraissent avoir accepté le jugement sans résistance violente. Les tiers n'ont donc plus à discuter. Sans revenir sur le passé, nous voulons simplement, au moment où le partage vient d'être exécuté, nous borner à étudier, pour la Haute-Silésie et aussi pour la France, les conséquences industrielles.

On sait comment cette question s'est posée, alors que l'on envisageait et tranchait à la distance de Sirius (ou tout au moins à celle des États-Unis) nos problèmes européens. Il existe, sur les anciens confins de la Russie, de l'Allemagne et de l'Autriche, un grand bassin houiller et métallurgique, qui forme un tout naturel, à travers lequel les frontières d'avant-guerre traçaient des démarcations factices, auxquelles le temps avait accoutumé, puisqu'on finit toujours par s'habituer à un régime mauvais à la condition qu'il dure. La Haute-Silésie est une de ces larges agglomérations humaines, provoquées et créées par la houille profonde, comme l'oasis par la nappe d'eau souterraine que cachent les sables. Quand on veut comprendre ce qui s'est passé là, il faut d'abord, et nous allons le faire tout à l'heure, examiner un instant une carte géologique. Il faut ensuite voir ce que l'effort humain a superposé d'énergie sur cette première énergie latente incluse dans le charbon. Par la géologie et par les hommes, une situation moderne s'est créée, pour l'interprétation de laquelle il est bien inutile de fouiller les archives et de remonter à la Grande Pologne du XIIIe siècle. Sur un point quelconque de l'Europe, les invasions se sont succédé, les

guerres ont exercé leurs remous, les attaches politiques ont changé au cours des siècles. Toutes nos nationalités sont des mélanges confus de races et on ne saurait attribuer un pays quelconque à un peuple quelconque sans commettre une injustice à l'égard d'un peuple antérieur, fallût-il remonter à l'âge de pierre. A plus forte raison quand il s'agit d'un pays forgé récemment de toutes pièces par les initiatives humaines. Jusqu'au XIXe siècle, la Silésie, au sens où nous l'entendons aujourd'hui, la Silésie industrielle n'existait pas. Il y avait là un autre pays, un pays agricole avec d'autres mœurs et d'autres besoins, auquel le pays actuel s'est superposé en le masquant à la façon d'une strate sédimentaire, sous laquelle on aperçoit à peine encore, dans quelques ravins, les strates plus anciennes. Un défaut de l'idéologie, qui a prétendu brusquement réaliser sur la terre l'équité céleste, est d'avoir oublié que, dans le ciel, vers lequel nous aspirons tous, il n'y a ni strates superposées, ni charbon de terre, ni hauts fourneaux, ni hommes ayant besoin de manger et, par conséquent, de se disputer leurs aliments.

Comme histoire politique, il nous suffira de savoir, — ce qui ne saurait guère être contesté, — qu'en Haute-Silésie, le fond de la population est polonais catholique et que, sur ce fond polonais, s'est établie, depuis un siècle, une immigration allemande protestante d'origine industrielle, particulièrement concentrée dans les villes. D'où le conflit de nationalités entre les villes et les campagnes qui a tant compliqué le partage. Il n'a pas été inexact de porter, comme on l'a fait, le litige sur le terrain démocratique, en disant que les paysans et ouvriers sont là en très grande majorité polonais, les dirigeants pour la plupart allemands. Puisqu'on est généralement convenu d'admettre, dans notre forme de gouvernements modernes, qu'un homme en vaut un autre, les Allemands n'avaient aucun droit à revendiquer un pays, dans lequel ils étaient à coup sûr les plus agissants, mais aussi les moins nombreux.

***

Ouvrons donc une carte géologique pour voir ce qu'a fait ici la nature, avant d'examiner le profit qu'en ont tiré les hommes. Ce nous sera, en même temps, une occasion de situer quelques noms géographiques, avec lesquels tous les articles

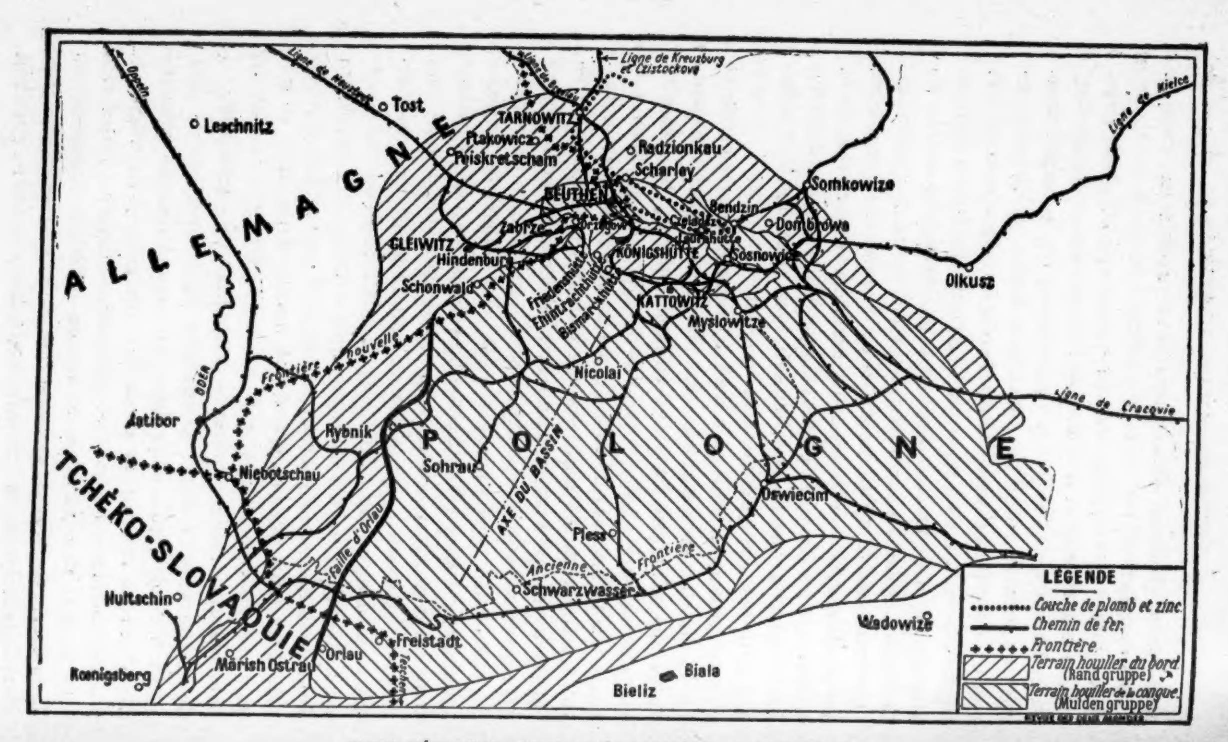
récents sur la question silésienne n'ont peut-être pas réussi à nous familiariser.

L'ensemble de la Silésie est un vaste pays de plaines tertiaires, aux confins duquel se dressent, vers l'Ouest, avant d'arriver en Bohême, les chaînons montagneux qui relient le Riesengebirge aux Sudètes. Là, vers la hauteur de Breslau, se trouve un autre bassin houiller dont nous n'aurons pas à parler, puisqu'il est resté sans discussion à l'Allemagne et à la Tchéco-Slovaquie, celui de la Basse-Silésie et de la Bohême, autour de Waldenburg, Schatzlar et Neurode. Vers le Sud-Est, au contraire, les terrains primaires, qui englobent le houiller, reparaissent, sans dénivellation orographique bien sensible, autour de Beuthen, Königshutte et Kattowitz; c'est la Haute-Silésie, après laquelle, si on continuait vers le Sud, on entrerait dans un pays différent, celui des Carpathes.

Toute cette Haute-Silésie a l'air aujourd'hui bien calme et bien monotone. A parcourir ces plaines sableuses, à peine coupées de quelques humbles collines, parmi les maigres champs de céréales, les plantations de sapins et les bruyères, on ne se douterait pas qu'il s'est passé là autrefois des mouvements géologiques particulièrement violents et compliqués; de même qu'on est généralement surpris en voyant combien sont vite redevenus tranquilles les grands champs de bataille de l'histoire. Le conflit géologique, qui, il y a plusieurs millions d'années, a précédé ici les disputes humaines, mais qui a exercé, comme toujours, son contre-coup lointain sur elles, remonte d'abord à cette époque primaire où se formèrent un peu partout les grandes accumulations de houille. Mais sa complication vient de ce qu'il s'y est superposé, longtemps après, un autre grand mouvement tertiaire.

En deux mots et sans abuser des mots savants, voici ce qui s'est passé.

On sait que, vers le milieu de l'époque dite carbonifère, il s'éleva, à travers l'Europe, une grande chaîne montagneuse, sur le flanc Nord de laquelle des fosses, en communication précaire avec la mer, se remplirent de sables, d'argiles et de végétaux bientôt transformés en houille. C'est dans une de ces fosses, très allongée, que l'on va aujourd'hui chercher les combustibles d'Angleterre, du Nord de la France, de Belgique, de Westphalie, de Silésie, du Donetz. Progressivement, le mouvement qui avait



CARTE GÉOLOGIQUE DE LA SILÉSIE MINIÈRE ET INDUSTRIELLE

fait surgir la chaîne montagneuse au Sud de ces fosses, continuait à pousser en avant la lèvre méridionale de celles-ci et à charrier en les plissant les terrains houillers vers le Nord. Puis il y eut une période d'érosion, pendant laquelle la chaîne fut aplanie et arasée. Après quoi, la mer revint et quelques sédiments locaux commencèrent à recouvrir ces ruines. Enfin, longtemps après, pendant l'époque tertiaire, un nouvel effort de plissement montagneux fit surgir, un peu plus au Sud, une chaîne montagneuse plus jeune, celle des Carpathes. Il la poussa encore vers le Nord suivant la même loi, en lui faisant gravir un plan incliné. Car les montagnes, contrairement à ce qu'on pourrait croire, ne sont pas surgies du sol verticalement comme une végétation monstrueuse de la Terre. Elles sont nées de la contraction terrestre qui, peu à peu, réduisant la superficie de la sphère, a déterminé une lutte pour l'espace analogue à la lutte pour la vie chez les êtres organisés. L'effort montagneux s'est produit dans le sens horizontal en faisant chevaucher les terrains les uns sur les autres, parfois jusqu'à des distances de 200 kilomètres. Un temps est arrivé ainsi où la nouvelle montagne tertiaire des Carpathes a passé par-dessus la montagne primaire des Sudètes, enfouissant, sous ses sommets et ses pentes, une partie de cette chaîne avec ses terrains houillers, devenus désormais invisibles.

Tirons de cet exposé la conclusion industrielle qui nous intéresse ; nous nous expliquerons comment le houiller de Haute-Silésie occupe aujourd'hui une vaste conque de direction N.E. — S.O. très large au Nord, plus réduite dans sa partie Sud, où elle se continue sous les Carpathes et n'est plus accessible que par des sondages profonds (voir notre carte). Dans cette conque, les terrains ont, de l'Ouest à l'Est, une inclinaison générale qui est celle de la chaîne carbonifère, avec un amincissement correspondant. Ils sont assez fortement plissés dans l'Ouest, mais s'aplanissent vers l'Est et tendent à y devenir horizontaux.

Cette conque qui, je l'ai dit, était, avant la dernière guerre, divisée entre les trois Empires d'Allemagne, d'Autriche et de Russie, occupe, d'après les derniers sondages, une étendue d'environ 8500 kilomètres carrés, auxquels il faut ajouter toute la partie invisible sous les Carpathes, jusqu'à présent inutilisable. Même dans la partie réputée accessible, le terrain houiller

n'affleure pas partout au jour; il lui arrive d'être caché par un manteau de trias ou de tertiaire; mais ce recouvrement est facile à percer. L'épaisseur des terrains contenant du charbon est très grande : environ 7 kilomètres dans l'Ouest, près de 3 kilomètres dans l'Est. Là se dissimulent les énormes ressources en houille qui rendent le bassin silésien presque comparable à celui de la Westphalie, sinon comme production actuelle, du moins comme possibilités d'avenir.

Ces ressources, on ne les a découvertes que peu à peu. On a, comme toujours, commencé par les régions où les couches de charbon se montrent au jour et sont souvent exploitables à ciel ouvert : c'est-à-dire par l'axe de Gleiwitz, Zabrze, Königshütte, qui reste encore aujourd'hui la principale région industrielle, en même temps que la plus ancienne. Puis on s'est progressivement enhardi et l'on a percé le sol d'innombrables sondages de plus en plus méridionaux. Ainsi les évaluations des réserves en combustibles, au lieu de s'abaisser au fur et à mesure de leur exploitation, ont grandi avec le temps jusqu'aux chiffres que nous résumerons tout à l'heure.

Dans peu de régions, les sondages à grande profondeur ont été aussi multipliés qu'en Haute-Silésie et, nulle part, ils n'ont atteint des profondeurs semblables. Pour en donner une idée, bornons-nous à signaler le sondage de Paruschowitz près de Rybnick, qui a été poussé jusqu'à deux kilomètres de la surface et qui, depuis 210 mètres, est resté constamment dans le terrain houiller, traversant successivement 83 couches de houille avec une épaisseur totale de 87 mètres en charbon. Celui de Czuchow est descendu plus bas encore, jusqu'à 2239 mètres et a recoupé 163 couches de houille. On pourrait en noter une dizaine d'autres qui ont dépassé 1 200 mètres avec des résultats comparables. Chacun de ces sondages a été exécuté par le procédé dit au diamant qui permet de découper dans le sol et d'extraire au jour une longue tige de pierre, une « carotte », dont on peut ensuite à loisir observer toutes les particularités. L'ensemble du bassin, dans sa partie autrefois allemande et autrichienne, est donc très bien connu, et la richesse qu'on lui attribuait s'est trouvée très accrue. Du côté russe seul, la formation est apparue plus limitée dans son extension, mais pourtant encore magnifiquement fournie de houille.

Comme conclusion, on admettait il y a quelques années, que

l'Allemagne possédait, en superficie, 53 pour 100 du bassin; l'Autriche 39 pour 100 et la Russie 8 pour 100. Par l'effet des derniers sondages et par le partage, la Pologne possède aujourd'hui 52 pour 100; l'Allemagne 33 pour 100; la Tchéco-Slovaquie 15 pour 100. On voit qu'il ne faut pas oublier les anciennes zones autrichienne et russe, comme on a quelque tendance à le faire, parce que, dans les litiges récents, elles ont eu le bonheur de n'avoir pas d'histoire.

Mais, bien plus que l'étendue superficielle, ce qui est intéressant, ce sont les réserves en houille, dont les explorations minutieuses ont permis d'établir le cubage avec une approximation très suffisante. Ces réserves peuvent être, d'après l'usage des mineurs, évaluées de deux manières : en réserves actuelles dès à présent reconnues et utilisables; ou en probabilités et possibilités d'avenir. On compte, notamment, parmi les secondes, toutes les couches que leur profondeur empêcherait aujourd'hui d'exploiter avec bénéfice sans qu'il y ait impossibilité technique et de même celle qui, tout en dépassant une épaisseur de 30 centimètres considérée comme limite pratique, semblent présentement trop pauvres pour être travaillées avec avantage.

Les derniers calculs de 1913 donnaient, comme réserves actuelles de la Haute-Silésie allemande, 10 milliards de tonnes et 156 milliards de réserves probables ou possibles : les chiffres correspondants pour le bassin westphalien étant de 56 et 157. Il faut ajouter, pour la Pologne russe (bassin de Dombrowa) 2,5 milliards de tonnes et, pour le district autrichien de Märisch Ostrau, Karvin et Cracovie, 3 milliards prouvés, plus 25 milliards probables. En additionnant ces chiffres, on trouve là un bloc approximatif de 200 milliards de tonnes. Comme ces milliards ne représentent sans doute pas une idée très nette au lecteur malgré l'habitude que nous avons prise en finances de jongler avec les chiffres, j'ajouterai, à titre de comparaison, que toutes les ressources en houille de la France (lignites exclus) ont été, dans les mêmes conditions, évaluées à environ 16 milliards de tonnes (dont 4 milliards assurés et 12 probables). Autrement dit, la seule Haute-Silésie allemande atteinte par le dernier partage représente dix fois toute notre richesse en houille française et la Westphalie un peu plus. Ces chiffres, extraits de documents officiels allemands publiés à une époque où l'Allemagne étalait orgueilleusement sa richesse, ne correspondent pas précisément

à l'impression de misère que l'on cherche à produire maintenant.

Si l'on prend une autre base de calcul, l'extraction a été, en 1913, de 43,8 millions de tonnes pour les 58 mines de la Haute-Silésie allemande; plus 9,6 millions de tonnes (45 mines) en Autriche et 4,8 (31 mines) en Russie. A ce taux, l'extraction pourrait être continuée certainement pendant 274 ans et probablement pendant 4 000 ans, tandis que la France ne pourra pas subvenir à sa consommation actuelle, même sans l'augmentation normale, pendant 300 ans.

Il est inutile d'insister sur cette magnifique richesse; mais il peut y avoir intérêt à la préciser. Nous avons vu que le bassin silésien remplit une vaste conque dont la largeur dépasse 80 kilomètres au Nord vers Tarnowitz et 40 au Sud vers Märisch Ostrau : la longueur visible étant d'environ 100 kilomètres. Dans ce bassin se sont superposés deux paquets de couches charbonneuses offrant des caractères différents : à la base, les couches du bord (Rand-gruppe); au sommet, les couches de la conque (Mulden-gruppe). Notre carte en montre la répartition. A la base du second système (le plus élevé), vient un faisceau d'une importance industrielle toute particulière : les couches de la selle (Sattel-flötze), qui forment un dôme autour de Königshütte, et qui ont contribué pour une très grande part aux exploitations, surtout autrefois. Dans l'ensemble, les dislocations sont restreintes et nullement comparables à celles qui affligent nos bassins houillers français. Cependant, à l'Ouest, les couches du bord sont séparées des couches de la conque par un grand accident, dit faille d'Orlau, que l'on a considéré comme un plan d'érosion.

Pratiquement, la disposition et la valeur des couches charbonneuses diffèrent dans ces deux groupes: l'inférieur d'origine marine, le supérieur saumâtre ou lacustre. Les couches du bord, les plus anciennes, contiennent des bancs d'excellent charbon à coke souvent minces, avec des grès fins et schistes sableux. Elles sont fréquemment un peu plissées. On y connaît 79 mètres de charbon, dont 52 exploitables, dans 221 couches. Puis viennent les couches de la selle qui, dans l'Ouest, sont au nombre de six, avec 27 mètres de bon charbon. Ce système prend son maximum d'extension dans une zone large d'environ 10 kilomètres, au nord de Kattowitz, où le char-

bon arrive près du jour et a donné naissance à toute la vieille industrie silésienne. Au-dessus de lui viennent enfin les couches de la conque généralement horizontales, où l'on rencontre encore un niveau dit de Ruda, qui contient à lui seul 38 mètres utilisables.

Au total, on compte, dans l'Ouest, 477 couches de charbon donnant une épaisseur totale de 272 mètres, dont 172 utilisables; dans l'Est, 105 bancs formant 100 mètres de charbon, dont 62 immédiatement utiles. Les conditions d'exploitation sont parfaites. Peu de grisou dans la partie allemande et russe (bien que la partie autrichienne soit très grisouteuse) ; solidité permettant de réduire les boisages au minimum ; régularité complète. Avant les mouvements socialistes de ces dernières années, un mineur pouvait abattre, dans certaines mines, jusqu'à 6 et 8 tonnes de charbon par jour, mettant donc le prix de l'abattage à 0, 50 franc et le prix de vente sur place à 3 ou à 4 francs par tonne. C'est la quantité de houille que nous avons payée dernièrement en France près de 100 fois plus cher. Par suite, les résultats techniques, tout en subissant la dépréciation générale, sont restés si favorables qu'on a pu songer un moment, il y a quelques mois, à faire venir chez nous du charbon polonais à travers toute l'Allemagne.

Mais cette richesse en houille n'est pas, malgré son importance, la seule ressource minérale de la Haute-Silésie. Avant de passer aux industries métallurgiques qui en sont la conséquence, il faut encore nous arrêter devant les minerais de zinc, de plomb et de fer, qui se présentent superposés au charbon sur une même verticale. Cette coexistence de deux richesses minérales entièrement distinctes et indépendantes, mais pourtant associées dans l'étendue d'une même concession, est un fait tout accidentel et, par conséquent, si exceptionnel qu'on pourrait à peine lui comparer, dans le monde, deux ou trois autres cas analogues : par exemple, le charbon exploité au-dessus de l'or à l'Est de Johannesburg au Transvaal. Je me suis trouvé parler incidemment d'un manteau peu épais recouvrant le houiller, à l'occasion duquel j'ai écrit le nom de trias. C'est dans les calcaires triasiques que se sont déposées en profondeur des imprégnations sulfurées de zinc, de plomb et de fer. Au voisinage de la surface, ces sulfures, sous l'influence des eaux superficielles, ont donné des amas de calamine (carbonate de zinc) et des

poches de minerai de fer. On a pu ainsi constituer, sur le même lieu, plusieurs propriétés distinctes pour la houille, pour le zinc, pour le plomb. La houille est bien indépendante des métaux ; mais le plomb et le zinc sont enchevêtrés l'un dans l'autre et l'on imagine aisément le profit qu'en ont tiré les hommes de loi.

Cette métallisation se présente surtout dans un pli N.O.-S.E. du terrain houiller qui va de Tarnowitz dans la direction de Boleslav en Pologne russe. Tantôt le plomb domine comme à Tarnowitz; tantôt le zinc comme à Beuthen ; tantôt le fer ; mais les trois métaux sont associés par leur origine. Nous citerons tout à l'heure quelques noms de mines quand nous nous occuperons de l'industrie. Vers le Sud, dans l'ancienne Autriche, la même zone se retrouve vers Trzebinia.

* * *

La juxtaposition, sur le même point, de richesses en houille aussi énormes avec des minerais aussi divers devait nécessairement donner lieu à toute une série d'industries : d'abord à la métallurgie du fer, du zinc et du plomb, puis à l'élaboration de ces métaux et à toutes les autres entreprises mécaniques ou chimiques, dans lesquelles le prix du charbon intervient comme un élément essentiel. Il nous serait facile, à ce propos, de multiplier les noms d'usines avec la description de leurs installations. Les Allemands ont publié, sur ce bassin, plusieurs ouvrages importants, auxquels pourront se reporter ceux que la question intéresse spécialement (1) ; mais je craindrais de lasser vite les autres par une énumération stérile et je vais plutôt chercher à montrer comment cette industrie a grandi en développant le pays et quelle est sa physionomie générale. Pour cela, nous allons commencer par faire un peu d'histoire industrielle, qui ne se confond que très incidemment avec l'histoire militaire.

Les auteurs allemands n'admettent pourtant pas cette distinction et ils font remonter orgueilleusement l'industrie silésienne à la conquête par Frédéric II en 1745 et surtout au troisième partage de la Pologne en 1795. Les dates sont exactes.

(1) *Jahrbuch für den Oberbergamt Bezirk Breslau* (Kattowitz, 1913). — *Festschrift zum allgemeinen deutschen Bergmannstage in Breslau* (1913). — *Handbuch des Oberschlesischen Industrie Bezirkes*, par Voltz, 1913. — *Deutschlands Steinkohlenfelder*, par Fritz Frech (Stuttgart, 1912), etc.

Mais tous les gouvernements qui ont présidé à la fin du XVIIIe siècle et à la naissance du XIXe, ont eu beau jeu pour paraître exercer leur action bienfaisante sur le développement du commerce, de l'industrie et des communications, par le fait seul qu'ils sont arrivés au moment où l'on commençait à connaître la houille et la vapeur, à développer, sous toutes ses formes, la chimie et la science industrielle. Quoi qu'il en soit, c'est vers ce moment-là que sont nées, en Silésie, les industries de la houille, du fer et du zinc, qui ont, par conséquent, environ un siècle et quart.

Les chiffres que je vais donner montreront qu'on était arrivé, en 1913, à 43 millions de tonnes de houille occupant 121 000 mineurs, 1 800 000 tonnes de coke, 963 000 tonnes de fonte, 85 000 tonnes de blindages d'acier, 500 000 tonnes de minerais de zinc ou 82 000 tonnes de zinc brut, 42 000 tonnes de plomb, 7 300 kilogrammes d'argent, 160 000 tonnes d'acide sulfurique, etc.

Parallèlement à ce développement, on a vu grandir les villes comme une sorte de sous-produit métallurgique. Beuthen avait 22 000 âmes en 1880, 34 000 en 1892, 52 000 en 1905. Entre 1880 et 1905, Königshütte a passé de 27 500 âmes à 58 000; Tarnowitz de 7 000 à 11 000; Gleiwitz de 15 000 en 1880 à 52 000 en 1900; Kattowitz de 13 000 à 32 000 dans la même période, etc.

Examinons maintenant ces diverses industries l'une après l'autre, en nous bornant désormais à la Haute-Silésie allemande qu'intéresse seule le partage et dont les 1 263 entreprises mentionnées par le dernier annuaire silésien suffiront d'ailleurs amplement à nous occuper.

La première richesse minérale, à laquelle nous pensons aussitôt dans ce pays, est la houille. Son extraction n'a commencé qu'en 1754. En 1770, on produisait à peine 800 tonnes de houille et, en 1799, 38 000. Au cours du XIXe siècle, la production a suivi une marche accélérée. En 1871, on était à 6,5 millions de tonnes; en 1911, à 37 millions; en 1913, à 43,8 millions. Pendant la guerre, l'éloignement de la zone militaire a favorisé ce district où, après être tombé un instant à 37,4 millions de tonnes en 1914 par le départ des ouvriers, on est remonté, en 1917, à 43 millions (à peu près le chiffre de notre production française). En 1920, le nombre des mineurs y a

atteint 166 000. Mais la production individuelle a beaucoup baissé là comme partout dans les dernières années. On est tombé de 355 tonnes par tête et par an en 1913, à 190 en 1920.

Sur les 43 millions de tonnes extraites, les mines elles-mêmes consomment 4 millions. 3 millions vont aux fours à coke, 2 millions aux usines à fer, 1 million aux usines à zinc et à plomb. L'on exportait, avant la guerre, en Autriche et en Russie, environ 10 millions de tonnes et le surplus, soit à peu près la moitié du total, était expédié dans le reste de l'Allemagne. Avec le partage, le marché russe, qui était surtout polonais (industrie du fer et cotonnades), subsistera. Il n'y aura sans doute pas grand changement dans le sens autrichien. Seuls, les courants commerciaux allemands pourront être amenés à se modifier, mais après la période de quinze ans prévue par la décision de Genève et pour les régions éloignées : l'Est de l'Allemagne devant garder son avantage à se servir de charbon silésien. Il y aura donc peu de changement au total, si ce n'est que les mines restées à l'Allemagne accapareront sans doute davantage le marché allemand et les mines devenues polonaises le marché polonais.

On a produit, en 1913, 2,5 millions de tonnes de coke (chiffre qu'on a retrouvé en 1920 après avoir un moment bénéficié de la guerre). En même temps, on obtenait 32 000 tonnes de sulfate d'amoniaque, 26 000 de benzol, etc.

Cette production de charbon se répartissait de la manière suivante, en 1912 : mines fiscales, 16,87 pour 100 avec 21 000 ouvriers ; Héritiers Georg von Giesche, 10,17 pour 100 avec 12 000 ouvriers ; Société de Kattowitz, 10,17 pour 100 ; Association de Königs et de Laura hütte, 8,40 pour 100 ; Græfliche Schaffgottsche Werke, 6,44 pour 100 ; Hohenlohe, 5,51 pour 100 ; Comte de Ballenstrem, 5,47 pour 100 ; Prince de Donnersmarck, 5,47 pour 100 ; Comte Henckel von Donnersmarck, 5,06 ; Donnersmarckhütte, 4,48 ; Société de Rybnik, 4,04 ; Prince de Pless, 3,68, etc. On remarquera la proportion des mines appartenant à de grands propriétaires terriens. C'était un des caractères propres à la Silésie que cette persistance d'une féodalité peu à peu industrialisée.

Parmi les grandes mines, la Königsgrube a pris la tête en 1911 avec 2,8 millions de tonnes ; puis vient la Königin Luise Grube, etc...

L'industrie du fer est la filiale directe de l'industrie charbonnière. C'est, en grande partie, pour utiliser le charbon que l'on s'est mis à traiter les minerais de fer silésiens, d'une valeur d'ailleurs restreinte. Le premier haut fourneau silésien date de 1703. En 1754, sous Frédéric II, on mit en marche la première usine royale à Malapana. En 1786, il y avait quarante-quatre hauts fourneaux. Plus tard, l'établissement du Zollverein arrêta un moment l'essor silésien par la concurrence des usines de l'Ouest; mais, à partir de 1833, le développement du chemin de fer fournit du travail aux usines. En 1835, le comte de Donnersmarck fonda la Laurahütte. De 1855 à 1860, le mouvement se précipita.

Puis, une autre phase prospère suivit la guerre de 1870 sous l'afflux de nos milliards qui, ceux-là, furent payés. Alors se constituèrent les grandes sociétés de Bismarckhütte, Donnersmarckhütte, etc... Bientôt les usines fiscales ne purent soutenir la concurrence contre les usines privées et durent être vendues. En 1865, on avait introduit le procédé Bessemer à Königshütte; en 1884, le procédé Thomas pour minerais phosphoreux prit place à Friedenshütte et Königshütte. A la fin du xixe siècle, on vit la grande sidérurgie silésienne se concentrer dans une zone étroite sur les couches de charbon les plus riches entre Gleiwitz à l'Ouest et Laurahütte à l'Est, sans dépasser Beuthen au Nord et Kattowitz au Sud. Mais, avant la guerre, on se plaignait, comme nous allons le voir, du manque de débouchés. La guerre, au contraire, vint déterminer une ère de prospérité.

La sidérurgie silésienne a été, je l'ai dit, provoquée par la présence, dans le pays, du fer à côté du charbon; mais le rôle des minerais de fer indigènes s'est progressivement restreint. La production de ces minerais est tombée de 800 000 tonnes en 1880 à 138 000 en 1913 et 63 000 en 1920. En 1913, on avait dû importer près de 400 000 tonnes de minerais de fer de Scandinavie et 180 000 tonnes de Russie et d'Autriche, avec 48 000 tonnes de minerais de manganèse russes.

Pour traiter ces minerais, on a d'abord huit usines possédant 37 hauts fourneaux : Königshütte, Laurahütte, Friedenshütte, Julienhütte, Bethlen-Falva, Hubertshütte, Donnersmarckhütte, Borsigwerk à Zabrze (Hindenburg). La production de fonte a suivi là une marche ascendante un peu moins rapide que dans l'Ouest allemand : 231 000 tonnes en 1871, ou 14 pour 100 de la

production allemande; 963 000 tonnes en 1911, ou seulement 6,2 pour 100 de cette production.

Puis viennent 25 aciéries. La production d'acier coulé est montée à 100 000 tonnes pendant la guerre pour retomber à 35 000 en 1920. Enfin, il existe toute une série d'usines pour produits finis : tôleries, constructions, machines, etc. ; mais les produits finis et les spécialités sont cependant moins développés qu'en Westphalie.

En dehors du marché intérieur, l'exportation se faisait peu en Russie par suite des tarifs douaniers, mais surtout en Autriche.

L'industrie du fer occupait, en 1920, 18 757 hommes et 3 540 femmes.

L'industrie du zinc, à laquelle nous passons, est, pour la Silésie, presque aussi importante que celle du fer. Cette industrie date exactement de 1800, date où l'on installa la première usine à zinc sur le continent européen dans la verrerie abandonnée de Wessola, alors qu'auparavant on se bornait, comme les anciens, à employer un peu de calamine pour la fabrication du laiton. Cette utilisation d'une verrerie a, pendant longtemps, laissé son empreinte sur le type très spécial de la métallurgie silésienne. Le laminage du zinc fut inauguré en 1812. Puis, pendant longtemps, les usines à zinc gardèrent leur aspect archaïque; mais, dans ces dernières années, le traitement du zinc a été complètement renouvelé par l'emploi du chauffage au gaz avec utilisation des charbons pauvres et générateurs Siemens, et par la construction de nouveaux fours perfectionnés.

La production du carbonate de zinc est tombée de 108 000 tonnes en 1913 à 37 000 en 1920; celle du sulfure de 400 000 à 228 000; celle des minerais de plomb de 52 000 à 22 000; celle des pyrites de fer de 8 000 à 3 000. La fin de la guerre a produit ici un recul très accentué qui constitue un phénomène mondial; mais, déjà auparavant, les qualités riches de minerais tendaient à s'épuiser. La principale mine est la Blei Scharley de Giesche, qui produit a elle seule 24 à 30 000 tonnes de zinc, avec des minerais bruts à 8 pour 100 et peut-être cinquante ans d'avenir assuré.

Parmi les grandes usines à zinc, je citerai la Compagnie silésienne de mines et d'usines à zinc à Lipine et Jedlize; la Société des usines à zinc de Haute-Silésie à Beuthen et Mys-

lowitz; les usines Hohenlohe; Héritiers Georg von Giesche; comte de Donnersmarck (Radzionkau et Antonienhütte); prince de Donnersmarck (Schlesiengrube). En 1920, on a produit 82000 tonnes de zinc brut et 21 tonnes de cadmium. Ce total représentait, en 1913, pour le zinc, 17 p. 100 de la production mondiale et 60 p. 100 de la production allemande.

Enfin, le traitement du plomb argentifère, qui a été historiquement la plus ancienne industrie silésienne, n'est plus effectué que dans deux usines, la Friedrichshütte de Tarnowitz appartenant à l'État prussien et la Walter Cronek-Hütte d'Eichenau aux héritiers Georg von Giesche. La première a produit, en 1913, 31600 tonnes de plomb et 6400 kilogrammes d'argent; la seconde 8300 tonnes de plomb et 980 kilogrammes d'argent. En 1920, le total est descendu à 18000 tonnes de plomb et 3100 kilogrammes d'argent. Ce total représentait, en 1913, le quart de toute la production allemande.

Par cette énumération rapide des principales usines silésiennes, on aura pu voir assez leur caractère allemand; mais la population qui y travaille est presque partout polonaise. Promenons-nous dans cette zone d'activité intense, où de toutes parts, les cheminées déversent leurs fumées; en dehors des bureaux miniers ou des magasins, nous n'y rencontrons guère que des Polonais ou des Juifs. Les Polonais se sont groupés autour de leur religion catholique, comme l'ont fait si souvent les peuples soumis à un envahisseur de religion différente : la forme de sujétion la plus impossible à supporter et presque la seule qui ne soit pas rapidement prescrite par le temps. Avant la guerre, les Polonais s'étaient à peu près réconciliés avec les Autrichiens, eux aussi catholiques; mais chacun sait la profondeur de haine qu'ils gardaient pour les Russes ou les Prussiens. Chacun se rappelle également combien furent là violentes les luttes du Kulturkampf et combien énergiques, combien brutaux les efforts des Prussiens pour germaniser. Quant aux Juifs, ce sont ceux que l'on observe sur toute la longueur des Carpathes et que nous ont si bien décrits les frères Tharaud : les longues lévites, les casquettes noires, les cheveux en tirebouchon, les barbes abondantes, les manières tour à tour obséquieuses ou hautaines.

Passons au côté commercial de ces entreprises. Les immenses richesses naturelles et le développement industriel, sur lesquels

nous venons d'insister, ne doivent pas nous faire méconnaître les difficultés réelles d'une situation que le partage ne va pas améliorer. C'est une vérité bien élémentaire, mais aisément oubliée, qu'en industrie il ne suffit pas de produire ou de posséder des stocks: il faut les vendre. Avant la guerre, la Silésie était gênée à cet égard pour augmenter, autant que ses mines l'auraient permis, la production de houille et celle de fer. A cette époque, elle souffrait de se trouver reléguée dans une encoignure de l'Empire allemand, entre deux autres Empires, qui, produisant à peu près les mêmes substances, pouvaient se passer d'elle. Il avait fallu lui créer, un peu artificiellement, sa place sur le marché intérieur allemand pour qu'elle pût y soutenir la concurrence contre les produits beaucoup mieux placés et sensiblement moins coûteux de la Westphalie. Après le partage, la distance à la mer reste la même et les communications ne sont pas plus faciles pour devoir emprunter ce bizarre couloir de Dantzig, une des curiosités de la carte géographique actuelle. La Pologne, en gagnant d'anciennes mines allemandes, conserve aussi les siennes, qui lui suffisaient presque et qui vont souffrir de ne plus être protégées par une barrière douanière. La Tchéco-slovaquie va rester à peu près fermée comme l'était l'Autriche.

Pour les usines à fer, le mal est particulièrement grave; car elles sont à la fois mal placées pour se procurer des minerais à bon compte et désavantagées pour l'exportation de l'acier; il leur reste seulement l'avantage du charbon économique. C'est, on l'a vu, la présence des minerais de fer silésiens qui a suscité jadis cette sidérurgie; mais il est arrivé là ce qui s'est produit en tant d'autres points, notamment dans le centre de la France. Avec le temps, les minerais locaux se sont réduits, quoiqu'ils suffisent encore à alimenter les usines de Dombrowa. Eussent-ils même subsisté qu'ils seraient devenus insuffisants en face de besoins très accrus et d'une métallurgie nouvelle. On a été amené à acheter des minerais de plus en plus loin. Autrefois, c'était en Hongrie, en Syrie ou en Bohême, puis jusqu'à Krivoirog en Russie, à plus de 1 200 kilomètres (dont les Polonais aspirent aujourd'hui à reprendre lés importations). Les chiffres que j'ai donnés montrent que la Suède est actuellement le principal fournisseur et, à l'intérieur, on a été, grâce à des tarifs réduits, jusqu'à franchir mille kilomètres pour chercher du minerai de

fer près du Rhin, sur la Lahn ou près de Dill. C'est là un véritable paradoxe économique, pour l'explication duquel il y a cependant de très bonnes raisons : utilisation d'un charbon qu'on aurait eu peine à vendre, les propriétaires des charbonnages étant aussi ceux des usines; existence d'une grande population ouvrière; enfin, côté à ne pas oublier, avantage pour l'Allemagne de conserver là, dans une position excentrique et par conséquent mieux protégée, plus tranquille, un important arsenal de guerre.

Ce rôle militaire de la Silésie date de loin, du jour même où Frédéric le Grand, ayant conquis la Silésie, y créa immédiatement des usines à fer pour en tirer des armes. On l'a retrouvé en 1813 quand la Silésie, d'après les auteurs allemands, fournit les principaux moyens de lutte contre Napoléon. Enfin, le même fait s'est renouvelé pendant la dernière guerre. C'est une des raisons pour lesquelles la paix future de l'Europe était intéressée à ce que cette industrie menaçante passât sous le contrôle de la Pologne.

Quant à l'industrie du zinc, elle a beaucoup moins à souffrir de sa situation géographique, le prix du charbon étant ici un élément tout à fait prédominant. La métallurgie du zinc silésienne, qui est, avec la belge, la plus vieille du continent européen, a pu continuer à fournir le sixième de la production mondiale. Néanmoins, les minéraux locaux s'appauvrissent ou s'épuisent : dans ce cas encore et, un jour ou l'autre, il faudra, comme en Belgique, recourir aux minerais d'outremer.

Pour toutes ces causes, l'amélioration des communications avec la Mer Baltique est, pour l'industrie silésienne, une question capitale. Aussi ne faut-il pas s'étonner si de grands projets sont à l'étude : par exemple, certain canal qui, de Myslowice, gagnerait Czenstochova, desservirait Lodsz et, par la Vistule régularisée, gagnerait Dantzig. Le malheur est qu'il faut, pour l'exécuter, pas mal de temps et beaucoup d'argent : denrée particulièrement rare en Pologne.

* * *

Arrivons maintenant aux conséquences du partage, en nous bornant, pour des incidents politiques que tout le monde connaît, à rappeler quelques dates.

On sait que le Traité de Versailles devait d'abord donner

toute la Haute-Silésie à la Pologne ; et que, devant l'hostilité anglaise, la possession de ce pays fut soumise à un plébiscite. Le vote eut lieu le 20 mars 1921. Après quoi, les discussions commencèrent pour son interprétation et, finalement, le Conseil des Nations fut saisi le 12 août ; le 22 octobre 1921, sa décision fut homologuée et rendue définitive par les Alliés. Elle est en exécution. C'est sous ce régime que, jusqu'à nouvel ordre, la Haute-Silésie va vivre. Indiquons-en les clauses principales.

La « décision des principales Puissances alliées et associées, » interprétant l'article 88, dernier alinéa, du Traité de Versailles, commence par déterminer la frontière que l'on verra tracée sur la carte ci-jointe. Cette frontière passe à travers le bassin industriel, en décrivant autour de Beuthen une boucle bizarre que la délégation française proposait de supprimer et qui a pour résultat de laisser en Allemagne l'ancien centre de toute la région, Beuthen (désormais remplacé par Kattowiz), avec les grosses affaires groupées autour de Gleiwitz et de Zabrze. En revanche, les importantes usines de Königshütte, Laurahütte, Friedenshütte, Eintrachthütte et Bismarckhütte deviennent polonaises. On a pu annoncer comme un succès franco-polonais que les trois quarts du charbon, avec 86 pour 100 du zinc et 75 pour 100 du plomb, passaient ainsi à la Pologne.

Mais, comme compensation, les Gouvernements allemands et polonais ont été invités à conclure, dans le plus bref délai possible et par application de l'article 92, dernier alinéa, du traité de paix, une convention économique à l'effet de consacrer un certain nombre de dispositions relatives aux chemins de fer, à l'eau, à l'électricité, au régime monétaire et douanier, au charbon et aux produits miniers, aux assurances sociales et à la circulation d'un pays à l'autre. Ces dispositions se justifient par l'impossibilité d'établir brusquement une cloison entre deux parties d'une vaste agglomération compacte, où tout auparavant était solidaire.

En deux mots, elles ont pour résultat de maintenir, pendant quinze ans, la Haute-Silésie dans l'orbite allemande, d'assurer aux Allemands, pendant quinze ans, la possession paisible de leurs mines et usines que permettait d'exproprier le traité de paix. Cette restriction a beaucoup contribué à calmer l'indignation provoquée en Allemagne par la décision de Genève. Pour la Pologne, l'effet en a pu être atténué par une situation finan-

cière qui aurait forcé le Gouvernement à demander au dehors les fonds destinés à payer les affaires ainsi acquises. Ainsi, pour les chemins de fer à voie étroite, il est stipulé que l'unité d'exploitation sera maintenue quinze ans au profit de la *Schlesische Kleinbahn Aktiengesellschaft*, avec tarifs uniformes et comptabilité unique. Pour les canalisations et réserves d'eau, il est établi une servitude réciproque et les *Oberschlesische Elektricitätswerke* gardent leur activité. Pendant quinze ans aussi, le mark allemand restera la seule unité monétaire légale dans le territoire plébiscité ; et l'on connaît l'influence capitale de la monnaie dans les tendances séparatistes d'un peuple ; on se rappelle quel rôle, en particulier, la supériorité relative du mark allemand sur le mark polonais avait joué dans le plébiciste (1). De même, pendant quinze ans, les produits naturels originaires et en provenance de l'une des deux zones du territoire plébiscité, destinés à être consommés ou utilisés dans l'autre zone, franchiront la frontière en franchise. Pendant quinze ans aussi, les produits bruts, demi-bruts et demi-fabriqués, pourront passer librement, à la condition d'être réimportés, après transformation, dans leur pays d'origine. En ce qui concerne le charbon et les produits miniers, la Pologne « renoncera, pendant quinze ans, au bénéfice de l'article 92 en ce qui concerne l'expropriation d'établissements industriels, mines ou gisements. »

L'Allemagne continuera donc à profiter, comme précédemment, du charbon silésien et tout le territoire plébiscité va rester, avec quelques gênes, dans l'orbite allemande, sauf à ne pouvoir fabriquer en Pologne, à l'insu du Gouvernement polonais, de l'armement pour l'Allemagne. Du moins, en ce qui concerne notre créance, cette solution a l'avantage de fort peu changer d'ici longtemps les conditions économiques de l'Allemagne.

Assurément, ce régime doit être considéré comme transitoire. Mais quinze ans sont un long délai dans un temps où l'on a supprimé toute notion de stabilité et d'avenir. Avant quinze ans, avec

(1) Actuellement, on a, côte à côte, dans le même pays de Pologne, deux monnaies distinctes, le mark allemand et le mark polonais. Le relèvement du mark polonais, coïncidant avec la baisse du mark allemand, met les vieilles affaires polonaises dans une infériorité momentanée, mais notable, par rapport aux affaires silésiennes.

la faiblesse que nous montrons à l'égard des vaincus, la Silésie sera peut-être redevenue, même politiquement, allemande.

Néanmoins, la situation actuelle a provoqué, dans l'industrie silésienne, un état d'incertitude et de trouble, auquel les Allemands se sont efforcés de parer par des assurances internationales. Nous avons vu que les très nombreuses affaires silésiennes, à peu près toutes germaniques, sont, en dehors des mines fiscales, groupées, pour la plupart, autour de quelques seigneurs féodaux ou de puissantes sociétés financières qui ont pris leur place. Avant le plébiscite, un mouvement très net s'était produit dans ces groupes en vue d'y introduire des éléments français, sur lesquels on se serait appuyé ensuite, en cas d'attribution à la Pologne, pour se défendre contre le Gouvernement polonais.

Les intéressés insinuaient, en outre, qu'ils ne seraient pas fâchés, même si la Silésie restait allemande, de pouvoir ainsi se faire protéger un peu contre les menaces fiscales et les tendances socialistes de leur propre Gouvernement. A voir la manière dont les intérêts vitaux des Français sont protégés en Allemagne, on peut penser que cette dernière considération doit sembler quelque peu illusoire. Quoi qu'il en soit, on nous offrait une participation dans les principales affaires privées (Hohenlohe, comte de Donnersmarck, Schafgottsche, Ballenstrem, etc.), qui représentent à peu près la moitié de la production houillère. Des propositions, financièrement séduisantes à certains égards en raison de la dépréciation du mark, mais un peu dangereuses aussi par la possibilité de son avilissement futur, se sont heurtées à des difficultés diverses, dont celle d'assurer aux Français, dans la direction des affaires, une prépondérance nécessaire vis-à-vis des Allemands, sans cependant nous forcer à acheter une majorité que, d'ailleurs, on ne nous offrait pas. Les pourparlers, en vue desquels le Gouvernement français exerçait, au su de tous, une pression discrète sur nos groupements miniers, métallurgiques et bancaires, ont ainsi traîné jusqu'au plébiscite, qui en a changé l'orientation.

C'est alors que des négociations analogues paraissent s'être engagées en Angleterre et avec le principal propriétaire de Haute-Silésie. Le comte Henckel von Donnersmarck, a, paraît-il, vendu à une société germano-britannique ses 62 mines ou usines, avec l'ensemble de ses domaines de Beuthen et de Tarnowitz, en

exceptant les usines de Zabrze, restées en Allemagne. D'après les précisions qui ont été fournies, il s'agissait bien, comme dans les tractations avec la France, d'une participation au capital avec droit de contrôle, mais cette fois sans intervention du Gouvernement polonais puisque le droit d'expropriation de celui-ci a été suspendu. Un peu plus tard, la même nouvelle a été répandue pour la Bismarckhütte.

Il reste, cependant, toujours fortement question que des sociétés françaises, ou franco-polonaises, achètent, en des conditions analogues, une participation dans diverses autres affaires, comme cela a été déjà exécuté pour les mines Hohenlohe et pour les anciennes mines fiscales (4 à 5 millions de tonnes de houille annuelles) : mines passées au Gouvernement polonais et que celui-ci a amodiées à une Société franco-polonaise afin de se procurer leur fonds de roulement.

Telles sont les dernières évolutions de la situation économique et nous ne les critiquons pas. Au moment où des centaines de millions français se portent vers la Pologne, il ne nous déplaît pas que quelques millions de livres sterling s'y engagent aussi. Cet enchevêtrement d'intérêts internationaux ne constitue pas, à coup sûr, une garantie absolue ; on le voit de reste en Russie ; mais il préserve néanmoins de certains dangers. Nous pouvons gagner à avoir des intérêts connexes avec ceux de nos anciens alliés britanniques. Les Anglais ont eu, jusqu'ici, l'habitude d'employer toute leur force à protéger leurs nationaux, à faire respecter, dans les deux mondes, leur *Civis Romanus sum*. Les ministres anglais ne craignent même pas d'agir avec énergie en faveur d'une affaire où ils se trouvent être personnellement engagés. Dans le cas de la Silésie, on a vu ainsi, par une coïncidence évidemment tout accidentelle, l'attitude du ministère anglais s'adoucir à partir du moment où se sont produites les négociations dont l'une vient d'être citée plus haut.

Il est permis d'envisager avec moins de satisfaction le maintien et même la pénétration des Allemands en Pologne. Un mouvement, que nous serions naïfs d'ignorer, va peut-être nous amener à nous réveiller un beau jour en face d'une Pologne germanisée. Du côté allemand, l'intention est évidente. Les Allemands, avec cette persistance qu'ils apportent dans la réalisation de leurs desseins à travers les événements contraires,

cherchent actuellement à coloniser la Russie et la Pologne, comme ils commencent à reconquérir l'empire commercial des mers. J'ai dit qu'ils attribuaient volontiers une certaine part dans leurs affaires silésiennes aux Anglais et aux Français, à titre d'assurance contre un mouvement hostile, toujours à prévoir. Mais ce n'est nullement pour se procurer des capitaux et les faire rentrer en Allemagne, où cet argent serait exposé à alimenter la caisse des réparations. Non seulement, les capitaux allemands restent en Pologne, mais ils s'y grossissent d'afflux nouveaux et des affaires deviennent en partie allemandes qui, auparavant, ne l'étaient pas. Les fonctionnaires allemands, sachant le polonais, s'efforcent de se maintenir à leur poste, où ils fourniront des cadres tout préparés pour les événements futurs. En même temps qu'ils traitent avec les Anglais ou les Français, les industriels allemands tentent de négocier directement avec le Gouvernement polonais pour racheter de lui le droit d'expropriation au bout de quinze ans qui, autrement, resterait suspendu sur leur tête comme une épée de Damoclès. Enfin, dans les travaux de la Commission de délimitation, les Allemands très habilement ont réussi à reprendre des mines qu'on avait entendu leur enlever. Nous assistons là à tout un travail souterrain, dont on ne saurait encore préciser les manœuvres complexes, mais où l'on reconnaît assez que la Pologne est située dans l'Europe orientale.

Envisagée en elle-même et indépendamment de ces dangers, la question assez délicate de nos participations industrielles en Pologne ou, plus généralement, en Europe centrale, me paraît présenter, politiquement aussi bien que financièrement, du pour et du contre et, comme la question est toujours pendante, je voudrais exposer en finissant ces arguments contradictoires.

Politiquement, on voit aussitôt le motif qui fait agir notre diplomatie. Nous avons un intérêt évident à ce qu'il existe une Pologne forte, soustraite à l'influence allemande et à ce que cette Pologne nous sache gré de services rendus. On pense avec raison que les capitaux investis dans un pays y représentent une puissance et que, si beaucoup de grandes affaires polonaises appartiennent, pour une forte part, à des Français, notre influence politique en sera accrue dans le pays. C'est le raison-

nement qui nous a poussés jadis en Russie et en Turquie ; ces deux exemples suffisent à prouver que, même abstraction faite des pertes financières, il peut exposer à des disgrâces. Les peuples modernes sont, en vertu de leur mobilité parlementaire, peu respectueux de leurs engagements ; le hasard d'une élection, un changement de ministre, de président ou de régime suffit pour annuler des promesses ou des traités antérieurs, et le cœur humain est toujours facilement accessible au désir d'éliminer un créancier.

Financièrement, la question est encore plus discutable. Depuis la paix, c'est par centaines de millions que les capitaux français sont partis pour l'Europe centrale. Les pouvoirs publics y poussaient ; les particuliers se laissaient facilement convaincre dans un temps où les Sociétés métallurgiques notamment regorgeaient de capitaux. On a voulu montrer de l'initiative, de la hardiesse, une large conception de l'avenir, profiter des occasions favorables que procuraient la situation politique et le change. Les affaires de Pologne, de Bohême, de Roumanie, ont eu la vogue et les embarras actuels de certaines grandes trésoreries industrielles en résultent pour une bonne part. En dehors de ces difficultés passagères, il y a un danger évident à immobiliser trop de capitaux français dans des placements d'avenir à longue échéance, qui ne seront susceptibles d'aucune mobilisation rapide dans un avenir prochain. Il ne faut pas oublier que l'équilibre précaire de notre situation financière repose en grande partie sur la confiance que conservent les étrangers dans le relèvement rapide du franc. Nous devons beaucoup et nous avons l'habitude de payer nos dettes ; on nous doit bien plus encore, mais il est visible que, de concession en concession, nous arrivons à ne toucher à peu près rien. Une crise de confiance peut brusquement précipiter notre change comme cela s'est produit pour l'Allemagne. Méfions-nous d'acheter trop aisément tout ce qui nous paraît à bon marché. Ces « occasions des Grands Magasins » sont souvent un leurre.

En ce qui concerne plus spécialement la Haute-Silésie, je crois avoir donné les principaux éléments d'appréciation. J'ai montré un gisement magnifique, une richesse en houille énorme, une superbe industrie du zinc, des conditions ouvrières qui furent très avantageuses et qui peuvent redevenir acceptables, mais aussi une position commerciale qui offre des difficultés et

une situation politique scabreuse. La Pologne fournit de bons ouvriers; elle donnera rapidement d'excellents ingénieurs, maintenant que les Russes ne sont plus là pour les paralyser, comme dans le temps très récent où, à l'École des Mines de Saint-Pétersbourg, on avait imposé une limite stricte à la réception des candidats polonais de peur que l'élimination des Russes au concours fût bientôt complète. Souhaitons qu'elle réussisse pareillement à trouver des hommes politiques sages et dont l'action soit durable.

Je ne voudrais pas que la conclusion de cet article parût un plaidoyer contre les affaires silésiennes : le début ayant été une description de leur richesse. J'ai essayé simplement de les montrer telles que je les vois, avec des arguments dans les deux sens, dont les uns ou les autres peuvent l'emporter pour chaque cas particulier. Je désirerais, en le faisant, mettre en garde contre des généralisations sentimentales dans le goût français et rappeler que, là comme ailleurs, il faut étudier intrinsèquement les affaires avec un esprit réaliste sans se laisser trop facilement séduire par le prestige des mots.

L. DE LAUNAY.

LES CENTENAIRES ROMANTIQUES

LA MORT DE SHELLEY

(8 Juillet 1822)

I

L'auteur de ces lignes, il y a quelques années, suivait à Pise le Lungarno Mediceo, ce quai paisible, assoupi, bordé de blanches et douces façades ornées de fleurs et fermées de volets verts; quand, devant le palais Toscanelli, jadis palais Lanfranchi, peuplé d'ombres dantesques et qu'une tradition attribua longtemps à Michel-Ange, il se souvint que lord Byron avait donné asile, dans cette demeure, à l'écrivain anglais Leigh Hunt et à sa famille.

Or, il y a cent ans à peu près aujourd'hui que, pour parler à Leigh Hunt, deux femmes se présentèrent à la grille de ce même palais Lanfranchi, sur le Lungarno. L'une de ces femmes était Jane Williams, l'épouse de l'ami intime de Shelley, l'autre était Mary Shelley, la femme du poète.

Toutes deux arrivaient de Lerici après s'être arrêtées à Livourne. Sans nouvelles de leurs maris, qui avaient quitté ce dernier port le 8 juillet, à bord du bateau l'*Ariel*, elles se montraient l'une et l'autre dans un état d'émotion et d'anxiété extraordinaire. Au bruit qu'elles firent, aux appels qu'elles poussèrent, la servante de la comtesse Guiccioli accourut. « Je montai les escaliers en chancelant, » a dit depuis, dans sa triste lettre à mistress Gisborne, la pauvre Mary Shelley.

Aussitôt, lord Byron parut, puis la Guiccioli, souriante, jolie et gaie comme elle était toujours. « Depuis, écrit Mary Shelley, tous deux m'ont dit que, ce terrible soir-là, j'avais plutôt l'air d'un spectre que d'une femme; il semblait sortir une flamme de mes yeux, ma figure était toute blanche, et j'étais comme une statue de marbre. » Lord Byron fut, à cet aspect, pris d'un affreux pressentiment; son altière figure, ses nobles traits s'altérèrent aussitôt. Il se saisit de la lettre parvenue la veille à la Casa Magni, la résidence des Shelley auprès de Lerici, lettre dans laquelle Hunt mandait de Pise à Percy Bysshe : « Écrivez-nous, je vous prie, des nouvelles de votre retour, car on dit que vous avez eu très mauvais temps après votre départ de lundi, et nous sommes dans la plus grande inquiétude... »

Puis il régna un terrible silence. Le poète de *Don Juan*, après cette lecture, demeura immobile et comme figé. Il se souvenait, à ce moment, d'un fait que le compagnon de voyage de Shelley, Williams, lui avait rapporté naguère. C'était durant une nuit, l'une de ces pures et belles nuits de la baie de la Spezia, sous le ciel illuminé d'astres, devant les bois sombres piqués de l'éclair des lucioles, et tandis que le murmure de la mer venant expirer sur le rivage ressemble à ce chant insidieux qu'Ione, Asia et Panthea, les Océanides, entonnent dans le *Prométhée*. Tout à coup, Shelley, en proie à la plus folle hallucination, s'était saisi du bras de Williams. Les yeux fixés sur l'écume des vagues qui se brisaient à leurs pieds, « le voici de nouveau ! » s'était-il écrié. Et celui qui avait tant de fois célébré la mer, montré Alastor fier et droit sur son embarcation battue par les flots, confessa qu'il avait vu ceux-ci s'ouvrir tout à coup, et un enfant paraître, qui lui faisait signe (1).

Cette vision singulière avait toujours poursuivi, depuis, le poète dans ses rêveries, et même, quelques années avant ce fait rapporté par Williams, Shelley avait eu déjà cette pensée d'un enfant apparu sur la mer. C'est dans le doux et plaintif poème qu'il adressa, en 1817, au pauvre petit William Shelley, mort depuis, et qu'il avait eu de sa femme Mary : « *Les vagues sautent autour de la grève : la barque est faible et fragile; la mer est noire, et les nuages qui l'enchaînent sèment de sombres rafales. Viens avec moi, délicieux enfant, viens avec moi !* »

(1) Édouard Schuré : dans la *Revue des Deux Mondes* (février 1877).

Cet appel du fils à son père, ce signe de l'enfant des eaux s'était-il renouvelé, pour Williams et Shelley, durant la traversée, cependant assez brève, de Livourne à Lerici? Lord Byron, qui commençait de l'appréhender, se gardait bien d'exprimer à voix haute sa crainte secrète. Mais elles, les deux pauvres femmes, les deux Antigones à la recherche des êtres de leurs êtres, on eût dit qu'elles s'efforçaient de surprendre, dans les yeux ardents et voilés du poète, tout ce qu'un homme, qui avait défié tant de fois la mer et qui avait adressé de si furieuses apostrophes à l'Océan, pouvait redouter de ces brusques tempêtes qui s'élèvent soudain et laissent après elles, partout où elles ont sévi, la dévastation et le malheur.

Dans cet état, ni les tendres embrassements de la comtesse Guiccioli, ni les fiévreuses paroles de Leigh Hunt, accouru enfin, et qui s'efforçait en vain de leur rendre espoir, ne purent les retenir à Pise ni l'une ni l'autre. Ombres tremblantes, poursuivies par le pressentiment épouvantable, elles s'enfuirent du palais Lanfranchi plus qu'elles ne le quittèrent. A cette heure, l'Arno coulait entre les quais bas; il avait ce calme apaisé, cette charmante et molle douceur qui font de lui le fleuve délicieux, presque caressant.

En le considérant, Mary songeait que c'était non loin de ces rives, au bois des Cascines, que Shelley avait composé son ode farouche *Au vent d'Ouest;* et, tandis qu'à travers la buée des larmes, elle contemplait les embarcations aux voiles latines, elle se souvenait que c'était aussi par l'Arno qu'ils avaient entrepris, une fois, de venir de Florence à Pise; mais à Empoli, en raison du courant, ils avaient dû s'arrêter et achever le parcours en voiture. En ce temps-là, — 1820, — Percy Bysshe n'avait pas rencontré encore, dans le parloir du couvent de Santa Anna, la belle et malheureuse Émilia Viviani; mais déjà son cœur la pressentait! Déjà il portait en lui ce poème de *la Sensitive* qui demeure bien le plus édénien, le plus radieux qui jaillit jamais du cœur d'un poète.

En quittant le palais Lanfranchi, Jane et Mary rencontrèrent un *vetturino* qui consentit à les conduire à Livourne à deux heures du matin; mais là, elles durent attendre jusqu'à l'aube pour rencontrer le capitaine Roberts, le même qui avait aidé naguère Shelley à construire et fréter le petit bateau l'*Ariel.* Le rapport de Roberts fut accablant. Quelque forme

qu'il y mît, le marin ne put dissimuler en effet que Shelley et Williams avaient bien, malgré ce qu'il avait entrepris pour les en dissuader, quitté Livourne le lundi 8 juillet à une heure de l'après-midi. A ce moment l'*Ariel* filait sept nœuds à l'heure; la mer était belle; mais, vers trois heures, le terrible vent du golfe que les Italiens appellent *temporale*, et qui est plus violent encore que le mistral et le sirocco, se mit à souffler. C'est alors que Roberts commença à prendre peur. Il était, dit-il, monté dans la tour qui servait de poste d'observation ; grâce à sa lunette, il avait pu découvrir, environ à quelques milles en face de Viareggio, l'*Ariel* serrant ses huniers. Puis l'ouragan avait rendu le ciel si obscur que Roberts n'avait plus rien aperçu. « Quand le calme revint, ajouta-t-il, *il n'y avait plus un seul bateau sur la mer!* »

Et pourtant Roberts espérait! Un courant favorable aurait pu, selon lui, emporter l'*Ariel* du côté de la Corse. Aussitôt, les pauvres femmes, les pèlerines de la douleur et de l'anxiété supplièrent qu'on les conduisît à Viareggio. Là, on avait recueilli un baril d'eau et un petit canot qui servait de chaloupe à l'*Ariel*. Jane et Mary sentirent, à cette découverte, que leur cœur se serrait encore plus fort. Mais, que fut-ce, au retour, à la Casa Magni, leur logis de San Terenzo! Cette nuit-là, il y avait fête au village. Tout était illuminé, et, suivant une coutume locale, les paysans dansaient sur le rivage, au milieu des vagues, en poussant de longs cris sauvages.

Ce spectacle nocturne empruntait aux circonstances quelque chose de tragique. Dans cet état effrayant, partagées entre la prostration et l'espérance, les jeunes femmes attendirent jusqu'au 18 juillet. Ici, il faut laisser la parole à Edward John Trelawny, l'ami de Shelley et de Byron, le même à qui Byron avait donné le commandement de son yacht, le *Bolivar*. Quand Trelawny apporta à San Terenzo la nouvelle que les cadavres de Williams et de Shelley venaient d'être découverts à trois milles l'un de l'autre, sur le rivage de Viareggio, il était environ sept heures du soir. C'était l'instant divin où justement la baie est si belle, où s'allument, en face de San Terenzo, les lumières de Lerici. Et le parfum du myrte, à cette heure, embaumait l'air; tout, sur le doux rivage, ainsi que dans le poème de *la Sensitive*, semblait apprêté pour la rêverie et pour l'amour.

Quand Caterina, la nourrice, qui se tenait sur la terrasse, aperçut Trelawny, elle jeta un cri. « Après, dit le fidèle ami de Byron et de Shelley, lui avoir posé quelques questions, je montai les escaliers, et sans me faire annoncer, j'entrai dans la chambre. Je n'eus pas besoin de parler... » Et simplement Trelawny ajoute : « Elles ne m'adressèrent aucune question. Seuls, les grands yeux gris de mistress Shelley étaient fixés sur mon visage. Je baissai la tête... » Quand il la releva, Trelawny aperçut devant lui Jane et Mary, confondues dans un embrassement muet duquel ne montait plus qu'un seul et même sanglot. Alors devant ce spectacle déchirant, lui le farouche garçon qui tant de fois avait affronté l'Océan, lui qui si souvent était monté sur la mer, il pensa aux âmes gonflées d'orage d'Alastor, de Julian et Maddalo, de Béatrice Cenci, ces créatures sorties vivantes du génie de Shelley! Il se souvint du chant d'Asia, l'Océanide, dans *Prométhée délivré*, ce chant dans lequel semble planer le suprême adieu du poète : « *Nous cinglons à la dérive, au loin sans but et sans étoiles — mais traînés par les fils des voix éoliennes. — Quelles sont ces îles élyséennes? — O toi, le plus beau des pilotes, — où va la barque de mon désir? — Quel est le flot que fend ma proue? — L'air qu'on respire en ces royaumes n'est qu'amour...* »

Aux pieds de Trelawny, le même sanglot qui montait par saccades, continuait de secouer les deux veuves. Au loin, plus loin que le golfe, l'isola Palmaria, l'isola del Tino, les deux îles radieuses, face à Porto Venere, fleurissaient sur la mer. Il y a de cela cent ans. Et dans ce site de beauté, d'azur, de lumière et de grâce, il semble bien qu'il retentisse toujours le cri de William-Michaël Rossetti nous montrant Shelley « battu du monde, battu des vagues, le plus divin des demi-dieux! »

II

Demi-dieu dans la poésie anglaise, Shelley n'est pas éloigné de l'être aujourd'hui dans la poésie humaine. Dans une dédicace adressée jadis à M. Paul Bourget, M. Gabriel Sarrazin, dont les travaux sur la vie et l'œuvre de Percy Bysshe se placent à côté de ceux de Rabbe et de MM. Chevrillon et Schuré, l'a dit

éloquemment : « Son vaste génie poétique dépasse son pays et a quelque chose d'universel (1). »

A l'occasion de ce centenaire de la mort dramatique d'un poète emporté, à l'âge de notre Chénier, et dans une fureur des éléments non moins mortelle que la fureur des hommes, il y a lieu de le rappeler pourtant : « sa mort n'eut pas une ligne dans les journaux. » Et cette remarque, que James Darmesteter devait présenter à l'occasion de la publication faite à Londres, par Richard Garnett, d'un choix de lettres de l'auteur des *Cenci* et d'*Epipsychidion* (2), il y a bien longtemps que Byron, qui était assez grand pour mesurer de son regard d'aigle une grandeur rivale, l'avait exprimée.

Le 8 août 1822 exactement, de Pise où il continuait d'habiter, il faisait savoir à Londres à son ami Moore, en même temps que la nouvelle de l'événement affreux de Viareggio, son sentiment sur cette brusque disparition d'un homme que la gloire avait, jusque-là, trop négligé. « En voilà, dit-il, encore un de parti, un de ceux sur lesquels le monde s'est méchamment et brutalement mépris. » « Peut-être, ajoutait-il, lui rendra-t-on justice, maintenant que cela ne peut troubler son repos ni le lui donner. »

Comme beaucoup de prédictions des grands hommes, celle de lord Byron s'est réalisée. Grâce aux efforts persévérants de la *Shelley society*, aux savants et complets travaux d'Edward Dowden, de Garnett, de Symonds, de William-Michaël Rossetti, le culte de Shelley s'est imposé en Angleterre. De là, il s'est répandu en Italie, en France. Et maintenant que le nombre des *shelleiens*, comme disait Félix Rabbe, des *shelleyistes*, ainsi que l'a écrit Darmesteter, n'a fait que s'accroître dans le monde avec les années, nous pensons que ce serait une pieuse pensée que d'entreprendre, par l'imagination au moins, un pèlerinage aux divers endroits où vécut ce héros poursuivi d'un destin fatal.

Pour nous, il nous est arrivé d'accomplir deux de ces visites mémoriales à Percy Bysshe. La première fois, ce fut à Londres, dans cette salle de la *National portrait Gallery* où Shelley est visible dans le portrait d'un caractère si touchant que miss

(1) Gabriel Sarrazin, *La Renaissance de la poésie anglaise*, 1889.
(2) *Select letters of Percy Bysshe Shelley*, edited by Richard Garnett, Londres, 1882.

Amélia Curran a laissé du poète. Shelley, dans cette effigie, est représenté de face. Son regard est profond et comme extatique; la sombre chevelure, contrastant avec le blanc de la chemise échancrée largement sur le cou, semble ajouter à cette physionomie rêveuse et délicate quelque chose de surnaturel et de fantastique.

Trelawny, qui vit pour la première fois le poète à Pise, aux Tre Palazzi, où il habitait alors avec les Williams, dit que c'était un « jeune homme grand et maigre, » ses « dehors incultes et féminins » étaient, de même que dans le portrait de miss Curran, ceux d'un adolescent. Trelawny demeura confondu qu'une si fragile enveloppe pût contenir tant de puissance créatrice.

De la délicatesse et de la force, une opposition d'ombres et de lumières, une suavité d'inspiration vraiment exquise et parfois aussi des traits démoniaques et byroniens venant contraster avec ce charme suprême d'une âme avide de tendresse, voilà en effet Shelley vers ce temps de sa vie où les doux bienfaits de l'amour commençaient de se manifester en lui par une sorte d'apaisement de l'âme et de renouvellement de l'inspiration. Alors les sentiments qu'Émilia Viviani ou Jane Williams avaient fait germer dans son cœur lui étaient un baume aux blessures de sa jeunesse; et, bien qu'il fût toujours cet *Inglese malinconico*, cet Anglais mélancolique, qui s'en allait, — au dire des bûcherons, — rêver auprès de Pise dans les bois sombres de Gombo, une sorte de détachement des choses terrestres se manifestait en lui au point que l'esprit aérien d'Ariel semblait le soulever et l'emporter parfois hors de ce monde ingrat.

A la *Bodleian library* d'Oxford, qui est le lieu plein de fraîcheur, de recueillement et de beauté où nous accomplîmes en Angleterre notre second pèlerinage *shelleien*, il est, — entre autres reliques de Percy Bysshe religieusement conservées, — une page manuscrite de ce beau poème que l'auteur des *Cenci* dédia à Jane Williams, poème dans lequel Jane est appelée Miranda ainsi que dans *la Tempête*, et où lui se nomme Ariel. Et, là aussi, Jane est montrée peinte par Clint; non loin encore se trouve la guitare dont jouait cette femme aimable, et sur laquelle se lisent des vers de Shelley.

Ainsi était ce dernier vers ce temps de sa vie; et la fluidité,

la transparence, le charme lumineux, délicat de son art, tout cela avait pris quelque chose d'allègre et de radieux dont il semblait que sa poésie trempée de rosée, baignée de soleil, eût reçu l'empreinte et connu le rayonnement. Un poète français d'une inspiration élevée a bien compris ce qu'était devenu Shelley alors et que, sans doute, il s'éloignait de Byron pour se rapprocher de ceux de ses compatriotes qui s'étaient comme lui, dès leurs jeunes ans, nourris des fruits féconds de la nature anglaise. Et c'est M. Louis Le Cardonnel quand, dans sa *Louange d'Alfred Tennyson*, il nous a montré, rassemblés en une seule cohorte :

> ...Spencer aux splendides images,
> Wordsworth penché le soir sur de pensives eaux,
> Keats retrouvant le son des antiques roseaux,
> Shelley presque perdu dans les ardents nuages...

La langueur de l'été toscan, les parfums qui montent de cette baie radieuse et tous les doux prestiges d'un paysage combiné avec harmonie aidaient encore à embellir et à purifier cet art si souple d'un poète qui aspirait à un Eden, à une terre propice pareille, a-t-il dit dans *Epipsychidion*, « à une fiancée dévêtue toute brillante d'amour et de grâce. » Le fait est qu'à ce moment sa poésie avait pris un développement, une fraîcheur et une teinte adorables, et qu'une si tendre lumière, une si insinuante mesure se répandait, à mesure qu'il avançait vers la perfection, en ces « strophes liquides et sinueuses, » que M. André Chevrillon a fait voir toutes riches et scintillantes.

Semblable à ce souple et fuyant Ariel à qui commandait Prospéro, Shelley ne vivait cependant pas seulement dans « les ardents nuages; » la mer aussi était l'élément où il se plaisait à se perdre et à rêver. N'avait-il pas, attiré par le battement de l'onde, donné justement au bateau sur lequel il devait trouver la mort ce nom même d'*Ariel*? Et comme nous le retrouvons en lui, élevé à un point suprême, ce prestige de l'eau qui, depuis le Shakspeare de *la Tempête* jusqu'au Stevenson des voyages, en passant par le Byron de *don Juan*, a communiqué aux lettres anglaises cette spéciale beauté, d'une fraîcheur pénétrante, d'une cadence sourde et comme marine, enfin ce souffle liquide dont seuls ces insulaires ont surpris le secret.

La comtesse Albrizzi, qui avait assisté à Venise à l'un de ces emportements de sa fière nature dont lord Byron était coutumier, disait du puissant ami de Shelley « que l'état ordinaire de son esprit était la tempête. » Mais c'était aussi une tempête que la vie de Percy Bysshe; et, dans bien des circonstances, ces deux hommes, tant sur le lac de Genève qu'à la Spezia, au Lido qu'en vue de Ravenne, avaient affronté ensemble la bourrasque et les autans. Plus d'une fois même, Shelley avait été assailli par les flots déchaînés. Une première fois, alors qu'il se rendait en Irlande avec Harriet Westbrook, sa première femme; une seconde fois sur le lac de Genève, auprès de la Meillerie, il avait bien failli périr victime de son imprudence; enfin, non loin de la Spezia ou à l'embouchure de l'Arno, à plusieurs reprises il lui était arrivé de chavirer. Mais lui, avec cette insouciance téméraire qu'il apportait à exposer sa propre vie, ne faisait que rire de ces avertissements d'un destin qui s'était emparé déjà d'Harriet pour la noyer dans la rivière Serpentine et qui, maintenant, n'allait pas tarder à se saisir de lui pour le rejeter sanglant et déchiré sur les récifs de Viareggio.

Cependant, un homme de son espèce, tellement à part, qui, jusque là, avait vécu toujours éloigné du monde, est-ce qu'il n'appartenait déjà pas un peu, quoique vivant, à ces sphères rayonnantes, à ces mondes sublimes et insoupçonnés où il rêvait de se retrouver un jour avec Emilia : « Un seul esprit en deux corps. Oh! pourquoi deux? » Et ce détachement, ce mépris même des choses terrestres, ils étaient devenus si grands chez le poète que Shelley avait pris l'habitude de porter sur lui un poison mortel. Dans sa sombre et cruelle ironie, il appelait cela avoir toujours à portée de la main, et dans quelque occasion que ce fût, « la clé d'or de la chambre du repos éternel. »

III

Chaque fois que l'on songe à ce repos éternel auquel lui-même semblait aspirer, et que ces Océanides qu'il a chantées dans son *Prométhée* devaient lui apporter enfin, l'on ne peut se défendre de penser à l'Orphée français déchiré dans un autre supplice. En nommant Shelley, c'est Chénier que l'on évoque; non pas le Chénier de l'amour et de la plainte du faune, mais

le Chénier de *Dryas*, de la *Jeune Tarentine*, celui dont les idylles marines, parées d'écume et gonflées de brise, ressemblent à de blanches voiles inclinées sur les flots.

« Tout est-il prêt? partons. Oui, le mât est dressé;
Adieu donc. » Sur les bancs le rameur est placé;
La voile, ouverte aux vents, s'enfle et s'agite et flotte;
Déjà le gouvernail tourne aux mains du pilote.
Insensé!... (1)

Oui, insensé le poète, insensé le rêveur qui défiait ainsi le danger! Avec cette intuition des femmes dont le cœur perçoit, en ce qui concerne les êtres chers, jusqu'aux moindres avertissements du destin farouche, Mary Shelley, dès le premier moment de leur installation à San Terenzo, avait éprouvé que cette présence continuelle de la mer allait inciter Percy Bysshe à bien des tentations, l'exposer à bien des périls.

Il faut dire que cette *casa*, où les Williams devaient venir rejoindre les Shelley à la veille du drame, n'était pas précisément souriante. Il ne fallait pas moins que l'imagination du poète pour transformer en un palais de féerie cette demeure rustique, bâtie en terrasse, à demi abandonnée sur la plage et qu'un auteur italien, M. Guido Biagi, en une photographie impressionnante, nous représente, après Félix Rabbe, « d'un aspect triste et sévère, élevée sur des arcades en forme de cloître, adossée à une colline couverte d'une sombre forêt, et dominant la mer dont les flots venaient se briser au pied de la maison. »

Mary avait, dit-on, éprouvé une véritable répugnance, après l'heureux séjour de Pise, à venir s'installer dans un endroit aussi sauvage et dont la population, composée de paysans ou de matelots faisant la contrebande, était fort primitive; mais, épris comme il l'était d'espace, de nature vierge et de liberté, Percy Bysshe ne faisait que se rire des appréhensions dont sa femme était tourmentée. Véritable Ariel ou Puck de la poésie, il déclarait sublime ce séjour choisi en face de la baie la plus belle du monde, cette « divine baie, » comme lui-même l'écrivait avec transport à Horace Smith. Et la grotte de Prospéro, qui est toute scintillante et illuminée, n'eût certes

(1) André Chénier : *Dryas*.

pas offert à ses yeux complaisants un enchantement plus grand que cette maison silencieuse, vaste et délabrée, ouverte à tous les vents et à tous les coups de mer.

Depuis longtemps déjà, Shelley rêvait de posséder, à l'exemple de lord Byron, une embarcation qui lui permit de naviguer selon sa fantaisie au milieu de tous les méandres des îles, jusqu'au fond de tous les détroits et de tous les golfes. Cette sorte d'ivresse nautique était partagée par Williams, et c'est ce qui explique sans doute pourquoi ni l'un ni l'autre des amis ne se rangèrent au conseil que leur donna Trelawny de demander au capitaine Roberts de leur construire, comme il en fut question d'abord, une goëlette d'un modèle américain. Cette construction eût exigé un certain temps, et ce que Williams et Shelley voulaient c'était d'obtenir, dans un bref délai, une chaloupe légère répondant à leur fantaisie et que Roberts pût mettre en chantier immédiatement.

La discussion que ce projet provoqua eut lieu, sous le toit du poète, dans la nuit du 15 janvier de l'année 1822, six mois avant l'événement du naufrage du bateau l'*Ariel*. Jane Williams et Mary Shelley assistèrent à cette conversation animée, amicale et de laquelle devait sortir pourtant le malheur de tous. « Dans cette nuit, a écrit Mary Shelley, qui se ressouvint par la suite des circonstances de cette soirée, le misérable sort de Jane et le mien furent décidés. Nous nous dîmes alors l'une à l'autre, en riant : « Nos maris décident sans nous demander notre consentement; car, pour dire vrai, je hais ce bateau, quoique je n'en dise rien. — Et moi aussi ! » dit Jane. « Mais, ajouta-t-elle, parler serait inutile et ne servirait qu'à gâter leur plaisir. »

Que ce plaisir fut grand, cependant, pour le poète ! Et le jour où le *don Juan*, baptisé d'abord ainsi en l'honneur du héros de Byron, mais qui bientôt devait prendre le nom plus shakspearien d'*Ariel*, doubla, devant Lerici, le cap de Porto-Venere et se présenta en vue du rivage, il n'y eut pas de démonstrations de joie auxquelles ne se livrât Shelley. Quelques mois après, le 18 juin, son enthousiasme était toujours au comble, et, tout triomphant, Percy Bysshe faisait savoir, à cette date, aux Gisborne : « J'ai ici un bateau qui m'a coûté quatre-vingts livres. Il est rapide et beau ; on dirait presque un vaisseau. » Shelley écrit en poète; il exagère. Et le croquis de

Williams, reproduit par M. Guido Biagi (1) montre que l'*Ariel*, d'apparence toute modeste, ne peut se comparer au *Bolivar*, le yacht opulent dont lord Byron était si fier et que reproduit le même dessin.

A peine en possession de ce charmant *Ariel*, il n'y eut pas de prouesses auxquelles ne se livrèrent Williams et Shelley; tantôt c'était en compagnie du *Bolivar*, et, d'autres fois, c'était avec une téméraire audace, en luttant seuls contre les felouques et les bateaux à voiles des pêcheurs de la baie de la Spezia (2). L'on sait comment tout cela finit, et la façon dont périrent Williams et Shelley, le lundi 8 juillet 1822, dans le même golfe, face à Viareggio. Dans la *Casa Magni*, à ce moment même, auprès de Mary Shelley, était Jane Williams, celle que le poète avait nommée Miranda. Et dans *la Tempête*, la douce et terrible *Tempête* de Shakspeare, il y a aussi Miranda, Miranda jouant négligemment avec ses cheveux, et disant à son père Prospero : « Oh ! que j'ai souffert avec ceux que je voyais souffrir ! Un beau vaisseau qui, sans doute, portait dans son sein de nobles créatures, brisé, tout en pièces ! Oh ! le cri de son naufrage a retenti contre mon cœur ! Pauvres infortunés ! ils ont péri. »

A quatre années en deçà de ce jour, alors qu'il composait son triste poème : *The Past*, Shelley, comme si une autre vision de Shakspeare, la douce Ophélie, se fût montrée à sa vue, avait été assailli tout à coup par le souvenir d'Harriet Westbrook, sa malheureuse femme noyée dans la Serpentine. « Ce sont, avait-il dit avec gémissement, de tels souvenirs qui font du cœur un sépulcre. » Et maintenant, voilà que le sépulcre, le mouvant sépulcre des flots, venait de s'ouvrir de nouveau pour Williams et pour lui ! « Le soir du lundi, relate Mary Shelley, il y eut un ouragan de tonnerre; » puis d'une plume brisée, d'un trait tremblant, elle ajoute : « le mardi il plut toute la journée; le

(1) Dans son livre pittoresque : *The last days of Percy Bysshe Shelley. New details from unpublished documents.* (London, 1898.)

(2) M. Édouard Schuré, qui accomplit, vers 1876, un pèlerinage au lieu même où Shelley périt, écrit que « le souvenir de Byron et de Shelley resta longtemps vivant parmi les marins de la côte. » Un batelier, appelé Moscova, qui s'offrit à conduire le voyageur français, parlait encore, d'après son père qui l'avait connu, de « l'Anglais célèbre. » Et c'est ainsi qu'il peignait le fougueux Byron, sa physionomie ardente, ses cheveux bouclés et fauves : *Era un uomo molto ardito, aveva una bella testa e capelli rossi con molti anelli.*

temps fut calme ; *le ciel pleurait sur leur tombeau!* » Tombeau profond des vagues, c'était celui où venait de sombrer le poète qui avait surpris le secret des mers et à qui les Océanides, tant de fois, avaient fait signe.

Ceux qui ont accompli le pèlerinage d'Oxford ont pu apercevoir, dans la vitrine de la *Bodleian library* où sont conservés les souvenirs de Keats et de Shelley, l'exemplaire du Sophocle retrouvé par Trelawny dans la poche du vêtement du poète, après que la mer eut rejeté le cadavre en vue de Viareggio. Shelley avait emporté ce Sophocle à bord de l'*Ariel* en quittant Livourne, et Leigh Hunt, après lui avoir dit adieu à Pise, lui avait remis un volume de Keats. C'était là, pour ce drame d'horreur et de mort, les deux témoins bien dignes d'assister aux derniers moments de celui que Byron a montré méconnu des hommes, mais que la postérité devait placer justement un jour, entre Sophocle et Keats, parmi les plus grands.

Keats surtout, Keats si élevé, si pur et frémissant, si parfaitement digne d'aimer et d'être aimé, avait, avant de mourir sous le même ciel que Shelley, composé une *Ode à une urne grecque*, ce poème où il semble que tout ce qui fut beauté, passion, amour et joie se trouve réduit à une poignée de cendres. Et voilà justement que c'était dans une urne et que c'était sous forme de cendres que les restes de Shelley devaient, après le naufrage de l'*Ariel* et l'épisode de l'incinération, être transportés à Rome pour y être inhumés, dans le cimetière protestant de cette ville, à côté de ceux de ce même Keats que Shelley avait pleuré dans *Adonaïs*.

Mistress Shelley, dans sa triste lettre publiée plus tard, semble avoir tout résumé de ces grands faits. C'est quand elle écrit, durant que Byron, Hunt et Trelawny sont allés procéder à la funèbre cérémonie de la crémation du corps du poète auprès de Viareggio, ces mots déchirants par lesquels s'achève son récit : « Aujourd'hui le soleil brille dans le ciel... Ils sont allés aux bords désolés de la mer rendre les derniers devoirs à ses restes terrestres... Ceux-ci seront portés à Rome à côté de mon enfant, et là, moi aussi, j'irai les rejoindre un jour. *Adonaïs* n'est pas l'élégie de Keats, c'est sa propre élégie. »

Rome, autant que Pise ou Venise, avait toujours exercé sur Shelley une grande fascination. Le poète eût pu vivre un siècle, qu'un siècle il se fût souvenu de ce quai du Lungarno à Pise

que tant de fois il avait suivi pour aller au parloir du couvent de Santa Anna rendre visite à la belle recluse : Émilia Viviani. Au milieu de mille souriantes beautés poétiques qui ornent ses ouvrages, Percy Bysshe offre beaucoup de l'âme de Dante. Émilia eût été sa Béatrice. Mais à Venise, aux bords des lagunes, lord Byron, durant leurs âpres et longues promenades le long des flots, lui avait lu plus d'un chant de *Childe Harold*. Cependant, à Rome, il avait éprouvé d'autres orages. C'est à Rome, au palazzo Barberini, qu'il avait admiré, pour la première fois, ce saisissant portrait de Béatrice Cenci peint par le Guide, et d'où devait naître tout un drame poétique ; c'est à Rome enfin, au printemps de 1819, sur les ruines des bains de Caracalla, dans un décor de Piranese tout festonné de pampres, envahi de vigne vierge et de lierre, qu'il avait, en partie, composé le *Prométhée délivré*.

Et maintenant, c'était, non loin du Tibre, à deux pas de ces mêmes thermes de Caracalla, proche du mont Testaccio, à l'ombre de la pyramide de Cestius, entre les pins et les cyprès, qu'allait reposer celui dont l'âme passionnée et le cœur tumultueux n'avaient rencontré l'apaisement que dans la mort. S'il y a au monde un lieu recueilli, plein de silence, où le soleil même semble tempéré dans son ardeur, c'est bien ce petit cimetière protestant de Rome où dorment côte à côte Keats et Shelley.

Une fois déjà, en décembre 1818, le poète de *Prométhée* avait franchi la porte Paolo, et comme guidé par cet ange invisible qui mène souvent les hommes vers ce lieu de leur tombeau où ils doivent finir, il était entré dans ce champ paisible. Pénétré par tant de recueillement, de calme et de simplicité, il avait déclaré que ce cimetière était « le plus beau et le plus solennel qu'il eût vu jamais. » « S'il faut mourir, avait-il dit encore, c'est là que je voudrais être. » Et c'est là en effet qu'Edward John Trelawny et Leigh Hunt vinrent inhumer ces cendres qu'en compagnie de lord Byron, ils avaient recueillies, en même temps que le cœur du poète, après la funèbre cérémonie de la crémation, sur le bûcher de Viareggio. Et c'est encore Hunt et Trelawny qui se chargèrent de composer l'épitaphe gravée sur la dalle romaine et qu'un siècle ne suffit pas à effacer :

PERCY BYSSHE SHELLEY
COR CORDIUM
Natus : IV aug. MDCCXCII
Obiit : VIII jul. MDCCCXXII

épitaphe complétée par trois vers de Shakspeare extraits de *la Tempête :*

Nothing of him that doth fade
Buth doth suffer a sea change
Into something rich and strange

et dans lesquels le battement de la mer semble gronder encore comme au jour terrible où la fatale bourrasque emporta l'*Ariel* et ses passagers.

Devant un tel tombeau, en mémoire de Shelley, comment ne pas répéter ce que Shelley lui-même, dans *Adonaïs*, un an auparavant, disait de Keats dans ce même endroit : « Il n'est pas mort; il ne dort pas; il s'est réveillé à la vie. Son vol l'a emporté par delà l'ombre de notre nuit. Il vit maintenant, il s'éveille. C'est la mort qui est morte et non pas lui. » « Sa gloire, a dit depuis Darmesteter en nommant Shelley, sa gloire (si tardive à s'affirmer) couvait sous la cendre. » Oui, mais de cette cendre, comme du bûcher de Viareggio, il est sorti une haute flamme; et cette flamme rayonnante qu'un poète a portée en lui, c'est elle, après cent années, qui éclaire encore tout un monde lyrique.

EDMOND PILON.

REVUE SCIENTIFIQUE

ALCHIMIE MODERNE

On ne saurait s'exagérer l'importance des expériences récentes par lesquelles le grand physicien anglais sir Ernest Rutherford a pour la première fois réalisé la désintégration, c'est-à-dire la transmutation, de certains éléments chimiques.

Sir Ernest Rutherford s'était déjà, avant ces travaux récents, rendu célèbre par maintes découvertes, notamment par celle de l'*émanation du radium*, de cette singulière effluve dégagée par celui-ci et qui est elle-même radio-active. Malgré cela, les recherches récentes de Rutherford dont je voudrais aujourd'hui entretenir mes lecteurs ont jusqu'ici passé presque inaperçues sur l'écran éphémère de l'actualité. C'est que celle-ci est femme, et elle ne réserve pas toujours ses sourires..., ni ses trahisons, aux objets qui en sont les plus dignes. Essayons du moins dans notre modeste sphère de réparer ses injustices, en tâchant de montrer ici qu'il n'est point sans doute dans la science expérimentale de ces dernières années de trouvailles plus importantes et plus riches d'avenir que celles auxquelles ont abouti les dernières recherches de Rutherford.

Il vient d'en faire lui-même, — après diverses communications partielles, — un exposé d'ensemble devant la *Chemical Society* de Londres, puis devant la *Société française de Physique*. Cet exposé est à la fois si lucide et si complet que je ne saurais mieux faire que de le suivre ici presque pas à pas, en insistant pourtant sur les points qui semblent essentiels, et en passant au contraire un peu vite sur ceux qui ne sont guère de nature à passionner que le cénacle un peu ésotérique des spécialistes.

Mais d'abord quelques remarques et réminiscences s'imposent pour la clarté du sujet. On sait que le caractère essentiel des combinaisons chimiques est le rapport parfaitement net et invariable des poids de leurs éléments constituants. Par exemple dans les différents composés oxygénés de l'azote, on constate qu'un même poids d'azote est uni à des masses d'oxygène qui sont respectivement entre elles comme 1,2,3...

De cette loi des proportions définies trouvée en 1803 par Dalton, celui-ci a donné une explication qui est à la base de toute la théorie chimique moderne. Selon lui, les éléments divers sont formés de petites particules insécables ou atomes qui pour un élément donné sont tous identiques. La combinaison chimique de deux éléments résulte de la réunion de leurs atomes.

Les atomes de la chimie moderne sont donc les particules ultimes au delà desquelles la matière cesse d'être divisible par quelque procédé que ce soit, particules dont les propriétés et en particulier le poids diffèrent d'un élément chimique à l'autre. C'est ainsi qu'on a été amené en chimie à définir les poids atomiques et qu'on a déterminé, par exemple, que l'atome d'oxygène pèse 16 fois plus que celui d'hydrogène.

Pour les chimistes du XIXe siècle, les atomes étaient donc irréductibles les uns aux autres et la transmutation devait leur paraître une rêverie absurde, puisqu'il y avait dans les particules ultimes, insécables et inaltérables des divers éléments une spécificité variable de l'un à l'autre.

Si nous remontons pourtant dans un passé plus lointain encore que ce XIXe siècle déjà si loin de nous, on voit que certains philosophes furent d'un autre avis.

Au Ve siècle avant J.-C., certaines écoles philosophiques de la Grèce professaient comme un axiome la simplicité, l'unité nécessaire de tout ce qui existe. Pour concilier cette sorte de monisme avec le changement continuel des êtres que montre l'observation, elles furent amenées à émettre diverses théories où étaient réunies la doctrine de l'invariabilité de l'être et la notion empirique du changement continuel. Ces écoles philosophiques tombèrent d'accord en ceci que l'invariabilité de l'être se borne aux corps élémentaires infiniment petits, invariables et indestructibles, tandis que les changements se ramènent à un déplacement de ces corpuscules entre eux. Mais tandis qu'Empédocle et Anaxagore admettaient la divisibilité indéfinie de la matière, les atomistes et à leur tête Démocrite et Leucippe conce-

vaient le monde comme formé de particules indivisibles, d'*atomes* d'une même substance fondamentale. « L'existence de l'atome en tant que substance susceptible de prendre des formes variées par un nombre illimité de combinaisons suffit à expliquer tous les phénomènes de l'Univers. Tout est formé par des unions et séparations avec mouvement. » Les alchimistes médiévaux, qui, en dépit de leur préoccupation mercantile et pragmatique, firent avancer la chimie par leur tâtonnante expérience, procédaient plus ou moins consciemment de cette idée. S'ils avaient cru, comme Dalton et les principaux chimistes du siècle dernier, à l'hétérogénéité essentielle, à la spécificité irréductible, à l'indivisibilité des particules ultimes des différents corps, la transmutation leur fût apparue comme un problème absurde *a priori*.

Pourtant, il y eut naguère quelques savants rebelles au dogme daltonien de la spécificité atomique. Le chimique Prout en particulier remarqua que si le poids de l'atome d'hydrogène est égal à 1 les poids de tous les autres éléments chimiques sont presque exactement des multiples entiers de 1 ou des nombres très voisins de ces multiples entiers. Prout en déduisit que les atomes des différents corps sont formés par l'union d'un certain nombre d'atomes d'hydrogène. L'hydrogène serait donc l'élément primordial et commun de toute matière. C'était là une idée identique à celle de Démocrite et Leucippe dont Lucrèce a été le chantre magnifique.

Mais l'hypothèse de Prout fut considérée comme intenable lorsque les travaux minutieux de Stas eurent établi que certains poids atomiques ne sont pas exactement des multiples entiers de celui de l'hydrogène, et que les petites différences observées ne tenaient pas, comme on l'avait pensé, aux erreurs d'expérience, mais étaient réelles. En particulier pour le chlore, le poids atomique, — ou pour mieux dire la masse atomique, — qu'on observe est 35,5 fois plus grande que celle de l'hydrogène, et ce nombre présente un écart important et réel avec un multiple entier de l'hydrogène. Tout cela fit qu'on ne s'arrêta pas à l'hypothèse de Prout. Nous verrons pourtant qu'il avait raison ou presque, et comment l'existence de poids atomiques fractionnaires s'explique aujourd'hui parfaitement... Mais n'anticipons pas.

D'autres phénomènes d'ailleurs conduisaient irrésistiblement à envisager la divisibilité des divers atomes daltoniens. L'analyse spectrale en particulier montre dans la lumière d'un élément chimique donné des ondes monochromatiques nombreuses correspon-

dant à des vibrations complexes qu'il est difficile d'attribuer à une seule et unique particule atomique.

Il n'était pas jusqu'à l'astronomie qui ne conduisît à des hypothèses analogues. En particulier sir Norman Lockyer, — dont j'ai il y a une douzaine d'années analysé ici les beaux travaux à propos de la température des étoiles (1) — avait remarqué ceci : dans les astres les plus chauds on ne rencontre que les raies de l'hydrogène et de l'hélium à côté d'un nombre restreint des raies d'éléments ayant des poids atomiques faibles; on trouve dans les spectres des étoiles de température un peu moins élevée les raies de quelques métaux; enfin dans les étoiles à température exclusivement basse les raies du carbone et des métaux lourds. Lockyer avait cru pouvoir en déduire qu'à mesure que les astres se refroidissent, la matière primitive commune à tous les atomes se condense en éléments à poids atomiques de plus en plus grands.

Les étoiles, selon Lockyer, nous montrent ainsi de véritables transmutations dans le sens même cherché par les alchimistes. Ces idées de Lockyer n'eurent pas à l'époque où elles furent émises la faveur des savants, encroûtés dans le dogme de la spécificité irréductible des divers éléments chimiques. Il ne faut jamais être trop en avance sur son temps.

Mais ce qui emporta tout, ce qui balaya l'atomisme daltonien dans ce qu'il avait d'étroit et d'exclusif, ce fut la découverte des corps radioactifs, et des phénomènes connexes. L'étude des transformations radioactives nous fit assister à une série de transmutations spontanées de métaux lourds, — uranium et thorium, — en d'autres plus légers. La plus connue de ces transmutations spontanées est celle qui change continuellement *l'émanation*, cette effluve gazeuse du radium découverte par Rutherford en hélium. Comment ne pas rappeler à ce propos que le gaz hélium a été découvert par Lockyer dans le soleil bien longtemps avant d'être décelé dans l'air même que nous respirons?

L'étude des rayons cathodiques qu'on produit au laboratoire et des analogues que le radium émet spontanément, et qu'on appelle les rayons Bêta, prouva définitivement l'existence, dans tous les atomes quels qu'ils soient, de ces petites planètes infimes et toujours identiques qu'on appelle les *électrons*. Je n'y insisterai pas, ayant déjà traité ce sujet ici-même.

L'existence des électrons, comme constituants communs à tous les

(1) Voyez, dans la *Revue* du 1er juin 1910, les *Métamorphoses des étoiles et leur température*, par M. Ch. Nordmann.

éléments chimiques, a définitivement prouvé que l'atomisme moniste, sous la forme que lui avait donnée l'intuition géniale de Démocrite et de Leucippe, est conforme aux données les plus récentes de la science, à l'encontre de l'atomisme pluraliste de Dalton. *Multa renascentur*... Ainsi nos conceptions de la matière sont plus proches aujourd'hui de celles de quelques hommes qui vécurent il y a 25 siècles que des idées régnantes il y cinquante ans. « De la modernité de Lucrèce et de l'ancienneté de Dumas, Dalton et Stas, » voilà qui ferait un beau sujet de thèse à soutenir en Sorbonne !

***

Ces recherches ont conduit à admettre que les atomes des divers éléments sont tous analogues à de petits systèmes solaires en miniature. Ils comportent un astre central qu'on appelle le *noyau* de l'atome, et autour duquel circulent, sur des orbites diversement inclinés, un certain nombre de ces planètes infimes que sont les *électrons*. Ces planètes, ces électrons, chargés d'électricité négative, sont maintenues en équilibre autour du noyau par l'attraction électrique de celui-ci qui est chargé d'électricité positive, de même que les planètes sont maintenues autour du soleil par la gravitation.

Les électrons occupent autour du noyau atomique un espace, qui est de l'ordre de deux dix-millionièmes de millimètre, et qui est naturellement un peu plus grand pour les atomes lourds que pour les plus légers, puisque dans ceux-ci le nombre des électrons planétaires est moindre. Le diamètre du noyau des atomes lourds est de l'ordre de quatre cent-millièmes de millionième, de millimètre. C'est-à-dire que ce diamètre est à peu près 5000 fois plus petit que celui de l'atome. Dans le cas des atomes légers le noyau est encore plus petit, et pour l'hélium (le plus léger des gaz connus après l'hydrogène), on estime que son diamètre ne dépasse pas cinq trillionièmes de millimètre.

Si un certain nombre d'électrons, possédant chacun la même charge élémentaire d'électricité négative (qu'on appelle *e* et qui est connue), circulent autour du noyau d'un atome, ce noyau possédera donc, — puisque l'équilibre existe, — une charge d'électricité positive égale à autant de fois la charge négative d'un électron, qu'il y a d'électrons planétaires. La charge électrique du noyau, la charge nucléaire comme on dit, suit une règle très simple indiquée par un jeune physicien anglais, depuis tué aux Dardanelles, Moseley. Je reviendrai sur cette règle à propos des *isotopes*. Plaçons, par ordre de poids atomiques croissants, tous les éléments chimiques connus,

comme l'a fait Mendeléef dans sa célèbre classification. On trouve, comme l'a montré Moseley, que la place d'un élément donné indique exactement le nombre d'électrons qui gravitent dans son atome, ou, — ce qui revient au même, au signe près, — sa charge nucléaire. Ainsi l'hydrogène, l'hélium et le lithium occupent respectivement les trois premiers rangs dans la classification. Cela veut dire que leurs charges nucléaires sont respectivement 1, 2, et 3, ou que 1, 2, et 3 électrons planétaires respectivement gravitent autour de leurs noyaux.

Or, on a constaté depuis longtemps que, par l'action de la décharge électrique, on peut facilement arracher un ou plusieurs électrons extérieurs des atomes. On obtient le même résultat dans certains cas par l'action de la lumière. Ainsi celle-ci, lorsqu'elle tombe sur les métaux qu'on appelle photo-électriques, leur arrache un grand nombre d'électrons qui sont projetés vers l'extérieur sous forme de rayons cathodiques à faible vitesse.

Mais, me dira-t-on, s'il en est ainsi, on peut donc, par la décharge électrique et la lumière, produire une transformation, une dislocation de l'atome, et le problème de la transmutation est depuis longtemps résolu. Oui et non. Ce qui enlève tout intérêt à l'arrachement de quelques électrons aux atomes par une action lumineuse ou électrique, c'est que cette diminution, cette démolition des atomes est toute temporaire. Il existe en effet en grand nombre, dans les interstices des atomes et des molécules, des électrons *libres* qui circulent dans le vide interatomique de même que, dans la théorie longtemps classique des comètes, celles-ci sont des astres circulant librement dans le vide interstellaire jusqu'au jour où elles sont captées par notre soleil pour s'être trop approchées de lui. Eh bien! dans le cas de nos atomes, il se passe quelque chose d'analogue : lorsqu'un électron planétaire externe a été arraché à l'attraction du noyau, celui-ci aussitôt capte un des électrons libres voisins, ce qui rend à l'atome sa structure initiale. Si cette captation a lieu, ce n'est pas seulement, — comme dans le cas du soleil et des comètes, — parce que l'électron capté s'est trouvé imprudemment près du noyau; c'est surtout parce que le pouvoir attirant de celui-ci n'étant plus neutralisé par le nombre nécessaire d'électrons, il complète ce nombre jusqu'à saturation de son avidité. L'analogie entre le système solaire, ou tout autre système stellaire, et la structure atomique ne se poursuit donc pas sur ce point.

J'emploierai plutôt ici d'autres analogies. Le noyau atomique capte un nombre d'électrons tel que son pouvoir attirant soit neu-

tralisé, de même qu'une certaine quantité d'acide sulfurique mise en présence d'une quantité indéfinie de soude ou de potasse ne se combine qu'à la fraction nécessaire et suffisante pour le saturer, et se recombinerait à une nouvelle fraction si, par procédé quelconque, on lui arrachait une partie de la base déjà combinée.

Les changements que l'on peut produire dans les atomes en agissant sur leurs électrons planétaires ne sont donc pas permanents. Pour y effectuer un changement permanent, il a donc paru, à ceux qui ont médité sur ces problèmes, nécessaire de briser non plus le cortège électronique du noyau atomique, mais le noyau lui-même.

A priori, il semblait possible d'espérer que si on enlevait une ou plusieurs unités à la charge nucléaire, on produirait une altération permanente du noyau, une transmutation durable de l'atome.

On sait, en effet, que la radioactivité, cette transmutation spontanée de certains éléments, est une propriété de leur noyau atomique. Elle se manifeste notamment par l'émission de rayons Alpha et de rayons Bêta. Ces rayons Alpha sont un bombardement intense de petites particules chargées d'électricité positive. Il est aujourd'hui prouvé que ces particules Alpha sont des atomes d'hélium, ou pour mieux dire des noyaux atomiques d'hélium.

Les rayons Bêta sont formés d'électrons très rapides qui proviennent également du noyau des atomes radioactifs.

Les noyaux des atomes lourds contiennent donc des noyaux d'hélium et des électrons (distincts des électrons planétaires). On a été conduit à en conclure que les noyaux de tous les atomes sont formés d'un assemblage extrêmement stable de noyaux d'hydrogène et de noyaux d'hélium et d'électrons. Si, — comme bien des expériences tendent à l'établir, — on admet que le noyau d'hélium est lui-même une unité secondaire formée de quatre noyaux d'hydrogène et de deux électrons, on est amené finalement à penser que les noyaux de tous les atomes sont formés d'un assemblage, en nombre variable, de noyaux d'hydrogène avec addition d'électrons. C'est presque exactement la vieille hypothèse de Prout.

La question se pose donc d'essayer de disloquer les noyaux des atomes. Les forces qui maintiennent les diverses parties du noyau sont, certes, extrêmement puissantes, puisque, par aucun procédé physique ou chimique, ni par les explosions, ni par les hautes températures et les grandes pressions, le XIXe siècle n'a jamais pu modifier un noyau atomique, et que de là même est venue sa croyance en l'indivisibilité des atomes. Il faut donc, pour l'entreprise qui

nous intéresse, s'adresser à des sources d'énergie extraordinaires.

Sir William Ramsay, préoccupé de ces questions, il y a quelques années, et peu avant sa mort, comprit rapidement que la plus adéquate au but poursuivi et la plus puissante, ou pour mieux dire la mieux concentrée des sources d'énergie connues était celle des particules Alpha des corps radioactifs.

Il est certain que l'énergie du projectile lancé par une pièce de marine de 380, est infiniment supérieure à celle d'une particule Alpha lancée par le radium (bien que la vitesse initiale de cette particule soit plus de 10 000 fois plus grande que celle de l'obus). Mais si on se propose de bombarder *un atome* avec l'un et avec l'autre, il est clair que la fraction de l'énergie de l'obus qui atteindra l'atome sera proportionnelle à l'infime fraction de la surface de l'obus qui entre en contact avec cet atome. Et alors le calcul montre immédiatement que l'énergie fournie à l'atome bombardé est bien plus petite dans le cas de l'obus que dans le cas du projectile Alpha. Ce qu'il importe, c'est que l'énergie employée soit très concentrée, et soit tout entière utilisée et projetée sur le noyau de l'atome à bombarder. On peut dans ces conditions faire le calcul suivant :

Les particules α sont lancées par le radium avec une vitesse initiale de 16 000 kilomètres par seconde, donc 20 000 fois plus grande que celle d'une balle de fusil. L'énergie cinétique est, on le sait, proportionnelle au carré de la vitesse. A égalité de masse, les particules Alpha possèdent donc une énergie cinétique 400 millions de fois plus grande qu'une balle de fusil de guerre. C'est bien la source d'énergie la plus concentrée qu'on connaisse. Même les électrons des rayons cathodiques les plus rapides ont une énergie très inférieure à celle des rayons Alpha, car, bien que leur vitesse soit plus grande, leur masse est insuffisante. Et, dans ce dernier calcul, on ne s'étonnera pas que nous ne calculions plus l'énergie à égalité de masse, car, dans le cas d'un électron comme dans le cas d'une particule Alpha projetée sur un noyau atomique, toute l'énergie fournie est utilisable.

Sir William Ramsay fut donc le premier qui essaya de désintégrer des atomes en les bombardant au moyen des particules Alpha. Il espérait déceler les produits de la désintégration par les procédés chimiques ordinaires. Les résultats de ses expériences sur ce point n'ont pas réalisé ses espoirs et furent finalement négatifs.

Il appartenait à Rutherford en utilisant la même méthode initiale, mais singulièrement perfectionnée, d'obtenir enfin le succès. Celui-ci est dû surtout à ce que Rutherford a, pour déceler les produits de la

désintégration, substitué aux procédés chimiques de Ramsay un procédé physique infiniment plus sensible comme nous allons voir. Il fit bien car, on le montrera tout à l'heure, les produits des désintégrations réalisées sont en quantités trop faibles pour être décelables aux méthodes les plus délicates de l'analyse purement chimique usuelle.

Voici donc comment a opéré Rutherford ou, pour mieux dire, voici comment on peut schématiser son mode opératoire, les idées qui l'ont guidé et les résultats obtenus :

Considérons d'abord ce qui se passe quand on projette des particules α dans de l'hydrogène. Il ne saurait en ce cas être question d'une rupture du noyau d'hydrogène, puisque celui-ci est l'élément primordial de la particule Alpha elle-même. Qu'arrive-t-il donc, quand un projectile Alpha heurte un noyau d'hydrogène? Il arrive évidemment que celui-ci (qui est quatre fois plus léger que la particule) reçoit par suite de la collision une impulsion violente qui lui donne une très grande vitesse et un parcours quatre fois plus grand que celui qu'aurait eu la particule Alpha incidente.

On constate cela au moyen d'un appareil qui a été beaucoup employé par Rutherford. Il consiste en un écran recouvert d'une substance phosphorescente qu'on appelle le sulfure de zinc. Lorsqu'on bombarde un écran de sulfure de zinc avec des particules Alpha, on peut voir dans l'obscurité et à la loupe ou au microscope, chacun des points d'impact des particules marqué par une petite scintillation instantanée du sulfure de zinc. On a même pu en déduire facilement le nombre des particules Alpha émises chaque seconde par les divers corps radioactifs, et les nombres trouvés ont été en parfait accord avec ceux qu'avaient fournis d'autres méthodes. Les noyaux d'hydrogène très rapides produisent le même effet sur l'écran au sulfure de zinc et c'est ainsi qu'on a pu constater leur impulsion par les particules Alpha qui les heurtent.

La première expérience décisive de transmutation de Rutherford, a été la suivante : On fait traverser par les rayons Alpha provenant d'un corps radioactif une certaine épaisseur d'oxygène ou d'acide carbonique secs. Si on remplace ces gaz, sous la même épaisseur, par de l'air, on constate que le nombre des scintillations observées sur l'écran au sulfure de zinc qui limite la couche gazeuse devient trois ou quatre fois plus grand. Cet accroissement est encore accentué si on substitue à l'air de l'azote chimique, ce qui prouve bien que c'est l'action des rayons Alpha sur l'azote de l'air qui produisait l'augmentation précédente des scintillations.

Or en déviant par un champ magnétique les particules qui produisent dans ces conditions les scintillations, on constate que cette déviation est celle qui correspond à des atomes d'hydrogène chargés. Rutherford a été amené à en conclure que chacun de ces atomes d'hydrogène dont l'existence se manifestait dans l'azote, mais non dans l'oxygène ni l'oxyde de carbone, devait être le produit de la désintégration d'un noyau atomique d'azote par suite d'une collision avec une particule Alpha rapide.

Les expériences ultérieures ont entièrement confirmé la justesse de cette manière de voir. On me permettra de ne pas entrer dans le détail des dispositifs expérimentaux récents et merveilleusement ingénieux par lesquels Rutherford et ses élèves ont mené au succès ces étonnantes expériences.

Il me suffira de dire que l'appareil employé est très simple : un tube de laiton de quelques centimètres muni de deux robinets pour amener et enlever le gaz étudié. Près d'une extrémité du tube est placée la source radioactive, près de l'autre l'écran au sulfure de zinc. On peut d'ailleurs au moyen d'écrans de mica absorber les particules produisant la scintillation jusqu'à réduire autant qu'on veut celle-ci et l'annuler même. En substituant alors de l'azote à de l'hydrogène, on voit que les particules d'hydrogène produisent la scintillation, les particules scintillogènes si j'ose dire, ont une pénétration, c'est-à-dire une vitesse bien plus grande, lorsqu'elles proviennent de l'azote que de l'hydrogène. Cela exclut toute possibilité que l'hydrogène dans le premier cas puisse provenir d'impureté de l'azote et soit attribuable à toute autre cause qu'à la désintégration des noyaux d'azote.

Chose curieuse d'ailleurs, — et soit dit en passant, — lorsqu'à une épaisseur donnée d'hydrogène on substitue une lame d'une substance chimique, d'un composé quelconque contenant de l'hydrogène en quantité égale par unité de surface, le nombre des scintillations trouvées est le même. Preuve que les forces nécessaires pour mettre en mouvement les noyaux d'hydrogène sont énormes, quand on les compare aux faibles forces en jeu dans une combinaison chimique, et que celles-ci sont négligeables par rapport aux premières. De cela on se doutait déjà d'après ce que nous avons vu ci-dessus.

Puisque les particules scintillogènes de l'hydrogène ont une pénétration moindre que celles de l'hydrogène de désintégration de l'azote, on peut éliminer les premières en intercalant un écran qui les arrête tout en laissant arriver les secondes jusqu'au sulfure de zinc. Ruther-

ford a alors étudié avec l'aide de cet écran, — qui permet de ne pas s'inquiéter de la pureté des substances employées en ce qui concerne l'hydrogène, — divers autres éléments chimiques, choisis jusqu'ici parmi les plus légers. Les éléments ainsi examinés ont été les suivants : lithium, glucinium, bore, carbone, azote, oxygène, fluor, sodium, magnésium, aluminium, silicium, phosphore.

On a recherché ceux de ces éléments qui, sous l'influence des Alpha, émettent des noyaux d'hydrogène plus pénétrants que ceux qui, dans l'hydrogène même, sont heurtés par ces particules.

On a trouvé ainsi que parmi les corps étudiés ceux qui rentrent dans ce cas sont les suivants : le bore, l'azote, le fluor, le sodium, l'aluminium et le phosphore.

Ainsi il est dès maintenant prouvé que sous l'influence des rayons Alpha, les atomes de ces six éléments chimiques subissent une désintégration. Le produit de cette dislocation consiste en atomes d'hydrogène arrachés au noyau de ces corps et qu'on recueille.

Le cas de l'aluminium est le plus étonnant peut-être. On observe, — et on mesure, — que l'énergie des particules d'hydrogène arrachées à l'atome d'aluminium *est plus grande* que celle des particules Alpha qui produisent cet arrachement. Il faut donc que, de quelque manière, la dislocation ait mis en liberté une partie de l'énergie interne de l'atome. Et alors nous nous trouvons en présence du premier cas réel de libération artificielle de la formidable énergie intra-atomique. Et alors le problème de l'utilisation de cette source d'énergie, la plus puissante de l'Univers, cesse d'être une chimère.

Il ne faut point s'imaginer d'ailleurs que les quantités de substances libérées par ces désintégrations soient considérables. Elles sont, répétons-le, très inférieures à ce que peuvent mettre en évidence les procédés d'analyse chimique les plus délicats. Seul le procédé physique que nous avons décrit, et où l'on dénombre un à un les atomes, a pu déceler ces quantités infimes.

Un calcul simple nous montrera que ces désintégrations n'ont lieu que sur une échelle infiniment petite. Quand une particule Alpha du radium C traverse l'aluminium, elle traverse les édifices atomiques d'environ cent mille atomes. Mais deux particules seulement sur un million approchent suffisamment près du noyau intérieur pour effectuer la libération d'un atome d'hydrogène. Or, on sait que l'accumulation des particules Alpha provenant d'un gramme de radium, produit seulement 163 millimètres cubes d'hélium par an. Si nous supposions que toutes les particules Alpha d'un gramme de

radium soient projetées sur de l'aluminium, la quantité d'hydrogène libérée par la désintégration des atomes d'aluminium serait inférieure à un millième de millimètre cube par an.

« Que nous importe donc, vont s'écrier les pragmatistes, une transmutation qui ne peut s'exercer que sur des quantités aussi petites de matière? Ce n'est pas encore cela qui remplira nos poches d'or et résoudra la crise des changes. »

On me permettra de leur répondre qu'à côté des problèmes du *primum vivere* ceux du *philosophari* ne cesseront jamais de passionner certaines âmes infirmes... ou éminentes; que d'ailleurs, et si on veut s'abaisser un instant au point de vue utilitaire, on ne sait jamais quelle répercussion aura une petite expérience de physique; que celle-ci peut en avoir autant que les petits amusements de salon que réalisait Galvani au XVIII[e] siècle et d'où a jailli toute l'industrie électrique; que d'ailleurs maintenant la possibilité, au moins théorique, de déchaîner l'immense énergie intraatomique n'est pas une mince conséquence des admirables expériences de Rutherford.

Quelque chose pourtant fera dans tout ceci aux utilitaires une peine irrémédiable : c'est que la transmutation, telle que la réalise Rutherford, est exactement le contraire de ce qu'avaient rêvé les alchimistes. Leur espoir mercantile avait souhaité la transformation des atomes légers en atomes lourds. Lui nous a montré seulement la possibilité, dès maintenant réalisée, de la transformation inverse.

Mais en quoi la transmutation racinienne de l'or « pur » en plomb « vil » est-elle moins merveilleuse que l'inverse pour les philosophes? Il est vrai qu'on n'en rencontre pas à chaque coin de rue par le temps qui court.

CHARLES NORDMANN.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

« Daté de Moscou, imprimé à Berlin : » ces mots par lesquels, dans la séance matinale du 5 juillet, M. Poincaré caractérisait la brochure infâme que les communistes ont répandue dans l'Afrique du Nord, pourraient servir d'épigraphe à tout le débat douloureux que la Chambre, frémissante et flétrissante, a entendu les 5 et 6 juillet. Tant de documents publiés, tant de preuves accumulées, de calomnies réfutées, tant d'aveux, peuvent-ils laisser encore quelques doutes sur les responsabilités de la guerre? Non. Il n'y a pas de doutes; il y a une campagne, une conspiration dont les fils partent de Berlin et de Moscou et qui trouve partout, en Angleterre, aux États-Unis, en Italie, en France même, des complices ou des dupes. Tout l'édifice du traité de Versailles, tout le système juridique des réparations, reposent sur la culpabilité établie et avouée de l'Allemagne. Ébranler cette certitude, jeter des doutes sur les responsabilités, les partager même inégalement, c'est, pour l'Allemagne, le chemin qui conduit à la revision du Traité et à l'abolition des réparations. Toute la campagne « Poincaré-la-Guerre » trouve là son origine et son objet. La formule brève, saisissante, se fixera dans les esprits. Qu'importe qu'elle soit dénuée de sens! Il en restera toujours quelque chose. Quel succès, pour certains chefs communistes français, s'ils pouvaient faire croire Guillaume II innocent et Poincaré coupable ! Quel avantage surtout s'ils accréditaient le soupçon que Poincaré veut une nouvelle guerre! C'est ainsi qu'ils préludent à la réconciliation des peuples.

La campagne se poursuit depuis longtemps, alimentée du dehors, dirigée par des chefs d'orchestre habiles, mais invisibles. Déjà, dans son beau discours au « banquet Mascuraud » (1er juillet), M. Poincaré, aux applaudissements de toute l'assistance, parlait des « fantômes de 1917 » qui, de nouveau, rôdent à travers notre politique. Une insinuation particulièrement odieuse de M. Vaillant-

Couturier, dans la séance du 5 juillet, a donné au Président du Conseil l'occasion de mettre ses ennemis au pied du mur. Sommés de s'expliquer, ils n'ont, naturellement, rien apporté. MM. Vaillant-Couturier, Cachin, Lafont, dans leur pauvre argumentation, ont surtout fait état des documents publiés par les bolchévistes, notamment de la correspondance de M. Iswolsky, ambassadeur à Paris. Ces documents ont été édités à Paris dans le *Livre noir* publié par *l'Humanité*. Dans un excellent petit volume : *Livre noir et livre jaune*, M. J. Romieu (1) a montré le néant des accusations que les communistes prétendaient en tirer contre M. Poincaré. A la lumière de ces documents, le Président du Conseil de 1922, comme le Président de la République de 1914, apparaît passionnément attaché au maintien de la paix, mais fidèle, comme c'était son strict devoir, à l'alliance franco-russe. M. Iswolsky, dans ses lettres, arrange un peu, dans l'intérêt de sa cause, les conversations qu'il entend à Paris; mais, nulle part, il ne montre M. Poincaré encourageant la Russie à une guerre que d'ailleurs le Tsar ne voulait pas; nous le voyons, tout au contraire, avertissant notre alliée des dangers où sa politique balkanique pouvait l'entraîner, préoccupé de prévenir les complications qui pourraient mettre la Russie en droit de faire appel au *casus fœderis*. Mais il ajoute, par exemple le 12 septembre 1912, que « si le conflit avec l'Autriche entraînait une intervention armée de l'Allemagne, le Gouvernement français reconnaît à l'avance que ce serait là un *casus fœderis*, et il n'hésiterait pas une minute à remplir les charges qui lui incombent vis-à-vis de la Russie. » C'est le langage de la loyauté politique, et M. Poincaré ne pouvait pas honnêtement en tenir un autre à un allié que, par ailleurs, il avertissait et retenait chaque fois que sa politique lui paraissait pouvoir entraîner des conséquences graves. « Les textes mêmes que les communistes invoquent contiennent la réponse à leurs propres accusations, mais ils oublient de les citer. » La politique de M. Poincaré, à cette époque et à la veille de la guerre, n'a rien d'obscur; elle a été très bien expliquée, notamment par M. A. Gauvain, dans le dernier volume de l'*Histoire de France*, publiée sous la direction de M. Lavisse. M. Blum lui-même a reconnu à la tribune que, dans la crise balkanique, M. Poincaré « a fait tous ses efforts pour maintenir la paix. » Quant à son attitude en 1914, dans la séance du 5, M. Viviani, président du Conseil en 1914, lui a rendu, dans une

(1) Alfred Costes, éditeur. Le Gouvernement français vient de faire publier deux *Livres jaunes* sur les événements balkaniques de 1912 à 1914.

vibrante improvisation que liront toutes les communes de France, un éclatant et magnifique hommage. Enfin, dans la séance du 6, M. Poincaré lui-même, avec toute la force de son esprit logique et toute l'indignation de son cœur patriote, a retracé son propre rôle dans ces jours tragiques. La Chambre, avec lui, a revécu toute l'histoire de l'Europe avant et pendant la guerre. C'est la crise balkanique, la défaite des Turcs et des Bulgares, qui ont déterminé l'Empereur à accepter l'idée d'une guerre qu'il avait jusqu'alors repoussée et que le plan Schlieffen lui présentait comme une victoire certaine; ce sont aussi certaines circonstances de la politique intérieure allemande, notamment le succès des socialistes aux élections de 1912, et la campagne pangermaniste menée par le Kronprinz. L'attentat de Sarajevo ne fut que l'occasion. M. Poincaré insiste avec raison sur un fait peu connu qu'ont révélé les publications de Kautsky ; l'ultimatum à la Belgique, remis le 2 août, avait été rédigé et expédié à Bruxelles dès le 26 juillet; il y était dit que la France se préparait à envahir la Belgique. Tout était donc décidé et préparé dans les moindres détails avant la date où, au dire des Allemands, la mobilisation russe aurait entraîné la guerre. Les preuves, on éprouve quelque honte à le rappeler, sont abondantes, indiscutables. M. Herriot a rappelé le témoignage peu suspect de M. de Schœn, du 29 juillet, sur le désir de paix du Gouvernement français. Que reste-t-il donc de toutes les accusations communistes ? M. Blum, dans un discours subtil de casuiste exercé, a reproché au Gouvernement français d'avoir cru la guerre possible. Où en serions-nous s'il l'avait crue impossible ? C'est le cas de dire, avec M. Walter Berry, que certains pacifistes ont les mains sanglantes. Il est difficile de raisonner plus faux que M. Blum, ancien membre du Conseil d'État.

La Chambre, par 502 voix contre 61, a voté l'ordre du jour « réprouvant et flétrissant de toute la force de son mépris la campagne de calomnies organisée et développée au profit de l'Allemagne pour imputer à la politique de la France la responsabilité de la guerre, en dépit de l'évidence des faits et des aveux catégoriques consignés dans le traité de Versailles et formellement confirmés par le Reichstag dans la séance du 10 mai 1921. » Ne croyons pas, pour cela, que la campagne va cesser. Au contraire, elle va rebondir. Elle continuera parce qu'elle est « un outrage à la vérité et une injure à la patrie, » parce qu'elle sert certains intérêts, et parce qu'elle fait partie d'une vaste entreprise, depuis longtemps commencée, d'empoisonnement de l'esprit public. Elle continuera tant que le Gouverne-

ment ne prendra pas les mesures nécessaires pour protéger, contre cette nouvelle invasion, l'âme française. Le pacifisme communiste continue la guerre. Tel est l'aboutissement de la fausse et néfaste doctrine de la lutte des classes; elle tend à substituer, aux guerres entre nations, les guerres cent fois plus atroces entre citoyens d'une même patrie. Quand on confronte les efforts de l'Allemagne pour rejeter loin d'elle et faire peser sur d'autres épaules la chape de plomb des responsabilités, et les mensonges dont les chefs communistes cherchent à insinuer le poison dans les cerveaux français, on ne peut s'empêcher de se souvenir que le marxisme, avec son évangile de guerre civile, est né en Allemagne et qu'il a toujours, jusqu'ici, servi les intérêts allemands. Un esprit puissant et pénétrant, M. Roman Dmowski, écrivait en 1908, dans son livre *la Question polonaise* : « Le mouvement socialiste en Europe est un mode de colonisation allemande par l'idée, et le travail des socialistes allemands est un moyen de répandre l'influence allemande dans les autres pays, non qu'ils se soient proposé ce but d'une façon consciente, mais parce que tel est le résultat de leur action. »

L'assassinat de Rathenau apparaît bien, à la lumière des renseignements qui nous arrivent d'Allemagne, comme un anneau dans une chaîne qui commence aux meurtres de Liebknecht, de Rosa Luxembourg, de Kurt Eisner, pour se continuer par l'attentat auquel vient d'échapper Maximilien Harden, le directeur bien connu de la *Zukunft*, juif et démocrate lui aussi, qui depuis longtemps s'est fait une spécialité de dire sans ménagements de cruelles vérités aux Allemands. L'assassinat de Rathenau a dissipé bien des voiles; les assassins sont connus ; deux d'entre eux sont arrêtés; ils appartiennent à l'organisation « Consul, » monarchiste, militaire, pangermaniste. Une caste qui perd le pouvoir se transforme aisément en sociétés secrètes ; à ces sociétés l'élément militaire apporte des cadres et une discipline hiérarchisée. L'Allemagne de 1914, en dépit de son Reichstag et de son suffrage universel, obéissait en réalité à une caste : les hobereaux prussiens, grands propriétaires et seigneurs féodaux, soldats au service de la monarchie prussienne et de son chef le Hohenzollern, roi de Prusse par la grâce de Dieu et Empereur allemand par la force de son épée. L'unité et l'Empire n'ont pas été créés par la volonté des peuples, mais par la conquête prussienne et par le prestige des victoires du roi de Prusse. L'incident de Saverne en 1913 a montré avec éclat que, contre la caste militaire dont le roi est le chef, qui supporte le trône et qui a fait l'Empire, ni les institutions,

ni la justice, ni le Reichstag élu au suffrage universel ne peuvent prévaloir. En Allemagne seulement il existe un militarisme : il consiste essentiellement dans la réunion, entre les mains des junkers prussiens, de la grande propriété qui confère à ses détenteurs des droits de souveraineté féodale, et du haut commandement militaire. Quand nos socialistes parlent d'un militarisme français, ils prouvent qu'ils ne savent pas en quoi consiste le militarisme allemand. Il ne suffit pas d'une défaite et d'une révolution politique pour détruire à jamais des institutions si fortement enracinées dans le sol germanique. La caste subsiste et travaille; elle se recrute d'officiers sans emploi, de hobereaux ou de bourgeois ruinés par la guerre, de patriotes exaspérés par la défaite et ses conséquences. Cette vieille Allemagne a contracté alliance avec une partie des représentants de l'Allemagne nouvelle, celle de l'industrie, du commerce, de la navigation, de la « politique mondiale. » Justement inquiets pour l'avenir d'une prospérité industrielle grandie trop vite pour être solidement assise, les magnats de la richesse mobilière ont lié partie, vers 1913, avec les chefs de la caste agrarienne et militaire : c'est là, dans l'histoire des circonstances d'où est sortie la guerre, un fait capital. Cette alliance a survécu au désastre; ayant contribué à la catastrophe, elle cherche à en atténuer les effets; si l'Allemagne ne paie pas, on fera croire que la guerre n'a pas été, en définitive, une si mauvaise affaire; c'est pourquoi la politique des Helfferich, voire même des Stinnes, marche en général de pair avec celle des conservateurs allemands. Rathenau faisait exception et scandale : on le lui fit bien voir.

La presse allemande, dans les jours qui ont précédé le crime, est pleine d'avertissements prophétiques : un coup d'État est en préparation; des journaux aussi sérieux que la *Germania* (17 juin) l'annoncent; il éclatera le 24, jour de la Saint-Jean, ou le 28, anniversaire du Traité; la *Freiheit* (socialiste) du 16 annonce une Saint-Barthélemy de républicains : le parti militaire est décidé à exécuter tous les chefs de gauche; plusieurs reçoivent des lettres annonçant que leur sort est décidé; depuis longtemps la brochure *Auf gut Deutschland* a donné la liste des condamnés : le 5, c'est l'attentat contre Scheidemann; le 24, Rathenau est tué; le 1er juillet Harden est blessé. Le coup d'État avorte en un complot d'assassins. C'est la terreur. Georg Bernhardt est menacé de mort; H. von Gerlach s'enfuit ou se cache. Le Gouvernement décide de prendre des mesures énergiques : les manifestations sont interdites dans toute l'Allemagne, l'état de siège

est proclamé à Berlin, des arrestations nombreuses sont opérées; les chefs réactionnaires les plus compromis, Helfferich, le comte Westarp, Ludendorf, s'éclipsent. Les funérailles de Rathenau sont, au Reichstag, l'occasion de discours sérieux, mesurés, énergiques : la République allemande est en danger; on se groupe pour la defendre, on ne veut pas retomber sous la dictature militaire des brouillons qui ont conduit l'Allemagne au désastre. Le dimanche 3, se déroule, dans les rues des quartiers du centre de Berlin, une de ces manifestations silencieuses, disciplinées, comme on n'en voit qu'en Allemagne; pas de police; plusieurs centaines de mille hommes, femmes, enfants, groupés en *vereine* (associations), en syndicats, défilent sérieux, tristes; ils portent des pancartes où sont inscrits leurs revendications et leurs vivats; peu de cris; seulement quelquefois un chant sourd et grave, l'Internationale ou la Marseillaise des ouvriers. Dans la plupart des villes d'Allemagne des manifestations semblables sont organisées; à Darmstadt, au lendemain de l'assassinat, le sang a coulé; à Lubeck, au conseil municipal, les bustes de Bismarck et de de Moltke sont brisés. Le mouvement a partout un caractère socialiste, antimilitariste, républicain. Un projet de loi pour la protection de la République, déjà approuvé par le conseil d'Empire par 48 voix contre 18, est soumis au Reichstag; il édicte des peines graves pour réprimer non seulement les complots, mais toute préparation d'attentat, toute complicité, ne fût-ce que celle du silence, toute insulte contre un membre du Gouvernement, contre la constitution ou le drapeau républicain. Le projet sera sans doute voté, mais sera-t-il appliqué? Le Gouvernement n'a pas osé aller jusqu'à l'expulsion immédiate des princes des familles ayant régné en Allemagne. Une majorité nouvelle, plus forte, se forme au Reichstag; elle comprend le Centre, les démocrates et les deux fractions du parti socialiste. Les indépendants vont recevoir deux portefeuilles dans le ministère Wirth remanié et consolidé. Ainsi, l'assassinat de Rathenau a obligé le Gouvernement à affirmer une politique plus énergiquement républicaine; il a mis en présence les forces sociales des deux Allemagnes historiques.

Il a aussi accentué les divergences entre Munich et Berlin. Le ministère du comte Lerchenfeld a toujours cherché à atténuer ces dissonances et la visite du président Ebert à Munich, au commencement de juin, a été, malgré quelques manifestations hostiles, une démonstration de l'attachement de la capitale bavaroise à l'unité du Reich, ce qui ne veut pas dire à la centralisation berlinoise. La force

du parti monarchiste est dans les campagnes, dans les associations de paysans. La Bavière est le centre, la forteresse du militarisme et du monarchisme; Ludendorf y fait souvent sa résidence. Mais le chef des ligues de paysans, le Dr Heim, si monarchiste qu'il soit en théorie, hésite à déclencher un mouvement de restauration dont il n'est pas possible de mesurer les conséquences. Si le Gouvernement de Berlin devenait plus socialiste, le parti des paysans manifesterait plus librement ses préférences pour une politique monarchiste, réactionnaire et cléricale; mais, en Bavière même, il se heurte à l'opposition des protestants démocrates et des ouvriers socialistes de la Franconie. Si les Wittelsbach remontaient sur le trône à Munich, peut-être verrait-on la Franconie se séparer et proclamer la république à Nuremberg ou à Bamberg. « La cause de la nervosité et des préoccupations qui grandissent de nouveau est en Bavière, » écrivait la *Gazette de Francfort* du 2 juillet. La Bavière s'abstient de manifestations en l'honneur de Rathenau et en exécration de ses assassins. Signe des temps! Il existe toujours, entre la Bavière et le Reich, une « ligne du Mein » faite de traditions divergentes, de malentendus historiques; mais, si cette ligne distingue, elle ne sépare pas; il serait aussi faux d'en exagérer l'importance que d'en nier la réalité.

Dans le Reich, la situation des monarchistes est moins forte qu'on ne la dépeint parfois en France. C'est le comte Reventlow qui disait dernièrement : « On ne relève pas la monarchie aussi simplement qu'une chaise renversée. » Les monarchistes ne sont pas d'accord sur le monarque qu'il faudrait : un Hohenzollern ou un Wittelsbach? Guillaume II ou son fils, ou son petit-fils ou quelque prince d'une branche collatérale? L'assassinat de Rathenau a augmenté ces difficultés, renforcé ces obstacles. Il a posé, plus nettement que jamais, l'une en face de l'autre, la vieille Allemagne et l'Allemagne nouvelle. Verrons-nous, comme en France, la République, issue de la défaite et de la révolution, s'installer et durer, ou bien le triste interné d'Amerongen, ou quelqu'un des siens, s'asseoir sur le trône royal de Prusse et ceindre la couronne impériale? La question, si importante qu'elle paraisse, n'est que secondaire, car s'il est aisé, dans les questions purement intérieures, de discerner en Allemagne deux ou plusieurs tendances qui s'opposent et se combattent, dès qu'il s'agit de maudire la France, de résister au Traité, de ne pas payer, on n'en trouve plus qu'une. Seuls les procédés diffèrent. Rathenau estimait plus habile et plus prudent d'exécuter partiellement le Traité pour mieux en éluder l'exécution complète et sa

politique se colorait d'une fidélité relative à la signature donnée; d'autres croient pouvoir, dès maintenant, se dispenser de toute politique d'exécution; ils n'exécutent que leurs adversaires. Les deux méthodes, au fond, se rejoignent. Encore est-il que les modalités, pourvu que nous n'en soyons pas les dupes, ont leur importance. Le langage d'un Rathenau ne peut pas être le même que celui d'un Helfferich, mais les paroles restent et créent des courants d'opinion; les hommes demeurent toujours plus ou moins prisonniers des mots qu'ils ont prononcés ou écrits.

Tout le problème allemand est d'ordre psychologique et non pas financier; c'est ce que le Comité des Banquiers n'a malheureusement pas compris. Si la mentalité allemande ne se transforme pas, si les maîtres de la jeunesse et les conducteurs de l'opinion continuent à enseigner que l'Allemagne n'est pas coupable de la guerre, qu'elle n'a jamais lésé le droit des gens, que d'ailleurs elle n'a pas été vaincue, mais temporairement réduite à l'impuissance par la révolution, qu'enfin elle est victime des pires injustices en Silésie, à Dantzig, sur la Sarre, sur le Rhin et même en Alsace-Lorraine, l'Allemagne restera un grand danger pour la paix de l'Europe, quel que soit le régime, monarchie ou république, sous lequel elle vivra. Tout ce qu'on peut dire c'est que la République, ou tout au moins certains républicains, paraissent plus favorables au développement d'un esprit pacifique et hostile au militarisme prussien. Bismarck, après 1871, fit un raisonnement analogue et il est hors de doute, — le procès d'Arnim suffirait à l'établir, — qu'il a favorisé l'établissement en France d'une république; il redoutait l'alliance des vaincus de Sedan et des vaincus de Sadowa sous les auspices du Saint-Siège et l'influence qu'une telle association pourrait exercer sur les populations catholiques du Rhin. Le calcul paraissait savant et l'était peut-être; et pourtant la République française s'est alliée au Tsar de Russie et ce sont les armées de la République qui ont vaincu et détruit l'empire fondé par Bismarck. Il y a plus de chances pour qu'une monarchie, surtout avec les Hohenzollern, soit fidèle à la tradition prussienne, plus de chances, au contraire, pour qu'une république revienne aux traditions libérales allemandes de 1813 et de 1849; mais ces traditions sont, elles aussi, foncièrement nationalistes et anti-françaises. Et, c'est là, pour l'avenir, le danger.

Désarmer l'Allemagne ce n'est pas seulement prendre ses canons et ses mitrailleuses, ce serait obtenir l'apaisement des esprits; il faudrait d'abord désintoxiquer l'esprit allemand des formules

dangereuses que Fichte, Hegel et surtout ceux qui, plus tard, ont vulgarisé leurs doctrines en les exagérant et en les faussant, ont introduites dans l'esprit germanique; il faudrait que les Allemands cessassent de se croire une race élue par Dieu pour régenter l'univers, et que leurs professeurs d'éthique ne proclamassent pas l'identité du Juste et du Bien avec l'intérêt de l'État allemand. Problèmes d'ordre moral et psychologique, qu'un événement comme la mort de Rathenau dresse devant nos esprits dans toute leur complexe réalité, mais que la politique est, à elle seule, impuissante à résoudre.

Le chancelier Wirth, au lendemain de l'assassinat de Rathenau, a prononcé devant le correspondant de *l'Écho de Paris* une phrase qui appelle des réflexions. Pourquoi, a-t-il dit, la France n'a-t-elle pas, depuis l'armistice, « soutenu en Allemagne les honnêtes gens, encouragé les partis démocrates? » Beaucoup de Français se sont posé et ont posé la même question, si angoissante pour notre avenir national. Nous croyons, pour notre part, qu'en 1919 surtout, la France aurait pu avoir en Allemagne une politique plus active et plus éclairée, mais cette politique ne pouvait être que très discrète et prudente. A plus forte raison le doit-elle rester aujourd'hui. Ces divergences, ces divisions parfois aiguës qui opposent en Allemagne les partis et les tendances, la vieille Allemagne à l'Allemagne nouvelle, on peut presque dire qu'elles ne se traduisent dans leur politique que dans la mesure où la nôtre semble les ignorer. Il est naturel qu'un grand peuple repousse, dans sa politique intérieure, toute ingérence de l'étranger. Ce qui précisément fait la difficulté de notre position actuelle vis-à-vis de l'Allemagne, c'est que nous ne pouvons rien abandonner, sans nuire gravement à nos intérêts essentiels, de ce que M. Wirth et ses amis pourraient souhaiter d'obtenir de nous pour consolider leur situation intérieure, c'est-à-dire une réduction de la dette allemande, ou l'évacuation des territoires occupés. C'est toujours là qu'il faut en revenir. Les ministères qui ont, comme celui du Dr Wirth, adopté une politique dite d'exécution, se sont montrés ou aussi réfractaires ou plus faibles que ceux qui affichaient une politique de résistance. Si nous voyions s'apaiser en Allemagne la campagne de calomnies et de mensonges qui s'y étale, et qui, après s'être, pendant la guerre, acharnée contre l'Angleterre, ne vise aujourd'hui que la France, c'est alors que peut-être nous pourrions croire à la sincérité du gouvernement de Berlin et à son pouvoir.

Les événements de Silésie nous apportent une preuve douloureuse des effets d'une telle propagande. Les troupes françaises d'occupa-

tion ont montré, depuis tant de mois qu'elles sont dans le pays, un esprit de discipline et une modération d'autant plus méritoires qu'elles n'ont jamais cessé d'être en butte aux provocations et aux attentats. Pour tant de braves chasseurs assassinés traîtreusement, aucunes représailles. Qu'auraient fait les Allemands en pareil cas? A défaut des coupables, ils auraient pris les maires et une dizaine d'otages et les auraient fusillés. Les autorités françaises ont cru pouvoir compter sur la justice allemande; elles attendent encore des châtiments proportionnés aux crimes. Actuellement, même dans les territoires que nos troupes évacuent pour les rendre aux Allemands, il ne se passe pas de jour où des soldats français ne soient attaqués, assassinés, molestés; c'est une véritable guerre qu'il faut mener là-bas contre les organisations militaires secrètes, et les coupables bénéficient toujours de la complicité des autorités allemandes. Les troupes françaises en Silésie ont impartialement maintenu l'ordre et la paix entre Polonais et Allemands : voilà comment le Reich les en remercie. Il est juste du moins qu'au moment où elles quittent un pays où elles laissent des morts, hommage leur soit rendu.

La justice allemande admet comme un axiome qu'un Allemand ne saurait avoir tort. Le procès du médecin Michelson, tortionnaire des prisonniers français, bourreau des malades, l'a montré une fois de plus; il a été, d'un bout à l'autre, scandaleusement partial pour aboutir à un acquittement qui n'est qu'un déni de justice. La cour de Leipzig vient en revanche de condamner aux travaux forcés à perpétuité un certain Leoprechting qui avoue, faussement d'ailleurs, avoir été l'agent du ministre de France en Bavière. Il s'agit sans doute d'une machination de la police allemande destinée à compromettre la légation de France dont la présence exaspère les pangermanistes. Et M. Wirth se plaint que la France n'ait pas de politique en Allemagne!

Ce moment était-il particulièrement opportun pour que M. Lloyd George déclarât, dans une assemblée baptiste, que l'heure lui paraissait venue d'admettre l'Allemagne dans la Société des Nations? Le Premier britannique n'imagine-t-il pas qu'avant de faire cette confidence publique à ses coreligionnaires, il eût été d'un bon allié d'en avertir d'abord la France, la Belgique et les autres États. C'est toujours le même procédé; on place la France en présence d'une décision prise et publiée, afin de prévenir toute opposition de sa part. Si nous usions de telles méthodes, la presse anglaise se plaindrait : elle aurait raison.

Les événements de cette quinzaine ont précipité une nouvelle

chute du mark. Il y a un an, la livre sterling valait 280 marks; elle en vaut aujourd'hui environ 1 800. Le problème des réparations ne s'en trouve pas simplifié. Mais la nécessité d'établir, sous les auspices de la Commission des réparations, un contrôle sur les finances de l'Allemagne apparaît plus urgente que jamais. Le comité des garanties qui s'est transporté à Berlin sous la présidence de M. le contrôleur général Mauclère y travaille activement et paraît jusqu'ici rencontrer quelque bonne volonté de la part des autorités allemandes. M. Walter Berry, dans son charmant et vigoureux discours au banquet de la Chambre de commerce américaine en l'honneur de l'« Independence Day » (4 juillet) disait, entre autres vérités optimistes : « Une caisse de la dette à Berlin aurait vite fait de rétablir les bilans économiques truqués, de supprimer la planche à assignats, les dépenses dilapidantes, l'exportation des capitaux. Ce serait le premier pas vers la solution du problème, insoluble jusqu'ici, de la stabilité de l'Europe. » Mais n'est-il pas déjà trop tard? La catastrophe du mark n'est-elle pas sans remède et ne va-t-elle pas à bref délai obliger les Alliés à des résolutions graves? Le problème des réparations n'est pas franco-allemand; il intéresse tous les États, même ceux qui furent neutres. L'égoïsme, en politique, est souvent la pire des fautes. Il faudra trouver une solution internationale dans l'esprit que nous essayions de définir il y a quinze jours.

En attendant, le Gouvernement français s'engage résolument dans la voie des réparations en nature : solution partielle, faute de mieux, dont l'application n'ira d'ailleurs pas sans difficultés. La commission inter-ministérielle présidée par M. Colrat, adoptant les projets de M. Le Trocquer, ministre des Travaux publics, a décidé d'entreprendre, avec le concours de la main-d'œuvre et du matériel allemands, cinq grands travaux : aménagement du Rhône, de la Dordogne moyenne, de la Truyère, tunnel de Saint-Maurice à Wesserling dans les Vosges, canal du Nord-Est joignant la Sarre, la Moselle, la Meuse et l'Escaut. Ces travaux représentent ensemble une dépense de 4 milliards 824 millions; le plus considérable, l'aménagement du Rhône, durera dix ans avec 12 000 ouvriers allemands. Des précautions seront prises pour que les Allemands soient aussi peu que possible en contact avec la population et soient le moins possible obligés de dépenser des francs; ils seront logés dans des camps, payés en marks, nourris par les entrepreneurs allemands qui exécuteront les travaux sous la direction des ingénieurs français. On peut espérer qu'ainsi de grandes entreprises productives seront

menées à bien dans l'intérêt de l'industrie, du commerce, de l'agriculture française; mais le déficit de nos budgets n'en sera pas comblé, au contraire, puisqu'une partie des dépenses incombera à l'État français. Commencées dès 1919, les réparations en nature auraient pu avancer dans une large mesure l'œuvre des réparations; elles ne peuvent plus offrir, en 1923, qu'une solution intéressante mais relativement secondaire de la question des réparations. Politiquement et économiquement, le problème reste intact.

M. Parmentier, directeur du mouvement des fonds au ministère des Finances, vient de partir pour les États-Unis. Il a précisément pour mission d'expliquer aux Américains l'intime connexion de la question des dettes interalliées et de celle des réparations. M. de Jouvenel a établi, à la tribune du Sénat, que si les États-Unis et l'Angleterre exigeaient dès maintenant le paiement des dettes que la France a contractées envers elles pour la commune victoire, les annuités exigibles équivaudraient à 1657 millions de marks-or, tandis qu'elle ne recevrait de l'Allemagne, — à supposer que l'Allemagne payât, — que 1560 millions, soit un déficit de 97 millions de marks-or (environ 300 millions de francs-papier). Ce serait la ruine. La France ne renie pas ses dettes envers ses alliés, mais elle est hors d'état, actuellement, de les payer, à moins qu'ils n'acceptent en paiement, ce qui serait de toute justice, une fraction de notre créance sur l'Allemagne.

M. Parmentier aura aussi l'occasion de combattre, aux États-Unis, l'opinion, répandue par la propagande allemande, que la France a un trop fort budget de la guerre, et que, si les Américains n'exigent pas sans délai tout leur dû, elle en profitera pour attaquer ses voisins et faire des conquêtes. On l'a tant répété que de bonnes gens ont fini par le croire! C'est précisément pourquoi il semble inopportun de soulever la question du désarmement comme lord Robert Cecil vient de le faire à la Commission temporaire mixte des armements, réunie sous les auspices de la Société des Nations. Que la France paraisse seulement faire des objections, voilà un thème à de nouvelles variations gallophobes pour toute la presse socialiste, germanisante ou simplement naïve et mal éclairée; qu'au contraire elle s'engage sur cette pente savonnée au bas de laquelle il y a l'invasion, c'est un encouragement pour l'Allemagne à ne pas payer et, pour tous les éléments de désordre, à ne pas désespérer. Le projet de lord Robert Cecil, en lui-même, reflète d'ailleurs les bonnes intentions de son auteur et le souci de justice qui l'anime; il a soin

de stipuler que tout désarmement devrait être général et aurait pour condition préalable une « alliance défensive générale de tous les pays intéressés » ; il ajoute même que, dans le cas où « un pays court tout particulièrement risque d'être attaqué, des mesures spéciales devraient être prises au préalable pour sa défense. » Mais il faudrait s'entendre d'abord sur le sens du mot désarmement. Un pays qui n'a pas de bateaux de guerre peut à la rigueur être réputé désarmé sur mer. On ne cache pas un cuirassé dans une cave, tout au plus un sous-marin démonté; mais des canons, des mitrailleuses ? Les hommes sont toujours là et les sociétés de gymnastique, de tir, peuvent servir à les exercer, à les encadrer. Enfin il faut bien dire qu'aucune garantie ne nous donnerait la même sécurité qu'une solide armée nationale ; l'exemple du traité de Versailles, signé par le Président des États-Unis lui-même et rejeté ensuite par le Sénat, nous a rendus défiants. Quelle signature obligera irrévocablement un État à venir au secours de son voisin attaqué? Le vote d'un Parlement peut toujours défaire ce qu'un ministre ou un chef d'État aura signé, renier même les résolutions adoptées dans une autre session par une autre majorité. Le Gouvernement français a établi d'ailleurs, par des chiffres irréfutables, qu'il a, plus que tous les autres, réduit ses armements depuis 1919. Si l'on compare le budget de la guerre des grands pays en 1914 et en 1922, on constate qu'aucun n'a augmenté ses dépenses militaires moins que la France : 90 pour 100 contre 174 pour les États-Unis, 181 pour l'Angleterre, 275 pour l'Espagne, 290 pour le Japon, 390 pour l'Italie. Les dépenses françaises sont, en francs-or, de 1823 millions, celles du Japon de 1900, celles de la Grande-Bretagne de 4300, celles des États-Unis de 6100. La France a donc donné l'exemple d'un désarmement raisonnable et compatible avec sa situation en Europe et dans le monde; elle continuera, dans la mesure où elle le jugera possible, mais elle n'acceptera pas, sur ce point, d'injonctions ou de conseils, si désintéressés qu'ils puissent paraître. L'armée française est, en Europe, le plus puissant facteur d'ordre et de paix : l'affaiblir, ou simplement parler de la réduire, c'est accroître les chances de guerre.

René Pinon.

Le Directeur-Gérant : René Doumic.

r
s
t
s
t
a
r
n
s
r,
e
e
ar
t,
at
-
a
n
s,
es
es
té
74
00
en
la
a
le
la
ce
nt
ur
e,

di
p
m
si
sc
la

J

Je
ge
fo
di

qu
m
m
le

M-

LETTRES DE JEUNESSE

1870-1874

Lorsque la guerre éclata, en août 1870, Denys Cochin n'avait pas dix-neuf ans. A La Roche, en Seine-et-Oise, où il se trouvait chez ses parents, vint à passer, musique en tête, un régiment de cavalerie en marche vers la frontière : aussitôt il sollicita de son père la permission de s'engager pour la durée de la guerre. Ses premières lettres sont datées de Vienne où se trouvait le dépôt du 8e régiment de lanciers.

Vienne, dimanche 28 août 1870.

Ma chère maman (1),

Je suis tout confus de penser que je ne vous ai pas écrit depuis huit jours. Mais aussi quels huit jours j'ai passés! Toujours la lance ou le sabre au poing, à pied ou à cheval. Je sais mon exercice sur le bout du doigt, grâce à l'obligeance du capitaine instructeur, qui m'a fait manœuvrer quatre fois par jour, avec le seul Montbel pour camarade, et un brigadier spécialement attaché à nous.

Je pense que vous avez été aussi heureuse de revoir papa, que j'ai été triste de le quitter. On n'a plus de sentiments médiocres à présent : on passe des moments bien rudes, et des moments de grande joie. Certes, depuis huit jours, j'ai éprouvé les uns et les autres.

Je ne sais pas encore la date exacte de mon départ, je pense

(1) Sauf indication contraire, toutes ces lettres sont adressées à M. et Mme Augustin Cochin.

pourtant qu'il sera très prochain. Hier, en arrivant à la caserne, on m'apprend qu'une dépêche de Paris ordonne l'envoi immédiat d'un escadron de 140 hommes. Vous jugez si je cours après les officiers pour demander d'en être. Le capitaine instructeur, M. de la Gasnerie, me répond que l'escadron ne partira guère avant jeudi et qu'alors il pourra sans doute m'y mettre. Voilà ce que j'espère.

Adieu, ma bonne maman ; je pars pour la messe. Ne craignez rien pour moi. Dieu me protégera et je ferai mon devoir.

Votre dévoué, respectueux et heureux fils.

DENYS.

Vienne, septembre 1870 (1).

Ma chère maman,

L'escadron de guerre est parti et je n'en suis pas. Cela m'a fait le cœur bien gros. Tous mes camarades étaient réunis dans la cour, avec leurs chevaux frais et piaffants, leurs paquets ficelés sur la selle, et les banderoles de leurs lances flottant au vent. Ils sont partis au milieu d'une fanfare ravissante et des cris de joie. Ceux qui restent, les trop vieux ou trop jeunes, allaient donner des poignées de main à leurs amis, et souhaiter un prompt retour à beaucoup de camarades qui ne reviendront pas. Moi, je n'avais jamais eu autant de chagrin depuis le départ de papa, et je pleurais un peu dans mon coin. Mais cela est vite passé.

Aujourd'hui la joie me revient très fort, parce qu'après les dérangements du départ on repense à nous. Le capitaine de la Gasnerie nous rend un brigadier, qui nous fera manœuvrer quatre fois par jour, et ensuite partira avec nous. Quand sera-ce? Le major m'a dit plusieurs fois aujourd'hui : « Vous voudriez bien être déjà là-bas. » Vous jugez si je lui répondais invariablement oui. Je crois que cela ne tardera pas. Peut-être enfin partirons-nous au commencement de la semaine.

(1) De ces lettres écrites par Denys Cochin en août 1870, il serait singulièrement émouvant de rapprocher celles qu'écrivait, en août 1914, cet admirable Augustin Cochin, qu'attendait une mort glorieuse. A quarante-quatre ans de distance, les mêmes événements ont éveillé chez le père et le fils, les mêmes sentiments exprimés presque dans les mêmes termes.

A Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans.

Vienne, dimanche 3 septembre 1870.

Monseigneur,

Permettez à un humble conscrit de vous remercier du grand honneur que vous lui avez fait. Vous m'avez écrit le jour de ma première communion; et vous m'écrivez encore le jour de mon engagement. Je suis bien fier et bien ému d'avoir été béni par vous dans ces deux grands jours de ma vie. Dieu m'a fait alors chrétien, et je ne doute pas de le rester. Aujourd'hui, Dieu m'apprend à aimer mon pays. Je sais, Monseigneur, que ces deux grands amours de la Foi et de la Patrie, encore bien étroits et bien incomplets dans mon âme, ont été la lumière de votre belle vie. Aussi je me réjouis de voir mes faibles efforts encouragés par vous.

Cependant Dieu n'a pas exaucé mes prières. Le bouleversement de l'État a retardé notre départ; nos officiers ne reçoivent point d'ordres et j'ai bien peur de voir finir honteusement cette guerre, sans aller au feu. J'espère que Dieu épargnera cet outrage à ma conscience de soldat; je l'en supplie tous les jours; et je ne crains pas, Monseigneur, sachant votre bonté, de vous demander aussi vos prières pour moi.

Vienne, 6 septembre 1870.

Cher père,

Je reviens de l'exercice et je n'ai qu'à peine le temps de vous dire un mot avant cinq heures. Ne craignez rien pour moi. Je vais très bien et j'ai bon courage. La ville est calme, quoique ornée d'une affreuse idole de la Liberté en bonnet de coton rouge et d'un manche à balai qu'ils appellent arbre. Voilà le paganisme stupide qui dégoûte de la République. On parle des Droits de l'homme, et on joue à la poupée.

Je me raidis parce que vous me le dites; mais avouez qu'il sera cruel de brosser à Vienne un cheval pacifique, vendredi prochain, quand les Prussiens seront autour de Paris. Le major, s'il a du cœur, ne peut-il écrire au ministre quelconque de la Guerre qu'il est prêt à partir, avec quatre cents chevaux? Au moins il aurait un ordre : tandis qu'il prétend ne rien savoir, accusant le Comité provisoire de saisir ses dépêches, et

trop heureux quand je veux bien lui montrer vos lettres. Le 4ᵉ lanciers s'est révolté hier d'impatience; M. des Roys a calmé ses hommes, comme il devait le faire, avec calme et assez de dignité; mais sans sévir : que pouvait-il faire à des anciens soldats arrachés à leur petite situation et demandant, après neuf ans de service, à se battre ou à rentrer chez eux?

Ce que je vous dis là, personne ne le sait; je ne voudrais pas le dire, car les officiers sont toujours excellents pour moi et le commandant surtout. J'avais craint, à votre départ, un changement qui n'est pas du tout survenu. Je suis dans le peloton du petit maréchal des logis Murat, qui est distingué et charmant. J'ai tous les meilleurs chevaux; et nous faisons de temps en temps, sous prétexte de faire des reconnaissances, les courses les plus insensées. L'autre jour, six ensemble, avec le plus casse-cou des brigadiers, nous avons passé deux heures dans les montagnes, à travers les champs de blé et de pommes de terre, par dessus haies et fossés. J'ai failli rouler avec mon cheval dans un ravin; mais je ne m'étais jamais tant amusé.

Je m'amuse beaucoup à nos promenades, parce que je mène toujours la colonne, étant en somme le meilleur cavalier, et que je vais à peu près où je veux. Inutile de vous dire qu'il n'y a point de chemins pour nous. Nous dérangeons les paysans qui tremblent devant nos lances; et l'autre jour nous sommes grimpés assez haut pour épouvanter une bergère et son troupeau de chèvres. Notre brigadier m'accorde aussi à l'exercice une supériorité marquée sur mes sept ou huit collègues, mais il me trouve « fantaisiste. » Je ris de retrouver près de cette vieille culotte de peau la même querelle que me faisaient mes professeurs de rhétorique et de philosophie. Pourtant je me demande à quel point on peut faire entrer la fantaisie dans les moulinets de la lance.

Voilà de bien petites choses, mon cher papa. Mais sans doute vous me le pardonnerez; car elles me gardent un peu la joie au cœur. Les grandes, quand j'y pense, sont trop navrantes, et j'en détourne mon esprit pour ne pas me ronger. Maman me demande où est l'escadron parti la semaine dernière. Croiriez-vous qu'il est encore à Lyon!

Vienne, dimanche 10 septembre 1870.

Quels beaux articles vous avez faits (1), mon cher papa, et comme vous employez bien le temps qui vous reste avant la bataille! Vous devez être bien heureux d'être si utile. Je recommence à mettre toute ma fierté, toute mon ambition en vous; les illusions que j'avais eues pour moi-même sont bien passées; car il est trop clair maintenant que nous n'irons même pas au feu. Le colonel n'est plus là; le major est ahuri, le ministre ne songe pas à un petit dépôt de province; et je me rappellerai plus tard la cité de Vienne comme le tombeau de mon premier enthousiasme patriotique. C'est bien dur. Mais dans tout cela vous me consolez et je me réjouis, dans mon existence stupide, des beaux exemples que vous donnez à Paris. Il est impossible d'être plus éloquent que votre dernier article sur l'opportunité des prières, avant le combat.

Cette rude séparation, ces malheurs horribles, me font mieux comprendre combien j'étais heureux auprès de vous et comme je vous aime tous. Mais cette pensée ne m'affaiblit pas, bien loin de là; je relève le front et je me sens fort en pensant à vous. C'est vous qui faites que le courage ne me manque pas; la certitude de ma foi et la joie d'avoir le cœur pur me soutiennent aussi. Je n'aurais même aucun chagrin si je pensais que le temps présent peut être plus tard un beau souvenir dans ma vie, au lieu d'être un souvenir de honte. Avoir été soldat sans combattre en un pareil temps! Fumer des cigares à Vienne pendant que les Prussiens assiègent Paris!

Je ne sais rien de la marche sur Lyon. Le bruit en a été accrédité, puis démenti. Ce que je sais, c'est que le comité provisoire emprisonne des magistrats, entre autres M. Sensier, des prêtres, des religieux, etc. Le préfet Challemel-Lacour n'y peut rien. Ici, M. Dubuisson a été plusieurs jours prisonnier chez lui, puis expédié je ne sais où sous bonne garde. Il paraît que cela s'appelle la liberté. Je ne l'aurais pas cru; mais d'ailleurs, notre idole en bonnet de coton n'en dit rien, et notre manche à balai jaunit paisiblement devant l'hôtel de ville. On hurle plus que jamais; les nouveaux conscrits assassinent la ville de leurs tambours; sauf cela tout est fort bien. Je crois qu'ils crient si fort pour ne pas entendre le canon prussien.

(1) Dans le journal *le Français*.

MINISTÈRE DE LA MARINE
ET DES COLONIES
Cabinet du Ministre (1)

Tours, lundi, 1870.

Chers bons parents,

J'espère que M. Revillod arrivera à Paris pour vous donner mon petit mot. Je suis dans la joie parce que je sais que vous allez tous bien, parce que mon escadron s'est enfin mis en marche, et parce que je vous écris de chez M[me] Fourichon, qui est pour moi d'une bonté sans égale.

J'ai tant de choses à vous dire que je ne sais par où prendre : je commence par les faits, car ma lettre jusqu'ici est un logogriphe. Je suis parti de Vienne samedi matin en chemin de fer, et arrivé à Poitiers aujourd'hui lundi à midi. J'avais à peine dessellé mon cheval qu'on m'appelle à la sous-intendance, puis au café des officiers : j'y trouve mon nouveau colonel nommé Basserie, qui me dit que le ministre de la Guerre me fait demander. Étonnement général parmi les camarades. Je vais au chemin de fer. En route, je trouve mon capitaine commandant, M. Berthier de Lasalle, qui me supplie de ne pas me laisser garder à Tours, disant qu'il tient à moi, que je suis un garçon d'avenir et cent choses aimables. Je pars et je trouve ici M[me] Fourichon, qui m'offre d'être porte-fanion du général Bourbaki. J'ai refusé, parce que je commence à aimer beaucoup mon escadron, mes camarades et mon cheval. D'ailleurs, M[me] Fourichon me fait nommer brigadier. Ce soir je dîne ici avec des généraux : c'est bien beau, même pour un brigadier.

Je vous dirai maintenant comme tous les conscrits, que je me porte à merveille. J'ai couché depuis deux nuits dans des wagons de marchandises ouverts à tous les vents : j'ai eu un froid de chien, mais pas le plus petit rhume.

Quelle joie d'avoir eu de vos nouvelles ! Quelle joie de partir enfin ! Je suis bien heureux. Je vous embrasse tous de tout mon cœur et je veux tâcher de me conduire aussi bien que vous le faites à Paris.

(1) Denys Cochin a quitté Vienne, et, à Tours, il a été accueilli par l'amiral Fourichon, ancien ami de son père. M. Revillod fut un des premiers aéronautes qui soit sorti de Paris, mais qui n'y rentra pas.

Octobre 1870.

Cher père,

Décidément je pars avec le général Bourbaki. Je suis maréchal des logis et porte-fanion. J'avais hésité à cause des amique je laisse, Bonnières par exemple, qui s'était engagé pour moi. Mais M[me] Fourichon me presse d'accepter, M. Lavedan me le conseille aussi : j'accepte donc. Il est certain que c'est un très bel avancement et un poste de confiance près d'un fort brave homme. Je partirai pour Lille demain sans doute, ou après-demain.

Au comte Benoist d'Azy.

Lille, 1er novembre 1870.

Mon bon grand père,

... Combien la fête de tous les saints est lugubre après tant d'affreuses nouvelles, et surtout après la capitulation si inattendue de Metz ! Je suis bien impatient de savoir ce que vous pensez de ce dernier malheur. La plupart des Lillois appellent le maréchal Bazaine un traître : nos officiers d'État-major en font un héros ; je ne sais que penser, surtout quand je songe que le vaillant Changarnier était à Metz et qu'il n'eût pas permis une lâcheté. Quoi qu'il en soit, ces désastres passent la raison, et on n'aperçoit point de porte de salut pour la pauvre France, si saint Denys et saint Louis, ses nobles patrons, n'ont point aujourd'hui invoqué Dieu pour elle.

Notre général prépare et forme ici une armée de marche : je suis malade d'impatience en attendant qu'il ait fini. Peut-être serons-nous partis dimanche prochain : Dieu le veuille ! On m'a déjà donné un cheval : c'est une immense bête, qui a été montée par un uhlan.

Tours, 23 novembre 1870.

Mon cher grand père,

Me voici revenu à Tours avec mon général ; et j'y arrivais avec l'espérance de continuer incessamment jusqu'à Nevers. Quelle joie, si ç'avait été vrai ! Mais le général refuse le commandement de l'armée de Nevers ; au moins je le crains bien, et hier il paraissait décidé. Il est indigné de la façon légère dont M. Gambetta le traite, avec des ordres et des contre-ordres incessants et inexpliqués. S'il se retire, j'irai sans doute

rejoindre mon escadron à l'armée de la Loire; j'aurai gagné à ce retard d'un mois le grade de maréchal des logis.

Tours, 29 novembre 1870.

Mon bon grand père,

Je reste porte-fanion, comme vous le désiriez : le général Bourbaki s'est décidé à accepter le 19e corps qui est à Tours. Quel dommage qu'il se soit fait prier huit jours et ait perdu le commandement de Nevers! Maintenant nous nous établissons ici pour je ne sais combien de temps; et ce retard fait que j'hésite beaucoup à me réjouir, comme vous, de la décision de mon général. La pensée de partir tout de suite me rendait bien heureux. Songez que dans quinze jours il y aura quatre mois que je suis soldat et que je ne fais rien. On dit que notre 19e corps est presque entièrement formé. Mais quand marchera-t-il? Peut-être pas avant la paix. En même temps je vois venir à Tours des lettres désolées de mon père qui demande aux ingénieurs d'Orléans de mes nouvelles, et se figure toujours que je suis en danger. Je souffre beaucoup de ces inquiétudes que rien ne justifie encore.

A ***

Bourges, samedi 16 décembre 1870.

Cher ami,

Quelle joie que ta lettre! Il y a un mois que je suis vraiment sorti de notre monde, sans recevoir une lettre de nouvelles, un mot qui me rappelle mes parents, mes amis, ma vie d'autrefois. Je sens maintenant combien je vous aimais, toi, Broglie, mes frères, ma mère et mon père, à voir combien je vous regrette. Depuis un mois bientôt je fais campagne et, en échange de tant de réalités d'abord et ensuite de tant de souvenirs perdus, je n'ai sous les yeux que des horreurs. Tu me demandes ce que je vois, je veux te le dire.

Quand je suis gaiement arrivé à l'armée de la Loire, suivant le brillant Bourbaki, monté sur un beau cheval, content de moi et des autres, j'ai commencé par voir les routes semées de malheureux blessés qui se traînaient vers Orléans, vêtus de haillons, sans souliers, pâles de froid et de souffrance. Nous allâmes coucher le premier jour près de Bellegarde, dans un petit château voisin des camps du 18e corps. Je ne vis rien le soir qu'un grand encombrement de charrettes dans les rues de

la ville. Mais le matin, à travers les fenêtres, couvertes de givre, je vis de grands carabiniers sales, avec leur manteau rouge en loques, et leurs sabres rouillés traînant derrière eux en sonnant la ferraille, qui volaient du bois et des poulets autour de notre petit château. C'était pitié.

Deux heures après, le général faisait le tour des camps et je le suivais à cheval. Figure-toi des collections de mendiants serrés par huit ou dix autour de grands feux, où cuit leur maigre pâture, puis des cheveux écorchés, serrés les uns aux autres en longues files et tremblants de froid. Tout cela serrait le cœur et cependant j'ai vu bien pis. Deux jours après, le général voyait son armée serrée sur les bords de la Loire. Il la tira d'affaire par son énergie ordinaire et passa le fleuve en 24 heures, après une marche de 6 lieues. On passa sur les ponts de Jargeau et de Sully; j'étais à Sully, et c'était affreux. Le pont suspendu criait sous un encombrement de canons et de chevaux. Tout était pêle-mêle; pas un régiment ne marchait en ordre; les fantassins s'écrasaient entre l'artillerie et la cavalerie et de la rive on voyait une longue foule confuse, pendue au-dessus des eaux et toute bruyante de cris et de jurons. Ajoutez à ce tableau un froid cruel, un brouillard intense, et de gros glaçons blancs qui encombraient le courant du fleuve. Cela devait ressembler à la Bérésina.

Le surlendemain, nous nous battîmes à Gien pour couvrir la retraite. Puis commença une longue et lamentable marche sur Bourges, sous prétexte de concentration. Si tu avais vu l'air consterné et épuisé de tous nos malheureux soldats; ils se traînaient et tombaient sur la route. Ils n'ont point de souliers, leurs capotes sont couvertes d'un humide enduit de boue, leurs armes rouillées et cassées, leurs figures maigres et jaunes. J'avançais avec peine au milieu de cette foule, car ni mes cris ni la poitrine de mon cheval heurtant leur dos ne les faisaient ranger, beaucoup se seraient laissé écraser comme des masses inertes.

Enfin nous sommes à Bourges. J'ai eu la consolation de retrouver Bonnières, qui est brave, bien portant et brigadier. Personne de mon escadron n'est mort, quoiqu'ils aient couru de grands risques.

Pour moi, je n'ai encore eu que bien peu de choses à souffrir, mais j'ai le cœur bien serré par les misères que je vois, et je suis brisé d'inquiétude pour mes parents et du mal du pays.

Je désire la paix, je te l'avoue, et de tout mon cœur, car je ne crois pas qu'on puisse rien espérer de la guerre. Pardonne-moi de t'entretenir de ces détails; tu penserais peut-être que je ne vois pas les choses en grand, mais les détails frappent surtout sur les lieux; et ils sont bien saisissants.

Adieu, je supplie Dieu de pouvoir te dire : à bientôt.

Ornans (Doubs), 14 janvier 1871.

Mon bon grand père,

Je viens d'assister enfin à de bien beaux et glorieux spectacles : deux victoires, à Villersexel et à Arcey, nous font oublier aujourd'hui de bien longs malheurs : Dieu m'a fait cette grâce, de ne voir les Prussiens qu'en fuite.

Hier surtout, la bataille a été courte et superbe. Par un temps radieux, éblouissant de neige et de soleil, l'État-major a gravi un mamelon sur lequel notre artillerie était en batterie et tonnait déjà à ravir. On laissa l'escorte, les chevaux et tous les officiers en arrière des canons; puis le général s'avança seul, suivi de son aide de camp et moi. On évite en pareil cas de se grouper pour ne pas servir de cible aux obus ennemis. Nous passâmes devant l'artillerie et nous descendîmes environ 500 mètres du versant opposé de la colline. Là les boulets nous passaient par dessus la tête, et coupaient l'air en sifflant comme des fusées. Ils allaient s'abattre à plus de deux kilomètres sur le village d'Arcey, autour duquel on apercevait les batteries prussiennes, presque imperceptibles à l'œil nu, et répondant faiblement. Devant nous, de longs cordons de tirailleurs s'avançaient sans broncher, convergeant vers le village, et engageant de loin en loin de vives fusillades. A leur approche, nous vîmes tout à coup les Prussiens en colonnes serrées s'élancer hors de leurs retranchements, et s'enfuir pêle-mêle vers les bois voisins. En un instant ils allaient nous échapper; mais le général saisit cet instant favorable. Il se retourna aussitôt, et, commandant la manœuvre comme un simple capitaine, cria d'une voix éclatante : « Pièces, en avant! » Aussitôt, les canons rattelés descendaient la pente au galop de charge, nous dépassaient, puis s'arrêtaient court, pointaient derrière le village et achevaient la déroute à la confusion des Prussiens.

Voilà ce que j'ai vu de ce combat simple, court et beau, qui nous ouvre la route de Belfort. Demain, sans doute, nous nous

battrons encore pour achever notre jonction avec les assiégés. En attendant, nous sommes sûrs qu'ils ont entendu notre canon, et tous les jours, presque sans relâche, nous entendons le leur comme une voix éloquente et puissante de joie et d'espoir.

Le bombardement de Paris m'inquiète bien : je vous supplie de m'envoyer les nouvelles que vous aurez. Sans ce chagrin, je serais fort heureux : nos succès me ravissent, et le général est toujours extrêmement bon pour moi.

Besançon, 8 février 1871.

Mon bon grand père,

Malgré le prétendu armistice, nous subissons un véritable blocus. Je confie ces quelques mots à un contrebandier qui espère passer en Suisse : mais réussira-t-il? Vous avez su tous les malheurs qui ont suivi nos brillants et courts succès. Vous savez aussi à quel excès le désespoir a réduit notre excellent, intelligent et brave Bourbaki. Je puis vous affirmer qu'il n'a évité ni les obus, ni la fatigue, se multipliant pour suppléer à l'insuffisance misérable des généraux et colonels qu'il commandait. Je l'ai vu placer les pièces et ordonner le feu lui-même, parcourant en tous sens un front de bataille de quatre lieues. Il avait résolu de périr sous le feu de l'ennemi, cela est certain; il a voulu chercher plus sûrement la mort qui le fuyait; et maintenant il regarde comme un miracle la conservation de sa vie, et s'incline en chrétien devant la volonté de Dieu. Jamais je n'oublierai cette noble et vaillante figure, si admirable même après la faute où le malheur l'a poussée (1).

Quant à moi, je suis resté ici sans rien faire ; le général me demandait souvent dans ses premiers jours de souffrances. A présent, il va étonnamment bien. Mme Bourbaki a pu venir le soigner; on pense le faire évader bientôt et le conduire dans la Mayenne, chez un de ses neveux. Il passerait par Nevers, et peut-être vous demanderait un jour ou deux d'hospitalité pour se reposer à Azy. J'espère, mon bon grand père, que vous voudrez bien lui rendre ainsi les bontés dont il m'a comblé depuis deux mois.

Pour moi, en cas de siège, je comptais servir ici de mon

(1) On sait la tentative de suicide de Bourbaki. Voyant son armée isolée dans l'armistice, il céda à un mouvement de désespoir. Denys Cochin lui donna les premiers soins.

mieux; mais il est maintenant certain que nous ne serons pas assiégés. Aussi, je songe au meilleur moyen de m'esquiver comme tant d'autres l'ont déjà fait. J'irais alors attendre la paix au dépôt de mon régiment; et comme je ne suis pas du tout forcé d'y aller, je passerais par Azy pour aller à Vienne. Puisse cet heureux jour arriver bientôt! En attendant, je serais ici fort heureux, si j'avais des nouvelles de vous et de mes parents. Mais il m'est affreux de songer que ma dernière lettre de Paris était du 1er janvier, que, depuis lors, les bombes ont plu autour de notre maison, qu'il y a eu famine, désordre dans les rues, plus de dangers enfin que nous n'en courions à Villersexel et à Héricourt. Je songe aussi qu'ils me croient peut-être mort pendant que je mange et dors bien à Besançon. Aussi je vous supplie, mon bon grand père, s'il y a moyen d'écrire à Paris, de leur envoyer de mes nouvelles et de leur dire combien je brûle du désir de les revoir.

Genève, 15 février 1871.

Cher bon père,

Quel bonheur de vous écrire enfin! Comme cette première séparation a été rude, vos nouvelles même manquant absolument! M. Naville m'a dit que vous alliez tous bien et je ne regrette plus de m'être échappé de Besançon : c'est surtout pour savoir ce que vous deveniez que j'ai fait cette escapade. Me voilà maintenant prisonnier sur parole : je ne suis pas malheureux, mais je ne puis sortir du petit canton de Genève : écrivez-moi de Bordeaux, car je ne doute pas que vous n'y soyez bientôt.

Je ne saurais par où commencer pour vous dire toutes mes aventures. J'ai vu le feu bien des fois, en suivant l'excellent et brave Bourbaki; il m'a comblé de bontés. Depuis le malheureux jour où son désespoir l'a conduit à vouloir se tuer, je l'ai revu souvent et je lui ai demandé ce que j'avais de mieux à faire : il me répondit qu'en cas de siège, il me ferait employer utilement, et que pour le moment il fallait attendre. Mais, au bout de dix jours, ne faisant absolument rien à Besançon, voyant le blocus continuer sans siège, et tourmenté d'ailleurs de ne pouvoir rien écrire ni rien recevoir, j'ai pensé à retourner à Vienne pour resservir activement, et apprendre où vous étiez. J'avais heureusement traversé les lignes prussiennes et toute la

Suisse; mais j'ai été reconnu Français à la gare de Genève et conduit au violon entre quatre soldats, malgré mes protestations. Heureusement, M. Naville (1) a eu la bonté de se porter caution pour moi et de me recevoir chez lui.

Voilà ma plus récente aventure qui sera, je crois, la dernière. Je voudrais bien vous revoir et vous parler de nos misères. Quelle chute! Que fera la Chambre pour replâtrer nos ruines? Je vous en prie, écrivez-moi vite, je n'ai rien reçu de vous depuis le 1er janvier; et cette privation a été ma plus rude souffrance depuis votre départ de Vienne.

Adieu, cher père, je vous aime tous de tout mon cœur et pense constamment à vous.

Genève, 24 février 1871.

Ma chère maman,

M. Naville vient enfin de recevoir une lettre de papa : depuis deux mois je n'avais pas vu son écriture ni la vôtre. Vous jugez si je suis heureux de voir reprendre la correspondance, qui rapproche déjà et prépare à se revoir enfin. Je ne sais si vous aurez reçu toutes les lettres que je vous ai déjà écrites de Genève : je les adressais à Paris.

Sauf votre absence, je suis fort heureux ici. M. Naville est très bon pour moi; et les gros bonnets de la ville m'invitent à qui mieux mieux. C'est fort intéressant à voir. Il y a ici une aristocratie sans titres, mais d'autant plus jalouse de sa dignité, qui croit devoir s'entasser dans les maisons noires du « haut faubourg » où l'on n'arrive que par des raidillons inabordables.

Dans ce quartier on ne voit pas clair, on tourne dédaigneusement le dos au lac; et l'on va se glacer l'âme et le corps au Temple. Au peuple on laisse les bords du Rhône et du lac, la vue radieuse de l'eau et des montagnes, et les belles fêtes catholiques : heureux peuple!

J'ai eu dimanche la curiosité d'aller à Saint-Pierre, entendre un M. Chaisy, neveu de M. Naville, qui fait les beaux jours de Genève. Je n'ai rien entendu à cause de la foule. Mais cette façon de célébrer le dimanche m'a paru bien triste. L'admirable église gothique de Saint-Pierre, tracée en forme de croix, n'avait plus de crucifix; elle avait encore sa vieille abside, mais point d'autel, ses fenêtres en ogives, mais point de vitraux ni de

(1) M. Ernest Naville, l'éminent philosophe Genevois, ancien ami d'Augustin Cochin.

figures de saints. Enfin cet antique monument d'une foi réelle et précise avait l'air étonné de son nouvel usage, et mal fait pour recevoir ses nouveaux fidèles qui doutent et discutent. Otez à Notre-Dame ses vitraux, ses tableaux, ses autels; faites monter en chaire un mônsieur en habit d'avocat qui vient discuter l'Évangile; vous ne comprendrez plus cette hauteur sublime du temple, ces colonnes qui montent au ciel comme des âmes enthousiastes, ces voûtes en forme de mains jointes; toute cette grande prière de pierre qui adore et ne réfléchit pas. Même si ce monsieur vous intéresse et vous touche, vous aimerez mieux l'entendre entre quatre murs, dans une chambre chaude, et dans ce grand édifice sa petite voix ne fera que vous glacer. Voilà ce que je pensais dans Saint-Pierre de Genève, où d'ailleurs le sermon ne m'intéressait pas.

A M. Henry Cochin.

Genève, 24 février 1871.

Mon cher Henry,

Maman m'écrit que tu viens. Quel bonheur! Je ne puis te dire combien j'ai envie de te voir et de te taquiner un peu comme par le passé quand tu n'étais pas garde national, ni moi lancier. Je me figure que ma lettre arrivera après ton départ: mais tant pis, je l'écris tout de même. Et puis je commence à craindre que les nouvelles de paix ne vous retiennent pas, car il est bien certain que je serai bientôt libre de ma prison et de mon métier.

Maman me parle d'écrire à papa « pour mon grade. » Dis-lui bien que je n'ai envie d'aucun grade. On m'a dit que je serais sous-lieutenant; on m'a dit que j'étais porté pour la médaille militaire. Tout cela n'est pas venu. Mais je n'y pense plus du tout.

***

A la comtesse Benoist d'Azy.

La Roche, 22 mars 1871.

Ma bonne grand mère,

Je ne sais si vous avez appris que je viens de trouver à Paris ma dernière et de beaucoup ma plus intéressante aventure : celle de retrouver mes frères et mes parents après six mois de

siège et de campagne. J'avais espéré une fête plus complète en venant achever mes courses à Azy ; c'eût été trop de bonheur à la fois de vous revoir en même temps que mon père et ma mère : et je crois que le bon Dieu veut me partager et me ménager les récompenses.

Sans cela je n'aurais rien compris à la lenteur des autorités suisses et françaises. Je sais bien que la liquidation de notre grande armée tombée en Suisse et internée sans ordre, n'était pas commode, mais certes nos chefs pataugent royalement.

J'ai été bien fier, mais pas du tout surpris du succès et de la belle conduite de grand père. Ce n'est pas en France seulement qu'il a des amis. A Genève, on le plaignait de l'horrible corvée qu'il a si généreusement acceptée pour obtenir une paix nécessaire(1); et l'on ne se trompait pas du tout aux déclamations des égoïstes, qui ont cru s'honorer en tapageant pour la « résistance à outrance ; » tandis qu'ils se rassuraient tout bas sur le bon sens et la bonne foi de leurs adversaires plus nombreux, et comptaient si évidemment sur la paix.

J'ai vu là-bas beaucoup de protestants : toute la haute société est protestante. Ils sont aimables et très honnêtes, mais je crois un peu méticuleux, surtout quand ils nous jugent. On ne croirait pas où ils cherchent leur supériorité ; je m'amusais souvent à les faire causer là-dessus, et voici ce que j'ai obtenu de plus clair. « Chez vous, me dit une bonne vieille dame, l'esprit de vérité s'en va. — Oh, répondis-je, c'est bien grave, mais comment cela ? — Les dames françaises souffrent que leurs domestiques disent qu'elles n'y sont pas quand elles y sont ; chez nous, on dit : Madame y est, mais elle ne veut pas recevoir. »

Et voilà une des causes qui perdent la France. Quel dommage que notre Empereur n'ait pas fait tenir au roi Guillaume le franc langage de ma vieille dame : « Monsieur y est, mais il ne veut pas vous recevoir. » Il est vrai que l'indiscret sauvage eût peut-être forcé la porte.

Je ne vous dis pas mes aventures, ma bonne grand mère ; René vous aura sans doute raconté notre lugubre campagne. J'aime mieux n'y plus penser, car ce souvenir me reste comme

(1) Le comte Benoist d'Azy, vice-président de l'Assemblée nationale, fit partie de la commission des 15 qui accompagna M. Thiers à Versailles pour y suivre les négociations de paix.

un mauvais rêve. J'ai vu tant de souffrances, tant de ruines; j'ai eu tant d'espérances de ces trois funestes journées d'Héricourt; puis j'ai été si touché du désespoir de mon pauvre général auquel j'étais sincèrement attaché! Il paraît qu'on m'a donné la médaille militaire; j'en suis bien joyeux; mais je vous assure que cent mille soldats français l'ont méritée autant que moi, et René bien davantage (1).

Versailles, samedi 28 avril 1871.

Ma chère maman,

J'ai vu hier mon ami François (2), très content sous sa tente et fier d'avoir été déjà quatre fois aux tranchées. Cette guerre est vraiment trop jolie. On campe dans les bois sous des toiles blanches; on fait des feux, on sonne des clairons, on raconte des histoires; on va au feu, on revient sans craindre les surprises; on vit dans le mouvement et la gaité, sans souffrir ce long épuisement des marches et du froid continu. Je trouve tout cela trop joli, parce que cela empêche de penser combien la guerre est affreuse; j'aime mieux que les hommes ne se maudissent pas gaîment et ne se tuent pas sans fatigue.

La place d'Armes de Versailles mérite plus que jamais son nom. Les canons sont rangés en longues files serrées. Tous les jours on amène les chevaux harnachés, pour prendre tantôt les uns tantôt les autres. Le soir on les ramène encore chauds; la foule vient les voir dételer et se presser autour de leurs grandes roues boueuses.

Le parc est plein de soldats et de tentes, résonnant de bavardages, de hennissements et de clairons. La fumée des camps se perd dans les branches des grands arbres, et le taillis fourmille de pantalons rouges.

Papa voit beaucoup de députés. Ils prévoient généralement des cataclysmes, des retours d'Empire, des Républiques sociales, etc. En attendant ils discutent beaucoup de lois, s'efforcent de débrouiller les comptes, applaudissent M. de Meaux et M. de Broglie, maudissent M. Assy (3) et un peu aussi M. Thiers. Tout le monde attend grand père avec vive impatience, et gémit de ne pas voir papa à la Chambre; il y a de quoi.

(1) Son cousin René de Saint-Maur.
(2) François de Broglie.
(3) Membre de la Commune.

Versailles, vendredi 11 mai 1871.

Cher papa,

J'ai assisté hier à une séance de la Chambre (1), dont vous avez sans doute lu déjà le récit : je pense que ce récit même vous aura ému. Le spectacle de cet orage, dont je ne devinais pas le dénouement, m'a paru palpitant.

Je crois bien que M. Thiers s'est montré trop irascible et a trop malmené le poli et pataud Mortimer-Ternaux ; mais on frémissait de voir se démener cet homme si frêle et si fatigué auquel le salut de la France est pendu comme à un fil. La supériorité de son génie et le hasard ont fait de lui la terreur des Parisiens, l'espoir des campagnes, le maître absolu et sévère des députés. Je ne sais pas s'il est seul de son espèce ; mais, sans lui, on ne conçoit plus rien. Aussi est-il épouvantable de voir ébranler sa puissance ou sa santé. J'ai un peu compris l'avantage d'une dynastie de rois. Ils habitent une sphère sereine que la discussion n'aborde pas ; et pendant les débats de la Chambre, l'esprit du commerçant ou du patriote n'est pas travaillé par l'incertitude de voir s'abîmer tout le Gouvernement sous les coups de cinq cents furieux. On prend pied sur ce terrain solide ; la sécurité règne, et le bon sens égalitaire se console comme il peut.

Vous avez vu comment M. de Kerdrel est venu, un peu en maître d'école, mettre chacun à la raison et je pense que l'admirable éloquence de la réponse de M. Thiers vous aura touché.

Dans tout ce débat, les gens de la gauche, qu'on appelle ici les rouges, m'ont paru équitables pour l'homme de bien qui, en somme, a toujours mis un si ardent dévouement au service de la France. La droite jouait vraiment un piètre rôle : piquée des reproches fort justes de M. Thiers, protestant par des cris bêtes à chaque moment, enfin votant pour lui en masse et par timidité véritable. Le bon M. de Kerdrel a voulu les tirer de cette situation ridicule. Il fait de grands efforts pour intéresser

(1) Il s'agit de la séance du 11 mai 1871, une des plus agitées qu'ait connues l'Assemblée Nationale, agitation imprévue, d'ailleurs soulevée maladroitement par M. Mortimer Ternaux, député des Ardennes, contre M. Thiers, au milieu même des terribles événements de la guerre civile, et le jour où l'on apprenait la démolition de la maison de M. Thiers, par ordre du gouvernement insurrectionnel.

le public à son émotion, à son dévouement, à ses bonnes intentions. Il parle plutôt avec une contraction générale des muscles, qu'avec une grande chaleur de sentiments; et son discours d'hier aboutissait, je trouve, assez naïvement à dire : « l'honorable M. Ternaux a tort, mais l'illustre M. Thiers n'a pas raison. »

Au milieu du tumulte, M. Dufaure est plusieurs fois monté à la tribune, et d'une voix nasillarde, lente, tranquille, a résumé en quelques mots tout le débat; puis est retourné à sa place. Ces petits éclaircissements, étonnants de lucidité, venaient, au moins pour moi, tout à fait à propos.

Grand père est revenu furieux contre M. Thiers. Cela ne m'a pas surpris.

Ne vous découragez pas, car c'est une vraie bêtise que vous ne soyez pas à la Chambre; cela ne peut durer. A votre place, j'entreprendrais toutes les candidatures proposées. Qu'importe que quelques-unes manquent? Et qu'importe aussi de tirer pour quelques années le diable par la queue? Il l'a si solide!

J'ai regretté de voir grand père si peu en peine de votre succès. Ses amis sont étonnants de parti pris et de vraie étroitesse. Ils érigent tout en credo, et mettent leurs idées en fioles comme les apothicaires leurs drogues. On regarde aux étiquettes pour verser de la politique, de l'histoire, du commerce, de la poésie, des comptes en partie double, de la musique, etc. Tout cela est sain, mais sent un peu le rance. J'aime mieux de grands esprits moins paisibles, mais plus féconds, qui ressemblent à de beaux miroirs et reflètent tout ce qu'on leur présente.

Je vous ai dit que ce séjour à Versailles m'a fait comprendre la royauté; il m'a fait aussi aimer la République. Car d'abord tous les arguments de grand père me prouvent à la rigueur la nécessité, mais jamais la légitimité d'un roi. Il n'est légitime qu'avec le droit divin, et le droit divin est une invention moderne : Saint Louis n'y croyait pas. Ensuite la raison répugne trop à cette fiction d'un être que la naissance ou le suffrage élèvent au-dessus de tous les orages : l'histoire de notre siècle prouve que cela n'est plus possible. Charles X seul a occupé héréditairement le trône; et Napoléon n'a pas survécu trois mois à son plébiscite. Enfin, je ne crois pas absolument fondée cette timidité qui saisit l'esprit à la vue des troubles

qui secouent du haut en bas la machine gouvernementale. Au fond, le changement permanent est plus stable que l'immobilité; une roue est plus difficile à casser qu'un pieu. On apprendra à crier « Le Président est à bas : vive le Président! » comme on faisait pour le Roi.

La Roche, 27 mai 1871.

Ma bonne grand mère,

Je pense que tous les affreux événements que nous apprenons de loin, auront doublé les émotions de Versailles. Vous voyez les bandes de prisonniers, les drapeaux, les canons, tous les trophées de ce triste triomphe. Je suis bien heureux que maman soit avec vous à même de connaître toute la vérité; ici nous n'avons qu'un écho sourd et continu du canon, et les bavardes nouvelles des journaux qui babillent ou déclament sur des crimes si affreux qu'on voudrait s'en assurer par ses yeux.

Est-il vrai que tous nos beaux monuments soient en feu? et que la sauvagerie humaine ait été jusqu'à pomper du pétrole sur les Tuileries, à en verser par tonneaux dans les caves des ministères et de l'Hôtel de Ville? Je suis un peu effrayé d'une lettre de Pierre qui me dit que papa a tenté de pénétrer dans ce foyer d'incendie. N'est-ce pas encore imprudent?

M. Delescluze rappelle ce sot individu qui mit le feu à un temple grec : est-ce celui de Delphes? Ces vaillances révolutionnaires sont d'ignobles lâchetés dans le langage des honnêtes gens.

Je suis bien fier de voir combien grand père est entouré, consulté, estimé, vraiment chef de son parti; mais j'ai peur quelquefois que les glorieuses fonctions de leader ne le fatiguent. Ces présidences doivent demander une attention et une fermeté d'esprit si continues, si incessantes et sans repos pendant de longues heures! J'ai vu aussi sur votre table un livre de finances gros comme Bouillet, qui m'a fait frémir : quel océan de chiffres! Quelle forêt vierge de calculs! Je considère comme un reste de clémence, pour la France, la force d'âme et de corps que Dieu conserve à grand père, et je prie pour nous tous en priant pour lui.

* * *

En août 1871, Denys Cochin faisait partie d'une mission présidée par le comte de Flavigny, — envoyée à Dublin par le Comité de la Croix Rouge française pour remercier les Irlandais des offrandes qu'ils avaient, pendant la guerre de 1870, généreusement adressées à la Société de secours aux blessés. Denys Cochin ne tarda pas à comprendre et à juger la nature des manifestations extraordinaires qui accueillirent la mission française et où se mêlaient, aux plus nobles sentiments, les passions révolutionnaires.

Londres, mardi, 1871.

Cher papa,

Je vous écris sur le bureau même de M. Monsell (1). Je suis arrivé hier soir après toutes les horreurs que peut causer le plus foudroyant mal de mer. Heureusement c'est sans suites. J'ai dîné chez Mme Gavard (2) et été tout de suite au Parlement. M. Monsell m'a fait voir tous les couloirs, les bibliothèques et surtout la magnifique et immense terrasse gothique le long de la Tamise. Puis j'ai été à la séance des Communes où il n'y avait pas plus de cinquante membres dont au moins trente dormant, et tous le chapeau sur la tête.

J'ai vu M. Gladstone, M. Forster et entendu M. Mundella, qui parlait avec beaucoup de verve et pas du tout de fausse pudeur sur la répression des prostituées. Malheureusement Mme de la Panouse m'a demandé ce matin le sujet de la séance : j'ai préféré paraître n'avoir rien compris.

Je ne pense pas qu'on parte demain pour Dublin. Je m'en réjouis, car dans quelques jours, je trouverais M. Monsell chez lui. M. de Flavigny trouve ici beaucoup d'empêchements à ses désirs; ses croix sont destinées et très légèrement accordées par M. Thiers à presque tous les chefs d'émeute irlandais. Lord Granville en est très mécontent; l'ambassade française, furieuse de cette énorme maladresse, et de son oubli. Le fait est qu'ils ont bien de la peine à cacher, comme la feuille de vigne, la faiblesse de notre Gouvernement.

Je suis enchanté d'être à Londres; je regarde tout, à m'écarquiller les yeux. Je vous écrirai demain.

(1) Sir William Monsell, homme d'État et ministre anglais, depuis élevé à la pairie sous le nom de Lord Emly, ancien ami d'Augustin Cochin.

(2) M. Gavard appartenait à l'ambassade de France.

Shelbourne, août 1871.

Cher père,

Je ne vous écris qu'un mot : on n'est pas tous les jours à Dublin; il faut courir pendant qu'on y est. Vous n'avez pas idée de notre arrivée ici; du port à la ville, nous avons fait deux lieues en quatre heures, en voitures magnifiques, comme soudés au milieu d'une foule ivre des meilleurs sentiments; la plupart n'ont pas de bas, beaucoup pas de culottes, tous un drapeau tricolore. Le père Flavigny ressemble à un soleil de moisson. J'ai eu ma part de gloire : je ne sais comment; on m'a hurlé cent fois aux oreilles : *Long live the Standard Bearer!* (1) J'ai même tout à fait failli être étouffé, ce qui est un grand signe de popularité, et j'ai béni Dieu de m'avoir donné pour jarrets des arcs-boutants, et des poings capables de faire le vide autour de ma poitrine.

Je suis en admiration devant ce peuple enthousiaste de choses généreuses et de braves gens. Ils confondent la France et l'Irlande, l'Angleterre et la Prusse. Le Pape et l'évêque d'Orléans sont sans cesse acclamés; puis Mac Mahon et Bourbaki. Pour Mac Mahon c'est une ivresse. Je crois que son fils a bien fait de ne pas venir; je juge, d'après mes courbatures, ce que leur enthousiasme aurait fait du *Marshalls paddy* (2); car c'est par ce nom qu'ils le réclament à tous les coins de rues.

Adieu, mon cher père, vous ne m'en voudrez pas de vous quitter si vite; je vous conterai plus longuement mes aventures quand ma curiosité sera satisfaite.

Glencariff, jeudi 24 août 1871.

Cher père,

Je ne puis obtenir une plume, pardonnez-moi. Je fais en somme un voyage ravissant, bien que fatigant : les ovations, les foules, les tapages sont étourdissants; on nous fait passer pour une ambassade en Irlande; ce qui est un immense événement dans le pays, et me déplaît assez. Je m'efface et m'amuse de mon mieux

Je suis inquiet de n'avoir rien de vous. Écrivez-moi chez M. Monsell. J'y serai samedi soir, séparé de ma bande. Connaissez-vous O'Sullivan et John Martin? (3) Ils vous ont entre-

(1) « Vive le porte fanion! »
(2) « Le Patrich du Maréchal. »
(3) Nationalistes Irlandais.

pris et tiennent M. de Flavigny entre leurs mains, s'en faisant un instrument, à mon sens. Ils sont d'ailleurs bons, intelligents, éloquents, mais, je trouve, trop populaires. Il me tarde de savoir de vous la vraie histoire de ces deux idoles des Irlandais.

Shelbourne, samedi 26 août 1871.

Cher papa,

Je pars pour une course aux environs. J'ai dîné hier chez le vice-roi, qui nous traite de puissance à puissance. Nous sommes ici des hameçons, dont M. Sullivan et le vice-Roi se disputent la ligne. Voilà ce qui explique pour moi le mieux notre situation, un peu fausse et très exagérée. Nous ne mettons pas le nez dehors sans être acclamés par la foule. Au banquet que la ville nous a donné avant-hier, on a payé très cher des places de tribunes pour nous voir manger.

L'impresario Flavigny veut mener à Cork sa troupe française. Mais elle s'égrène. Il faudrait bientôt exhiber quelques petits talents de société pour raviver notre popularité. Pour moi, cela m'a beaucoup amusé, mais je suis las de cette mascarade où nous sommes un peu dupes des partis. Je n'ai pas envie d'aller à Cork, et je pense aller tout simplement chez M. Monsell, qui m'en supplie avec la plus aimable insistance.

Adieu, cher père, on part. Je suis très heureux, très curieux, très étonné, et j'ai mille choses à vous dire.

1er septembre 1871.

Cher papa,

J'ai vingt ans, et c'est la seconde fois que je passe loin de vous mon jour de naissance; j'ai eu dix-neuf ans à Vienne.

Je trouve très singulier d'être si vieux : je ne me crois pas encore en âge d'avoir vingt ans, c'est-à-dire de devenir décidément un jeune homme, même un homme. On parle toujours des charmes de cette époque de la vie; qu'en pensez-vous? Si c'est là le beau moment, il faut que les autres soient bien laids. C'est pour moi l'indécision avec son obscurité et son impuissance; et ce n'est pas l'indécision paisible d'un promeneur dans les carrefours du bois de Boulogne, ou d'un âne entre deux chardons; c'est l'indécision souffrante du gueux tiré à quatre chevaux, qui se demande quelle jambe ou quel bras partira d'abord. On est vraiment écartelé entre les vieilles illusions et les jeunes doutes, sans compter les passions de toutes sortes qui

finissent par attaquer même les natures aussi peu nerveuses et peu ardentes que la mienne. Dieu m'a accordé heureusement un grand fonds de bonne humeur, et la précieuse faculté de m'endormir sans rêves, en moins de cinq minutes, à toute heure du jour. J'y recours souvent et je plains les jeunes gens qui ne possèdent pas ce salutaire remède pour leur cuisson intérieure.

Le mal et le remède font ressembler ma pauvre tête à la lune des nuits pluvieuses, enveloppée de brouillards gris. L'autre jour, par un vent à vous arracher de la tête non seulement le chapeau, mais presque les cheveux, nous traversions les interminables landes de bruyères du comté de Wiclow. Ce pays est tout en collines couronnées de nuages lourds, et en vallées noires comme des fonds d'encrier, où gisent des petits lacs du violet le plus foncé. C'était une tourmente visible et sensible sans couleurs éclatantes et presque sans bruit, une agitation poignante et silencieuse, un frisson universel parmi des objets incolores.

Ce mouvement sans beauté, cette inquiétude sans motif et sans suite, cette colère sans retentissement m'a rappelé le stérile et inopportun bouillonnement de la première jeunesse. C'est aussi un désir qui n'a point de but ou bien une colère de muet; le cœur se soulève et la langue fait défaut. Combien on sent le besoin de se comprendre et de s'épandre ! Combien on brûle de se communiquer à d'autres, soit par l'éloquence, soit mieux encore par la charité, soit enfin, convenez-en, par l'amour !

Vous ne m'en voudrez pas, cher père, de me découvrir tout entier à vous. Vous ne doutez pas de moi, et vous avez raison; aussi je ne crains pas de tout vous dire. Je suis bien heureux que vous m'ayez appris à croire en Dieu, car pour tout le reste je barbote horriblement; et sans la perche de salut que la religion me tend, je me noierais dans un idiotisme et une bestialité insondables.

J'attends impatiemment une lettre de vous ; car je ne serai guère libre de revenir sans exhiber un rappel en règle. Du reste, je suis très heureux et je ne perds pas mon temps. J'ai vu ici des protestants de high life, très différents des déguenillés catholiques, et très inférieurs, je crois. Je me fais expliquer les lois anglaises où il y a pas mal d'antiques iniquités. Mais je crois que politique et justice sont deux en tous pays.

A cette lettre de confidence intime, Denys Cochin reçut de son père la réponse que l'on va lire : lettre et réponse font également honneur au père et au fils.

CABINET DU PRÉFET
DE SEINE-ET-OISE

Versailles, le 5 septembre 1871.

Mon cher Denys,

Ta lettre m'a fort touché. Tu as bien raison de croire que je ne doute pas de toi, et de me prendre pour ami. J'ai traversé tes accès de vague et de mélancolie indécise; il n'y a que les nobles âmes qui passent par là, mais elles ne restent nobles qu'à condition d'en sortir. Oui, à vingt ans, on brûle de se répandre par la parole, la science, l'éloquence et aussi par l'amour. Mais moitié de ce désir vient d'en haut, moitié d'en bas; nous avons des ailes et des pattes, un front haut et un bas ventre, des pensées sublimes et des sens grossiers. Il faut de plus en plus mettre l'âme en liberté et le corps en servitude, douce servitude, celle du travail et de la pureté. A cette condition, l'amour vient à son heure, plus tendre et sans limites parce qu'il est une victoire; la science est plus utile, et, dépourvue d'orgueil, elle ne cache pas Dieu.

L'âge de vingt ans est le plus beau parce qu'il est celui des fraîches impressions, de la pleine santé, de l'absence de responsabilité. Mais il faut partir de ce beau moment, un peu nébuleux comme le réveil du matin, pour agir et vouloir. Tes rêves, à toi, sont souvent l'indice d'une nature exquise, faite pour les arts, et la piété, qui est un don de même famille, une forme de l'admiration; ils sont aussi quelquefois un sommeil un peu paresseux, et ton défaut est de te laisser aller au fil de l'eau, et au hasard des détours du fleuve, sans ramer. Fortifie ta volonté, prends le parti décidé du combat contre les sens, du triomphe obscur en la présence de Dieu; puis, cette ceinture mise autour de tes reins, jouis de tout, mais en prenant des notes qui aideront ta réflexion. Tu es privilégié, fortune suffisante, relations élevées, succès faciles, santé prospère, esprit actif, plaisirs nombreux; avec tout cela, bonne conscience et foi simple; le vague plaintif serait coupable. Mais quand tu l'éprouveras, mets ta tête sur l'épaule de ta mère ou sur la mienne, jamais tu ne nous trouveras, tu le sais, indifférents ou sévères; nous t'aimons tant!

Le temps me manque pour te répondre plus longuement et m'épancher avec toi. Nous vivrons beaucoup ensemble au retour et j'en jouis bien d'avance. J'attends avec impatience de tes nouvelles de Londres.

Ton père

AUGUSTIN COCHIN.

Tervos, dimanche 3 septembre 1871.

Chère maman,

Je suis ravi de mon voyage. Jamais je n'en ferai d'aussi extraordinaire. Au fond je ne suis pas fâché des manifestations frénétiques que j'ai vues; j'ai trouvé ridicules moi et mes compagnons, tous si étrangements surfaits dans nos personnes et notre mission, et si évidemment employés malgré nous par les partis politiques. Mais j'admire beaucoup ces pauvres Irlandais, qui, sous leur ciel gris, ont des cœurs si chauds, et je crois que l'Angleterre aura reçu d'eux un avis salutaire qui l'empêchera de nous chercher querelle imprudemment. Je ne puis pas douter que 100.000 Irlandais, et cela seulement à Cork, à Limerik et à Dublin, ne soient prêts à se faire hacher pour nous. M. de Broglie écrivait hier à M. Monsell en parlant de « manifestations intempestives. » Je ne puis trouver que des manifestations enthousiastes en faveur de la France soient aujourd'hui intempestives. Mais M. de Broglie ajoutait qu'il viendrait sous peu en Irlande ; il aurait peut-être estimé les manifestations alors plus tempestives. Certes, il doit bien compter que lui Français, mais attaché au Gouvernement de Londres, ne les rencontrera pas.

Ici, toute la *bonne société* que je vois, rit jaune. On prétend que nous avons été acclamés par des fenians, pires que les communistes. Je réponds timidement que ces monstres n'ont pas d'autres idoles que Mac Mahon et l'Evêque d'Orléans, et qu'un pareil culte témoigne après tout de meilleurs sentiments que l'adoration pour Billioray et Ferré.

Mais je n'ai pas vu comme eux toutes les horreurs dont sont capables des gens restés catholiques, malgré trois cents ans de persécution cruelle; restés patriotes, malgré trois cents ans de domination; restés patients et honnêtes, malgré des lois qui aujourd'hui encore les empêchent d'acquérir un pouce de terre. La loi les force de payer un ministre dans des villages où cet

intrus tout seul est protestant; ils souffrent en silence et s'imposent pour leur prêtre. Depuis vingt ans seulement, on leur permet de construire des églises; et de ce sol foulé il a surgi partout des cathédrales magnifiques de goût et de richesse. Les maçons ont offert l'autel, les chiffonniers le chemin de croix; tout l'édifice est l'orgueil, la propriété, le luxe de pauvres mendiants qui, de leur vie, n'ont porté des souliers ni bu un verre de vin. Voilà ces affreux communistes qui consentent à se passer de maisons, mais veulent des temples : quelle exigence!

J'admire beaucoup M. Monsell qui est le bon sens en personne, et cela avec un cœur très chaud et très généreux. Ces qualités sont rarement si bien unies. Il est de plus d'une simplicité et d'une bonhomie charmantes, et ne parle de politique que le soir, à l'heure du Parlement, après s'être profondément endormi dans son fauteuil. Il m'a fait voir les principales institutions de Limerick, entre autres le Workhouse, sur lequel je voudrais bien savoir l'avis de papa. Tous les pauvres ont droit à être logés et nourris. C'est une idée socialiste, certes, bien plus avancée que le « droit au travail. » Je ne l'approuve pas; mais j'approuve encore moins la façon dont on la pratique. Le Gouvernement s'arrange pour nourrir et loger les pauvres gens si mal qu'ils préfèrent la prison au Workhouse. On m'a expliqué la finesse de ce mécanisme. Êtes-vous riche? vous avez le droit de refuser l'aumône. Êtes-vous pauvre? vous mourrez de faim plutôt que d'aller la demander à l'État. Que dites-vous de ce lâche subterfuge? Le Workhouse de Limerick est un des plus confortables. M. Monsell m'a fait remarquer avec une certaine fierté, que le Gouvernement, prétendu tyrannique, y avait installé des sœurs de la Miséricorde : il paraît que c'est là une faveur colossale! Et sur les six cents affamés de ce taudis, il n'y en a pas dix qui manquent la messe!

Adieu, chère maman, à bientôt. Mais écrivez-moi. Je suis ravi des trois ans donnés à M. Thiers (1). J'espère que Dieu aussi les lui donne.

(1) Pouvoirs donnés par l'Assemblée nationale.

* * *

En février 1872, M. et Mme Cochin acceptaient la proposition du duc de Broglie, alors ambassadeur à Londres, de lui envoyer Denys en qualité d'attaché d'ambassade.

Londres, février 1872.

Chère maman,

...J'ai fait très bon voyage hier, et je n'ai pas manqué le mal de mer qui paraît très à la mode entre Calais et Douvres. Arrivé ici à six heures et demie, j'ai trouvé le duc de Broglie partant pour le banquet des sociétés de Bienfaisance françaises et j'ai dîné tout seul.

Je n'ai jamais vu de déplacement d'hommes comparable à celui d'hier, ni d'agglomération aussi monstrueuse (1). Les trains depuis deux jours apportaient des flots de curieux. Dans les rues, toutes pavoisées, on avait payé des prix fabuleux le droit de mettre son nez au coin d'une fenêtre. La voie était remplie de gens plus ou moins foulés autour des longues files de voitures, et merveilleusement contenus par les policemen ou par des piquets de superbe cavalerie. La foule de Londres ne ressemble pas du tout à celle de Paris; c'est plus calme, moins bruyant; ça s'écrase sans bruit et ça reçoit des coups de bâton sans se plaindre. C'est aussi plus laid : les figures des hommes sont raides, et les chiffons des femmes de mauvais goût. Quant aux pauvres, ne connaissant pas la blouse, ils ne peuvent porter que des habits qu'une antique usure a fait déchoir de leur valeur primitive; ils ont tous l'air de mendiants.

Londres, février 1872, jeudi.

Ma chère maman,

Je crois que je n'ai pas fini de vous conter la cérémonie de Saint-Paul, et même que je vous ai laissée au milieu de la foule. Cette foule était maintenue à distance et ne pénétrait pas sur la place Saint-Paul; des cavaliers gardaient l'entrée de toutes les rues et ne laissaient passer que les gens à billets, dont j'étais. Autour de l'église on n'avait plus à fendre qu'une foule d'équipages magnifiques, de dames en robes de soie, de cochers à perruque et de pairs à perruque. Choisis dans une foule immense, les rares heureux à qui l'entrée était permise suffi-

(1) Denys Cochin arrivait au milieu d'une fête populaire dont Londres est coutumière.

saient encore à remplir de fond en comble la vaste cathédrale; dans les ailes de la croix et autour du transept plusieurs étages de galeries, d'estrades, retenaient jusqu'aux voûtes et comme en cascade un océan d'hommes. La Reine et ses fils se rangèrent en avant du chœur, le Prince de Galles au milieu. Il est très gros et peu distingué. L'archevêque de Cantorbéry, bon prélat anglican, qui a reçu de l'État 20 000 livres sterling de rentes, et de sa femme douze enfants, fit un sermon où il pria Dieu d'accorder toute sorte de prospérité et de longévité à une famille royale sous laquelle on vivait si heureux.

Ensuite on chanta beaucoup et puis on s'en alla peu à peu et les vivats de la rue succédèrent aux chants de l'église; sans enthousiasme; mais la joie calme est un caractère du peuple anglais.

En revenant de ce triomphe, la Reine, dans son jardin privé de Buckingham palace, fut accostée violemment par un jeune homme qui avait escaladé le mur, et reçut un canon de pistolet sur la joue et un coup de poudre dans la figure. C'était une simple menace d'un malheureux Irlandais dont le frère est détenu, dit-on, sous prétexte de fenianisme. La Reine est aussitôt remontée en voiture et s'est promenée deux heures dans la ville; et le bruit de l'événement a été étouffé.

Brusquement Denys Cochin était rappelé à Versailles. Quelques jours après, il perdait son père. Sa mère, pourtant si chrétienne et si forte, était allée cacher à la Roche sa profonde douleur, laissant à ses fils le soin de régler les obsèques à Versailles.

18 mars 1872.

Chère maman,

Voici achevées les deux plus cruelles heures de notre vie, adoucies un peu par la vue de l'universelle sympathie. La vertu trouve en l'autre monde sa glorieuse couronne; mais même en ce monde-ci elle n'est pas un mot. L'église de Saint-Louis était comble. MM. Grévy, Lefranc, Rameau, Mignet et Feray (1), tenaient les cordons. MM. Thiers et Mac Mahon entouraient grand père.

Demain, je viendrai, et je veux passer mon temps à vous

(1) Grévy, président de l'Assemblée nationale. Lefranc, ministre de l'Intérieur. Rameau, maire de Versailles. Mignet, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales. Feray, député de Seine-et-Oise.

faire supporter la vie. Et puis, je sais le bonheur actuel de papa complet; mais peut-être pouvons-nous ajouter au bonheur même d'un élu en remplissant ses désirs et en suivant ses exemples.

Votre respectueux et pour toujours dévoué

DENYS.

Peu de temps après, Denys Cochin fut attaché au ministère de l'Intérieur.

MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR

Paris, avril 1872, mercredi.

Ma chère maman,

Il est quatre heures, l'heure de ma délivrance approche et je profite d'un moment pour vous griffonner quelques lignes.

Je suis content; rien ne rend content comme un travail bête; il n'y a point là d'effort impuissant, de désir inassouvi qui trouble la sérénité de la bonne conscience. Je suis content comme un bon vigneron, content comme un bon maçon qui s'est consciencieusement emplâtré tout le jour.

Et puis il fait un beau soleil dans notre petit jardin. Je vous ai déjà décrit les haillons de vigne-vierge qui sortent de caisses vertes à gros ventre, et essaient inutilement, dans leur ascension pénible, de cacher les lézardes de notre vieille maison. Nous avons aussi trois lilas qui font tout ce qu'ils peuvent pour produire, au fond d'un véritable puits, quelques maigres fleurs; et puis un petit monsieur en marbre moussu, vêtu d'un caleçon antique et orné d'un nez postiche, qui a éternellement l'air de dire : « Je suis laid, mais pour ce qui m'entoure, bien assez beau. »

Voilà ce que je regarde quand je perds mon temps. Aussi j'en perds moins qu'à La Roche.

Il y a ici de très bons garçons; on fait des farces comme au collège, établissant des ficelles entre les fenêtres, sortant dès que le chef de bureau n'y est plus, piquant une tête dans la mare des paperasses dès qu'on entend son pas.

Je ne suis pas fâché de connaitre un peu ce métier, comme j'ai fait pour le métier de soldat. Je travaille... mais cependant, chère maman, il faut vous y résigner; je ne suis encore ici qu'en amateur. Je tâche d'apprendre, de regarder...

Mardi soir, 15 mai 1872.

Chère maman,

Je viens de chez l'évêque d'Orléans; je l'ai trouvé debout au seuil de sa porte devant son jardin dont la végétation exubérante et libre semble prête à faire éclater les murs trop étroits; vêtu de sa grande robe de chambre d'un rouge lie de vin, avec sa belle tête découverte au nez aquilin et aux longs cheveux blancs, il avait l'aspect superbe que les peintres prêtent aux prélats militaires, aux papes chevaliers d'autrefois. Il m'a parlé de la voix douce et fatiguée qu'on suppose aux vieux martyrs.

La Roche, dimanche, juin 1872.

Ma chère maman,

... Je vous attends avec bien de l'impatience, croyez-le. Vous réveillez ce que je puis avoir de meilleur. Quand vous n'êtes pas là, je vis ni bien ni mal, comme un colimaçon, une limace, un notaire ou un conseiller à la Cour impériale. Je n'ai ni joie, ni remords de conscience; ni flânerie délicieuse, ni enthousiasme au travail.

Je suis depuis hier soir à La Roche, avec G. C. que j'ai invité; un bon garçon; il a cinquante et un ans : je suis sûr qu'à vingt et un il était tout pareil, — et faisait ses fredaines, car il a dû en faire, — avec gravité. Je n'aime pas ces natures placides; j'aime que les mots résonnent, que les couleurs éblouissent, que les plaisirs enivrent, que la vertu exalte.

Chère maman,

J'ai été hier avec Henry aux Français; et je n'ai pas perdu mon temps, car la pièce était charmante et merveilleusement jouée. Le « duc Job » est un jeune homme d'ancienne famille, mais pauvre, et chevaleresque à l'excès. Je ne sais pourquoi on appelle chevaleresque cette délicatesse de probité et de vérité qui, grâce à Dieu, a brillé en France aussi bien dans l'infanterie que dans la Chevalerie, et voire même aux Chambres et au Palais. Mais c'est le terme consacré. Le duc Job, dont le vrai nom est duc Jean de Rieux, sergent au 54e de ligne, blessé en Algérie, se trouve en contact et en rivalité d'amour avec de jeunes boursiers, à l'esprit faussé par la société et la spéculation humaine : la comparaison est toute à son profit, — le dénouement aussi. Les situations sont vraies et touchantes. Je vous lirai cela un soir, après votre retour.

Je vous promets d'aller chez Mme de Galliera. J'irai aussi chez Mme de X..., je sais quelles amies elles sont. Mais, je vous en conjure, pas trop de visites ! Si vous saviez à quel point ces comédies fades m'écœurent et ne servent à rien ; combien j'aime mieux ma chambre et mes livres, mes vrais amis, — car je ne suis pas misanthrope, — et, le soir, vous seulement ! Il ne faut pas embrouiller sa vie de politesses et de cartes de visite, — ni charger sa cervelle de phrases convenues, et de fadaises de salon.

Chère maman,

J'ai reçu ce matin la lettre si bonne, si encourageante que vous m'avez écrite à propos de mes vingt et un ans. Ces fameux vingt ans que tout le monde pleure, exalte, dépeint avec ivresse, dans les livres, n'ont pas été beaux pour moi. On prétend que cet âge est fécond en passions de toutes sortes, en illusions charmantes; pour moi, le chagrin a fauché les illusions, et les passions n'existent guère. Mes vingt ans ainsi passés, je ne songe plus guère aux joies de ce monde, et le prends, je vous assure, au sérieux. Cela vaut mieux sans doute.

Chère maman,

Je suis bien touché de vos deux excellentes lettres. Vous auriez eu bien tort de jeter au feu la première : on n'a jamais fait de plus affectueux sermon. C'est de quoi attendrir un pécheur aussi endurci que moi, et de quoi animer un paresseux aussi invétéré, dont le monde s'étonne de ne pouvoir rien tirer. Mais accordez-moi une simple question : le monde s'étonnait-il déjà quand j'étais en nourrice? En vérité, le monde est bien pressé : j'ai vingt-deux ans, j'ai presque fini mon droit, je suis licencié ès lettres, j'ai été attaché d'ambassade, de préfecture et de ministère. J'ai fait la guerre, et même des discours ! C'est agir, tout cela ; agir médiocrement, je le reconnais, mais agir d'après mon âge. Ce serait mieux d'avoir été déjà ambassadeur, préfet, ministre, général en chef et professeur de Code civil : mais qu'y faire ? J'ai vingt-deux ans.

Sérieusement, ma chère maman, ne vous troublez pas pour moi. J'ai mon temps et je ferai ma petite place. Je ne nie pas ma paresse : c'est là mon genre de volupté, genre innocent. Vous dites que le bon Dieu met ce péché au rang des autres : convenez

que vous le tolérez plus volontiers, et ne vous plaignez pas trop de me voir endormir mes folles bouffées de jeunesse.

Ces jours-ci j'ai appris du Droit : convenez que le devoir se présente à moi sous une forme austère. Je vous promets pourtant de le mener à bien.

La Roche, 10 novembre.

Chère maman,

... Nous avons ici un vent qui renverse les cheminées, dépouille les arbres, chante comme un soufflet de forge, et me ravit. Il faut voir venir du fond de la plaine les nuages tout déchiquetés, pourchassés, pêle-mêle, avec des bandes de corbeaux, des débris d'arc-en-ciel, des fragments de rayons qui jettent çà et là une fugitive tache de lumière.

Je me suis donné ce matin un grand plaisir en promenant mes charmants chevaux : par moments les coups de vent les jetaient littéralement l'un sur l'autre : alors ils se fâchaient, s'emportaient; j'ai failli moi-même être enlevé. La nature a pris des aspects d'une variété, d'une tristesse merveilleuses; en un mot, les caractères de cet état moral d'où nous viennent toutes les idées, tous les dévouements, tous les rêves, et tous les chagrins, la passion.

La pauvre nature en est déjà toute chauve, et les dernières feuilles s'envolent en valsant comme des folles.

***

Rome, 6 avril 1874.

Chère maman,

Ne m'en veuillez pas d'avoir peu écrit. Du matin au soir, à pied, à cheval, en voiture, je ne me suis pas arrêté et j'ai vu bien des merveilles. Avant-hier soir, j'étais au Colisée; vous savez combien le clair de lune augmente les oppositions d'ombre et de lumière : c'étaient des disques d'argent sur un suaire; et une grandeur, un silence inouis. Je ne crois pas que le monument entier ait été plus beau que ces ruines — et puis je trouve juste et heureux que ce monument, symbole d'une civilisation si avancée et si coupable, d'un État si puissant, mais si implacablement despotique, soit tombé en ruines tandis que Saint-Pierre est debout.

Hier, j'ai entendu un discours du Pape, répondant à une manifestation d'étrangers dont nous étions, Max Thomas et moi. Pas un mot de politique, mais des généralités religieuses sur

la constance et l'espoir qu'il faut garder; le langage le plus touchant et le plus paternel. Même pour la Semaine sainte, il n'a pas voulu quitter sa retraite ; à Saint-Pierre les offices sont célébrés dans une chapelle latérale, devant un public de touristes indifférents et bavards, au milieu desquels on voit quelques belles et pieuses figures de paysans romains. Les autres églises sont presque vides. Les offices sont irréguliers et médiocrement célébrés. Le peu de figures recueillies qu'on y voit sont du bas peuple. C'est là, je crois, et parmi les magnifiques paysans cavaliers de la campagne qu'il faut chercher les vrais Romains; on les dit fidèles au Pape. La population bien vêtue est généralement inférieure; les cafés sont peuplés de gens comédiens, criards, gesticulant, vaniteux avant tout.

J'ai été chez Mgr de Mérode sans le trouver; mais je l'ai vu chez les Corcelle, qui me comblent de bontés et m'ont invité à dîner tous les soirs. Je recherche surtout les peintures et je vous raconterai un jour mes enthousiasmes.

Adieu et mille fois merci, ma bien chère maman, je vous aime tendrement.

Chère maman,

Je suis retourné ce matin au Vatican. Vous n'imaginez pas les sentiments de respect et de fidélité qu'on éprouve, en entrant, de ce débris, si petit, mais si magnifique, des États du Pape. La colonnade est peuplée de sbires et de mouchards italiens. Mais au parvis de cette magnifique galerie en pente, en haut de laquelle je revois toujours l'évêque d'Orléans, on retrouve avec joie un poste de Suisses, vigoureux, la mine honnête, en costumes magnifiques. Puis, autre joie, plus vraie et moins instructive, on s'aperçoit que le souverain des âmes est resté maître et roi des chefs-d'œuvre de l'âme humaine, des fresques de Raphaël et de Michel-Ange, qui, certes, valent bien des lieues de pays. Quelle jouissance vous avez dû ressentir, chère maman, vous qui comprenez et savez si bien ce grand art de la peinture, devant l'*École d'Athènes!* Je ne veux pas essayer de vous dire ce que j'en pense. Mon avis, vous le savez, est que la parole, tout au plus bonne à expliquer nos pauvres raisonnements, sert de peu à nos sentiments, aux sentiments que nous apportent nos yeux, ravis de la lumière de Dieu, ou même des chefs-d'œuvre de l'homme. Mais je vous voudrais

bien là pour sentir avec vous; et je vous supplierais bien de me rejoindre. Je me reprocherais bien amèrement de ne vous avoir pas emmenée, si je n'avais peur pour vous de la fièvre : quelques personnes l'ont. Je n'en ai pas éprouvé la plus légère atteinte.

Je continue à me sentir plus charmé de l'art que de la nature : on est plus chez soi, plus entre amis, même avec des géants comme Michel-Ange et Raphaël, qu'en présence de Dieu, ce monarque écrasant, quoique si paternel.

Je vous conterai une merveilleuse promenade à cheval dans des gorges fort mal famées, où les Anglais ont seuls osé se risquer cette année, et quarante à la fois; mais où je n'ai trouvé que de paisibles chevriers. Écrivez-moi bien vite. Vos lettres sont, je pense, à Naples; je souffre de n'en pas avoir.

Syracuse, dimanche 19 avril 1874.

Chère maman,

Nous sommes en Sicile depuis cinq jours, et je n'ose essayer de vous raconter nos courses : nous allons de merveille en merveille. Remerciez bien M. de Mirepoix de m'avoir conseillé de venir ici : les Romains étaient bien grossiers d'appeler la Sicile leur grenier; ils auraient dû l'appeler leur musée, leur théâtre, leur paradis. Jeudi matin, après une nuit de pluie battante, nous nous réveillions sous un ciel radieux, au milieu des îles Lipari; à une demi-lieue de notre navire, le Stromboli fumait majestueusement, élevant au-dessus de la mer sa masse ronde et ses pentes abruptes et sans rivage, auxquelles est suspendu, on ne sait comment, un joli petit village; plus loin les autres îles se déployaient en amphithéâtre, tout illuminées de soleil, variées et gracieuses de formes, et prenant dans le lointain, avec des nuances plus délicates, la teinte bleue de la mer. Mais ce n'était là qu'une sorte d'avant-garde : tout l'horizon était fermé par une haute barrière de montagnes, celles de la Calabre et celles de la Sicile, entre lesquelles on ne pouvait deviner aucune séparation. Enfin au-dessus de ce premier rempart s'élevait, comme donjon, l'immense Etna, couvert de neige, coloré de rose, surmonté de son panache de fumées. Voilà où nous voguions, respirant l'air le plus pur et le plus enivrant, la poitrine gonflée, les yeux éblouis, le cœur plein, je vous assure, de pieuse reconnaissance.

Le détroit de Messine se glisse entre deux langues de terre

qui s'entrecroisent; Messine est à l'entrée : c'est une belle grande ville, bien placée au pied des montagnes, très orientale par l'absence des toits, les plantes exotiques, les oppositions de lumière éclatante sur la blancheur des murs et des dalles, et d'ombres épaisses et fraîches.

Après deux heures de repos, et autant de chemin de fer, nous grimpions les pentes de Taormine. Figurez-vous d'abord une ville entourée de murailles sarrasines, perchée sur un rocher, pendue au-dessus de la mer; nous arrivons après une heure de marche par des sentiers de chèvres, à sa porte hospitalière, à cette poterne des forteresses du Moyen-âge, dont l'aspect est toujours si poétique. Autrefois on y arrivait après des dangers et des fatigues : on y entrait avec joie et soulagement, comme dans une arche de Noé : aujourd'hui les routes sont sûres et les forteresses restent inutilement crêtées sur leur roc, cachées sous leurs murs, comme de vieilles prudes, affectant de redouter des périls depuis longtemps évanouis; pourtant on aime leur apparence à la fois batailleuse et protectrice, et l'on pense en franchissant leur seuil aux voyageurs d'autrefois. Des petits enfants saluent notre arrivée du haut des remparts et se précipitent au-devant de nous. Nous nous enfonçons d'abord dans des petites ruelles étroites, côtoyant une église, une fontaine, plus d'une maison curieuse; enfin nous tombons en présence de la mer. Mais c'était le lendemain, au lever du soleil, au milieu des ruines du théâtre grec qu'il fallait la voir.

Syracuse, mardi.

En avant de Taormine et un peu plus haut, sur un promontoire, les Grecs ont creusé dans le roc un vaste amphithéâtre, en demi-cercle, regardant le Sud; la scène est fermée par un grand mur encore debout, orné de niches à statues, de colonnes, percé de portes pour l'entrée des acteurs, conservant encore des qualités de sonorité inexplicables, et si parfaites, qu'il renvoie en haut des gradins le moindre son, et cela en plein air. Ce mur était percé de larges ouvertures et d'ailleurs pas assez haut pour empêcher les spectateurs de passer des vers d'Eschyle à la contemplation de la pleine mer et de l'Etna. Quand ils sortaient, tournés vers le Nord, ils voyaient venir sur eux le grand courant du détroit de Messine : un fleuve immense, emprisonné entre les montagnes magnifiques de la

Sicile et de la Calabre. Ces montagnes offrent des aspects toujours variés, parce que leurs lignes sont entrecroisées, déviées, brisées, multipliées, comme celles des draperies du Bernin. Quand nous sommes venus là, le soleil se levait : je n'ai jamais respiré d'air plus pur, admiré des couleurs plus fines, des formes plus belles, mieux fait ma prière.

Si vous voulez nous suivre, ma bonne maman, il faut absolument changer de tableau; la nuit, sans lune, grelottant sous nos manteaux d'hiver, la figure fouettée par le vent, nous marchions péniblement entre de hautes arêtes de lave noire, sur d'immenses plaines de neige. Malgré une foule de bons conseils, nous avions voulu tenter l'ascension de l'Etna, qu'on ne fait qu'en été. Ronseray seul est arrivé en haut, si épuisé, qu'il n'a pu rien voir; j'ai dû retourner, faute d'avoir acheté des souliers ferrés.

Syracuse est une merveille qui couronne dignement mon voyage. Je reçois votre télégramme, où je vois encore une marque de votre bonté. Je pense revenir vendredi à Naples et lundi à Rome. Je commence à être éperdu d'avoir vu trop de belles choses; et croyez bien que le bonheur ne sera complet que quand je vous reverrai.

Rome, lundi 27 avril 1874.

Chère maman,

Je m'étais bien promis de ne vous rien demander, et me voilà forcé de le faire : 1° le voyage de Sicile a été ravissant, mais un peu cher; 2° enfin j'ai fait quelques folies que vous me pardonnerez, avec votre grande bonté; ma passion pour la peinture, surexcitée par les merveilles que j'ai vues ici, n'a pu rester platonique. Après des achats vraiment pas trop maladroits, et des reventes, je reste à la tête de trois tableaux, dont une étude charmante, et deux œuvres vraiment magnifiques. J'ai pour vous une *Sainte Famille* de Schidone, l'émule du Corrège, laquelle a appartenu à la Duchesse de Parme : je ne puis vous dire avec quelle joie je vous rapporte ce souvenir.

Je vous ai écrit de Syracuse, mais sans vous raconter Syracuse. Figurez-vous un ciel, auprès duquel celui de Naples m'a paru pâle; et pourtant point de fatigue pour les yeux, parce que ce sont les tons et non le brillant qui augmentent : le bleu est plus bleu, le jaune est plus jaune, le vert est plus vert; mais

l'éclat du jour, cet éclat incoloré, clinquant, métallique, ne vient pas forcer à cligner des yeux : c'est une fête sans fatigue.

De Syracuse, l'emplacement de la plus ancienne ville reste seul habité : c'est une petite île oblongue, couchée en travers d'une baie charmante; par l'une de ses extrémités, des ponts la relient au rivage. Là s'entassent les maisons, les palais, les églises, laissant à peine la place à d'étroites ruelles orientales, enserrées dans de belles murailles que Charles Quint a bâties, que le soleil a dorées et dont la mer bat les fondements. Pour arriver dans la campagne, nous avons à traverser sept enceintes, bâties dans la mer. Cette campagne est assez plate, coupée seulement par de longues collines comme celles de Nainville ou de Fontainebleau; collines couronnées de couches rocheuses. La plaine était couverte de blés déjà grands, de prairies d'oliviers auxquels s'enlacent les vignes, de palmiers, et de grandes plantes grasses que les Siciliens appellent figuiers d'Inde, sortes de cactus vigoureux, ruisselants de sève; en deux mois, leurs racines fendent les rochers, secouent les laves; on les plante pour féconder un terrain; ils poussent tout seuls, en grandes foules, dans les endroits les plus chauds, les plus escarpés, les plus beaux; et leurs larges spatules ont l'air de grandes mains applaudissant frénétiquement l'œuvre de Dieu.

J'interromps ma description, parce que je suis enchanté : je viens de recevoir dans ma chambrette Don Marcello, secrétaire de Mgr de Mérode, célèbre collectionneur, et M. Gregori son ami, célèbre faussaire de tableaux. J'ai un vrai Salvator Rosa! Quand je le leur ai dit, il fallait voir leurs hochements de tête! Ils sont restés confondus l'un et l'autre, et m'ont chaudement félicité, déclarant que j'avais de l'œil, etc... Voilà de quoi payer mon voyage, et qui apaise mon scrupule de vous demander de l'argent. Si cela se pouvait, Don Marcello est chargé de vendre deux cents francs une magnifique sépia, authentique, historique, du Guerchin. C'est pour rien, et on en ferait de bien bonnes études; mais je n'ose vous la demander.

Adieu, chère maman, pardon de ces détails; je vous aime de tout mon cœur.

Denys Cochin.

LA FILLE DES PACHAS

DEUXIÈME PARTIE (1)

X

C'était par une belle matinée d'octobre. La jeune Mouny filait sa quenouille, assise auprès de sa mère, au milieu des fleurs des champs. Çà et là, fouillant les diss, broutaient quelques chèvres; une vache allaitait son veau à l'ombre d'un figuier géant. Mouny rêvait toujours du beau Hakem : combien elle enviait l'heureuse à la chance blanche qui allait être sa femme! Cependant que sa mère remarquait avec inquiétude que la laine devant être filée pour un burnous s'éclaircissait lentement... Elle soupesait la *djezza* et la trouvait encore lourde.

— Ouf! soupirait-elle, cent aiguilles de femme ne peuvent remplir une aiguille de matelassier!

Le soleil était haut. La petite colline rayonnait de lumière.

— Il est bientôt dix heures. Vite, vite, ma fille! Hâte-toi un peu.

Quand le bruit d'un pic, là-bas, sur la route, attira l'attention de la vieille Aïcha... Elle s'arrêta de rouler un flocon entre ses paumes et mit une main en voûte au-dessus de ses yeux.

— Tiens, dit-elle, je crois reconnaître Baba Ambarek... Que veut-il encore?

Mouny n'eut que le temps de lever la tête... En quelques enjambées, Baba Ambarek avait franchi le ruban qui liait leur petite ferme à la route nationale.

— Salam sur vous et que Dieu vous aide!

(1) Voyez la *Revue* du 15 juillet.

— Sur toi le salut, Baba Ambarek, et que ta venue soit pour du bonheur! Passe, passe...

— Pour du bonheur! dit-il.

Et il s'assit à terre devant les deux femmes. Il portait une gandourah immaculée à pompons de soie, des chaussettes blanches et de gros souliers découverts. Ses yeux luisaient, mobiles, rouges de sang.

— Tout le monde est sans mal, là-bas?

— Oui.. sauf Lalla Zoulikha. Nous sommes inquiets à la maison. Elle s'ennuie à mourir depuis la mort de son père, cette petite. Elle maigrit, elle pleure souvent et souvent, et elle ne veut confier à personne son chagrin. Les trois vieillards sont comme des pierres. Ils ne savent que faire. Ils se fatiguent à lui ramasser des jasmins, à lui confectionner des colliers qu'elle laisse se faner dans leurs corbeilles. *Ahhaï!.. Ahhaï!..* Ils lui achètent des confiseries de toutes les couleurs, ils lui promettent le mariage pour six mois au lieu de douze... Rien n'y fait, rien ne réussit à la détourner de sa tristesse!

— Eh! que Dieu te soumette, Baba Ambarek! Un père est un père. Qui n'en ferait autant? Qui ne pleurerait à se crever les yeux si un homme tel que lui manquait à la maison? Sa mère ne pourra plus le remplacer!

— Eh oui! dit Baba Ambarek en repoussant sa chéchia pour se gratter la tête.

— Et les aumônes? Avez-vous fini de les distribuer?

— O mon temps! Nous n'avons pas encore commencé. Je cours les routes du matin au soir, je visite les villages, je consulte les habitués de toutes les mosquées, je retourne le monde sur sa face... Ma peine est pour rien. Impossible de savoir où cette créature de Dieu passait ces trois jours du mois! Et cela rend dans une inquiétude mes pauvres maîtres!... Ils s'enterrent tous les jours!.. Enfin, la vie est un tourment qui n'en finit plus! Et pour revenir à Lalla Zoulikha, ce matin, elle a manifesté le désir de sortir en malika...

— Ce goût lui est légitime. Il lui vient de ses pères et de ses mères. Et où veut-elle se rendre?

— Elle veut se rendre ici, auprès de vous, passer une journée... Et vous n'y perdrez pas, ajouta Ambarek, car la vieille Aïcha avait tiré un nouveau flocon de sa djezza et donnait une poussée à Mouny qui écoutait, bouche bée.

— Cours servir un café à Baba Ambarek !... Et c'est dommage sur toi, Baba Ambarek, ce que tu me dis là. Mais vois : j'ai la laine d'un burnous à terminer pour trois heures aujourd'hui, et notre besogne n'est pas du tout avancée...

— Laisse, mamma Aïcha... pour que Dieu te garde ! Aide-nous à distraire cette fille. Si tu savais le chagrin de ces vieux quand ils la voient comme cela, tu pleurerais sur eux. Il ne leur reste qu'elle, qu'elle au monde. Un peu de leur sang chérifien coule encore en elle... Et tu n'y perdras pas ! répéta Ambarek.

Il lampa le café que Mouny venait de lui servir et retourna la toute petite tasse sur un napoléon.

— Va, toi, dit-il en se tournant vers la jeune fille dont les regards s'immobilisaient sur la tasse, va, cours inviter pour demain matin tes petites campagnardes. Dis-leur de préparer quelques *tehouifates* anciennes et originales pour divertir leur Lalla Zoulikha. Et cela vous amusera aussi de voir cinquante suivantes de grande beauté, guidées par Daoud l'eunuque que Sid Ali Pacha lui-même est allé prier ! Va, ma fille, va : Dieu fera ta chance belle, si tu mets ta patience à distraire ta cousine...

Et le serviteur reprit sa canne à pic.

— Restez en paix, et n'oubliez pas. Rendez-nous ce service. Dieu sera témoin.

— Va, va, Ambarek. Il sera fait selon ton désir...

Plus tranquille maintenant qu'il avait leur promesse, Baba Ambarek regagna la route.

« Mon Dieu, si elle tombait malade ? Si elle... Que le malheur soit éloigné !... Je deviendrais fou, songeait-il à mesure qu'il redescendait le chemin bordé de vignes. Lalla Zoulikha est ma petite fille à moi. Qui l'a bercée dès sa venue au monde ? Elle était belle comme la lune, elle avait été engendrée par le sourire du tonnerre... Qui la soigna et fit de la nuit le jour pour la promener, lorsqu'elle eut ses premières dents ? Qui alla prier tous les marabouts de la région, brûler les cierges sur les catafalques, quand elle fut prise de la rougeole ? Qui lui couvrit son petit corps de soie rouge pour lui alléger son mal ?... O mon Dieu ! implorait le nègre en essuyant ses gros yeux humides, fais-moi mourir vingt fois, et évite-lui une douleur aux dents ! »

XI

Dans la cour de la petite ferme, lavée, blanchie de frais, on avait déroulé des nattes multicolores. Mille fantômes, en haïks éblouissants, installés à la turque, gesticulaient, riaient, se poussaient du coude, et récitaient tout bas... C'étaient les jeunes campagnardes que Mouny était allée inviter, en insistant pour qu'elles soignassent leur mise : celle qui n'avait point de costume, qu'elle empruntât celui de sa voisine; celle qui n'avait jamais essayé son foulard, qu'elle le tirât de son coffre enluminé; celle qui n'avait pas encore étrenné ses escarpins, qu'elle les chaussât pour venir recevoir Lalla Zoulikha, la fille des Pachas... Que ses bienfaits et ceux de ses ancêtres se répandissent sur elles!

— Amen! Amen! avaient répondu les voix argentines dans le décor menu et charmant des maisonnettes.

Cependant, à travers la campagne, aux premiers rayons du soleil, une nuée de femmes avançait, en une manière de gloire. Leurs haïks rayés de rose, de jaune ou de bleu se gonflaient dans la lumière. Au-dessus des têtes se balançait un palanquin, soutenu par quatre nègres, le torse à demi découvert. Des négresses venaient ensuite, tout de rouge habillées, puis une kyrielle de négrillons portant sur l'épaule les *djefnates* (1) garnies de couscous et de pain chaud, de toutes les provisions pour la journée. L'eunuque Daoud fermait la marche, le dernier eunuque d'Algérie qu'on avait ramené de sa retraite de Milianah, où il vieillissait, repu de richesses et de souvenirs. De tous les Arabes étaient connus sa large face austère, son costume de drap rouge aux broderies d'or, son cheval noir et son yatagan damasquiné de vermeil qu'il ne rengaînait jamais. Des notes claires bruissaient sous les oliviers : par la bouche d'un jeune Tunisien, la douce raïta annonçait l'arrivée de la fille des Pachas...

Lalla Zoulikha, étendue sur sa couche aux franges d'argent, le corps roulé dans une fouta de Tunis incrustée de perles, s'oubliait languissante au milieu du cortège royal. Sous le diadème de famille, son front pâle était triste et soucieux. Elle avait imaginé cette sortie en malika, elle en avait exprimé le désir à

(1) Grands plats de bois ronds et creux.

son grand père et fait s'ébranler tout un monde pour un résultat qui déjà l'avait déçue...

Le beau Roumi avait quitté leur demeure et n'était plus revenu. C'était en vain qu'elle passait les nuits sur sa blanche terrasse, sanglotante et implorant les étoiles aux heures des prières. Aux soieries de sa chambre, le sommeil ne s'étendait plus. C'était en vain que, durant les siestes longues des vieillards et des femmes, elle arpentait les allées du domaine, que son cœur appelait le cœur d'Hubert, que ses yeux se muaient en lampes au-dessus des buissons pour fouiller la route de la ville... Alors, au cœur de la fille des Pachas, s'allumait le désespoir. Elle regrettait de s'être si rapidement abandonnée à ce fils d'étrangers, qui avait abusé du mauvais destin, la serrant dans ses bras, lui volant son cœur avec le premier baiser défendu. Il l'avait ensorcelée de ces chants d'amour, de ces murmures passionnés que son oreille vierge avait intensifiés encore. Et lui qui redoutait la trahison, l'avait affreusement trahie. Sans doute, les perles de poésie, les allusions affolantes étaient pour quelque profane lointaine, à qui demeurait attaché son cœur. Oui, le Roumi était volage. Son amour était femme. Et ne lui avait-elle point dit, cette nuit du départ, inspirée par son génie tutélaire : « La trahison, fils des Roumis, ne viendrait que de toi ! »

Elle s'était consumée à retourner dans sa tête le moyen par lequel elle se rapprocherait de lui. Quel serait-il, ce moyen, pour une fille des Pachas, si sévèrement emmurée, autour de qui l'affection de trois vieillards élevait un rempart aussi infranchissable que somptueux? Elle avait espéré que sa sortie en fille de bey susciterait un concours de foule, que le bruit en parviendrait aux oreilles du jeune officier français et qu'il accourrait comme les autres pour admirer cette fête du passé qui se déroulait pour la première fois depuis un siècle... Sa grand mère ainsi que Baba Ambarek lui avaient fait de ces sorties en malikates des princesses sous la domination turque les descriptions les plus attrayantes. La veille, un crieur publiait la nouvelle et une grande effervescence se faisait sur les places et sur les marchés... Et Sid Ali Pacha n'avait rien refusé à sa petite-fille. Il s'était rendu à Milianah lui-même pour recueillir les suivantes et prier l'eunuque Daoud. Le cortège était pompeux à souhait et ordonné suivant l'usage. Seule-

ment, on avait dû partir à la pointe du jour, et le vieillard, en un souffle, avait commandé formellement d'éviter les voies fréquentées, d'atteindre le plus rapidement les campagnes... Alors, — pauvre procession royale! — dans la lumière encore indécise, on fit la rencontre de quelques maraîchers européens qui s'arrêtèrent, ébaubis. De vieux Arabes se rendaient à la mosquée; ils sourirent, en caressant leur barbe. « Eh! dit l'un, la fortune les a rendus fous! »

...Et maintenant, après avoir grimpé au milieu des vignes, le cortège s'étalait, faisait halte savamment devant la petite demeure de Mouny la fermière.

XII

Ce matin-là, Hubert se réveillait à Blidah, dans une chambrette d'hôtel meublée à la mauresque, parmi les treilles et les jets d'eau.

Il avait eu, quelques jours auparavant, avec sa grand mère, une nouvelle discussion au sujet de son mariage qu'elle désirait proche. Il rentrait de Mustapha, ivre de douleur, son amour-propre grillé à vif. L'altercation cinglante avec Ambarek se rejouait mille fois dans sa tête enfiévrée. Aux douces insistances de mamma Louna, il avait répondu par quelques phrases brusques, nerveuses, puis, coupant court, était allé s'enfermer dans sa petite chambre. Ah! que n'avait-il un frère, un ami en qui se soulager de sa torture intime? Cette vieille femme de grand mère, hors la loi de Moïse, ne voyait que « poussière et orgueil! »

« Pourquoi? Pourquoi? se demandait-il. Qu'avons-nous fait?... Avons-nous incendié les autels? Avons-nous dépouillé les morts?... Pourquoi ce mépris de tous?... »

Il revoyait l'attitude du nègre; son insulte, ce mot : juif! lui brûlait la face. Le sauvage n'avait même pas respecté ses galons...

Ce mépris lui était d'autant plus cruel qu'il l'atteignait dans son amour. Elle était splendide, cette fille des Pachas! Elle s'était offerte à lui, en sa grâce noble et innocente, — à lui qui si souvent avait rêvé pour maîtresse d'une de ces femmes arabes, chez lesquelles son instinct d'Oriental imaginait, derrière la nonchalance des gestes, une furie de volupté! Le cadre

grandiose, le mystère achevaient de composer pour le jeune homme un ensemble de séduction que l'éloignement, les obstacles rendaient plus puissant que jamais.

Depuis, Hubert se montrait inquiet, irritable. Il évitait les entretiens, les tête-à-tête avec sa grand mère. Mamma Louna devinait ses tristesses, et mécontente, ne manquait point de les attribuer à son « esseulement, » à ce « défaut d'affection dans la vie. »

— Une compagne, une femme digne, une vraie fille d'Israël, voilà ton remède, lui redisait-elle.

Les conseils de la bonne vieille lui devenaient intolérables.

Il disposait encore de quelques jours de congé, après cette alerte de Margueritte. Il décida d'aller les passer en quelque endroit de la montagne ou du désert. Mamma Louna y consentit, à une condition toutefois : dès son retour, il se marierait, elle allait s'occuper décidément de son bonheur.

Après quelques hésitations sur le choix de sa retraite, après avoir erré par des bleds fiévreux, des bourgs de ruines romaines, Hubert se dirigeait vers Blidah. De ce coin toujours vert au pied des monts, il avait conservé, en son cœur d'enfant opprimé des grandes villes, un souvenir fidèle et pieux. Blidah était intime et douce. Il pourrait y apporter son cœur blessé. Il y revivrait sa vie d'enfance ; peut-être y apaiserait-il cette fièvre croissante, cette hantise de son irrésistible aventure.

Il se réveilla donc dans sa chambrette d'hôtel, les nerfs plus calmes, comme rassuré en aspirant l'air de la petite ville des orangers et des roses... Il promena ses yeux un peu battus sur les murs passés au lait de chaux, tendus de nattes à mi-hauteur, sur un vieux chromo où une chèvre broutait, auprès d'une jeune fille nu-pieds, court vêtue, ses tresses blondes brillant sur la rondeur de ses épaules, — trop élégante pour une gardeuse de troupeau... Par les fenêtres, au delà des boulevards, on voyait s'aligner la chaîne brune de l'Atlas. Une vision, dans l'âme du jeune homme, s'éleva, impérative et radieuse : sa mère, cette grande artiste... Il croyait distinguer les rochers où elle aimait à s'asseoir ; la guitare, sous ses doigts, ne disait que passion à tous ces chefs de tente, à tous ces caïds qui l'entouraient, pensifs et recueillis... Lentement, Hubert fredonna quelques bribes d'une de ses romances les mieux aimées...

— Oh! ta voix, mère... le son de ta guitare que je n'ai

jamais entendus ailleurs... Ces instants, que sont-ils devenus!...

Ses yeux s'embuaient. Il se rappela le jour de l'enterrement, le petit habit noir qu'on lui avait mis, la cravate noire dont l'odeur l'étourdissait, et ce pauvre convoi au milieu de la nuit, éclairé par un falot qui menaçait de s'éteindre au souffle du vent! Mille images bientôt, mille sensations confuses heurtaient sa mémoire... Il procéda machinalement à sa toilette; le cœur assombri déjà, il descendit par la ville.

Ses pas hésitants ne savaient où le conduire. Il suivit l'Avenue du Bois Sacré, qu'ombrageaient de hauts platanes. Elle gardait toujours la physionomie tranquille, majestueuse d'autrefois. Il reconnut le champ vague où il venait, enfant, jouer à la petite guerre avec ses camarades, ou grimper aux arbres pour cueillir des lionces... Il s'arrêta. Parmi les quelques villas nouvelles qui s'étaient construites, l'une affectant la forme d'un iris, l'autre surmontée de chimères, une autre flanquée de tourelles, la plupart banales, il remarqua le dôme blanc d'une belle maison mauresque. Percé d'étoiles et reluisant dans l'ombre des palmiers, ce dôme ressemblait à un autre, là-bas, par delà les collines violettes, sous lequel il avait vécu sept jours, à griser et brûler son âme...

Il pénétra dans le Bois Sacré. Là, comme ailleurs, les feuillages lui parlèrent du passé. Tous les samedis soir, on venait en bande, de nombreux amis, sous ces mêmes vieux oliviers, pour écouter chanter sa mère, après quoi l'on dînait gaiement d'omelettes aux œufs de poisson, de fèves vertes et de méchoui... Une odeur d'encens montait. Le marabout de Sidi Yakoub était ouvert. La théorie des Mauresques qui arrivaient pieds nus, toutes blanches, parmi les arbres, raviva en Hubert le charme douloureux...

Il traversa l'avenue Bizot où quelques tirailleurs se livraient à l'exercice, passa devant le Collège, net et coquet, et dans un fourmillement brun d'Arabes vendant de vieux habits à la criée ou allongés aux nattes des cafés maures, il sortit par la Porte d'El-Djezaïr.

En effet, il allait voir sa mère. La veille, dans son demi-sommeil agité, il s'était promis de lui faire visite. Non point qu'on l'eût accoutumé à manifester sa tendresse pour des morts par des pèlerinages à des tombeaux. La dépouille humaine n'est rien. Et pour l'âme d'une mère, si elle crie au moment de la

mise en terre : O mon enfant! bientôt elle préfère à sa visite de voir cet enfant vivre selon Israël et « bâtir la *bithammecdasch* (1). » Mais il voulait pleurer, dégonfler son cœur, tenter de recevoir sur la pierre bleue, en implorant l'âme de cette femme supérieure, un peu de son sang-froid et de son fatalisme.

Il continua donc son chemin jusqu'au cimetière israélite. Le concierge le reçut avec une grande déférence, en raison sans doute de l'habit qu'il portait. Seulement, lorsqu'Hubert, ému, lui demanda où était la tombe de Sultana-Guitare, le petit homme le fixa dans les yeux. Puis, sèchement :

— Et pourquoi?

— C'est ma mère..., balbutia le jeune officier.

— Elle est là-bas! Tout en haut... Tu la reconnaîtras... Elle est seule comme...

Le reste de la phrase se perdit dans la gorge du vieillard. Il se détourna et s'éloigna d'Hubert, avec un visible mépris.

Hubert contourna les tombes, d'un pas incertain, retenu par une appréhension naïve... Il avait bien peu fréquenté les cimetières... Les gestes toutefois et les paroles du concierge lui donnèrent à réfléchir. Il fut sur le point de retourner pour demander des comptes à ce petit individu crasseux et gardien de morts! Et puis, il se sentit tellement triste... Le courage lui manqua. De loin, il aperçut une tombe minuscule, oubliée, à l'écart de toutes, parmi des rocs. Il s'en approcha en tremblant. L'humble pierre bleue était couverte de poussière, de feuilles sèches et d'épines. Lentement, il s'agenouilla, il porta une main à ses yeux après avoir touché la sépulture.

— Mère! allait-il supplier comme lorsqu'il était tout petit. Mère!

Mais ses larmes séchèrent tout à coup, et son cœur, devenu moins tendre, ne savait plus prier...

Il se releva, il parcourut du regard les alentours, cherchant une tombe qui pouvait être voisine de celle-ci... Non : la tombe de sa mère était bien isolée, seule, toute seule... Pourquoi? Pourquoi cette place au haut de la montagne ?... Ce mystère, il voulait l'éclaircir, tout de suite. Il redescendit les sentiers, criblés de cailloux. Et à mesure, son front s'envahissait d'une rougeur honteuse... Si ce gardien de qui il voulait exiger des expli-

(1) Créer un foyer.

cations allait lui dire... Quoi ? Hubert n'acheva point sa pensée. Non, il ne voulait rien entendre qui pût souiller en lui la mémoire de sa mère. Il était un fils et non un juge !

Et évitant au contraire la rencontre de qui que ce fût, par un raccourci au milieu de bruyères, il s'esquiva.

Rentré en ville, il prit un court repas, et longtemps il traîna, par les rues orientales, sa solitude et ses pensées amères... Il monta vers le marché arabe. Après avoir fait nonchalamment le tour des oignons et des pastèques, il reconnut, assis sur un petit banc, la tête entre les genoux, raccommodant une savate, l'ancien muezzin de la ville ! Comme il avait changé ! Sa voix, qui jadis clamait si purement, si magnifiquement les heures des prières, était aujourd'hui presque éteinte pour demander à un garçon de café un *cahoua mouz* (1)... Hubert s'arrêta devant lui. Le vieillard tremblait si fort que l'alène s'échappa de ses mains. Il la lui ramassa.

— Merci, bredouilla l'ancien muezzin, va, mon fils, tu as fait une bonne action...

Également, à quelques pas de là, Hubert reconnut l'ancien tenancier d'un café-chantant. Sa fortune avait été aussi grande que son orgueil. Il ne bourrait sa pipe qu'au moyen de pincettes d'or et ne s'asseyait devant sa porte que sur un tabouret garni de plumes d'autruche. Cet homme s'avança, loqueteux et tendant la main. Hubert, bouleversé :

— Sid Beggar... Ainsi tu es devenu ?

Le misérable eut un mouvement de recul et fronça les sourcils :

— Qui es-tu, toi qui me reconnais aujourd'hui ? Tous mes frères se détournent de moi. Fais comme eux, je t'en conjure sur Allah et ne m'appelle plus jamais que Mohammed le mendiant !

— La vie est une traîtresse et une engloutisseuse ! lança un Arabe du seuil de sa boutique. Maudit soit qui croit en elle !

C'étaient bien là leçons de résignation.

« Que diraient de moi ces êtres ? songea Hubert. Auprès de leurs malheurs, certes, ma souffrance, mes rêveries ne paraîtraient que tourments d'enfant gâté... »

Comme il descendait dans une ruelle déserte, écartée des bruits de la ville, il rencontra Jacob l'Oranais. Un vieillard

(1) Café mi-sucré.

auguste, encore ferme. Drapé dans un manteau bleu, il arpentait le devant de la synagogue avec une certaine inquiétude. Il dévisagea l'officier de son œil brillant et scrutateur.

— Tiens, Mardochée, dit-il en le reconnaissant, tu passes à propos. Il nous manquait un homme pour compléter les *Meniann* (1). Entre.

Et il lui désigna le portail de l'édicule.

Aux chants des petits enfants de chœur qui éclataient Hubert frémit. Il écouta avec émotion, et tandis qu'il déployait une écharpe blanche que lui présentait le gardien, sa conscience lui faisait de secrets et doux reproches : il y avait trop longtemps qu'il ne s'était plus recueilli avec Dieu. Oh! qu'il pria bien! Il vibra de la ferveur de ces simples qui glorifiaient la race élue et l'éternité de Jéhovah.

Il sortit de là, allégé, presque heureux, tout imbu de souvenirs de famille et de sain amour... Le désir lui vint de revoir la vallée de l'Oued-el-Kebir et la petite maison de son enfance. Elle était close, au milieu des rochers, en un délabrement lamentable. Ses murs lézardés, ses tuiles arabes brisées par le vent et dispersées, l'amandier de la cour exagéré en branches criaient l'abandon. Le grand oued était sec et gris. Son eau d'autrefois, joyeuse, abondante, sanctifiée par la présence sur son bord d'un illustre marabout et qui avait égayé tant de fêtes, tant de ripailles, de durs marchands l'avaient captée.

Il s'en alla. Sur son chemin, il frôla la vieille Afissa, qui le lavait au bain maure, lorsqu'il était petit. Elle le regarda de ses yeux malades, à demi éteints...

— Mamma Afissa, lui dit-il en la retenant par son haïk bleu, tu ne me reconnais pas?

L'ancienne servante l'examina de nouveau. Elle hocha la tête.

— Que Dieu me pardonne... Qui es-tu?

— Le fils de Sultana, que tu venais prendre pour le bain...

— Oh! Mardochée! s'écria-t-elle. Comme cela — que Dieu bénisse! — tu es devenu un homme, tu as acquis des galons!... Que Dieu te prête longue vie, mon petit, pour que ta pauvre mère se réjouisse! Et comment va ta grand mère? Toujours en vie?

(1) La réunion indispensable de dix hommes pour la prière.

— Toujours, merci...

Hubert contemplait ce visage hideux, ravagé par les années. La vieille, ayant déposé à terre son couffin, ruminait tout un passé...

— Hé! soupira-t-elle en regardant vers la montagne, hé! Sultana-Guitare, où es-tu? Oh! mon fils, que ces temps sont loin où ta mère recevait les pachas et les caïds qui traversaient les déserts et les fleuves pour venir l'écouter chanter! Ces nuits qu'ils passaient là, sur ces rochers!... Si ces rochers pouvaient parler!... Tous ces visages de chance ont disparu. Une époque de bonheur est finie. Il ne reste maintenant que les figures osseuses comme des sabots, soucieuses et aigries... Ouf! depuis la disparition de ta mère, — que Dieu lui accorde le pardon! — je n'ai plus montré la lumière de mes dents (1)!...

Elle continua longtemps, sur ce ton de complainte. Hubert, qui se rafraîchissait, se détendait dans la douceur des souvenirs, à ce nom de pachas, subitement s'angoissait. Sa pensée revola, plus ardente, à Lalla Zoulikha... Il tendit quelque monnaie à la vieille, et tandis qu'elle soupesait cela voluptueusement, il la quitta, sans répondre à ses bénédictions...

XIII

Lalla Zoulikha avait passé une journée aussi amère que les précédentes. Malgré la réception délicieuse qui lui avait été faite, au milieu d'une gaieté champêtre, malgré les danses anciennes exécutées au son des tambours de basque, la fille des Pachas était plus mélancolique, plus seule qu'au milieu d'une troupe de guides sur un chemin du désert... Le soir venait. On voyait le soleil atteindre la courbe des collines. Ç'allait être l'heure la plus intéressante pour les vierges. Elles s'étaient assises dans la courette, et l'on allait faire des *bocalates*, en interrogeant la chance de chacune. Les petites Mauresques, épanouies d'orgueil, allaient pouvoir dire et montrer enfin ce qu'elles avaient appris au long des jours, penchées sur leur ouvrage, auprès de leur mère, dans la solitude des campagnes...

Elles tirèrent de leurs corsages des mouchoirs aux nuances tendres, les nouèrent à un des coins, et le plus sérieusement du monde :

(1) Je n'ai plus souri.

— Nous attachons les cornes de Bliss (1) !

Il se fit un silence solennel. Portant le nœud minuscule à ses lèvres, chacune imagina le bien-aimé lointain qui viendrait la surprendre un jour, comme le bey de la légende, ce qu'il pensait d'elle en ce moment, de sa beauté, de sa sagesse...

Enfin, la plus âgée d'entre elles :

— Allez, fleurettes du soir, laissez couler votre miel et apprenez-moi sur mon destin...

Point de querelles, ni de murmures. La voix d'une petite blonde aux yeux de pervenche s'éleva et l'on entendit :

La patience est chez nous et la patience nous a élevés.
Patiente, ô jeune fille, comme j'ai patienté moi-même !
Tu es mignonne et chère comme une petite montre d'or,
Je saurai te découvrir.
Quand tu seras ma femme, sur mon cœur je te garderai.
Afin que tout le jour j'écoute
Ton tic-tac adoré...

— Il t'a répondu juste, il t'a répondu juste, ton destin ! s'écrièrent toutes à la fois, en battant des mains. A ton tour, Miriem ! Dis ce que le destin réserve à Ella Zhoré...

Une brune qui avait aux joues de l'or pâle baissa les yeux et s'empourpra de pudeur, lorsque Miriem interpellée lui dédia :

J'étais assise devant ma porte au grand châtaignier noir,
Il est passé près de moi,
Sa chevelure brillante sous sa chéchia inclinée,
Et son visage reluisant que le rasoir venait de polir,
Il me tendit dans une tasse d'argent une grenade éclatée,
Je lui tendis dans une tasse de cuivre une pomme dorée,
Ses yeux étaient de mûres et les miens de bleuets,
Nos cœurs sans réserve se sont accrochés...

— Il t'a répondu juste, ton destin, Zhoré, il t'a répondu juste !...

Lalla Zoulikha les écoutait, l'air grave. Elle commençait à se prendre de passion pour ce jeu délicat. Certes, elle désirait savoir ce qu'on pourrait lui prédire. Elle le connaissait, elle, le bey de son destin : ce qu'on lui réciterait des pensées d'Hubert

(1) Le démon taquin.

l'étreindrait à l'âme. Aussi haleta-t-elle et blêmit-elle jusqu'aux cheveux lorsqu'on lui demanda sa ceinture dorée.

Celle qui devait prendre la parole était une petite Bédouine, aux aïeux montagnards. Elle avait un visage mâle et de beaux yeux ardents. On la donnait pour une fleur de méditation, de science prophétique. Elle dit, d'un accent pénétré de mystère :

— O Lalla Zoulikha, pardonne à ta servante, pardonne-lui les paroles profanes qui montent à sa bouche. Mais crois en moi, en ma foi de Musulmane, en notre vénération depuis la naissance pour tes ancêtres et pour toi !

Lalla Zoulikha inclina sa tête sur sa poitrine. Et il parut que la voix de la Bédouine se faisait lointaine :

Ni je te savais ni ne te connaissais,
C'est le destin de Dieu qui m'a poussé vers toi,
Et du jour où j'entrevis ta beauté,
J'erre pour retrouver ma raison...
Mais tu m'as dit toi-même :
A quoi bon, beau jeune homme, erres-tu sur les routes
Et souilles-tu tes jambes ?
Apaise ton cœur, rends la tranquillité à ton âme,
Car de ma possession tu n'approcheras jamais !...

Et bientôt, Lalla Zoulikha n'y tint plus. Sa douleur brûlait. Elle hocha le front, elle sanglota... Et au milieu de la stupéfaction de ses nouvelles compagnes, la fille des Pachas exhala tout à coup son angoisse, son désespoir. Elle répondit :

Moi je n'ai pas trouvé un être accablé
Pour lui parler de mon accablement,
Je voudrais mettre ma tête contre la sienne,
Il écouterait ma plainte et il la comprendrait,
Je lui ouvrirais ma poitrine et il se pencherait sur la brûlure de [mon cœur,
Alors il me plaindrait, il me bercerait,
Sur moi il laisserait couler ses larmes,
Et il me dirait : Que Dieu ait pitié de toi...

Mais comme elle s'apercevait de l'effarement qui éclatait sur tous les visages, Lalla Zoulikha tourna ses regards éplorés vers sa petite cousine, qui seule pouvait la comprendre... Alors, pour dissiper le doute et redonner le calme à toutes ces âmes pures, Mouny s'écria :

— C'est sur son père qu'elle pleure, la déshéritée, c'est sur son père!

Et d'apitoiement, elle balança la tête.

— Que Dieu la tranquillise... et lui garde la raison! prononcèrent à mi-voix les fantômes blancs, qui, la nuit étant apparue, un à un s'évanouirent...

Ni Lalla Zoulikha étourdie de chagrin, ni sa cousine s'efforçant de la consoler ne virent à ce moment la silhouette du Hakem se détacher avec lenteur d'un arbre et puis s'éloigner, pensive, dans la direction de la route... Sid Zerouk était venu en effet pour se reposer sous le vieux figuier solitaire, comme il en avait l'habitude et s'était promis de le faire plus souvent encore. Il avait trouvé la petite ferme en fête, et ce brouhaha l'avait étonné autant que contrarié. « Qu'a-t-elle, la fille des Pachas? avait-il demandé à la mère de Mouny. Qu'est-ce qui l'a prise au cœur pour nous relever le bord des burnous sur la tête, pour faire renaître du tombeau l'apparat d'anciennes coutumes? Les Français vont rire de nous et les Arabes vont avoir de quoi dire... Pourquoi n'est-elle pas restée sous le parfum du mystère à la veille d'un mariage et comme le lui indiquait sa naissance? » Et, sans attendre la réponse que la mère de Mouny s'apprêtait à lui faire, il était monté vers l'ombrage de l'arbre d'ancêtres, maîtrisant son mécontentement...

XIV

La porte de la maison des Pachas venait de s'ouvrir : Ambarek parut, après une absence de huit jours, tout couvert de poussière. La cour carrelée d'argent et d'or flamboyait au soleil. Au grand lustre central, les canaris chantaient éperdûment. Les trois vieillards étaient assis en carré sur un matelas jaune miel. Derrière eux, la porte du salon s'entre-bâillait. Sur un fond bleu d'azur miroitaient les trois glaces traditionnelles, soutenues par de petites étagères dorées. On distinguait des fauteuils d'Égypte, tendus d'une peau de satin vert à ramages or et garnis de coussins ovales en broché couleur de la fleur des fèves. La haute laine d'un tapis chamarré de croissants et d'étoiles... Puis l'ombre...

A la vue d'Ambarek, les vieillards laissèrent retomber leurs chapelets sur le matelas où ils s'immobilisaient depuis l'aube.

— Une bonne nouvelle, Ambarek? Du bonheur?

Et leurs yeux, profonds comme le monde, interrogeaient la face bouleversée du nègre. Baba Ambarek exhala un soupir pareil à un rugissement de lion, leva au ciel les paumes jaunâtres de ses mains, puis s'affaissa.

— Rien! — et il secoua la tête, — Rien, mes maîtres! C'est dans un puits sans fond qu'allait notre Sid durant ces trois jours!... Mettez vos mains sur ma tête et dites que vous me pardonnez.

— Allah te pardonne, si tu dis la vérité.

— Rien que la vérité. Dieu m'est témoin.

— Parle.

Les femmes s'étaient avancées à la galerie du premier étage. Elles s'accoudèrent, tristes, prêtant l'oreille au récit du vieux serviteur. Mamma pupille, la tête dans ses serouals blancs, étouffait ses sanglots...

Ambarek, le regard fixé au carreau, avec l'ardeur d'une sincérité immuable, contait les étapes de son voyage et les rencontres qu'il avait pu faire. Il ne passait sur rien, fût-ce sur le détail le plus menu. Il avait d'abord assisté au *Fdjer*, à la Grande Mosquée, où il avait reconnu quelques amis de son défunt maître. Il avait espéré obtenir d'eux une indication sur la piste à suivre... Rien. C'étaient de bons vieillards, justes, fuyant la médisance comme le sang de leurs dents. Ils avaient pu seulement lui confier qu'eux-mêmes s'étonnaient naguère de ces trois jours, à des intervalles réguliers, durant lesquels Sid Pacha laissait sa place vide à la Grande Mosquée...

Alors, Baba Ambarek avait pris sa route. Piquant son bâton dans la poussière, il avait marché des heures et des heures, sous un soleil intense, jusqu'au carrefour d'un village.

« Je dormis dans un fondouk. A la veillée, je payai quelques pipes et quelques cafés, mais sans le moindre résultat. J'errai le matin aux entours d'un grand marché. Des figures amies et ennemies, connues et inconnues, se découvraient à moi à mesure que le soleil se levait. Je m'adressais à elles, tantôt suppliant, tantôt frondeur. Mais aucune n'a percé sur mon abcès, aucune ne m'a dit : Viens, donne-moi ton doigt, que je le fasse éclater !... Je m'éloignais déjà, quand deux vendeurs, l'un de grenades, l'autre de pastèques, à la porte du marché, attirèrent mon attention. Je m'arrêtai pour acheter de quoi me

rafraîchir le long de mon voyage. Le vendeur de pastèques me dit :

— Ambarek, c'est tout ce que tu prends? Ton maître vénéré m'achetait l'étalage entier...

— Et à quelle adresse le portais-tu? lui demandai-je, la gorge sèche.

— Je ne sais, me répondit-il. Je laissais l'âne chargé aux portes de la ville, et un aveugle le gardait...

J'étais déçu. Je pris une pastèque sous mon bras, quelques grenades dans le capuchon de mon burnous et je dis : Par là ont pris les hommes !... Je marchai trois jours et trois nuits, jusqu'à ce que mes jambes fléchirent et que toute ma sueur eut arrosé la terre desséchée. Enfin, devant la fraîche fontaine des aveugles, je fis halte, car je voulais me désaltérer, prier dans le couchant et sonder ces hommes qu'Allah a maudits.

— Ah ! ton maître, Ambarek, me dit l'un, était généreux comme le foie d'une femme. C'étaient sa bénédiction et son aumône qui me faisaient vivre la longueur du mois ! Avec lui, tout a sombré, bénédiction et pain frais...

Je le pressai de questions. Mais il ne sut que soupirer :

— Je suis aveugle, Ambarek. Et comment pourrais-je te dire par quelle route il venait, et par quelle route il repartait? Je sais que, certain jour du mois, il s'arrêtait ici pour faire ses ablutions et sa prière sur cette pierre que tu vois, puis il me mettait dans le creux de la main une pièce d'argent. Quelques jours après, il repassait, s'arrêtait de nouveau pour prier avec nous. Ma main s'alourdissait d'une pièce pareille à la première; et tranquillement, sans ouvrir la bouche, il laissait la paix sur nous...

Je reculai ma chéchia, je me frappai le front, je cinglai mon genou et je repiquai mon bâton. Je marchai longtemps sur une route aussi déserte qu'un marabout les jours de semaine, ne voyant que le toit et la terre grise. Je me décidai à m'asseoir contre le bord d'un fossé. J'ouvris ma dernière grenade. Je n'avais pas dit encore : *Bismi Allah!*... Une femme, vêtue de hardes, mystérieuse, sortie du ventre de l'oued ou du flanc de la montagne, passa près de moi. Et sans rien dire, elle me tendit sa main. J'y déposai la moitié de ma grenade, moins rouge que sa main ne l'était de henné. J'avançai quelques questions sur ce pays aussi abandonné qu'une ville après le

choléra... Enfin, je lui demandai, suppliant, si elle ne savait rien à me dire sur les trois jours de Sid Mustapha Pacha... Brusquement, elle se détourna de moi, elle ricana de même que Satan, et elle me cria :

— Si tu savais, si tu savais où ton maître passait ces trois jours, tu te maudirais, tu te déchirerais les joues, et toute sa famille aurait déjà gagné l'enfer !...

Qu'Allah préserve !... »

XV

On avait pressé le mariage de Lalla Zoulikha. On l'annonçait pour la saison proche des aubergines. Une troupe de jeunes négresses, aux seins à peine formés, aussi durs que le bronze, était arrivée de Saïda, de son propre gré, pour servir à la noce de la fille des Pachas. On les avait habillées de soie rouge et d'or; des foulards à ramages enserraient leurs jolies têtes crépues; des bracelets sertis de verre aux chevilles et aux poignets faisaient leur joie. Elles allaient ainsi, à pied, de maison en maison, de village en village... Elles franchissaient les espaces comme une caravane légère... Elles s'arrêtaient devant les portes de tous les sidis connus et se mettaient à chanter, sur l'air du pays, pour faire savoir le mariage de la fille des Pachas. Chez les uns elles dînaient, chez d'autres, on leur offrait une collation, et de même jusque très loin vers le Sud...

Le long des rues d'Alger et de Blidah, les Mauresques se pressaient aux boutiques des Mozabites, bien achalandées, regorgeant d'étoffes brillantes. Les parfumeurs renouvelaient leurs étalages, commandaient les essences les plus rares et les plus coûteuses. Les propriétaires des bains maures faisaient déjà reblanchir depuis les chambres chaudes jusqu'aux terrasses...

Dans la maison des Pachas, l'animation était moins grande. La santé de Lalla Zoulikha s'altérait. Qu'avait-elle, leur fille, à dépérir ainsi ? Les vieillards, les femmes s'interrogeaient avec anxiété. Malgré l'annonce de son mariage, Lalla Zoulikha ne descendait plus au jardin, elle ne jouait plus avec sa gazelle... Elle goûtait à peine aux mets recherchés... Elle n'échangeait point dix paroles avec chacun au cours de la journée entière...

Pour apaiser leur inquiétude, les vieillards invitèrent un

des meilleurs talebs à venir visiter Lalla Zoulikha. Mais, après son court examen, le savant hocha la tête.

— Non, leur dit-il. Cette fille est saine de corps. Son cœur seulement est atteint par les mites. Ceci n'est pas de ma compétence. Faites appeler une vieille settout quelconque. Elle saura lui tirer les secrets de son âme, et vous serez satisfaits.

Respectueusement, le taleb prit congé des vieillards, qu'il laissa perplexes. Ils demeurèrent, au milieu de la salle d'hospitalité, figés ainsi que des statues. Lalla Miriem et mère pupille pénétrèrent bientôt. Elles furent effrayées de leur pâleur.

— Qu'y a-t-il, mes frères? demanda la mère de Zoulikha tremblante. Qu'avez-vous?

Mère pupille s'était affaissée d'émotion.

Sid Ali Pacha attira sa belle-fille d'une main dont le contact glacé la saisit.

— Assieds-toi.

Lalla Miriem, de plus en plus inquiète, repoussa ses amples serouals blancs et s'assit, jambes croisées, aux pieds du vieillard.

— Nous sommes tout anéantis, reprit-il. Nous voyions notre fille fatiguée, nous avons consulté le taleb le plus grand, c'est ce que nous avions de mieux à faire. Il nous déclare que cette fille est saine de corps, que son cœur est atteint par les mites, et que, pour nous satisfaire, nous devrons avoir recours à une Ma Settout qui lui tirera les secrets de son âme!...

— Eh! conclut vivement la mère de Zoulikha, le secret de notre fille est bien facile à deviner. La mite qui ronge son cœur, c'est la mort de son père. De là, tout le malheur s'est abattu sur notre maison...

Mère pupille réfléchissait.

— Certes... certes, accorda-t-elle avec lenteur, mais elle n'est pas au monde la première fille privée de son père. Moi seule ici dois être brûlée par la mort de mon bey!... On pleure un père, à son âge, pendant quelques jours, quelques semaines, et non pas des mois entiers! Vous avez raison, dit-elle en s'adressant aux vieillards, il faudra tâcher de découvrir la plaie de son cœur. La Ma Settout est toute trouvée : Khadidja l'entremetteuse viendra étudier cette âme malade. Car notre fille, rien ne l'a prise que certain mal, j'en suis sûre : elle a le mal des fiancées trop belles qu'un djinn envie! Si ce n'est pas cela encore, Allah seul peut le savoir...

XVI

Hubert était revenu de Blidah dans de sombres dispositions. Ce rapide pèlerinage à sa petite ville natale, au petit cimetière israélite en particulier, l'avait laissé songeur et plein d'inquiétude. Il essayait souvent de pénétrer ce mystère qui semblait envelopper la mort de sa mère. Il retournait dans tous leurs sens les paroles du gardien de morts, cherchait à s'expliquer sa volte-face et son dédain. Souvent, depuis son retour, à la veillée, dans les tête-à-tête avec sa grand mère, il avait aux lèvres les questions prêtes à lui échapper sur cette courte vie de l'artiste et sur sa tombe au haut de la montagne, à l'écart de toutes les autres. Mais il se ravisait aussitôt. Non, le souvenir de Sultana-Guitare était douloureux à la pauvre vieille. Il le sentait clairement. Mamma Louna, de tout temps, avait évité de faire allusion à la chère disparue ; elle parlait d'autre chose lorsque, dans leurs causeries, elle pouvait deviner qu'il allait s'agir d'elle.

Cette préoccupation nouvelle, l'éloignement, l'effet du voyage, si court qu'il eût été, la reprise de sa vie d'officier et les mille tracasseries de chaque jour, tout cela fournissait un répit à sa hantise amoureuse. Après cette flamme de passion, une manière de détente, d'apaisement se faisait peut-être. La brûlure sommeillait. A l'image de la fille des Pachas, il s'attachait moins souvent, avec moins d'âpre ferveur. Plus une seule fois, il n'avait risqué ses pas là-haut, vers la demeure chérifienne. La crainte d'être surpris de nouveau par Ambarek, de compromettre Lalla Zoulikha l'en avait guéri pour longtemps.

Un jour cependant, cette passion qu'il croyait à demi éteinte se ralluma tout à coup avec violence.

C'était par une claire soirée d'automne. Les rues arabes d'Alger paraissaient plus animées que de coutume. Des marchands fermaient boutique, avec une certaine hâte. Aux portes des boucheries, de grands Bédouins enlevaient sur l'épaule des moutons fraîchement dépecés, piqués d'œillets rouges et de jasmin. De jeunes négresses les guidaient; ils étaient suivis par des joueurs de flûte ou de raïta. On voyait défiler, sur des chevaux blancs, des Soudanais roulés dans leurs burnous, le fusil à l'épaule, leur large chapeau de palmier rejeté en arrière.

Chargés de poussière de la tête aux pieds, ils rentraient, semblait-il, de quelque fabuleux voyage. Tandis que, montée sur une jument couleur de feu, la mère des Bendaïr (1), longue, sèche, les yeux cernés de khol, mimait au rythme d'un tambourin la danse du bonheur. Soudain, jaillissant du port, un violent coup de canon retentit.

— Qu'Allah fasse triompher Sid Ali Pacha! dit un vieillard à la terrasse d'un café maure.

— Amen! Amen! s'exclama l'assistance.

— Allah fasse prospérer dans sa nouvelle famille Sid Zerouk el Hakem et en ajoute dix par heure de semblables à lui aux Musulmans!

— Amen! Amen!

Et les yaouleds aussitôt de dégringoler par bandes des ruelles de la haute ville et de rouler du tambour contre leurs vieux bidons de fer-blanc ou leurs amphores de cuivre cabossées. Des breaks passaient à toute allure, d'où s'échappaient des you-you étouffés. Par les jointures des rideaux que gonflait la vitesse, on distinguait des femmes en haïks de soie et couvertes de bijoux...

Hubert demeurait atterré. C'était la fête en l'honneur de Lalla Zoulikha qui commençait, c'était la noce toute proche, l'union avec le Hakem dans une huitaine de jours. Dans huit jours au plus tard, la fille des Pachas qui s'était offerte à lui en sa splendeur incomparable, que naguère, de tout l'élan de son être, il avait désirée pour sienne, serait le bien, la possession absolue de ce fiancé noble, grave, hautain, qu'il connaissait lui-même. Cette brusque certitude le mordit au cœur avec une atroce cruauté. Pourtant, il voulut savoir davantage. Il monta très avant dans les ruelles. Là, plus qu'ailleurs, on avait l'impression de fête. L'effervescence d'une riche noce aux alentours éclatait dans les conversations bruyantes devant les portes des bains maures, où de nombreuses femmes, accompagnées de leurs vieilles domestiques, attendaient leur tour de pénétrer. Elles formaient de longues rangées éblouissantes. A chacun de leurs mouvements, elles exhalaient des bouffées de musc ou de jasmin. Les unes étaient exubérantes et parlaient d'une voix criarde; d'autres, réservées, se dissimulaient pour chuchoter

(1) Celle qui, dans les fêtes, conduit les danses au son des tambours.

dans l'ombre des couloirs; d'autres enfin, austères et vraiment nobles, hermétiquement voilées, se tenaient appuyées aux murs de mosaïques avec un air superbe; à qui osait leur adresser la parole, elles répondaient faiblement, en hochant la tête ou en contrefaisant leur voix.

A entendre les propos des femmes, s'entretenant de Lalla Zoulikha et de son mariage prochain, Hubert blêmissait, son cœur battait plus vite. Il redescendit vers la maisonnette de la rue Annibal, il passa devant la Grande Mosquée. Elle offrait l'aspect des jours solennels. A travers les moucharabiehs, l'illumination à l'intérieur paraissait grandiose. Les lustres, les larges veilleuses multicolores se balançaient sous les dômes. L'assistance était nombreuse. Des visages nouveaux se penchaient vers les nattes. Visages osseux et bronzés de fanatiques venus du fond du Sud pour assister à ce mariage chérifien et apporter des offrandes inouïes. Le soleil pâlissait aux terrasses. La prière s'élevait en murmures chauds et graves. Hubert restait figé à un coin du péristyle. Il prêta l'oreille, longtemps, aux belles variations immenses, au déploiement mystérieux des voix ardentes, et de nouveau tout son amour, toute sa vie repartaient à l'Islam...

XVII

Le souffle de l'hiver grondait déjà sous le ciel de l'Afrique. Un vent glacial, ce matin-là, traînait le long des routes la parure rabougrie des ficus, des ondes de poussière et la tristesse des beaux jours qui vont finir.

Khadidja, la vieille entremetteuse, la Ma Settout exécrable et indispensable, soigneusement emmitoufflée, geignant de toutes ses forces, se présentait chez les grands sidis.

— Que me voulez-vous, mes rois? dit-elle en s'affalant sur un petit matelas dans la chambre d'hospitalité. Ouf! ce vent m'a tourné la tête et aveuglé mes yeux malades! Vous m'avez fait appeler pour du bonheur, je pense... Si ce n'étaient vos bienfaits et votre sainteté, je n'aurais point bougé de ma niche aux poules pour un navire de drap!

Elle était entortillée comme une bobine dans un seroual de laine. Ses petits yeux de fouine aux bords ulcérés pétillaient d'hypocrisie. Ses lèvres étaient aussi minces que des lames et

son nez en col de cornue allait presque rejoindre son menton en sabot.

— Pour du bonheur, lui répondit mère pupille qui la recevait dans cette salle pour lui parler à l'aise.

Après un silence, elle poursuivit avec hauteur :

— Ecoute, mère Khadidja. Je demande de toi un service qui ne sera pas oublié. Ne te manqueront ni les louis ajoutés à ta ceinture, ni une bénédiction de la Grande Mosquée par les trois Pachas...

Les petits yeux se mirent à clignoter, les lèvres baveuses à trembler de délices... La sorcière dégagea une oreille du mouchoir qui la préservait du froid.

— Oui, oui... Parle, parle, mère pupille! J'écoute ces paroles de miel...

— Voilà, expliqua la maîtresse de la maison. Tu sais que depuis que Zoulikha a perdu son père, sa vie est en péril. Elle a un chagrin qui n'est pas de sur la terre, il est de dessous. Nous avons tout fait pour le deviner. Mais tu n'ignores point la distance qui sépare nos enfants de nous, le respect à notre égard que leur a enseigné l'éducation de notre race. On les ferait saigner qu'ils ne nous avoueraient rien de leurs souffrances intérieures. Aussi bien, toi fine comme une araignée, toi si habile dans l'art de fouiller l'âme des jeunes fleurs (tu les apaises et tu les brûles tour à tour au gré de ton caprice), tâche de sonder celle de notre fille. Retourne-la comme tu retournes la pièce d'or dans le creux de ta main. Pioche son foie, ouvre son cœur, et viens nous dire la bonne nouvelle pour nous consoler de ce chagrin qui nous ronge comme la chenille ronge le concombre!

La Ma Settout quitta la chambre d'hospitalité en sautillant. Elle glissa le long des murs, se faufila entre les colonnes, ne cessant de marmotter :

— Heureuse journée! Heureuse journée!

Elle traversa de grands couloirs pleins d'ombre, flamboyants de mosaïques anciennes, la cour royale carrelée d'or et d'argent, une seconde cour où une multitude de négresses, jeunes et vieilles, étaient assises, roulant le couscous des noces. A mesure, elles l'étalaient sur des draps, tandis que leurs voix éraillées gloussaient des berceuses pour leur petit prince de la *dechra* (1) ou des ballades à la lune.

(1) Village nègre.

Khadidja escalada les degrés de marbre rose et bleu, sans s'aider aucunement de la rampe de cuivre aux ciselures compliquées. Elle courut par les galeries, passa la tête sous chacun des rideaux de pourpre et d'or qui masquaient les portes des chambres successives. Une minute, elle demeurait en extase devant la somptuosité des meubles, le fauve éclat des draperies dans le demi-jour. Elle secouait la tête et soupirait d'envie.

— Ba! Ba! Ba! Aux uns, mon Dieu, tu as donné tout ce que leur cœur pouvait désirer : orgie de confort, de gloire, de richesses; et d'autres, tu les as courbés sous un coup de matraque! Ouf! pardonne, ô mon Dieu, et ne mets pas mes reproches dans la balance pour le jour de mon jugement!

Elle connut ainsi tous les appartements de la maison, depuis les chambres des vieillards, plutôt sommaires : tentures blanches, matelas, petites tables basses adorablement sculptées sur lesquelles brûlaient des veilleuses, jusqu'aux chambres de ces lallates, très mystérieuses, très luxueuses, où les lits à colonnades d'or se dressaient pareils à des trônes, où les coffres en nacre et en pierreries chatoyaient, où les tapis de Perse mariaient leurs tons violents. Elle connut les reposoirs et les salons, qu'encombraient les lourds plateaux, les aiguières d'or, les glaces en forme de médaillons, les étagères striées d'enluminures, les matelas recouverts de satin, de velours, de brocart... Elle allait, se dandinant, perçant chaque chose de ses petits yeux de fouine. Elle ne rencontrait âme qui vécût. Tous les domestiques étaient occupés aux préparatifs de la noce, dans les sous-sols et les cuisines. Elle n'entendait, par delà les murs, que le baragouin affaibli des négresses, et plus éloignée encore, la plainte du vent...

Enfin, elle s'arrêta devant une porte tendue d'un voile de mousseline. Elle se débarrassa de son haïk, sans hésitation; ici devait s'ouvrir la chambre de repos de Lalla Zoulikha. Une fine main d'argent ornait l'imposte; sur le seuil, une toute petite négresse sommeillait, roulée dans un haïk de satin rouge. Elle serrait d'un bras le cou d'une gazelle. Khadidja la poussa du pied.

— Où est ta lalla?

La négrillonne souleva la tête.

— Qu'Allah brûle tes os le jour de ta mort, ô Ma Settout! Tu nous as atteints jusqu'ici, dans le repos d'Allah!

— Où est ta lalla? répéta Khadidja. Dis-le vite, ou je te sortirai les deux yeux !

Elle fonçait sur la gamine, deux doigts en avant. Mais celle-ci, lui abandonnant son haïk, s'échappa toute nue à travers la galerie. La gazelle bondit à sa suite. L'enfant cria :

— Ma maîtresse rêve au Paradis ; toi, descends à l'enfer, tu trouveras ta place !

Et elle dégringola l'escalier en ricanant :

— Moi, moi, je cours chercher le bâton qui te châtiera les cuisses !

La settout avait écarté doucement la portière. Un instant, elle s'immobilisa, fascinée par le cadre grandiose, par la beauté de la fille des Pachas qui semblait endormie. Lalla Zoulikha s'était un peu amincie. Ses yeux bien frangés paraissaient clos. Le souffle de sa poitrine soulevait régulièrement le corsage de tulle piqué de rubans roses. L'affaissement du seroual de soie sur les hanches trahissait la splendeur des lignes. Les jambes nues, contre le velours du matelas, éblouissaient le regard, et autour des chevilles s'enroulaient des serpents d'or aux prunelles de diamant.

La settout s'avança à pas de colombe. Elle s'installa au chevet de la jeune fille. Elle la contempla, elle supputa la fortune qu'elle eût obtenue, si elle eût pu vendre sa place à quelque homme, amoureux de la beauté parfaite. Elle étouffa un hurlement de regret. Elle prit une rose d'un grand vase, et pour éveiller Lalla Zoulikha, l'effeuilla sur son visage.

La fille des Pachas secoua la tête, effrayée, ouvrit des yeux pleins de surprise en face de la settout. Puis elle s'assit en la regardant. Elle essaya de lire sur ses vieux traits immondes, dans ses petits yeux hypocrites, la signification de sa présence ici. Khadidja ne lui en laissa pas le temps.

— Que ton sommeil te soit bienfaisant, ô reine ! Qu'il te soit réparateur, qu'il épanouisse ton corps à l'amour, pour que l'heureux époux qui te possédera bientôt soit épris de toi jusqu'à la folie !

Lalla Zoulikha inclina le front, eut un mouvement de pudeur blessée. Khadidja s'approcha davantage de son oreille, baissa la voix :

— Tout le mal dont tu es prise, tes langueurs, tes insom-

nies, tes angoisses, tout, à l'approche de l'homme aimé, se dissipera comme un rêve !

A ce mot : l'homme aimé, la jeune fille se sentit frémir jusqu'à l'âme. La vision d'Hubert la ressaisit, le chagrin, plus âcre, de son éloignement, et tout le cortège des images dont ce court sommeil n'avait fait qu'interrompre l'obsession. Sans cesse elle revoyait le « bey, » sa souple taille contre l'appui de la fenêtre, sa belle tête découverte, les joues en feu, le regard humide, chantant dans ce dernier soir l'hymne des voluptés finies... Maintenant que la noce était préparée, annoncée de tous côtés, elle rapprochait souvent, dans son cœur, le visage d'Hubert, ardent, délicat, trahissant toutes les vibrations intimes, de celui du Hakem, fier, impassible, froid comme une pierre tombale...

Mais la sorcière continuait :

— Allons, fille des Pachas, relève-toi de ton immobilité et relâche un peu cet ennui. Car malade, tu ne l'es pas. Tu as l'œil brillant des amoureux qui se devine de loin. Tes joues, — que Dieu bénisse ! — sont aussi roses que la jeune grenade sur sa branche...

Lalla Zoulikha, silencieuse, se détournait légèrement, évitait de la regarder en face.

— Vois, lui dit la vieille en essayant de lui prendre les mains que Zoulikha retira vivement comme à l'approche de tenailles rougies, vois : ton corps est comme un jasmin d'été, sans l'ombre d'une tache. Il est pareil au dôme d'un marabout en fête. Je ne lis pas sur cette chair éblouissante le moindre soupçon de maladie. Ton mal vient du dehors. Il a gagné ta tête, puis ton cœur...

Et Khadidja lui posa un doigt sur le sein à demi nu.

— C'est ici qu'il s'est placé, et c'est ici qu'il ronge ton âme !

Lalla Zoulikha, épouvantée, se rejeta en arrière, couvrit ses yeux de ses mains.

— Laisse-moi ! s'écria-t-elle, oh ! laisse-moi, sorcière des eaux !

— Oui, oui, tu l'as dit, gronda la settout en se penchant de nouveau sur elle, en la fixant de ses petits yeux sans cils, tu l'as dit : je veux aspirer de toi le secret dont tu te meurs, de même que le sorcier colle l'oreille au mamelon, le soir, sous

la clarté de la lune, afin de saisir le passage du torrent et de faire jaillir l'eau de la terre! Il faut me dire quel est ce vautour qui a traversé ton ciel et quel chemin il a pris pour venir jusqu'à toi. Oh! dis-le, soulage-toi, ne cache rien à la sorcière des eaux...

Bouleversée, haletante, Zoulikha tremblait de crainte. Comment, comment se délivrer de cette horrible femme qui avait presque deviné son secret, sans qu'elle-même eût ouvert la bouche? Déjà, sa résistance était à bout. Elle était prête à le lui livrer, ce secret. Un besoin d'épanchement subit lui brûlait les lèvres. Oui, prononcer une fois le nom de l'homme aimé à un être vivant, à des oreilles qui en vibreraient, cela certes la soulagerait... Et qui sait? Faire de cette vieille sa confidente, lui étaler ses souffrances, avoir en elle un messager qui battrait les coins et les recoins de la ville, lui rapporterait un cheveu d'indice, une nouvelle de *lui!...* Et Zoulikha savait que les settouts avaient leurs pouvoirs magiques. Elle avait entendu dire qu'elles possédaient le moyen de faire arriver sur un cheval fougueux l'amant disparu depuis des années, la force de faire parler un mort à minuit, de guérir à jamais un amour néfaste...

— Parle, lui soufflait Khadidja, soulage-toi. Personne : ni Dieu, ni ange, ni démon, ni vivant ne saura jamais ce que tu m'auras confié. Nous le saurons toi et moi. Pourquoi fermes-tu ton cœur au bonheur de la lumière? Se confier est si doux, à la bonne vieille mère Khadidja! Reine des palais et des jardins, parle...

Maintenant, elle l'enveloppait de sa puissance. Zoulikha s'abandonnait. Elle lui prit la taille et lui attira doucement la tête contre sa poitrine.

— Parle, ma fille. Dis-moi ton mal. Je t'aiderai à le guérir. Si tu aimes une chéchia défendue, c'est de ton âge. L'amour nous vient de Dieu. C'est des grandes maisons et des grandes familles que sont sorties les grandes fautes..

Zoulikha eut un tressaillement. Elle rappela son énergie, repoussa tout à coup la sorcière et se dressa, livide. Un instant, elle suffoquait, ses idées se brouillaient, les paroles se choquaient sur sa langue.

— Vieille de feu, s'écria-t-elle, apprends que de notre maison aucune faute ne peut naître! Notre manteau, celui de nos mères est tissé de laine blanche. Il n'y a que tes pas, ici, qui souillent nos mosaïques!

Elle allait congédier la settout avec indignation, et la matraque d'Ambarek siffla sous les voûtes de la galerie. Le rire de la petite négresse l'accompagnait comme une raïta.

— Là, là elle est, Baba Ambarek!

Le rideau soulevé montra les deux femmes en leurs attitudes : l'une debout, frémissante encore des paroles qu'elle venait d'exhaler; l'autre recroquevillée, blottie aux pieds de la fille des Pachas... Le nègre comprit qu'une scène pénible venait de se dérouler entre sa jeune maîtresse et la sorcière.

— Allez! cria-t-il à Khadidja, allez, disparais d'ici, ou je vais écraser ta tête du coin de mon talon, comme je le ferais à une vipère que je rencontrerais rampant au pied d'un rosier! Disparais d'ici, Ma Settout, et que Dieu brûle tes os le jour de ta mort!

Il brandissait sa matraque. La vieille détala au plus vite à la menace de ce grand diable d'Ambarek, qu'elle ne pouvait souffrir!

Seulement, chacun l'avait blessée jusqu'aux moëlles. Elle emportait au cœur un venin qu'elle jura de déverser un jour sur toute cette maison. Elle s'éloigna, rasant les murs, hochant la tête, ruminant déjà sa vengeance. Elle était sûre, maintenant, que la fille des Pachas gardait à l'âme un secret inavouable! Et elle saurait le déterrer, ce secret, pour le vendre au Hakem à un prix fou.

XVIII

Des nuages sombres couvraient l'horizon. Un grand calme triste planait sur les campagnes de la Bouzaréah. Le long des chemins, aux seuils des fermes, on pouvait voir des bataillons de poules et de coqs enfouir leurs têtes dans leurs plumes et se secouer tout entiers avec une frénétique émulation : la pluie était proche.

Par un de ces après-midi, Mouny et sa mère reçurent la visite du Hakem. Il était magnifiquement vêtu. Deux burnous, l'un mauve, l'autre brique, se nouaient à sa hanche sous un foulard marocain. Un turban très large, des voiles immaculés rehaussaient son noble et fier visage.

Il surprit les deux femmes aux provisions d'hiver, manches et serouals retroussés, penchées sur une jarre à l'intérieur de

laquelle elles disposaient patiemment des couches de petits poivrons rôtis alternant avec des cœurs de gombos.

— *Alikoum es salam* (1), et que Dieu vous aide ! leur dit-il de sa voix grave.

— Sur toi le salut, Hakem, bey de Tunis ! Que ta venue soit heureuse ! Passe, assieds-toi..., dit la mère sans détourner la tête de sa besogne. Assieds-toi là...

Elle lui indiqua du menton une peau de bouc roulée à terre sous un grand figuier à demi dépouillé. Mouny, cependant, avait rougi jusqu'aux oreilles et tremblait d'émotion. Elle baissa vivement les jambes de son seroual et le volant de ses petites manches pour avoir une tenue plus décente.

— Ta maison va bien ? Et la maison des Pachas ? Tu n'as entendu sur elle que du bonheur ? demanda Lalla Aïcha, tandis qu'elle faisait signe à sa fille de servir au Hakem un café, bien épais, « que le cafard pût aller dessus en sabots ! »

— Que du bonheur, répondit Sid Zerouk en levant au ciel une main pâle, aussi blanche qu'une toison d'agneau. Que du bonheur, répéta-t-il dans un soupir.

Il y eut un silence. Mouny avait disparu derrière le mur blanc de la courette. On entendit les pieds nus aller et venir sur la mosaïque, le bouillonnement de l'eau en permanence sur le feu, le glou-glou dans la cafetière minuscule, et la jeune fille reparut, soulevant d'une main un plateau de diss sur lequel fumait une tasse de café maure. Doucement, elle le déposa devant le Hakem et s'esquiva aussitôt, sans avoir une seule fois levé vers lui ses yeux brillants d'amour. Elle retroussa de nouveau ses manches et regagna son ouvrage.

Le Hakem buvait par toutes petites gorgées, à de longs intervalles, reposant chaque fois la tasse bleue sur le pauvre plateau de diss. Ses regards, à travers l'espace, suivaient un rêve qui n'appartenait qu'à lui. Les deux femmes, ayant empli leur jarre, se hâtaient de boucher l'orifice d'une poignée de terre pétrie de chaux et de sable. Ce travail achevé, la jarre introduite dans la maison, leurs mains soigneusement lavées au filet d'eau qui coulait en contre-bas, Mouny et sa mère vinrent s'asseoir sous le figuier, auprès du Hakem, devant une quenouille chargée depuis le matin. Et, sans interrompre la rêverie du visiteur, elles se mirent à filer leur laine.

(1) Sur vous le salut.

Bientôt, le vent s'éleva, âpre, sonore, faisant clapoter les vignes à l'entour, siffler les roseaux dans le ravin, arrachant aux arbres les dernières feuilles mortes. Aïcha donna une poussée à sa fille qui s'était interrompue, examinait le ciel brusquement noir.

— Allons, vite, vite ! Il faut que cette djezza soit terminée avant que ce nuage perce sur nos têtes !

Le Hakem secoua sa rêverie, allongea ses mains et attendit que les premières gouttes bénies vinssent les lui humecter, ainsi que ses burnous et son turban.

— Alors, sidi, la noce approche ? interrogea Lalla Aïcha, sans ralentir d'aucune façon le va-et-vient de ses doigts prodigieusement habiles. Allah va enfin te rendre heureux...

— Moi et ceux qui m'écoutent, dit le Hakem.

— Sont-elles avancées dans la besogne, les femmes de ta maison ? Je connais ta mère et tes sœurs : elles sont vaillantes, vaillantes ! Mais les préparatifs d'une noce, qui peut les abattre seul ?

— Assurément. On vous attend là-bas, que vous veniez donner un petit coup de main. Car ta vaillance à toi n'est pas mise de côté, et celui qui dit que la noce est facile, qu'il commence seulement à lui charrier son eau...

— Je le sais, je le sais, approuva la femme d'expérience, mais nous ne pouvons point nous partager en deux. Chez les Pachas aussi, on nous attend. Baba Ambarek est déjà venu dans deux aurores nous chercher. Voici ce que je pourrai faire cependant : envoyer Mouny vers la cousine, car je sais que les mains ne leur manquent pas ; et moi, je viendrai chez vous faire tous mes efforts, pour que tu sois heureux, mon bey.

— Qu'Allah prolonge ta vie et accroisse ton bonheur ! souhaita Sid Zerouk ému. Et qu'il te fasse te réjouir de ta fille comme ton cœur le désire : nous te rendrons la pareille à son époque.

— Amen ! Amen !

Mouny mordit ses lèvres, courba le front vers la terre. Ses doigts s'étaient enfoncés rageusement dans le tas de laine, elle grelottait toute pour ne pas éclater en sanglots.

Le Hakem regardait l'espace... Lentement, ses traits se crispèrent, une brume passa dans ses yeux.

— Que te dirai-je, ma tante, poursuivit-il d'une voix faible,

Dieu seul a connaissance de l'état de mon être. Les mois me semblent des années, les heures des jours. Depuis cette funeste fête, mon cœur s'est empli de doute et mon esprit se ronge sans repos...

Lalla Aïcha abandonna son ouvrage. Elle releva la tête pour fixer avec des yeux étonnés le grand sage qui osait parler de la sorte.

— Quoi, mon bey? C'est toi qui me perces le foie de ta langue de velours? C'est toi, le résigné, qui me dis que ton cœur est plein de doute? Sur Lalla Zoulikha, le diamant du diadème, c'est toi qui me dis que ton esprit se ronge? Oh! je ne veux rien en croire! C'est le chitane qui te souffle l'ennui...

Elle agita sa laine avec humeur et reprit sa quenouille. Pendant que ses doigts allaient vite, vite, le mécontentement pinçait sa bouche, fronçait ses sourcils. Le Hakem avait détourné le visage et recouvré son attitude impénétrable. Mouny ne bougeait plus. Elle entendait l'atroce jalousie gronder en elle, tenailler sa poitrine. Par intervalles, elle risquait un regard vers le Hakem, elle se demandait si la révélation qu'il allait faire peut-être ne susciterait pas en elle certaine joie secrète, certaine ivresse divine...

— La fête qu'a donnée Zoulikha, dit Lalla Aïcha, était du plus grand naturel. Elle n'avait rien qui pût causer à l'homme le plus austère du monde l'ombre d'une contrariété. Zoulikha était venue chez nous, dans une maison qui est une mosquée. Je l'ai fait entourer par les saintes petites fleurs des campagnes, et leur journée s'est accomplie à réciter la langue des poètes. Qu'as-tu vu de répréhensible dans sa conduite ou dans la nôtre? Quel est l'étranger qui a osé soulever un coin de la tente ou écarter le feuillage à l'abri duquel ces vierges étaient assises?

Elle lâcha la quenouille, croisa ses deux index sur sa bouche.

— Voyons, dis-moi, parle! Qu'as-tu à te morfondre, sidi, à propos d'une fête qui a été donnée pour distraire une jeune fille dans la peine?

Le Hakem répéta, comme s'il interrogeait :

— Dans la peine?

— Oui, dans la peine. Elle a un trou au cœur, par la douleur de son père, et qui ne s'est pas encore cicatrisé. Crois-tu que c'est aisé de perdre un père ou une mère? Qu'Allah ne te fasse point goûter cette amertume à ton âge! On n'a de joie

qu'avec les siens et on ne supporte les pires douleurs qu'avec ceux qui les partagent!

— Ceci est l'affaire d'Allah et nous ne pouvons rien changer à ce qui est écrit sur notre front, déclara le Hakem d'un ton convaincu. Que ses desseins s'accomplissent et que rien ne contrarie son vouloir!

— Amen! Amen! prononça la pieuse femme.

— Quoi qu'il en soit, murmura Sid Zerouk après une nouvelle pause, tu comprendras ma souffrance de la savoir ainsi peinée. Que te dirai-je? Mon impatience est grande. Une première fois, tout était prêt chez nous. Mon destin m'a échappé ainsi que du mercure entre les doigts... Aujourd'hui, tant que son ombre n'aura pas rencontré mon ombre, je trouverai ma maison vide et mon bonheur trop loin...

Il inclina sa tête sur sa belle main pâle et ne dit plus rien. Lalla Aïcha baissa les yeux.

— Tu as raison, mon frère, balbutia-t-elle, le cœur ne peut pas attendre...

Et soudain, un grand cri déchira l'air. Mouny s'était levée. A une allure folle, elle courut à travers la campagne. Lalla Aïcha et le Hakem demeurèrent stupéfaits. Lorsqu'elle fut hors de leur vue, Mouny se laissa tomber au pied d'un arbre, et tandis que la foudre, là-bas, roulait au-dessus des vignes, elle se prit à gémir, en se déchirant les joues :

— Ah! qui, qui éteindra le feu de mon cœur?

XIX

Les premières réjouissances avaient été données. La noce, chez les Pachas, allait atteindre le point grandiose. C'était le surlendemain, jeudi, que Lalla Zoulikha serait conduite à son époux, — jeudi, jour où l'on rencontre les faces de bonheur, ainsi que chantent les poètes.

Dans le beau domaine, que magnifiait l'approche du soir, Hubert venait d'être reçu par Baba Ambarek et accompagné jusqu'au seuil de la chambre d'hospitalité avec la meilleure grâce du monde. Le vieux nègre, eût-on dit, avait tout oublié. Sa joie était immense. Il courait par les allées, riait du plus large rire de ses dents blanches, secouait la tête, parlait tout seul... Il eût voulu communiquer son ivresse aux pierres mêmes du jardin...

Il avait déroulé sous les bouquets d'arbres, en chantant, les nattes neuves pour la réunion de ce soir; dépecé, avec une férocité fanatique, les petits agneaux ramenés sanglants de la ville. Au passage, il remontait les feuilles de vigne sur les tas de jasmin qui allaient lui servir à confectionner les dômes pour les chanteurs...

Il quitta Hubert afin de prévenir les Pachas de sa visite et de retourner aussitôt à ses occupations joyeuses.

Hubert pénétra dans la salle fraîche. Tout au long, sur les bancs de mosaïques, on avait aligné des coussins et des matelas. Son cœur débordait d'émotion. Il parcourut du regard les murs de cette pièce où il avait vécu le rêve le plus enchanté de sa vie; au fond s'ouvrait la fenêtre, d'où Lalla Zoulikha lui était apparue, la nuit de lune... Il aspirait un parfum d'opulence et de volupté. Ses genoux allaient fléchir. Il demeurait là, sous son uniforme de parade, oubliant presque l'objet de sa mission et toute la dignité de l'heure...

La nouvelle du mariage de la fille des Pachas s'était en effet répandue dans les milieux européens. L'arrivée, chaque jour, de grands caïds, d'aghas et de bach-aghas la traînait par la ville, et les quartiers arabes ne résonnaient que du nom des futurs époux. Le Gouvernement avait décidé, en cette occasion, de manifester sa sympathie une fois de plus à la vieille famille chérifienne dont les exploits étaient célèbres et si précieux le dévouement à la France. Depuis une semaine, la croix de la Légion d'honneur, à titre posthume, était accordée à Sid Mustapha Pacha. Pour annoncer au père et aux oncles cette distinction, on projetait quelque cérémonie patriotique. Mais le chef des Affaires Indigènes, bien averti des coutumes arabes, du goût et de l'idéal de ses administrés, venait de préférer à tout cette grande fête d'intérieur, chaleureuse, somptueuse et intime tout ensemble, nourrie de musique, où les cœurs seraient attendris, haussés à merveille pour recevoir cette marque de gratitude et d'honneur. Et comme porteur du décret ministériel, il avait désigné l'ancien aide de camp et ami de Sid Mustapha Pacha, le compagnon de ses derniers instants.

Hubert accueillit avec un délire de joie cette chance inespérée. La plus belle occasion lui était fournie de pénétrer à nouveau chez les Pachas, de revoir peut-être Lalla Zoulikha et de lui dire un dernier adieu...

Il avait couru à la maison revêtir son uniforme des grands jours. Auparavant toutefois, il s'était penché sur sa vieille grand mère et lui entourant les épaules de ses bras :

— Grand mère, lui avait-il dit, bien décidé, ne sois plus triste, ne sois plus pensive, ne me boude plus ! Voyons, déride-toi ! Je vais te satisfaire : je me marie, et aussitôt que tu voudras !

Mamma Louna avait hoché le front, ne le croyant plus. La pauvre vieille, à force de désappointements, avait fini par prendre cet air triste, détaché... Elle voyait que son petit-fils demeurait toujours hésitant sur cette question du mariage, qu'il ne voulait même plus entendre ses bons conseils...

— Oui, oùi, répétait Hubert, cette fois c'est sérieux, c'est sûr ! Je le jure sur la tombe de ma mère !

Hubert était sincère. La fille des Pachas mariée, se disait-il, son cœur recevrait assurément le coup de grâce. Mais ensuite, il renoncerait sans résistance et pour jamais à ce fol amour perdu. Alors, il s'abandonnerait à sa grand mère, afin qu'elle pût goûter sur terre un peu de bonheur. Il accepterait la femme qu'elle voudrait lui choisir. Il allait revoir, en un instant suprême, Lalla Zoulikha, tenter de se justifier à ses yeux, se soulager d'une obsession qui pesait sur lui depuis trop de jours... Devant la glace de la fausse cheminée, il terminait avec empressement sa toilette minutieuse. Mamma Louna, s'imaginant enfin que Dieu avait pris pitié d'elle et voulant profiter des bonnes dispositions de son petit-fils, venait le supplier de lui donner la joie de le fiancer le lendemain. Hubert lui refit le serment; sur l'heure, la pauvre vieille courut promener son allégresse. Elle allait et venait dans la maisonnette... Elle ouvrit son armoire, étala son châle-crêpe, secoua sa robe de satin et ses savates dorées qui dataient du jour de la circoncision d'Hubert... Et bientôt, sa voix gutturale et tremblante emplissait la cour :

— O Mardochée, c'est demain soir veille de jeudi, jeudi du mois d'Elloul, que je te fiance, pour percer les yeux de tous ceux qui ne nous aiment pas !...

Et tandis que la dévouée grand mère se dirigeait sans doute vers quelque maison des boulevards, où elle savait la jeune fille douce, vertueuse, de bonne famille, qui ferait à son enfant un heureux avenir, Hubert était là, chez les Pachas, ébloui d'ivresse, enveloppé, repris tout entier par sa passion. Oh ! s'il allait, au cours de cette visite, *la* revoir une fois encore ! S'il allait pou-

voir lui dire ce qu'il avait souffert pour elle, qu'il avait tenu parole et n'avait pas été lâche, comment il avait été repoussé par son nègre dans sa tentative pour aller jusqu'à elle, les insultes odieuses reçues à la face, et le voyage aussi à travers le bled et son affreuse solitude...

Un bruit de pas furtifs, rapides, qu'accompagnait un froissement de soie, parvint tout à coup à son oreille. Hubert se redressa. Il vit la porte du fond s'ouvrir... Lalla Zoulikha, toute blanche, amaigrie, apparaître sur le seuil! Elle referma la porte derrière elle avec soin. Elle paraissait accablée de fatigue sous un costume de brocart, très lourd, chargé d'or et semé d'étoiles. Ses larges tresses blondes, jetées sur les épaules, reparaissaient le long des bras, montrant, excessive, la finesse des attaches et des mains pâles.

En face d'Hubert, un tremblement venait de la secouer. Sa poitrine frémit de soupirs. Elle meurtrit sa lèvre. Et en dépit de ses efforts, ses yeux, ses yeux superbes, couleur du béryl, s'étaient emplis de larmes.

Hubert s'approcha d'elle. Il lui prit ses mains qu'elle lui abandonna.

— Zoulikha, dit-il à voix basse, avec une tendresse profonde, Zoulikha, ma vie, je bénis Dieu de t'avoir revue, de te sentir là, sous mes yeux! Mais je t'en conjure, sur Sid El Kébir, sur Allah... Tu vas te compromettre... nous trahir... et que pensera-t-on de moi?

Elle ne répondit point. Sa bouche se plissa. Elle parut se raidir entière sous un sentiment de révolte.

— Zoulikha, qu'as-tu? Pourquoi ce regard chargé de reproches? Pourquoi ne me dis-tu rien? Pourquoi ce mutisme farouche?

Elle détourna la tête.

— Voyons, supplia-t-il, Zoulikha, ma bien-aimée, parle-moi, laisse-moi entendre, pour la dernière fois peut-être, ta voix si chère! Zoulikha, dit-il en appuyant les lèvres sur les bouts de ses doigts glacés, tu es ma vie, ne m'en veux pas, plains-moi au contraire : je ne puis t'ouvrir tout mon cœur! Si tu savais combien ce cœur brûle pour toi, combien il a souffert de notre séparation, comment il meurt aujourd'hui sans avoir pu t'oublier!...

La voix d'Hubert faiblissait. Des larmes roulaient à ses

yeux. Il sentit les doigts de Zoulikha se glisser hors de sa main. La fille des Pachas était blême et le regardait.

— M'oublier? répéta-t-elle. Et, puisque tu cherchais à m'oublier, pourquoi es-tu revenu au moment où j'allais enterrer ton nom?

Hubert reçut le coup comme une flèche aux entrailles. Il ne releva point l'injure et le mauvais souhait.

— Si je cherchais à t'oublier, répondit-il, les narines palpitantes, c'est parce qu'il le fallait, Zoulikha! Pourquoi je suis revenu, pourquoi j'ai refranchi le seuil de ton palais, tu le sauras tout à l'heure. Tout nous sépare, tout, jusqu'à nos caractères...

— Qu'est-ce qui peut nous séparer, si l'amour nous unit? demanda avec autorité la fille des Pachas. L'amour nous vient de Dieu. Lorsqu'il a jailli de nos cœurs, as-tu le droit de l'éteindre?

— Oh! dit Hubert en secouant la tête, comment t'en avouer davantage? Je ne pourrai jamais te dire ce qui m'oblige à étouffer cet amour. Sache seulement que je suis malheureux. Plains-moi.

— Non, déclara fermement Zoulikha, je ne prendrai rien pour toi dans mon cœur, puisque toi seul veux notre mort. Moi, de ton éloignement, je ne pouvais plus vivre. Tu m'as fait apercevoir le bonheur et tu m'as trahie. Je ne trouverais rien qui puisse avoir plus de force que cet amour qui brûle en moi. Je m'arracherais à tout : à ma mère qui m'a mise au monde, à mes grands pères dont je suis la prunelle des yeux, à cette maison où j'étais née pour souffrir par toi... Je renverserais tout pour t'atteindre! Et toi, homme, qu'est-ce qui te fait reculer? Une femme? Un enfant? Des parents? Parle, maintenant! Ouvre ton cœur! Dis-moi d'où est née cette trahison?

— Oh! non, s'écria Hubert en rougissant jusqu'aux tempes, — et voici que l'explication suprême lui montait à la bouche : le nom de sa race, nom de malheur, mais il le ravala — non, Zoulikha. Ce n'est ni femme, ni enfant, ni parents... Mes ailes sont libres comme mon cœur l'était avant de te connaître. Ce qui nous sépare est pis que tout...

Dans le jardin, on entendit des pas, des voix graves...

— Sauve-toi, Zoulikha, supplia Hubert, et comme elle s'éloignait lentement, il courut à elle, lui prit ses deux mains

qu'il baisa de nouveau. Pour la dernière fois, balbutia-t-il, reste dans le bonheur que ta nouvelle vie te prépare... Zoulikha, — et une pitié, une angoisse infinies assombrirent ses yeux, — Zoulikha, ne me tiens pas rancune, ne me crois pas un lâche! Dieu est témoin, il voit nos cœurs. Le destin seul a été plus fort que ma volonté...

Zoulikha avait porté une main à sa *fremla* de velours.

— Non, dit-elle, je ne reçois pas ton adieu. Je veux te revoir encore...

— Me revoir encore? demanda Hubert avec inquiétude. Et comment?

Elle avait tiré d'entre ses seins un petit foulard de soie rose.

— Tu seras invité au dîner de ce soir, sans aucun doute. Si tu vois, à n'importe quel moment, glisser cette étoffe rose le long du mur qui fait face à l'orient, tu seras averti que je veux te rejoindre après le départ des convives, sous la grande tonnelle nord... La connais-tu?

Hubert frissonna.

— Sauve-toi, répéta-t-il en étouffant sa voix, sauve-toi, Zoulikha! ou nous sommes perdus!...

Les pas et les voix s'entendaient en effet distinctement, non loin de la fenêtre.... Une terreur envahit le jeune homme. Comment allait s'y prendre Zoulikha, maintenant, pour s'échapper de la salle d'hospitalité sans être vue? Et là-bas, derrière la porte du fond, qu'était-ce que cette agitation dont le bruit sourd parvenait jusqu'à eux? Zoulikha, du même pas lent, s'était dirigée vers l'extrémité de la salle. Devant Hubert stupéfait, elle fit jouer, avec une agilité prestigieuse, du bout de son pied, trois carreaux de faïence. Et elle descendit sous le sol, ayant attaché sur Hubert, une fois encore, ses yeux éperdus d'amour...

ELISSA RHAÏS.

(La dernière partie au prochain numéro.)

VICTOR HUGO

SPIRITE

« L'Europe entière, et que dis-je l'Europe, en ce moment le monde a la tête tournée d'une expérience qui consiste à faire tourner une table. On n'entend parler de toutes parts que de la table qui tourne; lui-même Galilée, il a fait moins de bruit le jour où il prouva qu'en effet c'était la terre qui tournait autour du soleil... En vain, Meyerbeer nous donnerait un second *Robert le Diable;* en vain M. Scheffer une autre *Marguerite;* en vain Mlle Mars nous convierait à ses fêtes poétiques; en vain Béranger écrirait un nouveau recueil de *Chansons;* en vain nous dirait-on : la voilà qui nous revient à vingt ans, Mlle Taglioni, la sylphide; ou voilà Fanny Elssler; et lui-même Balzac, et Soulié lui-même arriveraient à nous les mains pleines de fictions... l'univers s'écrierait : la table et le chapeau ! »

Ainsi s'exprime Jules Janin au début de l'un de ses feuilletons de mai 1853, et, dans cette courte revue des actualités du second Empire, toute une société disparue s'évoque, curieuse et insouciante, prompte à l'engouement, mais au scepticisme aussi, et qui accueillit en riant le spiritisme au berceau.

Cette société trouvait à faire tourner les tables un plaisir puéril et léger : celui-là même qu'elle prenait aux escamotages de Robert Houdin, aux drames de Scribe et aux comédies de Labiche. Une gravure de même date, dans *l'Illustration* de mai 1853, nous montre, groupés trois par trois autour de guéridons, des gens du monde en toilettes de soirée, dont les uns s'évertuent à faire tourner une table, les autres s'ingénient à mettre en branle un chapeau haut-de-forme, pendant que d'autres concentrent leur attention sur un pendule qui oscille

entre les doigts d'une jeune femme. Tous ces expérimentateurs s'amusent visiblement; ni mystère, ni religiosité dans leur attitude : il s'agit d'un jeu qui ne réclame pas plus de recueillement que le nain-jaune ou de gravité que les jonchets.

Pour ceux-là, le souffle de l'au-delà n'est pas encore monté de l'abîme ; ils ne cherchent point à pénétrer le secret du tombeau, encore moins à créer une métaphysique nouvelle : ce qu'ils appellent « les esprits » ce sont de vagues entités qui se bornent à faire osciller quelques meubles et à donner parfois de spirituelles réponses aux « devinettes » qu'on leur propose.

Quel contraste entre ces jeux de société et les graves séances de Marine-Terrace où, par l'intermédiaire des tables, les plus grands morts de l'humanité s'entretiennent solennellement avec Victor Hugo et où les voix du gouffre, les bouches de l'ombre lui révèlent le sens de l'univers!

L'empreinte du spiritisme sur l'œuvre de Victor Hugo est un phénomène qui ne s'est jamais reproduit au même degré dans notre histoire littéraire : jamais écrivain n'a été à ce point influencé, dans la pensée philosophique et dans l'expression poétique, par la croyance à l'intervention des forces occultes de la nature.

L'état d'âme d'un spirite est le plus souvent une sorte d'état secondaire, dans lequel il entre pendant les heures d'expérience et qui ne laisse point de traces dans le cours habituel de ses idées. Il est très remarquable que les spirites n'ont point la terreur des ombres à la présence desquelles ils croient, et qu'ils les écoutent d'ordinaire comme on lirait un livre ou comme on entendrait une conférence.

C'est Victorien Sardou qui fut en France un des premiers propagateurs de la science spirite, d'importation américaine à son origine. Il avait fait connaissance, chez miss Blackwell et chez Mme Japhet, d'un médecin du nom de Rivail : il aida Rivail à interpréter le langage des tables, et, sous le nom d'Allan Kardec, Rivail publiait en 1857 *le Livre des Esprits*, où il est difficile de faire la part de l'inspiration de Rivail et de celle de Sardou : il reste que Sardou fut un adepte convaincu du spiritisme. Sous l'inspiration, disait-il, de Bernard Palissy, il exécutait lui-même dans l'état médiumnique des dessins étranges qu'on trouve reproduits aujourd'hui dans presque toutes les publications de vulgarisation spirite : *La maison de Bernard*

Palissy, — *La maison de Mozart*. Or, il ne paraît pas que l'effarante théosophie du *Livre des Esprits* ait assombri en quoi que ce soit l'auteur des *Pattes de Mouche*, des *Ganaches* ou de *Nos intimes*. Bien au contraire, la vigueur et l'équilibre de l'intelligence de Sardou réagirent à ce point chez lui qu'il ne tarda pas à douter lui-même de ses facultés médiumniques et fut, dans sa vieillesse, le premier à se railler des affirmations téméraires de la science spirite : « Nous trempons, disait-il, en pleine superstition de la science. »

Chez Théophile Gautier, on constate, à l'exclusion de tout mysticisme, une curieuse adaptation des qualités plastiques du style à la description des phénomènes spirites. Le spiritisme et l'histoire des sciences occultes lui inspirent des pages pittoresques, où l'on perçoit la délectation d'un artiste amusé. Plus sensible au décor qu'à la doctrine, il découvre dans le spiritisme l'occasion de brosser des toiles exotiques : quand le héros d'*Avatar*, dont l'âme a le privilège de pouvoir changer de corps, va consulter les yoghis, il est manifeste qu'il est surtout hypnotisé par les paysages de l'Inde : « Je partis pour l'Inde, espérant trouver le mot de l'antique sagesse ; je traversai les jungles où rauque le tigre aplati sur ses pattes; je longeai les étangs glacés qu'écaille le dos des crocodiles; je franchis des forêts impénétrables barricadées de lianes, faisant envoler des nuées de chauves-souris et de singes, me trouvant face à face avec l'éléphant au détour du sentier frayé par les bêtes fauves, pour arriver à la cabane de quelque yoghi célèbre, en communication avec les Maunis; et je m'assis des jours entiers près de lui, partageant sa peau de gazelle, pour noter les vagues incantations que murmurait l'extase sur ces lèvres noires et fendillées. »

Ce Yoghi intéresse Gautier, comme un modèle d'atelier : il note des couleurs et des lignes : les lèvres *noires* et *fendillées*. La joie qu'il ressent à se prendre corps à corps avec l'impalpable et à déployer des richesses imprévues de vocabulaire, est encore plus sensible, lorsqu'il se trouve en présence de ce que les spirites appellent un ectoplasme ou une matérialisation. *Spirite* est une âme désincarnée qui rend parfois visite à l'homme qu'elle aime. « Guy regarda vers le piano et peu à peu s'ébaucha dans une vapeur lumineuse l'ombre charmante d'une jeune fille. L'image était d'abord si transparente que les objets placés derrière elle se dessinaient à travers les contours

comme on voit le fond d'un lac à travers une eau limpide. Sans prendre aucune matérialité, elle se condensa suffisamment pour avoir l'apparence d'une figure vivante, mais d'une vie si légère, si impalpable, si aérienne qu'elle ressemblait plutôt au reflet d'un corps dans une glace qu'à ce corps lui-même. Certaines esquisses de Prud'hon à peine frottées, aux contours noyés et perdus, baignées de clair obscur et comme entourées d'une brume crépusculaire dont les draperies blanches semblent faites avec des rayons de lune, peuvent donner une idée lointaine de la gracieuse apparition assise devant le piano de Malivet. » Ombre charmante en effet, qui est bien la sœur de la femme-cygne de *la Symphonie en Blanc Majeur*, dans *Émaux et Camées*, et dont l'apparition éloigne de nous, tant elle nous captive par les procédés d'art, presque toute impression de mystère et de surnaturel.

Constatons donc, sans multiplier les exemples, que des écrivains qui ont cru au spiritisme ou se sont inspirés de lui, n'ont pas reçu de lui le signe sacré.

Pourquoi Victor Hugo est-il différent? Pourquoi perçoit-on dans *Ce que dit la Bouche d'Ombre*, dans *Dieu*, dans *la Fin de Satan* la trépidation du trépied, d'où vient la montée dans l'âme de Victor Hugo de l'effluve apocalyptique?

***

Tout d'abord, il faut tenir compte du tempérament de Victor Hugo. Le cerveau de Victor Hugo est une machine qui fonctionne à son maximum de pression : l'afflux sanguin, constamment alimenté chez lui par un appétit prodigieux, excite sans relâche les cellules cérébrales : il dort peu. L'hérédité est pour quelque chose dans cet état : on sait dans quelle folie sombra Eugène Hugo, le jour du mariage de son frère, et quelle fut la vie de la fille aînée de Victor Hugo, d'Adèle, qu'à son retour de l'Inde, sa famille dut renoncer à garder et à soigner. Charles Hugo fut un médium d'une extrême sensibilité, ce qui ne va pas sans quelque faiblesse nerveuse. En revanche, Hugo est merveilleusement équilibré : mais, au moment de ses pratiques spirites, son médecin fut inquiet de son hypertention cérébrale et l'avertit. Antérieurement au spiritisme, Hugo est prédisposé aux terreurs et aux superstitions. « Tu as toujours eu cette disposition, lui dit Mme Victor Hugo dans le

Journal de l'Exil. Quand Saxe-Cobourg est mort et que sa mère est entrée dans la chambre, la vue du désespoir de cette grande femme pleurant son fils mort t'a causé une telle frayeur que pendant quinze jours tu ne pouvais rester seul une fois la nuit tombée. C'était la même chose avec la vision que tu as racontée comme étant le rêve du dernier jour d'un condamné. L'apparition de cette vieille femme t'a poursuivi longtemps. »

Le Dernier Jour d'un Condamné est de 1829. Et vraiment un frisson de peur saisit déjà le lecteur qui évoque l'horrible vision imaginée par l'écrivain. Cadavre ou fantôme, une vieille femme est debout près d'une armoire : interrogée, elle se tait; poussée à terre, elle tombe comme une chose morte :

« Nous l'avons remuée du pied, puis deux de nous l'ont relevée et de nouveau appuyée au mur. Elle n'a donné aucun signe de vie. On lui a crié dans l'oreille, elle est restée muette comme si elle était sourde.

Cependant, nous perdions patience, et il y avait de la colère dans notre terreur. Un de nous m'a dit :

— Mettez-lui la bougie sous le menton.

Je lui ai mis la mèche enflammée sous le menton. Alors elle a ouvert un œil à demi, un œil vide, terne, affreux, et qui ne regardait pas.

J'ai ôté la flamme et j'ai dit :

— Ah! enfin! répondras-tu, vieille sorcière? Qui es-tu?

L'œil s'est refermé comme de lui-même.

— Pour le coup, c'est trop fort, ont dit les autres. Encore la bougie! encore! il faudra bien qu'elle parle.

J'ai replacé la lumière sous le menton de la vieille.

Alors, elle a ouvert ses deux yeux lentement, nous a regardés tous les uns après les autres, puis se baissant brusquement, a soufflé la bougie avec un souffle glacé. Au même moment, j'ai senti trois dents aiguës s'imprimer sur ma main dans les ténèbres. »

Voilà qui est digne du *Théâtre d'épouvante* et nul doute que Victor Hugo ne se fût complu dans cette littérature horrifique : car, du théâtre d'épouvante, il eut l'idée le premier. Le *Journal de l'Exil* nous apprend qu'en 1838, Victor Hugo proposait à Antenor Jolly la création d'un théâtre fantastique : « La chose tomba, dit Victor Hugo, à cause de la stupidité des directeurs,

mais rien n'est plus beau que le fantastique mêlé au drame humain. »

L'imagination de Victor Hugo a toujours eu la hantise du fantastique : et, consciemment et fidèlement, il a entretenu cette hantise en lui, comme un élément précieux d'inspiration. Pendant son voyage en Espagne en 1843, il croit voir des fantômes et des monstres dans le crépuscule, il les décrit, et, ne voulant pas être taxé de démence, il se réclame des plus grands génies : « Tous les penseurs sont rêveurs; la rêverie est la pensée à l'état fluide et flottant. Il n'est pas un grand esprit que n'aient obsédé, charmé, effrayé, ou tout au moins étonné, les visions qui sortent de la nature. Quelques-uns en ont parlé et ont, pour ainsi dire, déposé dans leurs œuvres, pour y vivre à jamais de la vie immortelle de leur style et de leur pensée, les formes extraordinaires et fugitives, les choses sans nom qu'ils avaient entrevues « dans l'obscur de la nuit. » *Visa sub obscurum noctis.* Cicéron les nomme *imagines*, Cassius *spectra*, Quintilien *figuræ*, Lucrèce *effigies*, Virgile *simulacra*, Charlemagne *masca*. Dans Shakspeare, Hamlet en parle à Horatio. Gassendi s'en préoccupait, et Lagrange y rêvait après avoir traduit Lucrèce et médité Gassendi.

Non seulement Victor Hugo est visionnaire jusqu'à l'hallucination, mais encore, s'il faut l'en croire, il est sujet à de mystérieux pressentiments et il constate en lui ce que les spirites appellent aujourd'hui des phénomènes de prémonition. C'est le 9 septembre 1843 qu'à son retour d'Espagne, il apprendra, par la lecture d'un journal dans un café, la mort de sa fille, de Léopoldine : or, voici, si l'on s'en rapporte à la note inscrite par lui dans *Pyrénées*, ce qu'il aurait écrit le 8 septembre : « Le soir de mon arrivée à Oléron, j'étais accablé de tristesse... J'avais la mort dans l'âme. Il me semblait que cette île était un grand cercueil couché dans la mer et que cette lune en était le flambeau (1). »

Le tempérament de Victor Hugo, l'exaltation de son imagination, la crainte et le besoin qu'il a du surnaturel pré-

(1) Plus tard les prémonitions se feront par « frappements nocturnes. » Cf. *Choses vues*, mars 1871; et en 1873, le poète, qui craint d'être victime d'un pronunciamento bonapartiste, essaie d'interpréter, pour la conduite à tenir, « les coups obstinés, sourds et même métalliques » qui se succèdent dans sa chambre à coucher. Cf. Barthou, *Les carnets de Victor Hugo. Revue des Deux Mondes* du 15 décembre 1918.

disposait donc Hugo à devenir l'adepte des sciences spirites.

Ses théories philosophiques l'y menaient par un autre chemin. Dès 1851, à son collègue et voisin à la Chambre des Pairs, à Savatier-Laroche il déclarait : « Et moi aussi, je crois à l'élévation graduelle des âmes et à leurs migrations successives : j'ai sur ces matières un beau livre à faire. » — « *Et moi aussi,* » dit Hugo; car la croyance à la *circulation des âmes* a déjà nombre d'adeptes, et qui furent de l'entourage de Victor Hugo: Fourrier, Hennequin, Raynaud. Hennequin, Raynaud seront des spirites pratiquants, tant il est vrai que la doctrine y conduit! Cette doctrine, Victor Hugo l'affirme dans le *Journal de l'exil* en août 1852, un an avant les séances des tables tournantes : il l'étend à la nature entière, vivante, consciente et responsable à tous ses degrés : « De la bonne ou de la mauvaise conduite de l'homme dépend sa rentrée dans l'existence primitive et de la même manière chaque chose de la nature se transformera. La vie minérale passe à la vie organique végétale: la vie végétale devient la vie animale dont le spécimen le plus élevé est le singe. Au-dessus du singe commence la vie intellectuelle. L'homme occupe le plus bas degré de la vie intellectuelle, échelle invisible et infinie par laquelle chaque esprit monte dans l'éternité et dont Dieu est le sommet. » Il n'y a plus qu'un pas à faire pour croire au flottement dans l'espace de tous ces êtres dématérialisés pendant leur passage d'un degré à un autre.

A cette double tendance au spiritisme, tendance physiologique et tendance intellectuelle, viennent s'adjoindre des causes occasionnelles. C'est la plupart du temps un grand chagrin, la perte d'une personne chère, ou un grand bouleversement moral, survenu à la suite d'un changement de fortune ou d'une déception d'ambition, qui jette les volontés affaiblies dans la croyance aux entités ou aux forces invisibles.

Qu'on se représente l'état d'esprit de Victor Hugo arrivant à Jersey en 1852. Cruellement blessé dans une ambition politique qu'il avait crue légitime, bafoué par la police du prince président, réfugié en Belgique, expulsé, il voit chaque jour s'affermir une souveraineté, contre laquelle *Napoléon le petit* et *les Châtiments* n'ont été pour un instant que les vains cris d'une colère impuissante. Espionné, déchu et déçu, il n'a pas encore pris, sur son rocher d'exil, l'attitude d'archange vengeur, où le

haussera petit à petit l'impopularité du régime impérial : humilié, dans une humiliation qu'il n'avoue point, vaincu dans une défaite d'amour-propre dont il cache mal la blessure, il cherche avec inquiétude la stabilité : l'ébranlement moral est d'autant plus nuisible à l'équilibre de son système nerveux, que l'air marin en aiguillonne et en excite l'activité. Sa « force fouettée, » selon le mot de Michelet, se débat et s'égare en stériles projets. C'est à cet instant que Mme de Girardin arrive à Jersey.

Mme de Girardin, sous l'influence de la maladie qui la minait, était, à cette date, dans un évident état de surexcitation nerveuse, avec des dépressions momentanées : elle se savait presque condamnée, elle allait mourir l'année suivante : peut-être était-ce l'idée de sa mort prochaine qui l'avait tournée vers la vie extra-terrestre. Auguste Vacquerie, dans les *Miettes de l'Histoire*, nous a conté par le menu les premières expériences de Jersey :

« Mme de Girardin et un des assistants, celui qui voulut, mirent leurs mains sur la petite table. Pendant un quart d'heure, rien; mais nous avions promis d'être patients ; cinq minutes après, on entendit un léger craquement du bois; ce pouvait être l'effet d'une pression involontaire des mains fatiguées; mais bientôt ce craquement se répéta, et puis ce fut une sorte de tressaillement électrique, puis une agitation fébrile. Tout à coup une des griffes du pied se souleva. Mme de Girardin dit : — Y a-t-il quelqu'un? S'il y a quelqu'un et qu'il veuille nous parler, qu'il frappe un coup. La griffe retomba avec un bruit sec. — Il y a quelqu'un, s'écria Mme de Girardin, faites vos questions. »

Les premières questions et les premières réponses ne furent pas probantes : mais bientôt la table s'agita plus fortement :

« Son mouvement devint brusque et volontaire comme un ordre. — Est-ce toujours le même esprit qui est là? demanda Mme de Girardin. La table frappa deux coups, ce qui, dans le langage convenu, signifiait non. — Qui es-tu, toi? La table répondit le nom d'une morte, vivante dans tous ceux qui étaient là.

« Ici, la défiance renonçait : personne n'aurait eu le cœur ni le front de se faire devant nous un tréteau de cette tombe. Une mystification était déjà bien difficile à admettre, mais une infamie! Le soupçon se serait méprisé lui-même. Le frère questionna la sœur qui sortait de la mort pour consoler l'exil;

la mère pleurait; une inexprimable émotion étreignait toutes les poitrines; je sentais distinctement la présence de celle qu'avait arrachée le dur coup de vent. Où était-elle? nous aimait-elle toujours? était-elle heureuse? Elle répondait à toutes les questions, ou répondait qu'il lui était interdit de répondres La nuit s'écoulait, et nous restions là, l'âme clouée sur l'invisible apparition. Enfin, elle nous dit : Adieu! et la table ne bougea plus. »

On aimerait à savoir quels furent, pendant ces premières séances, l'attitude et les pensées de Victor Hugo. Ce qui est bien évident, c'est la violence de la commotion cérébrale qu'il éprouva. La maison qu'il habitait à Marine-Terrace était « visionnée. » Les gens du pays disaient qu'on y avait vu errer un spectre, et que ce spectre apparaissait encore quelquefois sur la grève qui était à proximité : on l'appelait la *Dame Blanche :* un des premiers esprits qui hanta la table de Victor Hugo, ce fut cette *Dame Blanche.* L'esprit qui se trouvait dans la table, constate le *Journal de l'Exil,* déclara se nommer la *Dame Blanche.* Il se décrivit, mais il refusa de parler : il ne voulait, disait-il, s'expliquer que dans la rue à trois heures du matin. Victor Hugo trouva que l'heure et le lieu du rendez-vous étaient mal choisis. Il préféra demeurer chez lui, et tout le monde fit de même. Victor Hugo, ne pouvant trouver le sommeil, se mit au travail. Tout à coup, un violent coup de sonnette : le poète regarde sa montre. Il est trois heures du matin. A coup sûr, la *Dame Blanche* est là : « Les esprits sont ponctuels, » dit-il, mais il ne descendit pas. Une terreur panique l'immobilisait : cette terreur ne le quitta plus. « Autrefois, dit-il, dans le *Journal,* je dormais comme un homme tranquille, maintenant je ne me couche jamais sans frayeurs, et quand je m'éveille le matin, c'est avec un frisson. J'entends des esprits frapper dans ma chambre et ce bruit-ci : (*Victor Hugo frappe sur une table.*) Il y a deux mois, avant que la *Dame Blanche* ait fait son portrait, je n'avais pas ces terreurs, mais maintenant, je le confesse, *j'éprouve une indicible horreur.* »

Une indicible horreur, il faut retenir l'aveu. Il ne s'agit pas ici d'une curiosité amusée, ni même de l'angoisse passagère qu'ont les adeptes dans l'attente de l'Esprit. Victor Hugo croit, il croit comme un Pascal, dans le tremblement. De l'épouvante ressentie dans ces premières séances, il gardera toujours l'im-

pression forte, le besoin de l'éprouver de nouveau et de la communiquer aux autres.

Car, non seulement les premiers Esprits évoqués répondent avec la gravité sacrée des prophètes, mais il flotte autour d'eux un effroi et comme une odeur d'antre de sorcières : ils tiennent à la fois d'Ezéchiel, du Saint Jean de l'Apocalypse et de la Sibylle d'Endor.

Victor Hugo interroge Eschyle, cet Eschyle, dont il dressera plus tard la statue fantastique dans *William Shakspeare*, et qui « exerce sur la nature, sur les peuples et jusque sur les Dieux, une sorte de magisme. » La réponse d'Eschyle, qu'il a vraisemblablement questionné sur la Fatalité, est pleine de surnaturel et de fantômes; les sorcières de Shakspeare y coudoient la statue du Commandeur, Macbeth y crie, Hamlet y frissonne :

Fatalité, lion dont l'âme est dévorée,
J'ai voulu te dompter d'un bras cyclopéen,
J'ai voulu sur mon dos porter ta peau tigrée.
Il me plaisait qu'on dît : Eschyle Néméen.

Je n'ai pas réussi...

... Après moi vint Shakspeare; il vit les trois sorcières,
O Némée, arriver du fond de ta forêt,
Et jeter dans nos cœurs, ces bouillantes chaudières,
Les philtres monstrueux de l'immense secret.

Il mit dans ce grand bois la limite du monde.
Après moi, le dompteur, il vint lui, le chasseur;
Et comme il regardait dans son âme profonde,
Macbeth cria : « Fuyons, » et Hamlet dit : « J'ai peur. »

Il se sauva. Molière, alors, sur la lisière
Parut et dit : « Voyez si mon âme faiblit.
Commandeur, viens souper ! » Mais au festin de Pierre
Molière trembla tant que don Juan pâlit.

Mais que ce soit le spectre ou la sorcière ou l'ombre,
C'est toujours toi, lion, et ta griffe de fer.
Tu remplis tellement la grande forêt sombre,
Que Dante te rencontre en entrant dans l'enfer.

Tu n'es dompté qu'à l'heure où la mort, belluaire,
T'arrache de la dent l'âme humaine en lambeau,
Te prend, dans ta forêt profonde et séculaire,
Et te montre du doigt ta cage, le tombeau !

Molière est appelé à son tour, et, cette fois, Hugo prend la peine de l'interroger en vers :

Les rois et vous là-haut, changez-vous d'enveloppe?
Louis quatorze au ciel n'est-il pas ton valet?
François premier est-il le fou de Triboulet
Et Crésus le laquais d'Esope ?

On voit mal ce que Molière aurait pu répondre à un problème sans doute bien imprévu pour lui et comment son bon sens et son rire se seraient accommodés au ton fatidique des tables. Aussi bien Molière ne vient-il pas, et c'est une entité plus mystérieuse et plus effroyable qui répond dans la table à la place : c'est l'*Ombre du Sépulcre :*

Le ciel ne punit pas par de telles grimaces
Et ne travestit pas en fou François premier ;
L'enfer n'est pas un bal de grotesques paillasses,
Dont le noir châtiment serait le costumier.

Pour amadouer Molière, Victor Hugo le couvre de fleurs et il insiste :

Toi qui du vieux Shakspeare as ramassé le ceste,
Toi qui, près d'Othello, sculptas le sombre Alceste,
Astre qui resplendis sur un double horizon,
Poète au Louvre, archange au ciel, ô grand Molière,
Ta visite splendide honore ma maison.
Me tendras-tu là-haut ta main hospitalière?
Que la fosse pour moi s'ouvre dans le gazon,
Je vois sans peur la tombe aux ombres éternelles,
Car je sais que le corps y trouve une prison,
Mais que l'âme y trouve des ailes.

Et de nouveau, entre Molière et Victor Hugo, l'*Ombre du Sépulcre* intervient terrifiante :

Esprit qui veux savoir le secret des ténèbres
Et qui, tenant en main le terrestre flambeau,
Viens, furtif, à tâtons dans nos ombres funèbres,
Crocheter l'immense tombeau,

Rentre dans ton silence et souffle tes chandelles,
Rentre dans cette nuit dont quelquefois tu sors.
L'œil vivant ne lit pas les choses éternelles
Par-dessus l'épaule des morts.

Cette solennité oraculaire est le ton des grandes ombres : Shakspeare, Luther parlent à Hugo avec cette même grandiloquence comminatoire et cette même sonorité d'abîme. Ils n'en ont pas d'ailleurs dans les tables de Jersey le privilège; le rugissement du lion d'Androclès, le roucoulement de la colombe de l'arche, le braiement de l'ânesse de Balaam se muent en des voix non moins majestueuses et non moins sibyllines; et plus que toutes les autres, les paroles de la *Mort* et celle de *la Bouche d'Ombre* s'enflent et tremblent de toute la tempête des souffles apocalyptiques.

Mais on s'habitue, sans doute, à tout; l'on se familiarise même avec le mystère, semble-t-il : et Victor Hugo paraît parfois avoir avec les esprits des conversations moins tendues et plus souriantes. Ce ne sont pas seulement, en effet, les ombres qui ont vécu qui répondent à l'appel de Victor Hugo, *L'Idée, la Poésie, la Rêverie, le Roman, le Drame, la Critique* et *la Blague*, elle-même, sont descendues vers lui des espaces interplanétaires. Ces êtres abstraits ont extériorisé leur âme et l'ont traduite devant le poète par des *rops* et des frappements, comme de simples Esprits. *La Critique*, à qui Victor Hugo a demandé son avis sur Mérimée, a répondu laconiquement, sans doute pour faire sa cour à l'auteur des *Châtiments* : « Mérimée! King-Charles de vieille femme. » Le chœur eschyléen des voix d'outre-tombe cède ainsi la place certains soirs aux ricanements du drame satyrique : la table de Jersey a par instants des pieds de faune; l'esprit qui l'anime fait la nique; une main sur la nuque et pointant l'autre en avant, il lance : « Dumas! valseur littéraire. Augier! munito chauve usé par le coiffeur. »

Nous voilà loin, pourrait-on croire, des affres apocalytiques et pour nous, tout au moins, la frayeur s'évade. La vérité est que ces divertissements comiques n'ont pas laissé chez Victor Hugo d'empreinte durable : ce furent les intermèdes de la tragédie : ils ne dissipèrent point l'angoisse frémissante où, devant l'inconnu, se complaisaient ses nerfs surexcités et son imagination mise en branle. Parfois, bien au contraire, ces ricanements d'outre-tombe, ces turlupinades à la Maglia, affermissaient sa croyance et prolongeaient son admiration épouvantée pour des entités qui lui apparaissent fraternelles. Il se sentait terrifié dans ses sens et dans son âme et cependant enhardi dans son intellectualité. N'était-ce pas un réconfort, singulièrement

flatteur pour son amour-propre, qu'il existât, dans le monde des purs esprits, une métaphysique, sœur de sa doctrine, et que toutes les nuances de la pensée, depuis la méditation la plus grave jusqu'à l'ironie la plus légère, y fussent identiques à sa propre manière. Quelle consécration de son génie marquée par là du sceau divin !

Le temps des tables est celui où il se fait photographier dans des poses extatiques et écrit gravement au-dessous des épreuves : *Victor Hugo écoutant Dieu*, épigraphe dont il est aisé de se moquer. Mais ces mots ne sont pas seulement ceux d'une incommensurable infatuation dont Victor Hugo en un autre temps eût perçu lui-même le ridicule ; ces mots ont été écrits dans une sorte de stupeur devant le mystère de l'Élection dont il se croyait l'objet ; ils sont, toute proportion gardée, à l'humilité de l'apôtre et à la grandeur de la religion près, analogues à l'inscription : *Feu, Certitude, Joie*, du scapulaire de Pascal ; Victor Hugo croit les tables de Jersey privilégiées : il se sent choisi par Dieu : il en a, certes, l'orgueil, mais en même temps, il trouve en lui-même de l'effroi. Il est naïvement dans l'état d'âme d'un homme du peuple qui croit aux somnambules et à qui l'une d'elles vient de prédire qu'il serait roi : l'homme du peuple sort du galetas de la devineresse plein de vanité, mais non sans une terreur redoublée à l'égard de la science prophétique et des jeux du Destin.

***

Il est temps de nous expliquer sur le phénomène des tables parlantes de Marine-Terrace et, dans ce carrefour où se croisent tant de souffles divers, de faire sa part à l'inspiration de chacun des hôtes de Victor Hugo. Victor Hugo a la part du lion.

Au risque de scandaliser les spirites, nous dirons tout de suite que nous ne partageons pas la croyance de Victor Hugo, que nous n'avons pas foi à la venue des esprits dans les tables et que nous n'éluciderons pas la question à l'aide du catéchisme d'Allan Kardec.

Nous ne nions nullement la réalité des singuliers phénomènes qui se sont manifestés à Jersey ; au milieu de gens qui étaient tous sincères et convaincus, toute idée de supercherie doit être écartée. Les expériences de Jersey constituent à l'histoire des sciences psychiques un apport des plus curieux et des plus probants.

Que la table ait produit des pensées par des frappements ou que dans la suite, pour aller plus vite, on se soit servi d'une plaque d'osier tressé munie à son centre d'un crayon et sur laquelle on imposait les mains, peu importe ; l'extraordinaire n'est pas dans le mode d'écriture : le phénomène de l'écriture ordinaire qui matérialise la pensée, est en soi, lorsqu'on y songe, tout aussi mystérieux : le jeu compliqué des muscles de la main sous l'influence de l'idée pose à lui seul le problème insoluble des rapports de la matière et de l'esprit. Charles est à la table qu'il meut ou qu'il croit mouvoir : Charles est un medium excellent : autrement dit son cerveau est une sorte d'appareil récepteur de télégraphie sans fil qui est sensible aux moindres ondes. Les assistants jouent le rôle d'appareils émetteurs : les assistants sont Mme Hugo, Adèle Hugo, Vacquerie, quelquefois le libertaire hongrois Teleki, le général Le Flô, Jules Allix et parfois des Jersiais invités.

Faut-il croire qu'au milieu de cette assistance et dans l'état d'hyperesthésie cérébrale où entre le médium, Charles Hugo ait élucubré à lui seul tout ce qu'ont écrit les tables? Les spirites, que les manifestations de Marine-Terrace troublent fort, se rangent volontiers à cette opinion. « Naïvement, dit M. Richet, nous croyons entendre les paroles d'un désincarné, quand de fait nous assistons aux agitations de la subconscience qui se groupent autour d'une personnalité fictive. » Il ne peut en effet échapper à M. Richet que les réponses des tables ont le ton hugolien. En faire endosser la responsabilité à Charles Hugo est un moyen commode d'écarter le phénomène scientifique de la transmission de pensée qui est au fond de toutes les séances spirites et qui explique tout sans mystère. Les spirites écartent donc ce phénomène. Car, en l'admettant, qui ne voit qu'il est très simple de substituer partout à la pensée de leurs désincarnés, celle d'un des assistants, qui inconsciemment fait vibrer les antennes du cerveau récepteur d'un médium? C'est alors la négation du spiritisme. Or c'est ce qui se passait certaitainement à Jersey. Les preuves en sont multiples.

On distingue presque nettement dans ce que nous connaissons des procès-verbaux de Marine-Terrace, ce qui appartient au cerveau de Victor Hugo, à celui de Vacquerie, ou à celui d'un des assistants.

Une des constatations les plus convaincantes est celle-ci :

Un soir, on évoque l'esprit de Byron. Byron ne vient pas : sans doute ou Victor Hugo n'est pas là ou sa pensée est ailleurs, sans quoi Byron eût répondu en alexandrins français et romantiques ni plus ni moins qu'Eschyle ou que Shakspeare. A sa place Byron envoie Walter Scott, qui déclare :

Vex not the bard, his lyre is broken,
His last song sung, hist last word spoken (1).

Que s'est-il donc passé? Simplement ceci : Un jeune Anglais est dans la salle : c'est lui qui a demandé qu'on évoque Byron, et c'est lui qui consciemment ou inconsciemment, par l'intermédiaire de Charles, répond en anglais. Ni Charles, ni Victor Hugo ne savent l'anglais

Pour bien éclairer la question, il faudrait avoir entre les mains tous les comptes rendus de toutes les séances : et il y a lieu de croire que la personnalité de « l'influent » y apparaîtrait aussi clairement qu'elle apparait dans les extraits publiés dans le *Journal de l'exil* ou dans les articles de J. Bois.

Voici l'un de ces procès-verbaux :

Samedi 3 heures, 24 septembre (2).

Charles Hugo et Auguste Vacquerie tenant la table. Auguste Vacquerie interroge en présence de Hugo, de Mme Hugo, de Mme Telekì, du général Le Flô.

— Qui est là? — La Critique. — As-tu une communication à me faire? — Oui. — Parle. — Sur les critiques et les romanciers modernes. — Parle. — Interroge. — Que penses-tu de Balzac? — Il est le porte-clefs du cœur; jusqu'à lui le cœur humain était verrouillé, la porte de l'âme des femmes s'entrebâillait. L'amour avait bien été tout grand ouvert par Shakspeare, par Gœthe et par Hugo. Mais les petites douleurs de cette immense souffrance étaient restées ignorées. Balzac a été l'huissier sublime qui fait l'inventaire du désespoir. Il a jeté sur l'âme dévastée de la femme trahie son coup d'œil profond et tendre; il a sondé toutes les armoires; il a ramassé le mouchoir trempé de larmes; il a recueilli le ruban fané; il a respiré la fleur tombée du bouquet de bal; il a baisé le gant par-

(1) Ne tourmentez pas le barde, sa lyre est brisée, son dernier poème chanté, sa dernière parole dite.
(2) *Le Gaulois du dimanche*, 2 juin 1907.

fumé et abandonné par l'amour, mais non pas son parfum; il a tout vu dans l'invisible, tout trouvé dans l'inconnu, tout nommé dans l'ignoré; pour les grands peintres comme Shakspeare, le cœur de la femme est l'infini dans le grand; pour Balzac, c'est l'infini dans le mignon; pour Hugo c'est un abîme, pour Balzac c'est une corolle. »

Il suffit d'ouvrir *William Shakspeare* pour constater que c'est bien là le style de Victor Hugo dans la critique : même imprévu de l'image, même entassement de détails concrets, même recherche de l'antithèse : « Pour les grands peintres comme Shakspeare, le cœur de la femme est l'infini dans le grand; pour Balzac, c'est l'infini dans le mignon; pour Hugo, c'est un abîme, pour Balzac, c'est une corolle. » C'est du Victor Hugo improvisé, qui s'imite lui-même, et qui, de premier jet, n'a pas toujours le goût sûr : les preuves en abondent dans ses manuscrits; jamais personne n'a mieux su se corriger; mais ici le temps lui manque et la conscience aussi : il se révèle à nu, avec ses tares.

Pourtant, il est des affirmations de la table qui ont une telle outrance dans le procédé qu'on est plutôt tenté d'en rendre responsable Vacquerie qui fut si souvent la caricature du Maître.

La table a été questionnée sur la valeur des drames d'Alexandre Dumas. Elle répond :

Antony est une aurore que Dumas a prise pour de l'or en barre. C'était en effet une barre d'or. Dumas a eu le tort grave d'envoyer son soleil à la Monnaie.

La malice n'est pas d'ordre littéraire : le reproche n'est pas de ceux que fait d'ordinaire Hugo, et pour cause.

Où la personnalité de Victor Hugo se manifeste sans conteste, c'est lorsqu'il s'exerce à faire des *A la manière de*, et qu'il essaie de pasticher une inspiration et un style qui sont en désaccord avec son propre tempérament.

Certain jour, il évoque l'esprit d'André Chénier et l'interroge :

« Dans la pièce qui commence par :

> Il n'est donc plus d'espoir et ma plainte perdue
> A mon esprit distrait n'est pas même rendue...

il manque un vers après celui-ci :

> J'aurais flatté, gémi, pleuré, crié, pressé... »?

Remarquons qu'en réalité il n'y a point de lacune dans le manuscrit d'André Chénier. Cette lacune n'existe que dans les éditions antérieures à 1840 et dans l'édition de 1840, la seule que possédait Victor Hugo. Dans le manuscrit d'André Chénier, aussi bien que dans les éditions postérieures à 1855, le vers qui suit complète le sens et la rime :

A me dire coupable, elle m'aurait forcé.

Si vraiment l'esprit d'André Chénier hantait la table, il devait savoir à quoi s'en tenir et répondre : « La faute est aux éditeurs de mon livre. La suite est dans mon manuscrit. »

Bien au contraire, André Chénier saisit l'occasion d'imaginer une antithèse hugolienne et complète ainsi :

J'aurais maudit l'autel que j'ai tant embrassé.

Et, toujours très informé du livre que possède Victor Hugo, de ses divisions et de ses titres exacts, quand Victor Hugo lui dit :

« Veux-tu compléter le fragment XVIII :

O délices d'amour, et toi molle paresse... ?

Car après

Pour qui des yeux n'ont pas de suave poison

il manque un vers »...
bien qu'il ne manque rien et que le manuscrit donne :

Au sein de qui jamais une absente perdue
N'a laissé l'aiguillon d'une trop belle vue,

André Chénier docile, et oublieux, dans l'autre monde, de ce qu'il avait écrit dans celui-ci, répond :

« Qui, sans perdre leurs cœurs et sans brûler leurs âmes,
Ont frôlé le satin de la robe des femmes. »

Victor Hugo n'est pas content : « Le fragment que nous avons, lui dit-il, est au singulier :

Heureux qui dans ses premiers ans
A senti de son sang, dans ses veines stagnantes,
Couler d'un pas égal les ondes languissantes,
Dont les désirs n'ont jamais troublé la raison,
Pour qui des yeux n'ont pas de suave poison...

« Ce que tu nous dis est au pluriel. Nous pouvons arranger les choses ainsi :

> Qui, sans perdre son cœur et sans brûler son âme,
> A frôlé le satin d'une robe de femme.

« Le veux-tu ? — Non ! — Alors, dis ! »

André Chénier ne se montre qu'à moitié docile, il propose :

> Qui sans perdre son cœur et sans brûler son âme
> A frôlé le satin de ta mantille, ô femme !

Victor Hugo insiste : « J'aime autant ma manière. — Non ! — Tu aimes mieux ta manière ? — Oui ! — C'est que tu as encore dans la suite des vers la même apostrophe : O femme ! Veux-tu prendre ma manière. — Non ! »

C'est catégorique : Hugo, bon enfant, ne se décourage pas et poursuit l'interrogatoire.

« Après :

> Je t'appartiens amour, amour inexorable...

il continue.

> — Conduis-moi chez Camille et dis-lui que je suis
> L'esclave de ses jours conquis pendant ses nuits,
> Dis-lui que tout en moi par sa bouche respire
> Et qu'étant une fleur elle m'a pour Zéphire.
> Oh ! qu'on souffre d'aimer ! Oh ! quels cruels tourments !
> Pour un moment heureux, combien d'autres moments !
> Où l'âme pleure et tombe et, pauvre feuille morte
> Obéissant au vent qui l'arrache et l'emporte,
> Erre et tremble et palpite et songe au doux banquet
> Où Camille l'avait mêlée à son bouquet !
> Sage vieillesse, viens ! je t'implore et t'appelle ;
> Tu souris à l'amour comme le toit à l'aile.
> Sous ta chaste couronne on chemine à pas lents,
> Toujours la plume blanche aime les cheveux blancs.
> L'amour pour le vieillard prend sa plus douce voix ;
> L'âge est un innocent qui vide les carquois,
> Et les tremblantes mains prennent aux mains naïves
> De l'amour ces traits d'or que nos âmes plaintives
> Gardent toute la vie et qui durent toujours.
> L'épine reste au cœur, l'épine des amours ;
> Et, quand le soir arrive au bout de la journée,
> L'épine est dans le cœur, la rose s'est fanée,

Toi, vieillesse, tu ris au seuil de ta maison.
Le souvenir la dore ainsi qu'une saison.
L'empire des amours se réduit à ton chaume
L'Océan se fait source, et la fatale pomme
Qui divisa l'Olympe et qu'adjugea Pâris
Mûrit à ton pommier ; on la mange et tu ris. »

Bien évidemment, c'est l'édition de 1840 qui fait les frais de ce pastiche : les vers interrompus y sont en effet suivis de ce canevas en prose :

« Eh bien ! conduis-moi aux pieds de... je ne refuse aucun esclavage... Conduis-moi vers elle, puisque c'est elle que tu me rappelles toujours... Allons, suivons les fureurs de l'âge, mais puisse-t-il passer vite !... Puisse venir la vieillesse !... La vieillesse est seule heureuse. (Contredire pied à pied l'élégie contre la vieillesse.) Le vieillard se promène à la campagne, se livre à des goûts innocents, étudie sans que les vaines fureurs d'Apollon le fatiguent... Les soins de la propreté, une vie innocente font fleurir la santé sur son visage ; s'il devient amoureux d'une jeune belle... »

Il devient de plus en plus manifeste que c'est Victor Hugo et non pas André Chénier qui parle. Victor Hugo met en vers la matière réservée par le poète des élégies : quelques rimes et quelques images et le tour est joué : vraiment la table n'a que faire ici, et sans elle, dans le *Groupe des Idylles,* le poète vieilli s'exercera à ces mêmes pastiches, indifféremment sous le nom de Racan, de Segrais, de Chaulieu, de Beaumarchais ou d'André Chénier.

L'inexplicable en apparence est que Victor Hugo ne se soit pas reconnu. Constatons que l'état d'inconscience, où se trouvent et celui qui questionne la table et le médium, est favorable à l'erreur : cette erreur est commune à tous les spirites, qui, dans l'état cérébral où ils entrent, n'ayant pas la sensation d'avoir pensé pendant qu'on interrogeait l'esprit, croient les réponses venues de l'extérieur. N'oublions pas que, chez Victor Hugo, cette erreur se fortifiait du fait qu'il croyait son génie apparenté aux Esprits supérieurs du monde supraterrestre : aucune similitude n'était pour lui troublante : bien au contraire il tirait de l'identité des voix de la table avec sa propre inspiration, un nouvel argument pour sa croyance.

***

Au cours de la composition de *la Légende des Siècles*, Victor Hugo a déclaré dans une note qui accompagne le manuscrit du *Lion d'Androclès* qu'il avait écarté de son inspiration l'influence des tables parlantes.

« Continuation d'un phénomène étrange, auquel j'ai assisté plusieurs fois, c'est le phénomène du trépied antique. Une table à trois pieds dicte des vers par des frappements, et des strophes sortent de l'ombre. Il va sans dire que je n'ai jamais mêlé à mes vers un seul de ces vers venus du mystère ; je les ai toujours religieusement laissés à l'inconnu qui en est l'unique auteur ; je n'en ai même pas admis le reflet, j'en ai écarté jusqu'à l'influence. Le travail du cerveau humain doit rester à part et ne rien emprunter aux phénomènes. Les manifestations extérieures de l'Invisible sont un fait et les créations intérieures de la pensée en sont un autre. La muraille qui sépare les deux faits doit être maintenue dans l'intérêt de l'observation et de la science. On ne doit lui faire aucune brèche, et un emprunt serait une brèche. A côté de la science qui le défend, on sent aussi la religion, la grande, la vraie, l'obscure et la certaine, qui l'interdit. C'est donc, je le répète, autant par conscience religieuse que par conscience littéraire, par respect pour le phénomène même, que je m'en suis isolé, ayant pour loi de n'admettre aucun mélange dans mon inspiration, et voulant maintenir mon œuvre telle qu'elle est, absolument mienne et personnelle. »

Faut-il ajouter foi à cette déclaration ? Sans aucun doute, Victor Hugo n'a inséré, dans aucun de ses ouvrages, des poèmes ou des fragments de poèmes dictés par les tables. Leur ensemble constitue deux volumes qui n'ont jamais été publiés. Est-ce à dire qu'il a pu entièrement se dépouiller de l'état d'esprit, où il était entré en devenant un adepte fervent du spiritisme ?

Tout d'abord sa philosophie, sans le spiritisme, ne serait pas telle qu'elle apparaît à partir de 1853. La théosophie kardéciste ne s'est imposée à lui comme un *credo* que du jour où il se l'est nettement formulée par l'intermédiaire des esprits. Le jour où il a cru à la présence dans les tables de l'Anesse de Balaam, ou du Crapaud, le jour où M[me] Hugo, moins crédule, s'est étonnée que les tables pussent donner une âme aux cailloux et aux bêtes,

ce jour-là seulement Victor Hugo a confessé sa foi, jusqu'alors flottante, aux dogmes du plus audacieux des hylozoïsmes, et, dans son enthousiasme de néophyte, a considéré tous les êtres de la nature comme autant de « têtards d'archange. » Pascal fut toujours l'apôtre chrétien que nous ont révélé les *Pensées*, mais la nuit d'extase dont il conservait le souvenir, a exalté chez lui la foi jusqu'à l'apogée de l'éréthisme sentimental. Quelque chose de semblable s'est produit pour Victor Hugo. A mesure que les tables parlent, l'exaltation prophétique croît chez lui. « Les révélations des tables, dit-il, sont en immense progrès. Les vérités que l'homme trouve ont besoin d'être confirmées par Dieu. Celles qui se dégagent du phénomène des tables, je les ai trouvées il y a quinze ans ; j'ai écrit sur ces mêmes vérités; c'est le livre que ma fille me pousse tant à publier. Ce livre est confirmé par le phénomène des tables. Du reste, tous les grands hommes ont subi les révélations des esprits supérieurs. Socrate avait son génie familier ; Zoroastre apercevait distinctement, disait-il, le bien et le mal ; Shakspeare voyait des fantômes... Eh bien ! dans cent ans on dira : Le livre des tables a été inspiré par le démon familier de Marine-Terrace. »

Oui, le démon de Marine-Terrace s'est emparé de lui : il le tient et il ne desserrera pas ses griffes. Victor Hugo est possédé et il est impossible que cet état de possession ne se manifeste pas dans ses œuvres. Presque toutes les productions de Victor Hugo, pendant les années 1854-1855 où il s'abandonna à son démon, découlent des révélations du trépied de Marine-Terrace.

Toute la fin des *Contemplations*, tout le livre *Au bord de l'infini* est peuplé de fantômes et d'esprits :

Un fantôme blanc se dressa devant moi
Pendant que je jetais sur l'ombre un œil d'alarme,
Et ce fantôme avait la forme d'une larme ;
C'était un front de vierge avec des mains d'enfant.

Quel est le spirite qui ne reconnaîtrait là un ectoplasme familier : et n'est-ce pas là une des formes les plus habituelles des matérialisations de Katie King ?

Il ressemblait au lys que sa blancheur défend ;
Ses mains en se joignant faisaient de la lumière.

(*Le Pont*, 13 octobre 1854.)

Une semblable apparition flotte au début de la pièce *A celle qui est voilée* (janvier 1855) :

Tu me parles au fond d'un rêve
Comme une âme parle aux vivants,
Comme l'écume de la grève
Ta robe flotte dans les vents...

Sors du nuage, ombre charmante,
O fantôme, laisse-toi voir !...

Du bord des sinistres ravins
Du rêve et de la vision,
J'entrevois les formes divines... —
Complète l'apparition !

Il arrive au poète d'aller au-devant des esprits aux lieux où ils fréquentent, près des menhirs et des dolmens, et c'est de là qu'il date plusieurs de ses pièces :

Un spectre m'attendait dans un grand angle d'ombre
Et m'a dit : Le muet habite dans le sombre...
Ne sens-tu pas souffler le vent mystérieux?

Au Dolmen de Rozel, 17 avril 1854.

Comme le dolmen de Rozel, le dolmen de Corbière a son démon, et Victor Hugo nous transcrit ses propos dans la pièce : *Hélas ! tout est sépulcre...*

Une nuit, un esprit me parla dans un rêve
Et me dit...

Sous l'influence des incitations de l'au-delà, il arrive au croyant d'exalter sa foi jusqu'à protester de toute la hauteur de son dédain contre les railleries des incrédules :

Tout est l'ombre. Pareille au reflet d'une lampe,
Au fond, une lueur imperceptible rampe ;
C'est à peine un coin blanc, pas même une rougeur.
Un seul homme debout, qu'ils nomment le songeur,
Regarde la clarté du haut de la colline ;
Et tout, hormis le coq à la voix sibylline,
Raille et nie ; et, passants confus, marcheurs nombreux,
Toute la foule éclate en rires ténébreux
Quand ce vivant, qui n'a d'autre signe lui-même
Parmi tous ces fronts noirs que d'être le front blême,
Dit en montrant ce point vague et lointain qui luit :
Cette blancheur est plus que toute cette nuit !

Contemplations, XXI, *Spes.*
(Janvier 1856.)

Il est plus précis encore dans le poème d'*Horror* (17 janvier 1855). Marine-Terrace lui paraît devenu le seuil privilégié où monte l'Esprit : il décrit le fantôme, l'apostrophe et converse avec lui :

Esprit mystérieux qui, le doigt sur ta bouche,
Passes... ne t'en vas pas ! parle à l'homme farouche
Ivre d'ombre et d'immensité,
Parle-moi, toi, front blanc qui dans ma nuit te penches !
Réponds-moi, toi qui luis et marches sous les branches
Comme un souffle de la clarté !

Est-ce toi que chez moi minuit parfois apporte ?
Est-ce toi qui heurtais l'autre nuit à ma porte,
Pendant que je ne dormais pas ?
C'est donc vers moi que vient lentement ta lumière ?
La pierre de mon seuil peut-être est la première
Des sombres marches du trépas.

Peut-être qu'à ma porte ouvrant sur l'ombre immense,
L'invisible escalier des ténèbres commence ;
Peut-être, ô pâles échappés,
Quand vous montez du fond de l'horreur sépulcrale,
O morts, quand vous sortez de la froide spirale,
Est-ce chez moi que vous frappez !

Car la maison d'exil, mêlée aux catacombes,
Est adossée aux murs de la ville des tombes.

Les premières pages de *Dieu* contiennent : elles aussi, un aveu significatif :

... C'est de là que vient cette auguste puissance
Faite d'immensité, d'épouvante, d'essence,
Qu'a le poète saint et qu'on sent dans ses vers.
Les prodiges au fond du mystère entr'ouverts
Mêlent leur rayon fauve à son âme, élargie
Presque jusqu'à l'horreur et jusqu'à la magie ;
Et parfois il côtoie, ainsi qu'un noir plongeur,
Le cercle où de l'enfer commence la rougeur.

Tout le poème de *Dieu* a la forme d'une consultation d'esprits et le début est un procès-verbal de séance spirite mis en vers :

Et je vis apparaître une étrange figure...
Calme, il me regardait dans les brouillards funèbres.
Et je sentais en lui quelque chose d'humain.
— Qu'es-tu donc, toi qui viens me barrer le chemin,

Être obscur, frissonnant au souffle de ces brumes ?
Lui dis-je. Il répondit : — Je suis une des plumes
De la nuit... »
— Ton nom? dis-je. Il reprit...

Les premiers philosophes qui viennent se révéler au poète ont été appelés par lui *les Voix*; et si, dans *Dieu*, l'athéisme a nom *la Chauve-Souris*, le scepticisme *le Hibou*, le manichéisme *le Corbeau*, le paganisme *le Vautour*, le mosaïsme *l'Aigle*, le christianisme *le Griffon*, le rationalisme *l'Ange*, ange et oiseaux ont dans la voix le tremblement de l'abîme, l'effarement des âmes désincarnées troublées dans leur quiétude et le sibyllisme enfin des interlocuteurs d'outre-tombe.

Telle page du *Journal de l'Exil*, dictée par la table, n'est que l'écho et presque la critique littérale du poème entier :

« Imprudent, tu dis : l'ombre du sépulcre parle le langage humain, elle se sert des images bibliques, des mots, des figures, des métaphores, des mensonges pour dire la vérité ; l'ombre du sépulcre n'a pas d'ailes, l'ombre du sépulcre ne tient pas de livre ouvert devant Dieu ; l'ombre du sépulcre n'est pas ange, comme l'Église le voit, en robe blanche et une palme dans la main ; l'ombre du sépulcre n'est pas une mascarade, tu as raison, je suis une réalité. Si je descends à vous parler votre jargon où le sublime consiste en si peu de tempête, c'est que vous êtes limités. Le mot c'est la chaîne de l'esprit; l'image c'est le carcan de la pensée. Votre idéal c'est le collier de l'âme. Votre sublime est un cul-de-basse-fosse ; votre ciel est le plafond d'une cave ; votre langue est un bruit relié dans un dictionnaire, ma langue à moi c'est l'immensité, c'est l'océan, c'est l'ouragan ; ma bibliothèque contient des millions d'étoiles, des millions de planètes, des millions de constellations. L'infini est le livre suprême et Dieu est le lecteur éternel. Maintenant si tu veux que je te parle mon langage, monte sur le Sinaï et tu m'entendras dans les éclairs, monte sur le Calvaire et tu me verras dans les rayons, descends dans le tombeau et tu me sentiras dans la clémence. »

Descends dans le tombeau, c'est le dernier mot de *Dieu :*

Veux-tu toucher le but, regarder l'invisible...
Comprendre, déchiffrer, lire ? être un ébloui ?...
Ouvrir tes yeux, par l'ombre affreuse appesantis ?

Le veux-tu? Réponds. — Oui! criai-je. Et je sentis
Que la création tremblait comme une toile.
Alors, levant un bras, et, d'un pan de son voile,
Couvrant tous les objets terrestres disparus,
Il me toucha le front du doigt.
Et je mourus.

La *Fin de Satan* traduit à plusieurs reprises l'épouvante qu'éprouvait Victor Hugo, devant les tables :

O penseurs, prenez garde!...
Courbez-vous. L'adoré doit rester l'inconnu.
Toutes les fois qu'un homme, un esprit, est venu
L'approcher de trop près, et s'est, opiniâtre,
Mis à souffler sur lui comme on souffle sur l'âtre,
Il a frappé. Malheur aux obstinés qui vont
Faire une fouille sombre en cet être profond!

La Fin de Satan. Le Gibet.

Dans cette même *Fin de Satan*, la sibylle d'Achlab parle comme l'*Ombre du Sépulcre* et lui emprunte ses expressions :

Tu viens escalader avec effraction
Le mystère, le jour, la nuit, la vision,
L'infini! Tu commets un attentat nocturne
Sur la virginité du tombeau taciturne!
Tu lèves ce couvercle, ô mage audacieux!
Que fais-tu là, rôdeur des barrières des cieux?
Tu viens, furtif, armé de ta vanité sombre,
Forcer l'éternité! tu viens *crocheter* l'ombre!...

Ce n'est pas impunément que Victor Hugo écrit ainsi pendant deux ans sous l'influence directe du spiritisme : la marque est indélébile. Elle se retrouvera partout chaque fois que Victor Hugo abordera les graves sujets sur lesquels il a consulté ses tables. Dans *la Légende des Siècles*, les conceptions cosmogoniques et philosophiques du *Satyre* sont celles de la *Bouche d'Ombre*, d'*Horror* et de *Pleurs dans la nuit* exposées dans *les Contemplations*, c'est-à-dire celles-là mêmes qui ont été *parlées* par les tables. *Abîme* procède de la vision terrifiante de : *A la fenêtre pendant la nuit*, de ce spectacle

Des astres éperdus arrivant de l'abîme,

Car les astres, pour Victor Hugo, sont, eux aussi, des Esprits :

Car, dans le gouffre immense, il est des mondes anges
Et des soleils démons.

Les pièces intitulées *Ténèbres* sont la reprise de thèmes épars dans *Au bord de l'Infini :*

O sépulcres, j'entends l'orgue effrayant de l'ombre
Formé de tous les cris de la nature sombre
Et du bruit de tous les écueils;
La mort est un clavier qui frémit dans les branches...

Il n'est pas jusqu'aux terreurs et jusqu'aux hallucinations nocturnes de Victor Hugo qui ne trouvent place à s'exprimer. On les reconnaîtra dans les visions de Gilliatt. Gilliatt croit que l'air est peuplé d'êtres diaphanes, comme le sont les méduses dans l'eau.

« Dans le rêve d'autres yeux s'ouvrent; l'Inconnu apparait. Les choses sombres du monde ignoré deviennent voisines de l'homme, soit qu'il y ait communication véritable, soit que les lointains de l'abîme aient un grossissement visionnaire; il semble que les vivants indistincts de l'espace viennent nous regarder, et qu'ils aient une curiosité de nous, les vivants terrestres; une création fantôme monte ou descend vers nous et nous côtoie dans un crépuscule; devant notre contemplation spectrale, une vie autre que la nôtre s'agrège et se désagrège, composée de nous-mêmes et d'autre chose; et le dormeur, pas tout à fait voyant, pas tout à fait inconscient, entrevoit ces animalités étranges, ces végétations extraordinaires, ces lividités terribles ou souriantes, ces larves, ces masques, ces confusions, ces clairs de lune sans lune, ces obscures décompositions du prodige, ces croissances et ces décroissances dans une épaisseur trouble, ces flottaisons de formes dans les ténèbres, tout ce mystère que nous appelons le songe et qui n'est autre chose que l'approche d'une réalité invisible » (*Les Travailleurs de la mer*, I, 7.)

***

On ne saurait nier la valeur littéraire de toutes ces inspirations. Victor Hugo n'est point une conquête pour le spiritisme. Les esprits d'outre-tombe n'ont point réellement parlé à Victor

Hugo : le temple, malgré la majesté de prophète du néophyte, ne s'est point ouvert à lui.

Nam cui crediderim Superos arcana daturos
Dicturosque magis quam sancto vera Catoni?

Cependant, pour Victor Hugo, le sanctuaire est resté muet : le seul esprit qui soit venu dans les tables est celui de Victor Hugo lui-même. Sa croyance a été naïve, et les spirites lui gardent rancune du mauvais tour qu'il leur a joué. Mais en revanche son génie a reçu des tables un agrandissement inattendu. Toutes les prédispositions nerveuses de Victor Hugo à la terreur, parce qu'il les a crues d'origine supra-terrestre, ont ébranlé sa lyre d'un frémissement apocalyptique.

Une singulière confusion s'est faite dans son imagination entre la voix des prophètes et celle des Esprits. Comme il le dit lui-même, il s'est cru emporté par le souffle qui soulevait Élisée :

L'Esprit fait ce qu'il veut. Je sens le souffle énorme
Que sentit Élisée et qui le souleva
Et j'entends dans l'abîme quelqu'un qui me dit : Va.

Toutes ses théories philosophiques, à ce souffle, se sont dramatisées. Il a cru voir vraiment s'ouvrir la porte des arcanes de l'univers et, s'il n'y a pas lu le chiffre du mystère, du moins nous a-t-il donné le frisson de l'épouvante. Il y a autre chose dans *la Bouche d'Ombre* et dans *le Satyre* qu'un verbalisme grandiloquent. Il y a vraiment la sensation de l'abîme : ce n'est pas seulement avec de la rhétorique, si habile qu'elle soit, qu'on peut donner à son lecteur l'émotion de la stupeur et du transissement devant l'inconnu :

Effudit dignas adytis e pectore voces

Parce qu'il a éprouvé sincèrement, devant le trépied de Guernesey, la sainte angoisse du croyant devant l'oracle, et qu'il avait la faculté de traduire puissamment par son verbe toutes les sensations dont il était lui-même ébranlé, il a jeté dans ses strophes un tel accent d'effroi que la contagion du vertige fait vaciller le cerveau du lecteur et que le tremblement des cordes de la lyre du poète se communique à notre pensée qui s'effare. Il n'était pas de ceux qui rient devant les convulsions de la sibylle : il y participait intellectuellement dans une

exaltation cérébrale qui décuplait les forces de son imagination. Si étrange que soit le Dieu auquel on croit, la foi sincère ne va jamais sans un *sursum corda*, sans une élévation de l'âme, sans un paroxysme d'élan vers un idéal, chimérique ou non, mais qui toujours est une singulière force poétique. Cette force, Victor Hugo l'a eue, grâce à sa croyance au spiritisme, au suprême degré. Non seulement pour qui connaît les dogmes de sa croyance, tout devient clair dans ce qu'on est convenu d'appeler et dans ce qu'il appelait lui-même ses *apocalypses*, mais Victor Hugo nous fait participer à ses affres, l'Esprit nous emporte avec lui sur ses ailes, et nous donne l'impression sans doute illusoire, mais l'impression terrifiante de planer au-dessus de gouffres infinis et mystérieux. Vraiment nous perdons conscience avec lui, et nous y prenons plaisir. Le spiritisme fut pour Victor Hugo l'alérion qui emporta sa pensée et qui fit de lui ce Jason de l'azur et du mystère dont il parle dans *Plein Ciel :*

> Un Jason de l'azur, depuis longtemps parti,
> De la terre oublié, par le ciel englouti,
> Tout à coup sur l'humaine rive
> Reparaîtra, monté sur cet alérion,
> Et, montrant Sirius, Allioth, Orion,
> Tout pâle, dira : J'en arrive !

Singulière fortune ! Victor Hugo spirite, seul parmi les écrivains, a traduit littérairement l'épouvante des voix d'outre-tombe ; il a dépouillé la parole des Esprits de toutes les bizarreries, de toutes les bassesses et de tous les non-sens dont elle est souvent encombrée, il en a dégagé une noble et riche matière poétique, et seul parmi les écrivains spirites, il est renié par les adeptes du spiritisme. Tant il est vrai que le spiritisme chez lui procéda moins des faits que d'un état cérébral, que sa croyance naquit et vécut d'une exaltation de son « moi » et que, dans le domaine des Esprits comme dans bien d'autres, consciemment ou inconsciemment, Victor Hugo n'avait vu que lui-même.

PAUL BERRET.

AU PAYS BRETON

VIII[1]

NUIT TOMBANTE

Fin octobre. — L'arrière-été, le languide temps bleu, revenu comme l'an dernier, et qui semble ne plus devoir finir. Sur mer, où nous allons encore chercher le bienfait de ne plus voir d'objets, rien d'individuel, rien que l'eau mouvante et les infinis de l'espace, tout resplendit de nouveau comme en juillet, — mais, sans doute, les yeux ne se rappellent pas les degrés différents de la lumière. Le soleil est oblique ; il fait presque froid sur l'étendue radieuse, où les vagues s'éclairent de côté, avec des reflets de métal. Les vents sont déjà lourds, de ce poids singulier qu'ils ont en hiver, le bateau gîtant tout de suite sous des risées qu'il eût à peine senties en été. Bien mieux qu'en été, on pressent tout l'instable de ces sereines apparences, le sérieux, la dangereuse puissance des éléments.

Et puis, ce vide nouveau de l'étendue... Les flottilles de sardiniers ont disparu, qui peuplaient parfois l'horizon de trois cents voiles, et la solennité de l'Océan s'agrandit de cette solitude. Le soir surtout, — de si bonne heure ! — à l'instant où le ciel est vide, le soleil éclipsé derrière la côte pâle du pays bigouden, quel âpre et soudain émoi ! C'est comme un frisson qui hérisse et blêmit les eaux. Par delà les dernières, si brèves, splendeurs de l'automne, on perçoit l'hiver imminent. Dans huit jours, nous serons déjà dans le « mois noir »...

(1) Voyez la Revue des 1er juillet, 1er et 15 août, 15 novembre et 1er décembre 1921, 15 avril et 1er juin 1922.

A terre, le déclin de l'année est plus sensible encore. Cette lumière qui semble toujours splendide sur les libres champs d'azur, est sans force et sans chaleur : on la voit traîner, un peu jaune, et si molle, sur l'herbe des talus. Les lointains s'embuent, s'évanouissent. Rivière et futaies fondent en une brume bleue où transparaît, quand on approche, comme un peu de flamme dans l'épaisseur d'une fumée, l'or éclairci des hêtres. A la lisière marine des bois, le mystérieux, endormant ronron de la batteuse a fini par se taire. Seulement un gazouillis d'oiseaux qui ne se laisse pas davantage situer, très vague, léger, comme à la fin de la nuit, quand ces petits pépient en rêve à l'aube qu'ils pressentent, — et dans cet engourdissement de tout, ces mille petites voix de sommeil prennent une valeur singulière.

Beaucoup de bateaux désarmés : lourdes coques goudronneuses, sur les vases, au fond des criques, le nez dans les bruyères et les fourrés (il n'y a qu'en Bretagne que l'on voit cela, cette amitié des bateaux de la mer et des vieux ombrages). Comme on les sent chez eux, en ces retraites où ne les visitent, au cours des lentes journées, que les corbeaux et les courlis!

Attente, immobilité... En silence, l'âme secrète du pays se dégage. Les châteaux fermés, les étrangers partis, la carriole du courrier n'amenant plus personne de la ville, mieux que jamais le monde semble repris par les influences du passé. C'est comme une vapeur d'enchantement qui sourd de terre et se met à flotter, stagner sur toutes choses.

Et puis, à l'approche de l'hiver, la vie humaine revient ici à sa relation ancienne avec la nature; elle paraît plus petite, isolée, plus fragilement posée au bord des grands vides. Le soir, vers cinq heures, quand le crépuscule émouvant tombe sur l'estuaire qui s'ouvre comme une porte sur les infinis, la mince aiguille du clocher, grise et transpercée de ciel, prend sa signification véritable.



Comment dire sans se répéter encore le charme de ces dernières journées? Elles commencent toutes de la même façon.

Au réveil, la première chose dont je prenne conscience est une voix qui n'est pas de notre temps. Une lavandière chante en battant sa lessive sous les pommiers du jardin. Je l'écoute,

comme jadis, à Fez, à la première heure, j'écoutais la somnolente mélopée des maçons maures pilonnant en cadence une terrasse voisine. Même sentiment de l'invariable. C'est une complainte bretonne, une phrase de quatre mesures, très simple, mais dont la musique de l'Occident moderne ne connaît plus le mode. Une âme antérieure à la nôtre s'y exprime, — l'âme que me traduit aussi, quand je regarde par la fenêtre, le vêtement, toute la figure médiévale de la chanteuse.

Ensuite, le plaisir d'aller flâner au clair soleil matinal, sur la place, sur le port, de se retrouver au milieu de ce petit clan qui ne change pas plus que son paysage, — dans l'intimité des choses familières. Tout est comme l'an dernier, et comme il y a vingt ans. Le cercle se ferme et recommence toujours : c'est comme la complainte de la chanteuse. Les mêmes thèmes reviennent que j'essayais, l'autre automne, de redire : il n'est que de les dire encore. Voici le groupe des anciens qui devisent sur la cale, les yeux tournés vers la petite ligne du large. Voici les canots qui dansent au mouillage comme une troupe de goélands. Et Jean-Louis est là, sur sa péniche, qui s'apprête à partir pour les Glénans, où son père, autrefois, allait aussi chercher du sable. Le vieux bac vient de « pousser, » noir sur l'eau splendide, portant, au rythme des longs avirons, deux charrettes avec leurs chevaux, et tout un chargement de bigoudens. Et là-bas, sur l'autre rive, c'est le petit bois de prussiers, un peu bleuté par la distance; et, à côté, le pré en pente où, par les jours d'été, les marins, après une nuit de pêche, vont se coucher sur l'herbe fine et dormir; et les grands châtaigniers protecteurs, dont les branches servent d'appui aux agrès; et la minuscule chapelle, dont le toit baisse comme une aile sur une couvée; — et, au fond du petit havre ombreux, au-dessus des vases et des chaloupes, le rang de masures sous les éternelles fumées bleues; et le pauvre quai où, depuis si longtemps, je crois toujours retrouver la même marmaille jouante, les mêmes douces *mamms*, en plastrons d'or fané, tricotant et bavardant au pas des portes, les mêmes solennelles oies, qui, toutes ensemble, allongent le cou vers l'étranger pour lui jeter le sifflement de leur courroux.

Simple vie bretonne, si patiente, fidèle encore à ses rythmes, à son type, à sa loi! Avec quelle joie paisible elle s'épanouit à ce doux soleil d'arrière-saison! — le dimanche surtout, lorsque,

les travaux suspendus, les humains s'abandonnent à la douceur d'un beau jour, quand le matin paraît plus lucide et léger, le ciel plus bleu, l'eau plus radieuse, — quand les choses laissées à elles-mêmes, dans leur paix et leur pureté, ne semblent plus faites que pour être regardées. Ce jour-là, les secrètes harmonies s'entendent aussi facilement que les douces, régulières cloches. Et c'est un rayonnement de fête qui s'épanche, le matin, de la petite église : fête tranquille (le soir, on boira dans les débits, mais gravement; point de cris, point de jeux bruyants) — fête modeste, dont le plaisir est fait surtout d'un sentiment de repos, d'ordre, de détente, après le devoir dominical accompli; de dignité aussi, dans les habits qui ne sont pas de tous les jours; de vie sociale, enfin, tout le petit peuple de la paroisse se retrouvant alors sur le parvis qui s'en va finir en cale dans la rivière.

*
* *

3 novembre. — Mon dernier dimanche, sans doute, dans le pays, cette année. Jamais ce tranquille bonheur ne me fut si sensible...

A onze heures, l'église débordait, et, dehors, des groupes à genoux sur la terre se serraient autour du porche. Je voyais l'ombre intérieure, les feux reculés de l'autel, et, par devant, les rangs et les rangs de coeffes ailées. Il fallait quelque temps pour distinguer, aux deux bras du transept, les obscures masses des hommes.

A part ces groupes agenouillés, il n'y avait sur la place que les vieilles vendeuses de poisson, les cinq ou six bigoudens, en mitres basses de grand mères, qui viennent, chaque dimanche, en attendant la fin de la messe, s'asseoir sur un des bancs qu'ombragent les grands arbres, devant leurs petits étalages : crabes dormeurs, mulets, raies, lieus, vieilles aux tons merveilleux d'opale et de rubis.

Près du parapet, à son poste, se tenait le douanier chef. Bien sanglé dans sa vareuse à galons de premier maître, tout rasé, de mine si nette, si probe, il fait partie de ce paysage du petit port, comme sa cabane de garde, comme le muret du terre-plein où l'on va s'asseoir à côté de lui, en écoutant ses calmes, un peu sentencieux propos. Il me semble l'avoir toujours connu là.

La cale même avait son air des dimanches, avec tant de plates, canots, venus de la rive bigouden, amenant du monde pour la grand messe. Les chants de l'église, la mélopée un peu détonnante des psaumes, flottaient jusque-là.

Enfin notre vieux sonneur reparut sous le porche; il s'accrocha à sa corde, et la voix de la cloche commença de tinter, là-haut, annonçant la fin de l'office.

Alors, maintenant, tout le monde est sur la place. Dans une joyeuse rumeur, s'échangent les *bonjour* et les poignées de main. Poignée de main à Bozon bancal, toujours vert, guilleret, qui nous rit, dans sa barbe en bêche de loup de mer; — au bonhomme Le Fur dont rayonne, derrière ses besicles, la face innocente de *kemener;* — à Pierre-Yves, plus raide, plus en bois, plus marionnette que jamais, en vareuse de dimanche ; — au long, osseux Kervien, toujours souffrant, toussotant, mais dont les vieilles prunelles, aujourd'hui, sont moins éteintes. Tous les « collègues » sont là, — sauf, bien sûr, cette forte tête de Menou, parti le matin à la godille, crocher des congres du côté de Saint-Gilles, me dit Jean-Louis. Il est tout rasé de frais, Jean-Louis, en casquette flambant neuf, à la fois mirliflor et père de famille, suivi de ses deux mioches, et son épouse au bras (si fraîche, si brave, le bas du cou hâlé, entre les ailerons cambrés de la collerette aux fins plis). Et voilà Corentin, si maigre; mais son sourire, aujourd'hui, n'est pas triste, après une nuit dans son lit, et la satisfaction de la messe chantée. Et tous ceux de la campagne et du bourg, que je ne connais pas, en uniforme du pays, les vastes fermiers, glabres, à trois mentons, avec un air de sagesse puissante, et les vieilles dames paysannes, à tournure d'abbesses, et parfois (appuyées à des bâtons, en fraises molles, en grandes cornettes sur des fronts séchés), de fées Carabosse. Et tous les gars, en *chupen* qui tient du scapulaire et de l'étole, haut ceinturés de laine bleue, fiers de leurs longues jambes et de la grande boucle de leurs chapeaux; et toutes les jeunes, les jolies, les fines, les fûtées, en dentelles, mince chaîne d'or sur le noir velours du corsage, petit hennin à la mode nouvelle; — et tant de marmots, aussi, ficelés, saucissonnés par en haut, et qui chancellent dans leurs robes d'infantes, aux mains de leurs « *mamms*, » comme de ballantes petites cloches

Et partout du breton bourdonne : on entend sonner les *ya vat!* les *ma Doué!* les *madeo!* les *kenavo!* Et reviennent toujours les *amzer brau!* car c'est du beau temps surtout qu'on se félicite. Il fait si beau! — presque trop beau. La rivière a ses aspects d'huile bleue, éblouissante, sous le soleil, du côté de l'estuaire. Mais comme elle ondule, ce matin, par là! On voit danser ses lentes flammes.

A la cabane des douaniers, je retrouve le pilote de rivière arrêté devant le grillage du baromètre : « On dirait qu'il baisse, dit-il. Bah! c'est pas ça qui gênera le baptême! »

Le baptême d'un beau thonnier, arrivé l'avant-veille de Concarneau. Il est là, sous les pins de l'autre rive, parant la rivière du riche bouquet de son pavois. La fête est pour aujourd'hui, après Vêpres, et tous les marins s'y retrouveront.

***

4 novembre. — Ce baptême a eu lieu : mais le ciel s'était terni, et le bateau commençait à tanguer au mouillage, une houle du Sud montant droit dans la rivière.

Au retour, vers quatre heures, les hommes du bord, un peu excités par la fête, sont entrés au débit. Jean-Louis, le matin si digne, avait déjà son air fumeux du dimanche soir. Il voulait absolument m'offrir un tafia. Corentin qui passait m'en a débarrassé.

— Venez donc voir, m'a-t-il dit. C'est curieux.

— Il m'a mené au poste des douaniers : l'aiguille du baromètre marquait 749.

— Vous avez déjà vu ça? Quinze millimètres de baisse en trois heures, et la houle qui grossit dehors. Ça vient de loin, cette mer-là. Je laisse pas mon canot où il est!

Ils étaient déjà quelques-uns qui menaient à la godille leurs bateaux sous le vent de la cale. Des risées du large commençaient à passer sur la rivière. Vers cinq heures, le soleil, sans rayons, couleur de cuivre, — un autre astre, — s'effaçait à l'Ouest, où le ciel, tout à l'heure d'un bleu seulement embué, s'était empli d'un jaune intense et sulfureux.

Nous avons suivi Bozon, qui allait allumer son feu rouge. De là-bas, du Coq, on voyait peser, tout au long d'un grand segment d'horizon, une panne couleur d'encre, et qui ne semblait pas bouger. On entendait la mer briser sur les plages, et, dans les

intervalles, la pulsation sourde d'un vapeur qui entrait vite. Il s'en alla mouiller derrière Kergait, au premier repli boisé de la rivière. Un anglais, — m'a-t-on dit, le soir, — un charbonnier de Cardiff en route pour Lorient et qui, Penmarc'h doublé, venait s'abriter pour la nuit.

Au retour, c'était le vide et l'obscurité dans les rues; mais toutes les fenêtres des débits luisaient, et l'on percevait en passant un bourdonnement sourd.

***

Le vent a forci vers sept heures, violent tout de suite, et, à travers les longues heures noires, jusqu'au matin, ç'a été un tumulte à ne pas fermer l'œil. Grandes voix croissantes, au dehors, comme d'une passion et puis d'une fureur déployées dans la nuit. Ronflements sinistres aux cheminées, secousses aux volets, et parfois coups sourds à toute la maison, profondes commotions, comme si l'impérieuse force, dehors, impatiente d'entrer, de partout s'étendre, voulait, pour aller plus vite, la jeter bas.

Une aube lamentable a fini par naître. Je n'ai pas reconnu le fiord, — blême, baveux, sous un immense voile de poussière d'eau. Un peuple de vagues y courait : de la grosse mer brisante, poussée du large dans l'estuaire.

A huit heures, le jour reste crépusculaire, et les bruits sont devenus plus vastes, émouvants. Au milieu de l'universel sabbat, passent dans le ciel des espèces d'explosions, de tonnerres, comme sur un navire lorsque le vent, dans un remous, prend à revers l'immense toile d'un hunier. Il y a des accalmies qui ne sont pas le silence, pleines d'une infinie rumeur confuse, où croît soudain le sifflement de la rafale approchante.

La vraie tempête, établie pour combien de temps? Il faut aller voir le baromètre, ouvrir prudemment la porte, plonger, tête baissée, dans le tumulte. Personne sur la place, inondée d'eau pluviale, où riait hier la fête du dimanche. Le pays n'appartient plus qu'au Vent, à la Puissance aveugle, qui se déchaîne par saccades, à-coups, plus terribles que le grand tapage continu.

Désert aussi sur la rivière, changée en chose méchante, hostile à l'homme. Les bateaux, le bac lui-même, le beau thonnier tout frais béni, ont disparu au fond des criques. Tout ce paysage

de l'autre rive, si doux, si riche en accords de la nature éternelle et de la vieille vie humaine, est comme dévasté. Soudaine, affreuse nudité : les arbres, dépouillés de leur gloire d'automne, changés en spectres, entrés en une nuit dans la mort de l'hiver. Derrière les rideaux envolés d'embruns, les masures, toutes vagues, sans leurs habituelles fumées, n'ont plus l'air vivant.

Au poste, le baromètre est à 748, — seulement un point de baisse depuis hier soir :

— Probable qu'il peut pas aller plus bas, me dit le douanier chef, dans sa cabane. Un coup de vent qui va durer. Pourvu qu'y ait pas de malheurs en mer ! Avec le calme qu'il a fait, il doit être resté du monde dehors. En face, deux bateaux qui manquent : celui de Le Moal et celui de Guivarc'h, — quatre hommes dans le premier, trois dans le second. Aux Glénans, qu'ils ont dû être pris : c'est toujours par là qu'ils vont. Faut espérer qu'ils sont à l'abri dans quelque trou, là-bas.

Une nouvelle : il paraît que le thonnier a failli se perdre, cette nuit.

— Vous avez pas su? L'équipage était à terre, au débit, avec le patron, — trop parti pour faire attention au temps, ou bien regagner son bord par ce vent-là. Si c'est pas malheureux ! Rien qu'un homme de garde. Un gas de seize ans, un mousse, censément. Eh ben ! il a une bonne tête, celui-là. Il a pas attendu de déraper : un thonnier haut comme ça, allège, à cinquante mètres des roches ! Il a hissé un tourmentin, juste de quoi gouverner, et il est allé s'échouer sur les vases, au fond du port, qu'est plein de bateaux. Dans cette nuit-là !... Des yeux de chat, qu'il doit avoir ! Enfin, c'est lui qu'a sauvé le bateau. C'est le patron qu'est pas fier ! Resté à terre, par ce temps-là ! Probable que l'armateur va l'y remettre, à terre...

Toute la journée, les mêmes voix souveraines. Avec une espèce d'effroi, mêlé d'étrange volupté, on s'y abandonne comme à la mer. Elles accablent, engourdissent ; l'esprit se tait, ne pense plus. Voix sans corps, ne parlant qu'à l'âme, comme de la musique, n'exprimant rien que de l'âme : sursauts de passion et de vouloir, jubilations, triomphes, détentes, désespoirs de l'âme élémentaire qui peuple l'espace et s'y déchaîne...

Rien à faire qu'à les écouter, comme on aime, passif, sans bouger, à les écouter la nuit. Subir, attendre. C'est le jour, et la

vie est suspendue comme pendant la nuit, les hommes terrés, les choses terrifiées. Par moments, des tombées de pluie, en déluge, qui noient le pays, épaississent de leur grésillement les pâles, fumeuses confusions de la rivière.

L'après-midi, un ciré sur le dos, Corentin est venu me prendre, m'offrant de l'accompagner jusqu'à Kerloc'h, où est sa filleule.

— Peut-être bien seulement que la maison est chavirée, par là...

Nous avons pris par la lande, pour voir le tournant de la grande côte. Il fallait lutter sur l'étroit sentier, le long de la rivière, — plié en deux, bousculé, rejeté de côté par les avalanches d'air. Près du petit phare, dans le repli du fiord que la pointe du Coq abrite de la grande mer, on voyait courir le pied du vent. Coupant, écrêtant les vagues comme un coup de faux, il les zébrait de stries tendues en leur vitesse, — par instants, quand la bourrasque redoublait, fondues ensemble et fuyant comme une ombre : l'ombre jetée par quelque démoniaque présence passant invisiblement dans l'espace.

On s'étonnait, après tant de journées bleues, de toute cette obscure vapeur pendante qui ne cessait pas de se dérouler, qui montait, entrait toujours de plus en plus vite dans le pays, — de tant de masses d'air déferlant du large, de je ne sais quels inépuisables réservoirs, et qu'une influence très lointaine, sans doute l'action du soleil dilatant l'atmosphère à des milliers de lieues, précipitait inlassablement sur cette région du globe. Deux pins pliaient à toucher la terre de leurs branches suppliciées, comme dans un effort désespéré pour s'arracher, pour fuir. Des goélands chassés de la mer, et ne pouvant pas se poser, dérivaient dans le ciel avec leur allure de tempête, ailes étendues, tête au vent, cherchant à se maintenir, mais cédant, reculant avec lenteur, — parfois, d'une secousse, emportés obliquement tous à la fois, comme un tourbillon de flocons, mais de biais, planant toujours, toujours orientés, tournés vers la rafale. Et cette déroute des grands oiseaux ajoutait à l'impression de désordre et de malheur. Dans ce vacarme qui ne baissait que pour reprendre, dans cette lumière de désastre, les choses prenaient des aspects de folie, et il n'y avait pas de raison pour que cela changeât. Il semblait que cette fureur, maintenant, n'au-

rait plus jamais de fin. On n'imaginait pas le retour de cette nature à la paix, à ses modes familiers d'intimité, de somnolence enchantée, sous des voiles de grisaille ou les tièdes rayons du soleil.

De l'autre côté de la rivière, dans le petit port où les chaloupes, les autres jours, dorment comme une couvée, un cotre avait hissé sa grand voile au bas ris. Il cherchait à manœuvrer vers un abri plus caché, le fond de la crique, où l'échouage est bon. Il gîtait à toucher l'eau de sa toile, et c'était comme l'aile d'un goéland plus grand, — un goéland blessé qui tournoie, lamentable, sur la vague. Convulsivement, à chaque paroxysme de la tourmente, il girait, loffant, soudain redressé, et puis, dès qu'il essayait de revenir, couché encore, sous une nouvelle gifle du vent, rasant du plat de sa voile la surface flagellée. Et l'on oubliait tout pour suivre cette petite chose humaine, incessamment battue, mais où l'on sentait une volonté obstinée à son but, à l'encontre des puissances aveugles.

Passé le Coq, la baie s'est déployée : l'espace libre, les lointains bouleversés de l'Océan. Sur l'autre rive, à la pointe de Combrit, avec des coups sourds, quelque chose, dans l'universel vacarme, comme la pulsation d'une canonnade lointaine, il montait à l'assaut des roches, les coiffait de masses qui, broyées, écrasées sur les granits, fusaient dans le ciel en gerbes immenses, comme lancées par une explosion.

Un peu plus loin, nous avons vu le toit de Kerloc'h, à sa place derrière ses pommiers harassés. J'ai laissé Corentin continuer seul...

Couché derrière la dune, ne risquant juste que la tête (on n'aurait pu tenir contre la ruée de l'ouragan), je regardais à travers les voiles d'eau pulvérisée le tumulte de la plage, — la petite plage de sable blond, toute concave et creuse, comme une coupe, où j'avais vu, quelques jours auparavant, la mer anéantie dans la lumière, réduite à l'imperceptible et splendide reflet bleu que jette, obliquement, l'aile de certains papillons du Sud, — et puis, la nuit, sous une molle lune, stagner comme une eau morte.

A présent, chaos à l'infini au long de la petite plage. Un demi-jour bas, un jour en veilleuse, comme si le soleil s'était presque éteint derrière les rideaux indéfiniment déroulés. Informes, énormes, les eaux soulevées chevauchaient sous des

crinières obliques, — parfois, sous des morceaux de vagues, des nappes entières, arrachées de leurs crêtes, comme s'arrache, d'un seul coup, la toile d'un bateau. On voyait, à l'approche du bas-fond, chaque longue levée se cabrer, le jour, — un tremblement verdâtre, — transparaître à leurs cimes, et puis, croulantes, prises d'un mortel vertige, elles commençaient de tourner lentement sur elles-mêmes, et soudain s'assommaient en fracas de blancheurs bondissantes. Par devant, couraient des étages tumultueux d'écume, sorte de neige, peu à peu crémeuse, jaunie, coagulée à force d'être battue, où rien ne reste plus de liquide, et qui, sous ses propres tourbillons envolés vers la campagne, escaladait le talus de sable et, par les creux du sommet, venait couler au revers de la dune, jusque sur la lande, en sifflantes irruptions.

Le vent brûlait, le sable cinglait les yeux. Mais on était bien là, vide de toute pensée, délivré de soi-même, dans l'étrange paix qui naissait de cette fureur des choses. Au loin, sous la fuite noire de tout le ciel, dans le crépuscule de novembre, l'étendue funeste était sans une voile, sans un oiseau. Toute vie s'était enfuie.

L'élément vide et l'énergie du monde...

Le soleil devait être en train de se coucher : rien n'avait indiqué sa descente à l'horizon ; c'était toujours le même demi-jour sans foyer, la même grise clarté douteuse. On savait seulement que c'était l'heure. Bientôt l'universelle confusion commença de s'effacer. Et peu à peu, l'obscurité, — rien ne restant, sauf, par en bas, des pâleurs de têtes écumantes.

Sinistrement, la nuit s'était établie dans la tempête.

***

5 novembre. — Toujours le même temps. Pas de nouvelles de Guivarc'h ni de Le Moal, me dit Tregoat, le douanier-chef. Rien n'est entré en rivière depuis trois jours.

— Comment voulez-vous? ajoute-t-il, dans sa tremblante cabane où je l'ai suivi, — avec moins de vent que ça de la partie Sud, vous seriez mangé de l'arrière à venir ici. Pensez donc, avec des bateaux creux... Rien que d'étaler un coup comme ça, même aux Glénans, à l'abri de Saint-Nicolas, c'est pas facile. Vous vous rappelez les gas du Guilvinec qui sont entrés à Sainte-Marine, il y a deux ans, par le coup de Noroît d'octo-

bre? Ils ont pas été loin d'y rester, et c'était pas si mauvais qu'aujourd'hui.

... « Vous étiez pas là? Je les ai vus arriver. C'est une chose qu'on n'oublie pas. Ils savaient plus ce qu'ils faisaient : ils se sont sauvés comme des fous sur la route. Il a fallu s'occuper de leurs bateaux. On les a revus que le surlendemain.

«... Paraît qu'ils avaient été pris à plus de quarante milles au large. Deux jours qu'ils ont été là-dedans, tout le temps à forcer de toile, — vous savez : misaine au bas ris, dans la furie du vent, pour gagner au plus près. Et vider tant d'eau qu'ils en embarquaient, par tonnes à chaque minute! Faut penser ce que c'est, une vie comme ça, pendant une quarantaine d'heures, et à chaque instant sur le point d'aller par le fond. V'là pourquoi la terre qu'ils ont touchée, quand un dernier bord les a fait rentrer en dedans des Glénans, leur a produit cet effet-là. Tant qu'il fallait tenir pour ne pas périr, ils ont tenu. Mais se sentir à l'abri, tout d'un coup, ça leur a fait perdre la tête. Ils ont lancé le bout à terre en s'échouant dans le port; et ils ont sauté, laissant tout en pagaille, — vêtements, filet, gréement. Alors, sans parler, ils se sont mis à marcher, marcher jusque chez eux, — vingt-deux kilomètres, — au Guilvinec, où ils sont tombés comme des bêtes en arrivant... »

Il n'y a qu'à regarder ce qu'est en ce moment la mer pour comprendre l'effet d'un tel effort prolongé, au milieu du cercle d'épouvante, quand, jusqu'à l'horizon, tout le monde visible est soulevé de rage contre un petit bateau solitaire, — quand l'Océan ne semble plus rien tolérer nulle part de vivant.

Tregoat ajoute :

— Des coups comme ça, c'est rare. Les hommes perdent pas facilement la tête. D'habitude, quand un équipage a été très souqué, en péril, et que ça a duré, si c'est des étrangers, ils *cabanent*, ils mettent leur misaine en toit, sitôt mouillés dans le port, et ils dorment, dorment pendant des heures. Si c'est des gens du pays, ils font leur travail de mise en ordre et ils rentrent chez eux se coucher. Y en a qui tremblent longtemps dans leur lit.

Il me donne encore ce détail bien touchant, si breton, qui dit la sensibilité, le dessous d'âme presque féminin de ces rudes hommes :

— Souvent, quand ils ont été trop secoués, qu'ils ne peuvent

pas s'endormir, on leur met leur mioche, leur dernier né, dans les bras. Ça les réconforte, ça les calme...

***

6 novembre. — Du suroit, le matin. A onze heures, vent d'Ouest et qui mollit. L'après-midi, la mer énorme toujours, mais déjà moins plâtreuse. Les grandes voix baissant, on entend de nouveau le sourd tonnerre des houles brisant au long des côtes. A la tombée du jour, un bateau est rentré de l'autre côté : Le Moal, me dit Jean-Louis, qui m'apporte la nouvelle. Il a pu lire le numéro.

7 novembre. — Ce matin, sur le port, deux bigoudens qui débarquent nous disent :

— On était presque tous à espérer sur la cale, quand Le Moal est rentré. Pensez! deux bateaux, sept hommes à manquer depuis quatre jours qu'il fait ce temps-là! Alors, on leur criait pour avoir des nouvelles des autres, ceux du *Saint-Joseph*, le bateau de Guivarc'h. Ils ont mis leurs paniers en ordre, tout rentré, sans répondre. Et puis à terre, ils ont passé en baissant la tête, et ils ont filé vite, comme des voleurs. On a compris. Les femmes ont couru après eux...

J'ai passé l'eau pour tâcher d'en savoir plus. Les rescapés sont invisibles, chacun enfermé chez soi. Mais un voisin du patron m'a dit :

— Le *Saint-Joseph* est perdu. Ils disent que dimanche, vers quatre heures, ils avaient profité des premières risées pour aller, des Glénans, rentrer des paniers sur la Basse Jaune. Ils voyaient le *Saint-Joseph* à faire le même travail, à moins d'un demi-mille au vent. Le temps fraîchissait, et ils faisaient demi-tour sans ramasser leurs derniers paniers, quand, en une minute, ça a tourné au coup de vent. Ils ont eu que le temps d'amener tout pour se mettre à petite toile... Après ça, quand ils ont tourné la tête, pour voir ce que faisait le *Saint-Joseph*, il était plus là. Ils ont essayé d'aller de son côté, — mais droit au vent, surventés comme ils l'étaient, embarquant de l'eau, et au bas ris! Et la nuit qui tombait vite! C'est tout juste qu'ils ont pu rentrer au mouillage, et encore, ils ont chassé sur leur ancre. Enfin ils ont trouvé un abri dans les roches, en dedans de Penfret.

Trois hommes perdus : un grand deuil pour le petit hameau

d'en face. Et l'hiver sinistre tout d'un coup venu, — les heures noires, si longues, où celles qui pleurent sont plus seules.,..

Ah! que le souriant bonheur de dimanche semble loin!

* * *

Soudaines alternances des jours sombres et des jours heureux, c'est un trait pathétique de cette Bretagne de la côte, où le noir et le gris du ciel et de la mer sont plus émouvants et comme plus chargés de sens qu'ailleurs, — où l'azur, quand il commence à transparaître, luit plus tendre et délicieux. Ces rapides changements du temps et du destin sensibilisent. L'homme, ici, ne conduit guère sa vie; et c'est le fatalisme de ces marins. De leur pain et de leur sort quotidiens, de la présence ou de la disparition du poisson, du brouillard qui leur masque les dangers, du calme plat qui les empêche de sortir ou les oblige à jeter à l'eau toute leur pêche, de la tempête où ils peuvent sombrer, les Puissances décident. Elles sont si vastes, et la vie humaine qui s'est posée près d'elles est si humble, si patiente à leurs incontrôlables caprices! Voilà le contraste qui nous touche si fort, dans ces petits pays de la côte. Mieux que les riches moissons protégées, on aime le maigre champ de blé dont l'or sourit sur une falaise de l'Océan, au bout de la terre bretonne.

Maintenant la tempête est finie. C'est le cours ordinaire des jours, en cette saison, qui s'établit et va durer des mois, et la soumission de la vie aux grandes forces qui dorment ou se soulèvent sans qu'on sache pourquoi n'en est que plus sensible. Vie ralentie, maintenant, demi-recluse, vie d'hivernage. Il y a des vieux qui somnolent tout l'hiver comme des marmottes; j'en connais deux, — un ménage d'octogénaires, — qui passent tous les mois sombres dans leur lit. On finit de désarmer, on ramende les filets, on change le filin des agrès, on travaille aux épissures. Dans les ports de pêche où il y a un « Abri, » on va s'accouder aux longues tables de la salle commune : on regarde les cartes, les images qui couvrent les murs, on cause avec les « collègues, » on joue au loto en buvant la chaude tisane d'eucalyptus. Ici, nous n'avons pas encore d'Abri. C'est au débit qu'il faut aller pour se réchauffer, sentir se délier sa langue, s'oublier un peu avec les autres (1).

(1) Il y a maintenant un « Abri du Marin » dans le petit port bigouden, à

Et puis l'habitude vous ramène toujours autour de la cale. On regarde le temps, on regarde les choses... La mer luit et se gonfle, les arbres se démènent, la vapeur basse du ciel rampe sur le pays, la marée court dans la rivière, les caissons noirs des viviers dansent à la brise, — la nuit tombe, les phares s'allument.

Dans la campagne aussi, les humains se replient sur eux-mêmes. Les mauvaises herbes brûlées dans les champs (les champs si pleins de lentes fumées, en octobre), les patates rentrées, « dégermées, » plus rien à faire pendant de longues semaines. Dans les fermes, qui s'isolent souvent par groupes de deux ou trois, on se réunit encore pour les veillées, les veillées bretonnes où, depuis tant de siècles, chaque génération apprend de la précédente les mêmes histoires plus vieilles que la Bretagne.

Monotone vie, bien pauvre; mais qui l'a goûtée peut en garder le regret et presque la nostalgie. Un charme agit lentement, ici, pareil à celui de l'Orient. Des gens, venus des villes, en sont restés prisonniers, comme il est des civilisés qui ne peuvent plus s'éloigner du désert. Charme perfide. Peu à peu, le vaste monde, trop peuplé, inquiet, que l'on a quitté, recule. Ses bruits s'affaiblissent : on voudrait ne plus les percevoir. Les ambitions, les fins ordinaires de la vie disparaissent. Si l'on s'efforce encore, c'est seulement aux travaux qui nous laissent en relation, comme les hommes du pays, avec les simples choses. On peut se faire pêcheur, cultivateur. Surtout on tend à se laisser prendre, porter par cette nature si prochaine, émouvante, expressive, secrètement pénétrée d'âme, — d'une âme dont la nôtre, à son tour, voudrait se pénétrer. Toutes les choses du ciel et de la campagne prennent un sens : on écoute, on contemple; on apprend ici, comme nulle part ailleurs, à contempler. On finirait par ressembler à cet étrange fermier de la rivière, que les marins voient chaque jour à la même place, dans une lande au fond d'une anse, en train de regarder courir le flot ou le jusant.

l'entrée de la Rivière. On en compte onze, de Roscoff à Belle-Ile, qui disputent à l'alcoolisme une population de 25 000 pêcheurs. Aujourd'hui la victoire est assurée, mais à condition qu'ils subsistent. Ils ont toujours été des centres d'éducation morale, et l'enseignement professionnel du marin pêcheur s'y développe de plus en plus.

***

8 novembre. — A la fin du jour, j'ai gagné par les chemins de ferme la pointe de Saint-Gilles. Heure anxieuse ; la campagne fondait au loin dans l'ombre, animée de plus en plus, aux approches de la mer, de mystérieuse vie. Des genêts frissonnants, des touffes d'ajoncs qui se hérissent, de petits chênes dont les bras remuent hors des haies... Toute cette âpre, basse végétation, c'était comme un peuple de nains se mettant obscurément à vivre dans le soir.

A Saint-Gilles, en face du large, la nuit tombait quand je suis arrivé. J'étais seul dans cette noirceur croissante où finissait de sombrer le monde. Rien ne restait plus que l'incertaine lueur mouvante de la mer, un peu du profil voisin de la côte, — un trait de charbon dans l'ombre, — et, soudain, dans le ciel, le grand éclair d'Eckmühl, revenant ensuite de cinq en cinq secondes : un rayon long de six lieues, plus large, plus diffus et trouble dans cette atmosphère de poussière d'eau. Les deux feux dansants des îles, visibles d'abord, avaient disparu, cachés par quelque écran survenu de brume ou de crachin.

Un bruit continu de vent : le simple, ordinaire vent, à peu près quotidien dans la saison mauvaise, avec ses hauts et ses bas, ses soupirs, ses reprises lugubres, toute sa changeante lamentation, mêlée à la plainte confuse qui montait partout à la fois de l'Océan, après la torture de la tempête.

Toute forme s'est abolie ; la lueur même de la mer a fini par s'éteindre. Retour des choses à la ténèbre primitive, quand rien n'était que le Souffle se mouvant sur la face des eaux.

Pourtant, là haut, une chose revenait toujours, et c'était comme un signe, témoignant d'une pensée mystérieuse au-dessus du chaos : cette pâle, immense palpitation, étendue maintenant jusqu'au zénith, inquiétante par la muette régularité de ses retours. On avait beau savoir que ce n'était qu'une chose humaine, l'être obscur, sensitif, celui qui s'éveille en nous dans une telle solitude et dans une telle nuit, s'en effrayait comme d'un phénomène insolite, chargé de menaces, troublant l'ordre cosmique. Cette tournoyante comète, si vite agrandie, comme démesurément rapprochée, régnait seule dans l'abîme, éclairant de sa queue, faisant apparaître durant une seconde un plafond de pendantes vapeurs. Une fois, le sifflement d'une rafale fut tout

d'un coup si vaste, il coïncida si justement avec l'approche et le passage du grand fouet lumineux, que j'eus l'illusion que c'en était le bruit même, comme d'une fronde prodigieuse, tourbillonnant dans l'espace.

Alors une espèce d'angoisse... Je pressais vraiment le pas pour rentrer.

***

Retour dans le noir des chemins creux, — les grandes voix de la mer très vite masquées, reculées. Petites voix bruissantes de la campagne maintenant, coupées, en certains fossés, demi-tunnels, que font les murailles d'ajoncs, les ramures, de silences que l'on écoute en respirant l'odeur de la terre et des herbes mouillées. Parfois, de longs soupirs d'arbres en tourment. En haut des talus, des choses remuent, chuchotent : la nuit est pleine de présences.

Une faible lumière est apparue : celle d'une masure dont le chemin semble traverser la cour. Épaisseur de purin là-dedans, flaques d'eau, qui ne sécheront plus jusqu'au printemps. Il doit y avoir des arbres, — l'ordinaire bouquet d'arbres que l'on voit généralement auprès des fermes bretonnes comme auprès des chapelles et des doués. Des branches s'émeuvent par en haut, jetant une brève averse.

Attiré par ce que je sens là de vie humaine, je gagne l'étroit rectangle de lumière. Entre les deux petits rideaux, on entrevoit un peu le dedans. La flamme d'une chandelle vacille tout près sur une rude table, à côté d'une soupière et d'une miche. Son pauvre rayonnement ne va pas loin. Mais un feu d'ajoncs, dans l'âtre noir, jette jusqu'aux solives une rouge, intermittente clarté. Un rang de lits-clos que je ne vois pas finir s'illumine alors au-dessus d'un rang de coffres. Et même je distingue un petit bénitier de faïence avec une brindille de buis près de la coulisse du premier lit.

A présent, du fond de la chambre qui m'est caché, une figure de femme surgit. Elle n'a pas de coeffe : seulement le serre-tête noir où s'enferment les cheveux sous le hennin. On voit qu'elle est jeune, de mine sérieuse et sensible. Elle tient un tricot dont ses doigts remuent les aiguilles. La voici qui s'asseoit sur un des coffres, et, du pied, fait osciller une chose longue posée à terre : un berceau. Une fillette sort aussi de l'ombre. Et

maintenant sur un côté de l'âtre, à contre-jour, et de dos, se révèle une silhouette d'homme : il est assis sur un escabeau; il se baisse, semble prendre un tison, allumer une pipe.

Le logis breton d'aujourd'hui et de toujours, le même, sauf quelques traits locaux de Cornouaille (châtaignier doré des grands meubles, gai décor de clous de cuivre, au lieu du simple et pesant chêne) — le même que j'ai connu jadis dans les fermes du Léon. Le petit gîte où se formèrent tant de générations pareilles, où s'est perpétué le rêve breton.

Mon Dieu ! que cela est perdu, séparé du monde que l'homme moderne s'est fait, où ses œuvres partout l'enveloppent et le rassurent ! La petite ville est si loin ! Tout est si vaste et sauvage alentour !

La femme se penche vers le berceau, et quand elle se relève, elle tient son enfant, emmaillotté comme le Nouveau-Né qu'on voit dans ses bandelettes, au porche des cathédrales. Elle lui rit et l'approche de sa bouche.

Le Breton de demain, qui recevra d'elle son âme bretonne, et, d'abord, apprendra d'elle la vieille langue que l'on croit toujours près de mourir et qui nous survivra. Résistera-t-il comme ses pères? La vieille forme héréditaire se maintiendra t-elle avec lui? Notre monde finira-t-il par le prendre ?

Quand je me détourne du petit carré de lumière pour continuer ma route par les chemins noyés, la nuit est plus épaisse à mes yeux. Mais là-haut, soudain revient passer le grand éclair qui fait peur, et l'on dirait que le grondement de la mer a grandi...

André Chevrillon.

FRANÇOIS BULOZ

ET

SES AMIS

V (1)

LES LITTÉRATEURS DE L'EMPIRE

PAUL DE MOLÈNES

En ce temps-là comme aujourd'hui les directeurs de revues étaient à l'affût des romanciers. François Buloz, au début, fut gâté par George Sand, Alexandre Dumas, Charles Nodier, Mérimée... car les conteurs à la *Revue* abondèrent; aussi le directeur, par la suite, devint-il difficile à contenter, n'estimant pas la jeune équipe à l'égal de l'ancienne, et cherchant perpétuellement « un homme. » Certains collaborateurs parmi les plus anciens, les plus féconds aussi, représentèrent sous l'Empire, à la *Revue*, l'ancien régime, les temps révolus : Sand en tête, et d'autres écrivains moins grands qu'elle, comme Sandeau, Murger, Paul de Molènes, et Mme Charles Reybaud, belle-sœur de *Jérôme Paturot*.

Les nouvelles mondaines de Paul de Molènes sont empreintes d'un romantisme du genre *Keepsake* assez fade. *La Comédienne*, par exemple, est l'histoire de la passion fatale que le noble Lord Colbridge éprouve pour une pernicieuse fille, belle

(1) Voyez la *Revue* des 1er février, 1er mars, 15 avril et 1er septembre 1921.

à miracle, Miss Jane, qui le trompe sans discrétion, l'asservit, mais dont il se croit aimé jusqu'au jour où, malade, la cherchant à son chevet et ne l'y trouvant pas, il se lève malgré sa fièvre, ouvre une porte et la découvre... dans les bras de son médecin. Colbridge tombe inanimé, puis chasse sa maîtresse. Tout cela se passe à Venise, et rappelle furieusement certaine aventure de célèbre mémoire, qui se déroula jadis au palais Danielli. Paul de Molènes s'en souvient-il en 1849? C'est possible.

On trouve, dans les *Caractères et récits de mon temps*, des phrases comme celles-ci : « Ses épaules au milieu des garnitures de dentelles, étaient plus attrayantes et chargées d'ivresse que le vin de Chypre dans une coupe romaine... Elle répandait autour d'elle la chaleur et le frisson. » Nous dirions aujourd'hui plus simplement : « Cette dame était fort désirable. »

Paul de Molènes, écrivain militaire, est plus intéressant que le romancier. Son bel entrain d'officier d'Afrique, sa vivacité, son enthousiasme lui donnent une séduction et des attraits; il est de plus élégant et mince ; on le voit avec « sa figure en lame de couteau, » sa moustache au vent, audacieux et querelleur, ne rêvant que guerre, gloire, combats. Il disait à Maxime du Camp son ivresse lorsqu'un jour à Vincennes il aperçut des piles de boulets amassés à l'intérieur des forts, « il rêva de les lancer lui-même à travers l'Europe, détruisant les moissons et les villes. » — Pourquoi? lui dit Maxime Du Camp. — Pour rien, pour faire la guerre, répondit Paul de Molènes (1).

C'est un Don Quichotte de belle allure, qui trouva sa vraie voie en Afrique dans la vie militaire que sa ferveur ennoblit. Il écrivit : « La plupart de mes soldats entendent très volontiers un bout de messe et même la messe tout entière ; cela ne les empêche pas de se donner un coup de sabre et d'avoir sur les bras des cœurs enflammés... Je crois... qu'il peut être pardonné aux gens de guerre plus de choses qu'aux gens de plume ou de parole, à tous ceux qui veulent bien être l'intelligence de la patrie, mais ne veulent pas en être la peau. J'ai fait une fois six lieues en cacolet avec une balle entre les côtes. Une de ces fièvres, que le troupier emporte toujours comme un souvenir de l'Algérie, s'était jointe à ma blessure. Je vous jure, docteur, que

(1) Maxime Du Camp, *Souvenirs littéraires.*

si j'ai péché, j'ai expié ce jour-là bien des fautes. Je crois volontiers à l'utilité des souffrances pour notre salut. Si mes idées sur le duel et l'adultère sont coupables, j'espère que quelques os cassés me les feront pardonner; nos douleurs sont nos patenôtres... (1) »

Ces mots, qui sortent de la bouche de *Plenho*, c'est Molènes qui les prononce; *Plenho* incarne l'officier d'Afrique, type du soldat français dont la bravoure est audacieuse et spirituelle, mais qui garde au fond de lui-même le respect de toutes les traditions de sa race, et une foi d'enfant de chœur. C'est un officier qui servira plus tard de modèle à ceux du charmant Gustave Droz : rouge et or, chevaleresque, galant, aimant sa patrie, la guerre, le plaisir, l'aventure, et se révélant, le jour venu, bon époux et bon père, voire marguillier de sa paroisse.

Paul de Molènes, agréable écrivain de son temps, fut, au demeurant, un romantique attardé sous l'Empire; il eut l'entrain de ses aînés, leur foi enthousiaste, parfois l'écho de leur accent frondeur; on retrouverait bien encore chez lui, par ci par là, quelque peu de leur découragement. Dans un de ses récits, son héros (c'est lui-même) confesse une tentative de suicide semblable à celle qu'ébaucha l'officier anglais dont parle Lord Byron dans ses mémoires; néanmoins la mélancolie, la méditation et la rêverie, ne furent pas le fait de Paul de Molènes, et il eut beau dire : « J'ai souffert de l'affreux doute particulier à ce temps où il n'est pas un seul mot noble, entraînant, sacré, qui n'ait servi à quelque mensonge, » notre écrivain fut un soldat et non pas un Werther : les deux rôles ne peuvent se tenir concurremment; il le note d'ailleurs, en vantant l'état qu'il a choisi : « La vie militaire a d'abord à mes yeux cette inestimable vertu qu'elle porte une mortelle atteinte à tout ce que j'appellerai « la partie efféminée de nos douleurs. » Il n'est pas de rêverie dont l'action n'ait raison quand elle s'empare de nous d'une certaine manière, aussi je défie bien tous les René, tous les Werther, tous les Obermann, de poursuivre leurs langoureuses amours avec les chimères, derrière dix tambours qui battent la charge. » Voilà en quelques mots Paul de Molènes.

Henri Blaze de Bury esquisse rapidement, dans ses *Souvenirs*, la figure de cet écrivain soldat : « Sur ce fond mouvant de

(1) *Scènes de la Vie du Bordj.*

la *Revue* où se dessinent tant de silhouettes plus ou moins pittoresques, j'en vois une qui passe à cheval avec un grand sabre, un don Quichotte doublé du Montluc des *Mémoires*... Il écrivait de beaux articles et des légendes mondaines en prose poétique, et la nuit faisait la veillée des armes aux pieds de quelque illustre douairière du faubourg Saint-Germain qui l'appelait son Amadis... »

Paul de Molènes, qui s'écriait : « Hélas ! ne pouvoir même pas conquérir la principauté de Trébizonde ! » (1) s'engagea en 1848 dans la garde mobile, et fut nommé capitaine par ses hommes. Pendant les journées de juin, il fut grièvement blessé rue Saint-Jacques à l'attaque d'une barricade, puis passa de longues semaines à l'hôpital, où il s'éprit de son infirmière Mlle de Bray, qu'il épousa, d'ailleurs, par la suite.

Ayant goûté à la carrière militaire, il désira y demeurer; il dut rendre alors un grade qu'il avait pourtant chèrement acheté, et s'engagea dans les Spahis. « Dès lors écrivant et se battant, il mena la vie de plume et d'épée qui lui était chère » (2). L'Afrique l'enchanta, il fut aussi aux guerres de Crimée et d'Italie ; par malheur cet officier de cavalerie, médiocre cavalier, mourut à Limoges, dans un manège, d'une chute de cheval. Je possède quelques-unes des lettres de Paul de Molènes à François Buloz ; l'écriture en est large, inégale, les lignes grimpent vers le haut des pages, « signe d'optimisme » affirmerait M. Paul Bourget. Le ton général de cette correspondance est celui de l'abandon ; on y sent une grande confiance et une libre camaraderie. Cependant la plus ancienne des lettres marque une rébellion ouverte contre le directeur de la *Revue*. Il s'agit d'un article que Molènes désire écrire sur *Phèdre* et sur Rachel. François Buloz se méfie-t-il de son critique? Celui-ci est fort combatif, bientôt il attaquera Balzac avec violence (3). Mais Balzac saura rendre piqûres pour piqûres. La douce Valmore aussi fut prise à partie par Paul de Molènes dans la *Revue* en 1842, et avec elle Mme Amable Tastu, Mme de Girardin, Louise Colet... (Don Quichotte n'est pas féministe). Sainte-Beuve releva la mercuriale et la réplique de Marceline dans une lettre à

(1) Maxime Du Camp : *Souvenirs*.
(2) *Ibid*.
(3) P. de Molènes : M. de Balzac, *La Comédie humaine*, dans la *Revue* du 1er novembre 1842.

M. et Mme Juste Olivier. De fait l'impertinence de Paul de Molènes est extrême. Pauvres Muses! comme il les houspille! Rien ne marque mieux les mœurs de son temps que les raisons naïvement prud'hommesques que fait valoir le critique pour défendre aux femmes « l'entrée du Parnasse; » ainsi il ne craint pas d'écrire : « Je le déclare, une femme qui porte le casque en tête et l'épée au côté, qui éperonne un cheval, assène des coups, fait des blessures et rêve la parure d'une cicatrice au front, une femme qui entreprend une lutte violente contre tous les instincts de son corps, me paraît un être moins chimérique et moins monstrueux qu'une femme qui interroge toutes les profondeurs de l'âme, sonde la douleur, pénètre les tristesses, descend aux sources des vices, se résout enfin à connaître tous les mystères... » Pour Molènes, les poètes sont des « conquérants aux insatiables désirs » qui ont « besoin d'une effrayante puissance, pour subir l'isolement d'une ardente destinée. Rois d'un empire qui ne se transmet pas, ils meurent sans laisser d'héritiers. » Voilà pour les hommes poètes; mais : « Supposez une femme qu'un funeste caprice du ciel ait faite poète, vraiment poète, sa vie se passera tout entière en dehors des lois de l'humanité. Elle cherchera dans le mariage la liberté; l'obscur et paisible royaume qu'un honnête homme lui confie ne lui convient pas, il lui en faut un qui n'ait pas de limite. »

Après ce sombre aperçu, notre critique s'occupera plus spécialement de ses amazones; et tout d'abord les idylles de Mme Desbordes-Valmore lui déplaisent : elle n'a (dit-il) « ni la tradition du poète de l'*Astrée*, ni le génie de Gessner et d'André Chénier... Ce qui éleva le poète français à la prodigieuse hauteur où il s'est placé, c'est, après l'énergie de son âme, une solidité d'instruction qu'en sa qualité de femme, elle est bien excusable de n'avoir pas ambitionnée... » Molènes ne trouve aucun intérêt non plus aux élégies de Marceline, ou du moins l'intérêt que présentent « toutes les lettres amoureuses, intérêt très puissant pour ceux qui les ont écrites ou ceux à qui elles sont adressées, » mais... très faible pour les autres. « Maigres et allongés, les amours de Parny sont devenus des archanges; » en outre, Marceline imite Alphonse de Lamartine et, c'est clair, elle l'imite parce qu'il est à la mode. « Sur qui la crainte de ne pas être à la mode pourrait-elle exercer plus d'empire que

sur les femmes? (1) » Les pages se succèdent sur ce ton. Je ne retiens dans les mauvaises critiques de Paul de Molènes à l'égard de Marceline, que son accusation d'imiter Lamartine, alors que les premières poésies de Marceline sont de 1818 et de 1820 à l'heure même des premières *Méditations* (2).

Donc après l'algarade de Molènes, Sainte-Beuve signale aux Juste Olivier la réponse de la douce Marceline. « Mme Desbordes-Valmore vient de publier un joli volume de poésie : *Bouquets et prières*... Elle répond joliment à ce petit fat, M. Gaston de Molènes (3), qui l'avait offensée dans la *Revue des Deux Mondes* et avait dénié aux femmes le droit d'écrire et de chanter. Voyez à la page 189. »

Voici la pièce :

Jeune homme irrité sur un banc d'école
Dont le cœur encor n'a chaud qu'au soleil,
Vous refusez donc l'encre et la parole
A celles qui font le foyer vermeil?
Savant, mais aigri par vos lassitudes,
Un peu furieux de nos chants d'oiseaux,
Vous nous couronnez de railleurs roseaux !
Vous serez plus jeune après vos études :
Quand vous sourirez
Vous nous comprendrez.
Vous portez si haut la férule altière
Qu'un géant plirait sous son docte poids.
Vous faites baisser notre humble paupière
Et nous flagellez à briser nos doigts.
Où prenez-vous donc de si dures armes?
Qu'ils étaient méchants vos maîtres latins !
Mais l'amour viendra : roi de vos destins,
Il vous changera par beaucoup de larmes :
Quand vous pleurerez
Vous nous comprendrez.
Ce beau rêve à deux, vous voudrez l'écrire.
On est éloquent dès qu'on aime bien
Mais si vous aimez qui ne sait pas lire
L'amante à l'amant ne répondra rien.

(1) Voyez cet article *Les Femmes poètes*, dans la *Revue* du 1er juillet 1842.

(2) V. Notice de Sainte-Beuve aux *Poésies* de Mme Desbordes-Valmore, 1842. Charpentier, *id.* p. V.

(3) De Molènes signa un moment *Gaston de Molènes*, ce qui explique l'erreur de Sainte-Beuve.

Laissez donc grandir quelque jeune flamme,
Allumant pour vous ses vagues rayons,
Laissez-lui toucher plumes et crayons;
L'esprit, vous verrez, fait du jour à l'âme.
Quand vous aimerez,
Vous nous comprendrez!

Sainte-Beuve, qui cite le premier et le dernier vers de la poésie, conclut : « Les plus tendres ont de ces fins aiguillons et le petit monsieur a eu sur les doigts de ces coups d'ailes. Voyez cela, madame, c'est pour vous venger (1). »

Voici la lettre de Molènes à François Buloz dans laquelle il semble répondre à une prévention du directeur de la *Revue*.

« Mon cher Buloz,

« Quoi que vous en disiez, je dis et, je l'espère, j'écris fort bien. J'ai sur *Phèdre* beaucoup d'idées efflorescentes qui tiennent à des études récentes et passionnées. Je crois que je sens d'une façon particulière et presque nouvelle à force d'être vive l'œuvre du poète et le talent de la tragédienne. Je vous demande de me laisser entièrement me livrer à mes impressions. M. Magnin dont vous me proposez l'exemple est un homme que je prise beaucoup ainsi que je l'ai récemment prouvé, mais cependant sa critique est un degré qui mène à la critique de Patin. Permettez donc que je ne m'en préoccupe pas. Vous avez bien tort de mêler toujours à ce qui concerne Mlle Rachel le souvenir des passions castillanes de M. de Musset, et des mystérieuses hystéries de notre ami Bonnaire. Je vous assure que je suis vis-à-vis de la diva parfaitement libre d'esprit et de cœur, prêt à parler seulement sur elle comme sur tous les hommes et sur toutes les choses que je traite, en artiste et en homme du monde.

« Tâchez de me répondre quelque chose d'aimable et de bien tourné et croyez-moi votre tout dévoué. »

MOLÈNES (2).

Paul de Molènes regagna ses galons au feu, mais il les regagna lentement, et il dut subir bien des mécomptes avant de reprendre ce grade de capitaine que ses hommes lui avaient

(1) Sainte-Beuve, *Correspondance avec M. et Mme Juste Olivier*, p. 315.
(2) Inédite. Probablement 5 janvier 1843.

décerné en 48... Il écrivait après une désillusion de ce genre à François Buloz : « La vie militaire a quelquefois des amertumes comme la vie littéraire. Deux propositions pour services rendus en campagne n'ont pu me faire donner cette année le grade modeste que j'ambitionne. Le gouverneur, qui m'a vu au feu il y a peu de temps, a été plus chagrin que moi du mécompte qui m'a été apporté par la dernière promotion. J'ai eu un peu de tristesse et me voilà remis; je ne compte pas quitter l'Afrique, quoique maintenant ce ne soit peut-être plus le meilleur terrain pour l'avancement, mais avec l'élévation de votre cœur, mon cher ami, vous comprenez tout ce qui m'attache à ce pays. »

C'est d'Afrique que Molènes envoya à François Buloz une de ses meilleures œuvres : *La garde mobile. Souvenirs des premiers temps de la révolution de février*, œuvre dont l'auteur déclarait que : « le fond y était de nature à faire valoir toutes les formes, même les plus défectueuses ; je crois que ces pages, où il n'y a ni une pensée ni un sentiment, ni une peinture qui ne soient vraies et sorties des lieux où j'ai pris plaisir à les écrire, donneront au public un de ses rares mouvements de bienveillance (1). »

Tout en recommandant ses articles au directeur de la *Revue*, Molènes les traite, en somme, légèrement, lorsqu'il écrit : « Il n'y a que ma peau et mes os dont je me soucie encore moins que de mes œuvres (2). »

Dans l'une de ses lettres, l'auteur se montre plein de mystère ; il annonce une « esquisse » comme sa *Cornelia Tulipiani* (3). Sa lettre n'est pas datée; d'ailleurs, il date peu. « Les modèles ont posé autrefois devant mes yeux et se sont représentés vivement dans ma solitude. L'accident arrivé à la princesse Belgio... m'avait fait différer cet envoi ; on m'écrit maintenant qu'elle est tout à fait rétablie, et puis j'ai d'ailleurs la conscience de n'avoir pris que des traits appartenant à tous. Dans ceci, comme dans tout ce que j'ai fait jusqu'à présent, il n'y a certes pas la moindre indiscrétion. Enfin, j'ai eu la galanterie de faire mon héroïne très belle, ce qui achève de me mettre à l'aise (4). »

(1) Inédite, 1849.
(2) Inédite, 30 août 1852.
(3) Voyez la *Revue* du 1er avril 1852.
(4) Inédite.

Molènes ne révèle pas le titre de sa nouvelle; mais cet accident arrivé à la princesse Belgiojoso, c'est la tentative d'assassinat commise sur sa personne par un domestique italien lors de son séjour en Asie-Mineure en 1852. Elle reçut en effet de cet excellent compatriote sept coups de poignard, qui mirent la vie de Cristina en danger et dont elle se rétablit, du reste, avec son bel entrain ordinaire. La nouvelle qu'annonce Paul de Molènes c'est : *La bonne fortune de Ben Afroun*. Molènes y attaquait-il la Princesse? Il semble s'en défendre, et soutenir qu'il n'a pas tracé de portrait : tous les auteurs des romans à clef en sont là, — tous avec la même mauvaise foi, d'ailleurs, — et pour les contemporains, le mystère de cette esquisse dut être facile à déchiffrer. Quoique l'auteur eût transformé la Princesse italienne en Lady anglaise, et que Cristina fût devenue Thécla, les allusions, les portraits, sont transparents et... sévères. Pour fixer plus sûrement les lecteurs, le personnage de Ben Afroun, qui dupe si adroitement l'orgueilleuse dame, n'est autre que ce Bou Maza, « lion du désert, dit Charles Monselet, tenu en laisse par le capitaine Richard's, » qui fréquentait jadis le salon de la Belle Joyeuse à Paris.

Molènes fut-il parmi les victimes de la belle conspiratrice? On le croirait à voir la dureté avec laquelle il lui lance des traits dans le genre de ceux-ci : « Chez elle, l'incendie avait commencé par le cerveau, si on peut appeler incendie la flamme mystérieuse qui dévore cette froide nature sans l'échauffer, » la froideur de la dame le hante : « sa nature froidement désordonnée et systématiquement capricieuse... » Plus loin, faisant allusion au goût de son héroïne pour les hommes célèbres : « Elle ne rencontrait jamais un lion sans lui offrir une cage. » Décrivant le visage de Cristina dont la pâleur était l'originalité la plus remarquable, il ne peut se retenir de noter : « Ce beau visage où se montrait la pâleur des incurables ennuis. » Mais ici il se trompe : la Belgiojoso, affectée d'un incurable ennui? Elle n'en eut pas le temps.

Paul de Molènes, qui écrivait : « Je ne suis pas assez jeune pour laisser perdre une seule occasion de guerre, » commençait à s'inquiéter des événements de Crimée; il n'eut garde de manquer au siège de Sébastopol, et il écrivit de là à son directeur : « Un des meilleurs résultats de cette guerre sera l'abaissement, non point des Russes, mais des Anglais. Nous avons vu

la mauvaise volonté, la pesanteur, les incertitudes de toutes sortes d'une armée dont nous sommes obligés de prendre tour à tour tous les travaux. Si jamais, ce dont Dieu me garde, j'avais à soutenir des discussions contre des doctrinaires, je saurais que dire sur l'Anglomanie. La France est bien à coup sûr, la première des nations. Que la Providence la maintienne dans la vie militaire qui est sa vraie vie et cela, il me semble, au contentement de tous les partis (1). »

Il serait intéressant d'étudier de plus près la jeunesse et les antécédents de ce littérateur soldat. La grand mère de Paul de Molènes vécut à Paris pendant la Révolution. La salle du Jeu de Paume lui appartenait, de moitié avec Talma; tous deux louèrent ce local à l'Assemblée. M[me] de Molènes, fort bien renseignée, étant sur le théâtre même des événements, les contait fidèlement à sa famille, domiciliée à Domme dans le Périgord; elle ne signait pas ses lettres de peur de quelque indiscrétion. Lorsque la Révolution devint terroriste, force lui fut d'arrêter sa correspondance; elle recommanda alors à sa famille de se tenir au courant de la politique en lisant exactement la petite feuille qui en était chaque jour l'écho; or cette petite feuille née quelques années auparavant, c'est le *Journal des Débats* (2).

ÉMILE MONTÉGUT

A la *Revue*, la place de Sainte-Beuve était vide depuis 1849; un jeune critique s'y glissa : ce fut Émile Montégut.

Aujourd'hui encore, par une injustice cruelle qui s'attache à certains modestes pendant la vie et au delà de la mort, le nom d'Émile Montégut est ignoré du plus grand nombre, malgré son œuvre considérable, malgré sa personnalité. Pourtant : « quel prodigieux bouillonnement d'idées dans ce cerveau qui projeta sa curiosité sur le champ des connaissances humaines (3) ! »

Émile Montégut en effet a remué et fouillé toutes les idées de son temps, il s'y est passionné; sa curiosité toujours renaissante, son ardeur ont multiplié des recherches nouvelles alors,

(1) 16 mai 1855, inédite.
(2) Fondé en 1788.
(3) *Émile Montégut*. Eugène Melchior de Vogüé. *Le Figaro*, 20 décembre 1895.

et lui ont valu le nom de « pionnier » qu'un critique (après la mort du nôtre) lui décerna. Bien avant Taine, Montégut aborda chez nous le roman anglais; le premier en 1847, il parla dans la *Revue* d'Emerson, et c'est à lui que Carlyle, quelques années plus tard, signala les premiers poèmes d'Elizabeth Browning.

De combien de volumes se compose l'œuvre de Montégut? D'une cinquantaine, peut-être davantage, car sa curiosité s'est portée sur tous les sujets : histoire, critique française et étrangère, questions sociales, voyages, beaux-arts, théâtre; on lui doit aussi une traduction de Shakspeare, « la meilleure, » dit Eugène-Melchior de Vogüé.

Cependant ne vous avisez pas de rechercher ces volumes en librairie; l'éditeur lui-même ne s'intéresse plus à cet auteur trop fécond : il y a beau jour que ses ouvrages ont été livrés au pilon.

Ce fut un homme singulier qu'Émile Montégut, effacé parfois et modeste, se livrant peu; pourtant ce caractère réservé couvait un perpétuel enthousiasme. Il s'y abandonnait lorsqu'il se sentait entouré d'amis, et devenait alors étincelant et surprenant. Parfois aussi, il vivait dans son rêve, s'emportant pour des questions d'idées ou pour des abstractions. Un jour, quittant son travail, mais encore absorbé par lui, Émile Montégut rencontra un de ses amis et lui confia la récente indignation que lui causait le caractère de Bolingbroke : « Quel misérable! » On aurait pu croire, à voir le critique frémissant, et le sang aux pommettes, que Bolingbroke, dans le vestibule, venait, sur l'heure, de le trahir.

Mon père disait de Montégut : « Il éclate quelquefois comme un boulet de canon; » et encore : « Montégut arrive le soir, s'assied dans un coin, il est sombre, muet, paraît absorbé. Vers minuit on entend un éclat de voix : c'est Montégut qui « entre en scène. » Une idée a passé, elle lui a plu, il l'a enfourchée et le voilà parti, éloquent, ingénieux, étourdissant. » C'est alors, ainsi que Brunetière l'a remarqué, « que la vivacité presque fébrile de sa parole, semblait suffire à peine à la vivacité de sa pensée (1). »

Combien d'hommes de lettres ont puisé dans la richesse de cette œuvre? Oh! discrètement! — Lui généreux, insouciant,

(1) Brunetière, *Émile Montégut*. Voyez la *Revue des Deux Mondes* du 15 décembre 1895.

donnait sans compter « la puissance de sa pensée. » Ce fut vraiment, comme on l'a dit, un « excitateur d'idées. » Baudelaire, que Montégut présenta à la *Revue*, se forma dans son rayonnement, qui le sait? « Combien d'autres, après Baudelaire! » s'écrie Eugène-Melchior de Vogüé, qui, lui du moins, ne fut pas un ingrat.

Ce dernier a raconté même comment « aux dîners de Buloz, quelques chroniqueurs de sa connaissance, dont lui, exploitaient savamment l'inépuisable mine : ils laissaient leur commensal en paix durant le premier service (1), puis, l'un d'eux, subrepticement, lançait comme un brandon choisi. Lors Montégut prenait feu... » (2) et les auditeurs prenaient des notes.

Malgré ces dons magnifiques, Émile Montégut, sensible et réservé, vécut méconnu, mourut oublié. Dans la remarquable étude qu'il vient de lui consacrer, son biographe, M. Laborde Milaâ, écrit : « Il a la pudeur des sentiments intimes, de la fierté mêlée à de la timidité, et une sorte d'incapacité de se faire valoir, bien qu'étant parfaitement conscient de sa valeur. » (3) Voilà la note juste.

Comment l'Académie française négligea-t-elle un pareil écrivain? Hélas! les modestes se laissent oublier. D'ailleurs solliciter, intriguer ne fut pas le fait de ce laborieux. Aussi, lorsqu'en décembre 1895, Émile Montégut mourut, il disparut tout entier; il s'en alla sans faveur, sans fortune, sans gloire, et sa mort, — sauf pour quelques amis, — fut anonyme.

D'aucuns ont cru expliquer la « faillite de cette renommée » en indiquant que l'écrivain, faisant partie de « la milice de la *Revue des Deux Mondes*, perdit, dans cette discipline, l'ambition de toute conquête personnelle » (sous la férule du terrible François Buloz s'entend). Le raisonnement pêche par la base : le fondateur de la *Revue* n'excita-t-il pas au contraire, constamment, l'ambition de ses collaborateurs? Où donc sont les grands écrivains que la *Revue* a étouffés après les avoir, au début, servis? Serait-ce George Sand ou Musset, La Mennais ou Sainte-Beuve, Augustin Thierry, Quinet, Renan? Non, si notre critique n'a

(1) J'ai déjà indiqué qu'au début de la soirée, le critique semblait se recueillir.

(2) M. Laborde Milaâ, *Un essayiste : Émile Montégut, 1825-1895*. 1 vol. chez Escoffier.

(3) *Ibid.*

pas obtenu la place qu'il méritait, c'est que la réserve l'emporta chez lui sur l'ambition, — celle-ci d'ailleurs ne lui vint que tard, assez timidement, et « à une époque qui, psychologiquement, ne lui était pas favorable. » Toute son œuvre, nous le savons, écrit M. Laborde Milaâ, est pénétrée d'un besoin intense de vie morale, qu'il s'agisse d'art ou de littérature, de politique ou de sociologie, c'est le même souci qui domine. Or, d'une façon générale, on le sait aussi, ce ne sont pas les préoccupations de cet ordre qui absorbent la société du second Empire, qu'on prenne le mot au sens étroit ou au sens large; elle songe surtout à s'enrichir et à jouir... Rompant des lances pour l'idéal à une époque où l'idéal était considéré comme un péril, il ne pouvait que gagner ce renom de Don Quichotte, qu'il gagna du reste, et dire de lui-même ce qu'il disait d'un autre : « Voilà ce qui arrive quand on a la présomption de vouloir être plus moral que son temps, et qu'on ne veut pas reconnaître que le courant du siècle porte ailleurs. »

Soyons exacts, la cause que nous cherchons ne réside pas uniquement dans les idéologies d'Émile Montégut, il y a aussi une question de forme. Il se sert d'un « vocabulaire un peu trop abstrait, et d'une syntaxe un peu laborieuse : le lire est un travail et souvent une lutte... il lui manque, je crois, ces qualités de relief, de forte couleur qui font saillir l'idée, et l'assènent en quelque sorte vigoureusement sur l'esprit du lecteur. » Ses qualités aussi le desservent pour atteindre le grand public. « Si sa langue est le plus souvent ou trop souvent abstraite, en revanche elle est toujours distinguée et même raffinée... L'image, quand il se décide à l'employer, est remarquablement adaptée à son objet, le plus souvent empruntée à des ordres de choses, science ou religion, qui ne sont pas précisément du ressort du vulgaire. Quand, après quelques longueurs, il est parti, composition et invention ne font plus qu'un ; c'est son imagination philosophique qui, pour ainsi parler, prend la direction de la matière et de la manière; elle va, vient, s'écarte de la grande route, effleure un aperçu, aboutit à une idée inattendue qu'elle ne se refusera pas d'exprimer, même si elle a l'air d'un paradoxe, revient à son sujet pour l'abandonner maintes fois encore, tout en lui demeurant fidèle; elle a finalement touché à quantité de problèmes de tout genre, mais sans les ramener impérieusement à une thèse générale qui eût été la marque de

Montégut, et se fût attachée à son nom. Comment voudrait-on que le grand public l'ait goûté (1) ?... »

Avec son corps maigre flottant dans des vêtements trop larges, sa tête au crâne dégagé singulièrement piriforme, son nez busqué, sa barbe rare, ses yeux un peu voilés de rêveur, certes Montégut n'eut aucun caractère de séduction physique, et ce fut au charme incontestable de son esprit, à son enthousiasme lyrique, à son goût très vif pour les idées, qu'il dut les relations les plus précieuses de sa vie modeste, et, en somme, peu fortunée. Perpétuellement en mal d'argent, surtout au temps de sa jeunesse, Montégut en souffrit plus qu'aucun autre. Une dette de 250 francs le désolait. Élevé dans l'aisance, — sa famille originaire du Limousin était fortunée et de bonne bourgeoisie (2), — il dut à vingt-trois ans se suffire à lui-même, l'industrie de son père ne prospérant plus, loin de là. Celui-ci forma alors pour son fils certains projets, et le jeune homme dut suivre même, pour les satisfaire, des cours de droit. Mais il les suivit avec mollesse et se fit résolument refuser aux examens de fin d'année. Ce fils rebelle ne s'intéressant décidément qu'aux lettres, le père, en fin de compte, se résigna, et le laissa ramer dans la galère qu'il s'était choisie.

Donc, sa situation modeste, étroite même, pesa plus d'une fois à Montégut; il fut, au fond, un épicurien, un raffiné, que la gêne et ses laideurs choquaient; il était né pour vivre richement, faire de beaux voyages, et goûter de bons vins. Il est bien vrai pourtant, qu'il n'eut rien d'un matérialiste, qu'il combattit constamment « ses faiblesses » et essaya de considérer de haut ses misères. Il faut en louer la qualité de son esprit : « Pour l'homme de talent, a-t-il dit, la pauvreté n'est un mal réel que lorsqu'elle est de nature à l'exposer aux commentaires des sots, mais autrement, ce n'est qu'un accident d'ordre vulgaire. La pauvreté est une véritable bienfaitrice, lorsqu'elle contraint celui qu'elle éprouve à montrer toute sa délicatesse morale (3). Fort bien ; pourtant « il faut vivre, » lui a-t-on répondu. Mais Montégut n'admet aucune profession qui *absorbe* et enrégi-

(1) A. Laborde Milaà, *Un essayiste, Émile Montégut.*

(2) La grand mère d'Émile Montégut fut guillotinée pendant la Révolution « pour opinions contre-révolutionnaires. » V. aussi *l'Ascendance paternelle d'Émile Montégut*, par H. Hugon (Limoges, 1918).

(3) Émile Montégut, *Nos morts contemporains*, p. 338.

mente; il estime que l'exercice d'une « profession, » même appartenant à un ordre purement intellectuel, est « essentiellement antipathique à la libre floraison de l'esprit. » Il ne lui reste donc plus que sa plume.

Pour démontrer le contraste qui exista entre la vie d'Émile Montégut et ses goûts, voici ce que l'on m'a jadis conté. Notre critique, devant une assez grosse somme à son tailleur, le rencontra un jour dans un restaurant. Émile Montégut ne s'aperçut pas de la présence du tailleur; mais le tailleur vit fort bien son client, et grande fut l'indignation qu'éprouva l'honnête commerçant, en remarquant le déjeuner délicat que se commandait ce débiteur sans vergogne, et le choix somptueux de ses vins. Malgré ce choix, aucun des crus désignés ne plaisait à Émile Montégut, qui goûtait, puis repoussait dédaigneusement chaque bouteille, pour en commander de nouvelles. Le manège, plusieurs fois renouvelé, fit sortir le tailleur de son ombre, et Montégut, surpris, dut subir de vifs reproches et la présentation de la fâcheuse note, toujours impayée.

Las d'une perpétuelle vie d'expédients, vie de Bohême, qui se prolongeait dans l'âge mûr, redoutant aussi, peut-être, le sort du pauvre Planche, mort à l'hôpital et seul, Montégut résolut plus d'une fois de se marier : ses projets ne se réalisaient pas. Jadis on me conta qu'il repoussa une charmante main, qui s'offrait. La modestie de Montégut s'effara; il n'était plus tout jeune alors : la situation, le grand nom de la dame, — une veuve, — lui semblèrent hors de proportion. Enfin, en 1875, il épousa une provinciale, sa cousine, son aînée, et s'en fut habiter avec elle un domaine familial dans sa province. Il jouit alors de cette vie régulière qu'il avait souvent désirée. Son éloignement ralentit peu sa production. Dans les dix années qui suivirent, il donna à la *Revue* des articles sur le maréchal Davoust, plusieurs portraits de contemporains, et quantité de ses *Impressions de voyage et d'art* en France, dans le Bourbonnais de Mme de Sévigné, et la Bourgogne des Ducs, au pays d'Honoré d'Urfé, en Auvergne, etc., études attachantes qui décrivent aux Français la beauté et la poésie de leur pays tant de fois parcouru, toujours ignoré, études que M. André Hallays a reprises de nos jours *En flânant*, et en y ajoutant une grâce et une émotion, qui manquent souvent à la parole un peu sèche de Montégut.

L'exilé volontaire écrivait à cette époque de longues lettres

à Mme François Buloz, dans lesquelles il aimait à se plaindre de la santé de sa femme, de la sienne, du beau temps, qui amenait la fâcheuse sécheresse, ou des pluies qui saccageaient les récoltes (car Émile Montégut était devenu un très modeste *gentleman farmer*); bref dans cette vie régulière, Montégut avait compté sans l'isolement, la mauvaise santé, et, disons le mot, le morne ennui.

Je ne sais si ce fut de Baudelaire qu'il tint son amour pour les chats. Chez Montégut cet amour prit la forme d'une véritable passion. Il les observa avec son ardente curiosité, sut deviner leur délicate réserve ; leur susceptibilité le charmait, leur grâce flattait son goût d'harmonie et de beauté. Son imagination se plaisait à découvrir en eux les réincarnations fabuleuses de somptueux rois ou de princesses asiatiques, expiant sous la forme des petits félins qu'il aimait, quelques lointaines cruautés commises au temps de leur vie humaine. Il disait volontiers avec le poète des *Fleurs du Mal*, parlant du chat : « *Peut-être est-il fée, peut-être est-il Dieu*? » et s'exaltait. Son éloquence frémissante pouvait divertir ses auditeurs ; lui, ne songeait guère à plaisanter, poursuivant les images de ses légendes hypothétiques.

Lorsque, — très rarement après son mariage, — Montégut venait à Paris, il surgissait avec sa femme chez Mme François Buloz, flanqué d'une jeune pastoure qui portait au bras un vaste panier à provisions en osier. Sous le couvercle les chats étaient tapis. A l'une de ses chattes, Émile Montégut trouvait « un balancement de jeune Quarteronne; » il disait : « *elle a le baiser humain*, » et l'on a longtemps conservé dans ma famille, le billet de faire part que M. et Mme Émile Montégut envoyèrent à leurs amis « pour leur annoncer la mort de leur chatte Zizi. »

En 1848, Montégut était « plus ou moins brouillé avec son père, » puis ils se rapatrièrent à la fin de l'année. C'est alors que le père déclara au fils sa gêne croissante, lui avoua que ses affaires étaient fort embrouillées, sa fortune compromise par les événements de février, bref, il fit voir « clair comme le jour » à Émile qu'il ne pourrait plus lui donner d'argent, et qu'il eût à se tirer d'affaire seul : « Il me l'avait déjà écrit à Paris, confie Émile Montégut à M. de Mars, je n'en avais rien voulu croire, il fallut bien croire en voyant; je suis très coupable envers lui : pendant les quatre années que

j'ai passées à Paris, je lui ai dépensé beaucoup d'argent... »

Enfin, Émile Montégut, voulant quitter la campagne où il se trouve momentanément, demande une avance sur des manuscrits : un article « Carlyle » qui paraîtra prochainement à la *Revue*, et deux lettres sur la province qu'il ne signera pas... « Croyez que je suis désolé d'être obligé de vous faire cette demande, moi qui ai toujours vécu dans l'aisance, et même dans le luxe. Je me vois obligé de m'imposer bien des privations, tout cela parce que les radicaux se sont avisés de vouloir devenir ministres et sous-préfets, et le sont devenus sans y songer... Béni soit ce parti des radicaux bien nommé en vérité, car lorsqu'ils sont au pouvoir, ils vous font manger de l'herbe par la racine (1). »

Émile Montégut, qui débuta à la *Revue* par une étude sur *Carlyle, sa vie et ses écrits*, fut envoyé en 1852 à Londres par François Buloz pour voir l'historien, et s'entretenir avec lui de son *John Sterling*.

Thomas Carlyle était à cette heure un grand homme, et après l'avoir ignoré longtemps, l'Angleterre lui rendait l'hommage qu'elle lui devait. Les articles de Montégut le portent aux nues : « Quant aux théories et aux idées de Carlyle, idéal réalisé, culte des héros, théorie du silence, identité de la puissance et du droit, explication de la Révolution française, nécessité des symboles, — nous avons dit ici même tout ce qu'on peut en dire. Nous avons dit tout ce qui faisait son originalité comme écrivain : l'amour de son temps, quelque déplaisant qu'il soit d'y vivre, et la mission qu'il s'est donnée de redresser partout les injustices, de relever les erreurs morales, les idées fausses, d'attaquer l'aveugle philanthropie, et le sec égoïsme de ses contemporains (2)... »

Ainsi parla Montégut ; il connaissait le penseur, l'historien, l'écrivain, il ne connaissait pas l'homme. En 1881, Thomas Carlyle mourut, et un de ses compatriotes (3) publia ses papiers intimes et ceux de sa femme. Mme Arvède Barine (4), jadis dans la *Revue* révéla à ses lecteurs ce que les papiers de Carlyle révélèrent au

(1) 1848. Inédite.

(2) Émile Montégut, *Thomas Carlyle et John Sterling*. Voyez la *Revue* du 1er juillet 1852.

(3) James-Anthony Froude.

(4) Arvède Barine, *La Femme d'un grand homme, Mme Carlyle*. *Revue des Deux Mondes* du 15 octobre 1884.

monde lettré qui, comme Montégut, ignorait son intimité. Ils apprirent, ainsi que l'a écrit Taine, que Carlyle fut « un animal extraordinaire, » et sa femme une martyre, morte à la peine. Mais il avait sur le bonheur son idée faite, et pensait que l'homme n'était pas né pour le connaître. — Sa femme non plus...

On sait que Thomas Carlyle était le fils d'un maçon (1), élevé avec rudesse, une manière d'ours génial, égoïste féroce. Il épousa son élève Miss Welsh. Elle croyait ne pas l'aimer et le lui dit... Hélas! elle se trompait, elle l'aimait avec ferveur; de plus, devinant en lui le grand esprit qu'il était, elle se fit la servante de son génie. Carlyle l'épousa parce qu'elle « avait du bien, » qu'elle était charmante et gaie, qu'il « voulait ignorer les soucis matériels » — (« entrer dans une boutique le rendait malheureux ») — il poursuivit donc la jeune fille avec ténacité, et la séduisit en lui promettant une association intellectuelle : car elle était fort instruite en même temps que jolie. Elle se décida au mariage. Mais à peine marié, cet homme, qui blâmait si fort le « sec égoïsme de ses contemporains, » fit de sa femme une servante, exigea qu'elle lavât les planchers comme il l'avait vu faire à sa mère la femme du maçon, qu'elle cuisît le pain, car celui du boulanger lui donnait des aigreurs, et qu'elle raccommodât ses culottes.

On connaît la religion de Carlyle pour le silence ; sa théorie est d'ailleurs belle : « Le silence est l'élément dans lequel les grandes choses se forment et se rassemblent..., des autels devraient être élevés encore aujourd'hui au silence et à la solitude..., les abeilles ne travaillent que dans les ténèbres, la pensée ne travaille que dans le silence... » Le grand philosophe, ne supportant aucun bruit, emmena sa femme à la campagne et exigea que l'on supprimât autour de lui tous les animaux capables de se faire entendre de loin ou de près. Sa solitude devint plus complète encore, lorsque, devant les injures outrageantes dont il les gratifiait, les servantes, une à une, s'enfuirent ou devinrent folles. Carlyle déclarait, afin de poser la base de son autorité une fois pour toutes : « Je veux que si je demande de la soupe aux cailloux, on me fasse de la soupe aux cailloux (2). » — « Le génie d'un homme n'est pas une siné-

(1) Carlyle naquit à Ecclefechan en Écosse en 1797. Jane Welsh, sa femme naquit en 1801, se maria en 1826, et mourut en 1866.

(2) Arvède Barine, *La femme d'un grand homme.*

cure, » soupirait Mme Carlyle, qui resta la dernière et l'unique domestique de la maison. Cette domestique-ci supporta sans une plainte, avec la pauvreté, toutes les souffrances. Dans ce *journal* qui révéla malgré elle sa pauvre vie infortunée, elle plaisante ses malheurs et ne s'y attarde pas.

Au bout de quelques années de ce régime, Mme Carlyle perdit sa beauté, ses mains devinrent calleuses et sa toilette négligée. C'est alors que son mari fut célèbre. Il n'en fut pas plus sociable, refusait de recevoir personne et au besoin s'enfuyait à la vue d'un fâcheux. Pourtant Lady Ashburton força la porte de sa demeure, s'imposa à lui et l'invita dans sa résidence de Bath-House. Il s'y aperçut que sa femme, au milieu de toutes les autres, avait un air rustique, et que ses atours paraissaient modestes : il en fut vexé ; d'ailleurs Lady Ashburton ne cachait pas à Mme Carlyle que l'on n'avait nul besoin d'elle à Bath-House. Bientôt la pauvre femme fut saisie d'une maladie nerveuse qui l'emporta ; ses souffrances furent atroces. Carlyle, qui ne la voyait qu'aux repas, lui consacrait encore vingt minutes dans l'après-midi ; il écrivit dans ses Notes : « Elle paraissait sentir, la noble et chère âme, que ce moment-là était la prunelle de sa journée, la fleur de tout son travail quotidien dans le monde... » Cependant quand elle fut mourante, il occupa ces vingt minutes sacramentelles à expliquer à sa femme la bataille de Molwitz qu'il était enchanté d'avoir enfin comprise. Puis elle mourut, et le grand homme eut alors tardivement une révélation : il s'aperçut soudain du prix de ce qu'il avait perdu, du sacrifice silencieux de cette femme, et de sa tendresse.

Galamment, en l'épousant, il l'avait prévenue qu'il rangeait l'amour parmi les futilités du monde, et haïssait sincèrement tout ce qui peut y ressembler ; mais que serait-il devenu, si Mme Carlyle, contre vents et marées, n'en eût éprouvé pour lui ? Le sentiment du devoir, certes, n'eût pas été assez fort pour lui faire supporter le lourd fardeau dont il l'accabla généreusement jusqu'à la mort.

Je me suis laissé entraîner hors de mon sujet en me souvenant de l'aventure lamentable de la pauvre Jane Welsh. Un portrait du grand homme placé dans la *Revue* en tête de l'article d'Émile Montégut donne parfaitement une idée de ce caractère de *terrien* féroce : un front bas, des yeux enfoncés sous une arcade sourcilière velue et proéminente, un menton,

volontaire, des lèvres minces, rigides : tel nous apparaît Carlyle méditatif, triste, inexorable.

Émile Montégut, bon journaliste, voulut se documenter auprès de lui et obtenir pour son article quelques renseignements pris à la source : en vain. On verra comment le philosophe formule son refus à François Buloz, dans la lettre suivante écrite en 1852, alors que Montégut était à Londres. Voici cette lettre écrite en anglais, l'original est sous mes yeux :

Chelsea, Londres, 11 février 1852.

« Monsieur,

« Je regrette d'apprendre par votre lettre du 7 que vous n'avez pas encore reçu votre exemplaire de la *Vie de Sterling*, lequel dûment adressé devait vous être envoyé depuis plusieurs mois déjà. J'espère que vous serez convaincu que la négligence ne vient pas de moi, mais de mes éditeurs, à qui, hier, je l'ai prouvé et reproché. Enfin depuis hier soir l'exemplaire est entre les mains de MM. B. et Lowell's (1), et vous sera expédié directement.

En outre, s'ils se sont procuré la gravure que je leur ai recommandée, je pense que votre collaborateur la trouvera suffisante pour ce qu'il désire ; en tout cas, dans les circonstances actuelles, c'est la seule ressource que nous possédions.

Le daguerréotype dont cette gravure est la reproduction a été fait sous la surveillance d'un peintre éminent, et c'est bien le meilleur que j'aie jamais vu ; comme trois ou quatre autres essais de daguerréotype ont été exécutés dans la même maison sans aucun succès, je crois que nous ferons sagement en nous en tenant là.

Il a paru ici l'autre jour un livre, sorte de dictionnaire je crois, intitulé *les hommes du temps*, qui pourrait probablement vous être utile dans quelques-unes de vos enquêtes. Je vais conseiller à MM. B. et L. de vous en procurer un exemplaire. Ce livre contient un petit article me concernant ; on m'en envoya les épreuves il y a quelques mois ; elles ne me parurent pas exemptes d'inexactitudes ni de copieuses erreurs de détail, d'ailleurs peu importantes : je ne pus alors les corriger ni m'en occuper d'aucune manière, et les épreuves de cet article furent

(1) Correspondants de François Buloz à Londres.

jetées au feu. Si les autres articles sont semblables au mien, je suppose que ce livre est un reflet assez exact de la rumeur publique dans nos régions, et comme tel, pourrait être de quelque utilité.

La vanité, ou un sentiment meilleur souffrirait sans doute en moi, si M. Montégut, par manque d'information, se trouvait dans l'impossibilité de continuer la notice qu'il a commencée sur moi. Certainement si je pouvais rompre le serment que je me suis fait sur cette matière, cela serait en faveur d'un homme qui a écrit sur moi, et qui est capable de penser de moi et du monde où nous vivons ce qu'il en pense. Mais, hélas! je me suis promis une fois pour toutes de ne pas faire droit à de telles requêtes, et vous pouvez me croire, il me serait pénible dans ce cas de me déjuger. Je suis certainement confus de paraître si peu obligeant aux yeux de personnes qui m'honorent si bien, et qui me témoignent tant de sympathie. Mais pour bien des raisons, je n'y puis rien, telle est la triste vérité.

Avec votre exemplaire de *Sterling* vous en trouverez un autre destiné à Mrs Robert Browning qui est actuellement une de vos voisines. C'est une aimable dame et fort remarquable dans notre milieu, la femme d'un poète dont l'œuvre figure parmi les plus hautes (ou celles qui aspirent à le devenir) d'après les meilleurs juges. Je donnerai à M. Montégut une lettre d'introduction pour ce gentleman, qui peut ou non lui être présenté, suivant le désir de M. Montégut, car je n'ai pas écrit à Browning à ce sujet, et ne compte pas le faire, ne correspondant guère que pour affaires avec lui. Il parle couramment le français, est ardent, capable et bien informé. Si les deux hommes se plaisent, M. Browning pourrait être utile à M. Montégut à bien des points de vue concernant l'Angleterre.

Cela est, je crois, tout ce que j'avais à vous dire; ainsi je suis,

Monsieur, bien sincèrement vôtre.

T. CARLYLE. »

Montégut revint à Londres l'année suivante; il s'y était, grâce à la *Revue*, créé quelques relations parmi les écrivains et les hommes politiques; il y revit aussi les Libri; il écrivait le 18 janvier 1853, à son directeur :

« Mon cher monsieur,

Je fais remettre à M. Herbet le manuscrit en question (1). Je n'ai pas pu l'envoyer pour le dernier numéro, pour deux raisons : la première, c'est que j'ai été très souffrant : il fait ici un temps détestable, il pleut tous les jours; la seconde, c'est que j'ai dîné en ville presque tous les jours depuis une semaine ou (été) invité à aller prendre le thé dans différents lieux.

... J'ai revu Libri et je dîne chez lui dimanche en compagnie d'un exilé italien, M. Scalia, je crois, l'ancien chargé d'affaires de la Sicile en 1848. Mme Libri s'est informée de la santé de votre petit garçon, et m'a chargé de faire dire bien des choses à Mme Buloz. Libri m'a donné une lettre pour le directeur du *British Museum*, M. Panizzi, que j'irai voir demain. J'ai vu M. Carlyle plusieurs fois et j'ai passé la soirée avec lui mardi dernier, je l'ai trouvé très bienveillant, plus expansif que je ne m'y attendais, et partisan du gouvernement de Louis-Napoléon. »

Émile Montégut, que l'atmosphère de Londres électrise, est si enchanté de l'accueil qu'il y reçoit qu'il aimerait à y rester et même à s'y fixer. — Ah ! si François Buloz était un autre homme, il lui demanderait de l'y laisser, de le pensionner et de payer de temps en temps ses dettes, moyennant quoi, dans cet exil, il travaillerait et rétablirait en six mois « ses affaires. » Il admire fort le dernier roman de Mme Gaskell Rutt (2) : « C'est un beau livre et fort émouvant ; » il veut envoyer un article à François Buloz sur ce livre ; tant pis pour Forcade, qui devait l'écrire, — qu'il choisisse autre chose, que diable ! Le roman de Currer Bell par exemple, qui justement vient de paraître. — Émile Montégut propose encore divers sujets d'articles, il est vraiment, ici, en veine de travail; sans doute se sent-il en sécurité à Londres, loin de ses créanciers, son cauchemar. Il termine ainsi sa lettre :

« Dites bien des choses de ma part à de Mars et à nos amis. Gardez-moi soigneusement les journaux américains, dites à Mme Buloz que je joins mes compliments pour elle à ceux que

(1) Un article sur le général Pierce, *les Anciens présidents des États-Unis : le général Franklin Pierce*. Voyez la *Revue* du 1er février 1853.

(2) *Les Romans de Mistress Gaskell*, Émile Montégut. Voyez la *Revue* du 1er juin 1853.

Mme Libri me charge de lui transmettre. M. Carlyle vous fait remercier aussi des offres que vous lui avez faites à plusieurs reprises d'envoyer quelque chose à la *Revue*, et me dit que lors de son prochain voyage à Paris, il vous priera de lui montrer le portrait de Mme Sand (une de ses haines) qui est dans votre salon (1). »

George Sand une de ses haines ? Ah ! certes, Carlyle eût été mal vu de Lélia, s'il se fût avisé de lui faire jouer le rôle qu'il réserva à la pauvre et charmante Jane Welsh.

Montégut revit souvent le grand homme pendant ce séjour de 1853 à Londres ; il fut présenté aussi dans « un monde excentrique chez M. John Chapmann, l'éditeur du *Prospective Review*, revue philosophique d'un protectionnisme étrange... « J'ai dîné dimanche chez Libri qui vous fait dire mille choses comme toujours... Mme Libri m'a pendant toute la soirée parlé des soucis de son mari, et de la fausse position dans laquelle sa famille se trouve par suite (2). Jamais je n'ai été durant toute une soirée sur de telles épines et de tels charbons ardents. J'ai vu aussi M. Panizzi, qui m'a fait délivrer une carte pour le *British Museum* (3). »

Les relations subsistèrent entre Émile Montégut et Thomas Carlyle. Le critique et le philosophe échangeaient leurs œuvres. Carlyle, qu'Émile Montégut admirait avec passion, le laissait faire ; en retour, il confiait à Montégut le soin de sa gloire, du moins dans la sphère de ce dernier, puis Carlyle louait Émile Montégut de son labeur. C'est ainsi qu'au retour d'un voyage en Écosse (1858) l'auteur de *John Sterling* remerciait le critique de la *Revue* de l'envoi pour deux exemplaires de ses *Essais :*

«... Dans mon propre exemplaire (4), j'ai déjà fait quelques incursions, j'y ai trouvé partout de saines idées, très neuves en France, je crois. Je suis heureux de voir la méthode intellectuelle que vous avez atteinte (en dépit de votre mauvaise santé et de bien d'autres obstacles) depuis que nous avons délibéré ensemble. Je vous en prie, persistez, persévérez avec un pai-

(1) Sans doute le portrait de Delacroix.

(2) On se souvient que Libri, depuis sa fameuse affaire, était poursuivi pour vol de livres dans nos musées nationaux, avait fui, et avait été, malgré Mérimée et tous ses amis, condamné par contumace.

(3) 26 janvier 1853 (inédite).

(4) L'autre était destiné à Kingsley.

sible courage à travers la bonne et la mauvaise fortune. Sur cette voie-là, un homme transforme véritablement le misérable métier que vous et moi exerçons.

« Le livre sur Frédéric dont je m'étais débarrassé depuis juin dernier, va justement paraître ces jours-ci. Je le considère comme un médiocre, insignifiant, et pour tout dire mauvais livre, quoique représentant la meilleure réplique sur ce sujet qui soit sortie de mes pauvres mains, mais rien n'est plus évident que le dégoût qu'il a donné, donne, et donnera à son infortuné auteur... Adieu à ce livre et pour toujours! si j'avais seulement terminé ces deux derniers volumes, et pouvais oublier cette affaire jusqu'au jour du jugement! »

En 1857 parut la *Biographie* de Béranger; l'occasion était belle pour Montégut, il ne négligea pas de la saisir, et consacra au « dieu des bonnes gens » un article. C'est une charmante étude, ce *Dernier mot sur Béranger*. Le portrait politique du bonhomme y est divertissant. Émile Montégut a soin de faire remarquer que si les opinions de Béranger sont parfois incertaines, c'est que ce fils d'une mère royaliste fut élevé par une tante républicaine, confié ensuite à un disciple de Jean-Jacques, enfin à une grand mère qui, tout en admirant et en citant Voltaire à tout propos, aspergeait volontiers sa maison d'eau bénite les jours d'orage, et faisait passer le petit Béranger sous le Saint-Sacrement à la Fête-Dieu.

On n'aimait guère Béranger à la *Revue;* François Buloz estimait peu le caractère de l'homme, qu'il jugeait vulgaire et, sous une apparence de bonhomie, avide de gloire et d'honneurs. Sainte-Beuve en voulait à Béranger depuis *Volupté*, où Béranger voulut découvrir son propre portrait et quelques traits offensants; puis l'article de Sainte-Beuve sur Ballanche devint un autre prétexte à divergences (1) entre eux. Sainte-Beuve, pour cause, ne parla pas de la *Biographie* dans la *Revue* et n'écrivit à la mort du chansonnier qu'un article nécrologique assez fade dans un quotidien (2). A la *Revue*, Montégut fut donc chargé de l'article. François Buloz, après l'avoir lu en

(1) Voyez dans les *Portraits contemporains* les lettres de Sainte-Beuve à Béranger à propos de ces deux affaires. Sainte-Beuve avait écrit en 1832 un article fort élogieux dans la *Revue* sur Béranger. On remarquera les restrictions qu'il fait à cet article quelques années plus tard.

(2) *Le Moniteur.*

épreuves, signale à l'auteur une hérésie de Béranger qu'il désirait voir relever. On lit en effet dans la *Biographie* ceci : « A peu près au temps de mes débuts, Henri de la Touche me fit plusieurs fois de judicieuses observations qui m'ont rendu grand service. Aussi suis-je souvent retourné à ce vrai poète, grand faiseur de pastiches. Je l'ai souvent appelé l'inventeur d'André Chénier dans les œuvres duquel il est au moins pour moitié; car j'ai entendu Marie-Joseph déplorer qu'il y eût si peu de morceaux publiables dans les manuscrits laissés par son frère. Ce qu'il y a de singulier, c'est que les vers placés à la fin du volume et que le geôlier est censé interrompre n'aient pas ouvert les yeux des juges de sang-froid. Tout le monde sait pourtant aujourd'hui que ces vers sont de la Touche (1). »

François Buloz qui eut, avec toute sa famille, le culte d'André Chénier, ne put en entendre davantage, et écrivit un soir à son chroniqueur :

« Mon cher Montégut,

Votre article est très bien; cependant j'y voudrais un paragraphe de plus sur le singulier jugement que porte Béranger, page 193, à propos de Latouche *inventeur* d'André Chénier. Béranger ne va-t-il pas jusqu'à invoquer un souvenir de Marie-Joseph Chénier, pour amoindrir André et faire valoir Latouche? Nous avons tous connu Latouche, et nous savons ce qu'il était capable de faire.

Il me semble que ceci devrait être relevé comme indice de la vulgarité dans le jugement.

Vous dites dans votre article que Béranger ne dit pas un mot de M. Guizot; voyez la page 196 : c'est peu de chose, il est vrai, mais il le nomme. Je n'ai lu encore cette *Biographie* que jusqu'à la page 202; que Béranger ne nomme pas Cousin qui faisait profession d'être son ami, de le voir très souvent, c'est grave, cela mériterait une réflexion. Pour moi, c'est encore une preuve que Béranger n'avait pas d'élévation dans l'esprit, car il était attiré par des hommes qui ne valent pas Cousin, malgré tous les reproches qu'on peut faire à celui-ci et vous savez que je ne suis pas aveugle, à l'endroit de ce mobile, mais grand esprit.

Voyez tout cela (2)... »

(1) *Ma biographie*. Béranger, p. 194.
(2) Sans date. Sans doute fin décembre 1857.

Voici le paragraphe qu'Émile Montégut ajouta après la lettre de François Buloz : « ... La plus étrange des opinions littéraires de Béranger est celle qu'il exprime au courant de la plume sur André Chénier; il attribue à M. Henri de Latouche, grand faiseur de pastiches et homme d'esprit, la plus grande partie des poésies d'André Chénier. Quand on avance de telles opinions, il faut avoir soin de les prouver. Les fragments d'André ont pu paraître en effet très incomplets, très inachevés au classique Marie-Joseph, mauvais juge en matière aussi délicate, et dont le propos assez vague rapporté par Béranger ne prouve rien du tout. M. de Latouche avait, il est vrai, la rage du pastiche et de la supercherie littéraire, mais il n'était pas homme à laisser à un autre la gloire qu'il pouvait retirer de ses propres compositions, et il était bien plus disposé à confisquer à son profit quand il le pouvait les idées et le talent d'autrui. On sait d'ailleurs ce dont était capable l'auteur de *Fragoletta;* nous ignorons si les derniers vers attribués à Chénier sont bien réellement de M. Henri de Latouche, mais ce dont on peut être sûr, c'est que cet homme d'esprit n'a jamais été capable de produire *Le Malade*, l'*Aveugle* ou l'admirable fragment intitulé *Neère* (1). »

J'ai dit qu'Émile Montégut traversa souvent des crises de découragement : il avait bien des sujets de plainte, car il fournissait une somme de travail énorme et le fruit de son travail était le plus souvent escompté pour le paiement de pauvres dettes. Voici une lettre écrite en pleine révolte contre cette situation inextricable :

« Mon cher monsieur,

Nous voilà au commencement d'un mois, et j'en profite pour vous écrire afin que nous ayons une dernière entrevue qui nous permette d'arranger quelque chose qui ait enfin une base et le sens commun. En même temps que je vous écris, j'écris à ma famille ; si les uns et les autres vous refusez de comprendre, mon parti est bien pris, je renonce à tout : j'aime mieux devenir ce qu'il plaira au diable, que de continuer cette vie-là, surtout celle que je mène depuis un mois. J'ai assez de tout sauf d'argent dont je n'ai pas l'ombre. Je suis fatigué de travailler per-

(1) Émile Montégut : *Un dernier mot sur Béranger, Revue des Deux Mondes*, 1er janvier 1858.

pétuellement, et de travailler mal par-dessus le marché, pour ne pas avoir seulement quinze jours d'assurés : grâce à ce beau système d'un travail incessant et d'une vie sans assises, il m'arrive à chaque instant les affaires les plus désagréables de la terre. Je trouve que c'est suffisant comme cela et qu'il est temps d'y mettre un terme ; je n'ai nulle envie à mon âge de me transformer en Gustave Planche ; je n'ai, pour remplir le rôle, ni assez de lâcheté, ni assez de courage ; je suis absolument à bout, je ne puis faire ni un pas en avant ni un pas en arrière, il ne me reste qu'à crever au milieu, et Dieu veuille que cela soit bientôt, ce sera l'unique service que cet aimable et bienfaisant régulateur du monde m'aura jamais rendu.

Pour double conclusion, je suis arrivé à ces deux résultats : 1° que je suis arrivé à l'âge où les espérances ne remplacent pas les pièces de cent sous absentes, et où l'on se f... de la renommée, pourvu qu'on puisse payer son terme et qu'on soit convenablement chaussé, et 2° que ma coupe déborde, et que j'ai décidé que de toute façon, j'y mettrais ordre cette quinzaine, et que c'était assez d'expérience comme cela.

Mon langage vous paraîtra fort peu académique, mais ma position ne l'est pas académique, et puis j'aime mieux parler avec le cynisme de la réalité (1)...

Tout à vous,

ÉMILE MONTÉGUT. »

Je ne sais à quel « parti » Émile Montégut fait allusion ici. S'agit-il d'un projet de mariage? La lettre, non datée, doit être de 1865 ou 1867. Il s'y révèle véritablement exaspéré. D'ailleurs, l'exaltation dont à plusieurs reprises et pour des causes très différentes il fit preuve, effrayait ses amis; ils redoutaient ses coups de tête. On trouve dans la correspondance de Baudelaire une lettre adressée à M. Ancelle, dans laquelle il est question d'une disparition d'Émile Montégut.

« Non, Émile Montégut, Dieu merci, ne s'est pas pendu. C'était une fausse nouvelle envoyée par un ami de Paris. Il vient de publier dans la *Revue des deux Mondes* un article sur la *Recherche du Bonheur*. La vérité est qu'il a disparu pendant un assez long temps, sans dire à personne où il était. Et comme

(1) Inédite.

il a déjà montré quelques bizarreries, on a cru qu'il s'était tué (1). »

Au début des événements de 1870 qui frappèrent Montégut au cœur, cette phrase se retrouve presque identique sous la plume de Victor Cherbuliez : « ... Et pourtant que de coups frappés autour de vous! Ce pauvre Montégut (2)... » Encore une fois on le croyait mort, mais François Buloz rassure Cherbuliez : « Nous avons reçu une lettre de Montégut qui, heureusement, n'est ni mort, ni fou; il s'est tout simplement réfugié à Limoges dans son pays (3) ».

J'ai entre les mains quelques autres lettres de notre critique; l'une d'elles, qui est assez curieuse, encourage François Buloz, visiblement inquiet, à publier prochainement un article d'ensemble sur l'œuvre de Richard Wagner. Je m'imagine que le directeur de la *Revue* s'interrogeait : Scudo, son critique musical, avait été sévère jadis pour le musicien allemand. En 1860, parlant de *Tristan et Iseult*, Scudo écrivait : « Le compositeur a certainement dépassé tout ce que l'on peut imaginer en fait de confusion, de désordre et d'impuissance, on dirait une gageure contre le sens commun et les plus simples exigences de l'oreille (4). « Mais neuf ans plus tard, Wagner (5) s'est imposé, on l'a acclamé à Dresde et à Berlin, discuté à Paris... il est l'auteur de *Rienzi*, du *Vaisseau Fantôme*, de *Tannhauser* et de *Lohengrin*, n'importe, il semble que le sujet soit brûlant encore — pour la *Revue*? — non; n'est-elle pas une tribune libre? Mais quel effet fera ici la louange de M. Schuré? Car c'est M. Schuré qui est chargé de parler de Wagner. Voici l'avis d'Émile Montégut à cette époque (1869) sur Richard Wagner.

« Cher monsieur,

Je n'ai pas entendu les opéras de Wagner, à mon très grand regret. La dernière fois que j'étais en Allemagne on a joué

(1) *Charles Baudelaire*, Lettres, 1841-1866. Société du Mercure de France, p. 397.

(2) Marie-Louise Pailleron, La *Revue des Deux Mondes* en 1870-1871, 1er mars 1910.

(3) *Ibid.*

(4) Scudo. Revue musicale, *Les Écrits et la musique de M. Richard Wagner*, 1er mars 1860.

(5) L'article dont il est question plus bas a été en effet écrit par M. Édouard Schuré : *Le Drame musical et l'œuvre de M. Richard Wagner*, 15 avril 1869.

Lohengrin sur le théâtre de Bade, mais j'ai été averti trop tard pour pouvoir prendre le chemin de fer.

Pourquoi un article sur Wagner vous embarrasse-t-il? Toute la question pour vous est de savoir : 1° si l'article est intéressant ou non; 2° si l'auteur vous présente quelques garanties de bon sens et de bon goût; controversé, nié à outrance, applaudi fanatiquement, Wagner se trouve aujourd'hui une personnalité des plus importantes. Vous sentez bien qu'un homme qui partage à ce point, non pas le gros public, s'il vous plaît, mais ce qui est bien plus considérable, les gens du métier eux-mêmes, c'est-à-dire les musiciens, plus le public des dilettantes et des mondains qui ont une admiration musicale sérieuse, ne peut pas être un homme sans valeur.

J'ai entendu environ quinze grands morceaux de Wagner, qui sont presque tous malheureusement d'un caractère symphonique, ouvertures, préludes, chœurs, marches plus (un) ou deux lieds. Ce que je puis dire, c'est que ces morceaux m'ont plu extrêmement, sans me procurer aucune sensation inattendue. Wagner me semble en musique un coloriste excellent, il indique parfaitement aux yeux sous sa couleur propre le spectacle qu'il s'agit de rendre sensible. L'ouverture du *Vaisseau Fantôme* est sous ce rapport un chef-d'œuvre. J'en dirai autant du prélude de *Lohengrin*. L'esprit des deux légendes est exprimé avec une netteté, une précision, une *absence de vague* (je souligne le mot à dessein) qui ne laissent rien à désirer. Ce sont les deux légendes mêmes, et non deux auteurs de nature semblable.

Quant au succès des opéras de Wagner en Allemagne, tenez pour certain qu'il en est trois qui sont acceptés sans résistance aucune, acceptés comme *Robert le Diable, les Huguenots* ou *le Prophète* chez nous, le *Tannhauser*, le *Lohengrin, le Vaisseau Fantôme*, mais il semble bien que les Allemands eux-mêmes n'ont pas suivi Wagner dans ceux de ses opéras plus récents où il a poussé son système à outrance, *Tristan et Iseult* et les *Niebelungen*.

« Ce système, vous le savez, c'est celui de Glück, ni plus ni moins, en sorte que beaucoup de ceux qui crient et crachent contre Wagner, crient et crachent contre le grand Glück, lui-même. Moi qui n'ai envie de crier ni de cracher contre l'un ou l'autre, je déclare que le système de musique dramatique de

Glück me paraît un système absolument faux ; il faudrait trop longtemps pour dire comment : je me borne à exprimer mon sentiment. Quant à l'inspiration musicale de Wagner, elle me semble provenir de Weber plus que de tout autre musicien. Cependant il me paraît que sa musique est une sorte de métal composite de (*mot illisible*), résultat d'une fusion d'éléments très divers, fournis par la grande période musicale allemande dont nous avons vu la fin de nos jours ; l'éclectisme de l'abeille me semble prédominer chez Wagner.

« En réalité, Wagner si discuté, si nié, me semble (si j'ose en juger par les quinze ou seize morceaux que j'ai entendus) un musicien supérieur à Schumann, qui ne soulève pas les mêmes antipathies, et Schumann, qui ne me plaît pas beaucoup, est un homme d'une inspiration souvent fort originale et d'un mérite hors ligne.

« Ainsi je crois que vous pouvez vous rassurer sur votre article. D'ailleurs l'auteur ne signera-t-il pas et ne portera-t-il pas la responsabilité de ses opinions?

« Tout à vous,

ÉMILE MONTÉGUT (1). »

Émile Montégut écrit : le système de Wagner c'est celui de Glück... Édouard Schuré reprend cette thèse dans l'article de la *Revue*... « M. Richard Wagner est le disciple fidèle et le continuateur intelligent de Glück... M. Wagner est-il un copiste de Glück ? Ses adversaires n'ont pas manqué de le dire ; mais il suffit d'entendre un de ses morceaux pour être convaincu du contraire. C'est par lui-même, c'est par ses propres efforts qu'il est arrivé au drame musical, il est allé bien plus loin que son prédécesseur (2)... »

François Buloz avait fait précéder l'article de M. Schuré d'une note pour prévenir son public : « Ici, disait-il, la critique n'a point ménagé les avertissements et même le blâme au musicien allemand... Voici cependant l'étude d'un partisan de M. Richard Wagner, etc... » Ces précautions nous sembleraient aujourd'hui exagérées et nous feraient sourire, si nous ne relisions les jour-

(1) Inédite, s. d., 1869, début de l'année.
(2) Ed. Schuré, *Le drame musical de Richard Wagner*, 15 avril 1869.

naux de l'époque, et si nous ne nous rendions compte du bouleversement qu'apporlait dans le monde musical l'œuvre de Wagner. Pendant les répétitions de *Tannhaüser* à l'opéra, Berlioz écrivait à son fils : « Wagner fait tourner en chèvres les chanteuses, les chanteurs et l'orchestre... La dernière répétition a été atroce... Liszt va arriver pour soutenir l'école du charivari... Il y a des instants où la colère me suffoque. Wagner est évidemment fou... » Et après la première qui fut orageuse : « les horreurs, on les a sifflées splendidement. » Si Berlioz, musicien d'avant-garde, juge ainsi Wagner, comment le juge le public de la *Revue?* Moins sévèrement peut-être : les confrères entre eux, ne sont guère justes. On connaît le mot de Rossini sur Berlioz : « *Quel bonheur que ce garçon-là ne sache pas la musique, il en ferait de bien mauvaise* (1)! »

Dans ce même numéro du 15 avril 1869 on lit un article de Blaze de Bury sur Hector Berlioz. Berlioz était mort depuis deux ans et Blaze de Bury, qui l'avait connu et autrefois discuté, lui rend pleine justice; il rapproche justement ce musicien de Wagner, mais sans le comparer à lui : « Vit-on jamais théories plus opposées que celles de ces deux musiciens de l'avenir également supérieurs, également possédés du démon de l'initiative, et dont l'un pose en triomphateur, tandis que l'autre passe encore aux yeux du plus grand nombre, pour un enfant perdu du romantisme... » Blaze de Bury reconnaissait bien en Wagner le musicien de l'avenir; mais Blaze de Bury était le critique musical, non pas l'abonné de la *Revue* et c'est en pensant à cet abonné que François Buloz s'inquiétait.

Une longue et solide amitié unit Blaze de Bury à Montégut. Si sa famille n'avait pas exigé de la fille aînée d'Henri Blaze la destruction de la fin des *Souvenirs* de son père, nous eussions eu un charmant portrait de Montégut à côté de ceux de Musset, de Planche, de Sand, et de Meyerbeer. Mais nous ne saurons plus rien des *Souvenirs* de Blaze à l'époque plus récente de Montégut.

Retiré par force à la campagne auprès d'une femme sans cesse malade, Montégut menait en 1888 la vie la plus paisible du monde. Si on l'eût consulté alors, n'eût-il pas regretté sa liberté perdue, et le temps où il courait après quinze francs?

(1) Boschot, *Une vie romantique : Hector Berlioz*, p. 349.

Un grand désenchantement, une profonde mélancolie se devine dans le courant de la lettre suivante, écrite par Montégut à Mme François Buloz à propos de la mort de son frère, Henri Blaze de Bury :

Thias, 25 mai 1888.

« Chère Madame,

J'espère bien que vous n'avez pas accusé ma vieille amitié si vous n'avez pas encore reçu un mot de moi au sujet de la mort de votre frère Henri. Hélas! telle est la réclusion étroite que nous fait la maladie depuis quelques années, qu'elle nous a fait plus particulièrement cette année, que je l'ignorais absolument, et que je l'ignorerais encore si une amicale lettre de Mazade ne m'en avait informé il y a quelques jours. Cette nouvelle a été pour moi la plus douloureuse surprise. Vous savez dans quels bons rapports d'amitié j'avais toujours été avec votre frère, combien j'appréciais son esprit si curieux, et si plein de fantaisie, sa conversation si gaie et toujours si amusante; il était une des seules personnes de ma connaissance avec qui je ne me suis jamais ennuyé. Je le regrette de tout mon cœur, et je ne me fais pas à l'idée que je ne le reverrai plus, tant on pensait peu à son âge (1) lorsqu'on causait avec lui littérature, art ou nouvelles parisiennes.

Mazade me dit dans sa lettre qu'il cause quelquefois de moi avec vous, et que vous avez bien voulu garder de votre serviteur un très amical souvenir. Hélas! depuis le temps que nous ne nous sommes vus, il me semble que je dois être à peu près pour vous comme une mâne, une ombre légère; aussi cette lettre vous fera peut-être l'effet d'une lettre de revenant. Et qui sait combien cette absence peut durer encore et si même elle finira jamais? Lorsque j'ai eu l'honneur de vous écrire pour la dernière fois, il n'y avait que moi de sérieusement malade; depuis lors, je me suis légèrement rétabli, mais ma femme est tombée malade à son tour, et alors, ça (a) été bien autre chose. Nous venons de passer un hiver véritablement enragé. Pensez que depuis le mois de décembre dernier (cinq mois pleins) elle n'est pas sortie de sa chambre, qu'elle est restée couchée au moins les deux tiers des journées, qu'elle mange à peine et ne se soutient

(1) Henri Blaze de Bury avait 75 ans alors.

que par des tisanes et autres drogues de cette espèce, et vous pourrez vous faire une idée approximative de la vie agréable que je mène. Voici les beaux jours revenus, mais les beaux jours ne changent rien à sa situation, et, au moment où je vous écris, elle est plus malade que jamais. Elle est malade, bien sérieusement malade; toutefois ce que je redoute pour elle, c'est moins la souffrance que l'affaiblissement graduel qui en est la conséquence. Son caractère se ressent de cet état exaspérant, et maintenant elle ne peut plus supporter l'idée de rester seule même quelques heures. Je suis donc confiné à Thias sans autres nouvelles que celles qui m'arrivent par quelques journaux ou quelques visiteurs, et sans autres distractions, pour passer les longues heures du jour et de la nuit, que de dévorer des montagnes de livres. Mais quelque appétit que l'on en ait, cette nourriture elle-même finit par devenir fatigante, et par produire de véritables indigestions. Ajoutez à cela que je suis souvent malade pour mon compte et lorsque cela arrive, je vous réponds que notre maison est gaie. Heureusement Dieu m'a fait la grâce de pouvoir reprendre un peu de santé et un semblant de force, sans quoi je ne sais comment j'aurais traversé cette interminable et cruelle épreuve (1). »

MARIE-LOUISE PAILLERON.

(A suivre.)

(1) Inédite.

LES MINES DE LA SARRE

SOUS L'ADMINISTRATION FRANÇAISE

Au moment où éclate la Révolution, le pays sarrois est terre française; Sarrelouis en est la capitale; la suppression des difficultés auxquelles donnait lieu l'enchevêtrement des territoires français et des pays d'Empire, avait réalisé en grande partie le projet longuement suivi par la politique française. Les places fortes de Sarrelouis et de Landau entraient dans le grand système de fortifications de notre frontière, dû au génie de Vauban. Les populations sarroises, jusqu'alors morcelées, jouirent enfin des bienfaits de l'unité administrative et politique; la Révolution leur donna la liberté. Puis l'administration napoléonienne ouvrit dans tout le pays une ère de prospérité. A la faveur de ces événements se développa un courant de sympathie qui s'étendait dans toute la région rhénane et dont on a, depuis l'armistice, retrouvé la survivance en maints endroits. Cette sympathie existe encore, en particulier en dehors des grands centres envahis par le flot des émigrants prussiens et poméraniens; ces derniers, abandonnant leurs pauvres plaines, sont venus, dès 1815, s'implanter en maîtres dans les riches régions de la rive gauche du Rhin. C'est la même invasion qui se produisit en Alsace après 1871; mais, d'une part, l'Alsace sut résister et, d'autre part, la colonisation prussienne de la Sarre dura un siècle; elle laissa naturellement des traces profondes. Si les administrateurs de l'Empire obtinrent d'heureux et durables résultats dans la région sarroise, les techniciens français firent mieux encore.

Certains gisements carbonifères du pays étaient connus

depuis le XVIII[e] siècle, et quelques affleurements de surface étaient exploités pour le compte des princes de Nassau-Sarrebruck ; à l'époque de la Révolution, ils produisaient annuellement 50 000 tonnes. Napoléon donna des instructions formelles pour l'exploitation des mines existantes et décida d'entreprendre la prospection méthodique du bassin. Nos meilleurs mineurs d'alors furent envoyés en Sarre et parmi eux les ingénieurs Duhamel, Beaunier et Calmelet. Ces trois hommes explorèrent et prospectèrent scientifiquement le Bassin, puis réunirent en un atlas minier, resté célèbre, les résultats de leurs études. Napoléon fit plus ; il fonda à Geislautern une école des Mines ; puis il vint lui-même se rendre compte de l'avancement des travaux, auxquels il s'intéressa toujours personnellement. Les résultats de ses efforts ne se firent pas attendre. En quelques années, la production des mines atteignit 150 000 tonnes.

La France ne devait pas recueillir ces fruits. Bien que ces régions eussent fait partie de l'ancien royaume de France, et bien que le Traité de Paris les eût maintenues françaises, les traités de 1815 les attribuèrent à la Prusse. Celle-ci convoitait les richesses naturelles dont les études de nos ingénieurs avaient révélé l'étendue et favorisé l'exploitation. Elle les prit, exigea de la France la remise des plans et graphiques dressés par Beaunier et Calmelet, et décida de mettre les mines en valeur pour son propre compte. Pendant les cent années qui suivirent, le travail des ingénieurs français devait être la base de l'exploitation des mines fiscales de la Sarre.

* * *

Dès l'armistice du 11 novembre 1918, il était entendu qu'en compensation de la destruction des mines du Nord, les mines fiscales prussiennes et bavaroises des territoires de la Sarre devaient être cédées à la France. Aussi, dès l'arrivée de nos troupes à Sarrebruck, un service de contrôle des mines fut créé et un certain nombre d'ingénieurs, encore mobilisés pour la plupart, furent-ils délégués dans les différentes fosses. La mission de ces ingénieurs était particulièrement délicate. Ils devaient, d'une part, surveiller et contrôler l'exploitation des mines par les ingénieurs allemands ; ils avaient, d'autre part, la mission encore tacite de se familiariser avec les fosses, et de préparer sans à-coups la transmission de pouvoirs que nous

étions en droit d'espérer des stipulations d'un traité équitable.

Il est inutile de dire que certains Allemands ne mirent pas toujours une très bonne volonté à documenter nos ingénieurs; mais ceux-ci ne se laissèrent pas rebuter, se mirent avec ardeur au travail, stimulés qu'ils étaient par un patriotisme ardent, et de plus, pour certains, par leur origine des régions minières dévastées. En quelques mois, ils prirent une connaissance rapide du gisement et de son exploitation, et furent en état de suppléer, puis de remplacer les ingénieurs allemands.

On ne saurait trop rendre hommage à ces artisans des premiers mois d'après-guerre : incertains de l'avenir, ignorant pendant de longs mois ce que serait la paix, ils n'en firent pas moins preuve d'une magnifique émulation patriotique. Ils eurent à cœur de maintenir dans ces régions le prestige de la France victorieuse, s'attirant le respect et même la sympathie des populations par leur tact, leur activité et leurs connaissances techniques. Deux noms sont à citer et à retenir en évoquant la période d'activité du contrôle des mines de la Sarre : MM. Jean Siegler et Léon Daum. Rien n'égale l'habileté dont ils ont fait preuve en des moments difficiles.



L'article 45 du traité de Versailles nous donne définitivement les mines de la Sarre possédées par l'État prussien. La France en reçoit « la propriété entière et absolue, franche et quitte de toutes dettes ou charges, avec droit exclusif d'exploitation. » La valeur des mines est à valoir sur le montant de la réparation des dommages de guerre. Le 18 janvier 1920, par la mise en vigueur du traité de Paix, l'État français prenait possession définitive des mines.

L'ensemble des installations appartenant à l'État français comprenait :

1° 30 sièges d'extraction réunissant un total de 156 puits dont 66 servant à la remonte du charbon, et les autres à la ventilation, au personnel, etc. ; 2° 24 lavoirs, destinés à purifier le charbon ; 3° 3 centrales électriques ; 4° une cokerie, une usine de récupération des sous-produits, une usine à briquettes ; 5° 2 ports à Sarrebruck et Luisenthal. Tout cet ensemble était desservi par 75 000 ouvriers, travaillant tant au fond qu'au jour.

Le bassin charbonnier de la Sarre ne s'étend pas seulement

sur le territoire sarrois tel qu'il est délimité par l'article du traité de Versailles ; il se prolonge vers le Sud-Ouest à travers le département de la Moselle, et a encore été reconnu en Meurthe-et-Moselle, et même au delà. L'étendue du bassin charbonnier est d'environ 100 kilomètres de longueur, sur 30 à 35 kilomètres de largeur. Les gisements reconnus comprennent une centaine de couches, correspondant en certaines zones à une épaisseur totale de 90 mètres de charbon. Mais, d'une part, si en des points particuliers du territoire de la Sarre, on trouve des couches affleurant le sol, elles s'enfoncent rapidement, et à Pont-à-Mousson, elles s'étagent entre 800 et 1 500 mètres de profondeur. Dans ces dernières zones, l'extraction serait très coûteuse.

Le congrès des mines tenu en 1913 à Toronto, a évalué à 16 milliards et demi de tonnes les réserves réputées certaines, dont près de 10 milliards au-dessus de 1 200 mètres; à titre de comparaison, on dira que les mines du Nord et du Pas-de-Calais paraissent présenter une réserve totale égale à 8 milliards de tonnes.

***

Que vaut le charbon de la Sarre? On distingue les charbons extraits des mines françaises en : charbons gras, charbons flambants, charbons secs à longue flamme. Les charbons gras sont surtout utilisés pour la fabrication du gaz d'éclairage, pour les chaudières des locomotives et des bateaux, pour la forge, etc.

Les charbons flambants sont très recherchés pour l'alimentation des gazogènes de fours industriels, en particulier de la métallurgie, de la céramique et de la verrerie. Leur grande facilité d'allumage et de combustion les fait apprécier dans tous les cas où il y a des coups de feu temporaires à donner, par exemple, dans les centrales électriques pour « passer les pointes », dans les cuisinières des restaurants, etc... Le charbon sec à longue flamme est surtout employé au chauffage domestique. Enfin les divers charbons sarrois, mélangés avec des charbons maigres, permettent de réaliser toute la gamme des charbons industriels et de fabriquer les briquettes de chemin de fer.

Tous ces charbons sont d'excellente qualité, par leur teneur en matières volatiles (35 à 42 pour 100), par la petite quantité de cendres produites à la combustion (5 à 8 pour 100), et sur-

tout par leurs pouvoirs calorifiques (8 300 calories par kilogr. de charbon gras; 8 000 pour les charbons flambants.) Seuls ou mélangés à des charbons moins riches qu'eux en matières volatiles, les charbons gras de la Sarre sont très employés pour la fabrication du coke. Les cokes ainsi obtenus ne possèdent malheureusement pas toutes les qualités de résistance requises pour les usages de la grande métallurgie. Ils sont assez friables, et de densité trop peu élevée. Utilisables et utilisés presque exclusivement dans les hauts fourneaux de faible capacité de l'industrie sidérurgique sarroise, ils le sont plus difficilement dans ceux de 300 tonnes des usines lorraines, et dans ceux, plus grands encore, que tend à adopter l'industrie du fer.

Cette tendance très naturelle des industriels d'accroître la capacité unitaire de leurs hauts fourneaux avait préoccupé les Allemands dès avant la guerre. Pour améliorer le coke obtenu avec les charbons sarrois, et lui donner les qualités d'ordre physique qui caractérisent un bon coke métallurgique, ils avaient depuis 1912 cherché le correctif dans une voie simple et très normale; en mélangeant des houilles de la Sarre avec des houilles d'autres provenances, plus maigres, c'est-à-dire moins riches en matières volatiles, ils avaient obtenu d'assez bons résultats.

Mais cet appel à des charbons tirés d'autres bassins et particulièrement de la Ruhr présente des inconvénients évidents; aussi, dès 1920, l'administration des mines domaniales françaises de la Sarre s'est-elle préoccupée au plus haut point de cette question. Sans abandonner les recherches précédemment entreprises dans la voie des mélanges avec des charbons étrangers, elle a orienté plus spécialement ses efforts vers la fabrication du bon coke métallurgique, avec les seuls charbons de la Sarre. Elle a créé dans ce dessein un laboratoire de recherches à proximité de la cokerie d'Heinitz. Une nouvelle méthode de traitement des charbons de la Sarre paraît définitivement trouvée et mise au point. Elle est simple et consiste à distiller partiellement des « fines de la Sarre, » afin de les débarrasser de leur excès de matières volatiles, matières qui d'ailleurs sont recueillies et utilisées. Le charbon « semi-distillé » ainsi obtenu est ensuite mélangé aux charbons courants, et traité suivant l'ancienne formule, dans les fours à coke ordinaires. Les résultats sont, depuis plusieurs mois, sortis du domaine du labora-

toire, et, dans un délai très prochain, la Sarre pourra livrer à l'industrie sidérurgique un important tonnage du nouveau coke métallurgique.

***

Comment ont été, sont et seront administrées les mines de la Sarre ?

Comme on est trop souvent porté à admirer sans réserves l'administration allemande, il est bon d'examiner comment elle régentait les mines fiscales (Sarre, Westphalie, Silésie, etc.). Le grand chef des mines était, à Berlin, le ministre du Commerce et de l'Industrie. Auprès de lui, se trouvait un conseil de neuf membres et son président (Oberberghauptmann.) A Bonn, le collège directeur de la Province minéralogique dont dépendaient les mines de la Sarre comprenait neuf membres et un président (Berghauptmann). A Sarrebruck siégeait le collège directorial des mines de la Sarre, composé de neuf membres, tous fonctionnaires d'État et son président (Versitzzender). Ce dernier président dépendait directement du ministre, mais, sur certains points, relevait aussi du conseil de Bonn. De plus chacun de ses neuf coadjuteurs avait un droit d'appel des décisions du président devant le ministre et devant le conseil de Bonn D'autre part, les 12 hauts fonctionnaires, chefs des 12 inspections minières de la Sarre, étaient directement responsables envers le ministre ; ils étaient seuls chargés de l'administration du budget voté spécialement pour chaque inspection, par les Chambres prussiennes.

L'élaboration des budgets des différents sièges était compliquée et devait être faite dans les plus petits détails, deux années à l'avance. Chaque année, au mois de juin, l'Oberberghauptmann ou son délégué visitait chaque direction de travaux et chaque inspection, et recevait de chaque directeur de travaux ou de chaque chef d'inspection un programme de travaux neufs Les projets de budgets correspondant à ces programmes étaient envoyés en novembre ou décembre au ministre du Commerce et de l'Industrie. Transmis par ce dernier après examen à son collègue des Finances, ils étaient toujours renvoyés et comprimés plusieurs fois. Les projets définitifs étaient enfin présentés aux Chambres *incorporés dans le budget général de l'État, sans qu'il soit tenu compte des recettes des mines.* C'est donc suivant la

situation des finances de l'État prussien qu'on faisait ou non des travaux neufs.

Une administration supérieure aussi compliquée et aussi dispersée, un semblable enchevêtrement de pouvoirs, n'étaient pas faits pour faciliter la conduite de l'exploitation et son développement. Les chefs d'inspection, submergés par la paperasserie, en arrivaient souvent à se confiner dans le seul travail de bureau; obligés de négliger l'extraction proprement dite, ils en laissaient pratiquement la direction à des fonctionnaires de second rang, les porions. Ceux-ci, assurés d'une position stable et d'un avancement automatique, ne fournissaient souvent qu'une activité bien ralentie. Les résultats de la gestion des mines fiscales prussiennes de la Sarre ont été d'ailleurs à diverses époques très sévèrement jugés en Allemagne même, mais sans aucun résultat pratique.

C'est en se substituant à cette administration que nos ingénieurs durent se mettre au courant du service après l'armistice; dès le 23 octobre 1919, un décret instituait le régime provisoire encore appliqué actuellement.

Avant tout on créa l'*unité de direction*; un ingénieur en chef du Corps des mines (1) est le directeur général des mines domaniales de la Sarre, et réside à Sarrebruck; il a, sous l'autorité du ministre des Travaux publics, une action pleine et entière sur l'administration, l'exploitation et le personnel. Il est secondé par trois directions : celles des services techniques, des services administratifs et du personnel. On a cru devoir conserver les 12 inspections prussiennes, mais on les a réparties en trois groupes, dirigés chacun par un ingénieur en chef. La conduite des exploitations fut confiée à des ingénieurs et non plus laissée entièrement aux chefs porions; les services de réparation, d'entretien, des lavoirs et électriques, furent séparés et concentrés dans chaque groupe d'inspection; des bureaux centraux d'études et un service central d'essai furent organisés. Alors que, sous le régime allemand, la vente des charbons était presque entièrement monopolisée par quelques gros marchands de charbon, on créa un Service commercial et de nombreuses agences de vente en France et à l'étranger, agences dont nous aurons occasion de parler plus loin. Enfin un conseil des mines

(1) M. Defline.

de la Sarre, institué par le décret du 23 octobre 1919, se réunit tous les mois, soit à Paris, soit à Sarrebruck; il est composé de quinze membres : délégués des divers ministères, consommateurs de houille, exploitants, anciens ouvriers mineurs français; ce conseil remplit des fonctions analogues à celles d'un conseil d'Administration d'une compagnie privée (1).

Telle est l'organisation qui fonctionne encore actuellement, et dont nous verrons les résultats. Cette organisation ne jouit toutefois d'aucune liberté commerciale; elle est enserrée par les règles étroites de la comptabilité publique; aussi le Gouvernement propose-t-il la création d'un « Office des mines domaniales. »

La Chambre a voté le projet dès le 17 juin 1921. Il est encore pendant devant le Sénat.

Le projet de loi place les mines, non plus sous l'autorité, mais sous le contrôle du ministre des Travaux publics, fait de l'Office un établissement public français, ayant son siège à Paris, possédant la personnalité civile et l'autonomie financière.

L'Office est administré par un Conseil d'administration d'une composition à peu près identique à celui qu'établit provisoirement le décret du 23 octobre 1919, mais pourvu des pouvoirs plus étendus.

L'Office, autorisé par décret contre-signé du ministre des Finances et du ministre des Travaux publics, pourra émettre des obligations hypothécaires ou non, amortissables dans un délai ne dépassant pas 50 années. Le montant de l'émission pourra atteindre les 3/4 de la valeur des mines domaniales, telle que cette valeur sera fixée par la Commission des réparations; le produit de cette tranche de l'émission sera versé au Trésor; de plus, le montant de l'émission sera majoré de la somme reconnue nécessaire pour faire face aux travaux neufs.

L'État français garantit l'intérêt et l'amortissement des obligations. Enfin, avant l'expiration du délai de quinze ans à compter de la mise en vigueur du traité de Paix, et si l'Office créé par la loi n'est pas dissous, le ministre chargé des mines devra constituer une Société anonyme à participation ouvrière pour continuer, au lieu et place de l'Office, l'exercice des droits reconnus à la France.

(1) Président M. A. Fontaine.

***

Quels ont été les résultats obtenus par l'administration française? La production nette des mines de la Sarre pendant l'année 1919, dernière année d'exploitation allemande, a été de 8 970 848 tonnes. La production nette de l'année 1920, première année d'exploitation française, a été de : 9 410 432 tonnes. Soit une augmentation de : 439 584 tonnes. Ces résultats d'une première année d'exploitation sont appréciables, si l'on songe aux difficultés et aux inévitables tâtonnements d'un début.

Bien plus, les mines de la Sarre ont été livrées à la France dans un assez médiocre état. Pendant la période de guerre, seuls les travaux d'extrême urgence avaient été exécutés, parfois provisoirement, souvent par un personnel de fortune. Pendant l'année 1920, il fallut à la fois produire et améliorer l'exploitation. Il fallut aussi rétablir la discipline du personnel qui s'était particulièrement relâchée pendant les derniers mois d'exploitation prussienne. La production nette de l'année 1921, seconde année d'exploitation française, et année de sous-consommation, a été de 9 574 602 tonnes, soit une augmentation de 164 170 sur l'année précédente, malgré les grandes difficultés traversées, pendant cette année, par tout le monde industriel.

***

A ces résultats encourageants, l'administration des mines veut en ajouter d'autres ; en vue d'augmenter la production, et par suite de diminuer les importations de charbons étrangers, de grands travaux sont entrepris : aménagement d'un nouveau siège d'extraction, renforcement des centrales électriques, dont la puissance doit être doublée cette année, et quadruplée dans deux ans. De nouveaux compresseurs, destinés à développer l'usage de l'air comprimé dans les mines, vont être installés ; le matériel des diverses fosses va être uniformisé, « standardisé ; » sous le régime allemand, le matériel variait d'une fosse à l'autre, entraînant ainsi des complications inouïes pour les réparations et l'entretien.

La Direction, frappée du grand nombre d'accidents mortels, s'attache à les diminuer, et y réussit ; alors qu'avant la guerre, la moyenne annuelle des ouvriers tués était de 1,2 par mille ouvriers, que cette moyenne s'est élevée à 1,9 pendant la

guerre, elle a été réduite à 0,9 dans les années 1920 et 1921. Cette diminution semble avoir pour causes principales : une surveillance plus active des ingénieurs français; la généralisation absolue du boisage systématique ; l'introduction de nouveaux appareils de sécurité, et enfin, la construction de laboratoires d'essai perfectionnés.

Ces laboratoires, création française, ont pour but principal de vérifier et d'éprouver les différentes pièces dont peut dépendre la vie du personnel. Ils effectuent des essais périodiques sur les câbles d'extraction, de traînage, d'équilibre ; sur les amarrages de câbles d'extraction, etc... Ils procèdent aussi à des recherches d'ordre scientifique et de longue haleine dont les résultats auront pour conséquence des perfectionnements de fabrication. Aucun laboratoire de ce genre n'existait aux mines de la Sarre sous l'Administration prussienne. Projetés et construits pendant le courant de l'année 1920, ils rendent déjà d'importants services.

* * *

A l'époque de l'Armistice, le salaire des ouvriers mineurs n'était pas en rapport avec les conditions économiques nouvelles. Il en résulta, au début de la période du contrôle des mines de la Sarre par les Français, et pendant quelques mois après la prise de possession des mines, toute une série de revendications, auxquelles satisfaction fut donnée d'une façon échelonnée de mars 1919 jusqu'au mois de juillet 1920 ; à ce moment l'introduction du franc pour le paiement des ouvriers amena plus de stabilité.

C'est ainsi que par des augmentations successives consenties en mars, juin, août, septembre, octobre, décembre 1919, janvier, février, mars, avril 1920, le salaire moyen des ouvriers a passé de 10 marks en 1918, à 46 marks 75 en juin 1920 ; le salaire moyen des ouvriers piqueurs a passé, dans la même période, de 13 marks 10 à 58 marks 24.

Les tarifs de salaires en francs, furent fixés au 1er juillet 1920, sur la base d'un salaire moyen de 23 francs pour les ouvriers piqueurs, qui était à l'époque le salaire des ouvriers de même catégorie en Lorraine. Ces tarifs sont restés aussi élevés jusqu'en mars 1921, où ils ont été réduits de 4 francs pour les piqueurs, et de 3 fr 50 dans l'ensemble. Le 1er décembre 1921, nouvelle

réduction de salaire de 3 francs pour les piqueurs, et 2 fr. 50 pour l'ouvrier moyen. Des indemnités sont accordées aux ouvriers chargés de famille.

***

Les questions ouvrières se compliquaient, au moment où nous sommes entrés dans la Sarre, d'une grave question de ravitaillement; il s'agissait d'acheter des vivres, et de les répartir entre 55000 familles, représentant 230 000 rationnaires au moins. L'administration allemande avait bien institué un organisme dans ce dessein; mais dès 1918, elle dut restreindre, puis supprimer ses distributions où l'« Ersatz » avait une place prépondérante.

L'introduction du franc, au lieu du mark, comme monnaie de paiement des ouvriers mineurs, le retour à des prix de denrées raisonnables, ont permis de suspendre le service de ravitaillement, à la grande satisfaction des négociants locaux. Grâce à ce service de ravitaillement, qui reste cependant organisé, prêt à fonctionner, les grèves ont été à peu près supprimées dans le bassin de la Sarre, alors que les mineurs du monde entier arrêtaient le travail. Les grèves de Lorraine n'eurent même pas de répercussion sensible dans la Sarre.

La construction de près de 500 maisons ouvrières, réalisée dans les années 1920 et 1921, a donné un millier de logements loués à bas prix et à perte.

L'institution des délégués à la sécurité, obligatoire d'après les lois allemandes, a été maintenue; d'ailleurs cette institution est aussi légale en France, avec quelques différences de forme. L'ensemble des délégués à la sécurité, élus par les ouvriers, forme le Congrès ouvrier chargé de maintenir l'accord entre le personnel et le directeur des mines.

De plus, les mineurs sont presque tous membres d'un syndicat, soit syndicat socialiste, soit syndicat chrétien; le premier syndicat, de beaucoup le plus nombreux, fait de la politique réaliste, et cherche avant tout l'intérêt personnel de ses membres; le second reçoit son mot d'ordre du dehors.

***

Une mesure toute de justice, toute démocratique, prise par la direction française des mines, a fait dans le monde des mineurs

une impression très favorable. On sait que les porions sont les contre-maîtres des mineurs du fond ; sur eux repose la surveillance constante du travail, du rendement et de la sécurité. Sous l'administration prussienne, seuls étaient nommés porions les candidats ayant suivi la filière régulière des cours à l'École des mines de Sarrebruck ; les études théoriques y tenaient une large place, souvent aux dépens de la formation pratique. Il a paru opportun d'ouvrir la voie de l'avancement à des mineurs ayant fait preuve de capacités professionnelles et d'un caractère énergique, et d'encourager ainsi les efforts de ceux qui cherchaient à s'élever au-dessus de leur condition.

Le recrutement des porions pouvait d'autant plus facilement se faire dans le personnel ouvrier que nos ingénieurs des fosses descendent journellement dans la mine, y inspectent les travaux divers, se rendent compte *de visu* de l'avancement des tailles, de la direction à donner aux nouveaux travaux, des précautions de sûreté, d'hygiène, etc. Ce fait, normal dans toutes les mines françaises, a beaucoup frappé la population ouvrière, habituée à considérer comme un événement rare la présence d'un ingénieur au fond de la mine. Ainsi qu'on a pu le constater par la diminution considérable des accidents mortels, le résultat du travail personnel de nos ingénieurs ne s'est pas fait attendre.

* * *

La direction des mines s'est occupée d'une façon toute spéciale de développer l'instruction et surtout l'instruction française. L'article 14 de l'annexe au traité de paix relative aux mines de la Sarre dit en effet : « L'État français pourra toujours fonder et entretenir, comme dépendances des mines, des écoles primaires et techniques à l'usage du personnel et des enfants du personnel et y faire donner l'enseignement en langue française, conformément à des programmes et par des maîtres de son choix... »

Forte de ce texte, qui ne donne prise à aucune discussion, la direction des mines a voulu : 1° ouvrir aux enfants des mineurs des écoles primaires françaises; 2° perfectionner l'enseignement des écoles existantes; 3° développer les cours d'adultes en y introduisant la langue française. Le gouvernement de la Sarre a d'ailleurs admis que tous les Sarrois, qu'ils soient ou non employés par les mines, peuvent faire inscrire

leurs enfants dans les écoles entretenues par les mines, et que, ce faisant, ils satisfont à l'obligation de la fréquentation scolaire. Cette organisation a rencontré beaucoup de difficultés: tout d'abord, l'hostilité de l'élément prussien de la population, puis le manque de locaux, l'insuffisance numérique du personnel. Toutes ces difficultés ont été surmontées.

En 1920, il y avait 7 écoles françaises sur le territoire de la Sarre; actuellement il en existe 13; elles ont compté, à la rentrée des classes d'octobre, 2731 élèves, dont 1922 Sarrois. En octobre 1922, seront ouvertes 4 nouvelles écoles, pouvant contenir au moins 800 élèves.

Une école technique a été créée à Sarrebruck fréquentée actuellement par plus de 100 élèves. Les cours d'adultes, au nombre de 50, comptent 4185 élèves assidus. Les cours supérieurs d'adultes, au nombre de 4, ont 120 élèves.

A ces chiffres, déjà si éloquents, il convient d'ajouter les 1930 élèves des 22 écoles maternelles, les 495 élèves des 17 écoles ménagères, et enfin les 607 employés des mines inscrits aux cours de langue française et les suivant assidûment. L'administration des mines domaniales, en poursuivant son œuvre scolaire, n'a pas perdu de vue l'exceptionnelle importance que présentent en Sarre les questions religieuses; catholiques et protestants reçoivent dans les écoles françaises l'instruction religieuse dans des conditions identiques à celles pratiquées dans les écoles sarroises.

* * *

Le régime des assurances ouvrières, déjà très complet, et, pourrait-on dire, très compliqué, sous le régime allemand, a été maintenu et amélioré. La plupart des caisses d'invalidité et de maladie laissées par les Allemands étaient dans une situation financière lamentable; certaines, telle la caisse des assurances contre la maladie, avaient un passif important; pour les autres, l'actif constitué en marks était très faible; dans tous les cas, les pensions, payées en marks, étaient, dans la situation actuelle du change, et avec l'élévation des prix — en marks — de la vie, tout à fait insuffisantes. La direction des mines est arrivée à rétablir l'ordre dans les finances des caisses d'invalidité ou de maladie, tout en élevant le taux des pensions et en les payant en francs, toutes les fois que la chose a été possible.

*
* *

Il ne s'agit pas seulement d'extraire du charbon, en quantités de plus en plus grandes, mais il faut encore et surtout le vendre dans des conditions suffisamment rémunératrices. L'organisation du service commercial des mines répond à cette nécessité.

Un service commercial français a été créé; jusqu'au 1er mars 1921, date à laquelle le commerce des charbons est devenu libre, ce service a été un simple organe de répartition; il est actuellement un organe de vente. Le principe qui domine l'organisation commerciale est celui-ci : « Tout consommateur industriel peut acheter directement son charbon au producteur. » Aussi peut-on acheter un wagon de charbon, directement aux mines de la Sarre : c'est la suppression du grand intermédiaire.

Le service commercial a commencé à fonctionner en un moment très difficile; l'année 1921 a été caractérisée par la crise générale qu'a traversée l'industrie; l'industrie houillère, qui alimente toutes les autres, a particulièrement ressenti les effets de cette crise. En 1920, on pouvait évaluer les besoins de l'industrie française, y compris les trois départements de la Moselle, du Bas-Rhin et du Haut-Rhin, à 70 millions de tonnes; or ces besoins n'ont pu être intégralement couverts par les 25 millions de tonnes, de la production nationale, Sarre comprise, les 13 millions de tonnes importés d'Angleterre, les 12 millions de tonnes de réparation allemandes, soit au total 50 millions de tonnes. Mais en 1921, année de sous-consommation, les besoins de la France n'ont pas dépassé 45 millions de tonnes; inutile de dire que l'appoint fourni par l'Angleterre a été considérablement diminué.

Cette situation de « sous-consommation » n'a pas été spéciale à la France, mais commune à tous les pays habituellement importateurs de combustibles. Il en est résulté que les pays gros producteurs de houille ont dû faire des efforts pour concurrencer les charbons indigènes; c'est ainsi que les houillères de France et de Sarre ont, directement ou indirectement, souffert de la concurrence anglaise, qui a tout tenté pour reconquérir le marché français. Le consommateur, — que le régime de la péréquation avait déshabitué d'acheter, — atten-

dait toujours de nouveaux cours plus bas et ne passait de marchés qu'à la dernière limite. Il faut tenir compte aussi de la nécessité de placer sur le marché français, et en particulier dans les services publics et dans les chemins de fer, les charbons de réparation ; ces derniers arrivaient à nos frontières à des prix très bas, en raison de la baisse du mark.

Telles sont les difficultés d'ordre général avec lesquelles ont été aux prises les charbonnages de France et de Sarre au cours de l'année 1921. D'autres, spéciales aux mines françaises de la Sarre, sont venues s'y joindre.

***

Les charbons sarrois, presque exclusivement consommés dans les pays allemands avant la guerre, étaient, en général, *fort peu connus en France*. Une large part de leur aire normale de vente, l'Allemagne du Sud, se trouvant en partie fermée, l'obligation de diriger vers la France le plus de tonnage possible, mettait les mines dans une situation géographique désavantageuse, placées qu'elles étaient à une extrémité, et non au centre de leur nouvelle zone de vente. Il y avait lieu aussi pour elles de ménager dans une certaine mesure les marchés anciens acquis en France par les mines françaises. Ce problème a soulevé, au cours de l'année 1921, une question de concurrence particulièrement délicate, notamment sur les marchés de l'Est et du Sud-Est. Ajoutons à toutes ces difficultés l'arrêt presque complet de la navigation sur le canal des Houillères pendant l'année 1921.

Tels sont les obstacles qu'eurent à surmonter les mines domaniales au cours des premières années où s'exerça leur activité commerciale.

En présence de cette situation, le Service commercial, entré le 1er mars 1921 dans son rôle de vendeur des produits des mines sous le régime de la liberté du commerce et de la libre concurrence, s'est attaché à établir des rapports de plus en plus serrés avec les consommateurs. Sept agences de vente en France ont été créées le 1er avril 1921 : leur action s'étend sur toute la France. Le rôle essentiel de ces agences, véritables prolongements du Service commercial central, est d'assurer dans la plus large mesure possible la vente directe aux consommateurs, tout en contrôlant le bénéfice honnête que le commerce doit retirer de la revente aux petits consommateurs dont les besoins ne

comportent pas la passation de marchés directs. Les agences ont été fixées à Paris, Reims, Metz, Strasbourg, Sens, Nancy, Lyon, Belfort.

La situation du marché français étant extrêmement précaire, le Service commercial a cherché par tous les moyens diplomatiques et commerciaux à se rouvrir progressivement, au moins en partie, les anciens marchés des charbons de la Sarre en Allemagne, en Autriche, en Suisse, en Italie et en Belgique. Des Inspections commerciales furent à cet effet créées le 1er avril 1921 à Bâle, Milan, Charleroi, Liège, Ludwigshafen, etc. Agences et Inspections commerciales s'organisèrent rapidement, et, le contact avec la clientèle s'étant établi, ne tardèrent pas à donner de bons résultats.

On aurait tort de croire que les mines de la Sarre concurrencent nos mines du Centre ou du Nord; elles doivent d'abord fournir aux besoins de la Sarre elle-même, et de trois départements réintégrés; la fabrication du nouveau coke métallurgique permettra en particulier de satisfaire aux besoins de l'industrie sidérurgique de la Moselle.

D'autre part, nous l'avons dit, en année normale, la France devra encore importer quinze millions de tonnes de charbon, ce qui correspond à environ deux milliards d'achats à l'étranger. Faire baisser, faire disparaître cette cause d'appauvrissement, doit être le plus grand de nos soucis; l'attribution à la France des mines de la Sarre contribue, pour une large part, à corriger notre déficit charbonnier; peut-être une étude plus complète des procédés de chauffe dans les industries et les foyers domestiques, arrivera-t-elle à économiser la matière noire si précieuse ; les captations de houille blanche feront le reste.

Tel est l'effort réalisé depuis la prise de possession des mines sarroises par l'autorité française; il est tout à l'honneur de notre admirable corps des Ingénieurs des mines et de tout le personnel français des mines de la Sarre.

GÉNÉRAL HIRSCHAUER.

CHATEAUBRIAND ET SON MINISTRE DES FINANCES

D'APRÈS UNE CORRESPONDANCE INÉDITE

IV[1]

XIII. — LE PARADIS DE LA RUE D'ENFER

A peine Mme de Chateaubriand a-t-elle eu le temps, en ces derniers jours du mois de juillet 1826, d'ébaucher une installation dans sa nouvelle maison de la rue d'Enfer, — elle avait bien imprudemment juré, l'hiver dernier, de ne s'y installer jamais ! — qu'elle est ressaisie de sa maladie de poitrine habituelle. C'est que le grand homme n'est plus là pour exercer sur elle l'enchantement qui la calme ; demeuré quelques jours après elle en Suisse, il achève d'y mettre au point la quatrième livraison de ses *Œuvres complètes*. Elle compte les jours jusqu'à son retour ; si la lettre quotidienne qu'il lui a promise comme à une enfant venait, par hasard, à manquer, elle délirerait ; or la dernière de ces lettres, celle qu'il a dû écrire presque au moment de quitter Lausanne, n'est point parvenue ; et ce vendredi 28 juillet, Mme de Chateaubriand envoie une supplication désespérée à M. Le Moine :

Ce vendredi matin.

« Je perds la tête d'inquiétude. M. de Chateaubriand me mande dans sa dernière lettre du vendredi 21 : *Je t'écrirai encore lundi 24 et mercredi 26 avant mon départ*. Hier, je devais recevoir cette lettre du lundi. Ne l'ayant point, j'ai pensé que le courrier n'arrivait, comme à Lausanne, que le vendredi, et

(1) Voyez la *Revue* des 1er juin, 15 juin, et 15 juillet 1922.

voilà l'heure passée, et point de lettre. Je ne puis croire à aucune négligence ; vous savez qu'il n'en met point, et moins que jamais me sachant malade. Si vous avez une lettre, faites-le-moi dire, je vous en prie, car je suis si malade depuis huit jours que je n'ai pas besoin de ce surcroît de tourments : ma toux est redevenue affreuse, et mes crachements de sang continuels.

« Faites-moi donner de vos nouvelles, je vous prie, cher monsieur. Si vous savez quelque chose, faites-le-moi dire, bon ou mauvais. »

Le grand homme n'était ni noyé dans le lac de Lausanne, ni fracassé sur les chemins de la montagne avec sa berline, ni massacré en quelque embuscade par des bandits masqués à la solde des ministériels ; il faisait route vers sa trop tendre épouse, et, le surlendemain dimanche soir, 30 juillet, prenait gîte pour la première fois dans le petit « hermitage » de la rue d'Enfer après lequel, de loin, il avait tant de fois soupiré !...

Cette date, semble-t-il, fait époque dans sa vie. C'est avec un immense soupir, de lassitude et de satisfaction, qu'il pénétrait dans la maison choisie pour inaugurer son repos. Comme il l'avait écrit à son vieil ami, « toutes ses affaires étaient réglées, » et réglées au mieux de ses désirs.

Ses affaires financières, d'abord, étaient à peu près tirées au net. Certes, il lui restait bien des dettes, et des plus anciennes, de celles dont la barbe, comme il le disait en plaisantant, croissait avec les années ; la maison où il s'installait, il ne l'avait point payée même à moitié. Mais il avait espoir de la payer peu à peu, et de faire tomber une à une, patiemment, les autres chaînes qui le ligotaient encore. La publication de ses *Œuvres complètes* assurait son indépendance ; il allait toucher une assez grosse somme dans le délai d'un an, — cent cinquante mille francs environ, autant qu'on le puisse calculer, — et puis, jusqu'à sa mort, une rente viagère. Pouvait-il prévoir la faillite prochaine de son éditeur ?

Cette sécurité financière contribuait, pour une part, à assurer sa tranquillité conjugale : car M[me] de Chateaubriand ne haïssait rien tant que « la pauvreté et le ménage chétif ; » beaucoup de ses méchantes humeurs venaient de la méchante vie de « panier percé » qu'elle reprochait à son mari. En Suisse, en tout cas, Chateaubriand a fait la paix définitivement avec

elle ; ou plus exactement, à ce qu'il paraît, c'est elle qui l'a faite avec lui. Les années orageuses sont closes : cette femme que l'on a crue longtemps indifférente sinon à la gloire, au moins à la tendresse de son mari, et qui l'a aimé aussi passionnément qu'aucune de ses amantes, vient de subir une crise de deux années ; elle a voulu s'évader, fuir un prestige qu'elle redoutait en y cédant sans cesse ; elle a souhaité la mort, qu'elle a crue proche. Mais la voilà rentrée au foyer, résignée à son sort, sinon réconciliée avec lui. Et ce foyer est transporté auprès de l'Infirmerie Marie-Thérèse, de l'œuvre à laquelle elle a demandé la diversion nécessaire à ses secrets chagrins. Est-ce à dire qu'elle ne boudera plus, qu'elle ne grognera plus, qu'elle n'entrera plus « dans ses grandes fureurs, » qu'elle ne fera plus à son grand homme de ces scènes qui le font penser aux caprices, parfois redoutables, de la mer armoricaine ? Il ne peut exiger qu'elle renonce subitement aux vivacités d'un caractère impétueux ; mais tous deux paraissent avoir conclu leur traité de paix, sur le principe de concessions mutuelles. Elle sera grande maîtresse, et surintendante à peu près absolue dans leur intérieur et à « Marie-Thérèse ; » lui, il ira, comme il l'entendra, et bientôt chaque jour, présider dans le salon de Mme Récamier, et parler d'amitié et de politique dans le boudoir de Mme de Duras...

Lui aussi, d'ailleurs, le grand homme, il a perdu, à partir de ces années-là, un peu de sa fougue apparente et de son impétuosité. Dans l'été de 1826, quand il rentre à Paris, il est au sommet de sa double gloire : la littéraire et la politique. Écrivain, il se voit salué avec admiration dans son œuvre complète ; homme d'État, il est reconnu par tous comme le plus grand nom de l'opposition. Ainsi qu'il s'en vante dans ses *Mémoires*, il est « devenu, à l'intérieur, le dominateur avoué de l'opinion. » Chef moral de l'opposition qui va hâter la chute du ministère Villèle, il peut, s'il le veut, en devenir le chef actif et effectif. Le veut-il ? Il semble qu'il ne le sache pas trop lui-même... Il donne, en tout cas, à ses amis, l'impression, plus ou moins nette, qu'il ne le veut pas. L'un des plus dévoués, Villemain, l'a justement noté : « Sa retraite dans un lointain quartier de Paris, sa maison et son jardin abrités par une infirmerie pour de vieux prêtres, furent bientôt isolés. Il était un drapeau plutôt qu'un chef... De près, il attirait peu. Une habitude de fierté

polie, trop souvent glaciale, de longs silences, une sorte de rêverie ou de distraction apparente au milieu du plus vif intérêt s'agitant autour de lui, c'étaient là comme autant d'obstacles à ce caractère de chef de parti... » (1) Bref, il laisse entrevoir désormais une espèce de dédain ou de lassitude de l'ambition. Est-ce la faute de la vieillesse dont l'ombre commence d'envahir son chemin ? Est-ce mépris des mille agitations par où il faut acheter un pouvoir trop éphémère ?.. Chateaubriand, en tout cas, n'a pas renoncé encore à être ambitieux; mais il est ambitieux presque à son corps défendant. Il ne se satisferait que de la première place ; et l'on dirait qu'il laisse un peu indolemment au destin le soin de l'y porter. Plus que dans les années précédentes, il se dédouble ; il se regarde vivre : on dirait qu'une source intérieure de poésie, longtemps comprimée, a recommencé de jaillir brusquement en lui, et qu'à certains moments, elle le submerge tout entier...

C'est dans ces dispositions que le surprennent la chute du ministère Villèle où il a pris tant de part, l'avènement du ministère Martignac qui, sans la répugnance peut-être fatale de Charles X, aurait pu être un ministère Chateaubriand ; malgré les supplications, ou les imprécations assourdies de ses amis, il refuse le moindre portefeuille ; et, comme, en 1821, il avait accepté l'exil de Berlin, il se précipite vers l'exil de Rome. Ambassadeur à Rome ! Ces mots le grisèrent dès qu'on les lui prononça : « Je me sentis saisi du désir de fixer mes jours, de l'envie de disparaître (même par calcul de renommée) dans la ville des funérailles, au moment de mon triomphe politique !.. » Sur quoi Villemain observe que ce poète n'est guère sérieux de se plaire à de tels « jeux d'esprit; » il dogmatise que « la vie publique a des devoirs plus graves et des prévoyances plus laborieuses; » que « l'ambition du service public, si elle est élevée et sincère, n'a pas de meilleure apologie que sa persévérance et sa ténacité... » A-t-il tellement tort?

Chateaubriand n'en ferme pas moins sérieusement l'oreille à toutes les récriminations dont ces graves lignes du grave Villemain nous ont transmis l'écho ; il accepte d'être ambassadeur à Rome; Mme de Chateaubriand n'est pas moins grisée à l'idée de devenir ambassadrice auprès du Pape. Elle laisse le

(1) Villemain, *La Tribune moderne* : M. de Chateaubriand. Paris, 1858, pp. 438 et suivantes.

gouvernement de l'Infirmerie Marie-Thérèse à la sainte et maladive sœur Reine; il laisse ses *Mémoires* à Mme Récamier, et, comme d'habitude, le soin de toutes ses affaires temporelles à M. Le Moine; puis tous deux, l'ambassadeur et l'ambassadrice, avec une joie un peu fastueuse, ils partent pour l'Italie, par la Suisse, le 14 septembre 1828.

XIV. — L'AMBASSADE DE ROME

Mais à peine la voiture a-t-elle roulé quelques heures sur cette route deux fois déjà parcourue par lui, — en 1803 et en 1822, — que Chateaubriand aperçoit mille fantômes en train de se lever pour saluer son passage; dès l'Yonne, c'est le fantôme de Joubert; puis celui de Pauline de Beaumont, dont les cendres là-bas, — *hic jacent cineres...* — dorment au terme du voyage dans l'église Saint-Louis des Français; que va-t-il faire à Rome, sinon s' « entomber » sans doute parmi tant de sépulcres? Il voudrait retourner; il courbe le front sous le faix des souvenirs; il gémit, dans sa première lettre à Juliette Récamier, après lui avoir parlé de Pauline : « Si vous ne me restiez pas, que deviendrais-je?... » Dans toute sa correspondance, va percer comme l'accent d'un secret désespoir; et en même temps l'accent d'une tendresse plus affectueuse pour les quelques amis sûrs dont le dévouement est toujours une consolation. Jamais il n'a montré tant de bienveillants égards au vieux M. Le Moine, embarrassé alors de quelques soucis de famille, et désireux de faire liquider sa pension de fonctionnaire par le redoutable ministre des Finances. Il lui écrit de sa première halte importante en Suisse :

Lausanne, dimanche, 21 septembre 1828.

« Me voilà à Lausanne, mon vieil ami. Mme de Chateaubriand a un peu souffert, et souffre encore; mais au dernier résultat, le voyage lui a fait du bien, et à moi aussi. La grande affaire est maintenant le Simplon : nous le passerons le 25 ou le 26.

« J'ai un extrême désir d'apprendre le résultat de votre visite au ministre des Finances. Je ne serai heureux que quand vous le serez.

« Depuis mon départ (et il y a déjà huit jours) j'ignore absolument la politique. Je m'en vais chercher mes nouvelles destinées sans y prendre le moindre intérêt, et en n'aspirant qu'à

finir le *plus tôt* possible cette vie errante. Ne manquez pas de nous écrire le *plus tôt* possible à Rome. Nous y serons du 10 au 14 du mois prochain. Nous avons trouvé ici le joyeux abbé de Bonnevie (1). »

Un fantôme de plus, ce prêtre au nom duquel tant de mélancoliques souvenirs sont associés, et qui, depuis un quart de siècle, n'en garde pas moins cette appellation homérique : le « joyeux abbé ! » Peut-être est-ce de l'avoir rencontré au seuil des montagnes qui renforce la morosité du voyageur : du haut de leur dernière cime, après avoir passé le Simplon, il aperçoit l'Italie « encore plus décolorée que lors de son voyage à Vérone, en 1822... »

Il ne l'aime point davantage, d'abord qu'il y a posé le pied ; c'est un billet encore désabusé qu'il expédie de Milan, le jour même sans doute que, « de la fenêtre de son auberge, » il se désola de « compter en un quart d'heure dix-sept bossus qui passaient dans la rue, » — dix-sept bossus dont la gibbosité lui parut le symbole de la « déformation » que « la schlague allemande infligeait à la jeune Italie. »

Milan, ce 29 septembre 1828.

« Un mot, mon vieil ami. Nous allons pas mal, surtout ma femme qui engraisse; mais elle est mortellement inquiète de l'infirmerie et de la sœur Reine. Nous regrettons tous les jours notre hermitage et nos amis. J'ai eu quelques atteintes de mon mal, mais la haute Italie achèvera d'enlever tous ces rhumatismes. J'ai grande envie de savoir où vous en êtes avec le ministre des Finances... »

Enfin, voici Rome, avec l'immensité de sa paix et de ses ruines, et « la croix de Saint-Pierre sur la ville des Césars. »

La première impression n'est point enivrante; et Chateaubriand ne la dissimule ni à Mme Récamier, ni à M. Le Moine, à qui il écrit aussi par le premier courrier, puisque c'est lui qui continue, comme jadis, de porter à l'Abbaye-aux-Bois les lettres les plus importantes :

Rome, ce 11 octobre 1828.

« Je suis arrivé avant-hier 9, mon vieil ami. Je vous ai écrit plusieurs fois de la route. J'espérais trouver un mot de vous ici : il n'y est pas et cela m'a fait de la peine...

(1) Cette lettre permet de rectifier la date du passage à Lausanne donnée par les *Mémoires* «... Arrivé à Lausanne le 22... »; c'est le 21 qu'il faut lire.

« Ma femme est souffrante. Moi je suis fort triste et fort dégoûté de mes grandeurs. Ce n'est pas ici que je dois être. J'espère vous servir bientôt. Hyacinthe se rappelle à votre souvenir. A vous pour la vie. »

Comme au début de toutes ses autres ambassades, Chateaubriand sent d'abord l'amertume du dépaysement et la crainte qu'on ne l'oublie à Paris; ni Rome, ni le soleil n'y peuvent rien; il s'ennuie. Il l'a confessé dans ses *Mémoires :* « A mon arrivée dans la ville éternelle, je sens une certaine déplaisance, et je crois un moment que tout est changé... » « Déplaisance... » ce n'est point assez dire; les lettres rendent le son de l'inquiétude et d'une véritable tristesse :

Rome, ce 21 octobre 1828.

« Votre lettre du 29 septembre, mon vieil ami, m'a fait une grande peine et un grand plaisir. Je regrette autant que vous notre petite solitude de la rue d'Enfer. Aussi, malgré l'excellent accueil qu'on m'a fait ici, j'espère ne pas y demeurer longtemps. J'espère aussi que Martignac tiendra sa parole, quoique je me défie beaucoup des paroles de ministre (1). Enfin, le pis-aller sera de finir nos jours ensemble à l'Infirmerie, quand je vous aurai fait bâtir au bas du jardin la maison du jardinier. J'aurais bien désiré que vous eussiez placé votre fils, et qu'ensuite vous fussiez venu me chercher avec ma cousine Bonne (2). Ce serait là la perfection. Je m'ennuie fort, et si bientôt on ne me rappelle, il faudra bien que je me rappelle moi-même. Au reste, il est impossible d'avoir plus de modération, de bienveillance et de douceur que le Gouvernement romain, et il est bien loin de toutes les furibonderies de ces dévots de la *Gazette*, naguère des espions de police et piliers de thé (3).

(1) Quelle parole ?... On ne voit nulle part, et pas même dans le livre de Villemain, fort au courant cependant des intrigues politiques qui accompagnèrent la formation du ministère, que Chateaubriand soit parti pour Rome avec une promesse ou à une condition quelconque. Il semble donc que la phrase s'applique soit à son correspondant, qui voudrait obtenir une retraite administrative, soit au fils aîné de celui-ci, qui tentait alors d'entrer dans la carrière diplomatique.

(2) La seconde des « bonnes cousines d'Acosta, » la première, Jenny, étant morte en 1823.

(3) Les ordonnances du 16 juin 1828 sur les écoles secondaires ecclésiastiques, et les petits séminaires avaient provoqué en France, parmi certains évêques, et dans les partis d'extrême-droite, une grande effervescence; quelques exaltés avaient même parlé, après une lettre de protestation publiée par les évêques, d'une rupture menaçante entre le Saint-Siège et le Gouvernement.

« Donnez-moi souvent de vos nouvelles; elles font toute ma joie ainsi que celle de Mme de Chateaubriand...

« Informez-vous de mon petit perruquier. Le pauvre diable doit avoir besoin de quelque secours. Ma femme vous dit mille choses, et moi à mes bonnes cousines. »

Deux jours plus tard, cependant, aucune lettre de M. Le Moine n'est encore arrivée; que fait-il à Paris ? Que devient l'Infirmerie sous sa garde indolente? Mme de Chateaubriand elle-même s'arroge de le relancer et, presque, de le tancer :

Rome, 23 octobre 1828.

« Nous attendons avec impatience la poste d'aujourd'hui, espérant qu'elle nous portera un mot de la petite société, qui s'entend à merveille pour mettre ses œufs dans un sac, puis nous laisser des siècles sans nouvelles. J'ai cependant reçu une lettre de vous qui m'a fait grand plaisir : il me semble qu'elle m'a rapprochée de nos amis. Je vous en prie, cher monsieur Le Moine, continuez vos visites rue d'Enfer ; je les reçois de cœur et d'esprit; nos bonnes sœurs causeront pour moi. Ces pauvres filles ont grand besoin de voir nos amis, qui sont les leurs.

« Je vous écris dans mon lit, où je suis avec un de mes catarrhes parisiens que le beau ciel de Rome n'adoucit point. Je n'ai donc encore vu que Saint-Pierre et le Colisée. Que vous dirai-je de ces deux chefs-d'œuvre de l'ancienne et de la nouvelle Rome? Il faut les voir; ils vous attendent avec deux vieux amis qui ont bien aussi leur mérite.

« Je crois qu'il n'est pas permis de dire qu'on regrette quelque chose ici; cependant il ne se passe pas et, grâce à Dieu, il ne se passera pas de jours que je ne regretterai ce *dont j'avais l'air de faire si bon marché*. Il me semble à présent que toutes ces graines amères qui venaient trop souvent se mêler aux douceurs de notre solitude n'étaient rien auprès de ces quatre cents lieues qui se déroulent entre moi et la rue d'Enfer. Nos bonnes sœurs, les excellentes cousines, M. Henry, ces Jouberts (*sic*) et vous, cher monsieur... l'Infirmerie... et la Chaumière. Je ne comprends pas que nous ayons pu vouloir d'autres biens et d'autres intérêts dans la vie; surtout à notre âge, où un jour *n'est pas comme mille ans*, mais au moins comme un an devant Dieu. Je voudrais et ne voudrais pas vous dire (à tous) de venir nous voir : vous sentirez mes raisons. Ne vaudrait-il pas mieux?

Mais hélas!... il y a bien des choses à dire là-dessus : mais ce n'est pas le moment! »

Et, quelques heures plus tard, au moment de plier la lettre et de l'inclure en son diplomatique courrier, Chateaubriand, d'une haute écriture presque irritée, l'orne de ce rappel à l'ordre :

« *P.-S.* — Voilà la poste arrivée. Rien de vous, ni de personne. Cela nous désole! Tâchez donc de régulariser votre correspondance!... »

Un deuil de famille, cependant, était la seule cause du silence où le vieillard un instant s'était enfermé. Nouvelle occasion, pour Chateaubriand, de lui envoyer des paroles affectueuses, et d'évoquer l'oasis de la rue d'Enfer :

Rome, 28 octobre 1828.

« J'ai appris, mon vieil ami, la mort de votre beau-fils, et la peine que cette mort vous a faite. Venez nous trouver; nous tâcherons de vous consoler; ou plutôt, faites que nous rentrions bien vite dans notre solitude de l'Infirmerie. C'est là qu'il nous faut achever nos vieux jours ensemble. Je vous bâtirai pour vous et Adélaïde (1), un joli petit appartement dans la maison du jardinier, au bas du jardin. Je suis si las de courir le monde que si on ne me rappelle pas, bientôt, je reviendrai moi-même au gîte... »

Il est las, bien las, si las!... Bientôt, cependant, comme il l'écrit dans ses *Mémoires*, « il reprend au soleil et aux fleurs; peu à peu la fièvre des ruines le gagne et il finit, comme mille autres voyageurs, par adorer ce qui l'avait laissé froid d'abord... » Novembre le trouve plus en train et même en train de politique : il commence de rédiger un grand mémoire sur la question d'Orient et ses répercussions possibles sur le Rhin. Mais, hélas! de mauvaises nouvelles surviennent de Paris : la sœur Reine, la supérieure de l'Infirmerie, est mourante; une ou deux sœurs menacent de quitter la maison : que de soucis ménagers, et qui ne vont point adoucir le caractère de l'ambassadrice!

Rome, ce 8 novembre 1828.

« Continuez de m'écrire; vos joies et vos peines me plaisent également. Votre compte est très exact; et je vous continue votre portefeuille des finances.

(1) La servante de M. Le Moine, semble-t-il.

«... Maintenant, voici un détail plus triste et plus important. Si nous perdons la pauvre sœur, ma femme désire vivement qu'elle soit enterrée dans le petit caveau, sous la chapelle de Sainte-Thérèse. Mais pour cela, il faut obtenir une permission de je ne sais quelle autorité (peut-être le préfet de Paris.) Demandez, je vous prie, en mon nom, et en celui de ma femme, cette autorisation.

«Si nous avions perdu cette pauvre sœur lorsque vous recevrez cette lettre, et qu'elle fût enterrée quelque part, faites bien marquer la fosse, parce que, dans quelques années, si nous vivons, nous voulons faire exhumer cette compagne de la fondatrice de l'Infirmerie, et la reporter dans le petit caveau.

«Dites de plus, je vous prie, à la sœur Sophie, que je la prie de rester, que sa retraite détruirait l'ouvrage de la sœur Reine, qu'elle doit faire un sacrifice à sa mémoire et à l'attachement de Mme de Chateaubriand pour elle, que Mme de Chateaubriand serait déjà partie si elle n'était malade, pour aller au secours de ses bonnes sœurs et de ses malheureux; que nous ne tarderons pas à revenir; que tout s'arrangera; que nous finirons nos jours ensemble en paix et priant pour notre sainte Reine... Tout à vous, mon vieil ami. »

La sœur Reine, en effet, était morte à la date de cette lettre; la sœur Sophie était retournée dans son couvent, et M. Le Moine proposait de promouvoir une certaine sœur Mathieu à leur succession. Catastrophe que cette seule perspective!

Ce jeudi, 20 novembre 1828.

« Mille remerciements de tous les détails que vous me donnez de l'Infirmerie. J'en communiquerai à Mme de Chateaubriand tout juste ce qu'il faut lui communiquer. Elle ne veut pas entendre parler de la sœur Mathieu. Cette sœur lui a fait, à je ne sais quelle époque, une réponse impertinente, qu'elle ne lui pardonnera jamais. Il faut aussi à tout prix que la sœur Sophie rentre. Au surplus, soyez sûr que nous ne serons pas longtemps ici : mon parti est pris. Je veux finir mes voyages, et aller mourir dans mon coin auprès de mes vieux amis.... »

Par bonheur, quelques excellentes nouvelles politiques tempèrent les soucis diplomatiques inspirés par tant de remuantes cornettes :

Ce jeudi, 25 novembre.

« ... Pourvu que sœur Sophie rentre à l'Infirmerie, tout ira bien, j'espère. Vous nous reverrez très certainement au printemps, et nous achèverons la réorganisation. Voilà enfin mes amis nommés au Conseil d'État et dans les préfectures : Dieu soit loué! On m'a tenu parole! Cela est rare dans ce siècle. Mais vous, n'obtenez-vous rien de Roy (1)?... Je veux lui écrire : je ne mourrai content que quand vous le serez... »

La tristesse, cependant, revient, comme par vagues. Point d'autres distractions que le projet de monument à élever au peintre Poussin : que les promenades, ou parmi les ruines, qui, même sous les fleurs, parlent de la cruauté du temps, ou parmi les souvenirs, qui se transforment en regrets pour parler de vieillesse et de mort; qu'une correspondance avec une certaine marquise de Vichet, qu'on croit jeune, et qui, de son château du Vivarais, écrit « ami chéri; » ou que les grands *ricevimenti* diplomatiques, hantés « par tous les cardinaux de la terre. » Ah! René, que les jours de cet hiver sont pesants à Rome; et qu'ils seraient plus légers à Paris!

D'autant qu'à Paris une intrigue se prépare au cœur du ministère; le ministre des Affaires étrangères, M. de la Ferronnays, est bien souffrant; plusieurs fois déjà, l'on a parlé de sa démission : quel sera son successeur? Tout le parti libéral désire Chateaubriand; des journaux ont imprimé son nom... Mais le moment venu, lorsqu'au 2 janvier 1829, M. de la Ferronnays, vaincu par le mal, eut enfin déposé son portefeuille, on s'est contenté de lui donner un successeur « intérimaire, » M. de Portalis, peu désigné pour diriger les grandes affaires... Chateaubriand se dépite; il peut espérer cependant qu'on lui garde la place pour le printemps. La désire-t-il, au fond? Il n'en sait rien; sa grande lassitude le reprend : avec cela, depuis la mort de la sœur Reine, les affaires de l'Infirmerie vont au pis. Que de motifs de maudire Rome, et d'aspirer à Paris! Mais Paris, sera-ce le repos, ou bien l'activité? A M. Le Moine, Chateaubriand affirme qu'il n'a soif que de celui-là :

« Ne faites plus qu'un vœu pour moi, celui de mon prompt retour à l'Infirmerie, pour m'y ensevelir à jamais... Grand merci de l'article de la *Gazette;* c'est un mensonge, ou une bêtise, voilà tout! » (27 décembre 1828.)

(1) Le ministre des Finances, assez lié avec Chateaubriand.

« Ma pauvre femme est toujours dans le désespoir de son Infirmerie; elle ignore pourtant en partie combien les choses ont été encore plus désastreuses qu'elle ne le croit. Il faut la laisser dans cette ignorance jusqu'à ce que la prospérité soit revenue. Au reste, nous sommes toujours merveilleusement bien traités à Rome, où j'ai eu le bonheur de faire assez bien les affaires du Roi. J'aurai le grand plaisir de vous embrasser après Pâques, mais cela sans rupture, sans bruit, sans toutes ces bêtises et sottises de nouvelles de journaux, tout simplement par un congé en règle, et après que les principaux orages de la session seront passés... » (12 janvier 1829.)

Et voici, quelques jours plus tard, une renonciation aux grandeurs de ce monde, plus catégorique que toutes les précédentes, — où la colère et le dépit font un peu plus que de se laisser entrevoir : c'est que l'intérim de M. de Portalis aux Affaires étrangères se prolonge, et qu'on a écrit de Paris que la désignation provisoire aurait des chances de se transformer en nomination définitive :

Rome, ce 27 janvier.

« J'ai reçu votre lettre du 8 avec le petit morceau de la *Gazette*; tout cela ne m'importe plus. Je songe à vous, à mes amis, et à moi-même. Je viens d'écrire à Roy. Je donnerais, je vous assure, de mon sang, pour que vous eussiez ce que vous désirez. Une fois votre vie arrangée, vous viendriez la finir avec nous. Il faut aussi songer à vous retirer, à soigner votre santé, et ne plus troubler votre repos des sottises de ce bas monde. Pour moi, j'en suis si las que je ne prends plus à rien. Je vois par les journaux combien on s'occupe de moi; on ne sait pas à quel point toute idée d'ambition est loin de mon esprit, combien je suis indifférent aux changements de ministre : que ce soit Pierre ou Paul, peu m'importe. Je ne veux que ma solitude de la rue d'Enfer. J'y reviendrai, mais je ne ferai ni scène ni bruit. Je n'ai l'intention de rien brusquer, de ne blesser aucune conscience ; un simple congé en bonne forme me ramènera presque après la session à Paris; alors, toutes les grandes questions seront décidées; on ne pourra plus dire que je suis venu pour intriguer, pour entrer au Conseil; je serai venu pour arranger les affaires de la pauvre Infirmerie, pour soigner ma santé qui

n'est guère bonne, et surtout pour vous embrasser, comme je le fais aujourd'hui de tout mon cœur. »

Peut-on mieux rédiger une abdication en règle ? Et sans doute, en la rédigeant, l'ambitieux mal corrigé pensait au singulier incident survenu à l'une de ses dernières réceptions; une Anglaise bizarre, un peu magicienne sans doute, ni jeune ni jolie au surplus, lui avait lancé ce mot, « après l'avoir regardé entre les deux yeux: « Monsieur de Chateaubriand, vous êtes bien malheureux; je vous plains... » Et elle avait aussitôt disparu dans la foule...

Mais le Pape meurt, le frêle et ascétique Léon XII, qui vivait comme un doux anachorète, dans un coin du Vatican, entre son chat et un plat de *polenta*. Le Pape meurt; et voilà aussitôt ragaillardi le dolent ambassadeur; René, qui vient de renoncer à toutes les grandeurs, se réjouit de pouvoir tendre la main vers une grandeur nouvelle. Comme il a eu « sa » guerre, six ans plus tôt, il est sur le point d'avoir « son » Conclave; il a refait un Roi; il va « faire un Pape »; quelle besogne ! Il s'y précipite tout entier.

Au milieu des intrigues et des luttes, il n'a plus le temps d'écrire à M. LeMoine que de brefs billets, mais combien significatifs de son activité !

Rome, 12 février.

« Ma dépêche télégraphique de Lyon vous aura appris la mort de cet excellent Pape, dont j'avais gagné toute la confiance. Me voilà à présent dans les embarras d'un conclave; mais il sera fini avant Pâques et par conséquent ne m'empêchera pas de vous embrasser à cette époque. J'ai écrit pour vous à M. Roy. »

P.-S... —

Comment ne pas reproduire ce *post-scriptum?* Il est de la plus belle et cérémonieuse écriture d'Hyacinthe Pilorge, et marque bien les égards et l'estime que l'on avait, autour de l'ambassadeur, pour son plus vieux et plus fidèle confident :

« M. de Chateaubriand me permet d'offrir tous mes respects à M. Le Moine, ce que je suis tenté de faire toutes les fois que je ploye une lettre pour lui, et même plus souvent encore, et ce que je n'ose, dans la crainte de l'importuner. Nous ne sommes pas un jour ici sans nous entretenir du meilleur ami que je connaisse à mon excellent patron.

« Mes civilités les plus empressées à M. Le Moine fils, et mes obéissances accoutumées à leur père.

« HYACINTHE. »

Quelques jours plus tard, Chateaubriand ne griffonne qu'un billet, mais qui définit nettement la partie à engager :

17 février.

« Les journaux vont radoter de moi à présent, de nouveau et d'une autre manière. Il s'agira du Pape *que je vais faire nommer ou que l'on nommera sans moi et malgré moi.* Laissez dire ; l'essentiel est que rien ne sera changé à ma position. »

Sans doute jusqu'à l'élection pontificale ne trouverait-il plus même le loisir d'écrire à son vieil ami, si les affaires de l'Infirmerie ne s'embrouillaient tout d'un coup, autant que celles du Saint-Siège. L'indispensable sœur Sophie, revenue pour quelques semaines, est repartie de nouveau.

5 mars 1289.

« ... Quant à ma politique, elle ressemble à la vôtre : je ne demande rien ; je ne me mêle de rien, je laisse dire de moi et de mes projets tout ce que l'on veut : je n'ai jamais varié pour mon avenir... Alors (1), quand je serai avec vous, nous verrons ce qu'il sera bon de faire pour en finir de ma vie errante. En attendant, je m'occupe de vous donner un Pape aussi bon, et qui m'aime autant que celui que nous avons perdu. J'ai toujours l'espoir que nous l'aurons pour la Semaine sainte, et peut-être avant.

« J'ai été, et je suis encore bien souffrant. Dites à ma cousine Bonne que j'ai reçu sa lettre du 18 février relative à la sortie de la sœur Sophie, que je tâcherai de le dire à Céleste tout doucement... »

Cette affaire de la sœur Sophie se mêle bien curieusement à celles du Conclave :

Rome, 14 mars.

« Un mot, un seul mot, mon vieil ami. Ce que vous dites de votre santé me désole. Soignez-vous pour nous : nous allons bientôt revenir. Je suis plongé dans les affaires les plus importantes pour la France et pour l'Europe. J'espère déjouer bien des intrigues que

(1) C'est-à-dire vers Pâques : Chateaubriand a repris sur son congé les explications du billet précédent.

j'ai découvertes. Les cardinaux français sont descendus chez moi, au grand mécontentement des brouillons et des artisans de discorde. Dieu veuille que nous ayons bientôt un Pape pacifique comme Léon XII ! J'aurai bien mérité du Roi et de mon pays.

« Dites à l'excellente cousine Bonne que j'ai annoncé *en partie* la sortie de sœur Sophie ! *je file la carte* le plus doucement que je puis. Je remets toutes mes affaires pécuniaires entre vos mains : tout ce que vous ferez sera bien fait... »

Le lendemain, enfin, Mme de Chateaubriand connaît l'étendue de la catastrophe ; elle la supporte sans trop de lamentations, à en juger par cette lettre.

Rome, ce lundi 16 mars 1829.

« Notre bon et ancien ami, vous ne m'écrivez pas, parce que je ne vous écris pas. Hélas ! en ai-je le temps ? Demandez à la pauvre Bonne, comme je lui parle de vous et comme je lui parle peu d'elle dans mes lettres ! Cette Infirmerie, que Dieu m'a donnée comme pour expier tous mes péchés, m'occupe tellement que je suis obligée d'envoyer à Paris des *in-folio* sur son compte, toujours croyant avoir oublié quelque chose qui pût lui être utile. Ensuite ma santé, qui est détestable, et ici des occupations dont on ne peut se faire l'idée, doivent rendre tous mes amis indulgents. Vous devriez m'écrire un mot tous les courriers, mais sans exiger de réponse.

« Qu'est-ce qui a donc pu nous enlever une seconde fois notre pauvre Sophie ? Cela me fait presque autant de peine que la mort de notre chère Reine. Je suis fâchée que Bonne m'ait caché ce nouveau guignon : j'ai dans l'idée que c'est sœur Mathieu qui l'a causé, et moi je ne tenais à sœur Mathieu que par tout le bien qu'on m'en disait...

« Je pense que vous ne songez pas encore à marier le Dauphin (1) ; cependant, d'après ce qu'on me mande, je ne serais pas étonnée de le voir arriver un jour ici en courrier ; si cela arrive, je le prie de ne pas laisser son grand-père derrière lui. Au vrai, dites-moi donc si vous ne pourriez pas, — comme souffrant, — obtenir un congé et vous mettre en second dans la calèche d'un de nos attachés ? Le voyage ne vous coûterait rien, et vous retourneriez à Paris *toujours avec quelqu'un de l'ambassade.*

« Je crois qu'une des choses qui me font mal à Rome,

(1) Le petit-fils de M. Le Moine.

c'est de n'avoir pas quelqu'un à quereller; à Paris, comme c'était une habitude journalière avec vous, cela me faisait faire la digestion : venez donc quand ce ne serait que pour me guérir. Après cela, en vous y prenant bien, vous verriez peut-être encore, sinon l'exaltation, au moins le couronnement du Pape, qui se fait plusieurs jours après; puis, les fêtes, qui sont, dit-on, superbes. A l'avènement du pontife, on illumine trois jours, et les illuminations sont ici magnifiques.

« Vous aurez été bien affligé de la mort de notre excellent Pape. Pour moi, je ne m'en console pas, et j'en ai bien sujet par toute la bienveillance qu'il me portait, et l'attention qu'il avait pour M. de Chateaubriand. Vous savez que nous avons le pauvre petit chat qu'il aimait, mais qu'il faisait jeûner, car on ne connaissait de mets plus recherchés au Vatican que la morue et des haricots.

« Adieu, cher monsieur, ressouvenez-vous un peu plus des absents. »

Enfin, le 31 mars au soir, le nouveau Pape est élu, qui va s'appeler Grégoire XVI; et peu importe qu'à la minute il ait choisi pour secrétaire d'État le cardinal Albani contre qui Chateaubriand a fait prononcer l'exclusive au nom de la France; Chateaubriand ne l'en croit pas moins tout français; il crie victoire, le soir même, à Mme Récamier, et puis, le surlendemain, à M. Le Moine :

Rome, ce 2 avril 1829.

« Je viens de remporter l'éclatante victoire que vous connaissez déjà. J'ai fait nommer un Pape tout à moi, tout français, le Pape qui, sous le nom du cardinal Castiglioni, a répondu à mon discours dans le Conclave, en me donnant ces éloges que vous aurez vus dans les journaux. Les cardinaux français qui arrivèrent comme mes ennemis sont devenus mes amis, et ont voté à mon gré. Maintenant, je demande un congé, mais je ne m'en servirai *qu'en temps utile*, selon l'état des choses. Votre avis est fort bon, et je verrai venir. Je dicte, les pieds dans la moutarde, accablé de fatigue et de souffrances, cette lettre pour vous à Hyacinthe. Surtout *guérissez-vous.* »

Voilà donc Chateaubriand content de soi; c'est le principal. L'accessoire, qui lui importerait un peu, serait qu'on ne fût point trop mécontent à Paris, et qu'on le fît ministre. En attendant, il s'enchante de Rome et de tous les charmes qu'il y

peut rencontrer. Il assiste dans la chapelle Sixtine à l'office des Ténèbres, estime que « Rome est une belle chose pour tout oublier, mépriser tout et mourir; » il prépare la grande fête qu'il doit donner le 29 avril en l'honneur de la grande-duchesse Hélène, belle-sœur de son ami le tsar Alexandre... Et il continue d'affirmer qu'il se prépare à partir :

Rome, 16 avril.

« Mon bon vieil ami, j'ai appris que vous aviez été malade. Vous ne sauriez croire combien j'ai été affligé. J'aurais voulu partir sur le champ pour aller vous soigner. Maudit soit l'éloignement! Maudit soit ce ministre qui, en ne faisant pas votre affaire, vous a empêché de venir vivre près de moi!

« J'attends mon congé à la fin du mois. J'ai eu tous les succès possibles; il est impossible qu'on ne consente pas à m'accorder un moment de repos. J'irai alors vous revoir, vous embrasser, et ce sera un des beaux jours de ma vie. »

Pâques est venu; il ne dit pas : Je pars; ni même : Je vais partir, mais, plus vaguement : Je partirai. Il a bien raison de dire qu'il a eu « tous les succès possibles. » Il les a eus, ou il va les avoir. Le 18 avril, le Samedi-Saint, il reçoit, en son cabinet, la visite de la jeune, jolie, insidieuse Hortense Allart, qui a vingt-huit ans, « un col de déesse (1), » peu de scrupules, et un évident désir de lui plaire. Il lui rendra visite, dès le lendemain, en plein après-midi du jour de Pâques.

En conséquence, il ne pense plus aussi vivement à quitter Rome; il pense même que M[me] de Chateaubriand pourrait bien retourner sans lui à Paris pour dénouer les embarras de l'Infirmerie. Il se persuade qu'il se nuirait, pour la politique, en affectant d'accourir chercher sa récompense... Bref, en cette fin d'avril, il est fort incertain ; la vérité, c'est que, grâce à la jolie Hortense, il ne s'ennuie plus du tout à Rome ; son état d'âme, un peu embarrassé, un peu embarrassant surtout, il le découvre à peu près à M. Le Moine :

Rome, 28 avril 1829.

« Quand cesserez-vous, mon bon M. Le Moine, de vous occuper de la *Gazette* et de toutes ses balivernes? Ne croyez que moi; lorsque vous n'aurez pas de lettre de *moi*, riez de tout ce que vous entendez dire. Ne voyez-vous pas qu'il s'agit de

(1) André Beaunier, *Trois amies de Chateaubriand*, p. 233 et suivantes.

m'enlever, si l'on peut, dans le moment, un succès incontestable à cause des suites qu'il pourrait avoir *plus haut* ? Il a donc fallu faire jouer toutes les batteries ; mais elles n'y feront rien, rien du tout. Je suis content, très content. J'ai lieu de l'être. J'attends le courrier qui m'apportera mon congé ; quand j'aurai ce congé, j'en ferai ce que je jugerai à propos d'en faire. Moi, ou ma femme, ou tous deux ensemble, nous vous embrasserons avant un mois : voilà ce qu'il y a de certain. Guérissez-vous bien surtout, et croyez à ma vieille et tendre amitié. Vos comptes sont toujours excellents.

« *P.-S.* — Tandis qu'on me fait *parti*, *mécontent*, etc., je donne ici des fêtes où toute Rome assiste. »

Belle fête en effet que celle du lendemain où triompha, autour de la grande-duchesse Hélène, un essain de jolies femmes, parmi lesquelles brillait sans doute Hortense ! En les regardant, l'ambassadeur songeait avec ivresse à leur beauté ; avec rage à son « automne, » à son « monceau d'années ; » et puis, mêlant l'amour et la mort, il trouvait comme une consolation désespérée dans la méditation suivante : « Au bout de la route, elles tomberont dans ces sépulcres toujours ouverts ici, dans ces anciens sarcophages qui servent de bassins à des fontaines suspendues à des portiques ; elles iront augmenter tant de poussières légères et charmantes !... » Au bout de la route !... Songeait-il que lui-même touchait au terme de sa carrière politique ? et se pouvait-il douter que cette fête était la dernière où il lui serait donné de goûter réunies, les ivresses de l'amour, du luxe, de la puissance et de la gloire ?...

Mme de Chateaubriand, cependant, se refuse à retourner seule à Paris ; il faut donc l'accompagner. M. de Laval, au reste, vient d'être nommé ministre des Affaires étrangères ; le dernier fantôme d'espoir est évanoui. Chateaubriand annonce à M. Le Moine, redevenu, cette fois, son « vieil ami, » qu'il est tout près de fermer ses malles :

Rome, ce 15 mai 1829.

« Je me félicite, mon vieil ami, d'avoir usé de mon congé avec lenteur, et de n'être pas arrivé à Paris au milieu de la bagarre. Voilà, assure-t-on, M. le duc de Laval nommé ; alors, rien ne s'oppose plus à mon retour ; il me reste encore quelques arrangements à prendre, et nous ne pourrons guère nous mettre en route que du 20 au 25 de ce mois. Mon cher et vieil

ami, il ne faut plus nous quitter. L'infirmerie est assez grande pour vous loger tous les deux avec votre Dauphin et ma pauvre femme. Je vous embrasse tendrement. »

Tous les arrangements pris, et particulièrement celui qui permettrait à Hortense Allart d'être aussi à Paris vers la mi-juin, M. le vicomte de Chateaubriand, beaucoup plus tôt qu'il ne l'avait pensé, dès le lendemain soir 16 mai, quitta son ambassade. Il comptait la venir retrouver après quelques mois, au milieu de l'été. On sait comme, au mois d'août, fidèle à l'honneur politique, il démissionna noblement de sa charge, pour ne point servir le ministère Polignac, et pour éviter de collaborer au malheur de la France.

***

Depuis l'année 1826, où la publication de ses *Œuvres complètes* lui avait rendu quelque indépendance, il avait échappé à peu près aux ennuis financiers ; cette démission héroïque l'y allait replonger. De Rome, il ne rapportait que des dettes ; il s'y était installé fastueusement pour plusieurs années ; non moins fastueusement il avait hébergé, pendant le Conclave, les cardinaux français, leurs secrétaires, leurs domestiques ; il avait payé jusqu'aux notes de leurs tailleurs et de leurs voituriers. Au service du Roi, il avait hypothéqué ses appointements d'ambassadeur pour un an, pour plusieurs années peut-être.

Quelques mois encore, et la faillite de son éditeur Ladvocat l'allait priver du bénéfice légitime et régulier promis par la vente de ses *Œuvres complètes*; et la révolution de 1830, en l'obligeant à se dépouiller par honneur de toutes ses dignités, même de son titre de pair que l'orage de 1817 ne lui avait pas enlevé, l'allait laisser « nu comme un petit saint Jean... »

Pour réparer les funestes conséquences de tant de catastrophes, le secours de son « ministre des Finances » lui eût été bien nécessaire. Mais, par une cruauté du destin qui semble annoncer toutes les autres et, d'avance, les combler, son « ministre des Finances » lui manque juste au seuil du plus pressant besoin. Leur correspondance s'était inaugurée à Rome, en 1803, près du lit de mort de Pauline de Beaumont; c'est à Rome, près de son tombeau, qu'elle se termine en 1829.

La « petite maison du jardinier » qu'il avait rêvé de faire aménager auprès de sa « chaumière » et de son « hermitage »

pour y loger son vieil ami, Chateaubriand n'a pas même le loisir d'en déterminer l'emplacement. En arrivant à Paris, dans les derniers jours de mai, il trouve M. Le Moine au lit : les incommodités dont le vieillard avait souffert pendant tout l'hiver s'étaient subitement aggravées : il meurt dans le courant du mois de juin. Et le dossier des lettres, soigneusement classées, qu'il avait reçues du grand homme, se termine et se complète par ce simple certificat, épinglé sur la dernière liasse : « Je soussigné, reconnais avoir reçu de M. Auguste Le Moine un compte exact de l'emploi fait par M. Le Moine, son père, des sommes qu'il a reçues pour moi en vertu de ma procuration. — Approuvé l'écriture ci-dessus, CHATEAUBRIAND (1). »

Et puis, quelques jours après, l'ambassadeur s'en va prendre les eaux de Cauterets. Mélancolique? on aimerait à le croire. Cette année 1829 a été fatale à ses plus vieilles amitiés : au mois de janvier, sa « sœur, » la duchesse de Duras, est morte à Nice, après lui avoir envoyé un dernier et symbolique présent : un laurier grimpant de pleine terre, qui ne craint point l'hiver, un laurier « éternel » comme la gloire, et dont la fleur est rouge, — rouge comme le sang d'un cœur.

Mais, bah! l'été rayonne, en ce mois de juin, sur Paris : Hortense Allart est arrivée de Rome : René court les guinguettes avec elle; la marquise de Vichet est, enfin, accourue de son Vivarais : René s'enchante de connaître son inconnue; elle a cinquante ans, mais elle est encore belle; à ses pieds il déplore que tous deux se soient rejoints trop tard. Et il goûte cependant la renaissante illusion (2)...

Plus tard seulement, rendu par l'échec définitif de sa politique, aux soucis de la solitude et de l'argent, il reporte sa pensée vers le vieux M. Le Moine, dont le dévouement lui épargna de si nombreux tracas.

C'est au printemps de 1833. Il a connu, en 1831, une situation voisine de la ruine; il se débat parmi des difficultés financières sans cesse renouvelées; il n'est plus rien qu'une sorte d'exilé grandiloquent, exilé du pouvoir, exilé de sa propre gloire; l'incertitude de son sort, l'incertitude plus grande encore du sort de la chère, — de la trop chère! — Infirmerie,

(1) Paris, le 4 juillet 1829.

(2) Voir : Gabriel Faure, *Les Amours de Chateaubriand et de Mme de Vichet*, 1921.

rejettent Mme de Chateaubriand à ses mauvaises humeurs de 1824 et de 1826; elle ne parle plus de s'en aller, au diable ou à Dieu; mais elle emplit les pièces de ses lamentations, de ses imprécations, de ses malédictions. C'est alors que Chateaubriand se rappelle avec reconnaissance l'ami légué par la douce Pauline de Beaumont, qui, en des heures critiques, l'aida à maintenir la paix à son foyer. Il sort dans la rue d'Enfer; quelques pas, et le voilà dans le cimetière neuf tout voisin, — le cimetière Montparnasse d'aujourd'hui, — où M. le Moine est enterré; il lui rend là quelques-unes des visites quotidiennes qu'il en a si longtemps reçues. Et rentré, il inscrit un soir, dans le cahier ouvert de ses *Mémoires* : « Je parcours souvent ce cimetière, moins vieux que moi, où les vers qui rongent les morts ne sont pas encore morts... Dans cet exil nouveau, j'ai déjà d'anciens amis. M. Le Moine y repose. Secrétaire de M. de Montmorin, il m'avait été légué par Mme de Beaumont. Il m'apportait presque tous les soirs, quand j'étais à Paris, la simple conversation qui me plaît tant quand elle s'unit à la bonté du cœur et à la sûreté du caractère. Mon esprit, fatigué et malade, se délasse avec un esprit sain et reposé. J'ai laissé les cendres de la noble patronne de M. Le Moine au bord du Tibre... » C'est tout; malgré l'harmonieuse noblesse des phrases, on jugera que c'est trop peu. Les services rendus pendant quinze ans méritaient davantage; ils valaient mieux que cette mention trop hautaine, trop succincte et trop brève. Mais l'égoïsme a sa fausse pudeur.

Et dans ces années-là, dépourvu du soutien des vieilles amitiés, portant au cou le carcan chaque jour un peu plus resserré de ses dettes, soutenu seulement sur la route par les deux passions rivales, mais apaisées, de sa femme et de Mme Récamier, inquiet, morose et seul, M. de Chateaubriand vivait face à face avec sa gloire; il s'enfonçait de plus en plus dans ces régions arides où cesse l'enchantement des apparences, où le soleil des songes pâlit, où la musique des mots décroît, où l'ombre qu'on traînait sur ses pas, soudain on la voit devant eux qui vous guette, — où il allait être contraint de ne plus demander qu'à lui-même tout réconfort, et toute consolation.

MAURICE LEVAILLANT.

CHOSES VUES

L'ÉCOLE

SOUS LE RÉGIME BOLCHÉVISTE

LE BOUQUET ARISTOCRATIQUE MÊLÉ AU BOUQUET PLÉBEIEN

Ceux qui, maîtres ou élèves, fréquentent nos lycées et collèges, en France, savent-ils ce qu'est la vie dans les écoles similaires de la Russie depuis l'établissement du régime bolchéviste ? J'ai vécu dans ce milieu et je veux relater ici quelques souvenirs qui pourront intéresser nos universitaires.

Qu'ils sont à plaindre, les enfants qui n'ont pas de famille, ou envers qui la famille ne fait pas son devoir! Tout le monde le comprend, et cependant c'est dans cette triste situation que le Gouvernement communiste de Russie met obligatoirement toute la jeunesse de son pays sans aucune exception. Dès l'âge de sept ans, il arrache les enfants du sein de leur famille pour les élever à sa façon, les mères les gâtant trop, à son avis. Et ces pauvres êtres sont entassés, garçons et filles ensemble, dans des salles devenues trop étroites, pour y subir le dressage bolchéviste.

C'était beau autrefois de dire : « rendez la vie douce aux enfants; faites-leur le nid chaud et austère en même temps; soyez bons et sévères, pour en être aimés et respectés. » Hélas, la jeunesse bolchévisée ne connaît plus de nid chaud, de bonté, d'amour de la famille : on n'élève plus les enfants que pour les préparer à combattre plus tard les nations civilisées. Ainsi en ont décidé Lénine, Trotski et consorts.

Dès l'année 1918, le *camarade* Poletaev, chef de la chancellerie de l'Instruction publique, anciennement professeur d'histoire dans un lycée de garçons, et maintenant communiste acharné, voulut réformer *le joli bouquet aristocratique*, — c'est ainsi qu'il désignait les jeunes filles de l'institut Saint-Paul, et des instituts Xenia et Catherine II, — pour en faire un bouquet plus plébéien.

A cet effet, il résolut de mêler, dans chaque institut, les enfants de l'aristocratie, garçons et filles, avec les enfants, garçons et filles également, de *l'arestantskaïa rota*, c'est-à-dire les enfants de malfaiteurs de droit commun, détenus dans les prisons.

En août 1918, le commissaire de l'Instruction publique Lounatcharski m'avait nommée professeur de langue française au lycée, dit *École prolétarienne du travail*, récemment installé dans l'ancien séminaire Saint-Isidore. Dans une de mes classes, des jeunes filles de la noblesse, de dix-sept à vingt ans, étaient assises sur les mêmes bancs que des jeunes gens de même âge sortis du corps des cadets ou du corps des pages, tous de bonne famille.

LE FEU DE LA NOUVELLE JEUNESSE

Mais, dans les classes inférieures, mélange complet; le bouquet plébéien dominait et avait une manière toute particulière de manifester ses sentiments bolchévistes : on voyait de jeunes bandits de sept à neuf ans courir dans les corridors, armés de couteaux, brandissant des bûches enflammées et poussant des cris sauvages. Ce n'étaient pas seulement des jeux d'enfants, et le fait suivant montre que ces bolchévistes en herbe ne le cédaient en rien à leurs aînés dans leurs manifestations terroristes.

Un jour, arrivant à neuf heures pour faire ma classe, je fus étonnée de voir aux jeunes filles des figures pâles et tirées, et de constater qu'aucune d'elles ne paraissait suivre la leçon comme de coutume. Je demandai l'explication de ce trouble général, et voici ce qu'une élève me raconta.

Au milieu de la nuit précédente, jeunes filles et sous-maîtresses avaient été brusquement réveillées par une épaisse fumée qui envahissait leur dortoir; la porte brûlait et les flammes commençaient à gagner. Il leur fallut briser les fenêtres calfeutrées

pour appeler au secours; notez qu'on était au mois d'octobre, qu'il y avait déjà de la neige et de la glace. On parvint enfin à maîtriser le feu; mais l'émotion fut si grande parmi les jeunes filles que plusieurs tombèrent malades.

L'incendie avait été allumé par les jeunes vauriens des classes inférieures, gamins de sept à dix ans, *le bouquet de l'arestantskaïa rota,* qui avait voulu s'offrir le plaisir de rôtir les jeunes filles de la classe supérieure. Ils avaient, pour arriver à leurs fins, forcé les armoires de la lingerie, enlevé une quantité de linge et de vêtements qu'ils avaient mis en tas devant la porte du dortoir, arrosés de pétrole, et allumés comme un feu de joie. Cambriolage et incendie, voilà les amusements de la nouvelle jeunesse des instituts modernisés par les soviets.

Les malheureuses jeunes filles furent forcées d'être en classe à l'heure habituelle, comme si rien ne s'était passé d'extraordinaire. Pendant trois nuits de suite, ni elles, ni les sous-maîtresses n'osèrent se déshabiller, et elles veillèrent à tour de rôle. Le méfait fut immédiatement rapporté à Poletaev, mais ce fut seulement au bout de huit jours que les principaux coupables furent exclus de l'établissement.

Un autre jour, un nouvel incident troubla ma classe. Je venais de m'installer à ma chaire, lorsque la porte s'ouvrit brusquement, et une brique arrachée par un de nos apprentis bolchévistes au carrelage d'un corridor, vola à travers la classe, à quelques pouces de ma tête, dans la direction de la fenêtre. Sans laisser paraître aucune émotion, je me levai, et descendis tranquillement en continuant mon explication sur le participe passé. Les élèves murmuraient d'indignation contre cette brutalité; je me bornai à leur dire, du ton le plus calme : « Pourquoi vous effrayez-vous, pourquoi vous étonnez-vous? Vous savez bien que nous sommes maintenant sous le régime bolchéviste : alors, il faut s'attendre à tout. »

Ces jeunes garçons avaient vraiment des allures peu rassurantes : ils portaient tous un petit poignard dans une gaine attachée à leur ceinture. Ils avaient aussi de petits revolvers qu'ils prenaient plaisir à faire partir dans la direction de leurs compagnes et surtout des professeurs; c'étaient des pétarades continuelles; il ne manquait que les balles.

Quand ils étaient las de ce genre de vacarme, ils en pratiquaient un autre. Les bâtiments qui composaient l'ancien

séminaire Saint-Isidore contenaient alors une quantité prodigieuse de pianos; il y en avait dans les salles, dans les corridors, partout, peut-être une centaine. Ce n'est pas que l'étude de la musique eût rendu nécessaire cette affluence de pianos; mais le Gouvernement, pour mettre en pratique les théories communistes, en avait réquisitionné un grand nombre et en avait mis dans toutes les écoles, à profusion, afin de donner aux enfants du peuple la possibilité de cultiver, eux aussi, les arts d'agrément. Ceux-ci en profitaient à leur manière en frappant sur les claviers à coups de poing; quelques-uns même s'asseyaient sur les pianos et plaquaient des accords à coups de pieds, pour accompagner leurs vociférations.

Bien entendu, il ne fallait pas songer à maintenir une discipline quelconque; les enfants avaient entendu dire qu'on vivait sous le régime de la liberté : ils en abusaient. Je trouvai cependant le moyen de les calmer et de faire cesser le martyre des pianos dans le voisinage de ma classe. Je me mis à jouer sur l'un des magnifiques pianos à queue une mélodie russe, celle des *Haleurs de la Volga*, belle et mélancolique. Aussitôt, tous les tapageurs se turent : ils écoutaient avec attention, presque religieusement. Je continuai pendant une demi-heure. Voyant que j'avais trouvé le bon moyen, je leur promis de leur jouer tous les jours quelque chose, à la condition que le silence serait absolu et qu'ils respecteraient les pianos de ce corridor. Ils furent fidèles à ce traité jusqu'à la fin de l'année scolaire. Orphée avait charmé les bêtes féroces avec sa lyre; mon piano opérait de même sur les jeunes bolchévistes.

LE BOUQUET PERD SA FLEUR

Le mélange des élèves des deux sexes sur les mêmes bancs est une idée des bolchévistes; elle n'aurait jamais germé dans le cerveau des éducateurs de l'ancien régime.

J'ai vu dans les classes supérieures, les grands jeunes gens se sentir parfois gênés à côté des jeunes filles. Autrefois, dans les familles, ils aimaient à parader, à briller devant elles; mais ici, à l'école, il arrivait plus d'une fois que l'un d'eux eût à rougir en classe devant ses jeunes voisines dont le sourire moqueur accueillait une réponse ignorante. Par malheur, il arrivait aussi, — et c'était inévitable, — que de part et d'autre on s'habi-

tuât avec trop de facilité à ce mélange, dont le danger est évident. J'en ai vu des exemples qui ne sont que trop probants, dans la classe dite pédagogique, celle qui termine l'enseignement secondaire.

Une des élèves, qui se faisait surtout remarquer par sa paresse et la liberté de ses allures avec les jeunes gens, manquait souvent les classes pour cause d'indisposition; elle finit par ne plus venir. A la conférence des professeurs, j'appris qu'elle était enceinte; et, comme elle était interne, le directeur nous informa qu'il l'avait consignée à l'hôpital situé dans une aile de l'institut, en donnant pour prétexte qu'elle était atteinte d'une maladie contagieuse. Mais cette ruse administrative était bien inutile, car la jeune imprudente ne se faisait pas faute de se montrer dans les corridors où elle rencontrait ses compagnes.

Cette même année, j'ai eu connaissance de plusieurs autres cas semblables, que j'aurais ignorés si je n'avais pas été dans l'établissement, car l'administration les cachait soigneusement, et les journaux n'osaient pas en parler.

Le lecteur peut s'étonner de la divergence des récits et appréciations rapportés de Russie par divers témoins depuis la guerre. Un peu de réflexion lui fera comprendre pourquoi les uns, délégués à titres divers, ou envoyés spéciaux de journaux, et connus comme tels dès leur arrivée, n'ont vu que ce qu'on leur a laissé voir; tandis que les autres, installés depuis longtemps dans le pays, mêlés à sa vie par profession, ont pu voir chaque jour, pendant des mois et des années, ce que ne pouvaient voir en quelques semaines des informateurs de passage, parfois guidés par l'esprit de parti. De telles visites rappellent un peu trop celle du *Revisor* de l'illustre Gogol.

Pour moi, ce que je raconte, je l'ai vu, dans l'exercice de mes fonctions. Je n'ai pas, comme certains délégués trop connus, demandé qu'on me fasse visiter des lycées pour en rendre compte à tel parti ou comité; j'étais déjà dans la place : en 1917, j'étais attachée à un lycée, et je faisais aussi des cours dans deux autres; rien ne pouvait m'échapper.

LE VOILA L'ENSEIGNEMENT UNIQUE

Si je jette un regard en arrière, je me rappelle la première année vécue par moi dans la Russie des Romanov, puis la der-

nière, vécue dans ce même pays sous le régime soviétique. La vieillesse, je l'ai vue disparaître à la fin de 1917 ; j'ai vu, dans les rues de Pétrograde, les vieux fonctionnaires, les vieux généraux, les prêtres, entraînés, les mains attachées. La jeunesse nouvelle, j'ai vu son aurore, quelle aurore!

Je connaissais cette jeunesse russe depuis mes débuts de professeur dans ce pays jadis riche, hospitalier. Elle était pleine d'enthousiasme pour la France et la civilisation moderne, avant l'arrivée de Lénine et Trotski, précurseurs de l'écroulement général. J'avais fréquenté les établissements d'enseignement secondaire où régnaient une discipline et un ordre parfaits, où, à côté de la science, la religion occupait la première place, où la jeunesse avait un idéal. Le régime des Romanov a été coupable de beaucoup d'erreurs, de faiblesses et d'injustices; tout le monde le sait. Mais le régime soviétique, qu'a-t-il fait de la jeunesse? Il s'est attaché à détruire en elle tout ce qui pouvait subsister de l'ancienne formation, pour la couler dans son nouveau moule. Quel est le résultat?

Dans le peuple, la jeunesse n'a plus qu'un but : le gain, pour manger d'abord, puis pour s'enrichir. Les enfants eux-mêmes, oui, les enfants sont occupés à trafiquer : ils ne jouent plus, ils achètent et ils vendent : ce sont de petits marchands opérant pour leur propre compte. J'en ai vu qui, du jour au lendemain, s'étaient faits brocanteurs, bouquinistes, marchands de chiffons ou de vieilles nippes, camelots, spéculateurs sous toutes les formes. J'en ai vu qui s'étaient enrichis, en peu de temps, par des moyens plus ou moins honnêtes : ils portaient des bagues en or avec brillants, tout en continuant leur trafic.

Les familles russes ont toutes de nombreux enfants, souvent une douzaine et plus. On voyait autrefois ces enfants jouer dans les vastes cours des maisons, car toutes les maisons de Pétrograde ont de vastes cours. Maintenant ces cours sont vides et silencieuses : les enfants, sauf les tout petits, sont partis trafiquer au coin des rues ou sur les marchés.

Les chefs du mouvement bolchéviste sont presque tous juifs; aussi, la haine religieuse se mêle à toutes leurs actions. Ils se sont attaqués à la religion chrétienne afin de pouvoir plus aisément façonner à leur gré la jeunesse, car c'est sur la jeunesse qu'ils s'appuient. Il en résulte que, parmi cette jeunesse bol-

chévisée, tout sentiment honnête a disparu ; elle est contaminée par le mensonge, l'espionnage, la délation pour le lucre.

La religion était, chez les Russes, un besoin individuel et social. Élevés, jusqu'en 1917, dans le respect du culte ancestral, ils ne peuvent pas tous se résigner à s'en passer. Nombreux sont, parmi eux, ceux qui éprouvent encore le besoin de lire l'Évangile, qui les réconforte dans leur pénible existence. Mais les autorités bolchévistes ne permettent pas cette lecture aux écoliers, qu'elles entendent modeler à leur façon.

J'en ai vu un exemple à l'Institut Saint-Isidore, transformé en école prolétarienne. Une jeune fille noble, M[lle] Marie de R., dont le père, officier supérieur, avait trouvé une mort glorieuse à l'assaut de Przemysl, et dont la mère était morte de souffrances et de chagrin, avait découvert, dans un tas de bouquins mis au rebut, un Nouveau Testament et l'avait emporté au dortoir en cachette pour calmer sa jeune âme par la lecture des paroles du Christ. Elle fut punie cruellement, consignée et privée de nourriture : cela à une époque où les élèves ne recevaient déjà que la ration de famine. Elle était déjà faible de santé : elle tomba malade et mourut au bout de peu de jours. Quant à la sous-maîtresse, responsable de la discipline du dortoir, elle fut révoquée. C'est ainsi que ce régime odieux exerce sa tyrannie, jusque sur la pensée et les sentiments intimes des enfants forcés de subir son enseignement.

Il y avait, dans cet ancien séminaire, une grande chapelle. On l'avait transformée en salle de foot-ball, se contentant de recouvrir l'iconostase d'une grosse toile sur laquelle les élèves faisaient rebondir leurs ballons, sans souci des riches icones qui s'abritaient derrière elle.

***

Pour donner une idée exacte de la nouvelle pédagogie, je ne puis mieux faire que d'indiquer ici quelques-unes des décisions qui furent prises en ma présence à la première conférence des professeurs au début de l'année scolaire.

Tous les élèves, garçons et filles, mélangés sur les mêmes bancs, recevront un enseignement uniforme.

Adoption de la nouvelle orthographe.

Le système de notes est changé. Au lieu de notes graduées selon le mérite, on n'a plus à choisir qu'entre deux notes :

suffisant, ou *insuffisant*. D'où il résulte que beaucoup de professeurs, par crainte de représailles de la part des élèves, n'osent appliquer cette dernière note, trop souvent méritée.

Les livres de classe devront être rédigés d'après les nouvelles théories révolutionnaires.

L'enseignement littéraire et scientifique est continué, en principe, avec l'ancien personnel; mais on ne lui accorde qu'un temps très restreint.

Comme langue vivante, seul l'allemand est obligatoire.

En ce qui concerne les langues mortes, latin et grec, et en général tout ce que l'on comprend sous le nom d'humanités, suppression complète.

Grande importance attribuée aux travaux manuels : les élèves, garçons et filles, sont tenus d'apprendre la menuiserie, la peinture en bâtiments, et à confectionner des chaussures. (J'en possède encore une paire, qui me fut offerte par les élèves nobles de ma classe qui y avaient collaboré.)

Les arts d'agrément sont obligatoires. Ainsi s'explique la réquisition des pianos par le Gouvernement.

Quant à l'art culinaire, il n'est pas prévu au programme; peut-être aurait-il été trop difficile, en ce temps de famine, de procurer les ingrédients indispensables à ce genre d'enseignement; surtout les mets préparés auraient été *réquisitionnés* pour les commissaires... *sic vos, non vobis*... La cruauté ne fut pas poussée jusque-là.

La déclamation figure au programme, bien que les élèves ne sachent plus écrire correctement leur langue maternelle. Pareillement, la danse et les figures de ballet, enseignées par des danseuses du corps de ballet de l'Opéra. Ces « professeurs » font officiellement partie du personnel enseignant, et, à ce titre, comme leurs collègues des lettres et des sciences, reçoivent chaque jour une ration de vivres au lycée.

Plusieurs fois par semaine, les élèves, garçons et filles, iront sur la place publique faire des exercices militaires, avec fusil et cartouchière, sous le commandement de sous-officiers. (Ce genre d'exercice, qui est une nouveauté pour les jeunes filles, est un de ceux qui plaisent le plus à certaines d'entre elles, qui affectent des airs guerriers.)

Enfin pour achever le nivellement des conditions sociales, les élèves doivent, à tour de rôle, laver les parquets, apporter

des bûches de la cave, allumer des poêles, et autres corvées... On voit le temps qui reste pour les études.

* * *

Les professeurs qui, pour la plupart, ont servi sous l'ancien régime et ont été formés d'après les anciens principes, ne se soumettent à ce nouveau régime que contraints et forcés; le Gouvernement le sait; aussi les considère-t-il comme des ennemis et leur témoigne-t-il une parfaite méfiance. Mais il a besoin d'eux, et il les conserve, le nombre en étant devenu insuffisant par suite de la guerre et de la révolution.

D'enseignement moral il ne saurait plus être question : la propagande en faveur du régime communiste en tient lieu.

Quant à la discipline, que peut-elle devenir dans ces écoles? Elle est mise en échec par l'organisation soviétique implantée jusque parmi les élèves qui, à l'instar des soldats et de toutes les autres corporations, tiennent leur soviet dans chaque lycée, et ont leur club, magnifiquement installé, et meublé avec les meubles enlevés aux palais impériaux et même aux particuliers. (Je peux en témoigner, puisque toute mon installation a été « réquisitionnée » par les agents du nouveau Gouvernement.)

Voici un échantillon d'une de ces étranges conférences pédagogiques où se discutent les plus graves questions de discipline.

L'assemblée se compose du directeur, président, de son adjoint, de trois secrétaires, des professeurs, et d'une délégation du soviet des élèves, comprenant deux garçons et une jeune fille qui siègent à côté de la table au tapis vert, autour de laquelle sont assis les professeurs, pour contrôler toutes les décisions et en rendre compte à leurs camarades.

Une élève, d'origine prolétarienne, s'était permis deux fois de suite des réponses grossières, véritables provocations à l'adresse de son professeur, ancien avocat, qui faisait au lycée le cours de droit. La femme de celui-ci, personne très estimée, docteur en médecine, chargée du cours d'anatomie, avait subi des avanies semblables de la même élève, qui la haïssait, lui trouvant, à son gré, un air trop aristocratique. C'est sur ce cas d'indiscipline aggravé par la récidive que s'ouvre une longue discussion.

Le directeur, gêné par la présence de la jeune délégation, n'ose pas sévir; le débat traîne sans aboutir. Le professeur de

droit, qui prévoyait cette inertie administrative et qui connaissait ma franchise, m'avait priée de dire mon opinion.

Je demandai donc la parole, et, à la stupéfaction de tous, surtout des délégués élèves, je dis à haute et intelligible voix :

— Si on hésite à donner la suite qu'elle comporte à une plainte aussi légitime, j'en référerai demain au ministre Lounatcharski, au Palais d'hiver, où je suis convoquée, pour l'examen de ma méthode anglo-russe; c'est lui qui décidera.

L'effet fut immédiat : l'expulsion de l'élève coupable fut prononcée séance tenante. Sans mon intervention, l'autorité était prête à s'incliner devant le jeune soviet.

Si la discipline disparaît des lycées, le respect de l'autorité ne souffre pas moins à l'intérieur de la famille; des enfants, qui jadis eussent été des mieux élevés, prennent petit à petit les allures les plus grossières.

Voici, à titre d'exemple, un fait raconté à une de mes collègues par une mère désolée.

Sa fille, nouvellement imbue des idées égalitaires et libertaires, lui avait crié sur un ton impératif et brutal : « Marie, passe-moi mes bottes. Et plus vite que ça ! » La mère, stupéfaite, lui demanda si elle était folle; mais elle, sans se troubler : « Papa t'appelle Marie; j'ai le droit d'en faire autant; nous sommes tous égaux. Passe-moi mes bottes, te dis-je. »

Plusieurs cas semblables m'ont été cités par des témoins indignés.

Voilà ce que sont devenus les enfants russes, ceux qui, jadis, grands ou petits, garçons ou filles, donnaient à leurs mères des noms si tendres, si caressants, qu'ils prononçaient avec leur intonation musicale, comme *ma*motchka (petite mère); *mi*lenkaïa (chérie); *dou*chenka (ma petite âme); go*lou*botchka (petite colombe).

Aujourd'hui : « Marie, passe-moi mes bottes ! »

ÉMILIE VERNEAUX.

SAINTE-CROIX D'ORLÉANS

LE GOTHIQUE DES CLASSIQUES (1)

Sainte-Croix d'Orléans est un monument méconnu. On lui reproche de n'être qu'une réfection moderne, du vieux neuf. Un jeune érudit, M. le chanoine Chenesseau, a entrepris de démontrer l'absurdité de ce préjugé. Il a consacré à cette église, si injustement décriée, une étude pleine de zèle, de savoir et de goût, véritable modèle de critique à laquelle l'Académie française vient de décerner un de ses grands prix. Désormais la cause est entendue. Il en est de cette cathédrale comme de ces prétendues laides qui récompensent ceux qui les aiment et tiennent plus que leurs promesses. On devra tenir Sainte-Croix pour un des édifices les plus précieux qu'il y ait en France.

Sainte-Croix, on le sait, a été construite tout entière aux XVIIe et XVIIIe siècles. C'est l'œuvre de la Maison de Bourbon, œuvre qui a duré autant qu'elle, et qui l'a occupée pendant ses deux cents ans de règne : commencée sous Henri IV, elle ne fut achevée que sous Charles X, à la veille des journées de Juillet, qui devaient emporter l'ancienne monarchie. Cet ouvrage de sept rois mesure exactement la vie de la dernière et de la plus illustre des « races » capétiennes. Or, en voici le grand intérêt. On répète que l'époque classique n'a rien compris au Moyen-âge. Les uns lui en font un crime, les autres un mérite, selon qu'ils considèrent l'antiquité romaine, ou au contraire l'esprit gothique, comme la source de notre génie. Je ne puis entrer ici dans cette controverse. Mais voici qui peut mettre les

(1) *Sainte-Croix d'Orléans, histoire d'une cathédrale gothique réédifiée par les Bourbons*, 1599-1829, par l'abbé Georges Chenesseau, docteur ès lettres. 2 vol. gr. in-4° et album, à Paris, Ed. Champion édit. 1921.

deux partis d'accord : la cathédrale d'Orléans, bâtie entièrement à l'époque classique, est une cathédrale gothique, comme celles qui furent construites en France au temps de Louis VII et de saint Louis. Elle porte au centre de ses roses le soleil de Louis XIV. Tous les architectes du grand siècle, les Martellange et les de Brosse, Hardouin Mansart, de Cotte et le vieux Gabriel, ont pris part à la construction. Un tel fait est bien de nature à mériter l'attention. La cathédrale d'Orléans, bâtie gothique par des classiques, devient la pièce capitale d'un procès qui domine l'histoire du goût. Nous en avons sous les yeux, grâce à M. Chenesseau, tous les éléments. On y suit, à travers deux siècles, les nuances successives par lesquelles a passé en France, de la Renaissance au romantisme, le sentiment du Moyen-âge. En un mot, c'est tout le problème de la tradition gothique, à l'époque de Louis XIV et de Louis XV, qui se pose à l'occasion de ce monument singulier. Mais il faut dire pourquoi tout se passa ainsi. Voici les faits.

Le 24 mars 1568, la cathédrale d'Orléans, à peine debout depuis un demi-siècle (encore y manquait-il la façade et les tours), fut détruite par les Huguenots qui tenaient alors la ville. Sur la croisée des nefs s'élevait, depuis 1511, une immense tour-lanterne, comme celle de Bayeux, qui donnait à sa vaste silhouette cet aspect aigu, pyramidal, qu'affectionnait le XVIe siècle. Rabelais avait consacré à cette flèche une phrase de *Pantagruel*. Les vandales, excités, dit-on, par Théodore de Bèze, profitèrent de l'absence de leur chef, le prince de Condé, plus sage que ses troupes; ils minèrent les maîtresses piles qui soutenaient la croisée; la tour s'abattit d'un seul coup, comme un arbre coupé au pied, et écrasa l'immense édifice dans sa ruine. Il ne resta debout, avec quelques piliers, qui marquaient sur le sol le plan de l'édifice, que deux morceaux situés aux deux extrémités, à égale distance du foyer de l'explosion : le mur du chevet, entourant les chapelles rayonnantes, qui dataient du XIIIe siècle, et deux travées de la nef, construites au XVIe siècle, et qui subsistaient seules, pendantes et ruineuses, comme l'arche d'un pont suspendu sur le vide.

Ce sacrilège fit horreur. La cathédrale d'Orléans était un des sanctuaires fameux de la chrétienté : seule église des Gaules, elle était placée sous le vocable de la croix. Le plan en avait été révélé à saint Euverte d'une manière miraculeuse : une couche

de neige, étendue à terre comme une toison, marquait le dessin des fondations. Le jour de la consécration, une main, sortant des nuages, fit le geste de bénir. Orléans ne se consolait pas de la perte d'une église célébrée par tant de prodiges. Henri IV, devenu roi, résolut de la lui rendre dans sa première gloire. C'était un acte politique d'une très grande portée : en effaçant les traces de l'attentat commis par ses anciens coreligionnaires, il donnait une marque éclatante de sa conversion. Il scellait le pacte qui l'unissait à la religion du plus grand nombre de ses sujets. Le grand pacificateur relevait ainsi les ruines morales faites par les guerres intestines. Il obtint du Pape un jubilé qui fut célébré avec un immense concours de peuple et qui eut pour la France d'alors la valeur d'une sorte de Concordat. L'affaire de la restauration de Sainte-Croix d'Orléans devenait ainsi, à l'égal de l'édit de Nantes, le manifeste de la charte religieuse de la France. Une église qui a eu l'honneur d'être associée à la victoire de Jeanne d'Arc et à la politique nationale de Henri IV, mérite une place à part parmi les monuments illustres de notre histoire. La première pierre fut posée le mercredi saint, 18 avril 1601, par le Roi et la reine, Marie de Médicis, alors enceinte du Dauphin.

On s'empressa aussitôt de relever le « grand corps, » c'est-à-dire la carcasse du vaisseau, comprenant la nef, le chœur et la croisée du transept. Ce travail fut exécuté avec une célérité inouïe : en une vingtaine d'années, tout était terminé. Pour les Orléanais, il ne pouvait s'agir que de restituer leur église telle que les plus vieux d'entre eux l'avaient connue. Ils s'acquittèrent de la tâche avec autant de zèle que de fidélité. J'ai dit qu'il subsistait, après la catastrophe, les deux dernières travées de la nef; c'est ce modèle qu'on se contenta de reproduire dans toute l'église. La nef de Sainte-Croix n'est donc pas un pastiche du XVIIe siècle, c'est une nef du XVe siècle refaite sous la régence de Marie de Médicis. L'art gothique avait mis longtemps à s'acclimater sur la Loire; mais, par un phénomène inverse, il s'y conserva mieux qu'ailleurs. Au début du XVIIe siècle, un certain Pierre Levesville, originaire d'Orléans, était appelé dans le Languedoc, pour y voûter les cathédrales d'Auch et de Toulouse. D'ailleurs, ce gothique tardif, tel qu'il se développa après la guerre de Cent ans, est plein de charme; loin d'être, comme on le dit, un art de décadence, c'est un renouveau et une époque

de perfection. Cet art évolué, assagi, qui a profité de trois siècles d'expériences, a donné des chefs-d'œuvre comme Notre-Dame de Cléry, et c'est Cléry qu'on retrouve dans la cathédrale d'Orléans, jusque dans les élégances les plus rares de sa construction, telles que les claires-voies qui ajourent les retombées des voûtes du chœur. De pareilles audaces supposent la persistance d'une école pour laquelle il n'y avait pas de difficultés d'exécution. La même virtuosité se remarque dans les contreforts et dans le système des arcs-boutants, peut-être les plus parfaits qui aient été conçus. En deux mots, le vaisseau et le chevet de Sainte-Croix sont, en dépit de leur date, le plus bel exemple subsistant de l'architecture du XV[e] siècle; toute la tradition des vieux maîtres, leurs savantes pratiques de coupe et d'appareil, leurs méthodes de construction s'étaient conservées intactes après un siècle de Renaissance. Seule la décoration s'était perdue en route; on ne savait plus sculpter la chicorée ou le chardon, pas plus qu'on ne savait colorer un vitrail. Le maçon avait tout sauvé de son ancien métier, le verrier avait oublié le sien, et le sculpteur en avait appris un nouveau; sa gêne se trahit dès qu'il s'agit d'autre chose que de la feuille d'acanthe.

Tout ce remarquable ensemble était achevé en 1623. Jusque-là, il ne s'était agi en somme que d'une copie. Il n'en alla plus de même lorsqu'on aborda les façades des transepts. Ici, on n'avait plus de modèle. L'ancienne cathédrale se terminait, aux deux bouts de ses croisillons, par des bâtisses romanes vermoulues et hors de proportion avec le corps de l'édifice; cette disparate se répétait devant la grande nef, qui finissait en queue de poisson par deux vieilles tours mesquines. Il est visible qu'à ce moment le bureau des notables chargés de la conduite de l'œuvre éprouva de grandes perplexités. Les idées de la Renaissance avaient fait de grands progrès; aucun projet de façade n'avait été retrouvé dans les archives de la cathédrale. Par quoi allait-on remplacer la vermine de vieilleries romanes qui en déshonorait l'entrée? Les premiers architectes de Paris furent consultés; de Brosse et du Cerceau soumirent un dessin classique : c'était une variante de la façade de Saint-Gervais, alors dans toute sa nouveauté. Ce dessin ne réussit pas à réunir tous les suffrages. On décida de recourir à l'arbitrage de Le Mercier, l'homme de Richelieu et l'auteur de la belle église de la Sorbonne. Celui-ci se prononça pour le P. Mar-

tellange, qui fut expressément chargé de faire un dessin « à la gothique. » Il est bien curieux de voir le savant Jésuite, l'auteur de Saint-Paul-Saint-Louis, et l'un des esprits éminents de cet ordre qui opéra la fusion de l'humanisme et de la foi romaine, tracer un programme de décor à la vieille mode française. Il sentait qu'une façade jésuite irait mal à un monument du Moyen-âge. Il comprit qu'il fallait en respecter l'unité. Le gothique du bon Père est d'ailleurs d'une grande fantaisie; l'auteur était loin de se douter de la vraie nature de cet art et de ses origines réelles. Il est allé prendre son modèle où tout le monde s'inspirait alors, en Italie : il emprunte sa composition au gothique très dégénéré de la cathédrale de Milan. Nul ne soupçonnait alors que nous eussions chez nous de meilleurs exemples à suivre. Ce morceau n'est plus guère que le reflet d'un reflet, mais il faut avouer que c'est un reflet aimable.

La même question se posa d'une manière plus aiguë, une soixantaine d'années plus tard, lorsqu'on en arriva à la grande façade. Cette partie de l'édifice avait été laissée en blanc par l'architecte du xve siècle. C'était la coutume à cette époque, que chaque génération ne s'occupât, en quelque sorte, que de la « tranche » des travaux qu'elle avait à exécuter, en tenant compte des ressources momentanées de l'œuvre. Personne n'aurait songé à assujettir ses petits-neveux à l'exécution d'un programme qui dépassait les limites permises à la vie humaine. C'est ainsi que nos cathédrales s'étaient développées sans aucune préoccupation de l'unité de style, chacune de leurs parties signée de l'esprit de son temps, chacune avouant son âge, et comptant, si je puis dire, sur un air de famille pour harmoniser ensemble les nuances des siècles.

Au contraire, vers 1705, au moment où se posa la question de la grande façade, toutes les traditions gothiques avaient achevé de mourir en France. L'art classique régnait en maître. On pouvait parfaitement s'attendre à ce que la façade d'Orléans fût conçue dans ce style, comme venait d'être construite celle de la magnifique cathédrale de Châlons, d'autant que Louis XIV s'intéressait vivement à l'œuvre de Sainte-Croix. Il y avait déjà mis son empreinte : le plus beau des portraits connus de Louis XIV est assurément le masque sublime, daté de l'année de la paix de Nimègue, qui forme le centre de la rose du transept. Admirable symbole de la devise : *Dieu et le Roi!*

On n'a pas assez remarqué qu'après l'achèvement de Versailles, les derniers travaux de Louis XIV ont été principalement des œuvres religieuses ; la construction des Invalides, de la chapelle de Versailles, la décoration du chœur de Notre-Dame, chef-d'œuvre de Boffrand et de Robert de Cotte, mis en pièces par Viollet-le-Duc. Sainte-Croix d'Orléans, qui représentait le vœu d'Henri IV, tenait au cœur du roi, qui venait de répudier l'édit de Nantes. Les merveilleuses boiseries du chœur, qui furent exécutées alors sur les dessins de Gabriel, par l'ébéniste Degoullons, témoignent de sa sollicitude. Cette œuvre, l'exemple le plus parfait de décoration classique que nous ayons en France, se trouve reléguée, depuis la Révolution, dans la chapelle de l'ancien séminaire, aujourd'hui désaffectée, où elle demeure inutile et quasi inconnue. Il appartient au Gouvernement de rendre à la cathédrale ce décor fait pour elle, et qui manque à sa gloire.

C'est peu après l'achèvement de ces boiseries, que la question du grand portail fut évoquée devant le Roi. Il existait déjà un plan, et ce plan devait être un « parallèle de Saint-Pierre de Rome ; » la façade colossale de Maderna et du Bernin n'avait pas été jugée de trop pour l'église du vœu royal. Les travaux étaient commencés. Mais quelques personnes, appuyées par le nouvel évêque, Fleuriau d'Armenonville, combattaient ce projet, comme « *informe* (non conforme) à la susdite église. » Elles soutenaient que la cathédrale devait être construite d'un bout à l'autre dans le même style. L'affaire fut soumise au Roi, qui trancha le débat avec son bon sens ordinaire. Par trois arrêts successifs, du 6 septembre 1707 et des 27 mars et 26 novembre 1708, Louis XIV décida qu'il fallait rejeter « le dessein projeté d'une façade moderne, » et confia au sieur de Cotte le soin d'en préparer un autre « suivant l'ordre gothique. »

Rien n'est plus curieux que de voir Louis XIV prendre parti dans une affaire de ce genre, et se prononcer, lui, le Roi de la monarchie classique, pour ce qui devait lui être le plus étranger, pour l'architecture du Moyen-âge. Il est probable qu'il en décidait par des raisons de goût ; un monument devait être complet ; il devait être achevé dans le style de l'ensemble. Notez qu'il venait de commander, dans le style moderne le plus exquis, les boiseries du chœur ; ces détails d'ameublement et de décoration lui semblaient permettre des licences. L'idée ne lui

serait pas venue de faire de l'archaïsme dans une statue ou un tableau. L'unité lui semblait nécessaire dans les grandes lignes. Le discernement de Louis XIV aurait pu être imité par plus d'un architecte du XIXe siècle. On observera d'ailleurs que le Roi reconnaît l'art gothique comme un art: c'est lui qui parle d'un « ordre » gothique. Il n'y voit nullement un langage barbare. Peut-être en sa jeunesse eût-il été moins libéral. En 1705, ce n'était plus lui faire sa cour, que de lui proposer pour modèle une copie de Saint-Pierre de Rome. Il n'admettait plus volontiers que la France dépendît encore de l'Italie. On l'avait déjà vu par l'aventure de Bernin. L'italianisme triomphe jusqu'au temps de Mazarin. A la fin du XVIIe siècle, il est en pleine déroute. La chapelle de Versailles n'en offre presque plus une trace; on y retrouve au contraire beaucoup de traits de la Sainte-Chapelle. Les églises rejettent la calotte romaine ; à la cathédrale de Nancy, Boffrand n'exécute pas la coupole prévue par Mansart. En revanche, le vieux programme national, la façade encadrée de tours de Notre-Dame de Paris, remplace presque partout la façade baroque, la façade-tableau qui avait régné despotiquement sur le XVIIe siècle. A Nancy, à Verdun, à Rennes, à La Rochelle, à Saint-Louis de Versailles, la vieille silhouette se redresse fièrement, comme le drapeau du pays.

Cette forme grandiose et traditionnelle devait plaire au grand Roi, comme une forme française. Peut-être n'est-ce pas se tromper, que de voir dans son choix, au moins pour une part, un retour des goûts ataviques : le Moyen-âge n'était pas si loin, avec ses toits aigus et ses flèches élancées, qui parlent toujours si vivement aux hommes de notre race. Qu'on se rappelle l'exclamation et le scandale de Saint-Simon devant les terrasses de Versailles, cette immense façade horizontale, « semblable à un palais dont les combles auraient brûlé. » Quoi qu'il en soit, l'exemple décisif en fait de retour à l'« ordre gothique » partit de Louis XIV et de Sainte-Croix d'Orléans, et la chose valait la peine d'être signalée.

Le modèle approuvé par Louis XIV (on conserve l'exemplaire en bois construit par Gabriel, dans l'escalier de l'évêché) est d'une proportion et d'une masse assez belle, d'une grandeur vraiment héroïque, mais le style en est lourd. L'ensemble est plein d'élan, mais tout pèche par le détail. Chose plus grave, de grandes ignorances techniques, des fautes de construction

que n'eût jamais commises un architecte du XVIe siècle, condamnaient à l'échec quelques-unes des plus belles idées. C'est alors qu'intervint un charmant artiste, Louis Trouard, qui, appuyé par l'évêque, M. de Jarente, remania les travaux en cours, consolida les points faibles, et surtout répandit sur la façade pesante du temps de Louis XIV la fine et séduisante broderie de son imagination.

Trouard est l'un de ces artistes qui inventèrent, vers le milieu du XVIIIe siècle, ce style raffiné qui porte le nom de Louis XVI. C'est lui qui construisit en 1763, peu d'années avant qu'on jetât les fondations de la Madeleine, l'église Saint-Symphorien au faubourg de Montreuil, près de Versailles. Le goût du XVIIIe siècle pour les choses du Moyen-âge n'est plus à découvrir. Faut-il parler de Voltaire, de son *Tancrède* et de sa *Zaïre ?* Faut-il parler de l'édition des fabliaux de Barbazan, et des *Contes* de Tessan et de Legrand d'Aussy? Faut-il parler de Grétry et de *Richard Cœur-de-Lion ?* On n'a pas attendu le romantisme pour peindre et pour écrire en style troubadour. A la veille de la Révolution, qui devait achever de détruire le Moyen-âge, le Moyen-âge piquait vivement la curiosité. Déjà on commençait à s'attendrir sur *le bon vieux temps*. Un des hommes qui savent le mieux leur France d'autrefois, M. André Hallays, a montré depuis longtemps qu'à côté des vandales, qui sont, hélas ! de tous les temps, il y a toujours eu des hommes qui sentaient parfaitement les beautés du passé.

On citerait des pages de Cochin, de Blondel, du jésuite Laugier, qui témoignent de l'intelligence parfaite de l'architecture du Moyen-âge. N'est-ce pas Soufflot qui écrivait qu'il se proposait de réunir « *la légèreté de construction des églises gothiques* » avec la pureté des formes de la Grèce ? J'ai eu moi-même l'occasion de rappeler, à propos d'un épisode de l'histoire de l'Abbaye de Chaalis, un texte de l'abbé Lebeuf, qui écrivait en 1740 : « *Il saute aux yeux que les édifices du* XIIe *et du* XIIIe *siècle sont ravissants par leur délicatesse*, tandis que tout ce qu'on élève depuis cinquante ou soixante ans, en fait de cloître ou de réfectoire, est massif et grossier... Quel est l'architecte qui pourrait bâtir dans un si petit espace que la Sainte-Chapelle du Palais un édifice capable de plaire à la vue, s'il l'entreprenait dans le goût qui règne aujourd'hui ? »

On voit que le goût du Moyen-âge, au milieu du XVIIIe siècle,

n'était nullement une nouveauté; il n'est pas impossible que ce goût se fût cristallisé autour de la cathédrale d'Orléans. La belle médaille de Duvivier et la gravure de Moreau le Jeune, consacrées l'une et l'autre à l'œuvre de Trouard, expliquent sa popularité. Trouard était d'ailleurs un fin décorateur. Esprit actif, agile, il ne manqua pas de se renseigner et de se préparer à son œuvre : voyages, études, il ne négligea rien pour prendre une teinture de son sujet. Nous le savons par ses écrits, et mieux encore par son ouvrage : le dessin des tours octogones rappelle la cathédrale de Toul, et le couronnement fait penser à Rouen et à la Tour de Beurre. Sans doute, tout cela n'est pas d'une archéologie rigoureuse. Le moindre élève des Monuments historiques reprendrait aisément l'auteur sur des anachronismes et sur une foule d'hérésies. Mais il est impossible de méconnaître sur cette brillante façade la grâce d'un génie facile qui se joue. Il y a plus : un instinct très sûr a conduit le charmant artiste vers des formes que les puristes regardent comme condamnables, celles du gothique flamboyant. J'ai toujours pensé qu'il existait un rapport secret entre cet art joyeux et l'exubérance du Louis XV. Rodin le sentait bien; dans la composition d'un panneau de rocaille, dans les lignes ondoyantes d'une boiserie de Cressent, dans les bouquets de roses qui couronnent le dossier d'un fauteuil, il savait reconnaître le tendre sourire gothique.

L'ornement est plein d'éclat dans l'œuvre de Trouard. Les feuillages sont les meilleurs qu'on ait sculptés depuis la Renaissance. Ce charme du détail montre la vie du style. Sans doute, on ne pouvait attendre d'un artiste du XVIIIe siècle la gravité profonde des maîtres du XIIIe. Trouard ne paraît pas avoir entrevu la magnificence décorative des grands portails à figures, l'incomparable beauté de la statue-colonne. Il n'a guère conçu, comme on le faisait depuis deux siècles, que la statue dans une niche. Fit-il pas mieux que de tenter un ennuyeux pastiche, comme celui qui nous afflige au portail de Sainte-Clotilde? Tant pis pour ceux qui ne connaissent qu'un style d'art religieux : c'est la gloire d'une cathédrale, d'avoir pour « imagiers » un Pajou, un Houdon. Et les anges charmants d'Étienne Delaistre, qui surmontent la couronne des tours de Sainte-Croix, sont-ils des frères si indignes de ceux qui ont fait appeler Reims la cathédrale des anges?

La restauration de Sainte-Croix ne fut tout à fait terminée que sous le règne de Charles X. A cette date, trente ans après le *Génie du Christianisme*, en pleine vogue du Moyen-âge, l'événement passa pour ainsi dire inaperçu. Les romantiques découvraient bruyamment le passé. Est-ce manquer de respect à cette école illustre, que de dire, en termes familiers, qu'elle enfonçait une porte ouverte ? Mais on peut tirer de cette étude une morale plus importante. On a introduit dans notre histoire une série de divisions ; on a pris l'habitude de la morceler en tronçons : Renaissance, Réforme, Révolution, apparaissent dans les manuels comme des coupures de notre histoire; classiques et romantiques, champions de l'Antiquité et champions du Moyen-âge, se combattent au nom des âges divers de notre passé. Serait-ce trop de demander qu'on renonce à cette niaiserie des *Deux Frances*? La cathédrale de Sainte-Croix, voulue gothique par Henri IV, confirmée gothique par Louis XIV, est une leçon éloquente de notre continuité: elle montre que le Moyen-âge, à aucun moment de notre histoire, n'a été pour nous-lettre morte. Elle est, pour qui sait voir, une œuvre de même sens, sinon de même prix, qu'un *Polyeucte* et qu'une *Athalie*.

Voilà ce qui devrait faire de Sainte-Croix d'Orléans, si nous savions mieux notre histoire, un monument national. Il se terminait, je l'ai dit, en 1829, à peu près en même temps que commençaient les travaux du Dôme de Cologne. Par quel prodige les romantiques, qui se flattaient de nous rendre le secret du Moyen-âge, s'éprirent-ils d'une belle passion pour Cologne, et n'eurent-ils que mépris pour Sainte-Croix d'Orléans? Ce serait une autre histoire, et elle serait aussi fertile en enseignements. C'est du moins un grand honneur pour M. Chenesseau que d'avoir renouvelé la gloire de sa cathédrale, et de nous avoir rendu un si beau fragment de notre passé. Il a bien mérité de son église natale. Puisse-t-il, en récompense, obtenir la joie d'avoir sa place dans une des stalles magnifiques du chœur offert à Sainte-Croix par la piété de Louis XIV!

LOUIS GILLET.

UN

VILLAGE ESPAGNOL D'AUTREFOIS

LA ALBERCA

Le roi Alphonse XIII vient de visiter la contrée la plus mystérieuse et la plus désolée de son royaume, le pays de las Hurdes. Il n'est pas possible de concevoir un voyage plus différent de l'ordinaire déplacement officiel d'une Majesté. A las Hurdes, il n'y a point de routes; des sentiers, presque toujours fort étroits et parfois obligés d'emprunter des pentes abruptes, sont le seul lien, ténu et lâche, qui relie entre eux et rattache au reste du monde les villages et les hameaux perdus dans les ravins de trois vallées rocheuses.

Dans ce pays où les nouvelles ne peuvent parvenir, le souverain s'est engagé. Il vient se rendre compte de la possibilité de sauver de la misère tragique une population de plusieurs milliers d'âmes. Sous le soleil torride des vallées encaissées et des croupes sans arbres, il s'avance à cheval, accompagné d'une escorte réduite où figurent, entre autres personnes, deux hommes qui ont beaucoup fait pour décider le Roi à ce voyage : le député du district, comte de Romilla, qui appartient à l'illustre famille des Alcalá Galiano, et qui en maintient fidèlement la tradition de haute culture et d'amitié pour la France; et le docteur Gregorio Marañon, dont les admirateurs étrangers (c'est-à-dire des spécialistes du monde entier) ne se figurent pas que ce membre de l'Académie de médecine de Madrid n'a que trente-deux ans.

Aux villages (si l'on en excepte un ou deux de la périphérie), point de beaux costumes ni de pavoisements: la grande majorité des habitants sont en haillons; et comment pavoiserait-on, quand les taudis n'ont point de fenêtres ? Pourtant c'est une fête unique, sans com-

mune mesure de joie avec ce que les pauvres habitants connaissent. Ils entourent leur Roi, ils lui baisent les mains ; ils lui racontent leur immense misère. Le Roi parle aux uns et aux autres; il interroge ceux qui ont été soldats au Maroc; il distribue aumônes et remèdes. Le voici à Ladrillar qui soulève la paupière d'une enfant dont le docteur Varela lui a expliqué le mal : l'enfant sera envoyée à Madrid et opérée, aux frais du Roi. A Fragosa, il entre dans la cabane de Juan Crespo, que le paludisme a conduit, tout jeune, aux portes de la mort. « Maintenant, je mourrai sans regret; j'ai vu mon Roi, » dit Juan Crespo. (On n'apprend pas ces phrases-là à las Hurdes, ni rien qui les suggère.) Souvent, près du village, le Roi s'assied sur la roche, au bord du chemin; il a de bon matin lancé son veston à un homme de sa suite; il se repose un moment en fumant une cigarette, ou il se restaure tout en conversant avec les pauvres gens qui se pressent autour de lui. Le matin, il va faire sa toilette au ruisseau qui est la seule gaîté, heureusement intarissable, de chaque vallée.

Au cœur du pays, il a été rejoint par l'admirable évêque de Coria qui, plusieurs fois déjà, a parcouru à cheval cette région déshéritée de son diocèse. Le rapide voyage, dont le caractère est complété par l'arrivée de l'évêque, passe sur le pays comme une grande vague d'espérance.

Le retentissement de cet acte royal a été très grand en Espagne, en dépit d'un luxe de précautions policières où la volonté royale n'était sans doute pour rien, et qui ajoutait aux difficultés naturelles de l'information. Peut-être ce zèle policier est-il pour quelque chose dans le pessimisme des commentaires par lesquels un assez grand nombre de publicistes ont remplacé les récits du voyage qu'ils n'avaient pas été à même de faire. On a beaucoup écrit, au cours du voyage, que la très heureuse initiative royale était d'autant plus importante qu'il y a partout en Espagne des pays assez semblables à ceux de las Hurdes. Assurément chacun connaît des pays plus ou moins misérables : mais que n'a-t-on permis aux gens de faire des comparaisons? En généralisant encore, et non sans verser dans la politique ou même dans la philosophie politique, on a voulu voir dans le cas de las Hurdes un raccourci du cas de l'Espagne elle-même : canton abandonné des gouvernements et de l'administration, sans communications, sans ouvertures sur le dehors... On devine comment ce thème peut être développé.

Et il y a beaucoup de vérité dans tout cela. Mais il n'y a pas toute la vérité. L'Espagne est le pays des contrastes. Et le voyage royal s'est

terminé par le plus magnifique et le plus réconfortant des contrastes.

Le Roi est sorti du pays de las Hurdes par la célèbre vallée de las Batuecas, où les Carmes ont transformé le désert en un paradis terrestre. Assurément, ce paradis ne peut admettre qu'un très petit nombre d'élus; mais, en quittant las Batuecas, le roi arrivait à la Alberca, qui a près de trois mille habitants, et c'est là que le contraste avec les pays qu'il venait de parcourir tient du prodige. Le portillo de la Cruz, que l'on franchit à plus de douze cents mètres d'altitude entre las Batuecas et la Alberca, sépare vraiment deux mondes.

La Alberca a conservé, toutes pures, les traditions saines et raffinées d'une antique civilisation chrétienne. Là, aux jours de fête, une grande allégresse déborde sans trouble et sans obstacle. Les maisons du village, dont les charpentes de bois bruni et dont les tuiles panachées de lichens décorent avec les fleurs des balcons en encorbellement, les rues étroites et montueuses, les costumes, les danses, et toutes les réjouissances, ont une délicieuse saveur d'autrefois. On mène encore à la Alberca la vie de travail calme et d'espérance sereine et confiante que nous nous plaisons à imaginer comme ayant été celle de nos pères. Situé au pied de la montagne de France (Peña de Francia), au sommet de laquelle se dresse le sanctuaire de Notre-Dame de France, le village a pour grandes fêtes les fêtes de la Vierge, et avant toutes, l'Assomption. En cette solennité, où l'orientale Elche célèbre dans sa cathédrale un « Mystère », la Alberca représente, sur la place de l'Église, un auto sacramental, dont l'origine remonte vraisemblablement à l'époque du protestantisme.

Je revois, très proche dans ma mémoire, le jour où j'eus la révélation de ce spectacle, que j'ai revu depuis, non avec la même surprise, mais avec le même plaisir. Du porche de l'église, aux places que la courtoisie de la municipalité a réservées à mes amis et à moi, nous dominons la foule mouvante et pressée, toute constellée des beaux foulards rouges, verts, jaunes et bleus, des femmes. Un personnage s'avance sur l'estrade abritée d'un grand velum attaché aux fenêtres de deux maisons. Vêtu de la cape, coiffé cavalièrement, il débite en guise de prologue, arpentant la scène, quelques critiques sans méchanceté à l'adresse des gouvernements et quelques doléances sur la lourdeur des impôts. La foule manifeste son assentiment avec d'autant plus de force qu'elle attend depuis longtemps.

Puis commence la petite pièce traditionnelle en son fond, mais légèrement remaniée chaque année par un habitant du village.

Un bon et honnête chrétien, vêtu de peaux hirsutes, figure le

diable ; ce diable est à cheval sur une sorte de monstre en bois mal équarri, et dont la croupe ne saurait se recourber en replis tortueux : du fond de la scène, il glisse en descendant sur une poutre, laborieusement. Alors des pétards, plantés un peu partout sur le dragon, fument, fusent, et, en éclatant, couvrent de leurs débris l'esprit du mal qui est obligé de mettre ses mains devant ses yeux. D'ailleurs imperturbable sous son poil, le diable persuade à un gentilhomme protestant de détourner de la foi deux gentilshommes catholiques. Une discussion morale et théologique commence, et, quoique l'un des deux catholiques résiste, on ne sait trop comment elle tournerait si la Vierge n'intervenait (figurée par une petite fille dressée sur un piédestal), et si le protestant, soudain foudroyé mystérieusement, ne se repentait pour mériter le pardon que lui octroie la Vierge.

L'auto est terminé; la municipalité fait offrir à ses hôtes du vin et des biscuits ; puis commence une grande pièce, qui change chaque année, et qui est, cette fois, *Les deux vice-rois de Sicile*. Le public, ceux surtout qui sont trop loin pour bien entendre, a quelque peine à se mettre au silence; et, soudain, le souffleur jaillit de son trou : « Si le public ne se tait pas un peu, la pièce ne va pas continuer longtemps! » et l'autorité du souffleur fait plus d'impression que l'autorité trop discrète de l'adjoint, qui, près de nous, a déjà fait une menace semblable. Le souffleur a d'ailleurs un grand rôle, un rôle grandissant à mesure que la pièce est plus près de finir. Aux dernières scènes, il souffle jusqu'à des exclamations d'horreur; les acteurs l'entendent, sans cela l'horreur ne suivrait pas d'assez près l'horrible. C'est avec ce naturel qu'est jouée la pièce, sans rien de cette recherche qui presque toujours conduit au ridicule.

L'après-midi de ce jour-là, commence une autre représentation où ce sont encore les gens du village qui sont acteurs : c'est la course de taureau, la *capea*, sur la grande place publique. A la fin de l'après-midi, a lieu le bal en plein air.

Ainsi finit, à l'Assomption, par une fête religieuse suivie de saines et pittoresques distractions, l'année de la Vierge.

Le samedi suivant, l'année de la Vierge recommence, par une messe que l'on appelle la messe des étoiles ou la messe des pétards. Cette messe se dit, en effet, avant l'aurore et les fidèles qui s'y rendent lancent, avant d'entrer dans l'église, quelques fusées qui éclatent dans le ciel nocturne. Cette année, pour la messe des étoiles, le bon tío Ignacio est venu par le jardin nous réveiller en frappant aux volets. Il était enveloppé de sa grande cape et, sur le chemin de l'église, il

a sorti de son manteau des fusées qu'il avait réservées pour nous.

On devine qu'il est facile de puiser dans le trésor des traditions de la Alberca. Pour la visite royale, fête extraordinaire, les préparatifs avaient été faits sous la direction de l'actuel gouverneur civil de Madrid, don Eloy Bullon, député du district auquel appartient la Alberca (nous sommes ici dans la province de Salamanque et non plus, comme à las Hurdes, dans celle de Caceres.) Don Eloy Bullon, qui est connu des historiens de la philosophie par un livre extrêmement suggestif sur les *Précurseurs espagnols de Bacon et de Descartes*, connaît admirablement et sait aimer sa petite patrie comme la grande. Il avait tout réglé pour que le roi pût goûter sous ses divers aspects le charme du village d'autrefois qui est si vivant. Dans le projet primitif, le Roi devait passer une nuit à la Alberca, où une maison lui avait été réservée sur la place de l'Église; là l'attendaient, avec des meubles anciens de la région, de beaux portraits de la Reine et des enfants royaux, et aussi un très bon portrait d'Alphonse XII. Mais Alphonse XIII, séduit par les délices du bain dans la rivière des Batuecas et par la plénitude du repos que promet et que donne la légendaire vallée, ne se laissa point entraîner par le gouverneur civil de Madrid qui était allé à sa rencontre. Il y gagna du moins d'arriver à la Alberca dans toute la splendeur d'une matinée de juin. Les Albercanos, en masse, avaient harnaché chevaux et mules de leurs plus riches harnais, et, avec une profusion de grelots et de rubans, ils s'étaient portés à la rencontre du souverain. Dans les rues étroites étaient dressés de nombreux arcs de triomphe et l'on écrasait sur les petits pavés pointus des plantes aux aromes subtils. Aux fenêtres pendaient les admirables étoffes brodées où l'on voit des fleurs et des animaux merveilleux, et où des générations de grand mères ont mis tout le génie de leur longue patience et toute leur poésie.

A l'église, où la piété des siècles passés a entassé les riches ornements, un *Te Deum* fut chanté. Puis eut lieu le banquet qu'offrit don Eloy Bullon dans la grande salle de l'école publique, qui donne sur la plaza Mayor, aujourd'hui plaza de Eloy Bullon. A la droite du Roi était l'alcade du village. Du balcon de l'école, on avait un spectacle magnifique, celui de la foule ; c'est de là que, plus tard, le Roi devait voir danser, à l'ancienne mode, jeunes filles et jeunes gens. Un groupe de jeunes filles qui lui furent présentées, portait des costumes particulièrement somptueux. Coiffées de merveilleux foulards ou de fines dentelles, croisant sur leurs corsages de velours des châles de Manille, elles ont quatre ou cinq jupes de fort drap, superposées,

qui forment une sorte de cloche d'une ligne ferme et simple; dans la danse lente, que les danseurs dansent en se faisant face, sans se tenir, cette cloche, gracieusement, oscille, cependant qu'aux oreilles des paysannes se balancent de longs pendants filigranés, et qu'un bruissement d'or et d'argent court dans les innombrables colliers qu'elles ont au cou et sur la poitrine. Certaines d'entre elles portent sur elles des livres d'argent, en énormes chapelets où les gros grains ciselés alternent avec des pièces qui ressemblent aux tours du jeu d'échecs. Une délégation de jeunes filles offrit à Sa Majesté l'une des plus riches étoffes qui pendaient aux fenêtres; et, au nom de la population, l'alcade lui remit, pour la Reine, un très antique couvre-lit brodé de soie aux mille couleurs. Puis ce furent des fleurs par brassées.

C'est ainsi que les Princes sont reçus, par leurs fidèles sujets, dans les contes de fées. Mais les visions de contes de fées durent peu. Le moment du départ vint trop tôt : les gens du pays ne comprenaient pas pourquoi leur Roi ne suspendait pas la marche du temps. « Ne vous en allez pas aujourd'hui, Sire, dit une femme en écartant la foule pour s'approcher de lui; nous voulons vous fêter comme vous le méritez. — Hélas ! répond le Roi, je ne peux pas faire autrement que de m'en aller. — Comment, reprend la femme, s'il y a quelqu'un qui peut agir à sa volonté, n'est-ce pas le Roi ? »

Cela tendrait à prouver que, à la Alberca, les femmes ne sont pas mûres pour la politique et que l'essence du régime constitutionnel leur est inconnue. Mais l'admirable civilisation qui survit à la Alberca est bien digne de ne jamais périr. Et s'il est vrai qu'il y a un peu partout sur le territoire et dans la structure organique de l'Espagne quelque chose de ce qui caractérise las Hurdes, il y a aussi, très profondément, quelque chose de ce qui fait l'enchantement de la Alberca.

MAURICE LEGENDRE.

REVUE LITTÉRAIRE

L'INFLUENCE ALLEMANDE EN FRANCE (1)

M. L. Reynaud avait donné, l'année de la guerre, une *Histoire générale de l'influence française en Allemagne;* et voici, du même auteur, une histoire de *l'Influence allemande en France au XVIIIe et au XIXe siècle.* En réunissant les deux ouvrages, nous avons, pour les deux derniers siècles du moins, le compte ou le bilan des échanges intellectuels que les deux pays ont pu faire. Le premier volume était écrit dès avant la guerre : il est bien clairvoyant ; le second, si l'information de la guerre et de la victoire s'y trouve, garde pourtant une sérénité parfaite et la même impartialité que l'autre. Et la conclusion ? C'est que l'influence française en Allemagne a été bienfaisante ; l'influence allemande chez nous, profitable quelquefois, le plus souvent mauvaise, est toujours extrêmement périlleuse.

Bienfaisante, notre influence : les époques où la civilisation d'outre Rhin s'est le mieux développée sont, dit M. Reynaud, celles où l'Allemagne « a été le plus étroitement dépendante de nos mœurs et de nos idées. » Sans la France, l'Allemagne demeurait en barbarie ; et, quand elle secoue notre influence, elle retourne à une barbarie qui lui est naturelle.

Périlleuse, l'influence allemande : elle s'exerce à l'encontre de notre génie, lequel existe par lui-même ; et elle a risqué de l'obscurcir, de le détériorer, de l'anéantir.

Est-ce que l'influence allemande ne nous a point rendu quelques services, d'autre part? Oui, répond M. Reynaud : « de même que les

(1) *L'influence allemande en France au XVIIIe et au XIXe siècle,* par M. L. Reynaud (librairie Hachette). Voyez la *Revue* du 1er février 1915.

Invasions ont rajeuni notre peuple... » Cela, je n'en sais rien... « de même que la Réforme a approfondi son sentiment religieux... » Je n'en sais rien non plus... « cette troisième intervention de l'Allemagne a eu incontestablement son rôle bienfaisant. » M. Raynaud considère qu'au milieu du XVIII[e] siècle, quand l'Allemagne intervint, notre civilisation s'était affaiblie. Alors : « L'influence allemande nous a donné ou rendu le sens du simple et du familier, et nous a remis en contact avec la nature. Elle a favorisé en nous l'éveil du sentiment lyrique. Plus tard, elle a refait notre éducation philosophique et nous a habitués à regarder derrière les phénomènes observables, à embrasser l'univers, l'infini. Elle est nécessaire pour expliquer un Chateaubriand et un Lamartine, bien qu'ils ne lui doivent pas tout; et un Musset lui-même, un Gautier, un Flaubert en relèvent dans une certaine mesure. L'âme française a donc été considérablement élargie par la poésie, la sentimentalité et la spéculation germaniques... » Dans les sciences morales, nous devrions à l'influence allemande l'idée de « suivre le sourd travail » que font « les masses durant les siècles de l'histoire, l'idée aussi de ne pas omettre l'effet des « instincts à peine conscients » qui mènent les individus; nous lui devrions « la compréhension de tout ce qui est populaire, primitif, involontaire » et « une notion plus exacte du déterminé, du nécessaire, dans l'évolution historique, et de la solidarité des phénomènes humains, de leur dépendance du milieu physique et moral. » Bref, « un Michelet, un Taine, un Renan seraient impensables... » impensables : il doit y avoir une faute d'impression... « dans une France qui n'eût pas été secondée par l'Allemagne; peut-être aussi un Victor Hugo et un Leconte de Lisle, et ce sont là de grands noms. Plus près de nous, l'influence allemande a remis en honneur, dans la philologie et l'histoire, les sévères méthodes que nous avions possédées autrefois, mais que nous avions laissé perdre; et c'est elle qui a formé ces G. Paris, ces P. Meyer, ces d'Arbois de Jubainville, ces Monod, etc., qui ont ressuscité tout notre passé. Dans l'archéologie et l'histoire de l'art, dans la géographie, l'économie politique, elle a été pour nous également une maîtresse des plus utiles. Partout où il s'agissait de sentir, de comprendre, d'interpréter le réel sous ses diverses formes, nous lui devons énormément. » Nous lui devons énormément, si nous lui devons tout cela. Mais je ne le crois pas.

Ce résumé a une ampleur où je crains de m'aventurer, de me perdre. Avons-nous appris de l'Allemagne à « sentir, comprendre et interpréter le réel sous ses diverses formes? » Ces grands mots-là,

et un peu vagues, prêteraient à une discussion la plus vaine du monde. Sur quelques points, je contesterais volontiers l'opinion de M. Reynaud, qui me paraît trop généreux envers l'Allemagne.

Il veut bien dire que Lamartine et Chateaubriand « ne doivent pas tout » à l'influence allemande. A la bonne heure! Mais que lui doivent-ils? Et Victor Hugo, et Musset, et Gautier? C'est une thèse aujourd'hui répandue que le romantisme français vient d'Allemagne. Les ennemis du romantisme ont trouvé ce moyen de dénigrer toute une époque magnifique de notre littérature; et ils ne manquent ni d'entrain, ni d'éloquence. Au temps du romantisme, l'Allemagne était à la mode, mais oui ! comme, au temps du *Cid*, l'Espagne était à la mode. Le *Cid* est pourtant de chez nous : et, pareillement, notre romantisme est français : il l'est à merveille. L'Allemagne ne nous a point donné Chateaubriand, ni Lamartine : et qu'ils ne lui doivent pas tout? il ne lui doivent rien ! Ni Hugo, ni Musset, ni Gautier; car il ne faut compter pour rien ce qu'on remarque, en un petit nombre de leurs poèmes, et où l'on aperçoit cette mode que j'indiquais.

Il y a un excellent chapitre de M. Reynaud, intitulé : « Fantômes poétiques d'outre-Rhin », ces fantômes, ce sont Marguerite et Faust, la Mignon de *Wilhelm Meister*, la Lénore de Bürger, les héros et les héroïnes des *Contes fantastiques*, Hélène du second *Faust*. Et ces fantômes apparaissent dans quelques poèmes romantiques : on les voit aussi, en bronze et gracieusement démodés, sur des pendules de la Restauration; de sorte que les Allemands, ces grands chapardeurs de pendules, ramenaient souvent au pays leurs filles, Lénore, Marguerite ou Mignon. Ce n'est pas ça, le romantisme : c'est toute une poésie, et qui ne vint pas d'Allemagne, mais naquit bel et bien chez nous, y a fleuri et s'y est épanouie admirablement. M. Reynaud note « l'inaptitude de nos romantiques à saisir autre chose, dans les productions allemandes, que le côté pittoresque. » Ainsi, nous aurions Chateaubriand et Lamartine, nous aurions Victor Hugo, Musset, Gautier, nous aurions le romantisme, sans l'Allemagne. C'est tout ce que je voulais dire; après cela, je ne nie pas que l'on ne reconnaisse par ci par là, dans quelques œuvres romantiques, non les plus belles et durables, divers colifichets allemands.

Au milieu du siècle dernier, nos érudits, nos philosophes et historiens, ont fait grand cas de la science allemande et se sont dits élèves de l'Allemagne. L'influence allemande a « remis en honneur, » dit M. Reynaud, les méthodes que nous avions possédées, — que nous avions même inventées, — et que nous négligions depuis long-

temps. C'est l'Allemagne qui a formé nos Gaston Paris, nos Paul Meyer, nos d'Arbois de Jubainville et nos Gabriel Monod. En d'autres termes, nos savants se sont mis à l'école de l'Allemagne; mais pourquoi ne se sont-ils pas mis à l'école de la France? Les méthodes que l'Allemagne leur enseigna venaient de chez nous; et, pour en douter, — M. Reynaud, d'ailleurs, n'en doute pas, — il faudrait nier l'immense et intelligent labeur de nos bénédictins, par exemple. Il y avait, en France, et très anciennement, de grands érudits et, travaillant sous leur maîtrise, des équipes laborieuses qui abattaient de la besogne. Je ne crois pas que cette besogne ait jamais été interrompue chez nous et me demande si, à l'époque où nos jeunes savants allèrent prendre leurs leçons dans les universités allemandes, le vif anticléricalisme de 48 ne les engageait pas à préférer des Boches à des moines.

Puis, les savants que cite M. Reynaud, s'ils ont « ressuscité tout notre passé », ce ne fut pas à l'imitation des historiens allemands, lesquels sont, en masse, de grands artisans de mensonge. L'érudition d'outre-Rhin, disait Fustel de Coulanges, — et le disait ici même, il y a cinquante ans, — a toujours marché de concert avec les ambitions nationales, avec les convoitises ou les haines du peuple allemand : « Si le peuple allemand convoite l'Alsace et la Lorraine, il faut que la science allemande, vingt ans d'avance, mette la main sur ces deux provinces. Avant qu'on ne s'empare de la Hollande, l'histoire démontre déjà que les Hollandais sont des Allemands. Elle prouvera aussi bien que la Lombardie, comme son nom l'indique, est une terre allemande, et que Rome est la capitale naturelle de l'empire germanique. » Voilà l'histoire à l'allemande : est-ce l'histoire de chez nous?

Enfin, les savants que cite M. Reynaud, je ne dis pas qu'ils n'aient rien rapporté d'Allemagne. Les méthodes : mais elles venaient de chez nous. Quant aux idées et aux doctrines, la plupart de celles qu'ils ont rapportées d'Allemagne sont maintenant les plus discutées et réfutées. L'une de ces idées, et qui eut un succès prodigieux, consiste à rechercher et, faute de les trouver, à supposer les origines populaires de toute une littérature immense et prolifique. La Germanie étant, par un symbolisme très malin, Nature et Foule, étant le Peuple, ce qu'on donnait au peuple, aux foules inspirées et à la nature chantante, la Germanie le prenait comme sien. La Germanie utilisa le folk-lore et s'en servit comme d'un stratagème pour l'annexion de ce qui la tentait. L'origine populaire de nos épopées est aujourd'hui

démentie ; et, généralement, on renonce à croire populaire une poésie anonyme.

En somme, parmi les cadeaux que nous aurait faits l'Allemagne, durant le dernier siècle, en voici trois dont je ne veux pas la remercier : le génie de nos poètes romantiques, les méthodes érudites qu'elle nous avait empruntées et une idée fausse parmi tant d'autres et, quelques-unes comme celle-ci, très sournoises. Les bienfaits de l'influence allemande, je les réduirais à peu de chose.

Un fait extrêmement remarquable est, dans le livre de M. Reynaud, la manière dont l'Allemagne, au XVIIIe siècle et au XIXe, s'insinue chez nous. Quel étonnant travail de propagande et, en pleine paix, un travail de guerre !

En 1748, Melchior Grimm, de Ratisbonne, partait pour la France. Son maître Gottsched le charge d'une mission, qui est de révéler aux Parisiens la littérature allemande. Grimm a de l'entregent : bientôt, il connaît Rousseau, Diderot, d'Holbach ; il connaît tout le monde. Il publie dans *le Mercure* des lettres sur la littérature allemande qui font du bruit. Fréron, l'un des premiers convertis, écrivait : « Jusqu'ici, nous n'avions regardé les Allemands que comme un peuple tristement absorbé dans l'étude du droit et caché dans les antres obscurs de l'érudition ; cependant il est certain que cette nation a produit de tous temps quelques génies favorisés de la nature, qui ont su tirer de leur langue des sons sublimes et harmonieux. » Fréron le disait sur la foi de Melchior Grimm, et ne savait pas l'allemand. Les Français ne savaient pas l'allemand : Gottsched publie, en 1753, l'une à Strasbourg, l'autre à Paris, deux versions françaises de sa *Sprachkunst* : à Strasbourg, c'est *Le maître allemand* ; c'est, à Paris, *La grammaire allemande de M. Gottsched*. Cette grammaire, dit M. Reynaud, « marque le point de départ de l'étude régulière de l'allemand chez nous. » Il faut le noter : ce ne sont pas les Français qui vont en Allemagne chercher la littérature allemande : les Allemands la leur apportent, sans qu'on ait rien demandé ni à ce Gottsched ni à ce Grimm trop complaisants.

Après ce Gottsched et ce Grimm, voici un autre gaillard, nommé Junker, un « pangermaniste avant la lettre, » comme l'appelle M. Reynaud. Les deux autres sont des Allemands, celui-ci est bien un Boche. Il publie, en 1762, un *Essai sur la poésie allemande*, où il y a son insolence. Il commence par dénigrer notre littérature : il ne sait que penser des tragédies françaises, il ne comprend rien aux applaudissements qu'on leur accorde ; « j'y cherche du mouvement, des

sentiments et des passions, dit-il, et je n'y trouve que de la galanterie, des récits et des sentences. » Il n'admet pas que des Allemands songent à imiter nos petits ouvrages, quand tous les écrivains allemands sont admirables, au jugement de ce Junker. En dix ans, depuis 1752, le ton de la propagande a bien changé. Gottsched et Grimm étaient modestes et polis ; Junker essaye de la manière forte. Un certain Sellius procédait semblablement et, pour offrir aux lecteurs français une traduction des *Satires* de Rabener, il écrivait une préface où il traitait fort mal l'esprit de chez nous. Là-dessus, Fréron lui-même se fâchait, signalait comme « gauches et basses » les impertinences de Sellius.

La propagande allemande, à ses débuts, tâtonnait, commettait maintes maladresses, quand Michel Huber vint la diriger. Ce Michel Huber? « Un maître conciliateur, un véritable Père Tout-à-Tous. Ami des lumières, il parle, quand il le faut, le langage le plus religieux. Cosmopolite, il ne perd jamais de vue l'intérêt de sa patrie. Une merveille de synthèse allemande. La bouche en cœur, la main sur la conscience, sans cesse débordant de maximes édifiantes, il conduit d'une main très sûre les destinées de cette littérature teutonne dont il a résolu d'organiser le triomphe à Paris. » Et il travaille! En 1766 paraissent les quatre volumes de son *Choix de poésies allemandes*. Il est beaucoup mieux avisé que Junker. Il n'insulte pas les Français; voire, pour recommander un fabuliste de là-bas, il veut bien le comparer à notre La Fontaine. Il attribue un grand génie à tous ses compatriotes; mais il ne montre point de jactance, il a une espèce de bonhomie. Son coup de maître fut de lancer Gessner. Et puis son coup de maître fut encore de s'emparer du *Journal étranger*, fondé naguère par un aventurier franco-allemand, ci-devant chambellan du margrave de Bayreuth. Le *Journal étranger* n'allait plus; Michel Huber le fit aller: il eut ce journal pour y « prêcher, sous l'anonymat, l'admiration de tout ce qui était allemand, » pour y annoncer le déclin de notre littérature et l'avènement de la sienne et pour y insérer pendant la guerre de Sept ans des hymnes prussiens à l'honneur de Frédéric II, pour y mener enfin toute une campagne contre la France, chez nous.

Les traductions d'œuvres allemandes se multiplièrent, autour de lui et sans doute à son instigation. « Il vint un moment, dit M. Reynaud, où la littérature allemande, bien qu'à peine formée, jouit en France d'une véritable popularité. » Grimm écrivait, au mois de janvier 1762 : « La poésie et la littérature allemandes vont devenir à la mode à Paris comme l'était la littérature anglaise depuis quelques

années... Cette révolution n'est pas la moins étrange de celles qu'on voit arriver. Si l'on avait parlé à Paris, il y a douze ans, d'un poète allemand, on aurait paru bien ridicule. Ce temps est bien changé. » Et, en 1768, Dorat, le gentil, le futile Dorat, dans son *Idée de la poésie allemande*, dessine le portrait de maintes jolies dames qui se donnent beaucoup de mal pour réussir à prononcer les noms difficiles des Schlegel, des Karsch, des Cronegk, des Klopstock. Il s'écrie : « O Germanie ! nos beaux jours sont évanouis, les tiens commencent. Tu renfermes dans ton sein tout ce qui élève un peuple au-dessus des autres, des mœurs, des talents et des vertus : ta simplicité se défend encore contre l'invasion du luxe, et notre frivolité dédaigneuse est forcée de rendre hommage aux grands hommes que tu produis. » Pauvre Dorat, l'une des premières dupes de l'imposture allemande ! Et cette image de la Germanie que ce pauvre Dorat ne sait pas refuser est déjà celle qui enchantera, au XIXe siècle, une quantité de jobards, la même au lendemain de Rosbach et à la veille de Sedan. Mais, quoi ! les propagandistes boches ont eu chez nous trop de facilités : quand Voltaire, dans ses *Mémoires*, fait un si grand éloge de Frédéric, c'est tout de suite après que nos soldats ont, dit-il, « jeté leurs armes, perdu leur canon, leurs munitions, leurs vivres et surtout la tête, » à Rosbach ; dont il s'amuse. Et plus tard nos penseurs les plus fameux célébreront à l'envi la victoire prussienne de Sadowa.

Ce qu'on voit, dès ce commencement de l'influence allemande chez nous, c'est le caractère singulier qu'elle a, d'une entreprise bien menée, mais d'une entreprise. La Germanie nous envoyait ses colporteurs, ses camelots, ses divers charlatans et agents de propagande qui organisaient dans notre pays une mode allemande et fabriquaient de la germanophilie avec une impudente habileté. La littérature enveloppait la politique.

Un autre agent de l'Allemagne, et très digne d'attention, fut, à l'époque du Consulat, ce Villers, que l'on connaît comme l'annonciateur de Kant. C'est un Français, pour ainsi dire, Français de naissance, et qui se mit au service du voisin. Il s'appelait tout uniment Charles Villers et se faisait appeler M. de Villers. Sa fausse noblesse lui avait permis d'entrer à l'école d'artillerie de Metz, où il fallait que l'on fût noble, et lui donna l'occasion d'émigrer. En 1796, il était à Gœttingue ; il avait alors trente et un ans. A l'université de Gœttingue, on détestait la France, on dénonçait la corruption de la France comme la honte et le malheur du monde et l'on cultivait avec entrain le nationalisme du *Sturm und Drang*. Villers

s'acclimata sans peine dans ce milieu de « teutonisme intégral. » Les Teutons de Gœttingue firent à ce jeune homme un grand accueil. Il rencontra une jeune fille, Dorothée Schlœzer, qui était docteur en philosophie et qui bientôt voulut lui enseigner l'allemand, lui révéler la littérature allemande et l'endoctriner à sa guise. Elle prit sur lui une influence décisive, par les stratagèmes d'amour. Elle épousa un négociant de Lubeck, M. de Rodde : ce mariage ne sépara point Villers et Dorothée; Villers entra dans le ménage. Et Dorothée de Rodde, après Dorothée Schlœzer, lui serinait la *Dramaturgie* de Lessing. A quelques années de là, on demandait à cette Dorothée un article sur Villers; et elle répondit : « Je serais obligée de trop parler de moi-même, et cela je ne le puis, car j'ai eu véritablement une petite part à son initiation à la littérature allemande. Il y eut une époque où, comme ses compatriotes, il était très injuste. » La petite part que Dorothée avait eue à l'éducation de Villers? elle en fit un Boche. Voici les idées de Villers après que Dorothée s'est occupée de lui, et telles que M. Reynaud les résume : « La littérature allemande, expression d'un peuple sérieux, profond, pur, honnête, savant, était très supérieure à la littérature française, où se trahissaient la légèreté, la dépravation et l'ignorance de notre société dégénérée. Cette supériorité qui, pour la poésie, s'incarnait en Klopstock, pour la philosophie en Kant, l'Allemagne la devait en dernière analyse au fait qu'elle était protestante, tandis que la France partageait la situation arriérée de tous les pays catholiques... » Voilà le fond de la doctrine; et c'est la doctrine du *Sturm und Drang* : et c'est la pacotille de pensée que Villers, à l'instigation de sa chère et industrieuse Dorothée, va s'efforcer de répandre chez nous. Il publie à Metz en 1801 sa *Philosophie de Kant ou Principes fondamentaux de la philosophie transcendantale*, où il affichait l'intention de régénérer par l'idéologie allemande la France que la philosophie sensualiste avait corrompue.

Les philosophes de l'Institut le traitèrent comme il fallait. Il écrivit une brochure contre l'Institut, qu'il appela une « populace ameutée. » L'Institut répliqua. Et la querelle vint aux oreilles du Premier Consul, qui ordonna que ce Villers le renseignât promptement sur Kant et le kantisme, en quatre pages. Cet imbécile de Villers profita de ses quatre pages pour dénigrer la France et glorifier la Germanie. Bonaparte jeta au panier son factum. Villers s'en retourne donc au pays de Kant et de Dorothée; il écrit à un ami d'Allemagne : « Je reviens du pays du charlatanisme et de la forfanterie. Mon premier

soin, en remettant le pied sur la terre de la loyauté et de la véritable humanité, est de vous envoyer mon salut cordial. » Cependant, on lisait, à Paris, la *Philosophie de Kant*. Joubert en eut le souci tout l'été de l'année 1801. Joubert lisait aussi les *Critiques*, en traduction latine; et, vers le 10 septembre, il écrivait à Mme de Beaumont : « Figurez-vous un latin allemand, dur comme des cailloux; un homme qui accouche de ses idées sur son papier et qui n'y met jamais rien de net, de tout prêt et de tout lavé; des œufs d'autruche qu'il faut casser avec sa tête et où, la plupart du temps, on ne trouve rien. Il faut qu'il y ait, entre l'esprit allemand et l'esprit français, la même différence qui s'est trouvée pendant toute la guerre entre les mouvements des soldats des deux nations. J'ai ouï dire et vous savez qu'un soldat français se remuait vingt fois dans le temps nécessaire à un soldat allemand pour se remuer une. Voilà notre homme. Un esprit français dirait en une ligne et en un mot ce qu'il dit à peine en un tome... » Mais, pour admirer Kant l'un des premiers, il y eut Sébastien Mercier; d'ailleurs, il l'admirait et ne l'entendait pas beaucoup.

Lorsque le Concordat fut promulgué, les philosophes de l'Institut, fort mécontents, mirent au concours cette question : « Quelle a été l'influence de la Réformation de Luther sur la situation politique des différents États de l'Europe et sur les progrès des lumières? » C'était afin de taquiner Bonaparte. Villers, à Lubeck, demeurait en compagnie de Dorothée, de Schlœzer et d'une troupe de professeurs très germains et très luthériens qui trouvèrent l'occasion bonne de houspiller la France catholique au profit de la Germanie luthérienne. On mit sans retard Villers à la besogne. On lui passa des fiches et des documents. On l'aida, on le sermonna. Heeren, l'historien de la Réforme, lui corrigeait de page en page ses bévues. En cinq mois, Villers eut achevé son mémoire. L'Institut reçut sept mémoires : cinq venaient d'Allemagne; et Villers fut couronné par le même Institut, la même « populace ameutée » qu'il avait récemment méprisée avec tant de fierté allemande. Il vint à Paris. Les philosophes le complimentèrent; et la classe d'Histoire et de Littérature le désigna comme l'un de ses correspondants étrangers. Il eut aussi sa récompense en Allemagne : pour faire honneur à son « incorruptible amour de la vérité, » l'université d'Iéna lui décerna le titre de docteur.

Je n'ai pas lu le mémoire de Villers; c'est, dit M. Reynaud, tout un plaidoyer pour la Réforme; et les arguments au petit bonheur. Villers utilise la théorie de la perfectibilité, que prônent les philosophes de chez nous : postérieur au catholicisme, le protestantisme

vaut mieux. Les nations qui ont adopté la religion réformée sont les plus éclairées, prospères et vertueuses; la science et la littérature s'y développent à merveille. Enfin le mémoire de Villers aboutit au panégyrique de l'Allemagne luthérienne.

Le Kant de Villers avait irrité l'Institut; son Luther alla aux nues. Et l'Institut, c'est alors, et bien nettement, l'opposition déclarée à la politique de Bonaparte. L'on voit donc, cette fois, la propagande allemande s'insinuer à la faveur de la politique, la philosophie n'ayant pas donné ce qu'on attendait. La propagande allemande nous a guettés : et elle a profité des circonstances.

Que Villers soit un personnage de très petite valeur, c'est l'évidence. Mais ce qu'il faut observer, c'est l'astucieuse façon que les Allemands ont eue de l'acquérir et de l'employer. Ils l'ont acquis à leurs idées et à leur service, d'autant mieux qu'il était un fol; et ils l'ont acquis par le moyen de cette Dorothée qui, ayant su toucher son cœur, ne l'a plus lâché. Elle le domina et, pour le garder, au profit de l'Allemagne, elle ne craignit pas de le séquestrer, sur le tard et quand il se fut émancipé de son amour. Elle l'avait, en quelque sorte, chambré dans une coterie de Luthériens allemands, à l'époque où il composait ce mémoire où il « identifiait la cause de l'Allemagne avec celle de la Réforme et gagnait ainsi à la première bien des sympathies, » où il secondait en France la séquelle des vieux révolutionnaires contre Bonaparte qui préparait la renaissance de notre pays.

Je suis persuadé que Mme de Staël eut sa bonne foi trompée, au temps où elle voyageait en Allemagne. Elle avait été mise en relations avec Villers par Jacobi. Le professeur Glaser écrivait à Villers: « Nous aurons fait une acquisition très précieuse sous tous les rapports, si vous réussissez à inspirer à Mme de Staël le goût de notre littérature. » Et le baron de Humboldt écrivait semblablement à Gœthe. Elle s'était brouillée avec Villers avant de partir pour l'Allemagne. Mais il y eut des Schlegel pour la séduire à maintes idées fausses. Pendant son voyage, ses lettres à Necker, publiées dans cette *Revue* par M. le comte d'Haussonville, et d'autres lettres où elle donne son impression toute fraîche sont très différentes de ce qu'on lit dans son livre de *l'Allemagne*. M. Reynaud le note justement.

Elle écrit, par exemple, au mois de novembre 1803 : « Arrêtée dans l'auberge d'une petite ville, j'ai été entendre un piano sévissant dans une chambre enfumée, où des vêtements de laine chauffaient sur un poêle de fer. Il me semble qu'il en est de même de tout : c'est un concert dans une chambre enfumée... » Lisons le

livre : « Les habitants des villes et des campagnes, les soldats et les laboureurs savent presque tous la musique ; il m'est arrivé d'entrer dans de pauvres maisons noircies par la fumée du tabac, et d'entendre tout à coup le maître du logis improviser sur le clavecin. Les peuples naturellement musiciens reçoivent par l'harmonie des sensations et des idées que leur situation rétrécie et leurs occupations vulgaires ne leur permettent pas de se procurer autrement. » Ce qui l'avait un peu dégoûtée l'attendrit. Pendant son voyage, elle se moquait de ces Allemands qui, au théâtre, attendent la fin d'un acte pour applaudir « comme on solde un compte » et qui « font crédit à leur enthousiasme. » Le livre : « Rien ne dérange l'imperturbable sérieux des Allemands ; c'est toujours dans son ensemble qu'ils jugent une pièce de théâtre et ils attendent, pour la blâmer comme pour l'applaudir, qu'elle soit finie. » Ce qui était stupidité assez drôle devient un signe d'honnête conscience.

Qu'est-il arrivé, entre le moment où Mme de Staël voyait l'Allemagne et le moment où elle a écrit son livre ? Elle a été chapitrée par de zélés apôtres du germanisme ; et, si intelligente qu'elle fût, si loyale aussi, comme elle était sensible à toutes les idées, elle a subi l'ascendant d'une nouvelle idéologie.

Pendant tout le dernier siècle, la propagande allemande s'est exercée en France avec une audace et une habileté, avec une aisance extraordinaire. Elle a fait ce qu'elle a voulu ; elle a réussi. L'admiration de l'Allemagne devint chez nous, par quelques maîtres éminents de la pensée française, un culte de latrie. L'admiration de l'Allemagne devint l'amour de l'Allemagne. Les avertissements n'ont rien empêché. Heine, dénonçant les torts et les menaces de la Germanie menteuse, Quinet lui adresse la supplication que voici : « O Heine, si vous aimez quelque chose, je vous demande à cause de moi merci pour ce qui vous reste encore de fleurs à sécher et de sources à tarir !... » Peu d'années après qu'il eut écrit cette jolie phrase et imprudente, Quinet lui-même s'aperçoit du danger qu'il a méconnu, il annonce qu'« un homme va sortir de la Prusse » et que nous sommes en péril de ce côté. Michelet lui écrit : « Votre brochure est violente et terrible ; elle m'a ôté le rire pour dix ans ! » Michelet demeura incrédule ; en 1855, à propos d'Ulrich de Hutten, il sourit bonnement de « nos amusants teutomanes : race innocente de bons et véritables patriotes ! ils ne savent pas combien nous sympathisons avec eux, combien nous leur savons gré de ce grand cœur pour leur pays. » Telle fut alors notre confiance que l'Allemagne eut beau jeu : nous

refusions de croire à ses manifestations de gallophobie. Enfin, j'ai honte à le dire, mais la France accordait à l'Allemagne une espèce de crédulité à la Boubouroche.

Quels ont été les résultats de l'influence allemande? Ici où là, fort inégaux. Elle a induit en erreur fréquente un Michelet, d'autres penseurs autour de lui. Elle a été, dans la philosophie, très importante; elle a contribué à l'immense désordre des idées qui est l'un des caractères du siècle dernier. Je crois qu'elle a modifié la musique française. Je ne crois pas qu'elle ait sensiblement modifié notre littérature : voire, il me semble surprenant qu'elle l'ait si peu modifiée ou, à mon avis, ne l'ait pas du tout modifiée. « A première vue, dit M. Reynaud, les souvenirs de la poésie germanique apparaissent nombreux chez nos lyriques : il y en a chez Musset, chez Gautier, chez Hugo, chez Leconte de Lisle, chez Banville. Quand on y regarde de près, on s'aperçoit que ce sont des emprunts tout superficiels, quelques traits singuliers, des éléments de pittoresque, qui viennent prendre place dans des œuvres de second ou de troisième ordre; une vision du Moyen-âge ici, de la Grèce là, ailleurs du fantastique et du surnaturel bon marché : rien d'essentiel. En fait, notre grand lyrisme du XIXe siècle, celui des Lamartine, des Vigny, des Musset, des Hugo, dans ce qu'il a de profond et de durable, ne doit que fort peu de chose à l'Allemagne. » Ne lui doit véritablement rien. Et la littérature qui a suivi le romantisme : rien non plus.

Du reste, la propagande allemande avait d'autres visées que littéraires : des visées politiques; cela, dès le début et constamment. Elle a utilisé la littérature à ses fins et, à vrai dire, s'est camouflée de littérature. Elle cherchait à nous faire adopter le mensonge d'une Germanie bien aimable. Ses poètes et divers écrivains qu'elle a si assidûment promulgués en notre pays étaient ceux qui nous présentaient une bonne Allemagne, douce, rêveuse, toute livrée à la musique, à la métaphysique et à l'indolente mélancolie, pendant que se casquait la Prusse. Elle nous a trompés de cette manière, avec une impudence qui n'eut d'égale que notre jobarderie : ce n'est pas drôle. A-t-elle atteint, comme on le dit, l'esprit français? Non. Elle n'a trouvé de dupes, hélas! que parmi nos hommes d'État et leurs conseillers, les philosophes de l'histoire et les penseurs trop vifs ou éloquents. Ce fut le grand dommage. Mais la littérature a fait une belle et simple résistance.

ANDRÉ BEAUNIER.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Les tristes séances de la Chambre où M. Poincaré s'est vu obligé de défendre, contre les calomnies des communistes, l'honneur de la politique française, ont eu leur épilogue dans la rue ; le 14 Juillet, tandis que la population parisienne acclamait l'armée et le Président de la République avec cet enthousiasme délicatement nuancé où se révèle son merveilleux sens national, un jeune homme nommé Bouvet, connu pour un militant de l'anarchie, a tiré deux coups de revolver sur l'automobile du préfet de police à l'angle de l'avenue Marigny et des Champs-Élysées ; il supposait que, dans la voiture, se trouvaient M. Millerand et M. Poincaré. Une seule personne, dans la foule, a été très légèrement touchée par l'un des projectiles. L'assassin, immédiatement arrêté, paraît être surtout un malade. Il se trouve toujours des cerveaux malades dont la logique impulsive exécute ce que conçoivent les cerveaux pervers : c'est la parole, écrite ou parlée, qui tue. On n'insistera jamais assez sur les responsabilités de l'écrivain ; on ne réprimera jamais assez la prédication du crime ; on n'agira jamais assez sur l'opinion pour détruire l'effet des propagandes délétères. Il se fait en France, avec l'appui de l'argent étranger, une propagande subversive qui ne trouve que trop de complaisances. Il est temps de reprendre l'éternelle lutte.

L'effondrement du mark allemand produit l'effet que les créanciers redoutaient et qu'espéraient les débiteurs. Le Gouvernement du Reich, invoquant l'impossibilité de s'acquitter en une monnaie aussi dépréciée, adresse à la Commision des réparations, le 12 juillet, une lettre par laquelle il demande un moratorium, pour la fin de l'année 1922 et pour les années 1923 et 1924, en ce qui concerne les paiements en espèces prévus par « l'état des paiements » du 5 mai 1921 et aussi en ce qui concerne les paiements, prévus au titre des compensations, par les accords du 10 juin 1921. Il invoque l'aide de

la Commission des réparations, sans laquelle, « vu l'extrême gravité de la situation actuelle, il ne lui serait pas possible de rétablir l'équilibre des conditions sociales et financières. » Si la Commission refusait, « la dépréciation actuelle du mark-papier allemand ferait des progrès rapides et irrésistibles et conduirait à une subversion de la vie financière, économique et sociale de l'Allemagne. » C'est la banqueroute; mais la menace s'ajoute à l'aveu. L'Europe sera entraînée dans la ruine de l'Allemagne, si elle ne l'aide pas à se relever. C'est l'aboutissement de la politique des industriels : enrichissement de quelques particuliers et ruine de l'État. C'est aussi la conséquence de la politique du chancelier Wirth : exécuter le traité juste assez pour montrer qu'il est inexécutable.

Que vont faire, en présence d'une telle situation, la Commission des réparations et les Gouvernements créanciers? La catastrophe du mark est indéniable. Comme la couronne d'Autriche, le mark tend vers zéro : il est actuellement à moins de deux centimes et demi; le dollar vaut 500 marks-papier. Mais si c'est la banqueroute, c'est la banqueroute frauduleuse. Déjà, avant la guerre, le système économique allemand ne pouvait se soutenir que par un accroissement sans fin de la production, des ventes et des bénéfices; la machine était merveilleusement organisée, mais elle ne pouvait pas s'arrêter; c'est lorsque les industriels allemands ont compris que la crise était inévitable, qu'ils ont adopté l'idée de la guerre et ont fait alliance avec le parti hobereau et militariste : et ce fut 1914. L'enjeu était formidable: l'Allemand perdit. Mais la défaite ne l'assagit pas. L'homme d'affaires allemand est un type curieux et redoutable chez qui le calculateur s'allie à l'aventurier; il a le goût de l'entreprise et du risque, que lui prêcha Nietzsche; il est au-dessus des lois et de la morale. C'est lui qui, depuis la faillite des princes et des militaires, dirige en réalité l'Allemagne sans assumer les responsabilités du gouvernement. Payer ses dettes, liquider la guerre, c'eût été pour eux une perspective mesquine et « bourgeoise, » bonne pour des Français. Ils ont préféré le risque ; ils ont vu, dans la baisse de la monnaie, le moyen de jouer une nouvelle partie et longtemps ils ont cru la gagner. Le mark baisse plus vite que ne haussent les salaires et les prix de revient du produit industriel ; le pouvoir d'achat du mark reste toujours, à l'intérieur, supérieur à ce qu'il est hors d'Allemagne. Sur cette différence est fondé tout le calcul. L'Allemagne travaillera à plein, paiera des salaires de famine à ses ouvriers, et, comme le commerce est placé sous le contrôle du

Gouvernement, celui-ci fixera les taxes à l'exportation de telle sorte que les maisons allemandes puissent toujours vendre à des prix inférieurs à ceux des concurrents étrangers. Le chômage des manufactures anglaises est, en grande partie, un résultat de cette politique.

La dépréciation de la monnaie a ainsi un double avantage : elle est une arme qui aide à vaincre dans la lutte industrielle, à distancer les concurrents, à empêcher les industries des pays nouveaux, Tchécoslovaquie, Pologne, de se développer, et, en même temps, elle permet de crier misère, d'apitoyer l'étranger dupe ou complice, de ne pas payer les réparations. Les résultats sont en apparence merveilleux: l'Allemagne travaille ; les ouvriers ne meurent pas de faim, les industriels gagnent de l'argent. Cet argent on se garde de le rapatrier, on le laisse en dépôt dans les banques étrangères, on l'y fait travailler, ou bien, ce qui entre en Allemagne on se hâte de l'employer pour créer des valeurs nouvelles,. usines, bateaux, chemins de fer. On colonisera la Russie, le Mexique, l'Amérique du Sud, l'Extrême-Orient. Quiconque circule en Allemagne est frappé de l'activité des usines, des chantiers, des ports. Hambourg, vide il y a deux ans, est plus animé qu'en 1914. Le trafic du port dépasse de 71 000 tonnes en mai 1922 le chiffre correspondant de mai 1913. On manque de charbon ; pour les livraisons à faire à la France, l'Allemagne achète du charbon anglais. Suprême dérision : tandis que la France se ruine pour reconstruire ses villes et ses villages dévastés par les armées allemandes, en Allemagne, partout, des bâtiments nouveaux s'élèvent. Écrivains et journalistes, serviteurs de la richesse qu'elle soit d'or ou de papier, célèbrent la vitalité du peuple allemand que la haine des Français voudrait détruire, ruiner, opprimer, si le bon et juste Anglais n'était là, par fortune, pour l'en empêcher.

Les industriels allemands, vrais maîtres de l'État, n'ont rien tenté pour arrêter la dépréciation du mark ; ils ont précipité notamment les deux baisses formidables de juin 1921 et de juin 1922, qui leur ont permis de maintenir leurs avantages à l'exportation; ils ont tout fait pour empêcher la stabilisation des cours. Ainsi, la baisse du mark n'est due que pour très faible part au paiement des réparations. Les sommes ainsi déboursées par l'Allemagne en devises ou en nature n'équivalent qu'à 4 944 millions de marks-or, 1 250 millions de dollars. Dans le même laps de temps la France, qui compte vingt millions d'habitants de moins et dont les plus riches départements, ont été ruinés par la guerre, a trouvé moyen d'avancer à l'Allemagne, pour la restauration des régions dévastées, 92 milliards de francs

(7500 millions de dollars), et elle garde un change relativement favorable. Et ce sont les Allemands qui crient misère!

Mais c'est la course à l'abîme. Il faut, pour que le jeu puisse durer et finalement réussir, que le mark ne cesse de baisser, car le jeu de la concurrence travaille sans cesse à supprimer ou à atténuer les différences; les pays victimes du *dumping* se défendent par des tarifs de douanes. Les prix de revient tendent à rejoindre ceux du marché mondial; les Anglais, les Français parviennent à établir des prix sensiblement égaux. Parmi les ouvriers allemands le mécontentement grandit; il faut insérer, dans les marchés à terme, une clause réservant le cas d'augmentation des salaires. Quand la récente baisse aura cessé de faire sentir son effet, qu'arrivera-t-il? Le chômage s'abattra sur l'Allemagne avec toutes ses conséquences, misère, troubles sociaux. L'Allemagne, par la politique de ses Stinnes, se ruine et se détruit elle-même. Elle exporte, mais les bénéfices de ses exportations restent au dehors à l'avantage de quelques individus, mais au détriment de toute la nation. L'Allemagne, qui a échappé à la domination de l'aristocratie des hobereaux, est tombée sous la domination des magnats de l'industrie. Or, l'intérêt de l'État ne s'identifie pas à celui des industriels. Si la ruine de l'État allemand est désavantageuse pour ses créanciers, elle est désastreuse pour ses citoyens. Si les Allemands s'en sont réjouis en haine de la France, ne vont-ils pas, bientôt, le regretter amèrement. « L'Allemand est joueur, écrit M. Seydoux; il avait joué en 1914 et il a perdu; il a joué de nouveau sur une échelle plus grande encore: il a perdu encore; la chance a tourné contre lui. Les événements se seraient sans doute déroulés sur un rythme moins rapide si les réparations n'avaient pas pesé sur l'ensemble; mais elles n'en sont pas la cause première; ce n'est pas parce que l'Allemand n'a pas pu payer les réparations, mais c'est parce qu'il est allemand et qu'il est mauvais européen, comme il l'a toujours été, qu'il s'est ruiné en vivant en grand seigneur dans une Allemagne appauvrie. » Une politique de sagesse et d'économie eût été, pour l'Allemagne, la voie du salut. Sa défaite économique aura peut-être des conséquences plus terribles pour elle que sa défaite militaire. Pour les États, comme pour les individus, l'honnêteté est encore la plus habile des stratégies.

Le désastre militaire de l'Allemagne a été, pour l'Europe, une libération; sa ruine économique serait, au contraire, un péril. Il s'établit, entre les pays civilisés du monde entier, une solidarité économique et financière qui fait que, si un État est malade, tout le

corps souffre. La disparition de la Russie comme facteur de production et de consommation nous en donne la preuve. Ce sont là des vérités qu'aucun Français n'a jamais contestées. Certains économistes et politiciens britanniques ont voulu rendre la France responsable d'un état de choses qu'elle déplore, dont elle souffre, qu'elle avait prévu et qu'il aurait été possible de prévenir si la politique anglaise avait été plus prévoyante et moins personnelle. Gênes et La Haye ont démontré que toute entente avec les Bolchévistes est un leurre. Les événements d'aujourd'hui et de demain montreront que, pour l'Allemagne aussi, la France a vu juste et loin et qu'elle s'est montrée bonne européenne. Les réparations ne ruineraient pas l'Allemagne si l'Allemagne n'avait pas voulu se ruiner, et si la politique de M. Lloyd George ne l'avait pas encouragée à la résistance. Et c'est peut-être les réparations qui offriront à l'Europe le moyen de sauver l'Allemagne. Les Allemands et beaucoup d'Anglais se représentent une France acharnée à détruire l'Allemagne. Lisez par exemple l'article où le professeur Walter Gœtz, dans la *Hilfe* du 5 juin, cherche à tirer les conclusions de la conférence de Gênes; il montre la France poursuivant une entreprise d'hégémonie et « grinçant des dents » parce que l'Angleterre et les États-Unis ont fait échouer ses desseins; il s'attend encore, de notre part, « à des actes d'égarement, de désespoir, » mais il voit « les plus graves dangers de l'après-guerre déjà passés. » A force de répéter de pareilles histoires, les Allemands ont fini par les croire et le pis est qu'ils sont parvenus à les faire croire un peu partout. Ils ne tarderont pas à s'apercevoir que le plus grave danger, pour eux, n'était pas de faire honneur à leur signature. Nous avons dit souvent ici qu'entre un créancier et son débiteur, quand il s'agit de pareilles dettes, il se crée une solidarité d'intérêts qui doit finir par se traduire dans la politique des deux pays.

Avant de répondre à la demande allemande du 12 juillet, il convenait d'attendre le retour des membres du Comité des garanties qui s'étaient rendus à Berlin pour étudier sur place, de concert avec le Gouvernement allemand, les mesures à prendre pour l'assainissement des finances du Reich. Mais M. Lloyd George n'a pu se tenir de faire, dès l'abord, connaître son opinion; répondant à la question d'un membre des Communes, il a déclaré qu'à son avis le moratorium devait être accordé, ajoutant toutefois que la décision appartenait à la Commission des réparations. Même avec cette réserve, la déclaration du Premier était intempestive. Libre de son opinion,

il ne l'était pas de la proclamer avant tout entretien avec les Gouvernements alliés. C'est un procédé dont il est coutumier : on veut mettre la France en présence du fait accompli, de l'opinion exprimée ; si le moratorium était refusé, l'Allemagne saurait d'où vient la résistance. Les Anglais parlent volontiers de *fair play*, mais leur Gouvernement ne le pratique pas toujours.

Les membres du Comité des garanties délégués à Berlin par la Commission des réparations sont de retour; les documents officiels qu'ils ont échangés avec le Gouvernement du Reich et qui enregistrent les résultats de leur mission, ont été publiés d'abord par la presse allemande puis dans les journaux français du 23. Ils sont relativement satisfaisants. Les circonstances aidant, — l'Allemagne était émue de l'assassinat de Rathenau, — le Gouvernement, et spécialement le ministre des Finances M. Hermès, a apporté quelque bonne volonté à organiser, avec le Comité des garanties, un contrôle des finances du Reich. Quatre points principaux sont acquis en principe par l'accord du 18 juillet. — Les recettes et les dépenses seront contrôlées; les délégués du Comité auront connaissance, en même temps que le Parlement, de tous les projets législatifs touchant les finances, et de toutes les mesures administratives relatives aux recettes et aux dépenses du Reich; ils pourront présenter leurs observations; ils pourront accompagner les inspecteurs allemands, qui doivent être nommés avant le 1er novembre, dans leurs enquêtes, même chez les particuliers. — Un délégué du Comité sera chargé, au ministère des Finances, du contrôle de la trésorerie et de la dette flottante. La législation destinée à empêcher l'évasion des capitaux va être complétée; les banques ne pourront plus envoyer des fonds à l'étranger sans autorisation du Gouvernement. Le Comité des garanties pourra contrôler les mesures prises pour empêcher cette évasion. — Des statistiques périodiques seront publiées, qui permettront de contrôler les exportations et toute la vie commerciale de l'Allemagne; le Comité veillera à ce qu'elles soient sincères et complètes.

Ces points, on le voit, sont importants; mais on aperçoit, dès l'abord, des lacunes. Le contrôle de l'émission des billets ne paraît pas explicitement prévu; il est indispensable cependant d'y mettre un terme, et, pour cela, il faut assurer l'indépendance de la Reichsbank à l'égard de l'État. Il n'est pas admissible que la durée du contrôle soit subordonnée à l'octroi du nouveau moratorium, limitée à sa durée. Le contrôle était l'une des conditions du moratorium du 21 mars. C'est au contraire l'octroi du nouveau moratorium qui doit être subordonné

au bon fonctionnement du contrôle. Il est nécessaire que le contrôle soit effectif; — M. Raoul Péret, président de la Chambre, a insisté avec raison sur ce point dans l'excellent discours qu'il a prononcé le 23 à Montmorillon — et, pour cela, il ne suffit pas que les délégués du Comité puissent signaler les abus et les manquements, il faut surtout qu'après examen, ils obtiennent à coup sûr satisfaction et que tout refus non justifié soit suivi de sanctions automatiques. Les délégués du Comité se prêteront avec bonne grâce à sauver les apparences et à respecter le principe de la souveraineté allemande, pourvu qu'en fait leurs avis soient écoutés et ne puissent pas être négligés. Il ne s'agit pas ici d'un fils de famille prodigue dont il convient de modérer les appétits; c'est un banqueroutier dont il faut réformer les pratiques frauduleuses. C'est seulement à la condition qu'il y consente sans réticences ni réserves qu'il sera possible de lui accorder les délais qu'il sollicite. L'expérience seule en décidera. Si l'Allemagne sollicitait franchement le concours de ses créanciers dont, — on ne saurait trop le répéter, — les intérêts sont solidaires des siens, et si elle se pliait avec toute sa bonne volonté à une collaboration qui assurerait à la fois son salut et le paiement de ses dettes, il est évident qu'il y aurait intérêt à lui accorder un moratorium assez long pour lui permettre de rétablir l'équilibre de son budget, de stabiliser et d'améliorer son change, d'arrêter l'exagération de la circulation fiduciaire. Ainsi les autres États pourraient reprendre confiance dans le crédit de l'Allemagne et envisager une série d'opérations d'emprunts internationaux gagés sur ses ressources, garantis par l'ensemble des Puissances civilisées et dont l'objet serait le règlement de toutes les dettes.

Mais les dispositions de l'opinion et des partis, celles même du Gouvernement, en Allemagne, ne sont pas telles qu'on puisse leur faire confiance sans précautions. N'est-ce pas le chancelier Wirth lui-même qui déclarait, le 27 octobre 1920, en présentant son budget au Reichstag : « Le budget d'exécution du Traité de paix est le meilleur moyen d'agitation dont le peuple allemand dispose, et il doit être répandu par millions d'exemplaires dans le monde entier? » Les budgets du Reich, en effet, ont toujours été truqués; les chiffres sont exagérés, des dépenses qui ne sont imposées par aucun article du Traité y figurent; certaines indemnités pour les pays occupés sont majorées dans un dessein qu'il est facile de deviner. Rien de sérieux n'a été fait pour accroître les recettes : par exemple, les tarifs de chemins de fer sont cinq fois moins élevés qu'en Tchécoslovaquie.

Rien non plus pour comprimer les dépenses, bien au contraire; certains travaux publics ont un caractère nettement somptuaire; certains chemins de fer sur la rive gauche du Rhin ne peuvent avoir qu'un intérêt stratégique et la Conférence des Ambassadeurs a eu dernièrement à s'en occuper. Toute une politique d'indemnités pour les logements ouvriers, pour la navigation, pour les municipalités, pour les théâtres, peut être ajournée à des temps plus tranquilles. Le budget allemand doit cesser d'être un moyen de propagande nationaliste. Ce ne sont pas les réparations qui ont amené le chiffre des billets en circulation au 30 juin 1922 à 179 milliards de marks.

Ce qu'il est, pour le moment, raisonnable d'accorder à l'Allemagne c'est un moratorium très court qui lui permette seulement de prouver que ses intentions ont changé et qu'elle est décidée à appliquer et à compléter les mesures de contrôle arrêtées de concert avec le Comité des garanties. Si la Commission des réparations accordait *de plano*, sans conditions, une prolongation à plus lointaine échéance, les Alliés seraient désarmés pour trois ans et impuissants à soutenir contre ses adversaires le Gouvernement du Reich. Et c'est d'ici à trois ans qu'il faut aider l'Allemagne à se sauver elle-même.

D'ailleurs si un moratorium est accordé à l'Allemagne, il devrait s'en suivre un moratorium général pour toutes les dettes de guerre de tous les pays; on s'acheminerait ainsi vers une solution générale et un règlement transactionnel de toutes les dettes. Tous les changes sont solidaires comme toutes les dettes. Si la bonne volonté de l'Allemagne était constatée et efficace, ne pourrait-on pas, dans quelques mois, réunir une conférence des directeurs de toutes les grandes banques d'émission et de toutes les grandes entreprises de production économique ou d'échanges, afin de parvenir à la constitution d'une caisse internationale de garanties qui rendrait possible une série d'emprunts de liquidation, échelonnés sur quelques années, et dont les premiers seraient destinés aux réparations. La monnaie allemande, comme celle de l'Autriche, de la Pologne et de plusieurs autres pays, ne peut plus être assainie; il faudra en venir à l'émission de monnaies nouvelles. Mais aucune solution de ce genre n'est possible sans, comme point de départ, l'établissement d'un contrôle complet sur la vie économique et financière de l'Allemagne. La première et la plus utile des sanctions aux manquements que la Commission des réparations pourra, et peut dès maintenant, constater de la part de l'Allemagne, sera de préciser et de renforcer les droits et les pouvoirs du contrôle interallié. Les sanctions que les Alliés

seraient amenés à prendre, collectivement ou individuellement, auraient ainsi pour effet de créer une solidarité de plus en plus étroite entre l'Allemagne et ses créanciers, et ce serait, pour tous les pays, un précieux avantage. Il faut espérer que, dans les entretiens que M. Lloyd George et M. Poincaré vont avoir à Londres dans les premiers jours d'août, c'est vers des solutions de cette nature qu'ils orienteront la politique des réparations.

La France, qui a fait, sur le budget des réparations, une avance de 92 milliards de francs, a besoin, elle aussi, de maintenir son crédit et de soutenir son change. Si un moratorium, même court, est accordé à l'Allemagne, il faut que la France puisse réaliser, partiellement mais immédiatement, sous forme de gages précis, l'hypothèque générale que lui donne le Traité. Le Reich et les États possèdent un domaine considérable en mines fiscales, en forêts, en terres, dont ils pourraient dès maintenant se démunir pour payer une partie du capital de leur dette; certains droits de douane ou impôts pourraient être perçus directement par les créanciers ou sous leur contrôle et à leur profit; enfin on pourrait amorcer toute une politique de participations françaises aux entreprises allemandes. La crainte justifiée d'une catastrophe générale est de nature à rendre les industriels allemands plus traitables et le Gouvernement moins indécis.

Mais quelle est, quelle sera demain, l'autorité réelle du Gouvernement? La crise politique déterminée par l'assassinat de Rathenau n'est pas terminée; mais, dès maintenant, la solution dont nous parlions il y a quinze jours et qui aurait consisté à faire entrer les socialistes indépendants dans le Gouvernement en leur assurant deux portefeuilles a échoué ; les populistes ont exigé que, si le Ministère s'étendait à gauche, il s'élargît aussi à droite, et s'adjoignît deux d'entre eux. Les négociations ont échoué; il n'en est résulté qu'un rapprochement des deux grandes fractions social-démocrates. La majorité gouvernementale reste la même et le Gouvernement demeure aussi faible; les lois destinées à défendre la République ont été votées, mais avec des amendements; et leur application rencontre, en Bavière notamment, une très vive opposition. Le Gouvernement n'est pas obéi. En Haute-Silésie, lors du départ des dernières troupes alliées, les fonctionnaires se sont montrés corrects, mais ils n'ont pu empêcher les Sociétés militaires de diriger une véritable fusillade sur les trains de troupes, où d'ailleurs, par un heureux hasard, leurs balles n'ont tué que des Allemands. Les deux principaux assassins de Rathenau, Fischer et Kern, sur le point

d'être pris par la police, se sont donné la mort, dans le château de Salaeck, en Thuringe, où ils avaient trouvé asile : ainsi, sans doute, l'exigeait le serment prêté par eux à quelque organisation clandestine dont ils auraient pu dénoncer les membres. L'Allemagne est en proie aux sociétés secrètes; elles ont toutes un but militaire, national, pangermanique; c'est la résurrection de la vieille Allemagne, des *Saintes Vehmes* du Moyen-âge, du *Tugendbund* de 1813; c'est l'émiettement de l'autorité ; c'est la période d'incubation patriotique et militaire. Le centre du mouvement est en Bavière où les tendances sont nettement monarchistes : les Hohenzollern ont compromis l'œuvre de l'unité et de la grandeur allemande ; aux Wittelsbach de la reprendre. Mais, dans l'autre camp aussi, on s'organise; les éléments réactionnaires et militaristes se heurtent aux formations socialistes et révolutionnaires ; les modérés disparaissent impuissants ; s'il survenait un chômage important, la crise s'en trouverait précipitée : révolution ou restauration. Ni l'une ni l'autre perspective n'est attrayante : mieux vaudrait, si lui-même s'y prêtait avec quelque énergie, fortifier le Gouvernement actuel et aborder avec lui, dans l'esprit que nous indiquions tout à l'heure, la solution de problèmes qui sont vitaux pour l'Allemagne, mais qui impliquent l'équilibre politique et social de tous les États.

Comme nous l'avions laissé prévoir, la Conférence de La Haye s'est terminée sans résultats, ou plutôt elle a eu cet heureux résultat de prouver, ce qui était déjà apparu à Gênes, qu'il est impossible de parvenir, avec les représentants de la Russie des Soviets, à un accord de principe. Les Bolchévistes ne peuvent pas transiger sur les doctrines qui sont leur raison d'être et leur moyen de se perpétuer au pouvoir; il ne sert à rien de leur démontrer que ces doctrines ont ruiné la Russie ; ils n'ont là-dessus aucune illusion, mais ils perdraient tout le prestige qu'ils gardent encore s'ils l'avouaient publiquement. Ces gens-là n'ont aucune propension au rôle de guillotinés par persuasion ; de là le contraste entre leur langage officiel et public et ce qu'ils disent hors séance. Il est probable que les occidentaux qui tenteront de se rendre en Russie pour y reprendre l'exploitation d'affaires dont ils étaient autrefois propriétaires, y trouveront un accueil favorable et des garanties suffisantes pour leur sécurité et leurs intérêts. Les Gouvernements peuvent intervenir officieusement pour assurer ces avantages à tel ou tel de leurs ressortissants, pourvu qu'ils ne cherchent pas à aboutir à un accord général. C'est la seule méthode pratique pour traiter avec un Gou-

vernement qui n'a ni relations officielles, ni principes communs avec les autres États.

La Pologne traverse une grave crise de résurrection. Le 2 juin, le chef de l'État, maréchal Pilsudski, ayant mandé les membres du cabinet présidé par M. Ponikowski à son palais du Belvédère, leur exprima en termes si vifs son mécontentement de leur politique, qu'ils le prièrent incontinent d'accepter leur démission. La crise était ouverte sans aucune intervention du Parlement, par la seule initiative du chef de l'État. Pour quelles raisons? Il s'agirait, dit-on, d'un désaccord avec M. Skirmunt sur la politique extérieure de la Pologne : le chef de l'État estimerait celle du ministre, qui a si dignement représenté la Pologne à Gênes, trop peu active, notamment en Ukraine ; peut-être aussi y eut-il conflit avec le ministre des finances M. Michalski qui aurait refusé au Maréchal certains crédits non inscrits au budget et destinés à soutenir la politique polonaise dans le Sud-Est. Quoi qu'il en soit, la crise a mis en conflit le chef de l'État et l'Assemblée constituante. Qui désignerait le nouveau Président du Conseil? La constitution votée le 17 mars 1921 confère cette prérogative au chef de l'État; mais elle ne doit entrer en vigueur qu'après les élections, fixées au 1er octobre prochain, qui donneront à la Pologne une Diète et un Sénat. En attendant, la Pologne est régie par la « petite constitution » et l'unique autorité souveraine est celle de l'Assemblée constituante dont le chef de l'État n'est qu'une émanation. A elle appartient le droit de désigner le Président du Conseil. Telle est du moins la thèse des fractions du centre et de droite. Par une étrange anomalie, ce sont les partis de droite qui défendent les prérogatives de l'Assemblée où ils possèdent une majorité, d'ailleurs précaire, et ce sont les partis de gauche qui, avec l'appoint des fractions non polonaises (allemands et juifs), revendiquent pour le chef de l'État des pouvoirs plus étendus.

En fait, après trois semaines de pourparlers, la politique du Belvédère parut l'emporter. Le maréchal Pilsudski désigna comme Président du Conseil, le 25 juin, M. Sliwinski, homme politique radical, enclin à suivre les directions du chef de l'État; le nouveau Président constitua son ministère avec M. Narutowicz aux Affaires étrangères et se présenta, le 3 juillet, devant l'Assemblée constituante, qui vota, par 201 voix contre 195, un ordre du jour de défiance qui provoqua la démission du Cabinet. Les partis nationaux de droite ont besoin, pour obtenir cette faible majorité, de l'appoint du petit groupe (16 membres) de conservateurs galiciens qui s'intitule

« club du travail constitutionnel; » mais ce parti est à la fois conservateur et dévoué à la politique personnelle du chef de l'État; son organe, le *Czas*, de Cravovie, soutient que la Pologne ne peut se passer de l'autorité quasi dictatoriale du maréchal Pilsudski. Le 7 juillet, ce club, votant avec les droites, provoqua la démission du cabinet Sliwinski, mais il ne suivit pas longtemps loin la majorité parlementaire. Celle-ci, la tentative du chef de l'État ayant échoué, voulut à son tour constituer un ministère de son choix; elle désigna le patriote populaire à qui la Pologne est en grande partie redevable de son succès dans l'affaire de la Haute-Silésie, M. Korfanty. Celui-ci constitua, avec MM. Skirmunt, Michalski et d'autres personnalités marquantes, un cabinet où les groupes de la majorité étaient équitablement représentés. Mais, quand il se présenta au chef de l'État, celui-ci déclara qu'il refusait de collaborer avec un Président du Conseil dont il n'approuvait pas les idées. Cette attitude du Maréchal changea les dispositions du petit groupe cracovien; la majorité devint minorité. M. Korfanty, ne voulant pas entrer en conflit aigu avec le chef de l'État, renonça à exercer le pouvoir. Les choses en sont là. Le Maréchal va sans doute constituer un ministère extra-parlementaire que peut-être l'Assemblée, à son tour, refusera de soutenir. Il s'agit de savoir qui détiendra le pouvoir au moment des élections du 1er octobre; les partis de gauche, qui semblent avoir perdu du terrain dans le pays, soutiendront énergiquement la politique du maréchal Pilsudski qui, de son côté, ne peut espérer se maintenir au pouvoir que s'il constitue une forte majorité qui lui soit dévouée. A nos yeux de Français qui ne veulent, en Pologne, connaître que des amis, ces luttes apparaissent déplorables; la Pologne, en face de ses adversaires du dehors et en présence de l'œuvre immense de la patrie à reconstruire, a besoin de tous ses enfants. Le pouvoir personnel très étendu du chef de l'État pourrait devenir, dans la situation actuelle, un bienfait, mais à la condition qu'il ne gouverne qu'avec l'appui et le concours de tous les partis nationaux. Si la Pologne a besoin d'un Pilsudski, elle ne saurait écarter un Korfanty. Trêve donc aux luttes de partis.

RENÉ PINON.

Le Directeur-Gérant : RENÉ DOUMIC.



co
gu
si
ti
ép
su
so
m
vo
pe
de
R
à
qu
ra
co

CARDÉNIO

PREMIÈRE PARTIE

Je pensais avoir tout dit sur l'étrange aventure de la charmante et infortunée Marie-Louise d'Orléans, Reine Catholique de toutes les Espagnes, et de l'Homme aux rubans couleur de feu (1), ce mystérieux Cardénio qui, pendant de longues années, la poursuivit des témoignages d'un amour impossible autant qu'obstiné, tantôt héroïque de silence et d'abnégation et, d'autres fois, téméraire jusqu'à la folie, dans son désir éperdu de la revoir et de la posséder. On s'en souvient : j'avais suivi, pour reconstituer cette histoire, au moins dans ses épisodes les plus certains, un manuscrit contemporain des événements, qu'un aimable collectionneur de Madrid avait bien voulu me confier. C'était la relation écrite jour par jour, en petites phrases laconiques et souvent obscures, de tous les incidents grands ou infimes, qui signalèrent le mariage de la jeune Reine avec le rachitique et scrofuleux Charles II, et son voyage à travers les Castilles, depuis Saint-Jean-de-Luz et Hendaye jusqu'à la capitale. L'auteur de ce journal, un gentilhomme navarrais, ne nous ayant pas dit son nom, je l'avais appelé, pour la commodité du récit, don Tomás de Zumarraga.

Encore une fois, je croyais avoir extrait de ce récit très sec

(1) Voyez dans la *Revue* des 1er et 15 août 1921 : L'Homme aux rubans couleur de feu.

et très sommaire tout ce qu'il est historiquement possible de savoir sur cette romanesque aventure. Mais le hasard, qui est la providence des romanciers aussi bien que des poètes, vient de me mettre sur une nouvelle piste, qui conduit beaucoup plus loin que la première. Quelques lecteurs de la *Revue* ayant bien voulu me marquer de l'intérêt pour mon héroïne et son histoire amoureuse, c'est avec joie que je leur apporte ici les résultats de mes nouvelles recherches, en les priant de m'excuser si je reprends les choses d'un peu haut. Une certaine atmosphère est nécessaire à un récit, pour qu'il donne toute sa signification et, si je puis dire, tout son bouquet. On ne m'en voudra donc pas d'être allé, avant de continuer ce petit roman, respirer l'air de Versailles.

***

Au début de cet été, par un après-midi torride, j'errais dans les rues de la royale cité, en quête d'un ombrage ou de la fraîcheur d'un bassin. Il était encore très tôt. En attendant l'heure de l'Apothéose, pour laquelle j'étais venu, celle où les statues, les vases, les rampes et les pyramides végétales de la terrasse deviennent vermeils dans le flamboiement crépusculaire, où les fenêtres de la Galerie des glaces s'ouvrent sur de grands espaces célestes aux nuées flottantes, de sorte que les architectures de l'énorme palais semblent un léger portique découpé en plein ciel, — en attendant cette heure divine, je finis par aller m'abriter dans la cité des livres, dans la pénombre quiète et studieuse de la Bibliothèque.

Avec sa voisine, l'actuelle École du Génie, cette Bibliothèque fait partie du Versailles inconnu, que les visiteurs ignorent, et dont les guides ne daignent point parler. Ce sont les hôtels affectés aux ministères sous la monarchie. L'École du Génie était jadis le Ministère de la Guerre et la Bibliothèque, celui de la la Marine et des Affaires étrangères. Ces antiques et admirables logis se trouvent, à gauche du Château, dans cette rue montante, qui débouche sur la Cour d'honneur et où l'on jouit d'une si belle perspective, au fond de laquelle on aperçoit les colonnades de Gabriel et la statue équestre du Roi. Malheureusement, cette rue aristocratique, comme d'ailleurs la Chapelle et tant d'autres édifices de Versailles, a subi, de la main des hommes, d'affli-

geantes dégradations. Tous les frontons des vieux hôtels ont été mutilés avec un acharnement imbécile. Partout, il a fallu briser l'écu de France, gratter les fleurs de lys. Sur les montants qui encadrent le portail de la Bibliothèque, ils ont remplacé les attributs royaux par des symboles pédagogiques ou académiques. C'est surtout le portail du Ministère de la Guerre qui a souffert de ces mutilations. Il est merveilleux. C'est une des plus belles choses qui se puissent voir à Versailles, que cet écusson monumental encadré de trophées et sommé de la couronne fleurdelysée. Non seulement, ils l'ont martelé, mais au beau milieu il a fallu sceller un support en fer,pour y planter un drapeau, le jour du Quatorze Juillet. La politique n'a rien à voir là-dedans : il s'agit uniquement du respect dû à la beauté. Quels sont les maçons qui ont commis tous ces forfaits de lèse-beauté ?...

Et ne vous imaginez point que ce soit fini, que ces façons sauvages appartiennent uniquement aux époques barbares et révolutionnaires. Le général R., ancien ministre de la Guerre, me contait, il n'y a pas si longtemps, que le budget du Génie comporte toujours un crédit spécial affecté au martelage et à la destruction des emblèmes impériaux, — et sans doute aussi royaux, — sur les édifices militaires. Est-ce assez honteux, ce vandalisme administratif !...

Je m'échauffe. Cherchons plutôt la fraîcheur et la paix de l'esprit dans les hautes salles de la Bibliothèque, entre ces murs des Affaires étrangères, autrefois garnis de cartons et de minutes diplomatiques, aujourd'hui tapissés de savants bouquins.

Ces salles sont désertes, en cette heure chaude, ou presque. Elles se succèdent en enfilade, et ainsi elles composent une véritable galerie presque aussi longue que la Galerie des glaces, avec des panneaux allégoriques, des dessus de portes par Van Blarenberghe.

En ce sanctuaire de la diplomatie, il est assez naturel que les capitales de l'Europe fassent les frais de la décoration. Elles répondent aux Nymphes et aux Amours des panneaux. Encadrées dans des boiseries blanches, Parme, Pétersbourg, Londres, Naples, Madrid, Berlin, Gênes, Turin, Varsovie montrent des silhouettes vieillottes et charmantes, qui rappellent leurs figures actuelles comme une fraîche miniature de jeune fille peut rappeler l'affreux minois d'une vieille toute ridée et enfumée par

l'âge... Dans le salon du milieu, fut signé, nous dit-on, le traité de Versailles de 1782, celui qui mit fin à la guerre d'Amérique. Le ministre Choiseul, grand maître de la diplomatie française sous Louis XV, trône dans un trumeau, au-dessus d'une superbe cheminée en marbre jaune, que décorent des candélabres en fleurs de lys naturelles et une pendule à pyramide, entre deux figures mythologiques. Des fauteuils jaune pâle, en velours d'Utrecht, s'espacent sur un grand tapis à ramages, œuvre des fabriques royales. A l'angle d'une fenêtre, se dresse la harpe de Marie-Antoinette, encore toute vibrante dans sa monture en bois doré. Elle me fait songer à mon héroïne, la petite reine d'Espagne, qui, à l'Alcazar de Madrid, se consolait de son horrible solitude, en jouant de la harpe ou de la mandore.

Au fond de la galerie, dans le dernier salon, de nouveaux panneaux décoratifs, peints par Bachelier, qui représentent l'entrée du duc de Choiseul, ambassadeur de France, au Vatican : bouquets de couleurs vives et joyeuses, où dominent les pourpres, les blancs, les ors. Dans le lointain, la colonnade et le dôme de Saint-Pierre, les fontaines jaillissantes, et, sur ce fond diamantin et fauve de gerbes liquides et de nobles architectures, un fourmillement d'uniformes en drap rouge couvert de passementeries blanches. Des hallebardiers escortant des files de carrosses, et, dans le plus somptueux, qui semble une énorme coquille tout en or, derrière les glaces miroitantes, la figure poupine de l'Ambassadeur, le cordon bleu en sautoir et la perruque poudrée à frimas...

Toutes ces frivolités brillantes allègent pour moi la morne horreur de cet après-midi plus que caniculaire. Pour achever de me ranimer, les érudits et très obligeants conservateurs de ces merveilles, MM. Hirschauer et Pichard du Page, me mettent sous les yeux des reliures rarissimes et splendides, puis des livres ayant appartenu à Marie-Antoinette, des livres très simples, reliés en veau porphyre, avec la couronne royale et les initiales C. T., — ce qui veut dire Château de Trianon, — puis d'autres livres en maroquin rouge, plus dorés, d'un faste plus voyant, comme il convient à une parvenue : ils proviennent, en effet, de la bibliothèque de la Dubarry... Parmi toutes ces pièces rares, j'avise une sorte de calepin, muni de cordons, également en maroquin pourpre, avec les armes de France et des fers de toute beauté. Sur la page de garde, en caractères jaunis, bouclés et

calamistrés comme les anneaux d'une perruque, cette inscription fulgurante : *Cecy est au Roy!*... Je me doute bien que cette calligraphie trop fleurie n'est pas sortie de la main royale. Mais la phrase impérieuse m'abasourdit, comme si elle était proférée à deux pas de moi par un garçon bleu de l'ancienne cour, — et j'en suis ébloui, comme si le Roi-Soleil en personne venait de surgir de la pénombre de cette salle, où achèvent de s'éteindre quelques suprêmes reflets des splendeurs monarchiques... Je feuillette avidement les pages au solide filigrane, à la pâte presque indestructible, — et quelle n'est point ma surprise d'y découvrir toute une suite de *l'Homme aux rubans couleur de feu!* Ce sont des lettres confidentielles écrites au Roi par le marquis de Villars, ambassadeur de France à Madrid, et envoyées à Sa Majesté en dehors des courriers diplomatiques. Quelques allusions aux « Petits Pères du quartier Richelieu » font supposer que ces missives secrètes étaient confiées à des religieux français qui avaient un couvent à Madrid et qui allaient et venaient entre la France et l'Espagne.

Ces lettres sont des chefs-d'œuvre de discrétion et de finesse diplomatiques. L'ambassadeur, qui, d'ailleurs, use souvent d'un langage convenu, procède par insinuations et par sous-entendus, qu'il est quelquefois assez malaisé de deviner. Et puis on sent qu'il a des susceptibilités, des préventions à ménager, il faut savoir lire entre ses lignes. Mais, plus j'étudiais ces lettres et plus je les rapprochais du journal de don Tomás de Zumarraga, plus je m'assurais qu'elles complètent son récit et qu'elles en fournissent la suite naturelle et logique.

Et la voici, cette suite, telle que je crois avoir réussi à la rétablir.

***

On se rappelle les événements.

La jeune Marie-Louise d'Orléans, fille de Monsieur, frère unique du Roi, et de la trop romanesque Madame Henriette d'Angleterre, est dans sa dix-huitième année. Pour sceller la récente paix conclue à Nimègue avec les Espagnols, le Roi son oncle vient de la marier à Charles II d'Espagne, adolescent débile, « sauvage et grossier par lui-même et par son éducation, » écrivait l'ambassadeur Villars, — et dont la pauvrette ne sait rien sinon qu'il est laid à faire peur. C'est pourquoi elle est

partie pour Madrid, la mort dans l'âme, au milieu de toute une escorte pompeuse de gardes du corps et de hauts dignitaires.

Depuis Fontainebleau, elle n'a fait que pleurer. Quand elle s'apaise et que ses yeux se sèchent, c'est pour courir la campagne, en de folles équipées, avec une bande de jeunes seigneurs qui prétendent l'accompagner jusqu'à la frontière et peut-être jusqu'à Madrid. On dirait qu'elle veut s'étourdir, oublier son chagrin dans le plaisir. La Reine danse, chante en public, banquette dans les auberges, en joyeuse compagnie. Elle monte à cheval, bat les buissons avec les chasseurs, et elle ne reparaît qu'à la nuit close, harassée et songeuse. Dès qu'elle est seule, elle se met à pleurer silencieusement. D'autres fois, elle ne cache pas ses larmes. Tout le monde se demande pourquoi elle pleure. Le prince d'Harcourt, le chef de l'ambassade qui va la livrer aux Espagnols, essaie vainement de percer ce secret. Il s'imagine que la Reine est amoureuse de son cousin, le Dauphin, qui est à peu près du même âge qu'elle. D'autres, qui se croient plus fins, sont persuadés qu'elle a un caprice pour un garde du corps, gentilhomme de l'escorte, un certain Saint-Chamans, grand soudard moustachu et sentimental, qui est sans cesse à la portière de son carrosse. Mais toutes ces explications, pour peu qu'on les examine, ne tiennent pas debout, — et ainsi on se perd en conjectures.

Cependant, quelqu'un sait pourquoi la Reine pleure : c'est l'ambassadeur d'Allemagne, le gros marquis de Grana. Et quelqu'un le devine; c'est le marquis de Villars, ambassadeur de France à Madrid. Mais celui-ci ne peut pas le dire, et l'autre a tout intérêt à cacher cette intrigue jusqu'au jour où il jugera bon de la rendre publique. Ces deux diplomates connaissent ou soupçonnent par les rapports de leurs agents, que la Reine est poursuivie, depuis Paris, par un ami d'enfance, un compagnon de ses jeux à Saint-Cloud et au Palais-Royal. Les familiers de la jeune Princesse l'appellent entre eux, tantôt l'Homme aux rubans couleurs de feu, et tantôt Cardénio, un nom de comédie, en souvenir d'une pièce à la mode, *Les folies de Cardénio*, où ce jeune homme brilla dans le principal rôle. Un moment, les deux amoureux ont réussi à se rejoindre et à se parler en secret. Seul un hasard a pu empêcher Cardénio d'enlever sa chère princesse. Elle l'aurait écouté sans trop de peine, car elle a le cœur tout porté à l'amour et fort peu royal. Deux fois de suite, après

cela, le sort décidément contraire semble s'être acharné à les séparer. A Pancorbo, triste village de Castille, la Reine a cru reconnaître Cardénio déguisé en muletier et mêlé aux gens de son équipage. Dans une risque provoquée à plaisir, un palefrenier catalan a abattu le muletier d'un coup de pistolet. Trois jours après, la Reine, malade de chagrin, au point qu'elle a dû s'aliter et qu'on a craint pour sa vie, la Reine est remontée en carrosse, pour aller à Quintanapalla, autre village misérable, où le Roi, son époux par procuration, doit l'épouser en personne par devant l'archevêque de Burgos...

Au moment où le carrosse s'ébranle, elle se penche à la portière, et, à l'endroit où le muletier a été assassiné, — du moins elle le croit, — elle aperçoit un ruban couleur de feu tout souillé de boue et piétiné par les sabots des mules et des chevaux... Des claquements de fouet déchirent l'air, on part. La Reine se laisse emmener, le visage enfoui dans son mouchoir et en étouffant ses sanglots...

***

Depuis plus de quinze jours, le Roi se morfondait, en l'attendant, à Burgos.

Sitôt le mariage décidé, il avait manifesté une impatience extrême de voir sa fiancée. Dans tout le prurit de la puberté, cet adolescent à la fois brutal et maladif, fils tardif d'un prince célèbre par ses débauches, ce jeune monarque de dix-huit ans voulait avoir une femme le plus tôt possible. Devant cette hâte et cette avidité gloutonne, dont s'égayait la Cour, sa gouvernante, la marquise de los Velez, rappelait que, tout enfant, à l'âge de douze ans, le petit Roi avait voulu partir pour l'Allemagne, chercher sa *novia*, la fille de l'Empereur, qui venait tout juste de naître, et que, déjà, suivant les traditions de la politique autrichienne, on lui destinait pour épouse.

Dès le 21 octobre, il s'était mis en route pour aller au-devant de la Reine. Afin de réduire le plus possible les frais du voyage, il avait emmené très peu de monde avec lui : le duc de Medina-Celi, son sumiller de corps, qui allait devenir son favori, don Iñigo-Melchior de Velasco, duc de Frias, connétable de Castille, et enfin don José de Silva, son grand écuyer. Le Roi voyageait dans un vieux carrosse en cuir noir, à l'intérieur doublé de velours rouge, mais non muni de glaces : il n'était défendu

contre la pluie et le froid que par des courtines également en cuir. Sans doute, les écuries de la Cour possédaient des voitures plus modernes que ce lourd véhicule construit sur le modèle du carrosse de Charles-Quint. Mais, par esprit de tradition et aussi par piété envers la mémoire du grand Empereur, les rois d'Espagne se seraient fait un scrupule de voyager autrement que lui. Le carrosse de Charles-Quint était d'obligation pour les personnes royales.

L'adolescent débile y gagna un gros rhume, en traversant les cols du Guadarrama, déjà couverts de neige. Il dut se mettre au lit en arrivant à Burgos, où il fut hospitalisé au Palais archiépiscopal. L'archevêque lui-même, — qui devait bénir son mariage, — était malade d'une pleurésie. Les médecins qui soignaient le prélat s'emparèrent du Roi. Une fois aux mains de ces hommes redoutables, ce pauvre garçon, chétif et boiteux, encore affaibli et hébété par des années de médecines et de clystères, fut saigné et purgé sans merci ni répit. Il tomba dans un grand abattement, d'où il ne sortait que pour réclamer la Reine.

Or, la Reine était encore loin. Elle venait à peine de franchir la frontière. Le jour où Charles arrivait à Burgos, Marie-Louise d'Orléans assistait, dans les eaux d'Hendaye, à une revue navale, suivie d'une comédie qu'on lui donna sur la galère amirale. Elle était en route depuis le 20 septembre, et on allait entrer dans la seconde semaine de novembre. Près de deux mois pour aller de Fontainebleau à Burgos! Que signifiait une telle lenteur?... Dans l'entourage du Roi, tout ce qui était opposé au mariage français eut soin de faire remarquer au monarque l'invraisemblance et l'inconvenance de tels délais! La Cour de France le faisait exprès, sans doute, pour se moquer une fois de plus des Espagnols. Charles, qui se rongeait d'impatience, écoutait ces propos avec fureur. Il vociférait :

— Ah! ces Gavatches! toujours les mêmes!... Je les hais, je les exècre! Je ne veux plus voir un seul Gavatche devant moi, ou je le tue!...

Dans sa fièvre, il bredouillait, en prononçant ces phrases haletantes, car il avait un défaut incorrigible de prononciation. Sa colère s'exaspérait, au point que, dans ces paroxysmes, il devenait dangereux. Enfant, il avait failli percer, de sa petite épée, un de ses menins, qui jouait, avec lui, au soldat... Puis,

s'étant épuisé à crier, il s'abattait sur son lit, en proie à la fièvre quarte et à la lancette des docteurs, flanqués des apothicaires.

Quand il alla mieux et fut capable de se lever, il ne sut plus que devenir, ni comment occuper ses journées. Pour tuer le temps, il se mit à courir les couvents des environs où on le régalait de sucreries et où des collations succulentes étaient préparées pour lui et sa suite. Il visita aussi maintes églises et chapelles, mais il n'eut pas un regard pour la cathédrale, cependant proche voisine du Palais archiépiscopal, où il était logé : cet édifice, œuvre gothique, offensait les regards et attestait le mauvais goût d'une époque encore à demi plongée dans la barbarie... Naturellement, ces plaisirs s'épuisèrent vite. Quand il s'ennuyait trop, le Roi jouait aux jonchets avec son nain flamand, Luisito, qui était le bout d'homme le plus plaisant du monde, — ou bien il s'amusait à voir donner le fouet aux pages de son écurie : ce qui arrivait presque tous les jours, cette engeance étant fort turbulente et prompte aux pires méfaits... Le premier dimanche de sa convalescence, il fut au collège des Jésuites, voir représenter une tragédie en latin, à laquelle il ne comprit goutte. Néanmoins il s'y divertit fort : un écolier qui jouait le rôle d'une Furie et qui était armé d'un brandon, mit, comme par mégarde, le feu à la barbe d'un Père jésuite embusqué dans la coulisse, où il faisait le souffleur. Sans doute, c'était pour se venger de quelque punition. Le Roi pensa mourir de rire à la vue du bon Père, qui se démenait et courait sur la scène en poussant des cris affreux. Le lendemain, il en riait encore, et il demanda qu'on le menât chez les Jésuites revoir cette pièce impayable. On eut toutes les peines du monde à lui démontrer qu'on ne pouvait pas, tous les jours, fût-ce pour lui faire plaisir, mettre le feu à une barbe de jésuite...

Entre temps, il avait reçu de la Reine plusieurs lettres officielles, des lettres rédigées par quelque secrétaire des commandements. Soit négligence, soit malveillance anti-française, on négligea de les lui lire et même de les lui communiquer. Pourtant, il fallut bien placer sous ses yeux une supplique datée d'Hernani et écrite tout entière de la main de la jeune reine : la fille de Monsieur et de Madame Henriette d'Angleterre demandait que Sa Majesté l'autorisât à monter à cheval et à dîner en public : ce à quoi s'opposaient son majordome, le marquis d'Astorga, et surtout sa Camarera mayor, la terrible duchesse de

Terranova. Ce fut le sujet d'un vif débat. Le parti contraire à la France avait su exciter la jalousie du Roi : « Les Reines Catholiques ne couraient point la campagne et ne se donnaient point en spectacle comme des comédiennes ou des filles perdues. » Mais quelqu'un ayant allégué qu'il y allait de la santé et peut-être de la vie de la Reine, Charles, en bougonnant, finit par déclarer qu'il y baillait les mains.

Quelques jours après, nouveau message, à l'occasion de l'anniversaire de naissance du Roi. Un envoyé spécial apportait à Sa Majesté, de la part de la Reine son épouse, une magnifique montre en diamants et une cravate de dentelle, à laquelle était joint un ruban couleur de feu. Ces présents, expédiés de Vittoria, avaient été choisis par la maréchale de Clérembault, gouvernante de la Reine, presque à l'insu de celle-ci. Quelle main perfide avait glissé dans le paquet ce ruban couleur de feu ? Nul ne se posa cette question. Personne encore, dans l'entourage du Roi, n'en pouvait soupçonner la signification, ni prévoir que ce bout de ruban pouvait amener pour la Reine les pires catastrophes.

C'était Viremont, petit gentilhomme normand, chargé de conduire les chevaux anglais de la jeune souveraine, à qui avait été confié le précieux cadeau. Malgré son horreur des Français, le Roi daigna recevoir le porteur d'un si galant message. Il s'y ajoutait une lettre pleine de sentiment, du tour le plus élégant et du goût le plus raffiné, composée par la maréchale de Clérembault, qui était un bel esprit, une précieuse attardée, dont la réputation se soutenait encore à la Cour comme à la Ville. Toutes ces délicatesses furent en pure perte aussi bien pour le Roi que pour les grands qui écoutèrent la lecture de cette missive rédigée en espagnol. Quand Viremont demanda à Sa Majesté ce qu'il devait répondre de sa part à son Auguste Maîtresse, Charles fronça le sourcil et, après avoir réfléchi, il déclara assez impoliment :

— Dites-lui que je me porte bien !

Puis, d'un ton aussi royal que le lui put permettre son bredouillement habituel, il prononça :

— Qu'on donne cinq cents pistoles à cet homme !

Largesse purement honoraire, car les coffres royaux étaient vides : ce dont s'aperçut tristement Viremont, qui ne put jamais obtenir le paiement de ses cinq cents pistoles.

Sur ces entrefaites, le marquis de Villars, l'ambassadeur de France, parut à Burgos. Le Roi lui ferma obstinément sa porte. Outre la haine qu'il portait à tous les Français, il détestait spécialement l'ambassadeur, dont la haute distinction, les manières toujours parfaitement courtoises et discrètes soulignaient cruellement, par contraste, la rusticité et la brutalité du monarque.

Or, le jeudi 16 novembre, au soir, comme tout le monde était dans l'attente, un courrier apporta la nouvelle que la Reine venait de quitter Pancorbo et que, le surlendemain, elle serait à Burgos. Le Roi en manifesta une grande joie, et don Jeronimo d'Eguya, secrétaire d'État, qui était venu rejoindre la Cour, s'empressa de publier que la noce, ainsi qu'il était convenu, se ferait à Burgos..., si toutefois l'archevêque, malade, pouvait célébrer la messe de mariage. Cette restriction donna à réfléchir à l'ambassadeur de France, qui, d'ailleurs, avait remarqué la présence, à Burgos, du premier aumônier du Palais, don Antonio de Benavidez y Bazan, patriarche des Indes, qui était arrivé par le même carrosse que don Jeronimo. Quelle ruse le secrétaire d'État avait-il machinée?

Cependant l'ambassadeur ne laissa rien deviner de ses soupçons. Pour l'instant, sa préoccupation la plus pressante était d'aller saluer la nièce du Roi son maître, et selon les ordres formels qu'il avait reçus de celui-ci, de représenter à la jeune Reine les obligations de son état, de quoi elle semblait n'avoir qu'un médiocre souci, — et, de plus, de l'avertir des périls d'une condition qui, pour être brillante, ne laissait pas d'être sujette à mille traverses. Le Roi d'Espagne ne voulant toujours point le recevoir, il lui fit demander la permission d'aller rendre ses devoirs à Sa Majesté Catholique, ainsi que l'exigeaient le rang de cette princesse et les liens du sang qui l'unissaient au Roi Très Chrétien. Le jeune souverain, qui ne modérait plus son impatience de voir sa femme, et qui, avec tous les Espagnols, accusait le Gouvernement français d'avoir retardé, par toutes les lenteurs imaginables, l'heureux moment de la rencontre, prit fort mal cette demande et répondit à don Jeronimo qui lui présentait la requête de l'ambassadeur :

— Qu'il aille au diable!

Cependant, comme le secrétaire d'État insistait et lui remontrait les conséquences graves que pourrait avoir un tel refus, il céda, de la plus mauvaise grâce.

M. de Villars sut tous ces incidents par un de ses estafiers, un Portugais, qui était un de ses hommes de confiance et à qui une fille de cuisine de l'archevêque voulait du bien.

***

Ayant ainsi obtenu à grand peine l'autorisation royale, l'ambassadeur se mit en route pour Briviesca, où la Reine devait arriver ce même jour, vendredi 17 novembre, avant midi.

Dans le carrosse qui roulait cahin-caha par les mauvaises pistes castillanes, M. de Villars s'abandonnait aux réflexions les plus chagrines. Les rebuffades du Roi n'y étaient pour rien : il avait trop l'habitude des Cours et des hommes pour s'en émouvoir. Ce qui le consternait, c'était le gouffre de dépenses où l'allait plonger ce voyage d'apparat. Nommé à Madrid depuis quelques mois à peine, il avait dû faire venir à grands frais, de Paris, sa femme et une partie de sa famille. Pour installer tout ce monde et aussi pour soutenir son rang, il avait fallu louer une grande maison neuve dans le quartier des Récollets, le plus sain de Madrid, puis meubler cette maison, dont le service et l'entretien exigeaient une domesticité nombreuse. Et voici que, maintenant, il était obligé d'aller au-devant de la Reine, avec une escorte et une livrée qui fissent honneur au Roi Très Chrétien; il aurait à traiter les personnes de qualité, qui accompagnaient la jeune souveraine, — le prince et la princesse d'Harcourt, la maréchale de Clérembault, Mlle de Grancey, la dame d'atour, sans parler de leur suite. En prévision de ces galas inévitables, la marquise de Villars, qui était une femme de tête et une maîtresse de maison accomplie, avait recruté une équipe de cuisiniers et, comme ses gens n'étaient pas assez nombreux, des passe-volants pour les aider. Les dix mille écus que le Roi avait daigné lui allouer pour ces réceptions et ces déplacements fastueux seraient tout à fait insuffisants. Encore une fois il faudrait recourir à sa générosité, fournir des notes explicatives, produire des comptes et des mémoires au ministre Pomponne. Et M. de Villars se jugeait le plus infortuné des hommes...

Pourtant, il pouvait passer à bon droit pour un homme heureux. Petit gentilhomme sans fortune, aîné de dix enfants, arrière-petit-fils d'un greffier de Condrieu, il était parvenu aux plus hauts emplois. Ambassadeur à Turin, deux fois ambassadeur à Madrid, possédant la faveur du ministre et du Roi, que

pouvait-il prétendre encore? Et il avait tout ce qu'il faut pour plaire aux femmes! Beau, bien fait, d'une bravoure incontestée, officier et même spadassin des plus brillants. Sans doute, il avait épousé, par entraînement de jeunesse, une fille assez laide, une orpheline aussi démunie d'argent que lui-même. Mais Marie Gigault de Bellefond avait de l'esprit à revendre, le génie de l'intrigue et l'art de mettre son mari en évidence. Les nombreux enfants qu'elle lui avait donnés autorisaient tous les plus belles espérances. Un tel sort pouvait donc se considérer comme fort enviable, n'eût été l'impécuniosité bien connue des Villars. On en faisait des gorges chaudes à la Cour. Il n'était commis des Affaires étrangères qui ne daubât sur les façons quémandeuses du mari et de la femme et sur leur promptitude à tendre la main.

L'ambasseur s'attristait fort, ce jour-là, de ce que les dépenses des réceptions prochaines dussent rendre sa gêne encore plus publique, à Paris comme à Saint-Germain, et peut-être même à Madrid...

Cependant, avec ses soucis d'argent, il avait d'autres préoccupations très graves.

Ses émissaires lui avaient appris les machinations du marquis de Grana, le nouvel ambassadeur d'Allemagne à Madrid, contre la Reine. Le marquis, c'était certain, préparait un piège, où il espérait bien faire tomber, un jour ou l'autre, une jeune fille imprudente, trop prompte à suivre les mouvements de son cœur. Par Vilane, un de ses plus fins limiers, M. de Villars savait qu'une fois déjà elle avait échappé à un guet-apens redoutable. Et il n'ignorait pas davantage que le gros marquis, son confrère, favorisait par tous les moyens les rencontres entre la Reine et ce Cardénio, cet aventurier italien, qu'on appelait l'Homme aux rubans couleur de feu, ce platonique et insaisissable amoureux, qui ne se dérobait un instant que pour reparaître sous un travestissement nouveau. Qui pouvait bien être cet homme? L'ambassadeur n'était pas encore arrivé à le savoir. La rumeur courait que, sous ce nom de guerre, se cachait le fils d'un noble Vénitien venu à Paris à la suite du cardinal Mazarin, qui l'avait connu, lors de sa mission en Valteline et recommandé à Richelieu comme agent diplomatique. Il devait avoir de très hautes protections, car, malgré sa conduite étrange et même quelque peu louche, on n'avait

jamais osé toucher à lui. Ses origines, ses relations, ses moyens d'existence, le lieu même où il habitait, M. de Villars n'avait encore rien pu découvrir de tout cela, quelque diligence qu'il y eût apportée. Ceux qui avaient entrevu dans le monde cet homme bizarre, aux airs de rêveur mal éveillé, affirmaient qu'il était sincère et qu'il aimait follement la Reine. Mais, sincère ou non, cet amour servait trop bien les intérêts de l'Allemagne, pour que l'ambassadeur de Sa Majesté Césaréenne ne cherchât pas, par tous les moyens, à en tirer un éclatant scandale, où sombrerait, avec l'innocente Marie-Louise, le meilleur appui de l'influence française à Madrid.

En effet, ce mariage du roi d'Espagne avec une princesse de la maison de Bourbon était un gros échec pour l'Empereur, voire un affront qui devait lui être fort sensible. Depuis plus d'un siècle, les mariages autrichiens étaient devenus une règle presque absolue de la monarchie espagnole. Et voici que les conseillers du jeune Charles II avaient refusé sa fille, l'archiduchesse Marie-Antoinette, pour accepter la nièce du Roi Très Chrétien ! On aurait dit que l'Espagne, trahissant une alliance séculaire, se rangeait du côté du vainqueur, qui, à Nimègue, venait en somme de dicter ses volontés à l'Europe coalisée. Louis XIV n'avait pas eu besoin d'intriguer : on était venu lui demander sa nièce pour être reine d'Espagne. C'était don Juan, le frère naturel du petit Roi, — le tout-puissant ministre qui venait de mourir tout récemment, non sans soupçon d'empoisonnement, — c'était ce bâtard qui avait manigancé toute cette affaire, malgré l'avis nettement opposé de la Junte d'État. Ennemi irréconciliable de la Reine-mère, l'autrichienne Marie-Anne, il espérait dominer plus facilement une jeune Française de dix-sept ans, — comme était Marie-Louise d'Orléans, sans nul appui à la Cour, — qu'une archiduchesse, soutenue par tout un parti puissant de grands d'Espagne, et qui s'empresserait de faire cause commune avec sa belle-sœur et belle-mère, Marie-Anne d'Autriche.

Pour évoluer au milieu de toutes ces intrigues, et pour tirer le meilleur parti possible d'une situation nouvelle et, en somme, fort avantageuse, l'ambassadeur de France avait reçu de son Gouvernement les instructions les plus précises et les plus détaillées. Il y joignait des vues personnelles, qui, peut-être, ne cadraient pas tout à fait avec celles du ministre et du Roi, mais

à qui le succès final, du moins il l'espérait, ne manquerait pas de valoir les plus flatteuses approbations...

Dans quelques instants, il allait essayer de faire comprendre à la jeune Reine quel rôle elle pouvait jouer auprès de son mari et de sa belle-mère, pour le plus grand bien de la France et la plus grande gloire de l'illustre Maison d'où elle sortait. Mais il savait qu'il avait affaire à forte partie, en la personne de son adversaire, l'ambassadeur d'Allemagne, ce gros marquis de Grana, italien d'origine et, qui pis est, Gênois madré et retors, pour qui tous moyens étaient bons. M. de Villars n'était pas encore au courant de l'incident de Pancorbo, — de l'agression contre le pseudo-muletier qui avait conduit le carrosse de la Reine. Mais il voyait dans toute cette aventure de Cardénio, dont ses agents l'avaient instruit, la main du marquis de Grana, et il connaissait trop bien son collègue pour n'être pas convaincu qu'un échec n'était point pour le rebuter et qu'il s'acharnerait, coûte que coûte, à faire réussir son plan machiavélique.

La pensée que la Reine s'avançait sur une route semée d'embûscades, qu'une volonté implacable guettait ses moindres démarches, — le sentiment de ce danger perpétuel excitait toutes les inquiétudes et toute la perspicacité de l'ambassadeur. Tout à l'heure, il l'avertirait du complot. Elle était vive, intelligente, mais très indolente aussi, très avide de plaisir et si peu faite pour être Reine!... Consentirait-elle à seconder sa politique, la politique du Roi son oncle, et même aurait-elle le simple courage de défendre, non pas seulement son honneur, mais sa propre vie peut-être contre des ennemis sans pitié?...

M. de Villars était fort perplexe, néanmoins résolu à ne rien celer à la Reine de la gravité de la situation, lorsqu'il mit pied à terre, dans la petite ville de Briviesca, devant le couvent de Santa-Clara, où cette enfant, malheureuse et ignorante de tout, venait de faire son entrée.

***

On dételait le carrosse royal, comme l'ambassadeur de France descendait du sien.

Parmi les curieux qui s'extasiaient devant les dorures des portières et l'ingénieux système de courroies qui suspendait le lourd véhicule, M. de Villars, non sans déplaisir, aperçut quelques mauvaises figures de valets et de bas officiers du Palais,

et notamment un certain Evrard, Franc-comtois au service du marquis de Grana, qu'il avait déjà surpris deux ou trois fois aux abords de sa maison de Madrid, en compagnie d'individus suspects. A quel titre et pour quel motif le valet de chambre de l'ambassadeur d'Allemagne suivait-il l'escorte de la Reine? Il se promit de le demander à Vilane, son homme de confiance. Mais il réfléchit aussitôt que le dit Vilane, qui était censé remplir chez lui les fonctions de page de son écurie, suivait publiquement la Reine depuis son départ d'Hendaye. Quoi d'étonnant si le domestique de son collègue se trouvait à côté du sien? Les deux espions se surveillaient réciproquement...

Cette constatation contraria beaucoup l'ambassadeur. Mais de pires ennuis l'attendaient au couvent, où, dès le parloir, il se vit arrêté par la duchesse de Terranova, la Camarera mayor, qui prétendait lui fermer la porte de la Reine. M. de Villars exhiba l'ordre royal. La Camarera, non avertie, dut s'incliner, mais déclara, d'un air hautain, qu'elle assisterait en tiers à l'entretien. Cette nouvelle prétention froissa extrêmement le diplomate, qui, d'ailleurs, pour les raisons qu'on va voir, ne pouvait absolument point y souscrire. Néanmoins il domina son émoi et répondit aussi froidement qu'il le put :

— Madame, je prends la liberté de vous faire observer que vous outrepassez étrangement les prérogatives de votre charge. Je connais les coutumes de cette cour. Ce n'est point l'usage que les Camareras mayors ou les grands Majordomes assistent aux audiences privées de Leurs Majestés!

L'argument était sans réplique. La duchesse suffoquait de colère. Ses petits yeux perçants lançaient des éclairs et sa longue figure pâle, devenue cadavérique, paraissait plus blême encore dans la noirceur de sa mantille... Brusquement, elle tourna les talons sans dire un mot. Précédant l'ambassadeur, elle le conduisit jusqu'à l'appartement de la Reine, lui montra la porte, et, sur un petit salut très sec, elle disparut, en remplissant les corridors de l'énormité de son garde-infant et en faisant beaucoup de fracas avec les taffetas et les soies de ses jupes.

Dans l'antichambre, l'ambassadeur trouva toute une troupe folâtre, piaillante et jacassante, de filles de service et de caméristes françaises, lesquelles parlaient très haut dans leur langue et s'amusaient à singer et à accabler de quolibets une sœur converse espagnole, qui se tenait au milieu d'elles, toute décon-

tenancée, avec un plateau où il y avait une tasse de chocolat et des biscuits. A cette vue, M. de Villars fronça les sourcils et il promena sur la bande ancillaire un tel regard que ces filles se turent instantanément. Mais la nourrice de la Reine, la Quentin, grosse femme effrontée et toute vaniteuse de la faveur de sa maîtresse, n'hésita point à aborder l'ambassadeur qu'elle avait reconnu. Elle lui fit mille plaintes contre les Espagnols, s'indignant de la façon dont elle et ses compagnes avaient été traitées depuis le passage de la frontière. On couchait dans des greniers, sur de mauvais matelas. Jamais de draps, un sac bourré de paille en guise d'oreiller, et des couvertures toutes trouées!... On mourait de faim. Quand, par hasard, on trouvait à manger, c'était invariablement du riz et de la morue : *arroz y merluza! Merluza y arroz!...*

L'ambassadeur, haussant les épaules, coupa court à ces jérémiades. Il prononça d'un ton sévère :

— Souvenez-vous que vous êtes ici en pays étranger et non en France : quels que soient vos griefs contre vos hôtes, ménagez leur amour-propre, et surtout bridez vos langues! On ne doit pas entendre un mot de français dans l'entourage de la Reine. Si vous ne savez pas l'espagnol, parlez à voix basse ou taisez-vous!... Que je n'aie pas à vous le répéter, ou à le vous faire répéter: autrement, on vous congédie!...

Cette menace à la bouche, il pénétra dans la chambre de la Reine, où la Quentin, toute tremblante de l'algarade, l'avait précédé. Sa Majesté, qui achevait de dîner, était encore à table.

La dolente amoureuse de Cardénio ne savait que penser de cette visite inattendue qu'on venait, à l'instant même, de lui annoncer. Elle s'en effrayait. Car la Camarera, depuis qu'on approchait de la Cour, avait eu le soin de la prévenir contre l'ambassadeur. Changeant tout à coup de tactique, la redoutable vieille flattait sa jeune maîtresse, après l'avoir terrorisée. Elle affectait de vouloir gagner sa confiance et son affection. Maintenant elle se faisait mielleuse et sucrée. Elle feignait de s'intéresser à tout ce qui intéressait la Reine elle-même. Elle l'interrogeait avec sollicitude sur son enfance, sa vie à Saint-Cloud et au Palais-Royal, essayant de provoquer des confidences imprudentes dont elle pût se servir un jour contre elle. Pour la même raison, elle flattait les dames françaises qui accompagnaient la Reine, Mlle de Grancey et la maréchale de Clérembault, qui

causaient avec une facilité déplorable, livrant à la Camarera une foule d'anecdotes ou de paroles compromettantes pour la future épouse d'un roi d'Espagne, aussi soupçonneux que peut l'être un homme de cette nation.

Au fond, la duchesse n'était pas très rassurée sur son avenir. Elle devait sa charge à don Juan, le premier ministre mort récemment qui, après s'être emparé de l'esprit du jeune Roi, son frère naturel, avait fait reléguer à Tolède la Reine-mère, son ennemie naturelle aussi. Sûrement celle-ci chercherait à écarter une Camarera qui n'était point sa créature, et, pour cela, elle se liguerait avec sa bru, afin d'obtenir du faible Charles II le renvoi d'une personne revêtue d'une dignité si importante et qui avait le malheur de n'être pas de ses amis. La Reine-mère, depuis la mort du Bâtard, regroupait autour d'elle tout un parti puissant. L'ambassadeur de France, qui s'en doutait, se préoccupait fort de se ménager les bonnes grâces de l'ex-régente. La duchesse avait remarqué les avances qu'il lui faisait, les marques de respect et de grande considération qu'il lui prodiguait en toute circonstance. Il lui avait sans doute, à mots couverts, proposé une alliance, en l'assurant de l'appui de son Gouvernement. Rien de plus vraisemblable, que la jeune Reine, Française de naissance, nièce du Roi Très Chrétien, fût enrolée d'office dans ce parti : si cela se faisait, la Camarera se sentait perdue...

C'est pourquoi, dès qu'elle flaira le danger, elle s'était appliquée à exciter la Reine contre sa belle-mère et aussi contre l'ambassadeur de France. Elle disait, ou faisait dire par ses femmes, à l'innocente Marie-Louise, que la Reine-mère avait combattu de toutes ses forces son mariage avec le Roi, qu'elle aurait voulu pour lui une archiduchesse d'Autriche, sa belle-sœur et sa belle-fille tout ensemble; — qu'il ne fallait pas se fier aux protestations amicales et aux démonstrations de tendresse de cette Allemande, perfide comme toutes celles de sa nation ; — que la souveraine devait éviter aussi, dans son intérêt, de lier partie avec l'ambassadeur de France, qui, d'intelligence avec la Reine-mère, ne chercherait qu'à la dominer et à la conduire à leur guise ; que cet ambassadeur, en sa qualité de Français, était exécré à Madrid et qu'une Reine d'Espagne ne pouvait pas s'exposer, en nouant des relations trop bienveillantes avec lui, à partager son impopularité...

Bien que la Reine détestât la Camarera mayor, ces propos et ces insinuations avaient fait une certaine impression dans son esprit. D'ailleurs, elle se souvenait que la tribu des Villars n'était pas très bien vue chez son père, au Palais-Royal. Elle ignorait pourquoi. Mais tout cela contribuait à lui rendre assez importune la visite de l'ambassadeur. En outre, elle avait conscience que ses folles équipées avant son arrivée à la frontière espagnole, cette cour de jeunes gens qu'elle traînait derrière elle, toute sa conduite enfin avait dû être jugée sévèrement par le Roi son oncle. C'est pourquoi elle redoutait fort un entretien avec l'envoyé de ce terrible monarque.

Elle le reçut très froidement. M. de Villars s'y attendait.

Devant cette jeune fille qui ne se sentait de vocation que pour l'amour, cet homme habile se souvint fort à propos que, lui aussi, avait été la coqueluche des dames et qu'il était toujours un galant cavalier. En exprimant ses respects à la souveraine, il n'omit point de flatter la coquetterie de la femme. Il lui dit qu'il se félicitait d'avoir mission de saluer non pas seulement l'épouse d'un grand roi, mais la plus belle, la plus charmante princesse du monde. Sur la seule réputation de sa beauté, l'Espagne entière, comme son roi, en était, d'ores et déjà, éperdûment amoureuse...

Et il ajouta quelques madrigaux un peu alambiqués dans le goût du *Cyrus* et de la *Clélie*, qui faisaient fureur au temps de sa jeunesse. Malgré leur tour suranné, ces propos ravirent la petite Reine. Elle se dégela soudain, comme une fleurette rabougrie dans un recoin de parterre sans soleil, et qu'un rayon touche par hasard. A la dérobée, elle considérait ce bel homme, resté jeune, malgré ses cinquante-six ans, qui portait toujours sa fine moustache de mousquetaire et qui, galamment incliné, balayait le tapis de son chapeau à plumes, en murmurant les phrases pâmées des Céladons en extase. D'ailleurs M. de Villars parlait français. M. de Villars était un cavalier français. Cela seul suffisait pour le rendre irrésistible à une petite princesse en exil, qui ne soupirait qu'après la France...

Il s'aperçut bien tout de suite, non sans un peu de fatuité, de l'heureux effet que produisait sa personne. De son côté, il observait la Reine, tout en lui débitant ses fadeurs, mais l'impression qu'il en recevait n'était point aussi favorable. Il remarqua d'abord qu'elle était habillée à la française, malgré les

recommandations qu'on lui avait adressées maintes fois, — et il se disait que cela devait profondément déplaire aux Espagnols. Ensuite, elle avait les yeux encore tout gonflés par les larmes, le visage décomposé, un teint fiévreux, on ne savait quoi de désordonné dans toute sa mise et sa physionomie, un air enfin qui n'avait rien de royal. Toutes ces remarques furent désagréables à l'ambassadeur. Il se promit d'en parler à Mme de Villars, qui avait qualité pour glisser à la Reine quelques conseils sur sa toilette et sur sa tenue... Oui, vraiment, elle avait très méchante mine! Pourquoi n'avoir pas mis du rouge pour réparer le désastre de son teint? Les Espagnoles, qui en abusaient, devaient trouver cette négligence scandaleuse et impardonnable!...

Toutefois il ne dit rien; de telles critiques étant d'ailleurs très difficiles à formuler, surtout pour un grand personnage comme était l'ambassadeur de France. Il avait reçu l'ordre de chapitrer cette enfant dès son arrivée, sur des sujets autrement importants. Et, comme il la voyait bien disposée, il pensa que la semonce passerait sans trop de difficultés. M. de Villars crut bien faire, en se couvrant, dès le début, de l'autorité du Roi son maître. Ce n'était pas lui, c'était le Roi en personne qui parlait. Lui n'était que le porte-parole très humble de Sa Majesté Très Chrétienne.

Malgré les précautions oratoires de ce diplomate, rompu à tous les artifices de la rhétorique, l'effet fut autre que celui qu'il attendait. Au nom du Roi, les beaux yeux flétris de celle qui écoutait s'effarouchèrent et se baissèrent tout à coup, comme si la porte se fût ouverte devant un justicier entouré de ses gardes. Cependant M. de Villars, toujours galamment incliné, disait, de son ton le plus respectueux :

— Madame, le Roi votre oncle vous rappelle que, présentement, votre devoir est d'être bonne Espagnole, sans oublier pourtant que la France est votre patrie. Pour cela, il faudra faire violence à vos inclinations naturelles, rien n'étant plus opposé que la France et l'Espagne. Les deux nations, vous le savez, sont contraires en tout, aussi bien dans leurs intérêts que dans leur caractère et leur esprit, voire dans leur religion. Mais le Roi croit pouvoir compter sur votre délicate influence pour adoucir les rapports entre les deux pays et pour éviter, dans l'intérêt de la France et de l'Espagne, de nouvelles guerres qui les épuiseraient. Il y va, Madame, de la paix du monde...

L'Espagne ! La France ! La paix du monde ! Tous ces grands mots épouvantaient cette petite fille. Ah ! que tout cela lui importait peu, en ces minutes de désespoir, où sa pensée n'était occupée que de son ami, lâchement frappé devant elle, mort peut-être !... Pourtant, les yeux toujours baissés, comme devant le Roi en personne, elle ne laissait rien deviner de ses sentiments secrets, sinon de son chagrin, dont témoignait assez son joli visage ravagé par les larmes. M. de Villars, qui percevait déjà, dans cette apparente soumission, la froideur défiante et craintive de la jeune fille, poursuivait son discours avec moins d'assurance :

— Oui, Madame, le Roi, votre oncle, est d'avis qu'il faudra contraindre vos inclinations naturelles et même, autant qu'il se peut, dissimuler les dons brillants de votre esprit. Ici, on n'aime point qu'une femme cherche à paraître, — qu'elle monte à cheval, qu'elle chante ou qu'elle danse en public. Sévèrement gardées, les dames espagnoles ne sortent que pour aller à l'église, à la promenade, ou pour se réunir entre elles. Les hommes sont rarement admis dans leur société. On se scandaliserait d'une princesse qui, comme à Paris, voudrait avoir un cercle et s'en faire applaudir. Plus que tous les talents qui sont en Votre Majesté et qu'on prise si fort en France, le Roi souhaiterait de voir en vous ce génie de médiocrité et de modération, qui, quoi qu'on dise, doit faire presque toute la prudence et la conduite d'une femme...

A ces mots, la reine malgré elle, ne put se tenir de relever la tête, et, de darder sur M. de Villars, légèrement décontenancé, un regard chargé d'une indéfinissable ironie, où se mêlait de la révolte et même un rien de mépris. L'ambassadeur sentait de plus en plus que sa leçon était peu goûtée. Mais comment se tirer de ce pas difficile ? Il avait l'ordre exprès du Roi, sans doute averti des extravagances de la jeune souveraine pendant tout son voyage, de lui parler, dès son arrivée, « avec la plus extrême fermeté, — disait la lettre confidentielle, — et sans rien omettre des choses dont il est bon qu'elle soit instruite... » Qu'il était donc malaisé de remplir son devoir et, en même temps, de se concilier la confiance d'une jeune princesse, reine d'un grand État, dont les bonnes grâces peuvent être fort utiles à un ambassadeur ! Il jugea prudent de n'insister pas davantage sur ce point. De son ton le plus aimable et le plus insinuant, il reprit :

— En tout cas, Madame, le Roi, mon maître, vous recommande instamment d'éviter tout ce qui pourrait porter ombrage à vos sujets. Votre Majesté connait déjà sans doute combien le caractère espagnol est superbe. La moindre apparence de manquement leur est un outrage insupportable. Entendre parler français dans l'entourage de leur Reine lui serait imputé à crime. Cela ne veut point dire, — j'ose le répéter à Votre Majesté, — qu'il Lui faudra oublier la France! Bien au contraire... Ce qu'il faut oublier, c'est la pensée d'y revenir un jour. Nul plus grand malheur ne pourrait arriver à Votre Majesté. Surtout, il lui faut absolument abandonner certaines chimères, certaines imaginations, entretenues par les ennemis de Son repos et peut-être de Sa vie, et qui, poursuivies témérairement, ne failliraient point à attirer sur Elle les plus effroyables disgrâces !...

Qu'est-ce que cela voulait dire? Était-ce une allusion déguisée à Cardénio, à ce pauvre amour sans cesse traqué et qui ne voulait pas mourir? A voir la figure de l'ambassadeur, la Reine n'en douta plus. Blessée au plus douloureux de son cœur, elle s'en indigna comme d'une profanation. Son cher secret était trahi, foulé aux pieds. Cet homme osait toucher à sa blessure!... Elle se rebellait surtout contre cette prétention trop clairement affirmée de continuer à la tenir en lisière! Comme si ce n'était pas assez de la servitude espagnole, elle allait subir encore la servitude française! De Versailles, ou de Saint-Germain, son oncle aurait l'œil sur elle!... Mais elle était trop bien pliée à l'obéissance pour rien manifester de ce qui s'agitait en elle. Dans ses pires défaillances, l'étiquette apprise dès le berceau la soutenait comme une armature. En fille de sang royal, habituée à la représentation des cours, et avec tout son esprit naturel, elle savait aussi, quand c'était nécessaire, faire les réponses qui convenaient. Les yeux de nouveau baissés, l'air modeste et soumis, elle répondit, en apparence fort tranquillement, à M. de Villars : — Monsieur l'ambassadeur, je vous prie d'assurer le Roi mon oncle des sentiments d'estime et d'amitié que je conserverai pour lui toute ma vie. Mon plus grand désir est de lui plaire, puisqu'il a la bonté de se souvenir que j'ai l'honneur d'être sa nièce. Que Sa Majesté croie bien que je m'estime beaucoup plus d'être une princesse de son sang que d'occuper le rang que je tiens présentement dans le monde, et que je lui dois.

Cela fut dit d'un ton si glacial que M. de Villars ne put conserver la moindre illusion sur le succès de sa démarche. Il sortit en saluant jusqu'à terre et en balbutiant des actions de grâces et de vagues excuses. Mais cet adroit courtisan, cet homme à bonne fortune, était furieux d'avoir si mal réussi auprès d'une jouvencelle. Il devinait que la Reine ne reviendrait jamais sur cette première et mauvaise impression. Il avait eu la maladresse de lui faire trop sentir la férule en commençant. Mais aussi, pourquoi le Roi lui avait-il imposé une pareille corvée?...

Il se vengea, en se disant : « C'est une écervelée, sans jugement, ni idée de quoi que ce soit!... une folle qui ne peut faire que des sottises! » Néanmoins, il était encore plus mécontent de lui-même qu'il ne l'était de la Reine.

* * *

Dans le carrosse qui le ramenait à Burgos, M. de Villars, de fort méchante humeur, retomba à la supputation des sommes qu'allait lui coûter la noce royale. Brusquement, il constata qu'il avait négligé de faire entrer en ligne de compte le rhabillement complet de ses gens pour l'entrée solennelle de Leurs Majestés à Madrid. Cela monterait bien à trois ou quatre mille écus, sinon davantage. A qui les demander, ou les emprunter? Après deux requêtes de subsides récemment adressées au ministre, l'ambassadeur n'osait plus recourir à lui. « Décidément, le service du roi coûtait cher!... »

Comme il en était là de ses réflexions mélancoliques, un vacarme d'équipages et de claquements de fouet lui fit mettre la tête à la portière. Un carrosse de la Cour passait au grand trot. M. de Villars y reconnut le premier aumônier du Roi, don Antonio de Benavidez y Bazan, patriarche des Indes. En même temps, il s'aperçut qu'on venait à peine de traverser le petit village de Quintanapalla. Ces deux faits frappèrent vivement l'ambassadeur. Si le premier aumônier de la Cour se dérangeait, ce ne pouvait être que pour le mariage des souverains. Et si ce mariage se célébrait ailleurs qu'à Burgos, ce ne pouvait être qu'à Quintanapalla, Briviesca étant beaucoup trop éloigné. Donc on voulait faire la cérémonie en cachette, à l'insu de l'ambassadeur de France! Le secrétaire d'État, don Jeronimo d'Eguya, lui avait menti en déclarant que la noce aurait lieu à Burgos... Pour quelles raisons, cela se devinait assez facilement.

Sans doute M. de Villars n'ignorait point que c'était la coutume espagnole de célébrer les mariages royaux dans des bourgades infimes. La localité où s'accomplissait cette auguste cérémonie étant, de droit, exemptée d'impôts, le fisc avait intérêt à choisir pour cela un petit village qui ne versait au Trésor qu'une somme insignifiante : la faveur royale était ainsi réduite au minimum. D'autre part, le Gouvernement s'appliquait à diminuer le plus possible les frais du voyage et des fêtes : il ne voulait pas étaler sa ladrerie et sa misère sous les yeux moqueurs des Français. Enfin, on pensait éviter des querelles de préséance, toujours fâcheuses, en faisant une noce très modeste, sans figuration officielle.

Néanmoins, l'ambassadeur avait le pied assez madrilène pour être convaincu que le fond de toute cette affaire, c'était une intrigue du parti autrichien dirigée contre sa personne : on prétendait lui infliger un affront, en l'excluant d'une solennité à laquelle il avait le droit d'assister au premier rang.

M. de Villars fut outré de ce mauvais procédé. Il était bien résolu à défendre ses prérogatives, comme l'honneur de sa nation, lorsque, en descendant de carrosse, il se heurta au prince d'Harcourt, ambassadeur extraordinaire de Sa Majesté Très Chrétienne et chef de la mission française, qui avait accompagné la Reine depuis Fontainebleau. Le prince était arrivé à Burgos depuis quelques instants. Ayant appris que le Roi Catholique s'y trouvait, il venait le saluer au nom du Roi son maître.

Incontinent, M. de Villars l'avertit de ses doutes sur le lieu du mariage. M. d'Harcourt fit un haut le corps. Ayant déjà éprouvé maintes fois, au cours de son voyage, la duplicité et la hauteur des Espagnols, il s'indigna lui aussi contre tant de mesquinerie jointe à tant d'arrogance. Enfin après avoir envisagé maints expédients, les deux ambassadeurs décidèrent que, le lendemain, avant l'aube, ils partiraient en cachette pour Quintanapalla, où ils devanceraient la Cour. Et, s'étant mis d'accord pour tout le reste, ils se réjouirent fort, à l'idée d'éventer la ruse des Espagnols et de leur jouer un bon tour.

Effectivement, M. de Villars avait deviné juste. Le lendemain, à Quintanapalla, pauvre hameau, de neuf ou dix maisons au plus, ils virent, devant la moins sordide, celle de l'Alcade, les équipages de la Reine et de sa suite. Sans doute, Sa Majesté y avait passé la nuit...

De loin, ils reconnurent, juchée sur un âne, qui s'avançait au petit trot, la Camarera mayor. Avec deux de ses femmes, elle venait de courir le village et les environs, à la recherche d'un œuf frais et d'un peu de laitage, pour la Reine qui mourait de faim. M. de Villars, l'ayant abordée le premier, lui dit fort civilement que, si la noce avait lieu en cet endroit, ainsi que tout le faisait supposer, il espérait avoir l'honneur d'y assister, en compagnie de M. le prince d'Harcourt, comme c'était leur droit et leur devoir à tous deux...

Du haut de sa monture, la Camarera toisa l'ambassadeur avec une suprême insolence et, très sèchement, elle répliqua :

— Monsieur, cela ne se peut !

Là-dessus, elle talonna sa bête dans l'intention de planter là ces Gavatches. Mais M. de Villars saisit l'âne par la bride, tandis que M. d'Harcourt, qui s'était approché, ôtait son chapeau devant la malgracieuse vieille. Sans se départir un seul instant de sa courtoisie, celui-ci prononça :

— Madame, nous avons l'ordre du Roi, notre maître, d'être présents à une cérémonie si glorieuse pour nos deux nations !...

Les petits yeux perçants de la duchesse flamboyèrent. La lèvre frémissante, elle rétorqua :

— Monsieur, le Roi votre maître n'a point à commander ici !

Et, de nouveau, elle donna un coup de talon à sa monture. Mais M. de Villars tenait toujours la bride de la bourrique :

— Madame, dit-il d'un ton décidé, mais très calme, le Roi notre maître commande à ses ambassadeurs, qui lui obéissent en tout lieu. Si le Roi Catholique ne veut pas que nous assistions à la cérémonie de son mariage, nous vous prions de lui demander un ordre écrit, nous interdisant formellement, à M. le prince d'Harcourt et à moi, d'y prendre part...

— Monsieur, le Roi n'a pas le temps de vous écouter !

Furieuse d'être retenue de force par l'ambassadeur de France, elle s'emporta en propos tout à fait contraires au bon sens et à la bienséance :

— Ces Français sont insupportables !... Toujours quelque nouvel embarras ! Cette race maudite lasserait la patience d'un saint !...

Tout en vociférant ainsi, du haut de son âne, elle tira sournoisement de dessous sa mantille une longue épingle dont elle

piqua le derrière de la bête. Celle-ci, s'étant mise à ruer, faillit renverser M. de Villars et partit au galop vers la maison de l'Alcade, en secouant de façon effroyable la Camarera, qui, tout empêtrée dans ses jupes, se cramponnait à la selle, pour ne pas rouler par terre.

L'épée au côté, dans leurs beaux habits de gala, les deux ambassadeurs, quoique pénétrés de la gravité de la situation, eurent grand peine à réprimer un fou-rire devant ce spectacle bouffon.

Mais, au même moment, le Roi arrivait à petit bruit dans son carrosse de cuir noir, tout pareil à celui de l'empereur Charles-Quint. Ne voulant pas s'exposer aux rebuffades du monarque, encore plus malgracieux, d'habitude, que la Camarera, MM. d'Harcourt et de Villars, ayant avisé sur la place le marquis d'Astorga, majordome de la Reine, le prièrent de transmettre leur requête à Sa Majesté.

Après une heure d'attente, le marquis d'Astorga reparut, l'air aimable et empressé, et, sans autre préambule qu'un grand salut, il répondit à ces messieurs que Sa Majesté y consentait.

MM. de Villars et d'Harcourt échangèrent, à ces mots, un sourire de triomphe : les deux ambassadeurs du Roi Très Chrétien avaient fini par imposer la volonté de leur maître.

***

Pendant que ces intrigues, — et d'autres encore, moins publiques, — allaient leur train, et que la Camarera courait le village sur son âne, la Reine, seule dans sa chambre, au premier étage de la maison de l'Alcade, se consumait de chagrin et de désespérance. La désolation et la misère des pays qu'elle venait de traverser avaient achevé de lui serrer le cœur.

Depuis plus de six semaines, elle était à peu près complètement isolée des personnes en qui elle pouvait avoir un peu de confiance. On empêchait les dames françaises de l'escorte de l'aborder et surtout de converser avec elle. C'est à peine si, de loin en loin, elle entrevoyait sa nourrice, la Quentin, et les filles de chambre venues de Paris, qui s'occupaient de son linge et de ses petits chiens. Elle n'avait constamment devant elle que la figure renfrognée et méchante de la Camarera, ou la rotondité grotesque de sa dame d'honneur, doña Manuela de Velasco,

grosse fille rougeaude, à la voix rauque et aux mains brutales de cuisinière.

Ces femmes la froissaient en mille façons, la contrecarraient dans toutes ses délicatesses de petite Française trop mollement élevée. Pour la punir de rebuter les plats espagnols, elles l'affamaient. La veille au soir, Marie-Louise de Bourbon, princesse d'Orléans, nièce du Roi Très Chrétien, avait dû se coucher sans souper, ayant refusé des nourritures épaisses qui lui soulevaient le cœur de dégoût.

Accoudée à l'une des fenêtres de la misérable chambre, où, par hasard, ses surveillantes la laissaient seule, pendant quelques instants, elle repassait en son esprit toutes ces vexations sournoises, toutes ces humiliations. Elle se sentait accablée, lasse de tout. A de certains moments, elle éprouvait un malaise étrange : il lui semblait que son cœur cessait de battre, que son sang était lourd comme du plomb dans ses veines, et, en même temps, c'était comme un goût de poison dans sa bouche desséchée. Elle retrouvait sur ses lèvres la saveur du narcotique, qu'on avait essayé de lui faire prendre, à Pancorbo, lorsqu'après l'agression contre le muletier, elle s'était trouvée si mal. Autour de son chevet, les femmes chuchotaient. Dans sa fièvre, elle avait perçu les mots de poison et d'empoisonnement... Tout en évoquant ces choses affreuses, elle promenait de vagues regards sur la campagne, une grande plaine lugubre et dénudée, sous un ciel pluvieux, où l'on n'apercevait qu'un peuplier maigre au bord d'un torrent, silhouette linéaire qui faisait paraître plus vides ces espaces désolés. En bas, sous la fenêtre, dans une espèce de cour, s'étalait un fumier, où de jeunes porcs, noirs comme des sangliers, se poursuivaient en poussant des grognements féroces. Dans quel lieu était-elle tombée!... Et, d'un œil hagard, comme dans un mauvais rêve, elle considérait le misérable mobilier de cette chambre de paysan, dont on avait fait sa chambre royale, celle où elle attendait son époux, le Maître des Indes occidentales, le Roi de toutes les Espagnes : une table mal équarrie, des bancs de bois rangés contre des murs blanchis à la chaux, un carrelage disjoint, qui, en cette saison, était glacial aux pieds. Elle-même n'avait pour tout siège qu'un fauteuil de paille qu'on était allé chercher chez le curé du village. Et, partout, dans tous les recoins, cela sentait l'huile rance, l'écurie et la sueur de mulet.

Ce galetas était pourtant la plus belle pièce de la maison et même de tous les alentours, — celle où allait se célébrer la messe de son mariage. Tandis qu'elle rêvait douloureusement, accoudée à la fenêtre, devant la triste plaine castillane, des valets venus de la Cour clouaient aux murs de splendides tapisseries. Des caisses pleines d'objets précieux, de grandes malles de cuir ouvragé, contenant des vêtements d'apparat, encombraient le sol. Les valets circulaient au milieu de tout cela, donnaient des coups de marteau, s'interpellaient bruyamment, sans plus se soucier de la Reine que si elle n'était pas là. On s'était bien gardé, d'ailleurs, de leur dire que c'était elle! On l'avait laissée dans cette chambre, parce qu'il n'y avait pas d'autre pièce libre dans tout le logis. Et ainsi, elle était obligée de subir la présence de ces hommes grossiers. Mais elle était déjà accoutumée à ces contacts déplaisants. Elle n'avait jamais une minute pour être seule devant elle-même, pour se recueillir dans la douceur ou l'amertume des souvenirs. Les yeux obstinément fixés sur la campagne et le peuplier maigre au bord du torrent, elle s'efforçait de supprimer par la pensée la réalité offensante, d'oublier toute cette valetaille... Elle était à Pancorbo. Elle revoyait le drame, le sang répandu, le muletier transporté au couvent sur une civière. Cet homme était-il Cardénio? Bien qu'elle eût cru reconnaître le timbre de sa voix et même ses traits sous l'épaisse moustache noire et sous la montera qui lui cachaient le visage, elle n'en était pas absolument sûre. Et ce doute la torturait. Si c'était lui, s'il était mort pour elle, alors il ne lui restait aucun espoir, l'avenir était barré! Elle avait perdu le seul être qui l'aimât. Personne, dorénavant, ne s'intéresserait à elle. Plus personne sur qui compter! Sa nourrice elle-même, la Quentin, ne resterait pas longtemps auprès d'elle, — elle le devinait. Et puis cette femme vulgaire ne la comprenait qu'à demi, n'entendait rien aux choses du sentiment... Alors, que devenir? s'enfuir? le pouvait-elle? On la reprendrait sûrement, on l'enfermerait dans un couvent, dans une prison peut-être. Où qu'elle allât, elle était Fille de France et Reine d'Espagne. Son manteau royal était collé à ses épaules! Et ainsi, il ne lui restait plus qu'à mourir! Oui, elle se laisserait mourir de chagrin et de faim! Elle le voulait!...

« Je le veux! Je le veux! » L'infortunée se répétait ces mots avec une sombre exaltation, tandis que les valets de la

cour achevaient de clouer les tentures. Les derniers coups de marteau résonnaient à ses oreilles avec un bruit terrible. Elle sentait bien qu'elle s'exagérait l'horreur de son état, mais elle y mettait une complaisance morose, elle s'enivrait de sa désespérance, lorsque, tout à coup, la voix tranchante de la Camarera la fit tressaillir.

La duchesse de Terranova rentrait, en secouant ses jupes pleines de poussière et de poils de bourrique. Encore tout échauffée de son algarade avec les ambassadeurs de France, elle s'emporta de plus belle à la vue de la Reine accoudée à la fenêtre. Quel soulagement de passer sa fureur sur cette Française !...

— Madame, dit-elle, d'un ton à faire frémir, les Reines d'Espagne ne regardent pas aux fenêtres... D'ailleurs, voici l'heure, pour Votre Majesté, de prendre un peu de nourriture !

Immédiatement, elle l'obligea à se lever de la chaise de paille, qu'elle tira jusqu'au milieu de la chambre. La Reine s'y étant rassise, une fille de chambre apporta un plateau, qu'elle déposa sur un tabouret. Sa Majesté déjeunerait sur ce tabouret, l'unique table de la pièce devant servir d'autel pour la messe de mariage.

L'air excédé, la Reine déclara qu'elle n'avait pas faim.

— Cela importe peu ! dit la duchesse, mon devoir est de faire manger Votre Majesté qui doit s'apprêter, pour aujourd'hui, à soutenir de grandes fatigues...

— Non ! c'est inutile !

En prononçant ces mots, la Reine ferma les yeux, comme pour bannir de sa présence l'odieuse figure de la Camarera.

Mais celle-ci ne tint nul compte de ces protestations. Aidée de doña Manuela, la dame d'honneur, qui coupait les morceaux, elle lui fit avaler de force une mouillette de pain trempée dans du jaune d'œuf. La Reine avait beau se débattre et la repousser, l'horrible mégère lui mettait la nourriture dans la bouche. Après cela, elle dut boire un grand verre de vin très fort, du vin de Valdepeñas, noir comme de la poix et épais à couper au couteau.

Cependant, des clergeons tiraient d'une caisse une nappe d'autel dont ils drapèrent la lourde table rustique. D'autres disposaient les chandeliers et les vases sacrés, avec aussi peu de respect que si ce fussent de vulgaires ustensiles. A côté d'eux,

des femmes de service ouvraient une grande malle débordante d'étoffes précieuses, de jupes de brocart, et de toute espèce d'objets féminins. Sur le tapis, dont on venait de recouvrir hâtivement le carrelage, des souliers de satin blanc, des éventails de la Chine gisaient pêle-mêle avec des navettes et des encensoirs.

Dominant tout ce désordre, la Camarera, plus impériale et plus inflexible que jamais, signifia à la petite reine, écroulée sur sa chaise de paille, que le moment était venu de commencer sa toilette.

Alors une nouvelle torture commença pour la pauvrette.

On allait l'habiller à l'espagnole. Or, la mode de Madrid retardait de près d'un siècle sur celle de Paris. Les dames castillanes en étaient encore au garde-infant en honneur sous Philippe II, vaste cage de bois et de métal, énorme et ronde comme une coupole de cathédrale. Elles continuaient à porter des corps de jupe tout bardés de baleines, pesants et rigides comme des cuirasses. La frêle enfant dut revêtir ce harnais qui lui montait jusqu'à la naissance des épaules et qui aplatissait sa gorge, déjà belle et plantureuse. Ensuite, des mains cruelles s'emparèrent de sa tête. Doña Manuela de Velasco, brandissant un peigne, se mit à l'étriller comme elle eût fait d'une mule. On divisa ses magnifiques cheveux bruns en quatre ou cinq grosses touffes flottantes qu'on noua de rubans incarnadins. On lui fit un bandeau plat sur le front, et, tout autour de la tête, on lui planta mille poiçons d'émeraudes et de diamants, véritable couronne d'épines. Au milieu de son corsage, dans un chou de velours rouge, on suspendit une perle fameuse, une des merveilles du trésor royal, *la Pérégrine*, qui était grosse comme une poire de rousselet. On lui accrocha de furieux pendants d'oreilles, en filigranes, alourdis de pierres précieuses et larges comme des soucoupes. Enfin, on la farda outrageusement et on lui passa du noir sur les sourcils et autour des paupières.

Défaillant sous un manteau d'hermine, dont la queue occupait toute la longueur de la chambre, — et sous le poids des brocarts, des velours, des bijoux et des fourrures, — transformée en idole monstrueuse, — la délicate et charmante Fille de France ne pouvait ni faire un pas, ni bouger.

Ses femmes, se reculant pour la contempler, déclarèrent que Sa Majesté était belle comme le jour. La Camarera, sévère, sous sa mantille et sa jupe noires, la considérait, l'examinait des

pieds à la tête, épiant si quelque chose clochait dans l'ajustement royal, ou était contraire au protocole. Sous ce dur regard qui la transperçait comme la pointe d'un stylet, la Reine, n'en pouvant plus, se mit à fondre en larmes. Le fard, emporté par la débâcle des pleurs, ruisselait en grosses gouttes sur sa figure. A cette vue, la duchesse eut un nouvel accès de fureur. Elle osa frapper du talon devant sa souveraine, en criant très fort :

— Pour Dieu, Madame, cessez cette comédie!... Dans quelques instants, le Roi va paraître!

Terrorisée, la petite reine, tremblante, rentra ses larmes. On lui remit un pied de rouge sur les joues, pour cacher les traces lamentables de ses pleurs. Et, n'osant pas faire un mouvement, respirant à peine sous le fardeau écrasant de ses atours, elle se renversa contre le dossier de sa chaise, dans l'angoisse de ce qui allait arriver...

***

Cela ne tarda point.

Au moment que la Camarera mayor répétait, pour la dernière fois, à la Reine, presque insensible et inanimée, sa leçon d'étiquette, — les gestes qu'elle aurait à faire, les paroles qu'elle devrait prononcer tout à l'heure, — un gentilhomme de la chambre fut introduit. S'étant agenouillé devant la souveraine, il annonça que le Roi montait l'escalier.

Les paroles du chambellan furent le signal d'un grand branle-bas dans tout l'appartement. Les filles de service soulevèrent, de dessus sa chaise, la Reine, qui se laissait aller dans leurs bras, comme une morte. La Camarera prit la queue de son manteau. Doña Manuela de Velasco, la dame d'honneur, se plaça derrière elle. On ouvrit au large la porte du misérable taudis, et, soutenue par ses femmes, la petite épouse royale s'avança sur le palier...

Le Roi montait, suivi des ambassadeurs et des grands d'Espagne. Il était complètement vêtu de satin noir, mais son habit était à ce point couvert de passementeries et de broderies d'or qu'on ne distinguait plus le fond sombre de l'étoffe. Frappé par la lumière qui venait de la chambre, en émergeant de l'escalier obscur, il parut éblouissant. La Reine n'aperçut de lui qu'un scintillement d'or et une face lunaire, — une longue figure

pâle, d'une longueur exagérée, à la fois grotesque et macabre, qui l'épouvanta.

Au mépris du protocole, le jeune souverain s'élança vers sa femme. Comme on le lui avait recommandé, celle-ci voulut s'agenouiller devant lui. Mais il l'en empêcha, lui prit les deux bras, qu'il serra très fort, — ce qui était le témoignage d'affection le plus vif qu'il pût lui donner en public, — et, tout en la serrant ainsi, il murmurait, d'un air pâmé :

— *Mi Reina! Mi Reina!*... Ma Reine! oh! ma Reine!...

Il ne pouvait, ni ne savait dire autre chose. Comme pour suppléer à la faiblesse des paroles, il la serrait toujours plus fort, au point que la pauvre épousée, les bras meurtris, se retenait pour ne pas crier. Elle leva les yeux vers lui. Elle vit ses grosses lèvres violacées et tombantes, qui frémissaient de désir, et, dans ses yeux aux paupières épaisses, une telle flamme de passion, une telle adoration d'elle-même, qu'elle en fut touchée. Elle balbutia une phrase de compliment que la Camarera lui avait soufflée. Lui, en bredouillant, répondit par des mots qu'elle ne comprit pas, parlant encore fort mal l'espagnol. D'ailleurs, il était toujours très difficile de comprendre le Roi. Et ainsi, ayant dit tous deux ce qu'ils devaient se dire, ils se tenaient, l'un devant l'autre, embarrassés et muets, ne sachant quelle contenance se donner... M. de Villars, qui se trouvait derrière le jeune souverain, avec le prince d'Harcourt, eut pitié du malheureux couple. Sans se demander si cela était permis par l'étiquette, il s'offrit spontanément comme interprète entre les deux époux. Dans un castillan très pur, cet ancien habitué des ruelles précieuses de Paris prêta à l'un et à l'autre le langage le plus galant et le plus convenable à la circonstance. Il faisait les demandes et les réponses, et tous ceux qui purent l'entendre, — même parmi les Espagnols les plus ennemis de la France, — furent contraints de demeurer d'accord qu'il était impossible de s'exprimer avec plus de tendresse et d'honnêteté.

La Reine n'entendit presque rien de ces belles choses. Mais le Roi, par sa mimique passionnée et vaguement terrifiante, par le tremblement de ses lèvres, la flamme de ses yeux, montrait assez combien il goûtait les propos de l'ambassadeur. De tout son cœur, de tout son juvénile appétit conjugal, il était avec lui.

Tandis que M. de Villars servait ainsi de truchement

d'amour à Leurs Majestés, le grand aumônier de la Cour, patriarche des Indes, don Antonio Benavidez y Bazan, en habits pontificaux, était entré dans la chambre avec son clergé.

Leurs Majestés le suivirent, et, devant la table qui servait d'autel, Elles s'agenouillèrent sur les carreaux de velours de deux prie-Dieu drapés de damas rouge à galons d'or. Derrière eux, les grands se pressèrent, s'installèrent avec une certaine hâte un peu indiscrète. La chambre était pleine, et pourtant il s'y trouvait tout au plus une vingtaine de personnes : outre la Camarera, les dames d'honneur, les deux ambassadeurs du Roi Très Chrétien, le marquis de los Balbases, ambassadeur d'Espagne à Paris, il n'y avait là que don Francisco de Velasco, connétable de Castille et majordome major, le duc de Médina-Céli, sumiller de corps, don José de Silva, grand-écuyer, et, avec le chambellan de service, le duc d'Hijar, les comtes d'Arcos et de Talara, gentilshommes de la Chambre, — enfin don Jeronimo d'Eguya, secrétaire d'État...

Tout à coup, un bruit de voix irritées fit se retourner la Reine. Une contestation venait de s'élever entre MM. de Villars et d'Harcourt, d'une part, et le connétable de Castille, de l'autre. Délibérément, ce haut dignitaire de la Couronne avait pris la tête des Grands d'Espagne et s'était venu placer immédiatement derrière le Roi, à sa droite. Or, selon M. de Villars, cette place d'honneur devait être attribuée aux ambassadeurs de France, par réciprocité de traitement, — car, dans la chapelle de Fontainebleau, lors du mariage par procuration du prince de Conti avec la Reine Catholique, le Roi Très Chrétien avait placé à sa droite l'ambassadeur d'Espagne. Celui-ci était le voisin de M. de Villars, qui, voyant l'usurpation du connétable de Castille, se retourna vers son collègue :

— Monsieur, lui dit-il, rappelez-vous le rang que vous avez tenu en France, lors du mariage de sa Majesté la Reine! N'étiez-vous pas à la droite du Roi mon maître?...

— Il est vrai, monsieur! fit à mi-voix, le marquis de los Balbases, très ennuyé d'être ainsi mis en cause.

Là-dessus, M. de Villars, suivi du prince d'Harcourt, marcha vers le connétable et le duc de Médina-Céli, et, sur le ton de la plus exquise courtoisie, il leur déclara :

— Messieurs, nous vous prions de nous faire l'honneur de nous céder la place que vous occupez et qui nous appartient.

La mine arrogante, le connétable répliqua, comme avait fait tout à l'heure la Camarera :

— Monsieur, cela ne se peut.

Le duc de Médina-Céli répondit de même, en s'échauffant. Les Grands d'Espagne, qui étaient avec eux, s'emportèrent aussi contre la prétention des ambassadeurs de France. Cette altercation devenait un véritable scandale.

Le couple royal feignait de ne rien entendre. Le Patriarche des Indes, debout devant l'autel, ne savait quelle attitude prendre, ni s'il devait commencer la messe au milieu de ce tapage.

Alors, M. de Villars, haussant le ton, de façon à être entendu du Roi, prononça aussi distinctement qu'il le put :

— Sa Majesté Très Chrétienne demande pour ses ambassadeurs, à la Cour d'Espagne, le même traitement qu'Elle accorde, à Paris, à ceux de Sa Majesté Catholique !

Le visage contracté de colère, le Roi se décida à se retourner sur son prie-Dieu. D'un mouvement de tête, il fit signe que oui. Furieux, grommelant des phrases violentes, le connétable tourna les talons, et, par un mouvement de recul très lent, il finit par laisser la place aux ambassadeurs de France. Derrière lui, les Grands d'Espagne se répandirent confusément dans la pièce, de façon à abolir les rangs. Et ainsi, une fois de plus, l'orgueil castillan n'avait pas fléchi. Du moment qu'il n'y avait plus de rangs, qu'importait qu'un Gavatche fût à la droite ou à la gauche de Sa Majesté?...

Néanmoins, l'incident était clos, provisoirement. La messe put commencer sans plus d'encombre.

La Reine n'avait eu qu'une conscience vague de ce qui venait de se passer. Malgré son manteau d'hermine, elle grelottait. On touchait à la fin de novembre, et la matinée était glaciale. Dans le grand désarroi où sombraient toutes ses forces de résistance, elle ne souhaitait qu'une chose : c'était d'avoir moins froid, et aussi que la messe finît bien vite. Ces lenteurs la torturaient... Cependant, les filles d'honneur avaient noué autour d'elle et du Roi, un ruban de taffetas blanc en forme de lacs d'amour. Elle le remarqua... En forme de lacs d'amour!... Quelle dérision! Puis, au-dessus d'eux, on étendit une gaze blanche à frange d'argent. Le moment redoutable était venu.

Elle se leva, avec le Roi, pour prononcer la formule rituelle de consentement et pour recevoir l'anneau nuptial. Sa voix

était si faible qu'on l'entendit à peine, et lorsque le Patriarche lui glissa la bague au doigt, sa main tremblait d'une façon convulsive et saccadée qui frappa tous les assistants. Le Roi se tenait tout près d'elle, la Toison d'or au cou, resplendissant sous les broderies d'or qui le recouvraient des pieds à la tête. Elle n'osait pas le regarder... Tout à coup, ses yeux tombèrent sur la coquille de l'épée royale. Un ruban couleur de feu y était noué : c'était celui qu'une main furtive avait glissé, à l'insu de la Reine, parmi les cadeaux qu'elle avait envoyés à son futur époux pour son anniversaire de naissance. Et ce ruban, elle l'avait vainement cherché dans sa cassette, depuis le départ de Vittoria. D'abord, elle s'en était extrêmement affligée : elle ne possédait pas d'autre souvenir de Cardénio, qui l'avait priée de le garder en mémoire de lui, la dernière fois qu'ils s'étaient vus à Saint-Cloud, sur la terrasse, le jour qui avait précédé son départ pour Fontainebleau... Et voici que cette chère relique, elle la reconnaissait nouée à l'épée du Roi ! Elle n'eut pas le temps de réfléchir sur la signification d'un tel fait. Elle sentit seulement ce que cet objet dérobé représentait de coupable et de compromettant pour elle en une pareille minute. Elle se rappela l'allusion cruelle du marquis de Villars, dans la chambre du couvent de Santa-Clara. Sans doute que d'autres aussi savaient ! Elle entendait encore les paroles menaçantes de l'ambassadeur : « Ces chimères, imprudemment poursuivies, qui pourraient amener les plus effroyables disgrâces... »

Un souffle de terreur passa sur elle. Épuisée par les transes et les souffrances physiques qu'elle avait subies depuis une semaine, elle ne put soutenir le choc de cette affolante émotion. Devant le Patriarche des Indes qui levait sa dextre pour la bénir, sous les regards méprisants de tout le parti autrichien de la Cour, elle tomba évanouie dans son lourd manteau de velours bleu, doublé d'hermine, où les lys de France se mêlaient aux lions de Castille...

LOUIS BERTRAND.

(La deuxième partie au prochain numéro.)

LETTRES D'UN CHEF

A SES FILS

1914-1919

Il est inutile de rappeler ici le rôle joué au cours de la guerre par le général Humbert. La part qu'il prit à la victoire de la Marne comme chef de l'héroïque division du Maroc, à celle de l'Yser avec le 32[e] corps, puis à la tête de la 3[e] armée qu'il commanda pendant plus de trois ans, la défense de l'Argonne et, surtout, l'arrêt des grandes offensives allemandes de mars et juin 1918 en direction de Paris, sont présents au souvenir de tous.

Né d'une famille modeste, le 8 avril 1862, fils d'un ancien combattant de Crimée, gendarme à Rambouillet, le futur commandant d'armée était entré dans la carrière militaire à treize ans, comme enfant de troupe au 20[e] chasseurs à cheval. Sorti premier de Saint-Cyr et passé dans l'infanterie de marine, c'est au feu, du Tonkin à Madagascar qu'il avait conquis tous ses premiers grades. C'est dans l'action encore, après de longues années de labeur au 3[e] bureau de l'État-Major de l'armée, que la guerre le trouve, général à cinquante ans, adjoint du général Lyautey au Maroc, d'où il s'embarque aussitôt pour la longue suite de travaux qui le mènera, le 11 novembre 1918, à la tête de la 3[e] armée, devant Rocroy, frontière de la France libérée.

Nommé gouverneur militaire de Strasbourg, commandant supérieur du territoire d'Alsace, membre du Conseil supérieur de la guerre, il s'était consacré tout entier au grand rôle qui lui revenait dans notre province reconquise. Il y faisait revivre les plus belles traditions de l'armée française.

Agé de cinquante-neuf ans seulement, il semblait avoir encore devant lui une longue carrière. Mais le paludisme du Tonkin et de Madagascar le minait à son insu. Le 9 novembre 1921, le général Humbert mourait, d'une mort de soldat et de chrétien.

Les lettres dont nous donnons ici les extraits, ont été adressées à ses fils, tous deux jeunes officiers pendant la guerre. Leur intérêt n'est pas seulement d'offrir une sorte de raccourci de la guerre vue du Quartier Général d'un de nos généraux d'armée : on y trouvera surtout, avec les pensées qu'inspiraient au jour le jour au général Humbert, les événements où il était acteur, l'expression des idées et des sentiments qui l'animaient dans l'exercice des plus lourdes responsabilités.

Elles dessinent ainsi, de la façon la plus intime et la moins préméditée, quelques-uns des traits qui fixeront pour l'avenir la physionomie morale des grands chefs français pendant la guerre de 1914.

Rabat, 30 juillet 1914.

Nous sommes dans la plus grande perplexité à cause des événements européens; si la guerre éclate, la répercussion ici, sera terrible; nous prenons nos dispositions en secret.

Serai-je rappelé en France, resterai-je ici? je n'en sais rien.

Quand cette lettre te parviendra, si toutefois elle te retrouve, tu seras peut-être à la frontière. Déjà la victoire aura couronné nos drapeaux! Quel que soit ton sort, donne à ta mission toute ton âme, sans regrets, sans arrière-pensées.

Pour tout Français, pour tout officier surtout, la fin est simple : il faut vaincre.

4 août 1914.

Ma pensée te cherche en vain parmi les innombrables Français qui, en ce moment, se ruent vers la frontière. Où la mobilisation t'a-t-elle jeté? Pourtant, c'est sans amertume que je m'efforce à te découvrir : où que tu sois, je sais que tu fais ton devoir et je t'envie d'être plus rapproché que moi de la bataille.

Arriverai-je à temps pour la victoire? Le général Lyautey m'a désigné pour prendre le commandement de la division prélevée sur le Maroc : zouaves, marsouins, tirailleurs algériens, tirailleurs marocains. Quelle fierté j'éprouve, tu t'en doutes.

Les embarquements ont commencé hier : dans une quinzaine, au plus tard, j'espère débarquer de ma personne à Bordeaux.

Te rencontrerai-je au cours de la guerre? Quelle joie ce serait d'être ton voisin, dans la bataille!

Que Dieu te garde; au milieu des soucis du commandement,

des anxiétés de toutes sortes, mon cœur aura toujours une pensée pour toi!

Adieu, dans une longue étreinte.

P.-S. Je suppose que tu as l'honneur d'être officier français.

LA MARNE. — MONDEMENT

Beaumont-sur-Vesle, 19 septembre 1914.

Le combat dans lequel je suis engagé ici depuis le 12 est quelque peu soporifique et j'ai le loisir d'écrire, — enfin.

On t'a sans doute appris mes avatars? Je commande la 1re division de marche du Maroc. Superbe division, mais combien réduite aujourd'hui! Nous avons eu en effet des combats terribles!

Le 28 août, à la Fosse-à-l'Eau, près Signy-l'Abbaye, chargé d'enlever une position contre des forces très supérieures, j'y ai réussi, mais le quart de l'effectif au moins était par terre; le 1er septembre, sur l'Aisne, nouveau succès, chèrement acheté. Dans la grande bataille de Champagne, la division a résisté quatre jours de suite sur ses positions, afin de permettre le pivotement des attaques principales; cela se passait autour du château (1) de M. Jacob, l'agent de change, ami de ..., qui a été perdu et repris par nous à la suite de combats tragiques. Le pauvre château est resté dans un joli état : c'est de la belle horreur.

Les Boches ont trinqué dur et le commandant de l'armée (2) a bien voulu reconnaître que la résistance de la division du Maroc a été la condition de la victoire. Mais il ne me reste plus que le tiers de ma division avec quatre commandants en tout; tout le reste du personnel d'officiers supérieurs est tué ou blessé.

Ensuite, ç'a été la poursuite de l'ennemi pendant trois jours, puis l'armée est venue buter contre l'immense position en bordure de la Vesle où l'ennemi s'est fortifié pour tâcher de l'emporter par un mouvement d'enveloppement à droite (Ouest).

C'est de la guerre de siège : tranchées, bombardements, attaques de nuit. Voilà sept jours que cela dure; cela ne peut continuer longtemps encore. Dieu veuille, ce soir ou demain, nous donner la victoire : le bon droit est pour nous.

(1) Château de Mondement.
(2) Général Foch commandant la IXe armée.

J'ai été nommé général de division, à titre temporaire, à la suite du combat du 28 août.

Bonne chance, courage, espoir, quoi qu'il arrive

DEVANT REIMS

Beaumont-sur-Vesle, 21 septembre 1914.

... Comme tu le vois, c'est toujours dans le même endroit que je t'écris. Voilà neuf jours que nous sommes engagés dans la même bataille, attaquant, résistant tour à tour, sans jamais rien lâcher de ce que nous avons conquis ! Ma belle division est bien réduite, mais toujours brave ; les tirailleurs sont épatants ; je les voyais hier encore progresser sous les shrapnells avec un calme extraordinaire, tendant le dos, mais continuant toujours sur l'objectif !

Et il paraît que cette bataille n'est pas près de finir ! Demain je vais renouveler une attaque qui sera dure ! trois lignes de tranchées au moins à enlever ! Dieu nous aide !

La 1re division du Maroc est devenue légendaire par ici, et on parle de me donner le commandement d'un corps d'armée dont elle fera partie ! Si le hasard voulait que nous soyons camarades de combat !

Mais quelle dure épreuve ! Que d'officiers tombés !

Oui, la guerre est une chose grandiose, mais ses conséquences sont épouvantables. Dieu veuille que notre victoire, qui me paraît assurée, ait pour résultat la Paix française, la tranquillité du monde ! Quelle joie de se retrouver alors, l'épreuve passée, le devoir accompli, dans la douceur du foyer ! Que l'existence sera belle ! Mais il faut mériter de vivre des heures si pleines de charme.

Rilly-la-Montagne, 25 septembre 1914.

Dure campagne. Voici le quatorzième jour de combat de jour et de nuit, et nous recommençons l'attaque demain. Dieu nous aide à les bouter dehors, mais c'est cher !

Depuis quarante-huit heures, je passe mon temps à enlever puis à perdre une satanée ferme qui n'est plus qu'un tas de pierres. J'ai repris un des forts de Reims.

La décision ne se produira pas encore de sitôt ; il faut donc continuer à tout prix...

28 septembre 1914.

Le général Joffre est venu me féliciter de mes succès d'hier et d'avant-hier. Il se confirme que la 1re division de la garde a considérablement souffert.

Je suis nommé commandant d'un nouveau corps d'armée appelé corps combiné : Division du Maroc, plus une du 6e corps, corps d'armée splendide (1).

Je suis convaincu qu'il fera de bonne besogne... Mais cette guerre est bien cruelle.

30 septembre 1914.

Je viens d'avoir encore ce matin une rude empoignade avec la Garde; le colonel du 3e Grenadier-Régiment a été tué dans l'affaire; mais nous sommes restés bec à bec; je n'ai pu progresser que d'une façon insignifiante.

De mon poste de commandement, je vois Reims, sa cathédrale incendiée dont il ne reste que les murs; j'espère qu'ils finiront par payer tout cela, mais c'est bien long !

Courage !...

25 octobre 1914.

Ta mère m'écrit que ta blessure est maintenant cicatrisée et que le jour de la nouvelle séparation approche à grands pas. Le moment va être bien pénible pour vous tous, en effet, — mais vous êtes des vaillants, vous avez la plus haute idée du devoir, vous ne vous laisserez pas trop émouvoir et supporterez l'épreuve avec courage et confiance.

Tu débutes dans la carrière de la façon la plus noble et le souvenir de cette blessure si honorable te suivra partout.

Tu seras sans doute conservé au dépôt quelque temps, car il est indispensable d'être tout à fait remis pour repartir. — Tes fonctions ne seront pas aussi empoignantes qu'en première ligne, néanmoins il faudra t'y donner de tout cœur, car il est d'un intérêt capital d'avoir bientôt des renforts instruits.

Puis, sans doute, l'heure du péril sonnera de nouveau pour toi. Tu l'affronteras, comme devant, avec fermeté et avec confiance. Prie bien le bon Dieu et la sainte Vierge afin qu'ils te ramènent sain et sauf, cette fois-ci, du champ de bataille, — qui, j'espère, sera celui de la victoire.

(1) Le corps combiné devait prendre peu après le nom de 32e corps d'armée.

Dis-toi que je pense sans cesse à toi, te suivant de mes vœux et de mes prières. Quel bonheur j'aurai à te serrer sur mon cœur avec fierté et tendre affection!

Bon courage. Dieu te garde.

SUR L'YSER

Hochstaedt, 1er novembre 1914.

... Je suis tout à fait au Nord, sur l'Yser, dans lequel je refoule les Boches avec assez de succès : inondations, bombardement, baïonnette... Cela nous a permis de faire pas mal de prisonniers et ceux-ci sont bien bas.

Hier, les Anglais ont fortement « écopé, » mais nous sommes venus à la rescousse, comme à Inkermann et avons rétabli leurs affaires. — Les Allemands subissent des pertes effroyables : leurs nouveaux corps ne manœuvrent pas comme les premiers; ils ont des formations plus grégaires, et, dame, nous avons beaucoup d'artillerie, de la grosse et de la petite...

Aujourd'hui, Sa Majesté le Kaiser est là, comptant sur la victoire : il n'aura pas cette joie... Demain, nous verrons.

Bon courage et confiance en Dieu, toujours.

Près Ypres, 8 novembre 1914.

... N'empêche que je pense souvent avec une grande inquiétude à vous. Je ne sais que trop à quels dangers sont soumis les officiers en première ligne! Mais mon réconfort est en Dieu et j'ai la ferme espérance qu'Il nous réunira tous, la guerre terminée, la victoire acquise, sains et saufs, communiant en une reconnaissance profonde de son infinie bonté.

Quand viendra ce beau jour? La lutte, par ici, est de plus en plus violente : les Prussiens font des efforts désespérés pour nous enfoncer.

Pour cette nuit, j'ai monté une grosse affaire, une attaque générale de ma petite armée, car autour de mon CA on a agglutiné quantité de divisions et un corps de cavalerie. Quel succès aura mon entreprise? Je suis perplexe. En tout cas, bien des braves resteront sur le carreau!...

Le moral des prisonniers est de plus en plus bas; leurs carnets de route, les lettres qu'ils ont commencées, celles qu'ils ont reçues, décèlent un grand découragement. Tenons ferme,

attaquons à fond et la victoire est à nous : encore un peu de patience!...

Sur l'Yser, 12 novembre 1914.

... Ici c'est une lutte effrénée, les fronts de bataille sont de véritables tonneaux des Danaïdes où s'engouffrent de chaque côté renforts sur renforts, ou plutôt des creusets qui, après chaque journée passée, produisent un mélange où il est difficile parfois de se reconnaître! Les pertes des deux côtés sont en effet énormes, surtout chez les Allemands dont les nouvelles formations attaquent en paquet.

Je viens de passer deux journées terribles.

Le 10 au matin, ma petite armée, car je n'ai pas moins de six divisions d'infanterie et trois de cavalerie, a attaqué par surprise, de nuit et à l'arme blanche : — succès, mais pertes sérieuses, grosses fatigues; aussi, le lendemain matin, les Allemands, qui avaient reçu un corps d'armée, ayant voulu me rendre la pareille, il s'en est suivi une sorte de surprise, à la suite de laquelle nous avons été ramenés. Une division, mal commandée, s'est repliée dans de telles conditions que, pendant vingt-quatre heures, j'ai cru la partie perdue : si les Allemands avaient poussé, je ne sais ce qui serait arrivé.

J'ai mis le général à pied et ai eu la chance de mettre la main sur un homme digne de ce nom. La nuit dernière, il a remis les choses en place à la baïonnette, car, par ici, cet outil est d'usage constant, — et les bataillons allemands qui nous gênaient y ont passé en entier.

Ce matin, ça marche, mais ils viennent d'amener devant moi un nouveau régiment d'artillerie lourde. Quel potin!

La décision ne peut tarder; on m'annonce des renforts; je vais encore une fois essayer de passer! Le 96e, qui est sous mes ordres, a perdu avant-hier 1800 hommes; du 94e, il ne reste que 300 hommes, et quand ces deux trous seront bouchés, ce sera la même chose pour les nouveaux...

La Lovie, 20 novembre 1914.

... Depuis quarante-huit heures nous sommes engagés dans une formidable lutte d'artillerie; que prépare l'ennemi? Depuis que son attaque de trois divisions contre ma droite a été broyée par nos canons, il a renoncé à sortir son infanterie et il essaie

évidemment de ruiner la cause de son échec, mais en vain : je dispose de 50 pièces lourdes de tous calibres en dehors de mon artillerie de campagne ; j'ai un cerf-volant observateur : il trinque !

Et la décision? Bien malin serait celui qui en verrait la modalité. Passer par ici, du moins sur mon front, impossible : l'ennemi est fortifié maintenant, pas moyen de le décrocher.

Ailleurs, peut-être, mais où? C'est le secret des grands états-majors. D'autre part, les Russes, bien que ralentis depuis quelques jours, peut-être même en échec, sont quand même aux portes des provinces essentielles de l'Empire. Il faudrait les arrêter au seuil du sol sacré. Pour cela d'autres corps d'armée sont nécessaires. Pour en prendre par ici, il faut occuper un front plus restreint : d'où retraite sur la ligne Anvers-Bruxelles-Maubeuge-Metz, dès maintenant organisée.

Seulement, quel effet produit sur le monde entier! C'est pourquoi l'ennemi s'épuise en efforts aussi énormes que vains pour obtenir une apparence de succès qui puisse colorer sa dérobade et sauver la face.

Mais pour nous aussi, pour nos soldats, c'est bien dur; depuis trois semaines, je livre des batailles acharnées où les pertes sont énormes. Mais le moral est toujours bon et la confiance des troupes dans la victoire toujours solide. Nous les aurons!

25 novembre 1914.

... Le dégel est arrivé et, de nouveau, nous enfonçons dans la boue de ce pays jusqu'aux semelles; mais pour moi, c'est un gros souci de moins : si l'Yser avait continué à geler, étant donné mes trente kilomètres de front, j'aurais été bien inquiet...

30 novembre 1914.

La bataille s'est calmée, les Allemands se retranchent, nous de même.

Ils sont sûrement perplexes : ils ont échoué, en ce sens qu'ils n'ont pu nous enfoncer; leur plan, sur le front occidental, s'écroule. Que vont-ils entreprendre, si la victoire des Russes se confirme et est vraiment une victoire?

Et nous? pour le moment, il s'agit de réparer les brèches, de se recompléter en cadres, hommes, matériel, etc., — et j'imagine que, d'ici un mois au plus, nous ferons une manœuvre

offensive quelconque. Cette période va donc offrir un prodigieux intérêt, si les Russes rentrent en Prusse. Alors, sans doute, la partie paraissant perdue définitivement pour eux, aux yeux du monde entier, nous allons voir les attardés partir en guerre eux aussi.

Malgré les pertes énormes subies, le moral, par ici, est excellent. Les hommes se rendent compte que les Allemands ont perdu la partie. Ils sont fiers de les avoir arrêtés et, quand on poussera un tant soit peu de l'avant, ils marcheront avec enthousiasme. Et pourtant, la vie est dure, dans ce pays de boue et de marais. Les tranchées n'y ont pas le confortable de la tienne, et souvent les hommes passent la nuit dans l'eau!

4 décembre 1914.

... Des projets sont en fermentation, paraît-il, dans les grands états-majors, mais je ne suis pas dans le secret des Dieux. Quant à aller plus vite, impossible pour de nombreuses raisons. La guerre a pris une apparence différente : le combat d'usure dure des mois, là où il durait quelques journées, voire quelques heures, mais ce sera toujours la même chose : le moins usé brisera l'autre. L'étendue couverte par les masses modernes, la lourdeur de celles-ci, les difficultés de leurs ravitaillements de toute nature ont grevé la durée des opérations d'un lourd coefficient. C'est égal, nous les aurons, ou plutôt on les a.

Poperinghe, 9 décembre 1914.

... Aujourd'hui, je change de front. J'ai ma gauche tout près d'Ypres et à ma droite le 16e CA.

Je suppose que ce n'est pas pour des prunes qu'on a appelé ici le 32e qui a la réputation d'attaquer à fond; mais cela ne sera pas commode : l'ennemi est à une distance de 100 mètres au maximum et de 9 mètres au minimum : on se jette des betteraves.

C'est un autre genre que ma « Maison du Passeur, » qui a coûté tant de monde. L'assaut de ces ouvrages, exécuté par 400 volontaires, a été un épisode vraiment très beau pour les deux adversaires. Le combat a duré soixante heures sous une tempête de neige et une pluie torrentielle, les quatre détachements d'assaut dans l'eau et la boue jusqu'à mi-jambes. La garnison du fortin (Maison du Passeur) s'est laissé écraser tout entière par nos obus

de 220 : officiers, hommes, mitrailleuses et projecteurs étaient écrabouillés. Dans les tranchées, ce fut une lutte acharnée, les Allemands refusant de se rendre, durent être exterminés, officiers en tête; on ne put faire que deux prisonniers, en les terrassant.

Nos hommes ont été très braves; d'une tranchée à l'autre ils criaient : vive la France! Tous les officiers ont été tués ou blessés.

Ainsi s'affirme la volonté de vaincre!

Poperinghe, 10 décembre 1914.

Je suis en ce moment très ennuyé. Les Allemands viennent de m'enlever 400 mètres de tranchées sur un point particulièrement délicat. J'ai monté une contre-attaque qui commence bien, mais je voudrais bien être à demain matin, car, par cette nuit noire et pluvieuse, comment cela va-t-il tourner?

Enfin, espérons que ce sera l'occasion d'un succès et que, conformément à mes ordres, on ne se bornera pas à reprendre le terrain perdu, mais qu'on chassera à son tour l'ennemi de sa première ligne.

11 décembre 1914.

Je viens encore de passer des heures tragiques! Les Allemands m'avaient enlevé hier une bande de tranchées sur un point capital.

Mais maintenant je respire; une vigoureuse contre-attaque exécutée à la baïonnette a remis tout en place et ramené vingt-huit prisonniers.

Mais ces Boches se battent vraiment bien!

13 décembre 1914.

J'ai ordre d'attaquer demain à fond. Cela sera dur. Enfin nous ferons ce que nous pourrons. J'ai en face de moi maintenant le XVe corps allemand. Ce sont de vigoureux soldats. Depuis trois jours, la fusillade et la canonnade n'arrêtent pas; j'ai refoulé déjà quatre attaques et exécuté autant de contre-attaques. On se bat avec acharnement, mais mon corps d'armée est exténué. Enfin, en avant! mais, encore une fois, ce sera dur!

Je vois que ma « Maison du Passeur » amuse beaucoup le public. Le nom a un cachet romantique qui plaît. Je crois t'en avoir parlé. Ce fut épique. De notre côté, cet épisode, qui a

duré tout un mois, a révélé des qualités militaires brillantes; mais les autres se sont crânement comportés.

Patience, confiance en la France éternelle !

Poperinghe, 16 décembre 1914.

C'est pour toi la veillée des armes ; demain, tu prendras part à la grosse attaque d'A... Je pense bien à toi, en ces heures graves, priant Dieu de te préserver au milieu du danger et de bénir nos efforts. L'affaire est, paraît-il, bien préparée; beaucoup d'artillerie lourde et du monde d'attaque. Dieu veuille vous aider !

Par ici, j'en suis à mon troisième jour d'offensive : mes succès sont modestes et pourtant ils ont été chèrement acquis : quelques bouts de tranchées à une centaine de mètres en avant : possession dont on est fier, bien qu'il n'y fasse guère bon vivre : de la boue jusqu'à mi-jambes et des balles en excès.

Aujourd'hui, j'ai monté une attaque sur la fameuse cote 60 (le Mamelon Vert, comme l'appellent les troupiers). Les deux bataillons d'assaut sont parvenus au pied du talus de la redoute ennemie ; j'ai lancé la réserve il y a une heure ; j'attends le résultat.

Que de braves gens sont sacrifiés ainsi !

23 décembre 1914.

...Les Allemands sont partout sur leurs gardes ; ils ont eu connaissance de l'ordre d'offensive générale du Grand Quartier; devant moi, ils sont serrés dans leurs tranchées comme des harengs dans une caque, aussi ils écopent quelque peu. C'est le fameux XV° Corps que j'ai pour vis-à-vis, de rudes hommes.

Je continue mon attaque de ce qu'on appelle le Mamelon Vert ; un assaut brusqué m'a conduit jusque dans le fort qui le couronne. Coût : 15 officiers, 1 500 hommes ; mais les éléments dissociés qui y avaient pénétré ont été chassés par une contre-attaque vivement menée par les Allemands et rejetés en bas du talus, où ils se sont cramponnés, ce qui fait que nous sommes en cet endroit à 10 mètres de l'ennemi. Je prépare un assaut genre Sébastopol : galerie de mine, bombardement, rafales, coups de mains, etc. Mais le fourneau de 600 kilos de poudre que je creuse sous les Boches sans qu'ils s'en aperçoivent, — ce qui est fantastique, — ne sera terminé, sauf accroc, que

dans une huitaine. D'ici là, les hommes, en première ligne, sont dans la boue jusqu'à mi-jambes. Dans certaines tranchées, prises et reprises, ils sont sur des lits de cadavres des deux armées !

Tout cela est épique et sublime. Le soldat français est splendide.

26 décembre 1914.

Je suis très occupé à l'attaque d'un « Mamelon Vert » nouveau. Grâce à Recouly, qui a fait venir les Mémoires de Canrobert, je constate combien il y a d'analogie entre la situation du premier Mamelon Vert et celle du second.

Même rapidité de construction par l'ennemi, en une nuit; même dispositif de défense : un bastion en pointe sur deux courtines. Je la complète en procédant à la manière de Pélissier; que Dieu la poursuive en me traitant comme ce dernier.

Poperinghe, 29 décembre 1914.

La guerre prête au sublime, mais surtout quand on est dans l'action immédiate, comme vous l'êtes. Nos hommes ont un moral remarquable; ils accomplissent en toute simplicité des actes de héros. Chaque jour m'en apporte une preuve.

Voici celle de ce matin. Un officier de mon état-major en reconnaissance dans les tranchées rencontre un zouave occupé à bander une blessure qu'il avait à la jambe. Il lui demande pourquoi il ne se rend pas au poste de secours. Ce à quoi le zouave lui répond : « Nous ne sommes plus que deux dans l'escouade; si je vais à l'ambulance, qui est-ce qui gardera mon créneau? » Le tout avec le plus pur accent parisien des faubourgs et avec un air de pitié pour cet officier d'État-major qui, vraiment, avait l'air trop sensible.

Le 32e corps a reçu l'ordre de se concentrer à Cassel pour le 31.

Je suis relevé ce soir, juste au moment où j'avais projeté d'enlever le fameux Mamelon Vert. Je le cuisinais avec une artillerie réglée avec une telle précision que les prisonniers déclaraient impossible de tenir dans cet enfer. (Une affaire comme celle-là exige une préparation soignée, faute de quoi c'est l'extermination des troupes d'assaut pour un résultat nul ou insignifiant.)

J'avais en outre terminé la nuit dernière l'établissement

d'un fourneau dans l'ouvrage principal, qui avait été chargé de 1 000 kilogs de poudre. Au signal de l'explosion, on devait se lancer en avant et retourner les parapets contre l'ennemi.

Ma relève n'ayant pas permis de mener à bien cet assaut, je me suis borné à faire exploser ma mine. Cela vient d'avoir lieu : énorme, un vrai Vésuve : Boches en l'air, les autres fuyant à jambes que veux-tu ; le fort est bouleversé.

Enfin, cela frappera toujours les Boches. Il paraît d'ailleurs que tout va bien. Ce système de guerre ne permet pas de succès dramatiques avec généraux au galop sur la ligne des tirailleurs et charges de cavalerie, mais, sur tout le front, aux points où des pesées sont exercées, nous avançons, bien que lentement, et dominons l'adversaire.

Donc, ayons confiance.

EN ARGONNE

Montdidier, 11 janvier 1915.

Subitement un ordre de départ est arrivé cette nuit et m'envoie en Argonne où, paraît-il, on a besoin d'un corps d'armée énergique. Ce n'est donc pas moi qui donnerai le coup décisif car, dans la contrée où je vais, il ne saurait s'agir que de défensive. Je sais au surplus que l'ennemi (XVIe corps) y est extrêmement actif.

Enfin, inch' Allah !

15 janvier 1915.

Me voici installé sur mon nouveau champ d'action : l'Argonne. Combats de bois sans trêve ni répit. Le CA que je relève s'y est usé depuis quatre mois, sans succès, reculant pas à pas, mais enfin subissant l'ascendant de l'ennemi. Réussirons-nous mieux ? J'y vais employer toute ma force, mais il est incontestable que la vie est sévère, par ici. Et puis, que d'humidité, que de boue !

Mon CA se compose désormais des 40e et 42e DI. C'est l'ancien 6e corps ; troupes magnifiques, que le grand chef a voulu me confier.

19 janvier 1915.

Ici la vie est dure ! Dans ces bois, elle prend un caractère tragique particulier. Les Allemands, provenant de la garnison

de Metz, sont des remueurs de terre, — sape et mine, — exceptionnellement habiles. La lutte est vive. Aujourd'hui, ils m'ont poussé deux attaques. Dans l'une, après avoir fait sauter une tranchée, ils ont été aussitôt contre-attaqués et refoulés. Dans l'autre, ils ont fait pleuvoir sur une portion de ligne une abondance extraordinaire de minenwerfers, puis se sont jetés en avant, suivis de travailleurs portant des sacs de ciment et de l'eau ; ils ont d'abord atteint une bonne longueur de tranchée ; ils en ont été chassés par une contre-attaque à la baïonnette, sauf sur deux points où ils se sont aussitôt bétonnés.

En ce moment, on est en train d'essayer de les déloger et j'espère bien qu'ils ne coucheront pas là.

La 40e division est superbe.

21 janvier 1915.

... Mon admiration est grande pour nos soldats qui, malgré tout, sont fermes et confiants. Le moral de la nation, de son armée est un phénomène que je ne puis qualifier autrement que providentiel : il dépasse le raisonnement.

Par ici, dans ces bois de l'Argonne, la vie est particulièrement dure car, outre les rigueurs atmosphériques, la guerre revêt un caractère d'acharnement tout particulier. Ce sont des actions locales répétées sans cesse, la mine souterraine y joue un grand rôle, bouleversant tranchées et boyaux à chaque instant.

Avant-hier, trois attaques avec explosions ont été exécutées sur mon front ; elles ont été bien reçues, mais cela coûte et fatigue la troupe. J'ai comme adversaire le général du génie von Mudra, gouverneur de Thionville, qui est un remueur de terre de premier ordre. C'est égal, je crois que, d'ici peu, il trouvera quelque chose de changé. Il faut tenir bon. Les Anglais auront bientôt un million d'hommes en ligne. Ce sera l'équivalent de plusieurs corps d'armée français qui pourront constituer une jolie masse de manœuvre. Le soleil sera revenu, réchauffant les courages et vivifiant les corps. L'ennemi, de plus en plus usé, démoralisé, sera bousculé ou se repliera, j'en suis convaincu. Mais jusque-là, tenir à tout prix !

De renseignements sérieux il résulte que si le peuple allemand, si facilement abusé, croit encore en la victoire, l'Empereur et son entourage considèrent la partie comme perdue et en

ont par dessus la tête. Quatre aviateurs que nous avons pris il y a deux jours parlent dans ce sens : ils n'ont guère confiance. Les déserteurs lorrains, assez fréquents par ici, donnent le même son de cloche.

Haut les cœurs donc, confiance, et aiguisons nos baïonnettes.

24 janvier 1915.

Il y a des jours où, si je ne veillais sur mes sentiments, je serais dans le cas de souhaiter être à ta place ! C'est à peine si se termine une lutte de trente-six heures pour la possession d'un bout de tranchée, où les pertes des deux côtés ont été énormes ! Je n'ai pu reprendre cette parcelle infime, dont les défenseurs ont à peu près tous été écrasés par les explosifs puissants dont les Allemands disposent par ici. Cela n'a point d'importance au point de vue général, mais c'est enrageant quand même !

Cette lutte incessante, dans les bois où les détonations résonnent formidablement, prend un caractère plus sauvage. La difficulté pour nous vient de ce que notre outillage est très inférieur. Il faut une jolie confiance pour y résister. Le bataillon du commandant Devincet s'est bien comporté. Il a perdu plus de la moitié de son effectif ; bien entendu, pas de prisonniers, si ce n'est des blessés. C'est l'usure réciproque, y compris l'usure économique, — et il est incontestable que l'usure est plus forte chez eux que chez nous.

L'événement éclatera, où ? comment ? mystère.

C'est le phénomène de toutes les batailles ; seulement au XXe siècle, la bataille s'étend sur presque toute l'Europe, et elle dure des mois.

Pazienza, bonne humeur.

P. S. — J'ai sous mes ordres ici des Chambériens, du 108e territorial : braves gens (1).

31 janvier 1915.

Que deviens-tu ? Par ce temps de froid et de neige, ma pensée te cherche avec une particulière sollicitude ; que Dieu t'assiste et secoure tes hommes ! c'est si dur.

Ouvre l'œil de bonne heure, fais circuler des rondes toute la nuit, active la vigilance ; à l'aube, il y a eu des surprises du fait de l'engourdissement produit par le froid.

(1) Le général avait commandé de 1911 à 1913 la brigade d'infanterie de Chambéry.

Nous menons ici une pénible existence ; on se bat sans arrêt et nous avons affaire à forte partie. La situation topographique n'est pas à mon avantage et il en est résulté quelques « pépins ; » rien de grave, mais c'est ennuyeux. Enfin, je ne désespère pas de prendre l'ascendant, bien qu'il soit, par ici, de l'autre côté depuis quatre mois. Dans l'ensemble des affaires, cela n'est rien ; peut-être même préfère-t-on laisser les choses ainsi... Quoi qu'il en soit, les contingences sont favorables. Pazienza... Il n'y a pas d'exemple que Dieu n'ait pas cruellement châtié l'orgueil. Et y en eut-il jamais plus kolossal ?...

6 février 1915.

Ici on se bat sans relâche, avec une opiniâtreté, un acharnement égal de part et d'autre. Nos jeunes soldats sont admirables d'ardeur. Mais, hélas ! cela coûte cher. Les dépôts s'épuisent à verser dans les rangs, sans jamais les remplir, tout ce qu'on ramasse d'hommes en état de porter les armes. La difficulté, ici, vient de l'infériorité de notre outillage. Les Allemands ont 5 minenwerfer par compagnie, dont un gros. Ils ont d'excellentes grenades à main, en quantité ; or, dans ce dédale de boyaux, de maquis, on se bat surtout avec des engins de cette nature. Enfin ! nous nous servons de la baïonnette, mais c'est un outil assez encombrant ; il faudrait des sabres ou des haches : voilà donc le « briquet » de nos pères qui, de nouveau, revient à la mode...

10 février 1915.

Dans notre métier, il ne faut pas se laisser influencer par ses préférences ou ses antipathies ; ne pas perdre de vue la Mission, la Direction, le Devoir ; — pour le reste, laisser faire à Dieu.

... Ici, on mène toujours une vie exceptionnellement agitée ; je suis pressé vigoureusement par un ennemi dont l'outillage est supérieur, qui, depuis quatre mois, a la supériorité tactique. Je croyais, depuis une huitaine, avoir renversé les rôles ; crac ! ce matin, il m'a fait sauter et enlevé une longueur de tranchées de trois ou quatre cents mètres. On contre-attaque en ce moment. D'ailleurs, attaques, contre-attaques se succèdent sans arrêt. Le métier, ici, est rude.

Ce qui m'étonne, dans l'acharnement des Allemands sur ce front, c'est que je ne vois pas où cela peut bien les mener, car,

avant qu'ils aient atteint une zone avantageuse, il y aura beau temps, en admettant même qu'ils continuent à me grignoter, qu'une décision se sera produite ailleurs. Car, si je t'ai vaguement indiqué antérieurement des possibilités de décisions diverses, il ne s'ensuit pas qu'on ait renoncé à envisager une œuvre plus nette et plus catégorique. On y travaille; pazienza. C'est au cas où ces manœuvres échoueraient, en mettant les choses au pire, que nous pouvons considérer que l'usure économique ou une intervention nouvelle mettrait en tout cas l'adversaire à genoux.

10 février 1915.

Ici pas un jour ne se passe sans horion donné ou reçu. Mais je suis satisfait. Je crois avoir enfin acquis l'ascendant sur les gens d'en face. Mais il faut leur rendre justice, ils sont remarquables. Aussi les combats présentent-ils un caractère de violence inouï.

Quant à la situation, elle se présente sous les plus heureux auspices. Du côté de Châlons, à ma gauche, il se passe des choses intéressantes (1) et, si le succès nous couronnait, il pourrait y avoir du nouveau.

Je suis en train de goûter une lecture délicieuse : les *Impressions de voyage* d'Alexandre Dumas. Si elle te tombe sous la main, ne la manque pas; autant les romans ont vieilli, autant ces récits de voyage sont attrayants.

Dans le volume « Excursions sur les bords du Rhin, » au chapitre « Waterloo, » je recueille cette prophétie : « Vingt-cinq ans se sont écoulés depuis cette époque... Dans cette plaine, on cherche vainement une pierre, une croix, une inscription qui rappelle la France; c'est qu'un jour Dieu lui ordonnera de se remettre à l'œuvre de la délivrance universelle, commencée par Bonaparte et interrompue par Napoléon; puis, cette œuvre accomplie, nous retournerons la tête du lion de Nassau du côté de l'Europe, et tout sera dit. »

26 février 1915.

Tu ne fais rien : il en est de même sur de nombreux secteurs du front : tant mieux. C'est parfait que les troupes soient dans l'impatience de marcher; le moment venu, elles attaqueront avec entrain.

(1) Première offensive de Champagne, février 1915.

En attendant, entretiens-toi en forme, en gaîté et en bonne santé. Occupe-toi à faire une compagnie homogène : perfectionne l'instruction de tes cadres ; dans les périodes de repos, veille à l'hygiène, au nettoyage, à l'instruction. Enfin, arrange-toi pour donner de la confiance à tous : cause avec tes hommes, montre-leur de la sollicitude, explique-leur la guerre, remonte leur moral, etc. Dans les tranchées, exige une vigilance rigoureuse, surtout avant l'aurore : il y a souvent des surprises dans les unités où ces règles ne sont pas appliquées.

Conserve ton moral, fait de confiance dans la victoire, de confiance en Dieu.

3 mars 1915.

Nous continuons dans ce sombre pays nos occupations accidentées. Cette lutte perpétuelle aguerrit admirablement nos jeunes troupiers et je suis stupéfait du cran qu'arrivent à montrer nos hommes, si peu préparés par l'éducation donnée avant la guerre à des réalités aussi tragiques : on se bat des journées entières dans des boyaux, à coups de grenades, de hache, de bombes à main ; c'est un corps à corps incessant dans lequel le fusil est une gêne. Lorsque le beau jour de l'offensive générale arrivera, quelle vigueur auront ces gaillards-là !

Car il arrivera, ce jour. De gros efforts sont faits en Champagne, ils sont couronnés de succès, mais la rupture n'est pas encore réalisée : question d'usure ; il faut dire d'ailleurs à l'honneur de nos ennemis qu'ils sont des militaires de premier ordre et des patriotes ardents.

Quant à nos amis les Russes, les voilà repartis ; quelle drôle d'armée ! mais ceux qui les connaissent sourient d'un air entendu, si l'on doute de leur force. Pour ces idoines, le succès russe est certain : c'est le flot qui revient sans relâche secouer l'épave jusqu'à ce qu'elle coule.

7 mars 1915.

Le chef est sacré, tant qu'il ne demande pas quelque chose de contraire au devoir ou à la conscience. Comme personne n'est parfait, de par sa nature humaine il aura toujours, à quelque point de vue, faiblesses et défauts. Il faut être assez fort pour les lui passer, dans l'intérêt de la discipline, du service ou du combat. C'est la règle d'airain.

Grandeur et servitude militaires. Le premier terme de cet

adage si plein de vérité n'est réalisé que si le second est consenti.

Le métier des armes est sublime parce que le commandement est la jouissance suprême et parce que, en même temps, il faut obéir intégralement.

Le sentiment qui nous amène à nous révolter contre cette condition est l'orgueil. L'orgueil est toujours puni. Tout chef passionné de commandement est enclin à l'orgueil; il lui faut lutter contre lui-même à ce point de vue. Cet effort continuel grandit la volonté, donne à l'obéissance militaire un caractère de beauté tout à fait particulier.

Le forcement des Dardanelles va donner à la guerre une ampleur formidable. C'est en effet une croisade, une révolte générale contre l'orgueil, la brutalité, l'égoïsme et la barbarie: en synthèse, une victoire de l'Évangile contre l'hypocrisie, l'orgueil et l'erreur. Voilà, du coup, tous les balkaniques et l'Italie dans la danse : c'est le blocus intégral des Germains. Ils s'effondreront sans beauté.

En attendant le cataclysme réservé par Dieu et qui sera le coup de tonnerre qui marquera l'instant, le commencement de l'effondrement, l'usure continue dans de bonnes conditions. Le nombre de cadavres allemands qui s'empilent en Champagne et en Argonne devient énorme; les munitions de l'ennemi diminuent rapidement; obligés d'amener par ici renforts sur renforts, les fronts s'étirent, s'amaigrissent. La faim travaille là-bas les cervelles et les entrailles. C'est le cri lamentable de toutes les femmes dans leurs lettres ramassées sur les cadavres des maris et des fils. Cela ne réconforte guère les guerriers. Quant aux Russes, s'ils ne sont pas des stratèges ni des tacticiens, ils sont un puissant facteur d'extermination.

Tout va bien. L'essentiel est de conserver une armée intacte dans son moral et dans sa force.

EN LORRAINE

9 mars 1915.

Je suis nommé commandant du détachement d'armée de Lorraine.

Je pars demain pour mon nouveau poste.

Inutile que j'insiste sur les sentiments qui m'animent.

18 mars 1915.

L'homme n'est rien, le chef est sacré. Et il faut voir la fin : la discipline, le service, la victoire.

La victoire ! Elle vient, mais lentement ! Avec la formidable puissance destructive des armes modernes, l'efficacité de la fortification de campagne, l'usure est infiniment plus longue à réaliser, car l'assaillant n'arrive pas à accrocher son adversaire assez vigoureusement. Il faut multiplier les attaques ; au lieu de donner de suite un coup d'assommoir, on ne peut porter que des coups de poing qui n'affectent que la surface. Mais, à force de multiplier ces coups sur une même place, on doit finir par créer là une plaie mortelle.

Par ici, je suis tout dépaysé de ne pas m'endormir au son du canon. On a de l'espace devant soi, on fait des reconnaissances de cavalerie, on se tend des embuscades, petite guerre de détail ; simples jeux d'enfants.

J'espère que bientôt on corsera ma mission.

24 mars 1915.

Je ne cacherai pas que parfois on se surprend à se demander quand et comment cela finira.

On n'a pas percé en Champagne : alors?

Mais d'importants résultats ont été obtenus et ils ont été bien mis en lumière par le communiqué du G. Q. G. En outre, ces opérations constituent une excellente expérience à appliquer sur une zone mieux choisie ; car, de Perthes-les-Hurlus on ne perce sur rien et on retombe sur plusieurs lignes de défense successives.

Cette guerre, comme je te le disais, ressemble énormément à la guerre de Crimée. Comme dans cette dernière, c'est la fortification de campagne qui s'oppose à la progression ; tout comme les Russes, les Allemands s'épuisent à soutenir cette frêle barrière ; tout comme eux, ils crouleront, soit sous un assaut décisif comme à Malakoff, soit (c'est l'hypothèse la moins probable) parce qu'ils crèveront de faim.

Quelle que soit la forme de la victoire, peu importe, l'essentiel est de mettre le Teuton dans l'impossibilité d' « embêter » le monde entier comme naguère. Quelle que soit cette forme, il sera glorieux d'y avoir participé. Mais ce sera peut-être plus tragique que je ne l'envisage en dernier lieu ci-dessus.

Espérons !

28 mars 1915.

Je crois qu'il se mijote des choses intéressantes, malheureusement ce n'est pas encore de mon côté qu'elles seront réalisées.

Je continue à secouer mes endormis. C'est inouï comme l'esprit guerrier, qui brave fatigue, intempéries, la dure, l'absence de confortable, faisait défaut par ici. Faute de se battre, on était devenu très « garde nationale. » Déjà, j'enregistre quelques petits succès, des embuscades, des surprises de petits postes, de grand gardes, etc. ; on fait des prisonniers. Cette petite guerre me change de la fournaise de l'Argonne.

Sur des prisonniers faits hier, nous trouvons des lettres d'Allemagne qui dépeignent une misère, une désolation très grandes. La bête est touchée, elle est pourtant encore vigoureuse et l'hallali n'ira pas sans ripostes rageuses.

Derrière ce fameux « tournant, » une perspective radieuse s'offrira à l'humanité entière; il sera glorieux d'avoir été un acteur dans le drame préalable et puis, de nombreuses complications ne seront résolues que par l'effet de la force militaire agissante ou simplement présente. Cela vaut déjà le sourire et l'acceptation de toutes les consignes, même les plus passives... Dans l'intérêt du service, de la discipline, de l'honneur des armes, les officiers doivent, se passant leurs faiblesses, être unis et confiants.

3 avril 1915.

... Il n'y a pas lieu de se décourager et de douter d'une offensive victorieuse.

D'abord, je reprends ma comparaison de Sébastopol que je considère toujours comme exacte. Contrairement à ce que tu penses, après la prise du Mamelon Vert, puis de Malakoff, les Russes avaient derrière eux de nombreuses lignes. Les deux points ci-dessus n'étaient même que des avancées de leur ligne principale comprenant elle-même plusieurs retranchements intérieurs.

Pourtant ils n'ont tenu sur aucune de ces lignes. C'est que leur usure matérielle et morale ne le leur permettait pas. Je reste plein d'espoir dans le renouvellement de ce phénomène par ici. Que la brisure de la ceinture se produise au moment où le moral des Allemands sera vraiment atteint, ils ne trouveront

pas plus que les Russes l'énergie de se cramponner à une deuxième ligne.

Tu me répondras : mais on n'a pu percer en Champagne. Ignores-tu que les Anglais avaient franchi toutes les lignes de défense adverses et que leur victoire eût été décisive sans l'hésitation de deux de leurs généraux qui ont été mis à pied? (1)

Quant à notre propre offensive, elle avait bien commencé, mais ensuite on a manqué de méthode. A Sébastopol, pour reprendre ma thèse, nombreuses ont été également les tentatives malencontreuses. La nôtre, en tout cas, a bien eu les heureux effets relevés dans le communiqué. Ce fut bien un succès, mais un succès limité, incomplet. On ne s'en tiendra pas là.

Donc, je reste plein d'espoir dans une issue nettement victorieuse. Mais, d'ici là, bien des incidents se dérouleront encore, avec des vicissitudes de succès et d'échecs.

10 avril 1915.

La situation générale est bonne. La forme de la guerre ne correspond pas à l'idée qu'on s'en était faite; mais il n'y a pas à regimber : c'est la guerre du xx[e] siècle, guerre où la science, les machines, les explosifs ont une puissance jusqu'alors inconnue. Cela nous ramène à des méthodes d'autrefois où la lutte se résumait en un siège plus ou moins long. C'est de plus en plus Sébastopol et il faut envisager le même processus : choisir un ou plusieurs secteurs d'attaque et y poursuivre avec ténacité l'offensive lente imposée par les circonstances.

Alors, par cette plaie constamment ouverte, l'Allemagne se videra de toutes ses forces, tout comme les Russes à Sébastopol, et il arrivera un moment où son armature croulera. Il se peut aussi qu'un événement extérieur à notre théâtre d'opérations produise l'événement décisif qui ruine les espérances ou encore que les difficultés économiques amènent la capitulation...

14 avril 1915.

La bataille est une; c'est un siège qui s'étend de Nieuport à Thann; il comporte des assauts, tantôt ici, tantôt là; (c'est d'ailleurs une erreur à mon sens de les multiplier en des zones différentes.)

(1) Victoire britannique de Neuve-Chapelle (mars 1915).

. . . .

Tu as dû lire dans les journaux que je suis nommé Commandeur? Quand on prend du galon!...

20 avril 1915.

Je profite de cette stagnation pour mettre au point quantité de choses qui clochent afin que, le jour venu, l'on soit aussi fort que possible.

Le général Joffre est venu aujourd'hui inspecter le D. A. L. (1) et, par un radieux soleil, devant mes réserves massées dans une ordonnance imposante, sur les sommets du Grand Couronné, face à Metz à peine perceptible dans la brume, il m'a remis la croix de Commandeur. A l'Ouest, le canon tonnait sur le Bois Le Prêtre... C'est un beau souvenir!...

. . . .

Il ne faut pas considérer les choses subjectivement : il faut voir le but général, la victoire qui est certaine; y contribuer selon le mode imposé par la mission, les ordres : tel est le devoir, et, quelle que soit la consigne, elle est belle.

Quant à dire qu'ensuite il n'y aura plus de guerre, permets-moi de ne pas partager cette opinion; nous entrons dans une ère de bouleversement, la période qui s'ouvre sera des plus agitées et pour la France, vraisemblablement glorieuse.

Confiance, espoir, courage! Il faut avoir le cœur au-dessus de tout, orienté très haut. C'est ainsi seulement qu'on goûte la joie de vivre, *quoi qu'il arrive*.

GÉNÉRAL HUMBERT.

(A suivre.

(1) Détachement d'armée de Lorraine.

NOTES

SUR

L'ITALIE NOUVELLE

I

IMPRESSIONS DE TOSCANE

Modane, 25 août 1921.

Je ne revois jamais sans éprouver une joie puérile et naïve la casquette rouge du premier chef de gare italien ; elle est pour moi le symbole de la terre promise. Mais cette fois, de l'anxiété se mêle à mon plaisir. L'Italie, comment vais-je la retrouver? Je n'y suis pas venu depuis la guerre : quel a été l'effet de la guerre sur ce peuple si nerveux, si sensible?

Je ferai comme à l'ordinaire : j'irai retrouver mes amis, qui sont de deux espèces : les lieux et les hommes. De quelques paysages, de quelques palais, de quelques églises j'ai fait mon domaine ; je les ai pris pour mon usage. J'aime mieux les revoir que d'en aller chercher d'autres, fussent-ils plus vantés ; les revoir et les revoir encore. Sinon, je leur serais infidèle ; je les trahirais ; je ne me sentirais plus chez moi. Et puis, j'ai quelques amis qui ne s'étonnent jamais de me savoir là quand je frappe à leur porte. Ils me disent : Te voilà donc! et ils reprennent la conversation comme si nous nous étions quittés le matin. Autant ils sont fermés devant des inconnus, s'entourant aussitôt, comme d'un rempart, d'une politesse infranchissable, autant ils se montrent faciles et ouverts, quand ils ont une fois donné leur confiance. Grâce à eux, je n'en suis plus réduit aux façades des maisons et aux portiers des hôtels, comme à mes premiers voyages. Mes amis seront mes guides, à travers l'âme renouvelée de leur pays.

J'irai d'abord à Florence; il est bon de respirer l'air toscan, après ces années violentes et dures. A Florence, j'irai revoir d'abord le couvent de San Marco.

A San-Marco, 28 août.

Si vous allez à San Marco, gagnez d'abord les cellules; devancez les visiteurs bruyants, et fuyez le gardien qui, pour vous montrer comme les peintures sont bien faites, recueille le jour dans un miroir. Traversez la cour, gravissez l'escalier de pierre, errez dans le long couloir aux dalles rouges et luisantes, entrez dans les chambres des moines, désertes et nues maintenant. Évoquez le Beato Angelico, le frère à la robe blanche, qui traduisait en fresques sa piété et ses rêves. Regardez les scènes qu'il a peintes, comme s'il était en train de les finir à côté de vous ; *l'Annonciation :* l'Ange est si grave, la Vierge est si pure, le paysage aux arbres frêles a tant de grâce ; *la Flagellation:* on voit la face douloureuse du Christ, la couronne d'épines, les mains qui frappent, les bouches qui crachent, sans voir les corps; et *la Résurrection,* toute blanche. Les couleurs sont si fraîches dans leur harmonie! on dirait qu'il vient de les appliquer. Il a bien fallu qu'il mît une auréole à Judas, puisqu'il était un des apôtres; mais il lui a mis une auréole noire, puisque Judas a trahi.

Quand vous aurez visité toutes les cellules, une à une et longuement, descendez, et faites le tour du second cloître, celui qui est plus austère et moins souriant. Les moines venaient puiser l'eau à ce puits, qui se dresse au centre du jardin; la corde a usé la pierre. C'est ici qu'ils se promenaient et qu'ils méditaient. C'est ici qu'ils reposent : lisez les inscriptions sur les pierres de leurs tombeaux.

Gardez votre impression dernière pour le cloître près de l'entrée, d'une grâce aimable et subtile. Regardez encore ces fresques, que Fra Angelico a peintes au-dessus des portes : Saint Pierre le Dominicain, martyr, qui a la tête fendue d'un coup de hache, et qui met son doigt sur ses lèvres pour recommander le silence ; Jésus se faisant reconnaître aux disciples d'Emmaüs; quelle douceur, quelle mélancolie! Voyez le cèdre qu'on a planté au milieu du cloître; il l'a envahi tout entier; ses branches basses couvrent le sol, sa cime dépasse les murs et les toits. Le vert argenté de son feuillage forme une symphonie

de couleurs avec les tons discrets des vieilles pierres, des colonnettes, des peintures qui s'effritent. Cet arbre majestueux ajoute à l'impression de paix, de recueillement, de dignité souveraine, dont le souvenir vous poursuivra toujours : car, s'il est de plus beaux lieux au monde, il n'en est guère de plus touchants. Tout cela : ces architectures sobres, ces peintures angéliques demeurées dans leur cadre idéal ; cette piété qui flotte encore dans l'air, ces images saintes, cette grâce des corps; ce couvent, cette retraite; ces buis, ces fleurs, cet arbre, et comme ce sourire des plantes : tout cela vous ramène bien loin en arrière, vers l'époque où l'humain et le divin étaient intimement confondus, dans l'Italie mystique. Imprégnez-vous de son charme; respirez son atmosphère; hésitez longuement avant de franchir le seuil : vous ne trouverez rien de tel au dehors.

Florence, 28 août.

Grand tapage sur la place San Marco. Des jeunes gens s'agitent, et crient. Ils sont nombreux; ils ont je ne sais quel air audacieux, et même provocant; le moins âgé peut avoir quinze ans, et le plus vieux n'a pas dépassé la trentaine. Ce n'est pas une démonstration d'étudiants, puisque les étudiants sont en vacances; une démonstration d'ouvriers, encore bien moins. Les groupes flottants qui se forment à travers la place se disciplinent peu à peu; les manifestants prennent un ordre presque militaire, quatre par quatre ; ils obéissent à des chefs placés en serre-file. Ils portent de gros bâtons, la poignée serrée sur la hanche, la pointe en l'air, comme des épées. Ils chantent un hymne qui ne fait pas partie des divers répertoires que j'ai jadis pratiqués, et ils s'ébranlent pour une destination inconnue.

Florence, 29 août.

L'avocat G..., que je comptais voir, n'est pas chez lui; il est encore dans sa villa des Camaldules. Rien d'étonnant, car la chaleur est étouffante. Seuls, les gens qui n'ont ni argent ni loisir sont demeurés à l'attache; on ne rentrera guère que vers le milieu de septembre ou plus tard.

Je suis reçu par son fils, étudiant en droit de dix-huit ans, descendu à la ville pour peu de jours. Les jeunes gens me paraissent toujours redoutables; ils sont si sûrs de réformer le monde, qui sans leur venue courait grand risque de péricliter; et leurs propos sont empreints d'une bienveillance si dédai-

gneuse pour les gens d'un autre âge, que je me sens tout humilié. Ils laissent entendre à tout moment, même sans le vouloir, que nous avons fort mal employé notre vie, et qu'il était pourtant fort simple de l'employer mieux. Comme celui-ci m'a vu apparaître dans son horizon dès l'âge où il commençait à marcher, il veut bien me témoigner une indulgence spéciale, et nous causons. Il est fasciste, naturellement ; la grande majorité des étudiants en droit, ses amis, sont fascistes ; il est descendu à Florence pour une manifestation du groupe, celle justement que j'ai vue hier. Son père n'est pas fasciste, il a grand tort. Comment ? Je ne sais pas au juste ce que sont les fascistes? C'est pourtant bien connu, et bien simple. Après la guerre, il a semblé que l'Italie allât droit au bolchévisme. Alors on s'est organisé, on s'est armé, on a bientôt constitué une force, capable de s'opposer aux tentatives d'anarchie, et de rétablir l'ordre partout où il était menacé. Si on apprend que dans une commune voisine, la municipalité a renié la patrie, hissé le drapeau rouge, proclamé la révolution, et que quelques carabiniers ont été tués pour commencer, il s'agit de réagir vigoureusement : on monte en camion, on gagne la commune en danger, on fait rentrer les chefs dans le bon sens par quelques arguments bien appuyés, on se bat au besoin, à coups de trique, à coups de revolver, et on ne quitte la place que victorieux. Ce système expéditif, appliqué dans un grand nombre de cas, a tout simplement sauvé la nation. Les gens qui l'ont trouvé et qui le maintiennent en vigueur, ce sont les fascistes. Ils jurent par deux divinités : d'Annunzio, qui est l'inspirateur idéal du mouvement, et Mussolini, leur chef.

C'est ainsi qu'il m'instruit, et nous bavardons de bon accord, jusqu'au moment où j'éprouve le besoin de lui vanter ma visite à San Marco. Le voilà qui fait le dédaigneux. San Marco, une admirable chose, en vérité ; il y est entré lui-même, un jour qu'il n'avait rien de mieux à faire. Mais c'est un peu passé de mode. Il ne sait pourquoi les étrangers, quand ils se donnent la peine de venir en Italie, se précipitent sur les musées, les peintures, les sculptures et autres vieilleries, tandis qu'ils ne daignent même pas donner un coup d'œil à la vie moderne. Il serait temps d'en finir avec ce préjugé, que l'Italie est seulement le pays du beau, comme si on voulait ignorer la grandeur du présent en se rabattant toujours sur le passé...

— Futuriste ?

Pas le moins du monde. Il ne renie rien du patrimoine national. Il n'est pas assez fou pour vouloir combler les canaux de Venise : il est fier, étant Florentin, des trésors d'art de sa ville et de son pays. Seulement, il demande qu'on ne fasse pas tort à l'Italie. L'Italie a créé la plus grande fabrique d'automobiles du monde ; elle a trouvé les applications pratiques de la télégraphie sans fil ; elle a tiré parti, mieux qu'aucun autre peuple d'Europe, de ses richesses en houille blanche ; voilà qui n'est indigne ni d'intérêt, ni d'admiration. Que l'on regarde un peu moins les ruines de l'antiquité, et un peu plus les usines qui s'élèvent. Il faut vivre avec les vivants. Et on offense les Italiens, à la fin, quand on ne leur parle que de leurs beautés artistiques. La belle Italie, soit : mais à condition qu'on pense aussi à la grande Italie, qui veut sa place au soleil, et ne se sent inférieure à personne. Les étrangers ne le savent pas suffisamment ; non pas moi, bien entendu, qui ne suis pas tout à fait un étranger ; mais les autres...

Florence, 3 septembre.

Pour la majorité des petites gens d'ici, la guerre est une calamité que l'Italie pouvait éviter, mais que certains énergumènes ont été assez fous pour appeler sur elle. Une période idyllique, où la vie était agréable et facile, avant 1914 ; un cauchemar, de 1915 à 1918 ; depuis, une série de misères qui résultent logiquement de l'erreur initiale : telle est la façon dont ces simples voient l'histoire. Le cireur de bottes qui exerce son ministère au bout de la via Calzaiuoli vous demande une lire pour donner à vos souliers un éclat sans pareil : ce prix lui semble à lui-même exorbitant, mais il faut bien payer la guerre. — Le receveur du tramway vous tend une monnaie de papier presque aussi sale que la nôtre, et vous fait remarquer non sans joie que cette belle monnaie est une conséquence de la guerre. — Mes anciens logeurs : « Ah ! *Signorino* (ils m'appelleront Signorino jusqu'à ma mort), qu'est devenue notre pauvre Florence ? Il faut mettre dix francs pour avoir un fiasco de vin. Pourquoi, mais pourquoi avons-nous fait la guerre ? » — Un ouvrier, inscrit au parti socialiste, maudit les bourgeois qui ont voulu la guerre ; s'il tenait dans ses mains les d'Annunzio et les Salandra, ceux-ci n'en sortiraient pas vivants. Il s'agit d'un fort brave

homme, et s'il rencontrait par aventure Salandra ou d'Annunzio, il ne leur ferait pas le moindre mal. Mais il ne veut voir dans la guerre que l'œuvre de quelques rhéteurs inconscients, et il se met des œillères. — Une femme du peuple : « Qu'a-t-on gagné, à faire la guerre ? De la souffrance et rien de plus. » — Dans un théâtre de troisième ordre, d'ailleurs tout plein de spectateurs très amusés, ouvriers et soldats en majorité, on donne une revue locale qui n'a pas de prétentions à s'appeler chef-d'œuvre. Elle ne contient guère que trois thèmes. Contre les impôts imposés par le Gouvernement depuis la guerre ; le Gouvernement apparaît comme une puissance occulte et maléfique, dont le rôle est d'opprimer le pauvre monde. Contre les profiteurs de guerre, les « requins, » comme on les appelle ici. Un marchand de souliers, un marchand de drap, un marchand de farine, viennent raconter comment ils se sont enrichis aux dépens de ceux qui se battaient pour le Gouvernement ; ils souhaitent un autre conflit très prochain, pour grossir leurs millions. Contre les paysans, qui sont devenus des profiteurs de guerre eux aussi, et laissent périr leurs denrées plutôt que de les vendre aux prix fixés... Ainsi de suite. Il n'est pas jusqu'à l'appariteur de l'Institut d'études supérieures, personnage académique, qui ne soit dégoûté. « Avant la guerre on pouvait vivre. Aujourd'hui, c'est impossible. Et croyez-vous qu'il soit agréable de faire toute la journée des courbettes, pour rien ? » Il songe à quitter l'Université pour retourner aux champs, perspective héroïque. Rien n'arrive, qui ne soit la faute de la guerre, spéculation abominable qui a mal tourné.

Florence, 4 septembre.

La lumière électrique, blanche et crue, découpe brutalement, dans la place obscure, un rectangle net ; elle ruisselle sur les nappes des petites tables alignées, s'accroche aux couverts qui scintillent, tombe sur les pierres blafardes. En face de nous, les hauts murs du palais Strozzi, massif et noir, semblent hostiles à cette lumière indiscrète, et s'enfoncent dans la nuit. Peu de passants ; pas de voitures ; on dîne en plein air, dans la paix du soir.

C'est l'heure où les conversations, après avoir longtemps erré, se dirigent enfin vers les points essentiels. « Et donc, quelle est votre impression sur l'Italie ? » Question dix fois

entendue, chère à un peuple toujours anxieux du jugement de ses voisins, et particulièrement sensible lorsqu'il s'agit d'un Français.

Je réponds à mes compagnons, — un journaliste, Sicilien d'origine, à l'œil vif, au geste prompt; et un ancien député toscan, qui porte dans ses traits toute la finesse de sa race, — que mon impression est bien loin d'être faite; qu'elle va se formant; et que je compte sur eux pour me venir en aide. C'est à moi, bien plutôt, de les interroger. Dans quel sens la guerre a-t-elle modifié la conscience nationale?

Effet double, à les en croire. D'une part, la détente après l'effort, le désir de jouir après une longue période de sacrifices, et comme la revanche de la matière. Un grand appétit de plaisir, de luxe, avec un minimum de scrupules sur les moyens de le satisfaire. Une vague de paresse. Une spéculation effrénée. Un abaissement de la moralité moyenne qui s'est traduit dans la littérature : jamais on n'a tant lu, le goût de la lecture s'est répandu presque dans toutes les classes; les éditeurs ont publié sans relâche pour répondre à cette demande nouvelle, et vont jusqu'à payer largement les auteurs, ô merveille! Mais jamais on n'a lu de livres en général moins recommandables. Les bons écrivains ne manquent pas : les auteurs de romans pornographiques sont plus nombreux encore : ils étalent aux vitrines des libraires leurs couvertures criardes et leurs titres prometteurs, et connaissent des succès commerciaux sans précédent. Tout cela ressemble plus ou moins à des effets communément observés dans le reste de l'Europe; mais voici qui est plus particulier. Tout au long de la guerre, un parti nombreux est resté hostile à l'intervention italienne; pas d'union sacrée, sauf en quelques heures critiques, vite oubliées. Tout au long de la guerre, une masse qu'on n'a pas suffisamment éclairée a considéré la guerre non pas comme un conflit de principes auquel nulle conscience humaine ne pouvait se soustraire, non pas comme la défense de la justice contre l'injustice, mais comme une entreprise aventureuse dans laquelle on l'a jetée en vue d'avantages incertains. La France, attaquée, n'a pas discuté la guerre, elle a dû se défendre d'abord. L'Italie, non attaquée, a discuté pendant de longs mois l'hypothèse de la guerre; l'intervention est devenue, pour une part, affaire de politique intérieure. D'où, dès le jour de l'armistice, la

revanche du parti hostile à la guerre ; d'où la réaction de la masse, réaction violente, impétueuse, dangereuse au point de porter la nation jusqu'aux approches de l'anarchie. D'où, aujourd'hui, non pas seulement des cris de haine contre le principe de la guerre, ce qui est trop naturel ; mais une désillusion profonde devant des avantages qui semblent minces au prix d'immenses efforts et de longs sacrifices, des rancœurs, des amertumes, des reproches, des divisions tenaces et un malaise prolongé.

Second effet, tout contraire : une conscience nationale mieux trempée à la fois par la guerre et par l'épreuve qui a suivi. Dans l'élite, la vision plus nette du devoir à remplir, de la nécessité du commandement dont on a pris l'habitude dans les tranchées ; l'idée, pratiquement vérifiée, que son intervention dans la vie publique est une nécessité absolue, si elle ne veut pas mourir. Les anciens combattants sont pour tout le pays une source continue d'idéalisme ; ils travaillent eux-mêmes à ce que leur sacrifice ne soit pas vain, et ils le prolongent. Ajoutez une autre attitude devant l'étranger : la volonté ferme de ne plus aller à la remorque d'une autre Puissance, en lui remettant le soin de la sécurité nationale. Un grand désir d'indépendance, le soin d'exiger en toute circonstance un traitement qui soit au moins celui d'égalité, voire une susceptibilité de plus en plus chatouilleuse. Autant de traits qui s'affirment avec une netteté de plus en plus marquée, qui surgissent avec une vigueur croissante du désordre antérieur.

L'heure s'avance, le garçon se rappelle à nous par des évolutions nombreuses et une toux répétée ; il attend sans résignation que ces clients attardés, dont deux parlent et le troisième écoute, lui rendent enfin sa liberté. Nous partirons ; mais non sans que le député M... ait ajouté, en allumant son long cigare :

— Prenez bien garde que le Gouvernement n'est pour rien dans les directions nouvelles que prend l'Italie. Son rôle est de laisser faire. Il est généralement sans force et sans énergie. Chose extraordinaire dans un pays où les individualités ne manquent pourtant pas, nous n'avons pas d'hommes d'État de rechange. Nous possédons un grand premier rôle, qui ne quitte la scène que pour des intervalles de repos nécessaires : encore ne pourra-t-il éternellement durer. Quand il s'en va, on constate que personne n'est capable de le remplacer. Alors il revient. Nous aurions un grand homme d'État qu'il lui serait à peu

près impossible de gouverner, étant donné notre système électoral actuel. Nos dernières élections, en mai 1921, ont envoyé à la Chambre des représentations si sensiblement égales en force qu'aucune ne l'emporte sur les autres coalisées; on ne saurait constituer une majorité solide. Le président du Conseil passe son temps à des exercices d'équilibre. Voilà ce que nous a valu la représentation des minorités. Elle nous a été dictée par un sentiment de justice, sans doute; mais la politique aussi doit avoir sa morale. La morale commune n'est pas compatible avec la politique. Le rôle de la politique est d'assurer le bonheur du peuple; ce qui n'assure pas le bonheur du peuple est immoral. La loi qui assure la représentation des minorités, politiquement parlant, est immorale. »

Chartreuse d'Ema, 5 septembre.

Excursion à la Chartreuse d'Ema, une fois passées les heures chaudes du jour, en compagnie de quelques Français. Plusieurs d'entre eux sont frappés des marques d'hostilité qu'ils ont rencontrées, et assurent que la francophobie du peuple italien est maintenant un fait acquis. L'un raconte qu'on lui fait grise mine à sa pension; un autre a recueilli le propos suivant : « Dieu sait si j'ai la guerre en horreur; eh bien! s'il fallait marcher contre la France, je serais prêt tout de suite. » On doit se garder d'attacher trop d'importance à de telles paroles, qui peuvent être le fait d'un excité, et qui sentent leur rhétorique. Mais il faudra voir jusqu'où va ce sentiment, s'il est étendu, s'il est profond.

Une des dames de la compagnie, femme d'esprit, et qui aime le paradoxe, fait une charge à fond contre les articles, les discours et les toasts où il est abondamment question des deux sœurs latines. Comme si deux sœurs se ressemblaient nécessairement, dit-elle; comme si leur caractère était nécessairement identique! Elles se ressemblent par la démarche, par les traits, par la voix : mais tout d'un coup, elles se trouvent différentes par les qualités intimes de l'âme, qui constituent l'essence de leur être. Et justement, de se trouver si semblables et si dissemblables à la fois, elles s'irritent. Elles vivent dans un perpétuel malentendu, que la moindre question d'intérêt suffit à aigrir. Ne parlons pas des sœurs latines, et cherchons à nous connaître vraiment, pour justifier notre affection non plus par de vagues

liens du sang, mais par une estime réciproque. Car les deux pays croient se connaître, et en réalité s'ignorent totalement. — Ce paradoxe, soutenu avec verve, est amusant.

Il prend fin quand nous nous arrêtons devant la sépulture des Acciaiuoli, les bons amis de Boccace, sculptée par Orcagna. J'aime ces figures de pierre étendues sur les tombes comme sur un lit de repos. Ils dorment côte à côte, la femme et le mari, tout de leur long couchés. Tous les détails familiers apparaissent, les plis de l'oreiller qui s'affaisse sous le poids de la tête, les broderies de la robe et du manteau, l'entrebâillement des lèvres, la lourdeur des paupières, les veines des mains fatiguées. Mais le marbre poli donne une sérénité surhumaine à cet éternel sommeil.

Florence, 7 septembre.

On est ici dans une atmosphère morale bien singulière. Chaque matin, quand on ouvre son journal, on lit le récit d'événements tragiques. Il ne s'agit plus de drames d'amour, qui semblent avoir cessé d'être à la mode. Les fascistes partent en « expédition punitive, » comme ils disent. Les communistes ne résistent généralement pas; mais lorsqu'ils peuvent surprendre quelques fascistes isolés, ils se vengent et les tuent. Entre les deux partis, sans que le premier tort vienne toujours du même côté, c'est une série de provocations, de rixes, de vengeances; la violence appelle la violence, et le meurtre politique est à l'ordre du jour.

Vous en concluriez que la vie normale est singulièrement troublée, et vous loueriez les sages qui, craignant qu'une balle égarée ne vienne leur piquer la peau, ne s'aventurent pas dans ces régions dangereuses. Pas du tout; ces gens sages sont parfaitement absurdes; cités et villages offrent l'aspect le plus paisible, et la vie ordinaire n'est pas plus troublée que sur le boulevard des Capucines ou dans la rue Soufflot. A vrai dire, ces violences mêmes ne paraissent plus que de menus incidents, en comparaison de celles qui ont précédé. Fascistes et communistes ont conclu un pacte d'apaisement, le pacte de Rome, qu'on observe avec plus ou moins de rigueur, mais qui a mis fin à la période où les conflits menaçaient de devenir guerre civile. Restent des cas fréquents, mais isolés; des gestes rapides, que l'étranger ne saisit même pas, sauf par aventure; des sursauts, qui sont comme les tressaillements d'un organisme qui déjà s'est repris.

Les services publics ne laissent pas de donner une impression de désordre. La poste est irrégulière, capricieuse. Il est à peu près impossible de circuler en chemin de fer sans se résigner à de longs retards; vous voyez, jusque dans les petites gares, des groupements d'employés fort occupés à ne rien faire, et qui considèrent le public comme un trouble-fête; ils le lui font bien voir. Ces messieurs ont une tendance marquée à former un État dans l'État. Sous le prétexte le plus futile, ils menacent de faire grève. J'ajoute que dans les dépôts des grandes villes, le pillage des wagons de marchandises a été parfaitement bien organisé; on a employé tous les moyens, même l'assaut et la fusillade, comme au cinéma. De sorte que les marchandises sont encore plus mal traitées que les voyageurs.

Vous en tireriez des conclusions pessimistes, et vous auriez tort. Ces signes de désordre n'apparaissent plus guère que comme la liquidation du passé, et vont diminuant. Il y a souvent menace de grève : les grèves sont rares. Il y a quelquefois des tentatives pour entraîner plusieurs corporations dans un mouvement général : ces tentatives ne réussissent plus. Les services publics fonctionnent en grinçant encore, ils fonctionnent mieux qu'il y a quelques mois. On revient à l'ordre normal, lentement.

De même encore : une nervosité flotte dans l'air. La Toscane est par excellence le pays de la *gentilezza :* il n'empêche qu'on constate souvent, aux guichets, aux comptoirs, aux tables des restaurants, des aigreurs et des disputes. On est impatient, assez facilement irritable. « Avez-vous remarqué, me dit un de ces Anglais qui ont fait de Florence leur séjour préféré, l'extrême mobilité de la foule? Il est vrai qu'elle a toujours été plus vive que la nôtre, heureusement. Mais voyez quel besoin, aujourd'hui, de circuler, de se déplacer, de s'agiter! Assis aux tables des cafés, les gens se lèvent, vont saluer des amis, reviennent, repartent; curieuse façon de se reposer. Dans le train, par-dessus les jambes des voyageurs entassés, franchissant valises et paquets, il faut qu'ils gagnent le couloir, et puis qu'ils recommencent la traversée en sens inverse; ils ont du vif argent dans les veines, ils ne peuvent rester en place. Dans les salles de spectacle, les gens qui arrivent après le commencement, les gens qui partent avant la fin, les placeurs, les marchands de programmes, transforment l'auditoire en une mer agitée, pendant un tiers de la représentation. Et quelle véhémence, quelle

ardeur à manifester leurs opinions, à applaudir ou à siffler ! J'ai voulu voir un combat de boxe, l'autre jour, à Rome ; parce qu'un des champions manquait au dernier moment, on a failli démolir la salle, on a démoli le matériel. » Dix ans de séjour à l'étranger n'ont pas habitué cet excellent homme aux différences de diapason ; nous sommes moins sensibles à cette mobilité, qui est un peu la nôtre ; entre les Anglais et les Italiens, nous formons la transition. Il n'a cependant pas tort, quand il constate que l'atmosphère demeure fébrile.

Au moins ne connaît-on plus ces jours précaires, et comme sans lendemain possible, qui donnaient à la vie quelque chose d'angoissant. L'existence était devenue un rêve qui pouvait à chaque instant finir. Rien n'avait plus de valeur durable, ni l'argent qu'on gaspillait, ni le travail, ni l'effort. Après avoir attendu l'avènement d'un nouveau paradis terrestre, on attendait une catastrophe qui anéantirait toutes les institutions établies. Inutile de peiner, ou d'épargner, ou seulement de vouloir. Il s'agissait seulement de profiter de l'heure qui passe. Ce temps-là est fini. On se rappelle maintenant qu'il est nécessaire de gagner son pain quotidien, et que l'argent ne s'acquiert pas si vite, par des spéculations toujours heureuses et parfaitement faciles. On est revenu à la réalité. Un docteur de la ville, qui connaît bien les ouvriers pour les voir tous les jours à sa consultation, juge que le trait le plus frappant de la psychologie du peuple, au cours de ces derniers mois, est la reprise du travail, dont on avait le dégoût et presque la haine.

Des deux tendances, l'une, celle qui allait vers l'anarchie, s'affaiblit et s'atténue tous les jours. L'autre, celle qui va vers l'ordre, a désormais triomphé. On voit écrit sur les murs : « Vive Lénine ! » mais on entend dire : « Nous aurions besoin d'un Hindenburg. »

8 septembre ; en chemin de fer.

Ne me parlez pas des pays où les wagons de chemin de fer sont des prisons où règne le silence. Les voyageurs restent glacés, méfiants, inhumains. Vous ne savez rien de votre voisin, ni où il va, ni ce qu'il fait, ni ses opinions politiques ; rien sur les membres de sa famille. Parlez-moi, au contraire, des pays où cinq minutes suffisent pour transformer le décor aride d'un coupé en salon où l'on cause. Il suffit d'attendre un peu : le pre-

mier abord est rude ; vous avez l'air d'un assiégeant qui pénètre par force dans une maison hostile ; on vous dévisage sans sympathie, comme il est naturel pour un intrus. Mais vous trouvez bientôt une petite place ; quelqu'un d'obligeant resserre ses bagages pour vous permettre d'insinuer votre valise dans le filet : dès lors la glace est rompue, vous faites partie de la petite société qui a fait un pacte d'alliance jusqu'à Sienne ou jusqu'à Empoli ; vous êtes citoyen de cette cité provisoire. On parle, on bavarde, on rétablit en quelques phrases l'équilibre de l'Europe et la paix du monde, c'est un délice.

Dans notre compartiment pénètre un voyageur qui parle un peu avant que d'être assis. Il ne nous dissimule pas qu'il a conquis, par ses mérites, une grosse place dans un ministère, à Rome. Il est arrivé jeune, il déteste les vieillards. N'a-t-il pas raison ? Cette demande s'adresse à son voisin de face, colonel en retraite, un peu défraîchi, qui se croit forcé misérablement d'approuver. Il déteste aussi les Français, il est enragé contre eux : cette fois, c'est à moi qu'il demande une approbation. Il raconte vingt histoires, occupe tout le wagon de sa personne, prend le livre que je lis, et découpe les pages avec sa carte de visite. Il emprunte un journal qu'il rend avec dédain, ce journal est absurde. Il consulte les indicateurs, trace des itinéraires pour un jeune homme timide, lui enjoint de descendre à tel hôtel et de ne rien acheter dans tel magasin. Des dames entrent ; elles mangent des chocolats, ces chocolats doivent être bien bons, il en acceptera un, pour leur faire plaisir. « Je parie qu'ils coûtent trois francs l'hecto? — Six francs, monsieur. » Il donne un billet de recommandation pour le ministre à un voyageur qu'il rencontre pour la première fois. Car il connaît le ministre de la Guerre, et tous les ministres en général, et le président du Conseil, et même le Roi. Il coupe brusquement la parole aux autres, et impose son avis. Il ne tolère pas la moindre contradiction ; car il sait bien, lui... Un souffle de révolte passe sur la petite communauté. « C'est un *prepotente*, me dit à l'oreille le vieux colonel ; il y en a beaucoup aujourd'hui. »

San Gimignano, 9 septembre.

Ma fenêtre découpe le paysage, et me le présente comme un tableau tout encadré.

Au premier plan, c'est la route blanche, où courent les voi-

tures légères et haut perchées des paysans. Les paysans font claquer leur fouet; les grelots sonnent; et la poussière s'élève par tourbillons.

Au delà de la route, doucement, en bon ordre, vignes et oliviers montent à l'assaut de la colline onduleuse. Le vert argenté des oliviers, le vert plus sombre des vignes, marquent les files et distinguent les bataillons, qui s'accrochent à la terre grise. Sur la cime, quelques cyprès, droits et nets, profilant sur le ciel leur silhouette noire, prêtent une note de mélancolie à toute cette grâce souriante.

Vers la gauche, sur un éperon, San Gimignano plante solidement ses murs et ses tours carrées. On dirait une forteresse où veilleraient des géants. Malgré l'architecture massive de ces tours, l'ensemble n'en conserve pas moins une svelte élégance. Dispersées ou serrées l'une contre l'autre, leur ordonnance est capricieuse. Une couleur rouillée les patine; le soleil les dore; altières, elles sont les reines de l'horizon.

Je suis arrivé dans la nuit. A la gare de Poggibonsi, on devait attendre deux heures l'automobile qui parcourt maintenant, comme un monstre difforme, ces routes paisibles qu'il émeut. Il valait mieux prendre la carriole et gagner San Gimignano par ce moyen primitif et délicieux. Nous nous sommes serrés sur les banquettes, jusqu'à treize voyageurs; alors il a fallu que le dernier monté se résignât à descendre; le poids n'y faisait rien, mais le chiffre était dangereux. On a installé sur le toit frêle des valises vénérables, des paniers, des paquets enveloppés de mouchoirs éclatants, et trois volières. Et gaîment, on a mis en route les deux petits chevaux qui nous traînaient. Mais on s'est arrêté bientôt; on avait oublié d'ôter l'eau des mangeoires, dans les cages; et il pleuvait sur la tête d'une jeune fille qui riait.

Tout ce monde était bavard, joyeux, pétillant. Il y avait là trois jeunes gens qui parlaient avec mystère de ce qui allait se passer le lendemain à Poggibonsi; ils gagnaient San Gimignano, pour ne retourner dans leur bourg qu'après deux jours passés. Les allusions devinrent bientôt si claires, qu'il fut impossible de ne pas comprendre, fût-on obtus, qu'il s'agissait de trois jeunes révolutionnaires : prévoyant une incursion fasciste, ils préféraient vider la place, par dignité. Ces révolutionnaires étaient de fort bons diables, gais et spirituels à souhait.

Peut-être la présence de trois jeunes filles n'était-elle pas étrangère à cette gaîté. A force de traverser les vignes, elles eurent envie de raisin. On leur répondit qu'il était impossible d'en cueillir, parce que les paysans veillaient, la vendange étant proche. Deux hommes descendirent pour prendre un raccourci. Au détour, on les vit reparaître, les mains pleines de grappes blanches et noires, grains serrés, peau ambrée, pulpe juteuse. Les jeunes filles poussèrent de petits cris; on offrit du raisin au voyageur étranger; comment aurait-il pu refuser de prendre part à ce festin?

Ainsi nous allions, lentement, sagement, grimpant les pentes, suivant les lacets de la longue route, à travers les vignes en festons. Nous dépassions les attelages des grands bœufs blancs qui gravissaient les côtes, plus pesamment que nous. A un point donné, nous avons dû descendre, afin de soulager les chevaux qui n'en pouvaient plus; personne ne s'est fait prier; les jeunes gens ont aidé les jeunes filles. Nous avions oublié l'heure, qui dut prendre la peine de se rappeler à nous. Car à la fin les vagues sinueuses des collines prirent une teinte bleuâtre, s'assombrirent, s'estompèrent peu à peu dans le noir. Les étoiles s'allumèrent. Les voix, dans le soir tombant, prirent un timbre étrange. Et quand nous arrivâmes dans la longue rue étroite de San Gimignano, où les pieds des chevaux résonnaient sur les dalles, c'était la nuit.

Comme on m'accueillit! avec quelle joie! Comme on voulut porter mes valises dans ma chambre, sans me permettre de les toucher seulement! Vite, on s'assit autour de la .table de famille, sous la lampe; toute la maisonnée; l'aïeule toujours coiffée d'un mouchoir serré sur sa tête; les fils et les filles; et le maître du logis.

Il s'était passé des choses bien étranges à San Gimignano, depuis que je n'y étais venu. La municipalité était tombée aux mains des communistes, des léninistes. Des troupes de paysans parcouraient les routes, entraient dans les fermes et s'emparaient des terres. Ils voulaient prendre les champs; mais le propriétaire continuerait à fournir, bien entendu, les semences, les bestiaux et les charrues; pour les impôts, personne ne les payerait, puisqu'il n'y en aurait plus. Les fascistes sont arrivés, un beau matin, en camion. Ils n'étaient pas plus d'une vingtaine; mais les autres ont pris peur et se sont tenus cois; c'est

à partir de ce jour que l'ordre a commencé à se rétablir. Les léninistes sont restés sous l'impression de la menace : ils croyaient toujours que les fascistes allaient revenir. Un matin, on voit de loin un camion dans la plaine; les femmes s'émeuvent, les hommes jugent prudent de déguerpir dans les champs. Or, c'était un camion chargé de bois. On a bien ri; car personne n'est plus railleur qu'un Toscan, pas même un Français.

— Il y a là quelque chose que je ne comprends pas, un trait qui me déroute. Pourquoi les communistes tremblent-ils ainsi devant les fascistes? On trouve des gens courageux parmi les premiers comme parmi les seconds. Comment ne résistent-ils pas?

— A vrai dire, le sang a coulé. Ce fut après les élections municipales de décembre 1920, qui donnèrent la majorité aux extrémistes. On avait abattu le drapeau national, et hissé le drapeau rouge à la mairie. Le dimanche qui suivit, les fascistes revinrent, firent enlever le drapeau rouge, commandèrent d'arborer aux fenêtres le drapeau tricolore; on obéit. Il y eut des querelles toute la nuit. Le lundi, dès l'aube, les fascistes s'étaient postés sur les routes, arrêtaient les passants, et déchiraient les cartes du parti socialiste quand ils en trouvaient sur eux. Un paysan résista et leva sa hache; les fascistes le tuèrent à coup de revolver. Mais en général, on cède. Voici : les fascistes, jeunes gens pleins de fougue ou anciens combattants, sont prêts à sacrifier leur vie pour le principe qu'ils défendent, et d'où dépend l'existence même de la patrie. Les extrémistes, au contraire, tiennent par-dessus tout à leur existence. A quelques exceptions près, il n'ont guère d'autre idéal que de se mettre à la place des riches. Comment risqueraient-ils leur peau? Ils se recrutent en partie parmi ceux qui ont été déjà les mauvais soldats, les déserteurs, les lâches; parmi ceux qui ont préféré une première fois, au moment de la grande épreuve, leur salut immédiat au sacrifice de soi. Pour les autres, ceux qui, logiquement, devraient être aussi courageux que les fascistes, il faut expliquer leur cas par la surprise, par la panique. Peut-être les choses ne se passent-elles pas ainsi partout : c'est ainsi qu'elles se sont passées à San Gimignano...

Demain, nous irons regarder les peintures de Benozzo Gozzoli, et d'autres qu'on vient de trouver sous une couche de plâtre, au Municipio. Nous irons faire le tour des vignes, et

nous verrons bien si je sais encore distinguer les plants américains des produits du pays. Nous mangerons sur l'arbre les figues mûres. Peut-être quelque paysan aura-t-il trouvé sous la terre une statuette étrusque, dieu de bronze réveillé de son sommeil millénaire; un vase; une coupe; une lampe; une fibule. Sinon, nous irons chez Cristina, la marchande qui ne manque pas d'antiquités bien imitées, statuettes ou tableaux; elle en a même quelquefois de vraies. Nous bavarderons sur la place du Dôme, dans un décor de pierre qu'aucun décor de théâtre n'égala jamais. Ce soir, le voyageur doit être fatigué, il a besoin de repos.

Avant de prendre les chandeliers, et de gagner les chambres rustiques crépies à la chaux, on va dans le jardin. La nuit est transparente; le ciel est délicat et tendre; on devine le paysage sans le voir; les masses sont fondues et paraissent aériennes, sans contours. Très haut, et comme suspendues en l'air, les lumières de San Gimignano scintillent. Très loin, dans la campagne, un grand feu d'herbes sèches tord sa flamme rougeâtre. Une cloche se met à sonner, et lorsqu'elle a fini d'égrener sa plainte, on n'entend plus dans le grand silence nocturne que la musique éperdue des grillons.

Capraia, 13 septembre.

C'est, au bord de l'Arno, un bourg sur un roc. Les maisons se hissent sur la pente raide, en des attitudes bizarres, comme si elles s'aidaient l'une l'autre à gravir cette cime faite pour des chèvres. Les passages se glissent sous les voûtes, les escaliers surplombent les portes, les pauvres architectures se chevauchent et s'enchevêtrent. Je grimpe, non pas en tournant, ainsi qu'on fait pour tromper les collines, mais tout droit, par des chemins étroits qui sont des escaliers de pierre. Arrivé au sommet, sur la place biscornue où s'effrite une église fanée, je domine toute la plaine, les courbes molles de l'Arno, les lignes fondues du doux paysage toscan, le cercle des collines lointaines.

Ce devait être une ville inexpugnable autrefois. Vue d'en bas, elle semble inaccessible. Elle est ceinte, vers le haut, d'un boulevard massif sur lequel les siècles n'ont pas mordu, ciment indestructible et rochers immuables. Au sommet, une tour crénelée rappelle l'ancienne force et l'ancienne gloire. Les fenêtres ont des airs de meurtrières, serrées dans leurs murs épais.

Aujourd'hui, la vie s'y éteint. Deux fabriques de poteries, où l'on cuit des vases en terre rouge, lancent vers le ciel un maigre panache de fumée ; quelques femmes aux jambes nues vont de la porte des fabriques au bord du fleuve ; elles déchargent leurs grandes hottes dans un bac qui s'emplit de ces vases fragiles. Pas d'autre signe d'activité. Les maisons sont délabrées; la mousse a envahi les seuils après la rue ; le crépi est tombé, laissant aux murs des plaies; les couleurs sont ternies, les fers rouillés, les bois vermoulus. Des enfants maladifs jouent tristement devant une porte. Une vieille édentée regarde sournoisement l'étranger qui passe. Un chien grogne.

On se reporte par l'imagination au temps des luttes épiques, quand il était bon d'avoir, pour éviter toute surprise et déjouer toute ruse, un château fort sur une cime. Les seigneurs de Capraia bravaient le pouvoir de Florence ; et Florence bâtissait, en face de Capraia, Monte Lupo : le loup pour manger la chèvre. Après les batailles, heureuses ou malheureuses, afin de ramener son butin ou de panser ses plaies, on remontait là-haut ; on fermait les portes de fer, on mettait des veilleurs aux créneaux. L'histoire de la Toscane, du Moyen Age qui finit à la Renaissance qui commence, est celle d'un long combat, ville contre ville, parti contre parti, famille contre famille. Le sang ne cessait pas de couler. Jamais on n'avait tenu la vie humaine en si peu de compte ; et jamais elle n'avait été plus précieuse, puisqu'elle devenait sa fin à elle-même, qu'on l'emplissait de toutes les jouissances, qu'on l'ornait de tous les prestiges de l'art.

De ce passé sanglant il ne reste guère de traces : toutes ont-elles disparu ? L'esprit qui animait les Guelfes contre les Gibelins, les Blancs contre les Noirs, ne semble-t-il pas revivre chez quelques-uns de leurs descendants ? Ce mépris de la vie dont témoignent aujourd'hui les luttes politiques, au moment précis où la leçon de la guerre a rappelé la valeur infinie de chaque existence humaine, ne se rattache-t-il pas à des traditions séculaires ? Est-ce la première fois que les citoyens, voyant le défaut des institutions, se font justice eux-mêmes, et prétendent tirer de la violence un nouveau droit ? Est-ce la première fois qu'un parti se substitue à l'État ? Un jour d'émeute, une troupe en furie jette dans l'Arno un des membres de la troupe adverse qu'elle a surpris ; un autre, blessé, s'accroche au rebord

du pont; on lui écrase les mains, jusqu'à ce qu'il desserre son étreinte et tombe : quand un tel fait s'est-il passé ? Au treizième siècle ? Hier ? — Un jour d'émeute encore, en pleine assemblée communale, on tue un des représentants de la minorité, blessé de guerre et mutilé; à quel moment? Hier? Au temps des seigneurs de Capraia? Alors, comme aujourd'hui, il n'était personne qui ne portât sur lui des armes. Alors, comme aujourd'hui, on publiait contre ceux qui portaient des armes des édits qu'on n'observait pas. Alors, comme aujourd'hui, des citoyens venant de diverses cités se réunissaient, partaient en hâte pour que leur dessein ne fût pas devancé, fondaient sur leurs ennemis, saccageaient ou brûlaient leurs maisons, et s'en retournaient chacun chez soi. Alors aussi les chefs de partis s'entendirent, pour faire cesser ces expéditions qui, de vengeance en vengeance, engendraient des meurtres à l'infini.

Peut-on voir, dans la crise qui va s'apaisant, des analogies avec la tradition italienne du Moyen Age et de la Renaissance? Non sans doute; il ne faut rien dramatiser.

Monte Lupo.

L'Albergo del Moro me séduit par son nom et par son aspect paisible. Quand on a erré longtemps par les rues, sous l'œil des perruquiers qui flânent devant leur « salon » vide, des cafetiers qui regardent à travers leurs carreaux, du marchand de châtaignes qui crie sa marchandise chaque fois que vous passez, des femmes assises sur leurs portes qui tissent inlassablement de longs rubans de paille, on se sent las et on a besoin d'ombre. On croise des ouvriers vêtus de haillons, non rasés, aux souliers sans cirage, et qui ont avec cela l'air de grands seigneurs, tant ils portent avec grâce leur veste jetée sur une épaule et leur feutre retroussé. On a risqué d'être écrasé par les chevaux fous qui traînent à toute allure leurs charrettes rouges, et foncent sur les passants. On retombe dans les mêmes rues, elles ne sont pas nombreuses. On est connu de tous les gamins. Rien d'autre à faire que d'entrer à l'Albergo del Moro.

J'ai mal choisi. Trop de mouches y dansent gaîment à travers les rais du soleil. Les tables, le buffet, les chaises, sont vulgaires; aucun de ces meubles anciens que l'étranger en voyage a le vague espoir de trouver encore dans les bourgs écartés. Le principal ornement des murs est constitué par une réclame

pour un épicier de Florence. On ne trouve à point nommé d'auberges pittoresques que dans les romans, avec des flacons, des rôtis appétissants et des pâtés. Celle-ci est sale. Il faudra manger sur une nappe que déshonorent des taches vineuses. J'aurai des pâtes et un morceau de bouilli : du dessert, ou seulement des fruits, ou seulement du fromage, il n'y en a plus, tant pis pour moi. Résignons-nous, et mangeons en compagnie d'un chat gris très gourmand.

Mais de l'autre côté de la porte vitrée, des voix s'élèvent. Il y a là des dîneurs qui sans doute ont fait meilleure chère. Quatre ou cinq personnes, me semble-t-il, qui se taisent bientôt pour écouter un orateur à la voix sonore, à la phrase ample, au vocabulaire imagé et précis. Je l'écoute aussi, sans le voir. Et alors, dans ce pays perdu, dans cette auberge sale, j'entends les plus beaux lieux communs du monde, tels que les humanistes ne les auraient pas désavoués, à l'époque où ils apprenaient à l'école des Latins la valeur du verbe et le sens de l'idée. Que nous arriverons tôt ou tard à la mort, riches ou pauvres, et qu'ainsi, il importe de bien employer la vie. Que nous ne sommes pas plus vicieux que les Anciens, quoi qu'on en dise ; pour preuve, on n'à qu'à regarder les peintures de Pompéi : ne montrent-elles pas que l'immoralité était constante alors ? Que l'humanité est certainement en progrès, puisque nos arrière-grands-pères ne connaissaient ni les chemins de fer, ni le télégraphe, ni le téléphone, ni l'aviation, cette merveille...

Qui parle ainsi ? Quelque avocat en vacances ? Un professeur qui a pris sa retraite dans son pays natal ? L'instituteur du lieu ? Un simple ouvrier peut-être. N'importe qui, puisque je suis en Toscane, et qu'un enfant d'ici parle mieux qu'un maître de chez nous.

Le 14 septembre et les jours suivants.
A Florence, pour les fêtes de Dante.

Florence s'est remplie de gens venus des villes et des campagnes voisines, venus de tous les points de l'Italie, pour célébrer les fêtes du sixième centenaire de la mort de Dante. Les hôtels sont pleins, pleines les rues ; on circule avec peine à travers la foule. La physionomie de la ville, d'ordinaire si discrète et si fine, en est totalement changée ; ce musée est devenue cohue. Tant mieux. Il y a quelque chose de touchant

à voir ces gens accourus pour la commémoration du grand poète. Un tel empressement doit réjouir tous ceux qui s'intéressent à la vie de l'esprit dans le monde, puisqu'il représente une victoire remportée sur les puissances de légèreté et d'oubli. Ce grand concours de peuple fait honneur à l'Italie et à Florence.

Tous drapeaux déployés, y compris celui de Trieste, qui semble flotter joyeusement dans l'air, toutes fanfares sonnant, un long cortège s'en va de la place de la Seigneurie à l'église de Santa-Croce, où l'on déposera une couronne de laurier sur le cénotaphe de Dante. Les rues sont enguirlandées ; sur les balcons règnent ces tapisseries dont l'effet décoratif est particulier à l'Italie, et d'ailleurs si puissant. La place de Santa-Croce, toute oriflammes, pavillons, bannières, écussons, fleurs et feuillages, est comme un grand jardin de gloire.

En France, les fêtes officielles sont guindées, ennuyeuses. Le sourire n'est pas au programme. Les autorités se plaisent à traduire leur éminente dignité par un air distant. Ici, tout se passe avec bonhomie, avec familiarité. Aucune morgue. Aucune contrainte, pas même dans les toilettes, chacun restant libre de s'habiller comme il lui plaît. Quelques-uns ont sorti des armoires des chapeaux hauts de forme, spectacle inusité ; mais les chapeaux de feutre, les chapeaux mous, les chapeaux de paille, voisinent avec eux sans jalousie. Les redingotes ne s'offusquent pas des vestons : je vois même dans les représentations officielles quelques costumes de toile : il fait si chaud ! On plaint les officiers en uniforme de gala et les carabiniers qui peinent sous leur immense chapeau à cornes, gainés dans leur tunique à longs pans. On s'en va, sans faire tant de façons, dans une liberté qui n'est cependant pas tout à fait du désordre. Les avant-gardes et les arrière-gardes des délégations se confondent, mais le gros tient bon. L'attitude est digne sans être compassée. Deux Allemands en culottes courtes, Bœdecker à la main, se faufilent au milieu des autorités pour pénétrer les premiers dans Santa-Croce, bonne aubaine ; on ne songe seulement pas à les écarter. L'ennemi, c'est la contrainte ; la liberté individuelle demeure le bien suprême. La guerre n'a rien changé à cette facilité, à cette amabilité de mœurs ; la vie est assez dure déjà pour qu'on ne la charge pas d'obligations superflues et de contraintes ridicules.

Ce n'est que le début des fêtes. Le Roi a promis d'assister à la commémoration qui doit se tenir au Palazzo Vecchio. Comme personne au monde n'est plus simple que ce roi démocrate, qui, pendant la guerre, a voulu vivre en soldat parmi les soldats, et qui ne consent à être aujourd'hui que le premier des citoyens, détestant le faste et les cérémonies, sa venue est un événement. On l'attend dans le salon du Cinquecento, décor fait à souhait pour les fêtes grandioses; les fresques de Vasari, les lourdes tapisseries, les statues colossales, l'ampleur des voûtes, conviendraient mal à un public clairsemé et à des cérémonies médiocres. Dans le fond, sur l'estrade drapée de rouge, derrière le trône qui attend Sa Majesté, on voit le drapeau de Ravenne, et le drapeau de Florence, entouré des hommes d'armes et du héraut de la ville. Ceux-ci, dans leur pittoresque costume, dont la double note est l'écarlate et le blanc, ne ressemblent pas le moins du monde à des figurants de théâtre, tant leur naturel est parfait; au contraire, on dirait qu'ils portent leur habit de tous les jours. Autour du drapeau de Rome les varlets de la ville Éternelle font éclater dans leur costume dessiné par Michel-Ange la pourpre et l'or.

Le Roi est accueilli par une ovation. Pendant plusieurs minutes, il salue la foule qui l'acclame et promène sur elle son clair regard. Ils ne sont pas sans portée, ces applaudissements qui insistent et ne veulent pas finir; ils traduisent la reconnaissance que l'on professe au souverain qui a gagné la guerre et la confiance qu'on lui fait pour l'avenir de l'Italie. Héritier d'une tradition illustre, il n'a pas failli à sa tâche, il a conduit le pays jusqu'à l'accomplissement de ses glorieuses destinées. Je notais l'autre jour les aigreurs et les amertumes; je note aujourd'hui, dans cette manifestation de l'élite, la force vibrante du sentiment national. Il ne s'agit pas d'applaudissements officiels; une émotion étreint les cœurs. Au reste, la présence du Roi n'entraîne pas avec elle de grands scrupules d'étiquette; les allures et les mises sont aussi libres que la veille. La cérémonie est simple et de noble allure.

Les festivités se poursuivent pendant plusieurs jours; elles comprennent même un cortège historique, qui représente le retour victorieux des Florentins, Dante avec eux, après la bataille de Campaldino, l'an de grâce 1289. Des fenêtres du Consulat de France, où M. C... C..., qui remplit ses fonctions

avec une rare bonne grâce, a bien voulu réunir sa colonie, nous admirons ces vaillants guerriers.

Nous n'avons rien chez nous qui équivaille à ce culte de Dante. Aucun de nos écrivains ne s'est imposé tout à fait comme le symbole indiscuté de la race. Ni Pascal, ni Molière, ni Voltaire, ni Hugo, n'ont d'autels où communient tous les Français sans exception. On ne peut même pas dire que Shakspeare en Angleterre corresponde à Dante en Italie, puisqu'ici, Dante a servi de mesure aux progrès de l'esprit national : le célébrer, c'était commencer à fonder la patrie, du milieu même de l'asservissement ; l'oublier, c'était renoncer à l'espoir de l'unité. Aujourd'hui, l'Italie ayant atteint les limites que le poète lui-même avait tracées à son territoire, le culte est devenu apothéose. A-t-elle été aussi éclatante qu'on l'eût souhaitée? La question est délicate ; je l'entends discuter par un groupe de jeunes artistes, plus riches d'espoirs que de deniers, et plus critiques qu'indulgents, dans l'atelier d'un peintre florentin, au milieu des toiles et des esquisses.

Il me semble, pour mon compte, que les fêtes ont été fort belles. Les discours ont été sobres et justes; on a même eu la sagesse de n'en pas prononcer, pendant la cérémonie de Santa-Croce ; cette défaite de la rhétorique vaut qu'on la signale. Le livre dont on a fait hommage au Roi, au Palazzo Vecchio, est le texte critique des œuvres de Dante, enfin établi : c'est la preuve d'un long effort mené jusqu'à l'aboutissement. On a inauguré à la bibliothèque Laurentienne, une exposition d'ouvrages dantesques : autre labeur durable. La visite aux monuments restaurés, sous la conduite éclairée du maire de la ville, fut mieux qu'une promenade de haut goût. Partout où on le peut, on fait disparaître les décorations parasites, les contresens architecturaux, les horreurs de toute espèce dont le temps avait affligé les maisons, les palais, les églises de l'époque de Dante; de sorte que les fenêtres reprennent leurs lignes pures, les portes retrouvent leur ampleur, le style réapparaît : les édifices voisins ont des airs de parvenus, à côté de ces façades de noble lignée. On continuera cet effort, avec l'aide des habitants de bonne volonté: quoi de plus beau? L'admiration n'est plus ici un vain mot ; elle se traduit en œuvres qui demeureront; elle provoque le respect de l'histoire et la résurrection du passé.

Les répliques se croisent.

— On aurait pu, dit celui-ci, qui a longtemps séjourné à Paris, accentuer le caractère international de l'hommage rendu au grand poète. C'est la première fois depuis la guerre que l'humanité entière, neutres et belligérants, vainqueurs et vaincus, retrouve la paix de l'esprit : quelle gloire pour l'Italie si on avait su mieux marquer son rôle dans cette grande union enfin retrouvée! On a essayé de le faire aux fêtes de Ravenne; on ne l'a pas fait à Florence.

— Nous avons répété, dit cet autre, des rites trop connus. Entre nous, il faut avouer qu'on nous a un peu saturés de Dante.

— On n'a pas atteint le peuple, dit celui-là. Il a fort apprécié le cortège historique, parce qu'il lui rappelait un défilé de cinéma. Mais il a assisté aux fêtes en curieux, assez amusé et un peu sceptique, comme toujours.

— Au moins eût-il fallu que quelque grand poète fît entendre sa voix; d'Annunzio. Mais il n'a pas voulu. Et qui pourrait prendre la parole, quand d'Annunzio a refusé?

— La vérité, dit le peintre en résumant, est que les fêtes ont été tout ce qu'elles pouvaient être. Nous leur avons donné l'attention et le respect que nous accordons au passé. Mais l'avenir nous préoccupe davantage. La partie vivante des fêtes de Dante, ce sont les applaudissements au Roi, la participation des socialistes au cortège, et le salut de tout le peuple au drapeau national.

Sur l'Arno.

Sur les eaux jaunes de l'Arno glisse une barque qui vient de passer sous l'arche du Ponte Vecchio. Elle est montée par un adolescent au torse nu ; il la pousse en s'appuyant sur une perche qu'il plonge jusqu'au lit du fleuve. Le mouvement est harmonieux, le rythme aisé, sans à-coups; on devine le plaisir d'une force qui se détend sans s'épuiser, et qui fait du travail un jeu.

Il approche ; on commence, en regardant bien, à discerner sa figure. Elle est fine, et cependant bien virile ; la bouche et le nez sont délicats, le menton volontaire. Les bras sont vigoureux. C'est un beau type d'une belle race, équilibrée, saine. La sobriété est remarquable ici. Vous ne rencontrez d'ivrogne que par une très rare exception; le spectacle d'un homme à hoquets, qui vacille sur ses jambes et trébuche, ne serait pas

accueilli avec l'indulgence qu'on lui témoigne en d'autres pays; il répugnerait. Il arrive aux paysans de boire quelques coups de leur vin généreux, mais c'est toujours du vin; l'apéritif ou le petit verre sont des produits d'importation qui ne conquièrent pas la faveur du peuple. A mesure qu'on s'avance vers le midi, cette sobriété est plus frappante encore. Des sirops, des glaces, des cafés, de la bière quelquefois, contentent la soif. En Piémont, en Lombardie, l'abstinence est moins parfaite; on se rapproche davantage dans ce climat plus rude des usages du Nord. Mais nulle part l'ivresse n'est un vice national. Ainsi la race est à l'abri des tares de l'alcoolisme; elle garde mieux que d'autres sa force et sa pureté.

La barque est toute voisine. Elle va passer sous le pont d'où je l'observe. Où ai-je déjà vu cette figure? Il me semble que je la reconnais. J'y suis : c'est un Donatello. Ainsi vous apercevrez, au détour des rues, quelquefois, un profil de Botticelli ou de Ghirlandajo; comme vous retrouverez dans la campagne les collines arrondies et les arbres grêles des Primitifs.

Florence, 19 septembre.

D'après ce que j'entends et ce que je vois, je commence à me former une opinion plus nette.

L'âme italienne, vive et mobile, a déjà passé par plusieurs phases depuis la guerre ; le présent est fait de ces apports successifs.

Ce qu'il ne faut jamais oublier, si nous voulons juger cette âme si différente de la nôtre autrement qu'avec nos habitudes et nos préjugés, ce sont les conditions de la guerre elle-même. Celle-ci a été voulue, dirigée, menée jusqu'à la victoire, non par une nation menacée dans son être même, mais par des minorités qui ont su rallier un peuple hésitant, et le faire pencher du côté de la justice et du droit. Il y a eu un miracle italien, qui a été l'intervention de l'Italie à côté de l'Entente, malgré les efforts de l'Allemagne son alliée. Il serait injuste de ne pas garder une estime reconnaissante pour tous les artisans de cette victoire morale.

Mais ces minorités se sont dissociées trop vite. Sur la question de Fiume, les patriotes les plus convaincus se sont aussitôt divisés, les moins nombreux prêchant la « renonciation, » les autres faisant de la possession de la ville adriatique le signe

même de la victoire. Les négociations de Paris et le Traité de Versailles ont apporté (je ne discute pas, j'enregistre) une immense désillusion aux interventistes les plus décidés. Même les avantages certains qu'on avait obtenus ont paru n'avoir aucun prix : importait seulement ce qu'on n'avait pas. Dans les bonnes troupes qui avaient jusque-là monté la garde, le découragement et le désordre se sont mis.

Alors se sont déchaînés les appétits trop longtemps contenus et les rancunes trop longtemps bridées ; et ce fut la menace bolchéviste. Je vois encore le professeur A..., âme exquise, que tous les événements de la politique font vibrer et souffrir, et qui ne distingue pas sa vie propre de celle de son pays, en train de m'expliquer la gravité de cette menace. Il se promène dans son studio, aux rayons tout chargés de livres ; il s'arrête pour saisir sur ma physionomie l'effet de ses paroles, en me regardant par dessus son lorgnon : « L'Europe ne s'est pas doutée, ne se doute pas encore peut-être, du danger que nous avons couru. Tu lisais dans les journaux que les ouvriers s'étaient emparés d'une usine, les paysans d'une terre : cela te paraissait curieux. Savais-tu que sur huit mille communes, deux mille, dont des villes comme Milan, étaient tombées aux mains des révolutionnaires? Dis, savais-tu que dans le quart de notre pays, on avait arboré le drapeau rouge? Savais-tu qu'à l'anarchie envahissante, nous n'avions à opposer que des forces ridicules et désemparées — rien, en somme? Déjà des hommes d'État semblaient attendre l'avènement de la république des Soviets, et se préparaient à prendre le pouvoir sur les ruines de l'Italie. Ils ont accordé l'amnistie aux déserteurs, — l'amnistie aux déserteurs, tu comprends ce que cela veut dire. Les combattants, les mutilés, les mères en deuil, les orphelins, les veuves, ont vu revenir triomphants, la provocation à la bouche, ceux qui avaient fui, les lâches et les traîtres. Aucun pays au monde n'a fait cela ; nous en rougissons et nous en saignons encore. Ces gens sont en liberté, nos égaux ; ils ont failli devenir nos maîtres. Cette période affreuse a duré plus d'un an, jusqu'à la fin de 1920. Tu sais si j'ai confiance dans les destinées de mon pays : eh bien ! j'ai cru alors, je l'avoue, que le sort de la Russie allait nous être réservé... »

Mais non ; sa sensibilité exagère. La Russie a eu beau envoyer en Italie des émissaires, des délégués, des représentants officiels

du régime soviétique, comme s'il s'agissait d'un territoire conquis qu'il fallait maintenant administrer; elle a eu beau intensifier par tous les moyens sa propagande. Le peuple italien, — un de ceux qui ont le plus durement souffert au cours de la guerre, et victime d'une illusion qu'explique sa souffrance même, — a pu projeter sur la Russie lointaine et mystérieuse son rêve éternellement renouvelé d'une vie meilleure; il a pu entourer l'image de Lénine d'une auréole, avec une candeur qu'aucun témoignage n'a réussi à convaincre, comme il attendait autrefois des saints surgis des campagnes l'avènement du paradis. La littérature russe, accueillie en Italie avec une ferveur particulière, a pu déverser sur le pays, par des traductions multipliées, ses livres si troublants et si beaux, pleins de pitié humaine, et s'attendrissant sur nos misères comme s'ils les chérissaient trop pour les vouloir guérir. Mais pour que le sort de la Russie eût menacé vraiment l'Italie, il eût fallu que les deux âmes fussent pareilles. Or celle-ci est aussi saine que l'autre était malade, aussi vigoureuse que l'autre était faible. Ses transports viennent d'une exubérance de vie. Elle a besoin de s'épancher d'abord, et ses excès sont quelquefois redoutables. Mais ils passent vite; et elle revient à sa qualité dominante, qui est le bon sens. Un grand bon sens pratique : voilà ce qu'à travers toute son histoire ses psychologues retrouvent en elle. Il en va de la vie publique comme de la vie privée; les individus se laissent aller tout entiers au premier mouvement de leur passion; mais ils ne vont jamais si loin qu'ils ne puissent revenir à la raison, assez vite. Une discussion ne commence pas ici dans le calme pour aller peu à peu jusqu'à la colère; elle commence par la colère pour finir dans le calme. D'abord on manifeste ses sentiments avec fougue : on s'explique ensuite. Ainsi l'âme italienne, violemment émue par la guerre, s'est jetée d'abord vers les extrêmes; quelques mois lui ont suffi pour revenir au sens très précis des réalités. Elle oscille souvent; elle retrouve son équilibre toujours.

De l'organisme national un moment menacé, une volonté de vivre s'est dégagée, qui est devenue le salut. Les anciens combattants, unis en faisceaux, ont voulu défendre les principes de l'intervention, les sacrifices de la guerre, et les fruits de la victoire. Puisque l'État était incapable de réagir lui-même, ils ont agi pour lui. Ils ne formaient aucun parti politique et

leur programme ne contenait qu'un mot : *Italie*. Telles sont les origines du fascisme, phénomène sans analogie dans les autres États de l'Europe. La bourgeoisie, qui avait été d'abord terrorisée, et n'opposait aucune résistance aux ferments anarchiques, a compris que son salut était lié à celui de ces courageux. Elle leur a prêté son aide matérielle, elle leur a donné ses fils. Tous ensemble, ils sont cinq cent mille maintenant; ils sont la Force.

Seulement, la violence engendre la violence; les méthodes hors la loi fondent le règne de l'illégalité. Les révolutionnaires essayent de reprendre leurs positions, et organisent à leur tour une force, les « arditi del popolo, » les « hardis du peuple, » en face des fascistes. Il était impossible, semble-t-il, de rétablir l'ordre sans faire couler le sang; mais le sang continue de couler, maintenant que l'ordre est rétabli. Il y a là un danger qui persiste : car que deviendrait l'État dans cette lutte, s'il demeurait impuissant à ressaisir son autorité pour imposer la paix?

Tout cela se mêle et s'enchevêtre dans le présent, aigreurs et repentirs, élans et ardeurs juvéniles, tressaillements et sursauts. Une chose est sûre : l'Italie s'est reprise par sa vertu propre; le moment de la crise est dépassé; une grande source d'énergie et d'activité est prête à s'épancher. Mon jeune ami Florentin avait raison; il vaut la peine d'étudier de plus près cette âme palpitante et frémissante; il faut la voir dans un cadre moins étroit et dans un plus vaste décor. La Toscane ne traduit pas toute l'Italie; je partirai demain pour Milan.

PAUL HAZARD.

(A suivre.)

UN DRAME DE CONSCIENCE
SOUS LA RÉVOLUTION

Il ne s'agit pas, dans ces pages, de faire l'histoire du serment à la constitution civile du clergé de France pendant la Révolution. Elle a été souvent écrite. Je voudrais aborder un sujet d'ordre plus intime, essayer d'entrer dans l'âme de ceux qui furent sommés de le prêter, et dégager, retracer, le combat qui se livra dans leurs délibérations et leurs résolutions. Il y a là place pour la psychologie. Ce fut vraiment un drame de conscience.

Pour nous en convaincre, plaçons-nous dans le temps et les circonstances où devait être prononcé le serment. Le décret de la Constituante, en date du 8 juillet 1790, prescrivait aux évêques, vicaires généraux, curés, vicaires, professeurs de séminaire et de collège, à tous les ecclésiastiques fonctionnaires publics, de prêter le serment dans la huitaine. Ce devait être un dimanche, à l'issue de la messe dans les églises cathédrales et paroissiales, en présence du conseil général de la commune et des fidèles. Ordre de faire connaître leur intention deux jours d'avance au greffe de la municipalité. Ceux d'entre eux qui n'avaient pas obéi, étaient censés avoir renoncé à leur charge et remplacés. Huit jours après l'expiration du délai, le maire avait ordre de les dénoncer pour refus de serment au procureur général du département, ou au procureur syndic du district. On avait choisi le dimanche, ou un jour de fête, et la grand messe, pour faire de cette prestation du serment un véritable et émouvant spectacle. Il s'agissait d'impressionner le répondant, on pourrait dire le patient, par l'apparat de la scène.

En fait de drame, il ne peut être question des prêtres dont l'acquiescement donné d'avance ne comportait pas de combat. Parmi ceux-là, il faut compter les réguliers ou les séculiers qui aspiraient au changement, qui avaient été touchés par la philosophie du XVIIIe siècle, qui jugeaient trop lourd le poids des obligations de leur état. L'occasion se présentait de l'alléger ou de s'en décharger. La Révolution trouva le clergé secondaire irréprochable dans son ensemble; mais il n'était pas possible que, dans une corporation aussi nombreuse, il ne se rencontrât pas des tièdes, des découragés, qu'un relâchement partiel, excité maintenant par le vent d'émancipation universelle qui soufflait sur la France, préparait à des défaillances.

Plus nombreux sera le camp des politiques, des ambitieux, qui ont donné tête baissée dans la Révolution, qui l'ont faite leur tout entière, et qui ne voudront pas séparer leur destinée de la sienne. On les connaît. Dès 1789 et depuis, ils se démènent, font de la propagande chez leurs confrères, dans les assemblées électorales, déjà dans les clubs, à l'église même, par la parole et par la plume. A les voir à l'œuvre, à les entendre, on peut dès aujourd'hui les ranger parmi les fidèles et même les apôtres de la constitution civile.

Mais, en dehors de ces exaltés que rien n'arrêtera, n'oublions pas que tout le monde fait de la politique depuis 1789, que tous les curés, dès le début, ont obéi au mouvement qui emporte la nation. Ils ont nommé pour les représenter des députés de leur rang, le plus souvent des curés, et du fond de leurs presbytères ils se sont associés à leurs votes, ainsi qu'aux créations, parfois aux destructions de la Constituante. C'est à cette masse que se pose la question du serment. Vont-ils pour la première fois se mettre en opposition avec cette Assemblée, qu'ils ont tant contribué à créer, qui n'a jamais connu un obstacle à sa volonté et qui ne reculera pas?

La politique prépare des adhérents à la constitution civile. L'âge aura aussi son influence. Il ne semble pas que la jeunesse ait cédé à l'emballement particulier qu'on pouvait craindre. La vieillesse compta des capitulations que les années expliquent. Recevoir signification à soixante, à soixante-dix ans, d'avoir à prêter serment sous peine de destitution, d'expulsion, finalement de déportation, tout quitter pour aller au loin, à l'étranger, infirme et sans argent, ou bien rester en France avec la

vision de la prison et même de l'échafaud : il y avait là une perspective capable de déconcerter des volontés affaiblies par le temps.

Enfin, à la catégorie des sujets accessibles à la tentation, il fallait joindre les esprits hésitants, mobiles, les caractères faibles, prêts à subir l'influence des confrères ralliés au serment, et plus souvent encore des autorités civiles, dont la pression fut extrême.

C'est dans cette situation complexe que les curés vont voter. Leur décision sera grave, grave pour eux, grave pour leurs ouailles sensibles à leur exemple et à leur conseil. Les évêques sont loin, le pape plus loin encore. L'humble pasteur est proche et écouté. On peut dire que les curés, laissés dans l'ombre sous l'ancien régime, vont avoir une grande part dans le sort de l'Église de France. Certes les évêques, par leur doctrine et leur conduite, leur montrent la voie à suivre, mais la prendront-ils? Sans la ferme attitude de l'épiscopat, les curés, moins éclairés, plus entraînés, auraient fléchi. Sans le concours des curés, en majorité restés fidèles ou rétractés, les campagnes auraient fléchi à leur tour.

La question du serment était bien complexe pour eux. Le silence du pape, l'approbation du roi, étaient loin d'être un argument contre la constitution civile. Elle paraissait emprunter aux premiers siècles chrétiens des usages et une discipline qu'on trouvait trop abandonnés. Pour le présent, elle libère l'Église de France d'abus criants, de privilèges d'une caste qui s'attribue tous les revenus et tous les honneurs. Par ailleurs, pourquoi prendre ombrage de l'intervention du pouvoir civil dans une question intéressant la religion? Les rois de France, par leur impulsion propre et à la demande même du clergé, ne se sont-ils pas occupés durant des siècles des choses d'Église?

Enfin quels bouleversements entraînera la résistance à la loi nouvelle! Les prêtres opposants vont paraître rompre avec la Révolution. Or les curés l'ont acclamée. Ils ont tressailli avec leur peuple en 1789, aux noms d'États généraux, de liberté, d'égalité. Les fautes, les destructions de la Constituante n'ont pas beaucoup refroidi leur enthousiasme. Ils ont aimé la Révolution, et la Révolution semble les aimer encore. Dans la constitution civile elle-même, n'a-t-elle pas prouvé sa sollicitude à leur égard, en croyant élever leur traitement d'ancien régime,

en établissant dans le fonctionnement de l'Église de France l'égalité dont vient d'être dotée la nation. Désormais, pour être évêque, grand vicaire, chanoine, il ne sera pas nécessaire de montrer des quartiers de noblesse. Ces bienfaits dus à la Révolution ne sombreraient-ils pas avec elle? La constitution civile du clergé était bienveillante pour les curés. Dès lors, lui refuser serment, c'était la méconnaître et froisser la Constituante. Décision grave en une nation habituée depuis des siècles à obéir au pouvoir, en face d'une Assemblée nationale devant laquelle depuis deux ans s'inclinait la royauté elle-même.

Les opposés au serment vont avoir contre eux non seulement les législateurs, les tribunaux, l'administration, mais encore l'opinion : hommes de lettres, journalistes, philosophes, avocats, et même la grande majorité de la bourgeoisie et du peuple. Avoir pour ennemie l'opinion, c'était grave, car jamais elle ne fut à ce point souveraine. N'est-ce pas elle qui a fait la Révolution, qui rend la Constituante toute-puissante? Que peut-on faire malgré l'opinion, en ce temps de liberté fraîchement reconquise? Les prêtres refusant le serment seront traités de réfractaires, verront se tourner contre eux l'opinion et perdront leur popularité. Oh! ces souvenirs de 1789, la fusion des esprits et des cœurs, les acclamations du clergé par le tiers-état, les prêtres connaissant tous les enivrements de la popularité! Vont-ils la perdre et, après la joie d'être aimés, connaître toute l'amertume de la haine? Oui, cela sera, et cela sera par suite de la constitution civile.

Avec le revirement de l'opinion, l'impopularité sera complète et terrible. Les prêtres, qui auront refusé le serment pour ne pas trahir leur conscience, vont être accusés de trahir la liberté. Cette époque imbue d'esprit révolutionnaire est déjà trop atteinte dans sa foi pour comprendre que le clergé puisse tout risquer, situation, repos, avenir, popularité, pour des motifs purement religieux. Aussi va-t-elle en chercher d'autres. Quelques détracteurs mettront même en avant, sans y croire beaucoup, des raisons de politique, d'intérêt, la rancune d'avoir perdu les anciens honneurs et la richesse.

Être ainsi victimes de la calomnie, perdre la popularité et avec elle le cœur, la confiance du peuple, c'est grave, surtout pour ceux qui ont à se les concilier. L'épreuve sera d'autant plus douloureuse que les accusés vont connaître la désaffection,

non seulement de la foule, mais souvent de leurs amis et même de leur propre famille. Beaucoup de prêtres se recrutaient avant la Révolution dans la bourgeoisie. Cette origine même les apparentait fréquemment avec les maires, les magistrats, les avocats, les conseillers généraux, les juges de paix, les procureurs syndics, administrateurs divers, tous mêlés au fonctionnement de la chose publique, et acquis par leurs fonctions mêmes, par le manque d'information théologique, à la loi votée par la Constituante. En dehors de toute préoccupation administrative, dans le cercle intime des affections de famille, quelle insistance les prêtres allaient trouver chez leurs proches en faveur du serment à la constitution civile !

Telle nous apparaît la situation. Véritablement l'épreuve imposée au clergé était bien grave. Il est toujours dangereux de mettre des milliers d'hommes en demeure de bouleverser leur existence. Quelle secousse allait donner aux hésitants le vent qui soufflait sur la France ! La Constituante, par ses innovations, posait des points d'interrogation qui dépassaient la portée ordinaire d'un serment. C'est une imprudence de renverser tout d'un coup les traditions, les règles, les autorités qui dirigent, qui protègent des milliers d'hommes et sont comme une garde d'honneur autour de leur vie. On peut être tenté de la recommencer dans une autre voie quand elle n'a pas tenu ce qu'elle avait promis, et ce recommencement est plein de périls.

La Révolution soumettait un corps immense à une pression qui était un appel à la défection. Nombre d'existences qui se seraient écoulées calmes, irréprochables, en temps ordinaire, vont chanceler, nombre de prêtres vont faillir, dont la chute étonnera d'autant plus qu'ils avaient jusqu'alors édifié par leur conduite. N'avait-on pas prononcé le mot d'ange de Lydda, — ange déchu, — au sujet du futur évêque constitutionnel de Paris, Gobel, lequel d'ailleurs n'avait pas été un ange? D'autres défections ne seront pas moins surprenantes.

I

C'est dans ce cours des événements, dans cet état des esprits que la partie va se jouer.

Le temps est venu de conclure. On touche au dernier délai de la prestation du serment. Les jours qui précèdent ont été des

jours d'angoisse. A Besançon et dans d'autres chefs-lieux, on a vu une procession de prêtres venir demander au directeur du séminaire des lumières et des décisions. Dans les presbytères des villes et des campagnes, l'agitation est extrême. Les réunions du clergé environnant y ont été nombreuses et ardentes. Les opinions contraires ont eu leurs protagonistes, et la discussion a été d'autant plus passionnée qu'il y allait de la conscience de chacun et de l'avenir de toute une vie. On se quitte trop souvent sans s'être entendus, raidis encore par la vivacité de la contradiction.

Voici la date solennelle. Le jour et l'heure du serment sont arrêtés. Toute la paroisse est en émoi. Dans les allées et venues du presbytère, j'aperçois, outre les pieuses femmes, des hommes nombreux qui apportent leurs avis et leurs instances. Plusieurs sont pour les curés des amis, des camarades, des parents. J'y distingue les notables de l'endroit, des membres du conseil de la commune, le maire lui-même. Ils parlent, ils pressent. Ils jugent en citoyens fiers de la Révolution, et très fortement en garde contre toute apparence de réaction, contre tout réveil d'ancien régime. Ils ne comprennent rien à ces polémiques religieuses, à ces distinctions entre l'ordre et la juridiction. Ils voient dans la nouvelle délimitation des diocèses et des paroisses, dans l'élection des évêques et des curés, la suppression d'abus cent fois dénoncés. Quant au Pape, dont ils n'ont pas beaucoup entendu parler, qu'ils ne connaissent guère que pour lui payer les annates et les dispenses, ils se contentent de le vénérer. Pour eux, observateurs de la loi et même gardiens de la légalité, l'Assemblée nationale ayant décrété, il n'y a qu'à obéir.

Le prêtre écoute, parle peu et réfléchit. Où est la vérité, où est le devoir? Ceux qui préconisent le serment auraient-ils raison? S'il est si mauvais, pourquoi le pape ne l'a-t-il pas encore condamné? Pourquoi un roi pieux, Louis XVI, qui a deux prélats ministres dans son conseil, l'a-t-il sanctionné? Les évêques de France, qui le combattent en masse, n'obéissent-ils pas, peut-être à leur insu, à des préjugés de caste, à des impulsions nobiliaires?

Ne jugeons pas d'après le clergé actuel la mentalité de l'ancien clergé de France, que la théologie et les habitudes gallicanes tournaient moins vers le pape, et qui cependant allait mourir pour le défendre. C'est dans le feu du combat,

dans le tourbillon d'opinions contraires, c'est parmi les ombres projetées sur le débat par les arguments et les exemples des partisans du serment, sous la pression des amis et des proches, des affections et des intérêts, qu'il s'agit de se faire une opinion, une conviction, et de prendre une détermination dont les conséquences seront irréparables. Si elle est contraire au décret, il faudra la produire au grand jour, en pleine église, devant des magistrats qui veulent faire appliquer la loi, devant un peuple partisan du serment, parce qu'il n'en comprend pas la culpabilité, parce qu'il aime son curé et que c'est la condition de le garder. Un refus, de sa part, qui paraîtra une révolte contre la nation et une trahison de la cause populaire, va bouleverser les sentiments, et peut tourner la sympathie de la veille en haine du lendemain.

Ce n'est point là une peinture fantaisiste. Toutes les déclarations que nous allons entendre au sujet du serment, tous les documents de l'époque confirment notre récit et l'assombrissent. « Pendant plus de deux mois, écrit un contemporain, dans toute l'étendue de la capitale et des provinces, les jours de fête furent pour les pasteurs de vrais jours de supplice, et l'imagination ne suffit pas à se faire une idée de toutes les tentatives, de toutes les persécutions, de toutes les sollicitations auxquelles il fallut résister. Aux approches du jour marqué pour la fatale épreuve, tantôt ce sont des bandes envoyées par les clubs pour apprendre au pasteur le sort qui l'attendait s'il refusait; tantôt c'étaient les prières, les instances de parents, d'amis intéressés cherchant à le séduire. Dans son propre cœur, c'était l'affection même, l'habitude de vivre avec une paroisse dont il avait jusqu'alors la confiance, et qui l'aimait encore, mais que les décrets avaient séduite et qui allait ne voir en lui qu'un ennemi. »

Mais trêve aux hésitations. C'est le moment d'opter. La cloche du village, de la ville, annonce par son dernier tintement que l'office commence. Tous les paroissiens sont à leur place, attirés par ce spectacle d'un nouveau genre, avides de voir l'attitude de leur pasteur, souvent divisés eux-mêmes d'opinion et de parti. Nous devinons le combat intérieur qui se livre dans l'âme de ce prêtre, où la pression du dehors, les liens de famille, l'amour du clocher, la crainte du changement, du lendemain, de la misère, cherchent à endormir sa conscience, et lui prêchent la capitulation. Que répondra le patient

dans cette mêlée confuse de sentiments qui l'assiègent? Les interrogés diront-ils oui ou non, un oui ou un non d'où dépend leur sort? Beaucoup d'entre eux ne voudraient dire ni oui ni non, et souhaiteraient, à la formule du serment qui atteste leur patriotisme, ajouter la restriction qui rassurerait leur foi. Ces restrictions seront interdites, et il faudra bien se résigner à se classer parmi les assermentés ou les insermentés. Dans le premier camp se rangeront un grand nombre de prêtres et beaucoup, croyons-nous, de bonne foi.

En ce moment, c'est le second camp qui nous intéresse, parce qu'il comprend ceux qui ont remporté une grande victoire, et que leur attitude va sauver l'Église de France. Saluons-les, saluons-les avec l'émotion et le respect qu'éveille toujours le spectacle de la beauté morale et du courage, car il s'agit d'hommes qui immolent tout, situation, affections, intérêts, repos, habitudes, à leur conscience. Aucun motif humain ne les anime. Disons plus : à voir la tournure des événements et la violence des passions déchaînées, à entendre les menaces, les prédictions sinistres qui s'élèvent comme un sourd mugissement précurseur de la tempête, les esprits attentifs peuvent pressentir qu'il ne s'agit pas seulement de leur situation, mais de leur vie, et qu'on peut déjà entrevoir comme conséquence du refus qu'ils vont faire une menace non seulement d'exil, mais de mort. C'est à ce prix qu'ils seront fidèles, qu'ils retiendront ou qu'ils ramèneront le peuple qui les eût suivis dans le schisme, parce qu'il était plus près d'eux que des évêques ; c'est à ce prix qu'ils rachèteront l'Église de France, qu'elle restera catholique, qu'ils lui conserveront, à travers le sang et les ruines, dans la crise la plus terrible qu'elle ait traversée, le bien inestimable de l'unité. Il n'y a pas eu de date plus émouvante dans notre histoire religieuse.

II

Ces considérations veulent être appuyées sur des faits, et les faits abondent. Ils redisent les sentiments que ce terrible serment fit éprouver au clergé. Il y eut des prêtres réfractaires qui semblent avoir moins souffert que d'autres, tant leur résolution fut prompte, parfois tranchante et altière. « Je jure, déclare le curé de Vulaines, que je donne mon âme à Dieu,

mon cœur au roi, mon corps à la nation. En fait de serment, j'ose vous assurer, Messieurs, que je suis dans la ferme résolution de n'en pas faire d'autre. » Le district de Baume, dans le Doubs, dénonce avec une indignation particulière le curé d'Auteuil qui, « à la face des autels, en présence des fidèles de sa paroisse, » leur a tenu « le discours le plus incendiaire qui ait peut-être été prononcé ». Et quel est ce discours? Le curé d'Auteuil a dit à ses paroissiens : « La force va m'arracher de vous; je serai toujours votre pasteur, malgré elle. La terre ne peut pas m'ôter le troupeau que le ciel m'a confié. Le curé qui me remplacera sera un schismatique, les sacrements seront profanés, et je ne cesserai de gémir sur le sort auquel vont être livrées des ouailles qui me seront toujours chères. »

Chez des prêtres aussi résolus, dont la décision a été immédiate, irrévocable, il n'y avait guère de place pour l'hésitation. Le devoir leur apparaissait très net; ils s'étaient déterminés d'emblée à le remplir. Il en était d'autres plus fortement tentés, ou du moins plus sensibles aux sacrifices que le refus du serment allait leur imposer. Leurs impressions, leurs luttes nous intéressent comme tout ce qui est humain. Elles se traduisirent parfois par des effets extraordinaires. Dans le diocèse d'Ax, on cite l'exemple d'un curé qu'on avait entendu toute la nuit promener d'horribles anxiétés. Le lendemain, quand il vint à l'église, on le regarda avec stupeur. En quelques heures, ses cheveux avaient blanchi : c'était un vieillard.

Rarement le combat intérieur devait produire une telle angoisse. Mais les éléments de la lutte étaient multiples. Dans la décision à prendre, le cœur posait ses objections à la conscience. Que de liens à rompre, liens de famille, liens de paroisse, bientôt liens de patrie! Le curé de Baril écrit à la municipalité qu'il ne prête pas le serment, qu'il se retire chez sa mère, dont il est tendrement aimé, parce qu'elle croit qu'il ne peut rester curé dans les conditions exigées par la loi. Les femmes furent généralement hostiles au serment. Ici, c'est la mère, avertie par la délicatesse de sa foi, qui prêche à son fils l'abstention, et l'appelle auprès d'elle. Les hommes sont moins ardents et moins timorés. Dans le même département, le notaire de Sompins écrit à son fils, Aubert, curé de Fromentières : « Nous sommes pleins d'inquiétude sur votre état; beaucoup de rumeurs sur les serments de curés, surtout dans votre canton...

Nous n'entendons rien dire sur vous. L'avez-vous fait, avec des restrictions ou sans restrictions? Êtes-vous tranquille ou ne l'êtes-vous pas? C'est le sujet de nos soucis et de nos inquiétudes. » Voilà un père inquiet, qui ne nous dit pas s'il est pour ou contre le serment.

En voici un autre, en Saône-et-Loire, qui est nettement pour. Il avait à sa table son fils. Il lui dit : « Tu prêteras serment, j'espère ; tu ne feras pas comme tant de tes confrères qui refusent. — Mon père, je ne peux pas, j'agirais contre ma conscience. — J'ai consulté un tel, professeur de théologie, qui m'a répondu : On le peut prêter. — Moi aussi, j'ai consulté mes professeurs... Ils m'ont répondu : Gardez-vous en bien ! — Décidément, tu ne veux pas. — Décidément. — Eh bien ! sors de chez moi. Je ne veux pas garder un rebelle aux lois. » A Paris, le curé de la Madeleine-la-Ville-l'Évêque, Le Ber, a été l'objet des sollicitations les plus instantes de sa famille et de ses fabriciens. Un de ses confrères, partisan du serment, le conjure à genoux de le prêter, ajoutant « qu'il le prenait sur sa conscience. » Le Ber juge avec la sienne et refuse le serment.

Un document de l'époque, les Mémoires de l'abbé Traizet, curé dans l'Aisne, apportent un frappant exemple de la pression des familles. Il raconte comment son frère, accompagné de son neveu et d'un notaire, fit irruption chez lui pour le déterminer à jurer. Le syndic du district était de connivence, et avait envoyé, pour convertir Traizet, une collection de lettres pastorales rédigées par les évêques constitutionnels. Elles n'ébranlent en rien sa conviction. Nouvel assaut des parents, qui reviennent flanqués de sa belle-sœur. Mon frère, dit Traizet, « ne voyait pas les choses comme moi ; il se disait assez ouvertement l'ami de la Révolution, séduit qu'il était par quelques bourgeois du voisinage... Cette entrevue me fit beaucoup de mal, et je me vis obligé de mettre fin à leurs instances, en leur disant que ma manière de penser était à moi. » La famille se retira irritée, et fit dire à l'abbé que toute relation était rompue, qu'il s'abstînt de paraître chez elle. Traizet avait déjà pris cette détermination, son neveu s'étant permis de lui manquer grossièrement en pleine table. Il décrit l'obsession dont il est l'objet, son énervement devant le flot de visiteurs et de conseillers, qui chaque jour sonnent à sa porte, l'invasion de son église, où l'on s'est permis de faire une lecture impie, qu'il a dû flétrir à haute voix.

L'insistance des fidèles est parfois plus émouvante que la pression de la famille. Dans une commune des environs de Vervins, tous les paroissiens, hommes, femmes, enfants, sachant que le curé est contre le serment, accourent à l'église, au jour marqué, et le supplient de le prêter. Le prêtre ne peut opposer que son silence à ces instances et à ces larmes. On lui demande de le faire avec des restrictions qu'il ne peut accepter. Ce sont des sanglots. Ces braves gens jurent de le défendre et de ne pas reconnaître d'autre pasteur.

Les séparations sont douloureuses. Dans la capitale, le curé de Sainte-Marguerite, doyen des curés de Paris, de Laugier de Beaurecueil, lutte contre les calomnies qu'on répand au sujet des refus de serment. Ce n'est ni l'intérêt, ni la politique, mais sa foi qui le guide. Ce qui le tracasse, c'est le péril des âmes, surtout de ceux qui, parmi ses paroissiens, passent à l'ennemi. « Si j'ai pleuré, dit-il à ses fidèles, j'ai pleuré sur vous et non sur moi. » Aucun motif humain ne l'inspire. La vie elle-même ne lui tient à rien. Il sait son âge. « Le tombeau, ajoute-t-il, est entr'ouvert sous mes pas, et je soupirerais encore après une ombre qui va m'échapper! » Ce qui le déchire, c'est d'avoir à quitter son troupeau. Il pleure sur les transfuges et sur tous ceux qu'il va quitter : « Vous, leur dit-il, qui fûtes longtemps le tourment de mon zèle..., vous que j'ai presque tous vus naître et qui me devez vos premiers principes de religion, vous que je chéris comme un père chérit ses enfants! Infortuné, après tant de veilles, après tant d'années d'un ministère pénible, devais-je attendre que la fuite et la misère deviendraient mon partage? » Interpellant alors les meneurs qui, « séparant l'Église de France de son tronc antique, ont mieux aimé la scier en deux que d'accorder un délai de quelques jours », il crie aux responsables de l'iniquité, et parlant des sacrifiés : « Arrêtez, barbares, ils sont vos frères et ils furent vos bienfaiteurs. »

Le cœur a parlé. Voici l'intérêt, ou plutôt le sentiment de sa propre conservation, qui dit son mot dans les délibérations de la conscience. Comment demander à des hommes, dont beaucoup sont des vieillards, de ne pas envisager, ne serait-ce que d'un regard furtif, la misère qui sera la conséquence de leur refus? La Révolution avait paru préoccupée de la situation temporelle des curés. En fait, elle n'avait guère amélioré leur

situation. Celle-ci paraissait avoir grandi moins, par ce qu'ils avaient obtenu eux-mêmes que par ce qu'avaient perdu les évêques, les abbés, les chanoines, ces privilégiés de l'ancien régime. Il n'y avait plus de bas clergé, plus de curés à portion congrue. Leur traitement était de 1 200 francs. Il allait être perdu pour ceux qui refusaient le serment. Ils ne pouvaient espérer qu'une pension aléatoire de 500 francs. Le district, au reçu du procès-verbal d'une réponse négative ou insuffisante, ne manquait pas de leur en signifier la suppression, ce qui fit revenir quelques-uns sur leur décision.

Heureusement, combien nous avons à enregistrer de déclarations dédaigneuses de tout intérêt humain! « Puisqu'il faut choisir, dit le curé de Vauchamp, je choisis plutôt les tourments de la faim que les remords déchirants de la conscience. J'aime mieux mourir innocent que de vivre coupable. Du moins, dans mon infortune, j'aurai la consolation de pouvoir me dire à moi-même que je n'ai point péché contre la loi, ni contre César. J'ai juré d'être fidèle à la patrie, je ne suis dépouillé que pour avoir ajouté que je serai fidèle à Dieu et soumis à l'Église catholique. » Et cette déclaration concise, tranchante, du curé de Warloy-Baillon, en Picardie ; « Il y en a qui font le serment parce qu'il faut vivre, et moi je le fais avec restriction parce qu'il faut mourir. »

Parfois, les interrogés exposent plus longuement les motifs de leur refus et le combat intérieur qu'ils ont à soutenir. Le desservant de Pargues, en Champagne, répond à la municipalité : « Je vais être honteusement chassé... Je serai bientôt exposé aux horreurs de l'indigence, au mépris et peut-être à la persécution... Mais ne me trouverais-je pas encore dans un état plus triste si je venais à céder contre ma conscience à la crainte d'un avenir inquiétant? Le remords dont je serais dévoré, les jugements du Seigneur, que j'aurais à craindre, tout cela n'est-il pas capable de me faire envisager comme incomparablement plus affligeante la situation où je serais réduit en méprisant la voix du sens intime? »

Dans cette lutte entre l'intérêt et le devoir, les jeunes, plus rapprochés de leurs promesses cléricales, mieux protégés d'ailleurs par l'insouciance de leur âge, mieux armés contre les soucis du lendemain, firent parfois la leçon aux anciens. Un curé des environs d'Evron avait fait en chaire une lecture qui impliquait

l'adhésion à la constitution civile. Son vicaire l'interrompt : « Monsieur le Curé, ce n'est pas là ce que vous me disiez encore hier au soir. » A Saint-Clément de Craon, le curé ayant prêté serment du haut de la chaire, son second vicaire, se tournant vers l'auditoire, s'écria : « Vous venez d'entendre le schisme s'établir; que tous ceux qui sont attachés à l'Église me suivent. » Il sortit avec le plus grand nombre des fidèles.

Ces rappels à l'honneur faits par des vicaires aux curés furent rares. C'est l'inverse qui était dans l'ordre. Nous aurions à citer, dans tous les diocèses, de fières déclarations de dédain pour toute compromission d'intérêt. Certains curés auxquels on a payé le premier trimestre de l'année 1791 poussent la délicatesse jusqu'à le renvoyer à l'autorité, craignant que l'acceptation puisse mettre en doute la décision qu'ils ont prise.

Les cœurs, les intérêts se sont fait entendre. Voici qu'intervient l'autorité, ou plutôt les autorités. Ces autorités ne sont pas lointaines, elles sont proches. Elles s'appellent M. le procureur syndic, M. le maire. Quelle place ces deux personnages vont tenir dans la prestation du serment!

On a pu remarquer que le civil en prend à son aise avec les églises sous la Révolution. A travers les siècles, les fidèles les avaient considérées comme la maison de Dieu, un peu aussi comme la leur, tant les circonstances de leur existence individuelle, familiale et nationale, avaient leur répercussion dans le temple. Au moment de la Révolution, bien que la foi ait baissé, l'église apparaît encore comme le bien de tous, et pour tout, pour le temporel comme pour le spirituel, pour la politique comme pour la religion. Depuis 1789, presque toutes les réunions électorales se sont tenues dans les églises, dans les couvents. On va continuer, mais maintenant l'invasion du temple prend un caractère nouveau et menaçant. Un laïc y entre en maître, et c'est pour s'immiscer dans la question religieuse. Il s'appelle M. le maire. Il vient pour faire comparaître le curé du lieu, et cela publiquement, à tel jour, à telle heure, pour l'interpeller, pour prononcer sur son sort, pour décider s'il sera maintenu ou révoqué. A cet effet, du banc d'œuvre, il prend la parole. Il la prend dans ce sanctuaire où le ministre de Dieu a seul le droit de se faire entendre. Il le questionne là-haut, dans cette chaire où le prêtre a si souvent parlé en docteur, où il est maintenant mandé, enquêté et jugé.

Le maire, voilà l'homme qui, en l'affaire du serment, jouera le grand rôle dans les campagnes. Avec lui et au-dessus de lui, le procureur syndic du district va exercer une action plus large dans l'arrondissement. On pourrait s'étonner de la pression que les fonctionnaires appartenant la plupart, à cette époque, aux familles distinguées du tiers-état, à la bourgeoisie, voulurent exercer sur les curés. Beaucoup de prêtres, recrutés dans la classe moyenne, dans des milieux assez relevés, comptaient des parents, des amis parmi les maires, les juges de paix, les membres des tribunaux, des conseils généraux et des directoires. Comment s'expliquer leur rigueur envers des proches, des amis ? C'est que la plupart ne comprirent pas les motifs de la résistance du clergé ; c'est aussi parce qu'ils firent passer le devoir professionnel avant toute autre considération. Quelques-uns, nous le verrons, mirent une véritable cordialité à convaincre les réfractaires pour leur épargner la rigueur de la loi, et une grande indulgence dans l'interprétation de leurs réponses, mais l'attitude, chez beaucoup, fut stricte, chez plusieurs impitoyable.

Parmi toutes les autorités locales, le procureur syndic du district joua un rôle très important. Les procès-verbaux le montrent toujours en mouvement, parcourant avec une activité fébrile la circonscription, excitant les maires, mettant son honneur, son orgueil, à obtenir des adhésions, et pour cela multipliant chez les prêtres les visites, les arguments, les sollicitations, les objurgations, même les câlineries de l'amitié, et, en désespoir de cause, employant le grand moyen, les menaces, y compris celle d'une misère prochaine par la suppression du traitement en cas de refus. Ces missionnaires laïcs du serment ont parfois la chance de rencontrer des collaborateurs précieux chez des curés qui, l'ayant prêté pour eux-mêmes, se font rabatteurs auprès de leurs confrères, soit par conviction, soit pour rassurer leur conscience par le nombre de leurs imitateurs.

Les archives ont conservé le nom de ces magistrats particulièrement entreprenants et fiers de leurs succès. Dans le diocèse de Châlons-sur-Marne, le syndic Gilson, après avoir écrit lettre sur lettre, a réussi auprès des prêtres Jacquesson et Labbé ; il annonce le serment prochain des curés de Verrière et de Passavant. Dans la région de Sézanne, le procureur syndic Royer, à la fois avocat et notaire, n'est pas moins agité, et fait surtout valoir, lui aussi, comme argument la menace de la sup-

pression de traitement. Dorizy, syndic du district de Vitry, est particulièrement actif et heureux. Il se vante dans sa correspondance d'avoir gagné les curés Lapierre, de Favresse, Pomel, de Trois-Fontaines, Salleron, de Bignicourt-sur-Marne, Bardet, de Vernancourt, Desprez, de Sermaize, et son frère, vicaire. Desprez ne veut toucher son traitement qu'après que les membres du district auront vu la raison de son adhésion ; car il rougirait, dit-il, d'être rangé parmi ceux *quorum Deus venter est.* Le syndic, qui a décidé le curé de Bassu à rétracter toute restriction et à prêter un serment pur et simple, a été moins heureux auprès de Hubert, curé de Norrois, lequel est resté inflexible malgré une visite personnelle. Autre échec : Dorizy avait écrit au sujet de Buret, curé de Possesse : Sa « façon de penser est si chancelante que je ne désespère pas de recevoir de lui une nouvelle rétractation. » Il se trompait. Buret resta ferme. En revanche, Dorizy apprend avec joie que le curé de Sermaize sort de chez Bardet, curé de Vernancourt, qu'il a décidé à abandonner ses réserves. Quelle sollicitude, quels apôtres de la constitution civile que ces syndics !

Les maires ne sont pas moins attentifs. Dans le nombre, il y a de braves gens qui mettent de la bienveillance à exécuter la consigne. Celui de Frignicourt a été au presbytère demander à son curé, qui était rentré très tard, quand il prêterait le serment. Celui-ci répondit qu'il s'expliquerait le lendemain à la messe. C'est ce qu'il fit en disant que, si on se contentait du serment fait par Mgr de Clermont-Tonnerre, il le prêterait. Le maire en informe le procureur syndic et ajoute : « Je laisse à votre sagesse d'agir avec toute la modération possible, pour nous conserver un aussi célèbre pasteur, adoré et chéri de tous ses paroissiens. Cette perte serait irréparable. » Le maire d'Esternay, « par respect pour le lieu saint, » n'a pas osé interpeller le curé en pleine église.

Nombre de ces magistrats, restés chrétiens, entretenant avec leurs curés des rapports anciens et affectueux, désiraient les conserver. Plusieurs le prouvèrent en s'efforçant de faire agréer des serments qui ne répondaient pas à la lettre de la loi, mais le plus grand nombre l'exécute avec ponctualité, souvent avec rigueur. Chez eux, l'investiture officielle, la gloire de remplir un mandat en quelque sorte national, firent trop souvent taire les sentiments de l'homme, du paroissien, même de l'ami, pour

ne laisser apparaître que le citoyen, le citoyen de la Révolution.

A Verneuil-le-Haut, j'entends le maire faire après la messe un discours au curé et lui poser nettement la question : « Jurez-vous ? » Celui-ci répond : « Je le jure. » A Sézanne le maire Prieur félicite séance tenante, du banc d'œuvre, les prêtres de la paroisse de leur obéissance à la loi. Les victoires des autorités ne sont pas partout aussi faciles. La municipalité d'Ornans a appris que le pasteur et ses vicaires doivent s'expliquer le dimanche 23 janvier. Le curé Outhenin, vénéré des fidèles, en plus membre du directoire, eût été de bonne prise. Craignant avec raison une réponse négative devant toute la paroisse, le maire fait dire au clergé que légalement le serment doit être prêté après la messe et non au prône. Comme le curé est monté en chaire après l'Évangile, le procureur syndic de la commune s'avance à son tour vers lui et lui rappelle la même prescription. Le curé répond qu'il s'expliquera une seconde fois à la fin de la messe, et il fait tout de suite un serment restrictif pour le spirituel. Les deux vicaires l'imitent. Avant le dernier évangile, le curé, se tournant vers les fidèles, annonce qu'il va réitérer son serment. Le procureur de la commune s'approche de nouveau pour réclamer un serment pur et simple. Le clergé ayant maintenu les termes de sa déclaration, la municipalité se retire, et transmet le serment au district de Baume, qui le qualifie de « sanguinaire. »

Les administrateurs ne se contentent pas de veiller sur le serment. Ils sont ou se croient grands clercs en fait de liturgie et d'observance cultuelle. Dans le district de Sézanne, le procureur-syndic invite le curé de Saint-Denis et de Notre-Dame à publier au prône la permission d'user de lait, de beurre et d'œufs pendant le Carême de 1791, ce qu'ils n'avaient osé faire à cause de la modification des circonscriptions. Le maire de Notre-Dame, s'étonnant du silence du curé, annonce du banc d'œuvre aux fidèles qu'ils n'ont plus à fêter le lendemain saint Savinien et peuvent travailler ce jour-là, la paroisse étant passée du calendrier de Troyes à celui de Reims, qui ne parle pas de cette fête.

Mais la question du serment cause aux maires de plus graves soucis. Je les aperçois au banc d'œuvre ouvrant l'œil et tendant l'oreille, pendant que le patient fait en chaire sa confession publique. Ils font bien de regarder. Que voient-ils çà et là,

non sans scandale? Nous apprenons par leur rapport qu'à Soulanges, à Lignon, les curés ont prêté le serment à la balustrade en levant les mains; à Plichancourt, à la grille; à Outines, en face de l'autel, d'autres du haut de la chaire. C'est consolant. Mais ailleurs, qu'ont-ils constaté? A Verdey, le curé Masse n'a pas levé la main assez haut : horreur! A La Croix-en-Champagne, le curé est plus coupable encore. Le dimanche, 10 février, à l'offrande, « tenant un papier des deux mains, sans en vouloir lever une », il a aggravé cette réticence du geste par une déclaration à peine entendue, mais certaine, « qu'il jurait de maintenir la constitution en cas que cela ne fasse aucun tort à la religion (1). »

Un témoin peu suspect, Grégoire, qui a été curé et qui, à travers ses fautes, déploya souvent un grand courage pendant la Révolution, confirme l'attitude hostile de nombre de maires et des agitateurs dans la question du serment. Il montre déjà en 1790 et plus encore en 1791 ses anciens confrères poursuivis avec un « acharnement aussi lâche que cruel. » Gravures, comédies, chansons, couplets, rien, dit Grégoire, n'a été épargné par les libellistes pour attiser la haine du peuple. On s'est fait un plaisir barbare d'agiter sur eux « les grelots du ridicule », de déverser à pleines mains le fiel de la calomnie. On les a livrés presque partout à la dérision, aux insultes, à la rage. Eux, les pères du peuple, sont poursuivis jusque dans les temples, devenus en plusieurs départements, depuis que l'on y fait les élections, le « théâtre des cabales, des blasphèmes, des fureurs sanguinaires. » Quelle tristesse de voir tant de « curés et de vicaires sans ressources, sans crédit, en proie à la misère, à la dérision insultante! » Si ces malheureux ont rencontré protection dans quelques administrations municipales, « dans mille autres, dit Grégoire, ils n'ont trouvé que des bourreaux en écharpe. » Quel tableau! et il n'est pas chargé. Les Mémoires du temps font foi que les meneurs ne reculaient pas devant le crime. A Fertars, dans le Doubs, pendant que le curé en chaire explique les raisons de son refus, un des assistants tire sur lui et le manque. A Septsaux, en Champagne, l'assassin fut plus habile. Le curé, qui développait les raisons de ne pas prêter serment, reçut une balle en plein cœur et tomba raide mort.

(1) Cf. Abbé Millard, *le Clergé du diocèse de Châlons-sur-Marne*, 1903, in-8, *passim*.

L'impression qui se dégage de la tenue des foules accourues au temple pour assister à un spectacle d'un nouveau genre, c'est qu'obéissant à un mot d'ordre officiel ou à leurs idées, elles ne cachaient pas leur préférence pour le serment. Au besoin, le parti avancé avait eu soin de remplir l'église et de préparer l'opinion. Manifestement, les prêtres décidés à ne pas le prêter trouvaient dans le fait même d'avoir à le déclarer devant une telle assistance, avec un surcroît d'épreuve, le besoin d'un surcroît de détermination et de courage. Le moyen d'éviter l'épreuve, c'était de ne pas l'affronter, de ne pas comparaître. Mais les autorités sauront retrouver les absents, les délinquants.

III

Nombre d'intéressés, devant la pression et les menaces dont ils étaient l'objet, devant les sacrifices immenses que le serment entraînait à sa suite, essayèrent de concilier par des réserves les exigences de la loi et celles de la conscience. N'était-ce pas se montrer de la sorte bon citoyen et bon prêtre ? Cette formule ainsi adaptée était bien tentante. Elle fut employée si fréquemment que l'Assemblée nationale porta, le 17 février 1791, un décret pour la prohiber ! Vaine défense. Fort nombreux furent les serments restrictifs. D'aucuns étaient très nets. Ils affirmaient la soumission aux lois dans l'ordre temporel, la soumission à l'Église dans l'ordre spirituel. On aime la crânerie de ces paroles graves, prononcées devant ses paroissiens par Petitcolas, curé de Courchapan : « Étant septuagénaire, et à la quarante-quatrième année révolue que je suis parmi vous..., sur le point... de comparaître au tribunal du souverain pasteur et du souverain juge..., je vais faire mon serment comme je souhaiterais l'avoir fait à l'heure de ma mort, au moment d'être cité au tribunal qui décidera de mon éternité. En présence de la municipalité et de toute la paroisse dûment avertie pour être, en plus grand nombre possible, témoin de mes dernières volontés : Je jure... » Suit le serment restrictif.

A côté de ces déclarations claires, dont la signification nette est un refus, on relève des réponses moins affirmatives, mais plus humaines, dans lesquelles les malheureux curés, désireux d'éviter leur révocation et ses terribles conséquences, ne voulant point par ailleurs manquer au devoir, emploient des

phrases entrecoupées d'incidentes, où ils s'efforcent de concilier la loi et la conscience. Ils allongent la formule dont ils diluent le venin dans des prologues, des explications. Ils glissent telle ligne d'apparence inoffensive qui rassure leur foi. Ils ne voudraient pas la trahir, mais ils voudraient ne pas partir. De là ces ruses de rédaction, qui ne semblent pas dire non, sans dire oui. Le curé de Morteau fit devant ses paroissiens la déclaration suivante : « Je donne au serment que me commande la nation, toute l'extension que m'autorise à lui donner la religion que je professe, toute l'extension d'un serment qui serait fait purement et simplement. » Guillemot, curé de Liathelles, a prêté le « serment d'un bon patriote, d'un bon catholique, » se faisant un devoir de rendre à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. « Par conséquent la colonne où vous devez me placer, dit-il, est celle des bons citoyens », où « j'ai à cœur de me trouver. » Cette déclaration sera-t-elle acceptée? Non. Le district met au-dessous la note : *déchu, à remplacer.* — Et cette formule de Robert, curé de Vincelles : « Je jure de veiller avec soin sur les fidèles de ma paroisse, d'être fidèle à la nation, à la loi et au roi, et de maintenir de tout mon pouvoir la constitution décrétée par l'Assemblée nationale et acceptée par le Roi. » C'est bien; mais l'imprudent timoré ajoute : « Et par suite nécessaire de ma fidélité à remplir mes devoirs envers mes paroissiens, je jure aussi, pour l'acquit de ma conscience, de demeurer toujours fidèle en matière spirituelle, au Saint-Siège et à l'Église. » Il n'échappera pas à la note : *déchu et à remplacer.* — Lablanche, curé de Bignicourt-sur-Saulx, a plus de chance. « Vous savez, dit-il, que j'ai déjà plusieurs fois, en ma qualité de citoyen actif, de maire, de président de la première assemblée primaire, et enfin à l'époque de la Fédération, fait serment d'être fidèle. Mais, comme pasteur, je dois montrer le même zèle pour la cause de Dieu, et je déclare hautement que je serai toujours fidèle à la foi de nos pères, et à la religion catholique, apostolique et romaine, dont j'ai le bonheur d'être ministre... Il faut rendre à Dieu ce qui est à Dieu, et à César ce qui est à César... C'est dans ce sentiment que je jure... » Ce serment fut accepté malgré le préambule, peut-être en souvenir des fonctions de maire, de président d'assemblée électorale remplies par ce curé. Voici une restriction sur laquelle la casuistique va particulièrement s'exercer. Dans le district de Besançon, dix-

neuf curés et dix vicaires s'étaient concertés pour prêter serment « *comme et autant que* le permettait la religion catholique, apostolique et romaine dans laquelle ils voulaient vivre et mourir. » Le district, en garde contre cette rédaction alambiquée, promit de l'accepter si on retranchait les mots *et autant que*, lesquels subordonnaient la prestation du serment à sa compatibilité avec la religion. Les signataires, à l'exception de deux vieillards, ne voulurent pas se laisser prendre au piège; mais leur serment ne fut pas agréé. — Dans le district de Pontarlier, six curés et douze vicaires adoptèrent la formule conditionnelle : « comme et autant que le permettait la religion. » D'autres curés et vicaires exceptèrent de leur serment « tout ce qui ne serait pas conforme à la religion... tout ce qui n'était pas de l'ordre civil et politique. »

IV

Nous avons suivi le drame de conscience chez les prêtres qui avaient refusé le serment, à travers les nuages où se débattait la question, et la pression exercée sur eux de tant de côtés. Ce drame, que nous avons constaté chez ceux qui ont refusé le serment, nous le retrouvons avec un autre caractère chez nombre de ceux qui l'ont fait. C'est l'angoisse des assermentés après celle des insermentés. Drame de conscience d'avoir à prêter le serment, drame de conscience de l'avoir prêté lorsque cette conscience d'abord vaincue recommence le combat, allume le remords, et amène nombre de délinquants à se rétracter. L'épreuve fut peut-être plus grande dans le second cas que dans le premier.

Il y eut une foule de rétractations, et c'est peut-être là, en ces évolutions d'âme, qu'apparaît le mieux le drame intérieur. Dans la question qui nous occupe, attendons-nous à trouver moins de changement dans les parties extrêmes du clergé. La droite s'est prononcée contre le serment et reste ferme dans sa décision. La gauche, formée par le clergé constitutionnel, a une extrême gauche qu'il faut à peu près désespérer de ramener. Il ne semble pas qu'il faille ranger parmi les tourmentés et les futurs rétractés, ce curé de Le Vieil-Dampierre, Nicolas Anchier, qui s'était écrié après avoir juré : « Voilà mon serment. Si j'y suis infidèle, que la voûte du ciel s'appesantisse sur moi et me

fasse rentrer dans le néant. » Encore y avait-il peut-être dans cette fanfaronnade le cri d'une conscience agitée qui cherchait à se rassurer par ce défi porté contre elle-même. Mais tous les jureurs n'étaient pas si déterminés. L'Église constitutionnelle, qui a son extrême gauche, sa gauche, a aussi son centre, disons même sa droite, qui n'est pas insensible aux leçons des événements et aux réveils de la conscience. L'expérience, en semant les désillusions, favorise les retours. La politique, qui a entraîné tant de constitutionnels, les abandonne maintenant et les dépouille. Leur Église s'est déconsidérée par trop d'apostasies, trop de scandales. Les meilleurs sentent que la vérité doit être là où est l'honneur. Ils se demandent s'ils ne se sont pas trompés. Les supérieurs légitimes le leur déclarent, et les pressent de rentrer dans l'unité. Il y a là une masse flottante, dont la première décision n'est pas sans appel, et qu'on peut reconquérir. Nous assistons dès lors à une des phases les plus intéressantes de cette lutte, aux rétractations d'une foule d'assermentés. Elles sont attachantes, parce qu'aucun motif humain ne les inspire, parce qu'il y a péril, parce qu'elles sont un acte, non de lâcheté, mais de courage.

Les archives ont recueilli en très grand nombre ces déclarations où l'homme, qui s'est trompé, ou qui a failli, avoue, répare son erreur ou sa faute. Surpris par une mise en demeure qui ne lui a pas laissé le temps de réfléchir ou de s'éclaircir, dominé, peut-être à son insu, par les illusions, les sophismes, les craintes, l'âge, les attaches humaines qui lui ont inculqué une impression passagère, il a laissé échapper plus qu'il n'a proféré son serment. Mais vient la réflexion, avec la réflexion le doute, lequel ne tarde pas à faire place à la crainte, bientôt à la certitude de s'être trompé. Les lettres, les condamnations des évêques et du pape lui apportent peu à peu l'argument suprême de l'autorité, toujours si puissant sur ceux qui veulent rester catholiques. Les fausses nouvelles de la prestation en masse du serment dans toute la France sont démenties. La marche de l'Église constitutionnelle n'est pas faite pour lui conquérir ou lui garder des adhérents. La conscience un moment vaincue se ressaisit, reprend la lutte et excite le remords. Dans cette fermentation confuse de sentiments contraires, de foi et de passions, s'élabore peu à peu un nouvel homme, et ce sera, par un dernier effort de la volonté

reconquise, l'homme du devoir. Nous entendrons alors des déclarations qu'on ne peut lire sans une sympathie mêlée de respect, car l'humilité, le repentir, la franchise avec soi-même, la sincérité poussée jusqu'à l'héroïsme du sacrifice, s'y font tour à tour entendre. Il est peut-être plus difficile de rentrer dans le devoir que de s'y tenir. Rétracter le serment était plus malaisé que ne l'avoir pas prêté. Dans le Nord, un curé jureur répondait aux reproches d'un ami : « J'ai su faire un pli à ma conscience, il s'y est formé un calus et je vais mon train. » Il n'y avait rien à attendre de cette conscience cautérisée, comme dit saint Paul. Dans le Maine, un prêtre constitutionnel fait cette déclaration : « Depuis mon serment, je ne consacre plus. » C'était mieux. C'était déjà l'éveil du remords, l'abstention des fonctions saintes qu'on ne pouvait exercer sans profanation. Un pas de plus et ce sera le retour à la règle, à l'honneur et à la paix. Ce pas, tous les rétractés le font, tantôt par un retour prompt, irrésistible, tantôt après des luttes, des hésitations que finit par vaincre la conscience encouragée, aiguillonnée par les instances des défenseurs de l'unité catholique, de la fidélité au pape et à l'épiscopat.

Les déclarations recueillies nous font assister à des drames intimes, à des victoires disputées, mais enfin gagnées par la conscience que les intéressés se plaisent à évoquer. Le curé de Saint-Rémy-sur-Bussy rétracte son serment dans cet aveu adressé au procureur syndic : « Ma conscience est un bourreau qui me suit partout et ne me donne pas un moment de relâche. Aussi vous pouvez me faire remplacer. Quant aux cent écus que j'ai reçus en assignats pour le quartier du mois d'avril, je vous ferai passer ce que je n'ai pas gagné. » Au diocèse d'Amiens, le vicaire de Flixecourt, dans une lettre au maire, déclare se rétracter pour satisfaire aux cris de sa conscience « qui me reproche continuellement, dit-il, le fatal serment où j'ai eu le malheur de me laisser entraîner... Mon âme est bourrelée par l'énormité de ce parjure, et quoi qu'il m'en coûte, il faut que je le rétracte comme je fais par cet acte. » Dans le canton de Lignières-Châtelain, un autre vicaire fait cet aveu : « Les remords de ma conscience ne me permettent pas de rester plus longtemps rebelle à sa voix. J'ai une âme, je la dois à Dieu et à la religion : je dois la sauvegarder. Ne le pouvant hors de la véritable Église, de laquelle je me suis séparé, je

rétracte le serment. » Un jureur écrit à l'ancien archevêque de Bordeaux : « Depuis cette fatale époque, je ne goûte ni repos, ni tranquillité. J'ai beau me faire illusion, tout me reproche mon parjure, tout me crie que je ne suis plus dans la véritable voie. » Un prêtre assermenté, Bernard Lanoë, déclare : « Je me suis rendu coupable d'un crime affreux. Je me suis séparé de l'Église catholique, je suis tombé dans le schisme. Pénétré de la plus profonde douleur, je rétracte formellement le serment que j'ai eu la lâcheté de prêter; je proteste devant Dieu et devant les hommes que je ne veux plus désormais connaître pour le spirituel d'autre autorité que celle de l'Église romaine... De tous les maux et scandales (donnés par moi) je demande pardon à Dieu du plus profond de mon cœur. »

Ces rétractations donnèrent lieu parfois à des scènes saisissantes. Dans la paroisse de Hauteville, près Valognes, diocèse de Coutances, l'intrus qui avait juré par faiblesse, mais que ses réflexions et des influences heureuses avaient amené à résipiscence, voulut donner un grand éclat à la réparation. Un jour de dimanche, en présence du peuple, en face de son prédécesseur légitime, auquel il avait demandé de chanter la messe, il monta en chaire sans surplis et dit : « J'ai péché contre le ciel et contre vous en m'arrogeant la direction de cette paroisse... Pardon, mon Dieu, de l'outrage que je vous ai fait. Pardon, digne et vénérable pasteur, ici présent, de vous avoir enlevé vos ouailles ; pardon enfin, chers habitants de cette paroisse, de vous avoir administré des sacrements sans pouvoir (1). »

Certains de ces vaincus d'hier, aujourd'hui vainqueurs de l'erreur et d'eux-mêmes, tiennent à réparer par leur vaillance et leur prosélytisme leur faiblesse, et aussi le scandale qu'ils ont donné. A Paris, le premier vicaire de Saint-Merry, qui a prêté serment et qui s'est rétracté, écrit à son curé, jureur lui-même, une lettre admirable où parlent tour à tour le remords, le repentir, l'ardeur conquérante mêlée de tendre respect pour l'ancien supérieur qu'il voudrait ramener à la vérité et à la paix reconquise pour lui-même. « Depuis longtemps, lui dit-il, accablé sous le poids du remords, je sens qu'il n'est plus permis de tergiverser avec ma conscience; plus mon sacrifice est pénible, plus j'espère qu'il sera méritoire devant Dieu. Toujours

(1) Le P. Bliard, *Jureurs et Assermentés*, p. 19, 30, 34.

je me rappellerai que vous avez été mon premier conducteur dans l'exercice de mon ministère, et que j'y aurais peut-être commis de plus grandes fautes, si je ne vous avais pas eu pour modèle; mais puissé-je aujourd'hui devenir le vôtre, et avoir la consolation d'apprendre que la lettre que je viens d'écrire à M. le maire de Paris a fait quelque impression sur vous! Il vient un temps où toutes nos illusions se dissipent, et nous plongent dans le plus terrible désespoir. Vous avez des vertus et toutes les qualités pastorales; mais pouvez-vous vous en servir à précipiter vous-même vos ouailles dans l'abîme de l'erreur et à vous y plonger avec elles? *Si cæcus cæco ducatum præstet, ambo in foveam cadunt.* C'est avec les larmes aux yeux que je vous écris; puissiez-vous un jour servir à les essuyer. »

Suit la lettre adressée au maire. Le repentant y déclare que « tous les remparts de la philosophie sont incapables de servir d'abri à une âme vraiment chrétienne. » Il prévoit qu'on prendra sa déclaration en pitié; mais, dit-il, j'ai donné un tel scandale à l'Église que je ne connais pas d'humiliation à réparer ma faute. » Il expose les raisons de sa passagère erreur; mais il a réfléchi : « Il m'est impossible, s'écrie-t-il, de résister plus longtemps au cri de ma conscience ». C'est avec déchirement qu'il va quitter une paroisse où il est aimé et qu'il a aimée. Outre la séparation, « il ne reste, ajoute-t-il, d'autre perspective que la misère et l'indigence; mais j'aurai toujours pour consolation Dieu et ma conscience; et quand je serais obligé de sacrifier ma vie, je la donnerais volontiers pour sceller de mon sang la vérité que je professe. Heureux si je pouvais montrer par là la vivacité de ma foi, et servir de guide à ceux que mon exemple aurait pu précipiter dans le schisme. »

Ces rétractations étaient sincères. Elles semblaient irrévocables. Afin de réparer le scandale, elles étaient faites parfois en pleine église, là même où avait été prêté le serment. Les rétractants voulaient qu'elles fussent publiques, authentiques, incontestables. Tel d'entre eux insère sa déclaration dans les registres paroissiaux. D'autres, comme le curé d'Herpont, la font signifier par huissier au procureur-syndic. Le curé de Longchamp en fait dresser acte par deux notaires de Guise.

C'était se prémunir contre toute dénégation par autrui d'un acte si grave. N'était-ce point aussi, chez quelques-uns, se prémunir contre soi-même? Les repentis s'honoraient en rentrant

dans l'ordre, en se donnant un désaveu commandé par la conscience. Mais n'y avait-il pas dans leur première erreur la preuve qu'ils avaient manqué de clairvoyance ou de courage, et comme une indication qu'ils pouvaient en manquer encore? Il faut toujours s'attendre à trouver dans une vaste corporation des esprits incertains, versatiles, qu'une impressionnabilité maladive promène de résolution en résolution, qui n'arrivent pas à savoir ce qu'ils veulent et à s'y tenir. Tel fut le cas de Pinsart, curé de Lestieux, et de plusieurs prêtres dans le canton de Vic-sur-Aisne. Là et ailleurs, des rétractations déjà faites sont rétractées elles-mêmes sur l'insistance des familles, des paroissiens, des autorités. Baudiet, curé de Florent, a transcrit la sienne sur ses registres paroissiaux. Il la fait « sans crainte de punition ou de mort, car, ajoute-t-il, j'en souffrirais plutôt mille que de trahir ma religion. » O faiblesse humaine! cette belle ardeur ne dure pas; il revient sur sa détermination.

Dans un autre département, nous recueillons cette plainte : « Les bons citoyens se trouvent aujourd'hui consternés; ils ne savent plus quel chemin tenir en voyant celui qui doit, ou plutôt qui devrait les conduire, varier à chaque moment. Le sieur de Gardes, notre curé, après la lecture du mandement de Marolles, avait persuadé aux habitants de Haution qu'il s'était trompé en refusant le serment; plus tard, il s'est accusé d'avoir semé l'hérésie dans sa paroisse; plus tard, il a demandé pardon à ses paroissiens et a fait réparation. »

De telles instabilités étaient rares. En général, les rétractants furent fermes, et ils furent légion. Les administrations se préoccupèrent de ces désertions qui menaçaient de désagréger l'armée constitutionnelle. Les rétractations sont particulièrement nombreuses à la fin de 1791. La Constituante avait été la première à en manifester sa mauvaise humeur. Dès les lendemain et surlendemain de la fameuse séance du 4 janvier 1790, plus de vingt prêtres de l'Assemblée se rétractèrent. On repoussa leur déclaration. Un des secrétaires la jeta même à la figure d'un député qui venait la déposer sur les bureaux. La Constituante punira les récalcitrants par la déposition et la suspension du traitement.

Les autorités poussent des cris d'alarme. « Dans tous les districts, écrit le procureur de Sainte-Menehould, les rétractations se multiplient au point qu'on manquera de sujets pour les rem-

placements. » Ailleurs, le procureur de Saint-Flour dit dans un réquisitoire : « Les serments ont été rétractés avec scandale. » Dans l'Aisne, les administrateurs éprouvent un sursaut en lisant les listes de rétractations qui leur arrivent chaque jour de différents points du département. Ils font signifier aux délinquants qu'ils sont « déchus de leurs fonctions », et ne toucheront rien. Aux menaces de la faim s'ajoutent parfois les menaces pour la vie de ceux qui ont le courage de se rétracter. Le péril ne semble pas les avoir arrêtés. Dans plusieurs provinces, on constate une recrudescence de retours en pleine persécution, au moment où vient d'être votée la loi de proscription. Les évêques constitutionnels, qui ont remplacé les anciens, multiplient les remontrances pour maintenir le clergé dans leur obédience. Ces appels sont souvent sans résultat : la désertion de son clergé fut une des grandes douleurs du nouvel épiscopat. Les défenseurs de l'Église constitutionnelle sont exaspérés. Les violences inouïes de certains polémistes, en particulier de Gorsas, dans le *Courrier de Paris*, disent quelle menace pour la nouvelle Église ils voyaient dans ces défections.

V

Cette étude nous a permis de pénétrer dans un domaine où atteint rarement l'histoire, jusqu'aux consciences. La conduite de la Révolution dans la question de la constitution civile fut un attentat non seulement à la liberté, mais à l'âme. On a de la peine à comprendre que la Constituante, qui avait proclamé hautement la liberté des « opinions religieuses », ait donné un tel démenti à ses principes. On s'explique qu'avec la manie du serment, qui hanta dans tout son cours la Révolution, on l'ait exigé du prêtre comme citoyen en fait de lois politiques et sociales. Mais légiférer sur la religion, dans des questions de foi, prendre des sanctions contre la conscience, déposséder ceux dont le crime est de lui obéir, les pousser hors de leur église, de leur diocèse, finalement hors de la France, commettre le crime de déportation, voilà l'engrenage où furent prises la Constituante, la Législative et la Convention, par suite d'un faux départ. En moins de quatre ans, le clergé de France, si bien assis, si puissant encore en 1789, est chassé de toutes ses positions, dépouillé

de tous ses biens, dévoré par le schisme, traqué sur tous les chemins, en marche vers la frontière ou la guillotine.

Nous ne connaissons pas, dans l'histoire de l'Église, d'autre exemple d'une pareille catastrophe. Elle parut si complète que les exécuteurs purent croire à l'anéantissement du catholicisme en France. Ils se trompaient. Les survivants du sacerdoce devaient rentrer après la tourmente avec des légions décimées, mais fidèles et prêtes à reconquérir les âmes.

Ce qui était grave, indépendamment des ravages faits dans les rangs du clergé, c'était la répulsion pour la Révolution, que la tragédie sanglante venait d'inspirer aux victimes qui avaient si généreusement et si sincèrement travaillé pour elle et avec elle. Les mêmes qui, dans leurs cahiers et à la Constituante, avaient aidé à l'enfantement du monde nouveau, l'entrevoyaient maintenant à travers le schisme, la ruine, l'anarchie, l'échafaud ou l'exil. C'était, dans les rangs du clergé, le danger de se détacher pour longtemps de la liberté, de ne pas distinguer entre Révolution et Révolution, de ne plus voir en elle que le caractère satanique que lui attribue J. de Maistre, et que semblait justifier sa rage antireligieuse.

Certes, les prêtres ne furent pas l'unique proie de cette Révolution, qu'on put accuser, comme Saturne, de dévorer ses enfants. Il y eut des victimes et, comme on disait alors, des fournées dans toutes les classes de la société. Les partis se déchirent, se proscrivent. Mais ces combats se livraient dans l'arène de la politique, sous le feu des ambitions et des passions qui se disputaient le pouvoir. Les combattants, tour à tour vainqueurs et vaincus, n'excitent guère notre pitié, parce que tous ont des crimes à se reprocher, et que Girondins, Dantonistes, Hébertistes, Robespierristes, ont tué avant d'être frappés eux-mêmes. Rien de pareil dans le clergé. Il s'est battu pour une cause immortelle. Rallié très sincèrement aux institutions nouvelles, il ne s'est pas sacrifié pour l'ancien régime, mais pour la défense de sa foi. Il a voulu sauver la tradition catholique, et il y a réussi. On l'a souvent dit, avec la constitution civile, l'Église de France était à peu près séparée du tronc, et tenait à peine à Rome par un fil que le moindre incident pouvait rompre. Le clergé, divisé en deux camps ennemis, sans cohésion, sans défense, était à la merci du pouvoir civil, et voué à la servitude religieuse que la Révolution fit peser sur les constitutionnels

Le grand bienfait des insermentés fut de ne pas plier sous le joug, de repousser la création d'une Église nationale, au prix de la persécution, de l'exil et souvent du martyre. L'enjeu de la lutte était digne d'un pareil effort, mais quel épuisement, quels sacrifices !

La constitution civile, qui fut un grand malheur pour l'Église, fut aussi un malheur pour l'État et fit dévier la Révolution. Par la pression exercée sur les prêtres, la Révolution en vint pour la première fois à forfaire à l'un de ses plus grands principes, à la liberté la plus sacrée de toutes, la liberté de conscience. Dès ce jour, elle est engagée dans une entreprise qui la conduira aux abîmes. Devant le premier obstacle, obstacle inébranlable, qu'elle rencontre à ses volontés, la résistance des consciences, elle s'étonne, s'irrite et peu à peu s'exaspère. Les idées de liberté et de justice se voilent. Après avoir légiféré, elle sévit contre les réfractaires. Elle procède successivement par démission, expulsion, exécution, tant le fantôme de la constitution civile la hante ! Elle sera conduite par lui au 10 août, date du renversement de la royauté, devant le veto d'un prince qui ne connut la ténacité que dans la cause religieuse. On a pu se demander avec raison si, la constitution civile n'existant pas, de tels excès auraient été épargnés à la France, si les événements auraient pris une autre tournure.

C'est déjà grave pour elle qu'une pareille question puisse être posée. Ce qui est sûr, c'est que cette loi et les mesures draconiennes qu'elle inspira, répandirent des idées et des pratiques de persécution. On se fit peu à peu la main à proscrire, à verser le sang. Il paraît bien qu'aux massacres de septembre, l'éducation de la foule, tout au moins des bourreaux, est complète. Deux années vont suivre, deux années de vertige et de terreur. La secousse qui fait trembler Paris se répercute jusqu'aux plus humbles campagnes. Les haines religieuses attisent les passions qui ensanglantent la scène. Mais voici thermidor, qui emporte les acteurs les plus sinistres et sonne la réaction. Comme toujours, au drame de conscience va succéder la revanche des consciences.

Abbé A. SICARD.

FRANÇOIS BULOZ

ET

SES AMIS

VI [1]

LES LITTÉRATEURS DE L'EMPIRE

VICTOR CHERBULIEZ

Succédant petit à petit à l'aînée, une nouvelle équipe à la *Revue des Deux Mondes* se formait. Dès 1849, on y voit figurer parmi les romanciers Octave Feuillet ; Edmond About quelques années plus tard, puis Mme Edme Caro sous le pseudonyme mystérieux d'*Albane*, Amédée Achard, Henri Rivière, et aussi les meilleurs auteurs étrangers : Bret Harte, Ouida, Ivan Tourgueneff. Enfin, quatorze ans après les débuts d'Octave Feuillet à la *Revue*, un autre romancier apporta sa collaboration au recueil de François Buloz : ce fut Victor Cherbuliez. Cette fois-ci, le directeur était allé chercher son rédacteur à Genève. Rédacteur fécond, car son œuvre est double, et ce n'est pas seulement un romancier que la *Revue* accueillit; sous le pseudonyme de *Valbert*, quelques années plus tard, se révéla un des essayistes les plus ingénieux de son temps.

La famille de Victor Cherbuliez était protestante et se réfugia, comme tant d'autres, à Genève. Par le mariage

(1) Voyez la *Revue* des 1er février, 1er mars, 15 avril et 1er septembre 1921, 1er août 1922.

d'Abraham Cherbuliez, cette famille est alliée aux Cornuaud; l'un d'eux fut chef du parti des Natifs ; ami de Voltaire, ce Cornuaud a laissé des Mémoires intéressants qui parurent à Genève il y a quelques années, je crois. Enfin Bourrit, un bisaïeul maternel du romancier, est l'explorateur qui, le premier avec de Saussure, parcourut la vallée de Chamonix, et conquit le Mont-Blanc. Par toutes ces attaches, Victor Cherbuliez est Genevois; pourtant, il représente parfaitement cette race de Français émigrés que la terre de Jean-Jacques adopta, et qui sut joindre à ses belles vertus natales, celles de sa seconde patrie. On retrouve facilement dans son œuvre l'origine latine de Victor Cherbuliez; certaines de ses qualités appartiennent bien à notre race : on les reconnaît au passage à l'allure rapide du récit, à une ironie légère, et surtout à cet art de conter qu'il semble tenir directement de nos meilleurs auteurs du XVIIIe siècle. Ah ! celui-là ne s'attarde pas, rien n'encombre sa ligne romanesque; d'ailleurs il prétend couper implacablement tous les « gourmands » de son jardin.

J'imagine que François Buloz dut être bien enchanté de mettre la main sur ce romancier-là. En voilà donc un, qui écrira des romans *romanesques* pour son public, des *romans* sans plus. « Madame Sand » vieillit, Murger a fui comme dans un rêve, Gérard, hélas ! a disparu tragiquement, Mérimée n'écrit plus qu'avec peine, About se disperse. Restent Paul de Molènes, Émile Souvestre, ancienne équipe, et dans la nouvelle, Octave Feuillet, excellent collaborateur fécond et fidèle, puis encore tout récemment, Tourgueneff, découverte dont François Buloz se montre fier et jaloux. Mais le directeur trouve toujours le nombre de ses romanciers insuffisant.

Il s'entendit tout de suite avec Victor Cherbuliez, et leur entente fut non seulement littéraire (Cherbuliez sollicitait les conseils de son directeur, et, chose surprenante, les suivait) mais amicale, elle demeura inaltérable ; il n'y eut entre eux ni rancune, ni discussion. J'ai toujours pensé qu'une des causes de leur entente, provint d'une affinité de race. Tous deux fils de la même montagne, l'un Genevois, l'autre enfant du Salève français, ils eurent bien des vertus communes quoique Cherbuliez fût jeune, et que son directeur, alors, fût un vieil homme. Tous deux travailleurs acharnés, ils furent doués de la même volonté patiente, d'un jugement sûr, et de cette pondération qui

permet une si claire vision des choses, et préserve des entraînements rapides. « Nos entraînements sont nos plus grands ennemis, » affirmait Victor Cherbuliez; il professait aussi que « l'homme est né pour l'ordre : quand il l'oublie, l'ordre se venge ; » paroles qui ravissaient d'aise François Buloz, charmé d'un si solide bon sens.

Toutefois, l'on serait bien loin de compte, si l'on prenait après cela Victor Cherbuliez tout uniment pour un rationaliste. Ses origines firent de lui un « artiste à la fois cultivé et inventif. » Ce dialecticien rigoureux fut encore un idéologue et, par-dessus le tout, un charmant humoriste.

Une de ses convictions les plus chères fut la solidarité qui existe entre les hommes et leur passé héréditaire. Pénétré de cette idée « que nous sommes faits de ce que nos pères ont pensé, ont senti, ont aimé, ont haï, ont espéré et ont souffert, » il disait encore que le « conscient des pères, c'est l'inconscient des fils, et c'est par l'inconscient que nous sommes sourdement conduits. » Victor Cherbuliez dut à son père une prodigieuse culture intellectuelle; le père voulut que son fils « fût une œuvre de choix, de dilection et de perfection (1). » Il forma et orna donc avec ferveur le jeune esprit de ce fils, qui prononçait plus tard, parlant de son père, ces mots touchants : *Quand je pense à tout ce que je lui dois, je me sens insolvable!* Hélas! qui n'est insolvable envers de si tendres guides? La conscience de leur dette ne vient aux enfants que lorsqu'ils sont devenus des hommes, et en admettant qu'une semblable dette pût s'acquitter jamais, les créanciers ont disparu, quand vient pour eux l'heure d'en recevoir le prix.

La famille de l'écrivain fut tout entière, peu ou prou, consacrée aux lettres. Le grand-père Abraham, dont j'ai déjà parlé, bon lettré, fut libraire, ainsi que Joel Cherbuliez, oncle de Victor, qui édita l'œuvre de Töpffer; enfin son père André Cherbuliez se voua à l'enseignement, et devint professeur de littérature grecque et latine à l'Académie de Genève. Ce dernier connut parfaitement l'hébreu, en outre, toutes les langues vivantes et toutes les littératures européennes.

J'ai sous les yeux le programme de ses cours : ils témoignent d'une érudition fort étendue. Certes, il ne faudrait pas comparer

(1) E. Faguet, *Discours de réception à l'Académie française.*

les matières de ces leçons à celles que nos enfants écoutent aujourd'hui en Sorbonne. Voici une note de Victor Cherbuliez sur le régent de la première classe : « A quelque sujet qu'il s'attaquât, il en voyait tous les tenants et aboutissants; son infatigable curiosité examinait et approfondissait tout, il faisait le tour de son sujet. Il aurait voulu, dans son travail sur Boèce par exemple, présenter un tableau intellectuel du v[e] siècle, de même que plus tard, en s'occupant d'Aristide de Smyrne, il projetait de faire une étude complète sur l'état de la société et des esprits au II[e] siècle. Il avait rassemblé pour cette double étude des matériaux considérables... » Mais le temps lui manqua à l'heure de sa jeunesse, plus tard ce fut l'entrain indispensable à de pareilles entreprises.

La piété de son fils nous a conservé quelques-unes de ses pensées; elles sont d'un sage. Il avait composé l'épitaphe de sa tombe : *Il aima pour comprendre, il comprit pour aimer.* Voici deux autres de ses « réflexions : » « Nous devrions nous juger nous-mêmes comme si nous étions libres, et juger les autres comme s'ils ne l'étaient pas. » La seconde concerne les femmes. Elles la trouveront sévère : « Il n'y a guère de grandes routes dans les domaines féminins, cœur ou esprit, n'importe. Il n'y a que des sentiers avec leurs erreurs et leurs arrêts, sentiers qui traversent de charmants sites, et parfois aussi des landes où croissent l'épine et la ronce. »

Victor Cherbuliez naquit en 1829 à Genève, comme son père. On m'a rapporté que sa mère « avait beaucoup de grâce dans l'esprit; » d'ailleurs un ami de sa famille nota que Cherbuliez avait « appris de son père les choses qui s'apprennent, et de sa mère celles qui ne s'apprennent pas. » Au « gymnase » de Genève où le romancier fit ses premières études, Töpffer devint son professeur de belles-lettres; il eut aussi un autre maître, ce fut Voltaire, qu'il découvrit à cette époque et dont il s'enivra. Son esprit curieux se plut à l'étude de la philosophie, quoique le premier maître qui la lui révéla, ne l'encourageât guère à s'y arrêter. Cet homme étrange, disciple de l'École écossaise, estimant qu'il n'existait en métaphysique que des questions inutiles ou dangereuses, s'appliquait consciencieusement à dégoûter ses élèves des unes et des autres. « Ce professeur, disait Victor Cherbuliez, enseignait que la timidité ou l'abstinence de l'esprit est la première des vertus, le

secret d'être heureux en ce monde et dans l'autre. » L'aphorisme ne plaisait guère au futur *Valbert*, qui apprit l'allemand pour lire Kant dans sa langue, s'étant toujours « senti du goût pour les questions inutiles ou dangereuses. »

Ernest Renan, qui reçut Victor Cherbuliez à l'Académie française, et le salua d'un discours inoubliable, parlant de la jeunesse du récipiendaire, a dit : « Votre éducation supérieure dura plus de douze ans. Cette période où le talent se forme, et où l'essentiel est de pouvoir attendre en toute liberté l'heure de la maturité, se continua pour vous jusqu'à trente ans. » Après avoir passé trois ans à la Faculté des sciences, stage exigé par son père qui désirait que le futur homme de lettres fût un bon mathématicien, et qu'il étudiât même le calcul infinitésimal, le jeune Cherbuliez s'en fut à Paris, où il suivit au Collège de France les cours de philologie d'Eugène Burnouf, ceux d'Ampère sur l'histoire de la littérature française au moyen âge, de Michelet sur l'histoire moderne, de Jules Simon sur *la République* de Platon. Ici l'élève s'aperçut que le professeur parlait de tout pendant sa leçon, sauf de Platon. Il fit le même reproche plus tard à Schelling, lorsqu'il vint en Allemagne le visiter. Le vieil homme négligea de lui dire un mot de philosophie. — « Oh! l'habile homme! » dira Ernest Renan.

Dans sa vie austère d'étudiant, le jeune Cherbuliez eut deux divertissements capitaux : le musée du Louvre et le théâtre. Il partageait ces plaisirs avec un jeune Corfiote nommé Rivelli auquel il s'attacha alors, et qu'il dut rencontrer, je pense, dans les Facultés qu'ils fréquentaient tous deux. Ce jeune Rivelli, « âme exquise et tourmentée, » devint l'Arsène Dolfin du *Roman d'une honnête femme;* Cherbuliez voulut y retracer les traits de son ami : il fit revivre Arsène, « insensible aux plaisirs du monde. » — « Tout ce qu'il voyait le blessait et nourrissait l'inquiétude de son esprit; il se sentait, disait-il, en exil, et soupirait après sa patrie, mais cette patrie n'était pas le rocher d'Ithaque... » Et en vérité, cet Arsène est indomptable et délicieux, comme le sont quelquefois les fous, quand ils s'en mêlent : « Je suis sauvage, insociable, avoue-t-il ; je n'ai ni le sentiment, ni la peur du ridicule... Je ne sais pas vivre, je ne suis pas maître de mes impressions... » Tel fut Rivelli, l'ami du jeune Victor Cherbuliez.

A Bonn, où l'étudiant passa quelques mois chez M. Brandis,

professeur d'histoire et de philosophie grecques, il se lia d'amitié avec le fils du professeur, qui devint plus tard secrétaire de la reine de Prusse. La maison était agréable; M. Brandis recevait beaucoup. Victor Cherbuliez rencontra là M. de Bethmann-Hollweg et alla même lui rendre visite dans son château des bords du Rhin. L'aspect étrange de cette demeure frappa et enchanta notre étudiant; il y retrouva le romantisme endormi. « Des montagnes, des rochers à pic, des tourelles qui surplombent un précipice, des grands bois sombres, d'âpres sentiers, des ruisseaux qui tombent en cascades... » Il se souvint de tout, et treize ans plus tard il logea dans le *Geierfels* sauvage, un vieux bonhomme plus étrange encore, *le Comte Kostia*.

Après un stage à l'Université de Berlin où il fut immatriculé, Victor Cherbuliez revint à Genève; son père le rappelait; et le futur romancier commença par donner des leçons particulières, que les siens, assez difficilement, surent lui procurer.

J'aime fort la modestie de ces débuts et l'ardeur de ce débutant. Avant lui H. Taine connut les mêmes étapes, et écrivait en 1852 à Prévost-Paradol : « C'est une bonne chose pour apprendre que d'enseigner. Le seul moyen d'inventer, c'est de vivre sans cesse dans sa science spéciale. Si j'ai pris le métier de professeur, c'est parce que j'ai cru que c'était la plus sûre voie pour devenir savant..., je ne vois d'autre moyen pour sortir de la boue, qu'un bon livre auquel on a travaillé pendant dix ans (1). » Et à sa mère, qui peut-être se décourageait, Taine écrivait aussi : « J'amasse pour l'avenir, il ne faut pas penser à ce que je suis, mais à ce que je puis être. C'est dans l'avenir que je vis, le présent n'est rien (2). »

Ernest Renan nous a révélé les préoccupations du jeune Victor Cherbuliez au sortir des Universités allemandes : « C'était le puissant effort intellectuel de Hegel, bien que les élèves fissent déjà tort au maître. Les Hégeliens dont vous suiviez les leçons, vous choquèrent par l'abus de ces formules toutes faites, qui furent le tombeau d'une école créée par le génie, émaciée par la médiocrité. Vous rêviez d'une grande publication hégelienne... »

Victor Cherbuliez, à l'époque où l'École de Hegel le retient, doit être un jeune homme instruit et sage, travailleur sans

(1) *H. Taine, sa vie et sa correspondance*, Hachette, t. I, p. 206.
(2) *Ibid.*, p. 182.

pédanterie, bien équilibré, l'esprit enjoué, parfois caustique, mais sans méchanceté ni envie; optimiste il l'est, car c'est être optimiste que se contenter de ce que vous donne la vie, et ne pas trop exiger d'elle : « Ce pauvre monde est ainsi fait, a écrit notre romancier, qu'il est bien difficile d'avaler un verre de vin où il n'y ait pas une mouche. Quand le vin est bon, et que la mouche n'est pas trop grosse, il faut boire. » Je me l'imagine encore modeste, sans humilité, fort indépendant et doué de cette netteté d'opinion que j'ai pu reconnaître en lui bien plus tard et qu'il admirait tant... chez les autres ! Il a écrit, parlant de l'un de ses personnages : « Rien qu'à le voir, on devinait en lui un homme incapable de se laisser lier les mains, et la seule langue que cet habile philologue ne put apprendre, ce fut le jargon d'une coterie. » Ces mots sont faits pour lui.

Après avoir lu son premier livre, « dialogue exquis » rédigé sur le bateau qui, en 1859, le ramenait d'Athènes, et qu'il intitula *A propos d'un cheval* (1), George Sand écrivit à son ami François Buloz : « Mauvais titre, admirable ouvrage, précieux ouvrage d'un jeune ou vieux homme que je ne connais pas, mais que je sais être le fils du professeur Cherbuliez de Genève, et peut-être le neveu du libraire de ce nom. Voilà un talent que vous devriez avoir à la *Revue*, lisez vous-même et voyez. » Ce fut par Joel Cherbuliez que le romancier parvint à la *Revue*: le premier roman qu'il y publia fut *le Comte Kostia*, intitulé primitivement *Fédor*.

J'ai entre les mains les notes que rédigeait alors au jour le jour André Cherbuliez. On y retrouve la trace de son anxiété aux premiers débuts d'un fils bien-aimé. Sera-t-il déçu ? François Buloz l'adoptera-t-il à la *Revue?*

« *Janvier 1862*. — Hier, réponse défavorable de François Buloz à mon fils. Lettre polie et louangeuse pour l'homme, mais demandant une correction du roman. L'œuvre est trop longue pour la *Revue*. Reproche le manque de rapidité du récit.

20 janvier. — Le moral de mon fils plus affecté qu'il ne serait à désirer par cette traverse dans son début comme collaborateur de la célèbre et trop ambitionnée *Revue des Deux Mondes*.

(1) *Les Causeries athéniennes. A propos d'un cheval.*

Buloz appelle Victor à délibérer avec lui sur les remaniements à faire au *Fédor*. »

Mais Victor Cherbuliez renonça cette semaine-là à l'entrevue projetée avec le directeur de la *Revue :* il lui eût fallu aller à Paris, interrompre les conférences qu'il faisait alors à Neuchâtel sur *le Roman Français* (1). A propos de ce cours, je rapporterai ici un mot d'Amiel qui y assista, en revint enchanté et dit : « Si c'est une lecture, c'est exquis; si c'est un récit, c'est admirable; si c'est une improvisation, c'est étourdissant. » A la vérité, l'érudition du jeune romancier était si variée que, comme l'a remarqué son successeur à l'Académie, M. Faguet, « il avait sans cesse à l'esprit la façon de raisonner et de déraisonner de tous les peuples, » car Valbert existait déjà en 1861, à côté du romancier qui écrivit *le Comte Kostia.*

La forme romanesque que choisit alors Victor Cherbuliez, étonna quelque peu ceux qui connaissaient la direction philosophique de ses idées : Taine, Schérer, je le sais, lui reprochèrent longtemps de ne pas avoir « écrit le livre pour lequel il était fait, » et Ernest Renan, à l'Académie, lui avoua plus tard sa déception avec une délicieuse bonhomie en lui révélant l'opinion qu'il professait pour ce genre soi-disant « inférieur, » le roman. — « Une longue fiction en prose me paraissait une faute littéraire. L'antiquité n'a composé de romans qu'à son âge de décadence, et en général, n'en a composé que de courts... Pour moi, devant ces attrayants volumes qui offrent le tableau, souvent vrai, des mœurs contemporaines, je suis partagé entre deux sentiments, l'ardent désir de les lire et le regret qu'on n'ait pas pratiqué, en les imprimant, l'ancien système des manchettes, qui permettait de ne parcourir que les marges. La vulgarité et la prolixité sont le danger d'un genre où le lecteur ne cherche guère qu'une distraction et un amusement... »

Mais Victor Cherbuliez « sut éviter ces défauts. La nature slave vous frappe tout d'abord, continue Ernest Renan, avec quelque chose de neuf et de jeune... Avec Tourgueneff vous aimez vous perdre dans cet « abîme d'imprévu » (2). Je ne sais plus qui a remarqué aussi que Cherbuliez goûta les « caractères

(1) Ce cours fut publié après la mort de Cherbuliez, de janvier à octobre 1910 dans la *Revue* et en volume en 1911 sous ce titre : *L'idéal romanesque en France de 1610 à 1816*. Hachette et Cie.

(2) Ernest Renan, *Discours pour la réception académique de Victor Cherbuliez.*

d'exception. » Quel romancier ne les préfère aux autres? Le nôtre l'a noté : « Ce sont les minoritaires qui gouvernent le monde, et c'est pour cela que le monde a une histoire ; si la vraie majorité gouvernait, il ne se passerait jamais rien. » C'est pourquoi nous avons connu la perfide Meta Holdenis, Miss Rovel, charmant ouragan, et le terrible comte Kostia, avec ses sourcils en broussaille.

Le 15 février 1862, les notes d'André Cherbuliez enregistrent le départ de son fils pour Paris ; il se décide à aller affronter François Buloz : « Que résultera-t-il de ce voyage pour *Fedor* (1) et pour ses conditions d'entrée dans le grand monde? » Le 23, il répond lui-même à cette question : « Voilà mon fils de retour à midi, contre toute attente, et son entrevue avec Buloz qu'il a eu la sagesse de demander et d'obtenir de samedi 11 heures (3 heures — 11 heures à 2 heures avec le déjeuner) a eu plein succès. Il aura cinq articles comme Mme Sand, et encore cinq à six feuilles de plus que le plus long roman d'elle dans la *Revue*... Victor approuve les corrections et changements proposés par Buloz et qu'il a dû accepter.

« *13 mars*. — Hier et aujourd'hui, Victor et moi nous nous occuperons ensemble de son travail de réduction du roman pour le numéro du 1er avril. Contre mon attente et mes craintes, *l'ouvrage y perdra moins qu'il n'y gagnera*. Le contentement que mon fils goûte à ce travail ingrat, et la satisfaction qu'il trouve à ce que j'y prends ma petite part, m'est une joie... (2). »

Le Comte Kostia parut peu de temps après le remaniement, et ce fut encore François Buloz qui traita avec Michel Lévy pour son impression (3), puis avec Hachette.

Le Comte Kostia plut, sauf les dernières parties qui furent critiquées. George Sand, du fond de son Berri, envoie à François Buloz son opinion tout de go : « Les quatre numéros du *Comte Kostia* m'ont énormément amusée ; c'est vif, c'est original, dramatique, et d'une forme très saisissante. Mais la fin n'est

(1) Titre primitif du *Comte Kostia*.

(2) Inédits.

(3) « Je reviens à Ronjoux, et je vous écris un mot de Buloz pour vous dire que j'ai traité avec Lévy pour la réimpression du *Comte Kostia*. Lévy tirera à 3 000 et vous donnera 1 200 francs, c'est-à-dire 40 centimes par volume. J'ai vivement combattu pour vos intérêts, car Lévy ne donne ordinairement que 30 centimes par volume; j'ai fait valoir votre succès et votre avenir et je l'ai emporté. » (2 juillet 1862, inédite.) Plus tard, la maison Hachette sollicita l'impression du livre dans les mêmes conditions.

pas bonne. Je suis fâchée que vous n'ayez pas été sévère pour ce dernier numéro, tout à fait lâché et rempli de choses de mauvais goût. C'est égal, avec des objections que je le crois très capable de comprendre et d'écouter, l'auteur sera un romancier éminent... (1). »

Des suppressions? François Buloz en avait cependant exigé, et combien de sacrifices avait consentis cet auteur soumis! La presse, en général, fut favorable au nouveau romancier; pourtant la critique de Prévost-Paradol déplut au directeur de la *Revue*, qui le surveillait. Après la lecture des *Débats*, il s'indigna : « J'ai été bien choqué de l'article de ce très léger Prévost-Paradol sur *le Comte Kostia* dans les *Débats*, et je ne lui ai pas caché ce que j'en pensais. Que voulez-vous attendre d'un journal sans direction, et d'un jeune esprit qui vous dit sans façon qu'il n'attache aucune importance à sa critique littéraire, qu'il ne songe qu'à faire plaisir à ses amis? » François Buloz, qui est toujours hanté par la crainte de voir ses rédacteurs le quitter pour les journaux quotidiens, profitera de cet exemple, (l'article hâtif de Prévost-Paradol,) et démontrera à Cherbuliez l'infériorité des articles publiés par les quotidiens : « Je vous l'ai déjà écrit, je crois, cette collaboration quotidienne à un journal est vraiment chose funeste pour les meilleurs esprits. On écrit une ou deux colonnes sur la première chose venue, sur le premier livre qui vous tombe sous la main, et le tour est fait; on laisse, il est vrai, à cela, beaucoup de sa laine, comme la brebis sur le buisson, mais on n'en réunit pas moins ces bribes en volumes! Voyez celui que vient de réunir M. Scherer. J'en suis affligé pour le penseur qui avait si bien marqué sa voie, quelle distance de ce beau travail sur Hegel à ces notes écourtées et essoufflées! Puis je crois M. Scherer tout à fait fourvoyé quand il se jette dans les choses purement littéraires, qui ne sont pas précisément de sa compétence. C'est du moins ce que j'ai le droit de croire en lisant quelques-unes de ses notices, et en sachant ce qu'on lui prête à propos du *Comte Kostia;* car il paraît qu'un critique subalterne s'étayait de l'opinion de M. Scherer pour combattre votre livre. Or, si M. Scherer juge ainsi les romans, je dis que ses opinions littéraires n'ont pas grande valeur. Voilà pourquoi je regrette qu'il descende dans une arène où il peut faire bien d'autres faux pas.

(1) 12 août 1862 (inédite.)

***

On voit que le directeur de la *Revue* parle sans tendresse de ce qu'il appelle « la petite presse ; » il en voulait à cette presse, d'abord de lui enlever ses meilleurs rédacteurs : Sainte-Beuve, George Sand, About, etc..., en second lieu de l'attaquer lui, François Buloz, si souvent et si violemment : témoin les batailles du *Mousquetaire* en 1855, dirigées par Alexandre Dumas père ; et voici que *le Figaro* bientôt se met, lui aussi, par la voix de Barbey d'Aurevilly, à l'invectiver, et à lui lancer « une diatribe en pleine poitrine. » — Pourquoi? — pour rien. A moins que cet article vengeur ne soit l'expression d'une rancune déjà ancienne? — François Buloz ayant repoussé jadis, à plusieurs reprises, la collaboration de Barbey. Il n'avait pas voulu de *Une vieille maîtresse*, ni de *Brummel*, refus fâcheux, soit dit en passant pour la *Revue*, surtout en ce qui concernait *Brummel*, sujet que John Lemoine traita en 1844 (1), dans le même recueil. « C'est la vérité toujours, dit Barbey, qu'il rejeta aussi une nouvelle de moi intitulée *Ricochets de conversation*, *Le dessous des cartes d'une partie de whist*, laquelle aurait fait sauter les abonnés, — me dit M. de Mars, ce dieu de la guerre épouvanté, qui tenait à les conserver assis, ces abonnés, parce qu'ils sont alors plus commodément pour dormir, — mais qui, tout en refusant mes manuscrits, me tendit humblement son chapeau et me demanda une comédie. La comédie, lui dis-je, la voilà! et je m'en allai pour ne plus revenir! (2) »

Comme jadis pour *le Mousquetaire*, François Buloz, qui ne « lit pas la petite presse, » a été avisé de l'attaque de Barbey par un ami. Il n'a d'ailleurs « pas lu davantage » après cet avertissement, et il a laissé à M. de Mars, son secrétaire, le soin de répondre... » du moins il le dit ; pour moi qui le connais, je suis convaincue qu'il a lu l'article, et la réponse de M. de Mars, ou même qu'il a personnellement écrit cette réponse.

J'ai parcouru dernièrement la suite de pamphlets que publia *le Figaro* à cette époque (car il y eut des réponses et des répliques) : rien n'est plus divertissant que la prose de Barbey, lorsque Barbey est en colère, et ici il est tout à fait en colère. Ce « premier Paris » est intitulé *Monsieur Buloz* tout simple-

(1) Voyez la *Revue* du 1er août 1844.
(2) Eugène Grélé, *Jules Barbey d'Aurevilly, sa vie, son œuvre*. Caen, 1902.

ment ; c'était le début de Barbey d'Aurevilly au *Figaro :* il fut retentissant, et se termina à la première Chambre du Tribunal civil de la Seine, en novembre suivant (1).

L'auteur, comme jadis Alexandre Dumas, esquisse au début de son article un portrait du directeur de la *Revue ;* en deux mots il le peint (à sa manière, s'entend) : « C'est une des plus désagréables puissances de ce temps-ci, » puis il passe à l'histoire de la fondation de la *Revue*, explique son succès, toujours selon lui. « Il (Buloz) a bâti ce gros pignon littéraire qui s'appelle la *Revue des Deux Mondes ;* l'opinion, cette reine du monde, qui a ses favoris, a toujours trouvé ses bâillements infiniment plus savoureux quand ils lui venaient de la *Revue des Deux Mondes.* » Barbey compare aussi François Buloz au docteur Véron (ce qui n'est pas une gentillesse), attaque en passant Guizot, « rédacteur dont le genre de talent est chauve-souris pour la couleur, buffle pour la gravité; » enfin, lui aussi, fait de François Buloz un Suisse : « Il n'est même pas Français! » Ce reproche, nous l'avons déjà rencontré sous la plume de Balzac, et même sous celle de l'ingrate George, qui ajouta : « Qu'est-ce que cela fait d'être Suisse, pourvu que l'on ne soit point horloger? » Le piquant de l'affaire fut qu'il se trouva quelqu'un pour répondre immédiatement à ces premières attaques de Barbey. Ce ne fut ni François Buloz, ni M. de Mars (puisqu'ils ignoraient encore la diatribe du *Figaro*), mais un avocat de Chambéry qui, se trouvant personnellement atteint par l'ironie du polémiste, entreprit, à l'usage de ce dernier, un petit cours de géographie : « Vulbens est en France, à 20 kilomètres de Genève; en 1803, ce village faisait déjà partie depuis onze ans de la France. » Tout cela est assez comique... De Mars répondit le 10 mai, quelques *outsiders* inconnus éprouvèrent le besoin de se joindre aux premiers sujets pour attaquer ou pour défendre, et tous les deux jours, Barbey continue. Pour lui, on le sent, ces attaques sont une joie, il y accumule les griefs, il accable son adversaire : la *Revue* est une « boutique, » François Buloz un épicier, les infortunés rédacteurs ne reviennent de là que mutilés, dépouillés ou disparaissent à jamais. « Un écrivain charmant, continue le polémiste, a été ainsi défiguré, ruiné par la discipline de la terrible et ennuyeuse *Revue.* » Quel est-il cet écrivain? — C'est Jules de la Madelène...

(1) 1863

Une des attaques que Barbey d'Aurevilly devait considérer parmi les plus terribles est celle-ci : « Au début, François Buloz, qui manquait de porteurs, déposait lui-même chez ses abonnés sa petite *Revue* : « sa larve, » dit l'auteur. (Ce dernier terme est vraiment drôle.) Quant au reproche en lui-même, est-il bien humiliant ? On voudrait que le fait fût vrai : il ajouterait encore, il me semble, à notre gratitude. Mais ce Barbey ! Quelle verve romantique est en lui ! Quel concert retentissant de mots, d'épithètes, d'apostrophes, d'anathèmes et d'imprécations il entonne ! Finalement, tout cela est fort amusant, et pas méchant si l'on veut bien y regarder de près. On nous a prévenus d'ailleurs : « Sa critique est emportée et furieuse, pleine d'injures, d'imprécations, d'exécrations et d'excommunications. Elle fulmine sans cesse. Au demeurant, la plus innocente créature du monde (1). »

Donc le début de Barbey d'Aurevilly au *Figaro* fut éclatant. François Buloz, qui écrivait à Victor Cherbuliez : « Je vais mettre tout ceci dans les mains de la Justice, » n'y manqua pas, et au *Figaro*, après la condamnation de Barbey à 2 000 francs de dommages et intérêts, « l'accueil qu'on réserva au condamné retour du Palais fut plutôt froid (2) : » il dut aller ferrailler ailleurs. Nous n'y avons rien perdu, car il s'occupa ensuite de l'Académie, et l'arrangea bellement. Dans ses *Quarante médaillons*, quand il rencontre un écrivain qui touche de près à la *Revue*, il n'a garde de l'oublier, et il lui réserve ses meilleurs traits; le pauvre Sandeau en sait quelque chose : « Comme peintre, M. Sandeau est un cataplasme assez doux pour les porteurs de visières vertes. Aussi a-t-il publié chez Buloz un grand nombre de ses romans ; » et Rémusat : « M. de Rémusat a la chlorose de l'esprit... Aussi est-il une des plumes les plus honorablement incolores de la *Revue des Deux Mondes*... Comme dirait M. Veuillot, M. de Rémusat est l'honneur de ce champ de navets. » « Les premières comédies de M. Feuillet furent une imitation du *Spectacle dans un fauteuil*. Son fauteuil était alors cette *ganache de Revue des Deux Mondes*, » etc., etc...

Dans le procès de la *Revue* contre Barbey d'Aurevilly, Gambetta plaida pour Barbey. Les deux hommes se connais-

(1) Anatole France, *la Vie littéraire*, t. III.
(2) Grélé, ouvrage cité.
(3) *Ibid.*

saient depuis peu, un an peut-être, puisque M. Dusolier présenta le « tribun » à l' « écrivain » à la fin de l'année 1862 au Café de Bruxelles. Ce fut un tournoi d'esprit et d'éloquence, les habitués demeurèrent éblouis. Mais lorsque l'année suivante Gambetta perdit le procès de Barbey, quelle déception! Pour comble de maladresse, Gambetta compara Barbey à Voiture. Barbey lui dit, lorsque tout fut fini : « Monsieur, vous m'avez comparé à Voiture, mais vous avez plaidé comme... un fiacre! » Le pauvre gentilhomme chouan dut payer tout seul son amende(1).

« Le connétable des lettres » venait justement de quitter *le Pays* pour des raisons semblables. Au *Pays*, un article signé de lui sur les *Mameloucks de M. Hugo* (2) qui flagellait vigoureusement le « succès » *politique* des *Misérables*, indigna les Hugolâtres; un autre article sur les *Entretiens de Gœthe et d'Eckermann*, dans lequel Barbey d'Aurevilly maltraitait quelque peu Sainte-Beuve (qui venait de consacrer à l'ouvrage de Gœthe trois de ses *lundis*) (3), déplut... à Sainte-Beuve d'abord, puis à son entourage fort influent. Une lettre de Barbey d'Aurevilly à Hector de Saint-Maur le note. Elle est fort comique, cette lettre : « Sainte-Beuve, ce crapaud, qui voudrait tant être une vipère, Sainte-Beuve, dont j'ai parlé sans respect (parbleu!) dans mon dernier article sur Gœthe, est allé se plaindre, en se tenant le ventre, à son seigneur et maître Persigny, lequel a fait entendre aux esclaves qu'on serait bien aise que je ne fusse plus au *Pays* (4). »

J'ai eu la curiosité de rechercher les pièces du procès Buloz-Barbey d'Aurevilly. Malheureusement pour nous, il est défendu à la presse judiciaire de reproduire les débats d'un procès en diffamation. En outre, la plaidoirie de Gambetta paraît perdue, et cela est regrettable, car, pas plus que son client, l'avocat ne dut être gracieux pour la *Revue des Deux Mondes*. Nogens Saint-Laurent plaida pour François Buloz et de Mars; Lachaud pour Jouvin, directeur du *Figaro*. L'avocat général Mᵉ Aubepin prononça les conclusions. *La Gazette des Tribunaux* les publia, les voici (5) :

(1) Jacques Boulenger, *Les Dandys. Barbey d'Aurevilly.*
(2) Le 19 avril 1862, le 28 mai 1862. *Le Pays.*
(3) *Nouveaux lundis*, 6, 13, 14 octobre 1862.
(4) Grelé, déjà cit.
(5) Dans son livre sur Barbey d'Aurevilly, M. Grelé, parlant des conclusions se

« Attendu que les articles signés Barbey d'Aurevilly ne peuvent être considérés comme des articles de critique littéraire ; attendu que ces articles conçus dans une pensée mauvaise contiennent à l'égard de Buloz des expressions outrageantes, des termes de mépris et des invectives ; attendu qu'ils imputent en outre à Buloz des faits de nature à porter atteinte à son honneur et à sa considération, particulièrement dans le paragraphe cinquième de l'article du 30 avril ; attendu que leur publication a causé un préjudice à Buloz dont il demande réparation, et dont le tribunal peut apprécier dès maintenant l'importance... Attendu que les articles du *Figaro* sus-indiqués sont inconvenants et dignes de blâme...

Par ces motifs,

Condamne Jules Barbey d'Aurevilly et Jouvin solidairement à la somme de 2000 francs à titre de dommages-intérêts... fixe à deux ans la contrainte par corps — condamne Jules Barbey d'Aurevilly et Jouvin aux dépens à titre de dommages-intérêts pour Victor de Mars.

Ordonne l'insertion des motifs et du dispositif du présent jugement dans *le Figaro* et cinq autres journaux au choix de Buloz et de de Mars.

Condamne Barbey d'Aurevilly et Jouvin aux dépens du procès (1). »

Mais François Buloz n'en avait jamais fini avec cette « petite presse journalière. »

***

Cependant Victor Cherbuliez travaillait pour la *Revue*. Il préparait, non plus un roman, mais une étude sur la Renaissance, et en particulier sur le Tasse. Il écrit à F. Buloz :

3 mai 1863.

« J'ai vu à Rome, au couvent de Saint-Onuphre, la cellule où est mort ce grand poète, et le fameux masque pris sur son cadavre. Cette figure de don Quichotte exaltée et douloureuse m'a beaucoup frappé. Le système de *Léonore et des amants* m'avait toujours paru invraisemblable, et les recherches que

refuse à les reproduire « par *respect pour les magistrats ;* » il me semble exagérer quelque peu. »

(1) *Gazette des Tribunaux*, 19 novembre 1863.

j'ai faites m'ont convaincu que dans les tristes destinées de ce grand homme, il faut voir autre chose que les disgrâces d'un courtisan et d'un amant éconduit. C'est au caractère même de son génie qu'il faut demander le secret de ses malheurs, à son goût d'indépendance, à son utopisme, et à la contradiction qui se trouvait entre ses instincts, sa culture, et l'esprit de son époque. Le Tasse est un homme de la Renaissance, qui a eu le malheur de naître cinquante ans trop tard, il était fait pour vivre à la cour de Laurent de Médicis, de Léon X, il a vécu dans l'Italie régénérée par le Concile de Trente, le jésuitisme et l'Inquisition. Ainsi en m'occupant de ses infortunes, j'aurai à traiter quelques questions d'histoire d'un haut intérêt, et surtout je chercherai à définir, mieux qu'on ne l'a fait, la pensée religieuse de la Renaissance, pensée trop méconnue, sorte de catholicisme idéaliste dont Marsile Ficin a été le théoricien et Raphaël l'annonciateur, utopie irréalisable qui a fait place à deux réalités très imparfaites, la réforme de Luther et le Jésuitisme. Le sujet est riche; mon travail aura, je pense, la même étendue que les *Causeries Athéniennes* et je voudrais lui donner la même forme... Le cadre me sera donné par le couvent de Saint-Onuphre avec ses chênes qui ont ombragé les derniers sommeils du Tasse et ses jardins d'où l'on a la plus belle vue de Rome et du Latium. Beaucoup de recherches étaient nécessaires, et depuis mon retour, j'ai vécu dans la poussière des in-folio.

« Notre voyage a très bien réussi, mais les magnificences des sept collines ne m'ont point fait oublier les deux charmantes journées que j'ai passées auprès de vous, votre aimable hospitalité, les châtaigniers de Ronjoux, ses bois en pente, ses ravins, ses fermes éparses et cette merveilleuse terrasse où je retourne souvent en imagination. J'espère, cher monsieur, que vos courses répétées, et vos luttes contre l'esprit de routine et les cerveaux encroûtés, ne vous ont pas trop fatigué, et surtout que le succès vous a récompensé de vos peines (1). »

Cherbuliez habitant Genève et le directeur de la *Revue* ayant constamment affaire à lui, leur correspondance n'est interrompue que par les courts séjours que fait le romancier à Ronjoux où il vient souvent rejoindre sa femme, sa fille Laurence, et

(1) Inédite.

corriger, avec François Buloz, les épreuves en cours. Celui-ci, très amicalement, tient son collaborateur au courant des nouvelles de la *Revue*, de ses propres projets, de ses difficultés. Un jour il a vu le Père Gratry, qui a manifesté une grande sympathie pour l'auteur de *Kostia*; François Buloz en informe cet auteur, et gentiment, par retour du courrier, Cherbuliez affirmera que le Père Gratry est « le seul penseur que compte aujourd'hui le parti catholique. »

Une autre fois, il s'agit entre eux de Mme de Gasparin. Cette Muse protestante et suisse est l'auteur de quelques livres fortement teintés de prosélytisme qui firent un peu parler d'eux à l'époque : *les Horizons célestes, la Bande du Jura*, etc. La dame eut des agaceries pour le directeur de la *Revue*, tenta de s'introduire chez lui, en vain. Cependant, divers critiques s'occupèrent d'elle : l'on s'en étonne. Sainte-Beuve (dans ses *Nouveaux Lundis*) la rapprocha d'Eugénie de Guérin... (1) Bref, le style de cette dame exaspérait François Buloz qui ne comprit rien au succès de la Muse, et se montra froid. Elle s'en aperçut, mais ne put opposer qu'une mine souriante. Montégut ne lui consacra-t-il pas deux articles dans la *Revue* même ? « Je sais parfaitement que vous devez avoir des préventions contre mon pauvre petit individu; qui dit Genève dit une grande femme sèche, raide, anguleuse; qui dit protestante, dit besicles sur le nez, gaucherie invétérée, étroitesse à l'état chronique, etc. » Quelques années plus tard, elle revint à la charge, et François Buloz écrivit à Cherbuliez, compatriote de cette dixième Muse :

1er décembre 1859.

« Je vous dirai, mon cher ami, en confidence, que j'ai reçu récemment des lettres assez spirituelles de Mme de Gasparin, afin sans doute d'atténuer la critique de la *Bande du Jura* (2)? Je n'ai pas encore répondu à ces lettres, parce que je vois que cette dame soigne *son gloire*, comme disait notre Allemand Henri

(1) Sainte-Beuve la loue. « C'est une calviniste qui a fait éclater son moule » etc., N. L. T. 9. Barbey d'Aurevilly, répondant à un article de Ch. Buet signé Vindex, concernant cette dame, s'écrie : « C'est là une âme qui s'échappe du protestantisme, et qu'il faudrait lui arracher. Elle, une mômière de Genève! Ah! Monsieur, vous lui avez fait le dernier des outrages. Vous l'avez comparée à son mari. » (Valognes, 10 novembre 1877.) Ch. Buet, *Barbey d'Aurevilly*, p. 56.

(2) 1er décembre 1859. M. de Rémusat en parle aussi dans la *Revue* du 15 décembre 1864 : *Des Tristesses humaines*.

Heine. Je me rappelais d'ailleurs que j'avais refusé sa prose, sa prose maniérée, il y a dix ou douze ans... Mais j'ai voulu voir par moi-même si je m'étais trompé, et je me suis mis à lire *la Bande du Jura* et *Vesper*. Cette lecture m'a exaspéré, agacé comme autrefois... Que Dieu ait en sa sainte et digne garde les livres de Mme de Gasparin que je ne lirai plus jamais! Seulement, je pourrai bien me donner le plaisir de faire comprendre à cette dame que mon embarras n'eût pas été mince, s'il m'avait fallu lire pour la *Revue* ses épreuves, seulement ponctuer ses phrases et fixer le sens de son éloquence. Bon Dieu! quelles montagnes de sèches descriptions pour arriver, comme dans *Vesper*, à quatre ou cinq pages émues et naïves! Me voilà revenu malgré moi à ces livres, qui me poursuivent comme un cauchemar! C'est qu'ils n'ont fait qu'augmenter mes souffrances et mes ennuis qui vont en s'aggravant. Et je me demande parfois sérieusement, si je ne dois pas planter là la *Revue*, et aller plutôt planter mes choux à Ronjoux. Je suis vieux, je suis malade, je n'ai pas d'auxiliaires suffisants... Les Barbares arrivent, ils sont venus; il nous faudrait ici un George Sand nouveau, un nouvel Alfred de Musset, un jeune Mérimée, un Victor Cherbuliez toujours prêt à chasser les ombres genevoises, un G. Planche et un Sainte-Beuve de trente ans (sans bonapartisme) pour faire face à tout. Voilà pourquoi l'heure de la retraite sonne pour moi (1). »

On le voit, François Buloz passait par des alternatives de colère et de découragement. Sa correspondance l'accablait, et ses correspondants étaient souvent fort ennuyeux. Actuellement, rien n'est plus comique que de parcourir les lettres dont ils gratifiaient le directeur de la *Revue*; pourtant il répondait lui-même aux collaborateurs éconduits, aux abonnés mécontents, et pour lui, que de temps perdu!

Voici, en 1859, M. Assollant qui propose une nouvelle à insérer immédiatement : deux feuilles d'impression, *les Amours de Quatrequem*; il en est enchanté et affirme : « La donnée est neuve et originale, très gaie, c'est moral comme la vertu, et amusant comme le péché! » Un autre collaborateur, M. Caillette, juge un récent article de Cousin avec sévérité, estime qu'il est « dépourvu de toute valeur scientifique. » Il n'aime pas davantage

(1) 10 janvier 1865. Inédite.

l'œuvre de Renan. « Je viens de lire son étude sur Job, j'ai été peiné de voir une intelligence si vigoureuse se mettre à la remorque d'une école d'outre-Rhin... Son amour pour le panthéisme allemand passe son jugement... » Quant au dernier roman de Mme Dudevant, « il est mauvais pour le fond et pour la forme, on y sent le travail à chaque ligne... » Et quel est le roman en question? *Elle et Lui.* Aussi la réponse de François Buloz à ce censeur est-elle vive... Voici encore une lettre de Champfleury d'assez méchante humeur :

« Mon cher monsieur Buloz,

Vous êtes pressé par l'*Annuaire* et moi par mes travaux.

Vous auriez pu me faire savoir que vous ne seriez pas prêt samedi.

Je ne peux pas passer mon temps sur la route de Paris à Neuilly.

J'ai fait mes corrections et je n'en ai pas d'autres à faire.

D'ailleurs, en votre absence et celle de M. de Mars, j'ai rencontré un de vos employés fort malhonnête, un fou mal élevé. Si ma littérature déplait à ce monsieur, je n'ai plus à me présenter à la *Revue*, car je veux que les gens qui vous représentent soient polis.

Ainsi donc : retard; pas d'argent; et malhonnêteté : voici ce que je trouve à la *Revue*.

Ce qui ne me satisfait pas...

P. S. — Si lundi ou mardi au plus tard je n'avais pas un acquiescement complet à mes épreuves et les humilités de votre employé, je serais désolé de donner ma nouvelle ailleurs, je ne puis attendre plus longtemps. »

Et voici la réponse de François Buloz :

« Mon cher monsieur Champfleury,

Je ne tiens nullement à publier la nouvelle d'une personne qui peut écrire la lettre que je viens de recevoir parce qu'elle ne m'a pas trouvé à mon cabinet lorsqu'elle s'y est présentée... En remboursant à la *Revue* la somme qu'elle vous a avancée, vous pouvez disposer comme bon vous semblera de votre travail... Quant à la *Revue*, elle respecte assez le public pour vouloir ne lui offrir que des œuvres correctement et conve-

nablement écrites. Je regrette, mon cher monsieur Champfleury, etc. (1). »

A la fin de l'année 1863, le *Journal de Genève* fit passer une note sur la prétendue négociation de François Buloz avec Michel Chevallier pour la vente de la *Revue*. François Buloz s'indigna : « J'aurais voulu apprendre la chose de vous-même, » écrit-il à Michel Chevalier, « et je me demande comment ce fait, qui n'a aucun fondement, court dans les feuilles publiques; qui donc se permet de mettre ainsi nos noms en avant? (2) »; puis il appréhende Victor Cherbuliez : qu'il fasse démentir incontinent ce bruit dans le *Journal de Genève*. Ce n'est qu'une rectification à obtenir. Le *Journal de Genève* ne saurait s'y refuser, et puis : « Les Péreire et M. Michel Chevalier, *leur homme*, veulent faire une *Revue* pour la démocratie impérialiste, et pour servir à leurs opérations financières. On m'a fait sonder en effet par mon imprimeur, mais j'ai reçu l'ouverture de façon à ne pas l'encourager. Il y a quelques années, quand un ami de M. de Girardin vint m'offrir un marché pareil, je me bornai à lui répondre : « Si je voyais la prose de M. de Girardin s'étaler dans la *Revue*, vos 1 200 000 francs ne m'empêcheraient pas de mourir de chagrin... » Si Michel Chevalier venait m'offrir le double et le triple pour faire de la *Revue* un organe de la démocratie impérialiste comme il dit, en y ajoutant, par un surcroît d'honneur, la défense des opérations financières que nous connaissons, ma réponse ne serait guère différente. C'est en vain qu'on me menace de cette concurrence; l'attache qu'elle portera ne la rend pas très redoutable; il y a d'ailleurs des choses qui ne se font pas, et vous m'obligeriez de détromper le public à l'étranger, car à Paris, on ne peut me croire capable d'une telle fin (3). »

LES ATTAQUES DE LOUIS VEUILLOT

En 1867, Cherbuliez publia *Prosper Randoce*. C'est un caractère assez bizarre que celui de ce héros. Éloquent et fourbe, vindicatif, la larme à l'œil ou le pistolet au poing, d'un lyrisme facond, mais souvent intéressé, tel est ce *Prosper Randoce*.

(1) 23 octobre 1858; adresse rue de Longchamp, 30, à Neuilly.
(2) 11 novembre 1863. Inédite.
(3) 12 novembre 1863. Inédite.

François Buloz lui trouve « une certaine ressemblance avec Veuillot, » car Prosper, pour sortir de la bohême, s'avise un jour de diriger un journal de polémique religieuse : *le Censeur catholique*, et cet épicurien impénitent devient alors subitement un dialecticien de sacristie, un orateur sacré. Prosper Randoce, homme à double face, possède un assez méchant caractère, capable d'ingratitude, de lâcheté, et même de compromissions d'assez mauvais aloi...

François Buloz n'aime guère Veuillot qui le lui rend sans compter, mais c'est Veuillot, disons-le, « qui a commencé, » et qui aime-t-il, ce terrible homme ? L'antipathie qu'il affiche pour les collaborateurs de la *Revue* est connue. Ne disait-il pas de George Sand : « Plus je lis ses livres, plus je vois qu'elle a rêvé toute sa vie l'amour d'un scélérat, et qu'elle n'a pu obtenir que le caprice des drôles ! (1) » Béranger trouve-t-il grâce à ses yeux? — Non : il le juge d'une « immoralité sordide. » Et Cavour? A peine enterré, comment Veuillot en parle-t-il? « Quel sorte de mérite voulez-vous qui se cache sous cette sorte de figure?... Quelles jambes, quel torse, quelles lunettes, quelles joues! etc... » Quant à Planche, Veuillot lui manifesta aussi sa haine au delà de la mort. Charles de Mazade a relevé les faits dans la *Revue* au cours d'un article assez violent sur l'homme : « Les plaisanteries de M. Veuillot, il faut l'en prévenir, ne sont ni plaisantes ni neuves; et ses sentences littéraires sont rédigées dans un style raboteux qui prouve plus d'exercice dans la diffamation que dans l'art poétique (2). » Car c'est dans *les Satires* que la verve de Veuillot se manifestait alors. Eugène de Mirecourt, qui déteste cordialement le directeur de l'*Univers*, « révolutionnaire déclassé dans le catholicisme, » et l'appelle « le Fouquier-Tinville de l'ultramontisme, » Mirecourt, dis-je, s'est amusé assez comiquement à relever quelques-unes des « aménités distribuées par Louis Veuillot à ses contemporains; » les voici :

— Brute, balourd, greluche, poussart, piedbot, navet, Cacambo, Patu, Diafoirus, fripon, vermine, eunuque, coquin, portier, canaille, babouin, cocher de fiacre, épicier, gredin, cuistre, drôle, goujat, etc. (3). La haine de Mirecourt pour

(1) Mirecourt, *Louis Veuillot*.

(2) Ch. de Mazade, *Un pamphlétaire catholique*, 15 juillet 1863. *Revue des Deux Mondes*.

(3) Aujourd'hui, ces injures nous paraissent assez anodines : nous en avons lu d'autres !

Veuillot est vive; néanmoins, ce Mirecourt ne peut se défendre d'une certaine admiration devant le faste du polémiste religieux et note : « *Jamais il ne dépensait moins de 10 francs à son dîner!* »

Louis Veuillot fut collaborateur de la *Revue*, en 1849; il y écrivit des *Scènes sociales*, et l'année suivante un dialogue quelque peu mystique. En 1857 cependant, Veuillot offrit un *Poème babylonien* qui ne plut pas au directeur de la *Revue*, il le retourna avec quelques observations à l'auteur : celui-ci l'en remercia. Or, François Buloz avait par scrupule consulté Planche avant de rendre à Veuillot ce *Poème babylonien*. Planche en trouva les vers mauvais. Veuillot l'apprit plus tard, et sa rancune lui suggéra sans doute la *Satire* qu'il dédia à Gustave Planche mort. Mais cette *Satire*, disons-le tout de suite, est sans esprit et sans goût.

> Discourons du héros qui vient de disparaître,
> De ce Planche fameux. Il fut, dit-on, un maître
> Et de plus, don très rare, il fut un vertueux...
>
> . . . .
>
> Si bien que Planche enfin se faisant enterrer,
> *Le Journal des Débats* propose de pleurer.
> Sitôt dit, sitôt fait, Jouraux de fondre en larmes;
> On narre longuement du défunt les faits d'armes,
> Et comme il tint vingt ans la plume chez Buloz,
> Sans se laver les mains, sans prendre de repos,
> Il nettoyait son style et non pas sa personne.
>
> . . . .
>
> Oui, Planche aurait pu mordre au pâté Montyon.
> S'il s'agit du talent, c'est une autre question.
> Souvent dans le brouillard et jamais dans la nue,
> Terre à terre, il filait sa phrase mal venue,
> Il était rediseur, incorrect, sans esprit...
> Il meurt. L'enthousiasme aussitôt monte à flots,
> Et tout Paris pour Planche a les yeux de Buloz (1).

Cependant, entre Veuillot et le directeur de la *Revue*, même après le refus du *Poème babylonien*, l'entente semblait presque cordiale ; la lettre suivante en fait foi :

« Mon cher monsieur,

Vous m'avez annoncé votre visite. Je l'attendais pour vous

(1) Louis Veuillot, *Satires*, page 107.

remercier. Je ne veux pas vous laisser croire que j'ai été le moins du monde piqué de mon échec auprès de vous. Tout au contraire, je vous ai su grand gré de votre courtoisie, et j'ai profité autant que possible de vos critiques qui étaient toutes fort justes. Je ne vous offre point le morceau corrigé : je crois qu'il ne vous allait pas dans son fond. Mais j'ai du plaisir à vous témoigner ma reconnaissance pour m'avoir mis en voie de le rendre plus présentable, si l'envie me reprend de le présenter. »

Tout semblait donc au mieux, lorsque, le 30 avril 1857, *l'Univers* reproduisit un article de *la Civiltà Cattolica* fort agressif à l'égard de la *Revue*. Le directeur de la *Revue* s'en montra courroucé et trouva, à bon droit, le procédé discourtois et... suspect, venant après le refus du *Poème babylonien*. *La Civiltà Cattolica* attaquait ouvertement la *Revue des Deux Mondes*, accusait François Buloz d'orléanisme, ce qui n'est pas grave ; néanmoins, l'article tout entier, conçu en termes blessants, dut courroucer François Buloz. « La *Revue* en question aime à se croire et à se donner comme la plus sérieuse des publications qui paraissent en France, et ceux qui regardent la France comme le cœur de l'Europe... pourraient se persuader que cette *Revue* est la plus importante du monde civilisé... » disait *la Civiltà Cattolica*. Mais de quel orgueil est possédé ce M. Buloz ! Sérieux, ce recueil ? Si l'on considère le poids des articles, peut-être, car aucune *Revue* ne contient plus de feuillets, mais si « le sérieux consiste en la solidité de la doctrine et la maturité des jugements, » non. Voici par exemple M. Cousin, le chef de l'école éclectique française : eh bien ! lorsqu'il y collabore, « ce n'est guère que pour peindre Mme de Longueville ou d'autres héroïnes. Tels sont les sujets qu'un philosophe trouve à traiter dans la *Revue des Deux Mondes !* » Manque de gravité dans le choix des matières, absence d'unité dans l'esprit qui préside à la rédaction, *libéralisme* en politique, *indifférentisme* en religion, « licence en ce qui touche la morale et les mœurs. »

Quoi ! La *Revue* est licencieuse ? Oui, affirme *la Civiltà ;* trop d'intrigues, d'amour dans les romans. « Voilà l'éternel sujet, l'immanquable ; » un peu plus de respect pour l'honnêteté des mœurs ne serait pas déplacé... Ce n'est pas le style qui choque, oh non ! quelle habileté ! mais « les galanteries de

salon et les caprices de boudoir auront beau se cacher, elles n'en seront pas moins ce que le catholicisme a toujours flétri sous le nom d'adultère, de fornication, de concubinage. »

Voilà ! Tout ce débordement est causé par un article de M. Gouraud sur l'*Italie, son avenir, ses partis et ses publicistes* (1), qui a déplu à la *Civiltà*. De quoi se mêle l'auteur de cet article ? ne donne-t-il pas une leçon à l'Italie qu'il traite de « peuple déchu, » lorsqu'il vient gémir et se lamenter sur la profondeur de l'abîme où il la croit tombée? L'article a trois colonnes et demie. On y relève cette période, — entre autres : « A l'époque où les doctrinaires voltairiens furent pris d'une si grande frayeur en entendant rugir autour d'eux le communisme déchaîné en 1848, la *Revue des Deux Mondes* prit une attitude presque catholique; et alla jusqu'à publier un article de Louis Veuillot. Mais lorsque la peur fut passée, avec elle se dissipa également cette conversion éphémère, et ce fut peut-être pour racheter cette condescendance, que, peu de temps après, on nous faisait lire une demi-apologie du schisme russe, dans laquelle nous ne savons trop si l'on se contentait d'augurer, ou si l'on prétendait prophétiser qu'un jour ou l'autre le tsar de Saint-Pétersbourg chassera le Pape de Rome et deviendra le seul et unique chef de la religion chrétienne. »

Voici la lettre indignée de François Buloz à Louis Veuillot après la lecture de cet article :

Paris, le 7 mai 1857.

« Convenez, mon cher monsieur, que les écrivains catholiques ou absolutistes sont des hommes étranges. Ils sont toujours prêts à nous dire anathème, et quand ils veulent s'adresser au public modéré et éclairé... c'est toujours à nous qu'ils viennent! Il est vrai qu'ils ne manquent pas après de nous maudire encore, ainsi que vient de le faire *l'Univers* du 5 mai (2) en reproduisant le sot article de *la Civiltà Cattolica*, ce recueil tant répandu, dites-vous, que si peu de gens dans le monde connaissent et lisent, et qui commet les plus grosses balourdises en nous faisant menacer le pape du tsar russe, tandis que nous avertissions le pape de l'ambition et des prétentions religieuses du tsar ! On n'est pas plus ignorant et de plus mauvaise foi !

(1) 15 janvier 1857, *Revue des Deux Mondes*.
(2) Erreur, l'article parut le 30 avril.

Voyez la *Revue* du 1er janvier 1850 contenant le mémoire d'un écrivain russe très éloquent et les réflexions préliminaires de la *Revue* à ce sujet. Le titre seul en disait assez : *La Papauté et la question romaine au point de vue de Saint-Pétersbourg*. Mais le religieux écrivain de *la Civiltà* n'y regarde pas de si près ou n'a pas l'air de savoir lire notre langue... Du reste *la Civiltà Cattolica* est une ingrate personne, car on n'avait peut-être jamais parlé d'elle en France, lorsque nous lui avons consacré quelques pages, qui sont du moins polies, dans notre *Annuaire*. Nous n'avons pas sauvé le roi Louis-Philippe, dit-elle, mais avions-nous bien la mission et la puissance de sauver un gouvernement? *La Civiltà Cattolica* aurait-elle pu sauver le Pape, lorsqu'il a dû s'enfuir de Rome? pourrait-elle le protéger encore si l'armée française n'était plus là pour contenir l'esprit révolutionnaire? Tout cela est bien peu sensé, et si vous lisiez la *Revue*, vous ne laisseriez pas imprimer de pareilles niaiseries dans *l'Univers*. A moins que vous ne vouliez me rappeler d'une façon aimable que je vous avais annoncé ma visite, et que je n'ai pas inséré votre *Poème babylonien* (1)... »

La lettre de François Buloz paraît avoir été vivement ressentie par Louis Veuillot :

« Mon cher monsieur,

Malgré mes dispositions très cordiales pour vous, je ne vous ai jamais laissé ignorer mon opinion sur la *Revue*, qui est celle que *la Civiltà* vient d'exprimer. La reproduction de l'article de *la Civiltà* n'est donc ni une trahison ni une vengeance. Je n'ai point d'engagement envers vous : quand je vous ai offert un article, je ne vous ai pas offert *l'Univers* et vous n'avez pas plus que moi-même entendu cela. Nos relations privées ne changent rien au fond des choses et nous nous donnons la main sans cesser d'être ce que nous sommes et de faire ce que nous faisons. Quant aux œuvres, nous ne sommes plus amis, tout au contraire... Vous ne me devez rien du tout, ni visite, ni autre chose, et moi je vous dois des remerciements... pour votre bonne critique du travail que vous avez refusé. Permettez-moi de vous dire que la pratique trop longue et trop exclusive du genre *gendelettre* vous trompe sur les autres hommes. Tous ceux qui écrivent

(1) Inédite.

ne sont pas des Trissotins, et ne vouent pas leur haine et leur rancune à quiconque les a critiqués ou leur a fermé la porte... Maintenant, mon cher monsieur, soyez bien convaincu d'une chose : Mon article vous aurait paru bon et vous l'auriez pris, que celui de *la Civiltà* n'en aurait pas moins été reproduit dans *l'Univers*. En donnant un travail à la *Revue*, je ne passe pas plus sous ses drapeaux qu'elle ne passe elle-même sous le mien. Je vais chez elle avec mon but, elle me reçoit dans le sien, voilà tout... Voilà ma réponse. Je désire qu'elle ne vous fâche pas plus que je ne l'ai été de votre lettre, où je ne veux prendre que l'avertissement de ne plus vous offrir de copie. Pour le surplus, restons où nous en étions. Quand cela ne serait que pour avoir l'un et l'autre une main honnête de plus à serrer dans le pays littéraire. Mille amitiés.

LOUIS VEUILLOT (1). »

On voit que la lettre de Louis Veuillot, si nette dans la forme, ne répond aucunement dans le fond aux reproches que fait François Buloz au directeur de *l'Univers*. Aussi celui de la *Revue* (qui est fort entêté) répliquera-t-il le 8 mai : « Entre gens comme il faut, comme vous le dites, on ne se calomnie pas, on ne va pas du moins ramasser les sottes accusations d'un journal qui ne paraît pas savoir votre langue, et si vous avez l'opinion de *la Civiltà Cattolica* sur la *Revue*, tant pis pour vous, c'est que vous ne la lisez pas ou que vous ne voulez pas nous comprendre. (Je ne puis cependant m'empêcher d'ajouter : si vous avez cette opinion aussi bien que vous le dites, pourquoi nous avez-vous donné et offert votre concours ?) Vous êtes bien le maître de faire de la discussion contre la *Revue*, si vive, si dure qu'elle soit ; mais il n'est pas permis à *l'Univers* de nous prêter des opinions que nous n'avons pas, de nous jeter à la tête des accusations sans fondement. Vous dites que mon commerce avec les gens de lettres fait faire fausse route à mon opinion : dans cette circonstance, vous vous trompez : je ne connais pas d'écrivain qui eût fait ce que j'ai lu dans *l'Univers*... »

Je ne sais si François Buloz rendit jamais à Louis Veuillot la visite qu'il lui avait promis de lui rendre. Mais quelques années plus tard, Veuillot écrivit *le Parfum de Rome*, et George

(1) Mai 1857. Inédite.

Sand *Mlle La Quintinie*. Comme George Sand ressentait violemment les injures de Veuillot à l'égard des esprits indépendants et de la libre pensée, elle désira répondre dans son roman aux attaques de Veuillot. Chose remarquable : François Buloz l'en dissuada. Elle lui répliqua : « Je ferai mon possible pour me modérer et pour ne pas être trop *Père Duchêne*. Mais je lis *le Parfum de Rome* de M. Veuillot et il me semble que quand vingt fois dans son livre le cuistre vous nomme en toutes lettres, en vous traitant d'imbécile, nous avons bien le droit de répondre à toute cette séquelle que les imbéciles sont dans leur sale chemise, et qu'ils sont d'impudents cafards. Je vous assure qu'on perd son sang-froid à voir cette négation bête et grossière de tout progrès intellectuel et matériel dans l'humanité, — et de penser que tout cela rit, mange, fait une vie de polichinelle, crache sur la civilisation et triomphe en politique! L'Empire n'avait pour se laver que cette lutte, et il l'abandonne!

Bonsoir... ne me découragez pas de me fâcher (1). »

George Sand eût pu s'indigner aussi à la lecture des *Satires*, qui maltraitèrent François Buloz plus même que Gustave Planche; sur le sujet du directeur de la *Revue*, Louis Veuillot est en effet intarissable; le nom de François Buloz est constamment cité dans son livre, et je laisse à penser que ces rappels ne sont pas destinés à le couvrir de compliments ou de fleurs. Les plaisanteries du polémiste sont-elles divertissantes?

Que l'on en juge :

Buloz de pommade et de glace
Fait ses puddings si ragoûtants,
J'ai cent fois mangé l'œuf qu'il casse...

Plus loin, dans une lettre intitulée : *Lettre à un campagnard*, Louis Veuillot consacre à son ennemi plusieurs strophes qui n'ont, disons-le, ni le mordant ni l'entrain des *Satires* de Barbier, — loin de là, — mais qui sont parfois assez comiques :

Si tu voyais Buloz aux mamelles fécondes,
Buloz, le grand Buloz qui, depuis quarante ans,
Ouvre et ferme l'esprit public à deux battants,
Buloz qui, d'un seul œil, peut éclairer deux mondes,
Si tu voyais Buloz, tu connaîtrais le temps!

(1) Inédite.
(2) *Satires*, pages 182-183.

Pour moi, je l'avouerai, Buloz me terrifie.
Près de Buloz, Voltaire est un pingre exigu;
Qui saura nous donner une Bulographie?
Qui décrira Buloz, et sur un rythme aigu
Chantera comme il faut Mazade et Montégut?

Mais que peut le sifflet, et que pourrait la foudre?
Buloz est un fort bœuf : sous son pied indolent
Il pile sans courroux le rival insolent;
Il met de Charpentier le *Magasin* en poudre,
Il écrase les œufs que veut couver Rouland.

Aux archives d'État, Buloz est invisible,
Buloz n'ajuste pas et met toujours en cible.
L'abîme de Buloz ne se peut décrocher,
Pour toute autre beauté le bourgeois insensible
Est fidèle à Buloz comme l'huître au rocher.

Ce que lui sert Buloz sans y trouver d'arête
Maître bourgeois le gobe. — Il avale tout net
Radignet, Cucheval, Esquiros, Philarète,
Et Scherer pourtant dur! On lui sert du Quinet:
Il avale, et demande à prolonger la fête!

Que ne met pas Buloz dans son pot étonnant?
De Feuillet et de Sand il enfle la pâtée,
Michelet vient poivrer Thierry trop continent,
Taillandier verse à plein son onde redoutée;
Tout bout, tout cuit, tout fait un bouillon de Renan.

Depuis quelque temps déjà, Victor Cherbuliez cherchait à étendre sa collaboration, à la rendre plus fructueuse; les cours, les « leçons » qu'il faisait au Gymnase de Genève par utilité, il désira les remplacer par des articles de critique et de politique extérieure; Victor Cherbuliez connaissait admirablement les langues étrangères, quels services ne pouvait-il rendre? Pourtant il n'entreprit la série fameuse des *Valbert* qu'en 1875, et il débuta en 1863 comme critique à la *Revue* par un article sur Lessing qu'il signa de son nom, et que François Buloz trouva sévère (1). « Vous avez fait sur Lessing un travail remarquable, mais un peu trop de haute critique et pour les connaisseurs; je ne sais pas si les femmes, par exemple, si les lecteurs mondains vous auront lu si facilement qu'à l'ordinaire. Je sais que

(1) Victor Cherbuliez, *G. E. Lessing*. Voir la *Revue des* 1er janvier-15 février 1868.

la seconde lecture m'a fait plus de plaisir que la première. Mais y a-t-il beaucoup de gens qui lisent deux fois? » Tout cela, — pour le directeur de la *Revue*, — signifie que l'article lui semblait peu attrayant. « Il faut donc tâcher d'être plus accessible dans vos prochaines études critiques, et le roman doit vous conduire aisément à ce type varié, agréable et concentré qui vous appartient dans le récit romanesque... » Cherbuliez réplique : « Comme vous le dites très bien, le roman aide à faire de bonne critique, mais de son côté, la critique donne à l'imagination le temps de se rafraîchir et de couver ses œufs. Je crois que les assolements sont aussi bons pour le cerveau que pour la terre..., » et il propose d'autres sujets : *Le roman réaliste*, par exemple, ou une étude sur *Aristophane ou la comédie politique chez les Grecs*. Mais... « bien entendu, je ne perds pas de vue mon roman (1). »

Ce roman-ci, c'est *l'Aventure de Ladislas Bolski*. J'ai toujours entendu dire autour de moi que cette histoire fut racontée à Cherbuliez par un ami de mon père, rédacteur à la *Revue*, Polonais à tous crins, d'ailleurs homme de grand talent : Julien Klaczko. La légende veut que Klaczko se fût enfermé un jour et une nuit avec Victor Cherbuliez pour lui raconter cette histoire, véritable épopée, et épopée variable comme les annales de la Pologne en renferment de nombreuses, de romanesques et de passionnantes. Je ne sais si Klaczko fournit ou non le thème tout entier de *Ladislas Bolski* à Cherbuliez. J'ai sous les yeux une lettre de Cherbuliez à Édouard Pailleron qui détruit un peu cette légende :

« Je tiens en effet à peu près mon sujet de roman, mais entre nous, il flotte encore légèrement entre le dieu et la cuvette. Klaczko m'avait engagé à faire un Didier Polonais, et il m'avait promis de m'en montrer un, si je vais le voir à Paris, à quoi je ne manquerai pas. En attendant, j'ai fait mon Polonais : il commet une lâcheté pour une femme, trahit ses amis, son pays et son idée; après le dégrisement, il veut réparer, se laisse reprendre, se déprend de nouveau, essaie résolument de devenir un héros, et meurt à mi-chemin. Ce Polonais finira mal. Voilà mon dieu-cuvette, dont je n'ai parlé et ne parlerai qu'à vous. *Gratter cuit, parler nuit* (2). »

(1) Inédite.
(2) 6 décembre 1868 (inédite).

Ce personnage de Klaczko pour qui sut le feuilleter dut être passionnément intéressant. François Buloz obtint de lui une collaboration très suivie entre 1860 et 1870. Personne ne connaissait mieux la question des insurrections polonaises, des congrès, de la politique slave, etc... Mais il s'éprit de Marie Buloz : François Buloz dut écarter un peu le rédacteur trop bouillant; il disait : *Je ne veux pas que ma fille aille mourir au fin fond de la Pologne!*

VICTOR CHERBULIEZ ET LA PRUSSE DE 1869

En 1869, François Buloz envoya l'auteur de *Ladislas Bolski* en Prusse : « Vous savez que de tout temps je vous ai parlé d'une mission au dehors qui vous permettrait de vous rafraîchir et de faire de nouvelles provisions. Je voudrais vous parler de cette mission qui serait pour vous, je l'espère, une occasion agréable de recueillir peut-être un nouveau sujet de roman, et à coup sûr de faire un travail important, grand même par le but, et qui pourrait vous donner un lustre de plus... Venez donc, je vous prie, à Ronjoux, et répondez-moi le plus tôt possible (1). » Victor Cherbuliez sembla à François Buloz tout désigné pour cette mission. Depuis deux ans, depuis Sadowa, une enquête s'imposait; l'Europe inquiète se demandait « ce que la Prusse comptait faire de sa victoire. » Hélas! on le sut bientôt. Cherbuliez, qui comptait de nombreuses relations dans le journalisme, et parmi les hommes politiques et les diplomates allemands de l'époque, devait mener à bien cette enquête. Il fut enchanté d'en être chargé, partit en mai, comptant passer par Carlsruhe, Francfort, Cologne, Berlin, visiter Dresde, Munich et Vienne.

De Berlin, le 13 juin (2) il écrivit à François Buloz :

« Cher monsieur,

« J'attendais pour vous écrire de m'être un peu retourné et orienté dans Berlin, ce qui ne se fait pas en un jour; la société et la politique allemandes sont un peu comme la science allemande : c'est confus, cela manque d'ordre et de composition, et il faut du temps pour y voir clair. Je me flatte d'avoir très bien employé mes journées, et si la suite de mon voyage répond au

(1) 9 avril 1869 (inédite).
(2) 1869. Berlin, Friedrichstrasse, 271.

commencement, j'espère emporter d'Allemagne de bons et d'intéressants matériaux pour mon travail. J'ai vu nombre d'hommes marquants, la plupart des coryphées du parti libéral, si tant est qu'on puisse parler ici d'un parti libéral. Il n'y a point de parti sans programme, et en fait de programme, les libéraux prussiens n'ont guère que des convoitises, des appétits et de vagues espérances, découragées par les événements. Soit dit entre nous, ils me font l'effet d'un essaim de hannetons, bien entendu, des hannetons instruits, intelligents, et quelques-uns spirituels; lesquels ne se lassent pas de cogner contre la vitre, bien qu'ils sachent par expérience que les vitres résistent. Mais il faut faire son métier. C'est le leur.

« Un conseiller de légation qui est le bras gauche de M. de Bismarck, s'est appliqué à me démontrer l'autre jour que les conditions sociales, économiques et politiques de la Prusse y rendent le parlementarisme impossible. Je crains qu'il n'y ait une forte dose de vérité dans son raisonnement. Mais je suis persuadé aussi que l'unité allemande ne se peut faire que par la liberté. Quant à l'accomplir de vive force, on n'oserait le tenter que si les difficultés intérieures de la France et de l'Autriche aboutissaient dans ces deux pays à un chaos qui les réduirait à l'impuissance. L'ambassadeur des États-Unis, M. Bancroft, m'exprimait l'autre jour sa conviction que, dans les circonstances actuelles, Bismarck ne fera pas un pas en avant : le roi paraît être pour le moment dans les mêmes dispositions; puissent-elles durer! car le roi a bien plus d'initiative et de *self-government* qu'on ne le croit généralement en France. Il faut se défier de ces bonhomies allemandes doublées de finesses, qui s'entendent à merveille à s'exploiter elles-mêmes. Le fait est que tout le monde ici considère l'état actuel des choses comme un provisoire, qui ne saurait durer, et que cependant, on a grand peur qu'il ne dure. On est beaucoup plus loin de l'unité qu'il y a un an; on n'a pas osé souffler mot de la question nationale dans le Parlement dernier, de peur d'y soulever des tempêtes. Ajoutez que la situation intérieure de la Prusse, ses embarras financiers, l'inévitable accroissement des impôts, les étrangetés antilibérales de la constitution de la confédération du Nord, tout cela favorise la réaction particulariste. C'est à ce point qu'un homme politique très sérieux me disait l'autre jour dans le trou de l'oreille qu'il ne serait pas étonné que le dualisme fût la solu-

tion finale de la question allemande; c'est aller bien vite en affaires, mais il est certain que les unitaires ne tiennent pas la corde, et je ne vois que deux éventualités qui peuvent les remettre à flot : une menace imprudente de la France, ou les menées non moins imprudentes de l'ultramontanisme en Bavière et dans le duché de Bade.

« Les troubles de Paris ont fait sensation ici et éveillé les espérances. Les radicaux se flattaient que c'était le commencement d'un mouvement social qui se communiquerait à l'Allemagne; les gouvernementaires se plaisaient à croire que le Gouvernement français allait se trouver aux prises avec des embarras intérieurs assez sérieux pour paralyser son action au dehors. En revanche, ce que redoute par-dessus tout le Gouvernement prussien, c'est un développement libéral et pacifique en France... (V. Cherbuliez) (1). »

A Berlin, Victor Cherbuliez se met immédiatement en rapport avec « les deux hommes qu'on appelle le bras gauche et le bras droit de M. de Bismarck : M. Abeken et M. de Kendell; » il compte voir le grand homme la semaine prochaine, avant son départ pour Verzin, à Potsdam. Il sera reçu par la Princesse royale à Baden; il se présentera aussi devant la Reine qui lui a fait dire de ne pas quitter l'Allemagne sans l'aller voir. Ce message-ci parvint à Victor Cherbuliez par le secrétaire de la reine de Prusse qui était à cette heure son ami Brandis, fils du professeur chez lequel Cherbuliez, jeune étudiant, passa quelques mois à Bonn.

François Buloz fut enchanté de la lettre de son rédacteur ; elle lui faisait « pressentir un excellent travail. » — Il dut, je pense, lui recommander de relire celui de Klaczko sur *les Préliminaires de Sadowa*, car le 30 août Victor Cherbuliez lui répond : « Je viens de relire les deux remarquables articles de Klaczko sur *les Préliminaires de Sadowa*. J'y ai trouvé l'idée d'une Belgique allemande dont nous parlions à Ronjoux. Il en était question avant la guerre de 66... Ces articles de Klaczko sont trop bien faits, trop exacts, trop complets, pour que j'aie la moindre velléité de revenir sur *les Préliminaires de Sadowa*. Mon sujet, c'est ce qui a suivi Sadowa, la situation politique qui a été le résultat de la paix de Prague. Je pourrais intituler

(1) Inédite.

mes articles *la Prusse et l'Allemagne :* je peindrais la Prusse, son gouvernement, sa dynastie, la constitution du *Nordbund*; je tâcherais de définir l'idée et l'esprit prussiens dans leur opposition avec l'esprit allemand et l'idée allemande; j'accentuerais fortement l'antithèse que forme Berlin avec Stuttgart et Munich... quelles chances a la situation actuelle de durer, et quel dénouement on peut prévoir aux difficultés et aux embarras de la nouvelle Allemagne. Il me semble que, renfermé dans ces limites, mon sujet est encore bien vaste; bien entendu, je tâcherai de l'égayer par des portraits, des anecdotes, etc. (1). »

Voici donc Victor Cherbuliez au travail; le 28 novembre, il annonce l'envoi du second article pour le 1er décembre (le premier a paru le 15); il se propose de retrouver François Buloz quelques jours en Savoie : « Vin de Ronjoux ou vin de Bourgogne, j'irai très volontiers corriger mes épreuves à Ronjoux. » C'était son habitude et son divertissement, la tâche accomplie : Genève est à 100 kilomètres de Ronjoux. Madame Gabriel Lippmann, alors « la petite Laurence, » me rappelle un mot de François Buloz à son rédacteur lorsque celui-ci justement se trouvait en villégiature à Ronjoux. Victor Cherbuliez publiait un roman dans la *Revue*, — je ne sais lequel; — on était à table, on passa un plat de champignons cueillis le matin même par les invités dans les bois environnants. Le plat avait bon aspect et semblait à point. François Buloz le suivait pourtant d'un œil soupçonneux. Lorsqu'il fut présenté à Cherbuliez et que celui-ci commença de se servir, François Buloz, d'un geste, l'arrêta : « Pas vous, Cherbuliez! pas vous! vous n'avez pas encore terminé votre roman! »

L'article de Victor Cherbuliez, qui parut en décembre 1869, fit beaucoup de bruit chez nos voisins les Prussiens, et « excita des rires à Berlin. » L'auteur l'apprit par un Allemand qui en arrivait :

11 décembre 1869.

« Les nombreuses correspondances officielles que le ministère des Affaires étrangères expédie à la presse allemande, l'ont attaqué avec violence. *La Gazette de Cologne*, organe des nationaux libéraux, l'attaque à son tour dans un premier Cologne du 8 décembre, intitulé : *La Revue des Deux Mondes sur*

(1) Inédite.

la Prusse. Cet article, plus modéré, mais très aigre, vise au ton dégagé. On y reproche aux dites correspondances leur *pathos furibond*, et d'avoir employé leur grosse artillerie pour tirer à boulets rouges contre un romancier mauvais plaisant (*einen losen Vogel*) qui n'a cure que d'arrondir sa phrase et de divertir son monde. *La Gazette de Cologne* se donne beaucoup de peine pour découvrir le quelqu'un qui est derrière moi. Elle le cherche tantôt à Berlin, tantôt à Stuttgart, elle pousse même jusqu'à Vienne, où elle me fait converser avec M. de Beust. L'article se termine par des insinuations mêlées de menaces contre mes *inspirateurs* « qu'on connaît déjà, qu'on connaîtra mieux encore par la suite de mes articles. » Conclusion : il importe de tromper cette curiosité et de ne point laisser deviner le nom des personnages marquants que j'ai pu voir à Berlin.

« Je vois que ce qui a le plus irrité est cette thèse si vraie, si fondée, qu'à Nikolsbourg la Prusse a trahi la cause allemande, qu'il dépendait d'elle de faire l'Allemagne, qu'elle a mieux aimé prendre et s'arrondir. Puisque cette affaire lui tient si fort au cœur, il faudra que j'y revienne dans mon dernier article et que je réponde aux fins de non recevoir que m'oppose *la Gazette de Cologne*. En attendant, je travaille de mon mieux à débrouiller cet embrouillement systématique qu'on appelle la Constitution de la Confédération du Nord... Le premier Cologne en question n'est point écrit au point de vue des nationaux libéraux, il n'y est rien dit pour leur défense. Je suis persuadé qu'il émane du Ministère : on y trouve des phrases qui sentent d'une lieue le Bismarck et son entourage. Les dernières sont ainsi conçues : « Nous savons maintenant où nous devons chercher les alliés de ceux qui regardent d'un œil jaloux la grandeur de la Prusse. Peut-être se révéleront-ils plus clairement encore, dans la suite des articles de la *Revue* qui nous sont annoncés. Mais leur signalement est déjà suffisamment reconnaissable pour quiconque veut voir. Signalement qui n'a rien de sombre : *leur extérieur est tout à fait agréable*, mais celui qui a des yeux doit dire, dès aujourd'hui, sous forme d'avertissement : « Romain, prends garde à cet homme ! » *Hunc tu, Romane, caveto* (1). »

(1) Inédite.

Si j'ai cité si longuement les lettres concernant les débuts politiques de Victor Cherbuliez dans le journalisme, c'est pour montrer les deux faces de son talent, celle du romancier, et celle de *Valbert*. Les articles que Cherbuliez signa ainsi demeurent une source inépuisable d'enseignement et de divertissement : portraits d'hommes d'État, questions religieuses ou judiciaires, chemins de fer, études sur l'Abyssinie ou sur les Turcophobes, réformes russes, émancipation des femmes, missionnaires de Madagascar, *Robinson Crusoé*, Question romaine, Valbert aborda les sujets les plus variés et d'une manière si vivante et si personnelle, que la lecture de ces études garde actuellement encore toute sa saveur.

Voici la lettre que le directeur de la *Revue* écrivit à son collaborateur la veille de la funeste année 1870 :

Paris, le 31 décembre 1869.

« Mon cher ami,

« Je suis harassé ; voilà huit jours que je travaille dix-huit et vingt heures sur vingt-quatre, sans aucune exagération. Mes quinze derniers jours de 1869 ont été les journées des impotents, et il a fallu travailler presque toutes les nuits pour corriger et revoir les épreuves, sans oublier celles de votre glorieux compatriote (1). Plaignez-moi, à mon âge, et excusez mes vivacités. Comment veut-on que je ne regrette pas mon pauvre Ronjoux, où du moins ne me poursuit pas autant de mauvais style ?

« Dans ce numéro, j'ai mis un petit article assez curieux sur l'*Armée Prussienne en 1870*, venant d'un diplomate de nos Affaires étrangères ; mais quel style j'avais à pénétrer et à redresser ! Cela me rappelait combien, pendant la guerre de Crimée, les dépêches de M. Nutchef, signées Nesselrode, étaient supérieures aux nôtres ! Faut-il aller en Prusse, en Russie et à Genève, pour avoir du meilleur français ? Aussi je vous demande de m'envoyer ces jours-ci votre troisième partie afin que je ne me trouve plus dans l'affreux labyrinthe d'où je sors.

« Tout à vous, et bon 1870... (2). »

Bon 1870 ! — comme ces mots sonnent singulièrement pour nous, qui avons entendu tant de récits de cette année terrible !

(1) Marc Monnier sans doute.
(2) 1er janvier 1870. Sans signature.

On retrouvera plus loin Victor Cherbuliez et François Buloz pendant la guerre franco-allemande. Leur amitié devint pendant ces épreuves de plus en plus étroite. François Buloz aimait tant son rédacteur, qu'il désirait ardemment le voir s'installer à Paris, dans sa propre maison, et ne le quitter jamais.

En 1873, Victor Cherbuliez écrivit un charmant roman, peut-être le meilleur : *Meta Holdenis*. Il faut bien m'arrêter à celui-là. *Meta Holdenis* produisit à la *Revue* une vive sensation, et le directeur lui-même éprouva pour *Meta* un singulier coup de foudre.

Dans un livre de nouvelles intitulé *Sanguines*, M. Pierre Loüys en a imaginé une qui est de toute beauté. La *Fausse Esther* est l'histoire d'une jeune Hollandaise étudiante en philosophie, contemporaine de Balzac, à qui une amie signale un jour la publication récente du roman *la Torpille, Esther Gobseck*. Or, notre brave étudiante s'appelle aussi Esther Gobseck. Son émotion est donc indescriptible. Pourquoi ce M. de Balzac se sert-il de son nom, si honorable, pour le donner à une fille perdue ? La vraie Esther, hors d'elle, se jugeant déshonorée par un tel affront, s'affole, part pour la France, force la porte de Balzac qui travaille aux Jardies à l'abri de ses créanciers et (ceci est magnifique) en est fort mal reçue.

— Qui vous autorise, Mademoiselle, s'écrie Balzac furieux, à prendre le nom d'Esther Gobseck ?

— Monsieur, répond la jeune Hollandaise d'une voix inintelligible, *je suis Esther Gobseck*.

Balzac considère la pauvre fille qui est laide et chétive, et se met à rire d'un large rire, puis résolument : « Alors, vous allez me donner tout de suite un renseignement, dont j'ai besoin : de quoi se composait le mobilier de votre chambre à coucher, lorsque vous êtes entrée à l'Opéra comme petite danseuse ?

— Petite danseuse ! Mais, monsieur, je n'ai jamais été petite danseuse, je suis philosophe Fichtiste.

Balzac, d'un geste olympien, balaie ce vain murmure, assure à Esther Gobseck qu'elle est la Torpille, une prostituée, lui rappelle qu'elle vit avec Nucingen, et qu'elle s'empoisonnera le 13 mai suivant, « à l'aide d'un toxique javanais. »

La pauvre Esther, tremblante de peur et de honte, sort suggestionnée. Pour obéir à son bourreau, ne tente-t-elle pas de

mener la vie d'une prostituée ? Sans aucun succès d'ailleurs, et puis elle finit lamentablement en s'empoisonnant le 13 mai comme la *Torpille*, ainsi qu'*Il* l'avait prédit.

François Buloz s'éprit de Meta Holdenis ; elle n'existait pas ? comme la fausse Esther, il l'inventa ; de cette fiction il fit une réalité, interrogea le romancier sur le compte de la charmante fille qui possédait tant de qualités féminines (même la fourberie), s'intéressa à son sort, tant et si bien qu'il lui semblait que Meta, punie de ses méfaits, dût vraiment souffrir de son châtiment.

Ernest Renan, qui connut cette extraordinaire aventure, la rappela à Victor Cherbuliez lorsqu'il le reçut à l'Académie : « François Buloz faillit se brouiller avec vous à cause du dénouement de *Meta Holdenis.* » Il rêvait une secrétaire pour la *Revue* toute pareille à cette jeune protestante, qui savait si bien écrire les lettres, lire le nom des astres, et faire les confitures. « Elle l'avait ensorcelé ; il ne parlait que de Meta. » Une jeune Allemande, instruite, semblable à elle, eût à son gré fort bien dirigé la *Revue* comme elle dirigeait la maison de M. Mauserre. « Nous l'avons échappé belle, » conclut Ernest Renan. Cette histoire n'est-elle pas vraiment divertissante ?

MARIE-LOUISE PAILLERON.

LE RÉVEIL

DES

ACADÉMIES DE PROVINCE

Les Académies de nos provinces ou, comme on dit maintenant, de nos régions, qui furent autrefois si brillantes, et dont le rôle politique et social fut si actif à la veille de la Révolution, sont-elles en train de retrouver, sous une forme nouvelle, leur éclat d'antan ?

La question est d'importance, car on sait que, dans notre pays surtout, les mouvements d'idées précèdent toujours, et parfois de loin, les mouvements politiques, économiques ou sociaux. Or cette rénovation des Académies correspondrait précisément avec l'un des mouvements qui paraissent les plus profonds dans la vie française contemporaine, le régionalisme ou la décentralisation qui a pour but, en développant la vie régionale, de faire, selon l'expression de M. Maurice Croiset, « une France plus forte, connaissant mieux ses ressources et plus capable de les bien employer. »

Les signes de cette renaissance des Académies régionales sont nombreux. Les centenaires de ces Compagnies, comme ceux de Metz et de Chambéry, les bicentenaires, comme celui de Bordeaux, les troisièmes centenaires, comme celui d'Annecy, ou septièmes centenaires, comme celui de la Faculté de médecine de Montpellier, se succèdent, fêtés avec éclat. Et les grandes Académies parisiennes s'empressent de se faire représenter à ces cérémonies. Le magnifique développement actuel de la vie académique, et particulièrement de la vie savante, semble infuser à ces vieux corps une vie nouvelle. L'Institut crée une section de « membres non résidant, » à l'Académie des Sciences, ou réserve, à l'Académie des Inscriptions et à l'Académie des

Sciences morales, une partie de leurs places aux savants des provinces. Enfin à l'une des dernières séances publiques, M. Émile Picard, faisant, à l'Académie des Sciences, l'éloge de Pierre Duhem, tint à dire : « Je suis heureux de rendre, en sa personne, hommage à ces savants qui, en dehors de la capitale, contribuent au bon renom de la science française. » Quelques jours plus tôt, à la « séance des prix de vertu, » le directeur de l'Académie française avait dit, faisant appel aux Académies de province pour l'attribution des prix Cognacq-Jay : « Nos Académies de province sont peuplées de vrais savants et de lettrés délicats. Trop souvent leurs travaux expirent aux limites de leur province. C'est grand dommage. Nous avons un même patrimoine à défendre. Comme elle a partie liée avec la jeune Académie de Belgique, pour la diffusion de la langue française à travers le monde, pourquoi l'Académie française ne s'entendrait-elle pas avec les Académies de province, afin de travailler à la conservation des souvenirs de notre passé, et à l'accroissement des richesses littéraires de la mère-patrie ? C'est un grand tort de s'ignorer les uns les autres. Et la France, qui a besoin de toutes ses forces, se réjouirait, une fois de plus, de leur union... »

« La France a besoin de toutes ses forces... » C'est à cette même cause qu'il faut rattacher la réforme des Universités, qui a eu une influence si heureuse sur la vie intellectuelle de la province. Réalisée de 1885 à 1896, grâce à l'initiative et à la persévérance de M. Louis Liard, cette réforme, par la personnalité civile accordée aux Facultés et le groupement des Facultés en Universités, a rendu à nos grandes villes des savants et des lettrés éminents, parmi lesquels trouvent facilement à se recruter les Académies provinciales.

A ces causes de renaissance, il faut ajouter encore l'extraordinaire développement, pris, pendant tout le cours du XIXᵉ siècle, par la science et l'industrie et qui s'amplifie encore aujourd'hui. Ce mouvement nous valut la création, depuis le Consulat et jusqu'à nos jours, de très nombreuses sociétés savantes, portant des titres divers : Sociétés des sciences, Sociétés médicales, Sociétés archéologiques, comme « la Société des Antiquaires de l'Ouest, » fondée à Poitiers, en 1834, et qui a eu une carrière si brillante, Sociétés d'agriculture, Sociétés botaniques, Sociétés historiques, Sociétés de géographie, Sociétés industrielles. Quelques-unes de ces dernières, comme la Société industrielle

de Mulhouse (1826), la Société industrielle minérale de Saint-Étienne (1855), la Société industrielle du Nord (1873), celle de l'Est (1883), sont devenues de puissants organismes qui stimulent la vie industrielle, et souvent la vie savante de toute une région.

Ces associations savantes et littéraires, qui ne sont pas moins de six cent cinquante à sept cents dans la seule province, apportent de très précieux éléments nouveaux au recrutement des Académies, lesquelles sont presque toujours des compagnies réunissant en un heureux accord « les sciences, belles-lettres et arts. » Encore, à toutes ces causes qui favorisent la renaissance de nos académies, faut-il ajouter le développement de l'instruction publique, des établissements techniques, agricoles, des observatoires et « stations » scientifiques diverses, qui ont multiplié dans nos provinces les hommes d'étude.

* * *

Les Académies sont des institutions libres, fondées par des initiatives privées et qui réunissent des hommes épris de belles-lettres, d'art, puis de science, à partir de la seconde moitié du XVIIe siècle. Les académiciens sont, à l'origine, des amateurs, écrivains, gentilshommes, magistrats, prêtres ou religieux, grands fonctionnaires, professeurs, échevins, qui veulent se réfugier dans le libre royaume de l'esprit, et, sans le marquer expressément, échapper ainsi, au moins pour quelques heures, aux abus du pouvoir et aux tracas du siècle.

Ces compagnies ont d'ailleurs un principe commun, qui n'est pas sans heurter le puissant principe de castes qui domine alors la société française : l'égalité académique, l'égalité de chacun devant la loi de l'esprit, qui sera maintenue si fermement par Duclos, le secrétaire perpétuel de l'Académie française, contre les prétentions à la préséance du prince du sang, Louis de Bourbon-Condé, ou du maréchal de Belle-Isle.

Ce principe de l'égalité académique est d'ailleurs appuyé sur des privilèges spéciaux, et par cela il convient admirablement aux Français qui ajoutent si facilement à leur sens de l'égalité un goût non moins puissant des distinctions. Les créateurs de la Charte des droits de l'homme et du citoyen, un peu plus tard, manqueront visiblement de psychologie en ne décidant pas, à l'imitation des Polonais, que les Français sont tous égaux et gentilshommes.

Et c'est pourquoi les rares académies qui avaient accepté, à leur fondation, une classe privilégiée durent la supprimer rapidement. A Rouen, cette classe, celle des membres honoraires, dura douze ans (1744-1756). Il fallut que le fondateur de la compagnie, M. de Cideville, ami de Voltaire, donnât l'exemple d'abandonner son privilège, entraînant ainsi tous les « honoraires, » pour que la paix reparût au sein de cette Société.

Pourtant ces académies acceptent, quand elles ne la recherchent pas, la protection d'un grand personnage. L'État français, au temps du cardinal de Richelieu comme aujourd'hui, n'admet pas volontiers que des Sociétés puissantes, par le nombre ou par l'esprit et l'influence, se forment en dehors de son contrôle. Ces Sociétés elles-mêmes ne se décident pas facilement à vivre en suspectes, et elles reconnaissent volontiers les bienfaits d'une protection plus ou moins « éclairée. »

C'est ainsi qu'à la suite de l'Académie française, placée, quelques années après sa naissance, sous la haute protection, en 1635, de l'illustre cardinal, puis, en 1672, du Roi lui-même, nous voyons « l'Académie de Nîmes » se ranger, en août 1682, — presque dès sa fondation par le savant marquis de Péraud, — sous la protection du Roi, qui lui confère le titre d'« Académie royale, » et accorde à ses membres « les honneurs, privilèges, facultés, franchises et libertés dont jouissent ceux de l'Académie française. »

L'Académie de Bordeaux se fonda en 1712 sous le « protectorat » du duc de la Force, gouverneur de la province, et avec les mêmes privilèges royaux. Les Académies du XVIIe siècle, celles de Caen (1652), Angers (1685), Castres, Arles et Soissons, — ces trois dernières ont entièrement disparu, — se constituèrent de même par lettres patentes de Louis XIV. Ce fut le prince de Condé qui devint, en 1732, le « protecteur » de l'Académie de la Rochelle. Le duc de Luxembourg, « pair et premier baron chrétien de France, gouverneur et lieutenant-général de notre province de Normandie, » protégea de même, en 1744, la formation de l'Académie de Rouen. A Nancy, en 1750, le haut protecteur fut le roi Stanislas, qui donna son nom à l'Académie. A Limoges (Société d'Agriculture, des Arts et des Sciences), le protecteur fut, en 1759, l'Intendant général du Limousin, Pajot de Marcheval, et en 1761, son illustre successeur Turgot; à Metz, en 1760, ce fut le duc de Belle-Isle.

Presque toujours le fondateur réel est un écrivain, un lettré,

ou un savant qui réunit autour de lui, souvent dans sa propre maison, des hommes d'étude. C'est sans doute à cette origine qu'il faut faire remonter la fondation de la première Académie de France, celle des Jeux Floraux (1325) et celle des « pays » de Normandie, contemporains de celle-là. Ce fut François de Sales, à l'imitation de l'Italie, où ces Compagnies s'étaient largement développées pendant les xv° et xvi° siècles, qui créa, en 1606, « l'Académie Florimontaine, » à Annecy. En 1640, peu après la formation de l'Académie française, M. de Malapeire réunissait, dans son bel hôtel, à Toulouse, sous le nom de « Lanternistes, » les premiers éléments de la future « Académie royale des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres, » qui ne devait recevoir ses lettres patentes qu'en 1746. Le Franc de Pompignan, déjà membre de l'Académie française, crée, en 1742, l'Académie de Montauban. A Marseille, en 1726, ce fut un écrivain distingué, Chalamond de la Visclède, qui fonda l'Académie. Le si lettré président de Valbonnay, est le véritable créateur de « l'Académie Delphinale » à Grenoble. Et c'est encore un « parlementaire, » le doyen Pouffier, qui organise et dote, un peu contre le gré du pouvoir, favorisant Besançon, « l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Dijon » (1739), qui devait révéler Jean-Jacques Rousseau.

Ainsi en est-il encore de nos jours, où nous voyons, par exemple, MM. de Varigny, de Polignac et Mesplé créer la puissante « Société de Géographie de l'Afrique du Nord » (1897), et un savant archéologue, le chanoine Ulysse Chevalier, plus tard membre de l'Institut, fonder la « Société d'histoire ecclésiastique et d'archéologie religieuse » de Romans (1880).

Dans tous les cas, les universités, véritables pépinières d'académiciens, ont devancé la création des académies. Même la plus ancienne de ces compagnies, celle des Jeux Floraux (1325), est postérieure de plus d'un siècle à la fondation, en 1230, de l'Université de Toulouse. Les premières universités de France remontent, on le sait, au xii° siècle ; celle de Paris fut créée vers 1150 et celle de Montpellier vers 1181. Le xiv° siècle ne vit naître que celle de Grenoble. Le xv° siècle fut au contraire la belle époque des nouvelles universités : Aix-Marseille (1409), Dôle (1423) transportée à Besançon en 1485, Caen et Poitiers, en 1431, Bordeaux (1441). Seule, l'Académie de Lyon (1700) a précédé la fondation très tardive (1808) de l'Université de cette ville.

***

Les Académies provinciales, fondées sur le modèle de celles de Paris, avec cette différence qu'elles réunissaient les lettres, les sciences, les arts, les inscriptions et les sciences politiques, obtinrent rapidement du pouvoir, comme nous l'avons vu, les « privilèges et libertés » des compagnies parisiennes.

Elles voulurent plus encore : une sorte d'alliance, ou, comme nous dirions aujourd'hui, de fédération avec les Académies parisiennes, et notamment avec la plus illustre, l'Académie française. Arles fut la première admise dans cette alliance, Nîmes suivit, en 1692, grâce à l'appui de son célèbre évêque Fléchier. L'Académie de cette dernière ville conserve précieusement dans ses archives cet extrait des registres de l'Académie française, du 2 octobre 1692 :

Monsieur l'Évêque de Nismes a proposé de mettre l'Académie de Nismes, dont il est le protecteur, dans l'alliance de la Compagnie, comme est celle d'Arles. On a reçu la proposition comme l'on devoit, venant d'un confrère dont elle reçoit tant d'honneur, et il a été ordonné que les députés de cette Compagnie, venant dans la nôtre, seront assis au bout de la table, et qu'ils seront reçus à l'entrée de la première salle où l'Académie s'assemble, et conduits par ceux de Messieurs qu'aura commis M. le Directeur.

Signé : DE TOURREIL, *Directeur.* »

L'Académie de Marseille fut affiliée ainsi en 1726. En 1706, l'Académie de Montpellier avait dépassé cette « alliance, » elle avait été en quelque sorte incorporée à l'Académie des Sciences de Paris, de manière, disent les lettres patentes, qu'elle en doit être « considérée comme une extension et une partie. »

Ce mouvement fédératif va se continuer jusqu'à la Révolution, appuyé par les nombreux académiciens qui, alors comme aujourd'hui, appartenaient à la fois aux compagnies parisiennes et à celles de la province stimulée par la grande transformation politique et sociale qui s'élaborait en France, surtout dans les éléments cultivés, et qui allait aboutir à la Révolution. Un érudit qui a beaucoup étudié les anciennes Académies, M. A. Maury a écrit : « La Révolution, accomplie si brusquement et si violemment dans la société française, s'était au con-

traire lentement opérée dans les Académies; elle y avait été pacifique, sa marche ayant été graduelle... Les Académies se régissaient déjà par la raison et l'égalité que la Révolution voulait introduire dans l'ordre politique. La philosophie du XVIIIe siècle et les tendances novatrices avaient pénétré dans ces compagnies; chez quelques-unes, les novateurs dominaient. Plusieurs des hommes qui se mirent à la tête de la Révolution et qui l'avaient préparée davantage, soit par leurs écrits, soit par leurs actes, étaient académiciens... » C'était le temps où Voltaire, Duclos, Buffon, d'Alembert entraient successivement à l'Académie française.

Les Académies de province suivaient, et parfois précédaient ce mouvement. Dijon s'illustrait par ses fameux concours et bien d'autres académies n'étaient pas moins audacieuses. Aux XVIIe et XVIIIe siècles, l'activité intellectuelle n'était pas concentrée à Paris comme elle le fut par la centralisation révolutionnaire et napoléonienne. « La France, écrit encore Maury, comptait un grand nombre de centres intellectuels, moins brillants sans doute que Paris, mais où se rencontraient pourtant aussi des hommes d'une véritable valeur. » Et Marmontel, qui, pendant sa direction du *Mercure de France*, s'était mis en relation avec toutes les Académies du royaume, remarquait : « Je m'étonnais quelquefois moi-même de la lumineuse étendue de ces questions qui de tous côtés nous venaient des provinces; rien, selon moi, ne marquait mieux la direction, la tendance, les progrès de l'esprit public. »

Comment sont composées ces Académies si actives? A côté des écrivains et des savants, — les Montesquieu, de Borda, Jacques de Romas, à Bordeaux, Fléchier, Boissy d'Anglas, Berthollet, à Nîmes, Maret, Guyton de Morveau, à Dijon, Pélisson, Campistron, à Toulouse, Turgot, à Limoges, le peintre Descamps, à Rouen, etc..., — nous y voyons figurer les grands fonctionnaires, les grandes familles lettrées et savantes, les notabilités commerçantes et actives des cités. C'est ainsi qu'à Marseille, par exemple, à la fin du XVIIIe siècle, nous voyons, à l'Académie, Philippe de Girard, le célèbre inventeur de la machine à filer, et ses trois frères; de 1733 à 1829, nous y trouvons trois Sinéty de Puylong; et au commencement du XXe siècle, nous y retrouvons trois Rostand, dont le célèbre poète Edmond Rostand. A Bordeaux, nous notons les trois Bellet, les Garat, les Tourny, Bacalan, du

Paty, de Pelleport, Labat. A Rouen, les Auger, les Robillard de Beaurepaire, les Blanche, les trois Boiëldieu, les Dumesnil, de Foville, Lemonnier, etc. Très rarement, on note un nom de femme, la poètesse Verdier-Allut, à Nîmes, et plus récemment à Rouen, Mme Lefrançois-Pillon et Colette Yver.

Ce qui étonne, c'est la médiocrité de ressources dont disposent ces compagnies; une médiocrité qui touche parfois à la misère. A Marseille, grande ville riche, c'est la vraie détresse, quand on n'a pas une modeste subvention de la ville ou de l'État. En décembre 1768, nous lisons au registre de l'Académie « qu'elle se trouve dans la nécessité de laisser à son concierge deux rideaux appartenant à l'Académie, en compensation de la somme de 19 francs 45, avancée par lui pour frais de réparations. » Et en 1833, nous la retrouvons dans l'obligation de supprimer même ce concierge, aux appointements de 400 francs par an, et d'arrêter ses dépenses à 527 francs par an, « sans compter les dépenses imprévues et les sommes à accorder pour les prix, quand elle en proposerait. » Sans doute toutes les Académies n'étaient pas aussi pauvres. Mais la Révolution, en les supprimant sous prétexte qu'elles formaient une aristocratie de l'intelligence, confisqua leurs biens. Marseille pleure encore les 36 fauteuils qu'elle avait acquis si péniblement en 1785.

Les Académies, lorsqu'elles se reconstituèrent pour la plupart, au temps du Consulat et de l'Empire, se retrouvèrent presque toutes dans le biblique dénuement de Job. A Dijon, l'hôtel même de l'Académie fut donné aux Facultés. Les Compagnies ressuscitées ne purent reprendre la publication partielle de leurs mémoires que grâce aux modestes subventions des départements et des villes. Pendant le XIXe siècle, les dons, legs et fondations de prix permirent à la plupart des Académies de retrouver une vie normale. Aujourd'hui, il n'y a pas une de ces Compagnies qui ne dispose de quelques prix, et parfois de nombreuses récompenses, en faveur des lettres, des sciences, des arts et de la bienfaisance. L'Académie de Lyon, par exemple, dispose de 27 prix formant 58 000 francs de rentes. Sa bibliothèque, au Palais des Arts, compte plus de 100 000 volumes.

Quelques-uns des prix de cette Académie sont destinés aux familles nombreuses. Le relèvement de la natalité, la repopulation est pour la France d'aujourd'hui une nécessité vitale. Les Académies de nos provinces, comme le leur demande l'Académie

française, ne pourraient faire un meilleur emploi de leur autorité morale et de leur activité que de la mettre au service de cette cause essentielle.

***

Nous ne pouvons songer à établir ici la longue liste des savants éminents dont s'honorent nos provinces. Certains noms sont d'ailleurs dans toutes les mémoires. A Toulouse, ceux de Paul Sabatier (prix Nobel), Cosserat ; à Bordeaux, ceux de Thamin, Brutails, abbé Verschaffel, Sauvageau, Bergonié ; à Dijon, Espérandieu, Bataillon, Hauser ; à Montpellier, Flahaut, de Forcrand ; à Marseille, Stéphan, Paul Masson, Fabry ; à Lille, Barrois, Merlin, Lyon ; Kilian à Grenoble ; Villey-Desmeserets à Caen ; Adam, Blondlot, Güntz, à Nancy ; à Lyon, Depéret, Gouy, Lépine, Ulysse Chevalier, les Lumières, de Chardonnet, Lacassagne, Loubat, Rambaud, Tavernier, Isaac, Coignet, Gillet, Charles Soulier, Mariéjol, etc., etc...

Dans cette dernière ville, où le particularisme est puissant, un bon nombre de savants et de lettrés, et non des moindres, n'appartiennent pas à l'Académie. Une sorte de rivalité semble s'être établie entre celle-ci et l'Université. Ce phénomène n'est d'ailleurs pas spécial à Lyon, soit que les Académies boudent les universitaires, soit que ceux-ci boudent les Académies locales. Il serait tout à fait désirable qu'un accord plus cordial s'établît entre les unes et les autres, qui ont le même but : le progrès des sciences, des lettres et des arts.

Il serait non moins désirable que l'État se départît de la suprême indifférence qu'il professe à l'égard des Académies régionales, et qui est trop souvent imitée par les départements et les villes, plus directement intéressées à la prospérité de leurs Académies. Des subventions allouées aux Académies ne manqueraient pas de donner un élan nouveau au mouvement intellectuel dans nos provinces. Dans le même sens, on verrait avec satisfaction les laboratoires des Facultés, entretenus par l'effort de tous les contribuables, s'ouvrir largement aux savants des Académies, à tous les chercheurs sérieux de la région universitaire. Tous les Français n'en seraient que plus portés à réclamer en faveur de ces Facultés des laboratoires mieux outillés et mieux dotés. L'État, les départements et les villes pourraient encore, non sans profit pour l'équité et la bonne adminis-

tration de certains établissements, rendre aux Académies régionales un droit qu'elles avaient légitimement acquis par la science et souvent par la générosité de leurs membres : celui de présenter des candidats à la direction des Jardins botaniques, des Observatoires, des Bibliothèques, des Stations d'essai et autres établissements d'études régionaux ou locaux, ainsi que le droit d'élire des représentants aux conseils de ces établissements.

Ces droits ont été très justement conservés par les sections de l'Institut de France, avec raison d'ailleurs. Ils seraient exercés avec non moins de sagesse par les Académies régionales qui connaissent mieux que quiconque les usages, les besoins, les possibilités et les talents régionaux ou locaux.

De telles attentions de l'État favoriseraient grandement le groupement autour de chaque Académie des nombreuses sociétés savantes, littéraires, historiques, artistiques qui existent dans la région, et trop souvent y végétent, faute de ressources pour réaliser leurs projets les plus intéressants. Nous avons vu se former ainsi, autour des Académies de Bordeaux et de Marseille, les Fédérations des Sociétés savantes du Sud-Ouest et de Provence, les « Assises de Caumont, » en Normandie. Mais quelques-unes de ces fédérations, comme « l'Association Bretonne, » qui tient un congrès, chaque année, dans l'un des cinq départements bretons, comme le « Congrès des Sociétés savantes du Nord et du Pas-de-Calais, » le « Félibrige Limousin, » « l'Union géographique du Nord de la France, » dont le siège est à Douai, « la Fédération des préhistoriens et archéologues du Bassin du Rhône, » dont le siège est au Perthuis, paraissent s'être formés entièrement en dehors de l'influence académique.

La plus grande partie de la France reste d'ailleurs privée de toute fédération intellectuelle. Il ne s'agit pas, en l'espèce, de priver les Sociétés savantes ou littéraires de leur autonomie, ce qui conduirait rapidement à l'étiolement d'une des plus belles vertus du génie latin : la vertu créatrice. Mais il s'agit, par de souples fédérations, d'organiser le travail intellectuel dans notre pays, afin de le rendre plus facile, de fournir aux chercheurs plus de moyens d'investigation et d'action, de donner à l'intelligence française son maximum de force et de rayonnement.

La fédération des nombreuses Sociétés savantes et littéraires autour des Académies régionales serait heureusement complétée par un rattachement, dont la forme resterait à trouver, à l'Insti-

tut de France. Il ne s'agirait pas seulement de réserver des places individuelles aux savants des provinces, comme il est fait actuellement par trois des sections de l'Institut, mais, par exemple, de faire renaître la vieille « Alliance » des Académies régionales avec les Académies parisiennes.

Nous n'avons pas besoin d'écrire que les premières accueilleraient cette renaissance avec une grande joie. Elles conservent avec piété dans leurs fastes le souvenir de cette alliance. M. Ch. Vincens, l'historien de l'Académie de Marseille, écrit : « Le plus glorieux des privilèges dont jouissait notre Compagnie était sans contredit son affiliation, dès 1726, à l'Académie française qui remettait le jeton de présence à ceux de nos confrères députés aux séances publiques de l'illustre Compagnie. M. Guys fut le dernier membre de l'Académie de Marseille qui reçut cet honneur : à la séance du 13 mai 1771, il prit place à côté de Thomas et devant le prince de Rohan, qui fut le premier à le complimenter... » Et après avoir rappelé comment l'Académie française « a considéré comme caduc un droit qu'elle avait conféré de son plein gré et pour toujours, » l'historien ajoute : « Il serait cependant désirable que l'Académie française voulût bien entretenir quelques relations avec les Académies de province, ne serait-ce que pour les encourager et les appuyer dans leur mission si utile. » C'est l'expression même des vœux de toutes les Académies régionales. Et on sent que ce vœu ne s'adresse pas seulement à l'Académie française, mais à toutes les sections de l'Institut.

Ainsi pourrait s'établir, par le refleurissement et le développement d'une tradition séculaire, une organisation de la vie intellectuelle en France, avec le concours de tous les citoyens les plus éclairés, une sorte d'union de l'esprit, dévouée au meilleur rendement du travail de l'intelligence, et qui, au-dessus des passions politiques, trop habituelles aux démocraties, pourrait, aux heures de trouble ou de péril, faire entendre la haute voix de la conscience nationale.

C. M. Savarit.

LA FILLE DES PACHAS

DERNIÈRE PARTIE (1)

XX

Une nuit douce comme au cœur de l'été. La lune s'était levée derrière les palmiers à chanvre et les bambous. Sous sa lueur mystérieuse, tous les bruits semblaient ouatés, le jardin prenait un aspect désertique. Un orchestre néanmoins venait de se faire entendre. Au pied des orangers, à l'intérieur des berceaux de roses ou de chèvrefeuille, les nattes étaient couvertes d'innombrables burnous blancs. Les yeux mi-clos, la tête penchée sur leur poitrine, au milieu du silence des marabouts, les invités écoutaient un prélude. Il s'élevait du fond du jardin, d'auprès d'une vasque en haut de laquelle dansaient les coquilles d'œufs qui portent bonheur et conjurent le mauvais sort. Un dais de jasmin enguirlandé de lampions verts et roses abritait là le groupe des musiciens. Une lumière diffuse, une lumière de féerie nimbait les visages des mandolinistes, des guitaristes et des joueurs de derbouka. Le chef était un homme de vingt ans à peine, beau comme une tige de musc. L'ardeur des luminaires l'avait obligé à reculer sa chéchia : des boucles folles couraient sur sa gandourah de soie. Contre son genou, au bout des bras splendides, le violon tremblait, frémissait, s'étirait au rythme de la voix du maître, qui exhalait un appel dans la montagne... Des soupirs gonflaient les poitrines, les hommages, de parmi l'ombre, montaient à lui.

(1) Voyez la *Revue* des 15 juillet et 1er août.

— Tu nous ouvres le foie!... Tu nous brûles et tu nous soulages!... Qu'Allah ne refroidisse jamais ta bouche!...

Nu-pieds, sous une *djellaba* éblouissante, Ambarek, suivi de négrillons, le torse nu, les reins protégés par un voile, courait, tel un grand fantôme noir escorté de djinn, à travers le domaine immense. Il offrait, sans mot dire, sur des plateaux, les mokas purs, les narguilehs, les tranches de biscuit d'où s'échappaient d'enivrants parfums...

Là-haut cependant, au premier étage de la maison, dans une vaste salle au plafond en dôme, d'où cascadaient les lustres à mille bougies, des femmes de toutes les contrées, de tous les types, de tous les charmes, parées d'étoffes brillantes, évoluaient en un ensemble de la plus haute somptuosité arabe.

La mère de Lalla Zoulikha, comme un oranger fleuri, était tout habillée de blanc. Une fouta de Tunis drapait son port hautain. Au front, un serre-tête de tulle remplaçait le diadème de famille; et le sourire morose qui plissait sa lèvre faisait deviner de loin la veuve inconsolable. Assise auprès d'elle était la vieille mère pupille, aux traits sévères comme ses pantalons bouffants de finette blanche. Elles recevaient toutes deux, avec grand air, les souhaits de bonheur.

Les femmes du Sud, dans leurs amples gandourahs multicolores, se lançaient aux genoux des maraboutes et baisaient leurs pieds.

— Que votre bonheur soit éternel! Que la chance de Lalla Zoulikha soit plus belle qu'elle-même!

Le groupe brun des femmes marocaines s'avançait à son tour, yeux fauves, poitrines musclées, la djellaba flottante brodée d'arabesques noires ou soutachée de laine couleur de café.

— Qu'Allah écoute nos cœurs! prononçaient-elles vigoureusement et elles élevaient leurs bras nus au-dessus de leurs hautes coiffures entourées de franges.

Elles demeuraient un instant immobiles devant ces lallates, comme de superbes amphores...

Elles se retiraient pour laisser place à la théorie des femmes kabyles, toutes vaporeuses sous les robes à plis et les longs voiles blancs. Deux à deux, ces dernières s'agenouillaient sur le tapis. Elles courbaient le front comme des pécheresses. Elles remerciaient Dieu d'avoir été amenées du haut de leurs pics solitaires pour assister à ces grandioses réjouissances.

— Qu'Allah et Sidna Zaoui fassent la fin de Lalla Zoulikha plus belle encore que son commencement! Que son foie ne soit brûlé par aucune morsure! Que son associé dans la vie ne lui fasse point goûter l'amertume de la préférence d'une autre femme! Qu'elle demeure toujours chère! Qu'elle retrouve chez son époux ce qu'elle aura laissé ici!

— Qu'Allah vous entende! répondaient mère pupille et la mère de Zoulikha.

Puis ce furent les citadines, les Algéroises et les Blidéennes. Ce fut le défilé incomparable des serouals, des fremlas et des foulards de tête vert amande, jujube, pêche, gorge de pigeon, reflets de sardine et fleur des fèves. Ce fut la pompe des satins, des velours, des broderies d'or. Ce furent les colliers de sultanis et les poires de vermeil, les bracelets de nacre et d'or rouge et les khelkhal massifs. Le teint de ces femmes de l'ombre était d'une blancheur liliale, leurs traits d'une délicatesse amenuisée. Elles s'assirent autour des deux maîtresses de la maison.

— Que pouvons-nous ajouter, sœurs, à ce que nos oreilles viennent d'entendre? dirent quelques-unes. Nous demandons à Dieu que tous ces vœux sincères se réalisent et que notre belle noce se termine comme elle a commencé!

Lalla Zoulikha resplendissait au milieu d'un groupe de jeunes filles. Son costume était de soie, vert et rose, lamé d'or, ses grands cheveux déployés, retenus au front par un ruban étoilé de paillettes. Elle baissait les regards; on la savait lointaine et préoccupée. Sa petite cousine l'accompagnait pas à pas le long des moucharabiehs, s'asseyait auprès d'elle lorsqu'elle se disait lasse. Elle était modestement habillée, Mouny la fermière : un costume de satinette rose et de minuscules souliers vernis. Et elle se consolait de sa peine en jouissant de tant de lumière, d'ors, de soieries, de diamants... De temps à autre, elle se penchait à l'oreille de Zoulikha pour lui communiquer ses impressions : telle femme du Sud, grandie sous la tente, était presque aussi élégante qu'une de ces dames de la ville ; telle Blidéenne au pur visage, au regard dormant sous de longs cils noirs, si elle sortait par les rues, fascinerait le monde ; trois rivales de harem, si différentes par l'âge et la beauté, allaient unies comme si chacune possédait son époux... Et au milieu de cette foule étincelante, qui exhalait l'ambre, le musc, le jasmin, circulaient les plateaux d'or soutenus par de

jeunes négresses, hautes comme des statues et mises comme des filles de roi...

Enfin, à cette noce unique, Iem Settout ne manquait point. Comme une bobine, elle roulait de groupe en groupe, furetait, dévisageait les femmes, prêtait une oreille attentive, curieuse, à toutes les conversations... Tantôt, elle s'aidait des pieds et des mains, bousculait les unes et les autres pour se frayer un passage ; tantôt, la voilà qui geignait, suppliait, bénissait, faisait celle qui cherchait un coin pour sa petite personne inoffensive. Elle atteignit enfin la véranda où, sur des matelas roses, entre deux piliers, Lalla Zoulikha et ses jeunes compagnes avaient pris place. Elle parvint à toucher les genoux de mère pupille et sa bru. Elle leur fit un souhait un peu nonchalant :

— Vous êtes des mères heureuses, qu'Allah bénisse ! Vous pouvez montrer aujourd'hui ce que vos mains ont su élever...

Puis, tournant ses petits yeux vers la fille des Pachas :

— Elle vaut, à elle seule, dix mille femmes ! C'est ma fille, ça ! Je suis aussi heureuse que vous. J'ai dans mon cœur autant d'amour pour elle que celle qui la mit au monde !

Elle baissa la voix, feignit l'inquiétude.

— Je n'ai pas pu savoir encore, hélas ! le djinn qui l'a frappée... Elle est toujours plongée dans le rêve. Qu'est-ce qui la creuse ainsi ? Matin et soir, sur cela je pose mes cartes, mais elles restent plus sourdes que mon pilon de cuivre et muettes comme une porte de four...

Les deux maraboutes regardaient mélancoliquement, là-bas, leur splendide jeune fille.

— Qu'Allah la garde du mauvais œil ! poursuivit Khadidja. Je jure sur mon sort que je vais m'approcher... Je vais tranquilliser ma tête dans un petit endroit auprès d'elle...

— Va, va, débrouille ton âme, lui dit la grand mère. Dès maintenant, notre fille ne nous appartient plus, elle est à ceux qui nous l'ont demandée.

Elle s'éloigna, boitant, singeant toutes les infirmités... Elle contourna les groupes, évitant les regards des deux cousines... Elle put se faufiler comme une couleuvre derrière le matelas d'honneur occupé par Lalla Zoulikha. Elle se voila soigneusement, poussa quelques petits soupirs, s'adossa au mur et simula l'endormie. Ainsi cachée, elle ne pouvait perdre aucune parcelle des conversations. Elle espérait bien que, dans cette nuit

de fête, aiguillonnée par les chants brûlants, par toutes ces poésies amoureuses, la fille des Pachas, à l'unisson des autres jeunes filles et des femmes, laisserait couler de ses lèvres une ou deux phrases pour dégonfler son cœur...

Elle attendit longtemps, sans résultat. Elle se rendit compte bientôt que Lalla Zoulikha était absente de ce qui l'entourait, qu'elle n'entendait même pas les remarques soufflées à son oreille par la petite cousine. Le désappointement fut cruel, ses yeux grillaient de rage à mesure qu'elle ne recueillait que des bribes, toujours sans importance.

— Tu m'échappes, tu m'échappes, bougonnait-elle, comme le lièvre à la matraque du chasseur! Mais je ne me lasserai pas, je me planterai là comme un clou dans ton cœur! Il faut que je découvre ce que tu tiens enfermé au fond de tes entrailles, de même que l'amant sait ouvrir la chambre de la favorite que le sidi emprisonne dans son harem! Quoi? Je n'aurais pas, moi, les louis d'or promis et les bénédictions des Pachas et les prières dans les mosquées illuminées?

D'en bas, les chants d'amour montaient plus amples et plus frémissants. Les femmes s'immobilisaient aux colonnes, aux matelas, aux fenêtres où elles étaient venues s'appuyer. Elles pleuraient un époux adoré parti pour d'autres bras, la séparation d'un amant inoubliable, quelque fils de grande tente, fin et pâle, qu'elles convoitaient du regard, pour qui elles se consumaient de désir...

Soudain, la voix de Baba Ambarek éclata dans l'air qui fraîchissait. Le nègre conviait une société de choix à venir s'asseoir sous un caroubier, autour d'une table où fumait une djefna de couscous et devant laquelle s'alignaient déjà les trois Pachas. Chaque homme interpellé par Baba Ambarek se levait, rejetait ses burnous sur l'épaule et, noblement, se laissait conduire par le serviteur. Hubert fut désigné. Sa place était marquée par un grand verre à pied, le seul de toute la table, et posé en regard de Sid Ali Pacha.

— Celui que tu aimes, fais-lui face, murmurèrent quelques convives.

Hubert reconnut autour de la djefna quelques caïds de tribus opulentes, des chefs de marque. Chacun le salua en portant une main à sa poitrine et en lui adressant un sourire d'intime affection.

Hubert était pâle, très ému de la mission d'honneur dont il avait la charge, très inquiet par ailleurs sur cette rencontre que Lalla Zoulikha lui avait demandée pour ce soir. Il était d'autant plus bouleversé qu'il avait été reçu par toute cette famille, depuis l'esclave jusqu'aux maîtres, avec une joie visible. Il eût tant désiré pouvoir quitter cette demeure où un accueil si large lui était fait sans avoir à rougir de lui-même, à se reprocher quoi que ce fût! Toute la soirée, il allait être hanté par le petit signal que Lalla Zoulikha avait dit qu'elle lancerait. Depuis l'instant qu'il était sorti de la chambre d'hospitalité, il avait tenu, avec une grande appréhension, ses regards attachés au mur de la maison faisant face à l'Orient. Heureusement, il n'avait encore rien aperçu. « Sans doute, se disait-il, Lalla Zoulikha, entourée et fêtée comme elle doit l'être, ne pourra-t-elle pas mettre son projet à exécution... » Il le souhaitait sincèrement. Une fois hors de ce domaine, il irait sangloter à corps perdu sur ce grand, ce véritable amour qu'une destinée atroce lui défendait d'accueillir.

Il toucha du bout des lèvres à quelques cuillerées de couscous saupoudré de cannelle, mâchonna une lame du quartier de rôti déposé devant lui avec empressement par Baba Ambarek. Il ne souleva même point son grand verre qui débordait de lait aigre sur la table.

Et il ne pouvait éloigner ses regards une seule minute de la maison de fête. Au moindre froissement de soie, à la moindre ombre sur le mur, il imaginait le foulard rose de Lalla Zoulikha glissant de quelque moucharabieh. Il redoutait qu'on l'aperçût en même temps que lui. Cette clarté de lune, ces étoiles, ces lampions fixés aux arbres, ces fanaux par endroits qui brillaient comme des soleils permettaient de voir dans les allées ainsi qu'en plein jour... Des bouffées rouges lui montaient au visage. Il détournait ses yeux chargés d'angoisse des yeux francs et purs de ces trois Pachas...

Mais il devait s'arracher à sa hantise et se disposer à lire, comme il l'avait confié aux Pachas, les félicitations officielles et la nouvelle de la décoration. Après quelques gorgées de moka pur, on avança les narguilehs. Le jeune officier fit effort pour ramener à lui tout son esprit. Tandis qu'il déposait le large pli sur la table, les pachas soufflaient un ordre à Baba Ambarek. L'orchestre se tut. Un silence religieux s'établit parmi l'assis-

tance curieuse. Les cœurs se gonflaient d'émotion et d'orgueil à mesure que Baba Ambarek, sollicité par les groupes, se penchait, mystérieux, disait le motif de l'interruption de toute chose pour quelques instants...

Hubert, alors, se leva. Il découvrit sa tête comme devant une tombe. Une main sur la poitrine, selon le rite arabe, très simplement, très respectueusement, il lut, au nom de l'Armée française, les louanges du défunt Sid Mustapha Pacha, les condoléances pour sa famille, pour les trois vieillards surtout, pour les chefs de guerre à qui la France voulait exprimer sa profonde gratitude...

Là-haut, les femmes s'étaient pressées aux moucharabiehs, se hissaient par-dessus les épaules les unes des autres pour écouter le Roumi. Elles eussent ouvert toutes grandes les fenêtres, n'étaient les cris perçants de quelques vieilles qui les rappelaient à l'ordre.

— Êtes-vous devenues folles? Oubliez-vous que vous avez un maître à faire respecter?...

Lalla Zoulikha et sa cousine étaient allées s'accouder à la fenêtre la plus écartée de la véranda. La petite paysanne, dans son ignorance, demandait des éclaircissements à Zoulikha qui, le regard humide et fébrile, traduisait, expliquait à mesure que les louanges se déroulaient dans la bouche d'Hubert. Mère pupille et la veuve n'avaient point bougé de leur place. Elles portèrent simplement leurs index aux oreilles, afin de ne pas entendre prononcer le nom de celui qui n'était plus!

Lorsqu'Hubert eut achevé sa lecture, lorsque, évoquant le capitaine mort à ses côtés, il remit la croix de la Légion d'honneur au grand Sid Ali Pacha, de toutes parts les you-you éclatèrent. L'orchestre attaqua un air de triomphe. Les méchouis piqués de fleurs du soir et d'œillets rouges furent descendus des branches et présentés aux multiples brasiers qui avaient été allumés dans les coins du domaine. Le beurre grésillait. Des tables basses furent poussées sous les tonnelles et au pied des arbres, devant les mille et mille rêveurs qui attendaient patiemment leur tour. Et Baba Ambarek leur lançait de grands rouleaux mauves, verts, jaunes, bleus! Une fois déployée, chaque bande, autour de la *meïda*, comme une chaîne, unissait un groupe. Les rires alors, les plaisanteries spirituelles com-

mencèrent. On s'interpellait par la couleur de la serviette que le hasard avait placée sur les genoux.

— Hé ! le rose après le vert, que feras-tu de ton pantalon blanc quand il sera usé ?

— Hé ! le violet après le jaune, te marieras-tu à la fin ?

— Hé ! l'enfant du sable ! Toi, l'âne, le connais-tu ? Comprends-tu la chaleur qui se dégage de nos cœurs quand ils battent par une nuit comme celle-ci ?

— Hé ! le citronnier, là-bas... Où trouveras-tu cette pose ?

Les négrillons versaient le lait aigre du col effilé des outres en des bocaux de Stamboul. Ambarek enlevait les djefnates de couscous pour les remplacer par de larges quartiers de méchoui. Et les you-you crépitaient, fusaient là-haut, de toutes les jolies bouches ornées d'un grain de beauté bleu...

Lalla Zoulikha retenait son souffle. Elle promena un regard rapide autour d'elle. Avec précaution, elle poussa la fenêtre, détacha de sa ceinture, en tremblant, le petit foulard rose... et le laissa glisser tout à coup ! Il s'étala d'abord comme une aile, plana quelques secondes à la lueur d'un fanal, puis doucement, se ramassant sur lui-même, il vint se poser au bord d'une plate-bande. Le cou tendu, la sueur au front, le cœur palpitant de crainte, elle avait suivi dans ses courbes le précieux signal. Elle se retira vivement. Elle était épuisée par l'effort. Elle s'appuya sur l'épaule de sa petite cousine, qui était demeurée atterrée de son audace.

— Enfin, murmura-t-elle, Allah m'a protégée ! Nul ne s'est aperçu...

Et comme la petite fermière questionnait :

— Quoi ?... Comment as-tu osé ?...

Elle balbutia, en regardant vers l'endroit où Hubert était assis :

— Oh ! ce brun, ce brun a usé mes cordes !

Mais la settout, — que Dieu brûle ses os le jour de sa mort ! — se précipitait déjà vers les couloirs encombrés. Elle poussait les femmes, élargissait les coudes, donnait de la tête et du talon... On l'eût dite frappée d'un djinn qui la soulevait de terre. Elle volait bientôt par les salles immenses, par les cours où elle se heurtait à des grands et des petits nègres.

— Que le choléra vous emporte ! leur criait-elle. Plus j'en écarte, plus il en sort, comme les sauterelles !

Congestionnée, haletante, elle atteignit la chambre d'hospitalité, qu'elle scruta d'un coup d'œil. Elle la trouva vide. Elle bondit vers la fenêtre. Là, tassée comme une araignée, elle chercha, ne respirant plus, de ses petits yeux fureteurs, le signal rose... Elle l'aperçut enfin, gisant à terre, contre la bordure de balsamines. Personne ne l'avait encore recueilli. Elle était à bout de souffle. Pourtant, elle tenait ses côtes qui éclataient de joie.

— Grâce à Allah, grâce à Allah, murmurait-elle, que je le vois de mes yeux, que je pourrais le toucher du doigt !... Ah ! fille des Pachas, tu as éclaté enfin ! Cette fois, je te tiens, et tu ne m'échapperas pas ! Je vais le connaître, celui qui te brûle le cœur, celui à qui, moi vivante, tu oses signaler un rendez-vous !

La soirée se prolongeait. Iem Settout prenait patience. Déjà quelques convives se levaient pour partir. Ils ramassaient leurs burnous, prenaient leurs souliers dans les mains et, silencieusement, glissaient le long des allées tranquilles.

L'orchestre, affaibli, soupirait l'Hymne au Matin... Iem Settout attendait. Elle se lassait un peu... Son étonnement grandissait de voir que personne ne s'était encore approché du petit foulard rose... Elle écarquillait les yeux de toutes ses forces pour les maintenir ouverts. Car le sommeil la gagnait... Elle tentait de lire, sur certains visages d'adolescents beaux, alanguis, un indice... Rien. Elle se décourageait.

Soudain, elle vit une ombre rôder autour de la plate-bande. Une ombre toutefois ne ressemblant en rien à ce qu'elle pouvait attendre : ni à la chéchia rouge sur des cheveux bouclés, ni à la gandourah de soie où pointaient les boutons d'or d'un gilet vert amande... Non. C'était la silhouette d'un Roumi, — qu'Allah éteignît la religion de sa mère ! — d'un Roumi souple, vêtu d'un costume bleu à galons d'or... Iem Settout donnait le démenti à ses yeux. Elle le reconnaissait cependant... C'était celui-là même qui lisait, tantôt, à la table des Pachas !

— Allah vous maudisse ! Vous venez manger notre sel, boire notre lait. Que le chitane souffle sur vous ! Chiens, fils de chiens !

Elle bougonnait, sans être sûre... Néanmoins, l'officier roumi avançait à petits pas, examinait les alentours avec inquiétude. Deux ou trois fois, il contourna le foulard rose, et n'y

toucha point. Il paraissait bien guetter le moment où quelques retardataires, là-bas, se dirigeraient vers la sortie... Enfin, elle le vit blêmir, risquer un pas, puis deux... Lorsqu'il parvint à une distance suffisante du foulard, il le ramassa prestement, le porta à ses yeux, le huma, le glissa sous sa veste. Et il s'éloigna, avec un air détaché.

— *Hi-hi-ik!* marmonna la settout, ceci est une autre affaire! Le crime est plus grave que je ne le pensais. Bou! Bou!... La fille des Pachas nous découvrirait la tête avec un Roumi? Qu'Allah l'étouffe auparavant!

Elle ne perdait point de vue l'officier français qui marchait lentement. Parfois, il se retournait vers la demeure autour de laquelle trois ou quatre lampions vacillaient encore... Les feux de joie étaient presque éteints; quelques petites flammes s'élevaient de ci de là pour lécher des restes de viande : la part d'*Hadouk Ennass* (1). Un grand calme s'était fait, le jardin semblait désert...

Hubert alla du même pas, sans se hâter, jusqu'au moment où, croyant n'être vu de personne, il doubla le coin de la maison et se confondit avec l'ombre des hauts arbres. Il dépassa l'allée principale, se trouva sur le chemin escarpé qui conduisait à la gigantesque tonnelle Nord.

— Il se dirige vers l'endroit du rendez-vous! pensa la vieille.

Et elle s'élança à sa poursuite.

La tonnelle Nord était un lieu délaissé par les maîtres de la maison. Jamais ils n'avaient fait une prière sous elle ni bu un café, pour bénir son toit. Personne n'en franchissait le seuil. Monumentale, obscure dans l'enchevêtrement des lianes et l'exagération des bambous, elle tournait sa face humide vers la mer.

Quand il y eut pénétré, Hubert éprouva un soulagement infini. Il se vit isolé, parfaitement à l'abri, comme en une grotte aérienne. Il s'assit sur une pierre et attendit. Il savait que le temps serait long avant que Lalla Zoulikha s'échappât de toutes les mains. En obéissant à ce dernier caprice, il tremblait pour elle. Comment allait-elle pouvoir s'éclipser aux regards des suivantes et arriver jusqu'ici sans éveiller les soupçons de quiconque, ni du terrible Ambarek qui avait l'œil à tout et ne

(1) Ces gens... les esprits malfaisants.

laissait rien passer au harem ? Il venait de l'apercevoir tantôt encore qui rejoignait rapidement la maison...

En effet, Baba Ambarek avait parcouru le jardin dans tous les sens après avoir raccompagné les derniers convives et fermé le petit portail. Mais il devait retourner au plus tôt parmi les nouveaux domestiques dont il ne connaissait point le zèle, dont la probité en tout cas n'était pas certaine. Il avait à serrer les richesses du service. Il rentra donc et, sur la pointe des pieds, s'engagea sous la voûte où, le long d'interminables bancs de mosaïques, courait la vaisselle d'or, d'argent, de cuivre, brillant comme une horde d'animaux fantastiques à la lueur des chandelles. Tout à coup, sa voix sonore fit sursauter la multitude des nègres et des négrillons qui empoignaient, secouaient, frottaient à tour de bras.

— Hé! les *afrites* (1), où en êtes-vous de la besogne? Je voudrais commencer à serrer. Voyons, montrez-moi ce qui a été astiqué...

... Maintenant, à mesure qu'il montait et descendait le long d'une échelle pour ranger tous les bibelots précieux au fond d'une armoire, Baba Ambarek était occupé par de nouvelles réflexions. L'esclave songeait aux bons maîtres, à ces vieillards que, sur la fin de leur vie, Allah tourmentait si cruellement, qui, dans la joie de marier leur petite-fille, ne pouvaient oublier Sid Mustapha Pacha. Il les avait surpris maintes fois rêveurs au cours de ce dîner, et pendant que le Juif faisait l'éloge du grand mort, dans leurs prunelles se rallumaient le chagrin et l'obsession de naguère. Baba Ambarek interrompit sa besogne pour essuyer une larme du revers de la main. Bientôt, posant un poing sous le menton, il se disait :

— Si je faisais une dernière tentative!... Ah! si je pouvais leur rapporter la sainte nouvelle, pour que la noce se termine dans la joie complète!

Et Baba Ambarek se promit de laisser là la fête, de pousser ses recherches jusqu'aux montagnes de l'Atlas, d'interroger leurs flancs farouches, d'essayer de leur arracher enfin le secret qu'il eût payé de sa vie, car au milieu de toutes ces réjouissances, les « trois jours » de Sid Mustapha Pacha mettaient l'unique point noir.

(1) Gaillards.

— Je vais me hâter, murmura-t-il en se frottant les mains et en regardant le haut de l'échelle. Ah ! si la mère de Mouny était là, elle m'aurait remplacé à tout ! Mais elle a préféré aller chez les autres... La mer soit sur elle ! Je m'équiperai pour me mettre en route aussitôt que mon travail sera fini, et demain, avant le coucher du soleil, je serai de retour, si Allah le permet, pour conduire Lalla Zoulikha chez son époux !

Sous la tonnelle Nord, la nuit était épaisse, la fraîcheur humide. Hubert se leva. Il se prit à aller et venir, les mains derrière le dos, heurtant un amas de roseaux, des cailloux, un rebondissement du sol... D'inquiètes, ses pensées devenaient angoissantes, affreuses. Le cœur lui bondissait au moindre souffle courant sur l'allée, au plus léger bruissement dans les feuilles. Une première fois, il crut entendre des pieds nus se traîner vers le monticule. Il avait dressé l'oreille. Ce n'était rien : le frôlement cessa d'un instant à l'autre... Il fut loin d'imaginer qu'à un mètre de lui, une vieille sorcière se couchait dans les herbes, toute recouverte de feuillage, pareille à un de ces tas de mousse que les pâtres de Sid Fradji vendent comme talismans de bonheur aux portes du désert...

Alors, il vint appuyer son front contre les bambous et attendit.

Oh ! combien l'approche de ce dernier adieu lui serrait le cœur ! Il allait souffrir plus vivement, plus profondément que jamais de la séparation ! Cette fois, l'oubli serait impossible. Il le savait, malgré tout le courage qu'il s'efforçait de recueillir, malgré cette résignation à la vie dont il s'était fait une règle et dont il avait autour de lui tant d'exemples magnifiques... Pourvu que ce soir il n'arrivât rien de funeste à la chère imprudente !

— Qu'a-t-elle de si précieux à me dire, se demandait Hubert, pour risquer son honneur et sa vie? Car si les Pachas avaient vent de cette rencontre...

La honte l'étourdit. Il baissa les yeux, tortilla sa moustache brune... Quel humiliant châtiment leur réserveraient-ils?...

Mais des brindilles craquèrent, et l'apparition fut merveilleuse. Lalla Zoulikha, sous le costume de noce, le front et les bras chargés de pierreries, voilée seulement de la grande écharpe bleue aux paillettes d'or, était là, sur le seuil de la tonnelle, inclinée vers l'ombre, hésitante, cherchant de ses yeux

agrandis par la crainte... Suffoqué d'émotion et de surprise, Hubert la contempla d'abord... Puis il murmura :

— Je suis ici, Zoulikha. Viens...

Elle étouffa un cri de bonheur.

— Tu es ici ? O ma chance !

Et elle se jeta dans ses bras.

Longtemps, ils demeurèrent enlacés. Ce fut Hubert qui, le premier, dénoua son étreinte. Il avait au regard la vision des trois Pachas assis en face de lui, ce soir, à la table de fête, si augustes, si calmes, si confiants en lui.

— Non, dit-il en s'éloignant doucement, c'est mal, mal, ce que nous faisons !...

Ensuite, il comprit la douleur qu'il venait de causer à Lalla Zoulikha. Il essaya d'atténuer sa franchise.

— Lalla, souffla-t-il, si on te surprenait? Qu'adviendrait-il? Et ton mariage de demain?

Elle recula de quelques pas.

— Quoi ? Tu oses me parler, toi, de mon mariage avec un autre? Mais tu ne m'aimes pas, non, tu ne m'aimes pas! dit-elle en battant le sol de ses talons.

Hubert avança, suppliant.

— Oh! bien-aimée, si tu pouvais soupçonner ma torture, tu me plaindrais, tu ne m'accuserais pas... Comment pourrais-je et qui pourrait résister à ton amour? Mais je me contiens, je me raisonne... J'étrangle mon foie !

— Celui qui aime, dit la fille des Pachas tremblante de courroux, celui qui aime ne raisonne pas!

— Oh ! Lalla, tu me désoles ! Comment veux-tu que je te prouve cet amour ? Dis-le, parle. Je suis ton nègre. Profère un ordre, et tu verras si, sur l'heure, je ne l'exécuterai pas !

Lente et superbe, elle revint à lui.

— Tu feras tout ce que je te demanderai, balbutia-t-elle en le fixant de ses yeux devenus tendres, doux comme un rayon de miel, — des yeux de jeune fille qui regarde l'amour pour la première fois.

Étreint par le désir, le jeune homme perdit toute volonté.

— Oui, oui, répondit-il, et il lui prit une main qu'il serra contre son front, oui, bien-aimée, ordonne ! Ma vie t'appartient !

Zoulikha posa un bras sur son épaule. Doucement, contre la joue qu'effleurèrent ses lèvres, elle prononça :

— Mon bey, je veux te suivre...

Hubert goûta la volupté de ces quelques mots jusqu'au frisson. Et de nouveau, impitoyable, la réalité lui apparut.

— Me suivre? répéta-t-il à Zoulikha qui attendait anxieuse. Pauvre enfant!... — Il lui caressa le front avec un air découragé. — Non, tu ne le pourras jamais!

— Alors, je mourrai!

Cette dernière phrase, Zoulikha l'avait soulignée de tant de fermeté, d'un accent de décision tel qu'Hubert s'effraya. Il attira contre lui cette vierge si merveilleusement belle et si follement passionnée.

— Mourir, Zoulikha, lui dit-il, non, je ne le veux pas. Tu es ma vie, et tu seras bientôt ma femme!

Il chercha sa bouche. Au milieu de l'ombre, du grand calme, les deux amants s'unirent en un divin baiser...

Ambarek, lui, eut tôt fait d'être prêt pour son voyage. Il repoussa sa chéchia, prit sa matraque, releva ses burnous sur l'épaule et s'écria :

— Allah! Conduis mes pas vers le but!

Avec les enjambées dont il était coutumier, ses regards de feu baissés vers la terre, il gagna le chemin de sortie, allait passer en contre-bas de la tonnelle Nord sous laquelle les jeunes maudits prolongeaient leur étreinte...

De loin, Lalla Zoulikha reconnut les pas du nègre. Elle se blottit plus fort contre la poitrine d'Hubert.

— Quoi? murmura ce dernier en entendant à son tour le bruit de la matraque à clous contre le sol et en protégeant sa femme, c'est Baba Ambarek qui est à notre recherche...

— Chut! retiens ton souffle. Il ne soupçonnera jamais que nous sommes ici...

Immobiles, dans les bras l'un de l'autre, contenant leur respiration, ils virent bientôt, entre les lianes, Baba Ambarek passer comme un oiseau noir, les pans des burnous étalés par le vent comme des ailes. Il avait l'air mécontent et préoccupé...

Cependant, la vieille Khadidja, après avoir écouté tout son soûl et assisté au crime avec une joie sadique, ricanait de sa cachette :

— Eh! tu n'as pas su choisir! La fille des Pachas! Tu est passée par le jardin des menthes et tu as pris le coup de froid...

Elle n'avait plus rien à faire ici. Par mesure de précaution, elle se décida à quitter son trou avant que Zoulikha et son amant pussent se réveiller de leur ivresse. Elle se laissa glisser le long de la plate-bande, se redressa... et donna de l'air à ses genoux! Elle courut vers une trouée mystérieuse, percée sous les lierres.

Baba Ambarek s'était arrêté dans sa marche. Il perçut le bruit, vit la sorcière qui fuyait. Il rugit :

— Que faisait-elle là, cette settout? Qu'Allah brûle ses os le jour de sa mort!

Il lui lança sa matraque et ne l'atteignit pas. Elle fuyait à toute allure. Il avait hâte de prendre sa route, il ne se soucia pas de la rejoindre.

— Je sais où te trouver quand je le voudrai, lui cria-t-il en secouant la matraque qu'il avait ramassée, et je te ferai payer alors tout à la fois!

XXI

Le sort en était jeté. Ce fatal amour avait repris Hubert. Il devenait l'amant aveugle, sourd à tous les cris de sa conscience. Il renia tout ce qu'il s'était juré à lui-même. Son cœur débordait. Il avait fait le serment à sa maîtresse d'être ce soir, avant minuit, à la porte de son jardin, pour la voler à tous et l'emporter en quelque petit village arabe, plein d'ombre et de mystère. Et il ferait cela, au péril de sa vie.

Il rentra, ce matin, dans la maisonnette qui fleurait plus exquisement que d'habitude. La cour, reblanchie dès l'aube, avait un air de fête. Le calme était reposant, d'autant plus sonore que l'active grand mère se trouvait à la synagogue, pour le « sepher » de six heures. Le jeune homme ne put maîtriser un brusque chagrin, un pressentiment noir... Malgré tous ses efforts, il ne parvint point à se composer une attitude ferme et dégagée. Il fit quelques tours, énervé, dans la maisonnette. Le projet pour ce soir, il fut pris tout à coup d'une impatience insurmontable de le mettre à exécution... Il ressortit bientôt. La marche, le grand air écourteraient les heures. Il alla très loin, par des rues populeuses, par des bois de pin et des champs d'oliviers, pour briser ses jambes et calmer son sang de vingt ans qui bouillonnait de fièvre.

Il revint tard dans l'après-midi. La tête en éclats, les sens bouleversés, il traversa la cour, où il crut percevoir un murmure, des sons de voix qu'il ne connaissait point... Il n'y attacha aucune importance, rentra dans sa chambre, jeta sa veste bleue à une chaise et s'étendit sur son lit, harassé. Il s'efforça de lutter encore, de repousser cet abominable projet d'enlever à sa famille une fille des Pachas, grandie dans l'austérité du harem... Puis l'adorable vision de Zoulikha, de son corps de reine, de sa bouche au baiser âpre et doux, l'envahit...

— Non, dit-il, non, je ne peux pas...

Un léger heurt à la porte de sa chambre interrompit ses réflexions. Il se releva sur un coude. La petite porte s'entrebâillait déjà : la bonne et honnête figure de sa grand mère parut. Elle était rayonnante.

— Mon fils, dit la vieille à voix basse, tu es ici? Viens voir la belle surprise que je t'ai préparée! Viens...

Le jeune homme, étourdi, ne soupçonnant rien, oubliant à ce moment sa promesse renouvelée la veille même et tous les refrains de mariage chantonnés par mamma Louna, demanda :

— Qu'est-ce, grand mère? Quelle surprise?

— Mais viens, suis-moi, et tu verras toi-même...

— Non, non, insista Hubert, visiblement contrarié maintenant, car l'affreux soupçon venait de s'éveiller en lui. Non, je ne veux faire un pas qu'en sachant de quoi il s'agit!

La grand mère, devant cette décision bien arrêtée, se résigna. Elle s'assit sur le bord du lit, et se penchant sur Hubert, d'une voix étouffée, lui fit sa confidence :

— Ce matin, après avoir longtemps prié devant les sepharim de la Grande Synagogue, je me suis rendue à la demeure de la femme du Consistoire (1). Je lui ai demandé pour toi la main de sa fille Félicie.

— Et pour quand le mariage? m'a-t-elle dit. Tu sais que les conditions du senior sont formelles. Son père veut une semaine de pourparlers, une semaine de fiançailles, et, la troisième, le mariage accompli.

— Il sera fait selon votre désir. Seulement, le jeune homme est comme un Français : il veut d'abord voir la jeune fille, qui, j'en suis sûre, le troublera par son beau visage comme elle m'a

(1) Président du Consistoire.

séduite moi-même. Si tu veux, cet après-midi, sans éveiller les soupçons de personne, viens avec elle prendre le café, et tout sera dit. Si tu voyais, mon fils, comme...

Mais Hubert n'écoutait plus. Il se leva, écarta sa grand mère qui venait à lui, se coiffa de son képi, et sans prendre la peine de revêtir sa veste, il courut à la salle à manger où, sur le vieux canapé de feuilles de maïs, les deux femmes étaient assises. Mamma Louna l'avait suivi. Elle s'arrêta muette, devant le seuil. Elle comprit, à l'élan d'Hubert qu'elle n'avait pu retenir, qu'il allait commettre quelque chose de regrettable, peut-être d'irréparable... En effet, le jeune officier, en bras de chemise, s'avança vers les inconnues, et retirant son couvre-chef, de l'accent le plus clair du monde :

— Mesdames, votre dérangement était inutile...

A ces mots, la grand mère s'enfuit, se pinça les joues jusqu'au sang.

— Oh! quelle honte! quelle honte! s'écria-t-elle. Quel affront! Quel affront!

La femme du « Consistoire » et sa jeune fille, surprises par cette entrée brusque et cette déclaration peu courtoise, demeurèrent consternées. La jeune fille se leva la première; ses grands yeux noirs s'étaient brouillés de larmes. Puis la mère marcha dans sa longue robe de velours en bredouillant :

— Il n'y a pas de mal, monsieur... Il n'y a pas de mal...

Hubert les raccompagna. A peine avait-il refermé la porte avec colère que sa grand mère éclata en sanglots.

— Quoi! Hubert, dit-elle en le regardant à travers ses larmes, tu as eu le courage de mettre des personnes de ce rang à la porte, et de façon aussi grossière?... Je ne te comprends plus : tu es fou ou tu es malade.

Hubert se laissa choir sur une escabelle, contre le figuier, ses dix doigts dans les cheveux. Il écoutait sans rien dire se lamenter sa grand mère qui s'était affalée à même la terre, les mains serrées entre ses genoux.

— Une fille élevée comme l'a dit Moïse, ajoutait-elle en hochant le front, belle comme une lune dans son premier soir, douce et charitable! Son père ne travaille que sur sa tête, car elle est unique. Elle a trente mille francs de dot et tout ce qui restera dans la balance... La maison seule où elle est née et où elle habite vaut un palais arabe! Pourquoi, pourquoi, mon fils,

gémit-elle en recommençant à pleurer, pourquoi t'es-tu privé de ce bonheur que tu avais entre les mains? Pourquoi?... Oh! mon fils, tu viens d'effacer ta chance! Tu as fait à toi-même ce qu'un ennemi n'eût pas fait à un autre!...

Hubert commençait à prendre conscience de son acte. Il réfléchissait à ce qu'eût pu être sa vie, si cette fatale rencontre d'une Mauresque n'avait pas eu lieu. Cette jeune Juive était superbe aussi; il la devinait surtout près de son âme. Elle l'aurait compris beaucoup mieux que ne le comprenait la fille des Pachas. Autant l'une l'attirait, le brûlait et l'effrayait, autant l'autre l'appelait avec douceur et tranquillité; aux mauvais jours de l'existence, elle aurait eu les paroles humbles et affectueuses qui bercent le cœur et qui consolent. Oui, mamma Louna avait raison : s'être privé d'une famille affectueuse, d'une femme accomplie, c'était bien avoir fait à soi-même ce qu'un ennemi n'eût pas fait à un autre! Hubert vit son avenir sombrer, toute sa vie gâchée, fourvoyée en quelque labyrinthe redoutable...

— Oh! s'écria-t-il en soupirant et se tournant vers mamma Louna qui balançait sa peine, grand mère, tu as raison : je n'ai pas de chance!...

Comme elle le fixait de ses yeux rougis :

— Oui, je n'ai pas de chance! Tout ce bonheur, toute cette vie de sainteté et de paix n'est pas faite pour moi... Car moi, je suis un maudit, moi j'aime une goÿ!

— Quoi?... Une goÿ?... Que Dieu préserve et éloigne de toi le malheur! Ai-je bien entendu, mon Dieu?

— Oui, grand mère, c'est une goÿ, une vraie goÿ : c'est Zoulikha, la fille des Pachas.

La grand mère poussa un cri déchirant. Elle se dressa d'un bond, arracha son foulard, découvrit sa tête sous le ciel.

— Oh! ma fille, s'écria-t-elle, sois maudite!

Et elle s'affaissa, toute convulsée.

Hubert, stupéfait, demanda :

— Pourquoi, pourquoi maudis-tu ma pauvre mère?

— Oh! mon fils, dit mamma Louna en portant une main tremblante à son cœur, si tu savais combien ma poitrine brûle par l'aventure de ce Pacha!... — Elle psalmodiait, elle chantait cela en s'égratignant les joues. — Pour ce Pacha, ta mère nous oublia! Pour lui, elle fut exempte de toute joie d'Israël! Pour lui, elle fut enterrée comme une chienne au sommet des mon-

tagnes!... Bou! Quand j'y pense, le feu prend à mes entrailles, et toi, tu viens de m'achever! Je deviens folle. Tu aimes la fille de ce maudit, de celui-là même qui fit tout notre malheur? Toujours je le retrouve sur mon chemin? Même mort, il renaît de la tombe? Où t'a-t-il trouvé? Où est-il venu te chercher? Comment?

Hubert demeurait muet, abêti... Elle s'exclama :

— O Rebanim, venez à mon secours, gardez-moi la raison!

Hubert venait brutalement de tout apprendre. Il rougissait, s'expliquait alors pourquoi le défunt capitaine lui montrait tant de sollicitude, pourquoi il aimait à l'entendre chanter, devant la tente, par les beaux soirs de Margueritte, et pourquoi enfin cette tombe avait été creusée là-bas, au haut de la montagne, à l'écart de toutes les autres, comme celle d'une pestiférée... La gorge étreinte, le cœur pantelant, il se jeta dans les bras de la pauvre vieille, qui maintenant radotait sa douleur.

— Oh! grand mère, sanglota-t-il, que de malheurs irréparables, que de malheurs!...

XXII

Descendu de la diligence, Baba Ambarek avait pris la route des gorges de La Chiffa. Dans sa hâte, il n'avait emporté comme provisions de voyage que deux pains blancs piqués d'anis et une poignée de figues sèches. Longtemps, dans les premières lueurs du jour, il marcha au milieu de vignobles, de riches pépinières entourées de cyprès, d'orangeries, de moulins à eau, d'immenses étendues de verdure où brillait çà et là le dôme candide d'une maisonnette arabe. Et brusquement, il pénétra dans le couloir, entre les rochers escarpés, sombres comme du granit, d'où tombaient les cascades. Une humidité glaciale le saisit. Très loin, au fond des gorges, il entendait le ruissellement de l'eau, écumeuse et rapide... Il s'arrêta pour boire dans le creux de la main. Il s'essuya la barbe avec un pan du burnous.

— *Hemdou Allah!* dit-il, et il continua à pas de géant sa course aventureuse.

A mi-chemin, il rencontra un jeune aveugle, assis sur une borne, une bougie éteinte entre les doigts.

— Sur toi le salut, frère! Que fais-tu là?

— Je garde les grottes de Si Medjir. Viens les visiter, cela te portera bonheur. L'eau y coule aujourd'hui comme un torrent du ciel, — que Dieu bénisse !

Déjà l'aveugle tâtait de sa canne à pic la première marche d'un long escalier qui dégringolait dans la broussaille.

— Non, merci, lui dit Ambarek en le retenant par sa djellaba en loques, je suis pressé et très ennuyé au sujet d'une aventure qui me brouille l'esprit. Je cherche depuis des mois, et les « voilées » ne veulent pas se découvrir !

— Qu'Allah conduise tes pas, frère ! Qu'Allah te tienne par la main jusqu'au but !

— Qu'il se souvienne de toi et te redonne la vue !

L'aveugle poussa un soupir résigné. Ambarek demanda :

— Jamais tes oreilles n'ont entendu, dans cette paix d'Allah, les pas ou le nom de Sid Mustapha Pacha? Qu'Allah lui accorde le pardon !

— Oui, oui.

— Celui à qui Allah doit accorder le pardon?... Lui-même? répéta Ambarek, ayant un brin d'espoir.

— C'est arrivé quelquefois, dit tranquillement l'aveugle, c'est arrivé...

— A quelle époque de l'année, te le rappelles-tu?

— Je mentirais si je te précisais, frère... Mais très souvent, en voiture fermée, avec des femmes, des raïtas, des guitares, il venait ici même se reposer des ennuis de la vie. Je leur étalais la vieille natte aux portes de mes grottes, et des journées entières, jusqu'à la nuit, ils confiaient leurs âmes au marabout des chants et de la musique. Ils me donnaient une pièce d'or (que Dieu ne me fasse pas mentir !) et leur départ me laissait un vide. J'écoutais les grelots de la calèche qui sonnaient sur la route, et bientôt les larmes de mes grottes pleuvaient plus fort...

— Et tu ne te souviens ni du nom du cocher ni de ceux des femmes?

— Attends, attends, mon frère... — L'aveugle se rassit sur la borne pour mieux réfléchir. — Le nom du cocher est facile... C'est Oungah. Et quant aux noms des femmes, je ne pourrai te dire que celui de l'une d'elles, qui m'est resté cuisant dans le cœur ! C'est celui de la grande artiste, la Juive, Sultana-Guitare, le seul que Sid Mustapha prononçait, pour remercier la *Maâllma* de ses chants qui lui soulageaient l'âme... Elle aussi,

dit-on, est à la maison des justes. On dirait que l'un n'a pu vivre longtemps privé de l'autre...

Baba Ambarek se contenait à grand peine. Enfin, il s'écria:

— Sid Mustapha Pacha se plaisait en compagnie de cette Juive?... Allah ne t'a aveuglé que pour cause!

Et vivement, il tourna le dos au jeune maudit pour ne point lui cracher à la face. Il le laissa tout ahuri de l'injure et s'en alla lui-même, soucieux et courroucé. Il redoutait que son maître, si pieux, eût fait de ces trois jours la part de Satan!

Des montagnards passaient, farouches et couleur du roc, poussant des ânes chargés de bois vert, de paniers d'œufs et d'arbouses, et d'outres à long poil... Il arriva bientôt à Sidi Madani.

Il y avait là, en un rond-point, au milieu des collines, un café maure très pittoresque. Le four, la salle, les bancs étaient taillés dans le rocher même; dehors, sur des nattes polies d'usure, quelques vieillards dégustaient le café en causant, en contemplant là-haut les chênes couverts de fruits, les touffes de diss où galopait un lièvre. La porte était étroite comme celle d'un bain maure; il s'en échappait de longs tourbillons de fumée. Ambarek jeta un regard à l'intérieur : il trouva la salle bondée de burnous, les uns crasseux, dépenaillés, les autres neufs et reluisants. Tous ces hommes avaient des têtes étranges dont la vue lui donna le frisson. Pas un ne bougea pour lui faire place. Grisés par le kif et les cafés épais, ils regardaient béatement monter vers les stalactites la fumée de leurs sebsis. Ambarek engage la conversation.

— Vous savez, mes frères, que mon sidi est mort...

— Allah lui accorde le pardon! répondit tranquillement l'assistance, et chacun, pour mieux écouter, reprit son attitude langoureuse et porta à sa bouche la pipe nouvellement remplie par le cahouadji.

— Mes frères, nous sommes en noce de Lalla Zoulikha, fille des Pachas...

— Cela n'est plus une nouvelle pour nous. Le bruit de cette noce est parvenu jusqu'ici. Qu'Allah fasse durable votre bonheur!

— Le nôtre et le bonheur de ceux qui nous écoutent! souhaita Baba Ambarek pour entrer dans les bonnes grâces de ces vieux fumeurs de kif qu'il connaissait têtus, gardeurs de secrets comme des morts. Est-ce qu'il y aurait parmi vous quelque

brave qui aurait connu Sid Mustapha Pacha, qui l'aurait rencontré sur sa route ou dans une de vos réunions, qui aurait causé avec lui?... Que cet homme me le dise ! Je suis votre frère. C'est uniquement pour répandre les aumônes qui aideraient à obtenir le repos de son âme ! insista Ambarek, anxieux, car il vit toutes ces figures grimacer un sourire de dédain, et un montagnard au nez crochu, à la barbe de fleuve, retirer lentement de ses lèvres son sebsi pour lui répondre :

— Ah ! baba nègre, nous ne sommes pas aussi lourds que les couvercles de nos puits ! Nous avons partagé avec toi l'heure présente, le café et la natte; tu as pris place parmi nous... Nous ne voulons point te tromper. Certes, nous avons souvent, dans le cours de la vie, rencontré Sid Mustapha Pacha, qu'Allah lui accorde le pardon ! Nous l'avons vu dans les rues de Blidah, nous l'avons vu aux marabouts de Sid El Kebir, de Sidi Yakoub, de Sid El Abed. Mais sois-en sûr, jamais la vapeur de sa bouche ne s'échangea avec la nôtre, il ne priait point dans notre mosquée qui est une fumerie de kif, il ne marchait point à pied sur notre route, il ne pénétra jamais dans notre café !

Ambarek reçut l'affront contre ses lèvres ; il se tut. Il venait de comprendre sa lourdeur. Il commanda une tournée qu'il paya d'avance et se retira, ses souliers sous le bras, tandis que les fumeurs resserraient leurs groupes, fermaient les paupières pour écouter un joueur de flûte qui était venu s'asseoir au milieu d'eux.

Le mausolée Sid El Kebir, sous les draperies à ramages et les étendards, s'élève en amont de l'oued, dans un cadre de chaumières et de collines bleues. Les petites tombes des descendants se multiplient parmi les rocs, les troncs d'oliviers qui ont au moins deux siècles... Baba Ambarek relevait ses burnous, étanchait la sueur qui coulait sur ses joues noires, pendant qu'il redescendait de sa visite au grand saint, ayant allumé les bougies vertes et roses, empli d'encens le petit fourneau de terre cuite et prié en tremblant le marabout vénéré de l'aider à apprendre où Sid Mustapha, son maître, passait ces trois jours! Il courait nu-pieds, sous le soleil de midi, dans le sable de la grande rivière desséchée. Il n'avait cure de sa faim, il n'avait cure de ses talons qui se déchiraient aux blocs de pierre. Il ne pensait qu'à l'heure qui fuyait, se lamentait de n'avoir pu rien découvrir encore...

Comme il approchait de la ville, il avait pris un sentier dans le bas de la montagne. Il croisa une vieille femme qui remontait tout doucement. Les pans de son haïk étaient ramenés sur sa tête. Elle marchait avec peine et poussait de menus gémissements. Il s'arrêta, ébahi de la voir encore sur pied.

— Hé! mère Afissa, tu n'es pas morte? dit-il en lui écartant le haïk bleu qui couvrait à demi son visage strié de rides profondes.

La vieille le fixa un moment de ses yeux presque éteints, puis le reconnut à son tour.

— Hé! Baba Ambarek!... Comment vas-tu? Tu me croyais morte? Et pourquoi? Tu dois toucher l'héritage?

Le nègre frotta sa barbe et sourit à la réplique.

— Eh! je croyais que tu étais morte, que sur ta tombe avait déjà poussé le cresson et que tu étais prête à revenir!

— Oh! non, Ambarek! Si je mourais, je ne demanderais jamais à revenir! La vie est trop sèche aujourd'hui, même dans le pays du grand saint!

— Et quelle est la malédiction qui te fit quitter Alger? Tu étais sans souci là-bas, au Hammam de notre Seigneur?

— Je n'en pouvais plus, Ambarek, chantonna la vieille d'une voix brisée. L'existence était pénible. Alger, ses escaliers, ses côtes, ses distances et sa transpiration m'ont tuée! J'ai renoncé à elle pour toujours. Ici, je suis tout de suite hors de la ville, mes pas foulent l'herbe dès que j'ai quitté la rue des marchands... Seulement, à Blidah, le sou est plus rare et plus difficile à gagner. Je ramollis mes os tout un jour à la chaleur d'un bain maure, et je lave vingt femmes pour un morceau de pain où il n'entre pas un grain de blé, Ambarek!

Lasse, épuisée, la vieille s'était assise au pied d'une maisonnette en ruine. Ambarek, fatigué lui aussi de sa course, l'imita. Après un instant de silence, Mamma Afissa hocha la tête, avança une main plusieurs fois sous le menton.

— Ah! Ambarek, la bonne époque est passée... Les figures de chance sont parties, ont emporté avec elles tout le bonheur! Elles nous ont laissés pour tenir compagnie aux morts...

Elle se retourna, frappa du poing la petite façade branlante de terre sèche.

— Ah! si cette maison pouvait parler! Elle dirait les

heures douces, le temps béni que j'ai vécus! Le temps où ton bon maître était là...

Ambarek roula des yeux énormes... Puis il retint son souffle, surveilla ses gestes qui pouvaient arrêter la vieille dans ses confidences!

— Ton maître, poursuivait Afissa, durant des années, venait ici passer trois jours dans le mois, trois jours, m'entends-tu, et il me laissait riche! Ces trois jours travaillaient pour la longueur de mes quatre saisons... Qu'Allah donne le repos à son âme! Tout finit...

— Eh! Allah n'éprouve que le bon Musulman! risqua Ambarek en prenant l'air le plus détaché du monde, — mais il trembla lorsqu'il se rendit compte que la vieille s'était tue. Sans doute revoyait-elle cette époque où elle mangeait à sa faim, où la vie était facile et l'abondance régnait sur les marchés, — cette époque qui renfermait le secret!

Il la laissa songer, bercer ses souvenirs... Un peu d'eau gluante dégoulinait de ses pauvres yeux. Il n'y tint pas longtemps.

— Et que venait-il faire ici, demanda-t-il, dans le flanc de cette montagne où on pourrait tuer le chien et enterrer son maître?

— Ah! soupira Mamma Afissa, naguère cette montagne était parsemée de hautes tentes, les ruisseaux coulaient, les richesses des pâtres recouvraient les vallons... et la voix d'une femme faisait se réveiller les morts! On ne demandait qu'à vivre ici auprès d'elle, à mourir auprès d'elle! Et ton maître était des nôtres. Il suspendait son grab au côté gauche et à tout instant, sa main entrait vide et ressortait pleine de douros! Il me donnaît à moi seule, tous les matins, pour venir emporter la corbeille du bain et pour choisir une bonne place à sa Lalla, un *bou-medfa* (1) brillant comme une lune!... Depuis ce temps, je n'en ai plus revu... Oh!...

Elle s'arrêta, puis comme se parlant à elle-même :

— Pardonne, Allah, et ne me compte pas un mensonge de plus sur l'épaule!... Un jour, il n'y a pas si longtemps, j'ai rencontré à cet endroit même, — qu'Allah nous procure l'abondance de cette heure! — le fils de cette Sultana-Guitare... Il est

(1) Ce avec quoi on paie : la pièce de cent sous.

devenu un homme, — que Dieu bénisse! — comme un arbre. Et quel homme, avec une petite tête pas étonnée de son beau costume d'officier et de ses grades! C'est lui qui m'appela, car je m'en allais les yeux baissés, pensant à la vie de misère. Il me parla aussi aimablement que toi, Ambarek, et il me donna un bou-medfa tout neuf! Que te dirais-je? Cette pièce m'a rempli le cœur et les yeux durant deux mois!...

Le nègre laissait tomber sa grosse lèvre et songeait profondément. Il venait d'entendre ces mots de grades, de jeune officier!... Il interrompit la laveuse de bain maure qui n'en finissait plus avec son histoire de bou-medfa:

— Comment est-il, cet homme?

— Oh! Ambarek... le plus bel officier : une figure ronde, des yeux bleus, des moustaches retroussées... Sa poitrine est piquée de médailles et ses manches brillent de galons...

Ambarek ne pouvait plus douter. Cet officier, n'était-ce pas le Juif qui avait pénétré chez eux, que le défunt maître avait recommandé avec tant de chaleur? Et pourquoi l'avait-il recommandé? Parce qu'il était le fils de cette femme qui attirait auprès d'elle, durant ces trois jours, le Musulman vénéré!

— Qu'Allah bénisse! reprenait la vieille. Il a hérité de toute la générosité de sa mère. Sa mère sentait sa main et elle était rassasiée. Ah! quelle femme! quelle femme! Il n'y en a point de pareille et sa mère ne la recommencera plus! C'est dommage, c'est dommage qu'une figure comme la sienne, la terre immonde la recouvre et les vers la dévorent! O Sultana-Guitare, ton ombre est toujours devant mes yeux! Qu'Allah t'accorde le pardon, encore que tu sois Juive!

Mamma Afissa avait fermé les yeux... A cet instant, Baba Ambarek saisit sa matraque et en plein crâne, lui asséna un tel coup qu'il la laissa abasourdie, à demi morte. Et il s'en alla.

— *Ya el moumnine!* hurla la vieille en portant les deux mains à sa tête. Qu'est-ce qui l'a pris, ce nègre de la jungle?...

XXIII

Ambarek sauta de la diligence en secouant ses burnous. Le soleil déclinait déjà sur la mer...

— Allah me fasse arriver à temps! implora-t-il.

Il précipita sa marche, dégringola un chemin romain pour

abréger la distance qui le séparait encore de la maison de fête. Seulement, à mesure qu'il approchait d'elle, son cœur se serrait. Il n'entendait point de musique, ni de you-you, ni raïta, ni tambours...

— Comment?... Qu'est-il arrivé pendant mon absence? Lalla Zoulikha, que j'ai laissée languissante, serait-elle plus malade?...

Il fut devant le seuil. Un silence de tombe l'accueillit.

— Quoi? se demandait-il en s'arrêtant tout effaré, aurait-on accompagné Lalla Zoulikha chez son époux, sans moi?... Allah! Que je vais être souffleté par l'affront!

Il pénétra d'un pas hésitant, scruta le domaine... Personne! Mais il avait fini à peine de longer l'allée principale qu'un tableau poignant s'offrit à sa vue.

Au milieu d'un parterre de fleurs, face au couchant, les trois vieillards étaient agenouillés, leurs burnous en éventail, leurs mains grelottantes élevées vers le ciel. Le nègre courut se jeter à leurs pieds.

— Mes maîtres, mes maîtres! s'écria-t-il, faites-moi entendre du bonheur! Percez-moi le cœur! Dites-moi : qu'est-ce que ce silence qui a soufflé sur ce jardin désert? Pourquoi cette prière au lieu du festin de noces? Qu'est-il arrivé? Qu'Allah nous laisse! Qu'Allah nous laisse!

Sid Ali Pacha tourna enfin ses regards vers Ambarek. Il était d'une pâleur de spectre. Il lui demanda faiblement :

— Où étais-tu?

Les autres abaissaient de nouveau leurs fronts vers le sol et continuaient leur murmure sans s'interrompre.

— Mes maîtres, répondit Ambarek, je suis allé terminer mes recherches pour vous apporter la paix du cœur dans les réjouissances...

— Eh bien! as-tu découvert quelque chose?

— Oui, maîtres. Mon sidi passait ces trois jours auprès d'une femme, mâchonna l'esclave, tandis que ses joues s'empourpraient, et cette femme était la mère de ce Juif qui a pénétré chez nous, à qui vous avez épargné la vie...

— Cela suffit, prononça le doyen en l'arrêtant du geste. Notre malheur, Ambarek, est plus immense. Une nouvelle noire s'est répandue sur nous...

Ambarek tremblait de tous ses membres, comme un homme pris de fièvre. Ses grosses dents claquaient.

— Ce qui nous arrive, poursuivit Sid Ali Pacha qui hoquetait de douleur, n'est arrivé qu'à nous : El Hakem vient de rompre la noce et de nous rejeter notre fille !

Ambarek chancela de douleur et de stupéfaction... Et aussitôt, la fureur monta en lui, il brandit un poing de menace, roula ses yeux énormes tout injectés.

— Mais, dit-il, et la raison de cette humiliation, l'a-t-il fournie ? Où va-t-il ainsi, avec le refus d'une fille des Pachas dont il avait supplié les parents ?

— Non, articula le vieillard en hochant la tête, lorsque nous lui avons demandé cette raison, il nous a répondu : « Je ne suis pas un lâche ! » Et il a levé un doigt vers Dieu : « Allah seul sait ! » Et il s'en est allé...

Ambarek courba la tête et se prit à réfléchir. Il la releva au bout d'un instant.

— Est-ce qu'Aïcha la fermière est ici ? Ou est-elle encore là-bas ? demanda-t-il au vieillard qui avait repris sa pose accablée.

— Non, Ambarek, Aïcha est venue prendre sa fille après le refus du Hakem, et chacune a revêtu son haïk et suivi leurs pas. Nous sommes glacés, nos épaules sont tombées. Les invités sont partis aussi affligés que nous, tristes comme après un deuil... Oh ! ce départ ! s'exclama le grand chef en un soupir rauque, quand la terre aura recouvert nos figures, nous ne l'oublierons pas !

Ambarek réfléchissait. De qui pourrait-il obtenir un indice ?... Et tout à coup, Iem Settout rencontrée la nuit, qui fuyait par le jardin, glissait sous les lierres, réapparut à son esprit. Il secoua sa matraque.

— Mes maîtres, dit-il, pardonnez-moi. — Il agita sa tête crépue, frappa sa poitrine, qui résonna comme un portail de fer. — Moi, moi, je vous apporterai de quoi remplir vos oreilles avant la nuit !

— Qu'Allah t'aide, Ambarek, à nous venger de la blessure faite à notre front !

Et le nègre ressortit d'un pas ferme.

XXIV

Le soir était venu. Les ruelles de la Kasbah faisaient peur. Des cris de femmes qu'on bat, d'enfants qu'on égorge éclataient

dans le noir. Ambarek allait de son pas de géant, la tête baissée, le regard farouche. De distance en distance, une petite porte de maisonnette s'entr'ouvrait : une faible lumière éclairait une silhouette de Bédouine qui passait le long d'une galerie, un appel s'échappait, mystérieux, auquel Ambarek ne répondait pas.

Les ruelles se faisaient de plus en plus étroites, les étages des maisonnettes s'avançaient en encorbellement, des couloirs entiers se voûtaient comme des tunnels... Ambarek devait se courber pour monter toujours.

Il s'arrêta en face d'une porte, veuve de marteau, disjointe, plus minuscule que les autres. Il l'ébranla d'un coup de tête. Derrière, une pierre énorme au bout d'une corde se balança. Le nègre fut aussitôt devant une chambre qui ressemblait à un terrier. Plafond crevé, sol de terre battue, des outres, des marmites, une paillasse... Une odeur de résine et de maléfices. Auprès d'une lampe à huile, Iem Settout au visage immonde riait sur un petit sac qu'elle bourrait de pièces !

A l'entrée d'Ambarek comme un ouragan, elle poussa un cri, écarquilla les yeux devant la matraque déjà menaçante.

— Pardonne, pardonne ! supplia-t-elle, les mains en avant pour se défendre.

Dans son épouvante, elle avait lâché le petit sac. La monnaie courut sur la natte... Un sultani flamboya.

— Et maintenant, clama Ambarek, tu vas me dire d'où te vient ce sultani... hein ! Iem Settout ! Qu'Allah brûle tes os le jour de ta mort !

— Allah ! Allah ! gémissait la vieille.

Ambarek l'avait saisie à la gorge et couchée contre terre.

— Parle, reprit-il, ou je te fais sortir tout de suite la vie par la bouche !

— Je parlerai, je parlerai, promettait-elle en agitant ses petits yeux éperdus, je parlerai, Ambarek... Je te dirai tout ! Mais jure-moi de ne pas me tuer !

Ambarek ne jura point.

— Dis-moi, lui ordonna-t-il en relâchant son étreinte, dis-moi toute la vérité, car tu sais ce que tu as fait !

Comme elle hésitait maintenant :

— Parle, hurla-il, ou de nouveau je serre la vis !

— Hi! Hi! Je vais parler, je vais parler... Questionne et je te répondrai, car la peur m'enlève la raison!

— Dis-moi: que faisais-tu hier, après minuit, dans le jardin?

La settout vit sa dernière heure arriver... Elle bredouilla, toute tremblante :

— J'assistais à un rendez-vous que Lalla Zoulikha avait donné...

Le nègre s'écarta, de peur de l'étrangler sur le coup. Cette révélation l'abasourdit.

— Continue, dit-il, et si tu voulais me mentir, le bâton de l'enfer te rafraîchirait la vie!

— J'ai ensuite, balbutia la vieille, qui agonisait de peur, j'ai ensuite été conter ce que j'avais vu et entendu au Hakem, le prévenir que la fille des Pachas n'était plus digne de lui...

— Comment t'a-t-il reçue? interrogea Ambarek, se contenant à mille efforts.

— D'abord, il ne m'a point crue. Il m'a donné un coup de soulier contre les dents. Tiens, regarde, Ambarek, ma pauvre mâchoire!... Pour le consoler, je lui ai proposé de continuer la noce avec sa petite cousine qui est mourante d'amour pour lui. Il m'a poussée dehors en me disant : Va, laisse-moi la paix! Fais ce que tu voudras!... Vers le soir, je me suis rendue à Bouzaréah. J'ai rencontré, seule, assise au pied d'une meule, la jeune fille des champs. Je lui ai promis de lui faire obtenir pour époux son cousin, mais elle devait me donner ses petites économies; je les sais travailleuses et qui cachent comme la fourmi. Alors, sans autre parole, elle m'a tiré vivement de sa ceinture le sultani que tu vois...

— Ah! rugit le vieux serviteur, qu'Allah repose Untel et fasse triompher Untel!... Et que t'a dit Lalla Aïcha?

— Elle ne m'a point écoutée. Elle m'a insultée de Iem Settout et qu'Allah brûlât mes os le jour de ma mort! Elle m'a dit que Mouny était déjà donnée au fils du voisin le jardinier : il comprendrait sa fille et elle le comprendrait aussi : que la balle de semoule qu'elle avait demandée, la cruche de miel et le mouton étaient déjà chez elle, et que le soir où Mouny coucherait chez son époux, on lui verserait quinze cents francs...

Le bavardage de la commère s'en allait loin sur cette pente... Ambarek n'écoutait plus. Son cœur saignait, ses oreilles tintaient.

— Tu vas me dire, poursuivit-il en reprenant la sorcière à la gorge ; dans ce rendez-vous, qu'a-t-elle fait, la fille des Pachas, qu'a-t-elle dit ?

— Elle s'est donnée à son amant qui doit venir l'enlever ce soir... Elle lui a promis qu'au moment où l'on se préparerait pour la conduire chez son mari, elle se cacherait dans la *metmoura* (1) du jardin et resterait là jusqu'à ce qu'il vînt la délivrer !

Ambarek grinça des dents, agita sa tête noire comme un faune prêt à l'assaut.

— Et quel est-il, ce fils de chien qui nous a trahis ainsi ? Le connais-tu ? Pourrais-tu me donner un signe de sa face ?

— Mais c'est l'officier qui lisait à la table des Pachas !

Ambarek pâlit.

— Ah ! s'écria-t-il, c'est le Juif, le Juif !... Oh ! Sid Mustapha mon maître, qu'Allah te pardonne le malheur dont tu nous accables aujourd'hui !

Il revit Hubert rôdant cet autre matin à la porte du palais...

— C'était cela que tu venais faire !... Ta trahison est encore plus affreuse que je ne l'avais soupçonné !

Et un éclair de vengeance, de vengeance terrible passa dans ses prunelles. A ce moment, les doigts du nègre crurent tenir entre leurs ongles la vie du traître... Ils se nouèrent plus furieusement contre la gorge de la settout qui hoqueta, dont les yeux jaillirent de l'orbite et la tête chavirante alla frapper le sol.

Ambarek s'assit pour reprendre haleine. Il recula sa chéchia et contempla ce corps inerte, cette gueule grimaçante, cette langue qui sortait bleue, couverte d'écume.

— Ainsi, dit-il, tu ne nous saliras plus. Avec toi le secret ira dans la tombe !

XXV

C'était la nuit. Le grand domaine des Pachas, dans le silence, paraissait désert. De loin en loin, quelques feuilles, une branche oubliées par l'automne dévalaient le long des arbres avec un froissement étouffé. L'air était lourd, de gros nuages s'immobi-

(1) Sorte de puits peu profond et sec.

lisaient, les cyprès-fantômes s'alignaient sévères autour du palais endormi.

Seule, une silhouette élégante, enveloppée dans un burnous de laine, apparaissait et disparaissait au fond des allées comme une étoile. Lalla Zoulikha était sortie de sa cachette. Vêtue comme un cavalier de race, les bottes de filali sous le manteau, le yatagan à la ceinture, la fille des Pachas ressemblait à son père...

Elle allait et venait, l'œil brillant, la fièvre aux joues. Car minuit avait sonné depuis déjà longtemps, et son oreille exercée ne percevait encore au loin aucun bruit de pas ! Lasse de fouiller les recoins obscurs, elle venait s'asseoir sur un banc de mosaïques. D'affreuses appréhensions la saisissaient : « Que fait-il? Aurait-il été pris d'une faiblesse au dernier moment, lui si courageux par ailleurs ? » Aurait-il renoncé à elle après l'avoir possédée ? Oh ! l'ignoble soupçon ! Alors... où était-il ? Un adieu à donner? Se serait-il engagé dans une discussion qui lui aurait fait oublier l'heure ?... « Attendons. Il doit venir, il viendra. »

Et Zoulikha reprenait sa marche fébrile à travers les buissons, les hauts arbres noirs... Brusquement, elle s'arrêtait, tendait l'oreille, et le sang affluait à son visage... Et l'alerte était vaine. Malgré son impatience, dans ce grand calme, lui revenaient en pensée tous les bruits de la fête, la gaîté somptueuse du dernier repas, la houle brillante des femmes et des jeunes filles... Tout cela s'était si vite évanoui ! A cette heure, elle gardait encore le frisson qui l'avait secouée devant les faces blêmes et consternées des vieillards à la nouvelle que la noce était rompue. Le grand Sid Ali Pacha, qui s'était préparé à la recevoir pour la bénédiction dernière, avait fixé sur elle un regard tellement douloureux et scrutateur qu'elle avait failli avouer sa faute. Quant au chagrin, à l'humiliation éprouvés par sa mère et sa grand mère, Zoulikha ne les avait point partagés... Elle se demandait, certes, la raison qui avait pu pousser le Hakem à renoncer au mariage. Elle ne voulait plus, dans le feu de sa passion, imaginer que le mobile d'un acte si grave avait quelque rapport avec son crime. D'ailleurs, cette crainte ne durait pas. Toute à la joie de sa délivrance, la fille des Pachas croyait à une aventure chanceuse où se montrait la main d'Allah. Et puis, bientôt, tout cela se brouillait en elle comme à travers des voiles, elle pensait avoir été le jouet d'un

démon, et cette catastrophe qui datait de quelques heures, elle la voyait presque lointaine. Ce qui survivait à tout, ce qui demeurait clair en son cœur comme un afflux de soleil, c'était l'étreinte d'Hubert, la veille, sous la tonnelle Nord, c'était l'enlèvement promis par son cher amant à qui elle aspirait de toute l'ardeur de ses jeunes sens et de son âme!

En bas, la voix du muezzin retentit, et cet appel, sous le premier rayon du jour, fit frissonner Zoulikha dans son angoisse. Elle replia ses mains sous le menton, pencha la tête...

— C'est fini, dit-elle, il ne viendra plus!

Tout à coup, elle entendit des pas sur la terre humide! C'était vers la maison, par delà les Banians... Zoulikha se retourna aussitôt; dans un élan irrésistible, elle tendit ses bras.

— Hubert... murmura-t-elle, enfin tu es venu! Tu me rends la vie!

Elle recula, prise d'épouvante. Son sang s'était glacé. Elle vit, entre les feuillages, une forme blanche qui venait à elle, un doigt tendu, le regard foudroyant.

— Rentre! ordonna l'apparition, d'une voix menaçante que Zoulikha ne lui avait jamais connue.

C'était son grand-père Sid Ali Pacha, lui-même; la jeune fille le suivit comme une somnambule. Oh! cette distance du milieu du jardin à la chambre d'hospitalité lui parut interminable! Le vieillard marchait devant elle, chacun de ses pas résonnait dans la poitrine de la coupable.

L'aube venait de paraître; là-bas, les premiers feux livides éclairèrent le sommet des montagnes. L'ancien chef de guerre allait, dans cette lueur de songe. Ses longs burnous traînaient à terre. Pas un mot ne sortit de sa bouche durant le parcours entre les arbres. Oh! combien Zoulikha eût préféré les plus terribles reproches à ce mutisme!

Lorsqu'elle fut sur le seuil de la grande pièce, elle trouva une réunion d'hommes qui l'attendaient. Tout de suite, elle vit parmi eux le Hakem, la face rigide, les yeux baissés, dans l'attitude d'un derviche en faute... Elle ne put retenir un cri d'effroi, et vivement rabattit le capuchon de son burnous sur le visage.

Il y avait là une table basse, une veilleuse, touchée de goudron, qui éclairait un livre. Trois vieillards étaient debout, vêtus de la gandourah immaculée. Ils tenaient leurs faces blanches

baissées sur leurs poitrines, leurs mains croisées contre une ceinture noire, comme prêts à dire la fatiha devant un mort... Ni les deux grands oncles de Lalla Zoulikha, ni le père du Hakem que Zoulikha reconnut auprès de son fils par la ressemblance, ne levèrent le regard vers elle. Mais sur les traits d'ordinaire impassibles de Sid Zerouk, une pâleur mortelle s'était répandue.

— Nous pouvons nous asseoir, prononça Sid Ali Pacha.

Une plainte partit d'un coin de la pièce... Zoulikha aperçut Ambarek, assis sur le carreau, les poings au menton, ensanglanté, couvert de poussière. Elle fit un pas vers lui, allait se blottir dans ses bras et le supplier de la sauver... Puis elle demeura, sans mouvement, au milieu de la salle : le nègre n'avait porté sur elle aucun de ces regards tendres qu'il avait l'habitude de lui prodiguer... Il n'était attentif qu'aux moindres gestes de ces hommes... Haletant, il semblait guetter un ordre sur leurs bouches! Alors, Zoulikha pensa se réfugier dans les genoux de sa mère et de sa grand mère. Elle s'arrêta tout à coup, effrayée par un tumulte sourd qu'elle venait de percevoir... Bientôt, à mesure qu'elle reprenait possession de ses sens, elle distinguait des paroles. C'étaient les complaintes à l'adresse des condamnés qui descendaient par une lucarne du plafond ouverte comme un œil. Et Zoulikha reconnut les voix des pleureuses, et parmi ces voix, les voix désespérées de sa mère et de sa grand mère qui, semblait-il, se déchiraient les joues et cognaient leurs têtes contre le tambour funèbre! Zoulikha se sentit étrangère et lointaine. Elle n'était plus chez elle, ici; elle n'était plus l'unique enfant qu'on adore comme la prunelle des yeux, la petite-fille bien-aimée de ses grands pères... Ceux-ci étaient devenus des juges. Il y avait autour d'elle une atmosphère tendue, hostile, à laquelle elle n'était point accoutumée. A ce moment, elle crut à la trahison d'Hubert et son cœur se gonfla de détresse. Des larmes allaient couler de ses yeux, des mots pour avoir le pardon voulaient s'échapper de ses lèvres pâlies... Mais le grand père ouvrit son livre très fort, et d'une voix qui tremblait :

— Zoulikha... Zoulikha..., dit-il à plusieurs reprises, en grattant sa gorge et en ravalant ses larmes. Zoulikha, reprit-il, fille et petite-fille des Mustapha Pacha, descendante véritable de nos croyants...

Un silence s'étendit sinistre.... Puis un appel : O ma fille! qu'accompagna un : Bou! terrible, vint déchirer les oreilles des assistants.

— ... des talebs illustres, poursuivit le vieillard, appuyant sur chaque syllabe et secouant la tête, des caïds vénérés, des chefs revenus de La Mecque et de ses Marabouts...

A mesure que le doyen citait les titres, Lalla Zoulikha sentait remonter en elle la fierté de ses ancêtres. Elle eut le regret de son attitude pusillanime.

— Que me feront-ils? se dit-elle. Plus que la mort, il n'est pas!

Elle releva son burnous sur l'épaule, s'en drapa noblement et vint se placer, la tête haute, devant la table, pour écouter sa sentence.

— Jamais, depuis que notre famille est famille, déclara le grand père d'un ton plus ferme et maintenant indigné, une honte pareille ne vint souffleter les visages et abattre les moustaches de nos ancêtres! Aujourd'hui, leur tête et la nôtre, leur grandeur et leur allure sont enterrés... par cette femme!

Et le vieillard montra du doigt Zoulikha, qui rougit violemment et ne broncha point.

— Nous ne saurions pardonner au coupable, continua-t-il, car il n'a respecté ni ses pères, ni ses aïeux. Il a englouti toute sa race, avec son passé et son avenir!

A ces derniers mots, Zoulikha baissa la tête. Son cœur se fondit. Des larmes de remords et d'amour-propre blessé ruisselèrent lentement sur ses joues. Toute la chair de sa jeunesse cria grâce.

Le grand père tourna une page. Il dit :

— Zoulikha, Meriem, fille des Pachas, écoute l'ordre du livre infaillible : La femme qui a trompé son mari est condamnée à être pendue par les paupières...

Le vieillard pâlit, ferma ses yeux. Après un cruel effort, il s'adressa aux autres vieillards qui n'avaient le droit d'interrompre le doyen que si le verdict n'était pas bien rendu :

— Nous nous arrêterons à la mort immédiate!

Les juges se regardèrent.

— C'est l'ordre de Dieu, murmurèrent-ils en hochant le front, c'est justice!

Des ululements sourdirent de la lucarne, des souffles em-

brasés, toute une onde bouillonnante où s'agitaient des cris de supplication :

— Pitié pour sa jeunesse! Pitié pour son innocence! Pitié pour sa beauté! Pitié pour le cœur d'une mère et le foie double d'une grand mère qui saignent et qui grillent! Pitié, ô beau-père, pour la chair de tes chairs, pour le sang de ton sang, pour la dernière goutte du sang de ton enfant!

Le grand père releva la tête.

— Cette dernière goutte qui reste au fond de l'outre est sale. Il faut la supprimer! Ambarek, ordonna-t-il, fais ton travail!

A cet appel, un horrible frisson agita le nègre. Une main à son cœur, il vint se traîner aux genoux des vieillards.

— Mes maîtres, leur dit-il, mes chers maîtres... Votre parole est la plus grande. Mais maintenant, l'honneur est lavé. Cette goutte de sang est claire comme vos consciences. Pitié pour elle et pour vous-mêmes! Votre cœur est large et l'indignation vous fait oublier le pardon!

— Ambarek, fais ton travail! Il faut que la goutte noire disparaisse!

— Elle disparaîtra de vos yeux, maîtres, sur Allah! Elle ira dans une dechra lointaine que mes ancêtres seuls connurent. Nous la laisserons là, comme une petite chèvre, vivre auprès de sa mère, mangeant les racines et vêtue de feuillage, jusqu'à ce que Dieu la délivre lui-même!

A mesure que parlait le vieux serviteur, là-haut, des murmures infiniment doux succédaient aux plaintes aiguës :

— Allah! Fais descendre la tendresse dans le cœur du grand père! Allah! Mets le miel sur la langue d'Ambarek! Que le pardon descende dans le cœur des juges! Allah! Prends pitié de nous, dont la vie est sans reproche!

— Ambarek, fais ton travail!... ordonna le vieillard avec plus d'autorité.

— Mes maîtres, supplia l'esclave en élevant les bras, comment pourrais-je accomplir une pareille chose? Ce que vous m'ordonnez là est au-dessus de mes forces. Lalla Zoulikha est mon enfant à moi, que j'ai reçue sur mes mains noires, que j'ai bercée, que mon cœur a veillée, pour qui mes entrailles ont parlé toujours et tremblé... Elle est la pupille de nos yeux. Sans elle, la maison sera sans lumière, le jardin sans fleurs, les ton-

nelles sans étoiles... Et notre deuil rejaillira sur tous les Musulmans!

Les vieillards étaient muets, blêmes comme des cierges. Ambarek commençait à espérer... Sa prière se fit plus chaude encore et plus violente :

— Je me percerai les yeux, s'écria-t-il, je m'arracherai les ongles... Prenez-moi à sa place... Je ferai couler mon sang par les sept artères, je me ferai sauter la tête d'un coup de yatagan... L'honneur sera sauf. Mes maîtres, mes bons maîtres, pardonnez! Attendrissez vos âmes! Il n'y aura que le chien d'Ambarek qui manquera ici...

Les sanglots étouffèrent sa parole.

— Ambarek, fais ton travail! ordonna le grand père d'une voix qui n'admettait plus rien. Cette fille des Pachas est enterrée depuis hier. Celle que tu vas conduire à la mort n'est plus que la femme d'un Juif!

Cette fois, sous l'insulte, Zoulikha vit rouge. « Un Juif?... » répéta-t-elle. Elle eut un geste de recul... Elle se baissa pour arracher Ambarek à ses supplications.

— Viens, lui dit-elle, je ne veux plus vivre. Je ne serais plus Musulmane!

Dans ce mouvement, le long burnous glissa de ses épaules. Et la fille des Pachas, fière sous son habit masculin, ses abondants cheveux d'or dénoués en tunique, suivie silencieusement par son bourreau, descendit les petites marches de la chambre du puits. Des Bou! crépitants l'accompagnèrent, et des sanglots désespérés...

Lorsqu'elle eut disparu, le Hakem se leva, l'œil lugubre, la face toute crispée. Il se laissa choir à terre en implorant :

— Allah! Remplace-lui dans l'autre monde ce que nous avons perdu avec elle ici-bas!

Les vieillards répondirent :

— Amen! Amen!

Et à leur tour s'inclinèrent pour les chants suprêmes.

Comme elle arrivait au bas de l'escalier, sans faiblir, Zoulikha dut s'arrêter. L'horreur la saisit. Son pied venait de frôler un cadavre, et c'était le corps d'Hubert, déjà raidi, qui attendait le sien...

XXV.

Le soleil se levait sur Alger la Somptueuse. Devant la « Maison de la Béatitude, » une caravane à trois chameaux s'ébranla. Après le guide bédouin, les trois vieillards marchaient, tête baissée, le capuchon du burnous, en signe de deuil, tiré jusqu'aux lèvres. Sur le premier chameau, mère pupille et la mère de Zoulikha; des hoquets soulevaient encore leurs poitrines; entre les voiles, leurs faces étaient barrées de sillons de sang coagulé. Les deux autres bêtes portaient des matelas, des tapis, quelques cassettes sous des couvertures bariolées. Baba Ambarek fermait la marche, l'œil hagard, fou de douleur. Il tremblait. Sa pauvre tête avait blanchi en une nuit...

La demeure restait abandonnée, portes ouvertes. La gazelle de Lalla Zoulikha courait éperdument sous les arbres. Là-bas, au lustre d'or, les canaris chantaient pour leur dernier matin.

La caravane grimpait, tournant le dos à la mer. Tandis que le Hakem était parti déjà enseigner la langue sainte aux Bédouins des montagnes, eux, les derniers descendants de la plus grande maison nord-africaine, dans la magnificence d'un lever de soleil entre les palmes, s'en allaient, vers des contrées inconnues, pour l'expiation et le rêve...

ELISSA RHAÏS.

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

LES MÉMOIRES
DE LA COMTESSE TOLSTOÏ

On n'a pas oublié l'impression produite en Europe par la fuite et la mort du comte Tolstoï. Pendant une longue semaine de novembre 1910, tout fut suspendu aux nouvelles de la petite gare d'Astapovo. Bientôt quelques lueurs éclairèrent les dessous de cette dramatique affaire. Témoins, enfants, amis déposèrent tour à tour, et la publication des œuvres posthumes du maître apporta au procès des pièces décisives.

Car il s'agissait bien d'un procès, où il y avait une prévenue : oui ou non, la comtesse Tolstoï était-elle coupable d'avoir rendu la vie intenable à son mari et d'avoir été un obstacle à ce qu'il y avait de plus généreux en lui? Était-elle coupable de n'avoir pas compris le grand homme auquel le sort l'avait unie, et d'avoir hésité à se sacrifier tout entière au génie? Est-il vrai que l'apôtre, dont la voix bouleversait le monde, n'avait rencontré dans sa maison que mauvaise volonté, et obtenu que des reproches de celle qui lui avait engagé sa foi et son amour? Tel était le débat qui était désormais ouvert : car on n'attendait pas, pour agiter ces secrets, la mort des personnages, puisque la comtesse Tolstoï était encore vivante (elle survécut neuf ans à son mari) et que chacun se croyait le droit de lui fouiller le cœur.

(1) *The Autobiography of Countess Sophie Tolstoï*, translated by S. S. Koteliansky and Leonard Woolf, préface de Vasilii Spiridonov. 1 vol. petit in-8, The Hogarth Press, Richmond, 1922.

Il était juste cependant que l'accusée pût se faire entendre : c'est dans cette pensée d'équité que Semen Vengerov, le professeur de Pétrograde, invita la Comtesse à écrire ses souvenirs. La Comtesse ne manquait pas de talent littéraire. Elle avait publié des *Contes* et des *Nouvelles*, et surtout un petit recueil de poèmes en prose, intitulé *les Grognements*, maligne parodie de la jeune école décadente. On savait d'ailleurs qu'elle aussi avait tenu son Journal, et deux ou trois morceaux en avaient même paru dans diverses Revues au cours de l'année 1912. Les *Souvenirs* furent rédigés dans l'automne suivant et complétés ensuite au printemps de 1914. Ils étaient restés inédits.

Le texte est court, et il nous laisse évidemment déçus. Peu de détails, peu de faits nouveaux, partout un ton de contrainte et de dignité chagrine. Partout règne la froideur d'une sensibilité épuisée. Nous apprenons que Tolstoï écrivait avec peine, que l'enfantement, comme il disait, était laborieux ; il raturait beaucoup et télégraphiait pour corriger un mot : j'avoue que ce trait me touche, chez un homme qui affecte un si beau mépris pour le métier d'auteur. Mais, dans l'ensemble, rien de plus sec et de plus incolore que ce petit ouvrage de la comtesse Tolstoï. Même l'histoire de son mariage, événement capital de toute vie de femme (c'est l'histoire du mariage de Kitty dans *Anna Karénine*), et qui devait être la gloire de la comtesse Tolstoï, c'est à peine si nous en trouvons quelques mots dans ses *Souvenirs*. On s'attend à un riant tableau de ces années heureuses, au récit de cette longue idylle d'Iasnaia Poliana, pleine d'œuvres immortelles et de berceaux d'enfants, aux impressions charmantes du matin de la vie, alors qu'on ne parlait pas encore de tolstoïsme, et que la jeune femme était tout pour son *Levotchka*. Elle pouvait parler de cette époque avec orgueil : les disciples n'ont eu que ses restes. Mais elle ne se rappelle plus rien. Quoi de plus triste ? Si bien que, désormais, si nous voulons savoir combien elle fut charmante, il nous faut relire *Bonheur conjugal*, et les livres où Tolstoï lui-même a tracé la peinture de sa vie de jeune marié, dans l'histoire de Constantin Lévine et de Pierre Besoukhov, et dans ces merveilleuses figures de jeunes femmes, Natacha et Kitty : nous savons en effet ce qu'il y a mis de sa Sonia.

Comment le charme fut-il rompu ? C'est ce que la comtesse Tolstoï ne parvient pas à s'expliquer. Elle s'y perd. Peut-être

nous donne-t-elle pourtant, sans y songer, dès les premières lignes de son livre, la clef de ce problème. Sophie Bers descendait d'un de ces officiers prussiens, appelés par la grande Catherine comme instructeurs de l'armée russe. Sa grand mère était une Wulfert, et avait été enterrée en 1855 au cimetière luthérien de Pétrograde. Sophie Bers était donc aux trois quarts Allemande, avec les mérites de l'Allemande, et ces vertus de tendresse et de moralité qui firent longtemps la gloire des filles de l'Allemagne. Seulement, pour son malheur, elle avait épousé le « grand écrivain de la terre russe, » l'âme la plus slave, c'est-à-dire la plus trouble et la plus inquiète, la nature la plus faible et la plus tourmentée, l'être le plus inconstant et le plus irritable, le plus *femme* en un mot, le plus pétri de contradictions qui ait jamais paru sur cette terre de tous les excès et de toutes les folies. Le drame était inévitable. Le conflit, d'abord inaperçu, allait se révéler de jour en jour plus aigu, à mesure que se réveillait dans l'âme de Tolstoï le vieux génie du *bogatyr*, le démon du steppe et de l'anarchie.

La Comtesse accuse de tout le mal ceux qu'elle appelle les « étrangers, » les intrus qui s'insinuèrent dans la confiance du maître et s'emparèrent de son cœur : et nous ne pouvons douter que sous ce mot un peu vague, elle désigne, sans le nommer, le disciple bien-aimé de Tolstoï, Vladimir Grigoritch Tchertkov. Ce n'est pas le lieu de s'expliquer sur ce personnage singulier, et sur l'ascendant despotique qu'il ne tarda pas à prendre sur la pensée du maître. Ancien officier de la Garde, mais élevé en Angleterre, il vivait en exil à Londres, où il se consacra à la diffusion des œuvres de Tolstoï. Il n'était pourtant pas sympathique aux autres « tolstoïens. » C'était un type de protestant, une espèce de puritain. Il disposait de Tolstoï avec une tyrannie que l'incroyable faiblesse du maître rendait, il est vrai, bien facile. C'est lui qui publia, malgré Tolstoï, le chapitre de *Résurrection* sur la messe, qui motiva la sentence d'excommunication. Il lui fallait sans cesse des actes, un éclat. On sait de quoi est capable le zèle d'un fanatique. Et l'on verra que l'intégrité, d'ailleurs inattaquable, de cet homme austère et vertueux, ne l'a pas empêché, dans l'affaire du testament, de jouer, au point de vue de la morale mondaine, un assez vilain rôle.

On conçoit que la comtesse Tolstoï ait souffert des empiétements de ce rival redoutable. Elle en était jalouse, comme une

femme vieillissante l'est d'une jeune maîtresse. Tchertkov est pour elle le « mauvais génie » de son mari, et celui qu'elle rend responsable de tous ses maux. Mais la vérité est que la liaison de Tolstoï et du disciple élu ne date que de 1883, et la crise remontait déjà à plusieurs années. C'est en 1876, alors que l'écrivain composait *Anna Karénine*, que, brusquement, sans cause apparente, en pleine force, en pleine gloire, il fut saisi, d'une manière absolument inexplicable, par un soudain dégoût de la vie. Tout à coup, il se sentit incapable de bonheur. Peut-être des chagrins domestiques, la perte de trois enfants et de deux parentes chéries (la mort visita la maison cinq fois en moins de deux ans), donnèrent-ils à Tolstoï une impression de découragement. Ce fut la grande tentation du midi de l'existence, lorsque l'homme, parvenu au faîte, découvre l'horizon etcomprend qu'il faudra mourir. C'était le grand *Nitchevo* russe, le mortel : A quoi bon? l'ivresse désabusée de la vanité des choses, de l'effort inutile, de l'heure qui fuit, de la feuille qui tombe; c'était ce doute universel qui s'élève comme une brume autour du voyageur, décolorant la vie et donnant à toutes les choses de la réalité une apparence de fantômes. C'était cette mélancolie de vivre pour mourir, cette angoisse secrète de la créature éphémère, environnée de choses fuyantes et comme elle éphémères, cette révolte contre l'illusion et la duperie de la nature, ce goût de la cendre mêlée à tout, ce vertige du néant qui monte comme un brouillard de l'Orient bouddhique, et qu'exprime la sublime légende de Barlaam et de Josaphat. C'était cette détente de l'énergie, cette volupté du désespoir, ce charme de l'abandon suprême, qui poussent les mystiques au cloître ou au suicide. Tolstoï, pendant des mois, vécut dans cette obsession. Il n'osait plus sortir dans les champs avec son fusil; et chez lui, il cachait les cordes, pour ne pas se pendre à la solive de son cabinet de travail.

Je n'ai pas à décrire cet accès de neurasthénie, sur lequel Tolstoï lui-même nous a minutieusement renseignés dans sa *Confession*. Je ne décris pas davantage les phases de sa guérison, les étapes successives de sa recherche de la vérité. Dans tout cela Tchertkov n'est pour rien. C'est tout bonnement l'ennui russe, l'antique *acedia*, le *cafard*, la vieille *malaria* slave, l'espiègle, pernicieux démon qui parfois, chez ce peuple, souffle avec le vent du steppe et y joue de ses tours, l'esprit taquin, absurde

qui nie, bouscule, piétine tout et s'amuse à détruire pour le plaisir de détruire. Déjà, dans sa vie de garçon, Tolstoï avait éprouvé à deux ou trois reprises des désordres semblables. Le mariage, la vie de famille, la joie des grandes créations, l'avaient fixé, calmé. Mais il n'était pas homme à vivre longtemps en paix. Il avait besoin d'émotions. Vagabonds, chemineaux, peuple errant qui parcourt, la besace au dos, les routes de la sainte Russie, en quête d'un hasard, d'un miracle, d'une étoile, il était comme vous enfant du rêve et du désir. Il était de ce sang sauvage des huttes et de la tente, sang nomade qui étouffe entre les quatre murs d'une maison ; et, ne pouvant s'en évader, il s'empressait de la démolir. Société, lois, mœurs, art, sciences, croyances, Églises, il s'attaque à tout à la fois avec une haine joyeuse; rien ne résiste à sa critique. Il déclare la guerre aux idoles et entame le procès de la civilisation.

Je ne vais pas rappeler ici cette série d'enfantillages qu'on appelle les « idées » du comte Tolstoï, cette collection de factums, aujourd'hui illisibles, tous rédigés avec une fureur d'autodidacte et une ignorance de grand seigneur. Je doute qu'on attache à cette littérature plus d'importance que n'en mérite la marotte d'un dégoûté qui, pour changer de personnage, s'amuse à scier du bois ou à coudre ses bottes. Mais qu'on se figure l'effet de cette « conversion » dans un intérieur, sur une Allemande tendre et sage, sur une mère de famille, obligée de penser à l'avenir des siens et chargée d'avoir de la raison pour deux! On ne songera pas sans pitié à une telle situation. Occupée des soins du ménage, durement éprouvée par une grave maladie (elle fut à deux doigts de mourir en 1876), absorbée par le lourd gouvernement d'une maison, par les grossesses successives, — elle a eu treize enfants, dont elle a élevé dix elle-même, — la comtesse Tolstoï ne pouvait plus, comme autrefois, se concentrer uniquement dans le service de son mari. Elle ne vit pas le gouffre qui peu à peu l'éloignait d'elle. Quand elle le voyait sombre, préoccupé, elle se disait : « Cela passera. » Elle observa des bizarreries, et haussa les épaules avec une tendresse indulgente. Quand elle s'aperçut du désastre, il était trop tard : elle avait perdu le cœur de son mari.

Rien n'était plus capable de satisfaire Léon et de lui mettre l'esprit en repos. Un génie noir, qui repoussait toutes les formes des reli-

gions, niait le progrès, la science, l'art, la famille, condamnait tout ce que les hommes ont acquis par des siècles d'efforts, s'était développé en lui et l'assombrissait de jour en jour. C'était comme si son âme ne pouvait plus voir dans le monde que laideur et souffrance, comme si toute joie, toute beauté, toute bonté, avaient tout à coup disparu. Pour moi, il m'était impossible de vivre ainsi : j'étais inquiète, j'avais peur, je souffrais. Mais je ne pouvais pas, avec mes neuf enfants, tourner comme une girouette et suivre dans tous les sens l'humeur de mon mari. Son esprit m'échappait. Chez lui, j'en étais sûre, c'était le tourment d'une recherche passionnée et sincère; dans mon cas, cela n'était plus que sotte imitation et, cette fois, j'aurais fait vraiment du mal à tous les miens. De plus, en mon âme et conscience, je ne ressentais aucun désir de répudier l'Église où j'avais prié depuis l'enfance. Mon mari lui-même, pendant deux ans, dans les commencements de sa crise, s'était montré très orthodoxe, observant à la lettre tous les jeûnes et les fêtes. A ce moment-là, toute la famille a suivi son exemple. Quand nous nous séparâmes, à propos de quoi? je n'en sais rien : je ne me rappelle plus.

Sans doute, je n'oublie pas (et la Comtesse elle-même nous en fait souvenir) ce qu'il y eut, dans les « recherches » du comte Tolstoï, de touchant, d'ingénu désir de vraie simplicité et de vie spirituelle. C'est un beau rêve, que le rêve de la perfection : mais c'est un rêve dangereux. Il n'est pas bon, même pour les saints, d'abandonner les voies communes. Je sais que c'est un poids très lourd de s'élever vers le ciel, en traînant à ses pas les soucis de la terre. Peut-être vaut-il mieux ne pas s'engager dans ces liens. Mais, une fois la chose faite, on a mauvaise grâce de reprocher à Marthe les soins et les travaux de Marthe; on ne peut exiger d'elle qu'elle monte en croupe à tous les dadas de monsieur son mari. J'en fais juge Tolstoï lui-même : dans son curieux drame posthume (daté de 1886), *la Lumière dans les Ténèbres*, drame autobiographique d'une vérité inouïe, le héros Sarintseff, l'homme de Dieu, le frère de Tolstoï, cause béatement le malheur de tout ce qui l'entoure; il finit par être si odieux, que l'auteur n'a pu se résoudre à achever sa pièce : la plume lui est tombée des mains.

Oui, dans ce document accablant, l'artiste, poussé par son sens infaillible de la vie, a dû avouer la faillite de toutes ses idées. Mais cela n'ébranle pas encore sa foi dans sa Raison, c'est-à-dire dans les chimères et dans les lieux communs qui composent le « tolstoïsme. » Évidemment, ce qui lui coûtait le

plus, c'était de ne pouvoir convertir sa femme à ses principes. Car elle lui était chère. Sans doute, il serait doux de réaliser ainsi un idéal de sainteté. Il serait doux de donner au ciel le reste d'une vie, dont la première moisson a mûri pour la terre. Les légendes nous parlent de ménages d'époux, comme celui de Paulin de Nole et de sa femme Thérèse, qui, ayant fait vœu de continence, vendaient leurs biens pour les distribuer aux pauvres et consacrer à Dieu le reste de leurs jours. Mais le mot de l'Écriture : *Ils ne seront qu'une seule chair*, est une grande vérité. Dans le mariage, on ne se « sauve » qu'à deux : la famille est un corps. Elle n'est complète qu'en plusieurs personnes; les limites de chacune se perdent dans les contours des autres. On ne sait plus où l'un commence et où l'autre finit. C'est un drame quand ce petit monde d'habitudes, d'amour et de sang, se divise. C'est tout le drame de *la Lumière dans les ténèbres.* Tolstoï en souffre. Il n'y tient plus : à la fin, il s'évade pour faire son salut. Il ne peut, il revient, il cède. Le courage lui manque à l'idée des larmes qu'il fait répandre. Il repose son chapeau et son sac sur la table, et soupire. Et on le plaint.

Cette scène s'est passé en 1884. La voici racontée par la comtesse Tolstoï :

... Une fois, il eut l'envie de prendre une paysanne, une simple ouvrière des champs, et de s'enfuir avec elle, caché parmi les paysans, pour commencer une vie nouvelle : il me l'a dit en face. Enfin, le 17 juin, à la suite d'une dispute insignifiante au sujet des chevaux, il emballa précipitamment quelques hardes dans un sac, qu'il emporta sur son épaule, et quitta la maison, criant que c'était pour toujours, qu'il s'en allait en Amérique et qu'on ne le reverrait jamais. J'attendais mon huitième enfant. A cet instant, je commençai de sentir les douleurs. La colère de mon mari me mettait au désespoir : et la torture physique, jointe à la détresse morale, formait un supplice intolérable. Je suppliai Dieu de me faire mourir. A quatre heures du matin, j'entendis mon mari qui rentrait. Mais, au lieu de monter dans ma chambre, il se coucha en bas sur le sofa de son cabinet. Malade, dans l'état où j'étais, je volai à lui : il était sombre et n'ouvrit pas la bouche. A sept heures du matin, notre fille Alexandra naquit. Quelle nuit! Une nuit de juin, magnifique, terrible. Jamais je ne l'oublierai.

Cette page-là ne s'invente pas. Elle offre tous les caractères de la réalité. Mais ce n'est plus Tolstoï qui paraît la victime.

Cette fois, il resta. Il resta encore, treize ans plus tard, après

la fameuse lettre du 8 juin 1897, où il expliquait à sa femme, à sa « chère Sophie, » avec une élévation, une onction merveilleuses, pourquoi il la quittait cette fois, pour toujours. Cette lettre, quand elle fut trouvée dans ses papiers, a fait jeter des larmes à tous les « tolstoïens. » Ainsi, Tolstoï l'avait gardée treize ans dans son tiroir! Il avait écrit cet adieu, et continué, treize ans, de souffrir en silence! Mais pourquoi, puisqu'il ne partait pas, conserver cette lettre? Pourquoi, à peine écrite, ne pas la déchirer, mais la cacheter avec soin, en inscrivant sur l'enveloppe : *A remettre à Sophie après ma mort?* Pourquoi tant de complication, ce désir de faire souffrir quand on n'y sera plus? Pourquoi cette *flèche du Parthe?* A moins que ce ne soit le plaisir de s'attendrir sur soi-même par l'idée de l'effet qu'on produira, une fois mort, sur autrui, de se représenter cet autre ouvrant la lettre et se disant : « Quelle âme admirable! Quelle patience! Que cet ange a été bon pour moi! » Dans ce cas, ce serait un trait de cabotinage. En vérité, ces âmes slaves sont de drôles de machines.

Et je me demande, en tremblant de cette conjecture, si l'explication de toute l'affaire n'est pas tout simplement dans la nature de l'homme de lettres. Je sais que je blasphème, parce qu'il est convenu que Tolstoï est quelque chose de plus qu'un écrivain ordinaire. Mais quelle raison y a-t-il pour le mettre en dehors et au-dessus de l'humanité? Tolstoï n'est ni un héros ni un saint : il est poète, et cela suffit. Il conçoit un vague désir d'indépendance et de « pureté; » il écrit à sa femme un bel adieu, et tient son intention pour demi accomplie. Tout cela, c'est de la littérature. Lui-même l'a dit un jour : « La vie de l'artiste n'est jamais intéressante, parce qu'il met le meilleur de lui-même dans son œuvre. C'est pourquoi son œuvre est bonne, et sa vie est mauvaise. » Cela est vrai de Tolstoï plus que de personne. Qui s'est plus confessé que lui dans ses livres? *Enfance, Adolescence, Jeunesse, les Cosaques, Sébastopol,* c'est toujours son histoire, et c'est elle encore qu'il nous conte sous les noms du prince André, de Pierre Besoukhov et de Constantin Lévine. Qui sait si sa religion et tout le « tolstoïsme » sont autre chose qu'une nouvelle expérience littéraire, une manière nouvelle de dramatiser sa vie et de trouver une matière d'art? Ces scènes avec sa femme, ces querelles, ces faux départs, il en fait une pièce de théâtre, et le voilà tranquille. Il bafoue le mariage, il

exalte la virginité, et cela ne l'empêche pas, à soixante ans, d'avoir encore des enfants, tout en se lavant les mains de leur éducation. Cette remarque explique bien des choses. On comprend, par exemple, que, tout en se reprochant le confort de sa vie, en menaçant toujours de planter là femme et enfants, il soit demeuré si longtemps sans en rien faire. C'est l'état de demi-illusion où vivent les poètes. Ils tiennent leurs velléités pour des choses réelles : ils ont raison, ils nous font croire à cette réalité. Leur monde véritable est celui de l'imagination. Il ne faut pas s'étonner s'ils en sont dupes : c'est pour cela qu'ils nous enchantent. Du reste, pour ces âmes slaves, enfantines et complexes, les mots n'ont pas le sens absolu que nous leur prêtons. Il ne s'agit que de mirages. Ainsi le tolstoïsme, la haine du monde, l'accord de la vie et des idées étaient, pour Tolstoï même, autre chose que pour nous. Je ne lui fais pas l'injure de croire qu'il tenait aux richesses: l'argent n'existait pas pour lui. C'étaient, comme sa doctrine, des chimères, des rêves, dont il considérait l'échéance lointaine comme une chose toujours possible, sans se presser pourtant de la réaliser. C'était un beau coup de théâtre, dont l'effet était déjà produit, puisqu'il s'en émouvait à distance ; le temps n'existe pas en Orient, le fait et le rêve se confondent. Et il demeurait par inertie, par faiblesse et aussi par bonté, et parce qu'il ne détestait pas de se sentir coupable, et qu'il avait un goût de la honte, qu'il prenait pour de l'humilité. *Fumées*, dit Tourguéniev.

Et puis, il semble bien que, dans les derniers temps, après sa grande maladie de 1901, Tolstoï ait tout à fait cessé de croire au tolstoïsme. Il était trop intelligent pour ne pas s'apercevoir du vide de son système. Il était surtout trop mobile pour ne pas s'en lasser. Les tolstoïens l'assommaient. Ses dernières œuvres, à mon gré les plus parfaites de toutes, n'ont plus aucun rapport avec ce qui les précède : plus de thèse, plus de leçon, plus de cette ennuyeuse manie édifiante qui, depuis *Guerre et Paix*, nous gâte souvent les plus beaux livres. On n'y sent plus que la pure joie, la volupté de l'artiste qui ne songe qu'au bonheur de peindre. Quel héros moins « tolstoïsant » qu'Hadji Mourad, et quel merveilleux cavalier de miniature persane, chevaleresque et rusé, avec son énergie féline, barbare et raffinée ! Quelle admiration pour cette plante sauvage ! Et, dans *le Père Serge*, quelle page incomparable que la dernière scène, celle

où le *starets* (1) déchu comprend qu'il a perdu sa vie, parce qu'il n'a rien fait que par orgueil et par ostentation, tandis qu'une pauvre ratée de maîtresse de piano, que tout le monde méprise et qui se croit elle-même moins que rien, est une sainte, parce qu'elle est bonne, gaie et simple, et que son âme est un miracle de charité qui s'ignore.

Ces dernières œuvres de Tolstoï sont en vérité toutes pleines de tendresse sereine et d'indulgence souriante. On y sent de moins en moins l'aigreur de l'époque de la « crise, » et de plus en plus, à mesure que s'éteint la ferveur « tolstoïenne, » on y goûte le détachement divin, le charme puéril des œuvres de la jeunesse. Mais, depuis quelque temps, il s'était passé un fait nouveau. En 1908, sous le ministère Stolypine, Tchertkov était rentré d'exil et était venu s'installer non loin de Tolstoï, dans le gouvernement de Toula. Il y avait ouvert une communauté dont les membres pratiquaient la « foi. » Ces disciples avaient le don d'impatienter le maître, sans que celui-ci eût le courage de les donner au diable. Par bonheur, la communauté fut dissoute, et Tchertkov dut se fixer dans les propriétés qu'il possédait près de Smolensk. Mais il ne perdit pas son pouvoir en s'éloignant; il continuait d'écrire, et il avait toujours des intelligences dans la maison.

La suite est une laide histoire : de quelque nom qu'on l'appelle, il s'agit de la triste affaire qu'est la captation d'un vieillard. Le but était de retirer à la comtesse Tolstoï la gestion des affaires et des papiers de son mari. Dès 1895, on avait rédigé un premier testament qui désignait un conseil de trois exécuteurs : la Comtesse, Tchertkov et le critique Strachov. Mais ce texte n'avait pas suffi. Il y avait de telles rivalités au sujet des papiers du maître, particulièrement de son *Journal*, que Tolstoï excédé avait pris le parti de les déposer sous scellés au Musée Rumyanstev. Déjà une malle de manuscrits s'était égarée en voyage dans des conditions suspectes; d'autres papiers avaient disparu. Mais Tchertkov voulait davantage. Il voulait, Tolstoï une fois mort, demeurer le seul maître de sa pensée. En septembre 1909, lors d'une visite que Tolstoï lui fit à Krekshino, il arracha à sa faiblesse un testament dans ce sens. Faute d'une formule, qui se trouva oubliée dans la rédaction, cet acte ne

(1) Ascète, thaumaturge.

valait rien. C'était à recommencer. Le 22 juillet 1910, Tchertkov étant revenu aux environs de Toula, on hissa le vieillard à cheval, on se rencontra dans une clairière, en présence de témoins apostés, et un testament en bonne forme fut perpétré en secret, comme un vol fait au coin d'un bois.

Tolstoï était revenu très malade de Krekshino. Il avait des absences et des instants de délire. Cette atmosphère de conspiration, dont il se sentait entouré, n'était pas faite pour le calmer. Il avait quatre-vingt-deux ans. Son irritabilité était devenue extrême. Sa femme était à bout. Elle avait subi, en 1906, une grave opération, suivie, deux mois plus tard, de la perte d'une fille. Elle ne se dominait plus. Elle avait des attaques de nerfs. Pendant ces derniers mois, la malheureuse, à force de souffrir, n'était plus qu'une détraquée. Ce qu'elle soupçonnait autour d'elle, la présence de son ennemi rôdant dans la coulisse, achève de l'exaspérer. La vie devenait intolérable. On ne dormait plus dans la maison. Depuis l'affaire du testament, Tolstoï n'osait plus regarder sa femme dans les yeux. La nuit, au moindre bruit, la Comtesse se levait, parcourait les couloirs, une bougie à la main. Cet état de fièvre et d'alerte, ces craquements étouffés de planchers, ces portes qui s'ouvrent avec précaution, cette inquiétude, cet espionnage, ces jalousies, ces menaces de scènes et de crises : cela ne pouvait plus durer. L'existence, pour ces deux malades, devenait un enfer. Il y avait quelqu'un de trop. Une nuit, Tolstoï partit. C'était le 10 novembre, à cinq heures du matin. Quand elle lut la lettre d'adieu qu'il lui laissait, elle courut, folle de douleur, se jeter dans l'étang. On l'en retira demi morte. Et pourtant, cette fois, ce n'était pas elle seule que le vieillard avait fuie...

Pendant cinq jours, elle refusa toute nourriture. Le sixième jour, arriva une dépêche d'un journal ami, annonçant que le fugitif se mourait à Astapovo. Tchertkov avait reçu la nouvelle avant elle. Elle y vola, à temps pour y recevoir un dernier coup de couteau : ce fut pour se voir écarter de l'agonie de son mari.

Il y avait autour du lit une foule d'étrangers et d'indifférents, et moi, la femme, la compagne de sa vie depuis quarante-huit ans, on ne me laissa pas entrer. La porte était fermée à clef, et, comme je cherchais à apercevoir par la vitre le visage de mon mari, *une main tira le rideau.* Deux infirmières furent détachées pour s'assurer de moi; elles me serraient les bras et m'interdisaient tout mouvement.

Pendant ce temps-là, le mourant appelait notre fille Tanya et se mettait à lui demander ce que je devenais : il me croyait toujours à Iasnaïa-Poliana. A chaque question, il fondait en larmes, si bien que Tanya lui dit : « Ne parlons plus de maman, cela t'agite trop. » — « Ah! s'écria-t-il, c'est bien plus important pour moi que tout le reste. » Et il ajouta, d'une voix déjà plus indistincte : « Pauvre Sonia! Je lui fais du mal; nous avons été de grands maladroits. »

Personne, en dépit de mes prières, ne voulut lui dire que j'étais là! Je ne sais qui a pris sur soi cette nouvelle cruauté. Tout le monde redoutait une émotion qui le tuerait; c'était l'avis des médecins. Qu'en savent-ils? Peut-être, en m'embrassant, en se laissant soigner par moi, comme il en avait l'habitude, je l'aurais sauvé. Dans une de ses lettres que je viens de publier, il me dit qu'il avait grand peur de tomber malade loin de moi.

Enfin, les médecins me laissèrent approcher, quand il ne respirait plus qu'à peine, gisant immobile sur le dos et les paupières déjà closes. Doucement, je lui murmurai à l'oreille des tendresses, je voulais lui faire comprendre que j'étais là tout le temps dans cette gare d'Astapovo, et combien je l'aimais et l'aimerais toujours. Je ne me rappelle plus ce que je lui dis encore, mais deux profonds soupirs, qui parurent lui coûter un prodigieux effort, sortirent de sa poitrine comme pour répondre à mon amour, et il retomba immobile.

On n'ajoute rien à une telle page, à ce mystérieux colloque, à cette foi auguste dans le dernier soupir. Certes, Tolstoï fut faible, injuste, capricieux, orgueilleux et parfois cruel. Il le fut en dépit de son cœur merveilleusement humain. C'était un Russe, un grand enfant. Qui avait payé pour le savoir, plus que celle qu'il a fait tant souffrir? Mais à peine se voient-ils, qu'ils se sont pardonné. Serons-nous plus sévères que celle qui, malgré tout, l'a aimé jusqu'au bout? Elle pense mourir de sa fuite, et accourt lui donner la suprême caresse. Elle comprenait enfin qu'il ne pouvait pas être à elle tout entier, qu'il y avait en lui quelque chose qui se devait à l'œuvre du Père et voulait se mêler au génie de l'univers. Elle l'acceptait ainsi, et se contentait de sa part. Que ne manquerait-il pas à Tolstoï et à sa légende, sans ce coup de vent prophétique qui l'arracha à sa maison, comme l'aigrette errante de la fleur du steppe, et le jeta vagabond pour mourir sur les routes, image de l'inquiétude de sa race et de la tempête qui allait déraciner la Russie?

LOUIS GILLET.

REVUE SCIENTIFIQUE

LES TÉLESCOPES EN RUMEUR

Lettre ouverte à Monsieur Léon Bérard, ministre de l'Instruction publique

Monsieur le Ministre,

Au bon vieux temps, il existait une coutume charmante et juste. Le plus humble sujet avait le pouvoir de présenter requête au Roi ou à ses ministres par le moyen d'un placet qu'il leur remettait au passage, genou en terre. Cette mode est, hélas! tombée en désuétude. C'est peut-être que la culotte courte de jadis se prêtait mieux à ce geste charmant du genou que le pantalon actuel dont le pli réglementaire risque de voir son ordonnance perturbée par l'inflexion trop prononcée de la jambe.

Combien je regrette, monsieur le ministre, que cet usage ait péri. On m'eût vu me précipiter à votre passage et vous remettre aujourd'hui même mon placet.

Hélas! cela n'est pas possible. Le protocole s'y oppose. C'est la *Revue des Deux Mondes* qui vous présentera mon placet. Aussi bien la presse, — et surtout lorsqu'elle a cette qualité, — est-elle aujourd'hui le seul moyen que nous ayons de porter parfois une requête à ceux qui gouvernent la France.

C'est de l'Observatoire de Paris que je voudrais vous parler aujourd'hui, monsieur le ministre.

Donc, l'Observatoire de Paris est en émoi et je viens respectueusement vous dire ici, en mon nom et au nom de beaucoup de mes collègues astronomes, les causes de cet émoi. Vous en avez eu déjà,

je pense, quelques échos lorsque, il y a peu, la presse, à des millions d'exemplaires, publia des déclarations aussi catégoriques que contradictoires de deux des plus hautes autorités administratives ou scientifiques de l'Observatoire de Paris : M. Baillaud, directeur de l'Observatoire, M. Bigourdan, astronome audit établissement et directeur du Bureau international de l'heure, tous deux membres de l'Académie des Sciences et du Bureau des Longitudes, tous deux universellement renommés pour leurs hautes fonctions ou leurs travaux scientifiques.

De quoi s'agit-il donc, qui puisse créer une polémique aussi vive entre astronomes, c'est-à-dire entre personnages qui doivent nécessairement participer un peu de la sérénité des espaces célestes ?

Il s'agit de la question de savoir s'il est ou non opportun et utile à la science de transférer ailleurs notre Observatoire national.

Je vous demande respectueusement de bien vouloir, monsieur le ministre, jeter un coup d'œil sur l'exposé succinct que je voudrais faire ici de ce problème. Je ne relaterai que des faits, dont certains peut-être n'ont pas encore été mis sous vos yeux, et qui apporteront peut-être quelques éléments d'appréciation non inutiles dans un problème important pour la science française dont vous êtes le lumineux et sage protecteur.

Elle ne date pas d'hier la question du transfert de l'Observatoire de Paris. Lorsqu'on se reporte à l'histoire, on voit qu'on en peut dire comme de la plupart des problèmes qui, hélas ! nous agitent : il n'y a pas de questions neuves, il n'y a que des gens neufs.

Pour ne pas remonter au Déluge, — je veux dire à la fondation même de l'Observatoire, qui n'est pas un des moindres titres de gloire de Louis XIV, — et pour nous borner aux événements postérieurs au milieu du siècle dernier, nous voyons qu'après la mort d'Arago (1853), Leverrier fut nommé directeur de l'Observatoire. C'était un terrible homme, mais un homme de génie que Leverrier. L'ostracisme dont il avait été l'objet, lorsqu'il découvrit Neptune par la seule puissance du calcul, de la part de certains des astronomes officiels, — dont il n'était pas à ce moment, — et les petites misères qu'on lui fit alors avaient irrité son caractère. Il y avait un peu de quoi : qu'on en juge. Lorsque Leverrier eut trouvé théoriquement la position de Neptune, ses rapports avec les autorités officielles de l'Observatoire étaient tels qu'il dut s'adresser à un astronome berlinois, Galle, pour vérifier la chose à la lunette. Et c'est ainsi que la planète Neptune fut d'abord découverte à Berlin !

Quoi qu'il en puisse être de ces souvenirs heureusement périmés, — chacun sait qu'aujourd'hui il n'y a plus jamais d'entraves aux initiatives et aux découvertes, — Leverrier avait un caractère autoritaire et sa gestion un peu tyrannique de l'Observatoire lui valut de nouveaux ennemis. Soyons-lui indulgents : il avait du génie, ce qui est une circonstance atténuante malheureusement rare.

Il arriva que, de fil en aiguille, le ministre de l'Instruction publique de l'époque, votre illustre prédécesseur Duruy, invita l'Académie des Sciences, le 17 avril 1868, à examiner :

« 1° Si l'Observatoire impérial peut rester où il se trouve sans détriment pour les observations astronomiques ; 2° si dans l'intérêt de la science il vaudrait mieux le transporter hors de la capitale... » Après une enquête publique et large, après une très longue discussion qui dura de nombreuses séances (1), l'Académie des Sciences, conformément à l'avis de Leverrier, à l'unanimité des 53 votes exprimés contre un bulletin blanc, adopta la résolution suivante : « *Il importe que l'Observatoire de Paris soit conservé sans aucun amoindrissement.* »

L'Académie demandait en outre « qu'un autre observatoire de premier ordre fût fondé en dehors et à proximité de Paris. » On sait comment ce vœu a été réalisé peu après par la création de l'observatoire de Meudon, qui sous l'éminente direction d'un astrophysicien célèbre, M. Deslandres, contribue hautement aujourd'hui par ses travaux au renom astronomique de la France.

On n'a pas oublié d'ailleurs comment les menées des ennemis de Leverrier, — les lions ont toujours dans leur crinière quelques bestioles qui les irritent, — amenèrent celui-ci, qui avait le malheur d'être sénateur en même temps que fonctionnaire, à interpeller le ministre sur son propre cas. Le résultat de l'interpellation fut... la révocation de Leverrier.

On n'a pas oublié non plus comment cette offense à la science et au génie fut réparée par la République qui rendit en 1872 la direction de l'Observatoire au grand Leverrier.

En 1884, l'amiral Mouchez, étant directeur de l'Observatoire, souleva de nouveau la question du transfert dans un rapport qui fut soumis à l'Académie des Sciences. *Celle-ci, après une nouvelle discussion approfondie, se prononça pour le statu quo.* [On verra tout à l'heure pourquoi je souligne cela.]

(1) Cette discussion remplit un grand nombre de brochures qui ont été publiées à l'Institut et qui devaient former la seconde partie du tome LXVIII des *Comptes rendus* des séances de l'Académie des Sciences (1er semestre 1869).

Après la mort de l'amiral Mouchez, l'Observatoire eut, avant la direction actuelle, deux autres directeurs éminents, M. Tisserand et M. Maurice Lœwy, ce dernier mort à la fin de 1907. C'est sous leur direction qu'ont été construits les instruments admirables (équatoriaux coudés et autres, lunette photographique, etc.) qui ont fait de l'Observatoire de Paris un établissement de premier rang. C'est sous leur direction qu'ont été, avec ces instruments nouveaux, réalisées les entreprises qui ont porté la renommée et l'influence de notre Observatoire national à un niveau qu'il n'avait jamais atteint auparavant. Ces travaux récents, carte photographique du ciel, catalogue photographique fondamental, atlas photographique de la lune, catalogue des nébuleuses (contenant des centaines d'astres nouveaux découverts à l'Observatoire), ont prouvé que l'Observatoire de Paris, sous une impulsion convenable, ne le cède à aucun observatoire du monde par l'importance, la répercussion et la beauté de ses découvertes et de ses travaux. Ils ont prouvé définitivement et par les faits que les craintes élevées par les ennemis de Leverrier et par l'amiral Mouchez relativement à la difficulté présumée de faire des découvertes astronomiques dans l'atmosphère de Paris n'étaient nullement fondées. Leverrier avait déjà répondu aux partisans du transfert que « l'on n'invoquait que des causes vagues sans apporter de démonstration pratique. » Pourtant, si vagues qu'elles fussent, ces craintes étaient encore compréhensibles avant que l'Observatoire, doté d'un outillage moderne, eût réalisé les travaux essentiels que je viens de rappeler, — entre beaucoup d'autres que la place me manque pour citer. Mais une fois ceux-ci réalisés, « la démonstration pratique » s'est évidemment retournée contre ceux qui avaient émis ces craintes autrefois.

Aussi, pendant longtemps, — pendant près de trente ans, — personne ne reparla plus de déplacer l'Observatoire.

C'est sur ces entrefaites qu'en 1911, la question a été de nouveau posée, mais d'une manière si discrète que les intéressés (les astronomes de l'Observatoire, l'Académie des Sciences) n'en ont rien su que par des indiscrétions dont je ne puis — bien qu'elles prêtent à de savoureux commentaires — faire état ici.

Vous n'étiez pas alors, monsieur le ministre, notre grand maître de l'Université. Avec le haut souci de clarté et de bonne foi dont vous venez de donner des marques si nobles, vous n'eussiez pas manqué alors, en voyant traiter dans des rapports administratifs mystérieux, et décider dans l'ombre et le secret de choses si impor-

tantes pour la science française, sans qu'un seul astronome, sans qu'un seul homme compétent eût été consulté; vous n'eussiez pas manqué de renvoyer les dossiers qu'on vous eût apportés, à vos services en demandant, comme l'avait fait Duruy, qu'une enquête large fût d'abord ouverte auprès des astronomes, et que l'Académie des Sciences, gardienne vigilante et avertie de notre renommée scientifique, fût consultée. On n'en a rien fait : cela a causé une émotion douloureuse chez les astronomes de l'Observatoire dont plusieurs sont des savants illustres arrivés au faîte de tous les honneurs académiques, et chargés de plus de découvertes encore que d'honneurs, de plus d'honneur que d'honneurs. C'est de cette émotion si légitime et si profonde que je vous demande d'abord la permission de vous faire part ici.

Donc, depuis 1911, la question du transfert de l'Observatoire a été l'objet de rapports et de tractations administratives sans qu'*un seul astronome*, sans que l'Académie des Sciences ou le Bureau des Longitudes, non seulement aient été appelés à donner leur avis, mais aient même connu (autrement que par des indiscrétions) qu'il en était question.

Lorsque vous le saurez, monsieur le ministre, par ces lignes que j'écris ici avec le sentiment de mon devoir, je suis sûr que votre étonnement en sera plus grand encore que votre tristesse.

Donc, pendant dix ans, nous n'avons rien su de ce qu'on voulait faire de notre Observatoire ni des raisons pour lesquelles on voulait le faire. Il y a un an (dix ans après que l'administration avait commencé à s'occuper de la question), chacun des astronomes a reçu un exemplaire d'un « Rapport adressé au Conseil de l'Observatoire dans sa séance du 3 mars 1921 sur la nécessité de la création d'une succursale de l'Observatoire en dehors de la Ville, par M. B. Baillaud, directeur de l'Observatoire. »

C'est ce document, — le premier et seul document officiel communiqué sur ce projet aux astronomes, sans d'ailleurs que leur avis ait été sollicité, — qui servira de base à la très brève discussion technique que je me risquerai à faire tout à l'heure. Mais n'anticipons pas...

Comment donc la presse a-t-elle été amenée à s'occuper de la question? Qu'est-ce qui a pu agiter les télescopes et en tirer tant de bruit que le public s'est demandé s'ils ne s'étaient pas mués en canons? Qu'est-ce qui a amené la discussion, très vive dans sa courtoisie, à laquelle je faisais allusion au début de ces pages et qui a vivement

opposé les unes aux autres les conceptions de M. Baillaud et celles de M. Bigourdan ?

Ce n'est ni plus ni moins qu'une déclaration de M. Baillaud parue il y a quelques semaines dans un grand journal du soir, et qui disait : « La salle des pendules de l'Observatoire est soumise à des trépidations et vibrations incompatibles avec la marche régulière des pendules... Pour cela, de même que pour les observations astronomiques, il importe de transférer l'Observatoire à 20 ou 30 kilomètres de Paris. »

Ces déclarations inopinées portaient soudain sur l'*agora* la question du transfert de l'Observatoire. Était-ce un bien ou un mal ? Je n'en discuterai pas, quoique j'incline à penser qu'en presque toute matière, mais assurément en matière de science, trop de lumière et trop de discussion valent mieux que pas de lumière du tout ni de discussion. Quoi qu'il en puisse être, un grand journal du soir avait attaché le grelot. Vous savez, monsieur le ministre, que lorsqu'un grand journal du soir a soulevé un problème, les grands journaux du matin n'ont rien de plus pressé que de le vouloir résoudre. C'est leur faiblesse... et leur force. Donc, l'un de ceux-ci ayant lu la déclaration de M. Baillaud, et sachant d'autre part qu'il y a à l'Observatoire un « maître de l'heure, » M. Bigourdan, directeur du Bureau international de l'heure, et savant d'une compétence sans égale dans la question soulevée, dépêcha un rédacteur à M. Bigourdan. Bien que généralement rebelle à l'interview, celui-ci ne crut pas pouvoir se refuser à donner son avis technique sur une question technique de son ressort soulevée dans la presse. Il donna son avis et je vous demande la permission de le résumer :

« J'hésite, a dit M. Bigourdan au reporter ravi de l'aubaine, à croire à l'authenticité des déclarations dont vous me parlez.

« L'heure, telle qu'on la détermine au moyen des observations astronomiques, est conservée grâce à quatre pendules de haute précision (dont une sert de pendule directrice) et qui sont à l'Observatoire dans une cave placée à vingt-sept mètres de profondeur. Tout le monde sait que ces pendules sont ainsi complètement à l'abri des trépidations et vibrations du sol parisien, qui n'ont absolument aucune influence sur elles. Quant à la transmission même de cette heure, elle se fait au moyen d'appareils placés plus près du sol et reliés directement à l'antenne de la tour Eiffel. Il est évident qu'ici non plus les vibrations et trépidations n'ont aucune influence, car jamais de tels ébranlements mécaniques n'ont eu d'action sur la transmission électrique d'une dépêche.

« On commet donc une erreur lorsqu'on croit que la conservation et la transmission de l'heure à l'Observatoire de Paris peuvent être perturbées par les trépidations.

« En un mot, j'affirme que la marche des horloges est au moins aussi parfaite à l'Observatoire de Paris qu'en n'importe quel observatoire du monde. Il n'y a donc à cet égard, et quoi qu'on en ait dit, pas de raison sérieuse de transférer ailleurs l'Observatoire de Paris, qui représente non seulement dans la science un illustre passé, mais aussi, j'en suis sûr, un magnifique avenir. »

Voilà, n'est-ce pas? une opinion technique qui est nettement en contradiction avec celle qui avait provoqué la discussion. Les choses allaient-elles en rester là. Que non pas! Un autre reporter, aussitôt dépêché auprès de M. Baillaud, lui soumettait l'interview de M. Bigourdan et en remportait à son tour une nouvelle et non moins précieuse.

M. Baillaud y déclare d'abord qu'« il lui coûte de porter sur la place publique une controverse dont les échos n'auraient jamais dû dépasser l'enceinte des Sociétés savantes. » Sans doute. Mais qui a porté d'abord cette controverse sur la place publique ? Qui, d'autre part, a négligé de la porter devant les Sociétés savantes? Je pose ces questions sans les résoudre, mais je ne pense pas que ce soit M. Bigourdan.

De la réponse faite par M. Bigourdan à ses déclarations initiales sur les pendules de l'Observatoire, M. Baillaud ne dit rien. Ce point particulier de la discussion doit donc être considéré comme réglé. Mais ce qui est particulièrement digne d'examen dans cette interview, ce sont les arguments nouveaux invoqués par M. Baillaud en faveur du transfert de l'Observatoire et qui se retrouvent dans son rapport au Conseil de l'Observatoire en date du 3 mars 1921, rapport officiel dont j'ai déjà parlé ci-dessus. C'est au texte même de ce document officiel que je me reporterai donc pour examiner ces arguments, reproduits d'ailleurs sous une forme presque identique dans l'interview.

En première ligne, M. Baillaud invoque le rapport fait par l'amiral Mouchez en faveur du transfert. L'argumentation de l'amiral Mouchez est d'ailleurs citée tout au long dans le « Rapport adressé au Conseil de l'Observatoire dans sa séance du 3 mars 1921. » Mais comment se peut-il faire que ce rapport du 3 mars 1921 ne fasse aucune allusion au fait que l'Académie des Sciences a rejeté les conclusions de l'amiral Mouchez? Un exposé historique d'une question ne devrait-il

pas contenir, pour être pertinent, à la fois le pour et le contre impartialement juxtaposés?

N'eût-il pas été souhaitable qu'on rappelât dans ce rapport, que les deux successeurs de l'amiral Mouchez, Tisserand, puis Maurice Lœwy, n'ont jamais songé, — pour les fortes raisons sus-indiquées, — à reprendre son projet.

Bref, le principal argument de fait, — le seul incontestable, — invoqué dans le Rapport du 3 mars 1921 en faveur du transfert de l'Observatoire, est (pages 13 et 14) que le *Conseil de l'Observatoire* approuva le 24 mai 1912 un précédent rapport que lui avait soumis M. Baillaud et qui concluait en faveur du projet de transfert.

Qu'est-ce donc que le *Conseil de l'Observatoire?* C'est vous, le savez, monsieur le ministre, un conseil mi-administratif mi-scientifique composé de représentants de divers ministères et aussi de quelques hommes de science éminents et auxquels le directeur de l'Observatoire rend chaque année compte de sa gestion. Parmi eux on a compté naguère, — pour ne parler que des morts et ne pas blesser la modestie des vivants, — Henri Poincaré, Darboux, Lippmann. Mais chose étonnante, il n'y a pas, — et il n'y avait pas à l'époque considérée, — un seul astronome parmi les membres de ce Conseil.

Donc, le Conseil de l'Observatoire a approuvé les termes d'un rapport concluant à la nécessité du transfert de l'Observatoire et qui lui fut présenté le 24 mai 1912. Comment les membres de ce Conseil n'auraient-ils pas admis la conclusion nécessaire des prémisses qu'on leur présentait? Comment eussent-ils pu supposer *a priori* que ces prémisses consistant en certaines affirmations d'ordre exclusivement technique et astronomique, non seulement n'étaient pas incontestables, mais devaient être fortement contestées par beaucoup d'astronomes dès qu'elles seraient connues d'eux. Je ne veux pas faire état ici de ces affirmations, de ces prémisses, puisqu'elles faisaient partie d'un document dont la teneur n'a jamais été divulguée officiellement aux astronomes et n'a été connue d'eux que postérieurement et par des indiscrétions.

Mais un certain nombre de ces affirmations se retrouvent dans le « Rapport adressé au Conseil dans sa séance du 3 mars 1921 » (donc neuf ans plus tard), qui, lui, est un document public. C'est sous la forme qui leur a été donnée dans ce document qu'il convient donc de les examiner. La plus importante de ces affirmations, et celle qui synthétise en quelque sorte toute l'argumentation, est résumée à la

page 22 de ce rapport sous le titre « Travaux d'astronomie moderne. »

Voici ce que l'on y lit : « Les recherches photométriques à travers l'atmosphère brumeuse et d'un pouvoir absorbant essentiellement variable de la grande ville sont souvent entachées d'erreurs prohibitives; les observations photographiques avec des lunettes à grand champ sont impossibles à cause de la luminosité du fond du ciel produite par les lumières de Paris. Il semble vraiment qu'aucune des observations que comportera l'astronomie de l'avenir ne sera possible sur l'emplacement actuel de l'Observatoire. »

En un mot, le transfert serait justifié d'une part par la brume et l'absorption variable, d'autre part, par la luminosité de l'atmosphère parisienne.

Qu'en faut-il penser? Nous avons soumis la question à M. Bigourdan. Son opinion était d'autant plus importante à connaître qu'il n'est pas seulement le directeur du Bureau international de l'heure. Auteur d'observations innombrables de tous les astres et d'un catalogue célèbre de nébuleuses où sont classés ceux de ces astres singuliers qu'il a découverts à l'Observatoire de Paris, M. Bigourdan est tout le contraire d'un astronome de cabinet. Il est certainement l'astronome français qui, depuis Lalande (lequel vivait au XVIIIe siècle), a passé le plus grand nombre de nuits à scruter le ciel à la lunette.

— Franchement, nous a répondu l'illustre astronome, je ne comprends pas bien ce qui justifie ce coûteux et mystérieux projet. Je dis *mystérieux*, parce qu'aucun des astronomes de l'Observatoire, ni l'Académie des Sciences, ni le Bureau des Longitudes, n'ont été consultés à son sujet.

« Aujourd'hui, ce projet revient sur l'eau. *Mon avis sincère est que rien ne légitime* ce projet, pas même les raisons d'ordre atmosphérique invoquées. Si l'atmosphère est un peu moins transparente à Paris qu'ailleurs (ce qui ne m'a pas empêché d'y découvrir récemment un grand nombre de ces astres presque invisibles que sont les nébuleuses), c'est-à-dire si les images des astres y sont un peu moins brillantes qu'ailleurs, en revanche, elles y sont d'une qualité merveilleuse et exceptionnelle. Des observations comparatives faites notamment par M. Jarry-Desloges et M. Fournier à Paris et aux environs, en Algérie, en Provence, et communiquées à l'Académie des Sciences, ont montré que la netteté et le calme des images astrales sont de beaucoup supérieures, à Paris, à ce qu'ils sont presque partout ailleurs. Cela peut paraître étrange, mais c'est un fait. Nous en

avons eu, d'ailleurs, la preuve multipliée dans les travaux récents qu'on a faits à l'Observatoire de Paris et, notamment, dans les photographies de la lune, uniques au monde, — étant donné les moyens instrumentaux employés, — qu'on y a obtenues.

« S'il est vrai que, depuis peu de temps, la production scientifique de l'Observatoire se soit un peu ralentie, ce n'est pas dans l'atmosphère parisienne qu'il faut en rechercher la cause.

« Je sais qu'on a demandé des millions, *24 millions* je crois, au budget pour transférer l'Observatoire ailleurs. Eh bien ! il y a là une belle occasion de faire des économies, car j'estime, avec beaucoup de mes collègues, que l'intérêt de la science ne nécessite nullement cette dépense somptuaire. Si on veut dépenser de l'argent pour l'astronomie française, ce n'est pas en bâtiments ou en installations dispendieuses qu'il faut l'employer. Elle ne manque ni de bâtiments bien situés, ni de bons instruments inutilisés. »

Telle est l'opinion de M. Bigourdan. Après elle, on pourrait, comme on dit, tirer l'échelle. Mais la vérité est parfois si empêtrée, lorsqu'elle sort de son puits, que le nombre n'est jamais trop grand de ceux qui viennent lui prêter main forte pour franchir la dangereuse margelle, sans dégâts pour son précieux miroir.

J'ai donc demandé à un autre astronome de l'Observatoire, M. Giacobini, afin de le mettre ici sous vos yeux, son sentiment sur la question soulevée.

Vous connaissez certainement, monsieur le ministre, M. Giacobini, qui est un des plus renommés parmi vos subordonnés, les astronomes de l'Observatoire de Paris. Vous savez qu'il est célèbre dans le monde entier par ses travaux et surtout par la découverte de *douze comètes* qui portent son nom.

Il était d'autant plus intéressant de connaître là-dessus l'avis de M. Giacobini que celui-ci a observé des myriades d'astres, d'abord pendant dix-huit ans à l'Observatoire de Nice, sous le beau ciel de la Provence, puis depuis quatorze ans à l'Observatoire de Paris, ce qui lui permet de comparer les conditions d'observation en ces divers endroits. Voici ce que nous a dit le savant qu'on a appelé à cause de ses découvertes le « furet des comètes : »

— Je suis désolé d'avoir à me mettre en contradiction avec mon directeur, M. Baillaud, pour qui j'ai la plus profonde déférence, mais je dois à la vérité de déclarer que je suis entièrement de l'opinion de M. Bigourdan dans la question soulevée. Mon expérience, hélas ! déjà longue, m'a nettement prouvé que le ciel de l'Observatoire de Paris

est bien supérieur pour les observations astronomiques au ciel de l'Observatoire de Nice, au beau ciel de la Provence. C'est que ce qui importe à l'astronome, c'est avant tout non pas l'éclat des astres, mais le calme de leurs images. A l'Observatoire de Paris, par suite de circonstances topographiques heureuses, dues peut-être au choix judicieux des architectes de Louis XIV, ces images ont un calme, une fixité et, partant, une netteté remarquables et qu'on ne trouve guère ailleurs. A l'Observatoire de Nice, comme à celui de Marseille et en beaucoup d'autres endroits, les images sont beaucoup plus agitées. Mes propres constatations concordent à cet égard avec celles que MM. Jarry-Desloges et Fournier ont communiquées à l'Académie des Sciences.

« Voici d'ailleurs des faits. Mon collègue l'astronome Javelle, qui a observé des milliers de nébuleuses à la grande lunette (de 0 m. 76 d'ouverture) de l'Observatoire de Nice, a constaté que, neuf fois sur dix, les nébuleuses qui se trouvaient à la limite de visibilité de cet instrument figuraient dans le catalogue des nébuleuses découvertes à l'Observatoire de Paris par M. Bigourdan avec une lunette *six fois moins puissante* que celle de Nice au point de vue luminosité. Pareillement, dans ma recherche des comètes, les nébuleuses que je rencontrais à Nice à la limite de visibilité de mon instrument avaient toutes été vues par M. Bigourdan à Paris, bien que son instrument fût environ deux fois moins puissant que le mien.

« Tout cela prouve d'une manière incontestable que la luminosité du fond du ciel à l'Observatoire de Paris n'est nullement gênante pour les observations les plus délicates. En tout cas, je puis vous affirmer que cette luminosité y est moins grande qu'à l'Observatoire de Nice.

« En ce qui concerne les observations photométriques différentielles, que je fais lorsque j'observe les astéroïdes, j'ai constaté qu'elles sont non seulement aussi bonnes, mais meilleures à Paris qu'à Nice.

« Il est certain d'ailleurs que certaines observations méridiennes de haute précision sont peut-être gênées par les trépidations du sol parisien, encore que le bain de mercure de M. Hamy supprime, vous le savez, la plupart des inconvénients de ces observations. Mais l'astronomie méridienne n'est qu'un tout petit coin de l'astronomie moderne et il n'est pas un observatoire au monde où l'on étudie à la fois toutes les branches de l'astronomie.

« En un mot, j'estime que toutes les observations équatoriales qui constituent les neuf dixièmes de l'astronomie moderne, et auxquelles l'Amérique, en particulier, a consacré ses plus puissants instruments,

trouvent à l'Observatoire de Paris des conditions particulièrement favorables à leur réalisation et à leur continuation. Le souci seul de la vérité m'a poussé à répondre à votre question par ces faits facilement vérifiables. J'ajoute que j'ai la plus profonde vénération pour M. Baillaud, mais il est, j'en suis sûr, trop homme de science, pour ne pas comprendre que je puisse être en désaccord avec lui dans cette question purement technique. »

J'ai posé à M. Giacobini cette dernière question :

— Trouvez-vous que les conditions des observations équatoriales sont aujourd'hui moins bonnes à Paris qu'il y a quinze ans?

— Nullement, a répondu le savant astronome.

Or, répétons-le, il y a quinze ans, l'Observatoire était dirigé par Maurice Lœwy, dont le prédécesseur immédiat fut Tisserand. Ni l'un ni l'autre de ces illustres savants n'envisagèrent jamais la nécessité du transfert du grand établissement, dont les travaux, sous leur impulsion, eurent un retentissement glorieux pour la France.

Peut-être, monsieur le ministre, voudrez-vous bien qu'à mon tour, après avoir donné ici l'opinion d'astronomes qui sont la gloire de la science française, je vous exprime la mienne propre. Que je le veuille ou non, c'est pour moi un devoir de conscience de le faire, car les principaux arguments invoqués en faveur du transfert projeté sont d'ordre photométrique, et, — si indigne qu'il soit, — c'est précisément votre serviteur qui a l'honneur de diriger à l'Observatoire le seul service qui soit exclusivement consacré à la photométrie.

Voici donc ce que m'autorise à affirmer une expérience qui dure depuis une quantité d'années qu'il commence à être peu agréable de dénombrer :

« On ne peut que se ranger entièrement aux opinions exprimées par M. Bigourdan et par M. Giacobini. Ces opinions sont d'ailleurs fondées sur des faits irréfutables. Il est certain que l'absorption générale de la lumière stellaire par l'atmosphère est en moyenne un peu plus grande à l'Observatoire de Paris qu'à la campagne; il est non moins certain que la légère diminution d'éclat des images qui en résulte est largement compensée, au point de vue de leur visibilité, par l'immobilité et la netteté exceptionnelle de ces images. On peut réaliser à l'Observatoire de Paris dans des conditions très satisfaisantes toutes les observations photométriques différentielles qui constituent à peu près toute la photométrie astronomique. Non seulement le calme exceptionnel et la sérénité des images stellaires s'y prêtent à des mesures qui ne le cèdent en rien à celles obtenues

ailleurs, mais l'absorption atmosphérique y présente une constance telle que des observations faites à des heures d'intervalle y sont en général parfaitement comparables. L'examen de nombreux carnets d'observations obtenues dans mon service le prouve nettement et le prouvera à tout examen qu'on voudra bien en faire. »

Il n'y a sans doute pas lieu d'en dire davantage sur ce point.

Voici d'ailleurs, pour parler maintenant d'autre chose, une situation bien singulière qui s'est présentée il y a deux ans. Au cours de l'année 1920, un de vos prédécesseurs, monsieur le ministre, a demandé à l'Académie des Sciences de constituer une commission chargée de tracer le programme des réformes à tenter pour le développement de l'astronomie en France. Cette Commission a élaboré divers vœux qui, après approbation de l'Académie tout entière, ont été transmis à l'Administration. Mais, chose surprenante, « cette Commission n'avait pas pour mission de s'occuper spécialement du déplacement des services de l'Observatoire, question déjà pendante devant la Chambre des Députés, » (page 23 du Rapport adressé au Conseil dans sa séance du 3 mars 1921).

Ainsi une occasion unique se présente de rentrer dans la clarté et de donner au transfert projeté de l'Observatoire l'appui éventuel d'une Commission hautement compétente et de l'Académie des Sciences tout entière ! Ainsi l'Académie des Sciences est chargée de rechercher toutes les mesures utiles au développement de l'astronomie en France ! Et quelle mesure serait plus importante, dans un sens ou dans l'autre, pour ce développement que le déplacement de notre Observatoire national ? Eh bien ! pas du tout, cette question est soigneusement écartée d'avance des débats de l'Académie par ceux-là mêmes qui préconisent le plus ardemment le transfert. Sous quel prétexte ? Parce que la question serait « déjà pendante devant la Chambre des Députés. » Si on veut dire par là qu'un projet de loi est déposé devant la Chambre à ce sujet, on a dit une chose inexacte. Si on veut dire par là que des fonctionnaires partisans du transfert se sont longuement expliqués devant des Commissions parlementaires sur un sujet scientifique qu'ils se gardent bien d'évoquer devant les Commissions scientifiques, on a dit vrai.

Mais ici se place un incident savoureux que le « Rapport adressé au Conseil dans sa séance du 3 mars 1921 » relate en ces termes et qui s'est produit au sein de la commission nommée par l'Académie : « Un des membres le plus qualifiés par sa situation officielle a demandé avec insistance une diminution considérable du personnel

de l'Observatoire de Paris. » Ce membre, c'est un savant qui s'est en la circonstance montré logicien parfait, c'est l'éminent directeur de l'Observatoire de Meudon, M. Deslandres. « S'il est vrai, a pensé et dit celui-ci, qu'on ne puisse plus rien faire à l'Observatoire de Paris, pourquoi y garder tant d'astronomes forcément inoccupés et ne pas m'en céder quelques-uns pour mon observatoire de Meudon où les instruments inutilisés ne manquent pas? »

C'était fort justement raisonner sur des prémisses, dont M. Deslandres n'était pas responsable, car ce n'était pas lui qui avait partout répété qu'on ne pouvait plus travailler à l'Observatoire de Paris. Nous venons de voir qu'il n'en est rien, heureusement.

Mais rien de plus curieux que de lire ce qu'écrit sur ces entrefaites le « Rapport adressé au Conseil dans sa séance du 3 mars 1921. »

Sous le coup de l'émotion produite par la demande de M. Deslandres, nous voyons ce rapport (pages 24 et 25), adorant ce qu'il avait brûlé aux pages précédentes, se lancer dans un éloge très vif et justifié de l'Observatoire de Paris et de ses conditions de travail et conclure en ces termes énergiques (page 25) : « Il semblerait criminel de diminuer l'importance du centre astronomique qui possède en France le plus de vitalité et de ressources, et qui peut le plus facilement rester le centre d'organisation des études astronomiques françaises. »

M. Bigourdan, M. Giacobini, moi-même et les astronomes qui pensent comme nous n'avons jamais dit autre chose.

Dans une autre partie de son rapport, M. le directeur de l'Observatoire a légitimement protesté contre les imputations personnelles soulevées, paraît-il, dans cette controverse qui doit rester purement technique et scientifique et ne pas sortir du domaine élevé des idées. Le désintéressement des partisans du transfert de l'Observatoire ne doit pas être mis plus en cause que celui des partisans du maintien.

Ce qu'il importe de discuter, et il importe de le faire hautement, clairement, publiquement, c'est si, oui ou non, l'intérêt de la science française justifié exige ou légitime le projet de transfert de l'Observatoire de Paris. Là est la question, la seule question.

Malheureusement, dès que quelqu'un s'avise de faire à ce projet quelque objection purement technique et fondée sur des faits techniques, les intéressés... ah ! pardon, je veux dire les désintéressés s'indignent qu'on ose différer de leur manière de voir. C'est un peu

comme dans le spiritisme, où ceux qui doutent des phénomènes parce qu'on n'a jamais pu les leur montrer, sont l'objet de l'animadversion des orthodoxes.

Eh bien! il convient que, dans un problème qui intéresse hautement la science française, les hommes compétents puissent faire entendre leur opinion de savants.

Jadis, à Venise, on opérait nuitamment et en catimini le transfert de certains gêneurs au fond du grand canal. Ce n'est pas un transfert de cette sorte que doit subir l'Observatoire.

S'il est tout à fait légitime et naturel d'examiner cette question dont dépend l'avenir du grand Observatoire qu'ont illustré les Laplace, les Arago, les Leverrier, il sied que la discussion ait lieu en pleine lumière, après enquête contradictoire auprès des astronomes, du Bureau des Longitudes, de l'Académie des Sciences. De la lumière, de la lumière, comme disait Gœthe!

Ce que les astronomes de l'Observatoire dont je suis ici l'humble interprète demandent, c'est que les bureaux, s'ils soulèvent à nouveau ce problème, imitent la méthode de tolérante clarté, de libre et lumineuse discussion, dont le plus bel exemple a été récemment donné par vous-même, monsieur le ministre, dans une controverse qui ne touchait pas moins le cœur et le cerveau de tous les Français.

Je vous prie, monsieur le ministre, de croire à mon très respectueux dévouement.

CHARLES NORDMANN.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

A l'heure où nous écrivons, M. Poincaré est à Londres; il y est arrivé le 6 août, accompagné de M. de Lasteyrie, pour s'entretenir avec les ministres britanniques; M. Schanzer pour l'Italie, MM. Theunis et Jaspar pour la Belgique, l'ambassadeur du Japon, prennent part aux conversations dont le sujet général est l'éternelle question des réparations, compliquée par la chute du mark et embrouillée par le problème des dettes interalliées. Jamais l'urgent besoin d'une solution n'a été plus aigu, jamais non plus les difficultés n'ont été plus graves.

Il y a quelques semaines, M. Lloyd George semblait pressé d'aboutir: la méthode de M. Poincaré était lente au gré de son impatience. Mais à peine le Président du Conseil français lui eut-il fait annoncer, par son ambassadeur, qu'il était prêt à venir à Londres dès le 1er ou le 2 août, que le Premier britannique ne parut plus préoccupé que d'ajourner l'entretien. L'explication de ces atermoiements, les événements nous l'ont apportée. Il fallait prendre le temps de manœuvrer, modifier les données du problème en faisant intervenir la dette française à l'égard de l'Angleterre, agiter la question d'Orient; toute une tactique d'intimidation fut mise en œuvre autour de M. Poincaré : note Balfour, proposition de sir John Bradbury à la Commission des réparations, discours de M. Lloyd George sur les réparations, discours sur l'Orient, enfin, au moment où M. Poincaré allait s'embarquer, informations officieuses, dans la presse, sur le point de vue britannique dans la question du moratorium. Tels sont les procédés dont le Gouvernement britannique d'aujourd'hui est coutumier; avant le contact, il cherche à brûler les vaisseaux de l'adversaire, même si l'adversaire est l'allié d'hier. M. Poincaré, partant pour Londres, n'en semblait pas ému; mais la presse allemande et le Gouvernement du Reich en paraissent récon-

fortés. Un récent article de la *National Review* affirme, — et nous sommes de son avis, — que la grande majorité de la nation anglaise n'approuve pas les procédés de son Gouvernement et déplore l'indulgence excessive qui le porte à tenir pour valables toutes les raisons ou les prétextes qu'invoque l'Allemagne pour ne pas payer, tandis qu'il ne manque guère, sous les plus innocentes démarches du cabinet de Paris, de soupçonner de noirs desseins. « Nous avons conscience, écrit la *National Review*, que les divergences anglo-françaises ne viennent pas de la France, » et elle nous conseille d'agir selon nos intérêts sans chercher « des compromis pour les soi-disant intérêts de l'Entente qui, dans la question allemande, a tout à gagner à une direction ferme venant de la France. » Mais M. Garvin, dans son *Observer*, est toujours hanté par le spectre de « l'hégémonie française ! » Des intérêts très positifs se cachent sous les prétextes spécieux que le Gouvernement britannique invoque pour se faire l'avocat d'office de l'Allemagne dans la question des réparations. La finance anglaise est fortement engagée dans les affaires allemandes ; la spéculation a acheté du mark ; le Gouvernement cherche à sauver la mise de ses nationaux. Les banques anglaises sont créancières de l'Allemagne : on affirme, dans les milieux financiers de Berlin, que 95 pour 100 des rentes allemandes 3 pour 100 antérieures à la guerre seraient entre les mains des financiers du Royaume-Uni. On comprend que la chute du mark les alarme ! Mais pensent-ils qu'elle nous réjouit ? Et croient-ils prendre le meilleur moyen de le relever ?

La note du Foreign Office remise le 1er août à l'ambassadeur de France frappe dès l'abord par sa rédaction claire, son ton élevé et grave, tel qu'il sied au philosophe et à l'homme d'État qui l'a signée, le comte de Balfour. Le Gouvernement britannique « se voit aujourd'hui contraint » de soumettre au Gouvernement français ses vues sur la situation que crée l'état présent des dettes internationales. Les sommes dues à la Grande-Bretagne s'élèvent à 3 400 000 000 de livres sterling ; elle est elle-même débitrice des États-Unis pour 850 000 000 de livres. Elle serait disposée à faire remise à ses alliés de leurs dettes, et à l'Allemagne de sa part des réparations, pourvu cependant qu'une telle concession fît partie d'un plan d'ensemble de règlement international des dettes et que l'Angleterre cessât d'être débitrice en même temps qu'elle cesserait d'être créancière. Tout dépend donc en définitive des États-Unis qui, seuls, ont le privilège de ne connaître que des débiteurs. Or les États-Unis ont dé-

claré qu'ils ne pouvaient renoncer à exiger le remboursement de leurs prêts et avances ; l'Angleterre se voit donc, à son regret, obligée de se tourner elle-même vers ses débiteurs et de leur demander, dans la mesure seulement où elle-même sera tenue de rembourser le trésor américain, d'étudier le moyen d'acquitter leurs dettes envers elle. « En aucun cas nous ne comptons demander à nos débiteurs plus qu'il n'est nécessaire pour payer nos créanciers. » Le contribuable anglais, « écrasé sous le poids d'un fardeau d'impôts sans précédent, » ne comprendrait pas pourquoi il devrait supporter seul le poids que d'autres se sont engagés à partager avec lui.

Le syllogisme établi par lord Balfour est inattaquable en droit ; il serait irréprochable dans son texte, si son auteur n'avait risqué incidemment une affirmation qu'il convient de relever. « On ne devrait pas oublier, dit-il, bien que parfois on le perde de vue, que c'est pour d'autres et non pour nous-mêmes que nous nous sommes endettés. » Si lord Balfour fait allusion à l'entrée en guerre de l'Angleterre, il nous permettra de dire qu'il fait erreur : c'est bien dans son propre intérêt que le Gouvernement britannique s'est résolu à la guerre après la violation de la neutralité belge dont il était garant; outre son honneur, sa suprématie navale et commerciale était en jeu; la victoire de l'Allemagne eût été la ruine de l'Angleterre; si elle s'est endettée, en prêtant de l'argent à la France pour la commune victoire, c'est bien pour défendre sa propre cause; si elle se battait pour notre salut, nous nous battions pour le sien; et c'était très noble!

La note Balfour appelle une critique de fond plus importante : elle nous apparaît dangereuse, tant par ce qu'elle tait que par ce qu'elle exprime. Et d'abord, le syllogisme est incomplet; il ne tire pas, de ses justes prémisses, toutes les conséquences qu'elles comportent; la note devrait logiquement se terminer par une affirmation d'étroite solidarité dans la question des réparations, car si la France doit rembourser l'Angleterre à qui elle n'a emprunté que dans l'intérêt commun des Alliés et sur qui elle l'emporte par le nombre de ses morts et la masse de ses richesses détruites, l'Angleterre, à son tour, doit aider la France à se faire payer par l'Allemagne, responsable de la guerre et comptable des ruines volontairement accumulées par ses troupes; cette conclusion naturelle, c'est précisément ce qui manque dans le texte de lord Balfour. Au contraire, la note est publiée en même temps que des déclarations de M. Lloyd George annonçant à tous les échos qu'il est partisan d'accorder à

l'Allemagne le moratorium qu'elle demande. De ce manque d'équilibre la note Balfour reste boiteuse, comme la politique anglaise reste ambiguë. Nous savons d'ailleurs qu'une partie des ministres du roi George, notamment sir Robert Horne, étaient d'avis que l'Angleterre renonçât sans conditions à ses créances sur ses alliés et aux 22 pour 100 des réparations. A l'Amérique, ils voulaient donner un exemple, non une leçon. L'avis contraire prévalut. Le danger que crée la note Balfour n'a pas échappé au *Times* : « Nous avons peut-être poussé la France à se montrer rigoureuse envers l'Allemagne et en même temps encouragé l'Allemagne à résister. » On voudrait, à Londres, inciter la France à une action isolée à l'égard de l'Allemagne que l'on n'agirait pas autrement; aussi la note Balfour a-t-elle été le signal d'une nouvelle chute du mark qui a perdu la moitié de sa valeur, tombant de 2 centimes et demi à 1 centime et demi.

Si l'on cherche les mobiles raisonnables qui ont pu décider, en ce moment, le cabinet de Londres à rédiger une telle note, on est amené à se demander s'il n'a pas espéré faire pression sur le Gouvernement des États-Unis pour l'amener à entrer lui-même dans la voie d'un règlement général des dettes interalliées. Le président Harding se trouverait ainsi placé en face de ses responsabilités; l'Angleterre aurait voulu lui faire entendre que, s'il se montre intransigeant, il sera le véritable auteur des mesures qui devront être prises pour obliger l'Allemagne à payer les réparations puisque lui seul est en mesure de réaliser un allégement considérable des dettes de l'Allemagne par l'annulation des créances interalliées. Si telle a été l'intention de lord Balfour, il faut avouer qu'il n'a pas réussi; lui qui, à Washington, a su si adroitement manœuvrer l'opinion américaine a, cette fois, oublié que les Yankees sont secrètement flattés d'être les créanciers des Anglais et de les tenir par là, en quelque mesure, à leur merci. Le Congrès reste fermement décidé à ne pas abandonner les créances des États-Unis; le sénateur Mac Cumber, président de la Commission des finances, déclarait au correspondant du *Herald* : « La Grande-Bretagne, au contraire de ses débiteurs, est entièrement solvable. Elle offre d'annuler ses créances sur des débiteurs qui sont à la veille de la banqueroute et dont elle ne peut rien obtenir. De notre côté, nous pouvons obtenir de l'argent de la Grande-Bretagne; nous n'annulerons jamais la dette. Une telle mesure ne serait jamais approuvée par le Sénat ni par le public américain. » L'homme de la rue, aux États-Unis, se plaint que les Anglais aient, pendant la guerre, réalisé d'énormes bénéfices par la hausse fantas-

tique des frets et par la vente de leurs charbons à des prix exorbitants; il ne veut pas leur faire de cadeau. Presque toute la presse des États-Unis accueille la note Balfour comme une maladresse. « Si elle représente le point de vue définitif de la Grande-Bretagne, déclare le *South*, il n'existe aucun espoir de régler la situation européenne. La situation de la France empirera encore, et puisque l'Angleterre dépend des marchés européens, elle en devra subir les conséquences. » L'oncle Sam sait ce qu'il veut faire et n'aime pas qu'on ait l'air de lui dicter son devoir, surtout quand c'est son cousin d'Angleterre qui prend ce soin superflu.

Mais est-ce bien là l'objet réel de la note Balfour? N'est-elle pas plutôt, à la veille de l'arrivée de M. Poincaré à Londres, une manière élégante de lui faire entendre qu'en raison de l'abstention de l'Amérique, toute négociation est vaine et destinée à se traîner dans les redites? De toute façon il n'apparaît pas que, dans les embarras où s'empêtre la politique européenne, elle soit de nature à apporter la lumière. Elle a du moins le mérite de poser en bons termes le problème sous son vrai jour : règlement général des dettes. Le débat qui, le 3 août, a amené le chancelier de l'Échiquier et le Premier lui-même à s'expliquer sur les mêmes questions n'a pas dissipé l'obscurité, s'il ne l'a pas accrue. Sir Robert Horne reconnaît bien que l'Allemagne a été, dans une certaine mesure, l'artisan des difficultés financières dans lesquelles elle se débat non sans goûter la secrète satisfaction de leurrer des créanciers qui sont ses vainqueurs. Il affirme qu'il « faut lui accorder un répit, un moratorium quelconque. Je n'ai, dit-il, aucun doute qu'elle veuille payer, et personne ne désire voir l'Allemagne s'en aller à la dérive par suite d'une pression trop vigoureuse de la part des Alliés. » L'optimisme de Sir Robert Horne, s'il n'est pas de commande, ne laisse pas que d'être déconcertant! Est-ce bien là le langage qu'il faut tenir à l'Allemagne ?

M. Lloyd George lui aussi est pour la méthode d'apprivoisement : « Si les Alliés exercent sur l'Allemagne une pression trop forte, il se pourrait qu'ils n'obtiennent rien d'elle. Autre danger : l'Allemagne, exaspérée, pourrait se jeter dans les bras des réactionnaires ou des communistes. Si cela arrivait, il n'y aurait plus de réparations. » La désinvolture avec laquelle M. Lloyd George admet que, dans certains cas, « il n'y aurait plus de réparations, » est vraiment stupéfiante. Les réparations dépendent-elles donc du Gouvernement qu'il plaira à l'Allemagne de se donner? Si elle devenait

réactionnaire ou communiste, c'est alors qu'il y aurait lieu de la contraindre à payer et que nous serions en droit de compter, pour y réussir, sur la coopération loyale de l'Angleterre. Les réparations gênent l'Angleterre : voilà la vérité toute nue. Si M. Lloyd George l'osait, il les jetterait par-dessus bord comme l'y engage la *Social-Democratic Federation*. La conclusion du discours du Premier ne pèche pas par excès d'optimisme; « je ne crois pas que nous réglerons la difficulté dans la conférence de lundi prochain. » S'il veut dire que les résolutions qui vont être prises n'épuiseront pas le problème, il a raison; il est au contraire trop pessimiste s'il ne croit pas qu'un progrès important puisse être réalisé. Il y a, dans son discours, un mot excellent qu'il convient de retenir : « Nous serons sur un pied d'égalité. Ce sera une assemblée de créanciers d'une entreprise qui déclare que, pour le moment, elle ne peut payer. » Que fait-on dans ce cas? On n'accorde un moratorium au créancier, — surtout si, comme c'est le cas, sa banqueroute est frauduleuse, — qu'en lui imposant un concordat, un syndic de faillite chargé de la liquidation de l'actif et de la gestion des gages. L'octroi d'un moratorium à l'Allemagne doit avoir pour contre-partie l'établissement d'un contrôle complet sur toute sa vie financière et économique. La Commission des réparations a montré, le 3 août, en ajournant, par 3 voix contre une, la proposition du délégué britannique, que telle est sa conception. L'article de l'état des paiements du 5 mai 1921, qui déclare qu'aucune atteinte ne sera portée à la souveraineté de l'Allemagne, devrait être ou tenu pour non avenu ou largement interprété, puisque c'est d'abord dans l'intérêt de l'Allemagne qu'il est indispensable de prendre en mains la gestion de ses finances. C'est à une reconstruction générale qu'il est temps de procéder. Si un moratorium est accordé à l'Allemagne, il serait naturel et bienfaisant de l'étendre à toutes les dettes, à celles des vaincus comme à celles des alliés. Le mark allemand, comme la couronne autrichienne, comme le mark polonais, et d'autres encore, ne peuvent plus être renfloués; le mieux est de les annuler et d'émettre une monnaie nouvelle gagée sur des ressources réelles. C'est toute une œuvre de longue haleine à entreprendre au bout de laquelle on entrevoit la guérison de l'Europe.

C'est un programme de ce genre, largement conçu, que M. Poincaré soumet à Londres à ses pairs. Il a le droit, étant de beaucoup le plus intéressé, d'espérer que ses avis seront pris en considération; si les intérêts de la France étaient sacrifiés, il devrait, au

besoin, les défendre seul. Son récent échange de lettres avec le Reich au sujet des paiements au compte des compensations nous est un sûr garant que les affirmations allemandes ne le trouveront ni crédule, ni faible, ni non plus intransigeant. Le Gouvernement allemand ayant, en même temps qu'il demandait un moratorium pour les réparations, fait connaître qu'il ne lui était plus possible de subvenir aux versements mensuels au titre des compensations, l'Office des biens et intérêts privés lui répondit, le 26 juillet, qu'il ne pouvait admettre ses raisons. Le 1er août, le chargé d'affaires d'Allemagne remit à M. Poincaré une nouvelle lettre où il s'efforçait d'assimiler les paiements des compensations aux paiements des réparations. Le même jour, M. Poincaré répliquait en exigeant qu'avant le 5 août à midi, les Allemands donnassent l'assurance que l'arrangement du 10 juin 1922 serait appliqué et qu'ils paieraient, notamment, le 15 août, la somme forfaitaire de 2 millions de livres qu'ils se sont engagés à verser chaque mois. Le 5 août, le Gouvernement allemand n'ayant donné qu'une réponse dilatoire, M. Poincaré fit immédiatement connaître les « mesures de rétorsion » qu'il se voyait obligé de prendre; ces sanctions, au nombre de cinq, visent des intérêts privés allemands. La politique allemande de résistance se fera ainsi aux dépens des citoyens allemands.

Le différend entre le Gouvernement du Reich et le Gouvernement bavarois au sujet de l'application en Bavière des lois de police et de sûreté générale votées par le Reichstag et le Reichsrat, a pris un caractère aigu. Le comte Lerchenfeld, président du Conseil bavarois, a déclaré que la Bavière garderait sa police et sa justice indépendantes du Reich. Malgré le caractère conciliant du président Ebert et les concessions de fait, sinon de droit, accordées à la Bavière, l'accord n'est pas encore fait. La résistance bavaroise est moins, sous sa forme actuelle, une lutte nationale pour le particularisme, qu'une lutte de partis. Les Bavarois sont, pour la plupart, monarchistes et conservateurs; c'est chez eux que les plus hautes personnalités de l'ancien Gouvernement impérial et militariste, telles que Ludendorff, ont établi leur quartier général; leur influence n'est pas étrangère aux résistances bavaroises et à l'approbation tacite que les assassins de Rathenau trouvent sur le sol de la Bavière. Personne, à Munich pas plus qu'ailleurs, ne songe à « mettre l'Allemagne en morceaux »; il n'en est pas moins vrai que de tels incidents réveillent dans les esprits un particularisme historique et traditionnel qui ne conçoit plus l'idée d'une complète indépendance politique, mais

qui fait obstacle à la centralisation, à l'unification et reste attaché à ses traditions locales et à sa petite patrie.

En Italie, au cabinet Facta, qui, constitué le 24 février, avait donné sa démission le 19 juillet, succède, après quinze jours d'essais infructueux, un nouveau cabinet Facta. Pour saisir la signification et la portée d'une telle crise, il faut remonter au lendemain de l'armistice. La grande masse des soldats démobilisés rentrèrent chez eux avec toutes les amertumes accumulées dans leurs cœurs par de longs mois d'une guerre dont ils avaient souffert dans leur chair sans en réaliser pleinement dans leur esprit les grands mobiles nationaux. Animés contre le Gouvernement d'une rancune d'autant plus vive qu'elle était moins précise, ils créèrent, dans les villes et dans les campagnes, une agitation révolutionnaire. Aux élections de 1919, 153 députés socialistes ou socialisants entrèrent à Montecitorio; la tendance communiste dominait parmi eux; c'était le temps où les bolchévistes russes n'avaient pas entièrement déçu leurs crédules admirateurs. Le mouvement alla grandissant et se renforçant jusqu'à la crise de septembre 1920, où les révolutionnaires s'emparèrent des usines, chassant les patrons, organisant des Soviets à l'instar de Moscou. M. Giolitti, président du Conseil depuis le 15 juin, confiant dans le sens pratique du peuple italien, laissa sans réagir l'expérience se poursuivre ; elle ne fut pas longue ; les ouvriers, incapables de diriger les rouages délicats des usines dans les conditions difficiles où fonctionnent les industries italiennes, et comprenant que le pain des travailleurs n'est assuré que par les bénéfices de l'entreprise, se hâtèrent de rappeler patrons et ingénieurs et de s'entendre avec eux. Ce fut l'origine d'une sorte de liquidation du communisme : au Congrès socialiste de Livourne (septembre 1920), les modérés l'emportèrent et provoquèrent l'expulsion des communistes qui constituèrent un petit parti indépendant.

C'est alors qu'entra en ligne le fascisme. Les premiers éléments du faisceau (fascio) furent ces compagnies d'*arditi* qui, constituées sur le front, y donnèrent souvent des exemples d'énergie et parfois aussi d'indiscipline; après l'armistice, ces *arditi* constituèrent des ligues, réclamèrent des privilèges qu'ils obtinrent ou qu'ils prirent; ils s'entraînèrent à Fiume, sous la direction de Gabriele d'Annunzio, au désordre et à la violence, si bien qu'ils demeurèrent, à la surface de l'Italie laborieuse, comme un élément difficile à réassimiler dans les cadres sociaux. En élargissant leur organisation, M. Mussolini, ancien directeur du *Popolo d'Italia,* constitua les *fasci,* auxquels il donna pour

objectif de purger l'Italie du socialisme révolutionnaire qui, depuis l'échec du mouvement communiste de septembre, était déjà en régression. L'abominable assassinat, par les communistes de Bologne, maîtres de la municipalité, du chef de la minorité constitutionnelle (novembre 1920), et plus tard deux autres crimes du même genre à Turin, déchaînèrent un violent mouvement anti-révolutionnaire dont les fascistes profitèrent et prirent la direction : patrons, commerçants, agriculteurs, subventionnèrent le fascisme et, un peu partout, on en vint aux mains, révolutionnaires et fascistes.

Ces derniers, nombreux, bien encadrés, bien armés, organisent de véritables expéditions; ils partent, en camions automobiles, et vont détruire quelque nid révolutionnaire, mairie socialiste, bureaux de journal, siège syndical, chambre de travail. Mais la violence appelle la violence et le communisme, qui était abattu à la fin de 1920, a retrouvé en 1921 un regain de vitalité. Cette situation paradoxale ne serait sans doute possible qu'en Italie, où la confiance des peuples ne s'est pas encore accoutumée à tout attendre de l'État centralisé, création récente, et où survit la tradition historique des luttes de partis dans les cités et les municipes, guelfes contre gibelins. Le Gouvernement royal obligé, comme le légendaire préfet Caussidière, de « faire de l'ordre avec du désordre, » est loin d'y réussir toujours et c'est l'écho des violences locales qui renverse à Montecitorio les présidents du Conseil. Les ministères, pour durer, doivent avoir l'appui de deux au moins des fractions dominantes à la Chambre et dans le pays : socialistes, populaires (catholiques), fascistes; et, dans la mêlée des partis, les groupes plus faibles, conservateurs, démocrates, etc., ont souvent l'occasion d'exercer une influence décisive, d'autant plus que leurs chefs sont des personnalités de marque telles que MM. Giolitti, Salandra, de Nava, Nitti, Orlando, Bonomi. Tel est le mécanisme et telles sont les causes réelles des crises ministérielles.

Aux élections de mai 1921, M. Giolitti, se fiant à sa longue expérience de la cuisine électorale, s'était flatté de réduire à la portion congrue les socialistes et les populaires; il n'avait réussi à réduire les premiers que de 153 à 123 sièges; les seconds avaient à peu près gardé leurs positions; le vieil homme comprit que, depuis ses précédents triomphes, il y avait eu la guerre, et donna sa démission. M. Bonomi, qui lui succéda, ne réussit pas à se dégager de ses attaches avec le fascisme et à imposer l'ordre; après une crise laborieuse, le cabinet Facta fut constitué en février 1922, avec l'appui des popu-

laires. Ce fut la recrudescence de l'agitation fasciste qui amena sa démission. A Crémone, une troupe de fascistes brûlèrent la maison du député Miglioli qui appartient à la fraction la plus démocratique du parti populaire. Cet incident grave et d'autres du même genre, eurent à la Chambre un si violent retentissement que les chefs du parti populaire, M. Meda dans le Parlement, don Sturzo hors du Parlement, durent renoncer à soutenir un cabinet trop faible pour maintenir l'ordre. Ce fut l'origine de la crise.

Réduire les fascistes à l'obéissance à la loi : toutes les négociations ont évolué autour de ce problème. Ni fascistes, ni socialistes, exclusion des extrêmes : telles étaient les conditions mises par les populaires à leur collaboration. Appelé le premier, M. Orlando se récusa. M. Salandra, chef de la droite, ne crut pas pouvoir désolidariser sa politique de celle du fascisme : second échec, auquel une menace de grève générale ne fut pas étrangère. Une tentative de M. Bonomi échoua par l'opposition des divers groupes dits démocrates. Le chef parlementaire des populaires, M. Meda, appelé à son tour, déclina l'invitation et déclara que l'heure n'était pas venue d'un cabinet de son parti. M. de Nava, démocrate, qui pouvait compter sur des sympathies à droite, trouva à gauche des obstacles insurmontables. Nouvelle apparition de M. Orlando auquel M. Mussolini offrait sa collaboration, s'il pouvait, en même temps, obtenir celle des socialistes : ceux-ci se récusèrent. Il ne restait plus qu'une ressource, reconstituer le cabinet Facta en maintenant l'exclusion des socialistes et des fascistes et en se bornant à quelques changements de personnes dont voici les plus caractéristiques : M. Peano, giolittien, ministre du trésor, cède la place à un ami de M. Nitti, M. Paratore ; en revanche, le ministre de la guerre, prince di Scalea, de la droite, est remplacé par un giolittien, M. Soleri ; enfin la présence à l'Intérieur d'un fonctionnaire qui a donné des preuves d'énergie, le sénateur Taddei, préfet de Turin, est, aux yeux des populaires et des socialistes, une garantie que l'agitation fasciste sera réprimée (2 août). Il en est temps!

Les premiers jours du nouveau ministère sont troublés par une véritable guerre civile. Les communistes proclament la grève générale (1er août) et M. Mussolini lance un ultimatum au Gouvernement, lui donnant deux jours pour arrêter la grève générale, et mobilise ses partisans. Commencée sans enthousiasme, sans participation des organisations syndicales, ni de la C. G. T. italienne, combattue par le Gouvernement, contrecarrée par l'organisation fasciste qui aide au fonctionnement des services publics, la grève est un échec carac-

térisé. Mais le fascisme ne désarme pas ; ses troupes sont mobilisées, il s'en sert ; le 3 août, un camion automobile enfonce les grilles du palais municipal de Milan, la municipalité socialiste est expulsée sans subir aucune violence, et d'Annunzio fait une rentrée sensationnelle dans la politique active en prononçant, du balcon du *municipio*, une harangue enflammée où il dénonce le péril socialiste : 4 tués, 60 blessés. Les fascistes acceptent de se retirer devant le commissaire royal qui rétablit l'ordre. A Ancône, les fascistes attaquent un local où sont réfugiés les communistes et s'en emparent : 2 tués, plusieurs blessés. A Gênes, échauffourées dans les rues avec mitrailleuses et grenades : 2 morts, plusieurs blessés ; les fascistes s'emparent du palais San Giorgio où siège le conseil du consortium du port ; ils exigent la dissolution des coopératives qu'ils accusent de monopoliser le travail du port et obtiennent des garanties pour la liberté du travail. A Turin, en représailles de la grève, les patrons ferment pour plusieurs jours les usines. A Parme, bataille de rues entre les communistes retranchés dans un quartier et les troupes fascistes qui accourent des campagnes. Plus de 43 villes ou localités importantes sont le théâtre de luttes ; presque partout il y a des morts et des blessés. Le Gouvernement prend des mesures énergiques pour rétablir l'ordre. M. Mussolini affirme qu'il n'a pas d'autre objet que de briser définitivement toute tentative de grève générale et de réduire le parti communiste à l'impuissance. Mais l'exemple de la violence et du meurtre est-il vraiment le meilleur moyen pour arriver à l'ordre et à l'apaisement ? De représailles en représailles, que vont devenir, en Italie, la sécurité et le travail ? Si une crise industrielle, depuis longtemps menaçante, vient à priver de travail certaines catégories d'ouvriers, est-ce par la violence que se résoudra le problème du chômage ? Il n'y a de salut, pour les peuples, que dans l'obéissance à la loi ; mais ils ont le droit de veiller à ce que l'État remplisse sa haute fonction qui n'est pas seulement d'être gendarme, mais de faire, au sens le plus large du mot, régner l'ordre et respecter, par tous et pour tous, la justice.

La crise polonaise a pris fin, comme nous le faisions prévoir il y a quinze jours. Le chef de l'État a désigné M. Nowak, professeur à l'Université de Cracovie, comme président du Conseil (31 juillet). Celui-ci a rapidement réussi à constituer un cabinet où M. Narutowicz a le portefeuille des Affaires étrangères et qui est composé de la plupart des anciens ministres des cabinets Ponikowski et Sliwinski. Le nouveau ministère a obtenu, à la Diète, 54 voix de majorité. Les

élections sont fixées au 5 novembre. Ainsi la crise se termine à l'avantage du maréchal Pilsudski.

Le roi Constantin de Grèce n'avait pas, depuis longtemps, fait parler de lui. Le voici qui rentre en scène par un coup d'éclat. Il annonce, le 27 juillet, aux Gouvernements alliés, sa résolution « d'aviser aux mesures les plus propres à mettre fin au conflit avec la Turquie » et comme il a, par avance, massé en Thrace, près des lignes de Tchataldja, une quarantaine de mille hommes bien pourvus de munitions, ses intentions apparaissent : il s'agit d'occuper de vive force Constantinople. La presse allègue que l'occupation de la capitale du Sultan est le seul moyen de faire cesser la guerre et d'amener le Gouvernement de Mustapha Kemal à composition. Sous quelles influences le Gouvernement hellénique s'est-il résolu à une démarche aussi étrange et insolite? C'est naturellement la première question qui vient à l'esprit. S'agit-il de quelque préparation électorale, de quelque surenchère antivenizéliste? Peut-être. Il paraît certain que le Gouvernement britannique n'a pas officiellement poussé Constantin vers Byzance, car ni, à Londres, la diplomatie britannique n'a hésité à rappeler le roi de Grèce au sentiment des réalités, ni, à Constantinople, le haut-commissariat n'a tardé à prendre les mesures nécessaires pour prévenir un coup de main. Mais il est bien difficile de ne pas croire que certains agents subalternes ou officieux n'aient pas stimulé les ambitions du célèbre Tino en qui ils ont mis toutes leurs complaisances et qu'ils voudraient voir couronné dans Sainte-Sophie. L'Église anglicane s'intéresse vivement à de tels projets et fonde de grandes espérances sur Constantin et surtout sur le patriarche Meletios Metaxakis. Le 30 juillet, le haut-commissaire grec de Smyrne proclamait l'autonomie de l'Ionie, sous la garantie de l'armée hellénique. On a l'impression d'assister aux premiers actes d'un scénario préparé. Le 4 août, M. Lloyd George, interrogé par le lieutenant de vaisseau Kenworthy aux Communes, ne s'est pas expliqué sans ambages sur la politique grecque. Il veut la paix. La France la veut aussi. Les manœuvres de Constantin ne sont pas faites pour en avancer l'heureuse échéance, à supposer qu'elles ne soient pas le signal d'une nouvelle flambée de guerre. Il faut, immédiatement, mettre le holà!

René Pinon.

Le Directeur-Gérant : René Doumic.

